<36635758600014

Denkwürdiger und nützlicher

Rheinischer Antiquarius,

welcher die

wichtigsten und angenehmsten geographischen, historischen und politischen

Merkwürdigkeiten

des ganzen

Rheinstroms,

von seinem Ausflusse in das Meer bis zu seinem Ursprunge darstellt.

Von einem

Nachforscher in historischen Dingen.

Mittelrhein.

Der III. Abtheilung 4. Band.

Coblenz, 1857.

Druck und Verlag von Rud. Friedr. Hergt.

Das Rheinufer

von Coblenz bis Bonn.

Historisch und topographisch

dargestellt

durch

Chr. v. Stramberg.

Vierter Band.

Coblenz.
Druck und Verlag von R. F. Hergt.
1857.

Das linke Rheinufer, von der Nette bis zur Ahr.

St. Thomas, die vormalige Abtei.

Von der Nettebrücke bis Andernach wird es nicht viel über eine halbe Stunde sein. Der Weg durchschneidet eine prachtvolle fruchtbare Ebne, ohne Zweifel das Schlachtfeld, worauf Karls des Kahlen Zwist mit seinem Neffen Ludwig dem Jüngern, der Ostfranken, Sachsen und Thüringer König, entschieden wurde. Karl der Kahle und Ludwig der Deutsche hatten, nach dem am 7. Aug. 869 erfolgten Ableben ihres Neffen, Lothars II., für gut gefunden, in dessen Königreich Lothringen sich zu theilen, indem des Verstorbenen, um 6 Jahre ihm überlebender Bruder, Kaiser Ludwig II. nur Töchter hatte. Ominös mag genannt werden, daß der Theilungsvertrag am 8. Aug. 870 zu Marsna, dem in der neuern Zeit abermals durch die Meersener Spitzbubenbande zu Berühmtheit gelangten Orte, abgeschlossen wurde. Ludwig erhielt zu seinem Antheil Cöln, Trier, Utrecht, Straßburg, Basel, die Abtei Süsteren, Berg, Neumünster, Kessel, Cornelismünster, St. Maximin, Echternach, Oeren oder St. Irminen, St. Gangolf, Faverney, Poligny, Luxeuil, Lure, Baume, Belfay, Moyenmoûtier, Saint-Dié, Bonmoûtier, Estival, Remiremont, Murbach, St. Gregorien, Maursmünster, St. Ottilien, St. Stephan zu Straßburg, Ebersheim-Münster,

Honau, Masmünster, Ehrenstein, Solothurn, Granfelden, Hautepierre, Lützel, Vaucluse, Châtel-Châlon, Herboltzheim, Liebfrauen zu Aachen, Hochkirchen, Augskirch, die Grafschaft Teisterband — von welcher den Grafentitel sich beizulegen, in unsern Tagen der geniale Bilderdyk die Schwachheit hatte, wie denn eine seiner Töchter, Stiftsdame zu Braunschweig, in den Verzeichnissen nur als Gräfin von Teisterband aufgeführt wird — der Bataver Land und was auf dem rechten Ufer der untern Maas gelegen, auf dem rechten Ufer der obern Maas Lüttich, Aachen und Maastricht; im Lande der Ripuarier die fünf Grafschaften, den Mayen-, Bed-, Nied-, Saar-, Blies-, Salm-, Alb-, Sundgau, die Grafschaft Kievremont, den obern Saargau, das Land am Ornain, weiland von Bernhard besessen, Saulieu, Bassigny, Salins, Emaus, die Baseler Landschaft, die zwei Grafschaften Elsaß, zwei Drittel von Friesland. „Dem haben wir aus Liebe zum Frieden hinzugefügt Metz, die Stadt, mit den Abteien zu St. Peter und St. Martin, den Maasgau samt allen davon abhängenden Dörfern und Sitzen der Edlen und Vasallen in den Ardennen, und Alles, was rechts der Ourthe, von ihrer Quelle bis zu ihrer Mündung in die Maas sich erstreckt, uns jedoch vorbehaltend, was über der Ourthe, nach Osten zu gelegen, zusamt den Abteien Prüm und Stablo und allen Sitzen der Edlen und Vasallen."

Dagegen erhielt Karl zu seinem Antheil Lyon, Besançon, Vienne, Tongern, Toul, Verdun, Cambray, Viviers, Uzès, Montfaucon, Calmoutier, das Stift St. Marien und St. Martin in der Nähe von Besançon, St. Marcel, St. Laurent, Sens, die Abteien Nivelles, Maubeuge, Lobbes, St. Géry, St. Sauve, St. Crépin, Fosse, Marolles, Honnecourt, St. Servat oder St. Quentin, Mechelen, Liere, Soignies, Antoing, Condé, Merbech, Dickelvenne, Leuze, Chaumont, St. Marien zu Dinant, Eich, Andenne, Wasler, Haumont, die Grafschaft Toxandrien, die vier Grafschaften von Brachbant, Cambrésis, Hennegau, die Grafschaft Looz, die vier Grafschaften von Hasbanien, das linke Ufer der Maas in ihrem untern und obern Lauf, Lüttich und in dem Land von Wesel Scharpeigne, Verdunois, Dormois,

Arlon, das Land Waivre, in den Ardennen die Grafschaften Mouzon, Châtres und Condroz, das Land an der Ourthe, von der Quelle bis zur Maas, und Alles, was sie auf der Westseite im Bedgau berührt, das Land von Toul oder vom Ornain, wie solches Tetmar besaß, Barrois, Pertois, Semurois, Lyonnais, Viennois, Vivarais, das Land von Uzès, ein Drittel von Friesland. Fern blieb, wie man sieht, bei dieser Theilung jeder Gedanken an natürliche Grenzen oder Arrondirung, und mag die daraus hervorgegangene Unbequemlichkeit vielleicht einigen Einfluß geübt haben auf Karls des Kahlen Bemühungen, nach des Bruders Ableben, 27. Aug. 876, das ganze lothringische Reich an sich zu ziehen.

»L'empereur, ayant envoyé ses députés vers les grands du royaume de son frère défunt, partit de Quierzy et vint à Stenay, dans l'intention de se rendre à Metz et d'y recevoir ceux des évêques et grands du royaume de son frère défunt qui viendraient à lui. Mais, ayant soudainement changé de résolution, il marcha vers Aix-la-Chapelle, d'où il alla à Cologne accompagné des légats de l'apostolique, tous ceux qui étaient avec lui s'étant mis à tout ravager sans aucun respect de Dieu. Les Normands, avec environ cent grands navires, qu'en notre langue on appelle barques, entrèrent dans la Seine le 16. septembre. Cette nouvelle ayant été annoncée à l'empereur, alors à Cologne, ne changea rien au dessein qu'il avait entrepris. Cependant Louis, son neveu, s'avança vers lui de l'autre côté du Rhin avec des Saxons et des Thuringiens, et envoya des députés vers l'empereur, son oncle, pour lui demander de le traiter avec bénignité, ce qu'il n'obtint pas. Alors lui et ses comtes supplièrent la miséricorde du Seigneur par des jeûnes et des litanies, tandis que se raillaient d'eux ceux qui étaient avec l'empereur. Louis, fils du roi Louis, en présence de ceux qui étaient avec lui, mit dix hommes à l'épreuve de l'eau chaude, dix à celle du fer chaud, et dix à celle de l'eau froide, tous suppliant Dieu de déclarer par son jugement si Louis devait de droit avoir, sur le royaume que laissait son père, une portion plus considérable que celle

qui lui était échue dans le partage fait avec son frère Charles, par le consentement et les sermens de tous deux. Ils n'en reçurent aucun mal. Alors Louis passa le Rhin à Andernach avec son armée. L'empereur l'ayant appris, envoya à Herstall, avec l'abbé Hilduin et l'évêque Francon, l'impératrice Richilde qui était grosse. Il marcha lui-même le long du Rhin contre son neveu avec son armée, lui ayant adressé des députés pour lui dire qu'il envoyât quelques uns de ses conseillers au-devant des siens afin qu'ils traitassent ensemble de la paix. Louis, ayant reçu ce message humblement et avec soumission, demeura persuadé qu'il ne serait point attaqué jusqu'à ce que cette convention fût expirée.

»Vers le 7. octobre, l'empereur ayant disposé ses troupes se leva au milieu de la nuit, et, faisant déployer les étendards, marcha par des chemins rudes et difficiles, ou plutôt même impraticables, dans le dessein de fondre inopinément sur son neveu et sur ceux qui étaient avec lui. Il arriva à Andernach, ses soldats et ses chevaux harassés par la fatigue d'une route difficile et rude et par la pluie qui les avait inondés toute la nuit. Voilà que soudainement Louis et les siens apprirent que l'empereur s'avançait contre eux avec une puissante armée. Il demeura ferme avec ceux du pays qui étaient pour lui; les troupes de l'empereur s'étant précipitées sur eux, ils leur resistèrent vaillamment, et les troupes de l'empereur tournèrent le dos. Louis dans la poursuite vint sur l'empereur; mais celui-ci ayant pris la fuite s'échappa à grand' peine avec peu de monde. Un grand nombre qui auraient pu s'échapper en furent empêchés parce que tous les bagages de l'empereur et de ses gens, ainsi que les marchands et vendeurs de boucliers qui avaient suivi l'empereur et l'armée, fermèrent en un chemin étroit le passage aux fuyards. Les comtes Ragenaire et Jérome furent tués dans ce combat, avec beaucoup d'autres; l'évêque Astolphe, l'abbé Joscelin, les comtes Aledramm, Adelhard, Bernard et Evertaire, ainsi que beaucoup d'autres, furent pris dans ce même champ de bataille et dans la forêt voisine; tous les bagages et tout ce

que portoient les marchands tombèrent au pouvoir de l'armée de Louis. Ainsi fut accomplie cette parole du prophète: Malheur à vous qui pillez les autres, ne serez-vous pas aussi pillés? Tout ce qu'avaient les pillards qui étaient avec l'empereur et eux-mêmes, devint la proie des autres; de sorte que ceux qui avaient pu s'échapper par le secours de leurs chevaux avaient leur vie pour tout butin. Les autres furent tellement dépouillés par les paysans qu'ils furent obligés, pour cacher les parties que la pudeur défend de montrer, de s'envelopper de foin et de paille, et que ceux que ne voulurent point tuer les ennemis qui les poursuivaient, se sauvèrent tout nus. Ainsi le peuple qui venait pour envahir éprouva une grande plaie. Richilde ayant appris le 9. octobre la fuite de l'armée impériale et de l'empereur lui-même, quitta Herstall et se sauva la nuit suivante au chant du coq. Elle enfanta dans la route un fils que son serviteur prit devant lui et porta à Antenay, où ils arrivèrent en fuyant. L'empereur arriva le soir du 9. octobre au monastère de Saint-Lambert (zu Lüttich). Francon et l'abbé Hilduin ayant quitté Richilde le 6. pour aller vers lui l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il fut arrivé après Richilde à Antenay. De là il alla à Douzi, d'où il retourna à Antenay, et indiqua une assemblée à Salmoucy quinze jours après la messe de Saint-Martin.

»D'Andernach Louis, fils du feu roi Louis, retourna à Aix par Sinzig, et y séjourna trois jours. De là il alla à Coblentz à la rencontre de son frère Charles, et lorsqu'ils eurent parlé ensemble, Charles alla vers Metz, et de là revint malade en Allemagne; Louis passa le Rhin.« Daß dieser demnach seinen Sieg nicht verfolgt hat. Die Schlacht selbst war einen Augenblick zweifelhaft gewesen, schon wankte das Vordertreffen der Sachsen, aber die Ostfranken hielten Stand, und an ihrer Ausdauer brach sich die Ungestümme und bald auch das Heer der Westfranken.

Am westlichen Rande des Schlachtfeldes von 876, am Fuße der Hügelreihe, welche gleichsam eine Schwelle dem (Andernacher) Walde, wohin die erste Flucht der dem Blutbad Entkommenen

gerichtet, von Andernach selbst kaum 6 Minuten Wegs abgelegen, steht St. Thomas, weiland eine Abtei von Canonissen des Ordens des h. Augustinus. Von ihrem Ursprung heißt es in einem alten Martyrolog: „Die eigentlichen Begründer des Baues und der klösterlichen Gemeinschaft sind unbekannt, man weiß nur, daß sie die Kirche mit vielen Gütern und Reichthümern begabten und ihr hohen Glanz verschafften. Aber Milo, jener Bischof, Tyrann vielmehr der Trierer, nicht der Kirchen Hirt, sondern Räuber, hat auch diese all ihrer Ehre und Würde entkleidet, die Güter ihr entrissen, die Gott geweihten Jungfrauen ausgetrieben, ihr Eigenthum seinem Tische zugelegt, den Ertrag zur Deckung seiner verruchten Ausgaben verwendet. Dabei ist es unter seinen Nachfolgern viele Jahre hindurch geblieben, bis letzlich Erzbischof Poppo, des Markgrafen Leopold I. von Oestreich Sohn, mit dem verlassenen Kloster seinen Vetter Rabodo belehnte. Auf dessen Sohn Leopold ist es, minder nicht der Ehrenbreitstein, durch Erbschaft gelangt. Alles Gottesdienstes bar, stand die verlassene Kirche mehr als 200 Jahre lang, ein Bild der Verwüstung. Da wollte der Herr, daß Meginer, der würdigste Erzbischof, in Begleitung Richards, des ersten Abtes von Springiersbach, zur Stelle gelangte.

„Sie sahen sich das öde Gotteshaus an, wie es, entstellt durch Unrath aller Art, gleichwohl empfohlen durch die Schönheit der Lage, den offenen und freien Standort, der zur Aufnahme einer Klostergesellschaft ganz besonders geeignet, sie beklagten des Ortes traurige Schicksale, und Meginer, hingerissen durch die Betrachtung einer schmerzlichen Vergangenheit und bestimmt durch des Abtes Bitten, schenkte diesem die Einöde und verhieß ihm zugleich seinen Beistand für die Wiederherstellung des Klosters. Es kam nur noch darauf an, die Einwilligung der zeitlichen Besitzer zu gewinnen, und hat Leopold, als des Dorfes Lehenträger, sich bewegen lassen, dasselbe in die Hände des Lehensherren zurückzugeben. Sofort beschäftigte sich der Abt gesegneten Andenkens mit der Wiederherstellung von Mauern und Dach, und betrieb er diese Arbeiten in solcher Lust, daß schon am 1. Aug. (1129?) der Erzbischof das Gotteshaus zu Ehren der h. Jungfrau und

Gottesgebärerin weihen konnte. Es wurde auch der Anfang gemacht zu einem Conventsbau, welchen dann einige aus Springiersbach berufene Schwestern bezogen. Zu deren Unterhalt hat Richard das Gut gewidmet, so Conversen, weiland Burgmänner zu Andernach, nach Springiersbach gegeben haben, und zur Meisterin ernannt die fromme Terwindis, dem Fleisch und dem Geiste nach seine vollbürtige Schwester. Nach längerer Zeit hat er auch den Klosterfrauen einen Prior vorgesetzt, den Priester Konrad, und ist in kurzem, unter der Dreien sorgsamer Pflege, das Kloster zu solchem Wohlstand gelangt, daß es hundert Schwestern zu unterhalten vermögend, eine Zahl, die wir jedoch nicht überschreiten dürfen," laut der ausdrücklichen Bestimmung des Erzbischofs Meginer, niedergelegt in der Urkunde vom J. 1129, wodurch er das Kloster dem Abt zu Springiersbach unterworfen. Diese Urkunde haben als Zeugen unterschrieben: liberi, Mefridus de Widhe, Gerhardus de Hostade, Luipoldus de Erenbreitstein.

Meginers Nachfolger, Erzbischof Adelbero, nennt 1138 als des Klosters zu St. Marien Besitzthum Güter in Andernach, Leudesdorf, Miesenheim, Kerig, Cahn und Berresheim; im J. 1198 bestätigt Erzbischof Johann den Vertrag, wodurch die Abtei Kaufungen an die »sorores sancte Marie apud Andernacum« die Pfarrei Trimbs überließ, und am 1. Febr. 1275 bekundet Burggraf Theoderich von Rheineck als Schirmvogt der »ecclesia beate Marie extra Andernacum ordinis S. Augustini«, die besagtem Kloster zustehenden Rechte und Freiheiten in Andernach, und noch 1444 schreibt sich Hilla von Senheim „Meisterin des Klosters Unser Lieben Frauen baußen Andernach". Ungleich früher wird jedoch im gemeinen Leben die Benennung St. Thomas aufgekommen sein, wiewohl es von wegen der Entführung des Klosterarchivs (Abth. I. Bd. 1. S. 270) unmöglich, davon das eigentlich Datum anzugeben. Ausgemacht bleibt, daß der hier verehrte h. Thomas kein anderer ist, als Thomas a Becket, der glorreiche Streiter und Märtyrer für die Sache Gottes, ein Held, dem wenige nur zu vergleichen, und der, wie kaum ein anderer geeignet, auf weibliche Herzen zu wirken. Ihm allein konnte der gesegnete Namen der h. Gottesgebärerin weichen.

An diesem Thomas ist Alles wunderbar, sogar die Herkunft, wenn anders begründet die Sage, daß sein Vater, Gilbert, Normann der Abstammung nach, und von ritterlicher Geburt, doch wenig begütert, über Meer gezogen sei, die Heiden zu bestreiten. „Die Saracenen fingen ihn auf, und er mußte anderthalb Jahre einem ihrer Emire als Sklave dienen. Der Emir hatte eine einzige Tochter; dieser erklärte Gilbert die Geheimnisse des Christenthums, und versicherte sie, daß er bereit wäre, aus Liebe zu Jesu sein Leben hinzugeben. Durch seine Reden und seinen Muth ward sie so tief gerührt, daß sie plötzlich einen unwiderstehlichen Drang in ihrem Herzen fühlte, den christlichen Glauben anzunehmen. Diese Neigung entdeckte sie dem Manne ihres Vertrauens, welcher sie erleuchtet hatte, der ihr aber blos zur Antwort gab, daß sie glücklich sein würde, wenn Gott ihr diese Gnade verliehe, sollte sie übrigens auch alle Vortheile und Aussichten dieser Welt zum Opfer bringen müssen." Es wurde jedoch auch von andern Dingen gesprochen, und in einer Nacht entrann Gilbert, von seiner Geliebten und einigen wenigen Christensklaven begleitet. Sie gelangten glücklich nach England, die kleine Heidin wurde in der christlichen Religion unterrichtet, empfing in der h. Taufe den Namen Mathilde, und hat der Bischof von London in St. Pauls Kirche die beiden Liebenden getrauet. Nach einer andern Version aber wäre Gilbert allein dem Hause des Emirs entkommen, die verlassene Braut ihm aber über Land und Meer nachgefolgt, und hätte so lange in den Straßen von London nach ihrem Gilbert gefragt und geschrien, bis er dann endlich gefunden und der Ihre geworden.

„Bald darauf reihete sich Gilbert Becket abermal unter die Kreuzfahrer, und ging zum zweiten Male in's Morgenland, wo er drei und ein halbes Jahr blieb. Mathilde war gesegneten Leibes, als ihr Gemahl Englands Boden verließ, und kam bald darauf mit einem Sohne nieder," der am Tage des h. Thomas 21. Dec. 1117 geboren, dem Apostel zu Ehren den Namen Thomas empfing. Der Vater, von seiner zweiten Pilgerfahrt zurückgekehrt, bekleidete in London das Amt eines Sheriff und starb 1138; es wird von ihm gerühmt, daß er nie seine Gelder

auf Zinsen austhat, nie ein Handelsgeschäft trieb, sondern mit dem Ertrage seines väterlichen Erbes sich begnügte. Thomas ging zur Schule in dem Kloster Merton, unter dem Prior Robert Bayle, empfing dann fernern Unterricht in einer der Lehranstalten seiner Vaterstadt, bis zu seinem 21. Lebensjahre, wo der Eltern Tod eine Unterbrechung seiner Studien veranlaßte. Er nahm sie wieder auf, nach eines Jahres Verlauf, um sich gegen die Gefahren eines unbeschäftigten müßigen Lebens zu verwahren, und in Oxford, vornehmlich in Paris, auf das Studium des kanonischen Rechtes sich zu verlegen. Ein Vetter, der Sheriff Osbern, erwählte ihn zu seinem Schreiber und Rechnungsführer, und fand der junge Mann während der unruhigsten drei Jahre von K. Stephans Regiment vielfältige Gelegenheit, über dem Verkehr mit den öffentlichen Angelegenheiten werthvolle Erfahrungen einzusammeln, aber auch in den häufigen Besuchen bei einem reichen und vornehmen Freund seines Vaters, bei Richer de l'Aigle in Sussex, der dem Reiten und Jagen unmäßig ergeben, Veranlassung, bei dergleichen Uebungen sich zu betheiligen, in einer Leidenschaftlichkeit, die jeder ernsten Beschäftigung oder Stimmung ihn entfremden konnte. Jagend mit dem Falken auf der Faust hatte er ihn ausgelassen gegen wilde Enten. Der Stoßvogel, samt seiner Beute, fiel in den Fluß, ihn nicht zu verlieren, stürzte Becket sich ihm nach in das Wasser. Das war aber ungewöhnlich angeschwollen, riß den Unvorsichtigen eine Meile weit mit sich fort, daß Athem und Kräfte ihm versagten, trieb ihn endlich mit unwiderstehlicher Gewalt gegen ein Mühlrad. Ein Zoll weiter, und er war ergriffen, zermalmt, aber in dem Augenblick stockte, wie durch ein Wunder, das eben noch in voller Bewegung begriffene Rad, und der ungeschickte Schwimmer war gerettet. In dankbarer Rührung gelobte er fortan dem zu dienen, dessen väterliche Hand so sichtlich ihn beschützte.

Die in seinem Innern vorgegangene Veränderung trug in Kurzem ihre reichlichen Früchte. Theobald, Erzbischof von Canterbury seit 1138, hatte mit Becket dem Vater, seinem Landsmann, in freundschaftlichen Verbindungen gestanden; für den Sohn zu sorgen, machte er sich zur Aufgabe. Zum Sub-

diacon geweihet, wurde Thomas, in seinen Rechtskenntnissen sich zu vervollkommnen, nach Bologna, wo er den berühmten Gratian hörte, und nach Auxerre geschickt; zu Auxerre war der Doctor universalis, der nachmalige Bischof Gilbert von London sein Lehrer. Er kam zurück mit einem reichen Schatz von Wissen, und Erzbischof Theobald, in der Freude um den Zögling, verlieh ihm die Propstei zu Beverley und zwei Canonicate, das eine zu Lincoln, das andere zu St. Paul in London, weihte ihn auch zum Diacon. Beckets Stellung in des Erzbischofs Familie konnte beneidenswerth genannt werden, ohne die Scheelsucht, welche der Archidiacon, Roger von Pont-l'Evêque dem aufstrebenden jungen Manne zugewendet hatte. Zweimal wurde er auf dessen Betrieb von dem Erzbischof entfernt, doch jedesmal wieder zurückgerufen, und mag er sich nicht wenig erleichtert gefühlt haben, als der unwandelbare Gegner zum erzbischöflichen Stuhl von York erhoben wurde. Das erledigte Archidiaconat zu Canterbury verlieh der Erzbischof, in seiner Affection nicht weiter gehemmt, an Becket, der hiermit den Besitz einer Pfründe erlangte, welche nächst den Bisthümern und Abteien die reichste in England, und dem Besitz Rang unter den Baronen gab. Unabhängig hiervon wurde Thomas des Primas vertrautester Rathgeber, und hat man ihm allein Theobalds standhafte Anhänglichkeit für die Kaiserin Mathilde zugeschrieben. Im Auftrage seines Erzbischofs ging er zweimal nach Rom, zuerst 1143, um diesem bei Papst Cölestin II. die Legation von England zu erbitten, dann um bei Papst Eugen III. die Bulle gegen die Krönung Eustachs, des Sohnes von K. Stephan durchzusetzen. In beiden Sendungen hat er gleichviel Zuverlässigkeit und Gewandtheit an Tag gelegt.

Dem Verdienst, so er um Heinrich II. sich erworben, indem er dem Primas die politische, für den Erbfolgestreit entscheidende Richtung gab, verdankte Thomas das wichtige Amt eines Kanzlers (1157). Der Kanzler hatte das große Siegel in Händen, unterzeichnete alle Verleihungen, beaufsichtigte die königliche Capelle, die erledigten Prälaturen und Baronien, und war berechtigt im Rathe zu sitzen, wenn er auch nicht berufen worden. Indem die Stelle als die sichere Anwartschaft auf ein Bisthum zu

betrachten, war sie eine der wenigen, welche nicht käuflich, damit den künftigen Bischof der Vorwurf der Simonie niemals treffe. Der neue Kanzler sollte im äußern Glanze so viel möglich den großen Baronen gleich sich halten, und wurde ihm deshalb die Hauptmannschaft des Tower zu London, und der Burgen Eye und Berkhamstead, zusamt dem Rechte eines Gefolges von 140 Lanzen verliehen, und daß er sein großes Einkommen nach dem Willen des Monarchen verwendete, ergibt sich aus vielen Zeugnissen. Ihn umgab ein Gefolge von fürstlicher Pracht, denn unter seinen Vasallen zählte man Tausende von Rittern, die ihm, mit Vorbehalt der Treue zu dem König, freiwillig gehuldigt hatten. Er nahm Rang vor allen weltlichen Baronen. Seine Tafel stand jedem offen, den Geschäfte an den Hof riefen: auf Gold und Silber wurde gespeiset. Oft war die Zahl der ungeladenen Gäste zu groß, um sie alle auf Bänken unterbringen zu können. Viele mußten sich auf den ungedielten Boden niederlassen, und damit sie in dieser Lage ihre Kleider nicht beschmutzten, ließ der gastliche Hausherr täglich im Winter frisches Heu oder Stroh, im Sommer grünes Schilf oder Zweige auflegen. „Bei aller dieser verschwendischen Pracht aber läßt sich nirgends nachweisen, daß der Kanzler ihren schädlichen Einflüssen und Versuchungen nachgegeben und sich mit Makeln behaftet habe, die dem zukünftigen Kirchenfürsten hätten zur Schande gereichen müssen. Ein ascetischer Zug war ihm schon damals eigen.“ Die Unbestechlichkeit, die Milde, die Einsichten des Kanzlers erwarben ihm die Liebe und Hochachtung des ganzen Königreichs, und des Königs Stolz fand sich in der Größe seines Günstlings geschmeichelt. Er lebte mit Becket in der innigsten Vertraulichkeit, kam nicht selten unangemeldet zu dessen Tafel, ritt mit ihm auf die Jagd, trieb mit ihm mancherlei Kurzweil. So wurden z. B. König und Kanzler auf einem Ritt durch die Straßen von London eines Bettlers ansichtig, der vor Kälte zitterte. Sollt es nicht sehr löblich sein, fragte der König, wenn wir bei diesem kalten Wetter dem armen Mann einen warmen Wamms gäben? Sicherlich, erwiderte der Kanzler, und der Gedanken schon ist verdienstlich. So soll er denn gleich ein solches

haben, fuhr der König fort, zugleich den Zipfel von des Kanzlers Mantel erfassend, und ihn gewaltsam an sich ziehend. Um so fester hielt der andere, und zwischen den Beiden entspann sich eine förmliche Balgerei; mehrmals waren sie in Gefahr, von den Gäulen herabzustürzen, endlich behielt der König die Oberhand. Das erbeutete Kleid warf er dem Bettler zu, lachend ritt er, zähneklappernd der Kanzler davon. Dem hat nachmalen sogar der König was ihm das Liebste, seinen Prinzen Heinrich anvertraut, ihm die Oberaufsicht der Erziehung des Thronfolgers, geb. 28. Febr. 1155, übergeben.

Es war aber keineswegs allein die Dankbarkeit für früher empfangene Dienste, oder blinde Vorliebe, welche den König in der Wahl seines Rathgebers bestimmten, ihn veranlaßten, die Regierungsgeschäfte nicht nur von England, sondern auch von seinen ausgedehnten Besitzungen auf dem Festlande dem einen Manne zu überlassen. In Führung der verwickeltsten Unterhandlungen bekundete Becket ein Talent sonder Gleichen, wie sich z. B. gelegentlich von Heinrichs Anspruch zu der Grafschaft Nantes ergab. Dem furchtbaren Nebenbuhler dergleichen Vergrößerung nicht zu verstatten, schien K. Ludwig VII. von Frankreich fest entschlossen. Seinen Widerspruch zu beseitigen, wurde dem Kanzler aufgegeben, und hat er durch seine Geschicklichkeit die Eifersucht des Monarchen eingeschläfert, während er durch seine Pracht die Franzosen im Allgemeinen blendete, bezauberte, wie das besonders bei seinem Einzuge zu Paris der Fall. Zuerst kamen Knaben, zweihundert und fünfzig an Zahl, fröhliche Volksweisen singend. Denen folgten die Hunde kuppelweise, und diesen acht Wagen, jeder mit fünf Pferden bespannt und von fünf Treibern in neuen Kitteln begleitet. Jeder Wagen war mit Fellen überzogen und von zwei Wächtern und einem gewaltigen Hund beschützt, der Hund entweder unter dem Fuhrwerk angekettet, oder frei daneben laufend. Zwei der Wagen führten das zur Austheilung an das Volk bestimmte Bier, drei andere enthielten des Kanzlers Capelle, Schlafgemach und Küche, der sechste sein Silbergeschirr und die Garderobe; die beiden letzten waren für den Gebrauch der Begleiter bestimmt. Zwölf Saumrosse trugen jedes einen Ballen,

worin sonstige Geräthschaften, Geld und Kostbarkeiten zum täglichen Gebrauch und zu Geschenken gepackt. Auf jedem ritt ein Stallknecht, der auf den Knien eine Meerkatze hielt. Dann kamen die Knappen, die Schilde ihrer Herren tragend und die Streitrosse führend; ferner ritten paarweise andere Knappen, Junker, Falkner, Hausofficianten, Ritter und Geistliche. Den Beschluß machte der Kanzler im vertraulichen Gespräch mit einigen Freunden. Wie er so vorüberzog, sprachen die Leute verwundert: „Was muß der König von England für ein Mann sein, wenn sein Kanzler mit solchem Staat reiset!" Der Gesandtschaft war zum Quartier der Tempel angewiesen, und sollten ihr, nach des Königs von Frankreich Befehl, alle Bedürfnisse im Ueberflusse unentgeldlich gereicht werden. Das hatte Becket vernommen, und im Voraus heimlich alles zu seinem und des Gefolges Unterhalt Nothwendige aufkaufen lassen. Außerdem wurde jeder, der mit ihm zu Berührung kam, mit reichen Geschenken bedacht: die feinste Aufmerksamkeit widmete er den Lehrern und Schülern der Pariser Hochschule. Den Zweck seiner Sendung vollständig zu erreichen, mögen diese Legisten ihm behülflich gewesen sein.

Die durch Beckets Bemühungen hergestellte entente cordiale der beiden Monarchen kam jedoch sehr bald zu Bruch, von wegen Stadt und Grafschaft Toulouse, deren Rückgabe der König von England im Rechte seiner Gemahlin forderte. Er führte ein mächtiges Heer nach Aquitanien, stieß aber sofort für seine Operationen auf ein unvorhergesehenes Hinderniß. Die Stadt zu schirmen, hatte der König von Frankreich zu Toulouse sich eingefunden, und nach Lehensbrauch empfand der König von England ernste Zweifel, ob es ihm erlaubt, gegen des Lehensherren Person seine Waffen zu richten; es ist das ein Zweifel, der noch in der ersten Hälfte von Ludwigs XIV. Regierung vorkommt. Becket theilte ihn keineswegs, er rieth zu kräftiger That, die zur Gefangennehmung des Königs von Frankreich ausschlagen werde. Aber K. Heinrich, der niemals ein Feldherr werden sollte, wußte sich des Rathes nicht zu gebrauchen, betrieb vom halben Sommer bis zu Allerheiligen die schläfrige Belage-

rung von Toulouse, und trat hierauf den Rückzug an. Den schwierigen Uebergang der Garonne deckte der Kanzler, als welcher dem Heere 700 Helme zugeführt hatte, gleichwie er bei mehren Gelegenheiten den Ruhm englischer Waffen rettete:

Par assalt prist chasteals, motes é fermetez,
E burcs é viles arst é assail citez,
Sur son destrier est del bon hauberc armez
E jeo'l vi franceis plusurs feiz chevalchier.

Im Zweikampf mit einem feindlichen Ritter Sieger, gewann er dessen Roß als seiner Tapferkeit Preis. Er befestigte Cahors und nahm drei bis dahin unbezwinglich erachtete Schlösser, denn der König, den Rückzug nach der Normandie antretend, hatte ihn zurückgelassen, auf daß er die gemachten Eroberungen beschütze. Heinrich konnte seiner jedoch nicht lange entbehren; den Ruf vernehmend, vertheilte Thomas seine Haustruppen in verschiedene Besatzungen, dann begab er sich ebenfalls auf den Marsch nach dem Norden an der Spitze einer Schar von 1200 Rittern und 4000 Reisigen, welche das Gefolge der einzelnen Ritter ausmachten. Jeder Ritter bezog während der 40 Tage seiner Dienstzeit drei Schilling täglich und hatte daneben bei dem Kanzler freien Tisch. Ein Waffenstillstand machte den Feindseligkeiten ein Ende, die doch bald wieder sich entzündeten, nachdem König Heinrich die Tempelherren genöthigt hatte, die ihnen zu Sequester gegebenen Burgen Gisors, Neaufle und Neufchâtel an ihn auszuliefern. Nicht zufrieden mit diesem Vortheil, erzwang Heinrich, dem sein tapferer Kanzler Verstärkung zugeführt hatte, die Uebergabe von Chaumont, daß demnach das ganze Vexin français, ursprünglich ein Zubehör der Normandie, in seiner Gewalt.

Am 18. April 1161 starb Theobald, der Erzbischof von Canterbury. Volle 13 Monate blieb der Stuhl erledigt, dann forderte der König den Kanzler nach Falaise, gab ihm auf, sich zur Reise nach England anzuschicken, mit dem Zusatz, binnen kurzen Tagen werde er Erzbischof von Canterbury sein. Thomas, seinen ganzen Aufzug musternd, meinte, einem Erzbischof sehe er nicht eben ähnlich, wenn aber des Königs Rede im Ernst gemeint sein sollte, so müsse er um Erlaubniß bitten, die Beför-

derung abzulehnen, indem er es als eine Unmöglichkeit betrachte, die Pflichten dieser Stelle zu erfüllen, und zugleich in der Gunst seines Wohlthäters sich zu behaupten. Seine Einwendungen wurden nicht beachtet, vielmehr durch den Legaten Heinrich von Pisa vollständig widerlegt, er fuhr hinüber nach England, und am 30. Mai 1162 trat, nach des Königs Willen, das Capitel der Christkirche von Canterbury zusammen, gemeinschaftlich mit der hohen Geistlichkeit der Provinz die Wahl eines Erzbischofs vorzunehmen. Sie erfolgte zu Westminster im Refectorium, und der Erwählte, Thomas Becket, damals in seinem 45. Lebensjahre, wurde am Samstag der Pfingstwoche, 2. Juni, zum Priester, und Tags darauf, Dreifaltigkeit-Sonntag, als Erzbischof geweihet.

Daß Becket die Tugenden der Selbstverläugnung, wie sie von dem geistlichen Stande gefordert werden, sich anzueignen hatte, ergibt sich aus seinem eigenen Geständnisse; daß hingegen seine Aufführung nie den leisesten Vorwurf der Unsittlichkeit verdient habe, ward von seinen Freunden zuversichtlich behauptet, von seinen Feinden stillschweigend anerkannt. Der Erzbischof entsagte von Stund an der hoffärtigen Pracht und dem weltlichen Treiben des Kanzlers, und legte sich zur Strafe für die Ueppigkeit und Eitelkeit seines frühern Lebenswandels tägliche geheime Kasteiungen auf. Statt der Scharen von Edlen und Rittern, die vordem ihm aufzuwarten pflegten, erwählte er sich einige wenige Gesellschafter, die tugendhaftesten und gelehrtesten Männer seines Clerus. Seine Kost war mäßig, den größten Theil seines Einkommens verwendete er zu Almosen, seine Zeit abwechselnd in Gebet, Studien und bischöflichen Amtsverrichtungen. Mit dem grauenden Morgen, um 2 Uhr, erhob er sich von seinem Lager, das Nachtofficium zu beten, demnächst dreizehn Armen die Füße zu waschen, Almosen ihnen auszutheilen. Zur Prim hatte sein Almosenpfleger zwölf andern Armen die Füße zu waschen, Brod und Fleisch an sie auszugeben. Nach der Mette genoß der Erzbischof einer kurzen Ruhe. Es folgte die Morgenbetrachtung, dann wurden die Kranken an dem Convent der Christkirche und aus der übrigen Geistlichkeit besucht. Um 9 Uhr las Thomas die h. Messe, wenn

er nicht durch Demuth oder Ehrfurcht abgehalten wurde, dieses hohe Geheimniß selbst zu begehen, und daher sich begnügte, Messe zu hören. Um 10 Uhr begann die dritte Almosenspende; in allem wurden täglich hundert Arme gespeiset. Um drei Uhr setzte der Erzbischof sich zu Tisch, und ließ er sich während der Mahlzeit aus einem Erbauungsbuche vorlesen. In der Prüfung der zum Empfange der heil. Weihen sich Meldenden war er äußerst streng, und höchst selten verließ er sich dabei auf fremdes Urtheil. In dem ganzen Haushalt waltete die strengste Ordnung, jedem Mißbrauch ein Riegel, und keiner seiner Untergebenen hätte es je gewagt, unter welchem Vorwande es immer sein möchte, Geschenke anzunehmen.

Die bischöflichen Amtsverrichtungen mit jenen des Kanzlers zu vereinigen, fand Thomas unmöglich, er legte daher das weltliche Amt in die Hände des Königs nieder, mit um so besserm Fug, da er bei seiner Weihe von allen weltlichen Verrichtungen freigesprochen worden. Ein so plötzlicher und allgemeiner Wandel der Lebensweise ist je nach dem Billigkeitsgefühl der einen oder den Vorurtheilen der andern ein Gegenstand der Bewunderung oder bittern Tadels geworden. Die Zeitgenossen erblicken allgemein in der veränderten Haltung des Erzbischofs die Wirkung gewissenhaften Pflichtgefühls; neuere Schriftsteller schildern sie häufig als die Eingebung einer verstellten Frömmigkeit, unter welcher die Entwürfe eines maaslosen Ehrgeizes verborgen. Sie übersehen die Unmöglichkeit, daß eine solche Heuchelei in dem Laufe eines langwierigen erbitterten Streites dem Scharfblicke persönlicher Gegner hätte verborgen bleiben können, daß außerdem dem Ehrgeize Beckets eine ungleich bequemere, sichere Bahn offenstand. Er durfte nur fortfahren, den Wünschen des Königs sich zu fügen, und er würde, Primas und Kanzler zugleich, in Kirche und Staat dieselbe unumschränkte Herrschaft geübt haben.

Ein Jahr und darüber schien der Primas seine gewohnte Stelle in der königlichen Gunst einzunehmen. Sie erkaltete indessen in der verlängerten Trennung. Die Ohrenbläser, die Veränderung wahrnehmend, verfehlten nicht, die Handlungen des Erzbischofs in dem gehässigsten Lichte darzustellen, in Uebertrei-

bung seine hochfahrenden Entwürfe, seine geistige Ueberlegenheit, seinen entschiedenen Charakter auszumalen. Solche Reden machten tiefen Eindruck auf das argwöhnische, reizbare Gemüth des Königs, und die Freundschaft, womit er in der vergangenen Zeit den Erzbischof beehrt hatte, verwandelte sich unvermerkt in bittern Haß. In dem Gewirre der von einander abweichenden Erzählungen bleibt es indessen schwer zu ermitteln, ob das Aufgeben des Kanzleramtes, oder der Anspruch, welchen der Erzbischof an die seiner Kirche entzogenen Güter erhob, oder sein Versuch, die Sitten der am Hofe befindlichen Geistlichen zu bessern, oder sein Widerspruch gegen die Erneuerung einer allgemein verhaßten Abgabe, die erste Veranlassung der Uneinigkeit geworden ist. Der entschiedene Bruch ergab sich über der Frage um die geistliche Gerichtsbarkeit.

Seit Anbeginn des Christenthums waren dessen Bekenner ermahnt worden, ihre Streitigkeiten der Kenntniß profaner Tribunale zu entziehen, und sie der väterlichen Autorität ihrer Bischöfe zu unterwerfen. Diese waren nach der Natur ihres Amtes verpflichtet, die durch Zwietracht geschlagenen Wunden zu heilen, auch vermöge der Heiligkeit ihres Charakters über den Verdacht der Parteilichkeit oder des Vorurtheils erhaben. Das Mittleramt war eine zwar ehrenvolle, aber beschwerliche Pflicht, der eigentliche Geistesmänner gerne sich entzogen hätten, die aber durch ihre Vorzüge der Billigung der christlichen Kaiser empfohlen. Constantin und verschiedene seiner Nachfolger ernannten die Bischöfe zu allgemeinen Schiedsrichtern für ihre Sprengel, und die Justizbeamten waren gehalten, die Entscheidungen derselben ohne Verzug noch Einrede zu vollstrecken. Anfänglich wurde die Einwilligung von Kläger und Beklagten erfordert, um das Einschreiten des geistlichen Richters zu autorisiren, Theodosius aber stellte es den Parteien frei, die Sache entweder gleich in erster Instanz vor den Bischof zu bringen, oder sie in jeglicher Instanz von dem weltlichen Gericht dahin zu übertragen. Karl der Große nahm die von Theodosius gegebene Verordnung in seine Capitularien auf, und sie wurde für alle Theile seines Reichs, für alle Länder, wo fränkische Sitte Eingang fand, maasgebend.

Wenn der Kaiser Gesetz den Laien erlaubte, in weltlichen Streitigkeiten den Bischof zum Richter zu wählen, so war der Clerus durch das geistliche Gesetz dazu gezwungen. Ihm geziemte es nicht, den Verrichtungen seines Amtes zum Nachtheil, in die Wirren gerichtlicher Verhandlungen sich zu verwickeln. Dieses erkannte namentlich Kaiser Justinian in der Verordnung, laut deren im Fall die eine Partei geistlichen Standes, der Handel vor den Bischof gebracht werden soll. Ein solches kostbares Vorrecht der Heimath haben die Verbreiter des Christenthums, wie sehr natürlich, auch bei den Neubekehrten im Norden eingeführt, und ist es zeitig in jedem christlichen Lande dem Clerus durch die weltliche Macht bestätigt worden. Constantin, in der Ansicht, die Vergehungen eines dem Dienst der Religion geweihten Standes seien den neugierigen Blicken des großen Haufens zu verbergen, wollte, daß ein Bischof, der einer gesetzwidrigen Handlung beschuldigt worden, vor seinen Amtsgenossen Recht nehme, verlieh ihm dagegen die peinliche Gerichtsbarkeit über den ihm untergeordneten Clerus. Ob aber diese Autorität auf geringere Vergehungen beschränkt, oder auf todeswürdige Verbrechen ausgedehnt, ist ein streitiger Punkt. In mehren Edicten wird die Bestrafung der Cleriker ohne Beschränkung dem Ermessen des Richters überlassen, in den Novellen Justinians aber werden geistliche und weltliche Vergehen unterschieden. Mit jenen, bekennt der Kaiser, hat die weltliche Macht nichts zu schaffen, diese gehören vor den bürgerlichen Richter. Jedoch muß, bevor das Urtheil vollzogen werden kann, der Schuldige durch seinen geistlichen Obern degradirt, und falls der Obere dieses verweigern sollte, die ganze Angelegenheit der Beurtheilung des Monarchen anheimgegeben werden. Daß diese Einrichtung auch nach der Ablösung der abendländischen Provinzen von dem Kaiserreich in Geltung geblieben, beweisen die Canones mehrer Concilien, allein der von Justinian aufgestellte Unterschied verlor sich allmälig, und ein Geistlicher, welcher Art immer das ihm zur Last gelegte Vergehen, war, in erster Instanz wenigstens, nirgends klagbar, als vor dem geistlichen Gericht.

In solcher Weise sind in den Provinzen des abendländischen Reiches die geistlichen Gerichte entstanden, und, dem Wechsel

der Herrschaft ungeachtet, mit erweiterten Befugnissen beibehalten worden, nur in Britannien, wo der Widerstand ungleich heftiger, die Eroberung von dem beinahe vollständigen Untergang des besiegten Volkes begleitet, verschwanden wie von selbst die Einrichtungen der frühern Zeit und es bildeten sich die Zustände nach dem Muster des nördlichen Germaniens, bis die Bekehrung der Angelsachsen die Häupter der Clerisei den Edlen gleichstellte, und in der Vereinigung der beiden Stände eine wohlgeordnete Obrigkeit schuf. Es ist erwiesen, daß in peinlichen Fällen der Bischof der einzige Richter der Geistlichen war, daß er allein die unter ihnen sich erhebenden Streitigkeiten entschied, und daß ihm das Urtheil über gewisse Vergehungen gegen die Rechte der Kirche und die Gebote der Religion zustand, aber er war gehalten, mit dem Sheriff in dem Grafschaftsgerichte zu sitzen, seine geistliche und seine weltliche Gerichtsbarkeit vermengten sich, und viele Fälle, die in andern Ländern dem geistlichen Richter vorbehalten, wurden in England vor einem gemischten Tribunal entschieden. Dabei hatte es sein Bewenden, bis der normännische Eroberer beide Gerichtsbarkeiten trennte, und für jeden bischöflichen Sprengel ein Christengericht anordnete, nach dem Vorbild und mit der Autorität, wie dergleichen Gerichte in allen andern Provinzen der abendländischen Kirche, unter dem Vorsitze des Bischofs und seiner Archidiaconen bestanden.

Nach der ausdrücklichen Bestimmung des Gesetzgebers waren die neuerrichteten Tribunalien an die bischöflichen Gesetze gewiesen, einen aus den Canonen der Concilien, den Decreten der Päpste und den Grundsätzen der ältesten Kirchenväter zusammengesetzten Inbegriff der geistlichen Jurisprudenz. Das durch mancherlei Umstände beförderte Studium des römischen und canonischen Rechtes verschaffte den geistlichen Gerichten ein merkliches Uebergewicht gegen die weltlichen. Jene wurden durch unwandelbare Grundsätze, Ergebniß vieljähriger Erfahrung, geleitet, diese befolgten ein verworrenes ungewisses Herkommen, das zum Theil noch auf sächsischen Gebräuchen beruhte. Die durch Studien gebildeten geistlichen Richter empfahlen sich in der Gleichförmigkeit und Richtigkeit ihrer Entscheidungen, während die von dem König

oder den Baronen bestellten Richter häufig den Eingebungen der Willkür oder Gewaltthätigkeit sich überließen, und allmälig wurde jede Angelegenheit, welche juristische Spitzfindigkeit mit den Canonen in Verbindung bringen konnte, Zehnt- und Patronatrecht, öffentliches Aergerniß, Ehen, Testamente, Meineid oder der Bruch eines Vertrags, vor die geistlichen Gerichte gezogen. Zwischen beide Behörden trat ein Geist der Eifersucht, der nothwendig zu offener Feindseligkeit ausgehen mußte. Auf der einen Seite standen Bischöfe und Prälaten, auf der andern der König und seine Barone; beide gleich interessirt bei dem Streite, von wegen der Gerichtssporteln und Geldbußen.

Der Weltlichen Angriffe waren zunächst gegen die schwächste Seite der geistlichen Gerichte, gegen ihre Competenz für peinliche Fälle, gerichtet. Die Canone untersagten den Geistlichen das Fällen von Todesurtheilen; Geiselung, Geldbußen, Gefängniß und Degradation waren die härtesten Strafen, die zu erkennen ihnen erlaubt. Man behauptete, dergleichen sei den schweren Vergehen nicht angemessen, versichere vielmehr den Uebelthäter einer gewissen Straflosigkeit. Da die Tonsur allein zu den Privilegien der Geistlichkeit berechtigte, so mögen wohl, nach dem Geist einer gewaltthätigen Zeit, der Verbrechen nicht wenige unter dem Clerus vorgekommen sein, wenn es aber heißt, daß allein in den letzten zehn Jahren über hundert Mordthaten von Geistlichen begangen worden, so beruhet das lediglich auf einer Stelle bei Newbrigensis, wo berichtet, „man habe gesagt, daß jemand so gesagt habe.“ Noch zur Zeit des Erzbischofs Theobald war Philipp von Broyes, Canonicus zu Bedford, vor seinen Bischof geladen, eines Mordes überwiesen und verurtheilt worden, den Verwandten des Erschlagenen Entschädigung in Geld zu leisten. Lange nachher nannte ihn der königliche Richter Fitzpeter vor dem Gerichtshofe zu Dunstable öffentlich einen Mörder. Das führte zu heftigem Streit, und von Seiten des Broyes zu verächtlichen beschimpfenden Ausdrücken. Der König, in der Person seines Beamten sich beleidigt wähnend, gebot wegen diesem neuen Vergehen den Broyes vor dem geistlichen Gericht zu belangen. Er wurde zu öffentlicher Geiselung, Verlust seiner

Pfründe, Suspension von allen geistlichen Verrichtungen für die Dauer von zwei Jahren verurtheilt. Das schien dem König keine der Beleidigung angemessene Strafe, er schwur, „bei Gottes Augen," Broyes sei von wegen seines geistlichen Standes verschont worden, und verlangte, daß die Bischöfe durch Eidschwur ihm die Versicherung ertheilten, daß sie zwischen ihm und dem Verbrecher wie Rechtens entschieden hätten.

In fortwährend leidenschaftlicher Stimmung forderte er die Bischöfe nach Westminster 1163, und von ihnen die Zusage, daß inskünftige jeder Geistliche, der wegen eines offenkundigen Vergehens durch Spruch des geistlichen Richters degradirt worden, augenblicklich dem weltlichen Arm überwiesen werden solle, um die gebürende Strafe zu empfangen. Dagegen erinnerten die Bischöfe, vermöge einer solchen Einrichtung würde die englische Geistlichkeit in eine Lage gerathen, drückender, denn in irgend einem christlichen Lande, sie breche Freiheiten, welche zu erhalten der König bei der Krönung geschworen habe, und verletze die ersten Grundsätze des Rechtes, wonach ein Individuum nicht zweimal wegen eines und desselben Vergehens zur Untersuchung gezogen und zweimal bestraft werden kann. Ohne diesen Gegenstand weiter zu verfolgen, fragte der König, ob die Herren versprechen wollten, das Herkommen, dessen Umfang er zwar nicht bezeichnete, zu handhaben. Das zu thun, sei er willig, doch mit Verwahrung seines Standes, erwiderte der Erzbischof von Canterbury. In der gleichen Weise drückten die Prälaten, jeder einzeln befragt, sich aus, nur den einzigen Bischof von Chichester ausgenommen. Der König kannte sich nicht mehr vor Zorn, betheuerte, sie hätten sich alle gegen ihn verschworen, und verließ das Gemach in der heftigsten Aufregung. Am folgenden Morgen erhielt der Primas Befehl, die Herrschaft Eye und das Schloß Berkhamstead zu übergeben.

Der ursprüngliche Streitpunkt war jetzt in den Hintergrund geschoben, ohne sonderliche Schwierigkeit zu erkennen, daß mit dem Herkommen nicht eine, sondern die Mehrheit der geistlichen Immunitäten gemeint sei. Daß es der Prälaten Pflicht, der beabsichtigten Neuerung zu widerstehen, konnte kein Geistlicher

jener Zeit bezweifeln, wie weit aber der Widerstand getrieben werden dürfe, darum ergab sich Meinungsverschiedenheit und Streit. Der Erzbischof von York rieth, für den Augenblick nachzugeben, um dereinst, unter günstigern Aussichten, den Kampf wieder aufzunehmen, Becket bestand auf der Nothwendigkeit eines gemeinsamen und beharrlichen Widerstandes, bis er endlich überwunden durch die Vorstellungen seiner Freunde und die Drohungen seiner Feinde, sich bewegen ließ, dem König in Woodstock aufzuwarten, und das Versprechen auf das Herkommen, mit Weglassung der Clausel, zu leisten. Er wurde gnädig empfangen, der Abschluß der Sache an das Provincialconcilium, so nach den Weihnachtsferien in Clarendon zusammentreten sollte, verwiesen. Dort einer Majorität sich zu versichern, hatte der König die Vorkehrungen getroffen, was ihm um so leichter, da der Erzbischof von York und der Bischof von London des Primas persönliche Gegner und große Thätigkeit anwendeten, für die Sache, der sie zuerst sich verschrieben, unter ihren Collegen und der übrigen Geistlichkeit Beistand zu gewinnen.

Am 13. Januar 1164 wurde das Concilium eröffnet. Finster und drohend trat der König auf, von Reue ergriffen über die in Woodstock bezeigte Schwäche, erneuerte Becket den Versuch, die Rechte seines Standes und der Kirche durch jene Clausel zu wahren. Das nahm höchst ungnädig der König; er bedrohte den Widerspenstigen mit Verbannung oder Tod, die Thüre der anstoßenden Halle wurde geöffnet, daß sichtbar die dort aufgestellten Ritter, die gezückten Schwerter, die aufgeschürzten Röcke, Barone und Prälaten wetteifernd riethen zur Nachgiebigkeit, zwei Templer, Richard von Hastings und Tosti von Saint-Omer beschworen fußfällig den Primas, durch seine Einwilligung das ansonsten unvermeidliche Abschlachten der sämtlichen Bischöfe zu verhüten. Seine Ueberzeugung ihren Bitten vielmehr, als ihren Gründen opfernd, gab er sein Wort, das Herkommen zu beobachten, nur verlangte er zu wissen, worin dasselbe bestehe. Das konnte der König selbst nicht angeben, er sah sich genöthigt, die Ermittlung des Herkommens einem Ausschuß zu übertragen, und verfuhr dieser in einer dermaßen expeditiven Weise,

daß schon am folgenden Tage die sogenannten 16 Constitutionen von Clarendon vorgelegt, und von dem König, den Baronen und den Bischöfen, den einzigen Primas ausgenommen, besiegelt werden konnten. In seiner ganzen Haltung verräth Thomas deutlich das Schwanken eines Gemüths, welches zwischen seinem eigenen Urtheil und fremden Meinungen und Besorgnissen hin und her geschleudert wird. Seine Ueberzeugung blieb unverändert: er gab nach, um dem Vorwurf zu entgehen, daß er durch Hartnäckigkeit seinen Collegen Verderben gebracht habe, doch nicht ohne sein entschiedenes Mißfallen an den Art. 1, 3, 4, 7, 8 und 12 der Constitutionen zu äußern. Er wollte der Kirche gewidmete Personen ganz und gar dem weltlichen Richter entzogen wissen, beharrte bei dem Grundsatze, ein Verbrecher könne nur einmal bestraft werden, als wofür die Kirche sorge. Jegliche Beschränkung der Befugniß zu excommuniciren, fand er unzulässig. Ueber alles mußte ihm die durch den Art. 1 beanspruchte Aufsicht über kirchliche Wahlen anstößig sein.

Die Prälaten trennten sich, und Thomas ging vorläufig nach Winchester, voll Reue und Zerknirschung wegen seines Benehmens zu Clarendon, Empfindungen, deren Gewicht wesentlich gesteigert durch die tadelnden Aeußerungen seiner Begleiter. In großer Seelenangst erreichte er Canterbury, wo er sich selbst alle Functionen untersagte, einen vollständigen Bericht über den Hergang nach Sens an Papst Alexander III. entsendete, und dessen Absolution sich erbat. Zweimal hat er auch, von der immer steigenden Gewissensunruhe getrieben, den Versuch gemacht, zu Romney sich einzuschiffen, um im Ausland sich zu verbergen, aber Wind und Wetter waren ihm entgegen. In dem Hinderniß den Willen Gottes erkennend, gab er sein Vorhaben auf, um nochmals dem König in Woodstock aufzuwarten. Er wurde kalt empfangen, vernahm bittern Spott über die beabsichtigte Flucht, als welche dem Art. 4 der Constitutionen geradezu entgegen. Die Weigerung des Papstes, das angebliche Herkommen zu bestätigen, vornehmlich den Rathschlägen Beckets zuschreibend, zeigte Heinrich sich einer Versöhnung abgeneigter denn je zuvor, all sein Sinnen und Trachten blieb von nun an dem Verderben des

Verwegenen, der seinem Willen zu widerstreben wagte, zugerichtet. Der Streit über das Herkommen mochte einstweilen ruhen, dafür wurden die gewaltigen Waffen hervorgesucht, welche in den Formeln des Lehenrechtes, einem mißfälligen Vasallen zu Nachtheil, niedergelegt.

Der Erzbischof wurde beschieden, in Northampton vor einer großen Versammlung von geistlichen und weltlichen Baronen zu erscheinen, und wegen bestimmter Klagepunkte sich zu verantworten. Der erste galt dem Handel des Johann le Maréchal, worin Becket eine Geringschätzung des königlichen Ansehens an Tag gelegt haben sollte. Der Erzbischof entschuldigte sich, Heinrich aber schwur, ihm solle geschehen was Rechtens, und das Gericht gab den Beklagten der Gnade des Königs anheim, eine Formel, welche die Verwirkung alles beweglichen Eigenthums aussprach, falls der König sich nicht mit einer Geldbuße begnügen würde. Diese Buße, in jeder Grafschaft durch das Herkommen festgestellt, betrug in London 100, in Kent, wo der Erzbischof ansässig, 40 Schilling. Die unabhängigen Richter fanden jedoch für gut, statt der 40 Schilling, für diesmal auf 500 Pfund zu erkennen. Tags darauf, 14. Oct. verlangte der König Bezahlung der 300 Pfund, die er auf die Burgen von Eye und Berkhamstead dem Erzbischof geliehen. Becket erwiderte, für Reparaturen habe er mehr ausgegeben, allein Geld sollte nie zu Uneinigkeit mit seinem König ihn veranlassen. Es folgte eine Forderung von 500 Pfund, die der Kanzler vor den Mauern von Toulouse empfangen hatte. Daß es ein Geschenk gewesen, behauptete Becket, Heinrich bestand auf dem Darlehen, und dem Grundsatze, das Wort des Souverains sei dem des Unterthan vorzuziehen, huldigend, zwang das Gericht den Erzbischof, für die Zahlung Bürgschaft zu bestellen. Am dritten Tage forderte der König Rechnung über alle die Gelder, so der Kanzler in Verwaltung der erledigten Bisthümer, Abteien, Baronien und sonstigen Lehen, im Anschlag zu 44,000 Mark, erhoben habe. Ueber dieser ungemessenen Forderung verlor der Erzbischof für einen Augenblick die Fassung, doch sich ermannend, entgegnete er, bei seiner Weihe hätten ihn Prinz Heinrich und der Oberrichter, Graf von Leicester,

auf königlichen Befehl öffentlich von dergleichen Verantwortung entbunden, auch werde ihm niemand das Recht absprechen, über eine so unerwartete erdrückende Forderung seiner Mitbischöfe Rath einzuholen. Die ganze Versammlung verstummte, der einzige Heinrich von Winchester, der stets entschieden für seinen Erzbischof sich ausgesprochen, wagte den Vorschlag einer Abfindung von 2000 Mark.

Darauf entfernte sich die Geistlichkeit, um über eine Sachlage, welche der ganzen weltlichen Stellung des Clerus bedrohlich, zu berathschlagen, Bischöfe und Aebte in einem verschiedenen Local. Bei den Bischöfen ergaben sich heftige Reden. Gilbert Foliot zu London, und Hilarius zu Chichester Bischof, äußerten sich in großer Vehemenz, verlangten laut und dringend Nachgiebigkeit oder Abdankung, wiederum hatte der einzige Heinrich von Winchester den Muth, diesen selbstsüchtigen Rath zu bekämpfen. Sein freimüthiges Wort bestimmte die Majorität der Bischöfe zu einer Appellation an den König, der aber die weltlichen Barone den Anschluß verweigerten. Der Tag ging zu Ende, ohne daß es zwischen den beiden Abtheilungen der Versammlung zu einer Vereinigung gekommen wäre, und Thomas ließ durch die Grafen von Leicester und Cornwall um Vertagung der Verhandlungen anstehen. Der folgende Tag war ohnehin Sonntag, am Montag wurde der Erzbischof durch ein altes Uebel, Rückenschmerz, genöthigt, das Haus zu hüten. Der König, in der Meinung, das sei ein Kunstgriff, sich der Rechtfertigung zu entziehen, schickte einige Hofbediente, den Grund oder Ungrund des Vorgebens zu untersuchen.

Am Dienstag, 13. Oct. in der Frühe, empfing Thomas die Bischöfe in vertraulicher Sitzung, und wurde der Antrag zu unbedingtem Nachgeben wiederholt. Schwach und angegriffen erhob er sich, in nachdrücklichen Worten zu ihnen zu reden, zu fragen, ob es in der That ihre Meinung, im weltlichen Gericht ihn zu verurtheilen, während es ihnen vielmehr zukomme, über seine Gegner eine geistliche Züchtigung zu verhängen. Nur wenige bezeigten ihm einige Theilnahme. Sie eilten in des Königs Sitzung, Becket aber schickte sich an zu dem Gange, von welchem

die Entscheidung abhängen konnte. Zuerst las er, nicht ohne Bedeutung, und seinen Widersachern zum Verdruß, die Messe, in welcher die Kirche den Triumph des Erzmärtyrers Stephanus feiert, und deren Introitus anhebt mit den Worten: Sederunt principes, et adversum me loquebantur. Dann gedachte er, angethan mit seinen Pontificalgewändern, ein Crucifix in der Hand, barfuß nach dem Palast zu gehen, und, niedergeworfen auf die Knie, in der Erinnerung an die vormalige Freundschaft, des Königs Versöhnung zu suchen. Das widerriethen jedoch die wenigen ihm gebliebenen Freunde, und er ritt in der gewöhnlichen Kleidung nach Hof. Vor dem Thor saß er ab, seinem Caplan, Alexander Lewellyn nahm er das Kreuz ab, und er durchschritt den innern Raum. Zunächst traf er auf den Bischof von London, der erstaunt über seinen Aufzug, um dessen Bedeutung fragte, und zugleich, als des Metropolitancapitels Dechant, des Kreuzes sich zu bemächtigen suchte. Das gelang nicht, Thomas aber sprach, „ich weiß, was ich thue und was ich mir und der Kirche von England schuldig bin.“ — „Wenn der König, wie du das Kreuz, so sein Schwert führen will, so ist das kein Zeichen des Friedens,“ entgegnete Bischof Gilbert.

Die Bischöfe wurden zum König gerufen, der Primas blieb mit seinen Clerikern in dem Vorgemach. Einige weinten, andere riethen zur Anwendung geistlicher Strafen, der Erzbischof, seine Blicke dem Kreuze zugewendet, schwieg. In der Rathsstube waltete Lärm und Verwirrung. Die Höflinge, ihre Anhänglichkeit dem Fürsten zu bezeigen, führten die ungemessensten Reden, Heinrich, in heftiger Leidenschaftlichkeit, schalt abwechselnd über Beckets Unverschämtheit, und über die Zaghaftigkeit und Undankbarkeit seiner Günstlinge, daß am Ende mehre Prälaten, welche die thätigsten gewesen, den Sturm hervorzurufen, mit Entsetzen auf seine wahrscheinlichen Folgen blickten. Roger von York entfernte sich, und befahl seinen Clerikern, ihm zu folgen, damit sie nicht Zeugen des Blutvergießens werden möchten. Der Bischof von Exeter warf sich dem Primas zu Füßen, und flehte, er möge sich seiner selbst und des bischöflichen Standes erbarmen, denn der König habe dem ersten, der für ihn sprechen werde, den

Tod verheißen. „Fliehe denn, weil du die Dinge nicht begreifest, die von Gott kommen," entgegnete Thomas. Bald darauf folgten die übrigen Bischöfe, Hilarius von Chichester als ihr Wortführer. „Ihr wart," sagte er, „unser Primas, aber in euerer Widersetzlichkeit gegen des Königs Herkommen habt ihr die dem König schuldige Treue gebrochen. Ein meineidiger Erzbischof hat kein Recht auf unsern Gehorsam. Wir appelliren von euch an den Papst, und fordern euch auf, vor ihm uns zu antworten." — „Ich höre," lautete die kurze Antwort. Die Bischöfe ließen sich auf der entgegengesetzten Seite des Saales nieder, und es folgte ein feierliches Schweigen. Wiederum öffnete sich die Thüre, es traten die Barone ein, der Graf von Leicester an ihrer Spitze forderte den Erzbischof auf, sein Urtheil anzuhören.

„Mein Urtheil!" unterbrach Thomas, „Sohn, Graf, höret mich zuerst. Ihr wisset, in welcher Treue ich dem König diente, wie ungern, ihm zu gefallen, ich mein gegenwärtiges Amt übernahm, und wie ich damals von allen weltlichen Verrichtungen losgesprochen wurde. Ueber Dinge, vor meiner Weihe geschehen, bin ich nicht schuldig mich zu verantworten, und werde es darum nicht thun. Wisset überdem, daß ihr meine Kinder in Gott seid. Recht und Vernunft erlauben euch nicht, euern Vater zu richten. Deshalb verwerfe ich euer Gericht, und gebe die Entscheidung dem Stellvertreter Jesu Christi anheim. An ihn appellire ich, und werde ich mich für jetzt unter dem Schutze der katholischen Kirche und des apostolischen Stuhls entfernen." Die lebhafteste Bewegung ergab sich ob dieser Worte; Waffen klirrten, von Gefängniß, Tod wurde gesprochen. Einige liefen zum König, das Vernommene zu hinterbringen, andere erinnerten an K. Wilhelms Verfahren mit seinen ungehorsamen Bischöfen, wie er seinen eigenen Bruder Odo und den Erzbischof Stigand von Canterbury greifen lassen, wie Gottfried von Anjou mit eiserner Faust seine Geistlichkeit gezügelt habe.

Ohne auf das verworrene Geschrei zu achten, erhob sich Becket, und in der würdigsten Haltung, die Rechte auf das Kreuz gestützt, schritt er zur Thüre. Einige Höflinge warfen nach ihm mit den vom Boden aufgelesenen Strohbüscheln, Graf Hamelin

von Warennes, des Königs natürlicher Bruder, schrie, „da geht der Verräther, der Meineidige!“ Der Geschmähte hielt einen Augenblick an, blickte sich um, sprach: „Dürft ich Waffen führen, von der Anklage des Verraths würde ich augenblicklich mich reinigen.“ Am Thore empfing ihn der Clerus mit freudigem Zuruf, das Volk in den Straßen warf sich auf die Knie und bat um den bischöflichen Segen. Im Triumph wurde Thomas nach seiner Herberge, bei der Kirche zu St. Andreas geleitet. Er nahm das Abendessen ein, hielt die Vesper, las gemeinschaftlich mit seinen Vertrauten in der Historia tripartita des Cassiodorus die Geschichte des h. Liberius, ließ endlich gegen die Nacht durch die Bischöfe von Rochester, Worcester und Hereford bei dem König um sicheres Geleit für eine Reise über Meer bitten. Heinrich, obgleich bei guter Laune, verschob seine Antwort auf den andern Morgen. Diese unnöthige Zögerung, verbunden mit den von mehren Seiten eingehenden Warnungen, die alle darin übereinstimmten, daß der Erzbischof, in Northampton verweilend, schwerlich den Morgen erleben würde, bestimmten ihn zur Flucht.

Er ließ, die Kundschafter, von denen er umgeben, zu täuschen, in der Kirche sein Bett aufschlagen, entschlüpfte aber, unter der Kutte die nothwendigsten Insignien seiner Würde verbergend, von zwei Clerikern und einem Diener begleitet, noch in derselben Nacht, und gelangte in einem scharfen Ritt nach Lincoln, und weiter nach Boston, Sempringham, durch die Marsch, meist die Küste entlang, nach Kent. Nur bei Nacht reisend, fand er bei Tage in Zellen oder Klöstern ein Unterkommen, das ihn doch nicht überall gegen die Gefahr einer Entdeckung sicherte. Zu Estry, einem Gut seiner Kirche, nahe bei Sandwich, hielt er sich acht Tage verborgen, dann bestieg er in der Nacht vom 2. Nov. bei Sandwich einen gebrechlichen Nachen, der ihn hinübertrug nach Oye, zwischen Calais und Gravelines. Das Gerücht hatte ihn bereits angekündigt, auch gleichzeitig mit ihm eine englische in seiner Angelegenheit ausgeschickte Gesandtschaft die Küste von Flandern betreten, ein Umstand, der ihn veranlaßte, sein Incognito beizubehalten, und sobald wie möglich des Grafen von Flandern Gebiete zu verlassen, wie liebreich er auch in

Clairmarais von den Cisterciensern und zu Saint-Omer in St. Bertins Abtei empfangen worden. In vollkommener Sicherheit fühlte er sich zu Soissons, an des K. Ludwig VII. Hofe. Bereits hatte dieser das Verlangen der englischen Gesandten, Ausweisung des Verräthers und Verwendung gegen ihn vor dem h. Stuhle, höflich, doch nicht ohne einige leichte Hiebe abgewiesen. Ihm sei nichts bekannt von Verrath, meinte Ludwig, auch wisse er nicht, wer den Erzbischof absetzen könne.

Die Gesandten eilten nach Sens, wurden in Beisein der Cardinäle dem Papst vorgestellt, und die der Gesandtschaft zugetheilten Bischöfe formulirten sofort ihre Klage gegen den Oberhirten. Gilbert von London drückte sich in einer Heftigkeit aus, die ihm eine wohlverdiente Zurechtweisung zuzog. Der Graf von Arundel nahm das Wort, sprach von seines Königs Verdienst um den heiligen Stuhl, und wie der Erzbischof des Königs Ehre angegriffen habe, indem er den Frieden gebrochen und, nachdem er ihn mit dem Kreuz in der Hand herausgefordert, heimlich aus dem Lande gewichen sei. Schließlich wurde gebeten, daß Se. Heiligkeit den Appellanten, mit Umgehung seiner Appellation, zurückschicken, und zwischen ihm und dem König durch seine Legaten entscheiden lassen wolle. Beides wurde abgelehnt. Die Gesandten, um mit dem Gehaßten nicht zusammenzutreffen, verließen Frankreich, und trafen am Weihnachtsabend an ihres Königs Hoflager ein. Vier Tage nach Ankunft der Gesandten war Becket mit zahlreichem Gefolge zu Sens eingetroffen. Die Cardinäle ritten ihm bis vor das Thor entgegen, von Rührung begleitet war sein Empfang bei dem Papst. Doch fand sich unter seinen Anhängern keiner, muthig genug, um als sein Sachwalter, dem König gegenüber, aufzutreten. Er mußte für sich selbst sprechen. Zur feierlichen Vorstellung am folgenden Tage berufen, trug er eine Ausfertigung der Constitutionen von Clarendon in der Hand. Er handelte von der Gewaltsamkeit und Ungerechtigkeit dieser Verordnungen, vernahm in Demuth des Papstes Vorwurf, daß er, wenn auch nur für einen Augenblick, schwach gewesen, und legte sein Erzstift in die Hände des Ausspenders aller Gnaden. Deß freute sich ein Theil der Con-

sistorialen, weil sie darin das schnellste Mittel für die Schlichtung eines verdrießlichen und gefährlichen Streites erblickten, aber Alexander zog Pflicht und Ehre der Bequemlichkeit vor, verlieh dem Exulanten von neuem die erzbischöfliche Würde, belobte ihn wegen der Appellation und verhieß ihm kräftige Unterstützung. Am Andreastag, 30. Nov. 1164, empfing Thomas den Segen des heiligen Vaters, und er begab sich auf den Weg nach Pontigny, in dem Sprengel von Auxerre, als welche Abtei, die zweite Tochter von Cisterz, der Papst ihm zu seinem Aufenthalt angewiesen hatte.

Dort wurde er alsbald durch das kläglichste Schauspiel beunruhigt. K. Heinrich, den Bericht seiner Gesandten vernehmend, hatte die Weihnachtsfeier durch eine Reihe der gewaltsamsten Maasregeln bezeichnet. Jedem, der sich unterfangen würde, Excommunications- oder Interdictsschreiben von Seiten des Papstes oder des Erzbischofs nach England zu bringen, wurde die Strafe des Verraths zuerkannt. Unabhängig von der Confiscation der Güter des Prälaten, wurde befohlen, seinen Namen in dem Kirchengebet zu streichen, und das Einkommen aller Geistlichen, die ihm nach Frankreich gefolgt waren, oder ihm eine Geldunterstützung zukommen lassen, in Beschlag genommen. Seine Rache noch weiter ausdehnend, begriff der König in gemeinsamer Verdammniß alle Anverwandte und Freunde des Erzbischofs, samt ihren Familien, ohne Unterschied von Rang, Alter oder Geschlecht. Weder Greise, der Last der Jahre erliegend, noch der Säugling an der Mutter Brust, waren hiervon ausgenommen. Die Proscriptionsliste enthielt vierhundert Namen, und das Leid der armen Verbannten zu steigern, wurden sie genöthigt, durch einen Eid sich zu verpflichten, daß sie den Erzbischof aufsuchen und mit der Erzählung des um seinetwillen erlittenen Ungemachs ihn quälen wollten. Tag für Tag belagerten sie in Scharen seine Zelle. Ihm brach das Herz; er flehte das Mitleiden seiner Freunde an, und empfing endlich die Genugthuung, daß den Bedürfnissen dieser schuldlosen Opfer der Willkür durch die Freigebigkeit des Königs von Frankreich, der Königin von Sicilien und des Papstes abgeholfen würde. Aber Heinrich, unersättlich in seinem Rachedurst, ließ die Brüder von Pontigny wissen, daß,

falls sie fortfahren sollten, dem Verräther Zuflucht zu gewähren, auch nicht ein Cistercienser länger auf seinem Gebiete weilen dürfe. Thomas sah sich genöthigt, seinen Zufluchtsort zu verlassen und nach Sens zu verziehen.

Hier, in St. Columben Abtei, führte er, wie zu Pontigny, das zurückgezogene traurige Leben eines Einsiedlers. Jeder Gesellschaft oder Unterhaltung fern, theilte er seine ganze Zeit zwischen Gebet und Lecture, diese einzig dem Kirchenrecht, der Bibel und der Heiligengeschichte zugewendet. Das schien manchen seiner Freunde bedenklich. Sie befürchteten, Studien der Art möchten sein starkes unbeugsames Gemüth auf Abwege, wie sie das nannten, führen, und suchten seine Aufmerksamkeit auf andere Gegenstände zu richten. Allein ihre Vorstellungen blieben erfolglos, waren auch an sich ganz überflüssig. Wenn Thomas jeglichem Studium hätte verzichten wollen, würde nur um so stärker in der Selbstbetrachtung seine eigenthümliche Natur sich erschlossen haben. Von Anfang her seine Sache als jene Gottes und der Kirche betrachtend, mußte ihm jetzt, bei näherer ungestörter Prüfung jede Nachgiebigkeit als Apostasie erscheinen, immer fester der Entschluß wurzeln, wenn es nöthig, Entbehrungen nicht allein zu tragen, sondern das Leben selbst hinzugeben. Er schrieb, bald flehentlich, bald drohend an K. Heinrich, ermahnte ihn als seinen geistlichen Sohn, erinnerte ihn an Verheißungen, die er in seinem Krönungseide beschworen. Er ließ durch Sendboten, die der schärfsten Wachsamkeit zu entgehen wußten, die Getreuen jenseits des Meers, die ob seiner Entfernung trauerten, trösten, stärkte durch oftmalige Schreiben das allzu vorsichtige, wankende Gemüth des Papstes, bot durch seine Vorstellungen der Opposition im Cardinalscollegium Schach. Ein für seine Angelegenheit hochwichtiger Schritt war die ihm zu Anfang des J. 1166 übertragene Legation der Provinz Canterbury.

Er suchte die Erlaubniß nach, die französischen Gebiete K. Heinrichs mit dem Interdict zu belegen, „denn er wisse mit Zuverlässigkeit, dies werde seinen Starrsinn brechen," und von den Vollmachten eines Legaten Gebrauch machend, forderte er von dem Bischof zu Salisbury und seinem Capitel, unter Androhung

des Bannes, Rechenschaft, daß sie den Johann von Oxford, den Ketzergenossen, der dem Schisma in Deutschland neues Leben gegeben, zu ihrem Dechant angenommen. Am 3. Juni, den Tag nach Christi Himmelfahrt, ritt er nach Vezelai, las dort, am Sonntag in der Magdalenenkirche Messe, verdammte in einer an die versammelte Gemeinde gerichteten Ansprache die Constitutionen von Clarendon, und veröffentlichte darauf eine Liste von Excommunicirten, darunter Johann von Oxford und Richard von Ilchester, Richard von Lucy und Joscelin von Baliol wegen der Recognition der Constitutionen, minder nicht Ranulf de Broc und andere, wegen Beschlagnahme der Tafelgüter des Erzbisthums Canterbury. Dagegen traten zu London Bischöfe und Aebte zusammen, um in einem Schreiben an den Papst sich über die Suspension des Bischofs von Salisbury, und über das angedrohte Interdict zu beklagen, zugleich bis zu Christi Himmelfahrt folgenden Jahrs Appellation einzulegen. Die Appellation blieb nicht ohne Wirkung, nachdem der König die Sache der Bischöfe zu der seinigen gemacht, ihren nach Rom abgeordneten Commissarien den Johann von Oxford beigegeben hatte. Es wurden für des Königs von England französische Provinzen zwei Legaten ernannt, die dem Primas wenigstens verdächtig sein mußten. Sie veranstalteten die Zusammenkunft in Argentan, 26. Nov. 1167, kehrten aber heim ohne Aussicht zum Frieden, nur daß sie die Excommunicirten in England bedingungsweise absolvirten.

In einem Breve vom Anfang des J. 1168 thut Papst Alexander dem König von England kund, daß er dem Primas allen Gebrauch seiner geistlichen Waffen untersagt habe, bis dahin eine Aussöhnung erfolgt sein würde. Dagegen wiederholte Becket zu Clairvaux am Palmsonntag, 24. März, die früher ausgesprochenen Excommunicationen, deren Aufhebung er niemals anerkannt hatte, gleichwie er die Veröffentlichung des gegen den Bischof Gilbert von London geschleuderten Bannstrahls veranlaßte. Dem Priester Berengar gelang es, die Küstenwachen zu durchschleichen, London zu erreichen, und zu Christi Himmelfahrt, 9. Mai, als eben in St. Paul das Evangelium gelesen worden,

übergab er am Altar den Ministranten eine Abschrift der Excommunication, samt dem Befehl des Papstes und des Erzbischofs, sie vor der Messe zu lesen. Er selbst, zum Volke gewendet, sprach mit lauter Stimme: „Wisset, Thomas von Canterbury, der Legat des heiligen Stuhls, hat Gilbert, den Bischof von London, in Bann gethan.“ Es ergab sich eine gewaltige Bewegung, kaum konnte eine stille Messe bis zu Ende gelesen werden, und Gilbert sah sich genöthigt, seine geistlichen Functionen einzustellen. Viele andere, Geistliche und Laien, sämtlich dem König nahestehend, theilten sein Schicksal, das Gilbert zwar reichlich verdiente, indem er nicht ohne Grund bezüchtigt wird, der eifrigste Beförderer des Bruches zu sein, mittels dessen er auf das Bisthum London die Metropolitanwürde zu übertragen hoffte.

Der Papst ernannte eine zweite Commission für die Versöhnung der streitenden Parteien. Von Thomas begleitet, verfügten sich diese Commissarien nach Montmirail in Perche zum Friedenscongreß, Dreikönigen 1169. Als die weltlichen Geschäfte abgemacht, warf der Erzbischof sich dem König von England zu Füßen, um Gnade, Gott und dem König zu Ehren, bittend. Heinrich nahm einigen Anstoß an seinen Worten, und ließ anfragen, ob er ganz seiner Gnade sich anheimgebe. Thomas entgegnete, daß ihm die Ehre Gottes und die Vorrechte seines Standes über alles theuer. Prälaten und Barone suchten vergeblich, zu unbedingtem Nachgeben ihn zu bewegen. Die Versöhnung wurde nicht erreicht, sie überhaupt herbeizuführen, verzweifelten die Commissarien. Ihre Ansicht theilte keineswegs der Papst, wie sich aus der Ernennung neuer Legaten ergibt. In Domfront stellten sie dem König sich vor. Es begannen die Conferenzen, alsbald unterbrochen durch Heinrichs zornigen Ausruf: „Bei den Augen Gottes, ich werde was anders thun! nie hat der Papst mich hören wollen.“ — „Drohet nicht,“ begütigte Gratian, „wir fürchten keine Drohungen, denn das Gericht, welchem wir angehören, pflegt Kaisern und Königen zu gebieten.“ Diese Einleitung verhieß wenig Gutes: in der That war Heinrich von ferne nicht gesonnen, die Constitutionen aufzugeben,

nur bedacht, die Lösung der Excommunication zu erhalten. Im Interesse des Friedens verstattete der Erzbischof den Gebannten Frist bis Martini, unter der Drohung jedoch, daß, falls der König nicht bis Lichtmesse nachgeben würde, das Interdict folgen solle. Unter diesen Umständen kostete es den Legaten nicht wenig Mühe, die letzte Conferenz, 18. Nov. herbeizuführen. In Folge derselben richtete der Erzbischof an den König eine Schrift, worin er sich die Wiedereinsetzung in den vorigen Stand erbat. Er überreichte sie zu Montmartre und fand damit eine gnädige Aufnahme. Heinrich erklärte sich bereit, von seinen Klagen abzustehen, den Erzbischof nach Canterbury zurückkehren zu lassen. Nur den Friedenskuß verweigerte er hartnäckig, daß Thomas, der Warnung seines Beschützers, des Königs von Frankreich eingedenk, ohne diese Sicherheit sich gefährdet glaubte, und sein altes Quartier zu Paris im Tempel wieder aufsuchte.

Zu Anfang des J. 1170 beauftragte Papst Alexander den Erzbischof von Rouen und den Bischof von Nevers, den König, der bereits Alles zugegeben habe, zur Gewährung des Friedenskusses zu bewegen. Würde er in einer Frist von 40 Tagen dazu sich nicht verstehen, so sollten alle seine Besitzungen auf dem Festlande mit dem Interdict belegt werden. Da man auf die Willfährigkeit des Königs zählen zu können glaubte, wurden zugleich die Commissarien ermächtigt, die sämtlichen Gebannten, sobald sie sich unterwerfen würden, zu absolviren, der Erzbischof von Rouen aber, seinem König treu ergeben, hatte nur den letzten Theil seines Auftrages im Auge, und ertheilte allen ohne Ausnahme, auch dem Bischof von London, die Absolution. Thomas fand sich noch weiter gekränkt durch die Krönung seines vormaligen Zöglings, des Prinzen Heinrich, welche der Vater durch den Erzbischof von York verrichten ließ. Er säumte nicht, vor dem Papst gegen eine solche Verletzung des Rechtes der Kirche von Canterbury zu protestiren. Alexander erklärte, der Erzbischof von York habe gegen seinen Befehl gehandelt, zögerte jedoch mit der Bestrafung, während Thomas an verschiedene Bischöfe in England den Befehl erließ, binnen 14 Tagen über ihre Sprengel das Interdict zu verhängen.

Unerwartet, in dem Laufe dieser neuen Verwicklung, ergaben sich Friedenshoffnungen. Heinrich wurde durch die päpstlichen Commissarien bewogen, nochmals, gelegentlich einer Zusammenkunft mit dem König von Frankreich zwischen la Ferté und Freteval, mit dem Erzbischof sich zu benehmen. Das ereignete sich zu Magdalenentag, 22. Jul. 1170; der König, des Erzbischofs ansichtig werdend, sprengte die Mütze in der Hand auf ihn zu, kam seinem Gruße zuvor, und unterhielt sich mit ihm auf die freundschaftlichste Weise, als sei nie die geringste Spannung eingetreten, während das Gefolge sich in ehrerbietiger Entfernung hielt. „Was jene betrifft," äußerte Heinrich, „die sowohl euch als mich betrogen haben, so will ich ihnen vergelten, wie Verräthern gebürt." Bei diesen Worten stieg der Erzbischof vom Pferde, und warf sich dem König zu Füßen, der aber den Steigbügel faßte, um dem Erzbischof beim Wiederaufsitzen behülflich zu sein, sich auch nicht zufrieden gab, bis er im Sattel ihn sah. „Mit einem Wort," schloß der Monarch, „laßt uns jetzt die alte gegenseitige Zuneigung erneuern, nur bezeigt mir Ehre Angesichts derer, die uns hier sehen." Zu seinen Begleitern zurückgekehrt, sagte Heinrich: „Ich finde den Erzbischof in den besten Gesinnungen für mich; hegte ich andere gegen ihn, so wäre ich der schlechteste Mensch." Der Freudenruf, welchen, den Bügel fassend, der König veranlaßt hatte, wiederholte sich, zumal als der Erzbischof dem König auf dem Fuße folgend, durch den Erzbischof von Sens seine Bitten vortragen ließ, daß Heinrich ein gnädiger Herr ihm sein, ihm und den Seinen Frieden und Sicherheit gewähren, die Besitzungen des erzbischöflichen Stuhls von Canterbury zurückgeben, und dieser Kirche, wegen der Kränkung, die sie bei der Krönung seines Sohnes erlitten, in Gnaden Genugthuung leisten wolle. Dagegen verhieß er Liebe, Ehrfurcht und jeglichen Dienst, den ein Erzbischof seinem König und Herren in der Furcht Gottes leisten könne. Alles wurde bewilligt, es folgte nochmalen ein längeres Zwiegespräch und beim Scheiden die Verabredung, daß der Erzbischof, sobald seine Angelegenheiten in Frankreich geordnet, wieder an den Hof kommen, und einige Tage verweilen solle,

um die Welt vollends von der Erneuerung einer unwandelbaren Freundschaft zu überzeugen. Auch von dem Kusse war gehandelt worden, doch ohne Dringlichkeit, wie auf Montmartre erklärte der König:

Jo ai juré que ja nel baiserai,
Baisier cent feiz pur mei à mun fiz le ferai.

In den folgenden Tagen sah Thomas den König in Tours nicht nur, sondern auch in Amboise, wo er während der Messe den Versuch machte, den Kuß zu erhalten, aber nur Versprechungen davon trug. Hingegen mußte er für den Augenblick die Einladung, dem König nach der Normandie und weiter nach England zu folgen, ablehnen, indem noch verschiedene Angelegenheiten zu berichtigen. Auch zeigte der König eben keine Eile in Erfüllung der eingegangenen Bedingungen. Nochmalen wurde die Anwendung von Zwangsmitteln nothwendig. Im Herbst erkannte der Papst gegen den Erzbischof von York und mehre andere Bischöfe die Suspension, auch wurde der Bann gegen die Bischöfe von London und Salisbury erneuert. Endlich erhielt Thomas Vollmacht, falls ihm fernere Schwierigkeiten entgegengesetzt werden sollten, über alle und jede in seiner Provinz, allein das königliche Ehepaar und dessen Söhne ausgenommen, geistliche Züchtigung zu verhängen.

Gleichzeitig berichteten an den Erzbischof die Commissarien, welchen er die Vorbereitungen seiner Rückkehr nach Canterbury aufgegeben, sie seien am 5. Oct. von dem jungen König empfangen worden, hätten aber von ihm vernommen, daß es ihm bis dahin unmöglich gewesen, den Ranulf de Broc und andere Inhaber der Stiftsgüter von Canterbury auszuweisen, die Sache solle jedoch am 15. zur Berathung kommen. Weiter wurde in dem Schreiben gerathen, er möge vorsichtig sein in Bezug auf seine Rückkehr, der alte König, im Einverständniß mit den gebannten Bischöfen, sinne auf Schlimmstreiche. Das veranlaßte den Erzbischof zu Remonstrationen an den König, welche dieser damit beantwortete, daß er den Johann von Oxford, für Thomas ein Stein des Anstoßes, zu seinem Begleiter in der Fahrt nach England erwählte. Des Hohnes nicht achtend,

ging Thomas mit seinen Begleitern von Witsand zu Schiffe, am 1. Dec. 1170 erreichte er Sandwich. Die Küstenwächter, von dem Sheriff von Kent befehligt, waren angewiesen, bei seiner Landung eine Visitation vorzunehmen. Bei dem Anblick des Johann von Oxford zogen jedoch diese Häscher sich ehrerbietig zurück, und die Briefe, auf die es abgesehen, die neuerlich gegen den Erzbischof von York und gegen die Bischöfe von London und Salisbury ergangenen Censuren, hatte Becket durch einen vertrauten Boten vorausgeschickt, und durch den, oder durch dessen Vermittlung sie den Bischöfen öffentlich zustellen lassen. „Dieß war,“ äußert Lingard, „eine übereilte unglückliche Maßregel und wahrscheinlich die Ursache der darauf folgenden Catastrophe.“ Thomas, in Canterbury angelangt, konnte eines begeisterten Empfanges sich erfreuen. Nach Verlauf von acht Tagen brach er wiederum auf, dem jungen König in Woodstock seine Aufwartung zu machen, zu Southwark aber, 15. Dec. traf ihn der Befehl, umzukehren und seine Diöcese nicht zu verlassen. Da spielten Ranulf de Broc und seine Angehörigen den Meister: sie beschimpften den Erzbischof auf alle Weise, plünderten ein ihm gehöriges Schiff, schnitten seinem Pferd den Schweif ab. Von allen Seiten bedroht, bestieg er am Weihnachtstage die Kanzel, sein ungemein belebter, von tiefem Ernst erfüllter Vortrag schloß mit den Worten, die nach seinem Blute dürsteten, würden bald Befriedigung erhalten, vorher aber wolle er das an seiner Kirche verübte Unrecht bestrafen, und die beiden Broc, Ranulf und Robert, die seit sieben Jahren seinen Clerikern und Mönchen jede ersinnliche Schmach angethan hätten, excommuniciren.

Auf der andern Seite waren seine Gegner nicht müßig geblieben, hatten die drei gebannten Prälaten in Eile den König in der Normandie aufgesucht. Sie fanden ihn zu Bures unfern Bayeux, wo er das Weihnachtsfest beging. In der gehässigsten Weise klagten sie über das gegen sie ergangene Urtheil, über die Eigenmächtigkeit, in welcher Thomas verfahre, daß der König in dem heftigsten Zorn auffuhr, ihn mit seinem gewöhnlichen Schwur, »par les oils Deu!« bekräftigte, und laut die Feigheit seiner Ritter und Getreuen schalt, die, nachdem sie sein Brod

gegessen, des Guten so viel von ihm empfangen, nicht den Muth besäßen, ihm den ränkesüchtigen Priester vom Halse zu schaffen. Das, vielleicht auch etwas Bestimmteres, vernahmen vier seiner Kämmerer, Hugo von Morville, Reginald Fitzurse, Wilhelm von Tracy und Richard le Breton, und heimlich stahlen sie sich weg vom Hofe, geradeswegs der Seeküste zueilend. Vereinzelt gingen sie zu Schiff, um in kurzer Frist zu Saltwood unweit Dover zusammenzutreffen, und mit den Broc ihre fernern Operationen zu besprechen. Daß sie auch auf anderweitigen Beistand zählen konnten, ergibt sich aus dem Umstande, daß der jüngere Heinrich in Winchester weilte, um die Küste zu überwachen, oder, wie die Phrase wohl zu übersetzen, um das abermalige Entweichen des Erzbischofs zu verhindern.

Die genannten vier, und ihre Spießgesellen, ritten am 29. Dec. früh nach Canterbury, wo sie in St. Augustins Kloster einkehrten. Am Nachmittag, gegen 5 Uhr kamen sie zum Bischofshofe, wo der Erzbischof eben abgegessen hatte, und, während sein Gesinde noch bei Tisch saß, mit einigen Beamten Geschäfte abmachte. Ohne Umstände betraten sie das Gemach, ohne zu grüßen, setzten sie sich nieder auf den Boden und Fitzurse nahm das Wort, nannte den Erzbischof einen Störenfried, der die Lehenstreue gebrochen habe, die Krönung für ungültig erkläre, und diejenigen banne, durch welche sie vollzogen. Sanft erwiderte Thomas, er sei bereit, sich zu verantworten, aber das Recht, Verbrecher, die sich seiner Güter anmaßten, zu bannen, könne ihm niemand absprechen. Es entspann sich ein lebhafter Wortwechsel, indem der Erzbischof die Lossprechung der Uebelthäter verweigerte und fest auf dem Recht der Kirche bestand. „Nach dem, was früher zwischen uns vorging," fuhr er fort, „muß ich staunen, daß ihr in mein Haus kommt, mich zu bedrohen." Drei von den vieren hatten in seinen Glückstagen freiwillig ihm Treue geschworen. „Wir wollen es bei dem Drohen nicht bewenden lassen," waren ihre letzten Worte, und sie verließen das Gemach, den zitternden Mönchen des Dreifaltigkeitsklosters aufgebend, den Erzbischof nicht entfliehen zu lassen.

Indessen die Ritter ihr Volk heranzogen, war des Kirchenfürsten Dienerschaft nur auf Flucht bedacht. Er selbst aber, des ihm

bereiteten Schicksals gewiß, dachte an kein Entkommen. Gewaltsam rissen ihn die Mönche nach der Thüre, die aus dem Bischofshofe in die nördliche Seite des Kreuzganges, an dem Capitelhause vorbei führte. Dort wurde die Vesper gesungen, doch bald durch den Lärm der zum Hauptportal drängenden Bürger und Bewaffneten unterbrochen. Die Mönche, in der Freude, ihren Vater an heiliger Stätte und in Sicherheit zu wissen, wollten die Thüren schließen; sie augenblicklich wieder zu öffnen, gebot Thomas, denn, sagte er, der Tempel des Herren dürfe nicht verrammelt werden als eine Burg. In Verzweiflung ob solchen Starrsinns verbargen sich die Mönche in den dunkeln Stellen, in den verborgensten Winkeln des Doms. Der Erzbischof hatte den nördlichen Theil der Kirche durchschritten, und stieg die Stufen des Chors hinan, als die Mörder, von zwölf Knechten begleitet, alle vollständig gewaffnet, vom Kreuzgang her der Kirche einbrachen. Es war beinahe finster geworden, und leichtlich hätte der Erzbischof in der Crypta oder unter dem Dach sich verbergen können, er wendete sich aber vielmehr, um den Eindringlingen entgegenzugehen, begleitet von seinem Kreuzträger, Eduard Grim, dem einzigen seiner Diener, der nicht geflohen war. „Wo ist der Verräther?" brüllte der Knappe Hugo von Horsea. „Wo ist der Erzbischof?" fragte Reginald Fitzurse, und dem antwortete Thomas: „Hier bin ich, der Erzbischof, doch kein Verräther. Reginald, ich habe dir viel Gutes erwiesen. Was ist jetzt deine Absicht? Wollt ihr mein Leben? Ich bin bereit für Gott, Gerechtigkeit, Freiheit der Kirche zu sterben, allein ich verbiete euch im Namen des Allmächtigen, irgend einem meiner Geistlichen oder meiner Pflegkinder ein Leid zuzufügen. Zeitlebens habe ich die Kirche vertheidigt, wenn ich sie bedrückt sah, ich schätze mich glücklich, durch meinen Tod ihr Frieden und Freiheit bringen zu können." So sprach er, gelehnt an eine Säule des nördlichen Kreuzarmes, zwischen den Capellen der h. Jungfrau und St. Benedicts.

Die Mörder verlangten, daß er auf der Stelle die drei Bischöfe absolvire. „Nimmermehr, so lange sie nicht Genugthuung geben." Jetzt warf er sich auf die Knie, betete: „Ich

empfehle meine Seele und die heilige Sache der Kirche meinem Gott, der allerseligsten Jungfrau und den andern heiligen Patronen dieses Ortes, wie auch den hh. Blutzeugen Dionys und Elphegus." Sie versuchten, ihn wegzureißen, um außerhalb der Kirche ihre Unthat zu vollführen, Thomas rief: „ich bleibe, thut was ihr wollt," und er schalt auf Fitzurse, der gegen seinen Lehensherren, seinen Wohlthäter das Schwert zücke. „So stirb denn," brüllte Tracy, in blinder Wuth auf ihn einstürzend. Mit kräftiger Faust schlug Thomas ihn nieder. Fitzurse führte einen Hieb nach dem Kopfe des Märtyrers: Grim hielt den Arm vor. Der ward gebrochen, zugleich aber auch der Hieb, daß nur des Erzbischofs Kappe zur Erde flog. Betäubt gleichwohl durch die Wucht des Streiches und am Scheitel verwundet, faltete er die Hände, während das Blut über das Gesicht rann, neigte das Haupt, sprach: „In Christi Namen, in Vertheidigung seiner Kirche, bin ich bereit zu sterben." Lautlos, unbeweglich empfing er einen andern Hieb in die Schulter, daß er mit dem Antlitz auf das Pflaster fiel. Weit holte hierauf aus Wilhelm le Breton, daß er mit einem Streich die Tonsur herunterhieb, den Schädel offenlegte. Darüber ist das Schwert zersprungen. Hugo Maucler oder de Horsea, der zwar die Weihe eines Subdiacon empfangen, setzte dem Ermordeten den Fuß in den Nacken, daß Blut und Gehirn aus dem blosgelegten Schädel spritzten, dann wühlte er mit des Schwertes Spitze in den Gedärmen, bis sie auf dem Boden zerstreut. Der einzige Morville gebrauchte sich des Schwertes nicht, doch stand er in der Nähe, geschäftig das Volk abhaltend.

Die schwarze That war nur vollbracht, und die Mörder, die Brocs und das übrige Gesindel stürmten aus der Kirche in den Palast, raubten Gold, Silber, Kleider; vor allem suchten sie nach Urkunden und Privilegien, die sie dem König auszuliefern gedachten. Den Schrecken der Plünderung erhöhte dichte Finsterniß und ein Orcan, von einem Nordlicht begleitet. Erst nachdem der Mond aufgegangen, wagten es die Mönche, den Leichnam aufzusuchen, den zwar ihnen streitig zu machen, die Mörder Lust verriethen, wenigstens ließen sie sich am Morgen

noch in der Stadt blicken. Man eilte daher mit der Beerdigung. Beim Entkleiden der Leiche fand man unter den erzbischöflichen Gewändern eine Mönchskutte, ein Cilicium und die Spuren anhaltender Bußübungen. Davon hatte niemand eine Ahnung gehabt, nur Robert, der vertraute Caplan, und der Diener Brun wußten um das Geheimniß, dessen Entdeckung, mitten unter den Ausbrüchen des Schmerzes, lebhafte Freude verbreitete. Die Kleider wurden dem Todten wieder angelegt, mit Ausnahme einiger wenigen Stücke, deren die Andächtigsten sich bemächtigten, dann wurde er unter stillem Gebet hinabgelassen in die Crypta.

„So starb in dem Alter von 53 Jahren dieser außerordentliche Mann, ein Märtyrer für das, was er für seine Pflicht hielt, die Erhaltung der Freiheiten der Kirche. Der Augenblick seines Todes war der Triumph seiner Sache. Seine persönlichen Tugenden und sein hoher Rang, die Würde und Fassung, womit er seinem Schicksal entgegentrat, die Heiligkeit des Ortes, wo der Mord verübt wurde: alles trug dazu bei, Abscheu gegen seine Feinde und Verehrung für seinen Charakter einzuflößen. Die Sachwalter des Herkommens verstummten. Jene, die sein Benehmen begierig verdammt hatten, waren jetzt die ersten, es zu loben, und seine bittersten Feinde suchten den verhaßten Schein von sich abzuwälzen, ihn verfolgt zu haben. Die Sache der Kirche kam wieder in Flor, und ihre Freiheiten schienen aus dem Blute ihres Kämpfers neues Leben und neue Kraft zu ziehen. Heinrich war zu Bure in der Normandie, wo er in der Mitte seiner Prälaten und Edeln das Weihnachtsfest mit königlicher Pracht beging. Die Kunde stürzte ihn mit einem Male in die tiefste Schwermuth. In sein Cabinet verschlossen, weigerte er sich drei Tage lang hartnäckig, Nahrung zu sich zu nehmen, und sich von seiner Dienerschaft bedienen zu lassen. Der Schandfleck, den das Schicksal des Erzbischofs seinem Charakter aufdrücken werde, der Fluch, den die Kirche auf sein Haupt zu laden bereit war, die lange Reihe von Drangsalen, die daraus entstehen konnten, vielleicht auch das Bewußtseyn, den Mord, wo nicht befohlen, doch veranlaßt zu haben: bestürmten sein Gemüth und verwirrten zum Theil seinen Verstand. Am vierten Tage erweckte

ihn die Zudringlichkeit seiner Minister aus diesem Zustande; um den Zorn des Papstes abzuwenden, wurden unverzüglich fünf Gesandte mit beinahe unumschränkter Vollmacht nach Italien geschickt. Alexander weigerte sich, sie zu sehen. Sein Schmerz war nicht minder wahrhaft, als der des Königs, entsprang aber aus einer andern Ursache. Er schrieb die Mordthat der Milde zu, womit er bisher die Widersacher des Primas behandelt hatte; und um bei Bestimmung seines künftigen Benehmens nicht durch die eigennützigen Rathschläge Anderer geleitet zu werden, hielt er sich acht Tage lang von der Gesellschaft seiner vertrautesten Freunde entfernt. Am Donnerstag vor Ostern gab er den Gesandten Audienz. Sie versicherten eifrig die Unschuld ihres Herrn, und schworen, er wolle seine Angelegenheit der Weisheit des Papstes vorlegen und sich dem Urtheil desselben unterwerfen. Erschüttert, doch nicht überzeugt durch ihre Erklärung, excommunicirte Alexander in allgemeinen Ausdrücken die Mörder sammt allen ihren Rathgebern, Anstiftern und Beschützern, und bestellte zu Untersuchung der Sache die Cardinäle Theoduin und Albert, seine Legaten in Frankreich."

Die Thäter wurden, anstatt sie vor ein weltliches Gericht, in den Tod zu schicken, vor das geistliche Gericht gestellt, ohne Zweifel weil dieses für ihr Verbrechen nicht auf capitale Strafe erkennen konnte. Ueber ein Jahr hielten sie sich zu Knaresburgh in Northumberland, und auch später noch sollen sie in des Königs Jagdgefolge sich befunden haben. Der allgemeine Abscheu machte ihnen doch endlich den Aufenthalt im Lande unerträglich, sie wallfahrteten nach Rom, und erhielten dort ihrer Sünden Nachlaß, unter der Verpflichtung, längere Zeit gegen die Heiden zu streiten. Es wird auch versichert, la fable convenue vollständig durchzuführen, daß sie im heiligen Lande gestorben sind, wiewohl Hugo von Morville noch im zweiten Jahre der Regierung K. Johanns lebte.

Heinrich fand es nicht rathsam, die Ankunft der Legaten abzuwarten, er fuhr hinüber nach Irland. Als indessen das Ergebniß der eingeleiteten Untersuchung nicht weiter zweifelhaft, wurde er durch Schreiben der Legaten eingeladen, nach der Nor-

mandie zurückzukehren, um die letzte Hand an das Werk der Versöhnung zu legen. Er hatte mit ihnen mehre Conferenzen, und am Mittwoch, 27. Oct. 1172, legte er zu Avranches in der Domkirche einen Eid ab, wodurch er sich von aller Mitschuld an dem Mord des Erzbischofs Thomas reinigte, namentlich erklärte, er habe die Mörder, die sein unbesonnenes Wort auffingen, nicht mehr ereilen können, er werde für drei Jahre das Kreuz nehmen, und wo möglich im nächsten Sommer selbst nach Jerusalem oder Spanien pilgern, einstweilen aber den Templern zur Vertheidigung des heiligen Grabes für ein Jahr 200 Ritter schicken, allen Anverwandten und Angehörigen des ermordeten Erzbischofs vergeben und sie in ihr Eigenthum unbehindert zurückkehren lassen und jegliche die Freiheiten der Geistlichkeit beschränkende Constitutionen, falls deren während seiner Regierung eingeführt worden, abschaffen. Nachdem er die hierüber aufgenommene Urkunde besiegelt, ertheilten die Cardinäle die päpstliche Dispensation.

Es verging nicht völlig ein Jahr und es erfolgte der Ausbruch der Feindseligkeiten zwischen den beiden Königen, von denen vermuthlich der Vater allein die Schuld getragen haben wird: er hatte es im Brauche, seiner Söhne werthvollstes Peculium für sich in Anspruch zu nehmen. Der Aufruhr, von dem König von Frankreich unterstützt, nahm die gefährlichste Wendung, daß der König sich veranlaßt fand, durch eine außerordentliche Manifestation die Ansicht zu widerlegen, welche in seinen Unfällen eine Strafe für die an dem h. Thomas verübte Frevelthat zu erkennen glaubte. Nur eben aus der Normandie eingetroffen, begab er sich auf den Weg nach Canterbury. Er ritt die ganze Nacht durch, genoß Brod und Wasser als seine einzige Erfrischung, und erblickte, Freitag 12. Jul. 1174 von dem Dorfe Herbledown aus die Thürme der Christkirche. Augenblicklich stieg er bei dem noch vorhandenen Hospital vom Gaul, zu Fuß ging er nach St. Dunstan, der ersten Pfarrkirche der Vorstadt. Hier legte er die Schuhe ab, Bußkleider an, und bemerkten die Zuschauer, als er das Thor betrat, daß die Spur eines jeden Schrittes mit Blut bezeichnet. Feierlich wurde er von der Geistlichkeit des Klosters und der Cathedrale empfangen, dann stieg er hinab zur Crypta.

Während er, vor dem Grabe ausgestreckt, betete, predigte der Bischof von London, eben jener Gilbert Foliot. Er forderte das Volk auf, den Versicherungen eines Fürsten zu glauben, der so feierlich den Himmel zum Zeugen seiner Unschuld nehme. Heinrich habe den Mord weder befohlen, noch gedacht. Sein Vergehen beschränke sich auf eine leidenschaftliche Aeußerung, welche von den Thätern ausgebeutet worden, und er befinde sich jetzt hier, um wegen dieses absichtslosen Vergehens Buße zu thun, und die Verzeihung des Allmächtigen anzurufen. Am Schlusse dieser Rede erhob sich der König, um sich nach dem Capitelhause zu verfügen. Dort waren die Mönche, dann einige Bischöfe und Aebte, in allem achtzig Priester versammelt, und Angesichts ihrer bekannte der königliche Büßer knieend seine Schuld, empfing dann von einem jeden mit einem knotigen Strick drei bis fünf Streiche auf die entblößten Schultern. Nachdem vollbracht die Geiselung, kehrte der König zurück in die Crypta, um, auf das Steinpflaster gelagert, die ganze Nacht im Gebet zuzubringen. Am folgenden Morgen, Samstag, 13. Jul., hörte er Messe, noch einmal wurde die Absolutionsformel ausgesprochen. Schließlich gab der König, nachdem er noch die Gräber der Heiligen verehrt, ein reichliches Opfer. Er begab sich nach London, brachte einige Tage in lebhafter Unruhe zu; Donnerstag, den 18. Jul., über dem Versuche zu schlummern, wurde er gestört durch das stürmische Eindringen eines reisigen Boten, der die erste Nachricht brachte von dem großen, bei Alnwick am 13. Jul. über die Schotten erfochtenen Sieg. Laut dankte er Gott und dem h. Thomas, die ihm geholfen an dem Samstag, daß er von Canterbury aufgebrochen, und rasch folgten sich die Nachrichten von weitern auf allen Punkten errungenen entscheidenden Vortheilen.

Die Verehrung für den Märtyrer von Canterbury konnte durch dergleichen Ereignisse kaum einen Zusatz empfangen. Bereits am 15. März 1173 war seine Canonisation ausgesprochen worden, und es begannen die Wallfahrten zu seinem Grabe, die sehr bald für die gesamte Christenheit eine gemeinsame Angelegenheit werden sollten. Einer der ersten Pilger, K. Ludwig VII. von Frankreich, schenkte dahin einen Diamanten, deß Gleichen

man nicht kannte, anderer Pilger hat man in manchem Jahre über hunderttausend gezählt. K. Heinrich III. ließ im J. 1221 den Leichnam erheben, und nach der eigens zu dessen Aufnahme erbauten, in seltener Pracht ausgestatteten Capelle übertragen. Alljährlich wurde den 7. Jul. das Gedächtniß dieser Translation, und alle fünfzig Jahre ein vierzehn Tage hindurch fortgesetztes Jubiläum, wobei vollständiger Ablaß zu verdienen, begangen. In einem Jahre sind an des Heiligen Altar 832 Pfund 2 Schilling 3 Pfennig, im folgenden Jahr 954 Pfund 6 Schilling 3 Pfennig geopfert worden. „Sein Sarg war," nach dem Berichte eines neuern Schriftstellers, „ganz von Stein, und etwa in Mannsgröße. Oberhalb stand ein eiserner Kasten, in welchem die Gebeine des h. Thomas lagen, nebst dem von den Mördern zerschlagenen Haupte. Der Sargdeckel war ausserhalb mit einer Goldplatte in erhabener Arbeit belegt, und mit allerhand Kostbarkeiten versehen. Als man denselben plünderte, füllte man zwei Kisten mit Gold und Edelsteinen von unschätzbarem Werthe, und eine dieser Kisten konnte nur durch sechs oder acht Mann aus der Kirche getragen werden. Die Marmorsteine vor dem Grabe sind ganz abgenutzt von den Knien der Wallfahrer."

Beinahe 400 Jahre waren vergangen und „Thomas Becket, einstens Erzbischof von Canterbury", ward förmlich, 24. April 1538, citirt, zu Westminster vor des Königs Gerichtshof zu erscheinen, um sich zu verantworten. Die durch das canonische Recht bestimmte Frist von 30 Tagen verging, ohne daß der Heilige Miene gemacht hätte, aus seinem Grabe zu erstehen, und er wäre in contumaciam verurtheilt worden, hätte ihm nicht der König aus besonderer Gnade einen Anwalt bestellt. Der Kronanwalt sprach, der Vertheidiger ließ sich mit seinen Einreden vernehmen, und es folgte am 11. Juni das Urtheil, so den vormaligen Erzbischof Thomas von Canterbury der Empörung, Halsstarrigkeit und Verrätherei schuldig erkannte, verordnete, daß seine Gebeine öffentlich verbrannt würden, um durch Bestrafung eines Todten die Lebendigen an ihre Pflicht zu erinnern, und die an seinem Grabe dargebrachten Opfer, als des vorgeblichen Heiligen persönliches Vermögen, der Krone zuwies. Die

letzte Bestimmung hätten die Herren sich ersparen können, eine vorsichtige Verwaltung hatte im Voraus die Zerstörung des Grabmals, die Plünderung angeordnet (19. April). Im Sept. wurden die Gebeine des Heiligen verbrannt, und heißt es in der Proclamation vom 16. Nov. 1538: „Da es nun klärlich erhelle, daß Thomas Becket in einem durch seine Hartnäckigkeit und böse Zunge verursachten Tumulte umgekommen, und späterhin durch den Bischof von Rom als der Verfechter von dessen usurpirter Autorität canonisirt worden sey; so hielten Se. Maj. für angemessen, allen ihren getreuen Unterthanen zu erklären, daß besagter Thomas Becket kein Heiliger, sondern vielmehr ein Rebell und Verräther an seinem Fürsten gewesen sey; und demnach strengstens zu befehlen und anzuordnen, daß er nicht mehr heilig genannt, noch dafür angesehen, alle Bilder und Gemälde von ihm vernichtet, die ihm zu Ehren eingesetzten Feste abgeschafft, und sein Name und Gedächtniß aus allen Büchern gestrichen werde, bei Vermeidung von Sr. Maj. Ungnade und Gefängniß nach ihrem Gefallen."

Anders, denn Heinrich VIII. und Cranmer, beurtheilt Bossuet den Märtyrer: »S. Thomas de Cantorbéry résista aux rois iniques. Il acheta la liberté glorieuse de dire la vérité, comme il la croyait, par un mépris courageux de la vie et de toutes ses commodités; il combattit jusqu'au sang pour les moindres droits de l'église; et, en soutenant ses prérogatives, tant celles que J.-C. lui avait acquises par son sang, que celles que les rois pieux lui avaient données, il défendit jusqu'aux dehors de cette sainte cité. Toujours intrépide, et toujours pieux pendant sa vie, il le fut encore plus à sa dernière heure. Sa gloire vivra autant que l'église.«

Den päpstlichen Legaten mußte K. Heinrich die Restitution der Anverwandten des Heiligen verheißen, und hat demzufolge seiner Schwester Rohais Sohn Johann aus der königlichen Mühle zu Canterbury 11 Pfund St. erhalten. Eine ungleich bedeutendere Dotation wurde den Brudersöhnen des Heiligen, dem Walter und dem Theobald Fitz-Gilbert in Irland angewiesen. Theobald erhielt sogar 1177 das Erbmundschenkenamt der Insel;

nach den Worten des Lehenbriefs sollte er dem König bei der Krönung aufwarten, ihm den ersten Becher kredenzen, und dagegen von der königlichen Tafel bestimmte Schüsseln empfangen. Später verlieh ihm der König das Recht, von allen eingeführten Weinen eine Abgabe (prisage and butlerage) zu erheben, damit er dem neu errichteten Erbamt Ehre machen könne. Darin, und in dem von dem Amt hergeleiteten Namen Butler, folgten ihm vier andere Theobalde, deren vorletzter, Theobald IV. Baron von Arklow, mit Johanna, Wilhelms von Montmorency-Marisco Tochter, der Montmorency Antheil der gebirgigen Landschaft Ormond, die große Baronie Huntspilmorres oder Marisco, in Somersetshire, und andere ausgedehnte Besitzungen in Irland und England erheurathete, zugleich aber auch in Streitigkeiten mit den Erben einer andern Linie der Montmorency, mit den Fitzgerald verwickelt wurde, welche von einer Generation auf die andere sich vererbend, Jahrhunderte lang Südirland beunruhigten. Seine Baronie Arklow hat gegen Ende des vorigen Jahrhunderts eine eigenthümliche Wichtigkeit erlangt, als ein Californien im Kleinen sich angekündigt, daß darüber eine außerordentliche Bewegung sich ergab, und die bewaffnete Macht genöthigt wurde einzuschreiten.

„Ich hatte von Herrn Burton Connyngham ein Empfehlungsschreiben an den Offizier von seinem Regiment, welcher das Commando über die Soldaten hatte, die von der Regierung hierher beordert waren, um das Bergwerk zu bewachen, und zu verhindern, daß die Bauern hier arbeiteten. Er ging einige Zeit mit mir in dieser Gegend spazieren, und ich muß gestehen, daß die Menge Löcher, die der Golddurst in dem Bette des Goldbaches, am Fuße des Berges Cruachan, gegraben hat, über meine Vorstellung ging. Mehrere Personen versicherten mir, daß sie bisweilen gegen 4000 Menschen hätten arbeiten sehen, und es soll unter diesen Löchern nicht eins seyn, wo man nicht etwas gefunden habe, obgleich der Arbeiter selbst selten den Nutzen davon hatte, sondern vielmehr die Weiber und Kinder, welche von einem zum andern gingen, und nichts zu thun hatten, als mit der größten Aufmerksamkeit zu suchen.

„Die totale Summe von dem was man hier gefunden hat, kann leicht zwischen 3 und 4000 Pfund St. seyn. Das stärkste Stück Gold wog 22 Unzen, und hatte ungefähr 80 Guineen am Werth. Dieses Gold scheint im flüssigen Zustande gewesen zu seyn, und nebst den Steinen, dem Torf und den Bäumen, die man im Bette des Baches findet, durch das Wasser vom Berge fortgeschwemmt worden zu seyn. Das Stück von 22 Unzen hat so fest an einem Steine geklebt, als ob es daran gegossen gewesen wäre, und der Arbeiter hat es nur durch die Gewalt des Hammers davon trennen können. Die Regierung hat noch zu rechter Zeit das fernere Nachwühlen hier verboten, und wenn sie dies nicht bald gethan hätte, so würden alle Landstreicher nicht nur von Irland, sondern auch von England, und vielleicht gar auch vom festen Lande haufenweise hier zusammengeströmt seyn, und wenn nun dieser große Haufe sich in seiner Hoffnung getäuscht gesehn hätte, so würde er um zu leben, die Häuser der Nachbarschaft geplündert haben. In einem nicht weit davon gelegnen Dörfchen sind immer 20 bis 30 Soldaten, und am Orte selbst eine Schildwache, damit Niemand, wer es auch immer sey, hier arbeite. Die Regierung kann indessen nicht immer eine Wache hier haben, und sobald einmal diese Wache ausbleiben wird, so sind auch gewiß die Bauern wieder hier und arbeiten, und sollte dies der Fall erst in tausend Jahren seyn. Die Goldmine, die am Ende des 1795sten Jahres so viel Lärm verursachte, geht 6 bis 7 Meilen mitten durch die Berge."

Theobalds IV. jüngerer Sohn, Edmund de Boteler, Graf von Carrick-Mac-Griffin 1315, starb 1321. Von dessen jüngerm Sohne Johann entstammt die Linie der heutigen Grafen von Carrick. Edmunds älterer Sohn, Jacob Graf von Carrick, wurde am 2. Nov. 1328 von K. Eduard III. zum Grafen von Ormond ernannt und mit der Landschaft Tipperary, als einer Pfalzgrafschaft belehnt, vielleicht in Betracht seiner Vermählung mit Eleonora de Bohun, einer Tochter Humfrieds, des Grafen von Hereford und Essex, und der Tante Eduards III., der Prinzessin Elisabeth, vielleicht auch zur Belohnung seiner in der Empörung der O'briens geleisteten Dienste. Er starb 1337, sein Sohn

Jacob, von Ormond 2ter, von Carrick 3ter Graf, im J. 1383. Jacob, von wegen der Abkunft seiner Mutter gemeiniglich der edle Graf genannt, verdiente sich durch seine standhafte Anhänglichkeit zu der Regierung den Posten eines Vicekönigs, 1364 und 1375. Dieses Sohn, ebenfalls Vicekönig, bezeichnete seine Verwaltung durch den großen, bei Kilkenny 1390 über die südlichen Rebellen erfochtenen Sieg und starb 1405, Vater zweier Söhne, deren jüngerer, Richard, der Stammvater der heutigen Grafen von Ormond, während der ältere, Jacob, Graf von Ormond, 1417 und 1425—1445 als Vicekönig die Insel regierte, auch von allen eingebornen Großen der einzige gewesen zu sein scheint, von welchem die Lancasterschen Könige Kenntniß genommen hätten; selbst die großen Häuser Desmond und Kildare blieben unbeachtet, wovon bittere Eifersucht, mühsam verhaltene Feindschaft die Folge. Eine Fehde mit den Talbots nöthigte den Vicekönig, den Beistand des Grafen von Desmond anzurufen 1443, und dessen Hülfe durch die ausschweifendsten, mit dem Bestand der Regierung beinahe unverträglichen Concessionen zu erkaufen. Bald vergaß Desmond, wem er seine stolze Unabhängigkeit verdanke, und den ungetreuen Waffenbruder zu bekämpfen, dann ihm für ein Jahr Waffenstillstand zu bewilligen, sah der Vicekönig sich genöthigt. Diese Ruhe benutzte Fitzgerald, um den Sturz des Grafen von Ormond herbeizuführen, wofür nicht unbenutzt blieb der Mord des Fürsten von Ossory, als welcher mit den Butler zu Fehde gekommen. Jacob starb 1452, die Söhne Jacob, Johann und Thomas hinterlassend.

Jacob, 5ter Graf von Ormond und Graf von Wiltshire in England seit 1440, stritt in dem Bürgerkriege und starb für das Haus Lancaster. In der Schlacht bei Touton 1461 gefangen, wurde er sofort enthauptet und erließ das Parlament gegen seine Brüder und mehre andere Butler eine Ueberführungsbill. Nichtsdestoweniger beharrte der ältere dieser Brüder, Graf Johann, in der Anhänglichkeit zu dem Hause Lancaster: er bewaffnete seine zahlreichen Vasallen und Anhänger, scharenweise strömten ihm zu mißvergnügte Engländer, daß er sich im Stande befand, nicht nur den Streitkräften der Regierung, sondern auch einem

Heere von 20,000 Mann, so der Graf von Desmond aufgestellt, die Spitze zu bieten. Die Fitzgeralde erlitten wiederholte Niederlagen, die Butler eroberten Werford, brachen in Leinster ein, ließen sich aber durch des Grafen von Desmond Herausforderung zu einer Entscheidungsschlacht an bestimmtem Tage in der Verfolgung ihrer Vortheile hemmen. In einem solchen Falle mußten, nach den Gesetzen der Ritterschaft, die Waffen ruhen, und mit dem Tage kam über die Butler vollständige Niederlage. Die Eroberungen gingen verloren, Kilkenny und andere Städte wurden erobert, der Butler sämtliche Gebiete verwüstet, und den Männern, welche dem Schwerte entgangen, blieb nichts übrig, als sich in den Festen oder hinter pfadlosen Moräften zu verbergen. Graf Johann floh nach England, nur mehr bemüht, König Eduards IV. Verzeihung zu gewinnen. Er folgte dem König in den Feldzug von 1475, und wußte seine feinen anmuthigen Sitten dergestalt geltend zu machen, daß er in Kurzem der erste Liebling eines Fürsten wurde, der nothwendig Eigenschaften, die ihm selbst die Liebe seiner Unterthanen gewonnen, über Alles schätzen mußte. „Er ist," sagte K. Eduard, „der liebenswürdigste und vollkommenste Ritter der Christenheit, und wenn in der ganzen Welt der Vorzug einer guten Erziehung verloren gehen sollte, bei Graf Johann von Ormond würde man ihn wiederfinden." Der Graf säumte nicht, der ausgezeichneten Gunst sich zu gebrauchen, und erhielt, nachdem die Ueberführungsbill zurückgenommen worden, die Wiedereinsetzung in seine vormaligen Würden und Besitzungen. Er starb zu Jerusalem, 1478, mit Hinterlassung eines natürlichen Sohnes, des Jacob, der Schatzmeister von Irland 1492, durch seine Fehden mit dem Grafen von Kildare berühmt geworden ist.

In der gräflichen Würde succedirte Johanns Bruder Thomas, der nicht ohne Ruhm den Unternehmungen Simnels sich widersetzte, dann aber bei seinen Stammgenossen in Verachtung gerieth, daß ein entfernter Vetter, Peter Butler, es versuchen konnte, ihn der Herrschaft zu entsetzen. Der Bastard Jacob übernahm die Vertheidigung seines Oheims, und der Usurpator, in mehren Gefechten besiegt, mußte fliehen, und lebte mit seiner

Familie im tiefsten Elend, bis die Thränen seiner Gemahlin für neue Anstrengungen ihn stählten. In dem letzten entscheidenden Kampf fiel der Bastard von seiner Hand. Graf Thomas, schier der reichste Unterthan Heinrichs VIII., starb 1515, einzig die Töchter Anna und Margaretha hinterlassend. Margaretha, an Wilhelm Bullen verheurathet, wurde die Großmutter der Königin Anna Bullen. Die Stammbesitzungen und den gräflichen Titel erbte des letzten Grafen Antagonist, Peter Butler, oder Peter der Rothe, wie er im gemeinen Leben hieß. Des Grafen von Surrey Nachfolger in dem Amte eines Lord Lieutenant 1521, vertheidigte er mit Glück den englischen District, über dessen Grenzen hinaus er wohl seine Unternehmungen ausdehnte. Klage von wegen seiner Gewaltthätigkeiten und Eingriffe zu führen, schickte der Fürst von Ossory, Mac-Gillapatrick einen Gesandten an Heinrich VIII. Den König an der Schloßcapelle treffend, sprach der Gesandte in der feierlichsten Haltung: »Sta pedibus, Domine Rex! Dominus meus Gillapatricius me misit ad te, et jussit dicere, quod si non vis castigare Petrum Rufum, ipse faciet bellum contra te.« Zu seinem Amtsnachfolger erhielt Peter den Grafen von Kildare, ohne sich doch in seiner Ergebenheit für die Regierung durch solche Zurücksetzung irren zu lassen. Kaum hatte K. Heinrich den Wunsch geäußert, seinem Schwiegervater, Thomas Bullen, den Titel eines Grafen von Ormond zu verleihen, so entkleidete sich dessen Peter freiwillig, eine Gefälligkeit, für welche ihn der Titel eines Grafen von Ossory belohnte 1527. Aber der neue Vicekönig Kildare ließ ihn das ganze Gewicht einer erblichen Feindschaft, die den Stempel der Verrücktheit zu tragen schien, empfinden. Peter führte Klage, welcher die einflußreichsten Männer der Insel einstimmten, und Kildare wurde nach England entboten. Während er dort eine Rechtfertigung versuchte, ließ sein Sohn zu offener Empörung sich verleiten. Ein großer Theil der Bevölkerung fiel ihm zu, den Grafen von Ossory erinnerte er an die nahe Verschwägerung, bat, aller Unbilden zu vergessen und sich ihm anzuschließen, um gemeinschaftlich von hartem Joche das Vaterland zu befreien. Er brachte sogar eine Theilung des Königreichs in Vorschlag,

empfing jedoch nur verächtliche Antworten, für welche Rache zu nehmen, er die Fortsetzung der Belagerung von Dublin einem Freunde überließ, und seine Hauptmacht in der Butler Gebiet führte. Lord Butler, des Grafen Sohn, erlitt eine Niederlage, die Insassen ergriffen die Flucht und die wehrlose Provinz erfuhr alle Schrecknisse des Bürgerkriegs, wie er unter Barbaren üblich. Der Widerstand der Dubliner, die aus England herübergeschickten Hülfsvölker brachten indessen dem Aufruhr ein zeitiges Ende, und der junge Fitzgerald und fünf seiner Oheime büßten ihre Schuld auf dem Blutgerüste; der Vater war vor Gram gestorben, die Macht des Hauses Kildare für immer vernichtet, aber Ossorys Triumph blieb unvollständig, nicht er, sondern Bernhard Grey sollte Vicekönig sein. Das führte zu neuen Händeln und Verheerungen, endlich den Vicekönig unter des Henkers Beil; mit ihm in einem Jahr starb der rothe Graf, 1539.

Von Peters zwei Söhnen wurde der jüngere, Richard, der Ahnherr der Viscounts Mountgarret, der ältere, Graf von Ossory und von Ormond, seit 1541, lebte in beständigem Zwist mit dem Vicekönig St. Leger, und wurde gelegentlich eines von diesem angestellten Gastmahles, mit 16 Personen seines Gefolgs, zufällig oder absichtlich vergiftet. Sein Sohn, Graf Thomas, hatte, wie alle seine Vorgänger mit den Fitzgeralden von Desmond zu streiten. „Nicht erzogen in einem Lande, wo Gerechtigkeit oder Gesetze bekannt," erhob Graf Gerald von Desmond Anspruch auf Ormonds Besitzungen und Rechte, und suchte ihn, vom Gericht abgewiesen, mit den Waffen durchzusetzen. Er unterlag, verwundet und gefangen, wurde er auf einer Bahre von den Siegern fortgetragen. „Wo ist er nun," sangen sie in einer Päane, „wo ist er der unumschränkte Beherrscher von Desmond?" — „Wo er hingehört, auf den Schultern der Butler," erwiderte in unerschütterlicher Fassung der Fitzgerald. Als Präsident von Munster hat in dem Aufruhr der Fitzgerald Thomas von 1581 an der Regierung die wichtigsten Dienste geleistet, ohne sich damit den Dank des Vicekönigs Blount zu verdienen. Der verwickelte ihn vielmehr in ein Gewebe von Verdächtigungen, dem zu entgehen, der Graf sich gänzlich aus dem öffentlichen

Leben zurückzog, um 1600. Er starb 1614. Er hatte die einzige Tochter Elisabeth, welche ihrem Eheherren Richard Preston Viscount Dingwall die von der Großmutter, aus dem Hause Desmond, ererbten Güter und den Grafentitel von Desmond zubrachte, in den Stammgütern und den Titeln von Ormond und Offory succedirte dagegen des Grafen Thomas Brudersſohn, Walter Butler von Kilcash, der jedoch unter K. Jacob I. seine sämtlichen Besitzungen verwirkte. Unter Karl I. restituirt, starb er 1632, daß er demnach seinem einzigen Sohne Thomas um viele Jahre überlebt, und von dem ältern seiner Enkel, von Jacob beerbt wurde, indessen der jüngere, Richard, der Stammvater der heutigen Grafen von Ormond geworden ist.

Jacob, 12ter Graf von Ormond und, in des Vaters Recht, Viscount Thurles, nahm 1634 Platz in dem irländischen Oberhause. Nach einer Bestimmung des Vicekönigs Wentworth sollte jedermann an der Thüre des Hauses den Degen ablegen, er werde ihn nicht abgeben, erklärte Ormond dem Thürsteher, er habe dann vordersamst ihn, den Verwegenen durchbohrt. Der Vicekönig ließ den Grafen vor den Geheimrath laden, damit er wegen seines Ungehorsams Rede stehe. Er bekannte ohne Umschweif, daß er um den Befehl gewußt, und ihn absichtlich überschritten habe, weil er mit seiner Grafschaft per cincturam gladii belehnt und durch des Königs Ermächtigung befugt sei, gladio cinctus dem Parlament einzukehren. Dergleichen Antwort machte selbst den Vicekönig zweifelhaft, und er rathschlagte mit seinen Freunden, ob er dies kühne Gemüth erdrücken oder gewinnen solle. Man gab ihm die Nothwendigkeit zu bedenken, daß er sich wenigstens diesen einen, ungezweifelt den bedeutendsten der Großen des Königreichs verpflichte; über welch bedeutende Macht, Fähigkeiten und Verbindungen der Graf verfüge; wie er bereits eine Neigung für die Krone blicken lasse; welchen Einfluß er als mehrer Lords Mandatar auf das Oberhaus übe, und Wentworth ließ sich bereden, nicht nur zu verzeihen, sondern selbst dem Trotzkopf zu schmeicheln. In dem Alter von 24 Jahren dem Geheimrath eingeführt, empfing Ormond 1640 aus den Händen des scheidenden Wentworth oder Strafford das Commando der unlängst

gebildeten Armee, und nach dem Ausbruche der irländischen Rebellion die Vollmachten eines General-Lieutenants für alle Streitkräfte der Insel.

Schwerlich ist wohl jemals unter ungünstigern Umständen ein Commando angetreten worden. Die Empörung hatte sich über die sämtlichen Provinzen verbreitet, die Armee war durch die Eifersucht des englischen Parlaments zu dem kläglichsten Verfall gebracht, beinahe sämtliche Vettern des Grafen hatten sich den Rebellen angeschlossen; das Gerücht verkündigte, er selbst erwarte nur eine günstige Gelegenheit, das Gleiche zu thun, und habe bereits den Associationseid geschworen. Seine eigne Hauptstadt Kilkenny wurde von Lord Mountgarret eingenommen, alle übrigen haltbaren Plätze in den Landschaften Kilkenny, Tipperary und Waterford waren von dem Feinde besetzt. Ormonds erste Unternehmung galt dem Posten Naas, wo die Insurgenten aus Kildare und den umliegenden Grafschaften ihre Berathungen anzustellen, ihr Volk zu mustern pflegten. Mit 2000 Fußgängern und 300 Reitern fiel er auf den schwach besetzten Ort, und es erfolgte eine Execution, die den Schriftstellern der siegenden Partei als einfaches Disciplinarverfahren erscheint, die jedoch kühn dem ärgsten der von den nördlichen Rebellen verübten Greuel verglichen werden mag. Es schrieb auch Lord Gormanston an den Grafen, drohte, man werde, falls dergleichen Grausamkeiten ferner vorkommen sollten, sie seine Frau und Kinder entgelten lassen. Die ihm gemachten Beschuldigungen ablehnend und seine Entrüstung über Gormanstons Treubruch ausdrückend, erwiderte Ormond, er werde die Rebellen verfolgen, wenn er auch damit das ihm Theuerste gefährden sollte, und durch keine Betrachtung sich abhalten lassen, die Befehle seines Königs zu vollstrecken. „Meine Frau, meine Kinder sind in der Rebellen Gewalt. Nimmermehr werde ich das Böse, so man ihnen anthun könnte, an Unschuldigen rächen. Eine solche Handlung, niederträchtig und unchristlich an sich, würde auch in meinen Augen den Werth meiner Frau und meiner Kinder herabsetzen."

Den mannhaften Worten entsprachen nicht allerdings die Verrichtungen im Felde, wenn auch Jacob mit dem Siege bei Kilrush,

über einen Haufen halbnackter Irländer erfochten, den Dank des Parlaments und den Titel Marquis sich verdiente. Gleich unfruchtbar ergab sich der Sieg an der Barrow, und ist es nicht unwahrscheinlich, daß des Königs Wunsch, einen Theil der irländischen Armee gegen die Rebellen in England zu wenden, dem Marquis zumal willkommen, weil ein Waffenstillstand ihn für den Augenblick drückender Verlegenheit entzog. In der festen Ueberzeugung, daß nur ein Tractat den Untergang der protestantischen Armee abwenden könne, schloß er am 15. Sept. 1643 Waffenstillstand auf ein Jahr, und bewilligten die Conföderirten für den Unterhalt des königlichen Heeres bare 15,000 Pf. St. und Lebensmittel zu dem gleichen Betrag. Die Conföderirten hatten mehr versprochen, als sie zu leisten vermögend, Monroe, der die Schotten in Ulster commandirte, nahm keine Notiz von dem Tractat, und setzte für Rechnung des Parlaments den Krieg fort, die englischen Regimenter erklärten sich allgemach für das Parlament, und Ormond, Vicekönig seit 1644, eröffnete, nach dem ausdrücklichen Willen des Königs, fernere Unterhandlungen mit den Katholiken, die zwar wesentlich durch Glamorgans geheimnißvolle Sendung durchkreuzt, zu dem Friedensvertrag vom 29. Jul. 1646 führten. Aber die Covenanter von Ulster bezeigten die tiefste Verachtung für den Tractat, des Parlaments Anhänger in Munster wollten eben so wenig von einem Frieden mit den Irländern wissen, vielmehr alle Papisten und Rebellen schlachten. Dagegen war eine zahlreiche und mächtige Partei unter den Katholiken des Willens, die Engländer, zusamt ihrer Religion, zu vertilgen. Am achten Tage nach der Unterzeichnung des Friedens, am 6. Aug. wurde er durch die Nationalsynode zu Waterford verdammt und zugleich über seine Urheber, Begünstiger und Theilnehmer, als Meineidige, die Excommunication verhängt. Der Kampf zwischen den Freunden und Feinden des Friedens war sehr bald zu Ende gebracht. Die Insurgenten von Ulster, unter Owen O'neal, ergriffen die Sache des Clerus, zu dessen Gunsten sich auch Preston, der General von Leinster, erklärte, die Mitglieder des alten Rathes, um daß sie den Frieden unterzeichnet, wurden verhaftet, durch ein

Collegium unter dem Präsidium des Nuntius ersetzt. Ormond, von allen Seiten bedrängt, verständigte sich mit den Commissarien des Parlaments am 19. Juni 1647, und übergab ihnen das Schwert, das Emblem seiner Würde, das Schloß von Dublin und alle von seinen Truppen besetzte Festungen, wogegen er sich die Bezahlung von 13,870 Pf., die er in des Königs Dienst aus seinem Vermögen verausgabt, einen Sicherheitsbrief für seine Person und die Rückgabe seiner sequestrirten Güter bedingte.

Er ging nach England, wurde von dem König empfangen, als habe er die ersprießlichsten Dienste geleistet, und sogar für die nochmalige Erhebung des königlichen Paniers in Irland ausersehen. Das Project nur brachte ihm persönliche Gefahr, daß er genöthigt, nach Frankreich zu flüchten, von dannen er doch, Sept. 1648, hinüber kam nach Cork. Seine Wiederkehr erregte große Begeisterung, er sah sich in Kurzem an der Spitze einer bedeutenden Macht, und gelang es ihm, Januar 1649, mit der Versammlung zu Kilkenny einen Vertrag abzuschließen, worin diese sich verbindlich machte, auf eigene Kosten ein Heer von 17,500 Mann zur Bestreitung des gemeinsamen Feindes zu stellen, wogegen der König freie Uebung der katholischen Religion u. s. w. bewilligte. Der Sieg des Königthums schien ungezweifelt. Des Prinzen Rupert Flotte kreuzte triumphirend an den Küsten, die Generale des Parlaments, Jones in Dublin, Monk in Belfast, Coote in Londonderry, waren auf den Bereich ihrer Wälle beschränkt, während des Vicekönigs Autorität aller Orten, selbst von den schottischen Regimentern in Ulster anerkannt. Bei dem allen blieb Ormonds Lage so peinlich, als je zuvor. Er sollte sich eine Armee aus Menschen von verschiedenen Nationen, die in Glauben, Leidenschaften und Interessen nicht weniger getrennt, und die seit Jahren mit grenzenloser Wildheit sich bekämpft hatten, bilden. Es sollte diese Armee zu der Stärke von 17,500 Mann, darunter 2500 Reiter, gebracht werden, wie die aber zu ernähren sein würden, wußte niemand; wenigstens war von der ausgeschriebenen Steuer, 60,000 Pf., bei Eröffnung des Feldzugs kein Schilling eingegangen. Reductionen vorzunehmen, schien nicht minder unthunlich, denn die brodlosen Soldaten würden

auf der Stelle des Rebellen Owen O'neal Scharen verstärkt haben. Die Commissarien der Generalversammlung hatten nur persönliches Interesse im Auge, und kümmerten sich wenig um Sold oder Verpflegung der Truppen. Die Generale stritten sich um das geringste Commando, und gaben durch ihre Eifersucht Anlaß zu tausendfältigen Verwicklungen.

Theilweise hat Ormond durch sein persönliches Ansehen diesen Schwierigkeiten abgeholfen, er konnte 15,000 Mann, darunter 4000 Reiter, zu der Belagerung von Dublin führen, aber die schmähliche Niederlage bei Rathmines, 2. Aug. 1649, allen Hoffnungen der irländischen Royalisten verderblich, vernichtete zugleich die Illusionen jener, welche bis dahin den Marquis von Ormond für einen großen Feldherren gehalten, weil er der größte Edelmann im Lande. Vollends ungleich wurde der Kampf, nachdem Cromwell mit 12,000 Veteranen herüberkam, und nach den entferntesten Gegenden der Insel den Schrecken seiner unwiderstehlichen Waffen trug. Die Stadt Kilkenny wurde vorläufig durch des Vicekönigs Anstalten und Haltung gerettet, und erhielt eine zureichende Besatzung, die aber bald durch die Pest bis auf 450 Mann herabgebracht wurde. Gleichwohl hat Walter Butler durch die hartnäckige Vertheidigung des Hauptsitzes seines Stammes von dem Protector eine ehrenvolle Capitulation ertrotzt, 28. März 1650. Es ist aber auch dieser negative Erfolg der einzige in seiner Art. Ormond, statt den Siegern im Felde entgegenzutreten, verwickelte sich immer tiefer in einen langwierigen und erbitterten Streit mit den Führern der katholischen Partei, die mit allem Recht ihm nachsagten, er möge nun ein wahrer Freund, oder ein heimlicher Feind sein, so viel bleibe ausgemacht, daß die Sache der Conföderirten unter seiner Leitung niemals Glück gemacht habe, und am 6. Aug. 1650 traten in Jamestown zehn Bischöfe zusammen, um durch zwei Deputirte aus ihrer Mitte den Marquis bitten zu lassen, daß er, einer frühern Entschließung folgend, das Königreich verlassen, und seine Gewalt in die Hände eines katholischen Statthalters, der mit dem Vertrauen der Nation bekleidet, niederlegen möge. Ohne die Antwort abzuwarten, entwarfen die nämlichen schon am

folgenden Tage eine Declaration, worin sie den Marquis der Fahrlässigkeit, Unfähigkeit, ja Treulosigkeit beschuldigten, und schließlich erklärten, unter den waltenden Umständen sei das irländische Volk nicht weiter durch den Friedensvertrag gebunden. Den andern Tag schärften sie diese Declaration durch den Bannfluch gegen Alle, die es mit Ormond oder Jreton halten und dadurch die Interessen des katholischen Bundes verletzen würden. Der Vicekönig, dem doch noch einige Prälaten und die Mehrzahl des Adels zuhielten, erklärte den Bischöfen, daß er nur im äußersten Falle und der Nothwendigkeit weichend, ohne des Königs Befehl Irland verlassen werde; ihrerseits machten die Commissarien der Generalversammlung den Bischöfen Vorwürfe über ihre Anmaßung und Uebereilung. Aber zu derselben Zeit wurde die Erklärung von Dunferling bekannt, worin der König, den Leidenschaften der Zeloten in Schotland weichend, die Irländer blutige Rebellen nannte. Ob dieses Ausdruckes gerieth die gesamte Bevölkerung in die wildeste Gährung. Die Bischöfe veröffentlichten ihre Declaration und den Bannfluch (15. Sept.), nahmen am folgenden Tage vorläufig die Maasregel zurück, wollten sich aber durch Ormonds Behauptung, die Erklärung von Dunferling sei ein untergeschobenes Machwerk, leide an einem unheilbaren Formfehler, keineswegs beruhigen lassen. Auf die ihnen gemachten Vorschläge entgegneten die Prälaten einfach: Schutz und Gehorsam bedingten sich gegenseitig, und da der König sie öffentlich als blutige Rebellen bezeichnet, von seinem Schutz ausgeschlossen habe, wüßten sie sich nicht zu erklären, wie ein in des Königs Namen handelnder Beamter ihren Gehorsam ansprechen möge.

Ormond, seine Mission als erloschen betrachtend, übertrug das Commando dem Marquis von Clanricarde, einem Katholiken, übergab der Generalversammlung eine Rechtfertigung seines Verhaltens, empfing eine beruhigende Antwort, 2. Dec. 1650, und schiffte sich zu Galway ein, um unter vielen Gefahren nach Frankreich zu gelangen. Ihn vornehmlich traf der Sieger Rache: er und sein Vetter, Richard Butler, Viscount Mountgarret, der sich durch Großmuth und Milde in dem blutigen Kampfe aus-

gezeichnet hatte, waren unter den 103 Edelleuten, die von der Amnestie für Leben und Eigenthum ausgeschlossen. Von Mitteln entblößt, gerieth der Marquis, während er an dem Hofe Karls II. zu Paris, und nachmalen zu Brüssel und Cöln sich aufhielt, in die dürftigsten Umstände, und buchstäblich ist zu nehmen die Stelle in den Clarendon-papers, 3. April 1654: „Ich brauche Schuhe und Hemden, und dem Marquis von Ormond geht es nicht besser.“ Um so größern, mit dem einzigen Hyde zu theilenden Einfluß auf seinen jugendlichen Gebieter hat Ormond gewonnen, ihn auch, wenn das anders möglich, noch erhöhet durch seine wagliche Reise nach England, wo er sich der öffentlichen Stimmung, hinsichtlich einer royalistischen Schilderhebung, versichern wollte.

Mit der Restauration trat Ormond als Präsident an die Spitze des Geheimraths, er wurde Mitglied des Ausschusses für die auswärtigen Angelegenheiten, Großhofmeister, Pair von England mit dem Titel Graf von Brecknock und Baron von Lanthony, und 1661 Herzog von Ormond, erhielt nicht ohne Schwierigkeit seine confiscirten Güter, 257,516 Acres, einschließlich von des Obristen Butler Eigenthum, zurück, und reichliche Bewilligungen aus dem Entschädigungsfonds. Nur zwei Jahre blieb er im Ministerium, er sah 1662 sich genöthigt, das Amt eines Vicekönigs von Irland zu übernehmen; war er doch der einzige, der bei dem bewegten Zustande der Insel einem solchen Posten gewachsen schien, wie das namentlich das Parlament, ihm ein Geschenk von 30,000 Pf. votirend, anerkannte. In Mitten der segenreichsten Wirksamkeit, fand er jedoch in dem Herzog von Buckingham einen unerbittlichen Feind, dem es auch gelang, den König gegen ihn einzunehmen. Ormond wurde seines Amtes entsetzt im Febr. 1669, und lebte mehre Jahre in London. Am 6. Dec. 1670 kehrte er von einem Gastmahle zurück, so die City dem jungen Prinzen von Oranien gegeben. In der Straße St. James wurden seine zu beiden Seiten des Wagens gehenden Bedienten angehalten, ihn selbst rissen zwei Männer aus dem Wagen, warfen ihn hinter einen ihrer Genossen auf das Pferd, und banden ihn, auf daß er nicht entwische, mit einem Riemen an den Vordermann. Der Anführer der Bande jagte

voraus nach Tyburn, wie sich nachmalen ergab, um die Anstalten zum Aufhängen des Gefangenen zu treffen. Doch auf dem Wege nach der Knights Bridge lehnte sich der Herzog auf die Seite, und hob mit dem Fuße den seines Führers in die Höhe, um ihn so aus dem Sattel zu schwingen. Beide stürzten zu Boden, Fußtritte wurden vernommen, der Mordgeselle lösete den Riemen, feuerte seine beiden Pistolen auf den Herzog ab, und nahm die Flucht. Die Dunkelheit war beiden gleich günstig. Ormond hatte über dem Sturze vom Pferde und während der Rauferei am Boden einige Verletzungen empfangen, der Bandit blieb den Verfolgern unerreichbar.

Das Oberhaus ließ über den Vorfall eine Untersuchung anstellen, der König versprach dem Angeber der Bösewichter eine Belohnung von 1000 Pf., und jedem der Mitschuldigen, neben voller Begnadigung, die gleiche Summe, wenn er seine Mitschuldigen bezeichnen werde. Demungeachtet ergab sich keine Spur, die zur Ergreifung der Thäter hätte führen können. Man erfuhr nur, das Haupt der Bande sei Blood von Sarney gewesen, der Verfasser des Libels Mene-Teckel, und unter Acht und Bann begriffen, von wegen eines Versuchs, das Castell von Dublin zu überrumpeln. Einige Monate später wurde Blood ergriffen, indem er mit zwei Helfern sich unterfangen, die Kronkleinodien aus dem Tower zu rauben. Man brachte ihn vor einen Friedensrichter, dem er aber jede Auskunft weigerte. Eines abermaligen Verhörs Zeuge zu werden, fand der König sich versucht. Die Gelegenheit benutzte der Bursche, um dem König zu schmeicheln und gleichzeitig ihn zu schrecken. „Er," so lautete seine Aussage, „habe den Herzog von Ormond ergriffen, und würde auf Tyburn ihn gehängt haben. Den König habe er einmal auf das Korn gefaßt, des Willens, zu Battersea ihn zu erschießen, aber über dem Zielen habe des Monarchen majestätisches Ansehen seinen Arm gelähmt, daß er die Büchse sinken lassen müssen. Doch sei er nur einer von den dreihundert, die geschworen hätten, einer des andern Blut zu rächen. Der König könne nach Willkür mit ihm verfahren, zum Tode ihn schicken, möge aber bedenken, daß er das auf seinen Kopf und seiner Rathgeber

Leben wage, wogegen er, Gnade übend, die dankbare Erkenntlichkeit und die treuen Dienste einer Schar furchtloser Männer gewinnen werde." Karl verzieh, gab dem Blood die Weisung, am Hofe zu bleiben, zusamt einem Jahrgehalt von 500 Pf., und ließ den Herzog von Ormond durch Arlington bitten, daß er ebenfalls verzeihen möge, um der Ursache willen, die ihm mitzutheilen, der Minister angewiesen. „Da der König," entgegnete Ormond, „den Anschlag, ihm die Krone vom Haupte zu reißen, vergibt, so kann er auch vergessen, daß Blood mir das Leben nehmen wollte. Der König befiehlt, und das ist mir der Ursache genug, keine andere brauche ich zu wissen."

Gleichwohl blieb er in Ungnade, und öftern Verfolgungen ausgesetzt, ohne durch dergleichen unverdiente Behandlung weder sich beugen, noch zu einer Heftigkeit verleiten zu lassen. Er fuhr fort im Geheimrath und bei allen Levers zu erscheinen, ohne seine Ansichten von den öffentlichen Angelegenheiten zu verheimlichen, ohne das Gefühl der erlittenen Kränkungen an Tag zu legen, ohne die Gunst einer Maitresse zu suchen, oder in der Aussicht auf Rache Intriguen anzuknüpfen. Ihm blieben die Würde und der persönliche Einfluß, den König und Minister längst verscherzt hatten. Wenn er in den königlichen Vorzimmern sichtbar wurde, so drängten sich um ihn alle unabhängigen Personen des Hofs, deren Achtung er sich eben so wohl durch seine Tugenden, als durch die feinste Sitte erworben hatte. Der König erröthete bei seinem Anblick, und hatte nicht den Muth, ihm in das Antlitz zu schauen, aus Furcht, er werde sich nicht enthalten können, den Mißhandelten zu begrüßen. „Sire," zog ihn einstens Buckingham auf, „haben Sie doch die Gnade mir zu sagen, ob der Herzog von Ormond bei Ihnen, oder Sie bei dem Herzog in Ungnade gefallen sind, denn Sie scheinen mehr verlegen, als er." Weder die Ungnade, noch der Widerstand, auf den er allerwärts traf, verhinderten jemals den Herzog, freimüthig seine Meinung zu äußern, und er verglich sich deshalb wohl einer alten rostigen Uhr, die doch von Zeit zu Zeit die Stunde richtig angibt. Der Obrist Cary Dillon, um einen Proceß bekümmert, bat um seine Verwendung, nächst Gott zähle er lediglich auf

ihn. „Armer Cary,“ versetzte Ormond, „wie beklage ich dich, wenn du keine andern Freunde am Hofe hast; weder der eine noch der andere gilt etwas in diesem Lande.“ Das irländische Volk im Allgemeinen nahm wenig Notiz von der Ungnade. Seine Güter besuchend, wurde er aller Orten mit unaussprechlicher Freude und Liebe empfangen. Kilkenny konnte von Stund an eine der glänzendsten Städte der Insel genannt werden. Hier hatte er täglich zweihundert Edelleute zu Tisch, daß Dublin beinahe zur Einöde geworden.

Sieben Jahre vergingen, ohne daß der König jemals ein vertrauliches Wort an ihn gerichtet hätte, außer da Shaftsbury Großkanzler geworden. Damals zog Karl ihn bei Seite, fragend, was er von dieser Wahl halte, und es erwiderte der Herzog: „Ihre Majestät haben sehr wohl gethan, dem Grafen von Shaftsbury die Siegel anzuvertrauen, wenn Sie anders ein Mittel wissen, ihm solche dereinst wieder abzunehmen.“ Zur Stunde trat die vorige Kälte wieder ein, und beinahe ein ganzes Jahr wechselte er mit dem König kein Wort, obgleich er beinahe täglich zur Aufwartung kam. Zu seinem Erstaunen wurde er im April 1677 zur Abendtafel geladen. Eine ungemein fröhliche, doch jede Erinnerung an die Vergangenheit meidende Unterhaltung erwartete seiner. Er gedenke ihn nochmals in Irland zu beschäftigen, äußerte der König, ihn entlassend. Am andern Morgen über dem Lever sprach Karl wiederum: „Da kommt der Herzog von Ormond, mir seine Aufwartung zu machen. Ich habe gethan, was in meinen Kräften, um ihn zu kränken, und er ist mir, was ich auch dagegen hatte, treu geblieben. Ich will ihn neuerdings anstellen, in der Ueberzeugung, daß keiner besser wie er Irland regieren werde.“

Große Ehre hat auch diesesmal mit seiner Verwaltung Ormond eingelegt, mit Umsicht und Treue dem schwierigen Posten vorstehend. Absonderlich entwickelte er in den durch das sogenannte papistische Complot veranlaßten Bewegungen eben so viel Mäßigung als Festigkeit, und die Ruhe des Königreichs wurde kaum gestört. Unter den sparsamen Verhaftungen ist doch jene des Viscount Mountgarret anzumerken. Den hatten die Angeber

als den gefährlichsten Verschwörer bezeichnet, und man fand den achtzigjährigen Mann, seit Jahren an sein Bett geheftet, in dem Zustande gänzlicher Bewußtlosigkeit. Für seine Gelindigkeit erndtete Ormond reichlichen Tadel von allen Zeloten, die nichts als Hinrichtungen und Confiscationen begehrten, und Shaftsbury klagte ihn im Oberhause an als den Begünstiger der Papisten. Auch die Herzogin von Cleveland war seine erklärte Gegnerin geworden. Sie hatte von K. Karl II. sich den Königspark in Dublin schenken lassen, der Herzog war aber durchaus nicht zu bewegen, daß er der Schenkungsurkunde das Siegel aufgedrückt, sie hiermit vervollständigt hätte. Er kam nach England, wurde von der Herzogin wegen seiner Weigerung zur Rede gestellt, mit Vorwürfen und Schimpfreden überhäuft. »Madame, I hope to see you an old woman,« blieb seine einzige Erwiederung. Die Entrüstete bedachte das Schicksal einer Maitresse im Alter, und verzichtete der Beute. Ormond behauptete sich in seinem Amte, bis ihm durch königliches Schreiben vom 19. Oct. 1684 der Graf von Rochester als sein Nachfolger angekündigt wurde. Jacob II. dispensirte ihn, um daß er allzu lebhaft gegen die Abschaffung der über die Nonconformisten verhängten Strafen gesprochen, von dem Besuche des Hofs und der Ausübung des Oberhofmeister=Amtes. Stifter des Collegiums zu Kilkenny, ist er zu Kingston=Hall in Dorsetshire den 21. Jul. 1688 gestorben. Mit seiner Lebensbeschreibung hat Carte zwei Folianten gefüllt.

Der Herzog hatte sich eine reiche Erbin, Elisabeth Preston, einzige Tochter von Richard Preston, Viscount Dingwall und Graf von Desmond, gefreit, und ist deren großes Vermögen unter der Republik von Sequestration und Confiscation verschont geblieben, wogegen Elisabeth dem Gemahl in die Emigration nicht folgen durfte. Sie ward eine Mutter von fünf Kindern. Der älteste Sohn, Jacob Graf von Ossory, hat sich in der Revolution, in dem Kriege mit den Holländern, in der Schlacht bei St. Denys durch den verwegensten Muth ausgezeichnet, denselben auch unter des Königs Augen bekundet. Allgemein galt der Herzog von Buckingham als derjenige, welcher den Obristen Blood zum Mord des Herzogs von Ormond gedungen habe.

Von dem Gedanken erfüllt, trat, von Zorn glühend, Ossory zu Buckingham, der sich eben mit dem König unterhielt, und sprach mit lauter vernehmlicher Stimme: „Mylord, jedermann erkennt Sie als den Urheber des von Blood versuchten Mordes; sollte mein Vater jemals eines gewaltsamen Todes sterben, so würde ich Sie als seinen Mörder betrachten, und sie vor den Kopf schießen, ständen sie auch hinter dem König. Das sage ich Ihnen in Sr. Majestät Gegenwart, damit Sie versichert seien, ich würde Wort halten." Er starb den 30. Juni 1680, aus der Ehe mit Amalia von Nassau-Ouwerkerk, Schwester des holländischen Feldmarschalls, vier Kinder hinterlassend.

Der ältere Sohn, Jacob, geb. 29. April 1665, succedirte dem Großvater als Herzog von Ormond, Graf von Brecknock, Viscount Thurles, Baron von Lanthony und Arklow. Obgleich Tory, zögerte er keinen Augenblick in der Wahl zwischen K. Jacob II. und dem Prinzen von Oranien. Er verließ zu Andover, 24. Nov. 1688, das königliche Heer, um dem Prinzen Georg von Dänemark zu folgen. Ein Ueberläufer von solcher Wichtigkeit konnte auf die glänzendste Aufnahme zählen. Er wurde Kammerherr, Hauptmann der adelichen Leibwache und Ritter des Hosenbandordens, begleitete den neuen König auf dem Zug nach Irland, nahm nach der Schlacht an der Boyne Besitz von Dublin und von Kilkenny, wo er den Herren seiner Wahl auf das Prachtvollste bewirthete. In der Expedition gegen Cadiz 1702 scheiterte er gänzlich, es sei denn, daß man die schmachvolle Plünderung von Puerto Santa Maria als einen Erfolg betrachte, dagegen half er auf der Rückkehr bei Vigo eine französisch-spanische Flotte vernichten. Vicekönig von Irland 1703 und 1709, wurde er 1712 nach den Niederlanden versendet, um an Marlboroughs Stelle das Commando zu übernehmen, und die Alliirten um alle Frucht der blutigen und mühsamen Anstrengungen von zehn Jahren zu bringen. So wollten es die Narren, in deren Hände die Königin Anna sich gegeben. Nach seinen Instructionen sollte Ormond zu keiner Belagerung oder Schlacht wirken, daneben Alles, was den Alliirten zum Mißvergnügen gereichen könnte, vermeiden. Er gerieth in eine Lage, nicht minder schwierig, als einst

die seines Großvaters zwischen den Anhängern des Parlaments und den katholischen Insurgenten gewesen. Er enthielt sich nicht nur jeglicher Theilnahme bei der Belagerung von Quesnoy, sondern unterhandelte auch, in der plumpsten Weise zwar, mit den Befehlshabern der fremden, in englischem Solde stehenden Truppen, um ihre Trennung von der alliirten Hauptarmee zu veranlassen. Hätten sie auf seine Lockungen gehört, so war des Prinzen Eugen ganze Armee, und mit ihr das gesamte Niederland in die Gewalt des Feindes gegeben. Aber Ormonds Ueberredungsgabe scheiterte an dem ehrenhaften Sinn der Generale; die Truppen alle schlossen sich der Armee des Prinzen Eugenius an, mit alleiniger Ausnahme von des Baron de Wall Dragonerregiment, Lütticher, und von den Holsteinern, vier Escadrons und ein Bataillon: „weswegen auch unser Prinz dem Baron von Wall und dem Holsteinischen Generalmajor Barner, welche beide in Staatischen Diensten verbleiben wollten, ansagen ließ, daß sie sich nur zu ihren weggegangenen Truppen verfügen sollten, weil man ihrer Person, ohne ihre Leute, bei der alliirten Armee nicht benöthiget wäre.“ Diesen Abfall der Holsteiner von der gemeinen Sache ihrer Stammverwandten scheint die Begeisterung des Jahrs 1848 übersehen zu haben.

„Der General Cadogan hatte unsern Prinzen versichert, daß die Engländer ihren Marsch nach Ypern nehmen, und Dünkirchen besetzen würden, so marschirte auch der duc den 18. Jul. nach Pont-à-Calain, als wann er in die Castellaney von Ypern gehen wollte, daß man sich also ganz nichts übles vermuthete: allein er wandte sich jählings, gieng zwischen Dornick und Ryssel gerad auf Gent los, besetzte die Citadell mit englischen Truppen, welche auf dem platten Lande viel Insolentien verübten. Diese Einnahme verursachte in Holland großes Aufsehen, und furchte man sich, daß die Communication mit der Armee dadurch möchte gehemmt werden, weswegen unser Prinz einen Adjutanten an den duc d'Ormond schickte, und ihme wissen ließe, wie dieser Marsch wider die gegebene Parole liefe, indem er nach Ypern gehen wollen, und versprochen, den Prinzen in seinem Vorhaben nicht zu hindern; allein der duc d'Ormond nahm, ohnerachtet

dessen, auch Brügge in Besitz, und setzte ganz Holland in Forchten, weil man eine völlige Allianz zwischen Frankreich und England besorgte."

Von Dünkirchen fuhr der Herzog für seine Person hinüber nach London, um in der Königin Cabinet und Vertrauen eine gleich bedeutende Stelle einzunehmen. General-Capitaine der Landmacht war er zugleich Hüter der fünf Häfen und Constable des Castells von Dover. In der Nacht vor der Königin Ableben wurde Cabinetsrath gehalten; scheidend sprach Buckingham zu Ormond: „Mylord, Sie haben nur 24 Stunden, ihr Werk zu vollenden und sich des Königreichs (im Namen Jacobs III.) zu bemeistern." Aber Ormond hatte den Muth und wohl auch die Macht nicht, solchen Rath sich zu Nutze zu machen; einige Regimenter waren nicht hinreichend, dem Volke zu gebieten, zumal es mehr denn zweifelhaft, daß sie gegen Marlborough sich würden gebrauchen lassen. Ohne Widerrede gelangte Georg I. zur Krone, für Ormond, wie zu erwarten, eben kein gnädiger Gebieter. Er mußte seine Stelle als General-Capitain niederlegen, wurde zwar zum Lord-Lieutenant von Somersetshire und Mitglied des Geheimraths ernannt, gleich darauf aber durch eine in dem irländischen Parlament ergangene Proscriptionsacte, verbunden mit der Confiscation seiner Güter und der Verheißung einer Belohnung von 10,000 Pf. St. für jeden, der sich seiner Person bemächtigen würde, angefochten. Am 21. Jun. 1715 klagte ihn Stanhope in dem britischen Oberhause des Verraths an, indem er Gent und Brügge eingenommen, um der Alliirten Stellung in Flandern unhaltbar zu machen, überhaupt mit dem französischen General im Einverständniß gehandelt habe. Mehre Redner erhoben sich, ihn zu vertheidigen, zeigten, daß er lediglich den Befehlen der Königin gehorcht habe, nichtsdestoweniger ging die Anklage mit großer Stimmenmehrheit durch. Ohne Hoffnung, vor so leidenschaftlichen Richtern Gerechtigkeit zu finden, entfloh der Herzog mit Bolingbroke nach Frankreich, und der Abwesende wurde als Hochverräther zum Verlust seiner Güter verurtheilt. Am Hofe des Prätendenten mit offenen Armen aufgenommen, folgte er demselben nach Avignon und nach Rom,

während er zugleich eine lebhafte Correspondenz mit den Jacobiten der Heimath unterhielt.

Im Oct. 1715, als Mar den Norden von England bedrohte, erschien auch Ormond an den Küsten, in der Hoffnung, sein den Jacobiten beliebter Namen würde noch schneller einen Aufruhr im Süden hervorrufen. Als das verabredete Zeichen wurden drei Kanonen abgefeuert, aber niemand an den Küsten hörte auf das Signal, und das mit Waffen und Kriegsvorräthen belastete Schiff trug den Herzog nach Frankreich zurück. Eben so erfolglos war ein späteres, durch Alberoni veranstaltetes Unternehmen. Sechstausend Spanier, Waffen für 12,000 Mann, wurden an Bord von zehn Linienschiffen gebracht, und sollten, unter dem Oberbefehl des Herzogs von Ormond, die Richtung nach den Hebriden nehmen, 1719. Es stand jedoch geschrieben, daß jegliche Anstrengung zu Gunsten des Hauses Stuart durch das Schicksal oder durch die Elemente vereitelt werde. Ein heftiger Sturm betraf die Flotte unweit des Caps Finisterre, sie wurde nach Spanien zurückgetrieben, der Feldzug war beendigt. Ormond kehrte nach Avignon zurück, ist auch daselbst zu Ausgang des J. 1746 mit Tod abgegangen. Im Leben der Gegenstand vielfältiger Verleumdungen, fand er im Tode Gerechtigkeit, und dem tapfern, edelmüthigen und freigebigen, wenn auch beschränkten Vertheidiger der Legitimität folgte allgemeines Bedauern. Was er ihr geopfert, ist unglaublich, ihm gehörte beinahe die ganze Grafschaft Kilkenny und der beste Theil der ausgedehnten Grafschaft Tipperary, und in mehren andern Bezirken von Irland besaß er ansehnliche Güter. Sein Gesamteinkommen würde heutzutage wenigstens 300,000 Pf. St. betragen. In Kilkenny, dessen herrliches Schloß man nicht zu Unrecht mit Windsor vergleicht, lebte er mit der Pracht eines Fürsten; sein Hofstaat war ungleich glänzender, als der eines spätern Vicekönigs, hatte ihm aber auch eine unermeßliche Schuldenlast zugezogen. Zweimal verheurathet, hinterließ er keine Kinder.

Saint-Simon war mit ihm durch Vermittlung des irländischen Arztes Hyghens in Berührung gebracht worden, nachdem er, von wegen seiner gesandtschaftlichen Stellung lange dessen

sich geweigert. »J'y consentis, à condition que ce serait sous le plus grand secret à notre retour à Madrid; que le duc d'Ormond se rendrait chez lui, m'y attendrait sans pas un de ses gens dans la maison, se tiendrait dans un cabinet séparé; qu'averti par Hyghens, j'irais à l'heure marquée lui faire visite, je le trouverais seul, et qu'après que mes gens seraient retirés, je passerais dans le cabinet où serait le duc d'Ormond; qu'après la conversation, je le laisserais dans ce cabinet, et reviendrais dans la chambre de Hyghens, d'où je m'en irais, comme ayant fini ma visite; que le duc d'Ormond ne se retirerait que quelque temps après; qu'au palais ni ailleurs, nous ne nous approcherions point l'un de l'autre, et que nous nous saluerions avec la civilité que nous nous devions, mais avec froideur et indifférence marquée. Pour le dire tout de suite, cela s'exécuta de la sorte plusieurs fois chez Hyghens, sans que personne s'en soit jamais aperçu, et notre froideur, si marquée ailleurs, nous donna quelquefois envie de rire.

»Je trouvai dans le duc d'Ormond toute la grandeur d'âme qu'aucun revers de fortune ne pouvait altérer, la noblesse et le courage d'un grand seigneur, la fidelité la plus à toute épreuve, et l'attachement le plus entier au roi Jacques et à son parti, malgré les traverses qu'il en avait essuyées, et auxquelles il était tout prêt de s'exposer de nouveau, dès qu'il pourrait en espérer le plus léger succès pour les affaires d'un prince si malheureux. D'ailleurs, je trouvai si peu d'esprit et de ressources que j'en fus doublement affligé pour le roi Jacques et son parti, et pour le personnel d'un seigneur si brave, si affectionné et si parfaitement honnête homme. Je ne lui dissimulai pas non plus que j'avais fait à Hyghens, les chaînes de notre cour et mon impuissance à cet égard, de sorte que nos entretiens, où il me confia aussi ses déplaisirs sur les méprises du roi Jacques et les divisions de son parti, n'aboutirent qu'à des regrets communs et à des espérances bien frêles et bien éloignées.

»Le duc d'Ormond était à Madrid sur un grand pied de considération de tout le monde et des ministres. Il en était

fort visité et tenait une table abondante et délicate, où il y avait toujours quelques seigneurs et beaucoup d'officiers. Il tirait gros du roi d'Espagne. Il allait presque tous les jours au palais où il était fort accueilli, et je ne l'ai point vu à portée du roi et de la reine qu'ils ne lui parlassent, et quelquefois même en s'arrêtant à lui avec un air de considération et de bonté. Il portait publiquement la Jarretière et le nom de duc d'Ormond. Il ne se trouvait point où on se couvrait; mais d'ailleurs il était traité en tout et partout comme les grands. Il était petit, gros, engoncé, et toutefois de la grâce à tout, et l'air d'un fort grand seigneur, avec beaucoup de politesse et de noblesse. Il était fort attaché à sa religion anglicane, et refusa constamment les établissements solides qui lui furent souvent offerts en Espagne pour la quitter.«

Die eigentlichen Stammgüter erkaufte, nach der Confiscation, des Herzogs Bruder, der jedoch stets die Einkünfte dem rechtmäßigen Eigenthümer zukommen ließ. Dieser Bruder, Karl Butler, Graf von Arran, starb kinderlos und hochbejahrt im Dec. 1758, und es succedirte in dem Stammgut ein Vetter, der von einem Bruder des ersten Herzogs abstammende Johann Butler von Kilcash. Auch diesen, weil er kinderlos, beerbte ein Vetter, Walter Butler von Gallyricken, Vater jenes Johann, der 1791 die Erneuerung des Grafentitels von Ormond erhielt, bei einem Einkommen von 30,000 Pf. so viel möglich die glänzende Hofhaltung seiner Vorgänger beizubehalten suchte, und den 25. Dec. 1795 mit Hinterlassung von sechs Kindern das Zeitliche gesegnete. Der älteste Sohn, Walter, geb. 1770, succedirte als 17ter Graf von Ormond, verkaufte am 20. Januar 1810 das Prisage und Butlerage, das er, nach den Bestimmungen des Decrets vom 12. Febr. 1584 von allen in Irland eingeführten Weinen forderte, um 216,000 Pf. St. an die Krone, wurde im J. 1816 zum Marquis von Ormond und Baron Butler von Lanthony in Monmoutshire ernannt, und starb ohne Kinder, 10. Aug. 1820. Das Marquisat und die Baronie in England waren hiermit erloschen, als 18ter Graf von Ormond, Viscount von Thurles, Baron von Arklow und Erbmundschenk von Irland succedirte

des Verstorbenen Bruder, Jacob Wandesford Butler. Ob er noch bei Leben, weiß ich nicht, jedenfalls hat er eine zahlreiche Familie hinterlassen.

Von allen Butlern hat für Deutschland keiner größere Wichtigkeit erlangt als Richard Walter Butler von Clonebouch oder Clonemore. Irländer von Geburt, Katholik, suchte er, gleich so vielen seiner Landsleute, Glück im kaiserlichen Dienste, als wozu sein Vetter, Jacob Butler, ihm Gelegenheit verschaffte. Der hatte, unter Wallensteins Bestallung, in Polen ein Regiment von 500 Mann angeworben, und zu seinem Obristlieutenant Hrn. Walter angenommen. Eine harte Probe sollte alsbald zu Frankfurt an der Oder das Regiment bestehen. Während der Obrist sich nach Magdeburg in der Kaiserlichen Lager begeben, um für das gefährdete Frankfurt Hülfe zu suchen, blieb Walter daselbst zurück, um sich in die Gefahren der Vertheidigung mit Teuffenbach, Schaumburg, Fernemont, zu theilen. Ihm war das schwächste Quartier der Stadt zugefallen, gleichwohl hat er einen ersten Sturm, mit schwerem Verlust zwar der Seinen, abgeschlagen. Allein auf andern Punkten glücklicher, haben die Schweden letzlich der Stadt sich bemeistert, 3. April 1631. Was von Vertheidigern ihrer Wuth entgangen, ließ Gustav Adolf sich vorführen: schwer verwundet, von Blut triefend, mußte Butler in einer Sänfte getragen werden. Den blanken Degen schwingend, fragte der König, ob er der ältere oder der jüngere Butler sei. Als er der jüngere zu sein bekannte, sprach wiederum der König: „der Himmel hat dich erhalten wollen, indem er nicht zugab, daß du der ältere seiest, denn wisse, du tapferer Rittersmann, wärest du der gewesen, du hättest von meiner Hand sterben müssen.“ Darauf gnädiger sich stimmend, hat der König seinen eigenen Aerzten den Gefangenen überantwortet. Einer derjenigen aber, welche dem Blutbad entronnen, Obrist Herberstein, hat in seinem Bericht an den Kaiser schwere Beschuldigung gegen Butler erhoben, diesem allein den Verlust der Stadt zugeschrieben, und in dem gleichen Sinne zürnte Jacob Butler, der mittlerweile von Magdeburg heimgekehrt, dem zweimal unglücklichen Vetter, der jedoch alsbald die Mittel der Rechtfertigung fand. Gustav Adolf ließ ihm das glänzendste Zeugniß seines

Wohlverhaltens ausstellen, dasselbe von allen Generälen der Armee unterfertigen. Daneben haben die Einwohner von Frankfurt in einer eigenen Druckschrift dem tapfern Butler unsterbliches Lob gespendet, zugleich in schmählichen Worten der kaiserlichen Soldaten Feigheit angeklagt, sie beschuldigt, daß sie St. Johannis Feuer anzündend, die ganze große Stadt dem verheerenden Brande preisgaben.

Sechs Monate währte Butlers Gefangenschaft, dann hat er sich mittels der Summe von 1000 Rthlr. freigekauft. Er eilte nach Schlesien, unter Teuffenbachs Befehl sich zu stellen, vor allem aber, unter dessen Vermittlung, Rechenschaft zu fordern von dem Obristen Behaim, der einer der thätigsten gewesen in der falschen Darstellung der Ereignisse in Frankfurt. Behaim mußte schriftlich revociren, anerkennen, daß Butler gethan habe, was einem mannhaften Rittersmann geziemend. Das Zeugniß wurde nach Wien geschickt, und wirkte entscheidend, daß er demnach glücklicher denn in späterer Zeit sein Vetter Jacob. Den hat so hartnäckig der Neid, »cum virtus semper aemulos pariat,« verfolgt, daß er am Ende genöthigt, den kaiserlichen Dienst aufzugeben, und in Polen ein neues Vaterland zu suchen. Manchen harten Strauß hat er dort gegen die Moskowiter bestanden.

Walter, ein Obristenpatent in der Tasche, begab sich nach Warschau, die Elemente eines Regiments Dragoner, equopedestres, zusammenzubringen. Mit den ersten hundert Mann begab er sich auf den Marsch, wo noch mancherlei Gefahren seiner warteten. In des Großherzogs Swofquitz — den Namen aufzulösen, vermag ich nicht, hat es mir doch Mühe genug gekostet, in Carves Tuccatocont Wallensteins Legaten Torquato Conti zu erkennen — in des Großherzogs Swofquitz Gebiet rotteten sich an 300 Bauern zusammen, den Dragonern aufzulauern. Butler hat aber bei Zeiten ihre betrüglichen Absichten erkannt, und das Verderben, so sie andern zugedacht, auf ihre Häupter zurückgeschleudert. Fortwährend durch die Bauern angefeindet, erreichte er der Herzoge von Teschen Gebiet, wo die fürstliche Wittwe ihm zu seinem Winterquartier die Stadt Schwarzwasser anwies. Solches Quartier haben die Einwohner mit Geld abgekauft, was

sich um so leichter machte, da eben Wallensteins Gebot den Obristen nach Sagan forderte. In Gewaltmärschen dahin gelangt, fand er Gelegenheit, dem Feind schwere Verluste beizubringen, reiche Beute zu sammeln.

Drei Monate lang stand er zu Sagan, dann marschirte er über Leutmeritz nach Pilsen und weiter nach Prag, wo er die Sachsen austreiben half. Nachdem in solcher Weise Böhmen von Feinden gesäubert, wurde ihm aufgegeben, mit seinen 8 Corneten Reiter die Grenzfestung Eger zu hüten. Des Auftrags entledigte er sich in der glänzendsten Weise, in einem einzigen Gefecht erbeutete er zwölf Fahnen, welchen Dienst zu belohnen, Wallenstein dem Regiment Winterquartiere in dem seit längerer Zeit verschont gebliebenen Fürstenthum Jägerndorf anwies. Während des verlängerten Aufenthaltes in Jägerndorf machte der Obrist die Bekanntschaft von Anna Maria Burggräfin von Dohna, oder comitissa de Phondona, wie Carve schreibt, was von Murr sehr glücklich in Fondana verbessert, und hat er sie heimgeführt, ohne doch als Ehemann in seiner kriegerischen Thätigkeit im mindesten nachzulassen. Zu seinen Getreuesten konnte Wallenstein ihn rechnen, bis dahin er selbst aufgehört hat, dem Kaiser getreu zu sein. „Nachdem der Herzog von Friedland den 24./14. Februarii 1634 mit dem Feldmarschalken Ilo, den Grafen Terczka und Kinsky, dem Obristen Butler, Rittmeister Neumann und andern Officirern, beneben acht Compagnien Butlerischer Dragoner, fünf Terczkischen Compagnien Reitern, und etwan 200 Alt-Sächsischen zu Fuß von Pilsen aus zu Eger ankommen, und des Abends zwischen 4 und 5 Uhren daselbst eingezogen, haben alsbald der Commandant daselbst, Terczkischer Obristleutenant Johann Gordon, und dessen Obristwachtmeister Walther Leslie, alle beide Schottländer, zu denen sich auch nachmals der Obrist Butler geschlagen, einen Pact mit einander gemacht, daß sie gedachten von Friedland und die beihabenden Obristen und Officirer aus dem Weg raumen wollten, weil sie verstanden, daß solche uff die Evangelische Seite zu treten gesinnet wären. Welches sie also ins Werk gerichtet. Den 25./15. haben erstgemelte den Feldmarschalken Ilo, beide Grafen Terczka und Kinsky, Ritt-

meistern Neumann, und noch drei andere Officirer auf die Burg zur Abendmahlzeit geladen, welche dann alle willig erschienen. Als aber die Mahlzeit fast vorüber, und die gesetzte Zeit zwischen 9 und 10 Uhren vorhanden, seyn die Wachen auf der Burg und Corps de Guardia auf dem Markt heimlich geschwind gestärkt, das Oberthor eröffnet, und in müglicher Stille ein Trupp Butlerische Dragoner, so Irländer gewesen, eingelassen, deren Officirer sich neben ihnen alsbald auf die Burg, die darauf stracks wieder zugeschlossen worden, verfügt, in das Gemach, da vorgemelte Personen bei dem Banquet sich befunden, mit entblößten Degen eingetreten, und gerufen: Wer ist gut Kaiserisch? Worauf Obrister Butler, Obristleutenant Gordon und Obristwachtmeister Leslie schnell geantwort: Vivat Ferdinandus, vivat Ferdinandus, zur Wehr gegriffen, und zusammen auf eine Seite getreten, die Irländer aber den Tisch auf einen Haufen geworfen, und auf den Feldmarschalk Ilo, die beide Grafen Trczka und Kinsky, wie auch Neumann und andere gedrungen, auf sie gestochen und geschlagen, also daß Ilo, ob er sich wohl etwas gewehret, und Kinsky gleich anfangs geblieben, Graf Trczka aber, wie man sagt gefroren, ist zwar ins Vorhaus kommen, aber doch endlich von den Dragonern mit Musketen zu todt geschlagen worden; Rittmeister Neumann hat sich gleich nach einem empfangenen Streich in die Speißkammer salviret, ist aber auch daselbst niedergefallen und gestorben. Welches alles nach ihrem Belieben, weil die Diener und das Gesind zuvorhero in ein abgelegen Gemach zum Essen geführet und verschlossen, verrichtet worden, und haben Butler und Gordon mit zwei Fackeln darzu geleuchtet.

„Sobald nun die Sachen solchergestalt im Schloß zum End gebracht, hat Obristleutenant Gordon die Wacht in der Burg, Obristwachtmeister Leslie die Wacht auf dem Markt wohl in Acht genommen, Obrist Butler mit seinem Capitain (Devereux) aber von den Butlerischen Dragonern, ungefähr mit 12 Musketiren, denen aber auf dem Fuß mehr gefolgt, aus der Burg zu des Herzogen von Friedland Quartier geeilet. Da nun der Mundschenk, so dem Herzogen einen Trunk Bier in einer güldenen

Schalen gebracht, am ersten an einem Arm verwundet worden. Worauf sie angefangen zu rufen: Rebellen, Rebellen, das Fürstliche Losament mit drei Stößen gestürmet, und hat besagter Capitain den Herzogen, so im Hemd am Tisch lehnend gestanden, aber als der Capitain auf ihn zugeeilet, gegen dem Fenster zu gewollt, mit einer Partisan durchstochen, daß er ohne einig Wort sprechen zur Erden gefallen, und den Geist aufgeben."

Für den wichtigen Dienst wurde Butler mit dem Kammerherrenschlüssel und einer goldenen Kette, woran ein Gnadenpfennig, belohnt, er wurde in den Grafenstand erhoben, und erhielt aus Wallensteins Confiscation die große Herrschaft Hirschberg, Bunzlauer Kreises. Am 16. Aug. 1634 wurde bei Nördlingen geschlagen, für ihn ein eben so heißer als rühmlicher Tag. Ganzer 24 Stunden behauptete er sich in dem gefährlichsten Posten gegen die unablässigen Angriffe der Feinde; sein Obristlieutenant, sein Major fielen, aber keinen Fußbreit Boden hatte er verloren, als endlich Spanier und Kroaten, siegreich auf allen Punkten, zu seinem Entsatz heranstürmten. Es folgte zunächst die Occupation des Würtembergischen Landes, wobei Butler abermals ungemeine Thätigkeit entfaltete. Namentlich hat er, mit acht Regimentern zur Belagerung von Urach commandirt, die Stadt nach zwölftägigen Anstrengungen, 21. Oct. — 2. Nov. 1634, genommen. Von Murr irret also, wenn er Butlers Ableben in den Monat August versetzt, es mag dasselbe in den ersten Tagen des Nov. zu Schorndorf erfolgt sein. In seinen letzten Augenblicken befanden sich die Gräfin und der getreue Walter Devereux, dieser leidend an einer vor Nördlingen empfangenen schweren Verwundung, zu Wiesensteig, dem Schlosse der Grafen von Helfenstein, oder Holstein, wie Carve schreibt, der auch in wehmüthigen Gefühlen zu Schorndorf den bleiernen Sarg, Butlers enges Haus, schaute, doch bedeutenden Trost schöpfte aus der Kunde, daß der Verewigte alle Heilmittel der Kirche empfangen habe. Auch in seinem Testament hat der Obrist einen wahrhaft kirchlichen Sinn bekundet. Zwanzigtausend Thaler verschaffte er den Prager Franziscanern von der Observanz, Behufs der Ausbildung von nach Irland und Schotland zu

versendenden Glaubensboten, 200 Thlr. dem Profeßhaus der Jesuiten, 3000 Thlr. dem P. Peter Wading, damals Kanzler der Universität Prag, damit er sie unter seine Landsleute, die in Prag weilenden armen Irländer vertheile, 500 Thlr. dem P. Patricius, von der Observanz, und die gleiche Summe einem andern irländischen Priester, seiner Schwester 6000, seinem Obristlieutenant Walter Devereux 1000 Thlr., anderer Legate zu geschweigen. Das Regiment erhielt Devereux.

Butlers einzige Tochter überlebte den Kinderjahren nicht, und fiel Hirschberg durch Erbschaft an die Mutter, deren Besitzrecht K. Ferdinand III. in dem Majestätsbrief vom 6. März 1638 bestätigte. Sie ging die zweite Ehe ein mit dem Grafen Hans Christoph Ferdinand von Heissenstein, und verschaffte demselben durch Testament ihre Herrschaft Hirschberg. Aber es machte nach ihrem Tod Thomas Theobald Butler, Abt von Duisko, ein Bruder, wie es scheint, des verstorbenen Generals, im Namen seines Neffen, Thomas Butler von Clonebouch, Anspruch auf die böhmische Herrschaft, welchen zu beseitigen, der Graf von Heissenstein, der ohne Leibeserben, ein Drittel der Herrschaft Hirschberg, oder das seitdem als selbstständige Herrschaft vorkommende Neu-Perstein an die Butler vergleichsweise abtrat. Des Thomas Sohn Richard vererbte die Herrschaft auf seinen im J. 1666 aus Irland nach Deutschland gekommenen Bruder Edmund Butler von Poulastone. Edmund Theobald erhielt von K. Leopold I. am 10. Sept. 1681 das böhmische Incolat und die Bestätigung des gräflichen Ranges. Graf Theobald Wenzel verkaufte die Herrschaft Neu-Perstein an den Grafen von Sweerts und Spork, um 126,000 fl. und 1000 fl. Schlüsselgeld, brachte dagegen durch Heurath mit einer Gräfin von Heimhausen das gleichnamige prächtige Schloß in Baiern an seine Familie. Es befand sich dasselbe noch im Jahr 1816 im Besitze der Gebrüder Sigmund Joseph Hubert und Cajetan Theobald Grafen Butler von Clonebouch genannt Heimhausen. – Wildfremd ist dem irländischen Hause Samuel Butler, der berühmte Dichter des Hudibras, und auch die hessischen Freiherren von Buttlar stehen nicht in den fernsten verwandtschaftlichen Beziehungen zu unsern Butler. –

Von dem h. Thomas und seinem Geschlecht ablassend, gebe ich eine kurze Chronik des ihm zu Ehren benannten Klosters. „Vorzeiten, um die Jahren 580 soll nach Beschreibung Henrici Canisii allhier ein Kloster unter dem Namen Congregatio Sancti Stephani gestanden haben; diese Congregation soll gedauert haben bis zum J. 893. Zu Zeiten Hildeberti, Franken-Königs, ist der heilige Bischoff zu Wormbs, S. Rudbertus, ins Elend verjaget worden, und hat sich 2 Jahr bey dieser Congregation in strengem Leben auffgehalten. Wes Ordens oder Geschlechts diese Congregation gewesen seye, ist eigentlich kein Bericht zu geben.

„Die barbarischen Normander, nachdem sie das Jahr zuvor von Arnolpho, dem König aus Lotharingen, ein grausame Niederlag erlitten, haben sich zu dessen Rach versammlet, zwischen Rhein und Mosel alle Städt, Dörfer, Kirchen und Klöster auff den Grund verbrennt und verwüstet, welches harte Schicksal dann auch dieses Ort betroffen, also daß keine Hoffnung ware, das Kloster in vorigen Stand zu bringen, zumalen da vorgemelter Arnolphus demnach alle Klostergüter zu sich gezogen, und seinem Sohn Zwendeboldo, welcher auff dem Schloß zu Andernach residirte, übergeben; ein gleiches hat sich zugetragen mit den Klöstern Maximin und Echternach, da Arnolphus ihren rechtmäßigen Abten abgesetzt, und seinen obristen Kriegsführer Megingaudum als Abten zu Maximin in alle Güter eingesetzt ꝛc., die Echternacher Güter aber dem Grafen von Lützenburg übergeben. Diese beyden Klöster haben nach dem Tod Arnolphi ihre Güter wiederum zurück bekommen, hiesiges Kloster aber gar nichts; hat also verwüstet bleiben müssen 236 Jahr, nemlich von 893 bis 1129, bis daß endlich durch Unterhandlung und Annahmen des Churtrierischen Erzbischoffen Megineri von einem Ritter Lupoldo (welcher die Klostergüter von seinen Vorfahren geerbt hatte) ão 1129 besagte Güter restituiret worden, jedoch nicht alle.

„Dieser Meginerus hat demnach die alte Kirchenmauern wiederum auffgeführt und solche zu Ehren Gottes und seiner allerseeligsten Mutter und Jungfrau Mariae am 1ten Tag Augusti consecriret. NB. Diese Kirch soll sonsten erbauet seyn worden zu Ehren der vielen Martyrer, welche aus denen Alpengebirgen

verfolget, und allhier von dem Tyrannen Maximiniano (weilen sie in Austrasien wegen erhaltener Victorie denen Götzen nicht wollten opfferen) getödtet worden, wie solches sich zu Andernach in der Pfarrkirchen, in einem Grab, darinnen der Kaiser Valentinianus begraben, auff einer bleyernen Tafel deutlich soll befunden haben. Diese Tafel soll nicht mehr vorfindlich seyn.

„Nachdem nun Meginerus die Kirch neu erbauet und consecriret, hat vieles beygetragen und gestifftet Texwindis, eine Gräfin von Spanheim, Schwester des ersten Abts zu Springiersbach, Richardi. Diese Gräfin hat viele Güter dem Kloster geschenket, und mit Zuthun Megineri und Richardi einige Töchter Ordinis S. Augustini hierhin verordnet, hierüber auch von dem Pabsten Eugenio III. ão 1152 die Confirmation erhalten.

„Diese Texwindis ware die erste Abtissin, und florirte in den ersten hundert Jahren diese Abtey also, daß schon über 100 Geistliche vornehmer Herkunft waren, und damit das Kloster nicht in Unstand gerathen möge, wurde von dem Erzbischoffen Theodorico befohlen, nicht über 100 Geistliche mehr anzunehmen; in diesem und guten Stande verharrte also das Kloster 350 Jahr. Dieweilen aber die dieser Abtey vorgesetzte Pröbste von Springiersbach nicht allein die Klostergüter übel administriret, sondern auch verschuldet, verkaufft, und die Abtey ganz in Rückstand brachten, so wurde, um der Abtey Springiersbach bessern Widerstand zu thun, nach Ableben der Gertraud von Limbach zu einer Meisterin postuliret die Fürstin Margaretha von Bayern, Professe des S. Agnetenklosters binnen Trier. Von dieser Abtissin wurde gleich eine Reformation vorgenommen, und gegen Administration deren Pröbsten mit wichtigen Puncten eingeklagt; obwohlen nun die Abtey Springiersbach sich hierwider äusserst entgegengesetzt, und gar behaupten wollen, daß dieses Kloster von Springiersbach fundirt seye, so seynd doch ihre ungegründete Einwürffe mit ächten Proben umgeworffen worden, die Reformation nicht allein von Johanne Erzbischoffen von Trier, auch dem Pabsten Alexandro VI. anno 1502 confirmiret und ratificiret worden, sondern auch demnach von dem Springiersbacher Abten Johann Print von Horcheim selbsten gutgeheißen und unterschrieben worden.

Diesem Vorgegangenen ungeachtet hauseten die Pröbste nach voriger Art, und dauerten die Streitigkeiten zwischen dieser und der Springiersbacher Abtey bis ão 1523, da wurden die Springiersbacher durch Päbstlichen und Churfürstlichen Befehl zumalen abgesetzt, und ein Probst von Eberhardsclausen substituiret; nach Abgang dieses persuadirte der Abt zu Springiersbach hiesige Meisterin wiederum einen seiner Herren als Probsten anzunehmen, mit Versicherung besserer Wirthschafft. Dieses geschahe auch, und wurde zum Probsten angenommen Richard Müll von Ulmen, und regierten abermals nach voriger Art, eigenherrisch, die Pröbste von Springiersbach, bis anno 1582, da dann endlich hiesigem Kloster die Augen wiederum eröffnet wurden, und leider zusehen mußten, was ein großer Schaden ihnen widerfahren: welchen Schaden das Kloster nicht erlitten hätte, wenn die Frau Meisterin den damaligen Probst, Ludolf von Enschringen, in seiner Caprice gestört, und andere gescheidte Leute gebraucht und consultirt hätte.

„Der Schaden bestunde darinnen: Bela von Wied hatte dieser Abtey Höfe, Länderey, Jagd, Fischerey, Waldung ꝛc. im Wiedischen zu Crüntzelberg, Datzenrod und Gummelscheid, 40,000 Rthlr. werth, geschenkt. Diese Güter hat das Kloster über 100 Jahr in Possession gehabt, bis daß die Graffschafft calvinisch worden, und der Graff die Güter mit diesem Vorgeben eingezogen, weilen sie von seiner Graffschafft und Stammhaus ohne Bewilligung des Pfalzgrafen, als Lehenherren, entfremdet und verschenket worden. Hiesiges Kloster hat sich opponiret, und ist mit Zuthun des Chur-Trierischen Ertzbischoffen demnach folgender Art verglichen worden, daß vorgemeldte Güter alle dem Kloster wie sonst verbleiben sollten, ein zeitlicher Probst aber im Namen der Frau Meisterin sollte alle Jahr den 18ten Tag nach Christtag an dem Gräfflichen Sechendorffischen Hoffgericht erscheinen, und um neue Gnad anhalten; bey Ausbleibungs-Fall soll das Kloster das erste Jahr in Arbitrari-Straff verfallen seyn, das 2te Jahr in doppelte, und das dritte Jahr bey Ausbleibungs-Fall die Güter alle caduciret seyn und dem Graffen zufallen. Es scheinet aber, daß der damalige Probst, Ludolf von Enschringen, zu hoch

gangen, um neue Gnad anzustehen, dann er anno 1583 bey dem Hoffgericht nicht erschienen, weshalben die Abtey in einen halben Thaler Brüchten declariret worden; zweyten und dritten Jahrs ist er ebenfalls nicht erschienen, welchem Ungehorsam nach, laut des Vergleichs, der Graff alle Güter ao 1585 eingezogen.

„Als nun die Caducität vorgangen, hat zwaren damalige Frau Meisterin, Anna von Brambach, protestationes eingelegt, der Graff aber sich hieran nicht gestöret, da man nun gesehen, daß bey dem Grafen nichts auszurichten, wurde die Praetension an Springiersbach gemacht, und dergestalten behauptet, daß der Praelat und Capitel zu Springiersbach sich reversiret, den Proceß gegen den Grafen auff ihre Kösten zu betreiben und hiesig Kloster schadloß zu halten. Der Proceß wurde auch anfangs pro forma am Kammergericht zu Speyer betrieben, weilen aber in beyden Klöstern Zeit und Leut sich veränderten, schliefe der Proceß langsam ein, und wurde von den succedirten Pröbsten der gegebene revers und Versicherung supprimiret, daß solcher demnach nicht mehr vorfindlich ist. Diesem allen ungeachtet führten die Springiersbacher Pröbste noch immer allhier das Regiment und schlechte Wirthschafft, bis daß endlich anno 1700 dieses Kloster durch langwierige Strittigkeit von Springiersbach ganz abkommen, und ware der letzte Probst Friedrich Ludwig von Stein-Kallenfels.

„Was diese Abtey durch sonstige schwere Proceßen, Brand und Kriegszeiten, leider erlitten, lasset sich in kurzem nicht alles anführen, nur dieses melde, daß im Schwedischen Krieg den 8. Januarii 1632 hiesige Frau Meisterin mit allen Geistlichen nacher Andernach flüchten müssen, und erstlich den letzten April dieses Kloster wieder bezogen. Nämlichen Jahrs, am 16. Novemb. wurde die Stadt Andernach eingenommen, und viele ermordet, auch die Kirchen und Stadt zweymal ganz geplündert. Damalen bliebe diese Abtey wegen vielen, dem Obristen Wilhelm von Bunkerdorff gemachten Präsenten zwar verschonet, folgenden Jahrs aber, den 21. Februarii 1633, wurde von dem Obristen Josias von Ranzau Kelterhaus, Mühl, Scheuren und alle Stallungen ganz abgebrennt, und die Abtey auff das äusserste ausgeplündert; der Raub ist in Andernach verkaufft worden, kein

einziger Burger hat dem Kloster was zuruck gebracht, das große Capituls=Siegel ist auch in der Stadt gekaufft worden. Gott gebe, daß mit solchem nur kein Mißbrauch geschehen seye! Am 27. besagten Monats Februarii kame der Major von Hatzfeld mit 40 Mann ins Kloster, so zum Schaden der Abtey viele Excessen begangen.

„Am 12. März wurde Andernach vom Graffen von Isenburg beschossen, und haben alle Officier hier im Kloster gelegen. Am 21. wurden alle Victualien dieses Klosters abermalen geplündert, und am 24. Andernach eingenommen und ausgeplündert. Am 24. Decemb. wollte der Obrist Rantzau Andernach anzünden und alles niederhauen lassen: die Losung ware Mord, Matz und Brand. Er wurde aber mit Verlust 40 Mann zuruckgeschlagen. Der damalige hiesige Probst wurde mit bis vor Andernach geschleppt, und wurde mit 31 Goldgülden rantzioniret. Bey diesem Krieg haben die Klosterhöff viel Unheil und Brand erlitten.

„Nach diesen Kriegsfatalitäten wollte anno 1643 Andernacher Ambtmann und Ambtsleut von dieser Abtey die Frohndiensten prätendiren, weilen sich aber das Gotteshaus geweigert, seynd Pferde, Kühe und Revenuen dem Kloster vom Ambtmann, Freiherren von Bassenheim, arrettiret worden; obwohl nun zwar das Kloster reussiret, so hat es doch hierbey vielen Schaden gehabt, auch hatte diese Abtey um nämliche Zeit mit dem Grafen von Wied, mit denen Gemeinden zu Leudesdorf, Rheinbrohl, Plaidt, Bodendorf, wegen Kriegscontributionen und Schatzungen schwere Processe. Damalige Frau Meisterin, Sophia Agnes von Ahr zu Holzheim stunde bey Pabsten Innocentius X. um Confirmation aller Klosterprivilegien an, erhielte auch solche ao̅ 1645, wodurch dann diese Abtey in ihren Proceßen reussirte. Diese Confirmation sowohl, als alle Privilegien, scheinen bey diesen Zeiten nicht mehr zu gelten, indem diese Abtey die Zollfreyheiten, Entübrigungen deren Kriegscontributiones und anderer Lasten nicht mehr wie vormals gaudiret.

„Anno 1629, den 5ten Julii, ist mit Zuziehung des Abten zum Laach und einiger Geistlicher, das Grab des H. Isiberti,

gewesenen Vorstehers dieses Klosters, eröffnet worden, darin sich in einem steinernen Sarg das heilige Haupt und verschiedene kleine Gebein durcheinander, mit einem ziemlichen Stück von einer Stola vorgefunden.

„Dieses habe bey Einrichtung hiesigen Archivii aus alten documentis und Annotationsbüchern hiesigen Klosters Archivii zusammengetragen, zur Nachricht der Lebenden und folgenden. Nur ist zu beklagen, daß hiesiges Archivium von denen Herren Pröbsten nicht besser durchlesen und verwahret worden, so würden einestheils die versplissene oder entführte Brieffschafften und Proceßacten vollkommener und in besserer Ordnung sich vorgefunden haben, auch anderntheils, wegen Abgang der verkommenen Brieffschafften nicht so vieles Gerechtsam zu Grund gegangen seyn.

„Beschrieben Sanct Thomas, anno 1772, und beschlossen den 17. May durch mich Franz Emmerich von Quadt, Capitularem, Archivarium, Bibliothecarium und Secretarium der adelichen Abtey Siegburg.“

Des Klosters erste Vorsteherin seit 1127, die selige Terwindis, keineswegs, wie man doch will, eine Gräfin von Sponheim, starb 28. April 1149. Ihr folgte, 2) Jutta, die angebliche Pfalzgräfin, † 28. April 1155. 3) Hedwig von Isenburg, gest. 24. März 1160. 4) Gerberg von Waldeck, † 27. März 1167. 5) Terwindis von Nassau, gest. 3. Febr. 1178. 6) Irmgard von Wied, 13. Febr. 1187. 7) Ida von Landskron (?), 22. Febr. 1190. 8) Benigna von Fayen, 5. April 1192. 9) Clarissa von Virnenburg, † 7. Sept. 1199. 10) Aleidis von Cottenheim, 1216. 11) Sophia Burggräfin von Hammerstein, 1249. 12) Gertrudis von Isenburg, 11. Jun. 1255. 13) Lucardis von Covern, 13. Oct. 1275. 14) Mechtild Burggräfin von Rheineck, 28. März 1292. 15) Hildegard von Virnenburg, 1303. 16) Kunegundis, wird den 9. Oct. 1311 genannt. 17) Adelgundis Gräfin von Wied, † 1317. 18) Hildegardis von Treiß, † 1330. 19) Sophie von Spiegel, 1342. 20) Hildegard von Hagen, 1344. 21) Katharina von Kempenich, saß nur 4 Monate, gest. 1344. 22) Agnes von Kempenich, 1367. 23) Bela von Monreal, 1397. 24) Elsa von Scheiden, 1417.

25) Beatrix von Spiegel, 1429. 26) Hildegardis, Hilla von Senheim, wird 1437 und 1452 genannt, und starb 1461. 27) Katharina von Selbach, starb 1461, nachdem sie 7 Monate gesessen. 28) Agnes von Selbach, 1467. 29) Gertrudis Mant von Limbach, 11. Jun. 1499. 30) Margaretha, Pfalzgräfin bei Rhein, wurde aus dem Kloster zu St. Agneten in Trier postulirt 1499, und führte die Reform ein. 31) Magdalena von Schönhals, gest. 1528. 32) Anna von Esch, 26. Dec. 1532. 33) Christina Print von Horcheim, genannt von der Brohl, 31. Jul. 1557. 34) Anna von Brambach, 19. April 1562. 35) Katharina von Deusternach, resignirte 13. Sept. 1594, nachdem sie 32 Jahre lang Aebtissin gewesen, und starb den 16. Febr. 1596. 36) Maria Haust von Ulmen, erwählt 13. Sept. 1594, gest. 22. Jul. 1612. 37) Anna Elisabeth von Flersheim, gest. 10. Febr. 1623. 38) Maria von Rolshausen, wurde durchaus gegen ihren Willen einmüthig zur Vorsteherin erwählt, auch genöthigt die Würde anzunehmen. Sie betete aber inbrünstig zu Gott, daß er sie aus diesem Leben, aus einem Amte, dessen sie unwürdig sich erachtete, abrufen möge, und fand ihre Bitte Erhörung, sintemalen sie den 7. Jun. 1624 mit Tod abgegangen, coelo quam terra dignior, cum rarum in foemina sit, honorem demissionis studio subterfugere, tantoque avidius regat, quanto minus ad hoc nata est. 39) Anna Maria Katharina Schilling von Lahnstein, gest. 9. Jun. 1631. 40) Anna Haust von Ulmen, † 28. März 1635. Unter ihr war Priorin Christina von Metternich zu Mülenark, gest. in dem Alter von 81 Jahren, den 2. Januar 1660. „Man fand der Brust der Verstorbenen in leuchtender Schrift dreimal das allerheiligste Namenszeichen I H S und darunter zweimal den Namen MRÆ eingegraben, eine deutliche Anzeige des Schatzes, welchen sie lebend in ihrem Gemüth bewahrte. 41) Sophie Agnes von Ahr zu Golzheim, gest. 10. Oct. 1674. Zu ihren Zeiten hat Papst Alexander VII., der einstens in dem Laufe seiner Legation als Fabius Chigi St. Thomas besuchte, den Leib des h. Märtyrers Serbandus dahin geschenkt. Deß Ueberbringer war Heinrich Christoph von Wolframsdorf, der ein Zögling des Collegium

germanicum zu Rom, nach St. Thomas kam, wo zwei seiner Schwestern Chorfräulein. Davon erzählt Browerus: »Recens ego monasterio illatum, capsaeque etiamnum portatoriae inclusum, ac sacro quodam odore spirans, coram veneratus sum.« 42) Anna Sidonia von Wolframsdorf in West-Greußen, erwählt 23. Nov. 1674, starb 8. März 1692. 43) Juliana Katharina Christina Schütz von Holzhausen, erw. 1692, † 26. Aug. 1707. 44) Lucia Katharina von Breidbach-Büresheim, erw. 3. Oct. 1707, gest. 27. Jul. 1718. 45) Isabella Maria Rosina von der Hees zur Hees, geb. 8. März 1679, erw. 29. Aug. 1718, hat zuerst den Titel Aebtissin, statt des bisherigen, Meisterin, erhalten, denselben auch, zusamt dem Gebrauch von Hirtenstab und Brustkreuz, auf ihre Nachfolgerinen vererbt. Sie starb den 24. Jul. 1757. 46) Josepha Karolina Nagel von Loburg, erw. 29. Aug. 1757, starb, 71 Jahre alt, den 11. Jul. 1777. 47) Maria Sophia von Boyneburg zu Lengsfeld, erw. 12. Aug. 1777, starb 8. März 1792. 48) Amalia Truchseß von Wetzhausen, erw. 1792, sah sich durch die Annäherung der Franzosen gezwungen, das Kloster zu verlassen, und flüchtete mit dem gesamten Convent nach Drolshagen in Westphalen, einzig vier Handwerksleute im Kloster zurücklassend, welches hierauf in der Nacht vom 22—23. Oct. 1794 ein Raub der Flammen geworden ist (Abth. I. Bd. 1. S. 237 und 270). Für immer von dem Altar, dem sie sich verlobt, getrennt, verlebte die letzte Aebtissin von St. Thomas den Abend ihrer Tage zu Leudesdorf, dort ist sie, in dem Alter von 63 Jahren, den 30. Dec. 1811 verstorben, und den 2. Januar 1812 beerdigt worden.

In dem Unglücksjahre 1794 waren, die Aebtissin und die Priorin, Ernestina von Ritterich zu Rathmannsburg ungerechnet, der geistlichen Fräuleins eilf: Charlotte von Schaumberg zu Klein-Ziegenfeld, Karoline von Wildenstein zu Marlesreuth, Katharina Barbara von Boyneburg zu Lengsfeld, Franzisca von Muffel zu Ermreuth, Friderike von Bünau zu Dörnhofen, Maria Anna von Lipsdorf zu Rogosinsky, Amalia von Warnsdorf zu Grobnitz, Josepha von Warnsdorf zu Grobnitz, Ottilia von Berg zu Seinsfeld, Maria Teresa von Reichlin zu Meldegg, Friderike von Singer zu Mosau. Wenige Jahre vorher hatte Eichhof in

der Historisch geographischen Beschreibung des Erzstiftes Köln gerühmt: „Das adeliche Nonnenkloster St. Thomas, welches unter die seltenen gehört, worinn sich der Adel noch unvermischt erhalten hat, und worinn eine solche Ordnung, Lebensart, Gastfreiheit und Leutseligkeit in der Aufnahme und Behandlung der Fremden herrschet, daß man ihm zu Gefallen sich in unsern reformationsseligen Zeiten fast mit dem Nonnen- und Mönchengeschlechte wieder aussöhnen möchte; die Einkünfte desselben sind sehr beträchtlich," 12,000 Rthlr. Neben vielen einzelnen Gütern zu beiden Seiten des Rheins besaß das Kloster wohl ein Drittel der herrlichen und ausgedehnten Markung von Andernach. Die letzte Conventualin, Maria Teresa von Reichlin zu Meldegg, starb zu Leudesdorf, 11. Jul. 1853, in dem Alter von 86 Jahren; sie war zu Regensburg geboren.

Das ausgebrannte Kloster wurde ein Domainengut, und als solches samt den im Umfang der Ruine belegenen, zum Theil unbebauten 82 Aren Land, ferner 2 Hektaren 7 Aren 54 Centiaren Ackerland, 69 Aren 14 Centiaren Gärten, 1 Hektar 38 Aren 36 Centiaren Wiesen, am 7. Fructidor J. XI. um 11,000 Franken verkauft, wie auch mit den drei Klostermühlen geschah. Davon wurde die erste den 29. Januar 1807 um 13,100 Franken, die zweite den 18. Juni 1807 um 17,700, die dritte an demselben Tage um 14,200 Franken verkauft. Der Ankäufer, Hr. Nebel, legte dort eine Gerberei an, was ihn zu verschiedenen Bauten veranlaßte. Nach seinem Tode wurde das Klostergut noch weiter zerstückelt. Seinem Sohne blieb einzig ein Garten, in das übrige Eigenthum theilten sich die königliche Regierung und ein Hr. Mertens, der die Gerberei fortsetzt. Die Regierung hat ihr Antheil zu einem Irrenhause verwendet, auch dafür bedeutende Bauten angeordnet. Es war dasselbe ursprünglich für 40 Irren berechnet, und selbst für diese Zahl, die man für viel zu hoch gegriffen hielt, ergab sich von Seiten der Landräthe lebhafter Widerspruch. Gegenwärtig sind der Irren 200, und ist für diese, der mancherlei vorgenommenen Vergrößerungen ungeachtet, der Raum so beengt, daß Pensionisten schlechterdings nicht aufgenommen werden können. Die Anstalt ist wohl gehalten und geleitet, und

von ihr als Merkwürdigkeit zu berichten, daß sie, obgleich nur incurablen Kranken bestimmt, schon manchen Genesenen entlassen konnte, was nicht von allen Anstalten, die sich lediglich mit heilbaren Irren beschäftigen, gerühmt wird. Der Kopf erfordert hier einen jährlichen Aufwand von 100 Thlr. Von den ursprünglichen Klostergebäuden ist nichts erhalten denn ein Stück Kreuzgang, jetzt als Stall benutzt, und die ungemein zierliche St. Michaels-Capelle, im vollendeten Rundbogenstyl. Es schreibt Lassaulx: „Diese Kapelle im Aeußern durch eine schöne Bogenstellung merkwürdig, im Innern durch ein rein römisches Kreuzgewölbe, d. h. ein solches mit geradlinigen, horizontalen Scheitellinien, ist hierdurch, so wie durch ihr bestimmtes Datum von besonderm Kunstwerth, daher um so mehr zu bedauern, daß sie vor einigen Jahren in Zellen für tobsüchtige Irren umgewandelt worden. Glücklicherweise ist das Gewölbe stehen geblieben; es bleibt daher die Möglichkeit, wohl gar die Wahrscheinlichkeit, sie einstens wieder hergestellt zu sehen, zumal jede Irrenanstalt gewiß einer Kirche bedarf, und nach den neuern Erfahrungen in der Irrenbehandlung dergleichen Zellen für unnöthig, ja für schädlich erklärt werden." Vordem enthielt die Capelle das Grabmonument des h. Isinbert, mit der folgenden Inschrift:

Qui mare, quique solum clarus virtutibus ornat,
Conditus hoc tumulo, Isenberto nobilis ortu,
Ordine divi Augustini, qui laude perenni
Exornat sese et gestis praestantibus orbem
Ac veluti speculum nitido splendore coruscans
Cernitur ingenti fulgere in lumine lumen
Angelus aeternae cohonestans gaudia vitae
Miraclis complet mundum, virtute superna
Dum caro mutatur, cum Christo glorificatur,
Discedens felix, in dextra parte locatur.
Esto memor nostri, qui te cum laude precamur,
Ut tecum matres, puerique, senesque regamur.

Der letzte Vers deutet auf die vielfältigen, an diesem Grabe vorgekommenen wunderthätigen Heilungen. Die Kranken, schwindsüchtige Kinder vornehmlich, wurden über den Grabstein gelegt

und dazu gebetet; das Gebet setzte man 9 Tage lang fort, und es erfolgte entweder Genesung oder Erlösung durch den Tod. Gegenwärtig ist die Capelle, so viel nothwendig, restaurirt, dem Gottesdienst der Anstalt, und zwar in der Eigenschaft eines Simultaneums bestimmt. Die Gebeine des h. Isinbertus, eigentlich Konrad genannt, ruhen für jetzt zu Andernach in der Pfarrkirche. Ueber dem Portal der schönen Klosterkirche thronte St. Johannes der Täufer, ihm zur Rechten Texwindis, zur Linken Bertus, vielleicht ein Propst aus alter Zeit. In der Rolle zu seinen Füßen hieß es: Rogo te flos virginitatis respice me gratis, unter Texwindis: Texwindis veniam petit hic prostrata Mariam. Nach dem h. Johannes wird auch das zierliche Capellchen an dem kurzen Wege zu dem Coblenzer Thor in Andernach genannt.

Eich, Nikenich.

In der entgegengesetzten Richtung führt ein Feldweg nach dem Kirchdorf Eich, das von Andernach eine halbe Stunde, an dem Rande des Andernacher Waldes gelegen, mit den Markungen von Nikenich, Kell, Kretz, Plaidt und Andernach grenzt, jedoch nicht Cölnischer, sondern als ein Bestandtheil der Pellenz Trierischer Herrschaft gewesen ist, wie es denn in der Mayener Amtsbeschreibung heißt: „Eich ist ungefähr 31 Burger stark, hat 578 Morgen Ackerland, 16 Morgen Wiesen, 60 Morgen Wingert. Hr. von Bornheim oder Olbrück hat das Bannbackhaus, und ziehet deswegen von der Burgerschaft 5 bis 6 Malter Korn. Hofleut daselbst haben die Herrschaft Olbrück, die Abteien Siegburg und St. Thomas. Es liegt auch in des Ortes Bezirk, recht am Saum des Andernacher Walds, nach Kell zu, der adliche Hof Kray, welcher dem Hrn. von Eler in Bonn zuständig ist. Mit diesem Hof hat der Ort Eich viel Händel gehabt. Hat einen Büchenwald, Vertheils genannt, ad 40 Morgen groß, noch einen Büchenwald, der Sattel genannt, ad 18 Morgen, einen Eichenwald, längs die Nikenicher Gerechtigkeit, ad 40 Morgen groß, einen Eichenwald, der Erstbüsch genannt, langs dem zu dem

Hof Kray gehörigen Wald. Hat viele Hecken, über 60 Morgen, welche aber theils dem Kloster St. Thomas, dem Hof Kray, der Herrschaft Olbrück und dem Kloster St. Martin in Coblenz zustehen. Zehntherr ist das Stift S[ti] Castoris zu Coblenz zu zwei, Pastor zu ein Drittel. Im Besitz der Jagd ist ein zeitlicher Erzbischof, Graf von der Ley, Freiherr von Büresheim, Hr. von Bornheim wegen Olbrück. Collator der Pfarrei ist das Stift zu S. Castor binnen Coblenz, welches auch wegen dem ziehenden Zehnten die Kirch zu bauen schuldig. Es ist dieselbe der h. Katharina geweihet. Pfarr- und Schulhaus hat die Gemeind zu bauen und zu unterhalten."

In Eich besaß das davon benannte Rittergeschlecht zwei Burghäuser, das eine neben der Kirche, deren Thurm vielleicht ein Ueberbleibsel des Burghauses, das andere am Ausgang des Oberdorfs. Peter von Eich, Ritter, kommt 1262 und 1265 als Zeuge vor. „Anno 1269 Montag post Urbani hat Gottfried der älter Herr zu Eppenstein und Gottfried sein Sohn ihr Theil des Schloß zu Olbrücken mit allen Renten zu solchem Schloß gehörig, Petern von der Eich Rittern für 660 Mark Cölnisch gemeiner Pfennig in Pfandweis zu Lehen angesetzt, wie Lehensrecht, ewiglich zu besitzen, und nach seinem Tod auf seine eheliche Hausfrau, Kinder und rechten Erben zu fallen," und stellen am Samstag nach Epiphaniä 1271 Bruno Herr zu Braunsberg, und Isalda, Eheleute, demselben Peter von Eich eine der vorhergehenden durchaus gleichlautende Urkunde aus über den Theil der Burg Olbrück, »ipsos contingentem«. Peter wird noch 1278, Paul von Eich 1293 und 1299, und als der Vater eines andern Paul und eines Peter genannt. Peters Wittwe, Iliane gerieth mit ihrem Schwager Paul zu Streit, der doch am Sonntag nach Petri und Pauli 1318 durch erbetene Schiedsleute abgethan wurde. Laut des Vertrags soll Paul das rothe Haus auf Olbrück, dann das neue Haus vor der neuen Feste, oder das sogenannte Bürglein haben. Dagegen wurde Peters Kindern und ihren Erben zugesagt, daß sie die Capelle im rothen Hause ungehindert besuchen, daselbst Messe hören und ihr Gebet verrichten mögen. Das übrige Eigenthum, namentlich auch die

Güter zu Bettingen, sollen unter Oheim und Neffen gleich vertheilt werden. Paul von Eich, Ritter, wird 1306 genannt, empfängt 1307, zugleich mit seinem Bruder Peter, von Johann von Braunsberg und Agnes, Eheleuten, zu Afterlehen das Antheil an dem Cölnischen Lehen Olbrück, befindet sich unter den Helfern des Erzbischofs Heinrich von Cöln in der Fehde mit den Grafen von Jülich und Berg, wie auch unter den Raitleuten, die durch Spruch vom 1. Jul. 1309 der Fehde ein Ende gaben, und bekennt 1324, daß alle Güter zu Cochem, Clotten, Cond, Kern und Ediger, die ihm aus dem Nachlasse seines Oheims, Kuno von Bettingen zugefallen, Trierische Lehen sind, über welche er, Herr zu Olbrück und Bettingen, und über das Burglehen zu Neuerburg, 1327 einen Revers ausstellt. Ein Bruder von ihm könnte sein Walter von Eich, Domherr zu Trier 1302—1320.

Ein späterer Paul wird 1328 zu einem Raitmann erkoren für alle Zwistigkeiten, welche sich zwischen dem Erzbischof Balduin von Trier und der Gräfin Loreta von Sponheim in Betreff der Sühne erheben mögen. Ihm und seiner Hausfrau Lise verkaufte Graf Johann von Sponheim am 2. Febr. 1336 Obermendig, Volkesfeld, Rembach und Trimbs mit Gerichten, Korngülten u. s. w. um 1200 Pfund Heller. Am 9. Dec. 1344 bekennen Gerhard von Landskron und Gerhard, sein ältester Sohn: „Daß wir um sonderliche Gunst und um Magschaft die wir han zu Pauls dem Vogt von Zissen, Herrn zu Olbrück, unserm Neffen. So han wir ihm Vorwort gethan und Gelöbniß, so welche Zeit daß die Kirchspielskirche zu Königsfeld erfällt oder ledig wird nach Tod Johanns, meins Sohns, als Gott über ihn gebiet. Ist das dann, der Vogt von Zissen eingen ehelichen Sohn hat, der sein ehelich Kind ist, dem wir dann zu der Zeit die Kirche geben mögen mit Gott und mit Recht, dem sollen wir dann thun und reichen eine Gift an der Kirchspielskirchen um Gottes Willen und um Freundschaft." Pauls geschieht die letzte urkundliche Erwähnung, als er auf Bitten von Richard, Arnold und Georg von Soleuvre, den mit Gerhard von Landskron abgeschlossenen Sühnebrief besiegelte, Donnerstag nach Agathen 1345.

Es wurde dieser dritte Paul ein Vater von drei Söhnen, Friedrich, Paul IV. und Heinrich. Paul IV. Herr zu Olbrück, den man nennt Vogt zu Zissen und zu Waldorf, Johann von Randeck, Werner und Johann von Schönenburg, auf der einen, und Richard von Eltz der Vogt zu Rübenach, samt seinen Brudersöhnen Peter und Johann, auf der andern Seite, bekunden, „daß wir um allsolche Zweiung, die wir gehabt von wegen der Kirchengift zu Rübenach, einträchtig gekoren han Herrn Lancelot von Eltz und Winand von Waldeck die uns also beschieden han ꝛc.“ Er besiegelte auch, Montag nach Mariengeburt 1352, den Tauschvertrag um zwei Leibeigene zu Königsfeld, als welche seine Mutter, Lise Frau zu Olbrück, etwan eheliche Frau Hrn. Pauls von Eich, an Gerhard von Landskron überlassen hatte, „mit gutem Vorrath und Willen Hrn. Pauls des Vogts von Zissen, Herren zu Olbrück, und Hrn. Henrich seines Bruders, an den die Herrschaft von Olbrück, die ich besitze, fällig ist.“ In der Urkunde von 1362, worin die Stadt Andernach den Einwohnern von Ober- und Niederbreisich das Bürgerrecht ertheilt, werden namentlich Paul von Eich und der Burggraf Johann von Rheineck ausgenommen. Aus Pauls Ehe mit Elisabeth von Hadamar kam eine Tochter, Agnes, welche aber kaum die 1412 als Hausfrau des Johann von Metzenhausen vorkommende Agnes von Eich sein kann. Denn als deren Mutter wird Else Mant von Limbach genannt.

Friedrich, der älteste Sohn Pauls III. besaß Schloß und Herrschaft Olbrück, Vogtei und Herrlichkeit Waldorf, und das Schloß Bettingen, von allem die Hälfte, zusamt der Vogtei Zissen, scheint aber noch vor dem J. 1352 mit Tod abgegangen zu sein, da keine Rede von einer durch ihn gegebenen Genehmigung des unter dem besagten Jahr angeführten Tauschvertrags. Seine und der Margaretha von Eich Tochter wird im J. 1390 mit Wilhelm von Orsbeck verheurathet, und brachte in die Ehe einen bedeutenden Antheil der Herrschaft Olbrück, väterliches wie mütterliches Erbe.

Ein Bruder Pauls III., Heinrich, wurde in der Ehe mit Lucia ein Vater von drei Söhnen, Johann, Heinrich, Reinhard. Johann, Simons von Kempenich Gefangner, mußte die Sühne

vom J. 1373 eingehen; als sein Sohn wird der vor dem Jahr 1399 verstorbene Paul bezeichnet. Mit diesem hat sein Oheim Heinrich 1396 einen Theilungsvertrag über die Burg Olbrück und davon abhängende Güter errichtet. Im J. 1398 bekannte der nämliche Heinrich, daß er Bettingen als des Erzstiftes Cöln offenes Haus und Lehen besitze, und 1401 empfing er von Erzbischof Werner von Trier das Schloß Rauschenberg, solches seine Lebtage als Trierisches Lehen zu halten. In demselben Jahr beschwor er den neuen Burgfrieden auf Olbrück. Am 28. Oct. 1403 bekannte er, in Gemeinschaft seiner Hausfrau Lise, daß nicht er, sondern sein Oheim, Burggraf Heinrich von Rheineck berechtigt sei zu dem Gut in Ober-Mendig, so weiland Paulus von Eich von dem Grafen Johann von Sponheim erkauft hat. Am 11. Jun. 1403 hatte er seinen Willen gegeben zu der Hilligberedung seines Sohnes Heinrich mit Kunegunden, der Tochter Gerhards von Tomberg, „also daß Hr. Friedrich Herr zu Tomburg und zu Landskron, der Kunegunde Antherr, Heinrich und Kunegunden zu Hilligsgabe geben soll 1700 rheinische Gulden, gut von Gold und schwer von Gewicht. Und soll sie davor beweisen an 170 derselben Gulden jährlicher Renten an sein Gut und Herrlichkeit zu Vallendar und Birresdorf." Vollzogen wurde die Ehe 1411, Kunegunde starb aber vor 1419, und am 28. Oct. 1419 beurkundet Heinrich von Eich Herr zu Olbrück, „daß ich um solche Forderung und Ansprach, als ich an Hrn. Friedrich Herren zu Tomburg und zu Landskron gelegt und gethan hatte, um solchen Anfall, als ich meinte angestorben wäre von Friedrich, Hrn. Gerhards Sohn von Tomburg, meinem Schwiegerherren, den beiden Gott gnade. Um die Ansprach und Zweiung niederzulegen, so ist eines wissentlichen Hillichs und Erbfreundschaft geräumt und gedingt, daß zu der Ehren Gottes und ihrer beiden Seelen Heil sein müsse, zwischen Peter von Eich Herrn zu Olbrück meinem Bruder, und Kraffts von Saffenberg und Elisabeth, seiner ehelicher Hausfrauen ihre Tochter Gertrud; und hat Krafft dem Peter mit Gertrud zu Mitgabe und Hilligs Vurwarten gegeben zu rechter Erbschaft zu besitzen solch Theil der Burg, als Hr. Gerhard selig, Hrn. Friedrichs Sohn, zu Tom-

burg hatte und besaß: Schloß, Land und Leute, und auch die Dörfer, Höfe mit Namen Roitzheim und Billig, die Höfe zu Meckenheim und zu Bornheim. Fort han Krafft und Elisabeth, Eheleute, Peter meinem Bruder und Gertruden gegeben hundert rheinische Gulden jährlicher Renten, die sie beweiset han alle Jahre zu heben auf St. Martins Tag, und mögen Krafft und Elisabeth die hundert Gulden Renten mit 1000 Gulden wiederlösen. Und hiermit ist Gertrud verzichtlichen bestatt, und hant Peter und Gertrud verziehen auf alle Burgen, Schlösser, Land und Leute, die ihnen ersterben mögen. Es wäre dann Sache, daß Kraffts und Elisabeths eheliche Söhne ohne Leibes eheliche Geburt, von ihnen geschaffen, von Todes halben abgingen, so mögen Peter und Gertrud oder ihre Erben die vorgenannte Mitgabe wieder einwerfen, und stehen sie oder ihre Erben zu all dem Recht, darzu sie geboren sind."

Peter starb vor der Zeit, seine Wittwe nahm noch zwei Männer, den Johann Walbott und den Wilhelm von Sombreffe, seine Tochter Elisabeth aber wurde nachmalen an Gotthard von Drachenfels verheurathet, und vererbte auf ihre Kinder den übrigen Antheil an Burg und Herrschaft Olbrück. Ein Bruder Heinrichs und Peters, Hermann von Eich, Burggraf zu Manderscheid, besiegelt Urkunden von 1394 und 1398. Er hinterließ die Söhne Werner und Hermann. Jener, Amtmann zu Manderscheid 1405, reversirt sich 1421 als Amtmann zu Hammerstein; 1413 waren ihm die durch den Tod des Wilhelm Beissel von Gymnich heimgefallenen Güter verliehen worden. Er scheint eine einzige Tochter hinterlassen zu haben, des Gerhard von Schönborn Hausfrau. Mit seines Bruders Sohn Wilhelm ist vor 1507 das Geschlecht ausgestorben. Denn eine andere Linie, deren Begründer, Georg, in dem Theilungsvertrag von 1318 als Inhaber eines Burgmannssitzes auf Olbrück vorkommt, war wohl früher abgegangen. Georg könnte ein Bruder Pauls I. gewesen sein. Der eine seiner Söhne, Matthäus, kommt 1335—1347 als Domdechant in Trier vor, der andere, Georg, war 1345 einer der Genossen des für Olbrück abgeschlossenen Burgfriedens und hielt sich in der Kempenicher Fehde zu den Rothärmeln. Seine drei Söhne,

Peter, Richard und Dietrich, verpflichteten sich 1349 dem römischen König Karl zu dienen mit 10 Helmen gegen Empfang von 750 kleinen Gulden. Richard und Peter hatten pachtweise des Stiftes St. Castor Zehnten zu Eich übernommen, laut eines Reverses vom Dienstag nach dem zweiten Sonntag in der Fasten 1366. Im J. 1360 hatte Richard von Erzbischof Boemund II. das Schloß Baldenau zur Wohnung erhalten, und seiner Hausfrau Ida von Stein wurde 1373 auf ihre Lebtage von Erzbischof Kuno das halbe Schloß Neumagen verliehen. Dietrich, Domherr zu Trier, verkaufte 1369 sein Haus in Trier, genannt zur Eich, an den Chorbischof Ruprecht von der Saarbrücken, und mag wohl um dieselbe Zeit seine Präbende resignirt haben, um, nach dem Grundsatz, quatuor minores non prohibent septem uxores, eine Frau sich beizulegen. Im J. 1374 bewitthumte er seine Hausfrau Elsa, Tochter des Richard Hurt von Schöneck, mit seinem Antheil an Olbrück, wozu der Lehensherr, Graf Wilhelm von Wied, seinen Willen gab. Peter, der älteste Bruder, gewann in der zweiten Ehe mit Johanns von Hoheneck Wittwe, mit Irmgard von Homburg die Töchter Maria, Elisabeth und Margaretha. Maria heurathete den Friedrich von Schöneck, Elisabeth dessen Bruder Philipp, Margaretha nahm, als Friedrichs von Eich Wittwe, den zweiten und den dritten Mann, den Walter Blankart von Ahrweiler und den Heinrich Grell von Waldeck, gewann aber einzig in der ersten Ehe die an Wilhelm von Orsbeck verheurathete Tochter Katharina. Gotthard von Eich, 1424, und Philippa von Eich, die noch 1504 als Gemahlin des Johann von Mielen genannt Dieblich vorkommt, gehören einer andern Familie an, wie durch das Wappen nachgewiesen. Jenes der Eich aus der Pellenz zeigt im silbernen Felde eine schwarze Eiche und als Helmzier einen silbernen Brackenkopf mit schwarzem Halsband. „Auf dem Gebiete der Gemeinde Eich," hat Calmelet angemerkt, „befindet sich ein Mühlsteinbruch, welcher seit 1785 unter freiem Himmel ausgegraben wird. Sein Bett von poröser Lava liegt unter einer Decke von angeschwemmter Erde, die aus Bimsstein und Thonerde besteht, unter denen man vulkanische Schlacken von einer röthlichbraunen Farbe findet.

Sie hat 2 Meter in der Dicke. Der obere Theil davon hat Veränderungen erlitten, und durch das Eindringen der Erde Risse erhalten; der härteste Stein liegt an der unteren Fläche."

Mit der Burg Kray belehnte Erzbischof Engelbert von Cöln am 22. Sept. 1366 einen seiner Burgmänner auf Rheineck, den Jacob Kreyer, nachdem besagte Burg auf unbeerbten Abgang des bisherigen Lehensträgers, des Christian Monsterer, dem Erzstift heimgefallen, und soll Kreyer dieselbe für sich und seine männliche Erben als ein Mannlehen und des Erzstiftes offenes Haus halten. Am Donnerstag nach Severinus 1464 reversirt sich Johann von Kettig von wegen des Lehens Kraye, in allermaßen, als seine Voreltern das von dem Erzstift Cöln empfangen haben. Im 17. Jahrhundert ist von keiner Burg mehr Rede, den Hof aber besaß die Familie Cloud. In der neuesten Zeit hatte ihn Hr. Nebel-Crepus auf St. Thomas angekauft.

Den Raum zwischen Eich und dem Laacher See mitten inne nimmt ein die Markung des Kirchdorfes Nikenich, von welchem es in der Amtsbeschreibung heißt: „Grenzet an die Gemeinde Eich, Churcöllnisches Ort Kell, Wassenach, Gretz, Kruft und an die Abtei Laach, hat schöne Früchten, allerhand Obstwerk, ziehet auch Wein: der Wiesenwachs ist zwar schlecht, man kann sich aber mit dem Klee helfen. Mit Wittiben ist der Ort wohl 90 Gemeiner stark; hat 2024 Morgen Ackerland, 110 Morgen Weinberg, 49 Morgen Wiesen, auch einen Gemeindewald, ungefähr 300 Morgen groß, Eichen und meistentheils Buchen. Auf diesen Wald haben die von Büresheim und die Kolb von Wassenach, die Grafen von Eltz-Kempenich und von der Ley, und Karthause bei Trier die Edele Märkerschaft hergebracht. Wegen deren Befugnissen hat die Gemeinde mit den Edelmärkern unterschiedene Strittigkeiten gehabt, und zwar a) mit dem Freiherrn von Kolb zu Wassenach, und diese ist in der Urkund 1604 zu lesen, daß in dem J. 1495 verglichen worden, wie gemelter von Kolb sich höhers und weiter Holz zu hauen nicht anmaßen sollte, als auch ein anderer Märker binnen Nickendich zu seiner Haushaltung nöthig hätte, auch fremde Schwein anzunehmen und fremde Schaf aufzutreiben sich gänzlich zu entmüßigen hätte.

Ferner lasst sie Gemeind Nikenich den Junker Emmerich von Eltz zu der Edelmärkerschaft zu, oder einen andern aus dem Eltzer Stamm, wofern sich von Adel gemäß halten würde, denn es wäre niemalen im Gebrauch gewesen, daß der Edelmärker, so nicht zu Nikenich seßhaft, aus ihrem Gewälds Holz zu hauen und anderstwohin zu führen, oder Schwein in ihr Gewalds zu treiben befugt gewesen seye, sondern nur nach seines Hofs- und Wohnungs- und Viehtriebs-Nothdurft zugelassen worden sei. Es hätte sie auch Hr. Konrad und Junker Werner Schilling sel., wann er Bauholz zu hauen begehret, bei der Gemeind Erlaubnus geheischen, die Gemeinde ihnen auch gutwillig ohne Weigerung ihre Schützen mitgegeben, und nach Nothdurft Bauholz anweisen lassen. Die Gemeinde hätte vor 40 und mehreren Jahren viele hundert Stämm jährlichs setzen lassen, ohne daß die adeliche Märker das Geringste dazu beigetragen hätten. Ferner ist vertragen, daß wann Ecker wachset, die Bäum nicht schlagen oder selbigen schaden sollten, es seie dann zwischen der Gemeind und den Edelmärkern dessentwegen einige Vereinigung beschehen. Auch wurde abgemacht, daß Adam von Kolb seine Schaf, die in seine Schäferei gehören, auf dem Nikenicher Gewalds von St. Andreä bis St. Valentinus Tag zu weiden befuget seie, die Uebertrifft aber, zu tränken auf das Laacher Maar, es sei dann Ecker im Wald, ihnen Kolb allzeit offen stehen.

„b) In Betreff der Karthaus zu Trier haben sich wegen dieser Edelmärkerschaft, wegen des Gehölzes und Viehtrifft unterschiedliche Strittigkeiten erhoben, welche hernächst den 24. Oct. 1629 also und dergestalten beigelegt wurden, daß 1° die Herren Klägere in der Mastung und Trifft wie hergebracht, gehalten, auch zum andern sich jederzeit des nöthigen Brandholz gebrauchen, und zum dritten, wann die Hren. Klägere Bauholz benöthigt sein würden, selbiges mit Bescheidenheit hauen, und von Burgermeisteren und Geschwornen die Nothdurfft keineswegs geweigert noch verwehret werden, und im Uebrigen allen gleich dem besagten Eltzer Hof und Edelmärkern berechtiget sein sollen. d) Mit dem Kloster Laach wegen des Weidgangs und Viehtrifft von dem Schlag an, der unter dem Kloster auf desselben Erden, Grund

und Boden steht, das Wasser hinab bis an den Biltzenstein, und davon dannen das Wasser förter umher bis an die weiße Ley des Nikenicher Gewälds aus, und Krufter Gerechtigkeit angehet, ist ein Vergleich ão 1558 den 10. Jul. und ão 1731 den 28. Mai geschlossen worden.

„Graf von der Ley hat eine Mühle zu Gretz, welche vermöge des Gräfl. Leyischen Weisthums eine Bannmühle zu Nikenich ist, auch ein Bannbackhaus daselbsten. Der Graf hat auch das Recht auf S. Arnulphi Tag ein Bannfuder Wein zu verzapfen, bis dahin kein Gemeindswirth etwas verzapfen darf. Weilen aber Freiherr von Büresheim auch ein Fuder auf besagten Tag zu zapfen angefangen, die Gemeinde aber dagegen einwendet, daß nur ein Fuder zu zapfen, entweder Ley oder Büresheim berechtiget seie, so zapfen die Nikenicher Wirth als Ley und Büresheim untereinander. Die Gemeinde Nikenich hat vermög gnädigster Verordnung de 21. Feb. 1764 mehr nicht als zwei jüdische Familien zu halten. Zehntherr ist die Karthaus Sti Albani zu Trier. Zur Jagd sind berechtigt das Erzstift, Freiherr von Büresheim, Graf von der Ley, Herr von Kolb und die Karthaus Sti Albani bei Trier. Graf Eltz verlanget ebenfalls die Jagd daselbsten. Die Kirch, welche dem H. Arnulphus, Bischof, geweihet, hat zu erbauen, wie man nicht anderst weiß, die Karthaus Sti Albani bei Trier, wegen des sowohl großen als kleinen Zehnten, begibt dahero die Pfarrei daselbsten, und hat dem Pastorn den Unterhalt ausgeworfen. Das Pfarrhaus hat die Gemeinde vor noch nicht langen Jahren ganz neu erbauet, wie selbige auch das Schulhaus zu erbauen, und in Stand zu halten verbunden ist.“ Die Kirche, vor wenigen Jahren neu erbauet, ist eine der letzten Schöpfungen meines schmerzlich vermißten Freundes, des Bauinspectors von Lassaulx.

Theoderich von Nikenich, Trierischer Ministerial, unterfertigt eine Urkunde des Erzbischofs Johann vom J. 1204. Gerlach von Nikenich kommt 1230, Meinward von Nikenich, Ritter, 1263 vor. Die Gebrüder Johann und Siegfried von Nikenich, wohlgeborne Knechte, erkaufen eine Rente aus Wilhelms von Dadenberg Hof zu Nikenich, 1343. Krafft von Nikenich bekennt,

daß Graf Ruprecht von Virnenburg sein Burglehen auf Monreal mit einem Gut zu Mertloch gebessert habe 1393, und am 25. April verspricht Krafft von Nikenich, die dem Friedrich von Schöneck verpfändete, dem Grafen von Virnenburg lehenrührige Rente zu Mertloch, zwei Malter Korn, nach Verlauf von vier Jahren einzulösen. Dem Wappen nach sind der von Nikenich nächste Vettern die vom Weiher zu Nikenich. Richard von dem Weiher zu Nikenich erscheint als Zeuge 1380. Anton vom Weiher, Deutschordenscomthur zu Cöln, wird 1410 genannt. Engelbert von Weiher wird von Erzbischof Dietrich von Cöln mit der Hälfte des Schlosses zu Nikenich, oder des Weiherhauses, und den dazu gehörigen Gütern und Waldrechten belehnt, „des neisten Godistag na des heiligen Nuwen Jairs Dage 1432.“ Hermann von dem Weiher, Trierischer Amtmann zu Beilstein 1435, ist wohl der Vater Hermanns von dem Weiher „der Junge“, der mit Gotthards, des Walbotten zu Ulmen und Waldmannshausen Tochter verheurathet, am 20. Aug. 1440 wegen der von seinem Schwiegervater auf ihn verfallenen Trierischen Lehen, Burgseß zu Cochem und Güter zu Feils, sich reversirte. Auch einen Theil der Walbottei und des Walbottenhofs zu Waldmannshausen und den Hof zu Dorchheim hat Hermann erheurathet, wie denn seitdem die vom Weiher als Vasallen der Grafschaft Diez vorkommen. Unter den Sponheimischen Vasallen wird 1482 ein Hermann von Nikenich aufgeführt. Hermann von dem Weiher, Amtmann zu Cochem 1497, diente, samt Thomas von dem Weiher, bei der Belagerung von Boppard. Anton wird 1510 von Kurfürst Jacob II. mit einem Viertel des Gerichtes zu Hambuch belehnt, kommt auch noch 1522 vor. Georg von dem Weiher befand sich an dem Sterbelager des Kurfürsten Johann von Metzenhausen. Peter, Anton und Hermann waren die Pfandbesitzer des Hauses zur Netten bei dessen Wiedereinlösung 1546. Elisabeth von dem Weiher, Hermanns Tochter, wurde 1572 an Hilger von Staffel verheurathet. Wittwe den 27. Jan. 1588, empfing sie 1589 die Lehen über das Viertel an dem Gericht zu Hambuch. Sie starb 1610, ungezweifelt die letzte ihres Geschlechtes. Durchaus, auch dem Wappen nach, verschieden von den Weiher sind die Vinkelin von Nikenich. Johann Winkelin von Nikenich, Abt zum Laach,

saß 1328—1333. Heinrich Winkelin und Nesa Eheleute schenkten 1340 in die Kiliani mart. der Karthause zu St. Alban bei Trier die Hälfte der zu ihrem Hof in Nikenich gehörigen Edeln Märkerschaft, in dankbarer Anerkennung der von Kurfürst Balduin empfangenen Gnaden, der Vergünstigung, auf die Enkel ihre Lehen übertragen zu dürfen. Walrabe Vinkelin, Wäpeling, verkauft seinem Bruder Dietrich, dem Capitular zu Laach, eine Wiese zu Wassenach 1379; andere Wiesen zu Wassenach haben dieselben Brüder 1382 verpachtet.

Die Gramann von Nikenich scheinen ein Seitenstamm derer von Eich zu sein, wie das durch die Eiche in ihrem Wappen angedeutet. Richard Gramann trug die Hälfte des Weiherhauses in Nikenich zu Lehen von Kur-Cöln. Richard Gramann, Scheffen zu Andernach, siegelt 1478. Johann Gramann wird unter den Mannen genannt, welche in Sachen des Kurfürsten Johann II. von Trier zu Gericht saßen über Kuno von Winnenburg, 1488. Richard Gramann, Dechant zu U. L. Frauen in Oberwesel, 1497, stirbt im Oct. 1513. Richard Gramann von Nikenich, Canonicus zu St. Castor in Coblenz, Dechant zu St. Florin durch Wahl vom 6. März 1507, muß zu Anfang des folgenden Jahrs mit Tod abgegangen sein. Die König von Nikenich erscheinen als Saynische Vasallen 1533—1640. Wilhelm Meinfelder, ungezweifelt einen Stammes mit den Meinfeldern von Ehrenbreitstein, und Margaretha seine Hausfrau stiften sich ein Anniversarium zu Laach. Richard Meinfelder zu Nikenich wird 1366—1380 genannt. Richard Meinfelder, Ritter, und Alheid, Eheleute, vergeben an die Abtei Laach, wo ihr Erbbegräbniß, eine Weinrente aus Wassenach. Junker Wilhelm Meinfelder siegelt 1442, Junker Richard Meinfelder 1448. Auch die von Dadenberg hatten hier seit 1350 einen Sitz, und namentlich das Burghaus, „so die Grafen von der Leyen gegen der Kirch über anjetzo besitzen. In Schenkungsbriefen de 1450 und 1500 werden die von Dadenberg die frommen Junker benamset, zweifelsohn, weilen sie der Kirch zu Nikenich das mehreste geschenket. In Betracht dieser vielen adlichen Familien mag man wohl mit dem fleißigen Herren Pastor Haud selig in seinen Schriften behaupten, quod vicus

Nikenich (welches so viel heißt Nicke ende dich, oder Falschheit ende dich, oder Nickenich, oder ohne Falschheit) gewesen seye plantarium nobilium, unde heroes et magnates, imperii decus et fulcra pullularunt, und ohne Falschheit und mit Eintracht gewohnt haben. Von allen diesen Junkerstämm und Aesten sind nur noch zwei Stämm, der Gräfl. Stamm Eltz an einem, Büresheim und Ley am anderen übrig. Büresheim und Ley kommen von dem Stamm Schilling von Lahnstein oder Lohnstein her. Herr von Nikenich bekame eine Erbfräulein von Schilling-Lahnstein. Ley und Büresheim bekamen dessen Herren von Nikenich Erbfräulein, mithin hernächst die Güter unter ihnen getheilet worden." Daß eine Linie derer von der Leyen von Nikenich sich benannte, und deren dasiges Eigenthum an die von Breidbach-Büresheim durch Heurath übertragen worden, ist Abth. I. Bd. 2. S. 575 erzählt worden.

Andernach.

Mitten zwischen den Monumenten der Andacht vergangener Jahrhunderte, zwischen Stationen und Kreuzen, führt die Heerstraße dem Coblenzer Thore von Andernach zu. „Wenige Städte," schreibt v. Lassaulx, „möchten eines so ernst pittoresken Eingangs sich rühmen können, wie Andernach von dieser Seite her, dessen Erhaltung sie übrigens einzig der schützenden Hand S. K. H. des Kronprinzen verdankt. Von seltener Schönheit sind die Profilirungen dieses Baues. Seine mannichfaltigen Beschädigungen rühren wahrscheinlich daher, daß in einem der vielen Kriege nach damaliger Sitte an das Thor Feuer angelegt worden, welches diese Basaltlava nicht verträgt, sondern schon bei mäßiger Erhitzung zerspringt." Beinahe im Zusammenhang mit dem Thor stehen die „großartigen Ruinen des erzbischöflichen Pallastes mit den gewaltigen Thürmen, nach ihren Verzierungen unzweifelhaft gegen Ende des 15. Jahrhunderts erbaut; an ihnen ist noch der Rest der Brücke ersichtlich, welche die dortigen Bürger in einer Fehde mit dem Besitzer abgebrochen, schon 1355 durch die als Schiedsrichter gewählten Städte Köln, Bonn, Koblenz und

Wesel zu deren Herstellung verurtheilt, solche abermals zerbrochen haben müssen, da sie in einem Vertrag von 1467 deren Herstellung wieder erlaubten, worauf indessen der Verweser des Erzstifts 1473 Verzicht leistete." Der Städte Cöln, Bonn, Coblenz, Oberwesel Schiedsspruch vom Montag vor Christtag 1365 legt den Andernachern auf, die Brücke, die Burg und das Zollhaus wieder an Erzbischof Engelbert III. auszuliefern, und so weit nöthig, herzustellen, verweiset aber den angeblichen Ueberbau in Betreff der Stadtpforte an das Erkenntniß der Scheffen zu Andernach. In dem Instrument vom Samstag nach Servatien 1467 „thun kund Ritter, Scheffen, Burgermeister, Rath und ganze Gemeinde der Stadt Andernach. So als hochwürdige hochgeborne Fürst unser gnädiger Herr Ruprecht Erwählter und Bestätigter zu Cöln . . . nach Nothdurft wilder Läufte, itzund vorhanden seiend, seiner Gnaden Schloß und Stadt Andernach zu besorgen helfen, die Brücke die hinten aus seiner Gnaden Burg daselbst ausgeht, ab hat thun brechen, und uns etliche Besorgnisse und Beschwerunge davon entstehen möchten, zu entheben, da bekennen wir vor uns und alle unse Nachkommen, so welch Zeit oder wann unsem gnädigen Herrn, seinen Nachkommen und Gestift geliebt und eben kommt, die Brücke wieder zu machen an seiner Gnaden Burg, inmaßen die nu da gestanden hat, das mögen Seine Gnaden, Nachkommen und Gestift allzeit thun, dawider wollen noch sollen wir noch unse Nachkommen nit thun ꝛc." Die gewaltigen Thürme sind wohl bedeutend älter, denn das Ende des 15. Jahrhunderts, welchem ungezweifelt der palastartige, Spuren der Renaissance zeigende Bau zwischen den Thürmen angehört. Ein Altar an dem Hauptthurm tragt die Jahrzahl 1490, kann also, gleichwie der Palast überhaupt, von Hermann von Hessen herrühren. Indem ich hier, am Eingange des Erzstiftes Cöln, der beiden Gegner, Ruprecht und Hermann gedenke, scheint es mir nicht unpassend, zugleich die Geschichte ihrer Regierung, die von so hoher Bedeutung für das Rheinland nicht nur, sondern für das gesamte deutsche Reich, zu geben.

Erzbischof Dietrich II., ein geborner Graf von Mörs, starb zu Zons auf der Burg, den 13. Febr. 1463, und die mühsam

verhaltene Unzufriedenheit ob der unglücklichen Lage des Landes kam sofort zum Ausbruch. Eine unerhörte Schuldenlast, großentheils Folge des verderblichen Soester Kriegs, hatte Veräußerungen und Pfandschaften ohne Maas und Ziel zur Folge gehabt: nicht nur die werthvollsten Domainen, auch die Regalien, die wichtigsten Städte und Burgen, Bonn mit dem Zoll, Neuß, Lechenich, Zülpich, Brühl, Nürburg, Altenahr, Andernach, Zons mit dem Zoll, Linz mit dem Zoll, Kempen, Kaiserswerth mit dem Zoll, befanden sich in den Händen wucherischer Gläubiger, alle Quellen des öffentlichen Einkommens waren versiegt. Die Heilung solcher Schäden zu suchen, ihre Erneuerung für die Zukunft zu verhüten, errichteten gleich nach Dietrichs Ableben Domcapitel, Grafen, Ritterschaft und Städte die Landes-Union oder Vereinigung vom 26. März und haben dieselbe besiegelt Dombechant und Domcapitel, Graf Hermann von Sayn, Graf Wilhelm von Virnenburg, der Herr von Reifferscheid, Graf Friedrich von Wied, Gerlach von Isenburg, Hermann von Rennenberg, die Burggrafen Dietrich und Peter von Rheineck, Johann von Gymnich, Lutter Quad zu Landskron, Heinrich von Drachenfels, Edmund Beissel von Gymnich, Wilhelm von Orsbeck zu Olbrück, Gerlach von Braunsberg, Friedrich von Röndorf, Karl von Metternich, die Deputirten der Städte Bonn, Andernach, Neuß, Ahrweiler, Linz, Kaiserswerth, Zons, Uerdingen, Kempen, Rheinbach, Zülpich und Lechenich.

Laut den Bestimmungen dieser Union soll ein künftiger Erzbischof vordersamst dieselbe beschwören, und dann erst die Huldigung empfangen. Dem Erzbischof wird auferlegt, ein geistliches Gericht zu bestellen, wo es fromm und gerecht zugeht, ehrbare Officiale, Advocaten u. s. w. walten, damit Armen und Reichen unverzüglich Recht angedeihe. Processe darf der Landesherr weder avociren, noch aufschieben. Auch die weltlichen Gerichte sollen so bestellt werden, daß Arme und Reiche ihr Recht finden, und soll fürder weder der Herr noch sein Amtmann eine Verlängerung stattfinden lassen. Es soll eine Revision der bestehenden Rechte vorgenommen und das als zweckmäßig anerkannte verzeichnet werden. In Ansehung der westphälischen Gerichte soll

kein erzstiftischer Untersasse den andern dahin laden, es sei denn, daß ihm von dem Herrn oder Gericht, darunter er gesessen, das Recht verzögert oder verweigert werde. Bei seinem Regierungsantritt soll der jedesmalige Erzbischof geloben, daß er Grafen, Freiherren, Ritterschaft, Städte und gemeine Landschaft bei ihren Freiheiten, Rechten, Privilegien und altem Herkommen halten und lassen werde. Ein zukünftiger Herr soll keinen Krieg beschließen oder anfangen dürfen ohne Wissen und Willen des Capitels, und gesamter Landschaft. Auch soll es ihm nicht zustehen, Hab und Gut und Leib der Untersassen des Stiftes zu verschreiben, weil durch solche Verschreibungen demselben häufig schwerer Schaden erwachsen. Er soll die Ritterschaft und Edelleute bei ihrer alten Zollfreiheit erhalten, und ihre Güter zu Wasser und zu Land zollfrei und ungehindert gegen Vorzeigung von Brief und Siegel folgen und fahren lassen. Kaiserswerth, Fredeburg, Bilstein sollen bei dem Erzstift erhalten, und besagte Schlösser stets mit guten cölnischen Leuten besetzt werden. Ein zukünftiger Herr soll keine Landesschulden machen ohne Wissen und Willen des Capitels. Wenn das Capitel oder die Majorität einen Herren gewählt hat, und jemand, innerhalb oder außerhalb des Erzstiftes Zwietracht in der Kur oder Uneinigkeit in dem Stift erregen wollte, sollen Herren, Ritterschaft, Städte und ganze Landschaft dem gewählten Herren Gehorsam leisten, und jeder nach seiner Pflicht denselben bei dem Stift zu erhalten suchen. Wenn der Gewählte ein weltlicher Herr ist, soll er von der Stunde der Confirmation an Priester werden und sich consecriren lassen. Wenn das Capitel in geistlichen oder weltlichen Dingen es nöthig oder nützlich findet, Herren, Ritterschaft und Städte zu sich zu beschreiben, mag es dieses ohne Einspruch des Landesherren thun, und soll die Landschaft ihm gehorchen. Dagegen wenn Herren, Ritterschaft und Städte sämtlich oder insonderheit von dem Capitel redlicher Ursachen willen eine Zusammenkunft mit ihm begehren, so soll das Capitel dieselbe nicht verweigern; im Fall es dieselbe dennoch verweigerte, so soll der Erbmarschall Macht haben, eine Zusammenkunft zu veranstalten, er sich auch dessen nicht weigern noch zögern. Der Erzbischof

soll einen statthaften Rath von geistlichen und weltlichen Personen um sich haben, doch so, daß keiner der geistlichen Herren ein Dechant sei, den Dombechant allein ausgenommen. Bei diesem Rath müssen stets zwei Herren vom Capitel sitzen. Kein Edelmann oder stiftischer Untersasse soll dem andern durch Fehde, Raub, Brand, Gewalt, Schaden zufügen. Weder ein künftiger Herr noch seine Amtleute, keiner überhaupt, sollen das Stift oder seine Untersassen befehden, berauben, brennen oder mit Gewalt beschädigen, und dem, der den Frieden nicht hielte, sollen der Herr oder die Amtleute im Stift kein Geleit geben, vielmehr das gegebene aufkündigen. Ein zukünftiger Herr soll alle Brief und Siegel zu halten verpflichtet sein, die seine Vorfahren und das Capitel zusammen gegeben und besiegelt haben, und die ein zukünftiger Herr und sein Capitel geben werden, oder die unser Herr selig dem Capitel gegeben hat und die ein zukünftiger Herr dem Capitel geben wird. Und wenn jemand des Erzstiftes Bürge geworden ist für unsern Herren selig, oder der Herr ihm selbst schuldig wäre, so soll der Herr solche Schuld anerkennen und die Bürgen der Bürgschaft entheben, doch also, daß solches ferner nicht ohne Wissen und Willen des Capitels geschehe. Sollte ein zukünftiger Herr, oder die Seinigen, gegen diese Punkte handeln, und sein Capitel ihn oder die Seinigen vergebens um Abstellung ersucht haben, so mag das Capitel Herren, Ritterschaft, Städte und gemeine Landschaft zusammen oder insbesondere beschreiben, und sollen diese dann auch dem Capitel folgen. Und wenn dann der Herr jenes nicht abstellte, und dasjenige hielt, was er gelobt und geschworen, so sollen Herren, Ritterschaft, Städte, Amtleute und gemeine Landschaft bei dem Capitel bleiben und diesem gehorsamen, und nicht dem Herren noch den Seinigen, bis der Herr hält und thut, was er gelobt, geschworen und unterschrieben hat. Auf diese Bedingung sollen auch die Amtleute sowohl als die Landschaft huldigen und geloben, und anders nicht. Zur Aufrechthaltung des Ganzen und zur Wahrnehmung der Rechte jedes Einzelnen sollen bestimmte Landtage und Städteversammlungen, wozu jede Stadt ihre Deputirte zu schicken hat, angesetzt werden. Allen diesen berathenden Versammlungen soll ein Syn-

dicus beiwohnen, der die Rechte und Privilegien jeder einzelnen Stadt und jedes einzelnen Ritters wahrzunehmen hat. Im Ganzen eine Nachbildung des Trierischen Vereins von 1456, ist gleich diesem alsolche Union merkwürdig durch die in allen ihren Bestimmungen sich aussprechenden Unabhängigkeitsgelüste. Einem künftigen Regenten mußte sie eine unerschöpfliche Quelle von Streithändeln und Widerwärtigkeiten werden.

Deshalb scheint auch für diesmal die cölnische Inful keineswegs, wie in vorigen Zeiten der Gegenstand eifriger Bewerbung geworden zu sein. Als der einzige Candidat wird genannt ein jüngerer Sohn des Pfalzgrafen Ludwig III., Prinz Ruprecht, zeither Dompropst zu Würzburg, und einträchtig ward er zum Erzbischof erwählt „mit großer Ehre und Würdigkeit den Donnerstag vor Palmen, war der 30. März. Und ward gegen 10 Uhren in dem Dom auf den hohen Altar gesetzt. Item das Capitel hat den Rath von Cöln lassen bitten, daß sie gemeinlich zu 7 Uhren in den Dom kämen und die Messe hörten von dem heiligen Geist: die sang der Weihbischof. Und die Bürger standen in ihrem Harnisch, deren waren wohl sechshundert und wahrten den Dom, daß da kein Unglück entstehe. Und da war mancher Graf und Edelmann und Stadt aus dem Stift von Cöln in dem Dom, und Bischof Rupert ward ehrlichen von der Ritterschaft empfangen. Und der Bischof nahm den meisten Theil der Ritterschaft, was ihm folgen wollte, in die Trankgasse mit sich in den Hof und that ihnen sehr gütlich." Hingegen ergaben sich in Bezug auf die Bestätigung des Erwählten bedeutende Hindernisse. Papst Pius II. fand einiges Bedenken, zu der Erhöhung eines Bruders des Pfalzgrafen Friedrich, den er als den entschiedenen Gegner der römischen Kirche und des Kaisers Friedrich IV. betrachtete, zu wirken. Er verweigerte die Bestätigung und das Pallium, als welche zu verdienen, Ruprecht sich bemühen müsse, indem er den Zwist um die Mainzer Inful, Bd. 1. S. 556—565, dem heiligen Vater ein Gegenstand bittern Kummers, ausgleichen helfe. Das oder Aehnliches scheint den Cölnischen Deputirten beigebracht worden zu sein, denn durch Urkunde vom Donnerstag nach Quasimodogeniti 1463 verpflichtet sich Ruprecht gegen Adolf von

Nassau, ihm die Ausfertigung eines vorläufigen Vergleichs und dessen Ratification durch den Pfalzgrafen zu überliefern, bei Verlust seines Anrechtes zu dem Erzstift Cöln, und wird in der Urkunde ausdrücklich gemeldet, daß der Pfalzgraf die Vermittlung seines Bruders angenommen habe, „auf daß unser heiligster Vater der Babst desto geneigter werde, den genannten unsern Bruder von Cöln zu bestätigen.“ Die erste Frucht von Ruprechts Bemühungen war ein Waffenstillstand vom Sonntag Misericordia bis Martini 1463 zu beobachten. Dem folgte die Rachtung zwischen den beiden Erzbischöfen von Mainz, geschehen auf Simonis und Juda 1463, und dem erfolgreichen Streben des Friedensstifters hat Papst Pius seine Anerkennung nicht versagen können. „In dem J. 1464 auf Unser Lieben Frauen Tag Assumptionis wurde erst dem Bischof Ruprecht seine Confirmation und sein Pallium gebracht. Und wurde auf denselben Tag in den Dom getragen und ehrlichen empfangen von den Domherren und allen Collegien in Cöln, und die Confirmation ward gelesen, und das Pallium legt man auf den hohen Altar, da es ein jeglicher sehen mochte und küssen. Und die Herren sangen die hohe Messe und dankten Gott, daß man es so friedlich gekriegt hatte.“

Minder friedlich gestalteten sich die Dinge in dem Innern des Erzstiftes. Ruprecht fand, wie schon angedeutet, ein in der Auflösung begriffenes Land und auch nicht die geringsten Mittel, dem Uebel abzuhelfen. Von dem ganzen Reichthum des Stiftes war ihm, nebst dem Schlosse Poppelsdorf, ein Einkommen von 2000 Goldgulden geblieben, daß er, der junge, durch seine vornehme Herkunft an eine glänzende Lebensart gewöhnte Fürst kaum für seine Person bestehen konnte, zumal er, wenn anders begründet die Behauptung des Magnum Chronicon Belgicum, leichtsinnig, der Jagd und dem Vogelfang übermäßig ergeben, überhaupt nicht geeignet für die hohe kirchliche Würde. In seinen wachsenden Verlegenheiten suchte der Fürst Hülfe bei dem Domcapitel, bei den Landständen, er wurde lediglich auf die Bestimmungen der Union, wie er sie am 31. März 1463 beschworen hatte, verwiesen. Auch dem Bruder, dem streitbaren und siegreichen Friedrich, klagte Ruprecht seine Noth, und kam derselbe im J. 1466 nach

Cöln, um eine Verständigung zu suchen, die des Erzbischofs Lage wenigstens erträglich mache. Sie war nicht zu erreichen, aber Friedrich, der die Dinge in der Nähe gesehen hatte, appellirte an die ultima ratio regum, und schickte sie durchzusetzen, die Pfandherren zur Rechenschaft zu nöthigen, seinem Bruder eines der Reitergeschwader, die er sich erzogen, die sogenannten Böcke, von dem von Ruissenbach (?) befehligt. „In derselben Zeit so tageten Bischof Rupert und die Pfandherren unter einander, aber die Pfandherren wollten dem Bischof nichts geben. Der Bischof hatte auch nicht viel Willens und zu verzehren von dem Stift. Da sandte ihm der Pfalzgraf Herzog Friedrich Victualien und Reiter, die hießen die Böcke und Steigers, und dieselben gewannen Kaiserswerth, Linn, Nürburg, Rheinbach und andere Städte und Schlösser. Und die lösete der Bischof wieder um mit wenig Geld, die sein Vorfahr und ein Capitel von dem Dom versetzt hatten, und Siegel und Briefe darüber gegeben. Und dieselben Böcke hätten gern mehr Wunders betrieben. Aber da bereiteten sich die andern Pfandherren und kleideten sich und ihre Knechte mit gestickten Wölfen auf den Mauwen (Aermeln), und also begannen die Böcke und die Wölfe sich wohl zu stoßen. In dem J. 1469 auf den Dreizehnten Abends da begegneten sich Bischof Ruprechts Freunde und der Herr von Virnenburg, und Junker Wilhelm Graf von Blankenheim mit andern von der Pfandherren Partei. Und wann des Bischofs Leute nicht Bescheid und Kundschaft von dem Widerpart kriegen konnten, gaben sie sich mit ihnen in eine Mengung (mêlée), und des Bischofs Diener erstachen den Grafen mit einem Schwerte durch seinen Hals, mit seiner Diener drei oder vier, und geschah bei Wichterich, und da ging den Pfandherren ein groß Haupt ab.

„Da verbanden sich die Pfandherren mit dem Herzog von Cleve, und der Bischof ward Helfer des Herzogs von Geldern wider den von Cleve. In demselben Jahr war einer von den Pfandherren, genannt Junker Johann von Palant, der hatte inne zu Pfand von dem Domcapitel und von dem Bischof den Brühl, das Schloß und die Stadt, und er kriegte fast zu streiten, und Hülfe über die Domherren und den Bischof, und ritten aus

dem Brühl und ein, und brannten und raubten das Stift von Cöln daraus an viel Enden. In demselben Jahr in aller Heiligen Monat da kam Bischof Rupert in das Städtchen Brühl mit seinen Helfern, mit Namen Junker Friedrich von Sombreffe und andere. Und gewannen das Städtchen ohne das Schloß, und fingen Junker Johann von Palant, dem das Schloß und die Stadt versetzt war, und andere mehr, und führten die gefänglich zu Poppelsdorf, zu Godesberg, zu Rolandseck. Und zu derselben Zeit waren noch binnen dem Brühl Hr. Clas von Drachenfels, Hr. Gerlach von Breidbach mit ihren Dienern, und kamen auf die Burg daselbst, und behielten das Schloß bis in die Fasten. In der Fasten kriegt Bischof Ruprecht von Bayern den Brühl ein von Johann von Palant, den der Bischof gefangen hatte. Und der Bischof hatte darvor gelegen mit seinen Freunden und Landschaft von St. Martins Tag bis auf den Sonntag Invocavit in der Fasten, und ward da aufgegeben." Noch war der Erzbischof vor Brühl beschäftigt, und es traf um die Fastnacht 1469 der Pfalzgraf bei ihm ein. „Der Pfalzgraf zerstörte zwei Schloß, Bedburg und Hackenbruch bei Zons, die des von Neuenar waren, der dem Bischof widerwärtig, und ging so glücklich, daß solche Eroberung mehr Gott, denn der menschlichen Hülf zu geben ist. Der Pfalzgraf führte viel mächtiges Geschütz in das Land, das wenig gebraucht ward, und fiel er in die Wucherer und gewann er so mit Nöthen, so mit Drohen und gütlichem Drohen vor und nach zu des Bischofs Händen und Gewalt, Bonn die Stadt und Zoll, Neuß, Lechenich, Stadt und Schloß, Zülpich, Brühl, Nürburg, das Schloß, Altenar, das Schloß, Rheinbach, Schloß und Zoll, die Hart, das Schloß, Andernach, Rolandseck, das Schloß, Gudenau, das Schloß, Zons, Schloß, Stadt, Zoll, Linn, Schloß und Stadt, Kempen, Stadt und Schloß, Erprath, das Schloß, Godesberg, das Schloß, Kaiserswerth, Stadt, Schloß, Zoll, Neersen, das Schloß, Padberg, das Schloß, Hirschberg, das Schloß, und ander mehr, die er uff diese Zeit in Handen hat. Und dem Pfalzgrafen ward ingegeben und verschrieben Kaiserswerth vor seine Kriegskosten, im Belauf von 35,000 Gulden, welche aber nach etlichen Jahren wieder abgetragen worden."

Vollständig beruhigt schienen die Kurlande, nachdem auch Alfter, die Burg, durch die Kurfürstlichen eingeäschert worden.

Aber die depossedirten Pfandherren zählten im Domcapitel, unter Grafen und Rittern, der Vettern, der Freunde nicht wenig, und die erzeigten sich ungemein geschäftig, Feindschaft zu erwecken dem Unterdrücker ihrer Freunde. Im Domcapitel bildete sich eine dem Kurfürsten höchst auffässige Opposition, der auch mehre Städte sich anschlossen. „In den Jahren unsers Herren 1472 da ward Bischof Rupert mit seinem Domcapitel sehr uneins, und der Bischof ließ den Domherren alle ihre Güter baußen Cöln den Meistentheil nehmen, so daß sie wenig genießen mochten. Und der Bischof nahm den Domherren zu Unkel, zu Breidbach, zu Walberberg all ihren Wein, des fast viel ware, und thäte den führen in sein Schloß. In demselben Jahr gebot Bischof Rupert der Paffschafft in dem Stiffte und Kresem von Cöln, daß sie zu Bonn sollten kommen des Montags nach Invocavit, um den Send allda zu halten und zu verkündigen. Das noch nicht viel gesehen noch gehört war, dann allwege zu Cöln ein sehr lange Zeit von Jahren gehalten ist gewest. In denselben Jahren waren drei Mann dazu gemacht, daß sie die Stadt Neuß verrathen und liefern sollten Bischof Rupert. Einer war genannt Wessell von Düren, der andere Friedrich Schouff und der dritte Erhard Bock, und hatten fast Geld und Verschreibungen von dem Bischof darauf empfangen. Und deren einer, genannt Wessell, kam zu Neuß und offenbarte das dem Rath und warnte sie, nahm auch Geld von denen von Neuß, und verrieth die andern zwei, und sagte ihnen, daß sie Acht darauf hätten, sie sollten solches wahr finden. Dies ward verspeiet zu Cöln, daß die zwei in den Neußer Nachen gegangen waren, und wollten zu Neuß wärts fahren. Und als das Schiff unter Zons war kommen, da hatten die von Neuß ihre Bürger bestellt auf dem Lande des Rheins zu beiden Seiten, daß der zwei keiner ihnen entkommen möchte oder lassen aussetzen. Diewelche Schickung und Ordnung der Bürger von Neuß diese zwei in dem Schiff sehr verwunderte. Und als das Schiff zu Neuß ankam und die zwei auf das Land kamen, da fingen die von Neuß sie, und

führten sie gefänglich zu Neuß. Und sie bekannten, daß der Auffatz also wäre, als ihnen Wessel gesagt hatte, und wurden auf den dritten Tag darnach die zwei, Erhard Bock und Friedrich Schouff zu Neuß auf dem Markt ihre Köpfe abgeschlagen und darnach geviertheilt, darum der Bischof sich sehr erzürnte."

Die Neußer hatten ihre dem Erzbischof feindliche Stimmung zuerst gelegentlich des Bündnisses mit Geldern offenbart. Andernach, Bonn, Linz, Rheinberg, Kempen, Ahrweiler unterschrieben, Neuß war dafür nicht zu gewinnen, versagte sogar dem Volke, womit Ruprecht denen von Geldern bei der Belagerung von Wachtendonk Beistand zu leisten gesonnen, den Durchzug. Kurfürst Friedrich von der Pfalz, inmitten der vielfältigen Händel der Noth seines Bruders keineswegs vergessend, wurde zumal besorgt, als er die Städte Cöln, Bonn, Neuß von der Bewegung ergriffen sah. Der Gefahr eines allgemeinen Aufstandes vorzubeugen, ließ er auf Unterhandlungen sich ein. „In demselben J. 1472 um St. Johanns Tag Baptisten waren ein Bischof von Worms, Herr Wolff von Dalberg nach Cöln geschickt von wegen des Pfalzgrafen um zwischen Domcapitel und Bischof zu badingen, und da sie wiederumb abfahren sollten und kamen auf die Gegenseite Rodenkirchen an die Weiden, da hatten etliche einen Auffatz gemacht aus Ingebung derjenigen, die dem Bischof ungünstig waren, und kamen mit einem Schiff herabtreiben an dieser Herren Schiff, mit Armbrusten und andern Gewehren, und fingen den Bischof von Worms, Herrn Wolff von Dalberg und des Bischofs von Cöln Siegler und führten die ans Land, und fanden viel Guts bei ihnen, und hatten da ihre Pferde, und führten die Herren gefänglich hinweg. Sie fingen auch in demselben Schiff den Weihbischof von Cöln, den Abt von Deuz und noch sonst andere, denen gaben sie Tag."

Bevor noch in dieser Weise die Unterhandlungen sich zerschlugen, hatten die von Neuß nach Rom und Wien berichtet, des Kaisers und des Papstes Wappen den Stadtthoren angeheftet, und sich unter den unmittelbaren Schutz der beiden Häupter der Christenheit begeben. Auf des Domcapitels Betrieb aber wurde am Montag nach Laetare 1473 eine Landesvereinigung

errichtet, worin, auf den Grund, daß die Stände des Erzstiftes seit langer Zeit von Ruprecht vielfältig belästigt, gewaltsam überfallen und übermäßig beschwert worden, dem Erzbischof der Gehorsam aufgekündigt, und als alleinige Obrigkeit das Domcapitel anerkannt. Hierauf hat das Domcapitel sich ganz und gar von Ruprecht losgesagt, demselben doch eine anständige Pension verheißend, und zu seinem Hauptmann, Beschirmer und des Stiftes Verweser, einen der Capitularen, den Landgrafen Hermann von Hessen, Propst zu U. Lieben Frauen in Aachen und zu St. Gereon, erwählt. Hermann empfing zu Hildesheim die Botschaft von der auf ihn gefallenen Wahl, denn wiewohl er von Anfang her das Haupt, die Seele der Opposition gewesen, hatte er stets Sorge getragen, ein gewisses Halbdunkel um sich zu erhalten, und daher, als die Stunde der Entscheidung sich näherte, einen Abstecher nach den Braunschweigischen Landen gemacht. In der Ferne aber unterließ er keineswegs, die Bewegung zu fördern, und den Eindruck, den seine Künste, seine Herablassung und Thätigkeit auf des Stiftes Insassen gemacht, zu benutzen.

Sofort auf die Nachricht von seiner Wahl wurde ihm von den Bürgern zu Bonn und Andernach gehuldigt. „Item nit lange darnach thät Landgraf Hermann Donnerbüchsen und ander Gereitschaft aus seinem Land kommen lassen, und zog mit seinen und des Stiftes Freunden vor Poppelsdorf. Bischof Ruprechts Freunde waren auf der Burg und wehrten sich fast sehr, aber zuletzt gaben sie die Burg auf, behältlich Leibs und Guts. Und auf der Burg war viel Gereitschaft von Proviant, Büchsen und anders. In demselben Jahr 1473 hatten die von Linz neue Gelöbniß und Huldigung gethan den Domherren und ihren Freunden bei ihnen in der Vereinigung zu bleiben. Aber sehr bald darnach fielen sie um, und ließen Bischof Ruperts Freunde wiederum ein, und Bischof Rupert behielt Linz, und ließ da seinem Zöllner sagen, und gebot, daß alle Schiffleute die dahin kämen, mußten doppelten Zoll geben, nämlich den Zoll von Bonn und auch von Linz, und dennoch mußte man zu Bonn verzollen. Im November bracht Landgraf Heinrich von Hessen, Hermanns Bruder, ein groß Volk mit Gereitschaft und wollte Linz belagern,

um des doppelten Zolles willen. So hatten die von Linz einen Wald verhauen und Landwehrungen gemacht, daß sie sonder Schaden nicht überkommen konnten. Und Kaiser Friedrich, der auf die Zeit herabkam und auch nach Cöln wollte, der stellte das ab, indem er die Sache an sich nehmen wollte zu verrichten, und die Hessen zogen wieder hinter sich mit kleinem Gewinn.

„Auf St. Andreas Tag 1473 kam Kaiser Friedrich mit seinem Sohn Maximilianus und andern Fürsten und Herren nach Cöln zu Schiff, und ward ehrlichen empfangen von der Geistlichkeit, beide von Pfaffen und von Mönchen als mit Kreuzen und Fahnen, desgleichen von dem Rath und den Burgern, und ward geleitet in den Dom. Da ließ man ihn sehen die heiligen Drei Könige, und ging fort in den Chor, und lag da so lange auf seinen Knien, daß man sang Te Deum laudamus, und darauf sang der Weihbischof eine Collecte, und ward darnach von unsern Herren in des Bischofs Hof in der Trankgassen geleitet. It. des ersten Tags darnach, war prima Decembris, schenkte die Stadt Cöln dem Kaiser 10 Stück Weins, 10 schöne Ochsen, 10 Wagen mit Hafer, und auf jedem Wagen 10 Malter und das macht 100 Malter, 6 Tonnen mit Fischen, Snoech Karpfen und andere Fische. Und waren alle die Geschenke bezeichnet mit der Stadt Wappen, als der Wein vor den Bodemen, die Ochsen vor den Häuptern, die Hafer vor den Säcken, die Fische vor den Tonnen. It. Landgraf Hermann kam zu dem Kaiser sehr kurz und hatte gegen 600 wohlgewappneter Mann zu Pferd, und er blieb den Lager aus bei dem Kaiser, die Reisigen zogen nach Bonn. It. auf Sonntag nächst nach St. Lucien Tag schenkte die Stadt Cöln dem Kaiser ein schön Trinkfaß, wiegend mehr dann 20 Mark Silbers, binnen und baußen vergoldet, und darin zweitausend Gulden. It. des Kaisers Sohn Maximilianus ein Paar schöner Kannen und darin sechshundert Gulden. It. dem Bischof von Mainz einen vergoldeten Becher und hundert Gulden darin. It. in des Kaisers Kanzlei hundert Gulden. It. andern Herren jeglichem jet Kleinods und Geld, jeglichem nach Werth. It. in dem Lager, daß der Kaiser zu Cöln mit andern Herren und seinen Freunden war, so schenkte ein Rath von Cöln dem

Kaiser, fort allen andern Fürsten, Herren, Grafen und Rittern alle Tage den Wein mit des Raths Kannen, so daß man der Rathskannen Gebrech hätte, und sie mußten die wiederum thun borgen in den Herbergen, und geben für hundert Kannen 16 Albus, und alle Tage verschenkte man nicht minder dann fünf Ahmen Weins.

„It. auf Dienstag nach Lucien schickte der Kaiser einen Legaten mit dem Bischof von Eichstätt zu dem Brühl zu Bischof Rupert, um die Sache zu schlichten zwischen ihm und dem Capitel. Aber der Bischof gab ihnen keine Antwort, dann er sendete seine Räthe des Freitag darauf nach Cöln zu dem Kaiser mit dieser Antwort, also lautende: das Capitel hätte einen Momper gekoren, so hätte er auch, und wann die an einander kämen, ließ er sie gewähren, und sein Momper sollte der Herzog von Burgundien sein. It. des Sonntags vor Dreizehntag 1474 ließ der Rath von Cöln dem Kaiser und seinem Sohn zu Ehren einen Tanz machen auf Gürzenich, als auch der Kaiser begehrt, um die schöne Frauen zu Cöln zu besehen. Und des Kaisers Sohn, Herzog Maximilianus hatte den ersten Tanz mit einer Jungfer von Sant Tervilhilligen, und war eine von Vinstingen; und hatte vor ihm tanzen nach fürstlicher Weise zwei Edelinge von seinem Hofe. Und darnach fügte der Bischof von Mainz und der Bischof von Trier, daß sich die Frauen und Jungfern mit Händen nahmen mit Paaren, wohl zu 36 Paaren zu, und tanzten also, sonder Mann, vor dem Kaiser auf und nieder. Und man gab da Kraut (Zuckerwerk) und Wein, neu und firn. Des andern Tages nach St. Antonien Tag zog der Kaiser von Cöln den Rhein hinauf, und fuhr gen Trier."

„Des Sonntags vor Lichtmessen ward Bischof Ruperts Weihbischof, ein Doctor in der heiligen Schrift, ein Mönch vom Predigerorden, schändlich und lästerlich behandelt vor Bonn, als er dahin kam gefahren, und ward gröblich entehrt von denen, die da hielten gegen Bischof Ruprecht. Sie thäten ihm an schmählich und bespöttlich die Weise, als man pflegt die heiligen Sacramente zu geben; sie schlugen ihn an seinen Backen, als man pflegt zu thun den Menschen die man firmet. Sie gossen ihm

Wasser über sein Haupt vor den Bischofshut ꝛc. Und nahmen ihn mit seinen Beinen und zogen ihn über den Sand und Stein an dem Ufer, und stachen ihn in sein Arsbacken ꝛc., und ward hinweggeführt, doch ward er wieder quit gegeben, und das warb ihm Graf Philipp von Virnenburg. Des ersten Tags in der Fasten ward Bischof Rupert vor dem Dom aufgeschlagen und in den Bann gethan, von der Rentner wegen zu Cöln. Und es kam nach Cöln ein Herold von des Herzogs wegen von Burgundien, der gebot, bei dem Gebot des Herren von Burgundien, dem ganzen Stift, Städten und Dörfern, Ritterschaft, Zöllen, die vorzeiten zu dem Stift gehört hatten und abgetreten waren, daß sie sich wieder dem Stift geben, und sonderlich Bischof Rupert untergeben. Und der Herzog nannte sich einen Vogt des Stifts von Cöln. Und der Herold schlug Wappen auf binnen Cöln vor dem Saal auf dem Domhof, in der Trankgassen vor dem Hof, vor dem Burghof und anderswo, und begehrte, den Herzog zu empfangen und zu halten für einen Erbvogt zu Cöln, und gebot auch da von seines Herren wegen, daß man Bischof Rupert gehorsam sein sollte. Das man doch in keiner Weise thun wollte, was der Herzog sehr verschmähete. Und die Stadt von Cöln ward bald darnach des Herzogs Feind, und auch Bischof Ruperts, und da wurden des Herzogs Wappen mit Dreck geworfen und abgerissen. Darnach begann die Stadt Söldner aufzunehmen und schrieb aus, die Sold wollten verdienen ꝛc. Also kamen aus Oberland und Westphalen ein groß Volk zu Fuß und zu Pferd, der Stadt Cöln zu dienen um ihren Sold. Ahrweiler ward belagert von Bischof Ruprecht und seinen Freunden, und lagen darvor gegen drei Wochen, und mußten da mit Schanden aufbrechen. In derselben Zeit ward Königswinter auf einen Tag zweimal genommen, nu von denen von Bonn und Landgräfischen, nu von Herr Eberhard von Aremberg, der Bischofs Rupert Capitaine war, und sein Lager hatte binnen Linz mit viel Picarden, die der Herzog von Burgundien dahin gesandt hatte." Von dessen Intervention zu sprechen, wird an der Zeit sein, und mag das statt meiner thun der Indiciaire des Herzogs von Burgund in dem vollen Pomp seiner Rhetorik.

»Gloire éternelle se doit rendre au souverain roi des rois, qui par singulière bonté répara l'humain lignage. Lods immortel se doit attribuer à Marcus Curtius qui, pour salvation du peuple romain, saillit au très-crude abîme. Nom de perpétuelle mémoire doit demeurer au très-noble duc Geoffroi, qui se dévêtit de son propre héritage, pour conquérir la sainte terre. Et guerdon salutaire doit obtenir pour rétribution le très haut et très puissant prince le duc Charles, qui différant de ses propres querelles pour augmentation du bien public, et subvenir à ses très nobles parents, amis et alliés, souverainement au bien de paix ecclésiastique, expose aux fortunes de guerre son corps, ses sujets, et sa substance, comme il appert clairement.

»L'archevêque de Cologne, qui fut de Bavière, son cousin et allié, et frère au comte palatin, débouté de sa chaire épiscopale et cité métropolitaine, lui remontra sa doléance, et comment ceux du chapitre de Cologne vouloient avoir archevêque Herman, landgrave de Hesse, frère à Henri landgrave de Hesse, auquel favorisoient l'empereur, les archevêques de Mayence et de Trèves, Albert marquis de Brandebourg, le duc de Saxe, le dit Henri landgrave, Evrard comte de Wirtemberg et de Montbéliard, avec autres plusieurs grands princes et barons, et ensemble les cités impériales, villes et communautés d'Allemagne.

»Le duc Charles très clément et pitéable, ouïe la quérimonieuse complainte de son parent, voyant que contre droit et raison, et oultre le gré de notre saint père le pape, qui l'avoit confirmé, il étoit désappointé de la dignité qu'il avoit long-temps possédé, soi confiant en Notre Seigneur et en sainte église, dont il étoit vrai champion et protecteur chevalereux, entrepit la querelle dudit archevêque son allié à l'encontre du frère du landgrave, soi disant archevêque pareillement, et à l'encontre de l'empereur, ses adhérens et favoriseurs.

»Neuss donc, ville de frontière, terre d'archevêché, refuge de malheureux, orgueil d'Allemagne, et qui plus se confioit en sa force que nulle autre, parce que jamais n'avoit été

vaincue par siége, soutenoit en son clos la partie adverse de l'archevêque, car elle étoit forte à merveille, tant d'eau comme de murailles, longue de deux bons traits d'arc, mais elle est étroite à l'avenant plus à un côté qu'à l'autre, à manière d'un huysiel, adossée d'un lez d'un bras du Rhin, qui battoit aux murs, et d'une autre rivière nommée Erfft, qui passe par le duché de Juliers, avec une autre naissant de fontaine, dont mouloient deux moulins, laquelle environnoit autre partie de la ville; et toutes ensemble se rentroient au grand Rhin, courant assez loin. Pareillement étoit Neuss notablement tourrée de pierre de grès, puisamment murée de riche fermeté, haute, épaisse et renforcée de fortes braies subtilement composées de pierre et de brique, et en aucuns lieux toutes de terre, tournées à défense par mirable artifice pour repeller les assaillants; entre lesquelles et les murs y avoit certains fossés assez profonds; et de rechef étoient devant les dites braies autres grands fossés d'extrême profondeur, cimés les aucuns, et pleins d'eau à grande largesse, lesquels amplectoient la ville et ses forts jusques aux rivières courantes. Quatre portes principales de pareille sorte ensemble, et aucunes poternes et saillies embellissoient et fortifioient grandement la dite clôture; car chacune d'elles avoit en front son boulevard à manière de bastillon, grand, fort et défensable, garni de tout instrument de guerre, et souverainement de traits à poudre à planté.

»Dedans Neuss, oultre les autres édifices, étoit une très belle église de dames, haute, élevée et de grand montre, où reposoit le corps saint Quirin, leur patron, auquel les nobles, bourgeois et manans avoient très singulière et fervente dévotion, espérans salut en son suffrage et garantie de tous meschefs. Et avec leur nouvel archevêque, compétiteur au vrai pasteur, s'étoient prémunis de gens très expérimentés de la guerre, et avoient la fleur, le bruit et le choix de la chevalerie d'Allemagne, ensemble et les gentils et fin routiers concueillis en diverses marches, non pas seulement pour la tuition de leur ville, mais aussi pour donner repoulse et rompre la pointe

au duc Charles, qui atournoit la bride vers Cologne pour montrer visage à l'empire.

»De cette âpre et mal amoureuse compagnie étoit principal et conducteur un très vaillant capitaine, subtil et entreprenant, nommé Musebacque (Meisebug), qui tout engrossé de horions, et de soutenir sièges endurci, plus se délectoit en tonnerres de dures bombardes que en chansons de douces paroles, et plus prenoit appétit en cuisses de vieux chevaux, qu'en pâtés de jeunes poulets; et désiroit toujours de soi aherdre et heurtre à l'ost du duc de Bourgogne, pour tâter la pesanteur du faix dont tout le monde faisoit si grande estime. Jean de Herprode, Rembout Heyebisce, hommes de grande conduite, astucieux et cauteleux, alors bourgmestres, avoient le régime et police de la ville, et regard attentif sur le peuple, qui étoit comme demi gendarme, nourri en feu, en fer, en sang, en souffre et en salpêtre, bercé au cri des armes et endormi au son impétueux de serpentines, coulevrines et arquebuses, dont il étoit si juste et amesuré, qu'à deux doigts de découvert il rendoit mortelle atteinte.

»Grand amas de vivres avec la annuelle provision se faisoit dedans Neuss, laquelle de sa propre nature étoit hutineuse, arrogante, épineuse et adonnée à la guerre; et parce qu'elle aimoit le métier, elle avoit d'ancienneté deux moulins à chevaux forts et raides, pour soi aider en pestilence de siége, et diversité de bâtons défensoires et d'artillerie, pour saluer les passants et bien vegnier ses voisins, desquels elle attendoit la très épouvantable et soudaine venue.

»Charles, très auguste de Bourgogne, à qui nuls hideux efforts ne donnoient admiration, sentant l'adversaire capital de son cousin enveloppé en la sortie de Neuss sous les ailes de Germanie et de son aigle impérial, qui le défendoit au pied et à l'ongle, se délibéra, pour cette cause et autres qui à ce le mouvoient, d'assiéger ladite ville, merveilleusement forte et inexpugnable. Si ordonna ses batailles, fit approcher ses engins; et environ l'issue du mois de juillet 1474, comme le plus preux des preux et le superexcellent de tous autres,

ficha son étendard et planta puisamment son siége droit au front des Allemands, qui le prirent en grand argu; et de prime face, à un trait d'arc près de Neuss et devant la maîtresse porte, saisit une grande abbaye de chanoines réglés de l'ordre saint Augustin, où il trouva partie des religieux abandonnés des autres, qui s'étoient retraits en la ville. A cette approche, ceux de Neuss ne mirent quelque obstacle de défense ni de saillir, jà-soit ce qu'ils pensoient bien que le duc y prendroit logis; car à cette cause, trois jours par avant sa venue, l'avoient voulu brûler, et le feu ne s'y voulut prendre. Si demeura saine et entière, et furent ces religieux très joyeux d'avoir un si bon hôte, car ils y profitèrent assez.«

Ueber den Marsch der Burgunder besitze ich keine Nachrichten, nur von des Herzogs Reise ist die Rede. »Le 11. juillet 1474 le duc, après avoir dîné à Malines, croyoit aller à Louvain, où la duchesse s'étoit rendue, et où il avoit ordonné son souper, mais il resta à Malines, d'où il partit le lendemain après dîner, et alla coucher à Louvain; le 13. il dîna à Louvain, et avoit ordonné son souper à Saint-Trond, mais il soupa et coucha à Tirlemont, la duchesse dîna à Tongres et soupa à Maestricht; le 14. il dîna à Tirlemont et coucha à Saint-Trond; le 15. il avoit résolu d'aller à Liège, et le dîner y avoit été apprêté, mais il en fit apprêter un autre à Saint-Trond, où il ne dîna pourtant pas, étant allé dîner, souper et coucher à Tongres; il en partit le 16. et alla à Maestricht, où la duchesse étoit depuis quatre jours; le 21. il partit de Maestricht après déjeuner, et alla avec son ost coucher en son camp près le cloître de saint Gerlac (unweit Valkenburg), où les ambassadeurs de Naples, Venise, Juliers, Dannemarck et autres se rendirent; il resta dans ce camp jusqu'au 25. qu'il alla coucher en son camp près Terveren: il en partit le 26. et alla camper près Linnich: il marcha avec son armée les 27., 28. et 29. et le 30. il campa près l'abbaye de Notre-Dame, près la porte devant la ville de Neuss.« Der Einschließung ging eine Aufforderung vorher:

Im yersten had der Furst bestalt
Dat vur yem qwam eyn wijffs herait,

An Nuyssz bracht der myt synnen kalt
Des Fursten strack gesynnen:
„Yr Burger uch sy allen kundt,
Der Printz gesynt van uch zor stundt,
As myr bevoil syns selves mundt,
Dat yr yn laist herbynnen."
„In der gestalt mach dat niet syn!"
Spraychen stracks die Nuysser fyn,
„Helpen sall uns der gud sent Quiryn
Behalden unsen wyllen.
Her Heraldt uch sy vry bekant
Wyr stayn an Paes ind Keysers hant,
Dat's offenbayr dorch all dyess Lant,
Wylt uch der reden stillen!"

Von der Stärke der Armee, welche der Herzog zu der Belagerung verwendete, hat man die übertriebensten Vorstellungen sich gemacht, von 60,000, ja von 80,000 Mann gesprochen; die Ordinanz des Belegs der Stadt van Nuyss, wie die Cölnische Chronik sie mittheilt, weiß nur von 13,200 Mann. „Der Herzog selbst lag in dem Oberkloster und hatte bei ihm diese Herren: den Herren von Chimay, den Herren von Humbercourt, den Hrn. v. Vermaile (Peter von Luxemburg, Graf von Marle), Hrn. Jacob von Luxemburg, Hrn. Engelbrecht von Nassau, den jungen Herren von Cleve, Junker Friedrich von Egmond. Diese Herren lagen bei dem Herzog in dem Bomgarten hinter dem Kloster, und die mit denen, die auch bei ihnen waren, waren zusammen um 4000, und unter denen waren 3000 zu Pferd und 1000 zu Fuß. It. an der Hamportzen lag Hr. Balduin von Lannoy, Capitain zu Zütphen, und der hatte um 800 Pferde und 600 zu Fuß, und waren meistentheils alle Lütticher. It. an der Zollportzen lag Hr. Reymer von Broichhusen und hatte bei sich 700 zu Pferd und 300 zu Fuß. It. vor der Niederportz an dem Rhein lagen die Lombarder, und der waren um 3000 zu Pferd und zu Fuß zusammen, und waren schnöde Gesellen. It. auf dem Werth lag der Hr. v. Montfort und Hr. Jost v. Hallwyn, und die hatten um 1200 Pferde und 600 zu Fuß. It. auf dem Hamm lagen die Engelschen und waren um 2000 stark zu Pferd und zu Fuß. Summa: 13,200 Mann. It. noch waren in dem Heer Büchsenmeister mit ihren

Knechten um 200. It. waren da Gräber, um 2000 armer bloßer Wichte. It. waren in dem Heer an Frauenspersonen bei 1500. It. noch waren da Pfaffen, Schreiber und bloßer Kämmerling um 400. It. auch hatte der Herzog geboten in allen seinen Landen männiglich bereit zu sein, zu folgen mit aller Macht vor Neuß, und gab er dabei zu verstehen, daß er des Kaisers und vieler andern Fürsten besorgt wäre."

Genauer sind wohl die Angaben bei Molinet, die zugleich eine Uebersicht der verschiedenen Quartiere der Belagerer gewähren. »Le comte de Campobasso, chevalier napolitain très aimé du duc, fut envoyé avec plusieurs hauts barons, prudents, ingénieux, et de vif pénétrant entendement, pour impertorer les forts, et imaginer par quel moyen, à moins de perte et plus de gain, le siége pourroit prendre pied ferme et fondement durable. Et par l'ordonnance du duc, le comte, accompagné de 400 lances italiennes bien en point, à chevaux bardés, ensemble et leurs gens de pied, assiéga une porte, auprès d'une chapelle de sainte Barbe, tirant au long du Rhin pour aller en Gueldre, devant laquelle étoit un boulevard grand et puissant ; et là furent assises deux grosses bombardes, une bombardelle et plusieurs courtaux et serpentines. Devant l'autre porte en suivant qui donne chemin pour aller à Notre-Dame d'Aix, où étoit un merveilleux boulevard, se logea avec 200 lances italiennes et leurs gens de pied, Jacques Galiot, un très renommé et prudent conducteur de gens d'armes, accompagné de 200 archiers d'Angleterre, et joignant ce quartier fut logé un noble écuyer piémontois, nommé Jacques de Valperga, ayant charge de 50 hommes d'armes piémontois, lesquels étoient de la société dudit comte.

»A l'endroit de ladite porte, y avoit bombarde et bombardelles, accompagnée de courtaux et serpentines. Profonds tranchis et spacieux furent faits devant la muraille, afin que ceux d'un quartier pussent secourir l'autre. Et en suivant cette clôture fut logé sire Bernard de Ravenstein, capitaine de 100 lances, de 300 archiers et de 300 piétons. Si l'accompagnoit un chevalier nommé Brocquehuse, lequel avoit

assemblé environ 200 coulevriniers du pays de Gueldre. Et en front de la porte où se prend le chemin pour aller au pays de Juliers, tint son siége sire Baudouin de Lannoy, chef et conducteur honorable de 300 lances ordinaires, de 300 archers et de 300 hommes de pied; et contenoit son entreprise du logis du seigneur Bernard jusques au chemin de ladite porte. Et Lancelot de Berlaymont, noble écuyer du pays de Hainaut, ayant charge de 50 lances et de 200 archiers, parclouoit le demeurant jusques au logis du duc, parmi le bailli du roman Brabant, et d'un écuyer nommé Marbais, qui ensemble lui furent baillés pour renfort, et avoient 400 piétons, piquenaires, coulevriniers et arbalêtriers du pays de Brabant, de Namur et de Liège, lesquels à un petit pont de pierre, coupèrent une rivière, où ils trouvèrent largesse de poissons, et la tournèrent vers le bois. Conséquemment, devant une grosse porte à façon de château, qui directement tire vers Cologne, furent logés un très chevalereux et expert conducteur, messire Philippe de Poitiers seigneur de la Ferté, et Ferry de Cusance seigneur de Beauvoir; et avoient chacun 200 lances des ordonnances et 300 archiers; et étoient leurs hommes d'armes de Bourgogne, et leurs archiers de Picardie et de Hainaut. Là fut assise une grosse bombarde, ensemble plusieurs suites de courtaux et de serpentines. Et s'étendoit ce quartier jusques à la rivière dessusdite, venant de la duché de Juliers, passant devant l'abbaye, emprès laquelle le duc fit lever sa maison portative, et tendre ès jardins à l'environ ses pavillons, très fraichement armoyés de ses armes, où il se logea de sa personne, et ceux de son hôtel, lequel contenoit grand nombre de nobles gens, qui se logèrent entre le grand chemin et la rivière. Il y a coutumièrement en la maison et famille du duc de Bourgogne 40 chevaliers toujours comptés et 40 hommes d'armes conduits par quatre nobles chevaliers, sans autres chevaliers en grande quantité, comptés par tenue d'ancienne ordonnance, et vingt écuyers de chambre. Il y a aussi 50 panetiers, 50 échansons, 50 officiers tranchants, 50 écuyers d'écurie, et chacun a son coutelier; et sont conduits

par quatre chefs d'escadre. Et puis y a 50 archiers de corps et deux chevaliers leurs conducteurs.

»D'autre part fut logée son artillerie et sa garde, laquelle contient 130 hommes d'armes et autant de couteliers armés, et 130 archiers, qui tous ensemble sont conduits par un chevalier très preux et exercé en armes, et par quatre écuyers chefs d'escadre. Pareillement furent logés au quartier du duc princes, barons et honorables serviteurs, ses pensionnaires, qui lors l'accompagnèrent à grande multitude de serviteurs, est assavoir, monseigneur Jehan, aîné fils du duc de Clèves; le comte de Marle, chevalier de la toison d'or; le comte de Megen (Humbercourt), chevalier de la toison d'or; le comte de Joigny; le fils du comte de Rotelin (Philipp Markgraf von Hochberg, Graf von Neufchâtel, Herr von Röteln, Badenweiler, St. Georges und Ste. Croix); le neveu du duc de Gueldre; le comte d'Arran, écossois, et messire Jehan Milton, chevalier de l'hôtel du roi d'Angleterre; dont partie d'iceux qui survinrent, et autres, se logèrent aux dortoirs des moines, lesquels firent place aux religieux de Mars, qui sont d'autre profession; car par l'abus du monde et mutation de fortune de guerre, les chambres de dévotion furent changées en dérision; là où on souloit étudier enseignemens, beaux et notables, on tenoit école de jeux de dés et de table; où les repentants pleuroient grosses larmes, les hardis combattants crioient à l'assaut: aux armes! là où l'on souloit prendre aumusses et chapes blanches, pendoient salades et blancs harnois et fers de lances; et ceux qui se levoient au son de la cloche du moûtier, furent réveillés au son de la bombarde et du mortier. Ainsi fut la ville de Neuss puissamment assiégée par terre; et fut le siége clos de tranchis, les engins assis, et les approches faites bien et chevalereusement, auxquelles il y eut perte d'Italiens et d'autres, morts ou navrés du trait à poudre, qui étoit durement âpre et continu.«

Vollständig berennt war die Stadt seit dem 30. Jul., wie des Herzogs Diarium angibt, der Anfang der Umschließung war jedoch, nach dem Poeten Wierstraat, am Freitag nach Jacobi, oder, wie es

in der Cölnischen Chronik heißt, den Tag nach Pantaleonis gemacht worden. Am Montag, 1. Aug. speisete Erzbischof Ruprecht bei dem Herzog im Lager, »pourquoi on fit deux plats de crue; il y dîna encore le 7. Pour ce que la grande rivière du Rhin couroit assez loin de Neuss, et que un membre d'icelle se présentoit devant la muraille, avec autres ruisseaux et fontaines, qui ensemble se rentroient au grand cours, il y avoit une île, d'environ une lieue françoise en rondeur, qui fortifioit la ville merveilleusement. Et pour ce que dudit membre découroit une veine qui tantôt se réintégroit avec le tout, une autre île se engendroit, non pas si plentiveuse que l'autre d'un tiers. En ces îles, environnées des fleuves courants, gisoit l'espoir total des assiégés, la racine de leur corne orgueilleuse, la potence de leurs bras furieux, et le bâton de leur fière mémoire; car en treize siéges qu'ils avoient soutenus anciennement, prince nul, tant fut-il doué d'extrême hardiesse, ne se ingéra d'en tâter les fonds. Même, comme ils disoient, Charles-le-Grand n'y sçut mettre le pied; mais son moindre de nom, non pas en qualité de moeurs, de prouesse, ni de glorieuse emprise, mais en quantité de corps et de puissance seulement, l'osa bien attenter et envahir; et par subtilité et vaillance chevalereuse la conquit vigoureusement, non pas sans meschef ni dommage.

»Dedans ces îles et en aucuns tranchis faits au long de la rivière, se tenoient des rustres de Neuss, et certains coulevriniers, qui portoient grand préjudice à l'ost, souverainement à ceux qui puisoient l'eau et qui abreuvoient leurs chevaux.« Die Belästigung zu entfernen, hieß der Graf von Campobasso einen entschlossenen Mann, bei nächtlicher Weile, einen Nachen besteigen, und hinüberfahren nach dem großen Werth. Als es kaum tagen wollte, 6. Aug. zog das Enfant perdu mit einem Tau mehre Schifflein, mit Italienern und Picarden, »Arbalêtriers et coulevriniers«, besetzt, hinüber, und die rustres liefen davon. Ungefähr 150 Italiener und Picarden waren übergesetzt, und es brach das Seil, und in Neuß

Der Wechter truw do nyet enslyeff,
Yem was nyet uw, seer bald he rieff:

„Dye vyant fell synt up der Waydt!
Malch reid sich snell, nempt fort berait,
Dat sy sich dar niet vesten!“

Und nicht vergeblich hat der Warner gerufen; 150 Mann nach Wierstraat, 300 nach Molinet fielen aus der kleinen Pforte, die vom Markt zum Wasser führend, der Judensteeg hieß, stürzten sich in den schmalen Wasserfaden, wodurch die beiden Inseln geschieden, und erreichten das größere Werth, wo die Feinde aufgestellt und den hartnäckigsten Widerstand boten. Es erzählt Magn. chron. belg. von einem lombardischen Fähnrich, der, nachdem beide Hände ihm abgehauen worden, mit den blutigen Stümmeln noch die Fahne hielt, bis der rustre ihm das Leben nahm. Es soll auch, der Seinen Bedrängniß gewahrend, der Herzog von zwei Quartieren, dem lombardischen und dem englischen aus, zwischen welchen die Wahlstatt gelegen, das heftigste Geschützfeuer gegen das Werth haben richten lassen, daß vom Donner der Kanonen die ganze Stadt erbebte. »Finalement Italiens et Picards furent enanglés en un détroit de l'île, où ils furent crueusement rompus et déconfits. Les uns, pour eux sauver, saillirent au Rhin, où ils se noyoient, et les autres échappoient. Les rustres en rappelèrent aucuns, et leur promirent sûreté de vie; et iceux parvenus à port, espérans trouver fidelité en Allemands, churent en la face de leurs glaives. Si furent détranchés et occis piteusement. Par cette voie pernicieuse et oblique, déviant au vrai sentier de nobilité vertueuse, montrèrent Germaniens qu'il n'y avoit guère d'assurance ni de loyauté en eux.

»A cette oultrageuse occision un grand morienne, nommé Christophe, très vaillant homme d'armes de la société des Italiens, fut ce jour plusieurs fois abattu sur le champ, et toujours se remettoit sur pieds, et renversoit par terre tout ce qu'il pouvoit atteindre. Il fut pris par les satrapes, qui le menèrent par la ville, où chacun le regardoit, tant pour la crudelité du personnage, comme pour l'admiration de ses oeuvres. Si disoient entre eux que c'étoit l'ennemi d'enfer, et de fait le voulurent assommer; et combien qu'il fut navré, il

se défendit puisamment et fut bouté prisonnier en la tour du moulin à vent sur les murs (wo nachmalen Fetzer saß); puis trouva façon, par mines que lui et autres firent, qu'il vida, lui onzième; et en saillant oultre les fossés, il lui souvint que l'un de ses compagnons étoit demeuré derrière; si retourna franchement et le ramena sain et sauf comme les autres, de quoi ceux de Neuss furent grandement ébahis.« Der Gefangenen und Ertrunkenen sollen überhaupt 200 gewesen sein, der erbeuteten Fahnen waren drei, „die vur sent Quiryn nu hangen." Der Sieg, gefeiert mit Glockengeläute und einem Te Deum, wurde durch Landgraf Hermann der Stadt Cöln bekannt gemacht, zugleich um die schleunige Zusendung von Verstärkungen gebeten. Er hatte nämlich bei Zeiten in die bedrohte Stadt sich geworfen, entschlossen, in Gefahren ein Beispiel von Todesverachtung ihr zu geben, freudig alle Entbehrungen und Leiden einer langwierigen Belagerung mit den Bürgern zu theilen. „Ein wenig vor der Zeit, daß der Herzog vor Neuß kam, so begab sich männlich und kühn dazu Landgraf Hermann, der Gubernator des Stifts von Cöln, und ging in Neuß mit etlichen von den Seinen, als von des Stifts wegen, und hielt sich binnen dem Lager also klüglich, vorsichtig und tröstlich zu den Bürgern von Neuß und den Söldnern, und ermahnte die Söldner zu dickermalen, daß sie sich getreulich hielten, sie sollten noch getröstet werden von Gott und seiner Mutter, und von dem lieben Marschalk sent Quiryn, ja also viel und freundlich, daß diejenen sagen, die in der Belagerung gewesen sind, wäre er nicht gewesen bei Aventure, so wär es sehr zu vermuthen, die Stadt Neuß hätte sich nicht so lang gehalten."

Die Cölner schickten 500 Mann, die Bonner auch einiges Volk, welche alle unangefochten, den Neußern zu freudigem Erstaunen, über die Weide in die Stadt gelangten, und daselbst solche Zuversicht verbreiteten, daß am 9. Aug. ein Ausfall gewagt wurde. Von der Zollpforte ausgehend brachen die Neußer dem feindlichen Lager ein,

Ind sloigen manchen Man
In vryen moid zom doide,

Ouch wunten sy der vyll,
Dye Vyant habbens noede
Idt was gheyn kynder spyll.
Luyd rieffen sy: allarm! allarm!
Ind vluwen myt dem houff.
Die Nuysser rieffen: her Johan darm!
Ind schussen dat idt stouff.

Letzlich wurde aber doch der Ausfall abgewiesen, blutig, drei Todte ließen die Neußer auf dem Platze, ihr Rückzug mag auch etwas unordentlich ausgefallen sein, denn mit ihnen zugleich der Stadt einzudringen, versuchten die Feinde, was indessen die Thätigkeit der auf Mauern und Thürmen vertheilten Geschütze hintertrieb. Dagegen erneuerte der Herzog den Versuch, der Weide sich zu bemächtigen. Eine Anzahl Schiffe wurde vom Niederrhein heraufgeführt, »èsquels il fit entrer, 11. Aug. trois conducteurs notables des ordonnances, chacun de 100 lances et 300 archers. L'un fut sire Josse de Lalaing, souverain de Flandres, en qui prouesse fleurissoit hautement, et honoroit la chevalereuse maison dont il avoit pris sa naissance. Le second fut Louis vicomte de Soissons, homme de très noble et vertueux courage; et le tiers fut un très vaillant chef de guerre, sire Jacques de Rebrennes, seigneur de Montfort. Ces trois menèrent 500 piétons desdites ordonnances, desquels étoient capitaines Rousetart, Pierre Périlleux et autres de haut valoir. Par grande hardiesse et en très bel arroi passèrent un bras du Rhin, en spectacle de leurs ennemis, et à la pointe de l'épée, comme jadis Brutus et Corniens conquirent l'île d'Albion sur les géans, ils gagnèrent l'île de Neuss sur les Allemands; et n'y eut si hardi, qui se osât montrer en barbe pour donner résistance à leur très fier et redouté effort, sinon de trait à poudre assez hideux et âpre.

»Ainsi se logèrent ces trois valeureux champions et toute leur sequelle; c'est assavoir sire Josse et le vicomte en la grande île, et sire Jacques en la petite île. Et là fut fait un grand tranchis; l'on y assit une grosse bombarde, plusieurs courtaux, serpentines et autres grosses pièces d'artillerie, laquelle endommageoit très fort la ville, car elle tiroit au long

des murs, et brisoit les arcures de la porte sur la rivière, dessous lesquels se tenoient secrètement les assiégés, qui, voyans ce périlleux foudre, se sauvèrent en leur fort, par moinets et certains pertuis percés en la muraille, et élevèrent hautes terrées pour contregarde.

»Entre les îles et ladite abbaye avoit un grand parc à manière de pastis; et assez près d'une fournaise prirent logis cent lances et seize archers d'Angleterre, desquels étoit capitaine sire Jehan Milton dessusdit. Et afin que l'un siége pût secourir à l'autre, le duc fit faire deux merveilleux ponts de tonneaux et de asselles, dont l'un traversoit le bras du Rhin pour aller vers son quartier, où passoient chariots, gens et chevaliers, auquel il ordonna 300 piétons qui le gardoient jour et nuit; et l'autre traversoit ledit bras pour aller des îles au quartier des Italiens; et fit venir de ses pays de Gueldre et de Hollande environ cinquante navires que conduisoit Martin Fouque, sur la grande rivière du Rhin, afin d'en obtenir la maîtrise et possesse. Ainsi fut Neuss assiégée par terre et par eau, de si près close et serrée, que ame n'y pouvoit avoir entrée ni issue, sinon à grand péril et dangereux encombre. Germaniens sachans par leurs explorateurs que Neuss étoit assiégée de tous points, et que les îles étoient gagnées par forte main chevalereuse, peur et crainte les assaillirent; Cologne frémit, Mayence s'ébahit, Trèves trembla, Saxe s'émut, courant aux armes, et n'y a moindre tumulte en Allemagne qu'il y avoit dans Rome, quand Hannibal avoit passé les Alpes.«

Der Versuch, mittels eines zu Cöln ausgerüsteten Branders die eine Brücke zu zerstören, um demnächst eine reichliche Zufuhr von Lebensmitteln in die belagerte Stadt zu bringen, wurde durch die Wachsamkeit der Hüter vereitelt, aber des Herzogs riesenhafte Arbeiten, um die Erft sowohl als die Krur zu schließen, diese in die Neußer Bröiche, nördlich von der Stadt, jene bei Quinom (weiland bei Grimlinghausen gelegen) in den Rhein zu leiten, verfehlten ihres Zweckes, weil die Quellen in und dicht an der Stadt einen zureichenden Wasservorrath lieferten. Die Arbeiten zu fördern, waren die verschiedenen Heeresabtheilungen

angewiesen worden. »Un jour labouroient pionniers et vivandiers, un autre gentilshommes et pages, et un autre lavandières, gougies et autres femmes suivant la cour. Une digue, de 30 pieds de large, fut paraccomplie au jour, car les femmes, environ de 16 à 18, y labouroient, dont la gloire se devoit attribuer au sexe féminin. Et certes ce fut une somptueuse emprise et de haut efficace, et de qui le conte sera de dure créance en temps futur.«

Neben den Erdarbeiten wurde auch die Stadt fortwährend beschossen, mit besonderm Nachdruck an den Festtagen Mariä Himmelfahrt und Mariä Geburt. Bald lagen das Niederthor und die Wassermühle bei demselben, das Rheinthor und der Taubenthurm daneben in Trümmern, wiewohl sie in der größten Geschwindigkeit durch einen Aufwurf von Erde oder Dünger ersetzt wurden. Es veranstaltete auch Landgraf Hermann, in der Voraussicht eines nahen Sturms, den himmlischen Schutz für Neuß zu erflehen, eine große Procession, an deren Schluß er dem h. Quirinus eine Wachskerze von 100 Pfund opferte. Ein erster Sturm war am 3. Sept. versucht worden, »et y furent blessés noble homme Thomas Stanley, Thomas Ebringham et Talbot, gentilshommes, capitaines, 13 hommes d'armes et 54 archers, tous Anglois; il (le duc) fit donner 36 florins au Sr. Stanley, 20 florins à chacun des capitaines, 4 florins 16 sols à chacun des hommes d'armes, et 2 florins 8 sols à chacun des archers.« Für einen Hauptsturm auf das Bollwerk am Rheinthor war der 10. Sept. bestimmt. »De l'avis du comte de Campobasso le duc fit faire de grands chênes un gros bastillon à demi-rond, environ de 30 pieds de haut, où il y avoit certains étages pour découvrir sur les ennemis; et le fit dresser au quartier des Italiens, à 25 pieds près du grand boulevard de la ville, et le garnit de coulevriniers et arbalêtriers qui tiroient incessamment. Et pour donner l'assaut audit boulevard, il commanda que chacun conducteur de son armée lui envoyât certaine quantité de gens, et comparussent audit quartier après dîner, à deux heures. Lors diverses cohortes et compagnies de diverses chanesies et domiciles, atout divers guidons et enseignes, se

montrèrent sur les rangs; et par voies souterraines, concaves et profondes, et tranchis artificiels, approchèrent le bastillon dudit comte, où se faisoit l'assemblée; et comme les géants accumulèrent jadis grandes montagnes les unes sur les autres, pour envahir les dieux du ciel, les assaillants assemblèrent échelles, pavois et grand nombre d'instruments propres à ce, pour parachever leur emprise.

»Le duc, pour animer et rafraîchir les compagnons, abandonna deux queues de vin qu'il fit enfondrer, puis fit sonner l'assaut, qui dura deux grosses heures. Les gens du comte de Campobasso, desquels un prud'homme d'armes, nommé Barnabo, portoit son enseigne, assaillirent premiers, les Anglois en suivant, et les autres hardis champions, chacun selon son degré et vocation, et montrèrent leur prouesse et vaillance. L'assaut fut âpre et merveilleux, mais peu y profitèrent les assaillants; leurs échelles furent trop courtes de dix pieds, et ceux de la ville se défendoient vaillamment et puisamment, qui jetoient sur eux huile bouillante, eau chaude et fagots allumés, et en occirent et navrèrent grande plenté de trait à poudre, parce que leurs canonnières étoient de toute hauteur, jusques à demi-aune près de terre.

»Quand ceux de la ville qui gardoient la muraille, ouïrent l'effroi et connurent que l'assaut étoit donné au grand boulevard, ils tirèrent leur force celle part, comme pour renfort; et ceux du siége tiroient sur eux serpentines, courtaux et autres manières d'engins, entre lesquels une grosse bombarde, affustée en l'île, faisoit tant bon devoir, qu'elle fit voler en l'air, comme on percevoit clairement, les têtes, bras, mains et autres membres des défendans, autant qu'elle en pouvoit atteindre, qui étoit horrible chose à voir. Et y demeurèrent morts environ trois cents ou plus, et autant aux assaillants; entre lesquels y fut occis le comte Urse d'Anguillara, romain, très noble et bien recommandé en armes; un très vaillant capitaine des Anglois, Jacques d'Avencourt, et plusieurs autres dont les noms me sont inconnus.« Den heißen Tag besprechend, verfehlt Wierstraat nicht zu handeln „Van dem getruwlichen ind vrunt-

lichen Bystant des vreulichen Geslechts bynnen Nuys zo yrren vrunden ind wie ritterlich sy yn hulpen".

Suesse moder Goz Maria, hymmelsch keyserynne,
Du bist, lieff fraw, sunderlich, as ich mich recht besynne,
Eyn vurstant alles frauwen geslechts die ich prijsen moit,
Du heeffs bynnen Nuys sterckt verleent den jonffren ind vrauwen goit!
Van yrrem moid bynnen Nuys ist wunder nae zo sagen,
Want so bald van noeden groit die stormclock wart geslagen,
Sach man die vrauwen ind jonfferen sich zor noitwer stellen,
Sy drogen an calck wasser ind steyn up bolwerck ind up wellen
Ind also steulzlich gaven sy den froemen hogemoyt
Die in der weer da stunden ind gussen yr getruwe bloyt,
Den aemechtigen van arbeyt swair brachten sy kruyt ind wyn
Ind die dair laegen erschossen den deden sy truwen schyn.
Freulich rieffen sy: „stait vast yr fromen ritter ind knecht!"
Dattet manchem stoulzen bloyt eyn nuw gemoede brecht.
Were dat moegelich ind hedt mant ye meer gedayn,
So suld man byllych bynnen Nuys manche fraw ritter slayn.

Von der Rheinpforte abgeschlagen, bestürmten die Burgunder noch an demselben 10. Sept. die Oberpforte, aber auch auf diesem Punkt mußten sie letzlich weichen, die Katze, die sie vor sich hergeschoben, im Stich lassen. Einer solchen Beschreibung gibt Molinet: »Végèce et autres vénérables auteurs très recommandés et autorisés en art militant, traitans de prouesses chevalereuses, mettent avant aucuns engins, machines et instruments, comme tours de bois, vignes, sambucques, bricolles, espringolles, martinets, moutons, loups, chats, truies et grues, desquels on usoit anciennement pour rompre et abattre murailles, pour envahir ses ennemis et les combattre main à main. Dont en suivant la mode ancienne, la doctrine des docteurs, le vrai patron et vif exemplaire desdits instruments, un noble chevalier espagnol du royaume de Castille, lequel on estimoit être de très subtile et claire invention, s'approcha du duc et lui montra en un papier la figure et semblance d'un grand engin, haut et élevé, appelé une grue, lequel il vouloit composer, en intention de la rouler jusques aux murs, de parler à ceux de Neuss barbe à barbe, et de les accoler du tranchant de leurs épées. L'exemplaire, ensemble tous garnis de belles paroles, complurent au duc; lequel incon-

tinent commanda que toutes matières nécessaires et tous ouvriers mécaniques très experts et ingénieux lui fussent baillés à sa plaisance pour achever cette besogne. Long-temps labourèrent à parfaire cet engin, lequel finalement fut dressé au quartier des Italiens sur quatre roues. Il étoit de 20 pieds de long et de 20 pieds de large, et pouvoit bien loger trois cents hommes dedans. Il y avoit une échelle à demi droite de 60 pieds de haut, laquelle s'avalloit comme un pont-levis, et étoit ordonnée pour monter sur la muraille. Force de gens entrèrent ens, qui la boutèrent avant et l'approchèrent de la ville environ d'un trait d'arc; mais si grande abondance d'eau survint, qu'il ne sortit nul effet. Pareillement fut fait au quartier Jacques Galiot, par les charpentiers de l'ost, un engin à manière d'un chastel de bois, qui portoit sur vingt-quatre roues, et l'appeloient un chat; mais quand on le cuida conduire pour mettre en exécution finale, l'une des roues rompit, et fut de nulle valeur. Ainsi ni la grue ni le chat, qui furent faits par grands et somptueux dépens, ne portèrent quelque grief aux adversaires, ains leur donnèrent, pour la faute, grande risée.«

Einen Waffenstillstand, um welchen die Lombarden baten, damit sie ihre an der Rheinpforte gelagerten Todten begraben könnten, bewilligte Landgraf Hermann, und am Tage Kreuzerhöhung, 14. Sept. scharte sich abermals die gesamte Bevölkerung von Neuß zu einer Procession.

Eyn styllongh alre clocken was geordent bynnen Nuyssz
Bys zom fest der verhevongh des hylgen vronen cruytz.
Als dye werd processij mit ynnicheyt dar geschach
Da hoirt man alle clocken seer luden den selven dach
Ind sust in den hogen Festen so luud man oever all,
Anders hat man van getzijden noch uren geyn getall,
Dan ast zor noyt geburden hoyrt man die stormclock dort
Van dem getruwen wechter seer cloppen op dat bort.

Dagegen wurde von den Burgundern viel Erde und Dünger zu den beiden Brücken geschafft und eifrig an den Deichen gearbeitet. Sie bauten ferner ein Mühlwerk, mittels desselben die Erft in den Rhein zu pumpen, und so das Wasser zwischen der

Stadt und dem Werth abzuleiten, aber das Schöpfwerk kam nicht zu Stande, verloren war die viele Arbeit.

»Quand ceux de Neuss eurent soutenu le très âpre et vigoureux assaut qui leur fut donné au boulevard, ils le fortifièrent puissamment de grands et profonds fossés. Le comte de Campobasso, d'autre côté, apercevant cette fortification défensive, ne tint pas les pionniers en oiseuse, mais pourvut à nouvelle emprise invasive, et fit faire grandes rues, hurées couvertes et merveilleuses mines donnans approche aux susdits fossés, et pour obtenir par labeur et art ce qu'on ne pouvoit acquérir par vaillance et à force de bras. Ces mines, grandes et profondes, et de cher coût, furent révélées à ceux de la ville par un Liégeois fugitif qui subtilement y entra. Si contreminèrent à l'encontre, et donnèrent remède à leur soudain meschef apparent; et ainsi se causoient par dedans terre de dures et horribles rencontres d'une partie et d'autre, où périssoient forts et puissants hommes, dont c'étoit pitié et dommage. Nonobstant ce, le comte fit faire encore deux bastillons, en approchant ses ennemis de plus en plus.

»Ce temps pendant, un chef de guerre de la ville se montra aux défenses, et dit en allemand, qu'il vouloit parlementer aux capitaines des Italiens. Barnabo, lieutenant du comte, qui n'étoit guères loin de lui, répondit qu'il ne pouvoit parler à lui sans transgresser le commandement du duc, mais espérant que ce fût pour quelque grand bien pacifique ou salubre appointement, il lui promit qu'il iroit vers son prince, et lui sauroit à dire son bon plaisir. Lendemain à neuf heures Barnabo, non voulant être fracteur de l'édit du souverain, notifia verbalement la requête du chevalier de Neuss au duc; et le duc délégua certains barons et hauts seigneurs très experts du langage, ensemble et le comte de Campobasso, lesquels parvenus à lieu à l'heure assignée, trouvèrent ledit chevalier, qui de prime face leur pria très instamment de dilation jusques à lendemain à une heure après dîner, certifiant que la matière étoit de grand poids; et que pour le bien discerner et murement contourner à efficace, le conseil de la

ville en étoit lors bien empêché. Le délai accepté, assurances furent promises, et furent trèves accordées pour le jour séquent durant une heure, lorsque le parlement se devoit faire. Cette heure étoit fort désirée de plusieurs compagnons volages, trop fatigués de porter armes, attiédis de longue session, qui proposoient en fin de parlement avoir soudain département. L'heure venue, abstinence de trait, d'assaut, de saillie, d'envahie et de voie de fait tinrent un petit serré. Les députés commencèrent à entrer en devises auprès du grand boulevard, mais à coup ceux de la ville secrètement, par quelques pertuis, vidèrent hors en très grand nombre et grosse puissance; et comme gent barbare, tigres animés ou loups faméliques quérans leur proie, sans observer paction, assurance ni compromis, chargèrent sur leurs adversaires, qui de rien ne se doutoient, les abattoient à tous lez, pilloient, roboient et embrasoient plusieurs logis de l'armée.

»Le comte même fut saisi de main mise, et soudainement rescous par deux de ses gens, dont l'un fut pris et l'autre occis sur la place. Le cri impétueux s'éleva parmi l'ost, et le feu très horrible, qui tout consumoit, portoit témoignage de cette criminelle emprise. Adonc chacun mit main aux armes, Bourguignons, Anglois, Brabançons, Flamands, Picards, Hanuyers, Lombards, Namurois et Liégeois; lesquels en très noble arroi, forts et fiers comme petits lions, donnèrent répugnance à cette séverité, et par grand courage et hardement reboutèrent ennemis dedans la ville, qui emmenoient serpentines et gros engins. Et lors une grosse bombarde chargée et affutée contre eux, sentant la chaleur des prochains logis qui brûloient, s'échauffa tellement, que seule et sans aide de quelques ames, tira à l'aventure et fit un grand abatis sur les assiégés, donnant hideux épouvantement à leurs complices, qui furent tous joyeux de rentrer en leur fort.

»Le noble duc, oyant ce terrible effroi, y arriva incontinent, et connut le barat précogité de ceux de Neuss, qui sous ombre de parlement, et en l'attente de concorde, émurent cauteleusement dissension, guerre et discorde. Le dommage

fut piteux et lamentable, car plusieurs vaillants hommes, par inadvertance de leur pernicieuse et proterve férocité, furent surpris et y perdirent la vie; entre lesquels y demeura un noble italien, nommé Roysinsacq. Cette oultrageuse et terrifique crudelité déplut grandement au duc, qui fit défendre sur la hart, que nul ne donnât écout à leurs paroles, mais les réputât comme déloyaux et maculés de trahison.« Den Ausfall vom Michelstag, 29. Sept. besprechend, weiß Wierstraat, der Patriot, nichts von Treubruch, nur von Waffenthaten.

Die unverzayghden Nuyſſer man,
As ich die wairheit melde,
Sy machten eynen vryen louff
Van beyden portzen in den houff
All zo den hogetzelde.
Mit armburſten ind mit buſſen
Mit ſwerden ſcharp ind ſchuſſen
Erweckten ſy die vyand,
Der do dair vill erſlagen wart.
Man ſach ſy louffen up der vart
Ind roiffen luyd: davant! davant!
Doch ſchickten ſy ſich zo der weir.
Dye Nuyſſer hatten yr gher
Ind neeckten ſich yn zo hant.
Plunderye van manchen ſtucken,
As yn dat do ſould gelucken,
Namen ſy dair mit gewalt;
Vyll hayckbuſſen ind zwen ſlangen,
Eyn royt wympell up eym ſtangen,
Dat zor hoegden was geſtalt
Ind up der vyand bolwerck ſtund,
ſo Got der aventuren gund
Den Nuyſſeren manichvalt.
Luſtlich was die aventuyre,
As die tenten in eym vuyre
Dayr lichter flammen branten
Ind der vyand vlucht zo ſchauwen,
Wye dye Nuyſſer gyngen tauwen
Zo rouven manck den clanten.
Donrekruyt in zween tonnen
Hant ſy ouch zor zijt gewonnen,
As zor ſtat wart wanten.

Fernere Ausfälle zu verhüten zogen die Burgunder einen Graben vor dem Rheinthor, einen andern vor dem Oberthor, in welcher Arbeit sie zu stören, die Neußer den äußersten Fleiß an-

wendeten. »Plusieurs saillies faisoient en divers lieux et quartiers, le plus à leur avantage. Chose merveilleuse! long-temps se continuèrent ces chevalereuses escarmouches, où hauts et glorieux faits d'armes se perpétroient d'une part et d'autre; mais oncques homme de l'ost ne sut imaginer de prendre un homme de la ville vif. Le duc, très désirant de savoir de leur état et conduite, fit dénoncer avant l'armée que quiconque pourroit prendre prisonnier ce jour partant de Neuss, il lui donneroit riche guerdon. Ne demeura guères qu'ils vinrent à grand effort, selon leur mode accoutumée, et saillirent sur l'artillerie, où ils ravirent un gros engin à poudre, qu'ils emmenèrent sur un chariot. Adoncques chacun se mit en peine d'accomplir le bon vouloir de son prince, si que les Namurois rescouirent le dit engin, et entre les autres prirent un très bel et très gracieux écuyer, gentil entre mille, que l'on disoit être fils du bourgmestre; et fut livré au prévôt des maréchaux pour diligemment l'examiner, mais il échappa de ses mains ne sait-on quand et comment.

»Un jour séquent, un grand vent et horrible tempête s'éleva, durant lequel un febvre de l'ost s'avança de ruer aucunes fusées dedans la ville, qui tantôt allumèrent plusieurs maisons et granges garnies de fourrages. Lors s'effrayèrent outre mesure les femmes et les petits enfants et gens de mulièbre courage, faisans angoisseux cris, piteux regrets et quérimonieuses lamentations, comme ceux qui cuidoient être cruciés par combustion et livrés à leurs derniers supplices. Le feu toutefois, par gens non efféminés, mais de viril et assuré courage, fut rescous à grande diligence; et encore n'étoit-il point paréteint, quand eux-mêmes boutèrent le feu au plus bel quartier des Italiens, et brûlèrent, à moins d'une heure, plus de cinq cents logis; chevaux, harnois, bâtons, armures, vivres, provisions et ustensiles à guerre furent commués en cendre. Adonc un très grand alarme s'épandit par les carrefours, qui émut tout l'exercite; chacun se retira en son guet; Lombards abandonnèrent domiciles et biens au feu, qui faisoit grand devoir; les tranchis furent gardés; l'artillerie fut pré-

servée; nouveaux logis furent refaits, et les approches tant voisines, que l'on pouvoit jeter une pomme tout à l'aise dedans la ville.« Wie man sieht, bewunderten selbst die Feinde die Haltung der Neußer in dieser Calamität, die zwar nur die Einleitung eines neuen Sturmes sein sollte, er unterblieb aber über dem Brand in dem eigenen Lager, 3. Oct.; dieses Lager zu beschreiben wird an der Zeit sein.

„Bewundernswürdig, prächtig über alles, was man in unsern Tagen gesehen, war die Einrichtung, so der Herzog seinem Heer gegeben. Schärfe des Verstandes, reich ausgestattete Erfahrung und tiefe Betrachtung hatten sich vereinigt, diese bewundernswürdige Ordnung einzuführen, gegen welche weder die alten Meister der Kriegskunst, noch die heutigen Lehrer in dem edlen Waffenwerk begründeten Tadel erheben, eine fehlerhafte Auffassung nachweisen konnten. In richtiger Beurtheilung der Oertlichkeit, der Jahrszeit, der Haltung der Vertheidiger, der Stärke des Angriffs, waren die Quartiere, die Tranchéen, die Arbeiten, die Wohnstätten so vortheilhaft angelegt, in so richtigem Verhältniß zu der Bequemlichkeit, der Unterstützung und Sicherheit der Belagerer, den Belagerten zu großem Schaden, Nachtheil und Abwehr vertheilt, daß Besseres nur zu wünschen, eine Unmöglichkeit. Mächtig geschlossen war das Heer durch schöne, weite und tiefe Tranchéen, durch Zugbrücken und starke Barrieren, die den Bauern Eingang verstatteten, gegen unehrliche und vergiftete Feindseligkeit hingegen bei Tag wie bei Nacht durch sorgfältige Wache gehütet waren. Die schönste Seite, die Glanzstelle der Armee, der Stadt Cöln zugerichtet, ging von dem herzoglichen Quartier aus, in der Weise der Wandelsterne, die sich gegen die Flammensonne richten, um von ihr helles Licht zu empfangen. Zwischen den Hauptstraßen und den vielen Zwerggassen, die sämtlich nach den Vorschriften der Geometrie gezogen, war ein großer weiter Markt angebracht, dem alle Arten von Waaren und Lebensmitteln zuströmten. Ein Apotheker fuhr da vor eines Tages mit fünf schweren Frachtwagen, und schlug seine Bude auf, reichlich ausgestattet, wie es für Brügge oder Gent hergebracht. Da fanden sich zusammen die

manichfaltigsten Gewerbsleute, Grossirer, Tuchhändler, Fischkrämer, Spezereihändler, Posamentirer, Strumpfwirker, Schuster, Hutmacher, Barbiere, Zimmerleute, Messerschmiede, Pionniere, Faßbinder, Marketender, Taglöhner, Lampenputzer, Lichtzieher, Fuhrleute.

„Da waren alle Bedürfnisse des menschlichen Lebens um vernünftigen Preis, und im Ueberflusse, wie in der besten Stadt des Landes zu haben. Da hielt seine Sitzungen der Großprofoß, um Recht zu sprechen und nach Gebür und Ordnung die Polizei des Heeres zu erhalten. Auf dem Markt, der am Rhein, dem Deich zunächst angebracht, ließ der Herzog, im Mittelpunkt des Platzes ein hohes Kreuz errichten, und daran einen Blechhandschuh und ein blankes Schwert anbringen, anzudeuten, daß wer sich unterfange, den Marktleuten ein beleidigendes, ein schimpfliches Wort zu sagen, die Hand, wenn er aber übel berathen genug, um einem Verkäufer diese Hand anzulegen, den Hals verwirkt habe. Dergleichen Strenge war veranlaßt zunächst durch die Klagen der Leute aus dem Bergischen, die zwar anfangs, bei allem Ueberfluß an Lebensmitteln, nicht zu bewegen gewesen, das Entbehrliche dem nothleidenden Soldaten zukommen zu lassen. Darüber wurde der Herzog zornig, ließ sie wissen, daß wenn sie nicht gutwillig, um einen billigen Preis Lebensmittel und Futter liefern würden, es ihm ein Leichtes sein sollte, das Nöthige mit Gewalt und unentgeldlich sich zu verschaffen. Die Drohung war nicht verloren, nur baten die Leute, sie gegen Raub und Plünderung zu schützen, wenn sie anders zu Markte gehen sollten, und in ihrem Interesse traf der Herzog jene Vorkehrungen, welche die verwegensten Marodeurs mit Schrecken erfüllten, das Lager im Ueberfluß versorgten.

„Ein zweiter Markt, wo es ebenfalls an nichts gebrach, war in dem Quartier der Italiäner eröffnet; er war, gleichwie der Hauptmarkt, von einem Schlachthause und einem Markt für Heu und Hafer begleitet. Die Wohnstätten, die Gebäulichkeiten überboten sich unter einander in Reichthum und Zierlichkeit. Jeder hatte sich nach Stand und Vermögen eingerichtet, in schönen Gezelten und kostbaren Pavillons, die theils in zusam-

menhängende Reihen vertheilt, theils auch einzeln vorkamen, und das Lager unendlich verschönerten; 900 dieser Wohnungen hatte der Herzog auf eigene Kosten anfahren lassen. Verschieden in ihren Formen und nach ihren Zwecken, zeigten sie alle die künstlichste und solideste Construction, als habe der Besitzer für die Ewigkeit sich da niederlassen wollen; die einen erhoben sich als Lustgebäude zu der Höhe eines Donjon, der von Gallerien umschlungen, die andern schienen zur Vertheidigung bestimmt, hatten um sich tiefe Gräben mit Zugbrücken; die einen fielen auf durch Schnitzwerk und Malerei, durch die zierlichen Glasfenster; die unansehnlichsten waren hölenartig in die Erde gebohrt, ruhten auf großen Gabeln, hatten Säle, Küchen, Kamine aus Ziegelstein gemauert. Da sah man Backöfen, Wasser-, Wind- und Handmühlen, Ballspiele, Lauben zur Aufnahme von Gästen geeignet, einen großen mächtigen Galgen, der Uebelthäter Schrecken, da gab es Schmieden, Weinhäuser, Schenken, Bäder, Gasthäuser, Bierbrauereien.

„Die Sacramente der Kirche wurden allen, die deren benöthigt, gespendet. Kinder empfingen die h. Taufe, Eheverträge wurden aufgenommen und gefeiert mit allem Pomp einer ummauerten Stadt. Die einen folgten der Braut in Freudigkeit, und ließen ihrer Lust freien Lauf; das Erwachen der Neuvermählten wurde mit einer sanften Harmonie, mit süßen Liedern begrüßt; andere begleiteten den Sarg eines verstorbenen Freundes in tiefer Betrübniß, umgeben von Leidtragenden, die ihre Thränen nicht meistern konnten, mit ihrem Jammer die Luft erfüllten. Die einen, schmerzhaften Uebeln erliegend, beklagten eine Zeitlichkeit, die ihnen zu entschlüpfen begann, und wehklagten in Erwartung der Stunde des Herren. Der eine schrie, im Uebermaas der Lust: le roi boit, der andere flüsterte dem Sterbenden zu: möge Jesus deine Seele geleiten. Jener wähnte sich nirgends sicherer, denn im Kreise seiner Freunde, und fiel den nächsten Augenblick in die Schlingen seiner Feinde. Da erschien im hellsten Licht der Welt eitler Wahn, da zeigte sich, wie die vielen Körper in einem und demselben Heer vereinigt, den verschiedenartigsten Leidenschaften unterworfen bleiben, wie

Trost dem einen, Traurigkeit dem andern beschieden. Ueberhaupt war es ein unergötzliches Gewirr, ein Mißvergnügen, von Lust begleitet, eine Wehklage, in Gelächter umgesetzt, ein höchst schmerzliches Gelächter und ein freudiges Elend, es war, wie ein 1792 hier verstorbener Capitain von Witzleben von dem Regiment Schladen das Campement bei Rübenach nannte, ein glänzendes Elend. Melodische Töne, von Tuben, Trommeln, Trompeten, Clarinetten, Flöten, Dudelsäcken, Schalmeien ausgehend, erfüllten die Lüfte und erzeugten eine dergestalt süße Harmonie, daß jegliche Melancholie schwand, neue Freude sich einstellte, die niedergeschlagenen Herzen zu dem Thron der vollkommensten Lust sich erhoben. Zumal in dem Quartier des Herzogs war zu bestimmten Stunden ein Concert der süßesten Töne zu vernehmen, daß man in einem irdischen Paradies sich zu befinden, die Musik der Sphären zu vernehmen glaubte; gleichwie Orpheus mit den Accorden seiner Harfe die Pforten der Hölle gebrochen hat, so schmolz dahin, unter den Modulationen jener Musiker, die Bitterkeit der dreifach gestählten sächsischen Herzen, während sie zugleich durch ihre anmuthige Concordanz die Feinde einschläferten.

„Der Herzog, die Ehre des Abendlandes, der Gefürchteste unter den Fürsten, hielt sich musterhaft während der ganzen Dauer der Belagerung. Ueber Alles stellend das Heil seiner Seele, jede weltliche Sorge beseitigend, hörte er, tagtäglich, als der wahre Kämpe der Kirche, gleich nach dem Aufstehen Messe; und der Hand Gottes, der allein den Sieg verleihet, vertrauend, wollte er ungestört seine Andacht verrichten, was auch für Zwischenfälle sich ereignen mochten. Hatte er sich und sein Werk dem Herren der Herren empfohlen, dann nahm er die Angelegenheiten zur Hand, um die Früchte der unausgesetzten Anstrengung zu ärndten. Beschäftigter, besorgter wie er, bewegte sich niemalen ein Sterblicher unter des Himmels Decke; keiner hatte ein glorwürdigeres Ziel vor Augen, keiner war gewisser in seinen Handlungen, keiner emsiger im Felde. Er vereinigte Cäsars Klugheit mit dem hohen Sinne Alexanders, in ihm erneuerte sich die Rastlosigkeit einer Semiramis; wie im Fluge gelangte er von einem Quartier zum andern. Er spornte jetzt die Deichgräber

an, und visitirte in der nächsten Stunde die Minen, er überwachte das Einrammen der Pfähle, förderte die Grundarbeiten in den Trancheen, setzte die Holländer in Thätigkeit, spendete Rathschläge den Lombarden, ermuthigte die Engländer, drängte vorwärts mit seinen Picarden, befehligte die Ordonnanzen, stellte die Garde auf, überwachte die Ritter und die Lehenpferde, und weckte so häufig seine Dienerschaft, daß ihr zum Schlummern nur wenig Zeit übrig; er selbst schlief immer nur halb, meist mit offenen Augen, hierin folgend der hohen Auszeichnung des Löwen, welchem ihn zu vergleichen, die ganze Welt einig.

„Was soll ich überhaupt von ihm rühmen? Er hat einen reißenden Strom von 600 Fuß Breite und 1½ Lanze tief, gedämmt, er hat die hochmüthigen Rebellen ausgerottet, die Elemente besiegt, die höchsten Berge abgetragen, Thäler ausgefüllt, den Blitz sich angeeignet, den Gewässern geboten, in verborgenen Minengängen die Eingeweide der Erde durchwühlt, in diese Gänge sich vertiefend, über seinem Haupte die Fußtritte der Feinde vernommen. Und wenn das mühsame Tagewerk vollbracht, dann suchte Karl Erholung nicht bei thörichter Eitelkeit und weltlicher Lust, sondern in den heiligen Schriften, in auserwählten Geschichtswerken, vorall in den Schöpfungen der Musik, für welche er eine Liebhaberei sonder Gleichen empfand, und nicht ohne Grund, denn Musik ist der Wiederhall des Himmels, die Stimme der Engel, die Freude des Paradieses, die Hoffnung der Lüfte, das Organ der Kirche, der Gesang der Vögelein, ein Balsam für alle traurige und bekümmerte Herzen, die Abwehr und das Verließ der Teufel, wie sich aus den Geschichten Davids ergibt, der vor König Saul, dem Besessenen, die Harfe spielte. Und gleichwie der große König Karl einstens diese Wissenschaft ehrte, indem er aus Rom erfahrne Musiker sich verschrieb, damit sie die Sänger des Frankenreichs in die Geheimnisse der Tonkunst einweihen möchten, so zog Herzog Karl die berühmtesten Sänger an seinen Hof, und schuf sich eine Capelle, die ausgestattet mit dermaßen harmonischen und unvergleichlichen Stimmen, daß ihr, außer der himmlischen Glorie, keine andere Herrlichkeit zu vergleichen. Que voulez-vous plus

Au siége de Neuss la magnificence en étoit de si haute estime, que ma rude plume ne pourroit suffire à décrire la rutilente splendeur. Supplications y furent ouïes, bénéfices y furent impétrés, et par le rayon de la précieuse gemme ducale qui s'apparoît par tous climats, clair comme étoile de l'Epiphanie, les glorieux princes de la terre s'y rendoient personnellement, ou envoyoient ambassades honorables, lui offrir cour, corps et chevances.«

An St. Calixten Tag, 14. Oct. und am 3. Nov. fielen die Neußer wiederum aus; das erstemal aus der Hammpforte in der Geldrischen Lager, das andermal, 300 Mann stark, aus dem Niederthor und der Hammpforte in der Genter Quartier. Jedesmal erstritten sie einige Beute, Wimpel, Hackenbüchsen, Mäntel, und an St. Martins Abend und Tag gewannen sie nach langwierigem Fechten den von dem Feind vor dem Oberthor ausgeworfenen Graben. Aber große allgemeine Betrübniß ergab sich über der vorgenommenen Revision der Ammunition; eine halbe Tonne Pulver war nur mehr übrig, samt und sonders verbraucht das Pfeilgeschoß. Solche Noth der Stadt Cöln zu klagen, wurden zwei Getreue ausgesendet, und ist es diesen gelungen, unter dem Schutz der Finsterniß sich durchzuschleichen und den Ort ihrer Bestimmung zu erreichen. »Donc, pour mettre ce fait à finale exécution, Jean de Herperode, astut et très habile routier de guerre, choisit une nuit nébuleuse et très obscure, entre la Toussaint et la Saint-Martin, et tout secrètement s'avala ens ès fossés; et par le quartier où moins y avoit de regard des assiégeans, où les mal soigneux étoient, échappa de ce dangereux péril. Si parvint en la duché de Juliers et limites circonjacentes, où il cueillit cinq cents hommes de fait, forts et roides et bien en point, auxquels ceux de Cologne distribuèrent à chacun d'eux une maille de Rhin, et les fournirent de sacqueaux pleins de salpêtre et de certaines mixtions propices au trait des harquebuses, dont la nécessité étoit grande.

Hardwyllich hant die Colner stoult,
Ungespayrt yr sylver ind goult,
Sesstehalffhondert seck gemackt.

In yederen sack hayn sy gedayn
Tyen punt salpeters sonder wayn
Ind den ȝeulderen angepackt
Also bynnen Nuyss zo brengen.

Johann Hollenbroich und Heinrich von Lünen befehligten diese Söldner, und haben sie an St. Elisabethen Tag ungehindert die Stadt erreicht. »Et s'assemblèrent à une lieue près de l'ost, au chastel de Liedberg, où ils séjournèrent prestolant l'obscurité de la nuit. Puis quand ténèbres furent épandues sur la surface de la terre, ils se fourrèrent en l'ost et approchèrent une place vide, où les fiefés (die Lehenpferde) furent depuis logés. Les signes donnés aux assiégés par grandes neiges, tacitement rentrèrent en leurs forts. Et à celle heure les rustres de la ville firent diverses saillies et en divers quartiers, pour empêcher l'armée, afin que les nouveaux souldars parvinsent plus sainement à chef de leur emprise. L'un d'eux toutefois, qui ne sut tenir route, se fourvoya par mal aventure, tellement qu'il chut ès mains de ses adversaires. Si fut pris, saisi de poudre et de salpêtre; et après qu'il eut développé tout le secret, il reçut mortel paiement selon sa desserte. Grands festoiements, grande chère et grands signes montrèrent ceux de Neuss à la réception de ces nouveaux entrants; car comme tous renouvelés et radoubés de féable assurance, batteloient leurs cloches, sonnoient instruments musicaux et louoient Dieu et les saints de leur felicité et bienheureuse aventure.«

In heftigem Zorn entbrannte der Herzog ob der Unachtsamkeit der Seinen, große Beschämung ergab sich im Lager. »Pour contre-venger de cette meschéance, Bourguignons, Picards, Anglois et autres compagnons se aroutèrent vers le château de Liedberg, où ledit Herperode avoit fait son amas, et trouvèrent une grosse barrière fortifiée de grands et profonds fossés pleins d'eau, et multitude de paysans qui le défendirent puissamment. Si occirent et navrèrent de prime venue plusieurs desdits compagnons, lesquels voyans ce dur rencontre, prirent leur chemin plus loin, et passèrent à grand travail parmi tranchis, fossés et les haies; si gagnèrent ladite barrière par force d'armes, et mirent à déconfiture trois cents desdits pay-

sans, qui demeurèrent morts sur la place, et les autres tournèrent le dos, qui firent pavais de leur forteresse, pour sûreté de leurs corps. Les victeurs pillèrent plusieurs villages à l'environ, lesquels il mirent aux sacquemans, et retournèrent en l'ost assez joyeux de leurs proies.

»Le duc voyant que la ville n'étoit pas du tout assiégée à sa volonté, et que plusieurs saillies occultes et manifestes se faisoient de nuit et de jour, au très grand préjudice et dommage de son pourchas chevaleureux et glorieuse présence, appela par commandement exprès les nobles fiefés de ses pays de Brabant, Flandres, Artois et Hainaut; et si assembla en plusieurs de ses bonnes villes certaine quantité de gens mécaniques, dont il fut honorablement servi. Monseigneur de Fiennes fut conducteur supérieur des nobles fiefés, ensemble monseigneur de Roeux et le bailli de Brabant, et autres capitaines eurent préceptes et précipux regard sur le demeurant. Ensemble présentèrent les gens en très bel et notable arroi à leur très excellent prince et seigneur naturel, qui les reçut agréablement et les mena sur le bord des fossés, en certains lieux où la nécessité expétoit le plus, tant au quartier des Lombards comme ailleurs, où ils firent tranchis et logis convenables à leur salubre protection; et le seigneur de Fiennes, accompagné des nobles fiefés, tint siége en la place vague par où les vaillants hommes dessus mentionnés s'étoient excousés en la ville, laquelle fut lors entièrement parclose et environnée de toutes parts. Les bons pélérins allemands, nouvellement arrivés à Saint-Quirin, pour montrer la fervente dévotion qu'ils avoient à Mars, le dieu des batailles, livroient plusieurs castilles à leurs voisins nouveaux venus, et les servoient de fruit à pierre et de plusieurs étranges mets, dont le goût étoit mortel; et iceux voisins nouveaux venus des bonnes villes et pays du duc leur rendoient des amères poires d'angoisses, confites en poudre de canon; entre lesquels ceux de Malines obtinrent le prix de la renommée, car ils étoient six vingts très vaillants hommes, bien en point, prompts aux armes, premiers aux défenses, prochains aux horrions, prêts et appa-

reillés à faire grande chère. Ils avoient chacun six patards par jour, aux dépens de la ville et des métiers, lesquels ils dépensoient gracieusement avec gens qui le valoient, et tinrent cour ouverte et état très honnête, selon leur possibilité libérale.«

Auch auf andern Punkten des Erzstiftes wurde fortwährend in großer Erbitterung gestritten, absonderlich bedrängte die mächtige Stadt Cöln vielfältig des Erzbischofs Ruprecht Anhänger. „Up sent Gereons Tag ward Bachem gebrannt und gewonnen von den Söldnern von Cöln. Den ersten Tag Septembris zogen die von Cöln aus und brannten den Forst ab (in der Nähe von Weiden), und hieben das Holz den meisten Theil ab, und nahmen Bell ein und besetzten das, und brachten Heinrich von dem Forst mit seiner Hausfrauen zu Cöln ein.“ In Neuß war man eifrig beschäftigt, das aus Cöln gesendete Material in der vortheilhaftesten Weise zu verwenden.

Dayr was ouch eyn rayt gevonden,
Dat men steetz zo allen stunden
Pijllstycker habbe zo werck sitzen
Dye man manchen pijl sach ritzen
Uyff vyll buven van den vassen.
Ouch sach man dair vlijslich passen
Smeed der ijser zo den pijlen,
So dat bynnen dair myt ijlen
Syevenzich dusent ungelackt
Zo guder mayssen syn gemakt.
Ouch had man dar boven eyn wijll,
Wyll meer dan dryssich dusent pijll,
Ind so hayn ich oeverslagen
Dat sich zo sament sullen dragen,
Als ich mich recht hayn besonnen,
Dye pijl oever hondert tonnen
Uyff der Stat Nuyssz in dem beleegh
Dair geschossen syn mancher weegh.
Idt synt ouch so as ich verstayn
Wy hondert tonnen kruytz verdayn.

»Le 17. novembre, le duc, après avoir dîné au siége de Neuss, alla en compagnie de princes, barons, grands seigneurs, et en grand triomphe, en bateau à l'opposite de la ville de Dusseldorf, à une lieue du siége, où il avoit fait dresser plusieurs tentes et pavillons, et fait porter un grand banquet pour recevoir et festoyer le roi de Danemarck, Gerard comte

d'Oldenbourg, son frère, leur neveu, les ducs de Saxe, de Brunswich, de Meckelbourg et autres princes et grands seigneurs de leur compagnie, lesquels étoient à Dusseldorf, et après la fête retourna audit siége, où les ambassadeurs de Naples, Venise et autres se trouvèrent.« König Christian I. von Dänemark war von dem Kaiser und dem Herzog von Burgund zugleich ersucht worden, das Mittleramt in der Cölnischen Stiftsfehde zu übernehmen. „Er brach aus Holstein auf mit einem Gefolge von 120 Pferden; mit ihm zogen drei Herzoge und viele andere ansehnliche Herren. Er näherte sich der Stadt Soest, als ihm Kunde ward von einigen hundert Cölnischen und Westphälischen Reisigen, die ihn aufzuheben, ausgesendet. Ihnen zu entgehen, schlug der König den andern Weg über Lippstadt ein, und ist er daselbst am Martinsabend eingeritten. Vor fernern Gefahren gesichert zu sein, ließ er sich eine Bedeckung von mehren hundert Reisigen, und den Umweg durch Hessenland gefallen. Mehrmalen nach den zu berührenden Gebieten das Geleite wechselnd, erreichte er Düsseldorf" oder Stilbrit, wie Buchon, der Herausgeber von Molinets Chronik, den Ort nennt.

„Der König ließ seine Ankunft dem Herzoge in Burgund sogleich zu wissen thun; aber es währte doch wohl noch acht Tage, ehe sie zusammenkamen. Inzwischen ließ der Herzog dem Könige zu Ehren ein Zelt aufschlagen, ritte mit 1000 wohlmontirten Reutern aus seinem Lager aus, und ließ zwölf Jachtschiffe den Rhein hinunter rudern, um den König einzuhohlen, welcher in einem Schiffe vor Anker lag, so dem Herzoge zu Jülich und Berg zugehörete. Der Herzog selbst fuhr dem Könige mit einer prächtigen Jacht, und in einer Ausrüstung, welche den übermäßigen Staat dieses Herrn zu erkennen gab, entgegen. Sein Harnisch war überall mit Perlen besetzt, und ward über hunderttausend Goldgülden geschätzet; der Kranz an seinem Helm war mehr als hunderttausend rheinische Gulden werth. Weil der König etwas spät gegen den Abend ankam, so ward die Unterredung bis auf den folgenden Tag ausgesetzt, da dann der Herzog den König in seinem Zelt herrlich bewirthete, und nach der Mahlzeit

sich mit ihm wegen des Friedens zwischen dem Erzbischofe von Cöln und dem Capitel besprach: wiewohl nichts gewisses beschlossen wurde. Es gieng eine lange Zeit mit unnützen Unterhandlungen weg; doch brachte es der König endlich so weit, daß ein Waffenstillstand beliebet wurde. Der König gieng darauf von da nach Cöln, und hielt sich daselbst bis den achten Tag nach dem heiligen drey Königsfeste 1475 auf, und verehrete in die Kirche der heiligen drey Könige ein vergüldetes Handbecken." Es bemerkt hierbei die Cronica van der hilliger Stat van Cöln: „In demselven Jahr 1474 up sent Lucien Tag quam ein König von Denmarcken zo Cöllen, und was nit seer willkommen, want he unsen Burgeren vurmals fast Schadens zugefugt hatte. Und mit dem König quamen der Herzog von Brunswich, der Herzog von Mecklenburg und Graf Gerhard von Oldenburg, des Königs Bruder, doch schenkt ihm den Wein die Stat van Cölne."

Es sind auch noch einige Annotationen, die Verhandlungen mit dem König von Dänemark betreffend, nachzuholen: »Le 18. Novembre le duc de Saxe et autres princes et grands seigneurs de l'hôtel du roi de Danemarck, vinrent visiter le duc de Bourgogne en son camp de Neuss, où il les régala; ils y retournèrent encore le lendemain avec le duc de Brunswich et le comte de Brandebourg (?), et y furent encore régalés. Le 20. le duc de Bourgogne, accompagné de plusieurs princes, comtes, barons et autres grands seigneurs, alla à un quart de lieue dudit siége, près d'un bois où il avoit fait dresser plusieurs tentes et pavillons bien riches, et fait porter un grand dîner pour le roi de Danemarck, qui s'y rendit avec son frère, son neveu, les ducs de Saxe, de Brunswich et de Meckelbourg, et autres comtes et barons, et après les épices, il retourna souper et coucher audit siége. Le 21. le frère du roi de Danemarck vint voir le duc de Bourgogne, qui le défraya. Le 26. l'électeur de Saxe et autres grands seigneurs de l'hôtel du roi de Danemarck vinrent voir le duc de Bourgogne, qui les régala. Le 29. le frère du roi de Danemarck, le duc de Saxe et autres seigneurs vinrent encore voir le duc de Bourgogne, qui les défraya.

»Le jeudi 1. Décembre l'archevêque de Cologne, le frère et le chancelier du roi de Danemarck vinrent visiter le duc de Bourgogne au siége devant Neuss, où il les régala; ils y retournèrent encore les quatre jours suivants. Le 6. ce duc partit après dîner, et alla en grand triomphe à un bois, à une demi-lieue du siége, auquel lieu il avoit fait dresser plusieurs tentes et pavillons, et fait porter un grand banquet, pour festoyer le roi de Danemarck, ses frère et neveu, les ducs de Saxe, de Brunswich et de Meckelbourg, et autres princes et seigneurs de leur compagnie; et après le banquet et les épices, il retourna au siége: il se consomma à ce banquet six foudres de vin du Rhin, blanc et bien bon, revenans à trente-quatre muids, gauge françoise, le tout pour la valeur de 250 florins; et le 17. il fit encore un grand banquet au même lieu, après quoi il retourna au siége. Le 22. le duc de Bourgogne régala l'archevêque de Cologne; le 25. il fit livrer pain, vin et viandes aux ambassadeurs de Hongrie et de Naples, et au prélat qui avoit fait l'office du jour. Le 11. et le 12. janvier 1475 le frère du roi de Danemarck vint voir le duc de Bourgogne, qui le régala, ainsi que les ambassadeurs d'Angleterre et de Hongrie, qui étoient vers lui. Le 30. ce duc régala quelques gens du roi de Danemarck, qui devoient aller avec lui au lieu, où ce roi devoit s'assembler avec mondit seigneur; et le 31. ce duc, après avoir dîné au siége devant Neuss, en partit à privée compagnie, et alla près d'un bois, à demi-lieue du siége, où il avoit fait dresser des tentes et pavillons, communiquer avec le roi de Danemarck, qui y étoit venu, accompagné du duc de Meckelbourg, et de quelques gens de son hôtel; pour le banquet desquels le duc de Bourgogne avoit fait porter quatre plats de viande, et après les épices, il retourna souper et coucher au siége de Neuss; et pendant le séjour que ce roi fit à Dusseldorf et aux environs, ce duc lui envoya en trois fois 4340 florins 1 sol pour sa dépense. Les 3. et 6. février le duc de Bourgogne régala le frère du roi de Danemarck; les 11. et 17. il régala ce roi, qui l'étoit venu voir; les 18. 20. 22. 25. et 26. il régala son frère, quelques-

uns de ses conseillers et autres personnes de son hôtel, et l'ambassadeur de Naples.«

Von Cöln aus hatte in der ersten Hälfte des Januars 1475 der König von Dänemark einen Abstecher nach Andernach gemacht, „wo ihm der Kaiser mit verschiedenen Fürsten entgegen kam, und allda ward aufs neue an einem Frieden zwischen den streitenden Partheyen gearbeitet. Als er wieder von hier nach Cöln reisete, um von dem was abgehandelt worden, Bericht abzustatten, so wurden auf dem Wege von dem Schloßthurm drey Kanonen auf ihn abgefeuert. Da aber der vierte Schuß geschahe, gerieth der Thurm in Brand, wodurch drey Leute ums Leben kamen. Allein der König kam ohne Schaden davon; den Commandanten aber auf demselben Schlosse ließ der Herzog von Burgund gleich aufhängen," daß es demnach scheint, Holberg habe sich um den Ort geirrt, und nach Andernach verlegt, was sich auf Rolandseck ereignete. Zu Andernach konnte der Herzog von Burgund niemand henken lassen. „Alle diese Verfolgungen rührten von dem Erzbischofe zu Cöln her, der sich zu keinem billigen Vergleiche bequemen wollte, und daher den König als einen Feind ansahe. Da nun endlich der König Christian merkte, daß es nicht möglich wäre, einen Vergleich zuwege zu bringen, so machte er sich wieder auf den Rückweg, nachdem er große Mühe und Lebensgefahr ausgestanden, um einen Frieden zwischen zwey fremden Völkern zu stiften. Diese Reise ist ein Beweis von dieses großen Königs Tugenden. Indessen gab diese Zusammenkunft mit dem Herzoge von Burgund Anlaß zu einem Gerüchte, als wenn der Herzog dem Könige die wendischen Städte wollte bezwingen helfen. Auf dieser Reise schlug der Herzog von Burgund des Königs Bruder, Gerharden Grafen von Oldenburg, zum Ritter, und wollte ihn in seinen Diensten behalten; aber der König rieth ihm davon ab, weil der Herzog ein unruhiger und stolzer Herr wäre, dem er auch vorher sagte, daß er sich ehestens ins Unglück stürzen würde. Auf dieser Reise verzehrte der König 15,000 Gulden. Die Ursache, warum diese kleine Reise mehr als die große (nach Rom) kostete, war diese, weil er auf der ersten fast allenthalben frey gehalten ward, diese letzte aber allein auf seine eigene Kosten geschahe."

Ein Ausfall der Neußer am 24. Nov. 1474 kostete ihnen an Todten und Verwundeten 60 Mann. Am 27. Nov. bestürmten die Burgunder das Bollwerk am Oberthor, samt dem anliegenden Graben; die Katze, unter deren Schutze sie vordrangen, wurde in Brand gesteckt,

Die Vyant mit groissen smertzen
Heylten sich froemlich dar under
Der Katzen, ind dat was wunder,
Sy stunden eynen swaere stant,
In dem dye katze veyrlich brant.

Mit einem Schuß wurden von der Neußer Knechten sieben erschlagen, aber doch behielten sie das Feld, nach Wierstraats Bericht, den im Wesentlichen Molinet bestätigt: »Ceux de Neuss se tenoient moult orgeuilleux et fiers de leur gros et puissant bastillon fortifié de tranchis à la porte de l'abbaye, duquel ils portoient si grand dommage aux assiégeants que rien plus, tant par leurs envahies et curieux aguets, comme par l'horrible épouvantable trait de poudre, dont ils reveilloient leurs voisins. Mais messire Philippe de Poitiers, seigneur de la Ferté, noble de sang et de prouesse, très vaillant conducteur de guerre, accompagné de plusieurs forts et hardis chevaliers, leur donna l'assaut tant âpre, hideux et terrible, que par force et puissance ils en furent expulsés vigoureusement de leur fort et de leurs tranchis; si furent leurs moulins à eau déchirés de tous points et rués par terre.

»L'assaut fut âpre et merveilleux; plusieurs glorieux faits d'armes resplendirent en cet estour. Le seigneur de la Ferté le conduisit honorablement, et firent tant ses gens et si bon devoir, qu'ils gagnèrent les dits tranchis autour du bastillon. Mais tant multiplia le trait des assiégés, que les assaillants perdirent lesdits tranchis, et y finirent leurs jours chevalereusement plusieurs nobles hommes, qui désirans honneur conquérir, furent pris aux lacets de la guerre. Ceux de Neuss avoient un autre bastillon grand et fort au quartier des Lombards, comme leur refuge singulier, espoir total et garant salutaire; car ils faisoient leurs armes et montroient leur puissance, trop plus que autre part, tant pour résister aux assauts traversaires,

que pour assaillir les vassaux adversaires; mais il fut enversé en bas, abattu par terre en terre, en fonds fondefié et porté jus par main robuste. Le duc de Bourgogne avoit de coutume toujours au nouvel an de renouveler les capitaines de ses ordonnances. Si advint que Amé de Valperga, un très expert conducteur, eut la charge de 500 lances, qu'avoit par avant messire Josse de Lalaing, lesquels furent translatés de la grande île audit quartier. Lui, accompagné de plusieurs nobles entreprenants bacheliers, couverts de pavais, planches, instrumens iuvasifs, approchèrent ledit bastillon, par telle audace et férocité et hardiesse, en coupant les gros rudes chênes dont il étoit composé, que nonobstant les terres grandes et épaisses, ils le démembrèrent, rompirent et debrisèrent si au vif, qu'ils trouvèrent les portes de la ville enfouies dedans, qui tantôt furent découvertes, non pas sans grand labeur et perte. Maître Simon, un bombardier, Pierrot et autres y furent tués de leurs bombardes mêmes, et Amé de Valperga, qui notablement se maintint, y fut blessé en la joue d'un billon du courtau.

»Ceux de Neuss, trop durement aiguillonnés, voyans ce hideux reboutement, mortel péril et cruel renverse, firent un autre bastillon plus arrière en reculant dans la ville, plaqué par admirable artifice de terre et d'estraing, tant proprement qu'il sembloit chose faite par plaisance et non par contrainte, car un festu ne passoit l'autre, et étoit étoffé de canonnières belles et gentiles et autres défenses terribles. Le duc, regardant ce nouvel bastillon si promptement édifié, proposa de le détruire comme il avoit fait l'autre, non pas par hâtif assaut, mais par secret continu labeur, et commanda à faire deux mines, l'une au guet des Lombards, à la directe main, emprès l'eau des fossés, et l'autre au quartier des Picards, sur la rivière au toucquet de la ville, où les murs étoient abattus de bombardes et de canons. La Vergière fut approchée et subtilement ajustée, laquelle avoit suite de plusieurs courtaux. Pions pionnoient, manouvriers ouvroient, fossiers fossoyoient, et mineurs minèrent par telle diligence, en approchant la ville, que ceux de dedans furent en adventure de perdre

leurs braies, et firent un contrefort de travers pour les préserver.«

Ueber der langwierigen Belagerung war beiden Theilen das Holz beinahe ausgegangen. »Vers la chapelle saint Ladre, sur la grosse rivière du Rhin, étoit une très belle et grosse forêt, toute de allemarche, qui venoit bien à point à faire logis, boulevards et bastillons, avec ce que l'on pouvoit ravir ès villes champêtres, bourgades et hameaux; car toutes manaderies, arbres, haies et buissons prochains étoient dépouillés et mis au net, réservés les jardinages d'une abbaye de dames fondée de la glorieuse vierge. Petits compagnons, travaillés de longues veilles, mal stipendiés, assaillis de la bise, dépourvus d'habits, de vivres et d'argent, alloient et venoient cinq ou six fois le jour à ladite forêt à tous abandonnée, et se chargeoient de faisceaux de bois, lesquels ils vendoient les uns aux autres pour subvenir à leurs nécessités, et avoir honnête entretenement. Ainsi cette belle et riche forêt, de long-temps entretenue et précieusement gardée, fut en briefs jours, par fortune de guerre, totalement gâtée.« In der Stadt hatte man bereits hunderte von Häusern und Scheuern abbrechen müssen, um das zur Feuerung, zur Errichtung neuer Bollwerke nöthige Material zu gewinnen, und ergab sich an andern Nothwendigkeiten ein nicht minder drückender Mangel. Es ließ der Magistrat von Haus zu Haus Untersuchung anstellen, und das vorgefundene Fleisch und Vieh in ein Magazin bringen, woraus die Söldner ihre dürftigen Portionen erhalten sollten.

Dat wart so zom end gedreven,
Dat boven drij koe niet bleven
Im leven vur dye kynder cleyn
Ind ouch dye krancken int gemeyn.
Dair lieden die gesunde hertzen
Groisses hungers manchen smertzen.
Cristach dat werde hogetzijt,
Dat manchen guden menschen verblijt,
Wart in rechter ordenongen
Der gemeynre lieverongen
Dorch Godz genaed die gud gesellen
Seer erfreuwen in den wellen.
Want man do noch nae malchs geheisch

Eyns lieverden natuyrlich vleysch
Van swynen, koeen ind ossen.
Man sachyt malch zor letzen trossen.
Noe hoenich ind ertzen tzoppen
Dair mit moysten vortan stoppen
Die gud gesellen yren maigh.
Idt was vurwair, as ich uch saigh,
Vort die lyeverong int gemeyne
Bys zu Payssichen dat hoyghtzijt reyn.
Doch had man, as ich weys vurwayr,
In der vasten olij alldair.
Got had ouch dair, mit genaeden
Zo reden, wijns genoich beraeden.
Idt had sich ouch dayr verlouffen,
Dat dair bynnen nyet zo kouffen
En was haver noch gersten malt.
Dar dranck man byr dat enwas niet alt,
Dat van roggen gebruwen wart.
Ouch enkan ichs nyet verswijgen,
Eyer vyell idt swair zo kriegen,
Dat hoird man dair manchen clagen,
Umb dat wurden doit geslagen
Der burger hoenre int gemeyn.
Dat deden dye frembden alleyn,
Doch niet all dan verwende knecht.

Fortwährend wurde auf allen Punkten des Erzstiftes gestritten, „wann Bischof Ruprecht hatte noch in dem Bisthum viel Schloß, Städt und Dörfer, die ihn für einen Herren hielten.“ Ihn mehr und mehr zu beschränken, legte sich der Kaiser vor Linz, indeß der Kurfürst von Brandenburg Remagen nehmen würde. „In Remagen war Herr Eberhard von Aremberg und einer von Manderscheid, und ward acht Tage darnach aufgegeben, behaltlich Leibs und Guts.“ Langwieriger war die Belagerung von Linz, dessen Entsatz durch Olivier de la Marche, Abth. III. Bd. 1. S. 695—698 berichtet. „It. des andern Tags nach Antonii, in der Belagerung von Linz wurden Kaiser Friedrich und die Fürsten des heiligen Reichs Feinde des Herzogs von Burgund. In demselben Jahr, um Halbfasten auf St. Thomas Tag von Aquinen ward Linz gewonnen, behaltlich Leibs und Guts, wiewohl die Brandenburgischen das nicht hielten, sondern plünderten die Stadt und kriegten dazu viel Hülf. Das Schloß zu Linz ward abgebrannt von den Picarden, das gebauet war Anno 1369 von Bischof Engelbert von der Mark.“

Den mancherlei Nöthen der Neußer gesellte sich der Einsturz der äußersten Mauer am Rheinthor, an dem heiligen Dreizehn Tag 1475, kümmerlich wurde die Lücke mit Körben, Weinfässern und ähnlichem verstopft. Bedeutenden Vortheil brachte dagegen der Stadt die Ueberschwemmung vom 20. Januar, wodurch der Feind genöthigt, das Werth dem Judensteeg gegenüber in Eile zu räumen. Einige Waghälse fuhren hinüber, verbrannten die verlassenen Zelte und brachten einige Beute ein. Um so inniger war die Andacht, in welcher die dankbaren Bürger die Lichtmesse begingen. Indessen setzten die Lombarden ihre Arbeiten vor dem Rheinthor unermüdlich fort, sie errichteten ein Bollwerk um das andere, gewannen den Graben vor dem Bollwerk an der Rheinpforte, und am 16. Febr. auch das ungemein hartnäckig vertheidigte Bollwerk selbst. Man ersetzte den Verlust durch drei neue Aufwürfe. Nicht lange, und das andere große Bollwerk am Oberthor, samt Graben, gerieth ebenfalls in des Feindes Gewalt.

Dair verloren gud gesellen
Ind jonckheren yrre stoultze lijff
Die dair stunden ind hielten stijff.
Et was dair eyn seer scharpe lucht,
Wenich vreuden wart dar gesucht,
Doch der fromer jonckheren vyll
Machten dar eyn vastavents spyll
Mit stechen ind vroelygen schall,
Dat die van buyssen hoirden all
'Tkrijschen, roiffen ind kreyeren
Mancher wijsen ind manieren.
Vroelich sy reden zo perde
Ind machten also manch geverde.
Ust zom avent ther selver stunt
Sich aldoe zo neecken begunt,
Gynck eyn yeder nae gesetze
Zor hueden ind up syn letze.
Do rieff dair eyn gudt engelsch man:
„**Watouw** segt naber! hoyrt my an,
Ick byd wylt my doch bedyeden
Dat geruch under u lyeden.
Uns hefft all, Got weet, besonder
Van dem geruch seer groyt wonder!"
Tzorstunt wart yem dair uyss der stat
Gudertijrlich geantwordt dat:
Die jonckheren van her bynnen
Hant gestechen umb zo wynnen

Loff ind prijſſz vur unſem Heren
Den burgeren ind zeuldeneren.
Sy moyſſen ſich wat ergetzen
Des arbeytz ſwayr up den letzen
Ind machen dem furſt freuwden ſchyn,
Man mach alltzijt niet droevich ſyn!"
„J naber wat ick heb gehoirt,"
ſprach aldoe der engelſch man vort,
„Hebdy dayr noch luſt zo ſteicken
Mach u dit belegh niet breicken
Steckſpoell ind freuwde to maycken,
Seker dat ſynt frembde saycken!
Entſyedy naber oick niet meer
Van Burgonyen den groeten heer,
Benedijſt wat ſall ick ſeggen
Gady dair noch ſteckſpoell leggen!"
Mit Hoeffſcheit wart geantwort dar
Uys der ſtat in dat offenbair:
„Naeber, offt noch zwey jair ſuld duren,
Nochtant moyſt men ſorgh ind truren
Dair mit freuwden underſtechen
Ind alſo den ſweermoyt brechen!
Mit truren ind ouch myt ſorgen
Enhielten wyr niet bys morgen
Dyeſſz gude ſtat ind ſchonen playn,
Dat eyn moys by dem andren ſtayn!"
„Addeuw naeber, ghy duet yem recht!"
Sprach der getruwer engelſch knecht,
Dair mit was dair die ſpraech gelacht.

Gleichwohl wurde die Lage der Stadt immer trauriger, der Mangel drückender. Von Chriſttag bis zu Faſtnacht war kein Fleiſch ausgetheilt worden, für die Faſtnachttage wurden die erſten Pferde geſchlachtet: mit Honig, Oel, Erbſen behalf man ſich die Faſtenzeit hindurch, viele ſuchten auch in den Stadtgräben nach Muſcheln, deren wohl drei Tonnen voll verzehrt worden ſind. Im Ganzen wurden, neben den vielen Ackerpferden der Bürger, von den Pferden der Söldner 350 geſchlachtet. Um ſo willkommner war die gute Botſchaft, in St. Valentins Nacht gebracht von 24 frommen Kriegsknechten, die glücklich durch der Feinde Lager gekommen, bei der Zollpforte den Wall erſtiegen. Sie hatten von dem Kaiſer rechte Briefe, wie die Majeſtät Neuß entſetzen wolle, und die Belagerung von Linz zu Ende gehe. Zwei Angriffe, zu Petri Stuhlfeier und auf Matthiastag, wur-

den ohne sonderliche Anstrengung zurückgewiesen. Unverhofft, am Samstag nach Invocavit, zur Meßzeit, um 9 Uhr, erklang freudig des Wächters Trompete.

„Nu wilt niet truren,“ rieff he vort,
„Ich syen all up des Rijnes bort
Im Bergschen land vyll stoultzer man
Dye schyrm ind bussen voeren an!
Waill steyt dat in mym behagen!
Pauwluyn werden upgeslagen,
Die bussen liggen up dem klyff
Zo schiessen in der vyand schiff!
Van dan willen sy niet brechen,
Ich syen dair manch wympell stechen!“

Es hatte da Fuß gefaßt ein bedeutendes Volk, durch die Stadt Cöln ausgeschickt den bedrängten Nachbarn zu Beistand. „Up Freitag nach Invocavit zogen die Bürger von Cöln aus mit viel Volks vor Neuß auf jenseit Rheins, auf den Stein. Hatten vor einen Capitain in ihrem Sold Hrn. Wilhelm von Aremberg, der sich männlichen und getreulichen bei ihnen beweiset. Und vergraben sich allda gegenüber dem burgundischen Heer, und schossen dem von Burgund fast Schiffe in den Grund, und thaten ihm großen Schaden an in seinem Heer, das ihn sehr speitet. It. in derselben Zeit nahmen die Bürger von Cöln dem Herzog fünf Schiff mit Proviant, die viel Guts werth waren, und nahmen das Gut aus und senkten die Schiff in den Grund.“ Umständlicher bespricht Molinet das Ereigniß: »Allemagne sentant Neuss captive et triste, languir en grande complexité, persécutée de pestilence grave, aggravée de cruelle famine et flagellée de guerre périlleuse, prit pitié de son affliction dolente, proposant la délivrer de ce dangereux danger et meschef. Dont il advint que ceux de Cologne, environ le 26. février, s'amontrèrent en très grand nombre outre le Rhin, à l'endroit de Neuss, l'île et la rivière entre deux, où ils plantèrent un fort et puissant siége, fermé de palis, orné de tentes et environné de tranchis, par manière de contresiége, cuidant décocher de son haut être le triomphant siége ducal; et de fait tiroient à l'aventure en divers quartiers de son ost serpentines et gros engins, dont les pierres d'étranges modes étoient a demi coques. Mais peu

leur profita ce trait. Ils y mirent chère constance, et ne portèrent guères de dommages à leurs adversaires; leurs coups retournoient souvent à leur préjudice. Si leur mésavint une fois de tirer en une tourelle de la ville où ils tuèrent beaucoup de gens. Un jour amenèrent dix ou douze bateaux chargés de nouvelles gens et de vivres, sous espérance de rafraîchir Neuss; mais ils furent durement renvoyés par ceux de l'armée du duc. Si retournèrent amont le Rhin, frustrés de leur intention. Regnauldin de Melun, un très gentil écuyer, lieutenant de Monseigneur Olivier de la Marche, accompagné de quarante chevaliers, les poursuivit et entrechevaucha jusques auprès de Cologne.

»Quand Coloniens aperçurent que par force d'armes ne pouvoient pas atteindre leurs conceptions, ni avoir entrée dedans Neuss, aspirant après leur opulent subside, ils démenèrent grand deuil, et proposèrent leur donner confort de rescriptions, en lieu de renfort de garnison, et la servirent de promesses, en lieu de hautaines prouesses, de messagers et de petits compagnons, en lieu de chevaliers et hardis champions. Ainsi donc l'empereur et les princes d'Allemagne, ensemble les Coloniens, les consoloient de persuasions adulatoires, pleines de jactance et de grandes flatteries, par aucuns rustres adventureux, porteurs d'icelles entre deux eaux, et ceux de Neuss pareillement leur signifioient, par aucuns malheureux nageurs, le grand détroit de pauvreté et déluge misérable où ils se trouvoient trébuchés par armigère disfortune.

»Un jour advint que une buveresse de l'ost trouva, sous un pont fait de queuves, un homme noyé, chaussé et vêtu, lequel avoit en sa bourse 12 mourequins, et portoit dix ou douze lettres enveloppées en poix et en cire, écrites le mercredi après la mi-carême, envoyées par Herman de Hesse et la commune chevalerie de Neuss, sous espoir de l'adresser au landgrave Henri de Hesse, aux bourgmestres, conseil et échevins de la cité de Cologne, et à aucuns gens de guerre étans de là le Rhin, lesquelles contenoient en partie ce qu'il s'ensuit: Nous vous tenons assez advertis par plusieurs et

diverses fois, tant de bouche comme par écrit, de l'angoisseuse et pitoyable indigence à laquelle nous sommes adstreints par nos ennemis. L'eau nous est ôtée; les douves se perdent; tous nos boulevards vers la porte du Rhin sont pris jusques aux derniers; nous amoindrissons tous les jours, et perdons un fort après l'autre; et n'avons pouvoir défensoir de nous-mêmes, qui jamais y puisse donner recouvrance. Et comme il soit ainsi que long-temps nous soyons en la vertu de vos belles paroles confites en liqueur d'éloquence, lesquelles, comme confortation de notre coeur, nous ont soutenus et répus d'espérance que nous avons possessée jusques à maintenant, toutefois, rien n'en est ensuivi pour effet, dont nous sommes grandement ébahis. Pourquoi, nous vous prions et requérons très affectueusement que au lieu de promesses jà pieçà fleuries, colorées de adulations, et tournées, non pas à mûrisson fructueuse, mais en la fange de foi faillie par votre longue endormie paresse, si nous envoyez hâtif secours, par la plus grande puissance qu'il vous sera possible; car autrement nous et notre ville sommes détruits à toujours, mis et livrés à confuse despection et opprobre perpétuel; et si vous ne pouvez parvenir à chef de votre désiré confort, par tant de fois et voix promis, trouvez quelque gracieux appointement, afin que ne perdions honneur, corps et chevance; car plus n'avons de confiance, sinon en la divine miséricorde, à laquelle nous nous recommandons.« In einem andern Schreiben, an die Stadt Bonn gerichtet, wird vornehmlich die Theuerung, der Mangel an Lebensmitteln beklagt, »parquoi plusieurs compagnons, oppressés de famine, incités à courroux, émouvoient journellement noises et contention entre eux, si que par telles ruineuses divisions ne pouvoient tenir bonnement pied ferme.«

Der Verunglückte, bei welchem man die Schreiben gefunden, war der eine der frommen Knechte, welche die Belagerten am Dienstag nach Laetare ausgesendet, um in der Cölner Lager Nachricht von ihrem trostlosen Zustand zu bringen; sein Camerad ist in demselben Versuche gleichfalls ertrunken. Dagegen brachte acht Tage später ein Knecht die Botschaft von der Einnahme

der Stadt Linz, und daß der Kaiser zu Cöln liege mit ganzer Macht.

Darnae zu Palmen in der Nacht
Voiren nuyn uyff Nuyff over Rijn
In eyme cleynen nechelyn.
Got halff yn troestlich over wech.
Sy malten dair dat groisse gebrech.

Mancherlei Mittel hatten die Neusser erdacht, Nachrichten sich zu verschaffen. »Certaines instructions baillèrent ceux de Neuss à ces messagers, pour leur donner à connoître comment sans péril ils étoient abordés en terre amiable, ensemble pour informer ceux outre le Rhin, en quel train ils devoient continuer le trait de leurs engins à poudre, tellement que eux, échappés de dangereux encombre, devoient monter sur chevaux grisons, prendre lances en leurs mains, au bout desquelles, avec aucune matière combustible, devoient bouter le feu; et les assiégés, qui les appercevroient, mettroient une bannière blanche sur le boulevard situé à la porte du Rhin, montrant la différence entre leurs bastillons et les forts du duc, lesquels ils contendoient agrever totalement; et si la bannière étoit assise au plus haut, c'étoit signe que leur trait tenoit trop sur le haut, si elle étoit bas, tiroit trop sur le bas, et si elle s'arrêtoit en impermutable stature, c'étoit signe qu'ils devoient continuer en pareille mesure. Et parce que ceux de la ville étoient en continu labeur, perpétuel soin, intolérable veille, ils prioient aux contreassiégeans de souvent embesogner l'ost du duc par plusieurs travaux et diverses emprises, tant par eau comme par terre, afin d'obtenir un petit de repos en leur dure calamité.«

Von ausgezeichneter Wichtigkeit war für die Belagerer das aufgefangene Schreiben Peters von der Klocke, Bürgermeister zu Cöln seit 1469 (4 Stäbe). »Pareillement sire Pierre de la Cloce, alors bourgmestre de Cologne, et deux gentilshommes de Hesse rescrivirent aux bourgmestres de Neuss, comment ils étoient tous informés du pauvre état et disposition de leur ville par aucuns de leurs amis, qui dernièrement en étoient partis; et narroient comment le marquis de Brandebourg, le landgrave

de Hesse et le comte de Wirtemberg étoient naguères venus personnellement à la Pierre, étant à l'opposite de la grande île, à intention de ravitailler Neuss, mais ils ne purent parachever leur intention et imagination, par faute de navires. Néanmoins l'empereur et les princes d'Allemagne étoient en continuelle poursuite de amasser gens pour les secourir tantôt après Pâques; et fussent certains que le roi de France, en sa personne, étoit en chemin pour donner secours à l'empereur, et amenoit toute la puissance de son royaume.

»L'instruction de celui qui portoit ces lettres étoit telle, que lui venu à Neuss, il devoit incontinent faire bouter le feu en deux lieux hors de la tour de Cliconchon, afin que ceux de delà le Rhin connussent clairement qu'il étoit arrivé sans inconvénient; et si ceux de la ville persévéroient en volonté d'eux tenir, ils devoient sonner deux fois la cloche du beffroi devant midi; et s'ils vouloient avoir gens et poudre, ils devoient sonner ladite cloche après dîner. Item, et s'il fut advenu que ceux qui avoient la charge de conduire lesdites gens et poudre, eussent été rués jus, ou menés à quelque fin malheureuse par leurs ennemis, leur députés étant à la Pierre, devoient faire la nuit ensuivant aucun certain signe d'un fallot ardent, et autant de fois qu'ils le montreroient, et autant de jours après ils devoient être rafraîchis. Et s'ils vouloient avoir traité, ils devoient mettre, entre le jour et la nuit, un fallot ardent sur la tour Saint-Quirin; et ce temps pendant, les princes en leur absence devoient entendre à leur appointement. — Par la réception desdites lettres fut développé le secret de Neuss, et su l'expectation de délivrance qu'ils avoient en leurs alliés, ensemble leur chétive indigence et désertion misérable, plus au vrai que par ceux qui volontairement se embloient de la ville, et se rendoient en la merci du duc; car il y avoit si mirable et prudent régime entre les grands, touchant la conservation salutaire, que le menu peuple, frêle de patience, tendre de la langue, et qui rien ne sait céler, ignoroit du tout la certaine disposition et police de léans, comme il appert clairement, quand aucuns d'eux, par

meschéance ou autrement, se trouvoient ès mains des Bourguignons, partis de leur fort en un même jour, diligemment examinés et cauteleusement questionnés par torture ou aigre menace, bien peu conformoient en un propos, mais se contredisoient en plusieurs manières.«

Am nächsten schien die Rheinpforte bedroht, dort hatten die Lombarden sich bis zu dem dritten, zu dem innersten Aufwurf durchgearbeitet, daß er bis zum Palmsonntag behauptet werden könne, wagte beinahe keiner zu hoffen. In der tiefsten Niedergeschlagenheit

Drogen sy desselven dages vort
An dye ellendige Rijnport
Sent Quiryns hylghdom wyrdincklich.
Dayr baidt man seer ind ynnentlich:
O Himmelfurst! Heer sent Quiryn
Wyls uns bedruckten genedich syn!
Nu wyls du Godz hoegh merteler
Syn eyn genedich beschyrmer
Der dynre! an Got almechtich
Wils Heer unser syn gedechtich!
Wyr troysten uns vroych ind spaede
Zo dyner hilffen ind gnaeden!
Wyr Nuysser all gemeyne
Geloeven dyr merteler reyne
Van nu zo ewygen zijden,
Dattu uns willes verblyden,
Eerligen zwae wasskertzen schoin
Dye vur dym hylghdom up dem troin
All daegh byrnen sullen gewyssz
Under des Kyrspels ind hoemyssz!
O hylgh Patroin, dyessz Rijnport
Sall dyr zo eren nu me vort
Sent Quiryns port syn genant
Ind so van allmalch syn bekant!
Nu nym die port in dyn behoit
Ind uns allen, o merteler goit!

»Ja-soit-ce que le siége de Neuss fut tant proprement situé que rien plus, toutefois on ne l'assit pas selon la doctrine de Végèce, qui enseigne à colloquer les tentes ou forts en tel lieu que nulle soudaine inondation n'y puisse donner empêchement; car entre mi-carême et Pâques, les eaux furent si grandes sur le Rhin, qu'elle surmontèrent tout dicquage, et furent la petite île et la plus grande partie de la grande

si couvertes, que par les grandes ondes et nuages qui de gros vent se causoient, ce sembloit à voir une petite mer. Et lors trois bourgeois de Neuss se mirent en un petit batel sur la rivière, et par le bon vent qu'ils eurent, cinglèrent amont le Rhin. Et nonobstant toute garde, défense, aguet et provision d'artillerie qu'ils firent à l'encontre, ils échappèrent ce danger, et arrivèrent de plein jour en l'ost des Coloniens.

»Environ trois jours après (Dienstag nach den Palmen, 4. April) ceux de la ville entrèrent de nuit en trois bodequins, et descendirent au point du jour en l'île, sur intention de brûler les logis des assiégeants et de mettre tout aux épées. Anglais, qui ce quartier avoient en garde, aperçurent leur venue; et comme tout avisés de leur fait, les laissèrent descendre paisiblement sans émouvoir quelque effroi; puis, quand bon leur sembla, ils élevèrent un si âpre et cruel alarme, que ceux de Neuss, tous épouvantés, cuidans que toute l'armée se tirât celle part, ne cuidèrent jamais trouver leurs bodequins à temps. Les uns au rentrer ens se sauvoient, et les autres se noyoient. Les Anglois, qui y perdirent deux hommes, chargèrent sur eux si rudement, que environ trente demeurèrent sur la place, et douze autres furent prisonniers, qui récitèrent les dispositions de la ville, et connurent que les trois bourgeois dessudits s'étoient tirés à Bonn vers l'empereur, pour avoir secours de vivres. Et tantôt ceux de Cologne mirent sur le Rhin grands bateaux garnis de tous biens, pour ravitailler Neuss. Le duc, de ce adverti, fut en armes deux ou trois jours de la semaine peneuse, et il mit si grand obstacle, que les Coloniens furent frustrés de leur emprise.« Nach Wierstraat hatten der Neußer zweihundert das Wagstück bestanden. „Nyet langh die Engelschen slyeffen," und wurden

Gehauwen manche wunden wijt
Van beyden deylen zu der doit.
Dye Nuysser hatten cleyn gewyn,
Sy voyrten mit sich wunden groit.

Zwölf Todte ließen sie zurück. Auch die Engländer mögen nicht unerheblichen Schaden gelitten haben.

Vur wair et waren froeme degen
Dye Engelschen ind stoultze man,
Yr werck sy stalten gleufflich an.
Dye Ruysser brachten drij slangen,
Mit gelt eyn secklyn hangen,
Ind sus mancherleyen rouff,
Doch hadden sy des duyren kouff.
Up stillen vrydach waren
Die Lumbarden by gevaren
An sent Quiryns port zo brechen,
Dat man sach mit spiessen stechen,
Der eynre dae der ander her
Ind ouch up der Ruysser burstwer.

Desgleichen wurde in der Osterwoche den Belagerten aus dem äußersten Graben beim Oberthor an der Schleuse zwischen der Ober- und Zollpforte das Wasser abgestochen, nach dem Rath, wie man in Neuß glaubte, des der Gefangenschaft entronnenen Moren, oder eines seiner Gefährten. Bei jener Schleuse hatten die Burgunder ein festes Bollwerk, aus welchem sie den Wall beschossen, dann den äußern Theil des Walls, der „was von den dae bynnen zowers gespalden mit synnen", einnahmen. Viel bedrohlicheres noch hatten die Feinde im Schooße der Erde vorbereitet. »En l'espace de deux mois, à très cher coût, par grande subtilité d'engins et extrême labeur, les mines que le duc, très souvent en grand péril de sa personne, avoit sollicité être faites, furent honorablement approchées et achevées; mais les assiégés apercevans cette merveilleuse oeuvre, trop périlleuse et mortelle pour eux, par peur et crainte qui les incita, firent mine contre mine, et prirent courageuse prétente contre malheureuse attente; tellement que par un samedi, huitième jour d'avril, environ deux heures après dîner, iceux voyants que trop faible et méchant guet se faisoit au quartier des Lombards, rompirent secrètement une rive de terre, et comme tous assurés en leur espérée bonne fortune, pourvus de coulevrines, haquebutes, arbalêtes, gros bancs, forts huis et larges planches, saillirent par grand hardement en la mine desdits Lombards, où ils trouvèrent seulement quatre ou cinq hommes italiens, de peu de fait et de lâches courages; lesquels voyants cette impétueuse envahie, s'enfuirent de tire et abandonnèrent les

mines, qui puissamment furent gagnées, ensemble deux ribaudequins affuttés; et les défendirent si chevalereusement, que oncques puis ne furent conquises.

»Le seigneur de Fiennes et autres nobles chevaliers, oyants ce hideux effroi, y coururent à toute diligence, et se mirent grandement en peine de recouvrer ladite perte; mais guères n'y profitèrent, Jehan de Mastaing, un très vaillant écuyer, y demeura mort en la place, ensemble plusieurs autres tués et blessés. Le duc voyant ce dommage irréparable, frustré de sa haute emprise, magnifiquement conduite jusques à ce jour, et misérablement finie par la paresse de coeurs faillis, vint au logis du comte de Campobasso, qui lors, travaillé de maladie, se tenoit à Malines, et en commun spectacle fit venir les Lombards en sa présence, et les saluant d'un regard fier et léonique,« sprach er zu ihnen ernste Worte, die wiederzugeben ich mich doch enthalten mag.

»Ces mots finis, six Italiens qui ce jour faisoient le guet à la mine, pensans mitiger l'ire du duc, se ruèrent à genoux devant sa face, implorans grâce et clémence de leur oultrageux opprobre, meschéance et confusion, dont, pour colorer leur excusance fardée, donnoient à entendre qu'ils n'en avoient reçu un denier depuis l'espace de sept mois, parquoi nécessité de vivre les avoit contraint de engager leurs armures. Le duc, trop émerveillé de cette besogne, leur répondit qu'il ne devoit rien au comte de Campobasso, leur capitaine, et que même le comte lui devoit du retour sur les trois mois qui lors couroient. Cette chose bien scrutinée par les commis, fut trouvée véritable, et lesdits Italiens, vaincus de leurs propres bourdes, confus et ahontés, pour contenter le duc, promirent recouvrer ladite perte. Et de fait, la nuit séquente se mirent en leurs devoirs, et déployant iceux force et puissance, saillirent par grand effort en la mine, espérans de la reconquérir. Mais ceux de la ville qui s'en doutoient, prompts et rangés à leurs défenses, les reçurent vigoureusement, tellement que par grande subtilité et par le trait à poudre dont ils étoient garnis à grande plenté, ils les expulsèrent, et en furent occis grand nombre des

Italiens, et n'échappa un seul de ceux qui s'étoient vantés de la regagner.«

Auch Wierstraat verfehlt nicht, das Ereigniß zu besprechen. Schrecken ohne Gleichen, berichtet er, bemächtigte sich der Neußer, als sie endlich der Gefahr innegeworden. Kriegsrath wurde gehalten um die Frage, was unter solchen Umständen zu beginnen, und ergab sich ein lebhafter Kampf der Meinungen und Ansichten:

Deyls hetten sich ergheven waill
Zu hoeren nae der vyand tayll,
Ind spraych zo halden up genayd.
Doch wart int lest myt gudem rayt
Dorch Godes schyckong eyndracht goit,
Dair by so bleyff man vast gemoyt.

Beherzte Männer wurden ausersehen, mit Sturm in „das Loch" zu kommen.

Gar wyllich waren dye fromen
Dat zo doyn, ind dye Luytger man
Groven yn eynen ganck dar an
Mit behentlygen geleyde.
Seer bald hatten sy dat reyde
Ind's saterſſdayghs, nu hoyrt mich vrij,
Nae **quasi modo geniti**
Gynghen aldayr den selven dach
Dye fromen stoultz in eyn verdrach,
Dat loch dair zu sturmen koenlich.

Sie empfahlen sich in Gottes und Marien der Kaiserin Schutz durch ein kurzes Gebet, dem fünf Pater noster und fünf ave Maria folgten, gelobten, den nächsten Samstag bei Bier und Brod zu fasten, warfen sich auf den Feind, „als unverzagte Löwen hart," und wurden ohne sonderliche Anstrengung des Loches Meister, behaupteten dasselbe auch gegen der Feinde dreimaligen Anlauf.

»Après cette dommageuse et lamentable perte, aucuns petits compagnons d'Italie, voulant donner récupération honorable à leur nation, alors despecte et vilipendée par leur méchant régime, commencèrent à faire une autre mine au travers des fossés de la ville, et accumulèrent terre sèche, gravier et certains matériaux, lesquels ils ruoient à la couverte en traversant ledit fossé; et illec firent une belle digue, laquelle ils fendirent en deux; et appuyèrent de grosses asselles à chacun

côté, afin que la terre ne chût en la fente; et pardessus mettoient claies chargées de terre pour la tuition de leurs corps. Et lors fut gagnée l'entrée de l'eau des fossés à la mine des Picards, et commença très fort à couler à la rivière, nonobstant qu'elle demeurât profonde d'une demi-lance.

»Ceux de Neuss connoissans aucunement cette secrète continue labeur, ignorans la conséquence, durement aiguillonnés d'épouvantable terreur, pesoient beaucoup le fait. Toutefois ils firent à l'adventure une contremine, laquelle ils pilotoient rez à rez, et au bord de l'eau; et lors fut adnihilée l'emprise des Italiens, qui perdirent tout espoir de recouvrance. Ce temps pendant, saillit hors de Neuss un hacquebutier, lequel oppressé et interrogé de l'état d'icelle, donna à entendre au duc que le plus faible quartier de la ville étoit auprès du moulin à vent. Le duc, sur sa parole, fit affuter celle part une grosse bombarde, qui renversa ledit moulin par terre, et conquirent les Bourguignons le premier fossé, et l'eau mise jus, gagnèrent la crête de entre deux fossés, où ils plantèrent un gros bastillon, qui découvroit dedans le premier fort de la ville, et approchèrent si près que pour entrer dans le second. Ceux de Neuss, très diligents à leurs défenses, fortifièrent à l'encontre. Le duc de rechef fit affuter une serpentine de l'abbaye où il étoit logé, pour tirer au long dudit fort, et ceux de Neuss emplirent de terre grosses pipes de vin. Puis quand les Bourguignons escarmouchèrent, sous espérance de tout gagner, ils se donnèrent grande merveille de la fortification de ceux de la ville, achevée subtilement en si peu de jours, ensemble et la soudaine répugnance qu'ils leur baillèrent; et abandonnèrent leur emprise pour l'horrible foudre de traits qu'ils trouvèrent, et pour le feu, huile, vive chaux, gerbes et fagots allumés dont ils furent trop durement servis. En ces jours fut occis un très vaillant écuyer, nommé Pierre de Longueval.«

Wenig fehlte, und dem auswärtigen Feinde hätte sich ein Krieg im Innern gesellet. Am Sonntag Misericordia kamen zu Streit unter sich die Söldner; ihrer 600, alle unter den Waffen, liefen auf dem Markt zusammen, arges Blutvergießen,

der Fall der Stadt standen in Aussicht: vergeblich ergaben sich alle Bemühungen des Administrators, die Wüthenden zu besänftigen, da ließ er die Sturmglocke rühren, und instinctmäßig liefen die Zänker den verschiedenen Posten zu, „sus wart der Uplouff gescheiden," wo hingegen der Feind seine Anstrengungen an der Oberpforte bei dem gespaltenen Wall verdoppelte. Die Brustwehr sank nieder, wurde zwar durch einen Aufwurf von Erde und Mist ersetzt, konnte aber nicht weiter die Burgunder abhalten, den Vertheidigern ganz in der Nähe mit Pike und Schwert zuzusetzen. „Es was da vortme selden dach, man hoirt steetlich den clocken slach." Ein Bollwerk stark von großem Holz, am Montag nach Jubilate durch die Belagerer aufgeschlagen, wurde nach zweistündiger saurer Arbeit zerstört,

Wunder schach dair ungehuyre
Och allet en halff dair bit noch dat!

Gleich setzten die Feinde ein ähnliches Bollwerk an die Stelle.

Hed man do donrekruyt gehat
Wer gekeret mit schyessen dat.
Pulvers was do dayr groys gebrech.

Das neue Bollwerk, den Wall beherrschend, machte diesen beinahe unzugänglich den Vertheidigern: dem Sturz des Mühlenthurms folgte jener der Brustwehren am Diebsthurm, aber es gelang, das der Stadt so verderbliche Bollwerk zu untergraben, und hierauf den Feind von dem Wall zu vertreiben. Verzweifelt blieb gleichwohl die Lage der geängstigten Vertheidiger.

Kleynmoedich wurden yrer vill.
Heymlich do Lantgreeff Herman was
In sym gemoed nyet waill zo pas.
Die froem jonckheren getruwe
Waren all in groisser ruwe.
Der Nuysser rayt ind burger vast
Stunden weerlich in groissem last.

Wiederum wurde des Himmels Vermittlung angerufen, und am Freitag nach Jubilate, der Mutter Gottes zu Ehren, eine Procession zur Oberpforte geführt.

Ynnentlich die man ind die frauwen
Mariam baeden in truwen,

und einer der Bürgermeister sprach in aller Namen das Gelübde, daß zu ewigen Zeiten an jedem Samstag eine h. Messe in der

Capelle am Oberthor gelesen, und dieses Thor und der anstoßende Wall fortan Unser Lieben Frauen Thor und Wall genannt werden solle.

As men noch stund in Godes vort
An Unser Liever Vrauwen port,
Dye Coelsche frund van den Steynen
Zor statt schussen, as ick meynen,
Drij cloyt eynen nae dem andren.
Die bynnen Nuyss gyngen wandren
An der Rijnletz saegen alle
Dye cloyt komen zo dem walle.

Zwei der Kugeln fielen ins Wasser, die dritte auf das kleine Werth. Sie dort zu suchen, wurden einige Waghälse durch den Administrator ausgesendet, sofort aber von dem Feinde verjagt. Dagegen gelang es, eine der Kugeln aus dem Wasser herauszuholen, und dem Landgrafen zuzutragen.

As man doe den cloet sach brechen,
Brieve vant man dair in stechen,
Dye hyelten: Nuyss bys waill getroyst,
Kortz saltu vroelich syn erloyst.

Gleich einem Lauffeuer verbreitete sich die fröhliche Botschaft durch die Stadt, und zu neuen Anstrengungen, zur Ausdauer fanden sich ermuthigt die eben noch verzweifeln wollen. Zu den Waffen fordert sie am Freitag nach Cantate die Sturmglocke und des Wächters Ruf:

Wayffen over wayffen!
Hye is vill zo lang geslayffen!
Op yr froemen all zor weer,
Yr burger ind yr zeuldener!
Wyll vyand synt bynnen muren!
Naerre was nye verlorn die stat
Doch Godes moder, unse vrouw,
Heefft yre port ind wall behoit,
Die uysserkoren maget goit.

Nach einem verzweifelten Gefecht wurden die Burgunder von dem Wall vertrieben. An demselben Tage versuchten die Belagerten, aus einer Feldschlange nach dem Stein zu schießen, aber die Kugel, samt dem darin geborgenen Schreiben schlug in den Rhein, zwei andere Nothschüsse verfehlten ebenfalls des Zieles, dafür aber erreichten mehre Kugeln, vom Stein ausgeschickt, die Stadt, und brachten ihr, von wegen der darin eingeschlosse-

nen Correspondenz, mancherlei Trost. Endlich gelang es auch den Neußern am Montag nach Exaudi eine Kugel samt Brief in der cölnischen Freunde Lager zu werfen. Am Donnerstag kam die Antwort herüber gesauset, mancher Traurigkeit ein Ableger,

So vyll meer want man up den dach
Des Keysers heir by Zoentze sach
Sich hoechlich zo velde legen
Myt vyll manchen stoultzen degen.
Tortschen, herpannen ind tortijsen
In hogher furstlyger wijsen
Sach man am keyserlygen heir
Hoe flackeren ind byrnen ver.

Ergriffen von den lebhaftesten Dankgefühlen, stellten die Belagerten am folgenden Tage, Freitag vor Pfingsten, eine sacramentalische Procession an; am Abend erblickte man bei Düsseldorf starken Rauch: es waren der Bischof von Münster und die Söldner der osterländischen Städte herangezogen, des Kaisers Heer zu verstärken. Aber nicht minder wurde der Gaffer Aufmerksamkeit gefesselt durch Bewegungen in dem burgundischen Heere. »Grands murmures, secrètes hongueries et dures machinations s'élevèrent sur les Italiens, tant pour l'irrécupérable perte des mines, que pour l'absence de leur chef, le comte de Campobasso, qui lors soi disant être agressé de maladie, se tenoit à Malines chaud et moite. Donc, pour les bons encourager et les mauvais corriger, le duc bailla la charge des Italiens à son très cher et bien aimé cousin, conseiller et chambrelan, monseigneur le comte de Chimay, lequel logé auprès de lui, au dortoir de l'abbaye, emprit le fait avec messire Josse de Lalaing, souverain de Flandres; et pour y prendre curieux regard, se logèrent depuis au quartier des Lombards. Si les entretinrent en union sous verge vigoureuse, et élevèrent une justice, où ils firent exécuter les délinquants. Le duc, qui lors n'avoit pas trop bien en grâce les Italiens, sur intention de leur faire aucunes remonstrances, par un dimanche, neuvième d'avril, fit exprès commandement à ceux de sa garde et de son hôtel, qu'ils se trouvassent le mieux en point que faire se pourroit, au quartier des Lombards, à deux heures au jour. Et ainsi que chacun se préparoit pour convenir à heure

assignée, les avant-coureurs des Coloniens, environ soixante chevaliers, approchèrent l'arbre du guet; lesquels de prime venue rechassèrent le guet des Bourguignons jusques à l'artillerie de l'ost, et occirent le berger de monseigneur de Humbercourt. L'effroi venu à connoissance, grande alarme s'émut de toutes parts; gentils compagnons bien montés, qui pour autre exploit mettre à fin s'étoient mis sur les rangs, se trouvèrent en un moment environ soixante lances, et reboutèrent de grand courage les avant-coureurs allemands, oultre l'arbre du guet, lesquels donnèrent grande merveille d'être si soudainement recueillis. Le rencontre fut cruel et âpre; le duc, vêtu d'une longue robe, y survint des premiers.

»Le vicomte de Soissons et Antoine de la Houarderie y besognèrent hautement, et y eurent leurs chevaux effondrés. Il y avoit selon une petite rivière une grosse embuche d'Allemands, environ de quatre à cinq cents chevaux, et autant de piétons. Le duc, qui les aperçut, fit ses gens mettre pied à terre; et par le renfort qu'il eut des survenants, chargea si victorieusement sur lesdits piétons, qu'il ne purent soutenir le faix, et furent rompus; et entra dedans lesdits Allemands qui furent déconfits et morts sur la place environ soixante chevaliers, nobles hommes, et deux cents piétons. Les Bourguignons y demeurèrent en petit nombre. N'y eut nuls de nom, sinon Antoine de Poix, qui fut atteint d'un vireton parmi le bras; ils détinrent soixante prisonniers.

»Les autres, voyants cette piteuse adventure, le gagnèrent à la course; et le duc, accompagné de deux cents lances bien prisées, les chassa jusques à la nuit, et furent poursuivis par aucuns gentilshommes, compagnons de la garde, jusques à lieue demie près de Cologne; mais puis tous ensemble retournèrent au siége, et examinèrent leurs prisonniers, lesquels ils trouvèrent de diverses opinions. Toutefois les plusieurs maintenoient que ce jour s'étoient partis de Cologne environ sept heures au matin, et avoient amené les piétons d'un petit château, pour empêcher ceux de l'ost, pendant le tems que Coloniens devoient ravitailler ceux de Neuss.« Ueber diesem

Gefecht gerieth Grimlinghausen in Brand. Man sah von Neuß aus die Pfarrkirche einstürzen, Haus um Haus in den Flammen aufgehen. »Trois jours après, la garde, cinquante lances italiennes, ensemble et deux cents archers d'Angleterre, se mirent sus de nuit, en intention d'écheller une petite ville entre Neuss et Cologne (Zons ohne Zweifel); et menèrent un échelleur des gens de monseigneur de Humbercourt, qui subtilement dressa une échelle contre la muraille; et montèrent en sus seize archers de la garde, qui tantôt furent perçus et frustrés de leur fait. Advint, ainsi qu'ils retournoient au siége, que leurs avant-coureurs, sur le point du jour, trouvèrent douze ou vingt rustres, puissants hommes, de haute corpulence, lesquels ils ruèrent jus tout net sans quelque perte de leurs gens, sinon que Jehan de Neufchâtel, un très vaillant homme d'armes, eut le poing coupé tout jus, donc le duc fut très dolent; si furent tous ceux qui le connoissoient, car il étoit hardi et vertueux, et de grande entreprise.« Trost für solche Unfälle brachte den Belagerten am Montag nach Trinitatis eine Kugel, worin die Versicherung enthalten, „wie man die Woch sollt sein entsetzt."

Viele Zeit hatte, sein Heer zu vervollständigen, die Lauheit einzelner Reichsstände zu besiegen, der Kaiser gebraucht. „Es schickte der Kaiser Boten zu dem Herzog von Jülich, bei ihn zu kommen nach Cöln, ihm Beistand zu thun. Er kehrte sich nicht daran, und kam nicht. Da thät ihn der Kaiser laden nach Cöln. Da schickte er seine Räthe nach Cöln. Und der Kaiser saß zu Gericht auf Gürzenich gegen den Herzog, und wollte ihn absetzen und berauben seines Landes. Und seine Räthe verantworteten ihn vor dem Kaiser und Fürsten das beste, das sie mochten, und er mußte selbst persönlich nach Cöln kommen nach etlichen Tagen, als er auch thäte. Der Herzog von Jülich speisete den Herzog von Burgundien aus seinen Landen nach allem seinem Willen, als er auch thun mußte, denn wär ihm das geweigert worden, so wär er auch überfallen worden."

»En l'an 1475, environ Pâques, l'empereur Frédéric, déjà avant en son temps, humble, pacifique et de singulière patience,

par l'incitation des plus grands de son empire, et pour subvenir à la douloureuse captivité de Neuss, se convertit à la guerre, appela les princes d'Allemagne en son aide et fit commandement au duc de Juliers, lors favorable aux Bourguignons, qu'il le vint servir. Le duc de Juliers comparut devant la majeste impériale, et du service s'excusa très sagement (wiewohl er in Geistesschwachheit verfallen), soit déclarant parent, voisin, pensionnaire et allié au duc de Bourgogne, auquel il se rendoit obéissant serviteur, et ne vouloit, ni pouvoit bonnement servir à deux seigneurs, et retourna en sa duché. Néanmoins l'empereur fit l'amas de son armée à Bonn, et cueillit infinie puissance, entre lesquels étoient l'archevêque de Trèves, l'archevêque de Mayence, l'évêque de Munster, le duc de Saxe, le duc d'Autriche (Erzherzog Maximilian vermuthlich), le comte de Quervesteyn, le marquis de Brandebourg, Henri landgrave de Hesse, Evrard comte de Wirtemberg et de Montbéliard, et plusieurs autres grands princes, barons, chevaliers, écuyers et communautés des cités et villes de Germanie; et en très grande magnificence, très honorablement accompagné, vint l'empereur en la cité de Cologne, où il fut reçu à grande joie. Et arriva son ost par eau et par terre en très grand nombre de navires, chargés de gens d'armes et de tous instruments de guerre, et de vivres innumérables, tant pour soutenir l'armée que pour subvenir à Neuss. Après qu'il eut illec séjourné une espace et disposé de ses affaires, il se mit aux champs en notable arroi, sur intention de combattre le duc et de délivrer son peuple de mortelle pestilence; et tint son premier camp à une bonne lieue près de Cologne en tirant vers Neuss, cheminant de nuit selon le Rhin; puis s'enclouoit en son fort.«

„In demselben Jahr, des andern Tags nach Ascensionis, zog der Kaiser mit seinen Fürsten des Reichs und Reichsstädten aus Cöln zu Felde gegen den Herzog von Burgundien mit einem großen Heer von viel großen mächtigen Herren und Städten, als mit Namen mit Bischof Adolf von Mainz, mit Bischof Johann von Trier, mit Markgraf Albrecht von Brandenburg. Der

Pfalzgraf der kam nit, wann die Sach gegen seinen Bruder Bischof Ruprecht war, der mit dem Herzog von Burgund vor Neuß lag. Item noch andere viel Herren zogen mit dem Kaiser aus. Der Graf von Würtemberg, der Graf von Sayn, zween Grafen von Virnenburg, ein Graf von Wertheim, ein Bischof von Würzburg, ein Bischof von Eichstätt. Item die Stadt von Cöln mit ihrem Volk und Heerwagen, umbtrint 1500 Mann, in einer Kleidung, weiß und roth. Item desgleichen andere Reichsstädte, mit Namen die von Nürnberg, Augsburg, Ulm, Nördlingen, Kempten, Gmünd, Hall, Heilbronn, Basel, Schletstadt, Straßburg, und fast andere kleine Reichsstädte in Schwaben und in Bayern und im Elsaß, die von Constanz, von Schaffhausen, von Frankfurt, und kürzlich alle Städte des Reichs, und kamen dem Kaiser zu Dienst mit großen Kosten."

Die Stadt Augsburg schickte gleich zu Anfang des Jahrs 500 Fußknechte und 100 wohlgerüstete Reiter, nebst 20 Hackenschützen und drei Stücken, unter Anführung Stephan Hungenors, Hans Vittels und Jacob Sigmaringers, welche sich, als die Burgunder die Stadt Sinzig überrumpeln wollen, so tapfer gehalten, daß Kaiser Friedrich nachgehends den drei Hauptleuten deswegen öffentlich gedankt. In diesem Krieg führten der Städte Cöln, Straßburg, Frankfurt, Augsburg, Nürnberg und Ulm Hauptleute wechselweise des Reichs Renn- oder Lauffahne. Die ganze Kriegsverfassung soll der Stadt ungefähr 18,000 Goldgulden gekostet haben. In Bezug auf Aachen schreibt Meyer: „Ungeachtet die Stadt mit dem Herzog von Burgund fünf Jahre hiebevor eine so bündige Freundschaft geschlossen hatte, so wagte sie doch, dem Kaiserlichen Lager 200 Mann zu Fuß und 50 zu Pferde, nebst 25 Heerwagen zuzuschicken, die alle mit Gewehr, Zelten und Proviant beladen waren; bei jedem Wagen fanden sich noch drei Mann zur Bedeckung; der Ausmarsch geschah an dem hohen Pfingsttage; einige Magistratspersonen saßen am Köllner-Thor zwischen den Pforten, und reichten einem jeden Fußgänger vier, jedem Reiter aber acht rheinische Gulden zur Besoldung; auch hatte ein jeder Soldat eine neue roth- und blaue Montur von der Stadt gekriegt."

Mit dem also vereinigten „Heer legte sich der Kaiser des ersten Tages gegenüber Mülheim, und schlugen auf allda ihre Wagenburg und Gezelte oder Pauluye (Pavillons), und lagen da auf den vierten Tag. Item des Montags darnach brach der Kaiser auf mit seinem Heer und zog fortan eine halbe Meile zwischen Niel und Merrheim, und ist die Platz bei den Anwohnern genannt zu Bulen up dem Sande, und er blieb da liegen zwei Tage, und da entzwischen kam Bischof Heinrich von Münster, einer von Schwarzburg, und mit ihm die Städte aus Thüringen und Sachsen, und brachten ein großes Heer zu dem Kaiser, wohl 16,000 wehrhaftiger Mann, und 1700 Heerwagen. Der Stadt von Lübeck Freunde kamen sehr köstlich, desgleichen Braunschweig, Hamburg, Lüneburg und die Stadt von Dortmund. Item kamen auch desselben Tags der junge Markgraf von Baden mit seinen Freunden. Item des zweiten Tags darnach kam Landgraf Heinrich von Hessen, Landgraf Hermanns Bruder, mit seinem Volk über Rhein bei Woringen. Item bei derselben Zeit zwischen Freitag und Samstag vor Pfingsten des Nachts zu 2 Uhren nach Mitternacht kamen Herr Eberhard von Aremberg und Junker Johann von Reifferscheid, und hatten bei 800 reisiger Pferde und umbtrint tausend zu Fuß vor Bonn, und meinten die Stadt zu besteigen und erschleichen, und bestunden das an vier Enden. Und waren in der Stadt Graben kommen mit Fässern und anderer Gereitschaft um über das Wasser zu kommen. Und die Wächter wurden des gewahr, also daß sie nichts geschaffen konnten, und wurden flüchtig. Item bei derselben Zeit, acht Tage nach Pfingsten, schickte die Stadt von Cöln dem Kaiser noch 1500 Mann in einer Kleidung als vor. Item darnach des Dienstags vor Sacraments Tag brach der Kaiser auf mit seinem Heer, und zog fort bei des Herzogs von Burgundien Heer auf dieser Seite der Erft.

»Tant approcha, qu'il se logea à Zons, et lendemain fit un parc (eine Wagenburg), le plus fort des autres, à une lieue près du siége. Il avoit en front une grosse montagne (wird wohl die Erhöhung zwischen Norfft und Nosellen sein), le fleuve du Rhin d'un côté, larges et profonds tranchis de l'autre, au

pendant de la montagne jusques au Rhin; même en tout le clos étoient logis somptueux, situés en très belle ordonnance, non pas de terre et d'estrain, mais de riches tentes et plaisants pavillons, en telle quantité et de si excellente montre, que ce sembloit au voir une grosse cité construite de palais, de temples et de glorieux édifices. Les princes, chacun son degré, avoient leurs demeures de mirable artifice, fortifiées de fossés à l'environ, comme en ville fermée, entre lesquelles celle de l'empereur étoit la nonpareille, et resplendissoit sur les autres par extrême beauté. Joyeuse en fut la vision, précieuse en fut la facture; et n'est oeil ni coeur, tant convoiteux d'honneur ni de curiosité, qu'il ne se dût contenter de voir ce hautain triomphe. Le grand nombre des navires doubles et triples sur le Rhin, ensemble enchaînées, clouoit un grand quartier de l'ost, sans plenté d'autres navires, excluses de l'ordonnance, garnies de tous biens, auxquelles continuellement appleuvoient les maîtres d'hôtel des princes avec leurs serviteurs, qui en tiroient les vivres dont l'armée étoit soutenue; la police très sagement conduite et à peu de confusion, selon la grande multitude, car il y avoit gens de diverses nations et régions étranges, habitués à la mode de Turquie, les uns sortis de dards et les autres de gros fléaux de fer.«

Am Dienstag, 6. Juni, schlug das kaiserliche Heer seine Zelte bei Quinom auf. Freudig rief von seinem Thurm der unverdrossene Wächter in Neuß:

„Erfreuwd uch furst uyssz Hesserlant!
Erfreuwd uch all dye syn tohant
In Nuyss belacht mit swaerem moed!
Erfreuwd uch yr junckheren goit!
Erfreuwd uch burger ind knecht!
Zu groisser freuwd sy uch gesecht,
Sijt uwers moedes all gar vrij
Uns erloesong is nae hyr by!"
In teychen der freuwd oeverloep
Blyes hye syn horn: all hoep! all hoep!
So he vur dem belege plach,
Wan he in den velden rutter sach.

Dair wart leyds ind noit vergessen,
Waill groys kummer dair van essen
Ind van drynken zo der zijt was.
Dye krancken wurden halff zo pas.

Wie nahe indessen der Entsatz, so durften gleichwohl die Vertheidiger nicht ermüden in Vorsichtsmaasregeln, in Arbeiten, geeignet der gebrochenen Wälle Stelle zu ersetzen. Tag und Nacht wurde gesorgt und gegraben, daneben ein Schutzmittel der eigenthümlichsten Art zur Anwendung gebracht.

Mit oerloff moys ich gewagen
Mallich will mich schymps erdragen,
Wie die arme haveloese Ruyffer
Sich enthielden mit wuster weer.
Lanx die muren vergadert wart
Manch unflaet et was weych off hart,
Dat die suwe zu suechen plegen
As sy lanx die muyr gayn vegen.
Des Unflaetz hat man groissen houff,
Want do der suw was duren kouff.
Dart wart vergadert in vasser,
Wayll gemengt mit heyssen wasser,
Sy wuesten daer die rechte foerd,
Ind guffent durch der vyant hoert
Boven neder sunder suymen,
Dat dye vyand moysten ruymen
Yrre geschantz ind yre locher.
„Brengt uns nu dusent duvell her!"
Rieffen die vyant in der stunt,
„Tfij naber! mit den vuylen strunt
Wilt uns doch niet meer untreynen!
Schiet ind slaet ind werpet myt steynen,
Laet den vuylen strunt hyr buyten,
Van groten stanck geet man sluyten
Ons buytten der heren kamer.
Seer gewundt weer uns bequamer,
Ind war wy houlden eyn getzenck
Malch ruympt sich van uns dorcht gestenck!
Uns wapen cleyt ind uns habijt
Wirt uns entreent to groiten spijt
Mit den styncfenden vuylen schijt!"
Sus riepen die vyand dorch die tzijt,
Begerden seer myt allem vlijt
Sich sulcher wer zo machen qwijt.
Die Ruyffer waren des gar froe,
Dats die vyandt verdroit also.
Sy beherdent vort bys zor tzijt
Dat mans beleegs is wurden qwijt.

»Le duc adverti du grand appareil et merveilleux ost que l'empereur avoit assemblé pour le combattre, pensa d'y mettre résistance, et pour ce que plusieurs chevaliers et ses gens séjournèrent à Rheinberg, Wachtendonk, Venlo et autres villes voisines, tant pour la rareté des fourrages, que pour autres nécessités, dont l'armée étoit mendiante, il fit exprès commandement que chacun fut pourvu de ses chevaliers. Et quand il entendit qu'ils tenoient à chaînes d'argent, il envoya par les hôtelleries clercs de dépense et autres officiers, atout grande finance, pour les défrayer; mais ils y trouvèrent plusieurs hôtes du pays tant rebelles, que à peine les pouvoient ravoir pour bien payer ni pour bel langage. Quand chacun fut monté au mieux mal qu'il se put faire, et que l'empereur s'efforçoit journellement de faire ses approches, le duc visita les quartiers de son siége, et appela les conducteurs et capitaines de cesdits gendarmes, et en doux langage, humble et aimable, leur dit ainsi:

»»Mes très chers frères et amis, qui jusqu'à ores avez en ma faveur porté avec moi les durs travaux de la guerre, passé les dangereux détroits sans grippe de fortune, et acquis honneur perpétuel, je suis votre chef et prince; je m'appuie sur la force de vos bras vertueux, et me confie et assure en vos nobles et léaulx courages. Véez-ci l'empereur et toute sa puissance qui se présente devant vos yeux pour vous assembler en bataille; c'est le plus fort de notre quête. Disposez-vous chacun selon son appartenir; prenez en vous coeurs de lions; et s'il plaît à Notre-Seigneur, en gardant le droit de l'église, ensemble la querelle de notre cousin, nous obtiendrons glorieuse victoire.«« Quand les hauts barons, chevalereux vassaux et leurs sujets entendirent la très douce et cordiale persuasion de leur duc et seigneur naturel, pitié les surmonta, ils se prirent à larmoyer, et par singulier amour et cordiale affection dont il les avoit embrasés, ils étoient contents de adventurer leur vie en sa bonne et juste poursuite. Le duc en rien ne changea, ni oncques ne se dérocha de son hautain vouloir, et toujours persista en son magnanime courage. L'approchement

de l'impérial arroi, ensemble l'estombissement et reveil de ses armes le rejouissoient assez, et ne s'épouvantoit non plus que fait la dame des noces, qui ouit le bruit des ménétriers, et sent approcher son époux le jour de sa fête.

»O très puissant duc, vertueux coeur léonique, valeur scipionique, bras herculien, poing macédonien, corps acéré quasi impossible, à qui rien ne semble impossible, auras-tu toujours l'épée au poing dextre? Tu réveilles Europe, tu perturbes Allemagne et épouvantes les nations rihoteuses; tu as en tes jeunes ans, étant simple comte de Charolois, pénétré France, fiché ton étendard au milieu de son ventre, et obtenu champ de bataille contre le plus grand roi des chrétiens. Toi maintenant, redouté duc, comment pourras-tu évader de cet impétueux déluge? auras-tu hardement d'envahir le plus grand du monde, l'héritier du mondain fabricant, l'image du céleste gubernateur, le seul impérateur du genre humain, sous qui ploie et incline toute force terrienne. Toute Germanie, son germe et sa maisnie se présente devant tes yeux; elle appelle en aide le ciel, la terre, le feu et l'eau; et lui semble bien que tu seras bersail à ses sagettes. Mitige ton ardent désir, refréne ton haut emprendre, déprime ta haute prétente; convertis ton glaive en instrument de labeur, ta lance en racine d'olivier, et tourne le timon de la guerre arrière du train de paix. Il est écrit: qui se délecte au péril, au péril se périt. Chemines donc avec ton bienheureux père en l'ombre de concorde, content de ton propre, sans aspirer aux sommières dignités, et tu seras logé avec lui au glorieux trône d'honneur. Ton père, que Dieu absolve! étoit bien aimé pour débonnaireté, et tu es bien servi pour être redouté!

»L'empereur, triomphant en son fort, environné de sa puissance, étoit souvent réveillé des compagnons de la garde, qui lui livroient terribles escarmouches, auxquelles il avoit plus de perte que de gain. Le duc accompagné de cinq cents lances, désirant de connoître le maintien et courage de ses adversaires, ensemble l'ordonnance de leurs batailles, se mit un jour à la couverte d'un bois, et donna la charge à messire

Pierre de Miraumont de conduire cinquante lances des avant-coureurs pour élever l'escarmouche aux Allemands, qui les aperçurent, sans tirer engin et sans avancer. Quelques piétons se mirent sus, environ trois cents chevaliers sous la conduite du marquis de Brandebourg. L'escarmouche commencée, fière et cruelle, sire Pierre de Miraumont qui la soutenoit atout trente lances, se porta tant honorablement, que ledit marquis et ses Allemands furent tout joyeux d'eux retraire en leur fort, où ils furent reboutés confusément par plusieurs fois. Ils y perdirent cinq hommes, les trois morts sur la place, et les deux pris qui développèrent l'intention de l'empereur.«

Nicht undeutlich ergibt sich aus diesem Bericht, daß die beiden Heere mehre Tage einander gegenüberlagen, und daß erheblichen Einwendungen ausgesetzt der von mehren angenommene Schlachttag, der 6. Juni, für welchen keineswegs Wierstraats Zeugniß angerufen werden kann, wie denn dieser überhaupt den Entsatz nur oberflächlich behandelt. Molinet läßt das Treffen am 23. Mai 1475 vorfallen, seinen Bericht darf ich aber hier nicht wiedergeben, nachdem er Abth. II. Bd. 5. S. 721—726 abgedruckt. Zweifelhaft in seinem Ausgang hat das Gefecht ungezweifelt beschleunigt den Gang der seit längerer Zeit gepflogenen Friedenshandlungen, in welchen ein päpstlicher Legat, Bischof Alexander von Cividale di Friuli als Vermittler auftrat. Mühsam genug ergab sich des Mittlers Geschäft, »qui par raisonnables voies, douces et salutaires persuasions mises avant, les admonestoit au bien de paix, médioit entre les parties, couroit souvent d'un côté à l'autre, et les trouvoit si durs en pointe, que pour quelque travail, peine ou labeur qu'il emprit, ne pouvoit fléchir la fierté de leurs hauts courages. Et jà-soit-ce-que pour ouvrer certaines matières et parvenir à traité amiable, aucuns répits et abstinence de guerre fussent accordées entre les parties, toutefois les Allemands n'en tinrent rien. Même en la présence du légat, qui à grande sollicitude les avoit pourchassés, le maréchal de l'empereur détroussa aucuns Bourguignons. Dont le légat, les incrépant de telle infraction, fut très mal content d'eux, et leur disoit: »»J'aime

mieux que me tollez la vie, que perpétrer telle insolence.«« Le duc aussi tout ennuyé fut plus aigre que devant. Quant le dimanche vint, 21. de mai, son siége suffisamment gardé, il tira ses gens aux champs, et emprès une abbaye de Notre-Dame, ordonna ses batailles par échelles, et les escadres et escadrons. Diverses nations jadis diversement appelèrent leurs armées, Macédoniens, Grégeois et Dardaniens les nommèrent falanges, et lors une falange contenoit sept mille hommes. Gaulois, Celtibériens et autres nations barbares usèrent de caternes, dont chacune caterne contenoit six cents hommes. Romains, qui subjuguèrent l'orbiculaire monarchie à leur condition, par la discipline et artificielle habitude qu'ils avoient aux armes, nombrèrent leurs exercites par légions et cohortes; et chacune légion, qui comprenoit dix cohortes, contenoit six mille et plus tant de pied que de cheval; et y avoit plusieurs dignités, comme centurions, tribuns, préfets, doyens, ordinariens, aquilifères, imaginifères, tésoriens, métateurs, tubicineurs et cornicineurs, qui avoient, comme doit avoir tout bon chevalier, les oreilles prêtes aux commandements du prince, les yeux aux signes, et les mains à l'oeuvre. François, qui depuis eurent le bruit des armes, nombrèrent leur ost par armures de fer, par heaumes, par bassinets, par cuirasses et par lances. Et maintenant, depuis que les Italiens se sont boutés en la maison de Bourgogne, ils sont nombrés par escadres et escadrons, et contient une escadre environ vingt-cinq lances. De cette nouvelle mode ordonna le duc ses batailles ce jour, qui étoit la plus singulière chose de jamais à regarder. Ce temps pendant, l'empereur envoya le légat de notre saint-père avec son ambassade, ensemble ceux de Cologne, vers le duc qui marchoit avant, afin de trouver quelque bon accord entre eux, sans heurter l'un à l'autre; et le duc, à l'intercession du légat et des suppliants ambassadeurs, éteignit son ire pour cette fois, et se retira à son siége. Néanmoins l'étincelle de Mars, par les souldars de Pluto qui le souffloient, se ralluma chaudement, et multiplia sa flamme au centième,« in der Schlacht nämlich vom 23. Mai.

Davon berichtet die Cölnische Chronik: „Item darnach des Dienstags vor Sacraments Tag brach der Kaiser auf mit seinem Heer, und zog fort bei des Herzogs Heer von Burgundien auf diese Seite der Erft (bei Quinom demnach). Und ehe sich der Kaiser mit seinem Heer gelagert hatte, kam des Herzogs von Burgundien Zeug andringen mit einem großen reisigen Gezeug zu Pferd mit etlichen Büchsen und Schlangen, wohl zu 9000 Mann, und schossen fast sehr in des Kaisers Heer, und thaten fast Schadens. Der Bischof von Münster mit seinen Freunden stellten sich erst zur Wehr, und die Burger von Cöln mit ihren Freunden, also daß die den Herzog mit Gewalt hinterrücks drangen, und erschossen dem Herzog fast viel Volks ab und Pferde, wohl 250 Pferde und 400 Todte, und behielten seiner Büchsen auch ein Theils, und die Burgundischen räumten, und der Kaiser mit seinen Freunden behielten das Feld und begriffen den Lager. Item des andern Tags darnach gewann des Kaisers Volk ein Bollwerk auf der Erft, das die Burgundischen dar gelegt hatten, und brachen das ab und warfens in den Rhein.

„Item darnach des Sonntags nach Sacraments Tag ward ein Tag geschafft vermitz eines Legaten, der von Rom heraus gesandt war, die Sache zu schlichten und zu theidingen, und war in des Kaisers Heer, und kam derselbe Legat mit des Kaisers Heer zu Felde, von wegen der Theidung zwischen dem Kaiser und dem Herzog. Und ward vier Tage ein Fried getroffen, darbinnen besahen des Kaisers Volk das Burgundsche Heer, und die Burgundschen besahen des Kaisers Heer.

Nae uns Heren Lijchams daygh
Des sondaygs, ich die wairheit sayght,
Wart offentlich vur Nuyssz gesant
Des hogen Keysers Persevant (**Poursuivant d'armes**),
Der van synre ho maiestayt
Zween brieff dar presentyret hait
Vur Unser Liever Brauwen port,
Die wurden dair untfangen vort
Recht mit obediencien
Ind zemlyger reverencien,
Van landtgreeff Herman doegentlich
Ind den van Nuyssz desſgeliich.
In welchen brieven der Keyser groyt
Offentlich eyn bestant geboit

Zo halden mit stracken verfangh
Bys 'smaendaigs zu sun undergangh.
Up dynxdaygh hernae, hoirt all zoe,
Umbtrint drij uren 'smorgens vroe
Quam der wirdigh payßlich legayt
As yem bezembd in hogher stait,
Vur Unser Liever Vrauwen port.
Syn wyrdicheit gesan asvort
Dair zo sprechen lantgreeff Herman,
Syn ritterschafft ind gude man,
Ouch van Nuyss den getruwen rayt,
Den mant van stunt verkundicht hait,
Ind sy synt komen wyllynclich,
Dair lantgreeff Herman doegentlich
Mit stayt zusampt den andren trat
Dorch die kruytmoell buyssen die stat
Zo dem legayt demoedentlich.
Dar by waren des Keysers rijch
Edell greven ind wijse rait,
Ouch waeren dair mit groisser stait
Wijssz reed ind frunde doegentlich
Van Burgonyen des fursten rijch.
Nu ist froelich ind offenbayr
Eyn gantze vrede verkundicht dayr.
O wat freuwden was in der stat!

„Und gingen beide Parteien binnen Neuß, und ward viel Guts geopfert Sant Quirin von den Walen und von andern Leuten. Und unsere Freunde brachten viel Tonnen Kraut (Pulver) und anderes heimlich mit binnen. Und zur Stunde ward Neuß offenbar gespeiset, und die Burgundischen zogen von Neuß bis auf die Erft. Und die niederländischen Schiffe fuhren auf und ab, als sie pflegten. Dieser Frieden in vorbesagter Maasen stand bis Viti und Modesti.“

»Durant le tems desdites trèves, qui furent de trois jours, traité fut par le légat trouvé au contentement des parties, par lequel la ville de Neuss devoit demeurer ès mains du légat, sans prendre préjudice des droits impériaux, et le différent d'icelle devoit être réservé en l'ordonnance de notre saint-père. Et par ce moyen, après avoir souffert intolérable pestilence de guerre, tenant toujours pied ferme, et résistant à tous assauts, fut dessiégé à son grand lods, honneur et gloire, le plus recommandé de jamais, par le conseil prudent et sage

de ceux qui avoient l'administration de sa police. Ils avoient au jour de cet appointement assez de bled pour un an, vin de Rhin, malvoisie et bierre largement; nulle chaire n'avoient, sinon de cheval, desquels il en y avoit douze, et encore les quatre étoient empêchés à tourner les moulins; (défaut de) toute douceur de laitages, beurre, fromages, oeufs et fruits. Sitôt que quelqu'un étoit navré, il périssoit par faute de médecine. Les rustres prenoient leurs vivres chacun jour à l'hôtel de l'archevêque, et le menu peuple à deux bourgeois de la ville, qui journellement leur faisoient administrer leurs nécessités.

»De 1400 à 1500 hommes de défense, rustres et autres qui étoient en Neuss au jour qu'elle fut assiégée, n'y étoient demeurés que cinq cents ou environ; et étoient morts durant le siége, que de gens de guerre, que de bourgeois et autre menu peuple, femmes et enfants, environ trois mille. De ce jour en avant, par cet appointement, se trouvoient ceux de la ville en l'ost du duc, pour acheter ce que mieux leur duisoit. Et de fait trouvèrent subtile voie d'amasser poudre de canon, sur espoir de rebeller, comme dessus, mais tout fut radoubé; car pareillement ceux de l'ost entroient en Neuss, feignant d'aller en pélerinage à Saint-Quirin, pour regarder la disposition de la ville, et se donnoient grande merveille que si long-temps s'étoient tenus contre sa fière puissance.«

Des gudesdaigs ind donresdaigs
Des frijdaigs ind des satersdaigs
Darnae synt uyss des Keysers heir
Ind des hertzongen komen her
Frund ind vyand bynnen Nuysse,
Malch getzeychent mit syme cruysse,
Ind dar wart eyn grois geleuffe,
Vur sent Quiryn myrcklyge heuffe
Kwamen mit yrem offer groit.
In wairheit dye Burgonschen bloit
Mynlich yr beedvart daeden
Vur sent Quiryn mit genaeden.
Ind up maenddaegh nae **octavas**
Sacramenti, hoert mich vortbas,
Qwam der erwyrdige legait
Bynnen Nuyssz ind des Keysers rayt,
Vur sent Quiryn wart he geleydt
Mit groysser eerwyrdicheit

Ind man sanck dair vroeligen uyff
Got loff te Deum laudamus.
So wurden vort die burger all
Geboit zo komen by den sall
In den bungart, umb dair zo hant
Zu sweren an Paws ind Keysers hant,
Dar an sy soulden blyven stayn
Bys des stiffts zweydracht wer gedayn.
Mit raed landtgreeff Hermans hant sy
So gehuldt ind gesworen fry.

„Item in dem Frieden vorbesagt erstachen die Burgunschen unser Freunde umbtrint zehn oder zwölf. Da zogen unsere Freunde von dem Stein ab vor Neuß, und nahmen dem Herzog zehn Schiff mit seiner Artillereien, mit sechs großen Hauptbüchsen, viel Schlangenbüchsen, Hackenbüchsen, Schirmen und viel wunderlicher Gereitschaft, und viel anderm Gut, daß geachtet ward daß es hunderttausend Gulden werth wäre, als man da sagt, und brachten die Schiffe des Freitags zu Cöln. Item darnach des Freitags am Abend hatten die Münsterschen und unsere Freunde von Cöln eine Menglung mit den Picarden, und das geschah baußen des Kaisers Geheiß, indem ein Gebot gegeben war, daß sich niemand aus der Wagenburg geben sollte. Und in dem Verbot geschah die Menglung. Und darum wollte der Markgraf von Brandenburg die andern aus der Wagenburg nit lassen, um unsere Freunde zu erretten und beschützen, also daß unser Freunde und der Münsterschen todt blieben umbtrint siebenhundert, die sind meist all ertrunken in dem Rhein." Umständlicher berichtet hiervon Molinet.

»Jà-soit-ce que le traité et appointement d'entre l'empereur, les électeurs et princes d'Allemagne d'une part, et le duc Charles d'autre, fut honorablement fait et conclu, et juré à tenir ferme et stable, sur peine d'excommunication, et que l'empereur et le duc, ensemble leur ost, se devoient partir tout à une heure, toutefois grand parlement se tint pour le département d'un chacun ost; car chacun d'eux, selon sa dignité et vocation ou action, vouloit tenir sa gravité, souverainement le duc Charles, qui étoit fort magnanime. Advint durant ce parlement, que les Allemands outre le Rhin prirent, détinrent

et robèrent aucuns bateaux, èsquels le duc, pour complaire à l'empereur, avoit fait charger partie de sa grosse artillerie pour retirer en pays. Pareillement aucuns autres bateaux lui furent pillés et brûlés, qui étoient à terre; pourquoi le duc, fort mal content de ces mesus, délibéra non lever ses batailles, jusques il avoit restitution et réparation condigne. Pour laquelle faire, le légat employa toutes ses puissances; si n'y profita guères. Le duc, qui toujours étoit sur sa garde, soi élongeant, s'arrêta sur une petite motte, de laquelle il voyoit l'ost de l'empereur; et en personne assit son guet de jour, le 26. juin, trop près du camp des Allemands, à l'appetise d'aucuns de ceux de l'ost, comme ils montrèrent depuis; car ce jour même, environ 6 heures ou 7 du vêpre, se partirent aucuns de l'ost de l'empereur et de son camp, en assez bonne puissance, feignants d'aller ébattre; mais de propos délibéré et précogité, commencèrent à tirer très fort de leur artillerie sur ledit guet; même plusieurs gens de cheval s'efforcèrent de charger sus; lequel guet, combien qu'il fut en petit nombre, soutenoit à son possible. Le duc adverti de cette manière de faire, voyant la puissance des Allemands multiplier ce grand effort et approcher fil à fil, tant de cheval comme de pied, proposa de tirer celle part, et envoya ceux de sa garde qui trescoppèrent une rivierette, laquelle, à la première bataille de l'empereur, avoit été passée; et voyant les Allemands se disposer du tout de ruer jus ses Bourguignons, fit tirer après ceux de sa garde les gentilshommes de son hôtel, et partie des compagnies de ses ordonnances; et le surplus d'icelles, avec ses gens de pied, tirèrent en un camp vers la ville de Neuss, afin que les ennemis de ce quartier ne fissent quelque emprise sur eux.

»Le duc, voyant grosses escarmouches convertir en petites batailles, lesquelles se enforcèrent d'un côté et d'autre, passa en sa personne une petite rivière, pour hâter sa venue; duquel ses gens furent surpris d'un si courageux ardement, qu'ils en enclouèrent entre lui et le camp de l'empereur la somme de trois à quatre mille, tant de pied comme de cheval; et furent si rudement poursuivis des Bourguignons, tant par-

devant que de côté, à cause du Rhin qu'ils avoient endossé, qu'ils demeurèrent morts, tant sur terre que sur eau, environ trois mille. Aucuns montèrent en bateaux pour eux sauver, en telle multitude qu'ils enfoncèrent et furent noyés; les autres furent chassés jusques à leur camp, aux fers des lances et aux pointes des épées, où plusieurs gentils rustres d'Allemagne furent rompus et défaits; entre lesquels fut recueilli, occis et tué de coup de main le noble comte de Quierburch.

»Cette besogne fut conduite de la part du duc sans quelque artillerie et sans guères de perte, sinon de cinq ou six morts et autant de blessés, entre lesquels fut le vicomte de Soissons, le neveu de monseigneur de Chantereine et un archer de corps. Le duc sentant l'obscurité de la nuit approcher, voyant la lune toute levée, et que les Allemands vidèrent hors de leur clôture, où ils se tenoient très serrés, fit à son bel aise retirer ses batailles, lesquelles avoient plus grand vouloir d'assaillir que de dormir. Une heure après, l'empereur, ensemble les princes électeurs, envoyèrent vers le duc obtenir licence de recueillir leurs morts, requérants d'envoyer certains députés pour ordonner le séparement des deux puissances, et pour traiter de la restitution de son artillerie, ce que le duc accorda libéralement, par tel si que ses engins, que les rustres de guerre lui avoient robés et pillés, lui seroient restitués; et pour les racheter, les princes d'Allemagne se taillèrent, et ce tout parachevé, s'en retournèrent en leur marche.«

Noch sind aus dem Extrait d'une ancienne chronique commençant en 1400 et finissant en 1476, imprimée dans les histoires des rois Charles VI. et Charles VII., einige Anzeichnungen nachzuholen. »Le 3. 4. et 5. mars le duc régala les ambassadeurs de Naples et du connétable de France, le 11. il régala l'ambassadeur de Venise; le 12. l'ambassadeur du duc de Milan arriva vers lui, il le fit régaler, ainsi que les jours suivants, avec les ambassadeurs de Hongrie et de Lorraine. Le 26. mars, jour de Pâques, il régala ces ambassadeurs avec le premier chambellan et le prélat officiant, pourquoi

y eut quatre plats de crue; le 30. et 31. il régala l'ambassadeur du comte Palatin. Pendant le mois d'avril, le duc de Bourgogne étant au siége de Neuss, régala en différents jours les ambassadeurs de Naples, Milan, Venise, Hongrie, Bretagne, du comte Palatin, de Juliers, Cologne et d'Aragon, et le 29. de ce mois le sire de Rivers, ambassadeur du roi d'Angleterre arriva vers ce duc, et en fut régalé. Les 1. 2. et 3. mai, jours de Revoison ou des Rogations, ce duc fit régaler le légat du Saint-Siége, les ambassadeurs d'Angleterre, de Sicile, Aragon, Naples, Milan, Venise, Palatin et autres, et y eut chacun de ces jours huit plats de crue pour ces ambassadeurs, qui furent encore régalés plusieurs jours suivants. Le jeudi 1. juin le légat vint revers Mgr. le duc, avec aucuns princes et barons d'Allemagne, qui furent tous régalés, ainsi que les jours suivants, avec les ambassadeurs de Sicile, Aragon, Naples, Milan, Venise, Juliers, Palatin, Cologne et autres. Les 4. et 5. juin et autres jours suivants, quelques princes d'Allemagne et gens de l'empereur vinrent vers le duc, et en furent régalés avec lesdits ambassadeurs. Le mardi 13. juin, ce duc après avoir dîné au siége devant Neuss, où il étoit depuis le 30. juillet de l'année précédente, leva et partit à tout son ost, approcha de l'ost de l'empereur, et alla souper et coucher au camp de l'abbaye du Val Notre-Dame qui pleure, près Neuss, ayant auprès de lui les ambassadeurs de Sicile, Aragon, Naples, Milan et Venise, lesquels il fit régaler, et les jours suivants, pourquoi y eut trois plats de crue chaque jour. Le dimanche 18. et jours suivants, étant au même camp, il fit régaler le légat, ces ambassadeurs, les duc de Saxe, marquis de Brandebourg et autres grands princes de l'ost de l'empereur, qui vinrent prendre congé de lui le 26.; le 27. il partit de ce camp après dîner, et alla coucher avec son ost au camp près le château de Hulcherath; il y resta avec les ambassadeurs de Sicile, Aragon, Naples, Milan, Venise et autres jusques au 30. qu'il en partit après dîner, et alla camper près Linnich. Le samedi 1. juillet il dîna au camp près Linnich, et alla camper à Rode-le-duc (Herzogenrad), ayant ces ambassadeurs

avec lui, lesquels il fit régaler de trois plats; le 4. il partit de ce camp après dîner,« um sich der Maas und den Grenzen von Brabant zuzuwenden.

Vorher ward getheidingt, sagt die Cölnische Chronik, „daß die Stadt Cöln sollte dem Herzog sein Schiff und Büchsen wiedergeben, indem das in dem Frieden geschehen wäre. Das auch also geschah. Und man gab ihm das wieder um Bitten und Begehren des Kaisers, des Bischofs von Trier, fort anderer Herren, doch blieb fast (manches) kleben. It. zur Stund ward eine heimliche Sühne gesprochen, denn sehr wenig Leute vernehmen konnten, wie die sein sollte. Aber man sagte, daß des Herzogs Löwen (Geldspenden) hätten sehr geschossen, und wären sehr gespreit worden in des Kaisers Heer, er müßte anders Leib und Gut da gelassen haben. Der Kaiser hätte gern wohl gethan, hätten etliche Fürsten ꝛc. wollen folgen. Item der Kaiser und die Fürsten und die Städte, und auch der Herzog von Burgundien sind aufgebrochen auf St. Peters und Pauls Abend. Der Kaiser und die Fürsten und Städte sind zu Cöln wärts gezogen, und der Markgraf von Brandenburg zog stillich zu Deuz über Rhein, und machte sich heim, ehe jemand mußte. Und die Herren von Cöln zogen ihm nach über Rhein, und schenkten ihm Kleinodien und anderes mehr. Als viele meinten, so war das Geschenk besser, das ihm der Herzog von Burgundien geschenkt hatte vor Neuß. Im Ganzen hat der Stadt Cöln die Fehde gekostet acht Tonnen Golds. Der Herzog von Burgundien brach auf vor Tag und zog von Neuß mit kleinem Gewinn und Ehren, und hatte davor gelegen ein ganz Jahr, minder fünftehalb Wochen, und kräftig Gut verthan, und hatte manchen ewigen Mann davor todt gelassen. Und man sagte, daß er wohl 15,000 Mann hinten ließe, sonder die Pferde, der viel waren, so sehr hatte er das Jahr Neuß versucht mit Stürmen und Schießen. Und zog in sein Land, dann der König von Frankreich lag in Picardien, und gewann ihm dar ab Städt und Schloß, und die Schweizer die verdarben ihm Hochburgundien. Auf St. Gereons Abend zog der Kaiser von Cöln wiederum heim, und niemand konnte wissen, wie das gesühnt war, jeder mußt sich hüten vor dem andern.“ Vorher

Der glorioessz roemsche Keyser
Unser aller gnedichste Her
Von Aechen quam up satersdayg
Zo Nuyssz nae sent Egidien daigh,
Ind mit synre homaiestait
Qwam der eerwirdige prelait
Des styffts Coelne gubernatoir
Landtgreeff Herman, as dat geboir.
Ouch qwam an des fursten syden
Mit seer groisser eeren rijden
Van Guylgh ind Bergh der furste rijch,
Hertzongh Wylhelm seer ordentlich.
Dair wart der cristen Keiser vrij
Mit eyrwirdiger processij
Seer froelich zu Nuyssz untfangen,
Des die Nuysser grois verlangen
Hadden gehadt, man ind frauwen,
Yren verloesser dae zo schauwen.
Syn hoegh keyserlige macht
Wart eerlich vur sent Quiryn bracht,
Dair he up synen knyen sas
Bys dair vroelich gesungen was
Godz loff, **te Deum laudamus.**
Des sondayngs hernae, syts gewyssz,
Vur sent Quiryn nae der homyssz,
Die hokeyserlich maiestait
Eylff fromen dair geslagen hait
Wyrdynclich zu der ritter stait,
Geboit durch synen hogen rayt
Den froemen so ritter geslagen
Den ritter orden so zo dragen
So sy dat in den belegen
Verdient hedden as stoultze degen.

Der Stadt Neuß im Allgemeinen hat Gnaden, Privilegien, eine Wappenverbesserung, der Kaiser verliehen, alles theuer genug erkauft, laut der von dem Dichter aufgestellten Rechnung.

Ouch bidden ich dat malch den schaid ind groyssen last
Bloitstortzongh, sorgh, anxt, noit, lyden ind unrast
Der ellendiger verderffder stat Nuyssz erbarm,
Dair in synt vyll rijcher froemer luyd wurden arm,
Die vur dem beleegh genoich hatten ind saissen warm.
Seestzein der froemer jonckheren uyss Hessen stoult,
Ind anderen die dair waeren umb yrren zoult,
Synt dae in ritterlich doit bleven, Got sy yn hoult!

Die tapfern Fremdlinge, die ihr Blut zu vergießen, nach Neuß gekommen sind, hat Wierstraat nicht für gut gefunden

namhaft zu machen, wie er denn überhaupt in der Kunst, eine namenlose Geschichte zu schreiben, den tiefen Denkern des philosophischen Jahrhunderts zum Vorbild gedient haben könnte. Glücklicherweise setzt ein späterer Poet mich in den Stand, in seiner undankbaren Vergeßlichkeit ihn zu ersetzen.

Und weil die Belagrung gewehrt,
Bleiben todt siebenhundert Mann,
Die in der Statt gestritten han,
Darunter waren der Hessen viel,
Die auch uf satzten in dem Spiel.
Zuvor die edlen Helden gut,
Die man wie folgt, nennen thut.
Der edle Thil von Falckenberg
Henrich von Urf liessen ihr Stärck;
Dietrich von Elben, und Claus Trott,
Auch Georg von Grifft blieben todt,
Dietrich und Friederich Scheuerschloß,
Gevettern, betraf auch das Loos.
Johann Bleiber, der starke Held,
Dazu Adolf von Biedenfeldt,
Von Eschwegen Junckherr Johann,
Ein Spiegel must dergleichen dran,
Dazu kommen auch andre mehr,
Das gezehlt worden ohngefehr
Wohl zwölff oder wie etliche meinen,
Sollen auch wohl sechzehn sein,
Der edlen Hessen, die man hat
Zu Neuß begraben in der Statt.

Unter den genannten ist von eigenthümlicher Bedeutung für die Fehde, für die Erbitterung, in welcher die hessische Ritterschaft den Kurfürsten Ruprecht bestritt, Johann Bleiber. Es erzählt von ihm der Hessen Dichter:

Zu Cöln der Bischoff Ruprecht
Pfalzgraf bei Rhein hielt sich unrecht,
Das Land und Stifft übel regiert,
Und manchen unbillich vexirt,
Beyn Edlen sich wohl lud zu Gast,
Morgens früh wollt er kommen fast
Mit ihn ein gute Suppen zehrn,
Wann sie dann ihn aufnahmen gern,
So sties er sie unfreundlich aus,
Nahm alls ein und behielt ihr Haus.
Ein Marschalck man auch bei ihm fandt,
Herr Götz von Algesheim genannt,

Der war zu dieser Sachen gut,
Und schickt sich in seins Herrn Muth.
Ein Edler in Westphalen saß,
Curt von Padtberg genennet was,
Der war sehr gros, stattlich und reich,
Gehalten einem Graffen gleich,
Sein Frau war eine von Westphaln,
Fromm war sie aber nicht zumahln,
Und ein Verdacht der Unzucht trug.
Herr Götz bei ihr verschafft mit Fug,
Daß sie seim Herrn dem Bischoff
Verrieth, und selbst thät geben auf
Ihres Junckherrn Schloß aus böser Art,
Und ihr Junckherr gefangen ward,
Ihr Kinder auch gestossen aus,
Und beraubt ihres Vatters Haus.
Zu Regenspurg in der Reichs-Statt
Landgraf Ludwig ein Diener hatt,
Der war sehr starck, mutig und groß,
Der Ehrn Abbruch ihn verdroß,
Johann Bleiber hiesse sein Nahm,
Und war von gutem edlen Stamm.
Umbsonst er nicht den Nahmen führt,
Er bleib wie sichs mit Ehrn gebührt,
Da ein redlich Mann bleiben sollt,
Die That dem Nahmen folgen wollt.
Wann man nun geritten zu Rath,
Oder davon geritten hat,
Das Pferd er seim Herrn bracht zur Stätt,
Darauf er dann Bestellung hätt.
Einsmal sich nun hatte gemacht,
Als er den Hengst seinm Herren bracht,
Des Ertzbischofs zu Cöln Marschall,
Herr Götz von Algesheim dasmal
Hielte mit seins Herrn des Bischoffs Pferdt
Uf der Stätt die Bleiber begehrt.
Bleiber sprach: Reit du bald hindan,
Meins Herrn Pferd gebührt hier zu stahn.
Der Ritter sprach mit stoltzem Muth:
Mein Herr ist Churfürst und so gut
Als dein Herr, und auch ich als du.
Bleiber mit Zorn beweget nu,
Sprach: Das leugstu, fromm ist mein Herr,
Und worden nie kein Verräther,
Gleich als der dein; und du Bößwicht
Verrathen hast und zugericht
Curt von Padtberg sein Ungefell,
Wie dieses weiß manch gut Gesell,

Umb das bin ich besser dann du.
Reitstu auch nicht von dannen nu,
So will ich dich wegtreiben wohl,
Der Hals dir davon krachen soll.
Mit Schimpf der Ritter weichen must.
Daraus wär worden groß Unlust,
Wo nicht der Fürst befreundt so hoch,
So freimüthig gewesen auch,
Der Bischoff aber so verhaßt,
Und unwerth ward gehalten fast.

Diese Zänkerei, der sich bald der Hessen Niederlage vor Brilon gesellte, ward Veranlassung tödtlicher Feindschaft zwischen Hessen und Pfälzern, die bis in die erste Hälfte des folgenden Jahrhunderts sich vererbend, nur allmälig, unter dem Einflusse der neuen, durch die Reformation veranlaßten Interessen sich verlor. Es mag uns aber Wierstraat vollends belehren um den Schaden, welchen über der Belagerung Neuß genommen.

Darzu syevenhondert man so burger ind knecht,
Syeventzien burger van Bun dorch schyessens mecht,
Ouch eylff frauwen persoenen, verstait mich recht,
Got wyll den selen in ewicheit rast gheven
Mit allem hymelsch her in freuden zo sweven,
Ind vreed uns armen, die noch in ellend leven!
Syeventzyen toern synt zo Nuysse geschossen ave,
Drijhondert huyser ind schuyren oder vill me
Synt dair bynnen affgebrochen, as ich recht verste,
Syevenhondert voeder wijns synt dair bynnen verdayn,
Tzientdusent aemen byrs, geleuffts myr sunder waen,
Zwelff dusent malder roggen, wylt mich recht verstayn,
Vunff hundert vassz hoenichs synt zo lieverongh gegaen,
Vierundzwentzich dusent gulden hayt Nuyssz verzouldt.
Nyet enhaynt sy gespairt yr sylver noch yr goult,
Ind staynt noch dair van, geleuffts myr, in groysser schouldt.
Idt is in der wairheit cleirlich oeverslagen,
Dat sich der Nuysser kost, zoult ind schaid sall dragen
Das beleegs halven, as ich die wairheit sagen,
Anderhalffhundert dusent gulden off darby.
All cristen steed dye hoerent under Gotz tempell
Nempt an der guder stat van Nuyss eyn exempell,
Wye sy ungespart gudz ind aen allen krempell,
Dorch Gotz hylff ind Marien der maget fyn,
Dorch verdyenst des hilligen marschalcks sent Quiryn,
Ind dorch fromheyt dair bynnen was behalden syn.

Der Entsatz war nicht sobald erfolgt, und Landgraf Hermann mit samt seinen Hessen verließ die Stadt, welche mit Stolz als ihren Erretter ihn begrüßen mochte.

Auch Landgraf Hermann und die sein,
Nemblich Conrad von Wallenstein,
Neidthard von Buchnau, Ludwig Diedt,
Appel von Giessen war auch mit,
Darzu Johann und Eckhard Hag,
Die ich hier nicht verschweigen mag,
Geiß Hund und Herrn Bielefeldt,
Bei den ich auch zwei Brüder meldt,
Von Eschwegen, Heintz und Conradt,
Curt Nöding, und Herr von Schönstatt,
Thomam, Philipps, man auch da fandt,
Brüder von Wildungen genannt,
Hen Wiedtholdt, Hermann von Romrodt,
Bei dem Hauf man auch funden hat,
Velten von Dernbach da auch war,
Und Hordtratt von Alhausen zwar,
Von Hunoldshaussen auch Herman
Hat sich bei diesen finden lan,
Beydt von Adel und tapfer Knecht,
Die sich gehaldten wohl und recht.
Neben gemelten dar auch mehr,
Zogen aus Neuß mit grosser Ehr,
Mit ihren Herrn Landgraf Hermann,
Der auch bracht Lob und Preiß davon.

Aber der Abzug der Burgunder, die Auflösung des Reichsheeres, gaben dem Erzstift keinen Frieden. „Item Erzbischof Rupert, nachdem Herzog Karl von Burgundien wiederum abgezogen war, behielt er sich in dem Land von Kempen, und zum Brühl, und in Westphalen. Landgraf Hermann, Gubernator, der nahm das Land fast ein, eins heute, das ander morgen. Und blieb die Zwietracht noch stehen zwischen Bischof Ruprecht und dem Capitel und Landgraf Hermann. Up St. Michels Tag 1476 starb der alte Junker Johann Herr zu Reifferscheid, der Erbmarschalk war des Stifts von Cöln, und sein ältester Sohn, Junker Johann von Reifferscheid war Feind des Capitels vom Dom und ihrer Zuhälter, und darum nahm Landgraf Hermann Alfter ein, die ihm huldigen mußten in Urbar des Capitels. In dem Jahr unsers Herren 1476 kamen Landgraf Hermanns Freunde von Hessen vor Meckenheim, und vor Morenhoven und

vor Adendorf und nahmen die ein. In demselben Jahr hatte Bischof Rupert noch unter ihm den Brühl: up St. Scholastica Nacht kamen die Söldner, die zum Brühl lagen, vor Cöln vor St. Severins Portze, und verbrannten die äusserste Portze bei dem steinernen Bollwerk, das den Herren und Burgeren der Stadt Cöln sehr speitet, und ist nun wiederum ein neues gemacht, mit Eisen bezogen.

„In dem Jahr 1477 umbtrint St. Johanns Missen da ward ein Stadt von Cöln einer Sachen eins mit einem Capitel zum Dom und mit Landgraf Hermann von Hessen, der ein Gubernator des Stifts von Cöln war gekoren, und zog aus mit fast vielen Leuten, mit großen Hauptbüchsen, andern Streitbüchsen und Büchsen und Gereitschaft, ins erst vor Uerdingen und gewannen das von Stund Sturms, und plünderten das, da ward viel Guts umgeschlagen, und zogen von dannen fort vor Linn, und lagen davor umbtrint acht Tage, und thäten fast Schaden an der Stadt mit Schiessen, und gewannen das Städtchen auch Sturms. Und rückten da fort vor das Schloß, und lagen noch bei acht Tagen und schossen das Schloß sehr, und in die letzt ward das aufgegeben, behaltlich Leibs und Guts, die darauf waren. It. zur Stund darnach zog man fort vor Oed mit der Gereitschaft, und ehe die Gereitschaft dar kam, gingen sie das Schloß Sturms an, und gewannen das, und kriegten fast Gefangne und viel Guts darauf. It. up dieselbe Zeit war Bischof Ruprecht von Cöln binnen Kempen, und hatte ihnen gelobt bei ihnen zu bleiben. Als er vernahm daß die vorbesagten Schlößer und Städtchen so kurz gewonnen worden, da wollte er länger zu Kempen nicht bleiben, und erlaubte denen von Kempen, falls sie eine Sühne kriegen könnten, daß sie die nähmen. Also ließen sie ihn aus, und kam heimlichen weg. Und die von Kempen kriegen eine Sühne, und da zogen der Landgraf mit seinen Freunden, und die Bürger und Söldner von Cöln mit ihrer Gereitschaft wiederum heim.

„Item zur Stund darnach in demselben Jahr beschied Herzog Wilhelm von Jülich und von dem Berg einen Tag zwischen dem Bischof von Cöln, Rupertus, und dem Capitel vom Dom auf

eine Zeit zu Bergheim zu sein, und dort ward ein Frieden verramt durch die Freunde des Herren von Jülich bis St. Remeys Tag, und dazwischen sollte der Herzog von Jülich eine ganze Sühne aussprechen, daß die beide Parteien eingegangen waren, und zwischen der Zeit ward ausgesprochen, daß Bischof Ruprecht sollte behalten sein Leben lang die Stadt Lechenich mit dem Schloß, mit den Renten darein gehörend, und Heimerzheim auf der Schwist. Und wär es Sach, daß die Renten des Jahrs nicht dreitausend Gulden werth wären, das sollte man ihm gut thun aus dem Stift, und damit sollte der Bischof zufrieden sein, und sich des Stifts nicht mehr unterwinden noch kröden. It. sehr kurz darnach in demselben Jahr zog der Bischof vorbesagt aufwärts in das Land, und schrieb herab, er wollte die Sühne noch die Theidigung nicht halten. It. zur Stund darnach in demselben Jahr besandten des Herzogs von Jülich Freunde die Amtleute vom Brühl, von Lechenich, von Rheinbach und Rolandseck, und beschieden die in den Dom ihre Rechenschaft zu thun, das also geschah. Und die Domherren wurden mit ihnen zufrieden, und gaben ihnen Geld und auch Verschreibungen, wessen man mit ihnen vertragen war, und der Landgraf reitet von Stund als dieß geschehen war, zum Brühl, zu Lechenich, und schickte seine Freunde zu Rheinbach, zu Rolandseck, und nahm die ein, und ließ die Burger und Untersassen ihm huldigen und schwören, treu und hold zu sein, als einem Gubernator von des Capitels wegen. In den Jairen uns Herren 1478, umbtrint Pfingsten, wollte Bischof Ruprecht upwarts trecken durch Hessen, und er ward gefangen von Landgraf Heinrichs Dienern (6. Mai 1478), und ward gefänglich geführt in das Land zu Hessen, und lag etliche Jahr da gefangen auf einem Schloß das genannt ist Blankenstein. In demselben Jahr 1480 up den andern Tag nach St. Jacobs Tag (26. Jul.) starb Erzbischof Rupert zu Cöln in dem Lande zu Hessen, da er umbtrint zwei Jahr gefangen war, und ward also todt herausgeführt bis zu Bonn, und ward da begraben in St. Cassius Münster. Cujus anima requiescat in pace." Umständlicher bespricht des beklagenswerthen Fürsten letzte Schicksale der hessische Poet.

Bischoff Ruprecht verlor die Schantz,
Und war auch nunmehr trostlos gantz,
Als sein Bruder der Pfaltzgraf starb,
Und ihm fast alle Hülf verdarb,
Einsmals er sich auch macht allein,
Wollt ungekannt auch reiten fein
Mit Fug über den Westerwaldt,
Als er nun kam gen Driedorf baldt,
Einer von Adel ihn erkannt,
Johann von Wallendorf genannt.
Der trabt mit Fug dem Bischoff nach,
Und als von ungefähr geschach,
Daß der Bischoff den Weg verlor
Im Schnee der da gefallen war,
Und zurück sucht wieder sein Straß,
Der Junckherr ihm begegnen was,
Von dem er da gefangen wird
Und zu Landgraf Henrich geführt,
Der schicket ihn gen Blankenstein,
Und ließ da gar wohl pflegen sein.
Nun war die Sach also gethan,
Daß zum Bischthum Landgraf Hermann
Must han ein **Confirmation,**
Drum schickt man ein **Legation**
Von gar tapfren Leuten gen Rom,
Die aber den Bescheid bekamn,
Wo nicht der alt Bischoff mit Recht
Entsetzt oder gestorben schlecht,
Oder freiwillig **resignirt,**
So würd der Neu nicht **confirmirt.**
Mit Bischoff Ruprecht ward geredt,
Daß er dahin bewilligen thät
Mit guten Willn zu **resignirn.**
Der Bapst die Sach thät **committirn**
Dem Apt zu Hirschfeld und auch Hain,
Neben den sollt darbei auch sein
Meister des Ordens **St. Anthon,**
Welche die **Resignation**
Sollten annehmen und empfahn,
Wie sie dann solches auch gethan,
Und auf ein Zeit geritten sein
Uf ein Wiesen vor Blanckenstein,
Und stund alda Bischoff Ruprecht
Frey, ledig, unverhafftet recht,
Und thät die Uebergabe frei
Des Bistthumbs Cölln, und hierbei
Landgraf Heinrich auch selber war,
Und sonsten eine grosse Schar

Von Edlen und von Knechten gut,
Und hierauf auch erfolgen thut,
Daß Landgraf Hermann **confirmirt**
Und zum Bischoff bestättigt wird,
Dem er auch vorgestanden wohl,
Wie ein treuer Regent thun soll,
Daß er wieder in kurtzer Frist
In Würd und Reichthum kommen ist.

Der unmittelbare Grund für des Fürsten letzte traurige Catastrophe war die schwere Schuld bei den cölnischen Rentnern, die ihm schon früher die Excommunication zugezogen. Sein glücklicher Nebenbuhler, ein Sohn des Landgrafen Ludwig des Friedsamen von Hessen, 1442 geboren, hatte sich von Kindheit an dem geistlichen Stande gewidmet, und besaß Präbenden zu Fritzlar, Mainz, Worms und Cöln, daher in der Theilung mit seinen Brüdern er mit dem einzigen Homburg sich abfinden ließ, seinem Bruder, dem Landgrafen Ludwig ein Sporn, für das weitere Fortkommen Hermanns zu sorgen.

Landgraf Ludwig eh dann er starb,
Mit gutem Fuge das erwarb,
Daß sein Bruder Landgraf Hermann
Sein Stand in Ehren auch möcht han,
Und zum Bischoff ward **postulirt**
Gen Hildesheim, da er auch wird
Gutwillig von der Ritterschafft
Genommen an, und aus der Krafft
Hat er schon ein das Schloß Steurwaldt,
Das man vors Haupt im Lande halt,
Die Sach auch sonst war richtig gar,
Als aber nun verschieden war
Landgraf Ludwig, da, wie ich mein,
Wollt er nimmer ein Sachse sein,
Kam wieder in das Hessenland,
Und seine Wohnung sucht zu Hand
Zu Cöllen, da er Thumherr war
Und hernach litte groß Gefahr.
Dann da man im Stifft sah und spührt
Wie gar ein bös Regierung führt
Bischoff Ruprecht, und allen fast
Im Lande thät großen Ueberlast,
Bei ihm auch kein Ermahnung galt,
Darum Landt und Capitul baldt
Mit Rath Landgraf Hermann erkohrn
Zu einem **Administratorn.**

Den Bischoff das verdriessen thät,
Ward unruhig und gar unstät,
Von einem Ort zum andern zog,
Auch Land und Leut betrübet hoch,
Sucht Hülff und Beistand wo er kundt.

Der heilige Stuhl hatte die gegen Erzbischof Ruprecht verübten Gewaltthätigkeiten stets mißbilligt, um so weniger durfte das Domcapitel es wagen, selbst nach dem erzwungenen Verzicht den Stuhl als erledigt zu betrachten. Es mußte, eine neue Wahl vorzunehmen, Ruprechts Ableben erwartet werden, dann erst, „des andern Tages nach St. Laurentien Tag 1480 wurde der bisherige Gubernator, Landgraf Hermann von Hessen, einträchtlichen von den Domherren gekoren zu einem Erzbischof zu Cöln, da die Ritterschaft und Städte desselben Stifts beschrieben waren. Und der vorbesagt neu gekoren Bischof thät sie alle zusammen in seinen Hof kommen lassen und thät ihnen gütlich. Dieser Bischof Hermannus IV. ist billig zu nennen mit einem ehrlichen Zunamen, wie die andern drei von dem Namen, seine Vorfahren, genannt gewesen sind. Und dieser vierte Hermannus heißt mit seinem Zunamen pacificus, das ist friedsam oder Friedemacher. Dann von 240 Jahren her, und noch vorder, ist keiner von seinen Vorfahren, der sich so friedlich mit der Stadt Cöln und der Landschaft gehalten hätte, als dieser durchlauchtige Fürst bis noch her Anno 1499, und mit der Gnaden Gottes bis in das Ende seines ehrlichen Regiments halten soll, und keinen Flecken noch Unehre in seinen Namen setzen. Item nicht allein ist er friedsam mit den Seinen, er macht auch Frieden unter andern, die unfriedsam sind und in Uneinigkeit stehen und hilft die versöhnen. Was Frieden und Freiheit er diesen Landen und dem ganzen Rheinstrom gemacht hat, das ist landkundig, und die Kinder auf der Straßen wissen davon zu sagen. Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Das Bisthum von Cöln, das sehr versetzt und höchlich mit Schulden durch seine Vorfahren beschwert war, hat er getreulich wiederum aufgerückt und gelöset. Engelbertus I. comes de Monte, episcopus Coloniensis, qui fuit ao̅ Domini 1222, et beatus ac martyr predicatur, cum argueretur a spiritualibus, quare exactiones faceret in populum sibi

subiectum, respondit verbum notabile, et nunc temporis verissimum: Sine pecuniis pacem se non posse facere in terris.

„In den Jahren uns Herren 1481, auf Sonntag nach St. Johanns Tag Mitsommer, schlief Herzog Wilhelm von Jülich und zu dem Berge zu Cöln bei mit Frauen Sibylla genannt. Die war ein Tochter Markgrafen Albrechts von Brandenburg, geboren 31. Mai 1467. Und sie wurden zusammengegeben baußen Cöln in dem Feld, und kamen zu St. Severins Portzen ein mit viel Fürsten und Herren, nämlich ein Bischof von Cöln, ein Bischof von Trier, ein Herzog von Oestreich und Burgundien, ein Markgraf von Brandenburg, ein Markgraf von Baden, fort viel andere Grafen, in Gezahl, als man meint, über die fünfzig, und viel freien Rittern und Knechten. Und man hatte Hof drei Tage sehr köstlich mit Stechen, Tanzen und anders, und wart die Brautleuft gehalten in dem Hof zum Altenberg auf St. Johanns Straßen (in dessen unansehnlichen Gebäuden für jetzt die Divisionsschule untergebracht). Die Braut kam auch sehr köstlich in einem goldenen Wagen mit viel edelen schönen Jungfern. In demselben Jahr wurden eins der Bischof von Cöln, der Bischof von Trier, und der Herzog von Jülich und die Stadt von Cöln einer neuen Münzen, zu schlagen Gold und Silber, und setzten ab die Cölnischen Stößer auf 34 Heller, und die Cronenalbus auf 11 Heller, das großen verderblichen Schaden bracht in diesen Landen, und viel Unglücks ab kam. Und die neue Münz blieb nicht lange stehen, und kam wie es erst war. Desgleichen findest du auch von einer neuen Münzen Anno 1494, durch welche die Landschaften hierumbtrint schwerlich gedrückt und belästigt wurden. In dem Jahr 1483 starb Landgraf Wilhelm von Hessen, Bischof Hermanns Bruder, dem die Grafschaft von Katzenellenbogen angestorben war, durch den Tod seines Schwiegerherren.

Landgraf Hermann Bischoff zu Cölln,
Dem ward die Vormundtschafft befohln.
Derselbe hat regiert das Landt,
Bis kommen sind zu ihrem Verstandt,
Die Herrn von sein Bruder geborn,
Die der Zeit minderjährig waren.

„In dem Jahr 1484 ward eingesetzt von dem Ehrwürdigen Herren Hermann, daß man St. Cunibertus Tag nun fortan höchlich feiern sollt binnen Cöln und in dem ganzen Crisam von Cöln. Anno 1485 up St. Lucien Tag oder umbtrint, kam Kaiser Friedrich zu Cöln, und blieb da umbtrint acht Tage. Und binnen der Zeit belehnte der Kaiser zu Cöln auf dem Altenmarkt Bischof Hermann, Erzbischof zu Cöln, Herzog zu Westphalen und Graf zu Arnsberg mit den dreien Landen, und die Belehnung ging zu sehr ehrlich auf einem großen und schönen Gesteiger, stehend an dem Haus auf dem Altenmarkt, genannt zur Ehren, aus dem der Kaiser mit seinen Fürsten auf den Steiger ging. Und von dem Markt ging auch eine breite große Treppe auf den Steiger, und auf der Treppen standen die Bürger von Cöln in ihrem Harnisch sehr köstlich, und die Belehnung geschah um den Abend zu 4 Uhren."

»Le mardi, 4. janvier 1485 l'empereur et l'archiduc son fils se partirent d'Aix, pour tirer vers Cologne; et furent logés à Duren, où les eaux étoient si grandes que aucuns allèrent par Juliers, avec le train du charroi, où ils furent défrayés par le duc de Juliers. Et le lendemain, environ six heures au soir, l'empereur en chariot et les princes à cheval entrèrent à Cologne, et vinrent au-devant quelque quantité de flambeaux. Si furent recueillis par l'archevêque et les seigneurs de la ville. Le jeudi ensuivant, nuit des Rois, fut faite grande fête en Cologne, tant pour la solemnité des corps illec reposants, que pour la bien-venue des princes; et ouïrent vêpres à l'église des Trois Rois, mélodieusement chantées par les chantres et chapelains de l'archiduc. Puis fut fait pour l'empereur un siége orné d'un tapis et d'un carreau, sans quelque oratoire; et étoient de son côté l'archevêque de Cologne, le duc de Juliers et le frère du maréchal, et de l'autre lez l'archiduc d'Autriche, l'évêque de Liége, habillé comme chanoine de léans, le marquis de Bade, le duc de Gueldre et le légat.

»Lendemain vinrent à la messe, laquelle célébra le suffragant de Cologne, prélat fort révérend et de belle réputation,

et après le *Gloria* allèrent à l'offrande l'empereur et les princes, pareillement comme il est dessus récité, sinon que l'évêque de Liége prit la paix du diacre, si la donna à l'archevêque de Cologne, pour la donner à l'empereur. Durant la messe, un chanoine tenoit un instrument à manière d'un fléau revêtu de soie, pour ce qu'il avoit une prélature, à manière de chancelier, pour laquelle il étoit défrayé de six chevaux à l'hôtel de l'archevêque.

»Le 10. janvier le duc de Clèves arriva à Cologne, à six cents chevaux, tous d'une livrée et couleur sanguine, vert et blanc. Ce jour joûtèrent deux Allemands du marquis de Bade, à rochet, et abattirent l'un l'autre. Puis joûtèrent, les fers émolus, deux des gens de l'empereur, dont l'un eut un bras forcé; et au soir l'archiduc donna aux dames en son logis un banquet fort somptueux. Il y eut dix ou douze comtesses, et puissantes dames et nobles demoiselles en grand nombre, entre lesquelles étoit mademoiselle de Gueldre, ante au duc de Gueldre; et y eut belles danses, momeries, morisques, chanteries, jeux et ébattemens de diverses façons. Le jour ensuivant, y eut joûtes d'Allemands à rochets et fers émolus, et y gagna chacun honneur. Et au soir fut fait un banquet d'épices à l'hôtel de la ville, ou se trouvèrent plusieurs dames, demoiselles et bourgeoises en habits dissimulés; et y fut l'archiduc, le duc de Clèves et le frère du marquis de Bade, et plusieurs notables barons, chevaliers et écuyers d'un quartier et d'autre. Le lendemain, en la présence de l'empereur, qui bien ennuis s'y accorda, joûta l'archiduc son fils, à fers émolus, contre le marquis, et se rencontrèrent l'un l'autre de telle puissance que eux, ensemble leurs chevaux, furent rués jus par terre, sans être quelque peu blessés, dont chacun remercia Dieu. Au soir l'archiduc fit un riche banquet auprès de l'hôtel de la ville, aux seigneurs, dames, demoiselles et bourgeois de Cologne, qui furent servis à la mode de Picardie. Et fut l'archiduc accompagné au banquet de l'évêque de Liége, du marquis de Bade, du comte Hugues, du frère du marquis de Bade et du seigneur d'Ermuce. Les danses commencées, qui

furent fort longues, le duc et le grand Polheim, et un autre chevalier en habit d'étrange mode, tirant sur le Picard, firent une belle momerie, bien regardée et fort prisée des princes d'Allemagne et des nobles dames illec étantes, comme les comtesses de Werdenberg, de Nassau et de Reifferscheid.

»Le samedi ensuivant, à la requête de l'empereur, fut faite une procession générale, où toute la seigneurie accompagna l'empereur allant à pied. Ce même soir, à l'après dîner, Conrard et aucuns compagnons aventureux, armés de jackes pleines de foin, ayants heaumes d'osier, lances de même et à cheval sans selle, joûtèrent les uns contre les autres si rudement que, par force de corps, ils abattirent l'un l'autre. Et ce même jour le duc de Clèves donna un banquet à l'archiduc, aux dames et damoiselles, où il y eut grande danserie. Le lundi ensuivant deux Allemands, l'un nommé Dorlengier, l'autre Hanoufoserder, à la mode allemanique joûtèrent et se donnèrent ensemble si grands coups, qu'ils transpercèrent écus et harnois. Si demeurèrent leurs lances ès dits écus, et tombèrent par terre hommes et chevaux, dont l'un demeura sur le champ et l'autre eut la jambe rompue. De ces joûteurs furent les regardans déplaisans, cuidans qu'ils se fussent entretués, mais après qu'ils furent relevés, ils haussèrent les gantilles, qui fut signe d'être échappés de ce danger.

»Plusieurs ébattements qui seroient longs à mettre en compte, se firent en Cologne pour complaire et conjouir l'empereur, et souverainement son fils l'archiduc, de qui la venue étoit fort désirée pour les prouesses et vertus dont il étoit recommandé par tout le monde. Le jour ensuivant, 16. janvier, un grand hourd fut préparé sur le marché, où vint l'empereur en atour impérial, ensemble son fils et les princes illec étants; et se présenta devant son maître le duc de Clèves qui lui fit honneur et releva sa duché par la manière qu'il est dit du duc de Juliers.«

„In dem Jahr 1487 ward Bischof Hermann zu Cöln eingeführt auf den Sonntag zu Fastabend, und der Bischof versiegelt und gelobt der Stadt, ihre Freiheit und alte Gewohnheiten zu

halten und sie dabei zu lassen. Mit dem Bischof kamen ein Herzog von Jülich und von Berg, ein Herzog von Cleve, ein Landgraf von Hessen, und fast andere Ritter und Knecht. Und die Stadt von Cöln schenkte dem Bischof merklich Geld und Kleinod.

„Gelegentlich der Empörung in Brügge und Gent, 1488, wurden die Fläminger in des Papstes Bann gethan overmitz Bischof Hermann von Cöln, der selbst persönlich zu Cöln saß auf dem Saal zu Gericht und exequirte des Papstes Brief. Während man zu Cöln voller Besorgniß wegen der Anhäufung fremder Söldner in und um Deuz, im halben October 1488, thät ein Bischof von Cöln auch vergadern ein groß Volk, und rief bei sich von den obersten geistlichen Prälaten binnen Cöln nach dem Brühl. Desgleichen thät ein Herzog von Berg vergadern ein groß Volk, und niemand wußte, wo all das Volk hin sollte. Zum letzten als die Kriegsknechte hinwegzogen, so zogen der Bischof von Cöln und der Herzog von Berg vor ein Schloß und bestritten das, und da ging fast mancherlei Murmurierung. In dem Jahr 1489 umbtrint Allerheiligen Tag, überkamen die oberländische Kurfürsten, als ein Bischof von Mainz, ein Bischof von Trier, und der Pfalzgraf und die Rhingauer in der Stadt Wesel, und beschlossen den Rhein, daß niemand fahren möchte aus Cöln bis zu Mainz, und wollten damit dringen eine Stadt von Cöln, daß sie ihren Zoll, den sie von dem Kaiser erworben hatte, abstelle. Und mochte kein Cölnisch Schiff oder Cölnisch Gut hinaufgeführt werden, und kam großer Schaden davon den Cölnern und auch andern Landen. Und die vorbesagten Fürsten setzten einen Aufschlag zu Coblenz, so daß man von Coblenz fort den Rhein auf und ab, und nicht ferner niederwärts kam. Und das stand eine lange Zeit. Die Kaufleute aus Niederland bestellten ihr Gut zu Wagen bis gen Coblenz. Und wollte der Bischof von Cöln und der Herzog von Jülich nicht zulassen, daß sie in die Stadt Cöln mit dem Gut führen, und desgleichen nach Coblenz bis unter Cöln zu Zons oder anderswo. Aber nichtsdestoweniger mußte man das Gut, das zu Wagen geführt ward, verzollen zu Bonn, als wär es zu Schiff

geführt gewesen. Und da war auch der Beseher von Linz, der nahm auch den Zoll von derselben Fracht. Und die Fuhrleute mußten allzeit auf den Eid nehmen, daß sie kein Cölnisch Gut führten, auch desgleichen, daß sie in keinerlei Weise ihr geladen Gut nach Cöln brächten. Doch verhängte der Bischof von Trier, daß die Cölnischen Schiffe fuhren bis gen Coblenz, aber nicht höher, und von Coblenz bis herab nach Cöln.

„Anno 1490 up St. Peters und Pauls Tag waren die vier Kurfürsten, als Mainz, Trier, Cöln und der Pfalzgraf bei ein zu Caub, als von des Zolls wegen der Stadt Cöln, daß sie den wollten abhaben. Und der Bischof von Cöln, der vorher mit der Stadt war, denn er mit der Stadt Cöln in Verbund verschrieben stand, der vereinigt sich mit den andern drei Kurfürsten, und da setzten besagte Kurfürsten einen Aufschlag nach Bonn, so daß man fuhr von Bonn bis gen Mainz, und von Mainz bis gen Bonn, und von dannen um Cöln bis gen Zons. Und verbanden und drängten alle Kaufleute und Fuhrleute auf den Eid, daß sie kein Cölnisch Gut führten, oder auch einig ander Gut daher führten. Demnach so hätt ein Stadt von Cöln wohl abgestellt und abgelassen von dem Zoll, aber der Kaiser, der ihr den Zoll gegeben hatte, und hatte auch jährlich ein Summe Gelds davon aus der Rentkammer, der wollte sein Geld haben, so mochte ein Stadt von Cöln nicht füglich davon kommen. Und darum blieb es also stehen up die Zeit, bis in das nachfolgende Jahr. In dem Jahr 1491 war ein Tag berufen zu Nürnberg von dem Kaiser und dem König, da viel Fürsten und Herren hin kamen, und auch die Stadt von Cöln, ob man nicht möchte finden, daß Einträchtigkeit würde des Zolls halben zwischen den Kurfürsten und der Stadt von Cöln. Und ward getheidingt, daß die Stadt den Zoll sollte behalten, so lang als Kaiser Friedrich lebte, und ihm sein jährlich Geld davon geben, und wann der Kaiser nicht mehr wäre, sollte der Zoll ab sein. Von wegen des allgemeinen Brodtmangels hatte der Bischof von Cöln und Herzog von Jülich verboten, daß man kein Korn binnen Cöln brächte. Anno Dñi 1491 thät der Ehrwürdige Herr, Herr Hermann Erzbischof zu Cöln, und ein sonderlicher Liebhaber des

Ordens von St. Franziscus, als auch St. Elisabeth war, von deren Geschlecht er herkommen ist, bauen von Grund auf ein neu Kloster von der Minderbrüder Orden von den Observanten zu dem Brühl, auf dem Platz, da vormals die Juden pflegten zu wohnen daselbst, und hat das lassen bauen sehr pünktlich und köstlich, und auch die Kirche selbst geweihet, und das Kloster besetzt mit geistlichen und sehr andächtigen Vätern und Brüdern, mit und bei denen er seine Conversacie sehr gemeinlich hatte. In demselben Jahr reformirt er die Klöster zu Deuz und zum Dünnwald.

„In dem Jahr 1493, des dritten Tags in Allerheiligen Monat gewann Bischof Hermann von Cöln das starke Schloß up dem Rhein, boven Bonn, Drachenfels genannt, und das andere dabei, Wolkenburg genannt, und das kam also zu. Es war ein Ritter, genannt Hr. Clas von Drachenfels, und der war eine Zeitlang in Unwillen und Ungnaden des Bischofs von Cöln, darum er aus dem Lande sein mußte. Und hier inbinnen so waren seine Neffen auf dem Schloß zu Drachenfels. Nun kam es, daß er wieder kam in des Bischofs Gnaden der vorbesagte Ritter. Da er wieder ins Land war kommen und gesann, auf sein Schloß Drachenfels einzugehen, so ward ihm das geweigert von seinen Magen. So begab es sich, daß der besagte Ritter zu einer Zeit saß hienieden mit seinen Knechten, und da kam sein Neffe von dem Schloß, und etliche andere mehr. Der Ritter sprach ihm freundlich zu, und sein Neffe sprach: Du bist nicht mein Oehm, noch ich dein Neffe, und von Stund an überfiel er ihn, und stach ihm viel Todeswunden, also daß der Ritter starb auf der Stelle. Darnach ward der Bischof ermahnt von andern Fürsten, daß er solchen jämmerlichen Mord nicht lasse ungerächt, wie er auch thät. Und darum, als war gekommen Bequemheit der Zeit, zog der Bischof davor mit Macht und gewann es binnen einer kurzen Zeit, und steckte da sein Wimpel aus, und behielt sie noch.

„In dem Jahr 1494, des ersten Tags nach St. Albans Tag, das ist, auf St. Albinus Tag, der zu St. Pantaleon rastet binnen Cöln, kam den Rhein ab zu Schiff König Maximilianus

nach Cöln mit seiner Hausfrauen, des Herzogen Tochter von Mailand, und mit andern Fürsten und Herren, und ward sehr ehrlichen empfangen von den Collegien und von den vier Orden mit Kreuzen und Fahnen. Und kam an der Trankgassen an das Land, und ward sehr ehrlichen empfangen von den Bürgermeistern und dem Rath der Stadt. Und da waren bereit zwei Himmel, und unter dem ersten ging der König, und den leiteten ein Bischof von Cöln und ein Bischof von Mainz, und den Himmel trugen die zween Bürgermeister von Cöln mit etlichen vom Rath. Und vor dem Himmel, da der König unter ging, ging eine große Schar von Grafen, Rittern und andern Edelingen, und vor denen Pfeifen und mancherlei Spiel. Desgleichen gingen auch vor, nach fürstlicher Weise, die Trompeter. Hart nach dem König folgte die Königin unter ihrem Himmel, und der folgten nach viel köstlicher Jungfrauen. Und gingen also zusammen die Trankgasse auf, durch St. Mariengraden Kirchen in den Dom, und da sang man Te Deum laudamus. Und von dannen gingen sie zu Fuß über den Domhof und vor der Hohen Schmitten hin, und vor den Minderbrüdern hin bis in seine Herberge bei St. Columba. Item kamen mit der Königin in Cöln viele, die der Stadt verwiesen waren. It. auf den andern Tag schenkte die Stadt dem König 12 Wagen Hafer, it. 12 Wagen Weins, it. 6 Ochsen, dazu merklich Fisch und anderes. Und der König mit den Fürsten lagen zu Cöln sechs Tage, und alle Tag ward der Wein geschenkt mit den Kannen dem König und den Fürsten, auch etlichen Grafen des Königs und anderer Fürsten. It. als man aufbrechen sollte, nämlich auf Unser lieben Frauen Tag visitationis, da schickte der Rath von Cöln den Bürgermeister und andere zu dem König, und schenkten ihm zwei silberne Kannen, ganz übergoldet, jegliche haltend zwei Quart und eine Pint, und in den Kannen eine Summe von Gulden. Und desselben gleichs der Königin zwei silberne übergüldete Kannen, und auch etlich Geld darin.

„In dem Jahr 1496 umbtrint Pfingsten kam der Bischof von Cöln behendlich zu Andernach mit einem merklichen reisigen Gezeug, und nöthigte die Bürger fast sehr, und nahm ihre Portzen

und Thürme allzumal ein, so daß er da der Stadt mächtig war. Und ließ da etliche Bürger angreifen und in Gefängnisse legen, da sie eine Zeit in lagen, und mußten sich zuletzt ausgelden, um ihrer Ueberfahrungen willen, als man sagt und ihnen auflegt. Und der wurden auch ein Theils der Stadt verwiesen, nimmermehr dahin zu kommen. Und der Bischof ließ eine Brücke machen von dem Schloß hinten ab zu Feld, um davon auf und ab zu kommen nach seinem Begehren. In demselben Jahr in dem Monat November ward der Sang gelegt zu St. Mariengraben um eines Manns willen, den der Rath hat thun greifen in der Trankgassen um etlichen Muthwillens willen, den derselbe begangen hatte in der besagten Kirchen. Und die Canonici wollten denselben ausgelassen und geliefert haben in die Kirche, da er doch nicht abgenommen war, das der Rath nicht thun wollte. So bestellte die Paffschafft, daß der Sang auch gelegt ward zu St. Lupus, zu St. Laurentius, zu St. Columba, zu dem Kleinen St. Martin. Und das Interdict bestand in die vier Wochen, und die Paffschafft wollte das nicht abstellen. Binnen der Zeit begaben sich allerlei Händel von etlichen Leuten auf dem Kloster von St. Mariengraden. It. binnen derselben Zeit ward auch ein Brief geschrieben und angeschlagen, darin meins Herren Gnaden von Cöln sehr geschmähet ward. Und war mancher Meinung, ob das geschehen wäre von einem Theil Geistlichkeit oder von ihren Dienern, um der Stadt ein Unwillen darmit aufzuwecken gegen den Bischof, oder das wäre geschehen von einem Theil böser Buben, denen keine Bosheit zu klein ist. Und das war den Herren vom Rath sehr leid, und setzten darauf und thäten aufschlagen, so wer das vorbrächte und melde der den Brief geschrieben oder dazu gerathen hätte, wer die melde, der sollte haben hundert enkel Gulden aus ihrer Rentkammer, und auch sollte er haben eine Summe Gelds der anbrächte den Abreißer des angeschlagenen Briefs, und von Stund stellten die Paffen das Interdict ab. In demselben Jahr war ein Bischof zu Paderborn, und der war fast alt und ohnmächtig seines Leibs, und ließ das zu, daß sein Capitel und Landschaft einen Coadjutor an sich nähmen, und der Bischof zu Cöln der ward allda Coadjutor

(1. Oct. 1496) mit Willen des Bischofs, seines Capitels und der Landschaft, und sie huldigten ihm wie sich das gebürt.

„In dem Jahr uns Herren 1498 umbtrint Dreizehentag, da thät Bischof Hermann in allen Kirchspielskirchen binnen Cöln verkündigen offenbarlich eine Römische Ladung gegen einen Rath, die Bierbrauer, fort alle Burger ingesessen und dazu Einwohner der Stadt Cöln, binnen 60 Tagen zu Rom zu sein, und allda zu antworten und zu Recht zu stehen, als von der Grupff wegen. Darum binnen Cöln unter den Burgern und andern Einwohnern groß Rumor und viel Sagens up war. Und der Rath schickte einen ihrer Secretarien und andere nach Rom, um die Sache da zu verwahren. In demselben Jahr umbtrint Halbfasten, da wurden Burgermeister und Rath, fort alle Bürger, Ingesessen und Einwohner, und insonderheit alle Bierbräuer mit Namen und Zunamen binnen Cöln gesessen, in die Stadt zu Neuß geladen von wegen Bischof Hermanns, ihm all das Gezeugniß zu sagen und zu tragen, als von der Grupff wegen, welche Ladung verkündigt ward binnen Cöln auf allen Predigerstühlen, davon binnen Cöln ein groß Rumor war. It. in demselben Jahr 1499 ward eine Sühne gemacht und ausgesprochen durch Herzog Friedrich von Sachsen, Kurfürst, zwischen dem Bischof und der Stadt Cöln, als von der Grupff und anderm, um ein Pleid, der angehoben war zu Rom und fast Tagen darum gehalten, das fast gekostet hatte an beiden Seiten. Und der Bischof behielt, daß die Brauer ihm und seinen Nachfolgern geben sollten von einem Sack Malz ein gewisses Geld, und so was die andern Bürger in ihren Häusern für sich und ihr Gesinde ließen brauen. Diese Sühne und Ausspruch wollte der Bischof nicht halten."

Viel wird diesen Anzeichnungen Meister Koelhoffs nicht beizufügen sein, denn Hermann, als Kurfürst anerkannt, führte ein glückliches, d. i. ein friedliches Regiment, womit er die Achtung der Nachbarn, die Huld Kaiser Maximilians sich verdiente. Der wußte nebenbei Hermanns scherzhafte Unterhaltung zu würdigen. Außerdem verband der Kurfürst Weltweisheit und einen feinen gebildeten Verstand mit unverfälschtem Biedersinn, strenger gewissenhafter Amtsführung, mit Sanftmuth, Rücksichten für Unter-

gebene, absonderlich für wissenschaftliche Priester, und ächt christlicher Demuth, deren Ausdruck durch das Majestätische seiner Gestalt gehoben. Jeden Morgen, nach der Messe, widmete er eine gewisse Zeit dem Studium theologischer Schriften, dann erst nahm er Geschäfte vor. Aller Orten war sein Quartier durch den Andrang der Hülfsbedürftigen bezeichnet, auf Reichstagen ward es zum Sprüchwort: Wollt ihr zum Bischof von Cöln gehen, so stehet bei den Armen. Auch den Dichtern war er hold. Erzählt doch Johann von Soest in seiner Selbstbiographie:

Gen Kollen zu nam ich myn weg,
Und felten mir doch myn ansleg,
Das macht der Propst zu sant Gerion,
Der schickt nach myr und wolt mych hon.
Vernommen hatt des synghens konst
In myr, deshalp erlangt ich gonst.
Eyn Lantgraff wasz Herman genant,
Bischoff zu Collen itz bekant.
Der selbig nu ein Broder hatt
Zu Cassel sytzen in der statt,
Tzu dem mych schickte also balt,
Und glich by ym wort ich bestalt.
Syn nam merck, Landtgraff Ludwig wass,
Den hubschen Frewlyn nyt gehass.
Eyn schoner Furst wass von person,
By dem hatt ich eyn gutten lon,
Doch wass ess alles gar verthon
Mit fressen, suffen, dantzen, springhen,
On suss myt andern bosen dinghen.

Bereits als Propst zu Fritzlar hatte Hermann, während seine Brüder Ludwig und Heinrich um die väterliche Erbschaft stritten, keines Fleißes zur Beruhigung Hessenlandes gespart, und in Treue führte er die Vormundschaft über seine verwaisete Neffen, also seine Schuld gegen den Bruder, Landgraf Heinrich III. abtragend. Außerordentliche Anstrengungen hatte dieser gemacht, um Hermanns Wahl in Cöln durchzusetzen, und waren ihm dafür in der mit dem Erzstift errichteten Erbeinigung und dem darauf gegründeten Subsidienvertrag die westphälischen Ortschaften Medebach, Schmalenberg, Winterberg, der Kugelnberg und Volkmarsen pfandschaftweise verschrieben. Die Pfandschaft blieb bei Hessen bis zum J. 1519. Dagegen hat Hermann die anderweitige

auf dem Erzstift haftende Schuldenlast bedeutend gemindert. In Paderborn durch des Fürstbischofs Simon von der Lippe Ableben (7. März 1498) zur Regierung gelangt, hat er dort ebenfalls segenreich gewirkt, 1505 den Antheil der Burg Krukenberg und Stadt Helmershausen, welche an Johann von Winzigerode verpfändet, eingelöset, 1506 die neue Pfarrkirche zu Bevern eingeweihet, für Delbrück eine angemessene Gerichtsordnung gegeben, das bisher von den benachbarten Rittern vielfältig angefochtene und mißhandelte Bisthum mit kräftiger Hand beschützt. Er starb 1508 zu Poppelsdorf auf dem Schloß, und wurde sein Tod allenthalben, besonders zu Cassel, wo Landgraf Wilhelm II. prächtige Exequien ihm halten ließ, als ein Unglück für das gesamte deutsche Volk beklagt.

Das Coblenzer Thor öffnet den Eingang zur Hochstraße, von welcher mich doch alsbald die Seitenstraße zur Rechten, oder das darin versteckte graue Kloster abruft: eine eigenthümliche Wichtigkeit hat nämlich für mich der Orden der Annunciaten, welchem dieses Kloster angehörte, als eine Bestätigung des anderwärts ausgesprochenen, durch das Beispiel der Borgia, Gonzaga, Kostka begründeten Satzes, daß nicht selten Familien, welche der Kirche das ärgste Scandal gaben, durch die wunderbarste Fügung angehalten werden, dafür die auffallendste Genugthuung zu geben. Den Orden der Annunciaten hat Johanna gestiftet, die Tochter K. Ludwigs XI. von Frankreich, des blutigen Tyrannen, der nur im Bösen sich gefiel, wiewohl der Umstand, daß seine Unthaten vorzüglich die Großen trafen, den Neuern ihn empfohlen hat. Sie bedenken nicht, daß die Leiden des gemeinen Volkes kein Gegenstand der Betrachtung sind den Chronikschreibern des Mittelalters. Für sie ist, was nicht vornehm, ohne alle Bedeutung. Von den Lobrednern Ludwigs XI. geht wohl keiner weiter als Johannes von Müller, wenn er schreibt:

„Den Thron bestieg Ludewig nach mannichfaltiger Erfahrung der Menschen und des Glücks, mit einem durch schwere Zeit beugsam gemachten Geist, welchen er nicht mit Schulspitzfündigkeiten verwirrt, aber durch Kenntniß der Geschichten und Rechte mehr als andere Könige gebildet hatte. Da er sich nicht

als den Herrn, sondern als obersten Beamten betrachtete, und kein geringeres Beyspiel als Karl den Großen sich vorbildete, weihete er seine ausgezeichneten Geistesgaben und sein ganzes Leben der Berufspflicht. Hierzu erhöhete er seinen Sinn (der wäre kein König, dem Privattugenden genügten). Also erfüllte er sich, wie alle großen Menschen, mit dem Glauben der allerbesondersten Vorsehung, fürchtete Gott und wollte daß ganz Frankreich dieses wisse. Im übrigen waren seine Religionsbegriffe den Zeiten gemäß, wo die Fürbitte frommer, und mancherlei Verehrung heiliggesprochener Personen viel galt: man glaubte, Gott sehe milder auf unsere Schwäche, wenn sie größerer Vollkommenheit sich gleichsam angeklommen hält. Weiter hatte der König eine ruhige Unerschrockenheit. Obwohl er sich meist mit einer Vorsicht benahm, welche seine Feinde Furchtsamkeit nannten, hatte er den Fürstensinn, sich nie durch Zufälle schrecken zu lassen; so daß mit der Noth sein Geist sich entwickelte. Da er, wie ein großer König soll, nach der ihm beywohnenden allgemeinen Uebersicht alles wichtige selbst führte, und bey der mannichfaltigen Untreue seiner factiösen Zeit nicht immer die Absicht seiner Befehle erklären konnte, forderte er pünktlichen Gehorsam. Eben derselbe hielt für unziemlich, neue Auflagen oder Kriege anzuordnen, ohne dem Volk die Gründe begreiflich zu machen. Unermüdet war er in Erforschung der Denkungsart und persönlichen Umstände aller bedeutenden Männer in seinem Reich und in auswärtigen Ländern; unermüdet, wen er wollte, und besonders wen er durch freyen Scherz oder auf andere Art beleidiget hatte, durch gute Worte, Herablassung und Geschenke zu gewinnen. Mit dem schlecht erzogenen, unwissenden, eiteln Adel redete er nicht von Geschäften, sondern bediente sich solcher Leute, die alles ihm schuldig waren, und welche er, wenn sie undankbar wurden, ohne Beleidigung einer großen Verwandtschaft wieder vernichten konnte. Denn so vertraulich er mit seinen Leuten lebte, und, wie andere, manchmal von ihnen betrogen wurde, dennoch zitterte selbst sein geliebter Crussol, die Königin, das ganze Haus und Volk vor seinem Geist und Willen. Dieser gewaltige König störte in bürgerlichen Dingen

den Lauf der Gerechtigkeit nicht, verehrte, wenn er sich geirrt, gewissenhafter Obrigkeiten treuen Widerstand, und indeß er durch Vergleichung fremder Gesetze die Französischen vervollkommnen wollte, war er von Prahlerei damit so frei, daß er es geheim behandelte, um das Ansehen bestehender Gesetze nicht zu erschüttern. So wenig er anfangs auf Kost und Kleidung hielt, so gut wußte er seine Pariser am Gastmal zu gewinnen und, wenn es seyn mußte, erschien er majestätisch. Die Steuern, so ungern er daran wollte, mußten erhöhet werden; er gab aber leidenden Bezirken vieljährige Freyheit, selbst von ältern Abgaben; dabey sorgte er für billige Brotpreise. Zweckmäßige Ausgaben sparte er nicht, mit Freundlichkeit gab er seinen Dienern und übersah Rechnungsfehler, wenn Verdienste sie bedeckten. Er war nichts weniger als verschwenderisch mit dem Leben seiner Kriegsleute, und erwartete, was andere von Schlachten, von den Fehlern seiner Feinde. Diese wußte er ebenso zu veranlassen als zu benutzen. Ueberhaupt suchte er nicht sowohl Vergrößerung als freye Hand. Man kann sagen, daß das Königthum in Frankreich Er hergestellt hat."

Der Lobrede gegenüber meine Ansicht von jenem König zu begründen, wird es hinreichen, wenn ich die Thatsachen sprechen lasse, ihnen als Einleitung vorausschicke eine Schilderung der Schlacht bei St. Jacob, welche in Betreff mancher Punkte wesentliche Zweifel um Müllers Unparteilichkeit hervorrufen wird. In jener Schlacht, 26. Aug. 1444, begegneten sich in dem Felde von Prattelen die von dem Dauphin geführten Armagnaken und über 1500, vielleicht 4000, oder gar 6000 Schweizer. Den Armagnaken kamen die Schweizer nicht unerwartet. Zeichen von Farnsburg und leichte deutsche Reiter, die für den Marschalk, Anton von Chabannes, Graf von Dammartin, nicht aber Marschall von Frankreich, wie doch Müller meint, bis hinauf nach Sekingen lagen, unterrichteten ihn von ihrem Zug und ihrer Zahl. Chabannes, bis Prattelen vorgehend, „thät alles Fußvolk von ihm," ordnete hundert Pferde, die Feinde zu locken, andere, um jene zu unterstützen, andere um dem Feind in die Flanke zu fallen. So erwartete er ihrer auf den Wiesen, nicht

allzu lange. Sie rannten, nachdem die hundert mit Leichtigkeit umgeworfen worden, an den Zeug, sprengten dessen Bedeckung, drängten weiter in so fürchterlicher Gewalt, daß die Kunst zu Schanden wurde und der Marschalk einzig in der Uebermacht das Heil erkannte. Da er sich mit beträchtlichem Verlust, nach Müller, eigentlich mit Verlust von 40 Mann, in die Stellung bei Muttenz zurückzog, da er jetzt mit verdoppelter Macht, auf verschanztem Boden stand, vermochte weder dieses, noch die Ermüdung durch Marsch und Gefecht, die Schweizer dem Gebot ihrer Hauptleute gelehrig zu machen, und sie warfen mehr Tausende, als ihrer hundert, in die Flucht über die Birs. Die Scharen des Marschalks, sich stützend auf den Gewalthaufen des Dauphin, hielten unweit des Wassers, das zu überschreiten, die Schweizer keinen Augenblick zögerten. Den französischen Geschützen, den unübersehbaren Reiterscharen gegenüber, versuchten sie das andere Ufer zu erklettern. Es empfing sie die Artillerie mit einer Generalsalve, und Ritter Hans von Rechberg mit 600 deutschen Reitern, nach ihm 8000 schwere Pferde, die ganze Macht der Armagnaken, des Dauphins Heerhaufen, drangen, brachen, sprengten mit äußerster Gewalt in die Reihen der Schweizer, welche nicht ohne Verlust durch die Birs gekommen, jetzt, doch vergeblich suchten, sich wieder zu formiren. Denn ihre Scharen wurden dergestalt getrennt, daß 500 Mann auf die Au zwischen den Wassern herabgedrängt und umringt, die übrigen genöthigt wurden, mitten durch die Feinde einen Weg nach Basel zu suchen. Finden sollten sie ihn nicht, denn Chabannes, den Gang der Schlacht voraussehend, hatte 8000 Mann auf die der Stadt nahe liegenden Höfe Gundoldingen und nach St. Margarethen gelegt, damit nicht die Besatzung durch Ausfall oder Vereinigung die Kräfte des Feindes erneuere, oder in die Stadt ihn aufnehme. Des Entsatzes aus der Stadt beraubt, ermüdet vom Marsch und vom Siegen, des Todes gewiß, entschlossen, unbezwungen, bemächtigten sich die 500 des Gartens und Siechenhauses bei St. Jacob, so daß diese eingeschlossen, jene auf der freien Au, in verschiedener Lage gleich ungezweifelt verloren waren. Der Dauphin und viele seiner Hauptleute schienen nicht ungeneigt, denen in St. Jacob

eine Capitulation zu bewilligen. Da fiel der östreichische Ritter Peter von Mörsberg dem von Chabannes zu Füßen, flehentlich erinnernd, wie er versprochen, keinen zu schonen. Und es folgte ein dreimal erneuerter, dreimal abgeschlagener Sturm, bis keiner der Schweizer mehr bei Leben. Also im Wesentlichen der Schweizer Bericht, nur der unächten Zierrathen entkleidet, dem eines Zeitgenossen, des Matthäus von Coussy Darstellung zu vergleichen, nicht ohne Interesse sein wird.

»Audit an 1444, après les besognes dessusdites accomplies, et que les François et les Anglois eurent chacun en droit soi assis leurs garnisons en lieux nécessaires sur les frontières, les gens d'armes du roi de France, en très grand nombre, s'entretenoient toujours par grosses compagnies sur le plat pays, dont le pauvre peuple étoit fort travaillé. Et entre ce temps le roi, qui très instamment étoit requis du duc d'Autriche, qu'il lui envoyât secours et aide de gens de guerre, avec de ses capitaines, pour lui aider à défendre ses pays et seigneuries que lui occupoient et conquéroient de plus en plus chacun jour les Suisses, qui sont gens de communauté très puissants et de hautain vouloir, conclut et délibéra avec son conseil d'y envoyer une très puissante armée, car déjà étoit le mariage traité de sa fille aînée, Radegonde, avec icelui duc d'Autriche. Si fut commis chef d'icelle armée Louis, aîné fils du roi, dauphin de Viennois, et avec lui le seigneur de Jallogne (Philippe de Culant), maréchal de France, le seigneur de Bueil, le seigneur de Culant, messire Robinet d'Estouteville, chevalier; le seigneur d'Orval, Antoine de Chabannes, le seigneur de Commercy, messire Gilles de Saint-Simon, chevaliers; Blanchefort, Lestrac, Joachim Rouaut, messire Jean de Montgomery, chevalier d'Ecosse; l'Espinasse, et plusieurs autres vaillants hommes de guerre, qui pouvoient bien faire le nombre de 12 à 14,000 chevaux, desquels on estimoit y avoir bien six mille combattants, de bonne étoffe et conduite. Et si fut envoyé, de par le roi d'Angleterre, un sien capitaine, nommé Matthieu Gough, qui avoit en sa compagnie 8000 combattants ou environ tant de la nation d'Angleterre, comme de celle de Normandie

»Or quand toute icelle armée fut prête, et que les ordonnances furent disposées sur le fait de leur conduite, il fut ordonné que le dauphin, le maréchal de France et aucuns seigneurs, avec partie de leurs gens, tireroient devers Langres, et que les autres capitaines les suivroient par diverses marches et routes, ainsi qu'ils se pourroient assembler des frontières de Normandie, où ils étoient en plusieurs lieux. D'autre part, le dauphin avec ceux de son armée, qui étoient assemblés autour de Langres, après que tout son camp fut apprêté et pourvu, se partit de là, et par plusieurs journées tira jusques à Montbéliard, avec toute sa compagnie, qui étoit fort belle; et fut peu de nouvelles que lui ni ses gens fissent aucun dégât ès pays du duc de Bourgogne, ains ils y passèrent courtoisement, sans y faire presque aucun séjour; et pour la sûreté de sa personne et de son passage et retour, furent mis en sa main la ville et château de Montbéliard, où il se logea et séjourna par aucuns jours, le tout du consentement de celui qui en étoit seigneur, moyennant condition, savoir qu'il baillât son scellé de lui rendre un an après ensuivant.

»Or après qu'il eut ordonné aucun de ses gens pour la garde de la ville et du château, il partit de là, et prit son chemin devers Bâle, d'où il alla plus avant, en tirant vers le pays du duc d'Autriche, lequel envoya plusieurs de ses gens devers le dauphin, pour le conduire et lui bailler passage, pour ce que le pays est bien rude et dangereux à cheminer pour gens étrangers qui n'ont point accoutumé d'y aller. Assez tôt après qu'il fut entré audit pays, iceux communes, nommés Suisses, qui étoient assez avertis de sa venue et qui s'étoient à ce sujet déjà mis ensemble en très grand nombre, conclurent d'envoyer une partie de leurs gens au-devant du dauphin et de sa compagnie, pour le rencontrer et combattre; si se mirent en chemin bien six mille ou environ; et de fait, ils se tirèrent avant, et approchèrent leurs adversaires, lesquels sachants leur venue se mirent ensemble, et par délibération de bon conseil, conclurent de les aller assaillir et combattre en plein champ, et ainsi que conclu ils l'avoient, ils le firent. Il y eut très

dure et merveilleuse bataille entre les parties, qui dura trois à quatre heures avant qu'on sut percevoir qui en demeuroit le vainqueur; car à la vérité, si les François assaillirent vaillamment, icelles communes se défendirent aussi très âprement et fortement. Et me fut dit sur cette matière, par aucuns nobles hommes qui avoient été à cette journée, et qui avoient été autrefois ès guerres de France, en plusieurs journées et rencontres, tant contre les Anglois comme autres, qu'en leur temps ils n'avoient vu ni trouvé aucunes gens de si grande défense, ni tant outrageux et téméraires pour abandonner leurs vies. Toutefois, après qu'icelles deux parties eurent ainsi continué et bataillé l'une contre l'autre, par l'espace de quatre heures, comme dit est, ou plus, à la fin les Suisses commencèrent à lâcher le pied, et se retirer en un clos de vignes où il y avoit assez près une abbaye qui étoit environnée et ceinte de murailles. Là derechef se commença la mêlée, et ils se combattirent et défendirent très courageusement, et encore par long espace de temps, mais cela ne leur servit de rien, car, par la vaillance et persévérance des François, ils furent finalement vaincus; et furent morts à la place environ quatre mille d'icelles communes; le surplus se sauva à la fuite le mieux qu'ils purent.

»De la part des François y furent tués environ soixante hommes seulement, entre lesquels y moururent un gentilhomme, nommé Robert de Brezé, frère du seigneur de la Varenne, avec aucuns autres gentilshommes. Lesdites communes, qu'on appelle Suisses, étoient assez communément habillés de jacques, de paus, de haubregerie, de glaçons et de chapeaux de fer à la façon d'Allemagne.

»Après laquelle défaite et victoire, les François se rassemblèrent tous; et lors les capitaines, pour la plus grande partie, dont dessus est faite mention, et avec eux le comte de la Petite-Pierre (Lützelstein), remercièrent le créateur de leur bonne fortune. Après que les morts furent dépouillés et débagués, et que les menues gens eurent pris ce qu'ils avoient, ainsi que bon leur sembla, ils se retirèrent aux logis d'où

ils étoient partis, et emportèrent avec eux aucuns de leurs gens morts et blessés, puis firent enterrer honorablement les premiers, et firent visiter les autres par leurs chirurgiens. Le dauphin ne se trouva point en personne à cette besogne, ni aucuns des plus grands et principaux de son conseil; mais quand cela fut venu à sa connoissance, et qu'il en eut vraies nouvelles, il en fut fort joyeux, et fit à ses capitaines et aux autres qui y avoient été, à leur retour très bonne chère, en les remerciant honorablement de leur valeur et diligence. Après cela, les Suisses qui se sauvèrent de cette besogne, retournèrent, ou au moins une partie d'eux, devers leurs gens qu'ils avoient laissés à un siége devant une bonne ville, qui appartenoit au duc d'Autriche, et leur racontèrent la mauvaise fortune qu'ils avoient eue contre les François; de quoi ils furent fort troublés et émerveillés. Et pour le doute qu'ils eurent qu'on ne les vint combattre, eux étant encore au sus-dit siége (vor Zürich), ils partirent hâtivement de là, et s'en allèrent en d'autres lieux.

»Le lendemain, ou le second jour après icelle bataille, le dauphin et tous ceux de sa compagnie, avec aucuns Allemands qui se joignirent et mirent sous lui, allèrent devant Bâle, pour d'icelle ville avoir obéissance. Ce que voyant ceux de ladite ville, entre lesquels il y avoit grand murmure, débat et parlement, ils conclurent d'envoyer une ambassade devers le dauphin, pour savoir de lui son intention. Et ils y envoyèrent trois cardinaux, quatre chevaliers, douze docteurs et douze bourgeois, lesquels, après plusieurs remontrances et plusieurs paroles, proposées d'un côté et d'autre, offrirent de bailler la ville et d'en faire ouverture au dauphin, et de le recevoir en icelle, moyennant qu'il seroit content de n'y pas entrer avec toute sa puissance et son armée. De plus, ils promirent de faire revenir les Suisses en son obéissance; et outre ce, qu'ils feroient tant que le duc d'Autriche seroit content d'eux, pour le sujet des grandes entreprises qu'ils avoient fait par ci-devant contre lui en ses pays; et comme promis l'avoient, ils le firent. Après lesquelles conclusions et les traités ainsi faits et

passés, s'offrirent les Suisses de servir le dauphin partout où il les voudroit mener, avec quatre mille hommes, tant en France comme ailleurs, à son bon plaisir, et là où il lui plairoit de les avoir. Lequel dauphin, après les besognes susdites, fit loger ses gens en plusieurs bonnes villes du pays; et lui, pour sa personne, se logea en une place nommée Jusse, et tout par l'ordonnance et le conseil du duc d'Autriche, qui là vint devers lui, où il le reçut et le festoya très honorablement, selon la coutume du pays. Durant tout ce temps, les gens du dauphin, qui étoient dispersés en divers lieux ès marches du pays, menoient guerre à plusieurs bonnes villes et forteresses d'icelui, et alloient courir très souvent, à l'occasion des querelles d'aucuns seigneurs et nobles du pays, qui à ce faire les requéroient en aide; d'où il advenoit aucunes fois, qu'ils en ramenoient de grandes proies et grands butins en leurs logis. Réciproquement aussi, assez souvent, en faisant icelles courses, ils trouvoient de dures rencontres de leurs adversaires, par espécial des communes et autres gens du plat pays, qui tuoient et détroussoient de leurs gens par les passages et montagnes, qui étoient moult dangereuses.«

Am 28. Oct. 1444 wurde zu Ensisheim (Jusse) Frieden geschlossen, welchen zu erkaufen, die Baseler 12,000 Gulden erlegten, indeß die übrigen Eidgenossen (petit peuple avare, nach Thiers) erklärten, sie würden weder Heller noch Pfennig den Franzosen geben, gleichwohl hat das Heer nicht vor Anfang des J. 1445 den Rückzug angetreten. Nur wenige Monate brachte Ludwig an des Vaters Hofe zu, und schon wieder erscheint er befangen in jenen strafbaren Umtrieben gegen des Vaters Leben oder Herrschaft, deren er, damals noch ein siebenzehnjähriger Jüngling, als Oberhaupt der Praguerie, sich schuldig gemacht hatte. Den unvermeidlichen Folgen seines Beginnens auszuweichen, verließ er den Hof, um sich mit der Regierung der Provinz Dauphiné, welche der Vater ihm überlassen hatte, zu beschäftigen. Er veränderte wesentlich ihre Verfassung, erhöhete die Steuern, stellte Werbungen an, deren Zweck für niemand ein Geheimniß. Fortwährend die strafbarsten Verbindungen mit

mißvergnügten Großen unterhaltend, vermählte er sich, März 1451, gegen des Vaters Willen, mit der Prinzessin Margaretha von Savoyen, und daß er die königliche Geliebte, die schöne Agnes Sorel († 9. Febr. 1449) vergiften lassen, wurde mit Bestimmtheit behauptet. Zum Aeußersten verletzt, befahl der König dem Grafen von Dammartin, den ungehorsamen Sohn zu fahen und ihm zu überliefern.

Von seinen Unterthanen gehaßt, kaum noch in offener Fehde mit seinem Schwiegervater begriffen, suchte der Dauphin in schleuniger Flucht sein Heil. Unter dem Vorwand einer Wallfahrt nach St. Claude erreichte er die Grenzen von Hochburgund, und immer auf befreundetem Boden sich haltend, gelangte er an den Hof des Herzogs von Burgund. Er wurde liebreich aufgenommen, zu seinem Aufenthalt das Schloß zu Genap, das letzte Ueberbleibsel von dem einst bedeutenden Herzogthum Nieder-Lothringen, angewiesen, zu seinem Unterhalt eine bedeutende Summe ausgesetzt. Die wollte nicht immer zureichen. Der Prinz borgte, verlangte von jedermann Geld: daß der Herzog von Bretagne ihm ein Darlehen verweigerte, hat er niemals verziehen. Uebrigens schien er während eines fünfjährigen Aufenthaltes zu Genap oder Namur ausschließlich mit der Jagd oder mit Studien beschäftigt, wie er denn in jener Einsamkeit die Cent nouvelles nouvelles zusammentrug. In der That aber und über alles beschäftigte ihn der Zustand der Dinge und der Parteien in Frankreich, sorgfältig pflegte er die Verbindungen mit seinen Anhängern, und mächtig genug blieb er auch in der Ferne, um dem Vater die ernstesten Besorgnisse einzuflößen. Karl VII. ist am 22. Jul. 1461 Hungers gestorben: er hatte sieben Tage lang jeglicher Speise sich enthalten, in der Furcht eines von dem Sohne gebotenen Giftmordes.

Ludwig XI. wurde sofort als König anerkannt, zunächst von dem Herzog von Burgund. Der hatte genugsam Gelegenheit gehabt, das Innerste seines Gastes zu ergründen, viel gelitten unter den häuslichen Zwistigkeiten, so dieser ihm bereitete, für die Zukunft eines großen Reichs das Aeußerste fürchtend, warf er sich dem Monarchen zu Füßen, flehentlich bittend, es möge der König

verzeihen, was an dem Dauphin gesündigt worden. Ludwig verhieß eine allgemeine Amnestie, nur sieben Personen ausnehmend, deren Namen er verschwieg. Es blieb ihm freie Hand für die Wahl seiner Opfer, unter welchen vor allen Anton von Chabannes, Dunois, la Trémouille, Brezé. Chabannes hatte, bevor noch der alte König die Augen geschlossen, die Gefahren bedacht, welche unter dem Nachfolger seiner warteten. Sein erster Gedanke war, Zuflucht im Ausland zu suchen. Seine Diener sollten ihn begleiten, und er befragte einen um den andern, ob er wohl gesonnen, eines Flüchtlings Loos zu theilen: alle, so wohlthätig und gütig er sich ihnen erwiesen, antworteten verneinend. Viele versicherten ohne Hehl, sie würden sich um seinetwillen nicht der leichtesten Gefahr aussetzen. Den Gedanken an Flucht aufgebend, schrieb Chabannes an den Herzog von Burgund, an den Admiral von Montauban, an den Piemonteser Bonifaz von Valperga, an Joachim Rouault, ihre Vermittlung bei dem zürnenden König anzurufen. Der Bote, welchem die Briefe anvertraut, erreichte ohne Hinderniß Avesnes, wo Ludwig XI. noch weilte, fand aber bei dem Admiral, bei Valperga den kläglichsten Empfang: jener versicherte, es würde der König, wenn Chabannes einmal in seiner Gewalt, den Hunden das falsche Herz vorwerfen lassen, mit dem Zusatz, der Bote, falls er um 7 Uhr Abends noch an dem königlichen Hoflager zu finden, solle ersäuft werden. Der Bedrohte flüchtete zu einem der königlichen Geheimschreiber, der ihm mehre Bittschriften zeigte, in denen um Theilnahme bei der über den Grafen von Dammartin zu verhängenden Confiscation gebeten, und demnächst ihm die Mittel verschaffte, den bereits nach Laon abgegangenen Rouault zu ereilen.

Rouault bewährte sich als Ehrenmann, äußerte seine Bereitwilligkeit, dem gefährdeten Freund zu dienen, bestand jedoch darauf, daß er vor Allem seine Person in Sicherheit bringe. Das nämliche rieth der Herzog von Burgund, den die Krönungsfeier nach Rheims geführt hatte, und der dort erst das an ihn gerichtete Schreiben empfangen konnte. In Gefolge solcher Rathschläge hielt Chabannes eine Zeitlang sich verborgen, dann von dem Gefühl seiner Unschuld getrieben, trat

er vor den König, sich ein Urtheil nach aller Strenge der Gesetze, »sans consulter sa miséricorde,« zu erbitten. Der Monarch ließ ihn nach der Conciergerie, später nach dem Thurm vom Louvre bringen, seine Güter mit Beschlag belegen; Karl von Melun, der Großmeister, »homme qui ne perdoit aucune occasion de ruiner les personnes auprès du roi, desquelles il pouvoit espérer la confiscation,« wurde zum Verwalter dieser Güter ernannt, »avec promesse de confiscation en cas de condamnation.« Ungesäumt bemeisterte sich Melun aller beweglichen Habe des Grafen von Dammartin; Silber- und Bettwerk, Tapeten, Mobilien, was sich der Art zu Dammartin, St. Fargeau, Rochefort, Bourges, oder in dem Hôtel du Beautreillis, Straße St. Antoine zu Paris vorfand, das zu Voulne in Auvergne verwahrte Hausarchiv, sogar ein noch nicht aufgeschlagenes Eisengitter ließ er wegnehmen, das Gitter, um solches für sein Haus in Paris zu benutzen. Die Einkünfte verwendete er nach Belieben, und gerieth Dammartins Hausfrau in bittere Noth, daß sie samt ihren Kindern drei Monate von der Mildthätigkeit eines Pächters aus Mitry bei Dammartin leben mußte. Mittlerweile ging der gegen den Grafen eingeleitete Proceß seinen raschen, vorzüglich durch Meluns Bemühungen und Betrügereien geförderten Gang, und wurde er in dem Urtheil vom 20. Aug. 1463 des Majestätsverbrechens schuldig befunden, für immer aus dem Königreich verwiesen, sein Eigenthum confiscirt. Durch fernern Parlamentsbeschluß vom 2. Jul. 1464 wurde gegen ihn Deportation nach der Insel Rhodus erkannt, statt deren ließ der König ihn nach der Bastille bringen und enger denn vorher verwahren. Er fand jedoch im Beginn des Kriegs für das Gemeinwohl Gelegenheit zu entspringen, 12. März 1465, schloß sich den Gegnern des Königs an, und kämpfte bei Montlhéry. Der Art. 18 des Friedensschlusses vom 27. Oct. 1465 verordnete seine vollständige Restitution, und ist dieselbe ihm nicht nur geworden, sondern es kam auch sofort der Gehaßte in des Königs Gunst.

Außer ihm und den Genannten haben aber noch viele Andere des Königs Zorn empfinden müssen. Der Kanzler Juvenal

des Ursins, der Admiral, der Obrist=Kämmerer, die Marschalle, Beamten und Officiere ohne Zahl, vorzüglich die Leiter der Finanzen wurden abgesetzt, ihre Stellen eingenommen von Leuten des zweideutigsten Rufs, absonderlich von solchen, welche in seinen frühern Umtrieben dem König gedient hatten; sein Barbier, in den Grafenstand erhoben, wurde Gesandter, sein Arzt Kanzler, sein Schneider Herold.

Ludwig hatte nur eben bei der Krönung geschworen, daß er die Abgaben nicht erhöhen werde, und es wurde ihr Druck bedeutend vermehrt: die Bürger von Rheims, Zeugen gewissermaßen des Schwurs, waren die ersten, gegen eine solche Verletzung sich zu erheben. Der Führer des Aufstandes wurde geviertheilt, sechs seiner Helfer büßten mit dem Kopfe. In der gleichen Weise wurden die zu Angers, Alençon, Aurillac ausgebrochenen Unruhen erstickt und bestraft. Verdoppelt geradezu wurde die Last der Abgaben, sogar versucht, auf das Herzogthum Burgund die Salzsteuer auszudehnen. Dazu mochte den König die Leichtigkeit ermuntern, mit welcher er, getreulich unterstützt durch Philipps des Gütigen Liebling, Johann von Croy, den Herzog verleitet hatte, seine Besitzungen an der Somme aufzugeben. Kaum hatte in dieser Weise Ludwig seinen Dank für die gastliche Aufnahme in den Niederlanden abgestattet, so sendete er den Bastard von Rubempré aus, in der Absicht des Herzogs von Burgund einzigen Sohn, vielleicht ihn selbst, entführen zu lassen (Abth. II. Bd. 5. S. 678—682). Der Streich mißlang, dafür sollte der Herzog von Bretagne büßen, der aber das allgemeine Mißvergnügen der Nation zu seinen Gunsten zu bewaffnen verstand, und hiermit den Krieg für das Gemeinwohl veranlaßte. Dem Verderben nahe gebracht, bequemte sich der König, in den Verträgen vom Oct. 1465 mehr zu bewilligen, als eigentlich von ihm gefordert worden. Er verhieß seinem Bruder den Besitz der Normandie, dem Herzog von Burgund die Zurückgabe der Landschaften an der Somme.

Der Vertrag war kaum abgeschlossen, und Ludwig protestirte, wie nachmalen der ritterliche Franz I. gegen erzwungene Zugeständnisse, das Parlament mußte formelle Schwierigkeiten gegen

die Veräußerung der Normandie erheben, und schneller noch, als er sie aufgegeben, hat Ludwig sich ihrer wiederum bemächtigt. Den Gewaltstreich zu sanctioniren, versammelte er zu Tours einen Reichstag, zusammengesetzt nach den Wünschen und Bedürfnissen des Gebieters. Alles, was ihm dienlich, haben die treugehorsamsten Stände gebilligt, als wofür sie zu belohnen, die Commission der zwanzig Reformatoren der Mißbräuche bestimmt. »Mais la plus grande oeuvre de cette commission fut de soi assembler, car de toute icelle assemblée ne vint aucun profit à la chose publique.« Der depossedirte Herzog der Normandie rief zu Beistand die Herzoge von Bretagne und Burgund. Jener, nach einigen unbedeutenden Demonstrationen, suchte die Gnade des Königs, der Herzog von Burgund, seit kurzem Karl der Kühne, war zu sehr durch die fortwährenden Streitigkeiten mit den Lüttichern in Anspruch genommen, um vorläufig mit den Angelegenheiten Frankreichs sich befassen zu können. Jene Streitigkeiten zu unterhalten, das mehrmalen besiegte Volk der Lüttticher fortwährend zu neuen Anstrengungen zu treiben, war einstweilen für den König das Hauptziel seiner Politik geworden. Wiederum hatte er einen neuen Ausbruch ab Seiten des reizbaren Volkes vorbereitet, und er ließ sich, im Vertrauen auf seine Meisterschaft in der Kunst der Bethörung, beigehen, in Péronne den Herzog heimzusuchen.

»Le roi,« berichtet Commines, »le roi en venant à Péronne, ne s'étoit point advisé qu'il avoit envoyé deux ambassadeurs à Liége, pour les solliciter contre le duc, et néanmoins lesdits ambassadeurs avoient si bien diligenté, qu'ils avoient jà fait un grand amas, et vinrent d'emblée les Liègeois prendre la ville de Tongres, où étoit l'évêque de Liége et le seigneur d'Humbercourt, bien accompagnés, jusques à deux mille hommes et plus: et prirent ledit évêque et ledit d'Humbercourt, tuèrent peu de gens, et n'en prirent nuls que ces deux, et aucuns particuliers de l'évêque. Après cela les Liègeois se mirent en chemin vers la ville de Liége. Ce peuple étoit fort joyeux de la prise de leur évêque. Ils avoient en haine plusieurs chanoines, qu'ils avoient pris ce jour, et à la première repue

en tuèrent cinq ou six. Entre les autres en y avoit un, appelé maître Robert (de Moriamez), fort privé dudit évêque, que plusieurs fois j'avois vu armé de toutes pièces après son maître: car telle est l'usance des prélats d'Allemagne. Ils tuèrent ledit maître Robert, présent l'évêque, et en firent plusieurs pièces, qu'ils se jetoient à la tête l'un de l'autre par grande dérision.

»Avant qu'ils eussent fait sept ou huit lieues, qu'ils avoient à faire, ils tuèrent jusqu'à seize personnes, chanoines ou autres gens de bien, quasi tous serviteurs de l'évêque. Faisans ces oeuvres, lâchèrent aucuns Bourguignons, car jà sentoient le traité de paix encommencé, et eussent été contraints de dire que ce n'étoit que contre leur évêque, lequel ils menèrent prisonnier en leur cité. Les fuyants effroyoient fort tout le quartier par où ils passoient, et vinrent tost ces nouvelles au duc. Les uns disoient que tout étoit mort, les autres le contraire. De telles matières ne vient point volontiers un messager seul, mais en vinrent aucuns, qui avoient ainsi vu habiller ces chanoines, qui cuidoient que l'évêque fût de ce nombre et le seigneur d'Humbercourt, et que tout le demeurant fut mort, et certifioient avoir vu les ambassadeurs du roi en cette compagnie et les nommoient. Et fut conté tout ceci au duc, qui soudainement y ajouta foi et entra en une grande colère, disant que le roi étoit venu là pour le tromper: et soudainement envoya fermer les portes de la ville et du château, et fit semer une assez mauvaise raison, c'étoit qu'on le faisoit pour une boîte qui étoit perdue, où il y avoit de bonnes bagues et de l'argent. Le roi qui se vit enfermé en ce château (qui est petit) et force archers à la porte, n'étoit point sans doute, et se voyoit logé rasibus d'une grosse tour, où un comte de Vermandois fit mourir un sien prédécesseur roi de France. Pour lors étois encore avec le duc, et le servois de chambellan, et couchois en sa chambre quand je voulois, car telle étoit l'usance de cette maison.

»Le duc, quand il vit les portes fermées, fit saillir les gens de sa chambre, et dit à aucuns que nous étions, que le roi étoit venu là pour le trahir, et qu'il avoit dissimulé ladite

venue de toute sa puissance, et qu'elle s'étoit faite contre son vouloir, et va conter ses nouvelles de Liége, et comme le roi l'avoit fait conduire par ses ambassadeurs, et comme tous ces gens avoient été tués, et étoit terriblement ému contre le roi, et le menaçoit fort: et crois véritablement que si à cette heure là il eut trouvé ceux à qui il s'adressoit, prêts à le conforter ou conseiller de faire au roi une mauvaise compagnie, il eut été ainsi fait, et pour le moins eut été mis en cette grosse tour. Avec moi n'y avoit à ces paroles que deux valets-de-chambre, l'un appelé Charles de Visen, natif de Dijon, homme honnête, et qui avoit grand crédit avec son maître. Nous n'aigrîmes rien, nous adoucîmes à notre pouvoir. Tost après tint aucunes de ces paroles à plusieurs, et coururent par toute la ville, jusques en la chambre où étoit le roi: lequel fut fort effrayé, et si étoit généralement chacun.

»Ces portes ainsi fermées, et ces gardes qui y étoient, dura deux ou trois jours, et cependant le duc de Bourgogne ne vit point le roi, n'y entroit des gens du roi au château que peu, et par le guichet de la porte. Nuls des gens dudit seigneur ne furent ôtés d'auprès de lui, mais peu ou nuls de ceux du duc alloient parler à lui ni en sa chambre, au moins de ceux qui avoient aucune autorité avec lui. Le premier jour ce fut tout effroi et murmure par la ville. Le second jour le duc fut un peu refroidi: il tint conseil la plupart du jour, et partie de la nuit. Le roi faisoit parler à tous ceux qu'il pouvoit penser qui lui pourroient aider, et ne failloit pas à promettre, et ordonna distribuer quinze mille écus d'or: mais celui qui en eut la charge, en retint une partie, et s'en acquitta mal, comme le roi sut depuis. Le roi craignoit fort ceux qui autrefois l'avoient servi: lesquels étoient venus avec l'armée de Bourgogne, qui jà se disoient au duc de Normandie, son frère. A ce conseil, dont j'ai parlé, y eut plusieurs opinions: la plupart disoient que la sûreté qu'avoit le roi, lui fut gardée, vu qu'il accordoit assez la paix en la forme qu'elle avoit été couchée par écrit. Autres vouloient sa prise rondement, sans cérémonie. Aucuns autres disoient qu'à diligence

on fit venir monseigneur de Normandie, son frère, et qu'on fit une paix bien avantageuse pour tous les princes de France. Et sembloit bien à ceux qui faisoient cette ouverture, que si elle s'accordoit, le roi seroit restreint et qu'on lui bailleroit gardes: et qu'un si grand seigneur pris, ne se délivre jamais, ou à peine, quand on lui a fait si grande offense. Et furent les choses si près, que je vis un homme houssé et prêt a partir, qui jà avoit plusieurs lettres adressantes à monseigneur de Normandie, étant en Bretagne, et n'attendoit que les lettres du duc: toutefois ceci fut rompu. Le roi fit faire des ouvertures, et offrit de bailler en otage le duc de Bourbon, et le cardinal son frère, le connétable et plusieurs autres, et qu'après la paix conclue il pût retourner jusques à Compiègne, et qu'incontinent il feroit que les Liègeois répareroient tout, ou se déclareroit contre eux. Ceux que le roi nommoit pour être otages, s'offroient fort, au moins en public. Je ne sais s'ils disoient ainsi à part, je me doute que non. Et à la vérité, je crois qu'il les y eut laissés, et qu'il ne fut pas revenu.

»Cette nuit, qui fut la tierce, le duc ne se dépouilla oncques, seulement se coucha par deux ou trois fois sur son lit, et puis se promenoit: car telle étoit sa façon, quand il étoit troublé. Je couchai cette nuit en sa chambre, et me promenais avec lui par plusieurs fois. Sur le matin se trouva en plus grande colère que jamais, en usant de menaces, et prêt à exécuter grande chose: toutefois il se réduisit en sorte que si le roi juroit la paix, et vouloit aller avec lui à Liége, pour lui aider à venger monseigneur de Liége, il se contenteroit, et soudainement partit pour aller en la chambre du roi, et lui porter ces paroles. Le roi eut quelque ami (Commines selbst) qui l'en advertit, l'assurant de n'avoir nul mal, s'il accordoit ces deux points, mais qu'en faisant le contraire, il se mettoit en si grand péril, que nul plus grand ne lui pourroit advenir.

»Comme le duc arriva en sa présence, la voix lui trembloit, tant il étoit ému et prêt de se courroucer. Il fit humble contenance, mais geste et parole étoit âpre, demandant au roi s'il vouloit tenir le traité de paix, qui avoit été écrit et

accordé, et si ainsi le vouloit jurer: et le roi lui répondit que oui. A la vérité il n'y avoit rien été renouvelé de ce qui avoit été fait devant Paris, touchant le duc de Bourgogne, ou peu du moins: et touchant le duc de Normandie lui étoit amendé beaucoup, car il étoit dit qu'il renonceroit à la duché de Normandie, et auroit Champagne et Brie et autres pièces voisines pour son partage. Après lui demanda le duc s'il ne vouloit point venir avec lui à Liége, pour aider à venger la trahison que les Liègeois lui avoient faite, à cause de lui et de sa venue: et aussi il lui dit la prochaineté du lignage qui étoit entre le roi et l'évêque de Liége, car il étoit de la maison de Bourbon. A ces paroles le roi répondit que oui, mais que la paix fut jurée, qu'il étoit content d'aller avec lui à Liége, et d'y mener des gens en si petit ou si grand nombre que bon lui sembleroit. Ces paroles éjouirent fort le duc, et incontinent fut apporté ledit traité de paix, et fut tirée des coffres du roi la vraie croix, que Saint-Charlemagne portoit, qui s'appele la croix de victoire, et jurèrent la paix, et tantôt furent sonnées les cloches par la ville, et tout le monde fut fort éjoui. Autrefois a plû au roi me faire cet honneur de dire, que j'avois bien servi à cette pacification.«

Am andern Tage erhoben sich der König und der Herzog, um über Cambray gegen Lüttich vorzugehen. Dem König folgte die schottische Garde und eine geringe Anzahl von Helmen: 300 Lanzen wurden erwartet. Vor Lüttich angekommen, »le roi vint loger dedans les faubourgs, en une petite maisonette, rasibus de celle où étoit logé le duc de Bourgogne, et avoit avec lui sa garde de cent Ecossois et des gendarmes, logés auprès de lui en quelque village. Le duc étoit en grande suspicion, ou que le roi n'entrât dedans la cité, ou qu'il ne s'enfuît avant qu'il eût pris la ville, ou qu'à lui même ne fit quelque outrage, étant si près: toutefois entre les deux maisons y avoit une grande grange, en laquelle il fit mettre trois cents hommes d'armes, et y étoit toute la fleur de sa maison: et rompirent les parois de la grange, pour plus aisément saillir, et ceux-là avoient l'oeil sur la maison du roi, qui étoit rasibus.

Ganzer acht Tage wurde die Stadt, wehrlos seit dem letzten Aufruhr, angeschaut, dann endlich für den Sonntag, 30. Oct. 1468 der Angriff beschlossen. Dem ging aber vorher in der Nacht ein Ausfall der Männer von Franchimont, die entschlossen, ihr Leben hinzugeben, um das Vaterland von dem gefährlichsten Feinde, von einem Freund ohne Treu und Glauben zu befreien. »Et fut leur conclusion que par les trous de leurs murailles, qui étoient sur le derrière du logis du duc de Bourgogne, ils sailliroient tous les meilleurs qu'ils eussent, et avoient pour guide l'hôte de la maison où étoit logé le roi, et aussi l'hôte de la maison où été logé le duc. Et comme ils avoient conclu, saillirent ces 600 hommes de Franchimont par les brèches de leurs murailles, et crois qu'il n'étoit point encore 10 heures du soir: et attrapèrent la plupart des écoutes, et les tuèrent, et s'ils eussent tiré tout droit, sans eux faire ouïr, sans difficulté ils eussent tué ces deux princes, couchés sur leurs lits. Derrière l'hôtel du duc de Bourgogne y avoit un pavillon, où étoit logé le duc d'Alençon et monseigneur de Craon avec lui: ils s'y arrêtèrent un peu, et donnèrent des coups de piques au travers, et tuèrent quelque valet de chambre. Il en sortit bruit à l'armée, qui fut occasion que quelque peu de gens s'armèrent, au moins aucuns se mirent debout. Ils laissèrent ces pavillons, et vinrent tout droit aux deux maisons du roi et du duc de Bourgogne. La grange, où le duc avoit mis trois cents hommes-d'armes, étoit rasibus desdites maisons, où ils s'amusèrent, et à grands coups de piques donnèrent par ces trous qui avoient été faits pour saillir.

»Tous ces gentilshommes s'étoient desarmés, n'avoit pas deux heures, pour eux rafraîchir pour l'assaut du lendemain, et ainsi les trouvèrent tous, ou peu s'en falloit, désarmés: toutefois aucuns avoient jeté leurs cuirasses sur eux, pour le bruit qu'ils avoient ouï au pavillon de monseigneur d'Alençon, et combattoient iceux à eux par ces trous et à l'huis, qui fut totalement la sauveté de ces deux grands princes: car ce délai donna espace à plusieurs gens de soi armer et de saillir en la rue. J'étois couché en la chambre du duc de Bourgogne

(qui étoit bien petite) et deux gentilshommes, qui étoient de sa chambre, et au-dessus y avoit douze archers seulement, qui faisoient le guet, et étoient en habillements et jouoient aux dés. Son grand guet étoit loin de lui, et vers la porte de la ville. En effet, l'hôte de sa maison attira une bande de ces Liègeois, et vint assaillir sa maison, où le duc étoit dedans, et fut tout ceci si soudain, qu'à grande peine pûmes nous mettre au duc sa cuirasse sur lui, et une salade en la tête, et incontinent descendimes le degré, pour cuider saillir en la rue. Nous trouvâmes nos archers empêchés à défendre l'huis et les fenêtres contre les Liègeois, et y avoit un merveilleux cri en la rue, les uns, Vive le roi, les autres, Vive Bourgogne, et les autres, Vive le roi, tuez: et fûmes l'espace de plus de deux patenostres, avant que ces archers puissent saillir de la maison, et nous avec eux. Et dès que nous fûmes hors de la maison, avec deux ou trois torches, en trouvâmes aucunes autres, et vîmes gens qui se combattoient tout à l'environ de nous; mais peu dura, car il sailloit gens de tous côtés, venans au logis du duc. Le premier homme des leurs, qui fut tué, fut l'hôte du duc, lequel ne mourut pas si tôt, et l'ouïs parler: ils furent tous morts, ou bien peu s'en fallut.

»Aussi bien assaillirent la maison du roi, et entra son hôte dedans, et y fut tué par les Ecossois, qui se montrèrent bien bonnes gens: car ils ne bougèrent du pied de leur maître, et tirèrent largement flèches, dont ils blessèrent plus de Bourguignons que de Liègeois. Ceux des Liègeois qui étoient ordonnés à saillir par la porte, saillirent, mais ils trouvèrent largement gens au guet, qui jà s'étoient assemblés, qui tôt les reboutèrent, et ne se montrèrent pas si âpres que les autres. Dès que ces gens furent ainsi reboutés, le roi et le duc parlèrent ensemble, et pour ce qu'on voyoit beaucoup de gens morts, ils eusent doute que ce ne fussent des leurs: toutefois peu si en trouva, mais de blessés beaucoup. Chacun de ces deux seigneurs se retira en son logis, très-ébahi de cette hardie entreprise, et tôt se mirent en conseil, à savoir qu'il seroit à faire le lendemain, touchant cet assaut qui étoit délibéré.« Alsolchen Angriff

widerrieth der König, und stimmten ihm bei, in dem Schrecken der vergangenen Nacht, viele von des Herzogs Räthen, der aber meinte, es spreche der König einzig in der Absicht, der Feinde zu verschonen, ungezweifelt sei des Sturmes Erfolg, »mais que s'il plaisoit au roi aller à Namur, attendant que la ville fut prise; qu'il en étoit bien content, mais qu'il ne partiroit point de là jusqu'à ce qu'on vît l'issue de cette matière et ce qui en pourroit advenir. Cette réponse ne plut à nul qui fut présent, car chacun avoit eu peur de cette saillie. Au roi fut faite la réponse, non si grieve, mais le plus honnêtement que l'on pût. Il l'entendit sagement, et dit qu'il ne vouloit point aller à Namur, mais que le lendemain se trouveroit avec les autres. Mon advis est que s'il eût voulu s'en aller cette nuit, il l'eût bien fait: car il avoit cent archers de sa garde, et aucuns gentilshommes de sa maison, et près de là trois cents hommes-d'armes, mais sans nul doute, là où il y alloit de l'honneur, il n'eût point voulu être repris de couardise.«

Der Sturm ging vor sich. »Les trompettes du duc commencèrent à sonner, et les enseignes d'approcher la muraille. Le roi étoit emmi la rue, bien accompagné: car tous ces trois-cents hommes-d'armes y étoient, et sa garde, et aucuns seigneurs et gentilshommes de sa maison.« Schwacher Widerstand wurde geboten. »Le roi marchoit à loisir, car il voyoit bien qu'il n'y avoit nul qui resistât, et toute l'armée entra dedans par deux bouts, et crois qu'il y avoit 40,000 hommes.« Der König, von dem Herzog begleitet, ritt zum Palast, der Herzog vertiefte sich weiter in die Stadt, um vollständig seiner Eroberung sich zu versichern. »La cité prise et pillée environ le midi, retourna le duc au palais. Le roi avoit jà dîné, lequel montroit signe de grande joie de cette prise, et louoit fort le grand courage et hardiesse du duc, et entendoit bien qu'il lui seroit rapporté, et n'avoit en son coeur autre désir que s'en retourner en son royaume. Après le dîner le duc et lui se virent en grande chère, et si le roi avoit loué fort ses oeuvres en derrière, encore le loua-t-il mieux en sa présence, et y prenoit le duc plaisir,« was nicht ohne Wirkung

auf die vier oder fünf Tage darnach erfolgte Entlassung des Königs gewesen sein mag. Den vollständigsten Triumph hatte Karl über seinen Gegner errungen, indem er ihn nöthigte, das Volk zu bestreiten, so durch seine Künste verführt, er hatte ihm das feierlichste Versprechen, die bestehenden Verträge zu beachten, abgenommen, er hatte, einem befreundeten Prinzen den Besitz der Champagne verschaffend, die Niederlande zu unmittelbarer Verbindung mit Burgund gebracht.

Nicht lange, und er sollte sich überzeugen, wie leicht Verträge gebrochen werden. Des Königs Bruder ließ sich überreden, statt der Champagne die ferne Landschaft Guyenne anzunehmen, fühlte sich dort sehr bald beengt und umgarnt, nahm nochmals seine Zuflucht zu den erprobten Freunden von Burgund und Bretagne, und starb an Gift den 12. Mai 1472. Während der König sich beeilte, des Bruders Erbschaft einzuthun, erklärte der Herzog von Burgund durch Manifest vom 16. Jul. 1472, es sei des Königs von Frankreich Bruder nicht nur des Herzogthums Guyenne entsetzt worden, »mais aussi de sa vie, piteusement par poisons, maléfices, sortiléges et inventions diaboliques, ainsi que frère Jourdan Favre, dit de Vercors, religieux de l'ordre de S. Benoît, conseiller et aumônier de feu mondit seigneur de Guyenne, et Henri de la Roche, écuyer de cuisine d'icelui feu seigneur, l'ont en jugement connu et confessé au lieu de Bordeaux, pardevant l'archevêque dudit lieu, frère Roland le Croisce, inquisiteur de la foi, ancien docteur en théologie, maître Nicolas Dantis, bachelier en théologie, maître Jean de Blet, conseiller en la cour des grands jours de Bordeaux, à ce appelés, et présent messire Pierre seigneur de Morvillier, chevalier, ayant la garde des sceaux de la chancellerie de mondit seigneur de Guyenne, ... et plusieurs autres, en déclarant par leur déposition, confession et procès, avoir fait si détestable crime par l'ordonnance du roi, qui leur avoit donné et promis grands dons, états, offices et bénéfices, pour consommer cet exécrable parricide.« Der vernichtenden Anklage setzte Ludwig die Behauptung entgegen, daß in des Herzogs Auftrag ein Kaufmann Namens Hardy ihn zu vergiften

gesucht habe, und der Unglückliche, dessen Schuld von ferne nicht erwiesen, wurde geviertheilt, während von einer gesetzlichen Bestrafung der Mörder des Herzogs von Guyenne, wenngleich sie ihres Verbrechens geständig, nirgends Rede. Favre genannt Vercors wurde in seinem Gefängniß erdrosselt gefunden, den Mitschuldigen, der vielleicht weniger zu erzählen wußte, ließ man laufen.

In demselben Jahre, 1472, etwan im September, mag Commines die Unmöglichkeit eingesehen haben, ferner sein geheimes Einverständniß mit dem König von Frankreich zu verbergen. Er verließ den burgundischen Hof, um sofort in französische Dienste zu treten. Den Ausreißer zu bestrafen, verordnete Herzog Karl die Confiscation seiner Güter in Flandern und Hennegau, und dafür wurde er von dem neuen Gebieter entschädigt durch Verleihung des Fürstenthums Talmond, und der Herrschaften Olonne, Curzon, Châteaugautier, la Chaume und Berrye (Oct. 1472), sämtlich herrührend aus der an dem Hause Amboise verübten Spoliation. Diese Spoliation ist dermaßen bedeutend für die Sittengeschichte, für die Eigenthümlichkeiten Ludwigs XI., für seine Weise, die mächtigsten Unterthanen zu behandeln, für die Kenntniß des Charakters seines getreuen, an edeln Redensarten so reichen Commines, daß ich sie wohl in einiger Umständlichkeit behandeln muß. Die Amboise, eines der großen Häuser des alten Frankreich, besaßen neben dem Stammschloß, der wahrhaftigen Königspfalz Amboise an der Loire, in dem Garten des Reichs, in Touraine, die großen Herrschaften Chaumont, Montrichard, Bléré, Jalligny, ferner in Loudunois Berrye. Johann I. von Amboise lebte 1274. Von seinen Enkeln wurde der jüngere, Hugo, der Stammvater der Linie in Chaumont, indessen der ältere Chevreuse und Maurepas erheurathete, Güter, die sein Sohn, Ingelger I., veräußern mußte, nachdem er in der Schlacht bei Poitiers in Gefangenschaft gerathen und auf Lösegeld gesetzt worden. Den Schaden ersetzte indessen reichlich seine Vermählung mit Isabelle von Thouars, die jüngere Tochter Ludwigs, des Vicomte von Thouars. In dem Rechte dieser seiner Mutter hat Peter II. von Amboise um 1398 die Regierung der Vicomté Thouars angetreten, ungezweifelt die glänzendste und ausgedehnteste feudale Herrlichkeit in dem

ganzen feudalen Europa. Von ihrem Lehenhofe hingen 20 Baronien, 25—30 Castellaneien, mehr denn 3000 Ritterlehen ab, und über 20 oder 25 namhafte Abteien, Priorate und Collegiatstifte ungerechnet, übte sie alle den Fundatoren gewöhnlich zustehende Rechte. Sein ganzes Besitzthum hat Peter, »prudent, sage et discret, riche et puissant en meubles, en l'estimation de 50 mil écus et plus«, nachdem er in zwei Ehen kinderlos geblieben, einen Bruderssohn hinterlassen.

Dieser, Ludwig von Amboise, Vicomte von Thouars, Prinz von Talmond, Graf von Benon, Herr auf Amboise, Montrichard, Bléré, Château-Gaultier, Brain, Curson, Brandois, Olonne, Ré (die Insel), Marans, Berrie, Mauléon, la Chaume, la Chaise-le-vicomte, Gamaches, in der Picardie, konnte demnach füglich als der reichste unter den Baronen Frankreichs gelten: zu seinen Gütern, die jährlich ihre 20—24,000 Livres abwarfen, hatte er mit seiner Hausfrau, Maria von Rieux, 8000 Schilde bar, und eine Jahresrente von 2000 Livres erheurathet. In sothaner Ehe gewann er aber lediglich drei Töchter, von denen die älteste, Franzisca, dem Prinzen von Bretagne, nachmaligen Herzog Peter II. zugesagt, als K. Karls VII. allgewaltiger Günstling, Georg von la Trémouille, sich beigehen ließ, für seinen Sohn Ludwig die reiche Erbin zu freien. Seine mehrmals erneuerten Anträge fanden eine kühle Aufnahme, gelegentlich einer Unterredung bei Parthenay stellte er den letzten Versuch der Güte an, und als dieser ebenfalls erfolglos, ließ er den unvorsichtigen Gegner greifen, und mit Ketten belastet nach Poitiers, zu enger Haft in der Burg bringen. Das Parlament, damals in Poitiers weilend, bedurfte kaum eines Winkes, um die Rache des Günstlings zu vervollständigen. Durch Spruch vom 8. Mai 1431 wurde Amboise des Todes schuldig befunden, sein Eigenthum confiscirt, „als eines Majestätsverbrechers, der getrachtet habe, der Person des Königs sich zu bemächtigen, indem er den Herrn von la Trémouille, den Reichsverweser, fahnden, und auf diese Weise der höchsten Gewalt sich bemeistern wollen. Aus bewegenden Gründen habe jedoch der König geruhet, die Todesstrafe zu erlassen". Volle drei Jahre

und darüber, von diesem Urtheilsspruche an gerechnet, mußte Ludwig im Kerker aushalten, dann erbat die Königin Maria seine Freiheit und die Rückgabe seiner Güter, Sept. 1434, nur daß er genöthigt, Talmond, Château-Gaultier, Olonne, Brain und Brandois aus den Händen königlicher Günstlinge zu lösen, worauf er dann durch Patent vom Januar 1437 auch in sothaner Güter Besitz eingewiesen wurde. Bei dieser Gelegenheit erklärte zugleich Karl VII. in gehöriger Form Rechtens, daß weder gegen seine Person, noch gegen den Staat der Vicomte sich vergangen habe, und daß die über ihn verhängte, aller gesetzlichen Formen entbehrende Confiscation lediglich einiger Ränkeschmiede Werk, welches Bekenntniß jedoch den König nicht abhielt, das herrliche Amboise für sich zu behalten. Es blieb Domaine, und weder Ludwig, noch seine Erben fanden es gerathen, ihre Ansprüche zu dem Besitze des Stammhauses geltend zu machen.

Seiner Familie wiedergegeben, verheurathete der Vicomte, laut der frühern Verabredung, unter ausdrücklicher Bewilligung des Königs, seine älteste Tochter an den Herzog Peter von Bretagne, die andere an den Grafen Wilhelm von Tancarville, die jüngste, Margaretha, an den Sohn des Mannes, welcher das schwere Ungemach ihm bereitet hatte, an Ludwig I. von la Trémouille. Aller äußern Sorgen ledig, unbeschäftigt, suchte Amboise die drückende Langeweile durch kostspielige und thörichte Zerstreuungen, durch eine Reihe von Ausschweifungen zu verscheuchen, daher endlich seine älteste Tochter sich veranlaßt sah, vor dem Parlament die Interdiction des Verschwenders zu beantragen (4. Nov. 1454). Der Gerichtshof, in hergebrachtem Servilismus für vornehme und mächtige Quärulanten, steckte, der Herzogin von Bretagne und dem Vicomte von Thouars gegenüber, ganz eigentlich zwischen Thüre und Angel. Die Sache wurde möglichst hingehalten, dann endlich, 16. Jan. 1457, den Parteien aufgegeben, sich in die Hauptsache einzulassen, dem Vicomte aber provisionell jede Veräußerung untersagt, gleichwie er gehalten sein sollte, für Contracte und Verträge jedesmal die Genehmigung des Präsidenten zu begehren. Des großen Barons Ruf möglichst zu schonen, durfte sogar diese vorläufige Interdiction in den Beschluß

nicht aufgenommen werden. Am 22. September 1457 starb der Herzog von Bretagne, und die junge Wittwe, die er, laut seiner Versicherung zurückließ, wie er sie empfangen, beschäftigte sich ungleich lebhafter mit dem Himmel, als mit der angeregten Interdiction, nur daß sie durch ihre Sachwalter die Termine einhalten, die Formen retten ließ. In solcher Lage fand bei seiner Thronbesteigung Ludwig XI. den Proceß, und sofort ließ er den Vicomte wissen, wie er nicht ungeneigt sei, die ganze Verwicklung zu lösen. Die Größe des dafür verlangten Opfers, die in Aussicht gestellte Abtretung der Vicomté Thouars, machte dem thörichten Manne wenig Sorge, im Gegentheil eilte er nach Tours, dem König aufzuwarten, und bei dieser Gelegenheit dessen Willensmeinung vollends zu vernehmen. Aber Ludwig XI. enthielt sich jeder bestimmten Aeußerung, und sprach nur gelegentlich von seinem Wunsche, die verwittwete Herzogin von Bretagne für seinen Schwager, den Herzog Philipp von Savoyen zu freien. In der freudigsten Bereitwilligkeit bot hierzu der Vater seine Vermittlung an und sie wurde um so eher beliebt, je zuverlässigere Kunde der König von dem unbezwinglichen Widerwillen der Wittwe für eine anderweitige Vermählung hatte. Also wurde Amboise nach Redon beschieden, daselbst mit dem König zusammenzutreffen; die dem Hause Rieux zuständige Burg Rochefort, wo eben die Herzogin, in Gesellschaft ihrer Mutter sich aufhielt, ist von Redon höchstens 4 Wegstunden entlegen.

Vernehmend, was ihr zugedacht, erhob sich Franzisca, von ihrer Mutter begleitet, zur Schloßkirche, um vor dem Altar sich niederbeugend, das Gelübde ewiger Keuschheit darzubringen. Hiervon gelangte die Nachricht zeitig nach Redon, und wurde sie von dem König mit allen Zeichen des tiefsten Unwillens aufgenommen. »Monsieur de Thouars,« äußerte er gegen den Vicomte, »vous ne voulez rien faire pour moi, je le vois bien, nous ne serons pas toujours en Bretagne, je vous retrouverai en France: vous vous entendez avec votre fille,« eine Interpellation, welche der Vicomte, zu des Königs Füßen niedersinkend, nur durch einen Strom von Thränen zu beantworten wußte. Arbel, sein Schildträger, wagte einige Worte, dem Rathlosen zu Gute, da

faßte der König den treuen Diener an der Kehle, und drohte, in dem Meer ihn zu ersäufen, als woran, fügte er hinzu, niemand ihn verhindern könne. Zitternd und bebend ob eines solchen Herganges, trat der Vicomte ohne Säumen die Fahrt gen Rochefort an, zu welcher die Herren von Montauban und Beauvau ihm als Begleiter beigegeben, und hat er, zu seiner Tochter gelangt, Alles, was die Furcht vor des Königs Zorn ihm eingeben konnte, vorgebracht, um ihre Abneigung für die projectirte Vermählung zu besiegen, sogar sich erboten, seine sämtlichen Güter ihr abzutreten, vorausgesetzt, daß sein Willen geschehe. Wie aber Ueberredung, Schmeicheleien, Verheißung gleich erfolglos blieben, da ergab der abgewiesene Brautwerber sich grenzenlosem Ingrimm, er bediente sich der härtesten Ausdrücke, und drohte, die Ungehorsame bei dem Schopf zu fassen, und also sie dem König vorzuführen, während Franzisca in den mildesten Wendungen ihm zu verstehen gab, daß sie, der väterlichen Gewalt entwachsen, schlechterdings nichts mit dem König zu verhandeln habe. Den Worten die That hinzufügend, begab sie sich zur Stunde nach Nantes, wo sie größere Sicherheit zu finden hoffen konnte. Auch dahin sie zu verfolgen, beabsichtigte der Vicomte, aber die Schiffe, mittels deren er eine Entführung zu bewerkstelligen vermeinte, wurden durch plötzlich eingetretenen Frost zur Unbeweglichkeit verurtheilt, und am andern Morgen bewaffnete sich, der Herzogin zu Schutz, die gesamte Bürgerschaft, als welche in den zu Eis erstarrten Fluthen der Loire, es war im November, einen Ausspruch des Himmels zu finden glaubte. Die Verzweiflung im Herzen, kehrte der Vicomte nach Hof zurück. Abermals trafen ihn die härtesten Vorwürfe, und jetzt zumal hielt er sich für verloren, als unerwartet der Amtmann von Sens ihm eröffnete, wie er mit seiner Vicomté dem König ein höchst angenehmes Geschenk machen würde. Froh, so wohlfeilen Kaufes den Frieden haben zu können, erwiederte der beängstigte Mann: »Je ne sais si je fais bien ou mal, mais si j'avois trois terres semblables à celle de Thouars, je les donnerois toutes au roi.« Sofort wurde er beim Worte gefaßt, und am 25. Januar 1461 (1462) die Schenkungsurkunde von einem Notarius von Nantes

aufgenommen, unter der Clausel zwar, daß die Geburt eines männlichen Erben — der Vicomte war seit Kurzem eine zweite Ehe eingegangen mit Nicoletta von Chambes-Monsoreau — die Schenkung brechen würde, daneben stipulirte sich der Cedent, außer dem Genusse für seine Lebtage, eine Leibrente von 4000 Livres. Das Instrument war nicht sobald zu Stande gebracht, und der König gelangte zu der Ueberzeugung, daß alsolche Verhandlung, von wegen der über den Vicomte verhängten Interdiction, an unheilbarer Nichtigkeit leide. Abhülfe wurde gesucht und bald gefunden. Das Parlament hatte die Interdiction angeordnet, es reichte demnach hin, dieser Behörde die weitere Erkenntniß zu entziehen, und ihr das Grand-conseil, den königlichen Cabinetsrath zu substituiren. Vergeblich opponirte die Herzogin solchem Beginnen, ihr Procurator, Johann de la Mothe, wurde wegen der eingelegten Protestation in das Gefängniß geschickt, und ein Spruch des Grand-conseil, Saumur, 5. Sept. 1462, cassirte das Verfahren des Parlaments, absonderlich die Interdiction, wie unerheblich auch immer die Einwendungen, dem Klaglibell der Herzogin entgegengesetzt, erscheinen mochten.

Ein Spieler von Profession, heißt es in besagtem Libell, gefällt sich der Vicomte gleich sehr in zuchtloser Rede und in dem Verkehr mit zuchtlosen Frauenspersonen, deren er immer einige, in männlicher Tracht zwar, um sich haben muß. Aus Eifersucht um ein solches Geschöpf schlug er einstens seinen Hofjunker, den Simon de Vellourd, dergestalten, daß der Aermste des Todes, eine Missethat, so dem Frevler Hals und Gut kosten konnte, hätte er nicht, dem Erschlagenen zu einem Seelgeräthe, eine Jahresrente von 60 Livres gestiftet, auch an Gerichtskosten mehr denn 6000 Livres bar bezahlt. Peter von Plantis, Ritter, hat, es sind jetzt 12 Jahre, einen gewissen Theobald von Aubigny bei ihm eingeführt, und entbrannte Beklagter alsbald in Liebe zu Theobalds Ehefrau, Johanna de la Perrine, dergestalten, daß er sie nicht mehr von sich lassen wollte, sondern sie öffentlich, Angesichts der Vicomtesse und der Unterthanen, als sein Kebsweib hält. Besagte Johanna hat auch ihre Schwestern, Maria und Margaretha, diese an Johann von Maugé verheurathet, ver-

schrieben, und friedlich theilen die drei sich in den Besitz des kindisch gewordenen Mannes. Mit allen dreien, namentlich auch mit der Margaretha, hat er Kinder gezeugt. Den complicirten Ehebruch mußte, wie leicht zu erachten, die vernachlässigte Gemahlin am schmerzlichsten empfinden.

»Il a tenu à sa femme plusieurs étranges et vigoureux termes, l'a vitupérée, blâmée et battue et la tenoit comme prisonnière au châtel de Thouars, en la subjection desdites femmes, sans parler ni fréquenter avec quelque personne de sa maison ou étrangère; défendu à tous ses gens et serviteurs parler avec elle, ni lui administrer aucune chose sans son ordonnance ou desdites femmes; l'a séparée de son lit et de sa table, et lui a fait tous les déplaisirs l'espace de trois ou quatre ans; a souffert lesdites folles femmes lui dire injures et opprobres, et la menacer, qu'elle fut contrainte pour s'en parer, de s'en aller vers lesdits duc et duchesse sa fille, doutant avoir pis de sa personne par le mauvais vouloir desdites femmes et Thibaut.« Ganz anders hingegen, hieß es, verhalte er sich in Ansehung dieser unartigen Weibsleute.

»Mais dit-on communément qu'elles le faisoient rire et pleurer quand bon leur sembloit, et du tout à leur appétit se gouvernoit. Les avoit grandement et merveilleusement habillées et vêtues de 30 ou 40 paires de robes, tant de draps de soie, que d'écarlate, jasoit ce que au temps qu'elles vinrent avec ledit vicomte, elles et leurs maris fussent pauvres, fort endettés et pauvrement habillés, sont aussi fourrées de belles riches pannes, comme martres, letices, gris, menu vair, agneaux fins de Romanie, et de toutes autres sortes de pannes que l'on pourroit avoir ni deviser; sont aussi garnies de beaux riches tissus, ferrés d'or, émaillés de toutes façons, qu'elles ont voulu et veulent demander; de chaînes d'or, d'agneaux garnis de diamans et rubis, de chapeaux et autres bagues et joyaux, garnis de grosses perles et riches pierreries, sont garnies de plusieurs belles tapisseries et de linge, langes et autres ustensiles d'hôtel sans nombre, et que esdites choses a mis plus de cinquante mille écus, et ce sans ce que ledit

Thibaut en a eu et exigé; et lequel a fait plusieurs acquets et édifices en maisons, étangs et moulins et autrement; et si tiennent en l'hôtel dudit vicomte chacun jour et à ses dépens grande quantité de gens lesdites folles femmes. Car chacune a damoiselles, femmes, varlets de chambre et autres jusqu'au nombre chacune de 7 à 8 personnes et aux gages d'icelui vicomte, sont logées chacune d'elles à part soy, tiennent leur état comme si étoient dames ou princesses; ont confesseur, médecin et matrones qui les visitent, tout aux gages dudit vicomte; ont chariot garni de grand nombre de moult beaux chevaux, et y en a 4 ou 5, dont le moindre seroit prisé 3 ou 400 écus, et y en a tel qui autrefois a coûté 1000 écus et l'autre 500, et pour servir audit chariot a ledit vicomte fait mettre un cheval qui par ladite duchesse lui avoit été donné, valant 4 à 500 écus, et le faisoient appeler en dérision d'elle.

»A mis aussi hors de son hôtel ledit vicomte plusieurs gens de bien et d'honneur, tant nobles que autres, qui grandement et honorablement le servoient, conduisoient son fait et entretenoient sesdites terres et seigneuries auparavant que lesdites filles et femmes et Thibaut fussent à ladite maison; et aussi tous ses anciens serviteurs et qui dès sa jeunesse l'avoient servi, dont la plupart sont morts en mendiant. Disoient aussi que au temps de la conquête faite par notre feu père du pays de Normandie, ledit vicomte fut mandé par notredit feu père, se disposa de partir, fit ses ordonnances, par lesquelles entr'autres choses il ordonna tous ses meubles, tant or, argent et joyaux être en la garde et commandement desdites Marguerite et Jeanne, et au cas qu'il n'en retourneroit, que tout leur demeurât, et le leur donna et laissa, et que dès lors lesdites folles femmes auroient eu administration de ses biens meubles, et les clefs des coffres où sont sa chevance et ses joyaux, et que de présent il se conduit de tout à l'appétit desdites folles femmes et desdits du Plantis, Thibaut d'Aubigny et Jehan Savary, qui sont gens de petite recommandation, et qui lui complaisent en ses délices; qu'ils lui

sont agréables, et desquels il ne sauroit avoir honneur et bon conseil, car ils n'ont en eux vertu d'honneur ni prudence; sont gens de très-mauvais conseil, et suffisans pour lui faire chose qu'ils ne lui sauroient réparer, le nourissans en mauvais et damnés propos, voulans le exhorter à désobéir à son souverain seigneur, ce qu'il n'a voulu, en lui disant par eux, que quand notre feu seigneur et père auroit entrepris de lui faire quelque déplaisir, qu'ils l'en garderoient bien qu'il ne fît chose qui ne fust bien à point, et qu'il avoit de bonnes places et forts châteaux pour obvier à sa puissance et soi garder de sa malice, qui ne sont pas langage de gens de bon conseil, ni qui aiment son profit et honneur. Avoit autrefois aussi ledit Savary été mis hors dudit hôtel pour certaines fautes par lui commises, dont lui et ledit vicomte sont en procès qui dure encore, et depuis au moyen desdites folles femmes a tant fait qu'il y est revenu, et entrepris d'avoir gouvernement et autorité envers icelui vicomte comme serviteur desdites folles femmes. Disoient aussi que pour ce que ladite Marguerite contre la volonté de Jean de Maugé, son mari, se tenoit avec ledit vicomte, ledit de Maugé a mû procès contr'elle, tant pardevant l'évêque de Poitiers, que le sénéchal de Poitou son lieutenant, afin d'avoir et attraire à soi sadite femme, et en haine d'iceux s'étoit sourd un aultre procès entre ledit de Maugé demandeur, en matière de gage de bataille, et ledit Thibaut d'Aubigny, pardevant le feu connétable, pour certain cas que ledit Maugé disoit avoir été commis par icelui Thibaut d'Aubigny, et que tous lesdits procés avoient été poursuivis par le vicomte à ses dépens, et y a dépensé cinq à six mil écus et plus, et tant contrarié ledit de Maugé par appellations faites à Paris, à Bordeaux et ailleurs, qu'il a convenu à icelui Maugé laisser tout et prendre appointement avec le vicomte, qui lui bailla pour soi taire plus de 2000 écus à diverses fois, la capitainerie de Brandois et plusieurs rentes à sa vie, valant plus de 100 écus d'or; et moyennant ce a toujours détenu et détient lesdites folles femmes. En outre pour l'esclandre le feu

patriarche d'Antioche évêque de Poitiers fit prier et exhorter ledit vicomte de les mettre hors, et semblablement l'avoit fait feu Charpaignes, prédécesseur et évêque dudit Poitiers; et fit transporter lesdites folles femmes de Thouars, qui est sous Poitiers, à Talemont, qui est sous Luçon, auquel lieu de Talemont elles sont de présent, et elles et Thibaut ont ensorcelé ledit vicomte et souventes fois l'a dit ledit vicomte, et sont communément réputés sorciers, de male vie, dissolue, et au pays de Poitou et d'Anjou, où ils ont fréquenté et demeuré.«

Weiter beleuchtet die Denkschrift die unvermeidlichen Resultate einer solchen Wirthschaft, für welche die ordentlichen Einkünfte, die zum öftern, im Betrag von 20 und 30,000 Schilden, durch die Unterthanen dargebrachten freiwilligen Gaben, endlich die von K. Karl VII. zu wiederholten Malen bewilligten, auf die tailles und aides in des Vicomte Gebiet angewiesenen Unterstützungen, im Betrage von 20, ja 30,000 Livres, unmöglich ausreichen konnten. Das wird durch eine endlose Reihe von Veräußerungen bewiesen, und stehen in dem Verzeichnisse oben an die Baronie la Chaise-le-vicomte und die Herrschaft Diron, jene, eines Einkommens von 800 Livres, um 9000 goldne Schilde, diese, deren jährlicher Ertrag zwischen 3 und 4000 Livres schwankend, um 7000 Schilde verkauft, wogegen der Graf von Tancarville, für die an ihn überlassene Baronie Montrichard, jährlich 5 bis 600 Livres abwerfend, 12,000 Livres bezahlte. Einer natürlichen während der Ehe erzeugten Tochter gab der Vicomte bei ihrer Verheurathung zur Mitgift 400 Schilde bar, eine Rente von 50 Livres, und die Hauptmannschaft Diron, so über 50 Livres abwirft, einer andern 300 Schilde samt einer Rente von 60 Livres, einer Beischläferin, die er Gelegenheit fand, an Mann zu bringen, 200 Schilde und eine Rente von 60 Livres. Die Schlösser zu Thouars, Mauléon, Loué, Brandois und Curson hat er dergestalten verwahrloset und verfallen lassen, daß in den vorigen Stand sie zu setzen, 100,000 Schilde nicht hinreichen sollten. In der gleichen Fahrlässigkeit hat er auch die Insel Ré durch die Engländer ausplündern, und oben darauf die verarmten Einwohner um 8000 Schilde brandschatzen lassen, u. s. w.

Dem Machtspruche des Grand-conseil folgten rasch auf einander die weitern, zwischen dem König und dem Vicomte verabredeten Verhandlungen. Am 25. Sept. 1462 verkaufte dieser an den König durch Notarial-Instrument die Vicomté Thouars, Mauléon und Berrie, um die Summe von 100,000 Schilden, binnen 8 Tagen zahlbar; in Ansehung der übrigen Bedingungen war der Vertrag jenem vom 25. Januar 1462 gleichlautend. Einige Tage später fand sich Bérard, der Schatzmeister, bei dem Vicomte ein, und zählte ihm 10,000 Schilde dar, gegen Quittung, auf die volle Summe von 100,000 Schilden lautend. Wiederum protestirte die Herzogin von Bretagne, ohne doch mit ihren Einreden irgend Gehör zu finden, vielleicht auch finden zu wollen, denn mehr und mehr von der Eitelkeit alles menschlichen Treibens durchdrungen, trat sie durch Instrument vom 24. Febr. 1468 ihre Erbrechte und Ansprüche insgesamt an ihren Neffen, Ludwig II. von la Trémouille, den ältesten Sohn ihrer Schwester Margaretha ab, dann nahm sie den Schleier in dem Kloster der Drei Marien zu Boudon, bei Vannes, Karmelitenordens. Sie starb in dem durch ihre Freigebigkeit entstandenen Kloster Couet, bei Nantes, den 4. Oct. 1485, und fand, zwei Jahrhunderte später, ihren eigenen Biographen: Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne, fondatrice des Carmélites, par M. l'abbé Barrin. Bruxelles, 1704, in 12°.

Am 28. Februar 1469 (1470?) war Ludwig von Amboise auf der Burg zu Thouars verstorben. Sofort erhielt Jacob von Beaumont-Bressuire von dem König Befehl, besagte Burg einzunehmen, und sie sorgfältig der Wittwe des Verstorbenen [1]), seiner Schwiegermutter, den la Trémouille und ihren Adhärenten zu verschließen. Beaumont vollzog pünktlich seinen Auftrag, ließ Geräthschaften und Urkunden verzeichnen und nahm Besitz von der Vicomté und von allem übrigen Eigenthum des Vicomte, wiewohl dessen in dem Verkaufsinstrument von ferne nicht

---

1) Damit alle Art von Schmach das Haus Amboise treffe, wurde Nicoletta von Chambes später des Herzogs von Guyenne Maitresse, und hat sie dem Buhlen zwei Töchter geboren, mit ihm auch die vergiftete, beiden tödtliche Pfirsche getheilt.

gedacht. Das scheint ganz besonders in dem Interesse Philipps von Commines geschehen zu sein, als welcher nur eben in des Königs Dienst aufgenommen, von wegen früherer Beziehungen eine reichliche Belohnung zu erwarten hatte, und sie nicht passender, denn in dem Schiffbruche des Hauses Amboise finden konnte, zumal dessen Vermählung mit Helena von Chambes, von welcher der Ankauf der bei der Vicomté Thouars lehnrührigen Baronie Argenton die Folge sein sollte (27. Januar 1473, um 30,000 goldne Schilde, à 27 Sols 6 Den.), bereits eingeleitet. Deshalb ließ Ludwig XI. sich nicht lange drängen, um auf fremde Kosten seine Freigebigkeit zu bezeigen. In der Schenkungsurkunde, Amboise, Oct. 1472, sagt er: »Savoir faisons à tous présens et à venir: que comme notre amé et féal conseiller et chambellan Philippe de Comines, chevalier, seigneur de Revestures [1]), démontrant sa grande et ferme loyauté, et la singulière amour qu'il a eue et a envers nous, se soit dès son jeune âge disposé à nous servir, honorer, obéir, comme bon, vrai et loyal sujet doit son souverain seigneur, et nonobstant les troubles et divisions qui ont été, et les lieux où il a conversé, qui par aucun temps nous ont été, et encore sont contraires, rebelles et désobéissans, toujours ait gardé envers nous vraie et loyale fermeté de courage, et mêmement en notre grande et extrême nécessité à la délivrance de notre personne, lors que étions entre les mains, et sous la puissance d'aucuns de nosdits rebelles et désobéissans, qui s'étoient déclarés contre nous comme nos ennemis, et en danger d'être illec détenus [2]), notredit conseiller et chambellan, sans crainte du danger qui lui en pouvoit alors venir, *nous advertit de tout ce qu'il pouvoit* pour notre bien, et tellement s'employa, que par son moyen et aide nous saillîmes hors des mains de nos dits rebelles et désobéissans, et en plusieurs autres manières nous a fait et continue de faire chacun jour plusieurs grands, louables et recommandables

---

1) Es ist die Herrschaft Ruyschuere, in Flandern, Castellanei Cassel, gemeint.
2) Zu Péronne, 1468.

services, et au dernier a mis et exposé sa vie en aventure pour nous, et sans crainte ni considération du danger de sa personne, ni d'autre chose quelconque, a abandonné et perdu tous ses biens meubles et immeubles, chevances et héritages, terres et seigneuries pour nous venir servir, et à présent nous sert continuellement à l'entour de notre personne au fait de nos guerres, et autrement en plusieurs manières, en très-grande cure, loyauté et diligence .... Pour les causes dessusdites et plusieurs autres à ce nous mouvans ... donnons audit Philippe de Comines pour lui, ses hoirs, successeurs et ayans causes, les principautés de Talmont, baronnies, châteaux et châtellenies, terres et seigneuries Olonne, Curzon, Châteaugaultier et la Chaulme, assises en nostre pays de Poitou, aussi la terre et seigneurie, châtel et châtellenie de Berrie, assise au pays d'Anjou ... Et en avons cédé, quitté, transporté et délaissé audit Philippe de Comines, et les siens, tout tel droit que nous avons et avoir pouvons et qui nous peut compéter et appartenir èsdites terres et seigneuries, soit par confiscation et forfaiture dudit Louis d'Amboise, obligations, transports ou autrement, à quelque titre que se soit, sans rien y réserver ni retenir, fors seulement le ressort et souveraineté, et les foi et hommage.« Nachträglich, Dec. 1472, erklärte der König, daß auch die Herrschaften Brain und Brandois in der besagten Schenkung einbegriffen sein sollten.

Commines säumte nicht, die königlichen Gabebriefe dem Visa des Parlaments vorzulegen, es trat ihm aber Ludwig I. von la Trémouille, Namens seiner Kinder, opponirend entgegen, und scheint diese Opposition den Schlaukopf zu genauerer Prüfung der zwischen dem König und dem Vicomte von Thouars errichteten Verträge veranlaßt zu haben, gleichwie durch die Resultate dieser Prüfung zur Gewißheit erhoben wird, was bis dahin nur Vermuthung gewesen, daß Commines nämlich ganz besonders auf des Königs ehrloses Verfahren eingewirkt habe. Seine Habsucht zu befriedigen, mußte der Monarch, wiewohl der angebliche Kaufvertrag vom 25. Sept. 1462 auf Thouars, Mauléon und Berrie beschränkt, der Gesamtheit beinahe des Nach-

lasses von Amboise sich bemeistern, und letzlich, nachdem des la Trémouille Opposition den Günstling um die Unhaltbarkeit von allen der Hülflosigkeit eines geistesschwachen alten Mannes abgedrungenen Verträgen belehrt hatte, einen neuen Rechtsboden für die Ansprüche der Krone aufsuchen lassen. Commines erinnerte sich der Patente K. Karls VII., wodurch Ludwig von Amboise des ihm aufgebürdeten Majestätsverbrechens entledigt, und ermächtigt worden, seine älteste Tochter an den Herzog von Bretagne zu verheurathen, nachdem er seine vollständige Aussöhnung mit der Krone durch das Versprechen, nur mit des Königs Willen über die Hand seiner Erstgebornen zu verfügen, erkaufen müssen. Die Urkunde um die Begnadigung lag zu Thouars im Archiv, sie durfte nur bei Seite geschafft werden, und es bestand in voller Kraft die durch den Parlamentsspruch vom 8. Mai 1431 verhängte Confiscation, es blieb die Vicomté Thouars samt ihrem Zubehör in dem weitesten Sinne dieses Wortes der Krone einverleibt. Diese wichtige, bereits in dem Schenkungsbriefe vom Oct. 1472 ausgesprochene Entdeckung hat Commines dem König mitgetheilt, und forderte dieser in Folge dessen zu sich nach Forges den Sire de Beaumont, und die Justizbeamten von Thouars. Beaumont erschien in Begleitung von Ludwig Tindeau, dem Seneschalk, und von Robert Estival, dem königlichen Procurator, und vernahmen sie, in Beisein von Johann Chambon, Renat du Nohier, Philipp von Commines, und dem Marschall von Gié, aus des Königs Munde, daß er an dem Proceß mit den la Trémouille das höchste Interesse nehmend, sie, die Anwesenden, ohne Ausnahme, beauftragt haben wolle, in dem Archiv zu Thouars die etwan der Angelegenheit förderlichen Documente aufzusuchen. Die Commissarien ritten hinüber nach Thouars, und fanden nicht zwar im Archiv, sondern in dem Gemach, worin Ludwig von Amboise verschied, in einer sorgfältig verwahrten Lade den Gnadenbrief für den angeblichen Majestätsverbrecher, und die Genehmigung für die eheliche Verbindung mit dem Herzog von Bretagne. Beide Urkunden wollte Beaumont zu sich nehmen, aber Commines, in der Freude um den Fund aller Besinnung bar, riß sie ihm aus den Händen,

und warf sie in das Kaminfeuer, zugleich äußernd, das befehle der König. Sein Beginnen mißbilligte Chambon höchlich, und mit den Worten: »que diable est ceci? C'est mal fait, elles ne seront pas brûlées, il faut les porter au roi,« rettete er die gefährdeten Actenstücke aus den Flammen. Das ließ Commines, der mittlerweile einige Fassung gewonnen, sich gefallen, die Briefe wurden zu Candé dem König überliefert, und auf dessen Geheiß sofort verbrannt, nachdem vorher alle in das Geheimniß des Hergangs Eingeweihte sich eidlich verpflichten müssen, dasselbe zu bewahren. Darum konnte, wie einst das Gespräch auf den von seinem Vater zu Gunsten des Vicomte von Thouars ausgestellten Gnadenbrief fiel, scherzhaft und doch alles Ernstes Ludwig XI. versichern, es sei besagte Urkunde weder in der Luft, noch im Himmel, noch auf Erden zu finden.

Chambon erhielt auch von dem König, dem es jederzeit eine eigenthümliche Lust, Männer von Ehre in zweideutige Angelegenheiten zu verwickeln, den Auftrag, zu Paris, vor dem Parlament, den Proceß, und namentlich den Punkt wegen der vormaligen Confiscation zu betreiben. Vergeblich sträubte sich der Gewissenhafte, er mußte gehorchen, und fand es, bei dem Stand der Angelegenheit, nachdem das wichtigste Vertheidigungsmittel verschwunden, nicht allzu schwierig, das ihm aufgegebene Geschäft zu erledigen. Die Rechtsgültigkeit der einmal ausgesprochenen Confiscation wurde anerkannt, die Vicomté Thouars der Krone zum andernmal einverleibt, und Commines in dem Besitze des Fürstenthums Talmond samt mehren andern Gütern gehandhabt. Aber die weitern, an ihn verschenkten Güter Olonne, la Chaume, Curson, Brain und Brandois den Kindern von la Trémouille zuzusprechen (20. Jul. 1474), konnte selbst das Parlament sich nicht enthalten, daher Commines, der diese durch die Nachbarschaft mit Talmond ihm höchst wichtigen Besitzungen um jeden Preis zu haben wünschte, sich veranlaßt sah, nochmals die Intervention des Königs anzurufen. Als Tauschobjecte wurden den la Trémouille die Insel Ré, Marans, Mauléon und la Chaise-le-vicomte, dann die Städte Vierson und Issoudun in Berry geboten, von dem Vater jedoch, in dem Interesse seiner unmün-

digen Kinder, verworfen. Diese ließ der König aber wissen, daß sie, in jenem Widerspruche beharrend, nimmermehr auf Beförderung hoffen dürften, und die Drohung wirkte. Freunde von Commines, der Prévôt von Orléans und Souille übernahmen für das Tauschgeschäft die Curatel der Minderjährigen und sanctionirten nicht nur den Tausch, sondern gaben auch Vierson und Issoudun auf. Eine Reihe von Jahren noch überlebte der König dieser Schlußverhandlung, dann äußerten sich bei ihm Zeichen einer baldigen Auflösung, daß der Cardinal-Erzbischof von Tours, Elias von Bourdeilles, sich verpflichtet fühlte, den hohen Patienten an die kommende ernste Stunde zu mahnen, und zugleich an das wider Recht und Gewissen den la Trémouille entzogene Erbe. Es nahm aber den freimüthigen Zuspruch höchst ungnädig der Leidende auf, schon hatte er sich vorgesetzt, den unberufenen Bußprediger seinen Zorn empfinden zu lassen, da traten die krankhaften Zufälle in verdoppelter Heftigkeit ein, und sterbend erklärte der Monarch, alle die mit Ludwig von Amboise errichteten Verträge seien ihrer Natur nach fictif gewesen, und dürften also keine Folgen haben, dagegen gab er seinem Sohn und Nachfolger auf, Thouars und das übrige Gut den la Trémouille zurückzuerstatten, für Commines aber, der hierunter am mehrsten leiden würde, eine Entschädigung auszuwerfen. Dieser eine Punkt, obgleich bereits in der Schenkungsurkunde vom Oct. 1472 ausgesprochen, blieb allein unerledigt, indessen des Königs letzte Willensmeinung, wenn auch nur mündlich geäußert, heilig beobachtet wurde.

Ludwig XI. starb den 30. Aug. 1483, im September schon traten Ludwig II. von la Trémouille und seine Brüder auf, des Königs Gerechtigkeit anzurufen, und am 22. Sept. 1483 erließ Karl VIII. das Patent, wodurch alle mit Ludwig von Amboise oder mit Ludwig I. von la Trémouille errichteten Verträge, und die daraus hergeleiteten Beschlüsse und Erkenntnisse für null und nichtig erklärt, hingegen das Haus la Trémouille zu dem Besitze sämtlicher Güter, welche der verlebte König oder Commines aus Ludwigs von Amboise Nachlasse innegehabt, berufen. Gegen das vorschriftsmäßige entérinement dieses Patents legten Protest

ein die Frau von Beaujeu, Anna von Frankreich, der General-Procurator bei dem Parlament von Paris und Commines. Die Prinzessin, als welche durch des Vaters Schenkung die Vicomté Thouars besaß, kannte das eigentliche Sachverhältniß zu genau, um auf die Dauer einen fehlerhaften Besitztitel verfechten zu wollen. Sie ließ sich durch den Vertrag vom 5. Dec. 1483 die 17,000 goldne Schilde, so ihr königlicher Vater an Ludwig von Amboise bezahlt hatte, erstatten, und verzichtete ihrem Besitze und weitern Rechten. Hierauf gestützt, sprach der königliche Cabinetsrath, Amboise, 3. April 1484, denen von la Trémouille den provisionellen Besitz der Vicomté Thouars zu, gleichzeitig die petitorische Frage an das Parlament verweisend. Vor diesem Gerichtshofe mußte demnach abermals Commines sich einlassen, und stützte er seine Vertheidigung hauptsächlich auf den Umstand, daß Ludwigs von Amboise Güter confiscirt, der Krone zuerkannt, und niemalen restituirt worden seien; nebenbei bezog er sich auf die Beschlüsse, wodurch sein Besitz von dem Parlament gegen Ludwig I. von la Trémouille geschützt worden, wie nicht minder auf die mit dessen Kindern abgeschlossenen Verträge. Dafür mußte er den Vorwurf hören, daß er Karls VII. Gnadenbrief gestohlen habe. Als er ihn zurückzuweisen sich bemühte, wurde eine enquête vom Januar 1484 producirt, worin die Aussagen der Zeugen jener Auftritte in dem Sterbezimmer zu Thouars, und in dem königlichen Cabinet zu Candé, insbesondere die zuerst versuchte, dann bewerkstelligte Vernichtung des Gnadenbriefes protokollirt. Auch wurde authentische Abschrift des Briefes, welche ein bei der Ausfertigung beschäftigter Schreiber in Händen behalten, und jetzt ausgeliefert hatte, vorgelegt, und solchen erdrückenden Beweisen und denen aus ihnen hergeleiteten Argumentationen mußte Commines nothwendig unterliegen. Der Spruch vom 22. März 1485 entsetzte ihn des Fürstenthums Talmond und der übrigen Güter, legte ihm die Erstattung der während seines widerrechtlichen Besitzes bezogenen Früchte auf. Die Opposition endlich des General-Procurators wurde durch contradictorisches Urtheil vom 5. Junius 1489 beseitigt, und hiermit das Haus la Trémouille in den Vollgenuß seiner Rechte wieder eingesetzt,

die letzte Spur des an dem schwachen Ludwig von Amboise geübten Frevels getilgt, mir aber ist es, wie ich hoffe, gelungen, eine gründliche Berichtigung der Urtheile um den Charakter eines Geschichtschreibers, welcher der Lieblingsschriftsteller Kaiser Karls V. geworden ist, herbeizuführen. Mag der Monarch immerhin demjenigen verziehen haben, der von der Zusammenkunft von Péronne, von dem Wendepunkt in dem Zwiste Karls des Kühnen mit Ludwig XI. an seinen Urgroßvater verrieth, aber den Historikern und Biographen unserer Zeit läßt es schlecht, wenn sie, einigen edelmüthigen Redensarten vertrauend, „von wahrer Hochachtung für die edele Gemüthsart desjenigen erfüllet werden,“ den sie als einen Fälscher, als einen Dieb brandmarken sollten.

Weitläuftig, doch, nach dem Geschmacke der Zeit, unter Weglassung alles Wesentlichen, wird in dem Panegyric de Loys de la Trimoille von jener Restitution gehandelt: statt leere Worte zu wiederholen, will ich einen Liebeshandel Ludwigs II. von la Trémouille in dessen eigenen Worten wiedergeben, er wird den vielen Trauergeschichten einen freundlichen Gegensatz darstellen. »Et en l'âge de dix-neuf ans prit accointance avec un jeune chevalier de l'âge de 23 ans, marié avec une fort belle dame étant en l'âge de 18 ans, lesquels je ne veux nommer. Et fut l'amour si grand entre ces deux jeunes seigneurs que le chevalier vouloit toujours être en la compagnie du jeune seigneur de la Trémouille, et souvent le menoit passer le temps en son château.

»Or advint un gracieux jour du mois de mai que ce jeune seigneur, étant en l'âge de 20 ans, pour récréer son esprit, des faits martiaux et belliqueux tant solliciteux, partit du château de ce chevalier, où il avoit été huit ou dix jours, et s'en alla aux champs pour le vol d'un milan; et comme ses serviteurs suivoient un cerf qui avoit pris vent, demeura seul près d'un vert bocage, assis en un tertre, au dessous duquel fluctuoit une claire et vive fontaine dont le ruisseau rutilant résonnoit en douceur accordée à l'harmonie naturelle et ramage de plusieurs petits oiseaux qui faisoient un fort doux bruit.

Auquel lieu ce jeune seigneur, pour ses serviteurs attendre, descendit de cheval, et lui assis sur la verte et riante verdure, comme il contemploit l'excellence de cette plaisante et améne situation, le soleil embellissant de ses clairs rayons ce tant amoureux et tranquille séjour, fut d'une claire et argentine nuée couvert, dedans laquelle le doux et gracieux vent Zéphirus amena une compagnie la plus plaisante qu'on sauroit par curiosité souhaiter, car toute propre étoit pour contenter tous les profonds et curieux désirs de l'amoureux esprit et du voluptueux corps: c'étoit la planète Vénus et sa suite, qui tous se trouvèrent autour du jeune seigneur de la Trémouille. Et premièrement arrivèrent les Heures du jour pédissèques du soleil, ornées et revêtues de odoriférantes fleurs, qui préparèrent et remplirent ce lieu de toutes les naturelles odeurs dont les sens peuvent être réjouis et émus à charnels plaisirs. Après vint en un chariot que menoient deux tigres, un jeune enfant, couvert sur le nud d'un habit de femme et couronné de lierre, qui tenoit en lesse Marsias le satire; et après lui venoient grande quantité de gens dansans et sautans, jouans, chantans et faisans tous gestes et contenances de gens joyeux et délibérés. On me dit qu'il avoit plusieurs et divers noms, et que aucuns le appeloient Bacchus, c'est-à-dire fureur de vin; les autres, Lyeus, c'est-à-dire trait, parce qu'on boit le vin à traits; les autres, Ignigena, c'est-à-dire engendrant chaleur; les autres, Planteur de raisins; les autres, Liber, parce que celui qui a bu croit être franc et libéré de tout le monde.

»Toute cette bande contentoit le sens du goût; après laquelle marchoit Pan avec sa siringue, Orphéus avec sa lyre, et Apollon avec sa harpe, lesquels conduisoient les nymphes et semi-déesses, qui sont les Néréides, déesses marines; Nayades, déesses des fleuves; Napées, déesses des fontaines, qu'on appele autrement Muses; les Dryades, déesses des bois; les Hamadryades, déesses des arbres; les Dréades, déesses des montagnes, et les Hymnides, déesses des prairies, lesquelles faisoient un doux bruit par chansons harmonieuses pour contenter le sens de l'ouïe.

»Finalement arriva la déesse Vénus en un chariot porté par six cygnes et douze colombes blancs comme neige, avec laquelle étoit Volupté, fille de Cupidon son fils, et de la belle Psiché. Cupidon se trouvoit assis sur le timon du chariot duquel il étoit conducteur, et avoit la face d'un jeune enfant de forme élégante, les cheveux dorés et pendants, le nez traité, la bouche petite, les lèvres de vermeille couleur, les joues rondes et vermeilles sans fard, les yeux verts et riants, les sourcils déliés, le front haut et le cou délicat et blanc. Il portoit ailes jointes aux épaules, ressemblants, pour la diversité de leurs couleurs, un monceau de fleurs arrosées de la rosée céleste. En l'une de ses mains tenoit un arc turquois, et de l'autre un nombre de sagettes et armes d'amours.

»Je ne saurois à la vérité parler de la beauté de Vénus sans quelque chose oublier: elle avoit le front haut et bien arrondi, l'arcure de ses sourcils bruns et bien tirés, les yeux verts et participants de céleste couleur d'un amoureux attrait et pénétrante splendeur, le nez de moyenne grandeur assis sur une ronde face, décorée de bouche riante à petites lèvres pourprées et un peu renversées, qui bien semonoient un amoureux baiser; elle avoit le menton fosseux, le cou cristallin, grossissant sur les épaules, les tétins petits à façon de pommettes et loin l'un de l'autre, assis sur un estomac de grande représentation, le corps grèle sur gros flancs, les bras longs et massés, les doigts longs, blanches et délicates mains, sa stature moyenne, son regard plaisant et attrayant, sa contenance bénigne et douce, humble et gracieux maintien, son port assez grave sans fierté, et tous ses gestes amoureux et plaisants. Son accoutrement du corps étoit un surcot de drap d'argent et velours vert sur une cotte de satin cramoisi, fimbrée de pierres précieuses de diverses sortes en les bords de la fente de sa robe par le devant; du haut jusques au bas étoient de fine orfévrerie à grenages à demie bosse de fin or, représentants aucuns tours d'amours; elle étoit ceinte d'une ceinture que les poëtes appelent ceston, laquelle lui fut au commencement donnée par Nature, à ce que sa trop dissolue

lasciveté fut retraite par propre vergogne et par l'autorité des lois de mariage. Ses longs, épais et blonds cheveux étoient richement tressés à petits lacs d'argent à manière de rets, distingués de perles orientales, topazes, saphirs, émeraudes et autres pierres fines avec housses d'or et de soie pendans par le derrière; et par le dessus portoit un petite chapelet de myrte, qui toujours est vert, et avec ce tenoit en l'une de ses mains un chapeau de roses blanches et vermeilles. Bref, si toute la variété et formosité de naturelle beauté, toutes grâces, accoutrements, et toute dignité féminine étoient ensemble en une femme, si ne pourroient-elles tenir lieu d'estime pareille à celle de la dame Vénus.

»A la queue et derrière étoient sur haquenées blanches trois damoiselles fort approchantes en beauté de leur dame Vénus, qu'on appeloit Grâces ou Charités. La première étoit nommée Pasiphéa, c'est-à-dire attrayant; la seconde Egialle, c'est-à-dire bien entretenant, et la tierce Euphrosine, qui est à dire servant les amants en amours. Ces trois damoiselles étoient échevelées et seulement couvertes de surcots de fine toile de Hollande, sans manches, sous lesquels on pouvoit voir tout le portrait de leurs plaisants corps. Il y en avoit deux autres, que Apuleius nomme Acoustumance et Tristesse, vêtues de robes, savoir est: Acoustumance d'un damas bleu, et l'autre de satin jaune, qu'on disoit être chambrières de la dame Vénus; et étoient montées sur deux mules.

»Le noble enfant de la Trémouille étoit couché à l'ombre des verdoyants arbres au-dessous de la fontaine, tenant sa main senestre sous sa tête, où il sommeilloit fort doucement; et après avoir été quelque peu regardé par dame Vénus, elle descendit du chariot et vint gracieusement baiser sa vermeille bouche, lui disant à voix basse, comme si elle eût peur de le réveiller: »»Parce que je me trouvai à ton naître, lorsque Titon étoit en son trône de Libra, avec mon ami le dieu Mars, je veux que quelque part que puisses aller, tu sois aimé des dames et damoiselles sans être d'aucune refusé.«« A ces paroles Cupidon prit son arc, et d'une de ses sagettes

dorées voulut navrer le coeur de ce jeune seigneur; mais soudain se réveilla, et voyant venir la sagette, ignorant dont elle procédoit, la recula d'une autre part avec le bras dextre, et fut fort ébahi; et comme il voulut parler à Vénus, elle disparut; Zéphirus la reprit en son argentine nuée, en sorte qu'on ne la vit plus; dont le jeune seigneur fut un peu troublé et entra en une vaine tristesse qui lui eût long-temps duré, ne fut que tous ses gens survinrent, lui apportans nouvelles certaines de son oiseau, qui s'étoit branché près de ce lieu, ou l'un des pages l'attendoit. Par quoi monta sur son cheval, et tirèrent tous ensemble au château dudit chevalier, dont ils étoient partis, en rêvant et pensant à part lui en Vénus et sa compagnie; desquelles pensées ne se put dépècher quand il voulut. Je crois que ce fut parce qu'il avoit touché du bras la sagette de Cupidon; or, pensez si elle fut entrée en son estomac comment il en étoit.

»Cupidon ne fut content de l'expulsion et rejet de sa sagette, et ne cessa jamais qu'il n'eut navré le noble coeur de ce jeune Louis de l'amour de son hôtesse, épouse dudit chevalier, laquelle étoit une des belles dames qu'on eût pu regarder. Et pour accomplir le tout à la requête de Vénus, Cupidon navra semblablement le coeur de cette jeune dame. Et fit ce choix Cupidon, voyant le grand amour social et compagnie loyale de ce jeune seigneur et dudit chevalier, qui se aimoient d'une si grande amitié sans aucune dissimulation que l'un ne pouvoit rien sans l'autre. Et dès ce que ladite dame eût été navrée par Cupidon, jour et nuit eut devant les yeux la formosité et bonnes grâces du seigneur de la Trémouille, et lui son excellente beauté, son humble maintien, gracieuse parole et honnête entretien. Or avoient-ils encore la vergogne de honnêteté devant les yeux: car la dame n'avoit oncques mis son coeur en autre que son époux, et le seigneur de la Trémouille n'avoit oncques employé son esprit, ni donné labeur à ses pensées en fait de voluptueux amours, mais seulement ès guerres, chasses, joûtes, tournois et autres passe-temps honnêtes. Et lui fut ce premier désir vénéreux fort étrange,

car sa pensée n'avoit sûreté et son courage n'étoit en paix, mais assailli d'assauts intérieurs tant de jour que de nuit, en sorte que son noble coeur ne pouvoit trouver patience. Encore n'étoit le seigneur de la Trémouille en si continuelle guerre que la dame, car il avoit plusieurs passe-temps qui lui pouvoient donner quelque oubliance; mais la pauvre dame (je dis pauvre d'amoureux confort et riche de toutes autres choses) demeuroit tout le long du jour en sa maison sans rien faire; au moyen de quoi les pensées croissoient immodérément au jardin de son coeur, en sorte que, avant que fussent trois jours passés, une pâleur de tristesse vint saisir son visage; ses yeux changèrent leur doux regard; ses jambes se débilitèrent; son repos n'avoit patience; soupirs et gémissements sailloient de son coeur; l'estomac, qui plus ne les pouvoit porter, les chassoit jusques à la bouche, qui en devint toute altérée, en sorte qu'elle fut contrainte de demeurer au lit malade, non de fièvre, mais d'une saine maladie et d'une santé languissante. Son époux la voulut conforter et y fit venir plusieurs médecins et des plus experts; mais il n'eussent pu connoître son mal au pouls ni à l'urine, ains à ses véhéments soupirs.

»Le jeune seigneur de la Trémouille se doutant de la qualité de son mal, à la raison de ce que puis peu de temps avoit connu que cette dame (les joyeuses compagnies abandonnées) s'étoit rendue toute solitaire pour mieux satisfaire à ses amoureux pensements, et que en parlant avec elle devant son mari ne pouvoit tenir propos et souvent changeoit couleur, attendit l'heure que les médecins s'en étoient allés et qu'elle étoit seule en sa chambre couchée sur un lit, où il alloit quand il vouloit, sans le danger de jalousie, pour la grande amitié que le chevalier avoit à lui. Et eux étans fors de danger de rapporteurs, en hardiesse de parler, lui dit: »»Madame, on m'a prestement fait savoir que étiez arrêtée de maladie dès le jour de hier, dont j'ai été fort déplaisant, parce que plustôt fusse venu vous visiter et donner quelque consolation, si je le pouvois bien faire; car il n'y a femme en ce monde pour laquelle je me voulusse plus employer.««

L'oeil et la parole de ce jeune seigneur (comme les premiers médecins) commencèrent à passer par toutes les artères et sens de son hôtesse, et pour la douceur qu'elle y trouva commença se réjouir et prendre quelque refrigèrement en sa véhémente fureur d'amours. Toutefois, surprise d'une louable vergogne, précogitant qu'elle ne pouvoit honnêtement aimer autre que son époux, pour en avoir délit charnel, différa de répondre et de manifester à son ami la grosse apostume pleine d'amoureux pensements qu'elle avoit sur son coeur; mais lui dit seulement qu'il n'y avoit au monde personnage qui la pût guérir fors lui (son mal bien connu); et en disant ces paroles, jeta sur la face de ce jeune seigneur un regard si pénétrant qu'il fut navré au coeur plus de devant et connut assurément qu'elle étoit amoureuse de lui. Pourtant ne lui fit autre réponse, fors que le médecin seroit trop heureux qui pourroit une si louable cure faire.

»Comme il lui vouloit déclarer le surplus de ses amoureux désirs, survinrent aucunes de ses damoiselles, qui les départirent; et se retira le seigneur de la Trémouille seul en sa chambre, où, embrasé de feu d'amours, commença à dire à tout par lui: »»O quel périlleux et merveilleux assaut! quel contagieux convit! quelle indéfensable tentation! quelle non-inexorable prière, et quel dur et invincible assaut m'a été livré par la parole et regard d'un femme! que dois-je faire? Amour me donne liberté d'accomplir mes plaisirs charnels à mon souhait, et honnêteté me le défend, disant que ce seroit trahison faite à son ami. Jeunesse me induit à volupté, et mon esprit à choses plus hautes et vertueuses; pitié me dit que je dois secourir celle qui languit pour amour de moi, et sévérité me défend de maculer la conjugale sainteté, et me commande que je garde ma chasteté à celle qui sera toute à moi et non à autre.«« Sur ces fantaisies, trop longues à réciter, ledit seigneur s'endormit en sa chambre.

»La dame, après le départ du seigneur de la Trémouille, fut pressée par ses damoiselles de prendre quelque réfection, ce qu'elle ne voulut lors faire, mais après avoir fait sortir

ceux et celles qui étoient près d'elle, commença à penser plus que jamais en ce jeune seigneur, et dire en son esprit: »»O Dieu immortel! de quel seigneur et personnage m'avez vous donnée l'accointance? il me semble que l'avez seulement fait pour être regardé et aimé, et que avez commandé à nature le pourtraire pour le chef d'oeuvre de sa subtile science! Où est la femme qui, contemplant l'excellence de sa beauté, ne fût de son amour surprise? Où est celle qui, connoissant son gracieux maintien, sa prouesse, son honnêteté, sa perfection corporelle et sacrée formosité, ne pensât être bien heureuse si elle pouvoit sa bienveillance acquérir? Où est la dame qui ne se dise bien fortunée d'être en sa tant requise grâce? Et je vois de l'autre part la beauté de mon époux, son bon traitement, sa fidelité, le grand amour que en révérence il me exhibe, son honnêteté, la fiance qu'il a en moi, l'énormité scandaleuse de la transgression de la foi conjugale, le déshonneur que je pourrois, pour autre aimer, acquérir, le danger d'un tel crime, la fureur de mes parents, et l'injure que je ferois à tout mon noble lignage. Toutes lesquelles choses sont par moi oubliées en la vue de ce jeune seigneur tant beau, tant bon, tant bénin, tant gracieux, tant amoureux et tant plein de bonnes grâces, et lequel je ne puis fuire pour le grand amour qui est entre lui et mon époux et leur journelle fréquentation. O Dieu éternel, que dois-je faire? je suis en l'eau jusques au menton, toute altérée, et ne puis boire; je suis à la table remplie de viandes exquises, criant à la faim; je suis au lit de repos, et le dormir m'est défendu; je suis ès trésors jusques aux oreilles, et je mendie pour vivre; j'ai feu d'amours de tous côtés, et la glace de honte et crainte me gele le coeur! O pauvre et désolée femme, que feras-tu, fors attendre, pour le seul reconfort de mes douleurs, que la mort tire cruellement de mon las coeur l'amoureux trait de Cupidon, et me frappe du sien mortellement.««

»Combien que cette visitation eût augmenté les passions amoureuses, non seulement du jeune seigneur de la Trémouille,

mais aussi de la dame, toutefois prirent-ils reconfort en leurs coeurs par le commencement de connoissance de leurs volontés, et s'étudièrent céler leurs désirs et dissimuler leurs intentions à tous autres, pour mieux parvenir au fruit d'amours; mais ne fut possible, parce qu'ils changeoient de contenance, de langage et de propos, et ne vouloient parler longuement ensemble en compagnie, comme avoient accoutumé, parce que souvent changeoient de couleur, et se déroboient à table et ailleurs plusieurs amoureux regards; dont se aperçut le chevalier, et y rèva quelque peu. Toutefois la grande amitié qu'il avoit au jeune seigneur de la Trémouille lui fit penser que le mourir seroit plutôt par lui choisi, que le vivre au pourchasser de tel déshonneur faire en sa maison, et en ôta sa fantaisie. Ce nonobstant, voyant maigrir le jeune seigneur de la Trémouille et devenir tout solitaire et pensif, lui demandoit souvent qu'il avoit et s'il étoit amoureux; ledit seigneur en rougissant lui disoit que non, et prenoit excuse sur quelque autre chose; mais sa contenance contrariant à sa parole le rendoit coupable.

»Au regard de la dame, elle languissoit et avoit une angoisse en son amoureux coeur si grande qu'elle en perdoit le boire, le manger et le dormir. Ses chansons étoient tournées en soupirs, ses joyeux propos en solitude de pensées, et ses ris en amoureuses larmes. Ledit seigneur étoit si pressé en son esprit qu'il eût bien voulu n'avoir ses amoureux pensements; et souvent délibéroit se retirer à la cour ou ailleurs; mais soudain par un seul regard de la dame en étoit diverti; aussi le chevalier le retenoit toujours, et sans lui ne pouvoit vivre. Et pource qu'il ne osoit si souvent parler à la dame qu'il avoit accoutumé, et que son amour lui avoit engendré soupçon et crainte de jalousie, lui écrivit une lettre.

»Cette lettre écrite de la main du seigneur de la Trémouille, portée à la dame par un de ses pages, duquel il avoit connu le bon esprit, fut par elle, en sa chambre, incontinent après son lever, sans aucuns témoins, reçue; et avant la lecture, pour obvier à tout soupçon, qui jà l'avoit rendu fort

craintive, dit au page: »»Mon ami, le bonjour soit donné à monseigneur votre maître! vous me recommandrez à sa bonne grâce, et lui direz que sa lettre vue, en aura bientôt réponse.«« Elle laissée par le page, alla ouïr la messe en la chapelle du château, en laquelle son époux et ledit seigneur l'attendoient pour avoir leur part de la dévotion; mais ne la virent à l'entrée et issue, à la raison de ce qu'elle, entrée en son oratoire par une fausse porte, par icelle même sortit et s'en alla renfermer en son cabinet, où elle fut jusques au dîner seule, non sans fantasier après cette lettre en notant chaque mot d'icelle; et pour y faire réponse conforme à sa volonté, prit encre, plume, et écrivit au seigneur de la Trémouille.

»La lettre de la dame fut tant heureuse qu'elle trouva messager secret qui la mit entre les mains du seigneur de la Trémouille: ce fut son page qui avoit porté la sienne à la dame; mais la lecture en fut piteuse, car il y eut en icelle lisant plus de larmes que de bonne prononciation; ses sens s'éloignoient de la raison, sa langue se troubloit, le corps trembloit, le coeur soupiroit et les jambes lui failloient, en sorte que lui contraint se jeter sur son lit de camp, fut longtemps sans parler; et le plus grand danger de son mal, c'étoit qu'il n'avoit à qui découvrir sa maladie. Le souper fut prêt, mais il perdit le souvenir de boire et manger. Ses pages attendoient son issue à la porte de sa chambre, pour le conduire, en salle avec torches, mais il ne pouvoit trouver le chemin, et jusques à donner quelque pensement au chevalier que mal lui alloit, mais non à la dame, qui bien se doutoit de sa maladie, procédant de sa lettre pleine de variété et mutation de vouloir; une partie lui donnoit espoir de jouissance, et l'autre le mettoit en désespoir. En lisant aucuns mots, pensoit bien faire tout ce que son amoureux désir voudroit, et en lisant autres, s'en trouvoit très fort éloigné, et par raisons si vives que le répliquer lui eût été honte, et le contredire déshonnête; parquoi demeuroit en langueur, qui est une angoisse d'amoureux coeur, laquelle ne peut céler son ennui et ne sait à qui le dire pour y trouver allégence; et bref, la mort lui

eût été plus propre à le guérir de ce mal que le remède trouver pour le médeciner, ainsi que bien lui sembloit, à voir la lettre de la dame.

»L'heure du souper passée, et su par les pages que la porte de la chambre de ce jeune seigneur étoit par le derrière fermée, le chevalier alla lui-même à la chambre, frappa à la porte. Est entendu par le seigneur, qui lui fait soudain ouverture, et le interroge de la cause de si longue demeure. En rougissant répondit qu'il s'étoit trouvé mal et ne vouloit souper. Toutefois, pressé par le chevalier, qui connoissoit à la rougeur de ses yeux qu'il avoit pleuré, s'en allèrent mettre à table, et la dame avec eux; laquelle empêchée de plusieurs et diverses pensées, rompit son honnête coutume de mettre en avant quelque bon propos, et passa le souper sans mot dire. Le jeune seigneur, tourmenté de ses affections du dedans, parloit aucunes fois, mais non à propos, qui donna connoissance au chevalier que son mal procédoit d'amours, et que amoureux étoit de sa femme; dont ne fit compte, mais interrompant toujours ses secrètes pensées de paroles joyeuses, s'efforçoit le jeter hors de cette amoureuse angoisse. La table levée et grâces dites, devisèrent ensemble demie heure seulement, contre leur coutume, qui étoit attendre minuit, et fut conduit le jeune seigneur par le chevalier et sa femme en sa chambre, où elle fut laissée; mais incontinent après congé pris de lui, par un secret et gracieux baiser, pour ôter toute suspicion, se retira en la chambre de son mari, et le jeune seigneur pour donner repos à la douleur qui tant le pressoit, se coucha, mais le dormir ne fut si long que la veillée.

»Or voyons-nous en quelle détresse étoient ces deux personnages pour trop aimer, dont le chevalier eut par conjectures quelque connoissance, car il étoit assez mondain et de grand esprit. Toutefois ne fit lors semblant; et après s'être couché près de sa femme, en lieu de dormir, se mit à deviser avec elle de ses jeunesses et bon tours qu'il avoit fait en amours avant son mariage, lui disant que c'étoit la plus grande peine du monde; et se doutoit que le seigneur de la Tré-

mouille le fut, mais ne savait de quel personnage, et ne le pouvoit imaginer ni penser, à la raison de ses perfections de nature, richesses et dons de grâce, et que la dame seroit heureuse qui de lui seroit par honneur aimée. »»Et si je savois,«« disoit le chevalier, »»en quelle dame il a mis son coeur, je laisserois le chemin de mon repos et prendrois celui de son labeur, car il le vaut.«« — »»Et si c'étoit de moi,«« dit la dame, »»que diriez vous?«« — »»Je dirois que vous valez bien de être aimée; mais je pense qu'il a si loyal coeur qu'il ne voudroit maculer notre lit pour chose du monde, et qu'il aimeroit mieux mourir que le faire, et aussi qu'il connoît et considére la perfection de vos vertus et l'arrêt d'amour qu'avez fait en moi. Et néanmoins, si par une passion de désir qui éveille les clairs entendements des hommes et femmes, étoit tombé en cet inconvénient, dont ne peut sortir sans mort, fors par la jouissance de vous, pourvu que Dieu n'y fut offensé, votre honneur maculé, et ma noblesse souillée, je y donnerois plutôt consentement que à sa mort. Je vous prie, ma mie, s'il est ainsi, qu'il ne me soit célé.«« — »»Je vous assure, mon ami,«« dit la dame, »»que c'est de moi; mais sachez que c'est d'un amour tant honnête qu'il aimeroit mieux mourir que de vous offenser, ni me donner reproche; et vous aime tant, comme il m'a dit, que l'amour qu'il a à vous combat à celui dont il me aime, qui est la principale cause du mal qu'il souffre, duquel mal, sans vous en mentir, je supporte partie sur mon coeur par pitié que ne lui puis ni dois secourir.««

»»Ma mie,«« répond le chevalier, »»nous trouverons moyens de lui donner allégence par ce que je vous dirai. Demain, après dîner, irai avec mes serviteurs en tel lieu, sans retourner jusques au lendemain. Cependant irez à sa chambre et lui porterez une lettre que je ferai, vous offrant par mon congé à sa merci. Si je ne vous connoissois sage, prudente et chaste, ne vous baillerois cette liberté, laquelle pourriez prendre; mais il me semble que autre moyen n'y a pour le guérir de son mal, duquel plusieurs jeunes seigneurs sont morts ou

tombés en quelque grande nécessité.«« En tenant ces propos, après aucuns honnêtes baisers, le chevalier s'endormit, mais non la dame, laquelle passa le reste de la nuit en larmes, qui lavèrent son coeur de l'infection de ses amoureux pensements, à la considération de la bonté et honnêteté de son époux, à sa douceur et bénignité, à l'amitié qu'il avoit au seigneur et à la grande confiance qu'il avoit à elle. Dont Cupidon fut vaincu par Chasteté, qui ôta le trait igné, et refrigéra la plaie de ce bon et salubre conseil. Le chevalier se leva matin, et d'un gracieux baiser par lui donné à son épouse, qui sur le matin s'étoit endormie, la réveilla, et lui renouvela en brèves paroles leur délibération de la nuit; et lui prêt de ses accoûtrements, se retira en la chambre de son secret, où il fit une brève épitre. Cependant le jeune seigneur de la Trémouille tout désolé des songes et fantasmes nocturnes, se leva, et la messe ouïe avec le chevalier et la dame, dînerent assez matin; le dîner fait, le chevalier dit au seigneur de la Trémouille qu'il vouloit aller à une sienne maison pour quelque affaire, et que le lendemain seroit de retour à dîner. Ledit seigneur pressa le chevalier de lui tenir compagnie, mais par honnête excuse l'en refusa.

»Or fut bientôt prêt le chevalier, et sa lettre baillée à son épouse, monta à cheval, accompagné de ses gens, pour aller où il avoit dit en présence dudit seigneur et de la dame. Lesquels hors du danger des serviteurs (qui souvent disent plus qu'ils ne savent), se retirent en la chambre de la dame, où elle toute honteuse lui demanda: »»Monsieur, comment vous est-il allé cette nuit?«« — »»Assez mal,«« dit-il, »»car je l'ai passée en soupirs, fantaisies et songes merveilleux.«« — »»Et je l'ai accompagnée,«« dit la dame, »»de larmes et pleurs, car mon mari connoissant notre amour, m'en a bien avant parlé, non comme jaloux de vous, mais comme le plus grand ami qu'il ait et qu'on pourroit avoir en ce monde, car son intérêt mis en arrière et mon honneur oublié, m'a prié vous mettre hors des lacets d'amour, desquels vous et moi sommes si étroitement liés, et m'a chargé vous bailler cette

lettre.«« Ledit seigneur fut tant ébahi de tel propos qu'il perdit la parole, car tant aimoit le chevalier qu'il eût bien voulu mourir pour lui en juste querelle; et la bouche ouverte par le commandement du coeur, après s'être les yeux déchargé de ses soupirs, prit et lut la lettre.

»La lettre du chevalier ne fut lue par le jeune seigneur sans donner repos à sa langue pour décharger son triste coeur de angoisseuses larmes, et moins ne faisoit la dame; la pitié de laquelle augmentoit la passion du lecteur, en sorte que une heure fut passée avant le parfait. Cette lettre eut telle vertu que (tout fol amour chassé) raison ouvrit leurs intellectuels yeux pour connoître l'honnêteté, bonté et prudence du chevalier, leur folle entreprise, inconsidération et immodérées volontés. Et commença dire le jeune seigneur: »»Ha! madame, voyez vous point mon tort? vous est ma coulpe absconse? est pas ma faute découverte? Quand par déceptifs propos, regards impudiques et amoureux baisers je vous ai voulu divertir du vrai et simple amour que devez avoir à votre seul époux, tant bon, tant gracieux et tant honnête, devois-je point sa bonté considérer, son amitié goûter, et ses bienfaits réduire à mémoire? Il m'a reçu en sa maison, et sans défiance m'a tant de fois laissé seul avec vous, vous baisant et devisant par passe-temps, et à présent connoissant ma langueur et le danger de mon mal, a tant élargi sa sévérité, que votre honneur oublié, nous a laissé licence, espace et temps pour exécuter les passions de nos amoureux désirs.«« Autant en disoit la dame; et tinrent ces bons et honnêtes propos jusques environ quatre heures devers le soir, que ledit seigneur monta sur une haquenée, et seul s'en alla au devant du chevalier; lequel rencontré à une lieue près, après double salut fait et rendu, firent aller les serviteurs d'avant, et demeurés assez loin derrière, le jeune seigneur s'excusa envers le chevalier au mieux qu'il lui fut possible, et l'assura par serment que sa lettre avoit été la seule médecine de sa plaie, et que quelque amour il eût à son épouse, étoit tant honnête, qu'il eût mieux aimé mourir que maculer la loi et foi de leur

mariage, qui étoit la cause de son grief mal; car sa passion sensuelle vouloit ce que raison lui défendoit.

»Le chevalier aussi s'excusa envers lui de sa lettre, disant qu'il ne présuma oncques qu'il voulût mettre à effet ses pensées. Et en ce propos arrivèrent au château, où ils trouvèrent le souper prêt et la dame avec autres gentilshommes qui les attendoient. Le seigneur fut contraint par le chevalier se asseoir devant la dame, et connut leurs contenances toutes changées et qu'ils avoient mis arrière une grande partie de leurs amoureuses fantaisies. Après souper il y eut tabourins et instruments, dansèrent et devisèrent assez tard, puis chacun se retira en sa chambre. Et comme ledit seigneur fut seul en son lit, fut encore assailli par un gracieux souvenir de la dame, en redisant à mémoire ses grâces et façons tant honnêtes; et lui étoit encore demeuré quelque relique de ses amoureuses passions, dont ne pouvoit aisément décharger; mais le bon tour que lui avoit fait le chevalier, chassa ses pensées et il s'endormit.

»Quand il fut jour, le jeune seigneur de la Trémouille se trouva bien délibéré de ne plus donner lieu aux amoureuses pensées du temps passé, et comme il se vouloit lever, lui vinrent nouvelles certaines que monsieur son père étoit griefvement malade et près de la mort. Parquoi soudain envoya vers le chevalier savoir s'il pourroit lors parler à lui; lequel soudain venu, et le bonjour donné par l'un à l'autre, s'enquit comment il avoit passé la nuit; et ledit seigneur lui déclara la nouvelle qu'il avoit eue de la maladie de monsieur son père. Si lui conseilla lors aller vers lui en diligence dès ledit jour, ce qu'il délibéra; mais avant son soudain partement, après la messe ouïe, en attendant le dîner, alla prendre congé de la dame qui n'étoit encore sortie de sa chambre, et après l'avoir gracieusement saluée, lui dit: »»Madame, je suis l'homme le plus tenu à vous que à toutes humaines créatures, tant pour le bon traitement que m'avez fait en votre maison, que pour les grands signes d'amour que m'avez montrés, dont je me sens votre perpétuel tenu et obligé et si je puis me trouver

en lieu pour en reconnoître le tout ou partie, je vous assure que y emploierai corps et biens. Je suis contraint de m'éloigner de vous pour quelque mauvaise nouvelle qui à ce matin m'a été apportée, de monsieur mon père fort malade et en danger de mort. Il est mon père; je lui dois obéissance et amour naturel, et si je n'allois vers lui pour le visiter et consoler, et qu'il mourût sans le voir, ce me seroit un perpétuel reproche et ennui mortel qui toujours présenteroit regret et tristesse à mon coeur. Et pour ce je vous dis adieu, madame, jusques à mon retour, du temps duquel je ne suis assuré.«« Là commençoit le coeur du jeune seigneur à se décharger du furieux amour qu'il avoit eu à cette dame, à la considération des bons tours et offres que lui avoit faits le chevalier son époux.

»Au dire adieu, le jeune seigneur présenta à la dame un gracieux baiser, qui courtoisement l'accepta. Toutefois cette nouvelle ainsi soudain venue, la contrista par un amoureux regret, et se trouva quelque peu de temps hors de soi, sans pouvoir dire mot pour la réponse. Les larmes, qui tôt après sortirent de ses yeux, lui ouvrirent le coeur, et commença à parler en cette sorte: »»Je ne voudrois, monsieur, à votre dommage retarder votre départ, car je vous aime de sorte que le plaisir donne lieu à l'honneur et profit de votre personne. Toutefois si toujours pouvois être en votre compagnie sans le mauvais parler des gens, je m'estimerois la plus heureuse femme de la terre; qui ne se peut faire, parce que j'ai ma foi donnée à un autre, et je pense que bref serez tout à quelque dame de laquelle je voudrois bien être la simple damoiselle. Vous savez, monsieur, les secretes choses de nos affections qui, à Dieu grâces, n'ont sorti effet, mais sont demeurées entre les mains de honnête-vouloir. Je vous prie que en cette sorte il vous plaise n'oublier l'amour de celle qui vous tiendra toujours écrit en sa mémoire par sainte et charitable amitié.««

»Avec tels ou semblables propos ce jeune seigneur laissa la dame en sa chambre, mais non sans jeter quelques larmes

de ses yeux, car jà-soit ce qu'il fût hors de tout mauvais vouloir, toutefois étoit encore la racine de charnel amour en son coeur, laquelle fut déracinée au moyen de la corporelle séparation, qui est un des grands remèdes d'amour qu'on pourroit trouver. Et après avoir dîné tous ensemble, et un autre général congé pris de la dame, partit pour faire son voyage, non sans la compagnie du chevalier, qui le conduisit jusques à la couchée; et en chevauchant devisèrent de plusieurs choses, dont le chevalier fut très joyeux et s'en retourna à sa maison très content. Son épouse fut long-temps toute honteuse dont tant elle avoit égaré son esprit, et ne passoit un jour, que en considérant le danger ou s'étoit mise, ne jetât quelques larmes de déplaisir, qui la rendit si très sage et bonne qu'elle passoit toutes les autres; et pour une vertu qu'elle avoit eu auparavant, en recouvra deux, savoir est: Chasteté et Humilité .... Le jeune seigneur de la Trémouille fut hors le train d'amours, et la dame oubliée, après laquelle il avoit tant réveillé son subtil et facile engin.«

Es ist nicht unwahrscheinlich, daß Ludwig II. von la Trémouille, indem er der mächtigen Versuchung widerstand, wofür er zwar in dem hochherzigen Entschlusse des Ehemannes einen mächtigen Beistand fand, zuerst den Beinamen le chevalier sans reproche sich verdiente. Sieger bei St. Aubin-du-Cormier, in der Vertheidigung von Dijon, wo er in so merkwürdiger Weise die Schweizer äffte, durch seinen Heldentod vor Pavia, hat er ein Urtheil gerechtfertigt, das eigentlich nur einer kindischen Liebschaft gegolten hatte.

In der Bestrafung des Grafen von Armagnac gibt sich derselbe unversöhnliche Haß, mit welchem Ludwig das Haus Burgund verfolgte, zu erkennen. Der Graf hatte sich bei dem Krieg um das Gemeinwohl betheiligt, und deshalb, nicht wegen eines ungeheuern Frevels, wurde er dem Untergang geweihet. Der Frevel wird unter der Rubrik, Incident du comte d'Armagnac, von Matthäus von Coussy behandelt. »Au commencement de cet an 1455 fut partout publiée une sentence d'excommunication, donnée par le pape Nicolas, contre le comte

d'Armagnac, pour raison de ce que, trois ou quatre ans auparavant, icelui comte avoit eu habitation charnelle avec une sienne soeur germaine, qui étoit, pour ce temps, tenue une des belles femmes du royaume de France, de l'âge de 22 ans, et de laquelle il avoit eu deux enfants; et icelui comte étoit lors âgé de 36 ans. Laquelle chose étant venue à la connoissance du roi Charles, il en fut fort déplaisant, pour deux raisons; l'une pource que c'étoit contre la sainte foi; et l'autre pource qu'icelui comte étoit descendu de la couronne, et que bien lui sembloit qu'aucuns chrétiens de bonne foi ne devoient faire telles fautes. Néanmoins, pour retirer ledit comte d'icelle folie, et éviter l'esclandre, il envoya plusieurs fois devers lui des gens de grande façon et de bon entendement, pour lui remontrer le grand mal et le déshonneur qu'il se faisoit, et que de ce se voulût déporter; et, en ce faisant, il prendroit peine envers le pape, pour lui faire avoir son absolution, et lui pardonner son péché. Après lesquelles remontrances ainsi faites à lui par plusieurs fois, il dit et déclara que de ce il se déporteroit.

»Sur ces réponses, icelui roi Charles croyant qu'ainsi il le dût faire, il envoya devers le pape, lequel par son moyen et sa requête, lui pardonna ledit cas, et lui envoya son absolution, sous condition qu'il promettroit de ne jamais retourner audit péché; et ce promit-il au roi Charles, tant pour lui comme pour le pape; mais ce nonobstant, peu de temps après, il retourna comme devant à sondit péché, tellement que depuis il en eut encore un enfant. Et pour couvrir son cas, il fit courir une voix en ses pays, qu'il avoit bulles du pape, par lesquelles il pouvoit épouser sadite soeur: et, sur cette voix, il commanda à un chapelain de son hôtel qu'il les épousât; lequel demanda à voir les lettres et bulles devant-dites, disant qu'autrement il ne les épouseroit. De laquelle réponse icelui d'Armagnac fut mal content, et lui dit qu'il étoit assez croyable, et que jà ne les lui montreroit; et que s'il faisoit difficulté de les épouser, il le feroit jeter en la rivière. Lequel, pour le doute qu'il avoit de sa vie, et qu'autrement il n'en pouvoit échapper,

épousa lesdits comte et sa soeur, combien que sadite soeur ne s'y vouloit consentir; et me fut dit qu'il la maintenoit comme par force et violence, et qu'elle étoit très déplaisante de leur péché.

»Lesquelles choses revenues à la connoissance, tant du pape comme du roi, icelui pape jeta de rechef la sentence d'excommuniement sur ce comte et sur sa soeur; et même sur ceux qui de ce avoient été et seroient consentants. Et, pour toujours tâcher à le reduire, le roi manda pour aller devers lui le comte de la Marche, qui étoit oncle dudit d'Armagnac, et la dame d'Albret sa tante, qui étoient ses plus proches parents, et tous deux seigneur et dame de grand honneur et de bon entendement. Lesquels étants venus par-devers lui, il leur représenta le mauvais gouvernement et la conduite de ce comte, et comment il lui avoit fait r'avoir son absolution de la première sentence; aussi comme il avoit promis de s'abstenir dudit péché; et leur requit la-dessus qu'ils voulussent aller par-devers lui, en une ville nommée Lectour, dans la comté d'Armagnac, dans laquelle il se tenoit, pour lui remontrer sa grande faute, et comment il étoit hors de foi, et déshonoré plus que prince chrétien qui oncques fut descendu de la maison de France; et leur chargea de lui dire de sa part, que s'il ne se gouvernoit autrement, qu'en baillant aide et confort au pape, il le chasseroit si loin, qu'il ne sauroit plus se tenir en sûreté en aucuns royaumes chrétiens. Lesquels oncle et tante se chargèrent d'aller, à ce sujet, par-devers lui, et d'y faire toute leur puissance. Ils tirèrent donc leur chemin ès pays d'icelui comte, en intention de le trouver en la susdite ville de Lectour, qui est située en une marche où il y a peu de peuple, et est petitement habitée de hébergés. De laquelle venue icelui comte d'Armagnac fut adverti, comme aussi de la charge qu'ils avoient; et quand il put penser qu'ils approchoient de la ville, il se mit sus avec certain nombre de gens, et alla au-devant d'eux aux champs, où, en parlant audit seigneur de la Marche, son oncle, il lui dit ces mots: »»Bel oncle, je sais bien pourquoi vous venez

en cette marche, vous pouvez bien vous en retourner; car pour vous, ni pour tous ceux qui en voudront parler, ni plus ni moins, je n'en ferai autre chose, et veux bien que vous sachiez que vous n'entrerez pas en ma ville.«

»Desquelles paroles ledit comte de la Marche et la dame d'Albret furent fort émerveillés; car il leur sembloit à voir, que s'ils n'étoient cette nuit-là logés en ladite ville, qu'ils seroient en grand danger, pour autant qu'il n'y avoit logis à dix lieues près, et si c'étoit sur le soir. Toutefois ils lui requirent par si bonne manière, qu'il fut content que pour cette nuit ils logeassent en la ville de Lectour, ce qu'ils firent. Et assez tôt après qu'ils furent logés, le seigneur de Castres, fils dudit comte de la Marche, qui étoit cousin germain dudit d'Armagnac, alla devers lui, et par belles paroles et douces, l'admonesta tellement, qu'il conclut d'aller devers sesdits oncle et tante, en leur hôtel, et y mena sa soeur. Auquel lieu il eut plusieurs paroles et belles remonstrances faites, tant par le comte de la Marche comme par la dame d'Albret, à leur nièce, ladite soeur d'Armagnac, en l'admonestant qu'elle se voulût ôter du péché en quoi elle étoit, et qu'elle faisoit grand mal à elle principalement, et à tous ceux de leur sang. Auxquelles remonstrances ledit d'Armagnac survint; et en se démontrant mal content de cela, il tira sa dague; et si ce n'eût été le seigneur de Castres, il en eût frappé le seigneur de la Marche, à quoi il donna résistance.

»Quoi fait, icelui d'Armagnac se retira avec sa soeur arrière de sesdits oncle et tante, et s'en alla en son château. Après quoi iceux seigneur et dame, voyants qu'il étoit ainsi obstiné en son mauvais péché, et qu'il leur sembloit qu'ils avoient trouvé leur nièce en assez bonne disposition de s'abstenir, pource qu'ils ne pouvoient plus parler à elle, le comte de la Marche lui écrivit une lettre bien gracieuse, en reprenant aucune partie des choses qui entre eux avoient été dites; et ensuivant leurs bons propos, par lesdites lettres il la requéroit et admonestoit fort, qu'elle trouvât manière de elle embler, et se retirer arrière dudit d'Armagnac, son frère, et

ils la recevroient et feroient comme on doit faire à ses parents et amis si prochains comme oncles et neveux. Lesquelles lettres furent trouvées par le comte d'Armagnac, dont il fut encore plus déplaisant, et pensa cette nuit, que le lendemain à leur départ il iroit aux champs, et les rueroit jus.

»Or, ainsi qu'il l'eut pensé, ainsi prit-il peine à le faire; car incontinent que les dits seigneur de la Marche et dame d'Albret furent partis d'icelle ville de Lectour, icelui d'Armagnac les poursuivit avec un certain nombre de gens. Et quand le seigneur d'Albret reconnut que c'étoit son cousin d'Armagnac, il tourna et alla au-devant de lui; lequel il trouva fort échauffé, et en grande volonté d'achever son entreprise; mais icelui d'Albret, par douces paroles et remonstrances qu'il lui fit, l'apaisa. Et n'y falloit pas à cette heure aller par rigueur, car il n'étoit pas fort pour faire résistance contre lui. Si s'en retourna ce comte d'Armagnac, sans autre chose faire, en sadite ville de Lectour; et iceux seigneur et dame, qui étoient beaucoup troublés des manières qu'avoient tenues leur neveu, tirèrent leur chemin le plus diligemment qu'ils purent, devers le roi Charles, auquel ils firent leur rapport de tout ce qu'ils avoient trouvé en la personne dudit d'Armagnac, qui de ce ne fut guères joyeux. Et sur ce rapport, aussi pour punir icelui d'Armagnac, le roi fit assembler des gens de guerre, jusques au nombre de vingt-quatre mille combattants: et les fit entretenir long-temps sur la rivière de Loire, d'où il les fit tirer au pays de Lyonnois et d'Auvergne, qui est du côté de Languedoc; car sur les dites marches il avoit fait' tirer toutes les garnisons des pays de Guyenne et de Bordelois puis environ l'issue de mai ils entrèrent dans la comté d'Armagnac. Si fut envoyé pour chef de cette besogne le comte de Clermont, qui étoit lieutenant du roi Charles, ayant en sa compagnie les comtes de la Marche, de Ventadour et de Dammartin, avec les seigneurs de Montgascon, de Blanchefort, de Loheac, de Torsy, d'Orval, de Saintrailles, maréchal de France; messire Théaude de Valperga, bailli de Lyon; Joachim Rouault, et plusieurs autres seigneurs et capitaines, qui incontinent

allèrent poser et asseoir le siége devant la ville de Lectour, qui est ville et château merveilleusement forts; de laquelle place ledit d'Armagnac par subtils moyens s'absenta. Et ne demeura guères de temps que toute la comté d'Armagnac, savoir villes, châteaux et forteresses, dont il y avoit dix-sept places à pont-levis, ne fussent toutes mises en l'obéissance du roi Charles, et ledit d'Armagnac contraint de s'en aller rendre en un autre petit pays qu'il avoit sur les marches d'Aragon.«

Nachdem er die Schwester von sich gegeben, etwan 1460, wurde der Graf wiederum in die verwirkten Lande eingesetzt, und darin, mancher Anfechtung unbeschadet, belassen, bis Ludwig XI. die Gelegenheit wahrnahm, ihn die Theilnahme bei dem Krieg für das Gemeinwohl büßen zu lassen. Eben hatte er sich, laut Eheberedung vom 31. Aug. 1468, des Grafen Gaston IV. von Foix Tochter beigelegt, und die Verfolgung nahm ihren Anfang. Es sagt in einem Factum der Graf: »Les flatteurs du roi l'accusèrent d'avoir intelligence avec les Anglois, de leur avoir écrit de descendre en Guyenne dès l'année 1466, où il leur donneroit des places. On attire un nommé Jean Bon, qui avoit fréquenté en Angleterre, on lui promet de grands biens, afin de l'obliger à porter des lettres au comte Jean, sous le nom d'Edouard, qui étoient contrefaites, il s'adresse à un Jean d'Armagnac, qui étoit du pays de Biscaye; ce Jean en parla au comte, qui dit qu'il n'avoit que faire ni du roi d'Angleterre, et commanda qu'on l'arrêtât. Jean Bon le sut, et s'évada. Il le fit suivre jusqu'à Dax. Commission au comte de Dammartin, pour aller prendre le comte prisonnier. Il y va avec sept ou huit cents lances, et douze mille hommes de pied et artillerie. Le comte, de l'avis de ses Etats, envoye un abbé et trois gentilshommes, pour se justifier; le roi ne les veut ouïr. Ne pouvant fléchir la colère du roi, il envoye les clefs de Lectour au comte de Dammartin, et se retire à Fontarabie, près du roi d'Espagne. Le comte de Dammartin se saisit de toutes ses terres, change les officiers, en crée de nouveaux, défend à son de trompe, qu'aucun ait à s'avouer du comte d'Armagnac, emprisonne plusieurs de ses domestiques, rase

ses maisons, s'accommode de ses meubles, donne ses terres, savoir au sieur de Balsac, son neveu, les villes de Marsillac, Cachennes et Contades..... Il retient pour lui Severac, et met toutes les autres terres ès mains du roi. Il ne donna aucune copie de ses exploits ou ajournements: quand le comte d'Armagnac les eût eu, il n'eut osé comparoître, l'ordre étoit de le tuer. Il fut à Fontarabie avec sa femme, dans la dernière misère, depuis le milieu de l'année 69, qu'il s'y retira, jusqu'à 71, qu'il vint retrouver le duc de Guyenne. Le duc de Guyenne le rétablit en ses biens: après sa mort le cardinal d'Alby, appelé le diable d'Arras, le sire de Beaujeu, les sénéchaux de Toulouse et de Beaucaire, entrèrent dans ses pays avec des troupes, y firent plusieurs maux, ne menaçant que de tuer le comte, disoient que les capitaines portoient un collier pour lui, plein de salpêtre, soufre et autres poudres, garni de pointes d'acier en dedans, pour lui mettre au cou. Il envoya derechef demander un sauf-conduit: le seigneur de Beaujeu et le cardinal d'Alby lui accordèrent, il leur remit Lectour qu'ils lui devoient rendre, s'ils ne lui rendoient son sauf-conduit. Le roi lui envoye un sauf-conduit pour soixante chevaux. Beaujeu dit qu'il a ordre de le chasser, il interpelle lui renvoyer l'évêque de Lombez, son chancelier, trois présidents de Toulouse: on fait un accord le 4. mars 1472 (1473).«

Die Stadt Lectour hatte der Graf im Oct. 1472 wieder eingenommen, nachdem der Sire de Beaujeu, nachmalen des Königs Schwiegersohn, der als Gouverneur von Guyenne die confiscirte Grafschaft regierte, in Lectour selbst sein Gefangner geworden. »Et pour le ravoir,« schreibt Johann von Troyes, »envoya le roi devant icelle cité de ses gens de guerre et artillerie en grand nombre. Au mois de mars ensuivant 1473, le vendredi 5. le comte d'Armagnac, qui audit jour avoit composition faite avec le roi, par le moyen de messire Yves du Fau, que le roi avoit envoyé par-devers ledit d'Armagnac pour cette cause, afin de soi en vider dudit lieu de Lectour, lui, sa femme et serviteurs leur vies sauves, fut ledit d'Armagnac tué et

meurtri par les gens du roi, qui par assaut entrèrent en icelle ville, pource que ledit d'Armagnac, nonobstant son appointement, en allant à l'encontre voulut tuer et meurtrir aucuns des gens du roi qui entrèrent en icelle ville, sous ombre et couleur du traité: lesquels, quand ils virent que ledit d'Armagnac les vouloit ainsi traiter, crièrent aux gens du roi tenants illec le siége qu'ils les voulsissent secourir, ce qu'ils firent; et vinrent assaillir la ville à l'endroit où elle avoit été battue; et par là entrèrent dedans le sénéschal de Limosin et autres en grand nombre, et tels qu'ils tuèrent ledit d'Armagnac, toutes ses gens, et tous les habitants de la ville de Lectour; tellement que de tous n'en demeura que la comtesse d'Armagnac et trois femmes, et trois ou quatre hommes, que tout ne fut tué, meurtri et tout pillé. Et partant, monseigneur de Beaujeu et les autres seigneurs ses gentilshommes que ledit d'Armagnac tenoit prisonniers, furent délivrés. Et des choses dessusdites en apporta les nouvelles au roi un des chevaucheurs de son écurie, nommé Jehan d'Auvergne, dont le roi fut moult joyeux, et pour cette cause le fit son hérault, et si lui donna cent écus d'or. Et aussi entra dedans ladite ville le cardinal d'Arras (Jean Jeoffroy, évêque d'Alby) qui moult vaillamment s'étoit porté devant icelle en y tenant le siége pour le roi, et après fut toute la ville arse, et tout jeté dedans les fossés.«

Deutlicher drückt um den Hergang ein zweiter Bericht sich aus. »Ils promettent sûreté au comte, quelques places à sa femme pour la retirer, et jurent sur le corps de Jesus-Christ. Le vendredi il délivre la ville de Lectour, le jour même il va voir le cardinal d'Alby et le sieur de Beaujeu, ils l'assurent que le roi le traiteroit bien, l'obligent à désarmer; madame d'Armagnac reçut plusieurs visites. Le lendemain 6. le comte envoye l'évêque de Lombez et son chancelier, on les retient prisonniers. Balsac, le sénéschal d'Agenois, crie, tue, tue; Guillaume Montfaucon, lieutenant du sénéschal de Beaucaire, dit à Pierre le Gorgias, franc-archer, qu'il s'avançât et frappât hardiment. Ils chassent la dame d'Armagnac hors de

sa chambre, tuent le comte, tenant sa sûreté en sa main; il n'y eut franc-archer qui ne lui donnât quelque coup après la mort; la dame d'Armagnac fut pillée, on voulut attenter à sa personne et à celle de ses demoiselles, on la conduisit au château; elle fut menée à Gaston du Lion; quelques mois après Castelnaud, Bretonnier et Grenadon lui firent prendre des breuvages, dont elle avorta.« Die Gräfin befand sich im achten Monat ihrer Schwangerschaft; es sollte, heißt es in einer Urkunde des Archivs von Rhodez, die ganze Sippschaft ausgerottet werden. »Le cardinal contraignit le secrétaire de lui donner les sûretés que le roi avoit données au comte, le traité que lui et Beaujeu venoient de faire avec lui, et les blancs signés du comte. Jean Bon a avoué depuis qu'il avoit été corrompu: Charles d'Armagnac cependant, frère du défunt, fut mené à la Bastille, où il demeura jusques au règne de Charles VIII.

Dieselbe teuflische Rachbegierde ergibt sich in der Behandlung eines andern Prinzen aus dem Hause Armagnac. Allerdings hatte der Herzog von Nemours, Jacob von Armagnac, durch Verbindungen mit den Feinden des Reichs, durch wiederholtes Auflehnen, den Zorn des Königs herausgefordert, Strafe verdient, sie war aber in Gefolge verschiedener Verträge erlassen, und der Herzog verhielt sich ganz ruhig auf seiner Burg zu Carlat, als das längst ihm zugedachte Geschick ihn ereilte. »Au dit mois de mars 1475, le roi, qui avoit envoyé monseigneur de Beaujeu avec grande quantité de gens de guerre assiéger mondit seigneur de Nemours, qui lors étoit à Carlat en Auvergne, *se mit et rendit* monseigneur de Nemours ès mains de mondit seigneur de Beaujeu, qui le amena pardevers le roi, étant lors au pays de Dauphiné et Lyonnois. Et fut ledit de Nemours, de l'ordonnance du roi, mené prisonnier au château de Vienne. Et durant ce qu'il fut ainsi assiégé au châtelet de Carlat, madame sa femme, fille de Charles d'Anjou, comte du Maine, accoucha d'enfant en icelui lieu de Carlat; et tant par déplaisance de sondit seigneur et mari, que du mal d'enfant, alla de vie à trépas, dont ce fut

grand dommage, car on la tenoit bien bonne et honnête dame. Et après ces choses, fut mené ledit seigneur de Nemours à Pierre-en-Cise, lez Lyon.«

Die Weise, wie hier Johann von Troyes sich ausdrückt, scheint eine Bestätigung der Sage, daß der Herzog durch trügliche Reden und Zusagen bestimmt worden, die wohlverwahrte Feste zu verlassen, und sich und seine drei Söhne in der Häscher Gewalt zu geben. Das hatte er kaum gewagt, und er wurde auf geeigneter Stelle überfallen und geknebelt, so zwar, daß er immer noch seines Gauls Bewegungen leiten konnte. Urplötzlich hielt er an, kein Gebot, keine Drohung brachte ihn von der Stelle. Das ohne Gewalt, ohne Aufsehen zu bewirken, wußte das Ungeheuer Bosile de Juge. Ungeheuer mag ich ihn wohl nennen, wenn gleich er einstens menschlicher sich erzeigte, denn sein Gebieter, unerfüllt ließ die schrecklichen Befehle für die Bestrafung der Einwohner von Roussillon. In diesem Ritt hatte er vor sich auf dem Gaul des Herzogs zweiten Sohn, dem schlug er den Blechhandschuh in das Gesicht, und so that Ludwig Malet dem andern Prinzen, so lange, bis der Vater, den Söhnen das Leid zu ersparen, sein Roß spornte. Von Lyon wurde der Herzog nach der Bastille gebracht, und dort einem der berühmten Käfige eingesperrt. Hinsichtlich der Weise, mit ihm zu verfahren, schreibt der König an Saint-Pierre, 1. Oct. 1476: »Je ne suis pas content de ce que ne m'avez averti qu'on lui a ôté les fers des jambes, et qu'on le fait aller en autre chambre pour besogner avec lui, et que l'on l'ôte de la cage, et aussi que l'on le mene ouïr la messe là où les femmes vont, et qu'on lui a laissé les gardes qui se plaignoient de payement, et pour ce que dise le chancelier ni autres, gardez bien qu'il ne bouge plus de sa cage et que l'on voise là besogner avec lui, et que l'on ne le mette jamais dehors, si ce n'est pour le gehenner (foltern), et que l'on le gehenne en sa chambre: et vous prie que si jamais vous avez volonté de me faire service, que vous me le faites bien parler.«

Das Parlament sprach das Todesurtheil über das ihm bezeichnete Opfer, sofort wurde der Herzog in einen schwarz ausge-

schlagenen Saal gebracht, um zu beichten. Während dessen saßen die Herren vom Parlament in einer Nebenstube, und thaten sich gütlich bei 12 Maas Wein, Birnen und Brod, so der Scharfrichter geliefert hatte, dafür auch nachmalen Bezahlung, zwölf Livres sechs Denare empfing. Nachdem verzehrt die Collation, wurde das Zeichen gegeben zum Aufbruch, denn aux Halles war das Blutgerüste errichtet. Der arme Sünder ritt ein schwarz verhängtes Pferd, langsam bewegte sich zwischen dichten Massen der Trauerzug. Zum Gerüste stieg hinan der Herzog, und zwei weiß gekleidete Knaben kamen heran, bestimmt, wie es schien, ihm zu folgen. Es waren seine beiden Söhne, die unter das Gerüst gezerrt, auf den dort angebrachten Sitzen festgebunden wurden. Nieder mußte der Vater knien, das Haupt wurde ihm abgeschlagen, sein Blut träufelte auf seine Kinder, denn die Bretter, die ihn getragen, gaben sich auseinander (4. Aug. 1477). Als der letzte Blutstropfen geflossen, wurden die beiden Kinder mehr todt als lebendig unter dem Gerüst hervorgezogen, zur Schau geführt durch die Straßen, letzlich nach der Bastille zurückgebracht. Dort war dem einen wie dem andern zum Gefängniß ein Käfig angewiesen, in welchem er weder aufrecht stehen, noch liegend sich ausstrecken konnte. Wöchentlich zweimal ließ der Gouverneur der Bastille, Philippe l'Huillier, die beiden Prinzen in einen geräumigern Kerker bringen, wo sie, einem Pfeiler angebunden, in seiner Gegenwart die Peitsche empfingen. Von Vierteljahr zu Vierteljahr wurde jedem ein Zahn ausgerissen. Nach Jahren erhielten sie die Freiheit wieder. Ihren ältern Bruder Jacob, der im J. 1476 höchstens 13 Jahre alt sein konnte, hatte der König dem Erzbischof von Sens anvertraut, und zu seinem Unterhalt eine Summe Geldes aus des Vaters confiscirten Gütern ausgesetzt. Diese Summe wünschte Boufile de Juge, dem aus der Confiscation die Grafschaft Castres zugefallen, zu verdienen, und bat er sich von dem König den Prinzen aus. Das wurde bewilligt, der Jüngling in des Boufile Gouvernement, nach Perpignan in die Burg gebracht, und dort ließ der treue Pfleger ihn gelegentlich einer zu Ausbruch gekommenen Pest verschmachten. Also ergibt sich aus den Acten der gegen Boufile von dem Bischof von Castres erhobenen Anklage.

Nach solchen Greueln, an Kindern verübt, wird es kaum möglich sein, andere gegen den König erhobene Anschuldigungen zu bezweifeln. Ihm verschaffte es Genuß, das Gewinsel der Unglücklichen, welche er auf die Folter spannen ließ, anzuhören; unter seinem Schlafgemach war ein Kerker angebracht, damit er jeden Seufzer des Gefangenen belauschen könne. Er ist der Erfinder der nachmalen in dem freien Frankreich so berühmt gewordenen Noyaden, nur daß er die Opfer sorgfältig sacken ließ. Er hat auch die Käfige und die Filettes du roi ersonnen oder wenigstens eingeführt. »Il est vrai que le roi notre maître avoit fait de rigoureuses prisons, comme cages de fer, et autres de bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures de quelques huit pieds de large, et de la hauteur d'un homme, et un pied plus. Le premier qui les devisa, fut l'évêque de Verdun, qui en la première qui fut faite, fut mis incontinent, et y a couché quatorze ans. Plusieurs depuis l'ont maudit, et moi aussi, qui en ai tâté, sous le roi de présent, l'espace de huit mois. Autrefois avoit fait faire à des Allemands des fers très-pesans et terribles, pour mettre aux pieds, et y étoit un anneau, pour mettre au pied, fort malaisé à ouvrir, comme à un carquan, la chaîne grosse et pesante, et une grosse boule de fer au bout, beaucoup plus pesante que n'étoit de raison, et les appeloit-on *les Fillettes du roi.*« Also Commines. Der Profoß, Tristan, des Königs Gevattermann, lebte mit ihm in der zärtlichsten Vertraulichkeit und war beinahe der wichtigste Mann im Reiche geworden, von wegen der vielen durch ihn geleiteten Hinrichtungen und Mordthaten. Daß sein König auch wohl Kindern das Blut abzapfen ließ, um sich daran zu laben, seine gebrochenen Kräfte herzustellen, will ich, nach den Ansichten dieses und auch späterer Jahrhunderte über die Möglichkeit einer Erneuerung verdorbener Säfte, keineswegs in Abrede stellen.

Die Schlächtereien, wie viele deren auch vorgekommen, gaben dem König vielmehr Zeitvertreib, denn ernste Beschäftigung, die bereitete ihm eigentlich nur das große Ziel, so er unverrückt verfolgte, die Vernichtung des Hauses Burgund. Sie

zu erreichen, hat er wesentliche Beihülfe in den Thorheiten seines Gegners gefunden. Es ist ein widerwärtiger, wenn auch lehrreicher Anblick, dieser mächtige, dieser gewaltthätige, aber offene ritterliche Herzog von Burgund, wie er immer tiefer in die von dem hinterlistigen Feind gelegten Schlingen sich verwickelt, wie er unvermerkt, gleich der Fliege in dem Spinnennetz, übersponnen, dem traurigen Ausgang zugeführt wird. Wesentlich hat hierzu die Belagerung von Neuß beigetragen, über welcher Karl die englische Allianz, welche zwar niemals zuverlässig oder besonders vortheilhaft gewesen ist, vernachlässigte. Er vergeudete am Rhein seine Kräfte, während K. Eduard IV. mit einem bedeutenden Heere über den Canal gekommen, vergeblich des Anzugs der Burgunder erwartete. In dem Unwillen darüber ließ er sich auf Unterhandlungen ein, deren Erfolg zu sichern, der König von Frankreich den tiefsten Demüthigungen sich unterzog. Vorläufig wurden dreihundert Karren mit dem besten Wein beladen nach dem englischen Lager, $^1/_2$ Stunde von Amiens geschickt. »Le roi avoit ordonné, à l'entrée de la porte de la ville, deux grandes tables, à chacun côté une, chargée de toutes bonnes viandes, qui font envie de boire, et de toute sorte, et les vins les meilleurs dont se pouvoit adviser, et des gens pour en servir. D'eau n'étoit point de nouvelles. A chacune de ces deux tables avoit fait asseoir cinq ou six hommes de bonne maison, fort gros et gras, pour mieux plaire à ceux qui avoient envie de boire, et y étoient le seigneur de Craon, le seigneur de Briquebec, le seigneur de Bressuire, le seigneur de Villiers et autres: et dès que les Anglois s'approchoient de la porte, ils voyoient cette assiette: et y avoit gens qui les prenoient à la bride, et disoient qu'ils leur courussent une lance, et les amenoient près de la table: et étoient traités pour ce passage selon l'assiette, et en très-bonne sorte, et le prenoient bien en gré. Comme ils étoient en la ville, quelque part qu'ils descendissent, ils ne payoient rien, et y avoit neuf ou dix tavernes bien fournies de ce qui leur étoit nécessaire, où ils alloient boire et manger, et demandoient ce qui leur plaisoit, et ne payoient rien, et dura ceci trois ou quatre jours.«

An der Unschuldigen Kinder Tag 1475 kamen wohl 9000 Engländer, alle bewaffnet, nach der Stadt, daß um solchen Zulauf ernstliche Besorgnisse sich erhoben. »Le roi me dit qu'il ne falloit point tenir la cérémonie des Innocents ce jour, et que je montasse à cheval, et essayasse de parler au chef des Anglois, pour voir si les pourrions faire retirer, et que je disse à ses capitaines, si aucuns en rencontrois, qu'ils vinssent parler à lui, et qu'il viendroit incontinent à la porte après moi. Ainsi le fis, et parlai à trois ou quatre des chefs des Anglois, que je connoissois, et leur dis ce qui servoit à cette matière. Pour un qu'ils renvoyoient, il y en rentroit vingt. Le roi envoya après moi monseigneur de Gié, à cette heure maréchal de France, pour cette matière: nous entrâmes en une taverne, où jà y avoient été faits cent et onze écots, et n'étoit pas encore 9 heures du matin. La maison étoit pleine, les uns chantoient, les autres dormoient et étoient ivres. Quand je connus cela, il me sembla bien qu'il n'y avoit point de péril, et le mandai au roi, lequel vint incontinent à la porte, bien accompagné: secrètement fit armer 200 ou 300 hommes ès maisons de leurs capitaines, et aucuns en mit sur le portail par où ils entroient. Le roi fit apporter son dîner en la maison des portiers, et fit dîner plusieurs gens de bien des Anglois avec lui. Le roi d'Angleterre fut averti de ce désordre, et en eut honte: et manda au roi qu'on commandât que l'on ne laissât nul entrer. Le roi fit réponse que cela ne feroit-il jamais, mais s'il plaisoit au roi d'Angleterre, qu'il envoyât de ses archers, et qu'eux-mêmes gardassent la porte, et missent dedans ceux qu'ils voudroient: et ainsi fut fait, et beaucoup d'Anglois s'en allèrent hors de la ville, par le commandement du roi d'Angleterre.«

Am 29. Aug. 1475 wurde zwischen den beiden Kronen Frieden, oder vielmehr Waffenstillstand für die Dauer von sieben Jahren geschlossen, am 19. Dec. 1475 starb zu Paris auf dem Blutgerüste der Connétable Ludwig von Luxemburg, Graf von St. Paul, welchen auszuliefern der Herzog von Burgund die Schwachheit gehabt, die Schändlichkeit begangen hatte. Nicht

lange durfte er die Strafe erwarten, er fiel vor Nancy, 5. Dec. 1477. Vollständig hatte Ludwig gesiegt, aber den durch andere für ihn erstrittenen Sieg hat er nicht auszubeuten verstanden. Wie die Kinder von Armagnac, so dachte er die Erbin von Burgund zu verderben, und hat er, von sinnloser Rachbegierde getrieben, gewissermaßen sie genöthigt, in des Erzherzogs Arme sich zu werfen, nachdem er vorher, durch seine höllischen Machinationen, das gewaltsame Ende ihrer getreuesten Diener, des Kanzlers Hugonet und des von Humbercourt herbeigeführt. Er entriß der Fürstin das Herzogthum Burgund, zu dem er kein Recht hatte, ausgedehnte Bezirke in den Niederlanden, alles weniger durch Waffengewalt, als durch die ihm geläufigen Künste der Verführung, dafür aber hat er in seiner gepriesenen Staatsklugheit den Grund gelegt einer Monarchie, welche in kurzem für Frankreich der gefährlichste Nebenbuhler werden sollte.

Die cité von Arras wurde durch den Verräther d'Esquerdes dem König überliefert, der andere Stadttheil, la ville, ließ sich eine Art von Capitulation gefallen, erkannte aber sehr bald den begangenen Fehler. Es wurde in Douay Hülfe begehrt, eine schwache von dort ausgesendete Abtheilung erlitt jedoch schwere Niederlage. Am folgenden Tage traf der König in der cité ein, »qui eut grande joie de cette déconfiture, et fit mettre tous les prisonniers en sa main, et plusieurs fit mourir de ces gens-de-pied, espérant d'épouvanter ce peu de gens-de-guerre qu'il y avoit en ce quartier. Le roi fit approcher son artillerie et tirer, laquelle étoit puissante, et en grand nombre, les fossés et les murailles ne valoient guères. La batterie fut grande, et furent tous épouvantés, car ils n'avoient comme point de gens-de-guerre dedans. Monseigneur Desquerdes y avoit bonne intelligence, et aussi de ce que le roi tenoit la cité, la ville ne lui pouvoit échapper: parquoi ils firent une composition, en rendant la ville, laquelle composition fut assez mal tenue: dont le seigneur du Lude eut partie de la coulpe, et fit le roi mourir plusieurs bourgeois et autres, et beaucoup de gens de bien, présent le seigneur du Lude et maître Guillaume de Cerisay (qui y eurent grand profit: car du Lude m'a dit que

par ce temps il y avoit gagné vint mille écus et deux panes de martres), et firent ceux de la ville un prêt au roi de soixante mille écus, qui étoit beaucoup trop pour eux.«

Die Schlächtereien zu Arras waren nur der Anfang einer ganzen Reihe von Schändlichkeiten, unter denen besonders die wegen des Schlosses Malannoy bei Aire geübte Rache hervorzuheben. »Il y avoit trois forts qui n'étoient de petite estime. Le duc d'Autriche le fit assiéger et battre de gros engins par le comte de Romont, qui puissamment s'en acquitta. La batterie férit par l'espace de trois jours continus. L'assaut fut donné audit château, duquel étoit capitaine pour les François un vaillant homme de guerre, nommé Cadet Ramonet, accompagné de six-vingt compagnons, bien en point pour résister aux assiégeants. L'assaut fut tant âpre et virilement conduit, que les assiégés perdirent deux forts et furent contraints de eux retirer au troisième, où ils furent tant rudement poursuivis et oppressés par les Bourguignons, qu'ils se rendirent à la volonté de monseigneur le duc. Aucuns d'eux eurent les vies sauves, et les autres furent pendus. Et entre les autres, Cadet Ramonet, capitaine dudit château, fut si piteusement ramonné, qu'il fut pendu par un sien valet aux gîtes d'une maison, à deux pieds près de terre, auprès de la ville d'Aire. Ceux qui le dépouillèrent trouvèrent en ses souliers seize nobles d'Angleterre.« Nach dem barbarischen Kriegsrecht jener Zeit hatte der Commandant eines unhaltbaren Postens, wenn er sich beigehen ließ, denselben gegen eine sogenannte armée royale vertheidigen zu wollen, das Leben verwirkt. Beinahe ein Jahrhundert später, 1554 erklärte der Connétable von Montmorency dem Commandanten der Citadelle von Dinant, dem gepriesenen Kriegsmann Julian von Romero, als dieser, herabgekommen in der Feinde Lager, unannehmbar die ihm bewilligte Capitulation findet, und darum Urlaub begehrt, nach seiner Feste zurückzukehren: »Capitaine, mon ami, j'y consens, mais je vous engage ma foi que si vous échappez au fer et au feu, vous n'échapperez à la corde.« Mit sichtlichem Beifalle wird diese Aeußerung, die nach dem Charakter des Connétable

nichts weniger als leere Drohung, von den französischen Geschichtschreibern aufgenommen, hingegen finden sie in dem Verfahren mit Ramonet eine himmelschreiende Verletzung des Kriegsrechtes, und in den von Ludwig XI. angeordneten Repressalien nur eine gerechte Vergeltung. Es wurde, so heißt es, Tristan beauftragt, unter den Gefangenen fünfzig der ansehnlichsten zu wählen, und deren ließ er zehn auf der Stelle, wo Ramonet litt, zehn andere vor Douay, zehn vor St. Omer, zehn vor Lille und zehn vor Arras aufknüpfen.

Nicht minder schrecklich traf des Königs Zorn die Stadt Arras. Von dort sollte die Warnung ausgegangen sein, welche die Bürger von Douay in den Stand setzte, am 19. Juni 1479 den ihnen zugedachten französischen Besuch zurückzuweisen. Dafür sie zu bestrafen, wurden die sämtlichen Einwohner von Arras, cité und ville, Männer, Frauen und Kinder, selbst die Mönche der Abtei St. Vaast, verbannt, nur den einzigen Abt von St. Vaast, ein Bourbon, ausgenommen, und ihnen zum Aufenthalt Paris, Rouen, Tours und Lyon angewiesen, denjenigen nämlich, welche dem Elend einer solchen erzwungenen Emigration überleben konnten. Die verödete Stadt wurde mit Colonisten aus allen Landschaften des Reichs, die sich zum Theil freiwillig eingefunden, zum Theil gewaltsam herbeigeschleppt worden, besetzt, und sollte fortan Franchise heißen, während nur den Namen Arras auszusprechen oder zu schreiben, »sous peine de punition exemplaire,« untersagt. Ludwig XI. offenbarte, wie man sieht, mehr denn eine Aehnlichkeit mit den Männern von 1793. Doch es ist Zeit, daß ich von ihm ablasse, um mit derjenigen mich zu beschäftigen, die wenigstens theilweise seine Schuld abbüßte.

Von den sechs Kindern, die Ludwig in seiner Ehe mit Margaretha von Savoyen gesehen hat, kamen zu Jahren ein Sohn, als Karl VIII. sein Nachfolger, und die Töchter Anna und Johanna, jene an Peter von Bourbon, den Herren von Beaujeu und nachmaligen Herzog von Bourbon verheurathet. Geboren 1464 oder 1465, in Gesellschaft ihrer Geschwister auf Schloß Amboise erzogen, wurde Johanna, ein Kind noch, durch ihr zurückgezogenes andächtiges Wesen ihrer gesamten Umgebung ein Gegen-

stand der Bewunderung. In dem Alter von fünf Jahren quälte sie unaufhörlich ihre Erzieherin, die Gräfin von Lignieres, um nach der Kirche gebracht zu werden, wo sie dann unermüdlich im Gebet sich erzeigte. Das billigte keineswegs der königliche Vater, dem ohnehin das Kind, verwachsen und kränklich, wenig zusagte. Er verbat sich den häufigen Kirchenbesuch, und das bei Strafe, suchte überhaupt in jeder Weise die geistige Richtung der Prinzessin zu bekämpfen. Ungemein schmerzlich empfand sie die ihr angethane Gewalt; verschlossen in ihrem Kämmerlein, in Thränen gebadet, klagte sie einstens der heiligen Jungfrau ihr Leid, und es wurde ihr geantwortet: »Dilecta mea filia Joanna, priusquam ex hac vita discedes, ad meum honorem fundatura es religionem, quae maximam, quae fieri potest, laetitiam filio meo et mihi adferet.« Unaussprechliche Tröstung empfand, diese Worte vernehmend, das sechsjährige Kind, und eine solche war um so mehr ihm Bedürfniß geworden, je mehr der König gegen der Tochter andächtige Richtung eiferte. Die Eitelkeit seines Bestrebens erkennend, wollte er längere Zeit sie nicht sehen, niemals die für ihren Unterhalt ausgesetzte mäßige Summe von 1200 Gulden erhöhen. Solche Sparsamkeit paßte aber trefflich zu den Neigungen der Prinzessin, welcher Kleiderpracht ein Greuel.

Zu Jahren gekommen, beschäftigte Johanna sich mit der Wahl eines Beichtvaters, darüber in tiefes Nachdenken versunken, vernahm sie wiederum eine himmlische Stimme, und diesmal die Worte: »Dilecta mea sponsa, si vis a matre amari, quaere vulnera filii,« ein Zuspruch, der sie zu dem Gedanken ermuthigte, dem gestrengen Vater zu bekennen, daß sie entschlossen, die Welt zu verlassen. Den günstigen Augenblick dafür hatte sie noch nicht gefunden, und Ludwig eröffnete ihr, daß er über ihre Hand verfügt, sie dem Herzog von Orléans bestimmt habe. Dem eisernen Willen entgegenzutreten, durfte die gehorsame Tochter nicht wagen, aber sie nahm ihre Zuflucht zu dem, welcher der Menschen Herzen lenkt nach seinem Wohlgefallen, erbat sich von ihm als einzige Gnade seinen Beistand für ihre Absicht, dem Weltgetümmel sich zu entziehen. Nicht unerhört blieben ihr

Flehen, ihre Thränen. Sie wurde im J. 1476 vermählt, in Gefolge des am 28. Oct. 1473 abgeschlossenen Ehevertrags, aber im Moment der Trauung ließ der Prinz eine Protestation aufnehmen, des Inhalts, daß er, die Verbindung eingehend, einzig der Gewalt weiche, sintemal er im entgegengesetzten Falle seine Freiheit und selbst sein Leben bedroht finde. Nicht nur enthielt er sich jeder Gemeinschaft mit der aufgedrungenen Gemahlin, er zeigte sich auch unausgesetzt beflissen, ihr seine Gleichgültigkeit, ja Verachtung und Haß zu erkennen zu geben.

Nach Ludwigs XI. Ableben übernahm, vermöge seines Testaments, die Frau von Beaujeu die Regentschaft, Namens ihres unmündigen Bruders. Gegen sie erhob sich der Herzog von Orléans, gestützt auf seine Verbindungen mit dem Herzog von Bretagne und andern mißvergnügtrn Großen; er verlor jedoch bei St. Aubin-du-Cormier, 1488, Schlacht und Freiheit, und wurde vorläufig, ein Gefangner, nach der Burg Lusignan, und ferner nach dem Hauptthurm von Bourges gebracht. Dort diente einer der von dem vorigen König erfundenen Käfige ihm als Schlafkammer. Volle drei Jahre verlebte er in dem schrecklichen Aufenthalt, bis es endlich der inständigen Verwendung seiner Gemahlin gelang, ihm die Freiheit zu verschaffen. Ihren Bitten nachgebend, sprach Karl VIII.: »Vous aurez ce que vous souhaitez si ardemment; fasse le ciel que vous n'ayez pas à vous en repentir.« Der Herzog wurde in Freiheit gesetzt, und nach kurzen Jahren Karls VIII. Nachfolger auf dem Thron. Den hatte Ludwig kaum bestiegen, und er verfolgte als seine dringendste Angelegenheit die Auflösung des ihm widerwärtigen Ehebandes. »L'affaire qui plus fit d'ennui à l'esprit du roi au commencement de son règne fut que, dès ses jeunes ans, avoit épousé madame Jehanne de France, fille du feu roi Louis XI., par la crainte d'icelui roi, qui sévère étoit à ceux de son sang plus que la raison ne vouloit; toutefois ne l'avoit, ainsi qu'on dit, jamais connue charnellement, attendant la mutation du temps et des personnes, à ce qu'il put autre épouse avoir, car indisposée étoit à génération pour l'imperfection de son corps, combien qu'elle eut fort beau visage. Or vint le temps

qu'il le pût faire sans contradiction aucune; mais lui qui vouloit droitement vivre et ne faire chose à sa royale dignité répugnante, craignoit exécuter cette ancienne et continuée volonté, dont, après son sacre et couronnement, se déclara au seigneur de la Trémouille pour en avoir conseil et aussi en porter parole à ladite dame. Ledit seigneur fit réponse au roi que s'il étoit ainsi que jamais eût donné consentement à ce simulé et contraint mariage, que facilement, selon son jugement, pourroit être solu, attendu qu'il n'avoit icelui consommé ni eu d'icelle dame charnelle connoissance: toutefois que le mieux seroit sur ce assembler gens lettrés, ayans le savoir et l'expérience de telles matières, et que cependant sentiroit le vouloir de ladite dame; ce qu'il fit, car par le commandement du roi un jour alla vers elle et lui dit:

»»Madame, le roi se recommande très fort à vous et m'a chargé de vous dire que la dame de ce monde qu'il aime le plus est vous, sa proche parente, pour les grâces et vertus qui en vous resplendent; et est très fort déplaisant et courroucé que vous n'êtes disposée à avoir lignée, car il se sentiroit heureux de finir ses jours en si sainte compagnie que la votre. Mais vous savez que le royal sang de France se commence à perdre et diminuer, et que feu votre frère le roi Charles est décédé sans enfants; et si ainsi advient du roi qui à présent est, le royaume changera de lignée, et par succession pourra tomber en main étrangère. Pour laquelle considération, lui a été conseillé de prendre épouse, si vous plait y donner consentement, jà-soit ce que de droit n'y ait vrai mariage entre vous deux, parce qu'il dit n'y avoir donné aucun consentement, mais l'avoir fait par force et pour la crainte qu'il avoit que feu monseigneur votre père, par furieux courroux, attentât en sa personne. Toutefois, il a tant d'amour à vous que mieux aimeroit mourir sans lignée de son sang que vous déplaire.«« — »»Monseigneur de la Trémouille,«« dit la dame, »»quand je penserois que mariage légitime ne seroit entre le roi et moi, je le prierois de toute mon affection me laisser vivre en perpétuelle chasteté, car la chose que plus

je désire est, les mondains honneurs contemnés et délices charnelles oubliées, vivre spirituellement avec l'éternel roi et redoutable empereur, duquel, en ce faisant et suivant la vie contemplative, je pourrois être épouse et avoir la grâce. Et d'autre part je serois joyeuse pour l'amour que j'ai au roi et à la couronne de France, dont je suis issue, qu'il eût épouse à lui semblable, pour lui rendre le vrai fruit de loyal et honnête mariage, la fin duquel est avoir lignée, le priant s'en conseiller avec les sages, et ne se marier par amour impudique, et moins par ambition et avarice.««

»Le seigneur de la Trémouille récita le dire de madame Jehanne de France au roi qui, en jetant un gros soupir, pour son coeur décharger de douleur, dit: »»Je suis en grande peine et perplexité, mon cousin, de cette affaire, et non sans cause. Je connois la bonté, douceur et bénévolence de cette dame, sa royale génération, ses vertus incomparables et sa droiture; et d'autre part je sais que d'elle ne pourrois lignée avoir, et par ce défaut le royaume de France tomber en querelle et finalement ruine. Et combien que je n'aye vrai mariage avec elle contracté, ni eu d'elle charnelle compagnie, néanmoins, à la raison de ce que long-temps a été tenue et réputée mon épouse par la commune renommée et que en ces jours mes infortunes ont été doucement par elle recueillies jusques à la rencontre de ma présente felicité, me ennuye me séparer d'elle, doutant offenser Dieu, et que les étrangères nations ignorans du fait en détractent.««

Es wurde dem Papst vorgetragen, daß der Herzog von Orléans niemals willens gewesen, die Ehe einzugehen, daß sie nie vollzogen worden, daß sie außerdem an einer andern Nullität leide. Er sei von K. Ludwig XI. zur Taufe gehalten, und eine Dispens von der dadurch entstandenen geistlichen Verwandtschaft mit seiner Tochter nicht nachgesucht worden. Den Fall zu untersuchen, und in letzter Instanz darüber zu entscheiden, ernannte Alexander VI. drei Commissarien, den Cardinal Philipp von Luxemburg, den Bischof von Alby, Ludwig von Amboise, und den Bischof Ferdinand von Ceuta, und haben die

drei Herren, nach reiflicher Prüfung die Ehe für nichtig erklärt. Dem Cardinal von Luxemburg wurde aufgegeben, das Urtheil der Königin mitzutheilen.

Den Zweck des Besuches vernehmend, verließ sie das Oratorium, wo sie eben ihre Andacht verrichtet, doch nicht ohne die Füße des Gekreuzigten geküßt, den Beistand der heiligen Jungfrau angerufen zu haben. Sie begab sich nach dem Saal, in welchem der Cardinal und ihr Beichtvater, umgeben von einer zahlreichen Versammlung von Prinzessinen und andern Personen ihrer erwarteten. Sie nahm den ihr bestimmten Sessel ein, und der Cardinal eröffnete ihr, daß die von Sr. Heiligkeit ernannten Commissarien, nach reiflicher Erwägung der Umstände und inniger Berathung mit Gott, erkennten, daß der Großmächtige und Allerchristlichste Herr Ludwig von Orléans nur gezwungen die Durchlauchtigste Johanna von Valois sich antrauen lassen, daß hiernach die Ehe ungültig, und beiden hohen Personen unbenommen sei, nach Belieben anderweitige Verbindungen einzugehen. Als von einem Donnerschlag betroffen, fühlte sich die Königin im ersten Augenblick, bedenkend jedoch, daß von Gottes Hand diese Prüfung ausgehe, faßte sie sich genugsam, um in kurzen Worten ihre Ergebung für dessen heiligen Willen auszudrücken: „Gepriesen sei Gott; ich bin zu glücklich, indem ich um seinetwillen diese Beschimpfung ertrage, und halte mich überzeugt, daß er sie einzig zuläßt, damit ich ihm fortan eifriger, denn bisher, zu dienen vermöge."

Noch einmal wollte die Verstoßene, bevor sie den Hof verlasse, den König sehen, das letzte Lebewohl ihm bringen: das wurde als eine Gunst bewilligt, und von Johanna benutzt, um den Hartherzigen zu versichern, daß sie, weit entfernt, den geringsten Groll zu hegen, ihm vielmehr danke, daß er sie der harten Knechtschaft, welche die Welt ihren Kindern auferlegt, entlasse. Sie bat ihn zugleich um Verzeihung wegen der Fehler, durch welche sie ihn beleidigt haben könnte, versicherte, daß sie nie ermüden würde, für ihn, für das Wohl des Reichs zu beten. Ohne weitern Verzug begab sie sich auf die Reise, um fortan in Bourges zu residiren, indem ihr zu Leib-

geding das Herzogthum Berry, Châtillon-sur-Indre in Touraine, Châteauneuf-sur-Loire und Pontoise, samt einer Rente von 12,000 Gulden angewiesen. Zu Bourges wurde die Königstochter mit außerordentlichen Ehrenbezeigungen, mehr noch ihren Tugenden, als ihren Hoheiten geltend, empfangen. An der Domkirche ließ sie halten, um dem Heiligen, zu dessen Ehren besagte Kirche geweihet, dem Erzmärtyrer Stephanus, ihr Gebet darzubringen, die Erinnerung an alle vergangene Herrlichkeit, die Leiden ihres ganzen Lebens und absonderlich der jüngsten Zeit, dem Herren zu opfern. Hierauf besuchte sie die sainte Chapelle, und dann erst bezog sie das Schloß, wo, nach Brantomes Ausdruck, »tout son exercice fut de vaquer aux prières et oraisons, servir Dieu et ses pauvres, sans bailler aucun signe autrement du tort qu'on lui avoit fait de cette répudiation.«

Vornehmlich aber beschäftigte sich Johanna mit dem Gedanken, Stifterin eines jungfräulichen Ordens, unter dem Patronat der Verkündigung Mariä, zu werden. Sie theilte ihre Wünsche und Absichten in dieser Hinsicht dem Beichtvater, P. Gilbert Nicolai, Franziscanerordens, mit, fand aber bei ihm lebhaften Widerspruch, veranlaßt durch die Betrachtung der Schwierigkeiten, welchen schon damals die Stiftung eines neuen Ordens zu begegnen pflegte: sie sollte, meinte der Pater, sich auf die Anlage eines Klosters aus einem schon bestehenden Orden beschränken. Dem Willen des Beichtvaters sich ergebend, ließ Johanna zwei ganze Jahre verstreichen, ohne Hand ans Werk zu legen, es verfielen aber ihre Kräfte täglich mehr, und es glaubten die Aerzte mit Bestimmtheit ihr nahes Ende vorhersagen zu können. Dafür geziemend sich zu bereiten, legte die Prinzessin Generalbeichte ab, und hat sie darin dem P. Nicolai vertraut, daß der eigentliche Grund ihres Leidens einzig in seinem Widerspruch für den Wunsch ihres Herzens zu suchen. Der Pater entsetzte sich ob des hiermit ihm gemachten Vorwurfs, glaubte aber zugleich in der Beharrlichkeit, womit sein Beichtkind auf dem bestand, was er bis dahin als eine Grille betrachtet, die höhere Fügung zu erkennen, und ließ ab von seinem Einspruch. Darüber hat solche Freude die Königin empfunden, daß es von

Stund an sich mit ihr besserte und sie nach und nach vollkommene Gesundheit wiederfand, zumal der Pater von nun an es sich angelegen sein ließ, in aller Weise durch seine Rathschläge ihre fromme Absicht zu fördern. Er namentlich hat sich mit der Wahl der Individuen, welche geeignet, dem Orden einzutreten, beschäftigt, und durch ihn wurden die ersten zehn Jungfrauen der Königin vorgestellt. Die hat, als von Gott ihr zugesendet, sie empfangen, ungesäumt zu einer kleinen Gemeinde vereinigt, eine Oberin dafür ernannt. Sie selbst unterrichtete ihre Schülerinen in allem klösterlichen Brauch, verhandelte mit ihnen dergestalten, daß sie zugleich sich entzückt und erbaut fühlen mußten. Genau eingetheilt waren alle Stunden des Tags, abwechselnd zur Betrachtung, zum Gesang, zu Leseübungen oder zur Handarbeit bestimmt. Die Jungfrauen unterwarfen sich der strengsten Lebensweise in solch glühendem Eifer, daß er nicht selten in Schranken gewiesen werden mußte; vorzüglich in den Uebungen der Demuth und Kasteiung suchte eine die andere zu übertreffen.

Als die heilige Stifterin ihre Töchter genugsam vorbereitet fand, entwarf sie, unter dem Einflusse des Beichtvaters, jene Regel, welche die Grundlage des ganzen Ordens geblieben ist. Unter dem Titel der Zehn Tugenden der heiligen Jungfrau ist dieselbe in zehn Capitel getheilt, das erste von ihrer Keuschheit handelnd, das zweite von ihrer Weisheit, das dritte von ihrer Demuth, das vierte von ihrem Glauben, das fünfte von ihrer Andacht, das sechste von ihrem Gehorsam, das siebente von ihrer Armuth, das achte von ihrer Geduld, das neunte von ihrer Frömmigkeit, das zehnte von ihrem Leiden oder ihren Schmerzen. Sie gab auch ihren Schülerinen die nöthige Anleitung, um in diesen zehn Tugenden der heiligen Jungfrau nachzueifern, indem sie sich, nach ihrem Beispiel, durch das Gelübde unverletzlicher Keuschheit verpflichten, indem sie für bestimmte Zeiten Stillschweigen beobachten, nach dem Vorbild jener Weisheit, indem sie, den Ausdruck der Demuth wiederzugeben, der Oberin, Ancilla, Ancelle, Dienerin, nach ihrem Amtstitel genannt, gehorchen, indem sie, ihre Glaubensreinigkeit zu bewähren, nieman-

den, der in seinem Glauben verdächtig, in die Gesellschaft aufnehmen, u. s. w. Diesen Beziehungen sind die verschiedenen Benennungen des Instituts, Orden der allerseligsten Jungfrau Maria, oder der Verkündigung Mariä, oder der Zehn Tugenden Unserer Lieben Frauen entlehnt. Den eigenen Einsichten nicht vertrauend, unterwarf die heilige Stifterin die von ihr entworfene Regel der Prüfung des h. Franziscus von Paula, der eben damals in Frankreich sich befindend, mit ihr einen erbaulichen Briefwechsel unterhielt: der fromme Pilgersmann erklärte ohne Scheu, daß ihr Vorhaben auf einer Eingebung Gottes beruhe, daß sie verbunden sei, dasselbe durchzuführen, und daß sie durch kein Hinderniß sich stören lassen dürfe.

Ermuthigt durch ein solches Zeugniß, wendete Johanna sich an den König, die Erlaubniß für die Begründung ihres Ordens und den Bau eines Kloster in Bourges sich zu erbitten: beides wurde zugestanden. Die Bestätigung des Ordens nachzusuchen, entsendete sie den P. Wilhelm Morin, Franziscanerordens, nach Rom, und schien Papst Alexander VI. nicht ungeneigt, das Begehren zu bewilligen, aber die Congregation der Cardinäle wollte auf eine Vermehrung der bestehenden Orden nicht eingehen, und der Pater mußte, nachdem er alle Mittel versucht, seinen Zweck zu erreichen, unverrichteter Dinge den Heimweg antreten. Sein Bericht, weit entfernt, den P. Gilbert Nicolai zu entmuthigen, bestimmte diesen vielmehr, persönlich nach Rom sich zu begeben, um dort in erhöheter Lebhaftigkeit die Sollicitationen zu erneuern. Alle seine Anstrengungen verfehlten jedoch ihres Zieles, und schon war der Tag seiner Abreise bestimmt, als er, die große Treppe des apostolischen Palastes hinabsteigend, von dem Cardinal und Bischof von Modena, Johann Baptist Ferreri die Versicherung empfing, daß er die Angelegenheit zur Hand nehmen werde. Dazu soll Ferreri durch ein nächtliches Gesicht, worin er die hh. Franziscus und Laurentius erblickte, veranlaßt worden sein. Der Einfluß, welchen als Datarius er übte, wurde entscheidend, und hat Alexander VI. durch Bulle vom 14. Febr. 1501 den Orden bestätigt, und dessen Genossen namhafte Gnaden und Privilegien verliehen, auch in Anerkennung der standhaften

Bemühungen des Geschäftsträgers der Königin Johanna, dessen Taufnamen Gilbert in Gabriel Maria umgewandelt, als worin ausgedrückt sein Verdienst um ein Institut, welches nach seiner Bestimmung das Geheimniß der Verkündigung Mariä, deren Bote der Erzengel Gabriel, feiern soll.

In den nächsten Tagen trat frohen Herzens Gabriel Maria die Rückreise an: mit Entzücken vernahm Johanna seinen Bericht, und am 8. Oct. 1502 reichte sie den fünf gelehrigsten und tugendhaftesten Schülerinen ihres Ordens das ihnen bestimmte Gewand, ein graues Kleid, ein scharlachfarbenes Scapulier, ein blauer Ueberwurf und ein weißer Mantel. Das graue Kleid sollte sie an die Buße, zu welcher sie sich verpflichtet, mahnen, das scharlachfarbene Scapulier ihnen zur fortwährenden Erinnerung an Jesu Christi Leiden dienen; der blaue Ueberwurf, den später ein Band von derselben Farbe, mit einer silbernen Medaille daran, ersetzte, wurde ihnen eine Mahnung, ihre Gemüther zum Himmel zu erheben, wo all ihr Gut und Erbe; der weiße Mantel sagte ihnen, daß sie gehalten, in der Reinigkeit der heiligen Jungfrau nachzustreben. Außerdem empfingen sie, nach dem Willen der gottseligen Stifterin, bei der Profession einen Ring, Symbol der Treue, welche sie dem himmlischen Bräutigam schuldig. Den fünf folgten bald mehre andere Jungfrauen, und allen ein Beispiel der Aufopferung zu geben, sprach die Königin selbst die feierlichen Gelübde am Pfingstsonntag 1503. Wohl hätte sie demnächst zusamt ihren Töchtern sich einschließen mögen, aber sie bedachte, wie nothwendig ihr Einfluß und Schutz dem in der Entstehung begriffenen Orden, und wie sehr zu befürchten, daß, wenn sie sich entschließe, als gewöhnliche Nonne zu leben, jeglicher Gewalt, jeglichem Besitz zu verzichten, ihr Werk alsbald untergehen würde, und fand es deshalb, mit dem Rathe des Beichtvaters nothwendig, ihren Rang, ihre Würde beizubehalten. Fortwährend in der Pfalz zu Bourges residirend, umgeben von Glanz und Pracht, erfüllte sie im Stillen nach aller Strenge die Pflichten einer vollkommenen Klosterfrau.

Bis dahin hatten die Schwestern nur ein nothdürftiges Unterkommen gehabt, der von der Königin unternommene

Klosterbau war jetzt zu seiner Vollendung gediehen, und sie wollte, daß derselbe am Lichtmeßtage 1504 bezogen werde. Paarweise, unter Absingung des Psalmes In exitu Israel de Aegypto, zogen die Nönnchen dahin, und hat der achtzigjährige Erzbischof von Bourges persönlich das Hochamt abgehalten. Aber der strengen Lebensart, den Kasteiungen, welchen täglich neue hinzuzufügen, die Königin bemühet, mußte ihr schwacher Körperbau zeitig erliegen. Zu Dreikönigen 1505 besuchte sie ihre Töchter, und in dem Kloster verfiel sie in Ohnmacht. Man brachte sie zurück nach ihren Gemächern, und sie befahl, die Thüre, durch welche die Pfalz dem Kloster verbunden, zu vermauern: sie hatte das Bewußtsein, daß sie da nicht mehr durchgehen werde. Von jenem Gang an empfing sie täglich die heilige Wegzehrung. Am 10. Januar ließ sie ihr Testament aufnehmen, am 4. Febr. 1505 erfolgte ihr seliges Ende. Als man sie auskleidete, fand man auf ihrem bloßen Leibe ein Cilicium, dem in der Gegend des Herzens fünf silberne Nägel beigegeben, und um die Weichen eine eiserne Kette, die tief dem Fleisch eindringend, mehre Geschwüre erzeugt hatte. Sie wurde, wie sie es gewünscht, mit dem Ordenshabit bekleidet, und blieb, eine werthvolle Krone auf dem Haupt, den Königsmantel um die Schultern, mehre Tage hindurch auf dem Paradebett ausgesetzt. Demnächst wurde der Leichnam nach der sainte Chapelle, wo prachtvolle Exequien angeordnet, übertragen, endlich in der Klosterkirche beigesetzt.

Ueber ein halbes Jahrhundert hatte Johanna im Grabe geruhet, und es wurde Bourges durch die Hugonotten erstiegen. Beutelustige Soldaten kamen in der Annunciaten Kloster, mögen aber die Entdeckung gemacht haben, daß ihre Vorgänger ihnen wenig übrig gelassen. Sie suchten Schätze im Schoose der Erde, und wurden letzlich durch den bleiernen Sarg der Königin Johanna angezogen. Sie eröffneten ihn ohne Mühe, als sie aber den seligen Leib berührten, vernahmen sie alle ein dreimaliges Seufzen. Zum Tode erschreckt, liefen sie alle drei davon, ihren Cameraden die Mähre zu verkündigen. Daran wollten nur wenige glauben, ein ganzer Schwarm stürzte in das Gewölbe: da lag, unverweset, die Selige. Der verruchteste in der Rotte stieß

ihr sein Schwert in die Brust, und zog es blutig zurück, was aber die übrigen nicht abhielt, den gesegneten Leib zu verbrennen. Es haben sich jedoch fortwährend bei dem leeren Grabe mancherlei Wunder ereignet, deren Untersuchung vorzunehmen, der Orden im J. 1617 den Erzbischof von Bourges, Andreas Fremiot, veranlaßte. Das hiernach aufgenommene und 1625 in Druck gegebene Protokoll wurde dem Papst Urban VIII. vorgelegt, auf daß er die Beatification der gottseligen Stifterin ausspreche. K. Ludwig XIII., die Infantin Clara Isabella Eugenia, die Stadt Bourges, die dasige Universität, welcher die Königin ein Collegium hinzugefügt hatte, die Universität Löwen schrieben, das Gesuch zu unterstützen, nach Rom, der Papst verordnete fernere Untersuchungen, deren Ergebniß zwar eingereicht wurde, bis jetzt aber keine Entscheidung der Kirche zur Folge gehabt hat, so wenig wie jene Denkschrift, welche im Dec. 1700 an das von Papst Clemens XI. abgehaltene Consistorium gerichtet worden.

Bei der Königin Johanna Ableben bestand das einzige Haus in Bourges, es hat jedoch der P. Gabriel Maria, den man als den zweiten Ordensstifter betrachtet, mit Eifer die weitere Verbreitung des Instituts verfolgt. Ludwig von Amboise, der Bischof von Alby, erbaute bereits 1506 das dasige Haus, welchem sich sehr bald die Klöster zu Rhodez und Bordeaux anschlossen. Hiermit keineswegs befriedigt, unternahm P. Gabriel Maria eine Reise nach den Niederlanden, wo er mit Genehmigung der General-Statthalterin, der Erzherzogin Margaretha, die Häuser zu Brügge und Bethune begründete. Durch apostolisches Breve, als des Ordens General-Superior zu dessen Regierung berufen, ist er im Kloster zu Rhodez, wo auch seine Ruhestätte, den 27. Aug. 1532 gestorben, und wird der Tag seines Ablebens im Orden gefeiert. Im J. 1514 hatte er von Papst Leo X. eine Bestätigung der Ordensregel erhalten, es hat auch dieser Papst die Annunciaten der Gerichtsbarkeit des Franziscanerordens unterworfen. Gabriel Maria fand aber noch manches an der Regel auszusetzen, er brachte sie in bessere Ordnung, und drückte die darin aufgeführten Tugenden der

heiligen Jungfrau faßlicher aus. Das veranlaßte die abermalige Bestätigung, gegeben durch Leo X. im J. 1517. Der Abschreiber der Bulle hat darin Wesentliches ausgelassen, nur sechs Punkte, auf welchen eine Todsünde beruhet, angegeben, während ihrer doch sieben, und mußte der Pater sich die Ermächtigung erbitten, dasjenige, so gegen seine und Sr. Heiligkeit Meinung ausgelassen worden, nachzutragen. Das bewerkstelligte er im J. 1518. Von den sieben Todsünden gelten fünf für alle Klosterfrauen insgemein, indem sie auf Keuschheit, Gehorsam, Armuth, Clausur und Gottesdienst sich beziehen. Die zwei, von welchen die Annunciaten allein bedrohet, beruhen auf der Verpflichtung, die für den Orden angeordneten Fasten zu beobachten, und den Habit zu tragen. Jedoch kann von den drei letzten Verpflichtungen, mit dem Rath der Discreten und Superiorinen, oder des Beichtvaters, die Mutter Ancilla dispensiren, so daß kranke und schwächliche Schwestern, oder diejenigen, welche aus andern rechtmäßigen Ursachen dispensirt worden, nicht gehalten sind, die Horen zu beten, die Fasten einzuhalten, oder das Ordenskleid zu tragen.

Die Annunciaten sollen das ganze Jahr hindurch am Freitag und Samstag fasten: am Sonntag, Dienstag und Donnerstag mögen sie Fleisch essen, dessen sie aber am Abend sich zu enthalten haben, es sei ihnen dann Dispens bewilligt. Will die eine oder die andere den Advent hindurch, oder auch in den drei Quadragesimen, des Herren, der h. Jungfrau und der Apostel fasten, so darf das nicht geschehen ohne Erlaubniß der Mutter Ancilla, der Discreten und des Beichtvaters. Die zur Profession Aufgenommene hat nach derselben ein zehntägiges Stillschweigen, das sogenannte sponsale Schweigen, zu beobachten. Seine letzte Regel empfing der Orden von dem Franziscanergeneral, P. Johann von Parma, in dem zu Parma 1529 abgehaltenen Generalcapitel. Um die Mitte des vorigen Jahrhunderts besaß er in Frankreich, Lothringen und den Niederlanden mehr denn 40 Klöster, wovon eines der berühmtesten das von Pincourt zu Paris. In Deutschland hat er nur wenig Eingang gefunden: einzig sind mir die Klöster zu Aachen, Maastricht, Düren und Düsseldorf, dann in der Trierischen Diöcese die Klöster zu An-

dernach und Stenay bekannt. Zu Stenay führte die Vorsteherin den Titel Priorin, zu Andernach hieß sie, statt Ancilla, Geistliche Mutter. Als solche kann ich nennen Agnes Maria Cöllers, 1762—1763, Anna Maria Ursula Cünzer, 1765—1766, Maria Anna Hansel, 1767—1770, Anna Maria Ursula Cünzer, 1771—1774, Maria Anna Hansel, 1775—1786, Maria Clara Lohman, 1787, Maria Ernestina Vollmar, erw. 27. April 1788—1794.

Nach Andernach wurden die ersten Schwestern aus Düren berufen im J. 1653, und sollten sie ein Pensionat für Töchter anlegen und unterhalten. Ihrer waren nur wenige, daher vermuthlich eine eigentliche Stiftung nicht stattgefunden hat. Lediglich eine Behausung wurde ihnen von der Familie von Laur zugewendet. Ueber 80 Jahre lang mußten sie ohne Kirche sich behelfen, wie sich aus einer Supplik vom J. 1736 ergibt. Darin bitten sie den Kurfürsten um die Vergünstigung, in den Kellern des abgebrannten Schlosses, behufs des begonnenen Kirchenbaues einige Steine brechen zu dürfen. Der Bau dieser Kirche, nach ihrem gegenwärtigen Stand, ward im J. 1739 vollendet, zum Theil, wie eine Inschrift besagt, durch einen Verein von Wohlthätern, Clemens August von Bayern, Kurfürst zu Cöln, Franz Georg von Schönborn, Kurfürst zu Trier, Philipp Karl von Eltz, Kurfürst zu Mainz, Willibrord Schefer, Abt zu St. Maximin, Benedict von der Eydt, Abt zu Laach. Das ganze, ungemein freundliche Gotteshaus ist ausgemalt, jedoch der Art, daß mehr des Künstlers Fleiß als sein Geschick zu loben. Die Altäre sind in Holz geschnitten, um späterhin in Stein ausgeführt zu werden, was aber unterbleiben mußte. Der Hochaltar ist Mariä Krönung gewidmet, der Nebenaltar rechts der seligen Johanna von Frankreich, der zur Linken dem h. Joseph. Ein Bild der Seligen, von geringem Kunstwerth, gibt jedoch ihre Züge, wie ich mich überzeugt habe, getreu wieder, und muß der Maler ein gutes Original vor Augen gehabt haben. Der Ordensstifterin zu Ehren wurde alljährlich, außer Mariä Himmelfahrt, als dem Hauptfest, ein Kronenfest begangen.

Der Kirchenbau hatte des Klosters geringe Mittel erschöpft. Am 2. Juni 1775 erlaubte der Diöcesan, daß im Kloster eine

Schule eröffnet werde, behufs deren zwei Chorjungfern die nöthige Dispens erhielten. Viel wurde indessen damit nicht gewonnen. Eine im J. 1786 angestellte Untersuchung brachte die traurigsten Resultate. Die Einnahme des J. 1785 belief sich auf 411 Rthlr. 21 Alb. (in einem Mitteljahr 371 Rthlr.), die Ausgabe auf 811 Rthlr. 52 Alb. Davon sollten 19 Chorjungfern und 5 Layenschwestern unterhalten werden. Außerdem drückte eine Passivschuld von 1450 Rthlr., welche zu tilgen, die Veräußerung des geringen klösterlichen Eigenthums, 38 Morgen Ackerland und Gärten, beschlossen war, und hätte sehr bald, auch ohne der Franzosen Dazwischenkunft, die Aufhebung dieses, wie der meisten übrigen Nonnenklöster erfolgen müssen. In Bezug auf klösterliche Zucht scheinen die Annunciaten in Andernach jederzeit eines hohen wohlverdienten Rufs genossen zu haben. Die Abth. II. Bd. 2. S. 248 besprochene Sünderin, deren Namen dort zwar nicht angegeben, Franzisca von Wangen zu Geroldseck, wurde von wegen eines dem Leben der Aebtissin vom Oberwerth bedrohlichen Attentats, nach jenem Kloster verwiesen, und heißt es in dem darum gegebenen erzbischöflichen Erlaß: „Obwohlen Se. Kurf. Durchl. sie wegen ihres bekannten Fehltritts und damit dem Kloster gegebenen Aergernisses einstweilen von der Gemeinde abgesondert zu Buß in ein besonderes Zimmer hingewiesen, so wollen Höchstdieselbe jedoch wegen der von ihr bezeugten Reue und Besserung aus höchster Milde diesfalls eine Abänderung treffen, daß dieselbe fernerhin zur vollkommenen Umschaffung und gänzlichen Tilgung ihres Fehlers bei den Annunciaten Aufenthalt nehme, und sich nach den Satzungen des dasigen Klosters gleich den übrigen Professen betragen soll."

Noch muß ich, nachdem ich so viel von Ludwigs XI. Tochter erzählt, auch einer Gespenstergeschichte, worin sie zwar nicht, aber doch ihr Standbild figurirt, gedenken. „Sehr jung," so erzählt der Großprior Vasconcellos, „war ich dem Malteserorden eingetreten, denn der Großmeister, Don Raymund de Perellos Zuñiga y Lopez de Zapata y Sa de Catalayud zählte zwei Ahnfrauen aus meinem Hause (um die Perellos vergleiche man Abth. II. Bd. 2. S. 12, Note 1. und 2.). Als dessen Page (de pagenaria)

aufgenommen, befehligte ich in meinem 25. Jahre eine der Ordensgaleeren. Das nächste Jahr war eines derjenigen, in welchen der Großmeister sein Recht de donazione auszuüben pflegt, und bediente er sich desselben, um mir die reichste Comthurei in der Zunge von Castilien zuzuwenden. Ich konnte hiernach mir wohl Aussicht machen auf die höchsten Würden im Orden; dazu gelangt man aber nur im Alter. Ich befand mich auf Malta ohne die geringste Beschäftigung und wußte mir auch keine andere zu erdenken, als daß ich getreulich dem Beispiel der Großwürdenträger nachlebte. Liebschaften erfüllten meine ganze Zeit. Den alten adeligen Familien, die von jeher in der Insel heimisch, denen aber der Eintritt in den Orden untersagt, schließt sich an eine weniger vornehme, aber einflußreichere Classe von Familien, in deren Händen sich alle Civil-, Administrations- und Justizstellen vereinigen. Sich darin zu erhalten, bedürfen sie des Schutzes der Ritter, um den sie auf jegliche Weise sich bewerben. Die Frauen dieses Standes nennt man le Onorate, ein Prädicat, welches ihnen allerdings zukommt, von wegen ihres untadelhaften Wandels, oder, wenn Sie es anders wollen, von wegen des Anstandes und der Vorsicht, mit welcher sie ihre Liebeshändel zu treiben wissen. Die Erfahrung hat sie belehrt, daß Sicherheit und Verschwiegenheit unverträglich mit dem National-Charakter der französischen Ritter, darum müssen die jungen Franzosen, die anderwärts der besten Gesellschaft willkommen, auf Malta sich mit der Gesellschaft des geringsten Weibsvolkes behelfen. Den Onoraten gefallen am besten die deutschen Ritter, die zwar nicht zahlreich; wie ich glaube, verdanken sie alsolchen Vorzug ihrem milden, rosenfarbigen Aussehen. Nach den Deutschen kommen die Spanier; unser Glück bei den Frauen ist dem National-Charakter zuzuschreiben, den man mit Recht für anständig und zuverlässig hält. Die französischen Ritter und besonders die jungen Caravanenführer nehmen ihre Rache an den Onoraten durch Spott und Hohn, und vornehmlich durch Veröffentlichung ihrer geheimen Liebeleien. Beschränkt aber, wie sie es sind, auf den Verkehr mit den Landsleuten, da sie sich niemals, oder höchst selten, herablassen, die italienische Sprache

zu erlernen, kann das Geplauder, mit dem sie unter einander sich belustigen, niemals großen Eindruck hinterlassen.

Wir lebten friedlich mit unsern Onoraten, als ein französisches Schiff uns den Commandeur Foulquerre zuführte. Er war mehrmals auf Malta gewesen, einmal um seine Caravane gegen die Ungläubigen abzumachen, dann um einen mailändischen Ritter zu verfolgen, endlich um die Obedienz zu leisten und sein Gelübde abzulegen; jedesmal, nicht allein mit dem Mailänder, hatte er blutige Händel gehabt. Diesesmal kam er, sich um das Generalat der Galeeren zu bewerben, und seine 35 Jahre schienen ihn doch etwas vernünftiger gestimmt zu haben. Er empfand nicht mehr das dringende Bedürfniß von Lärm und Rauferei, hingegen war er hochmüthig, eifersüchtig, gebieterisch, factiös sogar geworden, und schien er nach einer Gewalt zu streben, welche die des Großmeisters und der drei Großprioren von Frankreich überragen sollte. Er machte ein Haus, das gleich mit französischen Rittern überfüllt war, uns hingegen nur selten und bald gar nicht mehr sah, weil die gewöhnliche Unterhaltung uns durchaus mißfiel; sie traf vornehmlich die Onoraten, Gegenstände unserer Achtung und Liebe. Wenn der Comthur sich blicken ließ in der Stadt, dann war er stets umgeben von jungen Franzosen, er verfehlte nie, sie in die Strada stretta zu führen, um ihnen die Stellen zu zeigen, wo er seine Duelle ausgefochten hatte. Sie müssen wissen, daß auf Malta das Duell streng untersagt ist, auch streng bestraft wird, es sei denn in der Strada stretta, der engen und langen Gasse, auf welche weder Thüren noch Fenster gehen, vorgefallen. Die Straße hat genau so viel Breite, daß zwei Männer sich in Parade werfen und die Degen kreuzen mögen. Zurückweichen können die Kämpfer nicht, und die Secundanten weisen die Vorübergehenden ab, damit keine Störung erfolge. Solcher Gebrauch wird geduldet, um die Zahl der Duelle zu beschränken, denn der Ritter, der nicht herausfordern, nicht gefordert sein will, darf nur die Strada stretta meiden. Außerdem würde Jeder, der sich in dieser Gasse mit Dolch oder Pistolen betreffen ließe, der Todesstrafe verfallen. Des Comthurs Züge nach der Strada stretta, gewißlich einem Manne seines Standes höchst

ungeziemend, hatten daneben die Folge, daß die französischen Ritter mit jedem Tage kitzlicher und beleidigender wurden. In dem Maase, daß die ihnen angeborne Streitsucht zunahm, wurden die Spanier immer ernsthafter und abgemessener. Als das nicht ausreichte, versammelten sie insgesamt sich in meinem Hause, um unter meinem Vorsitze die Mittel zu berathen, wie unerträglich gewordenem Leichtsinn und Muthwillen zu steuern. Ich dankte den Anwesenden für das mir geschenkte Zutrauen und machte mich anheischig, dem Comthur von Foulquerre das Betragen seiner jungen Landsleute in der geziemenden Weise darzustellen, ihn aufzufordern, daß er seinen Einfluß auf die drei französischen Zungen verwenden möge, um die Eintracht wieder herzustellen. Mir selbst versprach ich, in diese Verhandlung alle erdenkliche Behutsamkeit und Rücksicht zu legen; doch zweifelte ich nicht, daß sie zu einem Duell führen werde.

Wir befanden uns in der Charwoche, und es wurde beliebt, meine Zusammenkunft mit dem Comthur auf den Ablauf der 14 Tage nach Ostern zu setzen. Dieses, und was überhaupt beschlossen worden, mag der Comthur erfahren und deshalb gesucht haben, mir zuvorzukommen. Am Charfreitag — Sie kennen den spanischen Gebrauch, nach welchem man von Kirche zu Kirche der Geliebten folget, um ihr das Weihwasser zu reichen — am Charfreitag folgte ich, in gebürender Entfernung, der jungen Onorata, deren Farben ich seit einigen Jahren trug. In der ersten Kirche drängte sich der Commandeur mit einem Anstrich von Vertraulichkeit zu ihr hin, ihr das Weihwasser zu reichen. Zwischen sie und mich sich werfend, mir den Rücken zuwendend, trat er mir auf den Fuß, so daß es von mehren Franzosen bemerkt werden konnte. Wir verließen die Kirche, und ich wende mich gegen meinen Mann in gleichgiltigem Tone, frage um sein Befinden und zugleich um die Kirche, in welcher er die zweite Station abzuhalten gedenke. „Ich gehe nach der Magistralkirche von St. Johann.“ Ich erbot mich, ihn dahin auf dem kürzesten Wege zu begleiten. Da sagte er mit dem Ausdrucke der feinsten Höflichkeit: „Es würde mir unendlich schmeichelhaft sein, der Signoria Illustrissima folgen zu dürfen.“

Ohne daß er es wahrgenommen, führte ich ihn nach der Strada stretta; versichert gegen jede Störung an dem Tage, wo Alles in den Kirchen versammelt, zog ich augenblicklich den Degen. „Wie, Señor Comendador, Sie entblößen den Degen?" — „Ja, Monsieur le Commandeur, ich habe den Degen gezogen und erwarte Sie." Zwei Secunden vergingen. Dann zog er blank; gleich aber die Spitze des Degens senkend, sprach er: „Am Charfreitag! seit sechs Jahren habe ich den Beichtstuhl nicht betreten. Ich entsetze mich ob dem Zustande meines Gewissens, in drei Tagen, das wäre am Montag . . ." Taub war ich für seine Worte, ich zwang ihn, sich in Wehr zu setzen. Denn ich bin eines friedlichen Gemüthes, und dergleichen Gemüther, einmal erbittert, lassen sich durch keine Vorstellungen beschwichtigen. Aus allen Zügen meines Gegners leuchtete ein vielleicht noch niemals empfundener Schrecken: er rückte dicht an die Mauer, als habe ihm vorgeschwebt, daß er fallen werde, als suche er eine Stütze, und in dem ersten Ausfalle stieß ich ihm den Degen in den Leib. Er lehnte sich an die Wand und sprach mit sterbender Stimme: „Charfreitag! Mag der Himmel Ihnen vergeben! Bringen Sie meinen Degen nach Tête-Foulques und lassen Sie in der Schloßcapelle hundert Messen für die Ruhe meiner Seele lesen." Das waren seine letzten Worte.

In dem Augenblick achtete ich ihrer nicht sonderlich, und wenn ich sie Ihnen heute genau wiedergebe, so beruhet das, Gott sei es geklagt, auf dem Umstande, daß ich seitdem sie gar oft hören mußte. Ich berichtete über den Hergang in gewöhnlicher Form. Dem Capitel schien es ganz natürlich, daß ein Zusammentreffen in der Strada stretta, die National-Antipathie und die Schwierigkeit des Ausweichens zu blutigem Zwist geführt habe. Ich kann mich wohl rühmen, daß er in der Meinung der Menschen mich im mindesten nicht belastete; ein jeder erkannte, daß der allgemein gehaßte Foulquerre das verdiente Ende genommen habe. Anders vor Gott: indem zweimal strafbar meine Handlung, am Charfreitag, und dazu die Verweigerung eines Aufschubs von drei Tagen, den mein Gegner verlangte, um sich durch den Genuß der Sacramente mit Gott zu versöhnen. Bald empfing ich von

meinem Gewissen, wie vorher von dem Beichtvater, eine ernste Zurechtweisung. In der Nacht von dem nächsten Freitag zum Samstag — drei Tage vorher hatte der Großmeister geruhet, mir das Priorat von Mallorca zu verleihen — in der Nacht vom Freitag auf den Samstag fuhr ich plötzlich aus dem Schlafe auf, es schien mir, als befinde ich mich nicht in meiner Stube, nicht in meinem Bette, sondern in der Strada stretta, ausgestreckt über dem Pflaster. An eine Mauer lehnte sich der Commandeur, und nicht ohne Anstrengung sprach er: „Bringen Sie meinen Degen nach Tête-Foulques und lassen Sie in der Schloßcapelle hundert Messen für die Ruhe meiner Seele lesen.“ Die ganze folgende Woche hindurch ließ ich einen Criado (Diener) in meinem Zimmer schlafen, ich sah und hörte nichts sechs Nächte lang, aber in der Nacht vom Freitag auf den Samstag wurde ich durch das nämliche Gesicht erschreckt. In einiger Entfernung von mir sah ich den Criado auf dem Pflaster der Strada stretta liegen, der Commandeur erschien und sprach wie neulich. Alle Freitage erneuerte sich dieses Gesicht, und regelmäßig träumte dann mein Criado, er liege in einem kleinen engen Gäßchen, weiter sah und hörte er nichts.

Unbekannt war es mir, wohin der Verstorbene schlechterdings seinen Degen gebracht haben wollte. Ein Ritter aus Poitou belehrte mich, es sei Tête-Foulques eine alte Burg, vier Stunden von Poitiers im Walde gelegen; man trage sich davon im Lande mit wunderlichen Erzählungen, auch werde daselbst die Rüstung des gewaltigen Fulko Taillefer, samt der Waffe eines jeden der durch ihn erschlagenen Ritter aufbewahrt. Der Berichterstatter setzte hinzu, von undenklichen Zeiten her sei es aller Foulquerres Gebrauch gewesen, an demselben Orte die Waffen, die für Krieg oder Zweikampf ihnen gedient hatten, niederzulegen. Auf diese Mittheilung ging ich zuerst nach Rom, um dem Cardinal Großpönitentiar zu beichten, ihm klagte ich den mich verfolgenden Spuk, und er versagte mir nicht die meiner Reue angemessene Absolution; nur war sie an Bedingungen, an die zu verrichtende Buße, geknüpft, namentlich sollte ich die hundert Messen in der Schloßcapelle zu Tête-Foulques lesen lassen. Den Degen des Comthurs hatte ich

aus Malta mitgebracht, ich konnte daher ohne weiteres die Reise über die Alpen antreten. Der Ruf von des Comthurs von Foulquerre Tode war mir vorausgegangen, und es schien mir, als würde das Ereigniß zu Poitiers nicht mehr, denn auf Malta beklagt. Mein Gefolge ließ ich in der Stadt, ich selbst warf mich in ein Pilgerkleid, ein Bote mußte mich nach dem Schlosse führen; eines Büßenden wäre ein Wagen nicht recht anständig gewesen, auch wußte man in der großen Landschaft Poitou von Fahrstraßen nicht viel.

Wir fanden alle Zugänge des Schlosses verriegelt, und mußten lange schellen, bis der Burggraf öffnete, der einzige Bewohner von Tête-Foulques, einen Eremiten abgerechnet, der die Capelle bediente, oder vielmehr sauber hielt. Eben sang dieser das Officium mortuorum, und ich mußte warten, bis verstummten der Klage-Töne. Ich eröffnete ihm, eine Gewissenspflicht führe mich zur Stelle, und wolle ich ihn gebeten haben, für die Seele des abgeschiedenen Comthurs hundert Messen zu lesen. Er lese niemals Messe, hieß es, sintemalen er die Weihen nicht habe, wolle aber gerne mir oder vielmehr meinem Gewissen die Bürde abnehmen und durch einen Priester die Messen lesen lassen. Ich legte meine Silberlinge auf den Altar nieder und dazu den Degen des Commandeurs, aber finstern Blickes bedeutete mich der Eremit, auf solche Stelle gehöre nicht die oftmals von Christenblut geröthete Waffe, ich möge sie nach der Waffenkammer bringen, die er für seine Person niemals betrete. Der Burggraf fügte hinzu, ich würde in jener Waffenkammer die Schwerter aller dahingeschiedenen Foulquerres erblicken, samt den Rüstungen der durch sie besiegten Feinde; seit den Zeiten der schönen Melusina und ihres Gemahls, des Großzahns Gottfried, bleibe solche Stelle diesen Waffen angewiesen. Der Schwätzer geleitete mich zu der Waffenkammer, und ich fand mich mitten unter Schwertern von allen Formen, von allen Größen und aus allen Jahrhunderten; auch merkwürdige Bilder erblickte ich, an ihrer Spitze jenes von Fulco Taillefer, dem Grafen von Angoulême, der das Schloß für seinen Bastard erbaut hat. Späterhin mit dem Amte eines Großseneschalks von Poitou belehnt, ist der Bastard der

Stammvater der Foulquerres de Tête=Foulques geworden. Sein und seiner Hausfrauen, Isabelle von Lusignan, Bildnisse blickten mich von den Eckposten eines ungeheuern Kamins an. Die Waffen waren zu einer Trophäe unter dem Bilde des Grafen von Angoulême vereinigt. Die Waffenkammer, oder vielmehr der Waffensaal, schien mir das einzige bewohnbare Zimmer im Schlosse, und ich fragte, ob ich da nicht ein Kaminfeuer und demnächst Abendessen und Bett haben könnte. „Ein Abendbrod sehr gern, mein lieber Pilgrim," erwiderte der Burggraf, „aber ich wollt Euch rathen, in meiner Stube zu schlafen." Ich fragte um des Rathes Grund. Fuhr jener fort: „Ich habe meine Ursachen, Euer Bett werde ich neben das meinige setzen." Das ließ ich mir gefallen, um so williger, da es Freitag und ich das gewöhnliche Gesicht fürchten mußte.

Der Burggraf ging seines Wegs, um sich mit dem Nachtessen zu beschäftigen, ich besah mir die Waffen und Gemälde. Nach Maßgabe des sinkenden Tages schienen die rauchigen Draperien mit dem Grunde der Bilder zusammenzufließen, daß ich bei dem Wiederschein des Feuers nur mehr die Gesichter sah. Das war ein ängstigender Anblick. Das Essen kam endlich, Forellen und Krebse, dazu eine Bouteille trinkbaren Weins, obgleich der Burggraf ihn für Landwein ausgab. Ich hätte gewünscht, mein Mahl mit dem Einsiedler zu theilen, der ließ mir aber sagen, er esse nur mit Wasser aufgekochte Wurzeln oder Kräuter. Jederzeit habe ich mein Brevier pünktlich gebetet, wie das den Rittern, so Profeß gethan haben, den Spaniern wenigstens, vorgeschrieben. Auch jetzt zog ich mein Brevier und den Rosenkranz aus der Tasche, vorher den Burggrafen ersuchend, er möge mir das Zimmer bezeichnen, wo ich nach verrichtetem Gebet ihn finden würde. „Recht gern. Vor Mitternacht macht der Einsiedler die Runde durch die Gänge, wenn Ihr sein Glöcklein vernehmet, so steiget die Wendeltreppe herab, und Ihr könnet mein Zimmer nicht verfehlen, zumal ich dessen Thüre auflassen werde. Es ist die sechste Thüre hinter dem vordersten Spitzbogen, an dem ersten Absatze der Treppe; der führt Euch in einen gewölbten Gang, an dessen Ende der Bogen mit der Bildsäule der seligen Johanna von Frankreich.

Ihr könnt nicht fehl gehen. Ernstlich mahne ich Euch, nicht über die Mitternacht hier zu verweilen."

Der Burggraf ging, ich blieb bei meinem Brevier; von Zeit zu Zeit legte ich ein Scheit Holz zum Feuer, viel umzusehen, wollte ich nicht wagen. Die Bilder schienen sich zu beleben; wenn ich flüchtig zu ihnen aufblickte, glaubte ich an Lippen und Augen eine Bewegung wahrzunehmen, und besonders schien das Ehepaar, der Groß-Seneschalk und seine Hälfte, mich mit zürnenden Augen zu hüten, Blicke zu wechseln, die auf einen gemeinsamen Entschluß deuteten. Meine Schrecknisse wurden durch einen ungestümmen Windstoß erhöht. Der Sturm erschütterte alle Fensterscheiben und bewegte die Waffenbündel. Das Gerassel der Waffen zumal schien mir übernatürlich. Endlich vernahm ich des Einsiedlers Glöcklein, und sogleich suchte ich die Wendeltreppe. Aber lange zuvor, ehe ich die Statue der seligen Johanna von Frankreich hatte finden können, blies der Wind mir die Leuchte aus. Ich flog nach der Waffenkammer zurück, um die Kerze wieder anzuzünden. Denken Sie sich meine Gefühle, als ich den Seneschalk erblickte und seine Hausfrau, die, herabgestiegen aus den Bilderrahmen, sich wärmten an dem helllodernden Kaminfeuer. „Ameye," sprach der Seneschalk, „was bedünkt Euch von der Ueppigkeit des Castilianers, der einkehret und hauset in meiner Burg, nachdem er den Commandeur getödtet und ihm die Beichte versagt hat?" — „Edler Herr," versetzte in schrillendem Tone das weibliche Gespenst, „mich will bedünken, als habe hierinen der Castilianer Uebermuth getrieben, und wahrlich sollt es übel lassen, wenn er von hinnen zöge, ohne daß Ihr ihm den Fehdehandschuh geboten hättet."

Ich stürzte die Treppe hinab, um des Burggrafen Stüblein zu suchen; eine vergebliche Arbeit in der dichten Finsterniß. Anderthalb Stunde verging mir in Erwartung und tödtlicher Unruhe, dann suchte ich mich zu überreden, es wolle tagen, und ich müsse den Hahnenschrei überhört haben. Sie wissen, daß es den Geistern nicht zukommt, sichtbar zu bleiben, nachdem der Hahn zum erstenmal nach Mitternacht gekräht hat. Besonders bemühte ich mir einzureden, daß die Beiden, die ich zu hören und zu sehen geglaubt

hatte, nur in meiner aufgeschreckten Phantasie spukten; das erloschene Licht wollte ich um jeden Preis wieder anfachen, um zu Bette zu kommen, denn es war mir, als müsse ich von Müdigkeit umsinken; mit einem Wort, ich schlich noch einmal die Wendeltreppe hinauf. Vorsichtig blieb ich stehen in der Thüre der Waffenkammer; die beiden Gestalten saßen nicht mehr am Feuer, aber so umsichtig war ich nicht, daß ich aufgeblickt hätte nach den alten Rahmen, in die sie nothwendig zurückzukehren hatten. In unbesonnener Hast wendete ich mich gegen den Kamin, und nach kurzen Schritten stand ich mitten im Saale vor Herrn Fulko. In der Stellung eines Ausfallenden hielt er mir schweigend des Degens Spitze entgegen. Ich wollte den Rückweg nach der Treppe suchen, aber in der Thüre hatte ein Knappe Posten gefaßt und der warf mir mit aller Gewalt einen Blechhandschuh in das Angesicht. Der Unwillen übermannte mich, ich riß von einer der Trophäen den ersten Degen herunter — es fügte sich, daß es derselbe Degen, der durch mich dahingeliefert — ich warf mich auf meinen spukhaften Gegner, ich glaubte ihn durchbohrt zu haben, und empfand in dem nämlichen Augenblick unter dem Herzen einen Stich, brennend als glühendes Eisen. In Strömen floß mein Blut, ohnmächtig sank ich zu Boden. Wie ich am Morgen zu mir kam, befand ich mich in dem Stüblein des Burggrafen. Er hatte sich, beunruhigt durch mein langes Ausbleiben, mit Weihwasserkessel und Aspergill bewaffnet, mich zu suchen, und mich ausgestreckt gefunden auf den Fließen der Waffenkammer, ohne Bewußtsein, aber ohne Wunden, denn diejenige, so ich zu empfinden geglaubt, war eitel Fascination gewesen. Burggraf und Einsiedler erlaubten sich keine Frage, riethen mir nur, ungesäumt das Schloß zu verlassen. Ich ging von dannen geradeswegs nach den Pyrenäen und kam am andern Freitag zu Bayonne an. In der Mitternacht fuhr ich aus dem Schlafe auf. Fulko Taillefer hielt mir die Spitze seines Degens entgegen, ich beschrieb das Zeichen des Kreuzes, und der Spuk zerfloß in Nebel. Nichtsdestoweniger fühlte ich wieder den Stich, wie in jener Waffenkammer ich ihn gefühlt hatte; gebadet in meinem

Blute, wollte ich rufen, aufstehen, um Hülfe zu suchen, aber eins wie das andere war mir versagt. Meine Noth währte bis zum ersten Hahnenschrei, dann schlief ich ein, um am Morgen krank und in dem jämmerlichsten Zustande zu erwachen. Dasselbe Gesicht verfolgt mich an jedem Freitag. Alle meine Andachtsübungen haben mich nicht davon befreien können, und nur eine schwache Hoffnung zu der göttlichen Barmherzigkeit hält mich noch aufrecht, und läßt mich nicht untergehen in der unerhörten Qual." — Der Großprior, Ludwig de Lima y Vasconcellos, war der Bruder von Jacob de Majones de Lima y Sotomayor, der 1747—1764 als spanischer Gesandter in Paris stand.

Durch kaiserliches Decret vom 16. Thermidor XII. wurde der Annunciaten Kloster der Gemeinde, gegen einen Zins von 600, späterhin 400 Franken, überlassen, um darin die Secondairschule, das nachmalige Progymnasium, unterzubringen. Im J. 1841, so ich nicht irre, wurde ein Tausch beliebt, laut dessen das Gymnasium nach dem bisherigen Hospitalgebäude verzog, und das Annunciatenkloster der Hospitalverwaltung überließ. Als Begründer des Hospitals werden in einer Urkunde vom 24. Dec. 1249 die Eheleute Ernest und Christina genannt, mit dem Zusatze, daß sie sich und all ihr bewegliches und unbewegliches Gut der Pflege der Kranken gewidmet haben. Die Stiftung bestätigte Erzbischof Konrad von Cöln am 1. Januar 1250. Ernest und Christina haben hierauf des Hauses Leitung in geistlichen und weltlichen Dingen an den Abt Gerhard von Rommersdorf übergeben, mit der Bestimmung, daß seinen Nachfolgern die gleiche Gewalt verbleiben soll. Erzbischof Arnold von Trier, als Diöcesan, hat die genannten Stifter ermächtigt, eine Capelle zu erbauen, und einen Kirchhof, den Armen zur Grabstätte anzulegen. Das Hospital blieb jedoch stets in ungemein beschränkten Verhältnissen: noch in der neuern Zeit mußte der Receptor, der mit seinen wenigen Pfründnern ein ärmliches Haus, den Grauen Schwestern gegenüber, bewohnte, sein spärliches Einkommen durch eine kleine Industrie verbessern. Krüge, die er aus dem Kannenbäckerland bezog, verführte sein Sohn auf einem Stoßkarren nach Tönnisstein. Das Testament eines wohlthätigen

und reichen Insassen von Andernach, des Herrn von Mering, gab jedoch in der neuesten Zeit der Anstalt ein durchaus verändertes Ansehen: sie wurde eine der reichsten im Lande, was jedoch der Stadt nicht eben vortheilhaft gewesen zu sein scheint. Sie ist, in gleichem Maase wie Coblenz, durch eine wohlgemeinte, aber sehr häufig mißbrauchte Barmherzigkeit, ein Mittelpunkt, eine Cocagna für alle arbeitscheue Vagabunden geworden. Das Hospital steht unter der Leitung der Schwestern des h. Karls, sechs an Zahl, die hier, wie allerwärts, durch die schönsten Tugenden sich heiligen. Nach dem Willen des großmüthigen Stifters haben die Hospitaliten täglich eine bestimmte Anzahl Paternoster und Ave Maria für ihn und seine Angehörigen zu beten.

An dem entgegengesetzten Ende der Stadt, der Pfarrkirche zunächst, stand das Kloster der schwarzen Nonnen, Servitenordens. Es hat dieser Orden seinen Ursprung in Florenz genommen in der Brüderschaft de' Laudesi, also genannt, weil sie vornehmlich beflissen, das Lob der h. Jungfrau zu verkündigen, ihre Laudes zu singen. Zu diesem Zwecke hatten sich am Feste Mariä Himmelfahrt 1233 sieben Bruderschaftsmänner, Buonfiglio Monaldi, Johann oder Buonagiunta Manetti, Amedeo oder Bartholomäus Amedei, Manetta von Lantella, Lippo Uguccione, Gerardin Sostegno und Alexis Falconieri, mehrentheils den ersten Geschlechtern des Landes angehörend, vereinigt, und urplötzlich kam auf alle sieben der Entschluß, die Welt zu verlassen. Einer theilte dem andern die Vision mit, durch welche er hierzu veranlaßt, einer wie der andere verkaufte sein Eigenthum, und gab den Erlös an die Armen. Vorher doch hatten die Gesellen den Bischof von Florenz, Ardingo, hinsichtlich ihres Vorhabens um Rath gefragt, und von ihm mancherlei Aufmunterung empfangen, samt der Vergünstigung, an einem ihnen beliebigen Orte ein Oratorium zu haben, wo das Meßopfer dargebracht werden könne. Indem sie fortan nur von Almosen leben wollten, ermächtigte sie der Bischof, dergleichen in der Stadt und Umgebung zu heischen. Sie bezogen hierauf ein ärmliches Haus, auf dem Marsfeld, in einiger Entfernung von der Stadt belegen, entsagten der Amtstracht — »un' ampia toga nera, fuorché un collare

bianco con due larghe facciuole, e una fodera di zibellino arrovesciata; era il distintivo dei senatori, e non lo portavano che il verno; ragione per cui non si troverà mai un ritratto di senatore vestito d'estate« — und kleideten sich dafür in armselige aschfarbige Gewänder; auf dem blosen Leibe trugen sie Cilicien und eiserne Ketten.

Es war am Tage Marien Geburt, 8. Sept. 1233, daß sie den Anfang machten mit der neuen Lebensordnung, auch ihren Senior, den Buonfiglio Monaldi als Superior anerkannten. Gleichzeitig gingen sie nach der Stadt, um sich des Bischofs Segen und seine fernere Anweisung zu erbitten. Sie, die reichen Männer, die einst von Glanz und Würden umgeben, jetzt in so veränderter Gestalt auftraten, wurden auf ihrem Wege Gegenstände der lebhaftesten, der allgemeinsten Aufmerksamkeit. Die verwandelte sich in namenloses Staunen, als Säuglinge, der Mutter Brust versagend, mit dem Finger auf jene Büßer deuteten, und dazu sprachen: „das sind die Diener der Jungfrau.“ Solches Wunder hat den Bischof Ardingo veranlaßt, ihnen den Rath zu geben, daß sie die durch Gottes Schickung ihnen beigelegte Benennung festhielten. Ein Jahr ungefähr verlebten sie in der Hütte auf dem Marsfeld, ohne doch, von wegen des Andranges der Frommen und Neugierigen, einer vollkommenen Einsamkeit sich erfreuen zu können. Sie zu suchen, verzogen sie nach dem in weiterer Entfernung von der Stadt belegenen Monte Senario, wo sie vor allem über den Trümmern einer alten Feste eine Kirche erbauten. Um die Kirche herum erhoben sich enge hölzerne Zellen, wo die Brüder vereinzelt lebten, in so vollkommener Abtödtung, in solcher Seelenreinigkeit, daß sie vielmehr Engel, als Menschen zu sein schienen. Der Berg lieferte ihnen Wurzeln und Kräuter zu ihrem Unterhalt, in Lobgesängen, der heiligen Jungfrau dargebracht, fanden sie ihre einzige Beschäftigung, den süßesten Genuß. Aber der Superior, Buonfiglio, fürchtete mit Recht, daß eine solche Lebensweise sehr bald das Ende der Gesellschaft herbeiführen werde, er beschloß, damit er wenigstens das Nothdürftige den Brüdern reichen könne, die öffentliche Mildthätigkeit anzurufen. Zwei der Brüder, Johann

Manetti und Alexis Falconieri wurden täglich nach Florenz geschickt, die Gaben der Mildthätigkeit zu empfangen. Den Weg von 9 Miglien täglich zweimal zu machen, war keine kleine Aufgabe, ihnen solche zu erleichtern, wurde ihnen gleich am Stadtthor, an dem sogenannten Cafaggio, ein kleines Grundstück geschenkt, darauf ein Hospitium zu setzen. Aus diesem Hospitium ist das prächtige Kloster dell' Annunziata erwachsen.

Zeitig empfanden die Brüder das Bedürfniß einer Regel, die für alle gleich verbindlich. Sie zu entwerfen, wie sie es von ihm begehrten, war Bischof Ardingo beschäftigt, und nur noch zweifelhaft wegen der Bestimmung des Habits, als in verschiedenen Gesichten die Brüder die heilige Jungfrau erblickten, in ihrer Hand ein schwarzes Kleid, und aus ihrem Munde den Befehl vernahmen, ein solches Kleid zum Gedächtniß der Passion ihres Sohnes zu tragen. Das ereignete sich am Charfreitag des J. 1239, und wird daher an jedem Charfreitag in den Mannsklöstern des Servitenordens eine eigenthümliche Feier, das Leichenbegängniß Jesu Christi, und Tags darauf, am Charsamstag, das Fest Mariä Krönung begangen. Am Abend des Charsamstags hielten sie auch, vermöge Indult der Päpste Calixtus III. und Innocentius VIII. ein Hochamt, welchen Brauch jedoch Pius V. untersagte. Außerdem schreibt sich her von jener Vision die von mehren für den Orden beliebte Benennung der Brüder von der Passion Unseres Herren Jesu Christi, während sie anderwärts Brüder vom Ave Maria heißen, weil sie mit diesen Worten jegliches Gespräch beginnen und beschließen. In Ansehung des Habits hat sich Bischof Ardingo genau an die durch die Vision ertheilte Vorschrift gehalten; über dem wollenen Hemde wird eine kurze weiße Tunica getragen; ein weiter schwarzer Talar, Scapulier und Mantel, ebenfalls schwarz, ein lederner Gürtel, vervollständigen den Anzug.

Der Orden machte bedeutende Fortschritte, noch im J. 1239 wurde die Niederlassung in Siena begründet. Die Brüder, den einzigen Alexis Falconieri ausgenommen, als welchem seine Demuth nicht erlaubte, die ihm zugedachte Würde anzunehmen, empfingen 1241 von Bischof Ardingo die Priesterweihe, und 1248 ihres Ordens Bestätigung durch den päpstlichen Legaten, Cardinal

Rayner. Im folgenden Jahre veranlaßte Buonfiglio eine Zusammenkunft der Vorsteher der vier Klöster, welche bereits der Orden besaß, und in einem zweiten Capitel, 1251, wurde der nämliche Buonfiglio zum Ordensgeneral erwählt. Er suchte von Papst Innocentius IV. unmittelbar die Bestätigung des Ordens zu erhalten, mußte sich aber begnügen, den päpstlichen Nepoten, den Cardinal Wilhelm von St. Eustach zum Protector zu erhalten, indem Innocentius sich mit dem Project trug, die Serviten den Augustinereremiten einzuverleiben. Erst nach seinem Tode hat Alexander IV. 1255 die gewünschte Bestätigungsbulle gegeben, worauf Buonfiglio ein Generalcapitel zu Florenz abhielt, und gelegentlich desselben seine Würde niederlegte, † 1262. Sein Nachfolger, Johann Manetti, war bereits 1257 gestorben, der dritte General aber, Jacob von Siena, sah sich veranlaßt, auf dem Generalcapitel zu Florenz, 1260, den Orden in die Provinzen Toscana und Umbrien zu vertheilen, ihnen 1263 eine dritte Provinz, Romagna hinzuzufügen.

Jacobs Nachfolger, der selige Benedict von Lantella schuf 1265 auch die vierte Provinz, Gallia cisalpina, dankte 1267 ab, nachdem er dem Orden, durch die Wahl des h. Philipp Benizzi den würdigsten Vorsteher verschafft, und starb 1268. Von den Begründern des Ordens lebten nur mehr Sostegno, der Generalvicar für Frankreich, und Uguccioni, Generalvicar in Deutschland. Sie trafen sich auf Monte Senario, besprachen die Geschicke des Ordens, die wunderbaren Fortschritte, die er unter einer getreuen Leitung gemacht, und fühlten sich ergriffen von dem lebhaften Wunsche, bei Jesus zu sein. Ihr Gebet fand schleunige Erhörung; sie starben beide in einer und derselben Stunde, am Montag 3. März 1282.

Philipp Benizzi (27. Aug.), damals nur fünf Monate alt, soll einer jener Säuglinge gewesen sein, welchen der Orden seinen Namen verdankt: »Inter eos vero Philippus Benitius qui postea fuit Religionis splendor et columen, vix quinque mensium infans, idem Servorum nomen solutis linguae impedimentis protulisse fertur.« Philipp, bald nach seiner Heimkehr aus Paris, wo er mit medicinischen Studien beschäftigt gewesen, gerieth

an dem Tage, daß die Worte der Apostelgeschichte, »Philippe accede et adjunge te ad currum istum«, gelesen werden, in Extase, und sah die h. Jungfrau sitzend in einem goldnen Wagen, dem ein Löwe und ein Lamm vorgespannt, begleitet von Engeln, wie sie ihm ein schwarzes Kleid darreichte, und vernahm in der folgenden Nacht der h. Jungfrau Befehl, ihren Dienern sich anzuschließen. Dem gehorsam, kam Philipp 1253 nach der Zelle von Cafaggio, das Kleid des Ordens sich zu erbitten: »Jam illucescente die, Philippus Caphagium sine ulla mora petit, loci superiorem Bonfilium adit . . . supplex orat patres ut illum ad habitum admittere velint . . . . induitur itaque Philippus laico habitu, ad viliora statim officia et contemptibilia quaeque admittitur.« Converse zuerst, dann Ordensmann, fand Philipp, das Regiment antretend, 15 Klöster vor, und hat er deren Anzahl bedeutend gemehrt, Colonien nach Polen, Ungern, und sogar, wie man behauptet, nach Indien ausgesendet. Er ließ die sämtlichen für den Orden gegebenen Constitutionen in einer Sammlung vereinigen, und verordnete, daß sie an jedem Samstag im Refectorium verlesen würden. Ueberhaupt hat er dermaßen segenreich für das Institut gewirkt, daß er wohl als dessen Stifter betrachtet worden.

Aber schwerer Kummer sollte ihn treffen, nachdem P. Innocentius V. im J. 1276 den Stuhl des h. Petrus bestiegen. Innocentius wollte nämlich die Bestimmung des Conciliums von Lyon, 1274, welche eine Wiederholung jener des Lateranensischen Conciliums vom J. 1215, wodurch die Begründung neuer Orden untersagt, auf die Serviten ausgedehnt wissen, ließ das darum erlassene Decret dem Ordensprotector, Cardinal Ottoboni, insinuiren, und den General nach Rom fordern. Dem wurde die Annahme von Novizen, auch jede Veräußerung untersagt, angesehen des Ordens Eigenthum der apostolischen Kammer verfallen sei, es sollten auch seine Religiosen des Beichthörens sich enthalten. Innocentius V. regierte indessen nur fünf Monate und einige Tage, und sein Nachfolger Johann XXI. offenbarte eine den Serviten günstigere Gesinnung. Die Sache wurde bis auf weitere Entscheidung in suspenso gelassen, kam jedoch unter

den Päpsten Nicolaus III., Martin IV. und Honorius IV. wiederholt zur Sprache. Einzelne Bischöfe zeigten sich den Religiosen sehr ungeneigt: der von Foligno verbot ihnen, Novizen anzunehmen, der von Orvieto untersagte ihnen, die Glocken in ihren Kirchen zu läuten oder Messe zu lesen, in ihren Kirchhöfen zu begraben, der Bischof von Faenza untersagte ihnen das Predigen und Almosensammeln, daß sie gezwungen, in verdoppeltem Eifer ihr Recht vor dem h. Stuhl zu suchen. Honorius IV. ernannte die Cardinäle Benedict Gaetano und Matthäus von Aquasparta, den General der Minoriten, zu Examinatoren: sie zogen mehre Consistorialadvocaten zu Rath um die Frage, ob die Serviten durch die Bestimmungen der Kirchenversammlungen vom Lateran und von Lyon betroffen, die Gutachten fielen verneinend aus, die Examinatoren gaben eine dem Orden günstige Entscheidung, und damit hat sich der Papst einverstanden erklärt durch eine ganze Reihe von Breven vom J. 1286.

Der von dem h. Philipp Benizzi seiner Gesellschaft mitgetheilte Impuls wirkte auch nach seinem Tode. Der Orden nahm einen solchen Aufschwung, daß er letzlich 27 Provinzen zählte, es haben auch mehre Päpste, durch Verleihung neuer Privilegien, ihr Wohlgefallen an demselben bekundet. Namentlich machte Innocentius VIII. ihn aller Vorzüge der vier Bettelorden theilhaftig, insbesondere des Rechtes, an den Sonn- und Festtagen des Advents und der Fasten in der päpstlichen Capelle zu predigen, und fiel den Serviten zu Theil das Fest Epiphaniae, so noch zum Advent gerechnet wird, desgleichen der fünfte Sonntag in der Fasten. Sie sind auch, gleich den vier Bettelorden, angewiesen, den Exequien der Cardinäle beizuwohnen, und während die Dominicaner die Vesper für die Abgestorbenen, die Franziscaner die erste Nocturne der Mette, die Augustiner die zweite, die Karmeliten die dritte Nocturne singen, kommen die Laudes auf die Serviten. Ihr General hat ferner, gleich den Generalen der vier Bettelorden, seinen bestimmten Platz in der päpstlichen Capelle.

Nach dem gewöhnlichen Gange menschlicher Dinge wurde doch auch in dieser Gesellschaft einige Erschlaffung bemerkbar,

daß namentlich die Einsiedelei auf dem Monte Senario beinahe vollständig verlassen stand. Das fand ein zu Ferrara im Jahre 1404 abgehaltenes Generalcapitel gewissermaßen unanständig, und hielt sich P. Anton von Siena berufen, im Verein mit einigen besonders eifrigen Religiosen an der Stelle, wo der Orden gleichsam seine Wiege gehabt, ihn nach seiner vollen Strenge zu erneuern. Es gab hierzu der General, Stephan von Borgo di San Sepolcro seinen Willen, 1411, und nahm ihren Anfang die Reform der Serviten von der Observanz, also genannt im Gegensatz zu den Conventualen. Verschiedene Klöster schlossen sich der Reform an, daß sie ihren eigenen Generalvicar erhielt. Nach einer Bestimmung des 1413 zu Pisa abgehaltenen Generalcapitels sollte Monte Senario, als des Ordens Hauptkloster, unmittelbar unter dem General stehen, und wurde der Genuß von Fleischspeisen seinen Bewohnern streng untersagt. Es bestand besagte Reform 157 Jahre, bis der General Angelus de Azorelli den Unterschied zwischen Conventualen und Observanten aufhob, und dem gesamten Orden eine gleichmäßige Lebensordnung einführte. Nach Verlauf von 30 Jahren trat P. Bernardin de' Ricciolini, der in Camaldoli das einsiedlerische Leben geübt hatte, 1593 in Monte Senario mit einer neuen Reform auf, nachdem er dafür die Genehmigung des Generals, des P. Lälius Ballioni, auch von Papst Clemens VIII. am 22. Oct. 1593 die Bestätigung der für die Reform gegebenen Satzungen sich verschafft hatte. In einem fernern Breve vom 29. Dec. 1600 verordnete Clemens VIII., daß fortan der Superior des Klosters, oder der heiligen Einsiedelei auf Monte Senario, wie er es genannt wissen wollte, nur aus den Eremiten gewählt werde: daß er Priester, zum wenigsten 33 Jahre alt sei, auch daselbst unverrückt zwei Jahre zugebracht habe; daß alle Eremiten verpflichtet, ihr Noviziat auf Monte Senario zu halten, wenn sie auch längst im Orden Profession gethan, daß sie nach Ablauf des Probejahrs ihre Profession in die Hände des Priors von der Annunziata in Florenz abzulegen hätten; daß ihnen nicht erlaubt, nach der Profession in den Dienst eines Prälaten, wäre er auch Cardinal, selbst nur für die kürzeste Zeit zu

treten; daß die Vorgesetzten die Kranken von dem Chorbesuch, und die Eremiten überhaupt, für hohe Festtage, des Fastengebotes entbinden könnten, vorbehaltlich der Uebertragung auf einen andern Tag; daß sie dahin zu sehen hätten, daß dreimal in der Woche gefastet werde; daß keiner der Eremiten auf der Reise, außer in Krankheitsfällen und nach ärztlicher Vorschrift, und endlich auf Monte Senario kein Fremder, weß Standes er auch sei, Fleisch essen dürfe. Die ungewöhnliche Strenge der Lebensart erzeugte mancherlei Schwachheiten und Krankheiten, daß die Einsiedler genöthigt, von Papst Paul V. einige Milderung sich zu erbitten. Durch Breve vom 13. Oct. 1612 wurden sie dispensirt, an den Mittwochen des Advents und der Fasten sich auf den Genuß von Brod und Wasser zu beschränken; die übrigen Bestimmungen blieben unverändert. Die Reform bestand bis in die neueste Zeit in mehren Klöstern von Italien und Deutschland, und hat sich namhaftes Verdienst um sie erworben der General Angelo Maria Mantorsi, von Clemens VIII. ernannt den 30. Mai 1597, und gezwungen, sothane Würde anzunehmen, ohne daß er jedoch in seiner Lebensweise das Geringste verändert hätte. Am Montag aß er Salade und Brod, dazu trank er Wasser, am Dienstag genoß er Suppe, am Mittwoch und Freitag fastete er bei Wasser und Brod, Donnerstag und Sonntag erlaubte er sich ein Gericht Gemüse und einen Trunk Wein, am Samstag genoß er etwas Obst, dazu trank er Wasser. An den drei Ostertagen labte er sich bei einer geringen Portion Fleisch. Von Septuagesima bis Ostern kam kein Tropfen Wein über seine Lippen. P. Aurelius von Ferrara, einer der Reformatoren der Einsiedelei auf dem Monte Senario, und Peter Berti von Siena waren in sothaner Enthaltsamkeit des Generals Nacheiferer. Gabriel Buono, ebenfalls einer der ersten Reformatoren, starb im Geruche der Heiligkeit, nachdem er bei seinen Lebzeiten den Brüdern durch die Strenge seines Wandels ein Gegenstand der Bewunderung gewesen.

Es gibt auch Serviten-Nonnen, deren Kloster in Florenz allem Anschein nach durch den h. Philipp Benizzi um das J. 1285 oder auch früher gegründet wurde. Zwei berühmte Freudenmädchen,

Flora und Helena, hatte er bekehrt, und um sie für die Zukunft gegen etwaige Gefahren zu schützen, wies er ihnen unweit Porcaria einen wohlverwahrten Aufenthaltsort an. Dort lebten die beiden Büßerinen nach der ganzen Strenge der Ordensregel, in so vollständiger Abtödtung, daß die Verehrung ihres Andenkens sich lange Zeit unter den Gläubigen forterbte. Als der Tertiarier Stifterin wird die selige Juliana Falconieri zu betrachten sein. Geboren 1270, hingerissen durch das Beispiel ihres Oheims Alexis Falconieri, der einer der sieben Begründer des Ordens, war sie beinahe noch ein Kind, als sie 1284 von dem h. Philipp Benizzi das Kleid der Oblaten seines Ordens sich erbat. Von nun an eine von dessen Zierden, fastete sie jeden Mittwoch und Freitag, statt aller Nahrung die h. Communion empfangend, am Samstag begnügte sie sich, die h. Jungfrau zu ehren, mit einem Stückchen Brod und einem Glas Wasser. Sie kasteiete ihren Leib durch häufiges Geißeln, Cilicium, eisernen Gürtel, wie sich das nach ihrem Tode ergab. Ihr exemplarischer Wandel, verbunden mit verschiedenen durch sie erbetenen Wundern, bestimmten die Conversen oder Oblaten des Ordens, sie 1306 zur Oberin zu erwählen. Sie gab ihnen eine Regel, so 1424 von Papst Martin V. bestätigt, ganz unvermerkt die Oblaten in Tertiarier verwandelte. Dem Tode nahe, konnte Juliana, von wegen eines unausgesetzten Erbrechens, das heilige Viaticum nicht empfangen: daß er ihr dasselbe vorzeigen möge, damit ihr wenigstens vergönnt, ihren Heiland anzubeten, verlangte sie von dem Beichtvater. Die Bitte wurde ihr gewährt, und gab sie den Geist auf, nachdem sie nur eben ihre Andacht verrichtet, verschwunden war zugleich die geweihte Hostie, von der man jedoch nach ihrem Tode (Juni 1341) in der Gegend des Herzens einen Abdruck wahrnahm. Juliana wurde in der Kirche der Annunziata zu Florenz beerdigt; da sind viele wunderbare Heilungen, mittels Berührung des gesegneten Leichnams geworben worden. Durch Testament vom J. 1632 widmete Augustin Falconieri die Summe von 20,000 Scudi, auf die Canonisation der beiden Seligen, Alexis und Juliana Falconieri zu verwenden, mit dem Zusatz, daß, falls die Canonisation nicht binnen 20 Jahren zu erlangen, das

Geld zum Bau einer Capelle und eines Marmoraltars, worin der Seligen Gebeine zu verwahren, verwendet werden solle. Die Vorarbeiten der Canonisation waren jedoch 1691 noch keineswegs geschlossen, daher verschiedene Päpste sich veranlaßt fanden, den Termin von 20 Jahren zu verlängern, gleichwie Innocentius XII. durch Decret vom 27. Oct. 1693 dem Servitenorden und sämtlichen Kirchen der Stadt Florenz ein officium semiduplex, mit Messe verbunden, zum Gedächtniß der seligen Juliana bewilligte; in Betreff des seligen Alexis ist eine Bestimmung noch nicht erfolgt.

Die Regel der Tertiarier, in 20 Artikel oder Capitel eingetheilt, ist der Bulle Martins V. vom J. 1424 vollständig einverleibt. Laut derselben sollen Brüder und Schwestern sich schwarz kleiden in einen engen und geschlossenen Talar, der von einem ledernen Gürtel umschlossen, die Schwestern weiße Schleier und dergleichen Guimpen (Brustschleier) tragen; in der Profession, nach dem Probejahr, sollen sie sich verpflichten, in dem Orden zu leben und zu sterben; statt des Officiums ist ihnen eine Anzahl von Paternoster und Ave Maria zu beten, vorgeschrieben; an allen Sonn- und Festtagen, und täglich, den Advent und die Fasten hindurch, sollen sie zu Mitternacht aufstehen und Mette halten, außer den allgemeinen Fasten, vom ersten Sonntag des Advents bis zu Weihnachten täglich, sodann an allen Freitagen fasten, Fleischspeisen nur am Sonntag, Dienstag und Donnerstag, oder in Krankheitsfällen genießen.

In Deutschland wenigstens war von Tertiariern nicht mehr viel Rede, als die Erzherzogin Anna Katharina, Gemahlin des Erzherzogs Ferdinand von Tyrol, den Gedanken der Wiederbelebung des Instituts erfaßte. Des Herzogs Wilhelm III. von Mantua Tochter, geb. 17. Januar 1566, wurde sie am 14. Mai 1582 dem Erzherzog, Wittwer seit 24. April 1580 von Philippine Welser, angetraut, und hat sie, während der Dauer eines vierzehnjährigen Ehestandes nicht wenig beigetragen, den erlauchten Gemahl in seinen gottseligen Richtungen zu bestärken. St. Leopolds Kirche in der Burg zu Innsbruck, Maria-Loreto zu Hall, die Kirchen zu Grüneck und Rottholz, das Capu-

zinerkloster zu Innsbruck und die berühmte Einsiedelei in der Nähe dieser Stadt sind so viele Monumente der Andacht jenes fürstlichen Ehepaars.

Wittwe den 24. Januar 1595 fand Anna Katharina alsbald einen Freier in der Person Kaiser Rudolfs II., ohne doch dessen Wünsche zu erhören. Vielmehr führte sie in einem für sie, nach klösterlicher Form, zu Innsbruck erbauten Palast ein äußerst zurückgezogenes Leben: samt ihren beiden Töchtern, den Erzherzoginen Anna Katharina und Anna, unterzog sie sich allen jenen geistlichen Uebungen, welche in den geregeltesten Klöstern eingeführt, als worin sie bei den Personen ihres Hofstaates allgemeine Nachahmung fand. Das Haus hat sie niemals verlassen, es geschehe denn um irgend einen Gnadenort zu besuchen. Am stärksten fühlte sie sich angezogen durch Unserer Lieben Frauen Kirche auf dem Berge Waldrast, 3 Stunden von Innsbruck. Dort einstens mit ungewöhnlicher Inbrunst betend, wurde sie plötzlich erleuchtet durch den Gedanken, in Innsbruck ein Kloster für Nonnen Servitenordens zu stiften. Dazu hat sie den Grundstein im J. 1607 gelegt, und dasselbe, das nachmalen sogenannte Regelhaus, mit adelichen Fräuleins und Wittwen besetzt, zu deren Bedienung sie in Folge einer zweiten, auf Waldrast empfangenen Eingebung, in unmittelbarem Zusammenhang mit dem Regelhaus, das Kloster der Versperrten oder Tertiarerinen begründete; für beide Häuser entwarf sie eine eigene Regel, welche, soviel die Nonnen betrifft, im J. 1610, und in Ansehung der Tertiarerinen im Jahre 1617 die päpstliche Bestätigung empfing. Es werden darin bedeutende Abweichungen von der frühern Regel der Tertiarerinen bemerkbar.

Für ihre Person hat die Erzherzogin der Welt nicht verzichtet, bis dahin ihre Tochter Anna am 4. Dec. 1611 dem Kaiser Matthias angetraut worden. Unmittelbar nach der Hochzeit zu Innsbruck wieder eingetroffen, bezog sie am 2. Jan. 1612 das Regelhaus, wohin ihre ältere Tochter und mehre Fräuleins ihr folgten. Was diesen an der praktischen Kenntniß des Klosterlebens abging, zu ersetzen, erbat sich die Erzherzogin von dem Papst Erlaubniß, aus dem Kloster zu Schwatz vier Augustiner-

nonnen zu berufen, als welche bestimmt, den Unerfahrnen zum Vorbild zu dienen. Eine dieser Gäste übernahm das Amt der Priorin. Bevor die eigentlichen Nonnen eingekleidet worden, nahm die Erzherzogin selbst den Habit der Tertiarerinen, was an einem Tage mit ihr, den 1. Jul. 1612, ihre Tochter und drei andere Jungfrauen thaten. Sie wechselte auch den Namen, hieß von nun an Schwester Anna Juliana, während die Tochter der Mutter Namen, Anna Katharina, annahm. Nach Verordnung der Stifterin sollten nämlich die Tertiarerinen insgesamt Anna heißen, zu Ehren der Patronin des Hauses, und sich nur durch den Zusatz eines andern Heiligennamens unterscheiden. Gleichzeitig nahmen die aus Schwatz gekommenen Augustinerinen das Kleid der Serviten, und am folgenden Tage, zu Marien Heimsuchung, wurden die Novizen des Regelhauses eingekleidet, und ihnen ebenfalls, wie es der Stifterin Willen, der Namen Anna beigelegt, nur daß eine jede durch den Zusatz eines zweiten Namens sich unterscheiden durfte.

Das Haus der Tertiarerinen wurde am 3. Nov. 1613 bezogen, nach einiger Zeit kamen sie zur Profession, worin sie Gehorsam dem General der Serviten und Keuschheit gelobten, daneben versprachen, die von der Erzherzogin zum Unterhalt ihrer Stiftungen gewidmeten Güter getreulich zu verwalten, und die Nonnen im Regelhause zu beschützen und zu bedienen. Sie wurden demnächst bekleidet mit einem weißen Schleier, der über der Stirne einen blauen Stern hat, mit einem weiten schwarzen Mantel, wie ihn die Ordensschwestern tragen, mit dem schwarzen Talar, mit Scapulier und Guimpe. Schwester Anna Juliana wurde auch Stifterin des Serviten-Mannsklosters am Ende der Neustadt Innsbruck. Der Bau begann 1614, geweihet wurde die Kirche 1616. Der Brand von 1620 zerstörte Kirche und Kloster, die großmüthige Stifterin hat beide aber schnell wieder hergestellt. Vermöge des Stiftungsbriefs waren die Religiosen auch zu den Verrichtungen der Seelsorge, besonders in dem Regelhause und bei den Versperrten verpflichtet. Schwester Anna Juliana hat außerdem sehr verständige Vorschriften für den Haushalt der beiden Nonnenklöster hinterlassen, auch bei ihren Leb-

zeiten in dem Regelhause 21 Professen, in dem Kloster der Versperrten 27 Tertiarerinen gesehen, ungerechnet die von ihr angenommenen Oblaten oder Conversen. Sie starb in dem Hause der Versperrten, den 2. Aug. 1622, ihre Tochter Anna Katharina ebendaselbst den 2. März 1659. Ihre jüngere Tochter, die Kaiserin, dermaßen standhaft in der von der Mutter geerbten Anhänglichkeit zu dem Orden, daß sie stets unter den kaiserlichen Gewändern den Habit der Serviten trug, hatte bereits am 15. Dec. 1618 diese Zeitlichkeit verlassen. Nicht nur daß Schwester Anna Juliana dem Orden der Serviten, so viel Deutschland betrifft, neues Leben einhauchte, sie kann auch als die Stifterin der ersten Congregation von Tertiarerinen dieses Ordens im engern Sinne betrachtet werden.

Des Ordens Wappen zeigt im blauen Felde ein gothisches goldenes M, mit einem S verschlungen, darüber eine Lilie mit dem Stengel, durch eine Krone gezogen, über dem Schild eine Krone. Heilige oder berühmte Männer in großer Anzahl sind aus demselben hervorgegangen, der h. Philipp Benizzi, jener Piccolomini, der Thaumaturg von Siena, welchen Namen er durch eine ganze Reihe von Wundern sich erwarb ꝛc. Unter des Ordens Schriftstellern hat das mehrste Aufsehen gemacht Paul Sarpi, Fra Paolo, der Geschichtschreiber des Tridentinischen Conciliums, der Hoftheolog der Republik Venedig.

Von dem berühmtesten aller Servitenklöster, weiland Cafaggio genannt, zu Florenz, schreibt Keyßler: „Die Kirche dell' Annunziata hat einen Vorhof, dessen Galerien mit vielen Votis und Gelübden aus Holz, Papier, Wachs ꝛc. behängt sind. Sie hat ihren Ruhm großentheils einem wunderthätigen Marienbilde zu danken, mit welchem es eine sonderbare Beschaffenheit hat. Es hatten nämlich die Servi St. Mariä oder Servitenmönche, denen die Kirche und das dabey gelegene Kloster gehören, einem Maler (so von etlichen Bartolomeo, von andern Giovanni und noch von andern Pietro Cavallini Romano genannt wird) Befehl gegeben, die Verkündigung Mariä à fresco zu malen. Die Arbeit war schon bis auf das Angesicht der h. Jungfrauen vollendet, und der Maler in bekümmerten Gedanken, wie er solchem seine gehörige Voll-

kommenheit geben sollte, begriffen, als er darüber in einen Schlaf verfiel und bey seiner Erwachung gedachtes Gesicht völlig fertig fand. Die Vermuthung dieser Hülfe konnte auf niemand anders als die Engel fallen, und die Menge der Wunder, welche das Bild schon gethan und noch thut, setzet nach der Florentiner Meynung die ganze Geschichte außer allen Zweifel. Man giebt vor, daß diejenigen, so dieses Gemälde angesehen haben, ihr Lebtage gute Augen behalten. Es mag aber nun seyn, daß ein anderer Künstler dem schlafenden Maler einen Possen gespielet, welchen dieser hernach nebst den Mönchen zu ihrem Vortheile gebraucht, oder daß der Maler des ganzen Werkes die Fabel erfunden, um sich aus dem wunderthätigen Beystande und der sonderbaren Freundschaft der Engel eine Ehre zu machen: so ist doch gewiß, daß dasjenige Stück, so die Engel gemalt haben sollen, nicht besser als das übrige gerathen. Die Erfindung ist gut daran, bey des Engels Stellung und Person nichts auszusetzen, auch dieses nicht übel ausgesonnen, daß Maria, bey Erblickung des himmlischen Bothens in eine Ohnmacht fällt; was aber die Arbeit des Pinsels anlanget, so ist solche gar mittelmäßig und auch in Ansehung des Gesichtes mit vielen hundert vortrefflichen Gemälden, die wir von Menschenhänden haben, in keinen Vergleich zu setzen. Die Gesichtsfarbe der h. Mariä ist sehr gelb oder braun, ausgenommen an den Wangen und an der Stirne, woselbst sie eine weißere Farbe hat, nicht anders, als wenn daran gerieben oder gekratzet worden wäre. Diese blasse Farbe hat man auch in der Copia, so mit florentinischer Arbeit verfertiget worden und in dem Scrittorio zu sehen ist, beybehalten. Uebrigens ist zu bemerken, daß dieses Gesicht der h. Mariä keinem von denjenigen, welche der Evangelist Lukas gemalt haben soll, gleiche, wie auch diese einander wenig ähnlich sind. Das Original des florentinischen Bildnisses ist dreyfach zugedecket, und in einer Kapelle, worinnen eine große Menge silberner Gelübde hängen. Diese Kapelle ist nach dem Dessein des Michelozzi mit kostbarem Marmor bekleidet, und mit mehr als vierzig großen silbernen Lampen und Kronleuchtern erleuchtet. Vor dem Altare stehen zween silberne Leuchter von Mannshöhe,

und auf demselben zwo große gleichfalls silberne Statuen von Engeln. An dem Altare sieht man nichts als bas-reliefs von Silber. Das Tabernakel ist vortrefflich und an demselben das von Andrea del Sarto gemalte Haupt Christi zu bemerken. Das Pflaster des Fußbodens besteht aus ägyptischem Granite und Porphyr. An diese Kapelle stößt ein Oratorium, dessen Wände mit mosaischer Arbeit und großen Stücken von Achat, Jaspis, orientalischem Chalcedon, und mancherley diaspro eingeleget sind. Mit weitläuftiger Beschreibung aller und jeder Kapellen will ich mich aber nicht aufhalten, obgleich keine einzige ist, in welcher nicht etwas schönes von Gemälden oder Bildhauerarbeit angetroffen wird.

„In einer Galerie des an die Kirche stoßenden Klosters ist die von Andrea del Sarto gemalte Madonna del Sacco wohl zu betrachten, weil sie für das Meisterstück dieses berühmten Malers gehalten wird. Sie ist gut conservirt, anstatt daß die übrigen hier befindlichen Fresco-Gemälde dieses und anderer berühmten Meister zu großem Leidwesen der Liebhaber fast gänzlich verloschen sind. Woher dieses Stück den Namen del Sacco habe, ist mir unbewußt, und getraue ich mir nicht zu versichern, daß solches von dem Sacke, worauf der h. Joseph in diesem Stücke sitzend abgebildet ist, seinen Ursprung herleite. Der Meister desselben wurde del Sarto benennet, weil sein Vater ein Schneider war. Er arbeitete lange Zeit in Frankreich unter Franziscus dem ersten, wurde aber von seiner Frau genöthigt, zurück nach Italien zu kehren. Bey seiner Abreise vertrauete ihm der König ansehnliche Summen Geldes, um dafür gute Gemälde, wie auch Statuen in Italien einzukaufen und solche nach Frankreich zu übersenden. Del Sarto aber verwand diese Gelder auf ganz andere Dinge, gerieth in eine lüderliche Lebensart, und starb endlich zu Florenz an der Pest im 42ten Jahre seines Alters, nachdem er von seiner Frau und Freunden gänzlich verlassen war. Sein Brustbild und Epitaphium ist an der Wand einer andern Galerie dieses Klosters zu sehen. Es halten sich hier beständig hundert bis hundert und vierzig Mönche auf, und haben von den vornehmsten unter ihnen jeder drei Kammern zu ihrer Woh-

nung, woraus man von der Größe des Gebäudes urtheilen kann. Absonderlich sind die Galerien schön und hoch. Die Bibliothek ist wohl eingerichtet, und wird täglich vermehret."

In Deutschland hatte bereits die Reformation dem Orden große Verluste gebracht, in Oestreich erlag er ganz und gar den von Kaiser Joseph II. angeordneten Reformen. Dort besaß er, im Lande unter der Enns die Klöster zu Gutenstein, Jaitendorf, Langeck, Schönbühel, Wien in der Rossau, bei Mariä Verkündigung, in der Steiermark jenes zu Frohnleiten, in Istrien Tybein, in Ober-Kärnthen Lukau und Kötschach, in Friaul Gradiska, in Tyrol Innsbruck, Volders, Waldrast und Weißenstein, sodann die Frauenklöster zu Innsbruck und bei Arco, in Böhmen Gratzen, Grulich, Konoged, Rabenstein, Prag im Altstädterviertel im kleinen Ring, Prag im Neustädterviertel im Slup, in Mähren Wessely und Jarmeritz, in Ungern Loreto und Stoczing im Raaber, Frakno im Oedenburger, am Heiligen Brunnenberg im Eisenburger Comitat, zu Pesth und zu Erlau. In Siebenbürgen, in den illyrischen Provinzen, in Galizien, in den ehemaligen Vorlanden war der Orden nicht heimisch geworden, eben so wenig in West-, Süd- und Neu-Ostpreussen. Von den Niederlanden und der Lombardei fehlen mir die Nachrichten. Nach München kamen die ersten Serviten aus Venedig, 1715, und wurde ihnen zu ihrem Gottesdienst eine Capelle an der Kirche des Herzogspitals angewiesen. Die ganze weitläuftige Mainzer Diöcese enthielt nicht ein einziges Servitenkloster. Das Nonnenkloster zu Cöln, St. Lucia im Filzengraben, dürfte wohl seinen Ursprung von der Pilgerfahrt des h. Philipp Benizzi, als welcher 1273 nach dem Wunsche Kaiser Rudolfs I. nach Deutschland gekommen, herleiten. Das gleichzeitig mit demselben entstandene Frauenkloster zu St. Veldrich oder Balderich bei Bonn war vorlängst dem Stift Dietkirchen einverleibt worden. Dagegen hat der große Erzbischof Ferdinand auf einem andern Punkte der herrlichen Umgebung von Bonn, bei der Kirche auf dem Kreuzberg ein Mannskloster Servitenordens gestiftet.

Das Frauenkloster zu Linz ist ursprünglich wohl ein Filial des Klosters zu St. Lucien im Filzengraben gewesen, und aus

Linz sind die ersten Ordensschwestern nach Andernach gekommen. Es bekunden Ritter, Scheffen, Burgermeister und Rath der Stadt Andernach, fort dasigen Hospitals Provisores, am 9. Nov. 1646: „Als vor wenig abgelaufenen Jahren unsere in Gott ruhende liebe Antecessores und wir aus gutem Eifer zu Gottes Lob und Ehren reichende intention, Unterweisung der blühenden Jugend, und junger Töchter, auch Vermehr- und Fortpflanzung christlicher devotion aus der Stadt Linz einige Jungfrauen der Serviten oder Ancillarum beatae Mariae virginis genannt, postulirt, die sich dann hieselbsten auf vorhergegangene Bewilligung und Consens ihrer vorgestellter hocher Obrigkeit eingestellt, die angefangene christliche Uebungen exercirt, und was sonsten zur Andacht, Gottesdiensten und Instruction der Jugend auferbaulich, mit ihrem gottseligen frommen Leben sich rühmlich, und bis anhero zu männiglichem sattsamen Begnügen wohl unverweislich verhalten, daß also wir mit wohlbedachtem Gemüth, und zeitigem gehabten Rath, um vorgedachtem gottseligen wohlgemeinten Intent willen, obangezogenen Jungfrauen des h. Ordens der Serviten und ihren Nachkommen, aus sonderlichem geneigten freien Willen, in Kraft einer unwiderruflicher Translation und resp. Donation eine in der Kirchgassen allernächst neben der Pfarrkirchen und Theißen von Kottenheim, und von Paulusen Kaseler zu Burgbrohl herkommende Behausung samt allen anklebenden appertinentien, als Scheuren, Hof, Garten, Ställen und dergleichen, vor frei eigen, zu ewigem Eigenthum freiwillig, auch ohne einige Wiedergeltnuß zu einem beständigen Kloster und Gotteshaus transportirt, donirt und eingeraumt haben."

In dem klösterlichen Diarium heißt es: „Anno 1630 den 8. Septembris auf den heiligen Geburtstag Mariä, seind auf eifriges Begehren eines ganzen wohlweisen ehrsamen Raths der löblichen Stadt Andernach gefordert und aufgenommen worden unsers heiligen Ordens servitarum beatae Mariae virginis in Christo vielgeliebte und in Gott andächtige Mitschwestern Margaretha Essen, Maria Bausch und Katharina Süttert, alle drei Professi in unsers h. Servitenordens Klösterlein in Linz, zu sonderlichem Intent unsern heiligen Orden in gemeldter Stadt

Andernach fortzupflanzen, und die liebe Jugend fleißig zu lehren und unterweisen; haben auch den Jungfrauen ein bequemliches Ort und Wohnhaus freiwillig geschenkt, ein Klösterlein zu erbauen, in welches sie am selbigen h. Geburtstag Mariä aus der Pfarrkirche nach gehaltener Musikmesse und Läutung der großen Glocken, von dem ganzen ehrsamen Rath mit besonderer Freude sind begleitet und eingeführt worden.

„Anno 1650 auf Mariä Aufopferung Tag hat der edel und ehrenfeste Herr Jodocus Wolff von Mollendorff, Schultheiß der löblichen Stadt Andernach, mit Bewilligung eines ganzen ehrsamen Raths, unserm Hochwürdigen Herrn Johann Flade, der Rechten Doctorn und Officialen zu Coblenz, als unsere hohe Obrigkeit, jetzo in unserm Klösterlein gegenwärtig, den Schlüssel geben zu der Rossmühlen, welche beneben unserm Wohnhaus gelegen, und haben uns selbige Rossmühl geschenkt, ein Kirchlein daraus zu erbauen.

„Anno 1654 den 19. März ist die Mühl abgebrochen worden, weilen es tief in der Erden gelegen, ist mit Grund ausgefüllt, es seind auch alle Sachen, als Stein, Kalk, Holzwerk und was zum Kirchenbau gehörig, beigeschafft worden. In selbigem 1654. Jahr den 1. Tag Junii ist der erste Stein an der Kirchen gelegt worden, welcher gelegt ist worden zu Ehren der Allerheiligsten Dreifaltigkeit, und der schmerzhaftigsten Mutter Gottes Mariä, unsers h. Ordens sonderbare Patronin, von dem edeln und ehrenfesten Herrn Ludvico Strö, zu selbiger Zeit Raths Genoss, Scheffen und regierender Bürgermeister der löblichen Stadt Andernach, im Namen eines ganzen ehrsamen Raths. Es seind auch selbigesmal alle diese ernannte Heiligen zu sonderlichen Patronen der Kirchen und Klosters erwählet worden, erstlich S' Joseph, S' Sebastianus, S' Johannes Baptista und S' Johannes Evangelista, S' Mattheis, S' Ludovicus, S' Valentin, S' Philippus Benitius, S' Juliana und S' Anna. Alle diese Namen seind in der Erden in den ersten Stein eingeschlossen, wie auch aller deren geistlichen Jungfrauen, so damalen im Kloster eingekleidt, und mit großem Eifer den heiligen Orden fortgepflanzt, auch weit und breit bei Christlichen Gottliebenden Leuten das

heilige Almosen fleißig eingesammelt, damit das Kirchlein und Klösterlein desto bequemlicher erbauet möchte werden. Ihre Namen seind auch in den ersten Stein mit eingeschlossen, erstlich S. Margaretha Essen, Priorin, von Cöln gebürtig, S. Katharina Süttert von Adenau, S. Anna Juliana Beckers von Coblenz, S. Anna Rosalia Eyssenburgerin von Coblenz, S. Maria Benigna Posthumi von Coblenz, S. Maria Katharina Schmitz von Bonn, und S. Agnes Kratz von Andernach. Der wohlerwürdige Herr Joannis Miltenburg, selbiger Zeit wohlverordneter Pastor in Andernach, und unser wohlverordneter Beichtvater, auch ein getreuer Mithelfer zu Erbauung des Kirchleins, hat in der Pfarrkirchen eine Musikmesse gehalten, nach derselbigen auf dem Kirchhof eine schöne Predigt auf der Kaullen, daß jedermann eine besondere Freud gehabt. Anno 1655 den 8. Tag Augusti ist die erste Meß in unserm Kirchlein gehalten worden von unserm Pastor Hr. Joannis Miltenburg. Im jetzigen Jahr, den ersten Sonntag im Advent haben die Jungfern das erstemal den Chorgesang angefangen.

„Anno 1656 den 17. October ist die Kirch und Kloster geweihet vom Hochwürdigen H. Weihbischof zu Trier, zu Ehren der Allerheiligsten Dreifaltigkeit und der Schmerzhaftigsten Mutter Gottes Maria, und ist das Kloster genannt worden zu St. Joseph. Dieser Kirchweihung haben beigewohnt ein ganzer ehrsamer Rath, welcher insgesamt geladen und berufen zu der von dem Hrn. Weihbischof gehaltener Musikmeß. Nach selbiger hat unser Hr. Pastor Miltenburg eine schöne Predigt gehalten, daß jedermann zum Weinen bewegt worden, und hat Alles wohl abgangen, Gott dem Allmächtigen sei der höchste Dank. Es ist auch nach der Predigt von den Jungfrauen und allen so in der Kirche gegenwärtig mit großer Freud das Te Deum laudamus gesungen worden.

„Anno 1657 den 12. Augusti seind unser beide Glöcklein getauft und aufgehangen worden; zu der großen seind Patten und Gotten der Hr. Pastor in Andernach, auch der edel ehrenfeste Hr. Wilhelm Ruppeney, Zöllner, Rath, Scheffen und Amtsverwalter in Andernach, und die edele ehr- und tugenreiche Frau Magdalena, des Hrn. Jodoci Wolff von Mollendorff,

Schultheißen in Andernach eheliche Hausfrau, und die edele ehren- und tugendreiche Frau Katharina, des Hrn. Joannis Rövern, regierenden Bürgermeisters hieselbsten eheliche Hausfrau; zur kleinen Glocken unser wohledler Herr Bruder, Henricus Klein (Rathsfreund und des Klosters geistlicher Vater), und der ehrenfeste Hr. Johannes Seyberts, Rathsgenoss in Andernach, und die ehr- und tugendreiche Jungfrau Maria Frett, von Coblenz, und die ehrenreiche Frau Sophia, des Hrn. Joannis Brener, Rathsfreund in Andernach, eheliche Hausfrau, und hat Alles wohl abgangen.

„Anno 1651 ist zur Würdigen Mutter verordnet und angesetzt worden die Wohlerwürdige in Gott andächtige Margaretha Essen, welche hernach Anno 1670 mit beiden Jungfrauen Anna Rosalia Eyssenburgerin und Maria Katharina Schmitz nacher Speier sich begeben, unsern heiligen Orden anzufangen und fortzupflanzen, welches Kloster unsem Orden von Ihro Churf. Gnaden zu Speier übergeben und geschenkt worden. In welchem Jahr sie Jungfrau Margaretha Essen zu Speier Gottselig in dem Herren entschlafen. Anno 1665 den ersten Sonntag in der Fasten, ist verordnet und angesetzt worden zur Würdigen Mutter, mit Bewilligung des ganzen Convents, Anna Juliana Beckers, welche im neunten Jahr ihrer Regierung Gottselig in dem Herren entschlafen. Ihr folgten Agnes Kratz, erw. den dritten Montag in der Fasten 1673, Maria Caecilia Wahl, von Andernach, erw. 9. Mai 1676, Maria Gertrudis Rentler, von Bonn, erw. 5. Jul. 1694, Maria Katharina Klemmer, von Mayen, erw. 5. Jul. 1697, Maria Dorothea Camers, von Coblenz, erw. 29. Aug. 1700, Maria Margaretha Achs, von Mayen, erw. 5. Sept. 1703, Maria Katharina Klemmer, erw. 4. Sept. 1708, und abermals den 13. Oct. 1721, Maria Philippina Lauter, erw. 13. Nov. 1724, Maria Anna Miltz, erw. 27. Dec. 1727. Anno 1681, den 9. Jun. hat Hr. Andreas Heister, Pastor zu Andernach und unser sorgfältigster Beichtvater, am neuen Bau zu Ehren Gottes den ersten Stein gelegt, samt Hrn. Joanne Ruidio, unsers Klosters geistlichem Vater, und Hrn. Bertramo Nuppeney, zur Zeit regierender Burgermeister. Anno 1681

den 23. Dec. während der Regierung der Mutter Agnes Kratz von Andernach, ist der neue Altar auf den vorlängst zu Ehren der Allerheiligsten Dreifaltigkeit und der schmerzhaftigen Mutter Gottes Maria geweihten Altarstein aufgerichtet worden, welches zu machen und zu illuminiren gekostet hat 100 Rthlr., zu welchem vermacht hat unsere geistliche Mutter sel. Katharina Brül, genannt Ruidio, 50 Rthlr., die andern 50 seind aus unseres Klosters Mitteln hergenommen worden. Anno 1791, den 20. Januar, ist die kleine Glock verunglückt, und hat einen Sprung bekommen. Den 2. Juni 1791 ist die neue Glock getauft worden, Patt ist Hochwürdiger Herr Prälat Joseph von Laach, und in dessen Namen Hr. Canonicus Sauer, Göttchen ist die Frau Hofräthin Katharina Sauer, geborne Ruppeney."

Als des Klosters Geistliche Mutter erscheint 1762—1779 Maria Gertrudis Staud; ihr folgte, 1780—1794, Maria Anna Hansel. Am 23. Frimaire XII., 15. Dec. 1803, wurde das Kloster, samt 9 Hektaren 51 Aren Ackerland und 16 Aren Wiese um 8675 Franken verkauft.

Das Franziscanerkloster wurde 1246 durch die Grafen von Virneuburg gestiftet, und hatten sie in der Kirche ein Erbbegräbniß, wie denn Browerus versichert, daß er der Grafen Monument an der Nordseite des Chors und das daran angebrachte Wappen mit Augen gesehen habe. Er schreibt ferner: „Die Bildsäule der h. Jungfrau wurde 1489 von Bischof Johann von Cyrene, dem Cölnischen Suffraganbischof, geweihet. Seitdem haben hier viele Betrübte der hehren Mutter Hülfe und Beistand angerufen und empfunden. In der Kirche kommt auch alle Sonntage nach der Vesper die Bruderschaft, zu Ehren Mariä Empfängniß errichtet, zusammen, und folgt den Gebeten eine Ermahnung an das Volk, endlich die Christenlehre." Im J. 1615 hat Erzbischof Ferdinand dem Kloster, statt der Conventualen de regula Gaudentium, deren nur mehr drei vorhanden, Väter von der Observanz eingeführt, nachdem hierzu Papst Paul V. und Erzbischof Lothar von Trier ihren Willen gegeben. Mit der Kirche muß zu Zeiten des Erzbischofs Theoderich, 1414—1463, ein Neubau vorgenommen worden sein,

wie dieses durch das Wappen von Mörs im Gewölbe des Chors angedeutet. „Sie gehört zu den seltenen, welche gleich Anfangs zwei Schiffe erhielten. Die gegenwärtige ist zwischen 1416 und 1463 erbauet" und war eine der stattlichsten Kirchen des Ordens, was indessen gegen arge Mißhandlung sie nicht zu schützen vermochte. Seit 1818 wurde sie von der in Andernach stehenden Artillerie als ein Stall benutzt, der indessen den Pferden gar wenig zusagte. Häufig fand man am Morgen die Thiere in der heftigsten Aufregung, von Schweiße triefend, häufig kam die Stallwache unter einander zu Streit, indem der eine die Peitschenhiebe, das Zungenschnalzen eines höllischen, den armen Gäulen so übel mitspielenden Bereiters gehört haben wollte, der andere, wenn er auch der Noth der geplagten Bestien Zeuge geworden, durchaus nichts gehört zu haben versicherte. Eine Veranlassung des nächtlichen Tumults war niemals zu erblicken, wohl aber hat man bei Tage, vorzugsweise in der Mittagsstunde, und ziemlich häufig, einen alten Mann im grauen Wamms die zum Heuspeicher hinanführende Treppe ersteigen gesehen, niemals aber ihn auf dem Speicher wiedergefunden, wenn auch ein beherzter Kanonier auf der Ferse ihm folgte. In der neuesten Zeit ist die Batterie abgerufen, die Kirche dem evangelischen Gottesdienst gewidmet worden. Hingegen ist das St. Genofevenkirchlein, eine Dependenz der von der Abtei Malmedy abhängenden Propstei, ganz und gar umgebaut.

Es ist solche Propstei schon in den frühesten Zeiten der Abtei zuständig gewesen, nachdem dieselbe ihr von K. Sigebert II. dem Heiligen von Austrasien geschenkt worden. Man glaubt, daß Dagoberts Sohn den in Andernach belegenen Königshof an das Stift des h. Remaclus vergabte, den Königshof, aus dessen Fenstern, nach des Venantius Fortunatus Strophen, die langhaarigen Könige sich mit Fischangeln belustigen konnten. In alten Zeiten ging ein Arm des Rheins an dem Malmedyer Hof vorbei, wie das noch heute aus der Niederung, die Lach genannt, an der Cölnischen Straße, zu erkennen. Bei der Anlage des Gartens stieß Hr. Armbruster in ziemlich bedeutender Tiefe auf mächtige Grundmauern; es wurde auch ein Thor aus

der Frankenzeit, wohl erhalten und vielleicht einzig in seiner Art, erhoben und auf dem Pommerhof bei Plaidt aufgestellt. Der Malmedyer Propst war gehalten, jährlich einmal die sämtlichen Schulkinder zu bewirthen, wo ihnen dann, nachdem sie der Messe beigewohnt, Erbsensuppe und Beiessen gereicht wurden, zum Nachtisch erhielt jedes Kind fünf Nüsse. Die Abtei Malmedy mußte auch die Kosten der Erhaltung des Thurms an der Pfarrkirche zu einem Drittel tragen, indem ihr Propst ein Drittel von dem Pfarrzehnten bezog. Ferner hatte der Propst jährlich einmal dem Hofmann zur Nette, seiner Frau, seinem Schäfer und dessen Hunde eine Mahlzeit auszurichten. Während derselben ein Lied zu singen, oder, wenn sie das unterließ, dem Propst ein fettes Kalb zu liefern, war des Hofmanns Frau verpflichtet. Die Propstei samt dem ihr angebauten Kirchlein zu St. Genofeva wurde in der allgemeinen Säcularisation veräußert und von Hrn. Armbruster in das Hôtel zur Lilie oder das Casino verwandelt. Auch die Abtei Himmerod unterhielt in Andernach einen Propst.

Der h. Sigebert wird von einigen als der erste Begründer der Pfarrkirche betrachtet. Von derselben heißt es bei Lassaulx: „An der bei Boisserée, Taf. 44 bis 48 abgebildeten Kirche ist der nördliche Chorthurm offenbar sehr viel älter wie die übrige Kirche; er mag von jener frühern übrig sein, welche unter Ludwig dem Kinde 908 erbaut worden sein soll, und wahrscheinlich in dem Kriege zwischen Otto und Philipp 1199 mit der Stadt zerstört wurde. Die jetzige mag also zu Anfang des 13. Jahrh. errichtet sein, vielleicht von Erzbischof Johann von Trier, welcher 1212 das Patronatrecht derselben erkaufte, sowie auch später Kaiser Friedrich III. einen Altar und eine Messe darin stiftete. Das Gewölbe über dem Schiff trägt drei Wappen: das städtische, das kaiserliche und jenes des kölner Erzbischofs Hermann IV. († 1508), es ist daher unzweifelhaft aus dieser Zeit, obschon man es für älter halten würde. Ausgezeichnet schön ist das Basrelief über der südlichen Eingangsthüre, sowie die Kämpferverzierungen an dieser und den übrigen, eigenthümlich das Vorherrschen der Horizontallinien und die reiche Ausschmückung der Westfronte." K. Arnulfs Sohn, Ludwig das Kind, „von Prie-

stern beherrscht, die für ihn herrschten, soll diese Kirche im J. 908, einige Jahre vor seinem Tod erbaut haben. Wenn dies auch nicht der Fall, da einige sogar schon Siegbert II. Erbauer der Kirche nennen, so ist doch gewiß, daß er diese Kirche im angeführten Jahre dem Erzstifte Trier schenkte," und wird hinsichtlich dieser Schenkung das Zeugniß Browers, I. 345, angerufen. Vor allem muß ich in diesem Citat die Seitenzahl verbessern. Nicht S. 345, sondern 445 schreibt Brower: »Obiit is (K. Ludwig) 911 mense decembri, aliis in januario sequentis, cum paucis ante annis Ratbodoni (dem Trierischen Erzbischof) quasdam possessiones, et ecclesiam ipsam Anternacensem concessisset; quod ex literis tradimus anno Domini 908 regni suo 9. tertio idus octobris, indictione undecima, datis.« Es hat aber auch Browerus falsch gelesen, nicht von tertio idus octobris (13. Oct.), sondern von tertio idus februarii (11. Febr.), anno dominice incarnationis 908, indictione XI. anno vero regni domini Hludovici VIIII. ist die Urkunde, in welcher der König sagt: »Contulimus Rathpodo Trevericae urbis archiepiscopo quasdam res possessionis nostrae quas actenus Ruothardus per nostrum beneficium in villa Ankaracha habere visus fuit. Ut autem praelibatorum petitionem concedendo ratam stabilemque omnimodis a nostra regalitate velle esse decerneremus praesens nostri vigoris munimen fieri jussimus, per quod communi fidelium nostrorum consensu praenominatas res in villa Ankaracha sive undique conjacentes et illo pertinentes, quas praefatus Ruothardus habuit, ac etiam quas suo neclectu ademptas . . . dicto archipraesuli Rathpodo in perpetuum possidendas . . . perpetuo possessu. videlicet ecclesiam cum manso indominicato . . . campos, prata, pascua, silvas, aquas aquarumve decursus, molendina . . .« Es hat demnach Brower falsch gelesen, oder seiner Neigung zu willkürlichen Verbesserungen sich hingebend, aus Ankaracha, Enkirch, Andernach gemacht.

Ohne Zweifel ist besser begründet seine Angabe, daß der im J. 1213 verstorbene Trierische Erzbischof Johann I. das Patronat der Kirche in Andernach, den Zehnten und einen daselbst gelegenen Hof mit Weinbergen, Aeckern und allem Zubehör angekauft habe.

Johanns Nachfolgern ist diese reiche Pfründe geblieben, wiewohl sie, als Oberpfarrer, deren Ertrag dem ihre Stelle vertretenden Pleban zukommen ließen. Ein solcher Pleban, Johann von Irlich, der 1364 mit seinen Pfarrkindern von wegen der von ihnen nach dem Herkommen zu entrichtenden freiwilligen Beiträge streiten mußte, verordnete in seinem letzten Willen, daß die von ihm hinterlassenen Güter zur Stiftung einer Capelle und eines Armenhauses in Fornich verwendet würden, als welches fromme Werk der Trierische Erzbischof Kuno am 9. Dec. 1369 bestätigte. Durch Bulle des Papstes Sixtus IV. vom 26. Mai 1474 wurde die Pfarrei Andernach der Trierischen Universität einverleibt. Im J. 1491 übernahm der Pastor die Verpflichtung, drei Capläne zu halten; mit der Erbauung eines Pfarrhofes wurde 1526 der Anfang gemacht. Im J. 1340 war dem Pastor Gerhard ein Thurm nahe der Stadtmauer bei der Pfarrkirche für seine Lebtage zur Wohnung angewiesen worden.

Eine Merkwürdigkeit dieser Kirche wäre allerdings des Kaisers Valentinian Grab. Davon heißt es bei Gelenius, S. 739, ad diem 17. novemb.: »Andernaci celebris est memoria Valentiniani Caesaris ibidem reconditi, quem Ecclesiae suae conditorem et beatum censent.« Brower erzählt, I. 254: der Andernacher Magistrat habe die Eröffnung eines in der Pfarrkirche vorfindlichen Sarges anbefohlen, auf daß er, der Berichterstatter, mit Augen sehe, was darin verwahrt. Johann Lüzeradt, der fromme und gelehrte Pfarrherr, nahm die Erhebung vor, und erblickte Brower eine bleierne Tafel, worauf in kurzen Worten gemeldet, daß Theoderich, der Trierische Erzbischof (965—975), die Gebeine des Kaisers Valentinian hier beisetzen, und Wigand, der Abt von Laach (ungezweifelt Wigand I. von Pannau, erw. 1336, gest. 1360), ihnen den gegenwärtigen Standort anweisen lassen. Diese Inschrift wurde verlesen, das Gebein gehörig wieder verwahrt, endlich überschrieben: Valentiniani Caes. Aug. monumentum fidei firmandae stabiliendaeque Senatum eundem retexisse anno CIƆIƆXCI. die S. Urbani (25. Mai). Wie Gottfried von St. Pantaleon will, wäre um das J. 1174 der Leib Valentinians in der Nähe von Andernach von einigen Feldarbeitern zufällig

ausgegraben worden: »Eodem anno Antonacum quidam fodientes corpus Valentiniani imperatoris invenerunt, sicut in subscriptione denarii, qui una secum repertus est, continebatur, ad caput quoque ejus corona, ad pedes vero urna, ad latus autem gladius rubigene peraesus, aureum habens capulum et lapidem Victoriae, est inventus, qui gladius imperatori ad inspiciendum delatus.« Endlich hat man in der neuesten Zeit links dem Hochaltar, eine kleine Bleitafel gefunden, worauf es heißt: Ossa Valentiniani imperatoris recondita a venerabili Trevirensi archiepiscopo Theodorico, und auf der Rückseite, Translatio Valentiniani 1337 in vigilia beati Matthiae apostoli.

Gleichwohl wird die Ehre, eines Kaisers Valentinian Gebeine zu besitzen, vielfältig den Andernachern bestritten. Minola, der Wortführer in dieser Angelegenheit, äußert: „Mehrere Schriftsteller berührten diesen Gegenstand; ihre Meinungen weichen von einander ab, weil es der Valentiniane mehrere gab. Der erste dieses Namens starb zu Bregetio, und seine Leiche ward nach Constantinopel gebracht. S. Ammian l. 30. Valentinian II. ward zu Lyon erdrosselt, und in Mailand begraben, so sagt Ambr. Epist. l. 7. epist. 57. Valentin. III. ward in Rom auf dem Campus Martius durch Maximus ermordet. Wer von diesen Dreien soll nun in Andernach begraben liegen? Brower Annal. lib. IV. schließt auf Valentinian II. Dieser, sagt er, war bei den Galliern sehr beliebt; vielleicht stand man um seine Gebeine an, das Begehren ward erhört, und dann konnten solche von Mailand hierhin kommen, wo Theodorich I. Erzb. von Cöln (soll heißen Trier), der im J. 977 starb, sie zuerst beisetzte. Laßt uns dieser Quelle näher nachspüren, und sehen ob sie nicht trüb ist," und es wird die oben angeführte Stelle des Gottfried von St. Pantaleon mitgetheilt. „Vergleicht man das hier gesagte mit dem, was Brower anführt, so erscheint das Fabelhafte in vollem Lichte. Denn 1) war Valentinian II. den Andernachern so werth, daß sie seine Gebeine im 10. Jahrh. von Mailand kommen ließen: warum wußten sie denn im J. 1174 nicht, wo selbige ruhten? 2) Nimmt man die Wörter: apud Antonacum genau, so muß man daraus schließen, daß man die Leiche bei Andernach, also nicht

in der Stadt, nicht in einer Kirche gefunden habe. Man weiß zwar, daß der Gebrauch Todte außerhalb den Städten zu begraben im 10. Jahrh. noch nicht völlig abgeschafft war, aber gewiß hielt man damals nicht mehr so streng auf selbigen, daß man mit einem Kaiser, ja dem vorgeblichen Stifter der Andernacher Kirche keine Ausnahme sollte gemacht haben. 3) Im Jahre 1174 wußte man so wenig, wessen Reste man gefunden hatte, daß man sogar in einem Denar darüber die Belehrung suchte! wie schön klingt dies. Gab denn der Römer nur den Imperatoren Münzen in die Gräber mit? und was sagte die Krone? auch dieser gab es mehrere; man hatte Bürger=, Mauer=, Belagerungskronen u. s. w. von welcher Art war nun die hier gefundene? Im J. 1591 will sich der Magistrat der Stadt von der Wahrheit der Tradition überzeugen; man öffnet das Grab, die Gebeine finden sich, und dabei lag eine bleierne Tafel mit der Inschrift, welche sagt, Theodorich I. Erzb. von Cöln (von Trier, schreibt Brower) habe sie zuerst in der Kirche beigesetzt. Brower war bei dieser Untersuchung, ob der Name Valentinian II. auf der Tafel stand, sagt er nicht, Godfrid wußte davon nichts. Kurz, man mag die Sache nehmen, wie man will, so findet sich der Beweis dessen nicht, was zu beweisen war. Sollte man nicht vielmehr auf die Vermuthung kommen, daß die hier gefundene Leiche einem aus dem Fränkischen Königsstamme angehöre? Wie oft und lang hielten sich die Könige hier auf; einer oder der andere ihrer Söhne konnte hier sterben, man ahmte die Leichenbegängnisse der Römer nach, daher kam der Denar hierhin. Kurz an einen Valentinian ist nicht zu denken, und Tillemont nennt das Kind mit seinem rechten Namen: ein Märchen."

Ob besser begründet die Angabe, daß ein Kind Kaiser Friedrichs I. in der hiesigen, zu Ehren Mariä Himmelfahrt geweihten Pfarrkirche ruhe, will ich dahin gestellt sein lassen. Hingegen empfing diese Kirche eine eigenthümliche Auszeichnung von einer kaiserlichen Stiftung, die für die Geschichte der Stadt von Belang, daher ich die Urkunde nach ihrem ganzen Umfang mittheile. „Wir Friderich von Gottes Gnaden Römischer Kaiser, zu allen Zeiten Mehrer des Reichs, zu Hungarn, Dalmatien

König, Herzog zu Oesterreich, zu Steyer, zu Kärnthen, zu Krain, bekennen öffentlich mit diesem Brief, und thun kund allermänniglich den, die ihn sehen, lesen oder hören lesen. Wiewohl wir aus angeborner und kaiserlicher Tugend und Mildigkeit allezeit geneigt seyn, aller und jeglicher Unser und des heiligen Reichs Unterthanen und Getreuen Ehre, Nutz und Bestens zu betrachten, so ist doch Unser Kaiserlich Gemüth mehr begierlich zu denen, die Wir gegen Uns und dem heiligen Reich in steter Dienstbarkeit und Darstreckung ihres Leib und Gut allezeit unverdrösslich gefunden.

„Wann wir nun ansehen und betrachten, wie redlich, ansichtiglich und freundlich Unser und des Reichs lieben getreue, Ritterschaft, Scheffen, Rath und die Gemeinde der Stadt Andernach in den Kriegsläufften, deren Wir dieser Zeit gegen den Herzog von Burgund beladen seyn, mit getreuer Darstreckung ihres Leib und Guts, bei Uns und dem heiligen Reich halten, und ihrer etwan viel darüber ihr Blut vergossen, und ihr Leben verloren haben, so werden Wir nit unbillig bewegt, ihnen zu Ergötzlichkeit solcher ihrer Treu, auch sie fürbaß gegen Uns und dem heiligen Reich in gehorsamer Dienstbarkeit und dem ehrbaren redlichen Wesen, darin sie von Alters gewesen seyn, zu halten, Unser sonderlich Kaiserliche Gnad und Freiheit mitzutheilen, und sie damit gnädiglich zu versehen.

„Und haben darumb mit wohlbedachtem Muth, guter und zeitiger Vorbetrachtung und Rath Unser und des Reichs Churfürsten, Fürsten, Grafen, Herren, Ritter und Knecht, so dazumalen in einer merklichen Anzahl bei Uns versamblet gewesen seyn, und rechtem Wissen den Zoll, der bisher in der Stadt Linz, die sich jetzo gegen Uns und dem heiligen Reich in Ungehorsamb und als Feind haltet, daselb dannengenommen, und den her gegen Andernach gelegt, auch den mit einem Turnos von einem jeden Zollfuder Weins, und aller Kaufmannschaft und Guts, auf oder ab, zu Wasser oder zu Land, gen Andernach bracht, daselbsten in- oder aufgeschlagen, oder abgelegt wird, nach zimblicher Zahl erhöcht, nehmen den also von Linz und legen den her gen Andernach, erhöhen den auch obgerurter massen, als von Römisch Kaiserlicher Machtvollkommenheit, vor Uns und Unsere Nach-

kommen am Reich unwiderruflich, daß nun hinfüro zu ewigen Zeiten alle und jegliche Kaufleut und Personen, so den Rhein mit Wein zu Wasser und zu Land, und anderen Kaufmannschaft auf- oder abfahren, fürbaß mehr nit schuldig seyn sollen, zu Linz zu fahren, sondern mit demselbigen Wein, Kaufmannschaft und Gut hier zu Andernach zu landen und zu fahren, und solchen Zoll in allermassen, wie der zu Linz bisher genommen ist, mit sampt dem obgerürten Turnos, den Wir auf ein jedes Zollfuder Wein, Kaufmannschaft und Gut gesetzt haben, einem jeglichen Zollner, so die gemelte Ritterschaft, Scheffen, Burgermeister und Rath jetzt zu Zeiten setzen werden, und der ihnen auch gelobt und geschworen seyn, und deß ein Reversalbrief geben sollen, reichen und bezahlen, und sich deß nit weigeren noch widersetzen sollen in keine Weis. Wo aber solcher Zoll hier zu Andernach allezeit nit bleiben, und wieder dannengenommen wurde, das doch nit seyn oder beschehen sollte, so solle doch die Zuländung zu Andernach bleiben, und ein jeder Kaufmann oder Person, die den Rhein ab oder auf, zu Wasser oder zu Land gebrauchen, verpflicht seyn, zuzufahren, und den alten Turnos wie vorgemelt ist, zu geben.

„Und damit auch Gott der allmächtige gelobt, und der armen Seelen, so also in Unseren und des Reichs Diensten niedergelegen, und von dieser Welt seynd geschieden, nit vergessen, sondern deren auf Erden hie gedacht, und Gott umb ihre Heilwürdigkeit gebeten werde, so haben Wir Kaiser Friderich obgemelt, derselben Seelen zu Trost und Seligkeit, in der Pfarrkirch Unser Lieben Frauen zu Andernach ein ewige Meß gestifft, und in hernach beschriebener massen geordnet, daß die vorgenannte Ritterschaft, Scheffen, Burgermeister, Rath und Gemeind in der obbestimmten Unser Lieber Frauen Kirchen so, wo sie das am bequemlichsten und besten bedünken, einen neuen Altar bauen und aufrichten, und den in Ehren der lieben Heiligen, S. Peter, S. Görg, S. Quirin, S. Castor, S. Florin und S. Victor weihen lassen, auch mit Ornamenten, Kelch und einem frommen Priester befehlen, dem sie dann darzu eine zimbliche Behausung, und zu einem jeden Quater Temper zehen guter oberländischer Rheinischer Gulden reichen und geben sollen. Derselb Priester solle alsdann ver-

pflicht seyn, alle Wochen auf drei Tag, die ihme seiner Wissen- und Schicklichkeit halben am füglichsten seyn wollen, Messe zu lesen, und alle Jahr auf St. Julianen der heiligen Jungfrauen Tag, mit dreißig Messen, Vigilen, Commendatien, und was zu einem rechten Begängnus und Jahrgezeit ungefährlich gehört, auf sein eigene Kosten thun. Bei solcher Begängnus sollen seyn die Burgermeister oder ihrer einer mit sampt dem Rath zu Andernach, so viel deren ungefährlich bei der Hand seyn mag, und solle ein jeder Burgermeister ein Wachskerzen von einem halben Pfund, und ein jeder des Raths ein Wachskerzen von einem Viertelpfunds schwer in der Hand tragen, und bei der obbestimbten Begängnus opfferen, daselbst auch unter solcher Messen zu einer ewigen Gedächtnuß der obbestimbten löblichen Stifftung, zum ersten Unser Kaiser Friderichs des dritten im Leben und Todt öffentlich gedacht, und demnach umb der Burger und anderer Seelen, so vor Linz und an andern Enden in diesem Krieg auf unserer Seiten verscheiden seyn, oder noch, das Gott bewahren wolle, verscheiden möchten, und alle glaubige Seelen gebeten werden solle.

„Es solle auch ein jeder Priester, so sie zur Versehung solcher Messen ordnen, seine Residenz und Wohnung allewegs zu Andernach in der Behausung, die sie ihm also gegeben werden haben, und dieselbe Behausung in redlichem zimblichen Bau halten, und solle darzu ein Pfarrherr in der gemelten Unser Lieber Frauen Kirchen mit verpflicht seyn, ferner dann seiner Messen und Ferien als ein Capellan des Römischen Kaisers warten, auch mit keiner weltlichen Beschwerung der Stadt beladen, noch einem Erzbischofen zu Trier keinerlei Zehenden noch anders zu geben pflichtig, sondern deß ganz frei und ledig seyn, und der Rath zu Andernach ihnen bei solcher Freiheit halten und verthatigen als einen andern Burgern daselbsten. Wann auch derselbe Priester mit Tod vergangen ist, oder solche Pfrund dem Rath von freiem Willen wieder aufgeben, und die ferner nit haben oder versehen wollte, so solle alsdann derselbe Rath zu Andernach einen andern Priester nominiren, und Uns den durch ihren offenen Brief präsentiren, den Wir alsdann furter seinem Ordinario solchen Altar zu confirmiren präsentiren sollen, in

massen das in anderen Gottesgaben juris patronatus nach Gewohnheit gepflogen wird ungefährlichen. Darauf auch denselben von Andernach auf Bitte des Ehrsamben Unsers Rath und lieben andächtigen Georgen Henßlers, Doctor, Probst zu Xanten, Uns den ehrbaren Unsen lieben andächtigen Johann Rauhe, Priester, durch ihren offenen Brief, als sich gebürt präsentirt, den Wir also angenommen, und furter seinem Ordinario präsentirt haben.

„Und damit solches alles in Ewigkeit gehandhabt, gehalten und vollzogen werde, so gebieten Wir allen und jeglichen Unsern und des Reichs Churfürsten, Fürsten, geist- und weltlichen, Prälaten, Grafen, Freiherren, Rittern, Knechten, Hauptleuten, Amptleuten, Vögten, Pflegern, Verwesern, Schultheißen, Scheffen, Burgermeisteren, Richtern, Räthen, Burgeren und Gemeinden, und sonsten allen andern Unseren und des Reichs Unterthanen und Getreuen, in was Würden, Stands und Wesens die seyn, und sonderlich einem jeden Erzbischofen zu Cöllen und Capitel daselbsten, so jetzo seyn oder künftig werden, von Römisch Kaiserlicher Macht Vollkommenheit, Verlierung eines jeglichen Lehens, Zölle, Freiheiten, Privilegien, und was er von dem heiligen Reich oder anderen jemands hat, darzu ein Poen, nemblich hundert Mark löthiges Golds, Uns halb in Unsere Kaiserliche Cammer, und den anderen halben Theil den gemelten von Andernach unablassig zu bezahlen, ernstlich und festiglich mit diesem Brief, und wollen, daß sie die obgemelte Ritterschaft, Scheffen, Burgermeister und Rath zu Andernach an der obberührter Unser Kaiserlicher Ordnung, Satzung und Stifftung nit verhinderen noch irren, sondern sie deß alles wie oben in diesem Unserm Kaiserlichen Brief von Wort zu Wort geschrieben stehet, beruhiglich und ohne Irrung gebrauchen, genießen und jeglichen dabei pleiben lassen, sie auch von Unser und des heiligen Reichs wegen getreulich dabei helfen handhaben, schützen und schirmen, und nit gestatten, daß sie daran durch jemand verhindert noch beschweret werden in keine Weis, als lieb ihnen allen und einem jeglichen seye, Unser und des Reichs schwere Ungnad, und Verlierung obbestimbten Poen zu vermeiden. Daran thuen sie unser ernstliche Meinung und sonderen Gefallen. Mit Urkund dieses

Briefs mit Unserer Kaiserlichen Majestät anhangenden Insiegel. Geben zu Andernach am Donnerstag vor dem Sonntag Laetare zu Mitfasten, nach Christi Geburt 1475, Unser Reiche des Römischen im 35. des Kaiserthumb im 23. und des Hungarischen im sechsten Jahr."

Die Andernacher scheinen sich in der Beschaffung der Wohnung für den kaiserlichen Vicar säumig bezeigt zu haben: in einer zweiten Urkunde von demselben J. 1475 bedroht Friedrich sie von wegen dieses Zögerns mit einer Pön von 20 Mark löthigen Goldes, zur Hälfte dem kaiserlichen Fiscus, zur Hälfte dem Vicar zu erlegen. Uebrigens spricht der Kaiser nirgends von den durch der Linzer Verrath umgekommenen Andernachern. Der Sage nach hätte das blutige Ereigniß erst nach dem mit den Burgundern abgeschlossenen Vertrage stattgefunden. „Der Kaiser entließ das Reichsheer. Fröhlich zogen auch die Andernacher rheinaufwärts der Heimath zu. Nichts arges ahnend, lagerten sie am dritten Tage in der Thalebene der Stadt Linz (die zwar vorlängst in der Kaiserlichen Gewalt) gegenüber. Kaum aber im ersten Schlafe sich sorglos der Ruhe hingebend, werden sie von den Linzern überfallen und viele getödtet, der größte Theil ihres Lagers der Linzer Beute, denn noch zeigt man auf dem Linzer Rathhause ein den Andernachern bei dieser Gelegenheit abgenommenes Zelt. Die Andernacher nannten seit dieser Zeit die Linzer nie anders als Todtschläger oder Todtenbeincher, und bis in unsere Zeiten heiratheten die Einwohner beider Städte nicht untereinander. Spottweise nannten die Linzer die Andernacher Sieben- oder Langschläfer. Zum Andenken an dieses Unglück wurden von den Andernacher Bäckern Semmel in der Form eines Knochen gebacken, und unter dem Namen Todtenbeincher verkauft, die noch jetzt bei einzelnen Bäckern in Andernach gefunden werden. Bis zur Ankunft der Franzosen bestand die kaiserliche Vicarie, und der 22. Mai, Juliana-Tag, an dem die Seelenmesse gefeiert wurde, war immer ein Festtag der Stadt, und nie unterließ der kaiserliche Vicar, in seiner Predigt der verrätherischen That der Linzer Erwähnung zu thun."

Mehre der nachfolgenden Kaiser haben Friedrichs IV. Stiftung bestätigt. Maximilian I. am 29. Jul. 1507, Franz I. am 4. Febr. 1762, Joseph II. den 21. Aug. 1780. Es wurde auch von Kaiser Rudolf II. präsentirt am 3. Nov. 1586 Ludwig Hildesheim, auf dessen Resignation Wilhelm Höhl, 8. Aug. 1594, und ferner 1597 Georg Mertloch. In Betreff des letzten, zu Anfang des J. 1794 von K. Franz II. ernannten Vicarius caesareus, Theobald Knöll, ergaben sich ungemein viele Schreibereien, da er, Lehrer am Gymnasium zu Bonn, von der Residenz in Andernach entbunden zu sein wünschte. Zu seinen Gunsten verwendete sich persönlich Kurfürst Maximilian Franz, aber es verzog sich mit der von dem Ordinarius zu ertheilenden Dispensation bis zum 19. Sept. 1794. Aus Dorsten, 14. Oct. 1794 stattete der seiner Residenz verlustige Kurfürst von Cöln dem Collegen von Trier, der seit dem 5. Oct. in dem gleichen Falle sich befand, für die dem kaiserlichen Vicarius erzeigte Gnade seinen Dank ab. So viele Sorgen hat zu Zeiten der Mensch sich zu machen um Traumgebilde.

Durch K. Friedrichs Stiftung waren die 17 Vicarien oder Altaristen der Pfarrkirche zu Andernach um einen vermehrt worden. Ehe ein Jahrhundert verlaufen, ging der beste Theil der Güter dieser Pfründen, die meist um die Feldkirche, weiland eine von der Pfarrei Andernach abhängende Capelle, und in dem Thale der Wiedbach gelegen, verloren. Der Trierische Erzbischof Johann VII. von Schönenburg befand sich in der Nothwendigkeit, dreizehn der Vicariate den fünfen, die er bestehen ließ, zu incorporiren, 16. Januar 1588 m. T. und namentlich den St. Matthiasaltar dem St. Peters- oder kaiserlichen Altar, dessen Vicarius außerdem für die Abhaltung des Gottesdienstes in der Klosterkirche zu Namedy von dem Stadtrath jährlich 6 Goldgulden und 2 Malter Korn beziehen sollte. – Ohne Zweifel haben in dieser Kirche Erasmus Sarcerus, der aus dem Nassauischen berufene Gehülfe Bucers, und Johannes Pistorius die neue Lehre vorgetragen, in Gegenwart eines zahlreich versammelten Volkes, denn sie hat in Andernach viele Anhänger gefunden. »Hermannus archiepiscopus,« zürnt Brower, »inter haec late circumquaque jam

emissarios suos in agrum quoque Trevericum emisserat, oppidumque clarum et pervetus Andernacum jam occupabat turbulenta furiosorum hominum concio.« „Als nun eines Tages der lutherische Prediger, so erzählt die Sage, die sich im Munde der Andernacher noch erhalten hat, vor einer zahlreichen Versammlung in der Hauptkirche predigte, und das Feuer seiner Rede Alle hinriß, tritt plötzlich ein ehrwürdiger Antoniter Mönch in die Kirche, fällt vor dem Hochaltar auf die Knie nieder und fleht mit lautem Gebet zum Himmel, die Bürger standhaft und fest beim alten katholischen Glauben zu lassen. Sein ehrwürdiger Anblick, sein lautes Gebet mit der Stimme und dem Gefühle der Weihe gesprochen, macht einen solchen Eindruck auf die Versammlung, daß sie sich mit einem Male umgestimmt fühlt, den Prediger von der Kanzel verjagt, und diese niederreißt. Die Kanzel, die früher auf der linken Seite des Altars stand, wurde jetzt auf der rechten Seite desselben errichtet und zum Andenken an die Begebenheit der betende Mönch auf dem letzten, dem größten der sieben Fußfälle auf der Landstraße nach Coblenz in Stein gehauen, wo er noch zu sehen ist. Die neue Lehre fand auch durchaus keinen Eingang mehr , es wurde im Jahre 1582 sogar vom Rathe den Bürgern verboten unter Strafe von 10 Pfund Wachs, an Sonntagen oder andern Tagen die im Glauben verdächtigen Oerter oder Kirchen jenseits des Rheines zu besuchen, und alle mußten ihre Kinder Sonntags in die katholische Katechisation schicken."

Zwei andere Gotteshäuser, nicht in der Stadt selbst, aber in ihrer nächsten Umgebung gelegen, sind vorlängst eingegangen. Das Jungfrauenkloster oder die Clause zu St. Peter bei Andernach wird 1386 genannt, hundert Jahre später, den 2. Oct. 1496, wurde sie der Clause auf St. Martinsberg bei Andernach einverleibt. Im J. 1378 hat der Trierische Erzbischof Werner die Inclusen auf St. Martinsberg, gleich an der Eicher Hol, dem Dominicanerorden zugetheilt, und sie der Disciplin des Dominicanerpriors zu Coblenz unterworfen, »salvis tamen visitandi juribus.« Am 11. Nov. 1452 ist die Rede von Priorin und Convent der Clausen zu St. Martin. Am 15. März 1463 m. T. kommt Götgen Goldsmeits, am 12. Aug.

1478 Katharina Kötzen, und am 1. Oct. 1478, auch 1489 und 1492, Agnes Huisman als Priorin vor. Agnes hat das Kloster neu gebaut, und Behufs des Baues von ihrem Bruder Gerlach Husmann von Namedy 60 oberländische Gulden entlehnt. Gerlach schenkte außerdem dem Kloster seine Güter in Kärlicher Gericht, Freitag nach U. Lieben Frauentag vor Weihnachten 1496. Erzbischof Johann II. von Trier incorporirte dem Kloster St. Martins Capelle oder Vicarie, nachdem der Capellen Rector, Michael Scholm hierzu seinen Willen gegeben, und bestimmte, daß nach dem Tod einer Priorin jedesmal 10 Gulden an die erzbischöfliche Kammer entrichtet werden sollen, unabhängig von der Messe, die jeden Samstag für ihn oder seine Nachfolger in der Capelle zu lesen, 15. April 1500. Im J. 1506 kommt als Priorin vor Katharina Röpen von Kruft, Montag nach Quasimodo 1524 Gretgen Gronewalt, 17. Aug. 1573 Margaretha Retters. Am 13. April 1540 hatte Erzbischof Johann III. von Metzenhausen alle von seinen Vorgängern Werner und Johann II. der Clause verliehenen Ablässe, und ihre Abhängigkeit von den Dominicanern zu Coblenz, überhaupt die sämtlichen für die kirchliche und öconomische Verfassung des Hauses gegebenen Vorschriften bestätigt. Damals lebten in demselben an die 40 adeliche und unadeliche Jungfrauen. Zur Zeit des Truchsessischen Krieges besorgten die Andernacher Bürger, daß die Feinde sich auf dem Martinsberge festsetzen, von dort aus die Stadt belästigen könnten. Das möglichst zu verhindern, wurde das Kloster ganz und gar geschleift, den Schwestern zu einem einstweiligen Aufenthalt das städtische Hospital angewiesen. Drei Jahre haben sie dort zugebracht, bis Kurfürst Johann VII. von Schönenburg sie nach Coblenz versetzte, wo er ihnen das bisher von Schwestern der dritten Regel des h. Franziscus besessene St. Georgenkloster einräumte, nur daß zwei Franziscanerinen im Hause blieben und das graue Ordenskleid, jedoch unter der Aufsicht und Obedienz der Priorin des neueingeführten Ordens, beibehalten durften. Von den weitern Schicksalen des St. Martin- oder Georgenklosters zu Coblenz ist Abth. I. Bd. 2. S. 122 gehandelt.

Behufs der Aufnahme der Schulen hat die Stadt ein ansehnliches Gebäude aufgeführt, welches der Baumeister, Hr. Bau-

inspector Nebel, am 15. Oct. 1842 schließlich revidirte, nachdem das Wegräumen des alten Gemäuers, worunter insbesondere ein vormaliges Judenbad zu bemerken, den Werkleuten unsägliche Schwierigkeiten entgegengesetzt hatte. Bis dahin war das Annunciatenkloster als Schullocal benutzt worden, nicht nur für die Elementarschulen, sondern auch für die aus einer französischen Gemeinde-Secondairschule erwachsene höhere Stadtschule. Die kurze Schilderung einer solchen Secondairschule, nach den Bestimmungen der Art. 1. 6. 7. 8. 32. und 34 des Gesetzes vom 11. Floréal X. (1. April 1802) und des Beschlusses vom 4. Messidor (23. Juni) n. J. dürfte vielleicht den einen oder andern Leser interessiren.

Die Gemeinden, welche Secondairschulen zu errichten beabsichtigen, haben ihr Vorhaben dem Unterpräfecten vorzulegen, der hierauf an den Präfect über die Fähigkeit und Sittlichkeit der vorgeschlagenen Individuen, und über die Vortheile und Nachtheile des projectirten Instituts berichten wird. Dieser Eingabe wird der Präfect seinen Bericht hinzufügen, und alles zusammen dem mit der Leitung des öffentlichen Unterrichts beauftragten Staatsrath übermachen, auf daß dieser die Genehmigung der Regierung nachsuche. Ohne diese kann keine Secondairschule eröffnet werden.

Um zur Errichtung von Secondairschulen aufzumuntern, und Lehrer und Schüler in ihren Anstrengungen zu spornen, weiset die Regierung den Gemeinden die nöthigen Gebäude an, gleichwie sie den Zöglingen eines Departements, welche sich in den Secondairschulen vornehmlich auszeichneten, Freistellen in den Lyceen gewähren wird. Die Gebäude zu erhalten, dürfen die Gemeinden lediglich ein Zeugniß des Domainendirectors, woraus hervorgeht, daß die fraglichen Gebäude nicht zu irgend einem andern öffentlichen Zwecke bestimmt oder vorbehalten sind, beibringen. Der Director und sämtliche Professoren einer solchen Secondairschule werden auf den Vorschlag des Verwaltungsbureaus, und auf den Bericht von Unterpräfect und Präfect durch den Minister des Innern ernannt.

Für jede Gemeinde-Secondairschule ist ein Verwaltungsbureau zu bestellen, worin der Unterpräfect, der Maire der Stadt,

der Regierungscommissair des Bezirkgerichtes (Staatsprocurator), zwei Mitglieder des Municipalrathes, der Friedensrichter und der Director der Schule vereinigt. Dieser Director führt die Aufsicht über alle Zweige der Anstalt. In die Schule werden auch auswärtige Schüler aufgenommen und hat ihrentwegen der Director ein Pensionat zu halten.

Wöchentlich wird ein Ruhetag bewilligt, der zwar auch, nach dem Ermessen des Verwaltungsrathes in zwei halbe Tage getheilt werden kann. Die Ferien, mit dem 11. Sept. eintretend, laufen ab den 6. Oct. Die Professoren der Secondairschulen tragen in ihren Amtsverrichtungen und bei öffentlichen Feierlichkeiten das vollständige habit français, schwarz, und den französischen Hut, der Director einen mit schwarzer Seide gestickten Kragen. Er ist das Haupt der Schule, beaufsichtigt den Unterricht nach seinem ganzen Umfange, und hat alle Verordnungen zu vollziehen. Die Professoren haben während der Schulstunden den Unterricht zu ertheilen, und können sich nicht durch Ersatzmänner vertreten lassen, außer in Krankheitsfällen, und dann muß der Director davon benachrichtigt sein, auf daß er den Stellvertreter gutheißen, oder einen andern ernennen könne. Die Lehrer geben Unterricht in den Fächern, für welche sie nach der Vorschrift vom 19. Vendémiaire XII. (12. Oct. 1803) verpflichtet worden. In den Händen ihrer Schüler müssen sich alle für die Lyceen vorgeschriebene Werke befinden.

Laut Art. 6. des Gesetzes vom 11. Floréal X. wird in den Secondairschulen lateinische und französische Sprache, Erdbeschreibung, Geschichte und Mathematik gelehrt, und zwar in 6 Classen, die also folgen: 6te, 5te, 4te, 3te, 2te und 1te. Alljährlich gehen die Schüler zwei Classen durch.

Der Consularbeschluß vom 30. Frimaire XI. (21. Dec. 1802) will, daß jede Secondairschule wenigstens drei Professoren habe, den Director einbegriffen, der dann auch die Verrichtungen eines Professors übernehmen kann. Der erste Professor versieht die 6te und 5te Classe. In jener werden die Anfangsgründe der lateinischen und französischen Sprache gelehrt, die leichtesten lateinischen Schriftsteller erklärt, die Anfangsgründe der Rechen-

kunst behandelt. In der 5ten Classe wird mit der Erklärung der lateinischen und französischen Schriftsteller fortgefahren, und damit verbunden das Lesen einiger französischen Schriftsteller, welche die mehrste Aehnlichkeit mit den in den Händen der Schüler sich befindenden lateinischen Werken bieten. Die besten Stücke werden auswendig gelernt, die vier Rechnungsarten, doch nur in ganzen Zahlen geübt.

Der zweite Professor hat die 4te und 3te Classe. In der 4ten Classe wird der Unterricht in den beiden Sprachen und in der Rechenkunst fortgesetzt, auch der erste Begriff von Erdbeschreibung gegeben. In der 3ten Classe werden die leichtesten lateinischen Dichter erklärt, und eben solche leichte französische Dichter vorgelesen oder erklärt. Hier wird auch mit Geschichte und Chronologie der Anfang gemacht.

Der dritte Professor versieht die 6te und 5te Classe der mathematischen Wissenschaften. In der 6ten Classe wird die Rechenkunst bis zu den Decimalbrüchen ausschließlich getrieben, dann Naturgeschichte in ihren Anfangsgründen gegeben. In der 5ten wird die übrige Arithmetik, und Naturlehre nach ihren ersten Grundsätzen gelehrt, auch werden aus der Geometrie jene Sätze, welche etwa zu leichten Vermessungen nöthig sind, vorgetragen.

In den Schulen, welche vier Professoren haben, führt der vierte, der 2ten und 1ten Classe vorstehend, den Unterricht in der lateinischen und französischen Sprache fort. In der 2ten Classe wird Latein und Französisch weiter getrieben, die Erdbeschreibung in größern Zügen, die Geschichte weitläuftiger, bis zur Epoche der Gründung des französischen Reichs vorgetragen. Auch Mythologie und die Geschichte der Religionen der verschiedenen Völker, nach ihren verschiedenen Zeiten, sind zu behandeln. In der 1ten Classe wird das Studium der lateinischen Sprache, der geographische Cursus beendigt, zugleich den Schülern ein kurzer Begriff von den verschiedenen Arten des Styls beigebracht.

Zählt die Schule fünf Professoren, so übernimmt der fünfte die 4te und 3te mathematische Classe. In der 4ten Classe wird der erste Theil der Anfangsgründe der Geometrie und Astronomie

gelehrt, in der 3ten Classe der zweite Theil dieser Anfangsgründe, verbunden mit den ersten Grundsätzen der Statik und einer kurzen Beschreibung der einfachen Maschinen.

Sind der Professoren sechs, so werden die schönen Wissenschaften in lateinischer und französischer Sprache vorgetragen, und hat der Professor täglich zwei Classen vorzunehmen.

Finden sich sieben Professoren an der Schule, so übernimmt der siebente die 2te und 1te Classe der mathematischen Wissenschaften. In der zweiten Classe werden die Anfangsgründe der Algebra und Chimie gelehrt, in der ersten Trigonometrie, Anwendung der Algebra auf die Geometrie, und die Anfangsgründe der Mineralogie. Auch werden hier die allgemeinen Grundsätze der Naturlehre vorgetragen; das Gleichgewicht der Flüssigkeiten, Elektricität und Magnetismus werden Gegenstände des Unterrichts. Zählt die Schule endlich acht Professoren, so stellt sie sich in Bezug auf Secondairunterricht den Lyceen vollkommen gleich.

Die für die Lyceen vorgeschriebenen Werke sind auch für die Secondairschulen verbindlich; 6te Classe, lateinische Werke: Epitome historiae sacrae von L'homond; Epitome historiae graecae, von Siret; Appendix de diis, von Jouvency. 5te Classe, lateinische Werke: De viris illustribus urbis Romae, von L'homond; Cornelius Nepos; Phaedri fabulae; von Cicero einige leichte und kurze Briefe. Französische Werke: Fables von Lafontaine. 4te Classe, lateinische Werke: Selectae e profanis; Justinus; aus Ovids Metamorphosen die Schöpfung, das goldene Zeitalter, Phaeton, Meleager, Philemon und Baucis u. a. mehr, und die 1te, 4te und 5te von Virgils Eklogen. Eklogen von M. T. Cicero. Französische Werke: Dialogues de Fénélon; de Wailly, vocabulaire français. 3te Classe, lateinische Werke: Quintus Curtius; J. Caesar de bello gallico; Cicero de senectute, de amicitia. Folgende Episoden aus Virgils Georgicon: Wunder bei Cäsars Tod; Lob des Landlebens; die Seuche unter den Thieren; der Greis am Galesus; Beschreibung des Frühlings; die Episode des Aristäus; der Aeneis erstes Buch. Französische Werke: Delilles Traduction des Géorgiques, sowohl zum Lesen

als zum Auswendiglernen; Télémaque; Voltaires histoire de Charles XII.

2te Classe. Lateinische Werke: Virgils Aeneis, 2tes Buch; folgende Oden des Horaz, Maecaenas atavis; jam satis; sic te diva potens; eheu fugaces; auream quisque mediocritatem; quis desiderio sit pudor aut modus; solvitur acris hiems. Ciceros Reden pro Ligario, pro Marcello; Titi Livii res memorabiles. Französische Werke: Conjuration de Venise von Saint-Réal; Vertots Révolutions du Portugal und Révolutions romaines; Tressans Mythologie. 1te Classe, lateinische Werke: Titus Livius von den punischen Kriegen; Virgils Aeneis, 5tes Buch; Ciceros Rede pro lege Manilia, etliche Briefe des Plinius und die folgenden schwerern Oden des Horaz, Beatus ille qui procul negotiis; qualem ministrum; justum et tenacem; pastor cum traheret; Tyrrhena regum progenies; odi profanum vulgus; o diva gratum. Ein Brief und eine Satyre von Horaz, nämlich: qui fit, Maecaenas, und hoc erat in votis. Französische Werke: Bossuets discours sur l'histoire universelle, Rousseau, der Odendichter; die 9te Satyre und der Brief an Lamoignon von Boileau, die Tropen von Dumarsais, und Tressans Mythologie.

Classe der schönen Wissenschaften. Lateinische Werke, Geschichtschreiber: Fortsetzung der punischen Kriege aus Tit. Livius; des Tacitus Germanicus und Agrippina, das Leben des Agricola, de moribus Germanorum. Französische Werke: Montesquieus grandeur et décadence des Romains. Lateinische Dichter: Virgils Aeneis, 6tes Buch, die Episoden von Aeacus, Nisus und Euryalus, die Leichenfeier des Pallas, und der Schild des Aeneas. Aus dem Terentius die Andria; aus dem Lucretius einige Prologen seiner Gesänge, suave mari magno, und die Beschreibung der Pest. Aus dem Lucanus, Cäsars Zug über den Rubicon, die Erscheinung des Vaterlandes, und der Wald von Marseille. Des Horaz ars poetica. Französische Dichter: Racines Esther und Athalie; der 7te Gesang der Henriade von Voltaire. Molières Misantrope, Boileaus Art poétique. Redner und Philosophen, lateinische Werke:

Conciones e veteribus historicis excerptae, und Conciones e veteribus poetis etc. von Noel und Delaplace; Ciceros erste und zweite Rede gegen Catilina, eine gegen Verres, und die für Milo. Einige gewählte Stücke aus Seneca und Plinius dem Polyhistor. Französische Werke: aus Bossuets Trauerreden, jene für die Königin von England, für die Herzogin von Orléans, für den großen Condé. Etwelche Lobreden von Fontenelle, nach der Professoren Wahl. Lobrede für Marc Aurel, von Thomas; Massillons Petit carême; das Dasein Gottes von Fénélon. Auserlesene Stücke von la Bruyère. Ansichten der Natur von Buffon.

Mathematische Wissenschaften, Lehrgegenstände und Bücher; 6te Classe, Mathematik: Die Arithmetik von Lacroix bis zu den Decimalbrüchen ausschließlich. Naturgeschichte: Anfangsgründe der Naturgeschichte nach Duméril. 5te Classe, Mathematik: Schluß der Arithmetik nach Lacroix; Hauptübersicht der Naturlehre; Haüys Elémens de physique, 1ter Theil. 4te Classe, Mathematik: der Geometrie von Lacroix 1ter Theil; Anfangsgründe der Sphärenlehre; Elémens d'astronomie, nach Biot, 1ter Theil. 3te Classe, Mathematik: der Geometrie von Lacroix und der Elémens d'astronomie von Biot 2ter Theil. 2te Classe, Mathematik; der Algebra nach Lacroix 1ter Theil, Anfangsgründe der Chemie nach Adet. 1te Classe, Mathematik: Anwendung der Algebra auf die Geometrie nach Lacroix, doch mit Ausnahme der trigonometrischen Sphärenlehre. Anfangsgründe der Mineralogie nach Al. Brogniart. Transcendentale Mathematik, 5tes Jahr: Anwendung des Differential- und Integralcalculs auf krumme Linien. Beschluß der Algebra nach Lacroix. Erster Theil des Differential- und Integralcalculs nach Lacroix. Pläne und Landkarten. 6tes Jahr: Anwendung des Differential- und Integralcalculs auf Mechanik und Hydrostatik. 2ter Theil der Abhandlung von Lacroix bis zu der Integration der Partiell-Differentialgleichungen ausschließlich. Elémens de mécanique von Francoeur. Allgemeine Grundsätze der höhern Physik, der Electricität und Optik. Haüys Elémens de physique, 2ter Theil.

Der Consularbeschluß vom 30. Frimaire XI. (21. Dec. 1802) will, daß die Kosten für die Einrichtung der Gemeinde-

Secondairschulen, für die Ausbesserung und Unterhaltung der zu ihrer Aufnahme hergegebenen Gebäude, bestritten werden entweder durch freiwillige Subscriptionen, oder aus dem allenfallsigen Ueberschuß der Pensionen und der von Auswärtigen zu entrichtenden Schulgelder, endlich in deren Ermanglung aus den freien Einkünften der Gemeinden. Alle Kosten des Unterrichts sind zunächst auf den Ertrag der Pensionen und Schulgelder der in Pension genommenen und auswärtigen Zöglinge angewiesen; im Falle der Unzulänglichkeit kann alljährlich auf das freie Einkommen der Gemeinden ein Zuschuß bewilligt werden, und ist dieser nothwendig auf Gehaltszulagen für die nicht hinlänglich besoldeten Professoren zu verwenden. Das Verwaltungsbureau bestimmt den Preis der durch die Zöglinge zu entrichtenden Pension, desgleichen den Betrag des Schulgeldes, welches von Auswärtigen zu erheben. (Art. 10. des Reglements vom 19. Vendémiaire XII., 12. Oct. 1803.) Zu den 50 Freiplätzen, welche der Art. 13. des nämlichen Regulativs bewilligt, sind berechtigt Schüler, die sich durch Fortschritte und gute Aufführung empfehlen, dann die Söhne von Militairpersonen und Staatsdienern, welche in der Gemeinde ihren Wohnsitz haben.

An der Secondairschule zu Andernach standen 1808 und 1812 drei Professoren. Der Director, J. J. Richter, leitete die 6te und 5te Classe der Mathematik, Hahn die 6te und 5te lateinische Classe, Comes die 4te und 3te lateinische Classe. Richter hat geschrieben: Erinnerungen von meiner Reise an den Neckar und Rhein, nebst Bemerkungen. 1ter Theil, Andernach, Lassaulx und Heckmann, 1805, 8º 18 Ggr. Eine Fortsetzung ist nicht erschienen, was zu beklagen, indem das Werk der erste und nicht unglückliche Versuch, die engen, unkenntlichen von Dielhelm und Lang vorgezeichneten Gleise zu überschreiten. Ein älteres Schulhaus hatte die Stadt Andernach über St. Michaels Capelle erbaut, ein anderes wurde 1572 angekauft. Kurfürst Salentin von Isenburg schenkte auch der Stadt aus den Gütern des 1572 eingegangnen Klosters zu Namedy 7000 Goldgulden, deren Ertrag zu Besoldungen für die Lehrer und zur Unterstützung armer Schüler zu verwenden. Den Schulkindern hatten der Pastor und die

Abtei St. Thomas alljährlich eine Ergötzlichkeit, in der Form der von der Malmedyer Propstei berichteten Spende zu bereiten.

Das Judenbad, welches bei dem Bau des gegenwärtigen Schulhauses aufgeräumt worden, erinnert an die Judengasse und den Judenthurm, und wird der Judenthurm mir Gelegenheit geben, von den übrigen Thürmen der Stadt zu reden. Jene Benennungen geben Zeugniß von einer früher in Andernach bestehenden, ihre eigene Synagoge besitzenden Judengemeinde. Von deren endlichen Vertreibung weiß ich nichts zu melden, wohl aber von einer Judenverfolgung im J. 1287, gelegentlich deren die Synagoge und die Judenhäuser zerstört, die Juden ausgetrieben wurden. Deren hat sich jedoch Siegfried von Westerburg, der Cölnische Erzbischof angenommen, und wurde der Handel dem Ausspruch von Schiedsrichtern, Gerhard von Epstein, der Trierische Chorbischof, tit. S. Lubentii, und bald darauf ein gewaltiger Erzbischof von Mainz (Abth. II. Bd. 4. S. 56—83), und die Cölnischen Domherren W. und Johann von Rennenberg anheimgestellt. Diese erkannten 1287, am Tage Stephani Erfindung, daß Ritter, höhere Scheffen und ganze Gemeinde von Andernach eidlich sich verpflichten sollen, die Andernacher Juden nach allem ihrem Vermögen zu vertheidigen, und ihnen keinerlei Unbild noch Gewalt anzuthun, oder von andern ihnen anthun zu lassen. Daß derjenige, welcher irgend einen der Juden, ohne daß dieser hierzu Anlaß gegeben, beleidigt, verletzet, Hand an dessen Person oder Habe legt, ihn verwundet oder tödtet, dem Erzbischof verfällt, und Schultheiß und Scheffen ihn gefänglich einziehen und verwahren sollen, bis dahin der Erzbischof über ihn und sein Eigenthum verfügt haben werde. Wenn aber einer der Ritter, höhern Scheffen, oder wer immer aus der Gemeinde einen, um daß er sich an den Juden vergriffen, schlägt, beschädigt oder tödtet, soll er dafür straflos bleiben, damit ein jeder um so bereitwilliger und hurtiger sei, die Juden zu vertheidigen. Ritter, höhere Scheffen, Bürger insgemein, reich wie arm, sollen ihre Hausgenossen abhalten, irgend eine Schmach oder Beleidigung den Juden anzuthun, wenn aber nichts desto weniger dergleichen sich zutragen sollte, werden sie, und über-

haupt keiner der Einwohner, den Uebelthäter in ihr Haus nicht aufnehmen, es geschehe dann mit gutem Willen des Erzbischofs oder seines Schultheißen, nachdem geziemend der Schaden gebüßet. It. werden die Scheffen und Vornehmern die den Juden zur Schmach angefertigten Fahnen und Spottlieder untersagen und beseitigen, indem dergleichen zu Streitigkeiten Anlaß geben könnte. It. werden sie, mit Zuziehung des Schultheißen, alle diejenigen, bei welchen sich den Juden zuständige Gegenstände vorfinden möchten, anhalten, dieselben zurückzugeben. It. werden sämtliche Einwohner von Andernach, reich und arm, schuldig oder unschuldig, der Juden Schule und Häuser, auch das Erbe unseres Herren des Erzbischofs, bis zu Martini wieder hinstellen, wie sie vordem gewesen. It. da unser Herr schwere Unkosten gehabt, einmal für die Hut der Andernacher Burg, wohin die Juden, ihr Leben zu retten vor den ergrimmten Bürgern, flüchten mußten, zum andern während der mit den Einwohnern gepflogenen Handlung, erkennen wir, daß diese die Unkosten zu vergüten, dem Erzbischof reichen sollen, was sie ihren Mitteln angemessen finden, und daß unser Herr ihnen nicht mehr abzufordern hat, als sie gutwillig darbieten, vielmehr gütig und freundlich sich mit dem ihm dargebrachten begnügen soll. It. sagen wir, daß Scheffen und Bürgerschaft die von unserm Herren den Juden in Betreff ihrer Freiheiten ausgestellte und mit seinem und mit des Domcapitels Siegel bekräftigte Urkunde, ebenfalls mit dem gemeinen Stadtsiegel unterfertigen sollen. It. sprechen wir, daß alle, welche die Scheffen auf ihren Eid bezüchtigt haben, oder noch bezüchtigen werden, bei dem Bruche des erzbischöflichen Hauses und der Judenschulen gewesen zu sein, bis zum andern Tag nach Laurentien nächstkommend, die Stadt Andernach zu räumen, und niemals, es geschehe dann mit unserer ausdrücklichen Bewilligung, dahin zurückzukehren haben. Sollte einer der besagten Uebelthäter nach Verlauf dieser Frist in Andernach zurückbleiben, oder dahin, ohne unsere Erlaubniß, zurückkehren, so werden Schultheiß, Scheffen und Vorsteher ihn einziehen, und ihn lediglich auf unseres Herren ausdrückliches Gebot freigeben. Auch werden die Güter der besagten Uebelthäter unserm Herren verfallen sein, und sollen

Schultheiß und Scheffen sie sequestriren, auch den Uebelthätern nicht ausliefern, bevor diese Erlaubniß haben, nach Andernach zurückzukehren. Würde einer der besagten Uebelthäter, beharrlich in seiner Halsstarrigkeit, bis zum Tage nach Laurentien nicht abgezogen sein, so haben Schultheiß, Scheffen und Vorgesetzte ihn einzuziehen, und mit seiner Person und seinem Eigenthum von wegen unseres Herren zu schalten. Item werden, so der mit dem Tage nach Laurentien geschlossene Termin abgelaufen, Schultheiß, Ritter, Scheffen und Vornehmere unseres Herren Juden in ihre Häuser wieder einführen, und sie darin schützen, wie oben geboten. Würden die gedachten Vorschriften nicht beobachtet und erfüllet werden, so sollen die dafür bestellten Bürgen, sobald sie von uns oder unser einem gemahnt worden, zu Bonn einreiten und daselbst Einlager halten so lange, bis alle oben ertheilte Vorschriften erfüllet sind, und unser Herr, der Erzbischof, die ganze von den Andernachern empfangene Beleidigung verziehen haben wird. Geschehen zu Andernach, in unseres Herren des Erzbischofs auch vieler andern glaubwürdigen Zeugen Gegenwart.

Während des Truchsessischen Kriegs hatten die Andernacher, auf des Kurfürsten Verlangen, die Juden der Umgegend in die Stadt aufgenommen, um sie vor den Gefahren und Drangsalen jenes Krieges zu bewahren. Als die Gefahr beseitigt, beantragte der Stadtrath die Ausweisung aller Juden, und Kurfürst Ernst ließ, d. d. Arnsberg, 1. Oct. 1596, das Privilegium ausfertigen, nach welchem fürter keine mehr in Andernach, weder in adelichen noch bürgerlichen Häusern wohnen sollen. Der Kurfürst bestimmt ausdrücklich: „Daß Wir sie aus sondern Gnaden mit Vergleitung der Juden in berührter Stadt, damit sie dann vor langen undenklichen Jahren von weiland Unsern Vorfahren Löblicher Gedächtnuß wenig beschweret worden, erlassen, auch Abschaffung deren allbereits darinen gegenwärtigen mit Ernst befehlen wollten.“ Alle Juden hatten nach einer anberaumten Frist, in welcher sie ihre bewegliche Habe verkaufen, ihre Gelder einziehen konnten, die Stadt zu verlassen. Im J. 1654 wurde jedoch schon wieder der Jude Daniel, der sich mit seiner Familie in Andernach niedergelassen hatte, nachdem verschiedene vergebliche Aufforderungen an ihn

ergangen, durch die Androhung willkürlicher Strafe genöthigt, die Stadt zu verlassen, wie dies im f. J. in Ansehung mehrer andern Judenfamilien sich wiederholte.

Unter den Thürmen der Ringmauer ist keiner dem sogenannten Runden Thurm vergleichbar, daß über seinem Anblick beinahe der Stadtmauern vergessen wird, wenn auch diese ein sehr solides, wohl erhaltenes Werk. Sie bestehen aus folgenden Theilen. Auf der Ost- oder Rheinseite wird die Südecke geschützt durch die 1660 erbaute Bastion, das sogenannte Bollwerk, unter welchem ein gewölbtes Thor durchführt. Der Eckthurm ist niedergerissen. In der Mitte der Rheinfronte befindet sich das Rheinthor oder die Kornpforte, ein Doppelthor, bestehend 1) aus dem alten rundbogigen Thor, dessen Machecoulis von zwei alten, rohen, kurzgeschürzten Menschenfiguren getragen werden, vielleicht dem 12. Jahrhundert angehörig; 2) aus einem gothischen Vorbau, mit sechseckigen Erkerthürmchen, dem verzierten Bogenkranz nach zu schließen aus dem Ende des 15. Jahrhunderts. Auf der Nordseite der Stadtmauer ist das Pfortenhaus des Cölner Thors abgebrochen; einer ziemlichen Lücke vor der Pfarrkirche schließen sich an zwei halbrunde Thürme, eine Lücke, wo vermuthlich ein Pfortenhaus gestanden hat, dann wieder eine Lücke, und hierauf eine schöne Reihe von fünf halbrunden Thürmen, die Westfronte bildend.

Die Südecke der Stadt bildet die Burg, von welcher S. 98 gehandelt. Erschöpfender thut das aber mein gelehrter Freund, Hr. Assessor Eltester, und gereicht es mir zum Vergnügen, seine Aufzeichnungen hier mittheilen zu können. „Burg in Andernach. Ein sehr massives, aber schönes Gebäude, dessen Nordseite noch gut erhalten ist, früher das cölnische Amtsschloß. Die Burg bestand aus der 50 Fuß hohen viereckigen Warte mit Eckthürmchen und Schießlücken, aus Basaltblöcken zu 10 Fuß dicken Mauern vereinigt, aus einem prachtvollen dreistockigen Palast, dessen Nordfronte noch vier große Kreuzstockfenster in einer Linie zeigt, einem 40 Fuß hohen runden Thurm von 12 Fuß dicken Mauern und einer starken an den Stadtgraben stoßenden Ringmauer.

„Die Warte, ähnlich der von Eltvil, obwohl kürzer und breiter, enthält drei gewölbte Räume über einander, und ein

Wächterhaus unter dem Dache. Elegante Spitzbogenkränze krönen den obern Theil. Der Palast enthielt zwei Balkenstockwerke, worunter ein Keller, und über dem eleganten Spitzbogengesimse einen Mauergang mit zahlreichen Schießscharten für Schießgewehr.

„Von der Nordseite führt über den Graben eine Brücke durch das spitzbogige Thor, über dem sich ein Erker befand, dessen Kragsteine aus menschlichen Figuren gebildet sind, in den innern rings von Gebäuden eingeschlossenen Hof. Höchst interessant ist der Thurm an der Ecke der Stadtmauer, unten mit starkem Sockel, darüber schwerem Bogenkranz, oben mit leichtem Spitzbogengesimse verziert. Er zeigt nach allen Seiten hin drohende Schießscharten für schweres Geschütz, und gleicht sehr dem Thurm auf Ehrenberg. Der ganzen Anlage nach muß der Bau dem 15. Jahrhundert angehören, ein Altärchen an der Außenmauer zeigt die Jahreszahl 1491, und ich setze keinen Zweifel darin, daß Hermann Landgraf von Hessen Erzbischof von Cöln der Erbauer ist.

„Die ältere Burg wurde 1355 von den Andernachern abgebrochen, diese mußten sie aber 1365 wieder herstellen. Im J. 1496 ließ Erzbischof Hermann eine Brücke aus dem Schlosse nach dem Felde bauen; im 30jährigen Kriege war Stadt und Schloß fester Platz und häufig belagert. Im J. 1688 wurde das Schloß von den Franzosen in die Luft gesprengt, der Thurm erhielt jedoch ein neues Kuppeldach, und dient seitdem als Gefängniß, besonders nachdem er 1836 von neuem, obwohl flach und schlecht, bedacht, und inwendig zu Wohnungen eingerichtet worden.

„Neben der Burg erhebt sich das Pfortenhaus des Coblenzer Thors, mit einem prachtvoll profilirten hohen Thorbogen, offenbar gleichzeitig mit der Burg, etwan 1495 erbauet. Zwischen diesem Pfortenhaus und der Eckbastion liegt noch ein viereckter Thurm. Die Thürme, mit Ausnahme des absonderlich zu behandelnden Runden Thurms, haben meist 40—50 Fuß Höhe. Die Mauer ist zwischen 20 und 30 Fuß hoch und 4 Fuß dick: hinter ihr lauft eine auf Bogen getragene Brustwehr. Die frühern Zinnen sind bis auf enge Schießlöcher vermauert. Die Mauer selbst wurde wahrscheinlich um 1300 begonnen, und wohl

zu verschiedenen Zeiten, wie die häufigen Spuren von Renovation andeuten, erneuert und erhöhet. Sie ist überall sehr stark zerschossen, wahrscheinlich von Ranzaus Vertheidigung her. Der Graben hat zwischen 50 und 100 Fuß Breite und 15 bis 20 Fuß Tiefe."

Der Nordseite gehört an der sogenannte Runde Thurm, ein prachtvoller Bau, ein Riesenwerk, denn die Grundmauern bis zum ersten Ringe haben eine Dicke von 15 Fuß, als wodurch man sich gegen die allgemeiner werdende Anwendung des Schießpulvers zu schützen suchte. Ueber einen runden Unterbau von 105 Fuß Höhe erhebt sich ein achteckiger Oberbau von weitern 75 Fuß (zusammen 180 Fuß), der nach allen Seiten gegiebelt und durch ein Spitzdach gekrönt ist. Außer vielfältigen Narben, durch die Geschütze der Schweden und Kaiserlichen im Laufe des 30jährigen Kriegs ihm geschlagen, bietet er eine breite Bresche, von einem Sprengversuche herrührend (wohl aus dem J. 1688). Im Orte geht die Sage, daß auf einem gewissen Punkt in der Mitte des Thurms alles zu vernehmen, was in der Gegend des alten Kranens gesprochen werde.

Ueber den Bau dieses Thurms befinden sich im städtischen Archiv drei Rechnungen, drei kleine Hefte von Papier, sehr hübsch und von einer Hand geschrieben. Ueber dem ersten heißt es: Dit is dat Register van dem Ronden Torne in dem Jar as man schreyff MCCCCXLVIII Jar (nicht 1468, wie eine spätere unkundige Hand den Umschlag überschrieb). Und es folgen die Rubriken der aufgewendeten Kosten:

Zo dem eirsten han wir gegolten umb Schothen van Kempenich 62 Fuder Godelscheider (Godelscheid ist ein District in den Steinbrüchen bei Mendig) für 2 Mark 2 Schilling, macht 134 Mark 4 Schill.

It. zo Weinkauff, 1 Flasche Wyns, kost 2 Schil. 8 Pfen.

It. die vurgenannt Godelscheider gehauen zo gesturtzen, 47 Mann Tagewerk und den Tag vurichtz 9 Schil. macht 35 Mark 3 Schil.

It. gegolten 39 hundert Zweylinge, und das hundert vur 2 Mark, macht 77 Mark.

It. han wir verdingt zo werffen Leyensteine an dem Mergenborn, 781 Karren, und die Karre vur 2 Schil. macht 130 Mark und 2 Schil. (Der Mergenborn ist ein kleiner Bach an der Rheinchaussée, vor dem Namedyer Burghause, wo in der Felsennische das Marienbild aufgestellt.) Die Steine wurden von der Lenzychs Leyen und dem Mergenborn mit Karren herangefahren und am Thurm „zo Hauff gesetzt". Die Fuhren thaten: Huysmanns Karre (dem Andernacher Rittergeschlecht der Husmann von Namedy angehörig), die Spedailskarre, Heytgins Karre und Loirhennes Karre. Für die Karre vom Mergenborn kommend, wurden 14, für eine von der Lenzychs Ley 10 Heller Fuhrlohn bezahlt. Im Ganzen wurden für das Heranfahren des Baumaterials bezahlt 615 Mark 9 Schill. 1 Heller 8 Pfen.

Kalk.

It. der erste Kalk den Thonis brachte kostete an Geld 264 Mark 8 Schil.

It. zo Winkauff, 2 Mark.

It. van dem Zollbrief, zo gewinnen und siegelen, 4 Mk.

It. der Scholthiss und Thonis, als sie den Zollbrief erwerven, verzehrten sie auf und ab 6 Mark.

It. als Thonis den Kalk galt, verzehrte he 4 Mark 8 Schil. Der Kalk wurde zu Schiffe Rheinabwärts (von Hattenheim?) geführt, am Zollhause abgeladen, und karrenweise an den Thurm gefahren.

It. han wir entfangen von Peter und Thyß Suyrmoiß 225 Karren Sand, und die Karr hat gekost 2 Schilling, macht 37 Mark 6 Schilling.

Für Kalk und Sand wurden bezahlt 552 Mark 2 Schilling.

Zimmerwerk und Bauholz.

It. was Johann Steynheuwer und Meister Johann der Zimmermann gefahren zo Engers und golten Gehölz und Borde, den Kranen aufzuwinden, kosten van danne bis her zu führen 21 Mark 4 Schil.

It. verzehrten sie 8 Schilling.

It. Meister Johann der Zimmermann gearbeit zo dem Torne, Wallen gemacht den Kranen uff zo winden und Schwengen in

der Stadt Graben gemacht, 13 Mann Tagewerk und den Tag 9 Schilling, macht 9 Mark 9 Schil.

It. do der Kranen höher geführt ward, halfen darzu etliche unser Burger, ward ingeschenkt 3 Quart Wyns, kosten 4 Schil. Die ganze Summe betrug 32 Mark 1 Schil.

Schmiedewerk.

Außer Ausbesserung und Neubeschaffung von „Kersten, Roddehauwen, Bichel", Binden von Mörtelboden, Wasserboden, Figuriren — It. an die Wallen und an großen Nägeln und an Paideisen geschmiedet 12 Pond, und dat Pond 9 Heller, machent 5 Mark 9 Penning.

It. vur ein hundert halber Speicher qwamen zu den Mörtelboden und beren 4 Schil. ꝛc. Die ganze Ausgabe betrug 2 Mark 4 Schilling 9 Pfennig.

Mancherhande Sachen.

Zo dem ersten vor zwei Seil in den Kranen, die wiegen 213 Pond, und dat Pond 14 Heller, macht 47 Mark 8 Pennig. Außerdem kommen vor 3 Clatery (Klafter) Leinen, die kosten 3 Schilling, It. an die Boden, damit man Steine und Mörtel ufwindet, 12 Clatery Leinen und die Clatter 14 Heller ꝛc.

It. vur einen Treppelink zo dem Windelsteine, 8 Schil.

It. als Konrad Mangolt was gefahren zu Mainz um den Kalk gaben wir ihm 8 Mark. Außerdem finden sich Ausgaben für Unschlitt und Schmalz.

It. Johann Huyßman (von Namedy) schenkte den Werkleuten 2 Flaschen Wyns, kosten 4 Schil. und kommen solcher Geschenke an die Werkleute noch mehrere vor. Diese Posten insgesamt betragen 69 Mark 8 Schilling 18 Pennig.

Das Mauerwerk.

Zo dem ersten 20 Mann Tagewerk Steine uffgewunden und den Tag verrechnet 7 Schilling, macht 11 Mark 4 Schil. 6 Pen.

It. in der Wochen vor St. Johanns Tag als Meister Philipps anhob zu mauern an dem Torn, 26 Mann Tagewerk, und den Tag 9 Schil. macht 19 Mark 6 Schil.

It. zur selber Zeit Opperknechte (Tagelöhner), 36 Mann Tagewerk, jeden Tag 7 Schill. macht 21 Mark. Meister Philipps

mauerte mit seinen Knechten und den Opperknechten bis zu Ende der Woche nach St. Michaels Tag, und wurden für Mauerwerk im Ganzen verausgabt 426 Mark 6 Schill. 6 Pfennig.

Das Register berechnet diese Ausgaben nach den Hauptrubriken, nämlich,

für Baumaterial .	615	Mark	9	Schilling	1	Heller	8	Pfennig.
Kalk und Sand .	552	„	2	„	—	„	—	„
Zimmerwerk . . .	32	„	1	„	—	„	—	„
Schmiedewerk . .	11	„	4	„	—	„	9	„
Mancherlei	69	„	8	„	1	„	6	„
Mauerwerk	426	„	6	„	—	„	6	„
Summa	1707	Mark	6	Schilling	3	Heller	5	Pfennig.

Auf der letzten Seite des Registers heißt es: Recepta van diesem Jahr anni XLVIII. is m. m. m. m. 861 Mark 4 Schill. 8 Pennig. Distributa desselven Jahrs dieser zweyer Register is 4 Monat, 860 Mark 3 Schilling 4 Pennig. Und overleufft dat Innehmen dat Uißgeven dies Jahrs 7 Mark 1 Schill. und 8 Pfennig. Es scheint also für das Jahr 1448 noch ein zweites Register angelegt worden zu sein. Es fehlen außerdem die Register für 1449, 1450 und 1451, wenn nicht etwa für diese Jahre ein Stillstand der Arbeiten anzunehmen.

II. Heftchen.

Dit is der Buw zo dem Ronden Torne in dem Jahr unseres Herren do man schreiff 1400 und 52 Jahr.

Zo dem eirsten hat uns gelevert Lempgin Leuffers 24 Naysen, und das Stück vur 4 Schilling, macht 8 Mark.

It. hat uns derselbe geliefert an Thüren- und Fenstersteinen 125 Fuß, und den Fuß vur 9 Heller, macht 15 Mark 7 Schilling 6 Pennig.

It. vur zwei Naysen in den Schornstein, 2 Mark.

It. zu Wynkauff von den Steinen, 4 Schill.

It. vur 4 großer Naysen 2 Mark.

It. gegolten umb Flecken von Mendig einen Fensterstein vur 8 Schill.

It. hant uns geliefert Gobel Prendemann und Jacob von Alken 378 Karren Leyensteine, und die Karr vur 9 Heller, macht

49 Mark 4 Schill. ꝛc. Die Steine wurden von der Leyen und von dem Zollhause mit Karren herangefahren, kamen auch zu Schiff an das Zollhaus (an dem entgegengesetzten südlichen Ende der Stadt), und wurden von da an den Bau getragen.

It. gegolten umb Hermann von Engelen 18 Fuder Godelscheider, und das Fuder vur 1 Mark 8 Schill. macht 28 Mark 6 Schilling.

It. gegolten umb Tiell Steyn 800 Zweylinge, und das Hundert vur 2 Mark, macht 16 Mark.

It. gegolten umb des Abts Kellner vom Laach 1500 Zweylinge, und das Hundert 2 Mark, macht 30 Mark ꝛc. ꝛc.

It. gegolten umb Hengin Drachen Steine uff der Duybach (sie ergießt sich etwas unterhalb Andernach, vor Namedy in den Rhein) vur 13 Mark ꝛc.

It. mußten die Mauer aufzubrechen 3 Mann Tagewerk und den Tag der Mann 6 Schilling, macht 1 Mark 6 Schill. ꝛc. Die Steine wurden auf Karren von der Duybach herangefahren.

It. vur 100 Wegesteine uff den Rondenborn zo beseyhen, 8 Mark 4 Schill. ꝛc.

It. 9 Karren Duysteine von dem Werth geführt an den Torn, jeder Karren 6 Heller macht 9 Schill. ꝛc.

It. gegolten umb den Beseher von Boppard und Zweylinge und dat stück vur 4 Albus macht 6 Mark 8 Schill. Es sind nämlich 4 Albus Trierisch gleich 6 Mark 8 Schilling Cölnisch, 12 Schilling gehen auf die Mark, 6 Heller auf den Schilling, 12 Pfennige auf den Heller. Die Fuhrleute, welche die Steine von der Leyen an den Runden Thurm schafften, hießen Heytgin und Heynß Bone, Beyerhenne, Henne Schyne und Jacob Godelbrecht.

It. Peter Altenderngin 2 Tage an der Leyen die Steine geladen, jeden Tag 6 Schill. macht 1 Mark.

It. gegolten Steine umb Lempgin Leuffers von Mendig, der he ein Theil geliefert hait, und noch ein Theil lieferen sall na Laute seines Zettels da hait he empfangen 50 Mark. Ueberhaupt wurden für Steine ausgegeben 412 Mark 7 Schill. 12 Pfen.

An Kalk lieferte Thonis von Hattenheim 52 Tonnen, die Tonne für 15 Schilling, macht 65 Mark. Heyntz Bone führte den Kalk zu Schiff von Heidesheim, oberhalb Hattenheim, herunter.

It. bei Herr Henne Jacob Hunefelder und Kirstgen Crafftz 14 Mann Tagwerk Kalk beslayn, und den Tag vur 7 Schilling, macht 8 Mark 2 Schill. Der genannte Thonis lieferte nachträglich noch verschiedene Quantitäten Kalk, den Heyntz Bone heranführte, am Zollhausgraben abladen und dort löschen ließ. Heytgin lieferte den Sand, und wurden für Kalk und Sand bezahlt, Summa 320 Mark 11 Schill. 8 Pfennig.

Mauerwerk.

Zu dem ersten Meister Philipps in der Kreuzwochen Steine gehauen 19 Mann Tagewerk, und den Tag vur 8 Schilling, macht 12 Mark 8 Schill. ꝛc.

It. in der zweiten Wochen Brachmonat Meister Philipps mit seinen Knechten gemauert uff dem Torne, 20 Mann Tagewerk und den Tag 8 Schill. macht 13 Mark 4 Schill.

In derselben Wochen in dem Rad gegangen 7 Opperknechte, 21 Mann Tagewerk, und den Tag 7 Schilling, macht 12 Mark 3 Schill. Die Opperknechte wanden die Steine mit einem Kranen auf, während Meister Philipps und seine Knechte mauerten und Steine hieben, unter andern auch Windelsteine.

In derselben Woche 20 Mann Tagewerk Mörtel beslayn (gemischt) und geoppert uff dem Torn, und in dem Graben, und den Tag 6 Schill. macht 10 Mark.

In derselben Wochen 1 Pferd 4 Tage und den Tag 7 Albus, macht 4 Mark 8 Schill. ꝛc. ꝛc.

In der dritten Woche des Hartmonats machte Meister Philipp mit seinen Knechten die Mauer im Schießgraben und schloß seine Arbeit in der Spurkeln (im Februar). Für Mauerwerk wurden bezahlt 516 Mark.

Zimmerwerk.

Zu dem ersten Meister Johann gearbeit 7 Tag den Kranen uff dem Torne aiffzobrechen, und auch die Bogen gespannen in dem zweiten Gewölbe, und den Tag 8 Schilling, macht 4 Mark 4 Schilling. Außerdem wurde ein Viertel Bord zu Steyhern uff

dem Torne verwendet, und eine neue Mörtelkiste gemacht. Die Kosten für das Zimmerwerk beliefen sich auf 22 Mark.

Schmiedewerk.

Für zwei Schaufeln und 1 Morter Hauwe, 1 Mark und 7 Schilling.

It. zwene Zappen und zwa Paiden in den Kranen, die wiegen 27 Pond, und dat Pond 9 Heller, macht 3 Mark 4 Schill. 6 Pen. Außerdem wurden beschafft eine Clamme an die Schyne, wieget 20 Pond, eine Crampen und eine Band um ein Holzkasten, an drey Boden, an etliche Boden 9 Sleupen, kostet eine Sleupe 2 Heller, macht 9 Schilling. Für Schmiedewerk wurden ausgegeben 8 Mark 6 Schilling 6 Pfennig.

Manicher Hande Sachen.

Zo dem irsten vur ein beslayn Rad in eine Stoßkarr, 1 Mark 2 Schill. Vur eim Beyre 4 Schilling, vur 14 Pond Schmalz zo dem Kranen, dat Pond 8 Heller, It. 3 Pond Unschlitts, dat Pond 14 Heller.

Dietrich von Heimbach und Jonghenne erhielten je für ein Seil zu Hauff gestochen, 4 und 2 Schilling.

Peter Kertzenmacher, vor Boden und Wassertonnen zu binden, 8 Schill. Die Ausgabe für Verschiedenes belief sich auf 18 Mark 7 Schill. und 6 Penn. Dazu kommen noch einzelne Posten:

An Goebel van Roede für Holz, und der Lohn der drei Knechte, die in dem Kranen gingen, nämlich für 3 Paar Schonen (Schuhe) 2 Mark, so daß die ganze Ausgabe 25 Mark 10 Schill. 6 Pfen. betrug.

Die Summe der Ausgabe, wie sie im zweiten Heft addirt ist, betrug 1302 Mark 10 Schilling 8 Pfennig, nämlich:

Steinwerk . . .	412	Mark	7	Schilling	12	Pfennig.		
Kalk und Sand	320	„	19	„	8	„		
Mauerwerk . .	516	„	6	„	—	„		
Zimmerwerk . .	22	„	—	„	—	„		
Schmiedewerk .	8	„	6	„	6	„		
Verschiedenes .	25	„	10	„	6	„		
	1306	Mark	4	Schilling	2	Heller	8	Pfennig.

III. Heftchen.

Dit is dat ußgeven van dem Rondentorne in dem Jar do man schreiff 1452 na Gewonheide des Stiffts van Trier:

Zu dem irsten han wir gegolten umb Schothen van Wehr 8 Stucke Steins zu den Schilden (die 4 Schilde mit dem Andernacher Stadtwappen oben am achteckigen Oberbau), die kosten uff der Leyen 8 Mark.

It. kosten dieselben Steine her zu führen 10 Mark.

It. darna gegolten umb Schothen und Thyff van Wassenach 132 Fuder und ein Quartier Godelscheider, und das Fuder vor 10 Albus, macht 220 Mark 5 Schill.

It. han wir gegeven Lempgin Leuffers von Steinen, die ihm Heytgin von Hackenheim verdingt hatte, 32 Mark 4 Schill. 8 Pen.

It. demselven Lempgin vur 12 Fuß Finstersteins, und der Fuß 9 Heller, macht 1 Mark 6 Schill.

It. gegolten 8 Queirlen zu den Blumen, und das Stück vur 3 Schill. 3 Pen. macht 2 Mark 2 Schill. (Die Quirlen zu den gothischen Giebelblumen auf den acht Giebeln, die von Holz, mit Blei bedeckt sind.)

It. umb Lentzych Pastoirs gegolten 15 Fuß Fenstersteins, und den Fuß 2 Schill. macht 2 Mark 6 Schill.

It. vur 16 Stucke Steins sind kommen uff die Fenstern an dem Torne, der hielten 8 Stück, und ein Stück 4 Fuß um 2 Schilling. Und die ander 8 Stück und ein Stück 3 Fuß, der Fuß 9 Heller, macht zusammen 8 Mark 4 Schill.

It. vur 26 Fuß Steins zu den 8 Giebelen, da die Blumen uff stehen (die 8 Giebel des achteckigen Oberbaues, worauf die gothischen Blumen stehen), und der Fuß 9 Heller, macht 3 Mark 3 Schill.

It. vur 2 Windelstein 8 Schill.

It. vur 4 Kendel (vermuthlich die 4 Abgußkendel oben an den Giebeln), die thäten 16 Fuß und der Fuß 9 Heller, macht 2 Mark 8 Schilling.

Der Abt vom Laach lieferte 2500 Zweylinge, und das Hundert vor 2 Mark, macht 50 Mark. Außerdem wurden Steine in großer Menge von der Leyen herangefahren.

It. hant die Suyrmuße geführt von der Leyen 101 Karren Steine an den Torn, und die Karr 10 Heller, macht 14 Mark 4 Pen.

It. gegolten 100 Wegsteine zu belegen den Kranz an dem Torn, kosten 8 Mark. Die Suyrmuße führten die Wegesteine an den Thurm und lieferten auch den Sand. Im Ganzen wurden dafür bezahlt 408 Mark 2 Schilling 24 Pfennig. Den Kalk lieferte Thonis von Hattenheim, und zwar 102 Tonnen für je 8 Albus, und 2 Tonnen zu 9 Alb. Die ganze Fracht per Schiff mit Verzehr und Ausladen betrug 135 Mark 6 Schill. 6 Pfen.

Das Mauerwerk.

Das Mauerwerk besorgte Meister Philipps mit seinen Knechten. Er fing an Steine zu hauen in der ersten Woche Märzens, in der dritten Woche arbeitete noch außerdem Henne von Irlich, im April werden genannt Johann, Meister Philipps Knecht, Henne von Irlich und Gerhard von Husen. In der letzten Woche des Aprils begannen die genannten vier zu mauern, und halfen ihnen dabei Opperknechte, deren jeder einen halben Schilling bezog, während den Maurern per Kopf 2 Schilling bewilligt. Die Arbeit dauerte den ganzen Sommer durch fort. In der dritten Woche des Allerheiligenmonats hat Meister Philipps uff dem Torne dy Steyne vergadert und den Torn oven zugelacht (daß demnach die Vollendung des im J. 1448 in Angriff genommenen Riesenbaues in den Nov. 1452 fällt); mit syme Knechte gearbeit 2 Mann Tagewerk und den Tag 8 Schilling, macht 1 Mark 4 Schilling.

It. hat dat Pherd an dem Torne gegangen diese Zeit 81 Tage, und den Tag zu Lohn 10 Schilling, macht 67 Mark 6 Schilling. Im Ganzen wurden für Mauerwerk ausgegeben 694 Mark 1 Schilling.

Zimmerwerk und Gehölz zo dem Torne.

Zu dem ersten gegolten zu Huynffe (Honnef) 8 Stücke Holzes, die Heitgin van Hattenheim da galt, und sind kommen zu dem Kreuz, da der oberste Thurm mit verbunden ist, kostet das Stück 21 Albus, macht zusammen 28 Mark.

Für das Aufladen und zu Schiff heranführen dieser Hölzer, ferner für das Schleifen derselben aus dem Graben auf die Erck-

gasse zu dem Thurm, sowie für das Heranführen von 6 großen Hölzern an den Thurm durch Peter Suyrmuße wurden im Ganzen bezahlt 34 Mark 2 Schilling.

It. Thiele Hunefelder Holz geführt van der Kornportzen an den Torn da man dy Armen riß machte, gegeben 4 Schilling.

It. do man die große Hölzer uff den Torn wandt, hatten mir etliche Burger bei uns zu helfen die Hölzer aufwinden, ward verdroncken 9 Quart Weins, die Quart 8 Heller, macht 1 Mark 2c.

It. gegolten drei große Tannenhölzer umb den Scholtißen von Irlich, und das Stück vur 9 Albus. Macht 4 Mark 6 Schilling 2c.

It. Meister Johann der Zimmermann das Holzwerk in dem Thurm gemacht, und daselbst eine Trappe und 2 Steinboden, und hat mit seinen Knechten gearbeit 22 Mann Tagewerk, und den Tag vurrecht 8 Schilling, macht 14 Mark 8 Schill.

It. Meister Johann daselbst gearbeit an dem obersten Kreuz in dem Dache, 2 Mann Tagewerk, und den Tag vurt 8 Schilling, macht 1 Mark 4 Schill.

Im Ganzen kostete das Zimmerwerk 76 Mark 10 Schilling.

Schmiedewerk.

Zu dem ersten hat Meister Enggel geschmied 61 Clamen zu dem Gesimse und zu den Enckeren, da das Holzwerk mit verbunden ist, und wiegen 248 Pond, und dat Pond vur 9 Heller, macht 30 Mark 11 Schilling 3 Pfennig.

It. gegolten umb einen Mann von Siegen 24 Staiffe zu den Enckeren und wiegen 8 Waige, und die Waige vur 6 Mark, macht 42 Mark 9 Schilling 6 Pfennig.

It. vur Clamen und Bende an den Schalck, da man die großen Hölzer uff den Torn wand, wiegen 15 Pond, und dat Pond 9 Heller, micht 1 Mark 10 Schill. 6 Pen.

Dann werden noch aufgeführt Eisen an der Trappen an dem Torne, Krampen an die Finsterste, ein Viertel Stayher Nägel, Scharspycher zu dem Boden, damit die Steine uff werdent gewunden.

It. 16 großer Clamen, da die Giebelsteine mit verbunden sind, da die Blumen uff stehen, wiegen 146 Pond, und dat Pond 9 Heller, macht 18 Mark 3 Schill.

It. ein Gerempße (Gitter) vor die Finster entgegen die Mauer gehet, wiegt 156 Pond, und dat Pond 9 Heller, macht 19 Mark 6 Schill.

It. 8 Pidel, da die Blumen inne stehen, wiegen 36 Pond, und dat Pond 9 Heller, macht 4 Mark 6 Schilling.

It. vur einen Boltzen in das Clauster vor dem Gerempße, thut 2 Schilling.

It. vur 650 Orter, die den Mäurern gewatzt sind, und das Hundert kostet 1 Mark, macht 6 Mark 6 Schilling.

It. die Encker, die Fenstersteine und andere Sachen an dem Thurm zu vergießen, 124 Pond Bley, und dat Pond 7 Heller, micht 12 Mark 8 Pennig.

Die Ausgabe für das gesamte Schmiedewerk betrug 153 Mark 2 Schilling 8 Pfennig.

Mancher Hande Sachen.

Unter andern Posten, It. als man die Blumen verdingte Meister Philipps und dem Maler, zu machen und zu malen, ward vertrunken zu Winkauff 1 Mark 4 Schill.

It. 20 Pond Bley gegolten zu den Blumen auf dem Thurm, das Pfund vor 7 Heller, micht 1 Mark 11 Schilling 4 Pfennig.

Für die Rubrik wurden überhaupt ausgegeben 23 Mark 7 Schilling 10 Pfennig. Die ganze in diesem Heft verzeichnete Ausgabe beträgt demnach,

Für Steinwerk . .	408	Mark	2	Schill.	24	Pfennig oder 2 Heller.	
„ Kalk	135	„	6	„	6	„	
„ Mauerwerk .	694	„	1	„	—	„	
„ Zimmerwerk .	76	„	10	„	—	„	
„ Schmiedewerk	153	„	2	„	8	„	
Mancherlei	23	„	7	„	10	„	
Summa	1491	Mark	4	Schill.	48	Pfennig oder 4 Heller.	
Der Rechner selbst gibt an . . .	1491	„	9	„			

Die Gesamtausgabe für den Bau, vorausgesetzt, daß die Rechnungen vollständig vorhanden sind, würde demnach betragen:

I.	Heft	1707	Mark	9	Schilling	9	Pfennig,
II.	„	1302	„	10	„	8	„
III.	„	1491	„	4	„	48	„

4501 Mark 11 Schilling 5 Heller 5 Pfennig, oder, den Gulden zu 4 Mark berechnet, 1125 Gulden 1 Mark 1 Schilling.

„Im 16. Jahrhundert," schreibt Hr. Weyden, „bot die Stadt Andernach von Außen noch ganz den ernsten Anblick einer starken Festung dar. An der Nordrheinseite erhob sich kühn der starke runde Thurm mit Schießscharten und Wachthaus versehen, während an der Südseite ein festes freistehendes gedecktes Bollwerk mit vier Eckenthürmchen, das sogenannte Zollhaus, das auch das Churkölnische Wappen trug, aus starken Grundmauern, gleich einer Eisbreche emporstieg. Durch einen Bogen ist es mit der Stadtmauer verbunden. Zwischen dem Zollhause und dem Rheinthore oder der Kornpforte krönten noch zwei starke Thürmchen mit Ausfallpförtchen die rings mit Schießscharten versehene Ringmauer, auf der sich auch nordwärts vom Rheinthor noch ein starker runder Thurm befand. Breite Graben umgaben die ganze Stadt, mit Wasser versehen durch den aus dem Gebirge kommenden Schafbach, der hinter dem Zollhause, wo er in den Rhein fällt, im Stadtgraben eine jetzt abgebrochene Mühle trieb. Die Südseite der Stadtmauer war durch einen starken viereckigen Thurm, das außerordentlich feste, auch mit starken Erkerzinnen versehene Burgthor und die erzbischöfliche Burg geschützt. Nach der Westseite schützten acht viereckige gedeckte Thürme und das Kirchthor, und nach der Nordseite zwei feste Thürme des Kölnthors, nah an dem großen Wartthurm, die Stadt. Das Innere der Stadt hatte wenig Reizendes, die Straßen waren eng, theilweise nur gepflastert, sehr viele Häuser von Holz und sogar noch mit Stroh gedeckt, und selbst an einigen Häusern befanden sich die Abtritte noch auf offener Straße. Das geht aus der im Jahre 1582 am 29. November aufgestellten Polizei-Ordnung hervor, wo in einem Artikel geboten wird, die Strohdächer auf

Häuser und Ställen in 14 Tagen abzubrechen, die nicht mehr geflickt werden sollen, und auch die so gelegenen Abtritte unter Strafe von 5 Mark für das Geschütz. Es wird auch den Bürgern unter Gefängnißstrafe verboten, ihre Kinder an den Thüren betteln gehen zu lassen. „„Item verbeut Rhaidt das uberflussige lange Fressen und Sauffen mit großen Potten undt Glaseren Strichvoll, in ein Soff aus uff Gesountheit oder wie solches zugehe, geschehe oder Namen haben mag.""

Ein vortheilhafteres Bild von Andernach entwirft, über ein Jahrhundert später, der Reisende Blainville (10. April 1705). „Wir hielten uns eine halbe Stunde zu Andernach auf, einer von den alten Festungen, welche Drusus gebauet hat, um die Deutschen im Zaum zu halten. Man glaubt, daß sein Sohn Caligula hier geboren worden. Diese Stadt sowol als Linz ist Churcölnisch, und die beste unter allen, welche wir nach Bonn gesehen haben. Es sind drei ansehnliche Klöster darin, und verschiedene andere Kirchen. Die Hauptkirche hat zween hohe doppelte Thürme, die denen von Unser Lieben Frauen zu Paris nicht unähnlich sind. Andernach ist mit einer starken wohlvertheidigten Mauer umgeben, daher die französischen Maroden sich hüten, hier dergleichen Ausschweifungen zu begehen, wie zu Sinzig. Zwo Compagnien Soldaten, welche das Cölnische Domcapitel hier hält, würden sie mit warmen Pillen empfangen. Im Jahr 1632 brachte ein Theil von des Königs von Schweden, Gustav Adolfs Armee nur drei Tage mit ihrer Einnahme zu, ungeachtet eine Besatzung von 800 Mann darin lag. An einem Winkel von der Mauer stehet noch ein alter Thurm, von welchem man vorgibt, daß er von dem Drusus, des Tiberius Bruder, als er in Deutschland Krieg führte, gebauet worden. Er siehet fast aus wie der Torre d'Oro, oder der güldene Thurm zu Sevilien, an dem Ufer des Guadalquivir, oder der alten Baetis, von welchem die Einwohner glauben, daß ihn Julius Cäsar gebauet habe."

Klebe beschränkt sich auf die Bemerkung, daß Andernach weder regelmäßig gebaut, noch gut gepflastert sei. J. N. Becker nennt Andernach ein kleines Städtchen, mit engen, krummen und

schmutzigen Straßen. „Merkwürdig bleibt aber immer dieser Ort wegen der auffallenden Veränderung der Menschen, ihrer Sprache und Lebensart. So wie man bei Weißenthurm über die Nette geschritten ist, befindet man sich auf einmal in einem ganz neuen Lande. Die Sprache wird platter und sanfter, als man sie weiter hinauf hört. Das schneidende Gekreisch der Koblenzer hat sich in ein melodisches Gurgeln verwandelt, das dem Ohre fast eben so wohl thut, als die sanften Töne der Westfälinger und Niedersachsen.

„Merkwürdig ist die Veränderung der Sprache hier am Rhein. Oben in Mannheim spricht man anders, als in Mainz; in Mainz anders als in Koblenz; und der Koblenzer, der doch ohne Vergleich am schlechtesten in dieser ganzen Gegend spricht, nimmt sich sogar heraus, über die Sprache des Westerwälders und Meienfelders zu spotten." So ganz ausgemacht ist es doch nicht, daß der Coblenzer am schlechtesten in der ganzen Gegend spreche. Im Gegentheil wird in einer Illustrirten Zeitung, gedruckt in diesem Jahr, 1857, der Coblenzer Dialect als einer der wohlklingendsten, angenehmsten gerühmt: in verwandter Weise hat der Schwede das Sprichwort, Han är hastig som en Tysk, er ist hurtig, als ein Deutscher, während der Franzose spottet, lourd comme un Allemand. Becker fährt fort: „Was ist die Ursache dieses auffallenden Unterschieds? wirst du fragen. Es wäre leicht von der Sache zu kommen, wenn man die Ursachen in der Erziehung und der Verschiedenheit des Klimas suchen wollte. Es ist nicht zu läugnen, daß jene vorzüglich mitgewirkt hat, diese Menschen von einander zu scheiden, und daß dieses nebst den verschiedenen Arten der Getränke, die hier genossen werden, im Stande ist, die Sprachorgane geschmeidiger oder ungeschickter zu machen. Auf dem Hunsrücken haben wir drei Dörfer (die drei Strimmich) gefunden, deren Bewohner alle (wie die von Capellen) das R nicht aussprechen können, und doch sprechen es alle ihre Nachbarn ohne Anstoß aus. Die geläuterte Bergluft (denn diese Dörfer liegen so hoch als keines in dieser Gegend) und das Wasser sollen die Ursache davon sein.

„Unstreitig hat die Abneigung der Rheinländer, fremde Länder zu besuchen, am meisten diese Roheit der Sprache verschuldet, besonders am Mittelrhein. Dort zittert der Jüngling, wenn er über die Grenze seines Vaterlandes oder auch nur aus seiner Vaterstadt treten soll. In dem dumpfen Qualm des häuslichen Lebens erzogen, und ausgebrütet unter den Vorurtheilen seiner Landsleute haßt er Alles, was einen fremden Anstrich hat. Der Handwerker, wenn er ja auf Reisen geht, wandert nach Oestreich und Bayern, wo es oft noch schlimmer steht, als in seinem Vaterlande. Leute vom gelehrten Stande wagten sich zwar bißweilen nach Norden, aber was thaten sie da? Sie trieben Pandekten auf protestantischen Universitäten, die sie eben so gut in ihrem Vaterlande hätten lernen können, aber an Geschmacksstudien dachte — Keiner; vielweniger an die Verfassung fremder Länder, an fremde Sitten und Gebräuche. Klemens Wenzel, weiland Kurfürst zu Trier, pflegte vor zehn Jahren, wie ich Dir schon einmal gesagt habe, junge Leute auf protestantische Universitäten und auf Reisen zu schicken. So gut das gemeint sein mochte, so wenigen Nutzen hat es gestiftet. Ohne Bildung, ohne Vorkenntnisse traten die Leute ihre Reisen an, und kamen eben so zurück, nachdem sie sich und ihr Vaterland im Auslande prostituirt hatten. Es flogen Gänse über's Meer, konnte man mit Recht von ihnen sagen (wiewohl doch der Spruch die Gänse von Osten kommen, über den Rhein fliegen läßt). Und eben diese Leute waren es, die das lauteste Geschrei erhoben, wenn es ja einer wagen wollte, Hand an das scheußliche Ungeheuer zu legen, das so unerschütterlich in dem Tempel des Geschmackes hier am Rheine thront. Seht da den Pedanten, ruften sie laut, der sich seiner Koblenzer Sprache schämt; seht da den Affen, der zeigen will, daß er in Sachsen gewesen ist. Und dieß waren nicht etwa nur die Gassenjungen des Hofes, die so schrieen. Nein, die Herren in den Dikasterien machten selbst den Leuten Vorwürfe, die an dem Geschäftsstile bessern wollten. Bei der Erziehung ward auf die Muttersprache gar kein Bedacht genommen. Die Priester, denen die Jugend anvertraut war, lästerten alles, was nicht auf lateinischen Krücken daher stolperte, oder es äußerte, daß die deutsche Sprache

noch etwas mehr als Wachtstubensprache wäre. Dazu kam nun die Verschiedenheit der Regierungen und der Religion in diesen Ländern. Lutherisches Deutsch *) war eben so verhaßt, wie der Lutheraner selbst."

Auch Bertola gefällt sich in einigen Betrachtungen über Andernach und seine Bewohner. »Giuntivi poco innanzi il cader del sole, vedemmo questo signoreggiare pomposamente cogli ultimi suoi raggi ora le cime, ora i dorsi più elevati de' monti; indi dar loro brillanti rilievi, qua indorandoli, là spargendo il color del rubino, poi dell' arancio, sfumati e mobili in poco d'ora; far come tante bende scintillanti di alcune nebbiette, strisciarsi di riverbero lungo il fiume, sherzar fra le antenne di molti navigli ancorati nel porto, rallegrare fino all' esultanza coll' ultimo suo saluto la città e le terre; lasciar finalmente nelle nuvole e ne' vapori della sera colori e lumi sì forti, che mal sapevano ancora mortificarsi in faccia agli astri stessi che già spaziavano alto pel cielo. Come il tramontar del sole a San Goar ne parve soavemente patetico, così ne parve a Andernach lieto e festante. La città di Andernach appartiene all'elettor di Colonia: di rozzo e malinconico fabbricato, siede assai felicemente pel sito. Le terre che la cingono, sono in alcun lato feraci di biade e di grappoli, in altro sterili e ingrate, là sopra tutto dove le pomici le ricoprono. Non vi è come in altre parti renane sì caldo l'amore per l'agricoltura, nella quale fomenta forse qualche lentezza e trascuraggine il chiamar che fa a sè molte braccia il lavoro indefesso di quelle cave delle quali dirò fra poco, e un commercio in cui si pigliano principal parte vino, biade, acque minerali, legname, materiali vulcanici. Il Reno che è qui assai profondo, offre un buon porto. Sonovi magazzini, e scala di merci e di trasporto

---

*) „So nennt man in den katholischen Ländern die hochdeutsche Mundart. Ob darum, weil Luther zuerst die deutsche Sprache zu reinigen, und richtig zu schreiben anfing, oder weil die Protestanten allein in Deutschland nur Deutsch verstehen, oder weil man durch diese Benennung alle gläubigen Katholiken von der Erlernung der hochdeutschen Mundart abschrecken will? Das letzte scheint sich mit dem Charakter der Jesuiten und anderer Obskuranten am ersten vereinigen zu lassen."

di più maniere. Questa minuta e continua attenzione al traffico e le tante relazioni cogli Olandesi massimamente, hanno introdotto nel paese alcunchè di Batavo che trasparisce nelle costumanze e nei modi: e potrebb'essere altresì che gli abitanti di questa contrada affettassero alcun poco l'olandesismo a farsi credere più mercatanti ancor che non sono.«

Ein Hauptzug in dem Charakter der alten Andernacher — ihre jüngsten Söhne und Töchter folgen der allgemeinen Richtung der Zeit — ein Hauptzug, das Festhalten an der alten Sitte, ist diesen Beobachtern entgangen. Er sprach sich doch deutlich genug aus in den Regentüchern, Faillen, Faldas, schwarze, halbwollene, sehr oft auch seidene, der Form nach viereckige Tücher, welche die Frauenspersonen über den Kopf legten, auf Schultern und Rücken, bis beinahe zur Erde herabhängen ließen, und die, spanischen Ursprungs, mit andern Trachten und Sitten nach den Niederlanden sich verbreiteten, und von dort den Rhein aufwärts zogen. Brügge war gleichsam der Faillen Hauptsitz, wie sie denn dort nur seit wenigen Jahren verschwunden sind, in Andernach hat sich ihr Gebrauch bis zum Ende der französischen Periode erhalten, während sie in dem Trierischen ungleich früher proscribirt wurden. Dort hatte sich nämlich der Staat gegen sie erklärt, absonderlich der ernste Kurfürst Franz Georg in einer eigenen Verordnung sie bekämpft. Darin äußert der Gesetzgeber: „Nachdem zumahlen Uns nun Verschiedentlich zu unserem höchsten Mißvergnügen unterthänigst angezeigt worden, wie sich einige leicht gesinnte Weibs-Bilder zu Bedeckung ihres Unkeusch- und liederlichen Lebens-Wandel der vor kurtzen Jahren her erst daher aufgekommener Tracht der Regen-Tücher oder Failles allzusträfflich mißbrauchen thun, und dan wir daß von obenherab Uns anvertrauten hohen Ambts halber solchem Uebel in Zeithen zu steuren und so viel hinlänglich möglich vorzukommen, nicht länger uns enthalten können noch mögen, dahero wollen und befehlen Wir hiermit aus Erz-Bischoff- und Landts-Fürstlicher authorität und Gewalt gnädigst und ernstlich, daß solche Tracht der Regentücher in unserm Erzstift und Churfürstenthumb völlig abgeschafft und niedergelegt, diejenige aber, so sich künfftig wieder

diesen gnädigsten Befehl und Verbott derselben ferner gebrauchen werden, jedesmal einer Straff von drey Goldgulden nebst öffentlicher Beschimpfung angesehen werden sollen, signatum in unserer Haubt- und Residenz-Stadt Trier den 17. Junii 1730. Franz Görg Churfürst." Einem schönen Gesicht, dem freilich alles kleidet, standen die Faillen ungemein vortheilhaft und konnten sie in ihrem Faltenwurf den Schawlübungen der Frau Hendel-Schütz füglich verglichen werden.

Nicht minder blieben die Reifröcke in Andernach eine beliebte Tracht, nachdem sie in Coblenz und Bonn längst abgelegt worden. „Bedeutender," schreibt in Beziehung auf die Regentücher ein Landsmann, „bedeutender war der kriegerische Angriff, den man drei Jahre später den sogenannten Reifröcken, Circelröcken, steifen Röcken, Fischbeinröcken, machte. Diese waren eine Kleidung der Frauen von Stande, gewöhnlich von Seide mit Blumenwerk. Wer nicht wenigstens ein halbes Jahrhundert, und noch darüber erlebt hat, wird sich schwerlich erinnern können, noch hier und da einen dieser Pracht- und Wunder-Röcke gesehen zu haben. Diese Röcke stammten auch aus dem Zeitalter Ludwigs XIV. her. Der untere Theil eines solchen Kleides war mit einigen angebrachten Reifen von Fischbein so ausgedehnt und ausgespannt, daß dasselbe bei sehr vornehmen Damen an dem untersten Rande, in der größten Peripherie, manchmal 10, 12 bis 14 Schuh maß: von dem Durchschnitte derselben sagen die Alten nichts, den mögen die Mathematiker berechnen; mit einem Worte, eine Dame in solchem Anzug sah einer Pfauen-Pastete recht viel ähnlich. Diese Kleider-Mode wurde zuerst in jener Zeit bei uns (in Trier) auf der Kanzel, wo man sie unzüchtig nannte, wörtlich verfolgt, dann aber auf öffentlichen Straßen, thätlich und ungezogen. Unzüchtige Kleidung war dieselbe eben nicht. Beschwerte man sich vielleicht dagegen, weil sie in Kirchen und in Gesellschaften gar zu vielen Raum einnahm *), oder befürchtete man, diese großen Behälter könnten

*) „Eine Dame im Reifrock drängte sich einst in der Abends-Andacht in der Kirche der Jesuiten durch die Reihen der Studenten, deren einer mit seiner verborgenen Hand die überall anstoßende Passantin mit dem Kleide festhielt: aber

manchmal zu Freyörtern (Asylen) dienen, welche der verfolgenden Gerechtigkeit immer so verhaßt gewesen sind? begünstigten sie vielleicht die Zolldefraudationen, oder hielt man sie für ein durchaus gewißes Zeichen der Eitelkeit und Aufgeblasenheit, da sie als wahre Luftballons erschienen?"

Der Trierische Magistratus nahm Partei, wie sich das von einer rheinischen Behörde erwarten ließ, für die verfolgten Reifröcke, und führte ihrentwegen Beschwerde vor dem Kurfürsten, in folgenden Terminis: „Ewer Churfürstlichen Gnaden finden uns Pflichten halber unterthänigst vor- und anzutragen schuldig, wasgestalten, da man dahier aus geistlicher hoher Obrigkeit rühmlichster Anordnung bey jetzt in sich sehr gefährlich und betrübten Anscheinung eines bevorstehenden verderblichen Krieges zu dessen Abwendung der allerhöchste und barmherzigste Gott zu bewegen, eine allgemeine Andacht mit Fasten und Betten gehalten, mithin in hiesiger hoher Dombkirchen der Sonntags- sowohl als auch darfür der Feyertags-Prediger Festo Stae Helenae, uff die Materie der Kleidung gefallen, mithin solche mit Vermeldung, es geschehe aus Befehl einer hohen Obrigkeit, besonders die sogenannte Reifröck, Cirkelröck, unter dem Namen Maschinen, mit ziemlichen expressivis terminis in einem weitläuftigen Discours stark zu verschimpfen, und diejenige Weibspersonen indistincte so solche tragen, ärgerlich und sündhaft dabey zu thun, zu sustiniren gesucht, wesgleichen der Capuciner Prediger, wissen nicht aus was Anleitung in nicht undeurlichen terminis in ihrer Kirche gethan, und ohne von ein so anderer Meinung behauptet werden wolle, so hat sich hiergegend der Tumbprediger ereufferet, und den Sonntag darauf die sogenannte und mehrgedachte Reifröcke dirigiret, mithin solche mehr als sündhaft depredíciret, welchen die Studenten, Handwerks- und andere Pursche zuhörend, gleich

---

ihr scharfer Blick entdeckte bald den Schalk, und sie gab ihm mit ihrem Gebetbuch, woran ein reicher Silberbeschlag, eine so kräftige Ermahnung auf den Kopf, daß er zurücktaumelte. Dieser Hergang mag wohl nicht wenig dazu beigetragen haben, daß man den Krieg gegen die Reifröcke mit so vieler Leidenschaft und Hitze geführt hat."

Anlaß bekamen, sich ungescheyt nicht alleine zum täglichen, sonderen auch nächtlichen tumultuiren und insolentiren heraus zu lassen, daß sogar hoher, mittelmäßiger und geringer Condition Weibspersohnen, welche mit der dahier nicht allein, sonderen in ganz Europa fast hergebrachter Tracht angethan gewesen, uff der Strassen ahnzurichten, ahnzuzopffen, mit s. v. Koth zu werffen, zu verfolgen, auch sogar des Abends uff den Strassen ahnzufallen, zu öffentlicher Ablegung der Reiffen mit großer Verschimpfung tumultuos anzustrengen, daß sogar das von Luxemburg sich anhero refugirtes Frauenzimmer dabey mehr in Angst und Furcht gestellt gesehen, als wann sie in der mit feindlicher Belagerung beängstigter Festung Luxemburg wohnend geblieben wären: endlich ist die Insolenz so weith gekommen, daß zwischen Montag und Dinstag Nachts diese muthwilligen Pursch von Papier und sonsten Reiffröck formiret, deren einer uff hiesiges Trollhäußgen [1]) ufm Markt, den anderen uff den infamen Prangerstock öffentlich uffgehangen, die anderen dergleichen in den Strassen mit Nachfolgen vieler Kinder und Geschrey, uff einer Stangen hangend herumb getragen, und sogar bey Verwanthen muthwillige versus ahn das Galgengericht von der Neuforten angeschlagen haben, wobey nicht verschwiegen seyn lassen sollen, daß einige Judenhäuser des Nachts attaquiret, die Fenstern durch, und die Thüren uffgeschlagen, mithin diese gegen ihren Schutz stark beängstiget worden seyn. Wehrend diesen Tumult haben wir zwar unserem obliegenden Amts halber gesucht, solche Händel soweit zu stillen, des Endes dann den PP. Societatis sowohl, als Rectori magnifico bedeuten lassen, sie mögten darahn seyn, solche Frevelthaten nicht allein zu compesciren, sondern auch bey Entdeckung der Thäter zu bestrafen, demnächst Ew. Churfürstlichen Gnaden wegen der Nachts-Tumultuanten erlassenen gnädigsten Verordnung zu gehorsamster Befolgung aber eines per Trommelschlag publiziren, und dabey verkunden lassen, daß, da solche Frevelthaten in sich

[1]) In Coblenzer Mundart das Trillerhäuschen genannt. Ein Käfig, einer beweglichen Stange aufgesetzt, und weit genug, eine Person aufzunehmen. In den Käfig wurden Weibsleute, die sich im Reden vergangen, gesteckt, und mit demselben längere oder kürzere Zeit herumgebreht, getrillt.

eine Verstörung der öffentlichen Ruhe, bey Erdapfung eines oder des anderen dergleichen begehend, dieser exemplariter und öffentlich mit einer Leibsstrafe angesehen werden sollte, wesfalls die Wachten verdoppelt und eine starke continuirliche Nachtspatrouille zu gehen ahngeordnet, furth allen Burgeren und Einwohneren unter 10 GGl. auch nach Befinden höherer arbitrarie und sogar Leibsstraf zu befehlen haben, wann einer oder anderer deren insolenthen einen sehen oder sonsten wahrnehmen sollte, dem oder der beleidigten Persohn sogleich zu Hülff zu lauffen, die Thäter abhalten, und zur Bestrafung zur Hafft, mit sein zu Hülff rufenden Mitbürger bringen sollen. Welches Alles zu Ewer Churfürstlichen Gnaden höchst gefälliger Verordnung und zu unterthänigster contestation unser Pflicht und unser schuldigster Observanz gehorsamst anzeigen sollen, furthin zu Höchst Dero landesherrlichen Huld und Gnaden unterthänigst und ahngelegenst empfehlend in tiefster Erniedrigung zu seyn verharren. — Den 4ten September 1733 abgangen."

Die Anhänglichkeit für alte Gebräuche zu stärken, mögen die noch heute zu Andernach, wie in mehren oberrheinischen Städten, z. B. zu Oberwesel und Bacharach, bestehenden Nachbarschaften, wesentlich beigetragen haben. „Die in einem Distrikte der Stadt wohnenden Bürger traten in eine Genossenschaft zusammen, die sich unter einander mit Rath und That in Freud und Leid treu beistanden. Andernach zählte früher sechszehn Nachbarschaften, deren jede aus ihrer Mitte sich wieder einen Amtmann, Scheffen und Prokuratoren und Schreiber wählte, und oft die unter den Nachbarn ausgebrochenen Streitigkeiten schlichtete. Jeder Bürger mußte zu einer Nachbarschaft gehören, und derjenige, welcher sich nicht in die Beschlüsse der Nachbarschaft fügen wollte, wurde ausgeschlossen, und alle Nachbarn waren gehalten, ihm weder in Feuer- noch in Wasser-Gefahr beizustehen, bis er sich fügte und wieder aufgenommen wurde. Jede Nachbarschaft hatte einen Nachbardiener, der den Nachbarn anzeigte, wann sie sich versammeln sollten und einer gestorben war, den dann die Nachbarschaft zur Erde bestatten mußte. In jeder Nachbarschaft war außerdem noch ein jährlich gewählter Brunnen-

meister, der für den öffentlichen Brunnen seiner Nachbarschaft, dessen Reinigung u. s. w. Sorge tragen mußte. Erhielt irgend einer ein Amt in einer Nachbarschaft oder wurde er in eine Nachbarschaft aufgenommen, so mußte er nach Vermögen etwas zahlen, und zwar wurden meist einige Viertel Wein und für einige Albus Bretzeln gegeben, die eigens zu diesem Zwecke gebacken wurden. Um Fastnacht war die Versammlung der Nachbarschaften, bei welcher Gelegenheit die etwa vakanten Aemter besetzt, die Nachbarschaft-Angelegenheiten geordnet, und das, was eingekommen war im Laufe des Jahres, in Lust und Eintracht verzehrt wurde. Eine jede Nachbarschaft führte (und führt) ein Protokollbuch, in welchem Alles die Nachbarschaft selbst und die Stadt Betreffendes vom zeitigen Schreiber aufgezeichnet wurde."

Der Nachbarschaft am Steinweg Buch namentlich hat mehre Sinnsprüche aufgenommen, z. B.: Schnecken tragen ihre Häuser mit sich, damit sie nicht beim bösen Nachbar wohnen. — Es ist keiner in der Haushaltung so reich, er bedarf seines Nachbars. — Eltern ziehen die Kinder, aber Nachbarn verheurathen sie.

Wer recht will wissen, wer er sei,
Der schelt seiner Nachbarn zwei oder drei,
Und werden's ihm die versagen,
So wirdt es doch der vierdte wohl sagen.

„Bürger zu werden kostete in spätern Zeiten den Auswärtigen 20 Rthlr., und Jeder mußte sich nach der Aufnahme als Bürger sogleich an eine der Nachbarschaften, in welcher er sich niederließ, anschließen. Die Nachbarschaften wählten aus ihrer Mitte die Achter, nämlich acht Männer, welche die Bürgerschaft allenthalben, selbst gegen Bürgermeister und Rath vertraten. Sie hatten auf dem Stadthause ihr eignes Zimmer, das Achter-Kämmerchen, und ihnen wurde auch jährlich vom Rathe, den Bau- und Rentmeistern Rechnung abgelegt. Sie waren ganz das, was in Neus die Gemeinheits-Freunde waren," auch in gewisser Beziehung den römischen Tribunen vergleichbar. Der Bürger Klage gegen den Rath, daß er ihre Freiheiten nicht beachte, daß sie niemand hätten, der bei dem Rath, absonderlich bei der Abnahme der Jahresrechnungen sie vertrete, bestimmte

den Kurfürsten Hermann V., durch Urkunde d. d. Andernach am Satertag vor St. Remigii 1522 den Bürgern zu erlauben, daß sie acht Männer aus der gemeinen Bürgerschaft zu ihren Stellvertretern wählen, und zwar wie es im Achterbuch der Stadt heißt, „die Vornehmsten, Habseligsten und Rathpersonen gleichmäßige, item eines fridtsames Gemütz, auch unverleumdt an ihren Ehren.“

Vermöge der von dem nämlichen Kurfürsten für die Vereidung der Achter gegebenen Vorschrift, d. d. Poppelsdorf, 18. Nov. 1523, wird der neu vorgestellte Eider vor allem auf seine Pflichten aufmerksam gemacht, nämlich die Bürger, Gemeinde, ihre Freiheiten allenthalben zu vertreten, bei dem jährlichen Rechnungsabschlusse, Donnerstag nach Esto mihi, immer, gleichwie Rath, Bürgermeister, Baumeister und auswendige Ritterschaft, gegenwärtig zu sein, jeder Verschreibung zu Pension oder Dienstgeld die Anerkennung zu versagen, sie geschehe dann mit Wissen der Achter insgesamt. Dann wurde der folgende Eid geschworen: „Alles, was ich in Ehren und Trewen gelobt, geredt hab, und dessen wie obgemeldt mit klaren Worten verstanden hab, will ich stedt und fest halten, so wahr als mir Gott hilfft und sein heiliges Evangelium.“

Noch vor der Vereidung wurde der Neugewählte in ein Wirthshaus geführt, um dann, auf der Gemeinde Kosten, den Gratistrunk einzunehmen. Am nächstfolgenden Donnerstag, für den Rath der Sitzungstag, kam der angehende Achter nach dem Rathhause, um dort vor dem Rath den Eid zu schwören, daß er der Stadt Einkommen überwachen, alles die Jahresrechnungen Betreffende verschweigen, und samt seiner Familie in dem katholischen Glauben treu verharren wolle. Dann hatte er eine durch drei Tage fortgesetzte Gasterei auszurichten, es wurden ihm die Schlüssel vom Archiv zugestellt, und ein abermaliges Essen machte den Beschluß der Feierlichkeit.

Den 11. März 1593 einigten sich die Achter, daß jeder von ihnen drei Gulden, schwer von Gold, erlege, das Geld sollte auf Zinsen ausgethan, und der Zins verwendet werden, um jährlich dreimal, zu Ostern, Pfingsten und Christtag jedem der Achter ein

Osterbrod von drei Raderalbus auszutheilen. Dieses Brod bezog auch eines Achters Wittwe, so lange sie unverheurathet in der Stadt blieb. Die Achter theilten die Armenspenden aus, mußten jedoch, wenn die Ausgabe einen Thaler übersteigen sollte, insgesamt dazu gewilligt haben. Wegen der Zeiten Noth wurden 1648 die Achteressen abgeschafft, die bisherigen Theilnehmer wollten sich fortan mit Käse und Brod begnügen.

„Nicht selten geriethen die Bürger über dieser Achter Wahlen in Streit und Uneinigkeit, da Bestechungen, Werbungen dabei nicht unterbleiben konnten. Aeußerst streng waren daher auch die Gesetze in Bezug auf diese Wahlen. Es durfte kein Bürger in seiner Wahl beschränkt sein, weder durch Einreden, durch Worte oder Geberden zu einer Wahl bestimmt werden. Da das Stimmenwerben vor der Wahl sehr häufig geschah, und nicht selten einer sein ganzes Vermögen opferte, um zu solchem Stadtamte zu gelangen, so wurde später dies Werben, Empfehlungen und dgl. bei Strafe der Ehrlosigkeit verboten. Rathsmitglieder, die für sich werben ließen, verloren ihr Amt, und der Bürger, der sich hatte anwerben lassen, büßte sein Stimmrecht für immer ein. Die Achter mußten Alles erst genehmigt haben, ehe der Rath eine Auslage oder Anschaffung machen konnte, ehe eine neue Steuer ausgeschrieben werden konnte. Jeder Achter hatte einen Schlüssel zum Archive und zur Stadtkasse."

Das Rathhaus, im Herzen der Stadt, an der Hochstraße gelegen, wurde nach seiner Fronte in der Mitte des vorigen Jahrhunderts renovirt, unverletzt blieb aber die ältere gewölbte Halle und die noch gut erhaltene Rückseite mit Bildwerk, dem Andernacher Stadtwappen und der Jahrzahl 1574. Unmittelbar neben demselben, auf dem Hofraum stand das ursprüngliche Rathhaus; aus dem engen Hofraum steigt man in das sogenannte Judenbad hinab. So nennt man einen festen dauerhaften Bau unter der Erde, jenes architektonische Räthsel, welches die manichfaltigen Lösungsversuche veranlaßt hat. Es hat bei einer Tiefe von 34 Fuß 8 Zoll die Gestalt eines viereckigen Thurms. Die Umfangsmauern sind aus Schiefer und Kalkmörtel aufgeführt, an einer derselben, auswärts, läuft eine schmale Stiege bis zur

Sohle hinab. Die Stufen dieser Stiege sind aus Hausteinen, den Mendiger Gruben entstammend, gebildet. Das Innere des thurmartigen Gebäudes ist durch Gewölbe in dreifache Räume getheilt. Ueber der Sohle sind zwei dieser Gewölbe, wovon das erste 10, das zweite 7 Fuß höher ist, als die Sohle; daß demnach drei Gewölbe, eingerechnet dasjenige, welches die Oberfläche bedeckt, vorhanden sind. Dieses oberste Gewölbe reicht etwa 5 Fuß über die Oberfläche des Hofs, und hat einen verhältnißmäßigen starken Ueberbau, in dem nach der Ostseite hin der Eingang sich befindet. In die beiden obern Räume führen von der Treppe unbequeme Eingänge, an denen noch starke eiserne Spuren von vormaligen Thüren und Befestigungsvorkehrungen vorhanden sind. Dem tiefsten Raum führt die Treppe unmittelbar durch eine Thüre ein. Die beiden untern steinernen Gewölbe haben in der Mitte viereckige Oeffnungen von verhältnißmäßig beträchtlicher Größe, durch welche das Licht, wenn auch gebrochen, einfallen könnte, so es nicht durch das obere, undurchbrochene Gewölbe gänzlich abgehalten würde. Das Mauerwerk ruhet auf einem Rost von Eichenholz, und ist sehr wohl erhalten. Ueber der Sohle steht Wasser, welches mit dem Rheine steigt und fällt, jedoch bei niedrigem Wasserstande eine Höhe von 2 Fuß behält.

Ein solches Gebäude, dessen erster Anblick den Eindruck seines hohen Alters hervorruft, welches, ganz unter der Erde gelegen, eine solche Festigkeit und Dauerhaftigkeit der Bauart zeigt, ist eine so anomale Erscheinung auf dem Gebiete der alten Baukunst, absonderlich in hiesiger Gegend, daß die abweichenden Meinungen um die ursprüngliche Bestimmung dieses Bauwerks sehr leicht Eingang finden konnten. Lang will darin ein römisches Bad erkennen, eine Ansicht, der Minola einigermaßen zweifelnd beitritt, die aber Hr. Professor Braun in seiner Schrift: Das Judenbad zu Andernach, Bonn 1853, S. 12 in 4º mit den triftigsten Gründen widerlegt. „Gegen diese Ansicht," schließt er, „erhebt sich aber vor Allem der Charakter des Mauerwerks selbst, welches schwerlich Jemand für römische Arbeit erklären, und noch weit schwerer als solche beweisen wird." Bei

Lassaulx heißt es: „Das bemerkte Judenbad endlich, dem Reisenden so oft als ein Römerbad vorgeführt, ist wirklich nichts als ein ganz gewöhnliches Judenbad, dergleichen sich in allen Städten *) befinden, wo Juden wohnen, indem die Judenfrauen verpflichtet sind, zuweilen ein Bad zu nehmen, und zwar in einem Wasser, welches in das Becken geflossen seyn, und nicht hineingetragen oder gepumpt worden seyn muß."

Dagegen erinnert Hr. Braun: „Daß die israelitischen Weiber nach ihrer monatlichen Reinigung oder nach dem Wochenbette ohne Rücksicht auf die Jahreszeit in kaltem Wasser zu baden durch religiöse Vorschriften verpflichtet sind, und daß, während man dieser Pflicht auf dem Lande in Bächen, Flüssen, Strömen, in einem tiefen Loche oder Brunnen im Keller genügt, in den Städten eigene Brunnen oder Bäder zu diesem Zwecke erbaut sind, kann nicht bezweifelt werden. Aber aus dieser Thatsache folgt keineswegs, daß das in Frage stehende Gebäude in Andernach ursprünglich diese und keine andere Bestimmung gehabt habe. Gegen diese Annahme streiten zum Theil dieselben Gründe, welche wir auch gegen die Annahme eines Römerbades geltend gemacht haben. Dazu kommen aber noch andere. Nach der Vorschrift der Rabbinen, welche dabei zuletzt auf Leviticus 15. 16. zurückgehen, muß das Bad jedesmal so viel Wasser enthalten, daß die Badenden mit dem ganzen Körper untertauchen können. Geschieht dieses nicht, so ist das Gesetz nicht erfüllt. Wenn nun aber das Wasser in dem sogenannten Judenbade im Sommer nicht mehr als zwei Fuß Höhe erreicht, so würde das Untertauchen in demselben doch schwer zu bewerkstelligen und das Bad nicht selten im Jahre unbrauchbar sein. Die mögliche Einwendung, der untere Raum sei ursprünglich tiefer gewesen, wird durch den Augenschein widerlegt. Auch die Lage selbst widerstreitet der Annahme eines Judenbades. Das fragliche Gebäude befindet sich mitten in der Stadt, auf dem Hofe des gegenwär-

*) „Ein ähnliches in Koblenz ist ganz roh, ein anderes zu Friedberg in der Wetterau dagegen sehr zierlich im Spitzbogenstil ausgeführt. Alle bestehen aus einem Brunnen, um welchen eine Treppe bis zum Wasser hinunterführte."

tigen, und wahrscheinlich unter dem frühern Rathhause. Nun hätten die Juden doch offenbar die Herren der Stadt im Mittelalter sein müssen, wenn es ihnen gestattet gewesen wäre, das Bad für ihre Weiber unmittelbar neben oder gar in dem Rathhause selbst zu errichten; sie hätten mindestens eine Stellung in Andernach einnehmen, hätten Freiheiten daselbst besitzen müssen, die ihnen sonst überall im Mittelalter versagt waren. Andernach hat die Juden im Jahr 1596 aus seinen Mauern vertrieben, und es hat denselben jene unbeugsame Festigkeit entgegengesetzt, welche es in seiner Stellung gegen die Stadt Linz Jahrhunderte hindurch bewährt hat, indem Andernach zu den sehr seltenen Städten gehört, in welchen kein Jude bis auf diesen Augenblick ansässig ist.

„Wenn wir nicht ganz irren, so hat die Schwierigkeit, das oft genannte Baudenkmal zu deuten, ihren vornehmsten Grund darin, daß dasselbe ein unterirdisches ist und uns so als eine sehr anomale Erscheinung und nicht als eine Ruine, sondern als abgeschlossenes Ganzes entgegentritt. Aber lassen wir der Phantasie einen Augenblick freien Spielraum, denken wir das vorhandene Denkmal nicht als ein ursprüngliches Ganzes, sondern als ein übrig gebliebener Theil eines größern Ganzen, denken wir uns mit einem Wort dasselbe als den untern Theil eines jener Thürme, die bei den Burgen und Schlössern und fast bei allen städtischen Rathhäusern des Mittelalters vorhanden waren, denken wir uns dasselbe als den untern Theil eines jener Thürme, auf welchen der Schloßthurmwart oder der städtische Wächter wohnte, von welchem er bei Nacht über Schloß und Stadt wachen, die Ankunft von Freund und Feind, Feuersbrunst und Wassernoth verkünden mußte, auf welchem er der Stadt durch sein Horn bei Tage die Stunde auszurufen und ähnliche Zeichen zu geben hatte, dann verschwindet diese Schwierigkeit und das Ei des Columbus steht. Wir denken dann statt an das Römer- oder Judenbad an ein Verließ, an ein unterirdisches Gefängniß; wir begreifen, wozu die starken eisernen Klammern und Befestigungsvorkehrungen an den Eingängen zu den kleinen Zellen gedient haben; wir begreifen, warum man die Treppe nicht in dem

Verließ, sondern außerhalb desselben an den Umfangsmauern errichtet hat, und wir begreifen auch den Zweck der Oeffnungen in den beiden untern Gewölben, durch welche der Gefangene, auf einem Querholze reitend, an einem Seile bis in dasjenige Gemach hinaufgezogen wurde, in welches er nur mit dem Kopfe, der durch einen umgekehrten Trichter gesteckt wurde, hineingelangte, und sich von seinen Richtern, von Zeugen und Anklägern umgeben sah. Das Düstere, was uns entgegentritt, wenn wir in dieses Gebäude eintreten, das Schauerliche, was uns darin umgibt, befremdet uns nicht mehr, wir befinden uns in einem mittelalterlichen Gefängnisse; aber die Schauer verstärken sich, indem wir zum Bewußtsein kommen, daß wir uns in einem solchen Orte, in einem Verließ befinden, und daß nicht der Römer hier dem Badegenusse fröhnte, daß nicht die Juden hier im kältern Himmelsstriche eine religiöse Vorschrift in Ausführung brachten, die unter dem Einflusse einer heißeren Zone gegeben war ....

„Solche unterirdische Gefängnisse waren leichter zu bewachen und zu beschützen, als diejenigen, welche über der Erde erbaut waren, die Befreiung der Gefangenen durch ihre Freunde oder Mitverschworne aus denselben war erschwert, in denselben konnte man den Gefangenen das Genick brechen oder sie erdrosseln, ohne daß ein Schrei derselben zu menschlichen Ohren hätte hervorbringen können. Die Lex Longobardica verordnete, jeder Richter solle in seiner Stadt ein unterirdisches Gefängniß erbauen lassen; daß man auch dort, wo das longobardische Recht keine Geltung hatte, ähnliche Einrichtungen getroffen, darf nicht bezweifelt werden. Ich könnte die Thatsache geltend machen, daß nach einer Notiz, welche dem städtischen Archiv zu Andernach entnommen ist, ein Bürger Andernachs wegen sittlicher Vergehen im Jahre 1695 auf acht Tage bei Wasser und Brod hier eingesperrt worden, allein die Thatsache beweist nicht, worum es sich hier handelt, daß dieses Gebäude ursprünglich ein Gefängniß gewesen sei. Gegen die aufgestellte Ansicht, welche in diesem Bauwerke nichts als ein mittelalterliches Gefängniß erblickt, wird man gewiß mit der Frage auftreten, wie es denn komme, daß die

unterste Zelle gewöhnlich unter Wasser stehe? Um diese Einwendung zu entkräften, ist vor Allem daran zu erinnern, daß die Gefängnisse der frühern Zeiten und Jahrhunderte nicht mit denen der neuern Zeit verwechselt werden dürfen. Es war nicht selten die Absicht der Vorzeit, den Aufenthalt in diesen Gefängnissen bald durch Nässe und Kälte, bald durch Hitze schmerzlich oder unerträglich zu machen.

„Das jetzige Rathhaus zu Andernach ist im Jahre 1574 erbaut worden. Das alte abgebrochene Rathhaus hat unmittelbar neben demselben gestanden und zwar auf dem Hofraum desselben, von welchem man in das Judenbad hinabsteigt. Es kann somit nicht bezweifelt werden, daß das Judenbad unmittelbar mit dem alten Rathhause verbunden war und einen Theil dieses städtischen Gebäudes bildete. In der Mauer des jetzigen Rathhauses sind Fragmente von Skulpturen aus weit älterer Zeit eingemauert; wir glauben nicht zu irren, wenn wir annehmen, daß dieselben von dem Theile des alten Rathhauses herrühren, an dessen Stelle das gegenwärtige getreten ist. Diese Skulpturreste gehören der byzantinischen Bauperiode an, und so würde man einen Weg gefunden haben, auch die Zeit näher zu ermitteln, in welcher das Judenbad erbaut worden. Eine genauere Betrachtung und Vergleichung dieser Skulpturen würden vielleicht zu noch interessanteren Ergebnissen über das alte Rathhaus führen. Das Palais de Justice zu Paris, welches im Laufe der Zeit viele Umgestaltungen erfahren hat, gibt sich auch jetzt noch, trotz seiner veränderten Bestimmung, durch Spuren früherer Thürme als Palast des heiligen Ludwig zu erkennen.

„Ueber die Entstehung des Namens Judenbad hat sich in Andernach folgende Sage gebildet. Die Juden hatten auch in Andernach, dieser Sage zufolge, die Brunnen vergiftet, sie wurden deshalb aus der Stadt vertrieben, alle vorhandenen Brunnen wurden verschüttet, ein neuer wurde gegraben, und um das Andenken an dieses Stadtereigniß zu erhalten, wurde der neue Brunnen das Judenbad genannt! Daß die Juden im Mittelalter unter der Beschuldigung, die Brunnen vergiftet zu haben, aus den Städten vertrieben wurden, ist eine Thatsache, die sich

so oft wiederholte, daß der Annahme, dieses sei auch in Andernach geschehen, nicht wohl zu widersprechen ist. Wenn die Sage sich aber an eine solche Thatsache anknüpft und den Brunnen, aus dem sie die gesamte Bevölkerung das Wasser ihres Bedarfs schöpfen läßt, ein Judenbad, ein Bad nennt, welches zu reinigen ungemein schwer war, so kann man nicht sagen, daß diese Erklärung glücklich erfunden sei. Uns scheint diese Erklärung näher zu liegen. Die ursprüngliche Bestimmung dieses Gebäudes und vielleicht das Gebäude selbst war in Vergessenheit gerathen. Als das Letztere wieder entdeckt wurde, suchte man nach der Deutung, und irgend Jemand erklärte mit derselben Bestimmtheit, wie dieses in neuerer Zeit von Herrn de Lassaulx geschehen ist, dasselbe sei ein Judenbad und nichts als ein Judenbad, und da Niemand Widerspruch erhob, war es leicht, diese Ansicht in Andernach in Umlauf zu bringen."

Das Rathhaus ist jederzeit, wie noch heute, der Sitz der städtischen Behörden gewesen. In der Bildung des Scheffengerichtes, welches im Namen eines Kurfürsten von Cöln alle und jede Gerichtsbarkeit übte, ist die Trierische Nachbarschaft unverkennbar. Ritter und gelehrte Scheffen waren unter dem Vorsitze des Schultheißen, der in frühern Zeiten ebenfalls ein Ritterbürtiger gewesen, zu einem Collegium vereinigt, und kommen im J. 1759 als Ritterscheffen vor Maximilian Notthaft von Weißenstein, Johann Adolf von Broich auf Westinghausen und Friedrich Franz Adam von Breidbach zu Büresheim (alle drei noch 1761). Die Notthaft sind eines der vielen bayerischen Geschlechter, Burgau, Weichs, Tauffkirchen, Trauner rc., welche durch die bayerischen Kurfürsten nach dem Cölnischen gezogen worden. Ihr Stammhaus Wernberg liegt an der Nab, im Umfange der vormaligen Landgrafschaft Leuchtenberg. Als ihr zweites Stammhaus kann Weißenstein, in dem vormaligen oberpfälzischen Landgericht Waldeck gelten: sie besaßen in dem Hochstift Regensburg das Erbtruchsessenamt, in jenem von Passau das Erbmarschallamt. Von ihrem Ursprung erzählt Bucelinus, dessen Glaubwürdigkeit freilich jener eines Rüxner zu vergleichen, das folgende Mährchen. „Radbold oder Radispold, Adelgills Sohn und der Friesen

erster König, sei im Begriffe gewesen, von dem h. Wolfram die Taufe zu empfangen. Da er aber vernommen, daß seine Vorfahren sämtlich verdammt wären, habe er sich anders bedacht, und herausgelassen, er wolle lieber bei seinen Voreltern in der Hölle, als ohne selbige im Himmel sein. Er starb An. 719 und hinterließ Adelgillum II., welcher der erste christliche Fürst der Friesen gewesen. Desselben Sohn Radispoldus II., von welchem vermuthlich der Namen der Stadt Regensburg, Ratisbona herzuleiten — ob Bucelinus das ausdrücklich thut, weiß ich nicht — Radispoldus II. erhielt von dem Kaiser Carolo M. wegen der ihm geleisteten Dienste ansehnliche Herrschaften, und zeugte unterschiedliche Söhne, von denen der mittelste, Namens Heinrich, ein Stammvater der Herren von Notthaft, denen selbst v. Lang einen gemeinschaftlichen Ursprung mit den Grafen von Egmond beizulegen scheint, geworden." Albin Notthaft soll um das Jahr 1075 das Schloß Pottenstein an der Püttlach wieder aufgebaut haben, „von welchem sich seine Nachkommen beinannten," es hat aber Grimold Notthaft die Feste 1134 an Bamberg verkauft.

Albertus Nothaft wird in einem Bestätigungsbriefe für das Kloster Reichenbach, gegeben von Kaiser Friedrich I. 29. Sept. 1182, unter den Zeugen genannt. Heinrich soll um das J. 1280 das Schloß Wernberg an sich gebracht, und der erste den Beinamen davon geführt haben. Albin war 1325 der Herzogin Mechtild von Bayern Obristhofmeister und Vicedom in Burglengenfeld, seit dessen Tod die Söhne, in Betracht seine Verdienste unbelohnt geblieben, schwarz zu siegeln anfingen. Hr. Chunrat der Elter Nothaft von Hailsperch, wird 1333, Chunrat der Nothaft von Hailsperg, Pfleger zu Abach 1336, Johann, der Comthur zu Botzen, 1357 genannt. Ob dieser eine Person mit Johannes Nothaft, der vom 7. Mai 1337 bis 1343 als Comthur zu Birgelau in Preussen, und 1347 bis 6. Dec. 1349 als Comthur zu Thorn stand, weiß ich nicht. Heinrich auf Wernberg, gest. 1440, war Herzog Johanns von Bayern Schatzmeister in Holland und Vicedom in Niederbayern, „auch einer der berühmtesten Kriegshelden". Heinrich, zu Wernberg, und seine Hausfrau, Anastasia, des Degenhard Hofer Tochter, lebten 1453.

Konrad stand vom 10. Oct. 1482 bis 9. Jul. 1484 als Pfleger in Barten, und vom 21. Sept. 1486 bis 24. März als Comthur zu Ragnit in Preussen. Des Achaz Notthaft zu Thann bei Röß Streitigkeiten mit seinem Pfarrer in Penting wurden durch des Administrators zu Regensburg, des Prinzen Johann von Bayern Spruch vom 24. Jul. 1517 erledigt. Ein anderer Achaz, Domherr zu Regensburg, lebte 1579. Heinrich, des Kurfürsten Friedrich II. zu Pfalz Großhofmeister, von 1516—1528 (Widder kennt ihn nicht), erschöpfte sich und seine Söhne durch Anlehen und Bürgschaften für den Kurfürsten. „Sebastian bekleidete bei dem Kaiser Maximiliano II. die Stelle eines Oberkammerherren. Johann Heinrich, kaiserlicher Reichshofrath, Vicepräsident und Kammerherr, hat sich durch wichtige Gesandtschaften bekannt gemacht, und zuerst den gräflichen Titel von Wernberg angenommen. Er hatte nur ein Auge, und war von der Lutherischen zu der Römischen Kirche getreten, starb An. 1665 und hinterließ Wolf Heinrichen und Georg Heinrichen, die beiderseits ihr Geschlecht fortgepflanzt haben.“

Die Palastrevolution, so im J. 1733 zu Bonn sich ereignete, hat auch die Notthaft empfindlich betroffen. Das Ereigniß verständlich darzustellen, kann ich nicht umhin, den kurcölnischen Premier-Minister, dem sie zunächst, wegen seiner Anhänglichkeit zu dem kaiserlichen Hofe gelten sollte, zu besprechen, unter dem Vorbehalt, anderwärts die Geschichte seines Hauses vorzutragen. „Ferdinand Adolf Graf von Plettenberg, Erbmarschall des Bisthums Münster, ist zwar der erste aus seinem Geschlechte, der den reichsgräflichen Titel führet, gleichwol ist solches das älteste und vornehmste in ganz Westphalen, wie denn schon einige aus demselben sich im J. 1042 bei dem Turnier zu Halle in Sachsen befunden (besser erwiesen ist ein Gotscalcus de Plettenbracht 1179). Die Reichsstifter Paderborn und Münster haben daher zum öftern ihre Bischöfe aus demselben erwählet, die jederzeit ein löblich Regiment geführt. Der letzte, der aus diesem Geschlechte dergleichen reichsfürstliche Würde besessen, war Fridericus Christianus Bischof zu Münster, der A. 1688 erwählet worden, und A. 1706 gestorben ist. Wie nahe unser Graf Ferdinandus

von Plettenberg mit demselben verwandt gewesen, ist mir unbekannt (der Bischof war seines Vaters Johann Adolf Bruder), doch ist so viel gewiß, daß er sowol in diesem als in den übrigen westphälischen Reichsstiftern jederzeit in hohem Ansehen gestanden, und daher bei denen Bischofswahlen vermittelst seines vielgeltenden Vorspruchs durch seine unter denen Dom- und Capitularherren habenden guten Freunden und Verwandten zu Erhebung eines neuen Bischofs viel beitragen können.

„Er hat am 25. Jul. 1690 auf dem väterlichen Schloße Nordkirchen im Stifte Münster das Licht der Welt erblickt. Die Eltern, Johann Adolf Freiherr von Plettenberg und Maria Franzisca Teresa Gudula von Wolf-Metternich zur Gracht, ließen ihre beiden Söhne, davon der jüngere, Bernhard Wilhelm, der Stammvater der Linie in Hovestatt geworden, standesmäßig erziehen, auch, nachdem sie erwachsen, auf Reisen gehen und sich überall wohl umsehen."

Der Vater starb 1698, und Ferdinand Adolf succedirte in Nordkirchen und den übrigen ansehnlichen Gütern, wie auch in dem Erbmarschallamt: etwan 1713 mag er sich mit des Grafen Dietrich Konrad Adolf von Westerhold Tochter, Bernhardine Alexandrine, geb. 16. April 1695, die ihn auch mit verschiedenen Kindern erfreuete, vermählt haben. A. 1718 im Dec. starb der bisherige Bischof von Münster und Paderborn, Franciscus Arnoldus von Wolf-Metternich zur Gracht, und es kam neben mehren andern Candidaten Prinz Philipp Moriz von Bayern in Vorschlag. „Weil der Graf nun nicht nur an sich selbst in beiden Stiftern in großem Ansehen stunde, sondern auch viele gute Freunde und nahe Anverwandten unter denen dasigen Domherren hatte, so fiel es ihm nicht schwer, bey beyden Reichsstifftern die wehlenden Canonicos dahin zu lencken, daß sie ihre Stimmen einem Printzen aus dem Churhause Bayern gaben, an welches er sich bisher mit vieler Geflissenheit addressiret, weil er auf seinen Reisen hier und da viel Ehre von demselben genossen. Die Wahl fiel auf den Printzen Philippum Mauritium, der sich eben damals Studirens halber in Rom aufhielte. Weil nun der damalige Pabst Clemens XI. in einem gantz besonders

guten Vernehmen mit dem Churhause Bayern stunde, so halff derselbe die Wahl dieses Printzens nicht wenig befördern, als er ein Breve an die beyden Capitul zu Paderborn und Münster schickte, und ihnen darinnen die Person des gedachten Printzens bestens recommandirte. Jedoch die Wahl war den 14. und 21. Mart. 1719 zu Paderborn und Münster kaum vollzogen, so starb der Printz, ehe er noch von der Vollziehung derselben Nachricht erhalten. Alleine unser Graf von Plettenberg war nicht saumselig, die Sache bey beyden Domcapituln durch Vorschub des Päbstl. Hofs so einzufädeln, daß statt des verstorbenen Printzens, desselben Bruder, Clemens Augustus, zum Fürsten und Bischoff zu Münster und Paderborn erwehlet wurde.

„Durch diese guten Dienste, die er dem Churhause Bayern erwiesen, hat er den Grund zu seiner nachmaligen Glücks- und Standserhebung geleget. Der neue Bischoff erklärte ihn hierauf zu seinem Obristcämmerer, würckl. Geheimen Rath und ersten Staatsminister, bediente sich in allen Angelegenheiten seines Raths, würdigte ihn seines Vertrauens, und trug ihm die wichtigsten Staats- und Regierungsgeschäfte auf, die er auch glücklich expedirte. Er ward zum öfftern an die Churfürstl. Höfe nach München und Bonn geschickt, allwo er zum Vortheil seines Herrn viel Gutes ausrichtete, und sich dadurch an beyden Höfen in so grosse Gunst und Hochachtung setzte, daß er nicht nur zum Grosscreutz des Churcöllnischen Ritterordens der Beschützer Göttlicher Ehre, sondern auch sowol zum Churcöllnischen als Churbayerischen Geheimen Rathe, wie auch einige Zeit hernach zum Kayserl. Geheimen Rathe, ingleichen zum Großvogt zu Paderborn erkläret wurde.

„Das wichtigste, was er zum Vortheil seines hohen Principals und Fürstens glücklich zu Stande bringen helffen, ist die Succession in dem Churfürstenthum Cölln. Denn obgleich der damalige Churfürst Josephus Clemens demselben, als seinem nächsten Vetter, die Nachfolge in seiner Churwürde hertzlich gerne gönnete, so kam es doch nicht auf ihn, sondern auf das Domcapitul, das die freye Wahl hat, sich nach Gefallen einen zu erwehlen, an, ob sie nach dessen Absterben denselben zu ihrem Chur- und Landesfürsten haben wollten, oder nicht. Um nun

also die Succession auf diesen Prinzen würcklich zu bringen, gab sich unser Graf viel Mühe, die Capitularherren zu Cölln dergestalt zu gewinnen, daß, wenn es zu einer Coadjutorwahl kommen solte, sie mit ihren Stimmen auf keinen andern, als auf seinen Herrn, den Bischoff von Münster und Paderborn, fallen möchten, wobey ihn der Churbayerische Hof unter der Hand in seinen Handlungen starck unterstützte.

„Diesen Zweck nun desto eher zu erreichen, mußte der Prinz nicht nur sich um eine Domherrnstelle zu Cölln bewerben, sondern auch, als er dieselbe erlangt, in solcher Qualität seine gewöhnl. Residentz daselbst halten, auch überdiß im Febr. 1722 die Priesterweihe annehmen. Nachdem nun alles, was zu Erreichung dieses wichtigen Endzwecks dienlich seyn kunte, sorgfältig beobachtet, auch die Domherren durch unsern Grafen gröstentheils gewonnen worden, gieng die Coadjutorwahl den 9. Maj 1722 vor sich, die auch nach Wunsche vor den Bischoff von Paderborn und Münster fiel. Der alte Churfürst hatte anfangs keine Lust zu dieser Coadjutorwahl, weil er befürchtete, er möchte desto eher sterben müssen, wenn bey seinem Leben ein Nachfolger in der Churwürde erwehlet würde. Alleine unser Graf wuste ihm diesen eiteln Wahn durch seine kräfftigen Vorstellungen dergestalt zu benehmen, daß er sich der obgedachten Wahl nicht weiter widersetzte, sondern solche willig vor sich gehen ließ.

„Das Jahr darauf starb der Churfürst, worauf der Bischoff nicht nur als Churfürst von Cölln succedirte, sondern auch noch überdiß das Bisthum Hildesheim empfienge. Zu diesem letztern war ihm sonderlich unser Graf behülfflich, der ihn nicht nur dem Domcapitul bestens anpriese, sondern auch sonst noch durch seine geheimen Unterhandlungen viel beitrug, daß er den 8. Febr. 1724 zum Fürsten und Bischoff daselbst erwehlet wurde. Seine Verdienste um seinen Herrn waren nunmehro so groß, daß man sich nicht verwundern durffte, wenn man hörte, daß ihn der neue Churfürst nicht nur zu seinen Obercämmerer und obersten Staatsminister, sondern auch zu seinem Gevollmächtigten in dem Stiffte Hildesheim, in seinem Namen von der dasigen Regierung Besitz zu nehmen, ernennete, welches letztere er auch im Mart. 1725 glücklich verrichtet hat.

„Nicht lange darauf ward er an den Kayserl. Hof geschickt, um allerhand wichtige Affairen zum Vortheil des Churfürstens und seiner Reichsstiffter allda auszumachen. Weil nun damals gleich die grossen Bewegungen in Europa über denen zu Wien und Hannover getroffenen Bündnissen entstunden, und der Kayser den Churcöllnischen Hof hierbey gerne auf seiner Seite behalten wolte, so gerieth dieses unserm Plettenberg dergestalt zum Vortheil, daß er noch in diesem Jahre von dem Kayser mit seinem gantzen Hause und allen ehelichen Nachkommen in des Heil. Röm. Reichs Grafenstand erhoben wurde. Man glaubte, hierdurch diesen, an dem Churcöllnischen Hofe damals fast alles geltenden Minister dergestalt auf seine Seite zu bringen, daß er das Oesterreichische Interesse nicht nur an dem Hofe seines Herrn auf alle Art und Weise befördern, sondern auch alles, was an solchem etwan demselben zum Nachtheil geschehen könnte, durch sein viel vermögendes Wort hintertreiben würde.

„Man irrete auch an dem Kayserl. Hofe nicht gäntzlich in dieser Meynung. Denn obgleich unser Graf an sich selbst schon Reichspatriotisch genug gesinnet, und daher dem Hause Oesterreich vor sich bereits in desselben gerechten Absichten nicht zuwider war, so wurde er doch durch die obgedachte Standeserhebung noch mehr angefeuert, alles, was dem Kayser und seinem Durchl. Ertzhause zu sonderbarem Vortheil gereichen kunte, an dem Hofe seines hohen Principals aufs sorgfältigste zu befördern. In dieser Absicht disponirte er den Churfürsten, daß er nebst Churbayern An. 1726 dem Wienerischen Allianztractate beytrat, und die sogenannte Sanctionem Pragmaticam unter gewissen Bedingungen garantirte, wobey er die Ehre hatte, das Accessionsinstrument im Namen des Churfürstens, zu Anfang des Sept. ietztgedachten Jahrs, zu Wien in dem Pallaste des Printzens Eugenii von Savoyen selbsten zu unterschreiben.

„A. 1728 starb der Bischoff von Oßnabrück, ein gebohrner Printz von Hannover. Weil nun Krafft des Westphälischen Friedens die Reyhe wieder an einen Römisch-Catholischen Prälaten kam, der zum Bischoff erwehlt werden solte, so bekam unser Graf abermal Vollmacht, diese Wahlsache zum Besten des Churfürstens

nach seiner bekannten Geschicklichkeit reguliren zu helffen. Als nun solche den 4. Nov. nach Wunsche vor den Churfürsten von Cölln ausfiel, war die Freude desselben darüber so groß, daß er den Grafen wegen seiner bey diesem wichtigen Geschäffte geleisteten treuen Dienste nicht nur mit seinem Bildnisse, reich mit Diamanten besetzt, sondern auch mit einer kostbahren Tobacksdose, darinnen sich ein Wechsel von 30,000 Fl. befand, beschenckte. Nach seiner Rückkunft nach Bonn ward er nicht nur in alle hohe Collegia introducirt, sondern auch A. 1731 zum Ober-Hofmeister erkläret. Er fieng nunmehro an, mit grosser Klugheit und Autorität die hohe Bedienung eines Premierministers zu verwalten. Jedoch erwieß er sich hierbey gegen jedermann höflich und freundlich, hütete sich auch sorgfältig vor denen Eigenschaften, die man sonst an denen aussetzet, welche bey ihrer Hoheit von der Glückssonne gantz ausserordentlich und plötzlich bestrahlet werden. Hiernächst erzeigte er sich sehr großmüthig, freygebig und arbeitsam. Er stund frühe auf, und brachte den ganzen Vormittag mit Staats- und Regierungsgeschäfften zu. Des Mittags hielte er eine magnifique Tafel, nach deren Endigung er sich in sein Cabinet retirirte, um denen unter sich habenden Räthen und Ministris Audienz zu geben. Seine Gemahlin besorgte indessen die Ehre seines Hauses, als welches allen Personen von Distinction und Meriten offen stunde. Weil er aus einem derer reichsten Häuser in Deutschland entsprossen, gieng es auch allezeit sehr magnific und herrlich bei ihm zu. Sein Pallast, den er zu Bonn hatte, war vortrefflich meublirt, auch mit den kostbarsten Tapeten und Schildereyen von denen besten Meistern angefüllt; gleichwol war es nichts gegen dem, was man herrliches auf seinem Schlosse zu Nordkirchen wahrnahm, allwo alles so prächtig in die Augen fiel, daß sich kein regierender Fürste auf demselben zu residiren schämen durffte. Die Gärten, die er daselbst angelegt, haben kaum an Kostbarkeit und Schönheit in Deutschland ihres gleichens gehabt.

„Bei dem allen ließ er sich nicht nur das Interesse seines Herrn gar sehr angelegen seyn, sondern suchte sich auch bey allen Unterthanen beliebt und angenehm zu machen. Er ver-

stattete jedermann bey sich Zutritt, gab allen Leuten, die etwas bey ihm suchten, Gehör, und erwieß sich in allen Dingen gerecht und billig. Jedermann hätte demnach davor halten sollen, daß ein solcher Minister nicht leicht die Gnade seines Fürstens verlieren würde. Wie aber nichts in der Welt unbeständiger ist, als die Gunst bey Hofe und die Gnade grosser Herren, also hat solches auch unser Graf von Plettenberg erfahren. Den meisten Anlaß hierzu mochte unstreitig das gute Vernehmen geben, worinnen derselbe mit dem Kayserl. Hofe stunde. Denn weil er beständig vor desselben Interesse redete, und den Churfürsten von allen Verbindungen mit Franckreich und dessen Alliirten abzuhalten suchte, so ließ der Churbayerische Hof nicht eher nach, als bis er den Grafen von Plettenberg an dem Churcöllnischen Hofe in Ungnade gebracht.

„Dieses geschahe im Jun. 1733, nachdem der Graf nur erst das Jahr vorher mit grosser Zufriedenheit des Churfürstens den Ritterorden des güldenen Vliesses aus Wien erhalten hatte. Denn als der Churfürst im gedachten Monate im Begriff war, eine Reise sowol an den Churpfältzischen als Churbayerischen Hof zu thun, wurde dem Grafen im Namen des Churfürstens die Erlassung seiner Dienste angekündiget, mit der gnädigen Erlaubniß, sich hinzuwenden, wohin es ihm belieben würde, worauf eine Commission angeordnet wurde, die alle seine Rechnungen und was er vorgeschossen gehabt, untersuchen muste, damit ihm dasjenige, was klar und liquid befunden würde, ersetzt werden könnte. Derjenige, welcher sich vornehmlich zum Werckzeuge gebrauchen ließ, diesen grossen Minister aus dem Sattel zu heben, war der Baron von Magis. Es war derselbe ehemals Churcöllnischer Resident im Haag gewesen, hatte aber Mittel gefunden, sich bey Hofe in solche Gunst und Hochachtung zu setzen, daß man ihn nicht nur unter die würcklichen Geheimen Räthe aufgenommen, sondern ihn auch an den auswärtigen Staatsgeschäfften Theil nehmen lassen. Es war derselbe gut Frantzösisch gesinnet, und weil der Churbayerische Hof gleiche Sentiments hegte, war es nicht schwer, durch denselben den gut Oesterreichisch gesinnten Grafen von Plettenberg zu stürtzen, wie-

wol derselbe nicht lange sich in seinem hohen Posten bey Hofe erhalten können, weil er zu Ende des 1734. Jahrs auf eine sehr schimpfliche Weise die Erlassung seiner Dienste bekommen.

„Unser Graf hatte immittelst nicht Ursache, seinen Fall am Churcöllnischen Hofe so gar sehr zu bereuen, weil er dargegen an dem Kayserl. Hofe, in dessen Dienste er sich begab, viel Huld und Gnade fand. Der Kayser erklärte ihn zu seinem würckl. Geheimen Rathe, von welcher hohen Bedienung er den 28. Apr. 1734 zu Wien den Eyd ablegte. Er trug ihm hierauf die Gesandtschafft nach Schweden auf. Weil er aber solche aus erheblichen Ursachen deprecirte, ernennte er ihn dargegen zu seinem Gevollmächtigten im Niederrheinischen und Westphälischen Krayse, in welcher Qualität er auch Befehl kriegte, der Versammlung des Westphälischen Krayses, die den 20. Oct. 1734 zu Cölln ihren Anfang nahm, beyzuwohnen. Alleine es zog ihm diese Function einen so grossen Haß bey dem Churfürsten von Cölln, in dessen Diensten er vorher gestanden, zu, daß er wohl hätte wünschen mögen, damit verschont blieben zu sein, wiewol der Kayser sich seiner hierbey dergestalt angenommen, daß man behaupten kann, es habe die Ehre, die er dadurch erhalten, den Schaden, den er dabey erlitten, weit übertroffen. Die Umstände davon sind diese:

„Der Churfürst von Cölln, der sich wegen seiner in diesem Krayse gelegenen vielen Reichsstiffter in Person zu Cölln einfand, um der angestellten Kraysversammlung desto näher zu seyn, empfand über der Anwesenheit dieses, mit Ungnade aus seinen Diensten gekommenen Ministers einen solchen Unwillen, daß er nicht nur wider seine Zulassung bey dem Kraysconvente protestiren, sondern auch seinen Deputirten nachdrücklich verbieten ließ, den geringsten Umgang mit ihm zu haben, ja man gab ihm Schuld, als habe er veranlasset, daß die Preußischen Völcker in den Churcöllnischen Landen die Winterquartiere angewiesen bekommen hätten. Was nun darauf erfolget, erhellet aus dem Kayserlichen Schreiben, das dieserwegen an den Oesterreichischen Gesandten zu Regenspurg, Herrn von Palm, ergangen, welches unter andern also lautet:

„„„Es hat Uns der Graf Ferdinand von Plettenberg klagend zu vernehmen gegeben, was massen der Churfürst von Cölln ihm nicht nur ohne die geringste Ursache sein zu Bonn habendes Haus gewaltsamer Weise weggenommen, die darinnen wohnenden Personen ausgetrieben und andere hineingesetzt; sondern man sey auch seiner gethanen unterthänigen Vorstellungen ungeachtet, so weit gegangen, daß am 25. Nov. drey Compagnien Infanterie und eine Compagnie Cavallerie unter dem Commando des Obrist-Lieutenants von Ambothen in das ihm, dem Grafen, zuständige Gut Nordkirchen gedrungen, sich des dasigen Schlosses mit Gewalt bemächtiget, und dabey declariret, daß sie der von dem Münsterischen General Horst habenden Ordre zufolge, auf Discretion daselbst leben würden. Ob nun wol diese Proceduren schlechterdings nicht zu entschuldigen sind, so ist es dennoch dabey nicht geblieben. Denn als die Gräfin von Plettenberg, die in dem Schlosse sich befand, bey Erblickung solcher Gewaltthätigkeiten sich nebst ihrem Sohne und andern daselbst befindlichen Personen, worunter der von Drost, ein Canonicus aus Münster, gewesen, hinweg begeben wollen, hat der Obrist-Lieutenant von Ambothen solches nicht gestattet, auch niemanden weder in das Schloß hinein, noch aus solchem wieder heraus passiren lassen, ohne vorher alle Taschen auf das genaueste zu visitiren. Ueber diese Excesse haben die Officiers und Soldaten noch viele andere begangen, so gar, daß sie den nicht nur bey civilisirten Nationen, sondern auch bey Barbaren heilig gehaltenen Character eines Ambassadeurs, und den ihm gebührenden Egard mit Füssen getreten, indem sie sich unterstanden, auf eine so straffbare, als im Reiche unerhörte Art wider unsern Gesandten, als den Repraesentanten seines höchsten Oberhaupts, verschiedene Drohungen auszustossen. . . . Ob Wir nun gleich herzlich wünschten, daß ein Vasall des Reichs, der mit unsern Wohlthaten recht überschüttet worden, seinen höchsten Richter, seinen Lehnherrn, seinen Kayser nicht so gröblich beleidigt hätte, so haben dennoch die von verschiedenen Orten eingelauffenen Nachrichten sowol als der Beweis, den der Graf von Plettenberg an unserm Hofe und ausserhalb dargeleget, keinen Zweiffel übrig gelassen, daß sowol

die Arretirung seiner Gemahlin, als auch die übrigen unglaublichen Extremitäten sich in der That also befänden; insonderheit da, nachdem der Päbstl. Nuntius auf Verlangen des Grafens von Plettenberg sich zu Beylegung dieser Affaire ins Mittel geschlagen, dessen Vermittelung nicht angenommen, auch auf die Briefe, so der Graf von Plettenberg dißfalls an den Grafen von Hohenzollern geschrieben, keine Antwort ertheilet, ja vielmehr ohne den geringsten Grund in einem an die Regierung zu Münster abgelassenen Rescript dem Grafen von Plettenberg beygemessen worden, als ob er Ursache daran sey, daß die Preußischen Trouppen ihre Winterquartiere in Westphalen genommen. Ueber welches alles noch der Obrist-Lieutenant von Ambothen sich unterfangen, gegen die Gräfin von Plettenberg durch Vorweisung einer von dem Churfürsten eigenhändig unterschriebenen, obwol von niemand mehr unterzeichneten Ordre dieses illegale Verfahren zu rechtfertigen. . . . Dem gantzen Reiche ist sattsam bekannt, wie viel Obligation der Churfürst von Cölln dem Grafen von Plettenberg zu haben schuldig ist, und man kann es allenfalls aus dem Schreiben zur Genüge ersehen, so dieser Fürst, als Wir dem besagten Grafen den Ritterorden des güldenen Bliesses ertheilet, an Uns gestellet hat. So können Wir auch auf Unser höchstes Kayserliches Wort versichern, daß die Klagen, die man wider den Grafen in Ansehung der Preußischen Trouppen angebracht, nicht den geringsten Grund haben, inmassen der Graf von Plettenberg daran weder directe noch indirecte den geringsten Antheil hat. Wenn aber auch der Graf von Plettenberg in der That nicht so viel Verdienste am Cöllnischen Hofe, und sogar zu einigen gegründeten Beschwerungen wider sich würcklich Anlaß gegeben hätte, so würde es sich in gegenwärtigen Umständen dennoch nicht gebühret haben, daß man sich an seiner Person vergreiffen könnte. . . . Was nun die von denen Münsterischen Trouppen zu Nordkirchen begangenen Excesse betrifft, so haben Wir dem Grafen zu Plettenberg, der sich an Unsern Reichshofrath dißfalls gewendet, den Weg Rechtens um so viel weniger versagen wollen, noch können, weil sonst sich niemand mehr finden würde, der solchen schädlichen Händeln, als der

Churfürst von Cölln mit der friedbrüchigen und im Krieg wider das Reich annoch offenbar begriffenen Cron Franckreich unternommen, sich zu widersetzen getrauen möchte, wenn zu befürchten wäre, daß man seine Güter und Vermögen der Rache eines Reichsstandes, er sey so groß als er wolle, ausgesetzt seyn lassen müste, ohne sich der durch die Reichssatzungen und unsere Capitulation reservirten rechtmäßigen Hülffe und Schutzes zu getrösten ꝛc. ꝛc.““

„Der Churfürst von Cölln hat dieser Sache halben sich hierauf folgender Gestalt entschuldiget: „„Se. Churfürstl. Durchl. hätten Dero General von Horst den Befehl gegeben, in die Nordkirch. und andere umliegende Oerter mehr ihre Stifft-Münsterischen eigenen Trouppen den Winter über einzuquartieren, durch dessen Anordnung hierauf die obgedachten Excesse von dem Obrist-Lieutenant von Ambothen ausgeübet worden. Se. Churfürstl. Durchl. hätten auf dessen Vernehmen sogleich Ihre Mißfälligkeit und Widerwillen darüber bezeugt, und daher anbefohlen, daß der General von Horst alsofort sich zu seinem Gouvernement begeben, und von dar, bis er geruffen, nicht austreten sollte, der Obrist-Lieutenant von Ambothen aber sey wegen überschrittener Ordre und ausgeübten Excessen alsobald in Arrest gesetzet, und beyde mit ihren Verantwortungen vernommen worden. Es solle auch alles, was wider die Intention Ihro Churfürstl. Durchl. vorgegangen, ohne Verzug abgestellet werden.... Der Graf von Plettenberg wäre der hohen Landesobrigkeit eines Fürstens und Bischoffs von Münster unterworffen, und daher Dero Vasall, und folglich nebst andern Unterthanen die Einquartierung nach Proportion mit zu tragen schuldig, wohin denn die Churfürstl. Verordnung mit Verlegung Ihrer Münsterischen Trouppen gegangen und alleine abgezielet hätte ꝛc. Ihre Kays. Maj. wären ersucht worden, ein anderes Subjectum an den Westphälischen Crayß zu schicken, weil Ihre Churfürstl. Durchl. den Grafen von Plettenberg als seinen vorigen, mit Ungnade entlassenen Bedienten in dem ihm beygelegten Character Ihrer Seits niemals erkennen, noch Ihnen unter die Augen mit freyen Umgang, gleichsam zu Ihrer Verachtung stellen lassen könnten,

daher denn auch bey dem bisherigen Cöllnischen Congress die Churcöllnischen Abgeordneten mit ihm keinen Umgang gehabt, oder dessen Character agnoscirt hätten rc. rc.""

„Der Kayser hat hierauf den 16. Mart. 1735 unter andern also geantwortet: „„Es beruhe die Erkänntniß oder Richterkänntniß des Grafens von Plettenberg nicht in der Willkühr Ihro Churfürstl. Durchl., daher man billig eine weit vergnüglichere Erklärung, als aus dem Churfürstl. Antwortschreiben erhelle, erwartet hätte, zumal, da von Ihrer Kayserl. Maj. aller möglicher Glimpff beobachtet, und die Schuld alles dessen, was erfolgt, nicht Ihrer Churfürstl. Durchl., sondern Dero üblen, hitzigen und in Reichssachen unerfahrnen Rathgebern zugeschrieben worden sei. . . . Daß der Gräfin von Plettenberg Arretirung ohne Ihro Churfürstl. Durchl. Wissen und Willen geschehen, davon zeugte des von Ambothen Aussage gantz ein anders; dennoch würden Ihre Kays. Maj. damit, wenn sowol gegen den von Horst als von Ambothen ein ordentliches Kriegsrecht und die gehörige Bestraffung verhängt würde, was diesen Passum betreffe, sich gnädigst befriedigen lassen rc. rc.""

„Solchergestalt musten der General Horst und der Obrist-Lieutenant Ambothen das Bad aushalten, weil sie die Ordre des Churfürstens von Cölln überschritten zu haben bekennen musten. Es wurde daher An. 1735 ein unparthеyisches Chur-Pfältzisches und Hessen-Casselisches Kriegsrecht niedergesetzet, welches über beyde ein Urtheil fällen müssen. Das Churpfältzische Urtheil, welches den 27. Aug. abgefasset worden, lautete also: „„Es hätte der Churcöllnische und Fürstl. Münsterische General-Lieutenant, Freyherr von Horst, einen sechsmonatlichen Arrest nebst Suspendirung von allen seinen Chargen, auch Einziehung der lauffenden Gage, ingleichen der Obrist-Lieutenant von Ambothen auch einen convenablen Arrest verdienet; es sollte aber beyden dasjenige, so ein jeder bereits erlitten, loco poenae von Rechts wegen angedeyhen, mithin jeder von weiterer Bestraffung absolvirt, jedoch der General-Lieutenant Horst zu einer schrifftl. Declaration an den Grafen von Plettenberg gehalten seyn, des Inhalts: Daß er aus Uebereilung die Surprise des ihm zuge-

hörigen Hauses Nordkirchen in keiner andern Absicht veranlasset, als weil er geglaubet, daß seines gnädigsten Herrn gnädigste Intention eben diese gewesen, und daß, woferne zu Nordkirchen ein besonderer Schade verursachet worden, er zu dessen Ersetzung auch schuldig seyn wolle.““ In dem Hessen-Casselischen Ausspruch, der den 30. Jun. geschehen, wird des Obrist-Lieutenants von Ambothen gar mit keinem Worte erwehnet, sondern nur erkannt, daß der General von Horst auf 6 Monat von seinen Chargen zu suspendiren, „„solcher dem Grafen von Plettenberg eine Declaration zu thun, daß dasjenige, was bey der Ueberfallung und Einnehmung des Schlosses Nordkirchen vorgegangen, aus Uebereilung geschehen, und ihm, dem Grafen, aller verursachter Schade zu ersetzen, die aufgelauffenen Kriegsgerichtskosten aber zu bezahlen schuldig sey““; womit denn diese verdrüßliche Sache völlig beygelegt worden.

„Unser Graf von Plettenberg bekam indessen seinen zu Bonn und Nordkirchen erlittenen Schaden reichlich wieder ersetzet, indem ihn der Kayser im May 1735 mit der ansehnlichen Herrschafft Kosel in dem Schlesischen Fürstenthum Oppeln, welche ehemals der unglückliche Rußische Fürst von Menschikow auf kurtze Zeit besessen, nebst seinem mit Diamanten reich besetzten Bildnisse beschenckte. Seine Gemahlin aber erhielte den 14. Sept. den Stern-Creutz-Orden.

„A. 1736 ernennte ihn der Kayser zum Ambassadeur nach Rom, allwo bereits ein Pallast vor 1200 Scudi vor ihn gemiethet worden. Es hat sich aber seine Abreise von einer Zeit zur andern verzogen, bis er endlich darüber gestorben. Er hatte im übrigen in diesem Jahre das Vergnügen, daß nicht nur den 19. Febr. sein einziger Sohn, Graf Franciscus, der ehemals in Leiden studirt, zum würckl. Kayserl. Cämmerer erkläret, sondern auch seine älteste Tochter den 30. Aug. mit dem Grafen Josepho Francisco von Schönborn zu Pommersfelden, einem schönen Lustschlosse des Bischoffs von Bamberg, durch die hohe Hand dieses Bischoffs vermählet wurde. Jedoch er hat die Früchte von dieser Verbindung nicht erlebet. Denn nachdem er alles zu seiner Abreise nach Rom veranstaltet, auch bereits von dem Kayserl. Hofe

sich beurlaubet hatte, überfiel ihn eine hitzige Kranckheit, die ihm nach wenig Tagen den 18. Mart. 1737 zu Wien das Leben raubte, nachdem er solches nicht höher, denn auf 47 Jahr gebracht. Man hat ihn seiner vortrefflichen Eigenschafften wegen gar sehr bedauret. Den 21. dito Abends ward sein verblichener Leichnam bey denen Benedictinern zu den Schotten mit prächtigen Ceremonien, und unter Begleitung vieler hohen Standespersonen zur Erden bestattet. Es ist von ihm noch anzumerken, daß er ein eifriger Katholik und großer Feind derer Protestanten gewesen. Er hat fürstliche Güter aber auch große Schulden nachgelassen. Sein hinterlassenes Silbergeschirr soll auf 90,000 Pfund gewogen haben. Sein Residenzschloß Nordkirchen ist fürstlich gebaut, und eben so meublirt."

Großes Lob hat Pöllnitz in seinen Memoiren dem Minister gespendet. »L'électeur de Cologne a pour premier-ministre Ferdinand comte de Plettenberg-Nordkirchen, dont la maison tient depuis long-temps un rang distingué en Westphalie, et a donné plusieurs princes-évêques de Paderborn et de Munster. Elle portoit ci-devant le titre de baronie; M. de Plettenberg en est le premier comte. Peu de temps après qu'il eût été élevé à cette dignité, l'empereur le nomma à son conseil d'état privé, et S. M. impériale et catholique vient de lui envoyer l'ordre de la Toison d'or, en reconnoissance de ce que ce ministre a déterminé l'électeur à garantir la Pragmatique sanction. Le comte de Plettenberg se trouve donc décoré de toutes les dignités auxquelles un homme de qualité séculier peut aspirer en Allemagne: il est comte de l'empire, conseiller privé de l'empereur, chevalier de la Toison d'or, grand-maître de la maison de l'électeur de Cologne, son grand-chambellan, et son principal ministre.

»Jamais personne ne mérita mieux ces emplois, l'électeur lui étant redevable en partie de sa grandeur. C'est ce ministre qui a fait élire ce prince évêque de Paderborn et de Munster, et ensuite évêque de Hildesheim et d'Osnabruck: il a même contribué beaucoup à le faire élire coadjuteur de Cologne, puisque sans ses représentations, le défunt électeur, Joseph-

Clément ne se seroit peut-être jamais déterminé à en accepter un, parce qu'il appréhendoit de mourir, dès qu'il auroit fait cette démarche. Le comte de Plettenberg dissipa cette vaine frayeur, et procura ainsi à celui qu'il s'étoit choisi pour maître, le second électorat de l'Empire. Vous concevez aisément, Monsieur, que de si grands services rendus par ce ministre à un prince dont il n'étoit point sujet, n'ont pu que lui attirer de grandes récompenses. Ils lui ont valu toute la confiance de l'électeur, qui se repose entièrement sur lui du soin de ses affaires.

»Le comte use de son autorité avec modération; il est civil et honnête. Ses manières sont nobles et aisées, autant que sa figure est agréable. Il n'a point ces airs de supériorité, que prennent ordinairement ceux qui dans la grandeur sont favorisés de la fortune. Devenu premier-ministre d'un grand prince, dans un âge *) où à peine on oseroit penser à se mêler des affaires, il s'est fait un jeu du travail, et n'a point cet air mystérieux et hautain qui ne sert qu'à aliéner les coeurs: il est de facile accès, écoute avec attention ceux qui lui parlent, et répond avec précision, sans chercher ni détours ni délais. Il est généreux, libéral et bienfaisant; vigilant, laborieux et attaché au travail. Il se leve tous les jours à cinq heures, et employe la matinée aux affaires: il tient ensuite une magnifique table, à laquelle il observe au milieu de l'abondance et de la délicatesse, la frugalité si louable dans ceux qui sont en place. Après le dîner, il passe dans son cabinet, où il donne audience aux ministres subalternes, laissant à la comtesse son épouse le soin de faire les honneurs de sa maison, qui est toujours ouverte aux gens de distinction et de mérite. Comme il est né un des plus riches seigneurs de l'Allemagne, il en est aussi un des plus magnifiques. Sa dépense est considérable. Son hôtel est richement meublé, et rempli d'excellents tableaux des plus habiles maîtres. Mais la magnificence de cette maison n'approche point encore de

*) »Il n'avoit pas encore vingt-huit ans accomplis.«

celle de son château de Nordkirchen, où tout est superbe et ressent le souverain. Cependant M. le comte de Plettenberg l'embellit tous les jours; il y fait actuellement travailler à des jardins qui auront peu de pareils en Allemagne. Ce ministre a un fils unique, qui est à l'université de Leyden; jeune homme de grande espérance, qui est déjà conseiller aulique actuel de l'empereur, son chambellan et grand-écuyer de l'électeur de Cologne; et auquel M. le comte de Plettenberg, outre ses grands biens, laissera ses traces à suivre et ses exemples à imiter.«

Die Ungnade des Ministers traf nach und nach alle Träger des von ihm befolgten Systems. „Der bisherige Jägermeister von der Parforce-Jagd, von Burgau, ist unvermuthet in Verhaft genommen worden. Der Churfürst hatte ihn vor nicht gar langer Zeit erst wieder begnadiget, als er nebst dem von Beverförde einen Duell wider den Baron von Roll, ehemaligen Favoriten des Churfürsten veranlaßet, in welchem dieser letzte auch geblieben. Hiernächst ward die Gräfin von Notthaft, deren Gemahl die Truppen des Churfürsten commandiret, nach Bayern relegirt, der Hofprediger aber, P. Nebel, ein Jesuite, vom Hofe gejagt. Ein anderer vornehmer Minister des Churfürsten, Namens Magis, der bisher sehr viel gegolten, und, wie man sagt, die Würde eines Kanzlers bekleidet, hat ebenfalls unvermuthet, und zwar auf eine sehr schimpfliche Weise, seinen Abschied bekommen. Er ist eines Fleischers Sohn aus Lüttich, und hatte Mittel gefunden, den gewesenen Premier-Minister, Grafen von Plettenberg, aus dem Sattel zu heben. Man pflegte von ihm, wegen seiner Herkunft, zu sagen, daß er das Interesse seines Herrn auf die Schlachtbank führte. Es sind nach der Zeit noch verschiedene Churfürstl. Bedienten abgesetzt, andere gefangen genommen, dem obgemeldten Burgau aber gar auf einem gewissen Schloße in der Stille der Kopf abgeschlagen worden. Die Ursache dieser harten Proceduren soll eine Conspiration seyn, die wider den Churfürsten und seinen jetzigen Favoriten, den Grafen von Hohenzollern, von dem gedachten Burgau soll angesponnen worden seyn. Uebrigens hat der Churfürst in diesem Jahre (1734) sowohl seine Festungen in einen guten Defensionsstand gesetzet, als auch

die Truppen vermehret, und sie bey Godesberg zu Bedeckung seiner Churcölnischen Lande zusammengezogen, die auch bis im Oct. daselbst campiret. Er selbst hat sich, nach seiner Gewohnheit, den Sommer hindurch eine geraume Zeit an dem Churbayrischen Hofe aufgehalten, und sich vorgenommen, bey gegenwärtigem Kriege eine völlige Neutralität zu beobachten, und ob er wohl sich nicht weigern können, sein Reichscontingent zur Kaiserl. Armee stoßen zu lassen, so ist doch solches unter allerhand Vorwand von einer Zeit zur andern verschoben worden."

Trotz eines solchen Sturmes hat doch ein Notthaft sich an dem Hofe des Kurfürsten Clemens August behauptet. Es ist das jener Ritterscheffe zu Andernach, Maximilian Emanuel Freiherr von Notthaft, Herr auf Weißenstein, Poppenried und Freudenfels. Bereits in dem ältesten Staatscalender von 1717 wird er, samt Johann Joseph Anton Baron Notthaft zu Weißenstein und Graf Johann Heinrich Notthaft von Wernberg unter den Kammerherren und zugleich, unter den Herren Ministern II. classis, als Ihro Exc. Herr Baron von Notthaft, General-Lieutenant und Capitaine des gardes du corps à cheval, und 1722 als Ihr. Churf. Durchl. Cammerer, geheimer Rath, General-Lieutenant, Gouverneur des gardes und Capitaine von der adelichen Hatschier Leibgarden Compagnie zu Pferd, wie auch Obrister des Leibregiments zu Fuß, und Gouverneur in Kaiserswerth, und folglich als einer der 31 Hohen Ministri primae classis aufgeführt. Er starb zu Bonn, den 27. Nov. 1763. „Sein Alter ist nicht zu bestimmen; doch kann man sagen, daß er über 100 Jahr alt worden, indem er schon 1683 bei der Belagerung von Wien Capitain der Churbayerischen Truppen gewesen. Hierauf trat er als Obrister der Dragoner in die Dienste des Churfürsten Joseph Clemens von Cöln, der ihn zum Ritter des Michaelisordens creirte. Im Jahr 1712 wurde er General-Lieutenant und Ober-Cammerherr dieses Fürstens, und 1719 Gouverneur von Bonn und Kaiserswerth. Er war ein guter Christ und Soldat. Die Truppen liebten ihn, und seine Herren verehrten seine Verdienste. Er war voller Wunden, die er in verschiedenen Actionen, dabei er sich hervorgethan, empfangen hatte. Ein halb

Jahr vor seinem Tode hatte er noch ein so gutes Gesichte, daß er eine Stecknadel auf der Erde sehen konnte." In dem Staatscalender von 1759 wird er als einer der drei Conferenzminister, geheimer Extra-Conferential Regierungs- und Kriegsrath, commandirender General Dero Truppen, Obrister des Leibregiments zu Fuß, Gubernator der Churf. Residenzstadt Bonn, auch der Stadt Kaiserswerth und dortiger Amtmann, endlich des St. Michaelordens Großkreuz-Herr bezeichnet. Cajetan Anton Baron von Notthaft hatte am 1. Mai 1740 den Bayerischen St. Georgenorden erhalten, am 9. Juni 1737 starb Georg Christoph Cajetan Baron von Notthaft, kurbayrischer Geheimrath und Kämmerer, Vicedom zu Landshut und Präsident bei der Landschaft Unterlandes. Maximilian Cajetan Notthaft Freiherr von Weißenstein, auf Runding bei Cham, Friedenfels und Poppenreuth, kön. bayerischer Kammerherr, ist den 18. Dec. 1776 geboren.

Als Ritterscheffen zu Andernach kommen ferner vor 1777 Franz Karl von Bourscheid, zugleich Oberamtmann zu Andernach, und Heinrich Christian von Schade zu Ahausen, und 1785—1794 Franz Karl von Bourscheid, der Oberamtmann, und Franz von Breidbach-Büresheim. Daß längst schon die Geschäfte ganz und gar auf den gelehrten Scheffen beruheten, darf ich kaum erinnern; deren waren sieben und sind die letzten gewesen Johann Schüppen, Joseph Kaiserswerth, Hubert Joseph Wolf, Johann Andreas Anton Sauer, Anton Joseph Berresheim, Peter Joseph Heckmann, Johann Anton Gerdom. Schultheiß war 1759—1777 Jacob Ruppeney, 1785—1794 Ferdinand Joseph Ruppeney. Die Gerichtschreiberei versah 1794 Hubert Joseph Wolf, zugleich Amtsverwalter.

Seit 1383 waren die Scheffen zu einer Bruderschaft vereinigt. Im J. 1350 hatte Erzbischof Wilhelm von Gennep verordnet, daß Alles, was Scheffen und Aelteste auf ihren Eid entscheiden würden, als Recht anzuerkennen sei. Das Andernacher Baugedingbuch oder Scheffenweisthum vom J. 1500, wenn auch nur die Erneuerung eines ältern Weisthums, gibt die vollständigste Auskunft über die Einrichtung und Befugnisse dieser Stelle. Von dem hohen weltlichen Gericht zu Andernach wurde in frühern

Zeiten an das hohe weltliche Gericht zu Cöln appellirt, daher Scheffen, Bürgermeister, Rath und Gemeinde der Stadt Andernach die von Erzbischof Theoderich von Mörs 1448 erlassene Reformation des weltlichen Gerichts zu Cöln besiegelten, in der Folge ging aber die Appel an den Hofrath oder das Hofgericht zu Bonn. Die Verwaltung des Gemeindeguts, die Handhabung der öffentlichen Sicherheit, Gewerbe und Handel, überhaupt die Polizei standen unter dem Stadtrath, der sich durch eigene Wahlen ergänzte und von dem Bürgermeister präsidirt wurde. Der Stadtrath, im Ansehen dem Scheffenstuhl nicht zu vergleichen, vertrat häufig gegen diesen die Rechte und Ansprüche der Bürgerschaft, und nicht selten, und nicht bloß wegen Rangstreitigkeiten standen beide einander feindlich gegenüber. Aus dem Stadtrathe wurde der Rentmeister gewählt, der sein Amt lebenslänglich bekleidete, und alle Kämmereieinkünfte, Weg-, Markt- und Standgelder, Judenzoll, Pachtgelder verwaltete. Noch wurden aus des Rathes Mitte zwei Baumeister gewählt, deren einer die Aufsicht über die äußern Bauten, Landstraßen, Krippen u. s. w. führte, der andere die städtischen Gebäude, die Unterhaltung des Straßenpflasters, die Reinlichkeitspolizei besorgte. Sie waren aber für ihre Geschäfte von der Genehmigung des Stadtrathes abhängig.

Bürgermeister und Rath übten die Sicherheitspolizei nach ihrem ganzen Umfang, schlichteten Injurien und verwandte Händel, wachten über Maas und Gewicht, ließen zu dem Ende in Laden und Schenkhäusern Untersuchungen anstellen, das zu leicht befundene wegnehmen und den Betrüger bestrafen. Sie bestimmten die Brodtaxe, wählten Thurm- und laufende Wächter: Jenen war ihre Wohnung auf der Warte, dem Runden Thurm angewiesen, und hatten sie in Friedenszeiten nur bei Nacht Wache zu halten, um auf Feuer und ähnliche Gefahren zu achten. Später gaben sie durch Schläge an die am Stadtthurm befindliche Glocke die Stunde an, wie sie eben die Kirchenuhr verkündigte. Bei Kriegszeiten mußten sie stets auf dem Thurme sein, und bei ihrer Vereidung vor dem Rath war ein Hauptpunkt das Gelöbniß, daß sie niemand auf den Thurm lassen würden. Näherte sich der Stadt Verdächtiges, so warnten sie mit dem Horn. Die laufenden Wächter begingen

bei Nacht die Straßen, und riefen die Stunden ab. Bürgermeister und Rath wählten auch die Schützen, denen der Schützenmeister vorstand. Bürgermeister und Rathsherren bezogen keine Besoldung, nur empfing ein jeder von ihnen nach abgehaltener Rathssitzung ein Rathszeichen, das auf der einen Seite einen Kelch, auf der andern das Stadtwappen darstellte. Die Grundeigenthümer insgesamt concurrirten zur Vertheidigung der Stadt, wie denn die Abtei Marienstatt dafür drei Mann zu stellen hatte. Jede Nachbarschaft führte ihr eigenes Banner, jeder Bürger mußte sich nach Maasgabe seiner Mittel bewaffnen. In spätern Zeiten wurde für den Dienst im Innern der Stadt eine eigene Wachtordnung gegeben. Im J. 1589 wurde die Bürgerschaft nach der Lage der Straßen und der Mauern, zu deren Vertheidigung sie berufen, in vier Fähnlein eingetheilt, das erste an der Burgpforte, das zweite an der Kornpforte, das dritte an der Kirchpforte, das vierte auf dem Markt. Das Burgpforten-Fähnlein hatte von der Burgpfort an die ganze Straß aus bis auf der Korngaß Ort an Matheis Ernstein zu leiten, und die halbe Korngaß bis an Heinrich Kloden mit zugehörigen Gassen; die Schreibersgaß, die Judengaß, die Worßgaß, Kolben schlafgenn, Lansteingaß, Pfeffersgaß, Oberste Wollgaß, Niederste Wollgaß, die Neugaß. Burgpfort-Fähnlein soll das alte Zollhaus, incl. Burgerthurm, die Burger Port und fort bis an den Wollgassenthurm versorgen und vertheidigen. Kornport mit denselben Gassen und andern dazu verordneten Straßen, die Korngaß auf beiden Seiten bis an Schaunpessers Haus, die Polzengaß, die Fischgaß, die halb Krongaß von dem Stadthaus bis an die Ketten auf dem Markt, und die ganze Straß aus zu leiten bis an Gerhard von Thür und den Rheineckerhof. Die Isengaß zu beiden Seiten bis an die Marktketten an Jacob Scherbach, die Haßgaß, die Sterngaß hinter der Fleischscharen bis an Gerharden von Thür in des Schultheißen Behausung. Uf der Mauern von dem alten Zollhaus bis zum Ronden Torn inclusive versorgen und also den ganzen Rheinpaß innehaben. Kirchport die ganze Kirchgaß, von der Rintelbach bis an die Cöllenport mit den Zugassen von der Rintelbach an bis an die Hohe Straß

aus zu beiden Seiten bis an Johannes-Roden, von Johannes Roden den ganzen Steinweg aus auf allen Seiten bis an die Kirchport, der ganze Markt von Heinrich Kletten an sampt der Schaifporten, unterste Wollgaß bis an die Marktketten und dann folgends des Schlaifgen. Uf den Mauern den übrigen Bezirk von dem Ronden Torn bis an den Wollgassen Torn, beide Roßbaum einschließlich, vertheidigen. Das viert und letzt auch Sampstag Wacht sall auf dem Markt ihren Zulauf haben und da fernern Bescheids erwarten. Wie ingleichen die Junggesellen sollen sich auch auf dem Markt lassen finden, und alle diejenigen, so der Wacht itzo erlassen, Alters und anderer Ursachen halber.

Zugleich wird verordnet, daß jeder Bürger Rüstung und Wehr in Stand und sich stets fertig halte, seine Waffen besichtigen zu lassen, sobald die Bürgerglocke ihn rufen würde. Jeder neu aufgenommene Bürger mußte entweder sogleich seinen vollen Harnisch aufs Rathhaus bringen, oder im Verlauf von zwei Monaten ihn dort vorzeigen. Namentlich heißt es in der Schuhmacher Ordnung von 1395, „und sullent auch all de gheyn, die inn Jre Bruderschaft sint Jre vullen Harnesch haben," und in jener für der Schmiede Zunft, 1409: „Wer Meister werden will uff dem Schmidthantwerk der sall und zum Ersten Burger werden und sein Burgkrecht entfangen ... und eyn gantz Harnisch han und sall dem Schmidt Hantwerck geven vier Gulden." Laut der Ordnung von 1589 sollen sich die Bürger vor allem lange Röhre, Mußketen und andere Büchsen anschaffen, als wozu vorzugsweise Schmiede und Schlosser anzuhalten. Zum sonntäglichen Zielschießen, vom Sonntag nach Brüder Kirchweihe bis Sonntag nach Bartholomäi setzte der Rath einen halben Goldgulden aus.

Ursprünglich werden in Andernach nur die folgenden Zünfte genannt: 1) die Eisengässer, deren das älteste Zunftregister sieben zählt, zuletzt wurden ihrer 16. Sie werden auch wohl die Herrenzunft genannt, und erscheinen im 17. Jahrhundert einige von ihnen mit einem Steuersatz von 6 Gulden, da in den ältern Registern 2½ Gulden der höchste Satz. 2) Metzger, von Anfang her neun, welche Zahl auch nie überschritten wurde. Höchster

Steuersatz in den ältesten Zeiten 3, zuletzt 8 Gulden. 3) Weber, Wollenweber, in den ältesten Büchern 36, letzlich 44. Höchster Steuersatz 9, ursprünglich 3 Gulden. 4) Schmiede, steigen von 18 bis zu 40. Höchster Steuersatz 4, in den ältesten Zeiten 2 Gulden. 5) Schuhmacher, deren Zahl nie 27 übersteigt. Höchster Steuersatz 7 Gulden. 6) Schneider, nie mehr als 22. Höchster Steuersatz 6 Gulden. 7) Bäcker, deren Zahl nie 28 übersteigt. Hauptsteuersatz, in den ältesten Zeiten 2½, später 8 Gulden. 8) Faßbinder, über 50. Höchster Steuersatz 10 Gulden. 9) Zimmerleute, bis 35. Höchster Satz 7 Gulden. 10) Ziegler, in höchster Zahl 25, größter Steuersatz 4 Gulden. 11) Krämer, niemals über 24. Höchster Steuersatz 10, in den ältesten Zeiten 2 Gulden. 12) Leinweber, höchste Zahl 16, stärkster Steuersatz 3 Gulden. 13) Schreiner, in der höchsten Zahl 16, stärkster Steuersatz 3 Gulden. 14) Böckzunft oder Wingertsleute. 15) Hanenzunft. Später kamen noch hinzu die Maurer und Gerber, die Schiffleute und die Altruyscher oder Trödler. Die Rathsverwandten machten eine eigene Innung aus, und waren nicht alle Insassen den Zünften einverleibt, wie dann in allen Schatzungsregistern außer den Unmündigen auch Unzünftige aufgeführt werden. Im 15. Jahrhundert wurden 414, im folgenden 449, im 17. Jahrhundert 374 Bürger gezählt, und in gleichem Verhältnisse stehen die Einnahmen, 720 Gulden, 1006, 400 bis 300 Gulden.

Schultheiß und Amtmann, von dem Kurfürsten ernannt, mußten, gleichwie der Amtsverwalter, dem Rathe schwören, daß sie der Stadt Rechte und Freiheiten beschützen und ehren würden. Geschah etwas gegen des Kurfürsten Rechte, so durfte der Schultheiß demselben die Anzeige nicht machen, er habe dann den Rath zu dreienmalen darum angerufen und gewarnt. Keinem Bürger durfte er an Leib noch Gut greifen, es geschehe dann mit der Scheffen Urtheil. Das Gelöbniß, stets der katholischen Kirche treu zu bleiben, ist seinem Eide ein Zusatz späterer Zeit. Bürgermeister und Rath ihrerseits hatten Namens der Stadt zu schwören, daß sie den Erzbischof als ihren Herren anerkennen, seine Rechte nicht beeinträchtigen wollten; durch einen

andern Eid verpflichteten sie sich, der Stadt treu und hold zu sein, nach Kräften im Rath zu wirken, der Stadt Vortheil ohne Neid, Haß oder Feindschaft, ohne Rücksicht für Gunst, Gaben oder Freundschaft zu suchen, Alles in den Rathssitzungen vorkommende zu verschweigen. Später wurde diesem Eide der Zusatz, die katholische Kirche betreffend, beigefügt. Als eine besondere Vergünstigung hatte der Erzbischof dem Rath zwölf große und zwölf kleinere silberne Deckelbecher bewilligt, und hoch, bis in die letzten Zeiten, wurde diese Gabe in Ehren gehalten.

Neu angehende Bürger wurden nicht durch den Schultheiß, sondern durch den Rath in der Donnerstagssitzung, laut der Bestimmung vom J. 1470, aufgenommen. Wenn der Candidat seinen Wunsch, des Erzbischofs und der Stadt Andernach Bürger zu werden, bestimmt ausgesprochen hatte, wurde er zunächst befragt, ob er ohne nachfolgenden Herren, auch in keine Fehde, welche der Stadt Unannehmlichkeiten zuziehen könne, verwickelt sei. Hatte er sich in Bezug auf diese Fragen geziemend ausgewiesen, so leistete er dem Schultheiß den Eid der Treue für den Erzbischof, und dem Bürgermeister den gleichen Eid in Bezug auf die Gemeinde. Bei der Eidesleistung legte der Geistliche die Rechte auf die Brust, der Rittersmann hob die drei ersten Finger der Rechten in die Höhe, „so es aber ein Burgersmann, der legt zwyn Finger uff die Heilgen, die man ihm darhalt" u. s. w. Die Eidesformel schloß mit den Worten: „Was du an guten Treuen gelobt hast, wie du dies mit Worte eigentlich unterscheiden bist, das willst du fast und stete halten sonder alle Argelist, so dir Gott helf und sein Heilgen, amen." Der Geistliche oder Rittersmann mußte neben dem Bürgereid auch geloben, daß er den Rath nach Eid und Pflicht unterstützen, und im Falle einer Wahl die ihm zugedachte Rathsherrenstelle nicht ablehnen werde, „doch sin jenen vurbehalten Herrn-Noth und Gottes Gewalt" hieß es in Bezug auf einen auswärtigen Edelmann. Der Bürgersmann mußte ebenfalls geloben, sich nach der Aufnahme zu zunften, einen vollen Harnisch zu stellen und dem Herren und dem Rath zu dienen. Er mußte sodann dem Bürgermeister für ein Bannviertel Wein 8 Albus, 6 Albus species

entrichten. Ein Fremder, falls er nicht eines Bürgers Tochter oder Wittwe ehlichte, hatte außer den 6 Albus noch 10 Mark für das Geschütz zu erlegen. Wer nicht Bürger geworden, durfte sich nicht häuslich in der Stadt niederlassen, und wenn ein Bürger einem Nichtbürger eine Wohnung vermiethete, verfiel er einer Buße von 10 Mark. Zudem schlossen die Zünfte alle fremden Handwerker aus. Scheffen, die den alten Gewohnheiten zuwider gehandelt, ihren Eid nicht gehalten hatten, wurden auf dem jährlichen Herren Dingtag durch des Erzbischofs Sendgrafen ihres Amtes entsetzt.

Der Güte des Hrn. Eltester verdanke ich, neben vielen andern, für die Geschichte von Andernach wichtigen Daten, ein beinahe vollständiges Verzeichniß der dasigen Scheffengeschlechter. Darin kommen vor: 1) die Stump, Gobel, führen im Wappen 3 Töpfe. 2) Die Stoberach, Wolf und Stern. 3) Benzelin, Dietrich, quergetheilter Schild, oben ein wachsender doppeltgeschwänzter Löwe, darüber ein Turnierkragen, unten 6 Sterne. 4) Dodo, Scheffen 1289, Ritter 1314. Drei schrägrechte Rauten unter einem Turnierkragen. 5) Rode, Johann, 1317, quergetheilter Schild, darüber ein Schrägrechtsbalken, dem zur Seite links ein Vogel. 6) v. Kell, Emmerich 1299, Hermann 1317, unter dem Schildeshaupt drei Kleeblätter. 7) Die Heinrichs, Lancemann, ein Widderkopf. 8) Die Walthun, Scheffen und Ritter, 1391, ein gehender Löwe, darunter Schindeln. 9) Schultheiß von Andernach, 1255, ein Kreuz. 10) Die Monzere, Ludwig 1311, ein linkssehender schwebender Adler. 11) Die Pert, Heinrich 1311, drei Pferdeköpfe. 12) Die Eymudi. Johannes Emudi, scabinus Andernacensis, 1297; Johann Eymudi, Scheffen zu Andernach 1328, führt im Schindelfeld einen gehenden Löwen. 13) Die Brunesteyn, 1407, drei Anker. 14) Die Heinrichs, Anselm 1328, zwei Pfähle mit Stabwerk. 15) v. Boytzheim, 1410, übersiedeln später nach Coblenz: quergetheilter Schild, oben in Silber 2 rothe Schrägrechtsbalken, unten blau. 16) Hardefust, 1450, zwei in einander verschränkte Arme. 17) v. Geislar, Arnold 1450, zwei Balken. 18) Die Schudinst, 1450, drei Sterne unter einem Turnierkragen. 19) v. Verresheim, 1379,

ein Scepterrad. 20) v. Eich, 8mal schrägrechts gebalkt: Conradus dictus Ouch (Oich), scabinus Andernacensis, in einer Isenburgischen Urkunde 1275; in einer Wiedischen Urkunde von 1218 findet sich unter den Zeugen Henricus de Oweche. 21) Die Spech, Hermann 1385, eine Jungfrau. 22) Die Meyener, 1386, zu Coblenz 1452, zwei verschlungene Bäume. 23) Die Spyser, Herbord 1314, Scepterrad. 24) Berncot, Peter 1487, drei Rosen. 25) Joris, 1356, ein Baum. 26) Die Monster, Monstrerus scabinus Andernacensis 1293, Syfridus dictus Munstrere scabinus Andernacensis 1297, Thilmannus dictus Munte 1299, Theoderich genannt Monster, Scheffe zu Andernach 13,,,,, Christianus dictus Monsterer besaß das Cölnische Lehen Kray (S. 93), und starb vor 1366 ohne männliche Erben, im Schildeshaupt 3 Rosen. 27) Süayf (Schwab), Arnoldus dictus Suayf, 1297. 28) Heinricus de Leye, 1299. 29) Hunold, Theoderich wird 1299 genannt. Johann Hunold Scheffe zu Andernach 1342, Hunolt von Andernach, Scheffe 1381, Dietrich Hunolt Scheffe zu Andernach, 1382, quergetheilter Schild, in der obern Hälfte ein wachsender doppeltgeschwänzter Löwe, unten 5 Sterne. 30) Surbeyr oder Surborn, Sauerborn, Johannes dictus Surbeyr scabinus Andernacensis 1297, Johann Surborn wird von Erzbischof Boemund II. von Trier belehnt mit Hof, Vogtei, Gericht, Leuten, Gütern und Waldungen zu Kretz, Freitag vor Dionysien 1356, und ist wohl eine Person mit dem Scheffen Surborn von Andernach, der in demselben Jahr mit einem Baum siegelt. 31) Provis, Johann, Scheffen zu Andernach 1343; dem edlen Johann Provis von Andernach verschreiben die Burggrafen von Hammerstein pfandschaftsweise einen Busch hinter dem Hammerstein, 1362, Scheffen Provis von Andernach 1371; quergetheilter Schild, oben ein wachsender, doppeltgeschwänzter Löwe, unten 6 oder 5 Sterne.

An die Spitze der adelichen Geschlechter in Andernach stelle ich, nicht zu Unrecht, dasjenige, so von der Stadt seinen Namen entlehnt. Henricus Andernacensis, Heinricus de Andernaco wird 1196 wiederholt genannt. Godefridus und Wichaldus von Andernach besitzen Isenburgische Lehen zu Kruft, laut einer Ur-

kunde von 1213, unter deren Zeugen auch Arnoldus et frater ejus Arnoldus de Andernaco genannt werden. Heinricus de Andernache, Scheffen zu Coblenz. Hermannus de Andernaco, unter den Zeugen einer zu Coblenz 1214 ausgefertigten Urkunde genannt. Dodo Scheffen zu Andernach 1289, Ritter Dudo von Andernach ist einer der Schiedsrichter in dem Zwiste des Erzbischofs Dieter mit der Stadt Coblenz 1303, Ritter Dudo Scheffe zu Andernach siegelt mit 3 Rauten, über denen ein Turnierkragen, 1314, in der Umschrift eines diesem ganz ähnlichen Siegels heißt es S' Dodonis . . . . . roule (de Broule?).

Bedeutender waren zwei andere der hiesigen Geschlechter, deren eines von Lahnstein den Namen, das andere sein Prädicat führte. Die von Lahnstein scheinen schon im 13. Jahrhundert von Nieder-Lahnstein nach Andernach gekommen zu sein. Sie besaßen daselbst, als Trierisches Burglehen zu Mayen, ein Haus in der Lahnsteingasse, und als Trierisches Burglehen der Feste Covern, ein Haus in der Sauerbornsgasse und den Zehnten zu Plaidt. Johannes de Andernaco miles, ministerialis Trevirensis 1262. Embrico de Logenstein miles, 29. Januar 1275. Embrico dictus juvenis miles de Andernaco, in einer Isenburgischen Urkunde, 27. Oct. 1275. Johannes miles de Andernacu dictus de Lanestein, 1301; er schließt im J. 1307, Namens der Stadt Andernach, ein Schutz- und Trutzbündniß mit Coblenz, und kommt noch 1318 vor. Friedrich von Lanstein, Deutschordens-Comthur zu Cöln 1313. Johann von Lonstein, Vogt des Bischofs von Samland seit 28. Juni 1343, blieb in der Schlacht an der Strebe, den Lithauern und Russen geliefert 2. Febr. 1348. Nicolaus von Lahnstein, Abt zu Siegburg durch Wahl vom Jahr 1358, stirbt 1365. Emmerich von Lahnstein, Emmerichs Sohn, wird wegen verschiedener, gegen das Erzstift Cöln begangenen Frevel, des Erzbischofs Gefangner, und von der Haft sich zu befreien, dessen loslediger Mann 1361. Vielleicht mit Mettilde verheurathet, ist er vor 1386 gestorben. Sein Sohn Emmerich, Ritter, Scheffen zu Andernach, Burgmann zu Lahnstein, wird 1386 genannt. Dieses Enkel, Emmerichs und der Sophia von Selbach Sohn Emmerich, des Kurfürsten Hermann von Cöln

Rath und Küchenmeister, wurde 1481 vom Cölnischen Domcapitel belehnt mit 2 Fuder Wein zu Senheim, so seine Hausfrau, Katharina Vogt von Leudesdorf, von ihrer Mutter, einer Sünder von Senheim geerbt hatte, und starb vor 1498. Er hat aber noch außerdem mit Frau Katharinen erheurathet der Vögte von Leudesdorf Antheil an Burg und Herrschaft Büresheim, die halbe Burg Leudesdorf (so schreibe ich, allen Ignoranten zu Trotz, die nicht wissen, daß aus Ludolfisdorf der Namen entstand, nicht aber von Leuten herkommt), den Kröngeshof zu Niedermendig, und das halbe Fahr zu Leudesdorf. Er gewann unter mehren die Söhne Friedrich und Emmerich. Friedrich empfing von Kurcöln 1498 die Lehen über Büresheim, Leudesdorf, den Kröngeshof, scheint aber unbeweibt, oder wenigstens kinderlos gestorben zu sein, denn am 1. Jul. 1502 empfing dieselben Lehen sein Bruder Emmerich, der Amtmann zu Wernerseck. Emmerich, mit Katharina Sünder von Senheim verheurathet, wurde ein Vater von drei Kindern, Peter, Wilhelm und Katharina. Peter, kurcölnischer Rath, empfing die Cölnischen Lehen 1503, worin dem Kinderlosen, laut des Lehenbriefs von 1532, sein Bruder Wilhelm folgte. Dieses wird 1548 als eines Verstorbenen gedacht; in der Ehe mit Anna von Deusternach war er der Vater Johanns von Lahnstein geworden, der 1562 Amtmann zu Cochem und Ulmen, auch 1564 Trierischer Gesandter auf dem Reichstag zu Regensburg, in demselben Jahre, der letzte seines Hauses, verstarb, aus der Ehe mit Katharina von der Leyen zwar eine Tochter Katharina hinterlassend, so aber in der kürzesten Frist dem Vater in die Ewigkeit folgte. Die Wittwe, als ihres Kindes Erbin sich betrachtend, behauptete den Besitz der Lehen wie der Allodien, die zum Theil an der Mosel und auf dem Hundsrück belegen, und trug das Ganze in ihre zweite Ehe mit Damian von Dalberg, ohne Wilhelms von Breidbach Ansprüche zu beachten: deß Vater, Adolf von Breidbach, war nämlich mit Wilhelms von Lahnstein Schwester Katharina verheurathet gewesen. Der von Breidbach erhob Klage vor dem Reichskammergericht zu Speier 1572, und es folgte ein Proceß, der nicht ehender denn im J. 1670 durch Vergleich geschlichtet wurde. Die

Güter blieben denen von Breidbach. Die von Lahnstein führten unter einem silbernen Schildeshaupt 6 goldene Kreuze im blauen Felde, wohingegen der Schilling von Lahnstein Wappen 3 rothe goldgekrönte Adlerköpfe im silbernen Felde zeigt.

Daß auch die Schilling ihren Stammsitz in Niederlahnstein hatten, ergibt sich nicht nur aus einem Grabstein in der Johanniskirche an der Mündung der Lahn, worauf die drei Adlerköpfe, dann die Umschrift Anno Dñi MCCCI»», sondern auch aus ihren Beziehungen zu den Burgen Stolzenfels und Sternberg, wo sie als Burgmänner gesessen. Daß Johann Schilling, Ritter, im J. 1347, einen Thurm bei dem Zollhause unter Stolzenfels zu Lehen trug, ist Abth. II. Bd. 4. S. 150 angemerkt. Die Erwerbung des Meinfelderguts zu Nikenich scheint die Schilling bestimmt zu haben, sich in Andernach niederzulassen. Johann Schilling, Wäpeling und Märker zu Kell bei Andernach, lebte 1410; vielleicht, daß er eine Person mit jenem Johann Schilling von Lahnstein, Amtmann zu Pfalzel, der des Friedrich von Brandenburg Lehenrevers über das Trierische oberste Spyser- oder Truchsessenamt als einer der Zeugen unterfertigt. Johann Schilling wird 1463 Amtmann, 1464 Burggraf auf Ehrenbreitstein genannt, und sothanes Burggrafenamt bekleidete 1504 Wilhelm Schilling, vielleicht derselbe Wilhelm, welcher von wegen seiner Hausfrauen Trinen, des Konrad Kolb von Boppard Tochter, im J. 1489 von Graf Philipp von Virnenburg mit der halben Vogtei zu Fell und Kür belehnt wurde. Daniel Schilling, Scheffen zu Andernach, Johanns Sohn, mit Margaretha von Kottenheim verheurathet, hat seinen Grabstein, ein kunstloses Werk, in der Pfarrkirche zu Andernach, auf einer großen Tuffsteinplatte die Reliefstatue des geharnischt betenden Ritters, umgeben von der Inschrift: Anno Domini 1541 uff den 28. Julii ist gestorben der ernvest Daniel Schilling von Lanstein den Got g. s. a., und von den Wappen der vier Ahnen, väterlich Schilling und Schönberg bei Wesel (sechs Schilde), mütterlich von der Leyen und Eltz. Den Namen Daniel hatte er empfangen zu Ehren seines Vatersbruders, des Abtes zu Springiersbach, der am 25. Febr. 1529 m. T. erwählt, am 31. Mai 1560 mit

Tode abging. Daniel, der Neffe, hinterließ die Söhne Konrad, Gerlach und Daniel, dieser mit Ottilia von Bredow verheurathet und Vater einer Tochter Ilse, die 1630 als Joachims von Rindorf Hausfrau vorkommt. Konrads und der Otta von Liebenstein Sohn Werner Schilling von Lahnstein, Amt- und Hauptmann auf Ehrenbreitstein von 1581 an, starb 1598. Ihm oder vielmehr seiner Hausfrau Amaley von Staffel gilt die Abth. I. Bd. 3. S. 755 erzählte Spukgeschichte. Frau Amaley wurde eine Mutter von vielen Kindern, von denen mir doch nur die einzige, an Georg von der Leyen zu Saftig verheurathete Tochter Katharina Schilling bekannt. Sie wurde die Haupterbin des Geschlechtes.

Gerlach Schilling von Lahnstein, Scheffe zu Andernach 1562, Amtmann auf Ehrenbreitstein 1549, gewann in der Ehe mit Anna von Metzenhausen die Söhne Dietrich, Adolf, Konrad, Emmerich und Daniel, dann die Töchter Maria und Anna Maria Katharina, diese Meisterin zu St. Thomas bei Andernach, gest. 9. Jun. 1631, wogegen Maria bereits 1580 als des Reichard Schütz von Holzhausen Wittwe vorkommt. Adolf Schilling folgte dem Vater in dem Amt Ehrenbreitstein, und erscheint namentlich 1564—1566 als Amtmann. Konrad, Domherr zu Worms, starb 1597. Emmerich Schilling von Lahnstein nahm zu Weibe Johann Walbotts von Bassenheim Tochter Katharina, hat aber in sothaner Ehe einzig drei Töchter, Johanna, Anna Katharina und Sophia gewonnen. Johanna ward an Johann Heinrich Schliderer von Lachen, Anna Katharina an Dietrich Mohr von Wald verheurathet, 1608, gest. 1628. Sophia starb als Klosterfrau zu St. Thomas bei Andernach 1641. Den in des Trierischen Kurfürsten Lothar Aemterbuch von 1599 aufgeführten Johann Konrad Schilling von Lahnstein weiß ich nicht einzureihen, was um so mehr zu beklagen, da er 1608 in Italien, der letzte Mann seines Geschlechtes, gestorben ist.

Eben so wenig weiß man von den Lebensumständen des Cantor Emmericus Schilling de Lanstein, dessen äußerst kunstvollen Grabstein, Marmor, im besten Cinquecentstyl, das Museum des Louvre zu Paris besitzt. Laut der lateinischen Inschrift hat der Cantor selbst im hohen Greisenalter mit eigenen

Händen diesen Grabstein ausgearbeitet. „Der Zusatz hinter dem Namen, tuus o Germania inclytus alumnus, läßt, wie auch die Ausführung, auf einen bedeutenden Künstler schließen. Da man nicht einmal wußte, woher das Monument stamme, wendete sich der Director der Louvregallerie an den Geheimrath Prof. Kugler in Berlin um Auskunft über den Künstler, worauf dieser im Kunstblatt Nr. 8 des Jahrgangs 1852 einen Aufruf erließ, der folgende Antwort hervorrief: Die Schilling von Lahnstein sind ein altes rheinisches Rittergeschlecht. . . . Sowohl nach dem Vornamen Emmerich, wie auch nach dem Familiennamen Schillingk und der gleichzeitigen Erwähnung des Cantors von Lansteyn scheint kaum ein Zweifel darüber obwalten zu können, daß der Künstler diesem altrheinischen Rittergeschlechte angehörte. Der Zeit nach könnte es sehr gut der bei Humbracht aufgeführte Emmerich Schilling sein, dennoch erlaube ich mir aus der Inschrift des Denkmals selbst herauszudeuten, daß es dieser Letztere nicht, sondern ein Verwandter, ein Geistlicher, der Cantor von Lansteyn selbst war. Die Uebersetzung der Inschrift kann nämlich ohne Zwang auch so lauten: „„Dieses 2c. Denkmal ist von der Hand des Emmerich Schillingk gefertigt. Er, der Cantor von Lansteyn, dein berühmter Zögling o Deutschland, wollte lieber im hohen Greisenalter sich selbst lebend sein Grabdenkmal errichten, als der zweifelhaften Pietät seiner Erben vertrauen.““ Es fällt dann die Frage nach dem Cantor von Lanstein als dem Fundator des Denkmals, einer von dem Verfertiger Emmerich Schillingk verschiedenen Person weg, der Zusatz inclytus alumnus kommt dem Künstler selbst zu und die eigne Lobpreisung wird durch die im Mittelalter häufige Sitte erklärt, daß bei Lebzeiten errichtete Grabdenkmäler erst nach dem Tode des Fundators ihre Inschriften empfingen. Wo das Kunstwerk früher stand, kann wohl nicht mehr ermittelt werden. Die Erwähnung Deutschlands als Heimath des Todten widerspricht der Annahme einer heimathlichen Kirche. Für Italien spricht die Vollendung in den Formen und das historische Factum der Anwesenheit von Gliedern der Familie noch kurze Zeit hernach, auch Frankreich könnte Anspruch machen, da die Bisthümer Metz, Toul und Verdun

viele Chorherren aus rheinischen Familien empfingen. Berlin, 3. März 1852. Leopold Eltester."

Johann von Scheven Ritter, 1331 genannt, ist wohl derselbe der 1334, zugleich mit Hermann von Scheven, als Scheffe in Andernach bezeichnet wird. Hermann von Scheven kommt noch 1342 vor; 1333 nennt er sich Hermann Fryheit von Scheven. Jacob Fryheit Ritter, auch Scheffe zu Andernach, siegelt 1354, und zwar führt er in dem Schildeshaupt zwei Merlettes, während in andern Siegeln nur eine vorkommt. Sibert von Scheven, Prior zu Laach 1369, baute in der Klosterkirche den St. Michaels Altar, wie das durch die Inschrift bekundet: Anno 1388. 6. idus Septembris obiit Sibertus, Prior, de Scheuen, qui ad honorem Dei altare S[ti] Michaelis construxit &c. Jacob Fryheid von Schefen, der strenge Ritter und des Erzbischofs Werner von Trier Hofmeister, wird 1410, Jacob Friheit von Scheven, Ritter und Scheffen zu Andernach, 1434 genannt. Aus dem Geschlecht der Butzhard oder Butschart, die im Schildeshaupt Hermelin, von einem Stern begleitet führten, kommt den 7. April 1288 Butzardus scultetus Andernacensis, und nochmals 1290 als Burchardus miles scultetus Andernacensis vor. Johann Buschart, Ritter, bekennt daß er mit der Abtei Laach Leuten zu Udenhan bei Oetgenbach und dem Kloster Ehrenstein nichts zu schaffen habe, wiewohl er als der Abtei Vassal jährlich aus dem Ertrag des dasigen Hofs 18 Malter Hafer beziehe, und verzichtet am 17. Januar 1292, dann 1293 allen Rechten, die er von wegen der Vogtei zu Udenhan geübt haben könnte. Von einem Ritter Arnold Butschart von Andernach erkaufte die Abtei Laach einen Hof in Kruft, um 1297. Johann Butzhard von Andernach der Junge, Ritter, wird 1327, Johann Burtzgart, Ritter, 1384 genannt. Der Buzschardestraße zu Andernach wird 1294 gedacht. Arnold Nodeil oder Neudel, Ritter, besaß Güter zu Andernach als Kempenicher Lehen, die zwar seine Tochter Christina an die drei Klöster Himmerod, Marienstatt und Rosenthal verschenkte, 1257. Ein anderer Arnold Noydel kommt 1294 vor, und verkaufte 1297, mit Zustimmung seiner Hausfrau Ida, den Weinberg Lupoldern, neben der St. Gervasien Capelle baußen Andernach,

um 125 Mark Pfennige an die Abtei Laach. Neudel de Andernaco heißt er in dieser Urkunde. Die Neudel von Heimerzheim sind wahrscheinlich ein Zweig des Andernacher Geschlechts.

Die Walbotten von Andernach sind ungezweifelt eines Herkommens mit den Walbotten von Waldmannshausen und Bassenheim. Sifridus dictus Walpode de Waltmanshusen wird mit mehren Andernacher Rittern in einem Streit der Abtei Laach, um Güter zu Kruft, Schiedsrichter 1299. Johann Walpode, Scheffe zu Andernach, wird 1334 genannt, und ist vielleicht eine Person mit jenem Johann Walpode von Andernach, der, Märker zu Arzheim, in dem Vergleich der Märkerschaft mit denen von Helfenstein namentlich aufgeführt wird, 1340, der 1341, am Tage nach Christi Himmelfahrt, samt seiner Hausfrau Christina, den halben Wingert auf dem Wege nach dem Hackbrunnen bei Andernach der Abtei Laach zu Lehen auftragt, der abermals am 16. April 1342 vorkommt. Sifart, Sifred Walpode von Andernach, Ritter, reversirt sich gegen Erzbischof Boemund von Trier in Betreff der Freiheit von der Bede, die der Erzbischof ihm für seine Güter zu Ochtendung bewilligt hat, 2. Mai 1359. Sifrid Walpode genannt Pastor, von Andernach, 1359. Wilhelm Walpod, Ritter, Scheffe zu Andernach, siegelt 1368, Syfridus Walpode miles bekräftigt eine Andernacher Urkunde von 1381.

Die Meinfelder von Andernach sind eines Stammes mit den Meinfeldern von Nikenich und von Ehrenbreitstein. Theodoricus dictus Meynevelder miles ac Cunigundis uxor mea, verkaufen Güter zu Kruft an die Abtei Laach, 1282. Henricus dictus Meynevelder de Andernaco, miles, und der Wäpeling Heinrich Meinfelder von Andernach werden beide 1297, Heinrich Meynvelder und Theoderich, der Wäpeling, sein Bruder 1299 genannt. Ein oder mehre Heinrich Lenherre von Andernach erscheinen 1190—1229. Johann Waltelm, Scheffe zu Andernach, 1342, könnte der Vater oder Großvater sein eines andern Johann Walthem, auch Walthun, von Andernach, 1391, in deß Siegel ein Leopard über Schindeln. Wilhelm Rupach, Ritter, erscheint als Zeuge 1381 und 1384. Heinrich Schade, Wäpeling, trägt der Abtei Laach zu Lehen auf einen Wingert zu Kell, wogegen er eine

Jahresrente von 5 Mark zu Mannlehen empfängt, 1381, eines Ritters Schadt von Andernach geschieht schon 1313 Erwähnung. Wolf von Andernach, wohlgeborner Knecht, 1347. Peter Hicke von Andernach, honestus vir, weiland Wäpeling, erbaute und begiftete die Clause auf dem Kirchhof zu Mertloch für die Aufnahme von acht Gott geweihten Jungfrauen, wie solches Erzbischof Balduin bezeuget 5. April 1319. Die Husmann von Andernach oder Namedy werden bei Namedy vorkommen, und mögen hier statt ihrer die Namen einiger Schultheißen von Andernach, die sämtlich in alten Zeiten Ritterstandes, Platz finden: Godefridus scultetus de Andernaco 1255, führt ein Kreuz im Siegel; Heinz 1263—1265; Embriko, 1279; Butzard oder Burkard 1288—1290; Thilemann 1299.

Außer diesen Geschlechtern zählt Andernach unter seinen Söhnen mehre bedeutende Männer. Den Reigen führt Johann Guintherus oder Winter, nach Jöchers Annahme. Geb. 1487 in solcher Armuth, daß er als Knabe sein Brod zu betteln genöthigt, fand er Gönner, die ihn zur Schule, und, nachdem er in dem Alter von 12 Jahren die Humaniora abgemacht, nach Utrecht schickten, wo er in Gesellschaft von Lambert Hortensius die schönen Wissenschaften, und vorzüglich das Studium der griechischen Sprache trieb. Sein beharrlicher Fleiß, auffallende Fortschritte erweckten ihm fernere Gönner, daß er sich, anfangs zu Deventer, dann zu Marburg mit Philosophie und Physik beschäftigen konnte. Er wurde nach Goslar berufen, dem Rectorat vorzustehen, blieb aber nur kurze Zeit, ging dann, seine Studien zu vervollkommnen, nach Löwen, wurde daselbst Professor der griechischen Sprache, und zählte unter seinen zahlreichen Zuhörern einen Wesalius, einen Sturm. Es scheint nicht, daß er bis dahin mit den medicinischen Wissenschaften sich befaßt habe, der Wunsch, das in dieser Hinsicht Versäumte nachzuholen, führte ihn nach Paris, 1525. Die dasige Facultät verlieh ihm das Baccalaureat 1528, das Doctorat 1530, erließ ihm auch bei dieser Gelegenheit die Hälfte der Gebüren. K. Franz nahm ihn 1535, auf die Empfehlung des Cardinals du Bellay, der ein Protector der Gelehrten überhaupt, und der deutschen insbesondere, in die Zahl seiner Leibärzte auf; Guinther

errichtete das genaueste Freundschaftsbündiß mit Wilhelm Budäus und Johann Lascaris, las mit Beifall über Medicin, und practicirte mit großem Erfolg. Vorzugsweise mit Anatomie sich beschäftigend, förderte er nicht wenig diese Grundlage der Heilkunst. Rondelet, und abermals Wesalius wurden hier seine Schüler. Wesalius zwar, in Dankbarkeit keineswegs ein Held, läugnete jederzeit die Verpflichtungen, so er in alsolcher Hinsicht dem Andernacher Medicus gehabt, behauptet sogar, daß er diesen niemals über einer Dissection gesehen habe, außer bei Tische, wenn ein Hühnchen, eine Ente zu zerlegen.

Werth gehalten von dem König, geachtet von seinen Collegen, von seinen vielen Patienten als ein Heiland verehrt, ging Guintherus nicht ein auf den Ruf K. Christians III. von Dänemark, der den berühmten Arzt für seinen Hof zu gewinnen wünschte. Dem war Paris theuer geworden, aber die kirchlichen Wirren erzwangen, was die Freigebigkeit des nordischen Monarchen vergeblich versucht hatte. Standhaft in seiner Anhänglichkeit zu Luthers Meinungen, und darum Verfolgungen ausgesetzt, wendete Guintherus sich vordersamst nach Metz, dann nach Straßburg. Der dasige Magistrat nahm ihn freundlich auf, verlieh ihm das Bürgerrecht, zusamt dem Lehrstuhl der griechischen Sprache. Dergleichen Gunst, einem Fremdling erwiesen, erweckte die Neider, der Professor, in mancherlei Verdrüßlichkeiten verwickelt, legte sein Amt nieder. Die Wissenschaft, nicht aber Guintherus, kam dabei zu Schaden. Vielfältig von Kranken angerufen, zu Rathe gezogen, hatte er bald eine zahlreiche, eine glänzende Kundschaft gewonnen, ohne sich dadurch von einer längern wissenschaftlichen Reise, welche einen Theil von Deutschland und Italien berührte, abhalten zu lassen: er unternahm sie eigentlich nur, um unter dem Einflusse der klimatischen Verschiedenheiten vergleichende Beobachtungen anzustellen. Zu einem glücklichen Alter gelangt, von Kaiser Ferdinand I. geadelt, blieb er bis zu seinem Ende in der Kranken Dienst unermüdlich, wie er denn auch ganz eigentlich in seinem Berufe gestorben ist. Zu einem vornehmen Patienten auf dem Lande gerufen, holte der 87jährige Mann sich dort ein hitziges Fieber, das kaum erlaubte, ihn nach

Straßburg in sein Haus zurückzubringen. Der 4. Oct. 1574 ward sein Todestag.

Des Guintherus Schriften, deren eine gute Zahl, haben lange Zeit eines hohen Rufs genossen, behaupten ihn theilweise noch heute. Ich führe davon an: 1) Anatomicarum institutionum, secundum Galeni sententiam, libri quatuor, Paris 1536, Basel 1536, Venedig 1538, Padua, mit des Wesalius Zusätzen und Verbesserungen, 1558, sämtlich 8º 2) De medicina veteri et nova tum cognoscenda tum faciunda commentarii duo, Basel 1571. fol. 2 Bde. In diesen beiden Schriften hat Guintherus seine anatomischen Entdeckungen, sein System theoretisch-praktischer Heilkunde niedergelegt. Des Galenus eifriger, vielleicht zu knechtischer Verehrer, ist er gleichwohl mitunter genauer und vollständiger, als sein Führer. Douglas, Hérissant, Eloy finden, daß er als Myologist seine Vorgänger übertreffe, daß er der erste gewesen, verschiedene Muskeln zu beschreiben, namentlich diejenigen, welche in ihrer Verbindung mit den Knochen des Metacarpos die Bewegungen der Hand erzeugen; den Ursprung, die Austheilung der Schulterader hat er gefunden, dem glandulösen Wesen in dem Unterleibe den Namen Pancreas beigelegt. Indessen hat Haller, in Beurtheilung des Guintherus ungemein streng, ihm seine Entdeckungen bestritten, erinnert, daß seine Bestimmung des Pancreas irrig. 3) De victus et medendi ratione, tum alio, tum pestilentiae maxime tempore, observanda, Straßburg 1542, in 8º, auch von ihm selbst in das Französische übersetzt, Straßburg 1547, 8º 4) Avis, régime et ordonnance pour connaître la peste et les fièvres pestilentielles regnantes, comme il faut s'y conduire et même s'en garantir, quels remèdes on doit employer pour les guérir, Straßburg 1564, in 4º, ib. 1610, in 8º Guintherus hat sich vielfältig mit der Pest, die seinem Zeitalter so fürchterlich, beschäftigt, jedoch sind die die durch ihn vorgeschriebenen und angewendeten Mittel der Plage eine sehr unzuverlässige Abwehr. Er ließ, nach des Hippocrates Vorgang, Feuer anzünden, suchte die Luft durch die Ausdünstung aromatischer Kräuter zu verbessern; er verordnete Aderlässe, Abführungen, und gebrauchte als ein Hauptmittel, doch ohne zu-

reichenden Grund, daß nach Galens Methode bereitete Oximel. 5) Commentarius de balneis et aquis medicatis in tres dialogos distinctus. Argentorati. Cum privilegiis Imperatoris et Regis Galliarum. Excudebat Theodorus Rihelius. Anno 1565. XIV. und 206 S. 8º Haller, stets streng, ja ungerecht gegen Guintherus, bezeigt auch für dieses Werk die unverdienteste Geringschätzung, sie durch die Betrachtung, daß damals die Chemie noch nicht erfunden gewesen, rechtfertigend. Indessen ist des Guintherus Lehre im Allgemeinen vernünftig, und stellt er zweckmäßige Regeln auf für die Behandlung der Mineralquellen, für die Anfertigung künstlicher Wässer. Uebertreibung ist es indessen, wenn er den Mineralquellen in Ansehung der Heilkräfte einen entschiedenen Vorzug im Vergleich zu dem Pflanzenreiche entnommenen Mitteln beilegt. 6) Gynaeciorum commentarius, de gravidarum, parturientium, puerperarum et infantium cura: accedit elenchus auctorum in re medica cluentium qui gynaecia scriptis illustraverunt, Straßburg 1606, in 8º Johann Georg Schenck wurde der Herausgeber dieser Schrift, die nicht ohne Nutzen zu lesen. 7) Syntaxis graeca, nunc recens nata et edita. Paris 1527, in 8º In sothaner, seiner Jugendzeit angehörigen Arbeit bekundet Guintherus eine gründliche Kenntniß der Sprache eines Homer und Hippocrates. Darum verdienen seine Uebersetzungen der Schriften griechischer Aerzte vollkommenes Vertrauen. Galenus war der Gegenstand seiner entschiedensten Vorliebe; in der lebhaftesten Weise spricht er aus seine Bewunderung für diesen Commentator des Hippocrates, der indessen weder die bewundernswürdige Präcision seines Vorgängers, noch dessen Gabe der Beobachtung besitzt. Unter den Abhandlungen des Arztes aus Pergamus, welche der Andernacher Arzt ins Lateinische übertrug, sind die bemerkenswerthesten: a) Introductio seu medicus, et de sectis. Paris 1528, in 8º b) De facultatum naturalium substantia; quod animi mores corporis temperaturam sequuntur; de propriorum animi cujusque affectuum agnitione et remedio, ib. 1528, in 8º c) De semine libri duo, ib. 1528, in 8º d) De diebus decretoriis et morborum temporibus, ib. 1529, in 8º e) De atra bile et tumoribus praeter naturam, ib.

1529, in 8° f) De compositione medicamentorum libri septem, ib. 1530, fol. g) De anatomicis administrationibus libri novem, ib. 1531, fol. h) De theriaca, ad Pisonem, liber, ib. 1531, in 4° i) De plenitudine libellus, ib. 1531 und 1539, in 8° k) De antidotis libri duo, nunc primum latinitate donati, ib. 1533, fol. l) De Hippocratis et Platonis placitis; opus eruditum, philosophis et medicis utilissimum, novem libris (quorum primus desideratur) comprehensum, nunc primum latinitate donatum, ib. 1534, fol. m) De ratione medendi, ad Glauconem, libri duo, ib. 1536, in 8° Guintherus hat auch von den Werken einiger andern griechischen Aerzte Uebersetzungen geliefert: Polybii, de diaeta salubri libellus, Paris 1528, fol. Pauli Aeginetae opus de re medica, ib. 1532, fol., Cöln 1534, fol. Alexandri Tralliani libri medicinales duodecim, Straßburg 1549, in 8°, Basel 1556, in 8° Endlich hat er des Coelii Aureliani libros tres de acutis passionibus herausgegeben, und der erste des Oribasius Commentarios in Hippocratis aphorismos, Paris 1533, in 8°, so zwar ein untergeschobenes Werk, bekannt gemacht. Dem Andenken des gefeierten Arztes widmete Georg Calaminus (Rorich) ein Gedicht: Vita clarissimi doctissimique viri Joannis Guinterii Andernaci, medici celeberrimi, heroico carmine conscripta, Straßburg 1575, in 4°, und beinahe zwei Jahrhunderte später schrieb Ludwig Anton Prosper Hérissant Éloge historique de Jean Gonthier d'Andernach, médecin ordinaire de François I.; avec un catalogue raisonné de ses ouvrages; discours qui a remporté le prix proposé par la faculté de médecine, Paris 1765, in 12° Es wird diese Arbeit als das Muster einer Biographie gepriesen.

Gleichwie Guintherus erblickte Jacob Omphal in Andernach das Licht der Welt, 1500 den 11. Febr. „Durch seinen besondern Fleiß brachte ers so weit, daß er beyder Rechten Doctor wurde, und weil er nebst einer gründlichen Gelartheit auch eine besondere Klugheit besaß, hat ihn Herzog Wilhelm zu Gülich, Cleve u. f. zu seinem Rath gemacht, und in verschiedenen Gesandschafften an den Kaysser und König von Engeland gebraucht. Dabey er sich denn also aufführte, daß ihn Kayser Ferdinand 1559 den

15. May in den Adelstand erhoben hat; nachhero ist er Professor Juris zu Cölln, endlich des Kayserl. Cammergerichts zu Speyer Assessor worden." Er starb zu Wistorf am Rhein oberhalb Cöln, und wurde in der dasigen Kirche beerdigt. Daß er ein fruchtbarer Schriftsteller gewesen, geht aus dem folgenden Verzeichniß hervor: 1) De elocutionis imitatione et apparatu liber unus. Basel, Froben 1537, Paris 1562 und 1575 in 12º, Cöln, Johann Birckmann, 1563, und Theodor Baumann, 1580, 8º Eine vermehrte Ausgabe, der auch einige Briefe des Jacob von Omphal beigegeben, besorgte sein Sohn Bernd, Cöln, Joh. Birckmann, 1591, 8º, und Mylius, 1602, 8º Von diesen Briefen urtheilt Morhoff, de ratione scribendi epistolas, S. 15: »Jac. Omphalii paucae sunt ac familiares epistolae, puritatem etiam in stylo sectantur, sed non possunt tamen cum praecipuis comparari.« Anderer Meinung ist Hartzheim, Bibl. Colon. S. 226: »Jac. Omphalius latinissimus scriptor quem sec. XVI. vidit,« und S. 178: »superioris latinitatis seculo suo vindex.« 2) De suscipienda Christianae reipublicae propugnatione et eorum qui urbium gubernacula tenent officiis liber unus. Coloniae, apud Eucharium Cervicornum, 1538, 8º 3) De usurpatione legum et eorum studiis qui jurisprudentiae professionem sumunt, lib. VIII., ib. 1550. 4) De officio et potestate principis in rempublicam, Basel, Oporin, 1550. 5) Commentarius in M. T. Ciceronis orationes pro A. Cecinna, pro lege Manlia et in L. Pisonem, Basel, Rob. Winter und Oporin, 1553. 6) De civili politia lib. III., Cöln 1553, fol. Das Werk ist dem Kaiser Ferdinand zugeschrieben. 7) Nomologia, Paris, 4º 8) Consilium de eo: An posteriores investiturae sine ulla mentione pignoris datae, simpliciter prioribus, in quibus ea facultas reservata fuit, praejudicent ac derogent, in dem t. I. Consiliorum jurisconsultorum germanicorum, Frankfurt, Erben Egenolph, 1586, fol. Gegen Omphal ist gerichtet Oratio de sententia christianissimi regis, scripta ad Imperii Ordines Spirae conventum agentes, adversus Jac. Omphalii maledicta pro rege Francorum christianissimo defensio, Paris 1544, in 4º

Jacobs Hausfrau, Elisabeth, Peters von Bellinghausen und einer von Neuhof Tochter, war ihm den 8. Febr. 1539 von dem Cölnischen Erzbischof Hermann von Wied angetraut worden, und schenkte ihm, neben der Tochter Hermanna, fünf Söhne. Davon hat der zweite, Kaspar von Omphal auf Wistorf, geb. 17. April 1549, gest. zu Gummersbach, 20. April 1627, drei Söhne hinterlassen, in deren Nachkommen das Geschlecht noch blühet.

Der von Mering und seine wohlthätigen Absichten für Andernach sind bereits besprochen worden; über die hunderttausend Gulden hat er dem dasigen Hospital, andere 8000 den Armenanstalten in Coblenz vermacht, den Hospitaliten bestimmte Gebete für die Ruhe seiner Seele auferlegend. Er bewohnte das Haus in der Pfeffergasse.

Bis auf den heutigen Tag bekunden viele andere Burghäuser den zahlreichen Adel, der einst zu Andernach ansässig gewesen. Der Leyische Hof, wo der für das erlauchte Haus so wichtige Erbvertrag von 1567 oder 1568 geschlossen worden, am Coblenzer Thor, und für jetzt dem Hrn. Kreisphysicus Moll zuständig, ist 1620 erbaut, und zeigt ein sehr zierliches Portal im Cinqcentstyl, und ein von Cariathyden getragenes Giebelfrontispice. Gegenüber, in einer Seitenstraße, steht ein gothisches Burghaus aus dem 15. Jahrhundert. Den Hof der Schillinge von Lahnstein besitzt Hr. Schäfer, den Büresheimerhof Hr. Thünnesen. Dem Casino oder der Post gegenüber trägt ein Portal die Jahrzahl 1558 und das Wappen derer von Merl aus Coblenz. Neben dem Platze vor der Schule erhebt sich das Haus zum Pelican, von dem dasselbe zierenden Steinbilde also genannt, ein Gebäude im Style Cölnischer Patricierhäuser aus dem 16. Jahrhundert.

Wichtiger für die Gesamtheit der Einwohner ist die im J. 1500 angelegte Wasserleitung, die zunächst von dem eine Viertelstunde von der Stadt entlegenen Brunnenhäuschen herkommt. „Im Kloster St. Thomas, auf dessen Gebiet das Brunnenhäuschen lag und die Wasserleitung lief, befand sich, der Sage nach, eine Urkunde, nach welcher im neunten Jahrhunderte ein Theil

des Nickenicher Berges, der an den Laacher See stößt, zusammenstürzte. Man fand auf dem Grunde des zusammengestürzten Theiles eine Wasserströmung abwärts vom See. Um zu erfahren, wohin das Wasser ströme, warf man Heksel hinein, welches an der Stelle des sogenannten Brunnenhäuschens, das schon lange vor dem sechszehnten Jahrh. erbaut wurde, wieder zum Vorschein kam. Die Wassermenge ist so groß, daß das nicht in die Wasserleitung aufgenommene Wasser schon einen Steinwurf weit von dem Brunnenhäuschen die Hacker Mühle treibt. Der Anlage der Wasserleitung wegen gerieth die Stadt in Unannehmlichkeiten mit dem Nonnenkloster St. Thomas, welche aber ohne Prozeß wieder beigelegt wurden.“ Von dem Brunnenhäuschen lief früher die ganze Wassermasse nach einem großen auf dem Postplatze gelegenen Sarg, jetzt aber erhalten durch die Hauptröhre sieben Haupt- und zehn Nebenbrunnen ihr Wasser, mit deren Benutzung noch jetzt eine auf verschiedenen Häusern haftende Gerechtigkeit verbunden ist, vermuthlich, weil deren vormalige Eigenthümer zu dem Brunnenbau Gelder geschossen haben. Die Röhrenlegung zu den Nebenbrunnen wurde erst im J. 1576 unternommen. Die Stadt trug alle Kosten, und gab den Brunnenmeistern Magnus und Merten Hubeler aus Kempten zu Lohn einen Reichsthaler für jeden Centner bei der Leitung verbrauchten Metalls, Wohnung und Schläfung, Brand, und zum Anfang der Arbeit zwei Ohm Wein. Das ganze Werk soll einen Aufwand von 36,000 Rthlr. Cölnisch erfordert haben.

Eine für Andernach hochwichtige Angelegenheit ist auch der Birnkrautsmarkt, der jedoch keineswegs jener Bartholomäusmarkt, den Erzbischof Heinrich von Virnenburg (gest. 7. Jan. 1332) vom Kloster Laach nach Andernach verlegt haben soll. Den Birnkrautsmarkt hat Erzbischof Friedrich von Saarwerden (gest. 1414) der Stadt verliehen, für die drei Tage vor und drei Tage nach St. Michaels, des Erzengels Fest. Es ist dieser Markt, mit dem auch die Marktschiff-Gerechtigkeit verbunden gewesen, von den ältesten Zeiten her bis auf den heutigen Tag sehr berühmt, für die Umgegend in weiten Kreisen ein wahres Volksfest; tausende von Menschen wogen dann in den weiten schönen Räumen an

dem Strom auf und nieder. Birnkraut ist hier die Stapelwaare, und daher des Marktes Benennung. Das ältere Andernach hatte vier Märkte, Montag nach Quasimodogeniti, den Tag nach Peter und Paul, den Tag nach Bartholomäi und den Tag nach Michaelis, dazu sind in der neuern Zeit der Tag vor Martini, der Tag vor Nicolaus und der vierte Samstag in den Fasten gekommen. Es sind dieselben freilich nur ein unvollkommener Ersatz für den vormaligen blühenden Handel, dessen reichliche Ergebnisse in den mancherlei öffentlichen Monumenten zu Tage liegen. Die hauptsächlich durch die Holländer und ihre Licenten in dem Gang der Rheinschifffahrt veranlaßte Veränderung, die Drangsale des 17. Jahrhunderts, und das allmälige Aufblühen von Coblenz, das doch in älterer Zeit in Bezug auf Gewerbe mit Andernach in keiner Weise zu vergleichen, haben diesen Handel gar sehr beeinträchtigt. Er beschränkt sich gegenwärtig, nachdem die durch die französische Douane hierhin gezogenen Fabriken vorlängst wieder nach ihrem frühern Standort, nach dem rechten Rheinufer zurückgekehrt sind, zunächst auf Wein und Frucht. Von höchster Bedeutung ist aber fortwährend der Handel mit Tuffstein und Traß, die hier massenweise verladen werden, wofür der Kranen, dicht unterhalb der Stadt, durch die Bürger, unter Vorbehalt der Freiheiten des Kurfürsten, im J. 1554 erbaut, alle zu wünschenden Bequemlichkeiten bietet, daneben, durch seine solide und verständige Construction dem Werfte eine wahre Zierde ist.

Dem Handel keineswegs zu Vortheil war Andernach eine Zollstätte geworden. Im Nov. 1234 weiset Erzbischof Heinrich von Mülenark dem Gerhard von Sinzig 6 Mark an, die er alljährlich zu Petri Kettenfeier aus den Andernacher Zollgefällen beziehen soll, behält sich jedoch vor, diese Rente mittels der Hauptsumme von 60 Mark abzukaufen, wo dann der von Sinzig ein Gut von gleichem Werthe erwerben und der Cölnischen Kirche zu Lehen auftragen soll. Am 16. März 1276 verordnet Erzbischof Siegfried von Westerburg, daß, falls Heinrich von Ehrenberg für die ihm zugesagten 80 Mark, oder resp. 8 Mark Rente aus dem Ertrage des Waldes von Namedy nicht volle Befriedigung erhalten könne, er aus dem Zolle zu Andernach entschädigt werden

solle. Am 6. Febr. 1301 bestätigte K. Albrecht die Privilegien der Cölner, und namentlich der dasigen Bürger Befreiung von dem Zolle zu Andernach, und am 7. Mai 1301 forderte er die Städte Cöln, Mainz, Trier, Worms, Speier, Straßburg, Basel und Constanz auf, sich in einem Landfrieden zu vereinigen, welcher thätlich die Erhebung der willkürlich eingeführten Zollerhöhungen, namentlich auch in Andernach, verhindere. In dem Friedensvertrage endlich vom 24. Oct. 1302, welchen einzugehen, Erzbischof Wichbold durch den unerwünschten Gang des Zollkrieges veranlaßt worden, bestimmt der König, daß von ihm zu ernennende Schiedsrichter ermitteln sollen, was eines Erzbischofs von Cöln Gerechtigkeit, „und waz si ervarent daz altes Rechtes der Erzbischof von Kolne an dem Zolle und an dem Geleite zu Andernach habe, daz sol er anhaltend sin, daz ander soll absin.“ Daß der Schiedsrichter Erkenntniß den fraglichen Zoll ganz und gar abgeschafft habe, ist nicht ausgemacht, wenn auch Papst Clemens V. den Nachfolger Wichbolds, den Erzbischof Heinrich von Virnenburg am 25. Dec. 1306 ermächtigt, die in dem Schrecken vor K. Albrechts Waffen aufgegebenen Zölle zu Bonn und Andernach neuerdings zu erheben. Am 1. Sept. 1310 bestätigt K. Heinrich VII. dem nämlichen Erzbischof die Zölle zu Andernach, Bonn und Neuß, den Verzicht Wichbolds als erzwungen vernichtend.

Erzbischof Walram gab am 31. Mai 1341 für den hiesigen Zoll eine neue Ordnung, veranlaßt hierzu durch der Einwohner Klagen über mancherlei Bedrückungen, und am 2. Febr. 1347, der Stadt Andernach Zollfreiheit, Rechte und gute Gewohnheiten bestätigend, will er ihr „um Dienste die sie uns gethan hat oder noch thun mag, eine sonderliche Gnade thun, also, so was ihr Gewächs ist, das soll zu Andernach zollfrei gehen, so was sie auch bringen in Schiffen den Rhein auf und nieder.“ Damit scheint man aber in Andernach sich nicht begnügt zu haben. Walrams Nachfolger, Wilhelm von Gennep hatte mit den dasigen Bürgern viel zu streiten, wie denn die erbetenen Schiedsrichter, der Rath von Cöln, Bonn, Coblenz und Oberwesel u. a. bestimmen, 22. Dec. 1365: „Fort scheiden und setzen wir sie vur

ein Recht auf unsern Eid in der Zwist und Zweiung, als unser Herr von Cöln zu unsern Freunden von Andernach hat, als von seines Zollhauses wegen zu Andernach, daß unsere Freund von Andernach unserm Herrn von Cöln zu Stund wiedergeben sollen sein Zollhaus, und das aufmachen, wenn etwas daran zugemauert wäre, in all der Formen und Recht, als es seine Vorfahren, Erzbischöfe zu Cöln, an ihn gebracht haben; und hätten unsere Freunde von Andernach etwas daran gebrochen, das sollen sie ihm zwischen hier und Ostern wieder machen, wär es aber Holzwerk, das da zerbrochen wäre, das sollen sie binnen den nächsten vier Wochen nach Datum dieses Briefs wieder machen."

Daß die Andernacher dieser Bestimmung nach ihrem ganzen Umfang Folge geleistet haben sollten, möchte ich bezweifeln, und wird die von Erzbischof Engelbert III. vorgenommene Verlegung des Zolles nach Linz wohl eine Folge ihres Ungehorsams gewesen sein. Erzbischof Wilhelm hatte bereits am 8. Juni 1355 von Kaiser Karl IV., neben der Bestätigung der erzstiftischen Zölle zu Andernach, Bonn, Neuß und Rheinberg, die Vergünstigung erhalten, sie zu jeder Zeit an die ihm oder seinen Nachfolgern beliebigen Orte zwischen Andernach und Rees verlegen zu können. Gegen die Verlegung, wie unbequem und nachtheilig sie auch in mancher Beziehung den Andernachern erscheinen mochte, konnten demnach keine Einwendungen erhoben werden. Wohl aber dauerte der Unwillen zwischen Erzbischof und Stadt fort. Gatherus von Hohenstein, Wäpeling, gegen Erzbischof Engelbert III. von wegen der ihm auf den Zoll zu Linz angewiesenen Lehenrente von 8 Mark sich reversirend, verspricht zugleich, dem Lehensherren gegen mehre namentlich aufgeführte Feinde, nec non per totam guerram, quam ecclesiam Coloniensem fortassis habere contigerit contra oppidanos Andernacenses, zu dienen, auch des Erzbischofs Diener und Freunde in seine Burg Greifenstein aufzunehmen, 25. Juni 1366. Am 6. Jul. 1376 bestätigt K. Wenzel dem Erzbischof Friedrich III. von Cöln die Zölle zu Andernach, Bonn, Neuß und Rheinberg, »eo salvo et excepto, quod theoloneum Andernacense ad oppidum Lynsense, et theoloneum Nussense ad castrum Fridestrom, per dictum archiepiscopum noviter constructum et erectum,

vigore concessionis, auctoritatis et indulgencie imperialis et regie iuste et legitime sunt translata.«

Sehr ungeduldig scheinen die Andernacher den Verlust des Zolles getragen zu haben. Der von dem Domcapitel aufgestellte Administrator, Hermann von Hessen, fand, für seine Sache sie zu gewinnen, kein sichereres Mittel, als daß er ihnen, Donnerstag nach Kreuzerhöhung 1473, die Versicherung gab, er werde, nach Eroberung der Stadt Linz, den Zoll von dannen nach Andernach legen und allda bleiben lassen, eine Zusage, welche Kaiser Friedrich in der oben mitgetheilten Urkunde erfüllte. Ob der Kaiser des Willens, den ganzen Zoll, oder nur den hinzugefügten Turnos der Gemeinde zuzuwenden, läßt sich aus dem Inhalt des Briefs nicht genau ermitteln. Das Erzstift konnte aber von Rechtswegen unter dem Ungehorsam der Linzer nicht leiden, und so blieb ihm der Zoll, und selbst wegen des Turnos erlitten die Andernacher Anfechtung. Kurfürst Johann von Trier und Pfalzgraf Philipp wollten sie nöthigen, dem Turnos zu verzichten, damit der ganze Rhein frei werde, bis auf die Trierischen und Pfälzischen Zölle, wie sich das von selbst versteht. Die Stadt wußte sich jedoch für diese Angelegenheit den Beistand ihres Landesherren, des Kurfürsten Hermann zu gewinnen, indem sie durch Vertrag vom 20. Mai 1496 den halben Turnos ihm überließ, wogegen der Kurfürst versprach, sie bei ihrem Recht zu schützen, aus der dem Erzstift überlassenen Hälfte des Turnos jährlich 50 rheinische oberländische Gulden auf die Dotation des Julianenaltars zu verwenden, und den Turnos fortan durch des Erzstiftes Zollbeamte erheben zu lassen. Einen noch bedeutendern Vortheil hat Hermann von Hessen, hierin bekundend, wie sehr er seinem Gegner, „dem gutherzigen aber unrecht berathenen Ruprecht" überlegen, seinem Erzstift zu verschaffen gewußt. Der Zoll wurde nach Andernach verlegt, und blieb daselbst bis in die Zeiten der preussischen Herrschaft, er wurde aber zugleich fortan, und bis 1794, als sei jene Translation nicht vorgefallen, in Linz erhoben. Den Turnos, den achten Theil der Zollgefälle hat noch Kaiser Joseph II. der Stadt bestätigt, und war der Zöllner gehalten, vor dem Rath eidlich sich zu verpflichten, daß

er der Stadt den Turnos, sowie den ihr gebürenden Wartspfennig abliefern werde. Als Zöllner zu Andernach wird 1759 und 1761 der Geheimrath Bernhard Alexander Trogler, als sein Verwalter Jacob Ruppeney, und 1761 Nicolaus Stengel, als Zollschreiber noch 1794 Erben Werthers genannt. Der Werthers Amt versah 1759—1777 Johann Schäfer, 1785—1794 Ferdinand von Düsseldorf. Von 1787 bis 1794 erscheint als Zöllner Johann Andreas Anton Sauer, Titularhofrath, als welchen in der Ausübung seines Amtes die Ueberschwemmung des linken Rheinufers durch die Heere der Republik unterbrach. Der Zöllner wußte aber, als ein weltkluger Mann in die Zeiten sich zu schicken, nahm mehre der bedeutendsten Generale, von denen es nicht selten zu Andernach wimmelte, in sein Haus auf, und empfahl sich ihnen durch Urbanität und ein damals noch höchst seltenes Talent für Gastronomie. Championnets oder Klebers, vornehmlich aber Lefebvres Verwendung verschaffte ihm eine Stelle in der Centralverwaltung des neugeschaffenen Rhein- und Moseldepartements. Nach Champeins Abgang trat er an ihre Spitze, er wurde Législateur, Sénateur, Comte de l'Empire, blieb aber immer, in den Augen seiner schlichten Hausfrau, geborne Ruppeney, was er in Andernach gewesen. Nie hat sie in aller Pracht eines durch sie angerichteten Dîners den Mann anders begrüßt, als mit dem heimathlichen Rufe: „Zöllner!" Ihre beiden Söhne wurden vollständige Franzosen, der eine, Auditeur au conseil d'état, mit der Tochter eines M. Mésange verheurathet, und zu Paris, in Gefolge seiner Streithändel mit dem Schwiegervater zu einer gewissen Celebrität gelangt, brachte aus dem Hauptquartier in Dresden kommend, die erste Nachricht von Vandammes Unglück bei Kulm nach Coblenz. Sauer der Vater hingegen war einer der ersten, im Senat Partei zu machen gegen das sinkende Kaiserthum. Die Restauration hat ihm aber keine Rechnung seiner Bemühungen getragen, und er starb, vergessen und verkommen zu Paris, 1816 oder 1817.

Indem Andernach im Erzstift die erste Directorialstadt, hatte der Bürgermeister verschiedene Auszeichnungen hergebracht. Auf dem Landtag erschien er stets begleitet von einem bewaffneten

Stadtdiener, der ihm auch in der Stadt zur Thorschließung, in der Runde und selbst in die Rathssitzung folgte. Auf Privatreisen hatte der Bürgermeister ebenfalls einen Stadtdiener zur Begleitung, den er beköstigte, die Stadt besoldete. Andernach führt im Wappen zwei rothe kreuzweise gelegte Schlüssel, über denen ein schwarzes Kreuz steht, im silbernen Felde, und besitzt eine prachtvolle Markung, nämlich

Ackerland	5797	Morgen	69	Ruthen	80	Schuhe.
Wildland	12	"	21	"	20	"
Wiesen	142	"	152	"	81	"
Viehweiden . . .	53	"	178	"	29	"
Gärten	105	"	22	"	10	"
Gemüsefelder . .	113	"	87	"	40	"
Weingärten . . .	13	"	176	"	50	"
Lustgärten . . .	1	"	177	"	30	"
Holzungen . . .	2610	"	25	"	30	"
Weidenpflanzungen	62	"	71	"	60	"
Wasserleitung . .	7	"	12	"	—	"
Gebäudefläche . .	41	"	99	"	70	"
	8962	Morgen	14	Ruthen	—	Schuhe.
Hierzu, für 1857, an steuerfreien Gründen:						
Gärten	2	"	56	"	90	"
Oedland	7	"	173	"	80	"
Gebäudefläche . .	1	"	88	"	70	"
	15	Morgen	139	Ruthen	40	Schuhe.
Ertraglose Gründe, Wege, Bäche 2c.	843	"	69	"	90	"
Summa der ganzen Gemeinde	9821	Morgen	43	Ruthen	30	Schuhe.

Die 13 Morgen Wingert sind ein trauriger Rest der ausgedehnten Rebenpflanzungen, die noch in der Väter Zeiten einen großen Theil der schönen Markung bedeckten, und ein unglaubliches Quantum Wein, von der mittelmäßigsten Qualität freilich, producirten. Es ist den Weinbergen ihr Recht geschehen,

und damit der fatale Spruch, „Bopparder Mäderchen, Coblenzer Schoppen und Andernacher Wein verschimpen den ganzen Rhein," außer Cours gesetzt. Denn die Bopparder Mäderchen sind vorlängst gegen die handgreiflichste Verleumdung gerechtfertigt worden, die Coblenzer Schoppen in der Sündflut der Miseräbelchen untergegangen.

Das Cölnische Amt Andernach, deß letzter Amtmann Franz Karl von Bourscheid zu Burgbrohl, enthielt nach einer Angabe vom J. 1797 in 577 Häusern eine Bevölkerung von 3334 Köpfen, nämlich Andernach die Stadt samt 5 Höfen, 381 Häuser 2127 Einwohner, Fornich 6 Häuser 29 Einwohner, Namedy 66 H. 289 E., Miesenheim 95 H. 508 E., Kell 79 H. 354 E., Tönnisstein 27 Einwohner. Buchholz und Niederweiler, Olbrück, Waldorf, Wehr und Saftig wurden in Bonn als dem Amt untergeordnete Herrlichkeiten betrachtet, doch blieb der Anspruch stets ohne Folge. Im J. 1812 hatte Andernach, die Stadt, 2524, im J. 1817 nur 2379 Einwohner, die jüngste Zählung ergab deren 3859.

Die Herleitung des Namens Andernach von der Lage unweit der Nette, ante Necam, ist beinahe eben so kindisch, als die Sage, daß nach Trier Andernach die älteste Stadt Deutschlands sei, und von dieser Beziehung die Benennung die Andre darnach, sich herleite. Sie ist vielmehr ungezweifelt gallischen Ursprungs, und findet das Wurzelwort sich wieder in Andenacum, dem heutigen Andiac bei Bordeaux, wo die Merovinger einen Königshof besaßen, in Andana, Andelaum, Andeliacum, Andenesium, Andes, Andesagina, Anderna, Andethanna, Andomatunum, Andouerpum und so vielen andern Ortsnamen des alten Galliens. Andenacum am Rhein, die Ansiedlung in der Einsamkeit am Wasser, war längst vorhanden, als die Römer durch Ueberwältigung der Trevirer ihre Rheingrenze vervollständigten. Es wurde das Standquartier des Praefectus Militum Acinsensium, die aus Nieder-Pannonien, der Heimath der heutigen Grenzer, herangezogen; der Praefectus war hinwiederum von dem Dux militiae in Mainz abhängig, und Andernach der nördlichste Punkt der von der Armee des Oberrheins besetzten Linie. Häufig wurde diese Linie in den Zeiten des sinkenden

Reichs angefochten und durchbrochen, wie denn, von einem einzigen Ereignisse dieser Art zu sprechen, Ammian. Marcellinus, lib. 18 schreibt: »Cum Alemanni ripa Galliarum occupata, plurima Romani soli loca pervasissent, Julianus hoc oppidum (Antunacum) hostibus ereptum et munitionibus instruxit, et moenibus reparatis ornavit.« Den öftern Besuchen dieser Art, den Verwüstungen des Mittelalters wird es zuzuschreiben sein, daß Andernach durchaus keine Ueberbleibsel aus der Römerzeit aufzuweisen hat. Doch wurden im J. 1807 über einer Senkung der Landstraße, unterhalb des Kranens, am Fuße der steilen Höhe, 16 Särge, theils aus Tuff-, theils aus Weiberstein, einige die Jahrzahl 311 tragend, ausgegraben; das Merkwürdigste davon kam nach Coblenz an die Präfectur. Gemauerte Särge wurden auf der nämlichen Stelle im gegenwärtigen Jahr, 1857, ausgegraben, und bei dieser Gelegenheit Münzen gefunden, die zwar die Jahrzahl 1749 tragen. Aehnliche Denkmale wurden auch auf dem nahen Kirchberg zu Tage gefördert, und „mehrere kleine Särge", berichtet Minola im J. 1816, „entdeckt man noch täglich auf dem Wege nach der ehemaligen Abtey Laach und nach Tünnistein." In seinem Hodoporicon, in seiner Moselreise, die zu Metz angetreten, bis Andernach reicht, singt Venantius Fortunatus, der Bischof von Poitiers, um das J. 562:

Ne tamen ulla mihi dulcedo deesset eunti *),
Pascebar musis, aure bibente melos.
Vocibus excussis pulsabant organa montes,
Reddebantque suos pendula saxa tropos.
Laxabat placidos mox aerea tela susurros,
Respondit cannis rursus ab alpe frutex.
Nunc tremulo fremitu, modo plano musica cantu,
Talis rupe sonat, qualis ab aere meat.
Carmina divisas jungunt dulcedine ripas,
Collibus et fluviis vox erat una tropis.
Quo recreet populum hoc exquirit gratia regum,
Invenit et semper, quo sua cura jubet.

*) Aus dieser Stelle schließt Hontheim, daß Venantius Fortunatus von Trier aus im Gefolge des Königs Sigebert, oder wenigstens auf dessen Kosten reisete. Die Tuben und Hörner, von welchen die Berge wiederhallen, scheinen in der That dem bescheidenen Einkommen eines Bischofs jener Zeit nicht angemessen.

Antonnacensis castelli promptus ad arces,
Inde prope accedens, sarcina pergo ratis.
Sint licet hic spatiis vineta in collibus amplis
Altera pars plani fertilis extat agri.
Plus tamen illa loci speciosi copia pollet,
Alter, quod populis fructus habetur aquis.
Denique dum praesunt reges in sedibus aulae,
Ac mensae officio prandia festa colunt,
Retibus inspicitur, quo salmo fasce levatur,
Et numerat pisces, cum sit in arce sedens.
Rex favet, immensa resilit dum piscis ab unda,
Atque animos reficit, quod sua praeda venit.
Illuc fausta videns, huc laeta palatia reddens,
Pascens ante oculos, post fovet ipse cibis.
Praesentatur item mensae Rheni advena civis,
Turbaque quo residens, gratificatur edens,
Ista diu Dominus dominis spectacula praestet,
Et populis dulces detis habere dies.
Vultibus ex placidis tribuatis gaudia cunctis,
Vester et ex vestris laetificetur apex.

Andernach, Sinzig, Coblenz und andere, dem königlichen Fiscus zuständige Ortschaften verlangte nachträglich der Normannen König Gottfried, nachdem er sich durch seines Schwagers Hugo Unterhandlungen zu einer abermaligen Schilderhebung gegen Karls des Dicken Reich bestimmen lassen. Hugo war der Sohn Lothars II., des Königs von Lothringen, und der Waldrada, Schwester des Cölnischen Erzbischofs Günther, welche sich beizulegen der König seine Gemahlin Thietberga verstoßen hatte. „Dem einzuleiten, beschuldigte er seine Gemahlin einer Blutschande mit ihrem eigenen Bruder Hucberto, die sie noch vor der Ehe begangen haben sollte. Sie läugnete zwar die Missethat sehr, solle auch ihre Unschuld, wie einige schreiben, durch die Probe des heißen Wassers dargethan haben, und ward vom König wieder zur Gemahlin angenommen. Weil aber dieser sie nicht leiden konnte, ward sie durch allerlei Vorstellungen geschreckt, daß sie sich selbst des von ihrem Gemahl ihr von neuem Schuld gegebenen Lasters anklagte, worauf An. 860 sowohl der Erzbischof zu Cöln als der zu Trier deswegen die unter ihnen stehende Bischöfe zu Aachen versammleten, und selbige dahin beredeten, daß sie die Ehe des Königs Lotharii trenneten, und Theutbergam zur öffentlichen Kirchenbuße verdammeten. Allein

Theutberga entflohe heimlich nach Frankreich, und erhielt von Carolo Calvo Schutz.

„Der Papst Nicolaus I. mißbilligte auch des Aachischen Synodi Unternehmen, und beschickte deshalben sowohl gedachte Erzbischöfe, als auch den König, welcher sich der Kirche zu unterwerfen versprach, nichts desto weniger aber gleich darauf im April 862 zu Aachen einen Synodum halten ließ, der ihm erlaubte, sich wiederum zu verheurathen, worauf er auch würcklich ohne Erwartung der Päbstlichen confirmation des Synodi, die Ehe mit Waldrada vollzog, und ihr den Titul einer Königin gab, von neuem vorgebend, daß er schon bei Lebzeiten seines Vaters mit ihr getrauet worden, und folglich die andere Ehe mit Theutberga offenbar null gewesen. Hierauf schickte der Pabst An. 963 seine Legaten nach Frankreich, welche auf einem neuen Concilio zu Metz die ganze Sache nochmals umständlich durchsuchen, die verstoßene Königin nebst einigen Bischöfen aus den Landen Caroli Calvi mit darzu ziehen, und alle acta dem Päbstlichen Stuhl überbringen sollten. Allein Lotharius bestach die Legaten, daß sie weder Theutbergam noch die Bischöfe aus Caroli Calvi Reich zuließen, sondern nur die vorigen Concilia zu Aachen revidirten, und die geschehene Ehetrennung aufs neue billigten, die acta aber gar nicht mit nach Rom brachten.

„Dieses bewog den Pabst einen Synodum im Lateran zu halten, auf welchem die decreta des Concilii zu Metz verworfen, die zwei Erzbischöfe zu Trier und Cöln, so demselben beigewohnt, abgesetzt, und die Legati beschuldigt worden, daß sie die Unschuld der verstoßenen Königin unterdrücken helfen. Lotharius brachte hierauf seinen Bruder Ludovicum II., Kaiser und König in Italien, auf seine Seite, welcher hierauf nach Rom ging, um den Pabst mit Gewalt zu zwingen, in die Ehetrennung zu consentiren. Der Pabst wurde auch würcklich in der Kirche St. Petri eingeschlossen, und muste zwei Tage ohne essen und trinken darin zubringen. Zu seinem Glücke aber starb eben damals (863) Lotharii und Ludovici II. Bruder Carolus, König in Provence, welches eine Uneinigkeit zwischen den zwei Brüdern verursachte, worauf Ludovicus II. sich aus Italien nach Provence

zurückzog. Doch weil Lotharius Ludovici benöthigt war, brachte ers zum gütlichen Vergleich, und die Erbschaft Caroli wurde ruhig getheilet. Der Pabst bekam aber indessen Luft, und schrieb an alle Bischöfe in Frankreich und Lothringen, brachte sie auch dahin, daß sich dieselbe insgesamt bis auf den Erzbischof zu Cöln, der sich ihm gar sehr widersetzte, seinem Ausspruch unterwarfen. Der König aber muste, um des Pabsts Widerwillen und einen Krieg mit Carolo Calvo zu vermeiden, seine vorige Gemahlin wieder zu sich nehmen." Zu Gondrecourt, im Juni 865, verlangte von ihm der päpstliche Legat Arsenius, daß er die Waldrada von sich thue, die Thietberga als seine Gemahlin wieder zu sich nehme, ansonsten er excommunicirt werden solle. Die Drohung wirkte, und hat zu Doucey, bei Vitry, der Legat am 3. Aug. die Thietberga dem König wieder zugeführt, nachdem er diesem den Eid abgenommen, daß er sie als seine Gemahlin halten wolle. Wiederum zu Gondrecourt, am Tage Mariä Himmelfahrt, las Arsenius vor Lothar und Thietberga, beide in königlichem Schmuck, das Hochamt.

Ernstlich schien Lothar des Willens sich zu bessern. Am 17. Januar 866 verlieh er „seiner geliebten Theotberga" 22 Villen, und später auch noch die Güter, welche ihrem Bruder, dem Abt Hubert, wegen seiner Treulosigkeit entzogen worden. Noch in demselben Jahr aber suchte er, während eines Aufenthaltes zu Trier, die Thietberga zu bestimmen, daß sie vor den Bischöfen des Reichs sich fälschlich anklage und hierauf den Schleier nehme. Solches ist ihm zwar damals nicht gelungen, er wußte aber die Beklagenswerthe auf alle Weise zu peinigen, „daß sie endlich des Lebens müde war, ihre Ehe mit Lothario selbst vor nichtig erklärte, und sich in ein Kloster retirirte. Der Pabst aber hielt fest darauf, Lotharius sollte sie wieder zu sich nehmen; er starb aber im December 867, ohne solches zu erlangen.

„Hierauf that Lotharius eine Reise nach Rom, um sich Adriani II., des neuen Pabsts, Gunst zu wege zu bringen, als durch dessen Vermittelung er die Trennung seiner Ehe zu bewerkstelligen hoffte. Der Pabst nahm ihn mit Bezeugung sonderbarer Liebe und Freundschaft an, und entließ ihn des Bannes,

nachdem der König ihn versichert, daß er seines Vorfahren Verordnung in allem genau nachgekommen wäre, und damit der Pabst eine völlige Versicherung davon haben möchte, ließ er, als der König nebst seinem Gefolge das heilige Nachtmahl empfing, sie alle miteinander bekräftigen, daß es wahr sey, daß Lotharius seit dem ersten von Pabst Nicolao erhaltenen Befehl, mit Waldrada keine fleischliche Gemeinschaft gehabt hätte; welches doch, daß es falsch wäre, damalen jedermann gewiß wußte, und dahero schwer zu begreifen, warum der Pabst den erschröcklichen Meineid so vieler Personen also habe veranlassen mögen. Hierauf ward ein Concilium auf das folgende Jahr, zu weiterer Untersuchung der Sache ausgeschrieben. Allein ehe es dazu kam, wurde Lotharius auf der Rückreise zu Lucca von einem Fieber ergriffen, welches auch den größten Theil seiner Leute wegraffte. Er konnte kaum bis Piacenza gebracht werden, und starb daselbst den andern Tag seiner Ankunft, den 8. Aug. 869, welches die Geschichtschreiber selbiger Zeiten nicht ermangeln, für eine schnelle Strafe von GOtt, wegen dem begangenen Meineid, und entheiligten Communion auszulegen."

Außer der an den Seekönig Gottfried verheuratheten Tochter Gisela, hatte Lothar von der Waldrada noch zwei andere Kinder, die in erster Ehe an den Grafen Theobald von Arles, in zweiter Ehe an Adalbert den Markgrafen von Ivrea verheurathete Bertha, gest. 10. März 925, und den Sohn Hugo. Dieser hat freilich nicht lange genug gelebt, um seiner Schwester Söhne als König von Italien und Provence, als Markgrafen von Tuscien zu sehen, aber doch mußte er schmerzlich empfinden, daß seines Vaters Oheime, die Könige der Ost- und Westfranken, ohne weiteres in das Königreich Lothringen sich theilten (S. 1), um so mehr, da Lothar II., ihm das Herzogthum Elsaß verleihend, ihn gewissermaßen der Nachfolge in dem Königreich versichert hatte. Wie sehr er auch beschäftigt durch seine Leidenschaft für die wunderschöne Friderach, welche zu ehelichen, er ihren ersten Gemahl Bernar ermorden ließ, vergaß er doch niemals seiner Ansprüche zu dem ihm geraubten Thron. Ihn wieder zu gewinnen, ließ er durch seine Boten den mit einem Theile von Friesland abgefundenen Seekönig

bearbeiten, ihm die Hälfte von Lothringen anbieten, wenn er durch Waffengewalt die andere Hälfte dem Schwager gewinnen wolle.

Der lockenden Verheißung erlag der Normann; eine Gesandtschaft fertigte er an Karl den Dicken ab, für ihn die Abtretung der drei obengenannten Castelle zu verlangen, wobei er als Hauptgrund geltend machen ließ, daß die durch des Kaisers Gnade ihm zugewiesenen Gebiete, an sich eine Wildniß von geringem Umfang, ganz und gar der Rebenpflanzungen ermangelten. Mit dieser Forderung beabsichtigte er zweierlei: wurde sie bewilligt, so fand er in Coblenz, Andernach, Sinzig einen trefflichen Stützpunkt für einen Angriff auf Lothringen, wurde sie verweigert, so konnte er daraus einen anständigen Grund für das Wiederaufnehmen der Feindseligkeiten herleiten. Ein nein hervorzubringen, fand für jetzt der Kaiser jedoch den Muth, als ein verheerender Strom ergossen sich über Lothringen Hugos Scharen, Gottfrieds Normänner 883. Ihren vereinigten Anstrengungen zu widerstehen, vermochte nicht der Beherrscher von Deutschland, Frankreich und Italien: zu List und Betrug mußte er seine Zuflucht nehmen, und Gottfried, von Nachstellungen umgeben, eingeschlossen in der Betuwe, fand, zusamt allen seinen Normännern, den Tod im Gefechte, während Hugo, von einem Vetter Gnade hoffend, sich durch des Herzogs Heinrich von Thüringen süße Worte nach Gondreville bei Toul zu einer Unterredung verlocken ließ. Er wurde ergriffen, auf des Kaisers Befehl geblendet 885, einstweilen in der Abtei St. Gallen eingesperrt, und von dannen nach Prüm gebracht. „Dort habe ich ihn selbst," erzählt Regino, „geschoren und als Mönch eingekleidet zu K. Zuentebolds Zeiten. Er ist aber nach wenigen Jahren gestorben."

Kaiser Ottos III. Urkunde für das Kloster Vilich ist gegeben zu Andernach, 18. Jan. 987, und am 28. Jul. 998 schenkt der nämliche dem Liebfrauenstift zu Aachen einen Hof in Andernach. Nicht völlig hundert Jahre später wird Andernach unter den Besitzungen der h. Hemma aufgezählt. Wiewohl ich die Thatsache nicht eben verbürgen will, bemächtige ich mich doch des Namens, in der Hoffnung, einer oder der andern schönen Emma durch die Bestimmung des Namenstags, d. i. des Tages, an welchem die h. Hemma dem

Himmel geboren worden, gefällig mich zu machen, zugleich aber auch in dem Lebenslauf dieser Heiligen, oder vielmehr ihres Ehegemals eine merkwürdige psychologische Erscheinung aufzustellen.

„Die heilige Hemma war eine geborne Herzogin in Kärnthen, und Grafens Wilhelm zu Zeltschach und Friesach eheliche Gemahlin, welche wegen ihrer leuchtenden Andacht und Gottergebenheit der Zahl der Heiligen eingestirnet worden, zumal sie viel Ruhmwürdiges, zur Ehre GOttes gestiftet. Worunter das herrliche Kloster und Stift zu Gurk in Kärnthen ein fürnehmes Denkmal ihrer GOtt gewidmeten Mildigkeit ist, zu dessen Aufrichtung sie aus folgender Ursach sich entschlossen.“ Nach Megiserus wäre Hemma des Herzogs Marquard von Kärnthen Tochter, nach Lazius eine Gräfin von Beilstein gewesen. Marquard war der Abstammung nach ein Salier, das Geschlecht der Grafen von Beilstein vornehmlich in der Wetterau begütert: Gräfin von Mürzthal oder von Beilstein ist es demnach nicht geradezu eine Unmöglichkeit, daß Emma, trotz der weiten Entfernung, Andernach besessen haben sollte.

„Es hatte das Land Kärnthen damals noch, nemlich ums Jahr Christi 1073, einen viel geraumern und weitläuftigern Begriff als jetzo, und enthielt in sich viel ansehnliche Grafschaften, nebenst andern Herrschaften, darunter die Grafschaft Zeltschach und Friesach nicht die geringste war, und zu der Zeit dem vortrefflichen Grafen Wilhelm eigenthümlich gehörte. Dieser Graf stund in solchem Ansehn und Reputation, daß ihm die Prinzessin Hemma, Herzog Marckardens zu Kärnthen Fräulein Tochter, ehelich zu Theil wurde.

„Dieses glücklich vermählte Ehepaar machte ihm selbsten den Ehestand zum lieblichen Lustgarten, durch treulich gewechselte Liebe und Eintracht, lebte miteinander gar friedlich und gottselig, vermählte sich überdas mit Gottesfurcht und Gerechtigkeit. Darum segnete auch GOTT solchen ihren Ehegarten, und ließ darin ein paar schöner Blumen ihrer Leiber aufgehen, nemlich zween liebreiche und holdselige junge Herrlein, von deren zierlich- und aufwachsenden Jugend und Wachsthum in der Furcht Gottes die Eltern große Freude empfanden, auch das Vaterland treffliche

Hoffnung empfing, künftig einmal, wenn der Vater mit Tode abgehen würde, unter ihrer Regierung in gewünschtem Wohlstande zu leben.

„Aber in diesem ihrem ehelichen Lustgarten stieg endlich ein gar rauher schmerzhafter Dornstrauch auf, der ihnen ihre Augenlust an gedachten ihren zween jungen Herren in Wermut und bittren Thränen verwandelte, wodurch GOtt ihre Geduld und Standhaftigkeit auf eine scharfe Probe setzte. Diese junge Herren gingen einsmals, aus ihrer lieben Eltern Befehl, zu den Erzknappen hin zu Friesach in den Berg, und sahen zu, wie sie mit dem Goldbergwerk umgingen. Da sie dann verspürten, daß bei selbigen Leuten wenig Gottesfurcht wohnte, und sonderlich das Laster der Hurerei in vollem Schwang ginge. Diese beide junge Grafen, Wilhelm und Hartwich, waren viel zu fleißig und sorgfältig zu aller Zucht und Ehrbarkeit auferzogen, als daß sie, des edlen Geruchs der Tugend gewohnte, den Gestank solches Lasterkoths selbiger geilen Böcke hätten mit Geduld erleiden können. Insonderheit ereiferten sie sich heftig über das Bubenstück des Knappens Johann Grünwalds, als sie erfuhren, daß derselbige eines fürnehmen Bürgers Weib daselbst mit Gewalt geschändet. Gestaltsam sie alsofort, ohne Verlängerung der Justiz, den Schandbuben öffentlich am Leben strafen ließen.

„Wie die Gerechten an der Gerechtigkeit Freude haben, also erzörnen sich die Ungerechten über die Rache der Ungerechtigkeit. Das erfolgte damals auch. Denn nachdem die andre Bergknappen verstanden, wie es dem Verbrecher ergangen (maßen denn die Strafe eben darum öffentlich vollzogen war, daß sie erschallen, und von dergleichen Lasterthaten sie abhalten sollte), verbunden sich ihrer zehen, so dem Thäter nahe verwandt, heimlich miteinander, keine Ruhe zu haben, bevor sie solche ihrem Blutsfreunde widerfahrne Schmach gerochen, und ihre aufgerührte Galle über die junge zarte Herren ausgeschüttet hätten.

„Der Mordgeist ist allezeit wachsam und bemüht, seine Creaturen zur Bosheit aufzuwecken, sobald er nur Gelegenheit erblickt, oder vielmehr, ihnen die Augen auf solche Rach-Bequemlichkeit offen zu halten. Also fand auch das versperrte Rachfeuer

dieser tückischen Bösewichter bald gnug Luft und Raum aufzufahren, und die junge Grafen zu ergreifen. Denn es begab sich, daß diese auf eine Zeit das Bergwerk zu Zeltschach (heute Zeitschach bei St. Lambrecht im Judenburger Kreise der Steiermark) besuchten, und mit sonderbarer Verwunderung die Goldgruben beschauten. Wie dann an solchen Standspersonen dergleichen Curiosität zu rühmen, daß sie, als gleichsam das Gold oder güldne Haupt menschliches Standes, die Gänge der Goldadern und natürliche Erzeugung dieses edlen Metalls, welches den Königen die Häupter, und Fürst- und Gräflichen Personen den Hut, oder Hals, oder Talar zieren soll, selbst in Augenschein nehmen, um desto reifer künftig auch zu erwägen, daß man das Gold, welches mit so blutsaurer Mühe und Schweiß der Erden aus ihrem tief- und harten Schoß hervorgerissen wird, nicht liederlich, noch wollüstig oder überprächtig zu verthun, sondern rühm- und erbaulich anzulegen habe. Indem sie nun damals nichts weniger als einige Untreu besorgten, und die zehen Meuchelbuben ihre Sicherheit vermerkten, rottirten sie sich geschwind zusammen, und schlugen beide junge Herren auf einmal todt.

„Dieses Mordstück kunnte der Berg unmüglich bedecken noch geheim halten, es ward gar bald lautbar. Ein Bergknapp, welcher nahe bei selbiger Gruben, die nun zur Mördergruben geworden, seiner Arbeit abgewartet, und solcher grausamen Mordthat mit großem Herzenleid zugeschaut, lief schnell hin zu dem alten Grafen, ihrem Vater, und brachte ihm die leidige Post. Graf Wilhelm ließ unverzüglich die Verordnung ergehen, daß die mörderischen Bösewichter allesämtlich schleunig in Verhaft gezogen, und unlang hernach aufs Strengste hingerichtet wurden. Die ermordete junge Herrlein wurden mit vielen Thränen der schmerzlichst traurenden Eltern und aller Einwohner miteinander in einen schönen ausgehauenen Sarg gelegt, eine lange Zeit höchlich beklagt und gar tief betraurt, wie dann solches Herzenleid anderst nicht als tief zu Herzen gehen kann. Der hochwürdige Fürst und Herr, Abt Hermann zu St. Lamprecht, der Gräfin Hemma leiblicher Bruder, hielt den beiden Erschlagenen

zu letzten Ehren eine wolgesetzte und tröstliche Lob- und Klagrede, welche Männiglichen wol gefiel.

„Kurz hernach machten sich die Leidtragende Eltern auf, zum Herzog Marquard, der Frauen Hemma Herrn Vatern, erzählten demselben ihr Leid mit fließenden Thränen: wie schändlich nemlich die zween junge Erbsprossen ihres Stammes ausgewurzelt, und die Säulen des Gräflichen Hauses umgerissen worden, baten zugleich, Er wollte wider die sämtliche rottirte und einverknüpfte Gesellschaft solcher Mörder eine so ernstliche Rache üben, daran andre verwegene Buben sich zu ewigen Zeiten stoßen, und die freche Fäuste vom Fürstenblut enthalten mögten. Denn es hatten ihrer mehr als die schon Hingerichtete entweder die Hand oder die Anschläge mit im Spiel gehabt.

„Der Herzog, welcher damals seine Residenz im Muerzthal hatte, erstarrte über solche böse Mähr dermassen, als ob ihn ein Donnerstral träfe. Denn es waren die zween ermordete junge Herren sein Herz und Augäpfel: weswegen Er sich nicht so geschwinde drein schicken kunnte, daß die Erde schon solche seine liebste Enkeln sollte in ihrem schwarzen Schoß beschließen, die seine Gemahlin, Frau Lymburgin (Luitpirch), so oft vorhero auf ihren Schoß gesetzt, und große Hoffnung vieler Ehren und Freuden auf sie gepflanzt hatte. Sie schlugen Beide die Hände über den Kopf zusammen, und schwuren einen theuren Eid von den verzweifelten Mördern eine solche Rache zu nehmen, die mit ihrer sonderbaren Schärfe allen Denkzeiten sich viel unauslöschlicher machen sollte, als wann sie dem härtesten Marmel und unzerbrechlichstem Felsen zur Gedächtniß eingeschnitten würde.

„Diesem nach ließ er durch seinen Eidam, den Grafen Wilhelm, in Kärnthen allenthalben Volk aufbieten. Welcher in der Stille alsobald etlich tausend Mann zusammen führte, und damit wider die aufrührische Bergknappen anzog, welche sich in dem Gebirge und in dem Gehölze bei Friesach gewaltig verschanzt hatten. Dessen ungeachtet brachte Graf Wilhelm, mit Hülfe Grafen Maynhards von Malentein, seines Gegen-Schwagers, welcher die Frau Kunigund, der Frauen Hemmä Schwester, zur Gemahlin gehabt, und mit einem großen Zeug zu ihm

gestoßen war, sie in einen solchen Nothstall, darin sie herhalten, und zu wohlverdienter Strafe mehrentheils Alle ins kalte Eisen beißen mußten. Denn die Kärnthner fielen mit wüthendem Grimm in die Wälder, erwischten daselbst die meisten Thäter und Aufwiegler schier alle, stießen dieselbe nieder und metzelten sie wie das Vieh. Die Erzknappen widersetzten sich zwar eine Weile gar stark, aber vergeblich: die Menge ihrer Bestreiter war ihnen zu weit überlegen, also daß sie wenig ausrichteten, sondern ohn alle Barmherzigkeit erwürget wurden.

„Bei die funfzehen Rädleinsführer, welche unter diesem Haufen der aufrührischen Rotte nicht die geringste waren, wurden von dem Grafen von Malentein, Herrn von Kolnitz und Herrn Reinbert von Dietrichstein, die mit ihren Reutern gleichfalls in sie gesetzt, gefangen: welche nachmals Graf Wilhelm von Zeltschach in der Stadt Friesach bei einem Banquet, mit verdeckten Angesichtern und gebundenen Gliedern, herzuführen, ohn alles Erbarmen niederhauen und die Stücker den Vögeln und Hunden auf dem Felde vorwerfen ließ. Hiemit hatte sich ihr Rachdurst noch nicht gelöscht, sondern die zween Grafen durchritten samt ihren unterhabenden Völkern die ganze Gegend hin und wieder, und verwüsteten Alles, was den Aufrührern zugehörig. Gestaltsam Nicolaus Claudianus, ein alter Scribent, in seinen Verzeichnissen (beim Megisero) selber gestehet, er wisse nicht gnug zu beschreiben, was damals in selbiger Gegend um Zeltschach, Friesach, Altenhofen und Hüttenberg für Jammer und Elend sich erhoben, und wie viel Bluts das verbitterte Kriegsvolk vergossen, also daß endlich beide Grafen von Zeltschach und Malentein selbst zu Mitleiden erweicht worden, und alsofort bei Strafe Leibs und Lebens ausrufen lassen, von dem Würgen abzulassen und das Volk ferner nicht zu beleidigen, nachdem die Ermordung der jungen Grafen nunmehr ziemlich gerochen wäre.

„Hiemit legte sich also Graf Wilhelms Zorn (welchen er auch eben hart genug, gleich einem Tiger, so seiner Jungen beraubt, bishero hatte wüthen lassen), und stellte alle Sachen in seiner Grafschaft hierauf wieder in gute Ordnung; ersuchte

auch den Grafen Maynhard von Malentein, den er sonderlich liebte, daß er inzwischen die Seinen regieren mögte, bis er mit seiner Gemahlin, der Frau Hemma, wieder zuruckgelangte. Welche unterdessen bei ihrem Herrn Vater, Herzog Marquarden, der sie sobald nicht von sich lassen wollen, verblieben war. Zuvorderst aber ließ der Graf das Kriegsvolk friedlich abziehen, und verfügte sich darauf zu seinem Schwäher, dem Herzog, der sowol als wie er selber, sich nunmehr vergnügt, und rachsatt befande, weil der Mord so blutig gestraft worden. Ob aber eine solche Rache, die besorglich den Unschuldigen mit dem Schuldigen gestürzt, für große Herrn ein gutes Muster der Nachfolge sey, scheinet zweifelhaft.

„Da nun Graf Wilhelm und Frau Hemma ihrer größten Freude auf Erden, nemlich ihrer Leibeserben sich so schmerzlich beraubt sahen, faßten sie den Schluß, sich GOtt gänzlich zu ergeben, und Ihn zum Erben aller ihrer Habe und Güter zu machen (das ist, solche an geistliche Gebäue und Stiftungen zu verwenden). Gestaltsam Er, sich von seinem Hofe und von der Welt absondernd, auf Rom Kirchfahrten gangen, und nach seiner Zuruckkunft endlich ein Eremit im Lavantthal worden, allwo er auch heilig gestorben und unweit von St. Leonhard, in der Kirchen S. Laurentii zu Grebersperg oder Grobern genannt, welche er vor diesem selbsten bauen lassen, begraben worden. Seine Frau Gemahlin aber hat zu Gurk ein Frauenkloster (darin sie auch heilig gelebt und gestorben) auf nachbeschriebene Weis gestiftet.

„Als sie GOtt dem Allmächtigen ihre Güter allbereit zugeeignet, und ihr fürgenommen, zu Ehre der Mutter GOttes eine Kirchen samt einem Frauenkloster, wie auch darneben eine Wohnung Canonicorum Lateranensium S. Augustini zu erbauen, ist sie nur deswegen angestanden, an welchem Ort sie ihr Vorhaben werkstellig machen sollte, daß es GOtt dem Allmächtigen recht angenehm wäre; hat demnach beschlossen, ein paar Ochsen in einen Wagen einzuspannen, auf denselben die Statuam Unser Lieben Frauen zu setzen, und die Ochsen von sich selbsten frei hingehen zu lassen, sprechende, wo sie mit dem Wagen ruhen

würden, an demselben Ort sollte dieses Stift erbauet werden. Weil nun die Ochsen an dem Ort, allwo jetzt die Kirchen ist, unbeweglich sollen stehen geblieben seyn, als habe die h. Hemma die Kirchen dahin erbauet und gestiftet, auch als sie Abends die Arbeiter auszahlen sollen, sich auf einen großen Stein niedergesetzt (in welchem der Sitz noch zu kennen ist), eine Schüssel mit Geld hingestellt, daraus ein jeder Arbeiter doch mehrers nicht nehmen können, als sein verdienter Lohn ausgetragen. Nach vollendtem diesen Gebäu seynd darein 20 Canonici S. Augustini, in das ander aber, so von diesem abgesondert wäre, 70 Klosterfrauen gethan worden, welche der Erzbischof zu Salzburg, Walduinus eingesegnet. Sie hat auch diesem Kloster und dem Erzbischofen Walduino alle ihre Güter und Herrschaften vermacht und verstiftet, ist aber noch in dem Jahr der Einweihung der Kirche, zu Peter und Paul, 29. Juni 1042, mit Tode abgegangen, wie sie denn auch dem Leibe nach in solchem ihrem Gestifte ruhet.

„Nach ihrem Tode hat man sie unter die Heiligen gezählt, weil daselbst viel Wunder durch sie geschehen seyn sollen. Maßen dann Kaiser Friedrich im Jahr 1464 den Papst ersucht hat, daß sie mögte canonisirt werden. Worauf dieser etlichen Cardinälen diese Sache aufgetragen, welche durch etliche Bischöfe, darunter Einer von Laybach gewest, eine gründliche Nachricht ihres Wandels und ihrer Miraculn einzuziehen sich beflissen, und die Untersuchung angestellt. Wiewol die Deputirte von den streifenden Türken damals in Ruhe damit zu stehen, bemüssigt worden. Ist also diese Sache unausgemacht verblieben."

Der Cölnische Erzbischof Friedrich I. soll 1109 das bis dahin wehrlose Andernach mit Mauern und Thürmen umgeben haben, nachdem er einige Zeit vorher in der dasigen Ebne die für K. Heinrich IV. streitenden Bayern und Schwaben besiegt hatte. „He dede buwen und machen die Stadt Andernach up dem Ryne," heißt es in der Cölnischen Chronik. Im Juni 1145 und im Juni 1147 hielt K. Konrad III. zu Andernach Hoftage. Zwanzig Jahre später sollte ganz in der Nähe eine Feldschlacht den Streit des Pfalzgrafen Konrad von Hohenstaufen mit den Cölnern

entscheiden. Der Pfalzgraf machte nämlich Anspruch auf die Leiber der hh. Drei Könige, welche Erzbischof Reinold von Dassel heimlich aus Mailand entführen lassen. „Item als nu der Pfalzgraf vernahm, daß das Heilthum vorß. aus dem Lande war geführt, so vergaderte er ein groß Heer, alle weile der König und Bischof Reynoldus von Cöln noch bei einander waren, und wollte das Stift von Cöln und ein Theil des Reichs mit Raub und Brand verheert han. Darvor ward Bischof Reynold gewarnt, und schrieb seinen Freunden, Mannschaft und Magen, daß sie mit der Ritterschaft und Landschaft das hülfen kehren und sein Land hülfen beschützen, des wollte er wieder um sie verdienen. Wann er umb des Reichs Nothsache nit zu Land sein mocht up die Zeit. Welcher Bitten und Schrift sie nit versagten, und dieselben schrieben auch fort ihren Freunden umb Beistand, die ihnen quamen, so daß das Stift von Cöln ein groß Heer zu Dienst kriegt heimlich bei ein. Da quamen Herzog Friedrich von Schwaben und Ludwig Landgraf in Thüringen, und Markgraf Friedrich Herzog in Schwaben Konrad sein Sohn. Diese Fürsten zogen in das Stift von Cöln, und nahmen unter sich Rath, wie sie das Stift von Cöln verheeren möchten, und wollten den Berg, da nu Rheineck up lieget, verbollwerken, sich darup zu enthalten. Das ward durch sicher Botschaft Bischof Reynold gewahr in Italien, und bot heraus Philips den Dombechant, der nach ihm Bischof ward, und andern Freunden des Stifts, daß sie up Stund den Berg Rheineck in sollten nehmen, und den stärken mit Bollwerken, das also geschach. Da die vorß. Fürsten sahen, daß ihnen ihr Aufsatz fehlte, da beriefen Sie einen Streit up dem Dienstag in der Kreuzwochen. Da zog Philips der Dombechant und ander Prelaten van Cöln mit so viel reysiges Gezeugs und Fußgengern in das Feld zu Andernach in Anschein der großen Herren und Furſten, der me war dan fünf und zwanzig tausend streitbar Mann, lagen da des Streits zu warten 12 Tage, so daß sie niemand bestreiten wollte, und nit kühn waren die Cölnischen an zu gehn. Also macht der Dechant vorß. ein Schloß und Festigung up den Berg boven Lützingen, nu genannt Rheineck, zu einer Festigung des

Stifts, und zogen die Getreuen des Stifts wieder heim." Dagegen hat nach weniger Jahre Verlauf Kaiser Friedrich I. dem Erzbischof Reinald von Cöln geschenkt »omne nostrum ius et dominium, et totam nostram curtem in Andernaco, cum hominibus, possessionibus, pratis, pascuis, silvis, terris cultis et incultis; in moneta, teloneo, placitis, piscationibus, molendinis et districtu, omnique honore et justicia eidem curti attinenti,« und außerdem den zu Eckenhagen, unweit der Quelle der Agger belegenen Hof, samt dem Silberbergwerk und sonstigem Zubehör. Es war das, wie die Urkunde sich ausdrückt, der Lohn des von dem Erzbischof in der Schlacht bei Tusculum über die rebellischen Römer erfochtenen Sieges, »et specialiter,« heißt es in der Urkunde, »quia Deo auctore Romanis in conflictu publico per invictam eius et illustris Coloniensis militie virtutem gloriosissime superatis, clarissimum nostrum imperium inexplicabiliter est exaltatum.« Unterhaltend ist es, die widersprechenden Nachrichten einiger Neuern von dieser Schlacht zu vergleichen. Sismondi, der keine Gelegenheit versäumt, sich als der prodi Lombardi Sprößling zu legitimiren, schreibt: »Les habitans d'Albano et de Tusculum s'étoient déclarés pour l'antipape, et refusoient de payer aux Romains des tributs que ceux-ci prétendoient avoir droit de percevoir. Une haine invétérée animoit le peuple de Rome contre ces deux villes; pour la satisfaire, bien plus que pour venger l'église, les Romains, à la fin de mai 1167, avoient marché contre les Tusculans, et, après avoir brûlé leurs moissons et leurs vignes, ils avoient attaqué leurs murailles. Rayno, comte de Tusculum, s'étoit senti trop foible pour les défendre, et il avoit imploré le secours de Frédéric. D'après les ordres de ce monarque, Renaud, archevêque élu de Cologne, marcha le premier à l'aide du comte, et vint s'enfermer dans la ville assiégée; peu après, Christian, archevêque élu de Mayence, et le comte de Basville, furent chargés, avec mille chevaux allemands, d'en faire lever le siége. Les milices romaines marchèrent à la rencontre de cette troupe qui, comparée avec elles, étoit autant supérieure en discipline et en valeur, qu'elle

étoit inférieure en nombre; dès la première charge les républicains furent rompus; dans la poursuite on leur tua près de deux mille hommes, et l'on fit environ trois mille prisonniers. Jamais, dit l'historien d'Alexandre, qui semble se croire encore au temps des guerres puniques, jamais les Romains, depuis qu'Annibal les avoit défaits devant Cannes, n'avoient éprouvé une semblable déroute.«

Anders berichtet Hyppolit Maria Camici, 1772: „Der Erzbischof von Cöln hatte schon mit einem Theile des deutschen Kriegsheeres der Stadt Civita vecchia und anderer Gemeinden, theils durch Belagerung, theils durch gütliche Uebergabe sich bemeistert, als er die Belagerung von Tusculum unternahm (durchaus irrig). Hier wurde er von dem päbstlichen Heer, welches aus 41,000 Mann bestand, allenthalben eingeschlossen, und war in der grösten Gefahr, von demselben völlig aufgerieben zu werden, wenn es den Angriff beschleunigt hätte. Die Römer forderten ihn auf zum Treffen auf das Pfingstfest. Renald, der mit zu wenigem Volke versehen war, einem zahlreichen Feinde, der ihn überall umringt hatte, die Spitze zu bieten, hielt für besser, das Treffen unter dem Vorwande der Heiligkeit des Festtages aufzuschieben, weil er wuste, daß der Erzbischof Christian mit dem Ueberreste des deutschen Heeres in vollem Anmarsch wäre, und nicht weit mehr von ihm entfernt seyn konnte. Die Sachen waren auch wirklich so gut verabredet und so pünktlich vollzogen, daß Christian zur rechten Zeit dem in die Enge getriebenen Renald zu Hilfe kam. Das Treffen war auf beiden Seiten hartnäckig und wurde einige Tage nach einander wiederholt. Allein die Römer wurden endlich von den Deutschen so aufs Haupt geschlagen, daß von 41 tausend Mann nur 2000 mit der Flucht sich retteten. Durch diesen Sieg wurden dem Kaiser die Thore von Rom geöffnet, wo der Afterpabst Pasqual mit öffentlichem Gepränge eingeführt wurde."

Der kaiserliche Schenkungsbrief ist gegeben Rom 1. August 1167, und durch eine große Anzahl von Zeugen bekräftigt: darunter befinden sich deutsche und italienische Bischöfe und Große, auch Cölnische Ritter, und haben die fremden Namen

manchen Verstoß in den frühern Abdrücken der Urkunde verschuldet, wie es denn sogar noch bei dem sorgfältigen Lacomblet heißt, abbas Farsensis statt Farfensis. Am ärgsten versündigten sich die Germanisten an Guido Werra Tuscie comes, und bilde ich mir beinahe etwas darauf ein, daß ich dreißig Jahre beiläufig vor dem von Hrn. Lacomblet gelieferten Abdruck aus Guido Werinthusen comes den richtigen Namen herausgelesen hatte. Friedrichs Sohn und Nachfolger Heinrich VI. mag doch das Geschenk zu wichtig, und einen Vorwand, dasselbe zurückzunehmen, in des Erzbischofs Philipp von Heinsberg verdächtigen Beziehungen zu Heinrich dem Löwen gefunden haben. Der Erzbischof war auf zwei Ladungen nicht erschienen, daß der Kaiser zu der Klage veranlaßt, „er werde im hohen Alter nochmals gezwungen sein, einen Theil seines Reichs feindlich zu überziehen," aber der bevorstehende Kreuzzug machte beide Zänker nachgiebiger, um so eher, da Philipp auch in England gewesen, und mit dem Welfenherzog Verbindungen anzuknüpfen gesucht hatte. Der Erzbischof stellte sich vor dem Reichstag zu Mainz 1188, und schwur, daß er keineswegs dem Kaiser zu Schimpf ausgeblieben sei, Juden und Kaufleute hart behandelt habe, die widerspenstigen Bürger von Cöln zahlten eine beträchtliche Geldbuße, und mußten, ihre Unterwerfung zu bethätigen, einen Theil des Grabens ausfüllen und die Stadtmauer niederreißen, doch das ihnen erlaubt wurde, das Zerstörte unverzüglich wieder herzustellen. Hierdurch befriedigt, ging der große Kaiser nach dem Orient und in den Tod, sein Sohn aber wird das Ableben des nicht minder großen Philipp von Heinsberg 1191 benutzt haben, um die Veräußerung des Krongutes Andernach, woselbst Heinrich VI. am 8. Febr. 1189 einen Hoftag hielt, zurückzunehmen.

Während seines Besitzes hatte Philipp von Heinsberg die Befestigung von Andernach vervollständigt, auch den dasigen Scheffenstuhl reformirt. Im Eingang der dafür am 15. Sept. 1171 gegebenen Urkunde beklagt er, daß „in des h. Peters und unserer Stadt Andernach seit vielen Jahren die Scheffen keineswegs aus den Bessern, reichen und mächtigern erwählt werden, sondern aus den Niedrigern hervorgesucht und Recht zu sprechen

berufen worden sind, wovon häufig eine Folge, daß in gerichtlichen Verhandlungen der Lauf der Gerechtigkeit gestört worden, indem der Unbemittelte, geschreckt durch den Anblick und die Drohungen eines Mächtigen, der etwan in die Sache verwickelt, es nicht wagte nach der Gerechtigkeit und der Vorschrift der Gesetze ein Urtheil auszusprechen." Dergleichen Uebelstand zu heben, bestellt der Erzbischof vierzehn Scheffen aus den Verständigern, bessern und mächtigern erlesen, und soll keiner von ihnen des Amtes entledigt werden, außer durch den Tod, oder durch die Aufnahme in eine klösterliche Gemeinschaft, oder von wegen Altersschwäche oder Verarmung, die ihm nicht erlaube im Amte zu bleiben. Sie werden in Ansehung ihrer Rechtssprüche an die Gewohnheiten des heiligen Cölnischen Stuhls und der andern Städte des Erzstiftes verwiesen, und mögen, wenn ihrer auch nur sieben vereinigt, über Haut und Hals richten, während in geringern Fällen die Anwesenheit von vier Scheffen hinreichen soll.

Daß Andernach seiner Kirche entzogen worden, scheint Erzbischof Adolf nicht minder ungeduldig ertragen zu haben, als späterhin die geistlichen Kurfürsten K. Albrechts I. Eingriffe in ihre Zollgerechtsame aufnahmen. Adolf von Cöln und Johann von Trier machten nach Heinrichs VI. Ableben, in Abwesenheit des Erzbischofs von Mainz, ihr Recht geltend, die Einleitung für eine Wiederbesetzung des Throns zu treffen, und einigten sich zu Andernach, 8. Januar 1198, mit dem Bischof von Straßburg und einigen andern Fürsten, daß die Wahl am nächstkommenden 1. März in Cöln vorzunehmen, und daß zu dem Ende Einladung an die Fürsten überhaupt, und an Bertold von Zäringen insbesondere zu ergehen habe. Dessen Erhebung hatten die beiden Erzbischöfe insgeheim beschlossen, wie sehr sich auch Philipp von Staufen bemühte, durch seine nach Andernach entsendeten Boten die Versammlung überzeugen zu lassen, daß das Abgehen vom regierenden Hause allem Herkommen zuwider, ganz eigentlich ungesetzlich sein würde. Diese Vorstellungen fanden bei den entrüsteten Gemüthern keinen Eingang, und während Philipp von Staufen am 5. März 1198 zu Mühlhausen, vorzugsweise von sächsischen Fürsten zum König erwählt wurde, unter-

handelten die in Cöln zusammengetretenen Wähler mit Bertold von Zäringen und verhießen ihm die Königskrone, falls er an einem bestimmten Tage mit Heereskraft bei Andernach sich stellen würde. Dieser Zumuthung zu willfahren, gelobte Bertold eidlich, seine Zusage durch die Gestellung von Geiseln, seine Neffen, die Grafen von Urach, bekräftigend. Als er jedoch vernommen, daß Philipp bereits von vielen Fürsten, auch namentlich von dem Erzbischof von Trier, der, wie es heißt, für seine Stimme 2000 Mark empfing, anerkannt worden, als er die Kosten berechnete, welche er auf die Angelegenheit verwendet (6000 Mark), und die ungleich größern, welche sie in der Folge erfordern dürfte, ließ er sich bestimmen, seinen Anspruch für die Summe von 11,000 Mark an K. Philipp abzutreten. Die Cölnische Faction zürnte, daß des Zäringers Geiz und Lässigkeit den Thron verscherze, wogegen er, sehr bedeutsam für die Beurtheilung des damaligen Zustandes von Deutschland äußerte, „er möge eine Krone nicht, die zu erkaufen man ihn nöthigen wolle."

Ein anderer, von den Cölnern aufgestellter Candidat, Herzog Bernhard von Sachsen, wollte eben so wenig auf eine gleich unsichere und kostspielige, seine Kräfte bei weitem übersteigende Unternehmung eingehen, es blieb nichts übrig, als unter den Erbfeinden des Hauses von Staufen, unter den Welfen, einen Gegenkönig zu suchen. Am 12. Jul. 1198 wurde Otto IV. zu Aachen durch Erzbischof Adolf von Cöln gekrönt, und durch Urkunde von demselben Tage gab Otto die der Cölnischen Kirche entzogenen Güter, namentlich die Höfe in Andernach und Eckenhagen zurück. Der Waffengewalt war indessen die Entscheidung vorbehalten. Am Oberrhein spielte Philipp den Meister, für Otto war die ripuarische Provinz, Westphalen, ein Theil von Sachsen und dem Mosellande, wo sein Bruder, der Pfalzgraf ihm vornehmlich eine Stütze. Diese zu brechen, führte K. Philipp zunächst sein Heer gegen Cochem; ihm dort Widerstand leisten zu wollen, machte sein Gegner Miene, bald aber verzweifelnd ob der Schwierigkeiten, durch das unwegsame Land geboten, wich Otto vor der ihm überlegenen Streitmacht, und raschen Laufes wurde er verfolgt. Schwer traf des Siegers Zorn die Cölnischen

Stiftslande, Andernach, Remagen, Bonn haben ihn der Reihe nach empfunden. Andernach besonders glich einer einzigen Brandstätte: nicht nur der größte Theil der Stadt wurde eingeäschert, auch die Pfarrkirche büßte bei dieser Gelegenheit die beiden vordern Hauptthürme ein. Bis auf den heutigen Tag stoßt man bei Neubauten aller Orten schier auf die Trümmer gebrochener Mauern, und will die Sage von dem alten Kreuz vor dem Coblenzer Thor wissen, daß es vor dieser Verwüstung, auf der gegenwärtigen Stelle den Mittelpunkt der alten Stadt, den Marktplatz bezeichnet habe.

Kaiser Friedrich II. verweilte vom 1.—4. Mai 1215 in Andernach, gelegentlich eines Hoftags. Dem Erzbischof Konrad und seinem Nachfolger diente die Stadt als ein Waffenplatz für ihre Fehden mit der Stadt Cöln; Konrad hatte hier einstens, außer einer bedeutenden Landmacht, 14 Kriegsfahrzeuge vereinigt, und deren 24 hat eben daselbst, mit Hülfe des Erzbischofs von Mainz, Engelbert II. zusammengebracht. Vermuthlich wollte Konrad die Beweise von Anhänglichkeit, so in den Wirren jener Zeit die Andernacher Scheffen ihm gegeben, belohnen, indem er ihnen und ihren Nachfolgern vollkommene Schatzungsfreiheit bewilligte, 21. Nov. 1255. Unter den Theilnehmern des 1247 begründeten rheinischen Städtebundes wird auch Andernach aufgezählt. Im J. 1297 gab Erzbischof Siegfried von Westerburg der Stadt ein seltenes Privilegium, das Recht, von den geistlichen Häusern und Gütern innerhalb der Mauern, so wie von den baußen der Mauern, in Namedy und Fornich wohnenden Pfarrgenossen die den andern Bürgern zu Last fallenden Steuern zu erheben. Im J. 1299 befreite Erzbischof Wichbold die Weine und Früchte von der Bürger eignem Wachsthum von den gewöhnlichen Zöllen, und im f. J. überließ er ihnen das ganze Ungeld, um davon die Kosten einer neuen Befestigung zu bestreiten. Am Freitag nach Valentini 1300 einigen sich die Städte Andernach und Coblenz „zu einem rechtlichen Gelöbniß, also daß wir sie empfangen und han empfangen in unse Burgere, und der Stadt von Andernach zu gebrauchen mit uns sonderlich und sämtlich, sie und ihre Nachkömmlinge ewiglich, als unses Rechtes und

guter alter Gewohnheiten, und geloben ihnen mit guten Treuen, daß wir keinen ihren offenen Feind zu Bürger sollen empfangen; und ob wir einen han zu Bürger, der ihr Feind ist oder sein will, den sollen wir also halten, daß er gebe und nehme von ihnen das rechtlich oder winlich ist. Verschlägt er aber das, und will zu Unrecht ihr Feind sein, deß sollen wir uns außen thun, und sollen ihn aus der Stadt von Andernach fahren heißen, und sollen mit denen von Coblenz seine Feinde sein. Wäre aber Sache, daß wir einen ihren Feind zu Bürger hätten, und der mit ihnen gekriegt hätte, und lichte durchführte oder durch Drawe still sitzen wollte, und mit uns zu Kirchen und zu Straßen gehen, mit Arglist also, daß er seine Söhne oder seine Freunde daran halten wollte, daß sie den Krieg vollführten, den sollen wir dann halten, daß er das ablege, oder wir wollen seine Feinde sein, als hievor gesprochen ist. Mehr wollen wir, ob einer ihr Feind, durch Dummheit oder Stolzheit in die Stadt von Andernach fährt, den mögen sie mit unser Hülfe angreifen und handeln gleicher Weis, als wäre er zu Coblenz, nach dem daß er verschuldet hat. Ist aber Sache daß von einerlei Ding zwischen uns und ihnen, oder einem unser und ihrer Bürger Zweiung läuft oder Missel, deß haben wir vor uns gekoren vier Raitmann unser Bürger, Herrn Johann von Gretzig, Herrn Johann von Lahnstein, die Ritter, Emmerich von Kell und Dietrich von Kärlich, die Scheffen, und die Bürger von Coblenz vor sich Herrn Heinrich den Herren von Helfenstein, Heinrich von der Arken, Jordan von Wildungen und Walter von Kesselheim, die han Macht und sonderlich Urlaub. Also beklagen wir uns oder einer unser Bürger von ihnen oder von einem ihrer Bürger, so sollen ihre Raitleute auf ihre Kost zu Andernach fahren an unse Raitleute in die Kundschaft, die Wahrheit zu erfahren sämtlich, und sollen nach der Kundschaft und Erfahrniß auf den Eid sprechen ein Recht, oder den Krieg minniglich hinlegen, wenn sie können. Dasselbe sollen unse Raitleute den Bürgern von Coblenz wieder thun, und auf ihre Kosten, wenn es sich zutrüge. Mehr geloben wir denselben Bürgern von Coblenz, ob sie besessen (belagert) werden in der Stadt von Coblenz, daß wir

ihnen senden sollen zwanzig Mann gewappnet uf unse Kost allda zu liegen so lange als währet das Besess, und dünket ihnen daß sie es mit jede entsetzen mögen, so sollen wir ihnen zu helfen kommen mit aller unser Macht und uf unse Kost. Wir geloben ihnen mehr, daß wir Feinde ihrer Feinde wollen sein, und sollen und wollen ihr Recht noch Unrecht darum besorgen weit, und wollen sie fahren mit Gewalt in ein ihres Feindes Land, und wüßten darin sein Gut, so sollen und wollen wir ihnen zu helfen kommen mit aller unser Macht und uf unse Kost, also daß wir in zwei Tagen oder Nächten entweder zu Coblenz kommen mögen oder heim." Aehnliche Bündnisse, fast in den nämlichen Ausdrücken, wurden im J. 1301 mit den Städten Bonn, Boppard und Oberwesel geschlossen, und bestand die genaue Verbindung mit Coblenz noch lange Jahre, wenn gleich zwischen beiden Städten 1326 in Bezug auf Schatzung und verwandte Gegenstände Zwist sich erhob, den jedoch die Raitleute zeitig vermittelten. In dem im J. 1469 für Coblenz angelegten Bürgerbuch werden als der Stadt auswärtige Bürger die Städte Andernach, Boppard, Oberwesel, Bonn und Duisburg aufgeführt.

Für die Kenntniß des innern Zustandes der Stadt ist sehr wichtig des Erzbischofs Heinrich von Virnenburg Bestimmung vom 6. Dec. 1320: Scheffen und Bürgerschaft von Andernach haben vorgestellt, so äußert der Fürst im Eingang, daß von wegen der Menschen Menge und der Beschränktheit des Raums die Hausplätze und Häuser gleichsam ein Gemeingut der Einwohner sein müßten, damit nicht von wegen der mangelnden Bauplätze die Familien genöthigt, sich in unbequemer Weise zusammenzudrängen, oder gar die Stadt zu verlassen. Dieses zu verhüten, will der Gesetzgeber, daß alle unbeweglichen Güter, an Auswärtige vermacht oder geschenkt, von diesen in Jahresfrist an die nächsten Erben des Erblassers oder Donators verkauft werden, was nöthigenfalls, nach Ablauf des Jahrs zu thun, Schultheiß und Scheffen ermächtigt sein sollen.

Der Erzbischof Wilhelm von Gennep hat bei seinem Regierungsantritt, 1350, nicht nur der Andernacher Privilegien und das alte Scheffenweisthum bestätigt, sondern auch im J. 1351

versprochen, die zur Aufrechthaltung des Landfriedens ausziehenden Bürger in Kost und Brand freizuhalten. Besagter Erzbischof, wiewohl er noch jung war von Jahren, so war er doch sehr fertig und erfahren in zeitlichen Sachen, aber die Begierde, Schätze zu sammeln für seine Kirche, machte, „daß er mehr gewesen ist ein Wolf und ein Heuerling, dann ein Hirt: er hat die Wolle abgeschoren mit der Haut, das Land beschwert mit Zöllen und andern Schatzungen. Darum macht er, daß er unter dem Volk verhaßt ward. Er drückte seine Unterthanen mehr knechtlichen, dann er sie bürgerlich regierte, und machte deß so viel, daß es zum letzten seine Unterthanen verdroß, und die Gemeinden und das Volk von den großen Dörfern und von andern Plätzen desselben Stifts verbanden sich zusammen unter ein, und setzten sich wider ihn und wollten ihm nit mehr dienen oder unterthänig sein. Und doch sonderlichen das Volk und die Gemeinde des Fleckens Andernach, und fielen an das Schloß, das da steht, und gewonnen das, und zerbrachen es auch. Und die Brücke, die von dem Schloß zu feldwärts geht, brachen sie auch." Den ersten Anlaß zu solcher Feindschaft hatten die im J. 1350 zwischen dem kurfürstlichen Amtmann und den Bürgern ausgebrochenen Zänkereien gegeben; vornehmlich handelte es sich um ein festes Thor, welches die Bürger eigenmächtig auf der Landseite erbauet hatten. Damals kam es zum Vergleich, welchen ein Spruch Winands von Gennep, des Cölnischen Chorbischofs, des Johann von Saffenberg, Reiner von Schönhoven auf Schönforst und Heinrich von Sinzig bestätigte. Laut desselben soll Alles, was die Scheffen, Aeltesten und Burgleute von altem Herkommen wissen, und sie auf ihren Eid als solches anerkennen, stets gehandhabt werden, das Thor aber stehen bleiben, dem Erzbischof und der Stadt zu Nutzen.

Für die neuen Verwicklungen suchte die Stadt durch mancherlei Bündnisse sich zu stärken, mit Oberwesel 1357, mit den Grafen Johann von Sayn und Wilhelm von Wied, mit Gerlach und Salentin von Isenburg, mit Philipp von Isenburg zu Grenzau, mit Salentin von Sayn zu Homburg. Von ganz anderer Bedeutung war jedoch der Vertrag vom 1. März 1359,

worin die Städte Cöln, Bonn, Andernach und Coblenz sich verbinden, den von Erzbischof Wilhelm beabsichtigten Burgbau auf Rolandswerth mit gewaffneter Hand zu verhindern, und sollen den Bau „zu kehren und zu wehren, nu zu Stund dar senden, as wir Stadt von Cöln dreitausend Mann gewappent und hundert Schützen zu Schiffe, und wir Stadt von Coblenz zweitausend Mann gewappent zu Schiffe, und wir Stadt von Andernach tausend Mann gewappent zu Schiffe, und wir Stadt von Bonn fünfhundert Mann gewappent zu Schiffe, und wir vorschrieben drei Städt Coblenz, Andernach und Bonn darzu hundert Schützen; und wird daß hernachmals zu einiger Zeit er oder jemand anders das vorschrieben Werth furter bebauen oder beschweren mit eingem Bau, das sollen wir sämtlich kehren und wehren, daß das nit geschehe, und alsdann sollen wir Stadt von Cöln dazu senden 2500 Mann gewappent und hundert Schützen zu Schiffe, und wir Stadt von Coblenz 1200 Mann gewappent, und wir Stadt von Andernach 1000 Mann gewappent, und wir Stadt von Bonn 500 Mann gewappent und alle zu Schiffe, und wir drei Städte, Coblenz, Andernach und Bonn sämtlich darzu hundert Schützen zu Schiffe. Und wär es Sache, daß der vorschrieben Erzbischof oder jemand anders uns oder eine von unsern Städten der vorschrieben Occasunen wegen Feind werden wollt um deß willen, daß wir den vorschrieben Bau gewehrt und gekehrt hätten, daß man kündlich finde, daß das um des kehrens und wehrens willen geschehe und nirgends um anders, so sollen wir zum ersten daß die Stadt, der er widersachte um der Sachen willen, uns andern Städten das kund thäte, alle sämtlich des Kriegs bei ein bleiben, und den wehren und kehren in der besten Fugen und Manieren, daß eine jegliche Stadt von uns nach ihren Ehren das bestens kann und vermag. Aber wäre daß er eine von uns Städten um der vorschrieben Sachen willen belagerte und bestellte, ist es dann die Stadt von Cöln, so sollen wir drei Städte Coblenz, Andernach und Bonn der Stadt Cöln binnen acht Tagen nach ihrem Ersuchen hundert Mann gewappent zu Pferd wohlberitten senden in ihre Stadt, bei ihnen zu bleiben in ihrem Dienst und mit ihnen aus und in zu reiten sechs Wochen dar-

29 *

nach, daß sie bei sie kommen sind auf unse Kost; und behuften sie ihrer länger und wollten, daß sie länger bei ihnen blieben, so sollen sie bleiben in ihrem Dienst als lange sie wollen, auf der Stadt Kost von Cöln. Und wär es, daß eine der Städte Coblenz, Andernach und Bonn um des Baues willen besessen würde, so sollen wir Stadt von Cöln der Stadt, die besessen wäre, desgleichen senden hundert Mann gewappent zu Pferd, die bei ihnen bleiben sollen sechs Wochen in ihrem Dienst auf unsere Kost, und behuften sie ihrer länger, so sollen sie bei ihnen bleiben auf der Stadt Kost, die besessen wäre. Und als wir in Krieg sämentlich kommen sein um der vorschrieben Sachen willen, so soll unser keine baußen die andere nimmer Burwort, Frieden noch Sühne, Anstand oder Lidinge, wie man die nenne, machen noch geben, es sei mit unser aller einträchtigem Willen, und daß wir sämtlich darin beschlossen und bewahrt sind. Und wann zu den vorschrieben Sachen große Kost und Arbeit gebüren möchte, so han wir deß vertragen, das erste daß wir um der vorschrieben Sache willen, als den Bau zu kehren und zu wehren, in einige Feindschaft oder Orlog kämen nun oder hernach mit dem Erzbischof von Cöln, daß wir dann in seine Zölle und Renten tasten sollen und uns der unterwinden in unsern Städten und anderswo, so wir der Macht han, in Urbar und Behuf unser vorschrieben vier Städte und was davon fällt, zu belegen und zu kehren jeglicher Stadt von uns nach Gebür, daß sie Köst hätte, und vermittels derjenigen, die wir sämtlich dabei zur Zeit schicken und sonder Argelist."

Diesem Tractat folgte noch in demselben Jahre das Bündniß, 7. Sept. 1359, wodurch die Städte Cöln, Oberwesel, Coblenz, Andernach und Bonn sich verpflichteten auf zehn Jahre zur Aufrechthaltung des innern Friedens alle streitigen Forderungen und Angriffe durch ein gemeinschaftlich bestelltes Gericht entscheiden zu lassen, und mit vereinter Macht denjenigen entgegenzutreten, die sich diesem nicht unterziehen möchten. Ab Seiten der Stadt Andernach wurden zu Geschwornen ernannt die Ritter Emmerich von Lahnstein und Dietrich von Hadamar der Junge. Desgleichen schlossen die Städte Andernach, Coblenz

und Oberwesel 1361 ein Bündniß mit Pfalzgraf Ruprecht dem Aeltern, worin dieser versprach, die genannten Städte als Mitbürger seiner Thalstädte Bacharach, Steeg, Diebach, Mannebach und Caub, dann seiner auf dem Hundsrücken gelegenen Besitzungen anzuerkennen, keinem ihrer Feinde in den genannten Orten das Bürgerrecht zu ertheilen, vielmehr ihn, wenn er Bürger sei, auszuweisen, endlich seinen Verbündeten im Falle eines feindlichen Angriffs 31 Gewappnete zu Hülfe zu schicken. Bei allem dem vermittelte doch die Stadt Cöln einen Vergleich zwischen dem Erzbischof und der Stadt Andernach, wie sich namentlich aus einer Urkunde Philipps von Isenburg zu Grenzau, vom 29. Juni 1362 ergibt. Dem hatte K. Karl IV. gegönnt, „daß ich büren und heben mag an meins Herren von Cöln Zoll zu Andernach boven den Zoll, den er da hat, einen Groschen von jeglichem Fuder Weins und von anderm Gut nach Gebür, als lange bis ich dreitausend Gulden erhoben und gebürt han, so bekennen ich, daß ich mit meinem Herren von Cöln darum gänzlichen vertragen und übereingekommen bin all der Punkte und Vorworte hernach geschrieben." Es soll nämlich der von Isenburg bei Strafe des Einritts den kaiserlichen Bewilligungsbrief nach vollständiger Erhebung der 3000 Gulden bei dem Rath der Stadt Andernach hinterlegen u. s. w. Daß aber die Andernacher den Erzbischof eingelassen hätten, konnte er trotz der Sühne nicht erhalten; dafür mag er ihnen schwere Züchtigung zugedacht haben, „aber er kriegte Krankheit an seinen Beinen von einer Meerkatzen, die ihn zwischen Andernach und Bonn in dem Schiff in seine Waden gebissen hatte, und das Fieber kam ihn auch an, daß er starb Anno 1362, up den 15. Tag Septembris."

Mit seinem Ableben kam über das Erzstift arge Verwirrung, zunächst in Folge einer Sedisvacanz von zehn Monaten, und dann vielmehr noch unter dem lustigen Regiment Adolfs II. aus dem Hause der Grafen von der Mark. Als vollkommen unabhängig sich betrachtend, gestärkt durch das im J. 1362 errichtete, 1365 erneuerte Bündniß mit Linz, legten die Andernacher Hand auf den Zoll, gleichwie sie auch nach und nach aller erzbischöflichen Gerechtsame sich anmaßten, obgleich Adolf, der Stadt sich

zu versichern, ihr 5000 Gulden verschrieb. Eben so wenig vermochte sein Oheim und Nachfolger Engelbert III. von der Mark den Andernachern in ihrem Ringen nach Unabhängigkeit Einhalt zu thun, wie bereitwillig auch er auf vernünftige Forderungen einging. Gleich nach seiner Wahl bestätigte er den Bürgern ihre Rechte, Privilegien, Gnaden und Gewohnheiten, Personal- und Realfreiheiten, wobei zwar zu bemerken, daß eine solche Bestätigung der Stadt jederzeit 40, dann an Kanzleigebüren 6 Goldgulden, oder in der neuern Zeit, einschließlich der 45 Kreuzer Capselgeld, 92 Gulden 45 Kreuzer kostete. Allein die Zwistigkeiten erneuerten sich, und veranlaßten den bereits S. 422 besprochenen Entscheid vom 22. Dec. 1365, worin die Räthe der vier Städte, Cöln, Bonn, Coblenz und Oberwesel, als erbetene Schiedsrichter bestimmen: „Zu dem ersten scheiden wir sie und setzen, als sich unser Herr von Cöln beklagt hat als von der Brücken, die seinem Stift mit Gewalt abgebrochen sei sonder Gericht, vorzeiten und nach der Sühne, der sich unsere Freunde von Andernach vermessen von Bischof Wilhelm seligen wegen und von der Confirmation unses Herren von Cöln, Bischof Engelbrecht, daß unser Herr von Cöln die Brücke wieder bauen soll, also daß er sie mag thun machen wann er will, in alle dem Recht darin die Brücke vordem stand, die mit Gewalt abgebrochen ward, wann alle Gewalt unrecht ist. Fort scheiden und setzen wir, nach Zwist und Zweiungen, als vordem von Bischof Wilhelm sel. die Gewalt geschah und unter ihm, und er dessen mit unsen Freunden von Andernach gesühnet ward und darauf verzichtet ist, nach Inhalt der Sühnebriefe, die unse Freunde von Andernach davon hant, und auf Schmachheit und Angriff, der da geschah, da unse Freunde von Andernach die Brücke brachen, und was sich da erlief und erlaufen war bis an die Sühne, daß unser Herr von Cöln die Gewalt, Frevel und Buße an unsen Freunden von Andernach nicht fordern soll, und sagen die von Andernach die Gewalt, Frevel und Buße quit und ledig, weil sie der gesühnet sind. Fort scheiden und setzen wir in der Zwist und Zweiung, als sich unser Herr von Cöln beklagt von unsen Freunden von Andernach von seiner Burg zu Andernach, der sie

sich unterwunden sollen haben, die Burg soll unser Herr von Cöln zur Stund wiederhaben mit all dem Recht als er sie hatte, alsbald die Sühnebriefe zu beiden Seiten gegeben werden, und mit all der Habe, die unsem Herrn von Cöln darin genommen ist; die Habe sollen unse Freunde von Andernach unsem Herren von Cöln binnen vier Wochen nach Datum dies Briefs nächst folgende, wiedergeben, und was da in der Burg gebrochen ist von unsen Freunden von Andernach, war das Holzwerk, das sollen sie binnen vier Wochen wieder machen, war es von Mauern oder Steinwerk, das sollen sie zwischen hie und Ostern nächst kommend wieder machen. Fort scheiden und setzen wir in der Zwist und Zweiung, die unser Herr von Cöln zu unsen Freunden von Andernach hat von seines Gerichtes wegen zu Andernach, daß unser Herr von Cöln sein Gericht wiederhaben soll zu Stund. Fort scheiden und setzen wir in der Zwist und Zweiung, als unser Herr von Cöln zu unsen Freunden von Andernach hat als von seinen Scheffen und andern Bürgern, die außer der Stadt von Andernach sind, und denen das ihre genommen ist ohne Gericht und unsem Herren von Cöln sein Gericht damit gekränket sei, daß die Scheffen und Bürger wieder sollen in die Stadt in ihr Gut friedlich, gerast und ruhig kommen, und was denen genommen ist ohne Gericht unses Herren von Cöln, das sollen unse Freund von Andernach binnen vier Wochen nach Datum dieses wiedergeben, oder verminnen dem oder denen das genommen ist, auf derselben Anmuthen ohne Argelist." Es folgen die oben mitgetheilten Bestimmungen in Ansehung des Zolles. „Fort scheiden und setzen wir in der Zwist und Zweiung, als unser Herr von Cöln zu unsen Freunden von Andernach hat, daß er sich beklagt, daß die von Andernach ihn überbauet sollen han enboven Recht bei seiner Burg zu Andernach, als mit der Porten, wann uns der Ueberbau in der Stadt nit kundig ist, ob er recht oder unrecht sei, daß unser Herr von Cöln darauf nehmen soll, so was seine Scheffen zu Andernach für Recht darauf weisen, wann die Scheffen in allen Gerichten über allen Ueberbau pflegen zu weisen. Fort, ob es Sache wäre, daß unser Herr von Cöln jemand sonderlich oder sämtlich zuge-

sprochen hätte, das an sein Gericht träfe, dem oder denen soll er mit Gericht zusprechen und Scheffen Urtheil von ihnen nehmen, sonder Gewalt."

Dem Schiedsspruch wurde indessen nur theilweise nachgelebt, und Erzbischof Engelbert, unvermögend, den Trotz der Bürger zu bändigen, suchte ihnen wehe zu thun nach seinen Kräften, indem er den Zoll nach Linz verlegte. „Er war auch darum aus mit großer Arbeit, daß er in Städten und Dörfern das Verbund, das sie gegen ihren Landesherren eingegangen, zerbrach, so viel er konnte. Darum baute er das Schloß benieden Linz und machte das Städtchen fest, auf daß er die Vereinigung und Verbund der Städte, die auf dem Rhein zusammenfuhren, daraus verhindern möchte. Bischof Engelbert legt sich dahin mit einem großen Volk, das Schloß zu bewahren. Da nun die Städte und das Volk von dem Lande sahen des Bischofs Macht, so stellten sie ihren Verbund ab, und die Briefe, die darüber gemacht waren, wurden vor ihm zerrissen." Eine Verbindung der Art hatte Andernach namentlich mit Breisich errichtet, und heißt es in dem desfalls am 13. Dec. 1362 aufgenommenen Instrument: „Wir Ritter, Scheffen, Burgermeister, Rath und andere gemeine Burger von Andernach thun kund und bekennen, daß wir die ganze Gemeinde des Dorfs von Breisich, oben und nieden, zu erblichen Burgern empfangen han und empfangen overmitz diesen Brief; und wir sollen sie und ihr Dorf, oben und nieden, gegen allermännlich, der sie verunrechten wollte, verantworten und beschützen mit aller unser Macht, auf unse Kost, Schaden und Verlust." Auch mit den Nachbarn jenseits Rheins, mit denen von Leudesdorf, bestand eine ähnliche Vereinigung: „Zum ersten sollen die von Leudesdorf zu Gesinnen des Raths von Andernach schicken zu Andernach vierzehn gewappende Mann mit Armbrusten, und die sollen zu Andernach sein vierzehn Tage auf der von Leudesdorf Kost und Lohn, und behuft man ihrer noch länger, so sollen sie auch noch vierzehn Tage zu Andernach bleiben auf der von Leudesdorf Kost und der von Andernach Lohn, und behuft man ihrer furter, so sollen sie mit aller ihrer Macht kommen. Und der entgegen so sollen die von Andernach denen von Leudesdorf wieder thun," u. s. w.

Nicht zufrieden mit der Widersetzlichkeit gegen den Landesherren, forderten die Bürger von Andernach auch noch ihren geistlichen Oberhirten heraus. Der Erzbischof von Trier, Kuno von Falkenstein, in seinen Diöcesanrechten sich gekränkt findend, verlangte Genugthuung, entfaltete, als sie ihm versagt worden, seine Banner Angesichts der Stadt, und erzwang also einen Vergleich, worin die volle Anerkennung seines Rechtes ausgesprochen, nebenbei ein Strafgeld von 6000 Gulden ihm gesichert (1366). Um so weniger durften die Andernacher es wagen, ihm, der mittlerweile des altersschwachen Engelbert Coadjutor geworden, zu widerstehen. „Er ließ öffentlich zu Andernach Rach thun, und die enthaupten, die sich freventlich wider Bischof Wilhelm von Gennep gesetzt hatten. Und ein Theil ließ er das Land verbieten zu ewigen Tagen. Die Brücke an dem Schloß, die zu feldwärts ausging, die die Bürger von Andernach abgebrochen hatten von Muthwillen, die ließ er wiederum machen besser und stärker." Indessen hat, als ein weiser Fürst auch Gnade zu üben Kuno gewußt, wo es an der Zeit. Bevor er die Regierung des Erzstiftes niederlegte, bestätigte er der Stadt Andernach Privilegien, und erließ er zugleich die ihr auferlegten Geldstrafen.

Sein Nachfolger, Friedrich von Saarwerden, hatte noch im Jahr seiner Wahl, 1370, den Zwist der Andernacher mit dem Grafen von Virnenburg und die daraus erwachsene Fehde zu vermitteln, bestätigte im J. 1376 der Stadt Andernach Rechte und Freiheiten, verlieh ihr auch den Michaelismarkt, gleichwie der Cardinal-Legat Pileus im J. 1386 ihr das Privilegium ertheilte, daß ihre Gotteshäuser Schulden halber nicht mit dem Interdict belegt werden könnten. Im J. 1408 wurde zu Andernach ein ritterlicher Schimpf gehalten. Erzbischof Friedrich starb den 9. April 1414, und es ergab sich eine zwiespaltige Wahl, in der doch endlich Theoderich von Mörs obsiegte. Es hat dieser durch Urkunde vom Samstag nach Cantate 1420 der Stadt Andernach erlaubt, „um daß sie desto baß ihre Schuld und Pensionen bezahlen und quiten mögen, und auch unse vurß. Stadt Andernach desto baß baulich halten mögen," während eines Zeitraums von zehn Jahren das Doppelte der bisherigen

Accise, von jedem zu Markt gebrachten Malter Weizen vier, von einem Malter Korn zwei Schilling über den frühern Satz zu erheben.

„Am Tage nach Servatius 1463, am 14. Mai, hielt der Erzbischof und Pfalzgraf Ruprecht seinen Einzug in Andernach, um sich daselbst huldigen zu lassen. Scheffen, Rath, Bürgermeister und Gemeinde, Jung und Alt bis zum vierzehnten Jahr mußten ihm die Huldigung leisten. Als der Erzbischof vor die Stadt kam, fand er, nach altem Herkommen, alle Thore geschlossen. Er und sein Gefolge mußten vor dem Thore absteigen und wurden durch ein Nebenthörchen am jetzt niedergerissenen Kölnthore eingelassen. Unter dem Thorgewölbe trat ihnen der Rath, die Ritterschaft, Scheffen, Bürgermeister der Stadt entgegen mit der Frage: „„Ayff se da weren uns den Heren zu bringen und zu presentiren mit yrem großen Siegel als dat gebürlich und gewonlich were."" Die Domherren antworteten Ja und überreichten dem Rath die Ernennungs-Akte des Domkapitels, dessen Siegel untersucht, und die selbst Wort für Wort gelesen wurde. Der Rath wandte sich darauf an den Churfürsten und fragte ihn, ob er gekommen, die Stadt zu nehmen und die Huldigung zu empfangen. Der Churfürst antwortete mit einem lauten Ja. Worauf der Rath die Frage an ihn stellte, ob er der Stadt ihre alten Rechte und Privilegien bestätigen wolle, und als er dies ebenfalls mit Ja beantwortet hatte, wurde dem Bürgermeister die Bestätigungs-Urkunde überreicht, die dieser laut verlas.

„Hierauf sprach der Bürgermeister dem Erzbischofe den der Stadt zu leistenden Eid vor, der also lautete: „„Wir Ruprecht u. s. w. gereden und geloven unß. furstlicher Eren und Wirde und by dem Eyde wir unß Kirchen zu Colne gedain han und dem Capittel, dy Ritter, Scheffen, Bürgemeister, Raat und gantze Gemeynde der Stat Andernach unse leeve getruwe, dy ytzunt synt oder hernamals dar komen und werden mogen by yrer alder Friiheit Privilegien und Herkomen und guder Gewonheit und Beseß zu lassen, dy zu besseren und nijt zu airgern, na Lude der Confirmacion wir in se loven und gereden auch wanne wir unß.

Confirmair und Pallen han, dat wir as dan den vurst. uns. lieven getruwen eyn ander Confirmair gewen willen und sullen mit unsem pontifical Segel besegelt. Und der Fursten und Here geloeffde dyt alles dem Burgermeister in syne Hant feste und stede zu halden."" Nachdem dies geschehn, entfernte sich der Erzbischof und sein Gefolge. Die Thore wurden alle geöffnet und er hielt seinen Einzug. Der Abt des Klosters Laach, der Pfarrer, alle Priester, die Minnebrüder und (oder) die Franziskaner so wie die Schüler eröffneten in einer Prozession den Zug. Zu beiden Seiten der Straßen standen die Bürger gewappnet in ihren Harnischen. Der Erzbischof mit den Domherren schlossen sich an die Prozession, und ihnen folgten Bürgermeister und Rath, an welche sich zuerst die gewappneten Bürger mit den Handbüchsen (Hantboeßen) reihten, dann kamen die mit den Armbrusten (Armbste) und die mit den Piken und zuletzt die gemeinen Bürger mit den Heeräxten und andern Gewehren, zwei und zwei nebeneinander.

„Mit diesem Geleite wurde der Erzbischof bis in seine Burg geführt. Auf der Brücke, die von der Stadt in die Burg führt, ließ er sich, umgeben von seinem Gefolge, auf einem Sessel nieder. Die Bürger versammelten sich hierauf alle in dem Burghofe, und leisteten folgenden Eid: „„Wir geloven in guden Truwen dem hoemechtigen Fursten und Heren Ruprecht Erwelten der heylgen Kirchen zu Colne van dysem Dage an und van dysem Dage vort getruwe und holt zu syn und syne Herlichheyt helffen behalden bynnen Andernach als van Alders Herkomen und Gewonheit ist, beheltniße der eynonge die thuschen unsse Here van dem Capittel zu Colne und der Lantschafft gemacht ist"" u. s. w. Nachdem dieser Eid verlesen, wandte sich einer der Rathsherren zu den Bürgern, theilte ihnen den Inhalt der Bestätigungs-Urkunde mit, worauf die Bürger mit emporgehobener Rechte schwuren dem Erzbischofe und dem Stifte treu und hold zu sein ohne Arglist so ihnen Gott helfe und seine Heiligen.

„Nach Beendigung dieser feierlichen Handlung zogen die Bürger heim. Der Rath und der Erzbischof folgte. Er nahm sein Absteige-Quartier in der Herberge zum Hirschen, und erhielt

vom Rathe im Namen der Stadt fünf Ahmen guten Weins und 24 Malter Hafer. Die Nacht blieb er in Andernach und ritt am folgenden Tage, einem Sonntage, weiter." Diese Huldigung ist für alle folgenden maasgebend geworden. Das Jahr darauf schrieb Ruprecht an den Rath: „Lieve getruwen, id sal ey Dach zu Andernach syn uff Lätare nyst kompt", in Betreff seiner Händel mit Johann von Winnenburg, Philipp von Stein und Arnold von Schadeck, für welche und für ihr Gefolge er zugleich sicheres Geleit verlangte, und hat ihm das der Amtmann, Dietrich von Runkel im Namen der Scheffen, des Raths und der Bürger urkundlich zugesagt. Im J. 1466 einigten sich die Bürger, daß derjenige, welcher durch einen Frevel des Bürgerrechtes verlustig geworden, oder auch demselben verzichtet hatte, niemals mehr dasselbe in Anspruch nehmen könne. Am Dienstag nach Cantate 1473 zog der von dem Domcapitel bestellte Stiftsverweser, Landgraf Hermann von Hessen zu Andernach ein, nachdem er vorher der Stadt Rechte, Statuten, Freiheiten und Gewohnheiten bestätigt hatte. „Und heruff haint sie uns gütlichen empfangen und ingelassen. Wir sollen und willen auch dieselben von Andernach der Landvereinungen halber nit vorder beschweren, noch belästigen, dann die in selbst vermogen ist. Wir gereden und geloben ihnen auch mehr sie nit zu hindern an solcher Zusagen die Dechant und Capitel ihnen zugesagt und versprochen haint, die Burg zu Andernach berührend, sondern ihnen förderlich und günstig dazu beholfen zu sein!" Andernach ist demnach für den weitern Verlauf des Kriegs dem Reichsheere ein Stützpunkt, ein Waffenplatz geworden, und hat daselbst Kaiser Friedrich am 31. Dec. 1475 mit König Ludwig XI. von Frankreich das Bündniß errichtet, worin der Kaiser sich verpflichtet, unter Beistand der Kurfürsten, Fürsten und ansonstiger Reichsglieder dem Herzog von Burgund ein Heer von wenigstens 30,000 Mann entgegenzustellen. Andere 30,000 Mann, Reiter und Fußvolk, mit Waffen, Bombarden, Kriegsmaschinen wohl versehen, wird der Allerchristlichste König ausrüsten, und in seinem Kost und Sold bis zum nächsten Sonntag nach Christi Beschneidung sie auf Luxemburgischem Gebiet in der Umgebung von Arlon vereinigt haben. Falls der

Kaiser dieser 30,000 Mann nicht bedürfen sollte, wird der König sie verwenden, um auf andern ihm näher gelegenen Punkten, wo es am zweckmäßigsten, thunlichsten und nützlichsten, den gemeinsamen Feind zu schädigen. Die mit Gottes Hülfe zu machenden Eroberungen, insoferne sie von dem Reiche herrühren, sollen dem Reiche verbleiben, selbst wenn sie durch des Königs Volk gemacht worden. In gleicher Weise werden alle von der Krone Frankreich abhängige Schlösser, Städte und Gebiete, sie seien Pfandschaft oder Lehen, dem König anheimfallen, auch in dem Falle, daß die Eroberung durch des Kaisers Völker vollbracht worden. Sollte der Herzog von Burgund die Belagerung von Neuß aufheben, so wird nichts desto weniger, da seine Verwegenheit und Kriegslust fortwährend Besorgnisse einflößen muß, der Krieg gegen ihn fortgesetzt werden. Nur im Falle der äußersten Noth, und niemals ohne Vorwissen des Bundesgenossen, darf die eine der kriegführenden Mächte das Feld räumen, eben so wenig, ohne Wissen und Willen des Verbündeten, Frieden oder Waffenstillstand eingehen. „Da vorstehendes Bündniß dem H. R. Reich, auch uns und unsern Landen hoch nutzbar und nothwendig, sind wir, Adolf zu Mainz und Johann zu Trier Erzbischöfe, Ernst Herzog zu Sachsen und Albert Markgraf zu Brandenburg, des h. R. R. Kurfürsten, demselben beigetreten."

Der Aufruhr zu Andernach im J. 1495 scheint nicht nur gegen den Kurfürsten, sondern auch gegen Rath und Bürgermeister gerichtet gewesen zu sein. Die Rebellen bemächtigten sich der Thore, rissen abermals die hölzerne Schloßbrücke ab, stärkten sich durch ein Bündniß mit Graf Philipp von Virnenburg und Neuenar, scheinen aber demnächst einer trüglichen Sicherheit sich hingegeben zu haben. Denn in dem Jahr 1496 „umbtrint Pfingsten quam der Bischof von Cöln behendlich zu Andernach mit einem merklichen Reisigen Gezeug und nöthigte die Bürger fast sehr, und nahm ihre Thürme und Porzen allzumal in, so daß er da der Stadt mächtig war. Und ließ da etliche Bürger angreifen und in Gefängnisse legen, dar sie eine Zeit (bis zum September) in lagen, und mußten sich zuletzt ausgelden um ihrer Ueberfahrungen willen, als man sagt und ihnen auflegt. Und der wurde auch ein

Theil der Stadt verwiesen, nimmermehr darin zu kommen. Und der Bischof ließ eine Brücke machen von dem Schloß hinten ab zu Felde, um darvon auf- und abzukommen nach seinem Begehren."

Die unter dem Namen des gemeinen Pfennigs ausgeschriebene Reichssteuer aufzubringen, beschlossen Rath und Bürgerschaft von Martini 1498 an, während der nächsten 18 Jahre die Weinzise zu verdoppeln. Im J. 1523 wurde die Polizeiordnung gegeben: „Dyß syn des Rats Ordnung und Statuta Policy der Stat Andernach wilche iglichen sich der Stat geprugende by Gehorsam und uff des Raits Gnad und Ungnad und Straiff by jenen Boussen unden beschr. gepotten wird unverbroglich zu halten. Des sych ein iglicher vur Schaden habe zu richten." Die ersten Artikel betreffen den Wachtdienst, daß jeder die Wache selbst oder durch einen geschwornen Bürger, und zwar nach rechter Form, Zeit und Fleiß thue, bei 1 Mark Strafe. Daß keine Bürger und Bürgerskinder, die wegen der Wache auf die Stadtmauern kommen, dieselbigen verunreinigen sollen, und keine Fremden, Mann oder Weib, auf die Stadtmauer oder Thürme gelassen werden sollen, u. s. w. Daß die Reformation in Andernach viele Anhänger fand, daß Sarcerus und Pistorius hier mit Beifall predigten, auch die erste Veranlassung zu einer Abnahme dieses Beifalls, diese Dinge sind oben besprochen worden. Die Gegenreformation, über das ganze Erzstift sich erstreckend, hat Erzbischof Adolf III., ein geborner Graf von Schauenburg durchgesetzt. Zu Andernach zog er ein am 17. Febr. 1547, und wurde ihm, nach der gegenseitigen Eidesleistung und der Bestätigung der Privilegien, ab Seiten der Stadt ein vergoldeter Becher, im Werth von 80 Goldkronen, dargebracht; außerdem lieferte sie zu jedem kurfürstlichen Gastmahl, wozu namentlich Bürgermeister und Rath geladen, 14 Rathskannen guten Weins. Uebrigens war Adolf kein finsterer grausamer Ketzerverfolger, und das war noch viel weniger sein Rathgeber Johann Gropper, der nachmalige Cardinal, der in seinen Ansichten dermaßen mild, daß er in den Augen der Zeloten beinahe als ein Abtrünniger gegolten hat. In Andernach besonders erstarb, ohne Anwendung von Gewalt, ohne Zuckungen die neue Lehre.

Salentins von Isenburg Nachfolger, Kurfürst Gebhard Truchseß von Waldburg bestätigte bei seinem Regierungsantritt die Privilegien der Stadt, gab ihr auch 1580 die schriftliche Versicherung, daß die eingeforderten freiwilligen Steuern keine weitern Folgen haben, auch keines der städtischen Privilegien beeinträchtigen sollten. Mit Erlaubniß des Raths wurde 1579 in Andernach die erste Lotterie eingerichtet. Bereits aber waren im Anzuge begriffen die schweren Drangsale, durch welche Gebhards Regierung bezeichnet werden sollte; davor die Stadt zu bewahren, ließ der Magistrat bei dem Thurm an der Nordseite Verschanzungen anlegen, das Kölnthor, die Kirchpforte, als die einem feindlichen Ueberfall am meisten ausgesetzten Punkte vermauern. Darum heißt es in der Beschreibung des Einrittes des Kurfürsten Ernest von Bayern, 22. Aug. 1585: „und derweil damals die Collenportz wegen des Kriegs zugemauert, ist der Aktus (der feierliche Empfang) under der Kornportzen, wie vor Alters gehalten worden." Zu zweien Malen haben die Andernacher Gelegenheit gefunden, die Zweckmäßigkeit der zu ihrem Schutze ergriffenen Maasregeln zu prüfen, das erstemal in dem von dem Obristen Rab versuchten Angriff, Bd. 1. S. 519, dann in dem Conflict mit dem Bandenführer Tempel.

Oliver von Tempel, Brabänter von Geburt und von den Rebellen zum Gubernator der Stadt Brüssel ernannt, vereitelte durch seine Festigkeit des Grafen Philipp von Egmond wagliches Unternehmen, wodurch die Stadt zum Gehorsam des Königs zurückgeführt werden sollte, 1579 (Abth. II. Bd. 3. S. 232). Einen gleich wichtigen Dienst hat Tempel der Rebellion geleistet in Bezwingung der ihr, in Gefolge der Bemühungen des Carmelitenprovincials Peter le Loup abgefallenen Stadt Mecheln, 1580. »Les habitans de Malines que les sollicitations de Pierre le Loup avoient fait changer de maître, se conduisoient suivant ses impressions, dans les affaires de la guerre: et ce moine *séditieux* ne se contentoit pas d'y exciter le peuple dans ses sermons, il voulut encore être acteur lui-même, en sorte qu'oubliant sa profession, il remplit toutes les fonctions militaires avec une activité étonnante. Malheureusement l'ar-

gent manquoit, mais ce provincial, fertile en expédiens, trouva des ressources, et il persuada aux habitans de fondre toute l'argenterie des églises, et de n'épargner pas plus les trésors sacrés que les profanes pour une guerre si juste. En conséquence il alla prendre la magnifique châsse de Saint Rombaud, qui étoit en grande vénération dans la ville, et qui avoit toujours été respectée par les Espagnols, et par le prince d'Orange même. Et sur l'autorité de ce personnage la ville de Malines crut pouvoir consentir à un sacrilége.

»Pendant que tout cela se passoit à Malines, avec la confusion qu'il est aisé d'imaginer, les Etats, à l'instigation des habitans d'Anvers, prirent des mesures pour la surprendre: et quoique les troupes du roi d'Espagne voltigeassent continuellement aux environs, et qu'on n'ignorât pas qu'il y avoit un escadron de Neckerspoel qui faisoit garde dans les faubourgs, on ne laissa pas de faire venir les Anglois qui étoient à Liere, et moyennant une solde qu'on leur paya, ils se chargèrent de l'entreprise, sous la conduite de Jean Norris, homme de main, et qui depuis a servi en France. Olivier de Tempel, gouverneur de Bruxelles, avec sa garnison et celle de Vilvorde, et Charles de Liewin sieur de Famars avec sa compagnie de cavalerie, se joignirent aux Anglois, et arrivèrent le 9. avril au point du jour devant la place. Après qu'on eût tenu conseil et partagé les attaques, les Anglois commencèrent par jeter de grands cris pour donner l'alarme et attirer à eux les défenseurs de la place, tandis que de Tempel plantoit des échelles à côté de la porte de Bruxelles, pour pénétrer dans la ville. Il y eut-là un rude combat à essuyer avant qu'on pût ouvrir la porte à la cavalerie, mais enfin on lui fit passage, et en avançant dans la ville, on trouva dans la grande place une multitude d'habitans, de moines et de prêtres, commandés par le carme, qui n'avoit point voulu de secours étranger. Tous ces gens, peu au fait du métier de la guerre, après avoir combattu pour leur vie avec plus d'opiniâtreté que de force, furent presque tous tués, et entre autres Pierre le Loup, leur commandant. Ce moine, qui at-

tiroit sur lui l'effort des assiégeans par l'éclat de ses armes, se défendit avec une hardiesse incroyable à la tête de la bourgeoisie qu'il animoit par son exemple et par ses discours. Pendant que ces prêtres et ces moines sacrifioient leur vie pour arrêter les Anglois, Rossignol, gouverneur de la ville, et quelques soldats des troupes auxiliaires, avec l'escadron des Albanois, rompirent les portes de la ville et se sauvèrent sans perdre un seul homme.

»Les Etats étoient convenus avec les Anglois que, si on prenoit la ville, elle ne seroit point pillée, et qu'on leur payeroit la solde de quelques mois, mais comme ils se trouvoient les plus forts (car ils étoient au nombre de huit cens, et tous gens d'élite), ils n'eurent aucun égard au traité, et se portèrent à des excès, dont on n'avoit point encore vu d'exemple dans toute cette guerre. Ce sac, qui fut le second qu'essuya Malines, en fit presque un désert. Toutes les défenses des officiers ne purent rien sauver du pillage: les églises, les maisons religieuses, et jusqu'aux tombeaux, rien ne fut épargné. Pendant ce tems, Norris, colonel des Anglois, eut avec Famars, nommé gouverneur de la place, et Olivier de Tempel une dispute si vive, qu'ils furent près de se charger les uns les autres, et le seul moyen qu'on trouva pour l'empêcher, ce fut de laisser leurs soldats s'occuper du pillage: de cette sorte la ville fut non seulement saccagée, mais tout ce qu'il y avoit de précieux fut enlevé par les Anglois et transporté dans leur pays. Ils tirèrent encore de grosses sommes des prisonniers, et la division des chefs les laissa pendant un mois maîtres du sort des habitans. Enfin Famars arrêta ce brigandage par l'entremise des habitans d'Anvers et par la publication d'un édit portant que les Anglois, de Tempel et ses gens sortiroient de la ville au son d'une certaine cloche, les uns par une porte, les autres par une autre. Cela s'exécuta le 6. mai 1580.«

Noch in desselben Jahres Lauf sollte Tempel die Probe seines Einflusses auf die Staaten machen. »Entre les grands qui avoient fait leur paix avec le roi, Guillaume de Horn

seigneur de Hese, jeune homme d'une maison illustre, mais d'une ambition plus grande encore que sa naissance, avoit fait mettre en prison quatre ans auparavant tous les conseillers du conseil royal de Bruxelles. Depuis ce temps-là, il avoit suivi tantôt un parti, tantôt l'autre, et s'étoit fait par-là une espèce de renommée plutôt grande que bonne. Ce jeune homme qui voyoit que de Montigny et de la Motte n'exécutoient point ce qu'ils avoient promis au nom du roi d'Espagne, se laissa aller à sa légèreté naturelle: sollicité d'ailleurs par les Etats et par le duc d'Anjou, il commença à négocier avec eux, s'aboucha avec Waroux sieur de Thian, qui commandoit dans Cassel, et s'engagea à livrer quelques places et quelques forts. Le complot ayant été découvert, Waroux se sauva, mais de Horn, plus hardi, ou pour mieux dire, plus téméraire, n'ayant point voulu se retirer, il fut arrêté par le marquis de Richebourg et par Montigny. Le prince de Parme, qui cherchoit à brouiller les Grands avec les Etats, et à rendre, s'il se pouvoit, leur réconciliation impossible, ayant fait examiner cette affaire au Quesnoi en Hainaut, de Horn fut convaincu de trahison et eut la tête tranchée le 10. oct. 1580. Le baron d'Auxy, soupçonné d'avoir eu part à la conjuration, se mit à couvert, en se retirant promptement dans son château de Liedekerke auprès de Bruxelles. Olivier de Tempel, gouverneur de cette ville, qui avoit épousé une soeur du baron d'Auxy, conseilla à son beau-frère, pour sa sûreté, de remettre son château aux Etats, ce qu'il fit. Mais comme sa femme, qui étoit d'un esprit inconstant, le portoit sans cesse à remuer, les Etats prirent des soupçons contre lui, et le fire mettre en prison. Ce ne fut pas sans peine qu'ils accordèrent sa liberté aux prières du sieur de Tempel qui leur avoit rendu de très-grands services. D'Auxy vint peu de temps après s'établir en France.«

Ein Aufruhr in Brüssel, veranlaßt durch den Dominicaner P. Anton Ruysfersvelt, dessen Anhänger den Gubernator selbst in seiner Wohnung belagerten, wurde bald unterdrückt, April 1581. Das folgende Jahr bezeichnete Tempel abermals durch

eine Waffenthat von Belang. »Cependant Tiant, gouverneur de Ninove, Tempel, gouverneur de Bruxelles et la Garde, colonel d'infanterie, ayant fait un corps des garnisons voisines, se rendirent le 23. avril 1582 devant Alost sur les dix heures du soir. Le sieur de Mouscron y commandoit en chef et sous lui Liedekerke avec quelques soldats. Celui-ci reveillé par le bruit, crie aux armes. Aussitôt les habitans courent en foule à l'endroit le plus foible. Nos troupes qui l'avoient prévu, firent leur attaque du côté de la porte de Bruxelles, qui étoit l'endroit le mieux fortifié, et s'en étant approchés avec des charrettes et des planches, elles plantèrent leurs échelles dans le fossé. La plupart, pour y arriver, se mirent dans l'eau jusqu'aux aisselles, portant dans la bouche leurs arquebuses, leurs mêches et leur poudre, de peur que l'eau ne les mît hors d'état de servir, et tenant l'épée nue de la main droite, ils montèrent ainsi sur la muraille. Un soldat fort brave, nommé le Roi, qui monta le premier, fut renversé d'un coup d'arquebuse, sans que les autres en fussent intimidés. Il y en eut environ deux cens qui franchirent la muraille et qui commencèrent par tuer tous ceux qui étoient de garde, après quoi ils firent battre quantité de tambours qu'ils avoient apportés avec eux, afin de jeter la terreur dans toute la ville. Les habitans accourant au bruit, tirèrent deux coups de canon sur les assaillans, mais sans beaucoup d'effet. Nos troupes trouvèrent beaucoup plus de résistance dans la place, où elles furent repoussées jusqu'à deux fois, mais les officiers s'étant mis à leur tête, elles firent une troisième charge, repoussèrent les habitans de la porte de Bruxelles et la rompirent. Aussitôt la cavalerie françoise étant entrée, la garnison composée de cent dix soldats et la bourgeoisie armée se retirèrent vers l'hôtel de ville: il y en eut environ deux cens de tués dans les rues, entre lesquels on trouva dix-sept prêtres. Le reste se sauva à la faveur des ténèbres et sauta par-dessus les murs. Enfin après une demi-heure de combat à coups d'arquebuse la ville se rendit. Mouscron et Pierre Aloy, abbé de Ninove, furent faits prisonniers. L'abbé donna 4000 florins

pour sa rançon et celle de quelques religieux de son abbaye. Nous y perdimes vingt-cinq hommes. Le duc d'Anjou mit dans la place le sieur de Tiant, de la maison de Merode, avec une garnison françoise. Les Espagnols se dédommagèrent de cette perte par la prise du fort de Gaesbeck. Pour y réussir, quelques-unes de leurs compagnies eurent recours à un combat simulé, et en s'entrechoquant, elles arrivèrent jusque sous les murs de la citadelle. Ceux qui fuyoient, se disant chargés du butin de la ville d'Alost qu'ils venoient de piller, prièrent instamment qu'on leur ouvrît les portes, et la garnison fut assez crédule pour les laisser entrer dans la place, dont ils furent bientôt les maîtres.«

Gaesbeek wurde zwar zu Anfang Octobers von Tempel, den hierbei der Franzose Franz von Espinay Saint-Luc (Abth. II. Bd. 3. S. 208—217) unterstützte, genommen, ging aber bald wieder, samt mehren andern Posten der Umgebung von Brüssel verloren, so daß Alexander Farnese sich stark genug wähnte, im Winter 1582—1583 den Mittelpunkt der Rebellion aushungern zu können. Plötzlich eingetretene Ueberschwemmungen, dann ein harter Frost, und vor allem der Mangel an Lebensmitteln nöthigten ihn ein Unternehmen aufzugeben, das dem Jahre 1585 vorbehalten blieb. Farnese hatte allgemach Brüssel sowohl als Mecheln mit einem Netz von Postirungen umgeben, das anfangs weit genug, doch den beiden Städten die Zufuhr gar sehr erschwerte. Eine große aus Holland erwartete Convoi mußte in Antwerpen liegen bleiben, nachdem die Spanier die Schelde gesperrt hatten, und dem für Brüssel so wichtigen Vilvorde lebhaft zusetzten. Mit den Magazinen, wo die Ersparnisse einer frühern Zeit aufgehäuft sein sollten, war arger Mißbrauch getrieben worden. Dieser und anderweitiger Mißbrauch, das Leiden der Bevölkerung überhaupt wurde von den Gegnern der Rebellion benutzt, um das Volk von Brüssel zu entschiedenem Auftreten gegen die Machthaber zu treiben. Mehre der einflußreichsten Magistratsglieder geriethen in Lebensgefahr, daß man in ihrem Interesse genöthigt, sie ins Gefängniß zu schicken. Doch wurde einstweilen der Aufruhr beschwichtigt, und die eben noch

der Stadt Meister gewesen, löseten im Gefängniß die sofort in Freiheit gesetzten Magistratspersonen ab, sollten auch schwer ihr Beginnen gebüßt haben, ohne die mittlerweile doch unvermeidlich gewordene Capitulation.

Der Graf von Hohenlohe war nämlich mit einem zweiten Convoi, der Brüsseler letzte Hoffnung, von Berg-op-Zoom ausgezogen, traf aber ebenfalls auf Hindernisse, die ihm nicht erlaubten, in der bestimmten Frist sein Ziel zu erreichen. Daß er eine Niederlage erlitten habe, wurde in der geängstigten Stadt verbreitet und geglaubt, auch in der allgemeinen Muthlosigkeit die Capitulation vom 13. März 1585 eingegangen. Die Besatzung erhielt freien Abzug, ohne die Waffen ablegen zu dürfen. Der Gubernator Tempel, der Obrist Schay, die Hauptleute Piron und Cetvell verpflichteten sich, einige Monate hindurch nicht gegen den König in Brabant zu dienen. Den Bürgern wurden zwei Jahre Bedenkzeit vergönnt um die Frage, ob sie die Religion wechseln, oder auswandern wollten. Es wurde auch der Stadt eine Geldbuße auferlegt, doch nachträglich erlassen, wogegen die Bürgerschaft sich anheischig machte, auf ihre Kosten die königliche Capelle und die Paläste des Cardinals von Granvelle, des Bischofs von Atrebat, so betitelt ihn ein berühmter Geschichtschreiber der neuesten Zeit, und des Grafen von Mansfeld herzustellen und zu meubliren, wie sie es vor der Plünderung und Verwüstung gewesen. Mechelen, wohin doch endlich der Graf von Hohenlohe mit seinen Vorräthen gelangte, hielt sich noch längere Zeit.

Im J. 1591 erscheint Tempel höchst unerwartet an Mosel und Rhein. Er hatte, so schreibt Mechtel in seiner Chronik, in der Umgebung von Aachen sein Volk gesammelt, und führt das wider männiglichs Erwarten, der Mosel zu, nimmt Carden, plündert Treiß, macht einen vergeblichen Versuch auf Clotten, verliert einige Leute bei der Schanzen, wirft sich darauf in die Berge, und macht eine Impresa auf Andernach. Zu Carden hatte er besonders das Stift und die Stiftsherren hart beschädigt. Von weitern Verheerungen, die Mosel entlang, wurde er abgehalten durch ein Ereigniß, beschrieben in dem Chorbuch von

Clotten durch F. Jodocus Wolff, Profeſſ zu Brauweiler 1672, und geboren zu Clotten 1648. „Anno 1570, als Duc de Alba, ein geborner Spanier, von dem König in Spanien über die ſiebenzehn Provinzen in Niederland geſetzter Gubernator, die Unterthanen zu ſehr plagte, und mehr Geld von ihnen forderte als ſie geben konnten, weigerten ſich die armen Leut, und ſagten es wäre ihnen unmöglich. Unter dieſen waren drei von den vornehmſten, welche dieſes Werk ſuchten auszuführen, als nemlich Prinz von Oranien, Graf von Horn und Graf von Egmond. Duc de Alba laſſet dieſe drei Herren zu ſich berufen, unterm Schein, er wollte ihre Klagen anhören. Graf von Horn und Graf von Egmond erſcheinen. Prinz von Oranien ſagte: gehet hin, ihr gute Herren, ihr werdet euere Köpf verlieren, ich komme nit, damit ich meinen Kopf behalte, obſchon mein Fürſtenthum fortgehet. Sie gehen und werden enthaupt.

„Wegen dieſer unſchuldiger Enthauptung bekam Prinz von Oranien ſehr großen Anhang, warbe viel Volk, nahm ein Stadt, Feſtung, Land, nach den andern ein, der Gubernator Duc de Alba muſte zuſehen. Hierdurch entſtunde ein großer Krieg in Niederland. In dieſem Kriegsweſen war ein Officier, ein vortrefflicher wohl erfahrner Soldat und Gubernator zu Brüſſel, mit Namen Oliverius Tempelius, ein Niederlander, dieſer nahm zu ſich achthundert Mann, belagert 1580 Hall in Brabant, wird miraculöſer Weis abgeſchlagen, gehet darvon im Julio durch Luicker Land ins Cölniſche, beängſtiget Neuß, nahme Bonn ein (!!!), kommt vor Andernach verrätheriſcher Weis, muß ſchimpflich abziehen. Münſter accordirt, Carden plünderte er ganz aus. Die ganze Moſel ware in großen Schrecken. Wurfen derohalben die Clottener unter Clotten ein Schanz von Erden auf, fülleten große Fäſſer mit Stein und Erden, ſetzten ſelbige darauf, hielten ſehr ſtarke Wacht, Tag und Nacht. Jung und alt muſt ins Gewehr.

„Der Oliverius ſchreibet von Carden (deſſ eigene Hand wird annoch verwahret in der gemeinen Kiſt zu Clotten), die Clottener ſollten ihm drei und zwanzig und drei hundert Reichsthaler geben, wegen der Soldaten ſo zu Bimagen erſchlagen

worden. Die Clottener schlagen solches Begehren ab. Gleich kommt er des Nachts mit seinem Volk, gehet heimlich selbsten voran, in Meinung die verlorne Schildwacht niederzumachen. Die Schildwacht aber stoßet den ankommenden Officier mit seiner Hellepart durch die Brust. Hierauf erhebt sich ein Tumult. Die ganze Wacht kommt. Der Feind lauft Hals über Kopf Fellerbach, Homer und Cardener Berg auf, verlieren sich also. Von diesem Volk seind nachmals zwei hundert Mann von den Bauren in Lothringen todt geschlagen worden. Hierauf nemlich 1590 baueten die Clottener eine große dicke lange Mauer, von der Leyen bis an die Mosel mit Schießlöcher. Mit alten Leuten hab ich selbsten geredt 1658, welche haben fröhnen an dieser Schanz helfen. 1690 in Majo gingen die Franzosen aus Montroyal auf Partei, machten ungefähr bei Coblenz ein reiche Beut, wollten mit ihrem Raub zurück marschiren. Ein starke Partei aus Coblenz kommt ihnen vor, postirt sich hinter die Schanz, machet die Ankommende alle nieder, eroberen alles. Hierauf erzürnte Monsieur Montal Gubernator auf Montroyal dermaßen, daß er des andern Tags ein starke Mannschaft commandirte, diese Schanz über ein Haufen zu werfen. Bleibt also der lautere Name an der Schanz."

Ein Bote, so erzählt ferner Mechtel, wurde von Carden zeitig abgesendet, die Andernacher zu warnen, gerieth aber unterwegs in eine Schenke, holte sich einen Rausch, entschlief auf offenem Felde, daß der feindliche Haufen an ihm vorüber zog und die Warnung zu spät kam. Ganz unbemerkt gelangten die Freibeuter nach Andernach zum Rheinthor, wo sie ungesäumt Petarden (patarram vocant) anlegten. Gegen drei Uhr Morgens vernahm die Schildwache ein Geräusch. Ihr Wer da? wurde mit einem Gut Freund beantwortet, und im nämlichen Augenblick platzte die Petarde am großen Thor, daß Riegel und Ketten sprangen, ein bedeutendes Loch in das Thor selbst geschlagen. Die Petarde am Nebenthor entzündete sich ebenfalls, und brach dasselbe ganz und gar, daß die Feinde eindringen konnten. Nur das Gitterthor widerstand noch, wenn es auch den einen Riegel verloren hatte. Die Wache wehrte mit Löwen-

muth dem Andrang der Feinde, von allen Seiten kam ihr Verstärkung zu, denn die Explosion hatte alles Volk zur Stelle gerufen, die Bäcker absonderlich, von deren Thaten an jenem Morgen und von dem siedenden Wasser, so sie auf die Stürmenden gegossen, die Sage viel zu erzählen weiß, wie sie denn auch, sicherlich zu Unrecht, behauptet, die zwei Männer, oben am innern Rheinthor in Stein gehauen, hätten das Andenken der Begebenheit, und den Ruhm der Bäcker zu verewigen. Ob solches Widerstandes verzweifelnd, zogen die Freibeuter ab, um einstweilen bei St. Thomas sich zu lagern, und am dritten oder vierten Tage Rheinaufwärts zu ziehen, bei Engers den Rhein zu überschreiten. Denn sie waren bestimmt, das Heer, so Fürst Christian von Anhalt den Reformirten in Frankreich zuführen sollte, zu verstärken. Der Wetterau zu richtete Tempel seinen Marsch, und hat auf demselben zu Laurentien, 10. Aug. 1591, Mechtel ihn gesehen. Er beschreibt ihn „kurz, gesetzt, dick von Leib, 55jährig, etwas greiß und ein breitlich Angesicht; 2000 Mann, zu Pferd meistentheils, habe er befehligt.“ Wie die Armee hierauf bei Hochheim sich concentrirte, bei Nieder-Walluf auf das linke Rheinufer überging, durch Westerreich und Lothringen nach Frankreich marschirte, bei Verdun ihre Vereinigung mit K. Heinrich IV. bewerkstelligte, und diesen hierauf in Stand setzte, die Belagerung von Rouen zu unternehmen, habe ich Bd. 3. S. 406—407 erzählt.

Tapfer wurde Rouen durch Andreas de Villars-Brancas vertheidigt, daß Alexander Farnese, allem spanischen sosiego zu Trotz, Zeit fand, zum Entsatz sich zu rüsten, die glorreichen Ereignisse von Paris im J. 1590 zu wiederholen. Am 4. Januar 1592 erreichte die spanische Armee das Städtchen Nesle, wo Farnese ganzer acht Tage verweilte, mit Musterungen sich beschäftigend, und die langsamen Schrittes ihm folgende Artillerie erwartend. Am 12. wurde der Marsch wieder angetreten und zunächst gegen Amiens gerichtet. Als die Somme überschritten, mußte das Heer sich ordnen, wie wenn es jeden Augenblick mit dem Feinde zusammentreffen sollte. Es zählte an Reiterei 6000, an Fußvolk 24,000 Mann, und zwar führte Adolf von Schwarzen-

berg 800 deutsche Reiter, Georg Basta, in Abwesenheit des Herzogs von Pastrana, 2000 leichte Pferde, der Prinz von Chimay 400 flamändische Reiter, Ludwig Melzi 100 italienische Lanzen, päpstliche Hülfsvölker, der Graf von Vaudemont 700 Lothringer, theils Lanzen, theils Cürassiere. Von französischem Adel, der sich um die Herzoge von Mayenne und Guise geschart, zählte man 2000 maîtres. Der Schweizer waren nur mehr 2000, dazu kamen drei spanische tercios, Anton Zuñiga, Ludwig Velasco und Alonso Idiaques, die zwei deutschen Regimenter der Grafen von Berlaymont und von Aremberg, die wallonischen Regimenter des von Vert, des Grafen Octavio von Mansfeld, des Grafen von Bossu, und des Obristen Claudius de la Berlotte, zwei italienische Regimenter, des Camillo Capizucchi und des Peter Gaetano, endlich 4000 Franzosen, von Urban von Montmorency-Laval, dem Herren von Boisdauphin, von Balagni und dem Obristen Saint-Paul befehligt. Das Vortreffen führte der Herzog von Guise, zu dem Corps de Bataille hielten sich die Herzoge von Parma und Mayenne, der Graf von Vaudemont und der Herzog von Montemarciano, das Hintertreffen stand unter dem Herzog von Aumale und dem Grafen von Chaligny. Die Schweizer hüteten die Artillerie, über welche Valentin von la Motte-Pardieu und Christoph Bassompierre gesetzt, Georg Basta, der Albaneser, mit seinen Carabins und Stradioten bildete eine äußerste Vorhut, eine Wolke von éclaireurs, bestimmt, die Wege zu erforschen und zu sichern, Christian von Savigny Baron von Rosne, ein lothringischer Officier von dem höchsten Verdienst, übernahm die Verrichtungen eines Sergente maggiore generale, Generalquartiermeisters.

Von der Annäherung des Herzogs von Parma in Kenntniß gesetzt, fand der König von Frankreich für gut, sein Heer zu theilen, was bei dessen numerischer Ueberlegenheit, Cavalerie 10,000, Infanterie 28,000 Mann, nicht allzu waglich schien. Die Infanterie und die Mehrzahl der deutschen Reiter, die zu Zeiten etwas störrisch, blieben unter Birons Befehlen vor Rouen, die Belagerung fortzusetzen, mit 2000 Helmen, 500 leichten Pferden, 1000 deutschen Reitern, von dem Fürsten von Anhalt befehligt,

und 2000 reitenden Archibusirern zog der König nach Osten, nicht gerade in der Absicht zu schlagen, sondern um des Gegners Marsch aufzuhalten und ihn nach Beschaffenheit der Umstände zu schädigen. Folleville, am Eingang der Picardie erreichend, vernahm er, daß eben seitwärts auf geradem Wege nach Rouen das feindliche Heer vorüberziehe, dessen Haltung zu beobachten, schickte er verschiedene Detachements aus, während er selbst an der Spitze von 120 Pferden vorpoussirte. Das eine Detachement, von Lavardin geführt, traf auf spanische Pikenirer, die der Ruhe genießend im Schatten eines Baumes, an dessen Schaft ihre Piken gelehnt hatten. Die wollt er im Vorüberjagen aufheben, es wurde ihm zugeschrien, „das Obst ist noch nicht reif," und damit erblickte er zwei starke Reiterpikets, im vollen Trab auf ihn zukommend. Rasch ließ er die Zügel wenden, den Feind zu empfangen, aber nicht gar günstig für ihn gestaltete sich das Gefecht, bis der König selbst seine Reisigen ihm zum Soutien herbeiführte. Die Spanier zogen sich auf ihre Hauptmacht zurück, die bereits sich gelagert hatte, aber in dermaßen musterhafter Ordnung, daß keine Hoffnung, das Mindeste ihr anzuhaben. Der König übernachtete in Berteville und gelangte am 4. Febr. nach Aumale.

Von dannen zog er am folgenden Morgen aus, eine große Recognoscirung vorzunehmen. Ihm folgten die Arcieren von der Leibwache, 200 andere leichte Pferde, und die Blüthe des französischen Adels, mehr denn 300 versuchte Ritter; eine starke Besatzung, unter den Befehlen der Herzoge von Nevers und Longueville, blieb in Aumale zurück. Durch dichte Rebenpflanzungen, über die Brêle, ging der Marsch einer Höhe zu: das räumliche Plateau war nur erstiegen, und der König fiel in einen Schwarm von feindlichen Patrouilleurs, von denen er doch wenigstens eine Stunde sich entfernt glaubte. So unerwartet kam beiden Parteien das Zusammentreffen, daß weder an Rückzug, noch an Ordnen zu denken, blank zu ziehen war das Einzige, so die Zeit erlaubte, und nicht gerade der Vortheil auf Seiten der in der Minderzahl sich befindenden Ligisten, als mit seiner Hauptmacht der Herzog von Parma herangezogen kam. Sie war zu

einem Viereck geordnet, hatte in der Fronte eine Oeffnung, den Schwadronen der Mitte das Ausfallen zu verstatten, und dergleichen Lücken befanden sich auch an den beiden Ecken der entgegengesetzten Seite, gedeckt jedoch durch ein Gros Cavalerie, welche bestimmt, das Gefecht zu eröffnen, während des Camillo Capizucchi fliegendes Infanteriegeschwader die Lücke in der Fronte hütete. Die Seiten waren, wie herkömmlich, durch die Wagenburg geschützt; in einer Ordnung, die durch nichts zu stören, verfolgte das Fuhrwerk seinen Weg, ihm schloß sich das Fußvolk der verschiedenen Nationen an. Außerhalb des Vierecks caracollirten die leichten Pferde und die Carabins (nicht zu verwechseln mit den Carabiniers einer spätern Zeit), in ihren unzähligen Abtheilungen die ganze Fläche erfüllend; recht in Mitten der Ordnung wurde in einem Sessel Alexander Farnese getragen, barhäuptig, damit er stets das Ganze übersehen, die Bewegungen überwachen könne.

Dergleichen Ordinanz hatte Heinrich IV. noch nicht gesehen, er vertiefte sich in den Anblick, und eine zwiefache Wolke von reitenden Archibusirern, durch Georg Basta vorgeschoben, bedrängte ihn auf seinen beiden Flanken, machte Miene, ihn einzuschließen. Nur die wenigsten der französischen Herren hatten Zeit gehabt, den Helm aufzustülpen, viel weniger konnte Rede davon sein, eine Ordnung sich zu geben. Truppweise wurde gefochten, den Franzosen zu großem Nachtheil, sie stürzten haufenweise, denn die Cürasse schützten nicht gegen den Kugelregen, ausgehend von den ungeheuern Archibusen der Carabins, schon wurde sichtbar die Tête des fliegenden Infanteriegeschwaders, die in der Hoffnung, an dem Gefechte Theil zu nehmen, heranbrausete, und der König, nachdem er den Seinen anbefohlen, so viel möglich den Feind zu beschäftigen, ohne sich doch weiter einzulassen, sprengte dem Abhang zu, in der Hoffnung, die ihm entgegenkommenden Reiterscharen von Givry und Lavardin zu erreichen. Hatte er aber Eile, so waren nicht minder eifrig im Nachjagen die Hauptleute der feindlichen Reiter, nachdem sie in der Kleidung, den Federn, den Zügen den König erkannt hatten; wetteifernd suchten sie ihm die Straße zu verlegen, und mit jedem Augenblick wurde der Rückzug oder vielmehr die Flucht

der Franzosen schwieriger, daß der König selbst genöthigt, zu wenden, um nur einigermaßen die Verfolgung zu brechen. Das wollte nicht gelingen, wieder riß er den Gaul herum, und im Augenblick traf eine Kugel in seinen Sattel, zugleich unterhalb der Nieren ihn leicht verletzend. Da jagt er in voller Carriere davon, ihm nach in der wildesten Unordnung sein Gefolge, das jetzt zur Tiefe gelangt, in der Rebenpflanzung neue Hindernisse findet; haufenweise stürzen in dem Labyrinth der Pfähle und Rebengewinde Menschen und Rosse, schlachten blieb der Carabins einzige Arbeit, eine Menge der theuersten Ritter, die Arcieren von des Königs Garde beinahe insgesamt, verbluteten unter ihren Händen.

Die leichten Reiter, die schon den halben Weg bis zur Wahlstatt zurückgelegt, und jetzt vernahmen, was sich dort ereignet, und daß der König verwundet, machten kehr, ohne den Degen nur zu ziehen, und ritten nach Aumale zurück, einzig Givry, bei dem doch 30 Mann aushielten, dachte in diesem Augenblick an seinen König, ritt zu ihm hin, bedeckte ihn mit seinem Mantel, und verschaffte ihm durch entschlossenen Widerstand Zeit und Raum, Sicherheit zu suchen. Auch Lavardin hat einigermaßen die Hitze der Verfolgung gebrochen: mit 60 reitenden Archibusirern, die andern alle befanden sich auf der Flucht, faßte er Posten hinter dem Damm eines die Straße begleitenden Grabens, und da hielt er aus, bis er verwundet, Givry nicht minder bedeutend verletzt, und sollte von ihren Leuten nicht einer entkommen sein, ohne das rechtzeitige Eintreffen des Herzogs von Nevers, der die Flüchtlinge aufnahm, dann in guter Ordnung den Rückzug über die Brêle nach Aumale und weiter in der Richtung von Neuchâtel vollbrachte. Noch an demselben Abend rückte der Herzog von Mayenne zu Aumale ein, ohne doch weiter, von wegen der Dunkelheit, die Verfolgung ausdehnen zu wollen. Er verfiel mithin demselben Fehler, um welchen er dem Herzog von Parma gezürnt hatte, denn kaum eine halbe Stunde vom Orte, in einem Gehölz wurde dem König der erste Verband aufgelegt. So günstig ist an diesem Tage, bei allem Mißgeschick, dem König von Frankreich das Glück gewesen. Ungezweifelt

war er auf dem Schlachtfelde schon verloren, der Krieg beendigt, wenn Farnese den allgemeinen Angriff hätte erlauben wollen. Doch hat dieser sein vorsichtiges Zögern zu rechtfertigen gesucht, »avendo creduto di aver da fare con un capitano generale d'un esercito, e non con un capitano di cavalli leggieri, quale ora conosceva essere il re di Navarra.«

Neuchâtel hielt vier Tage lang die Spanier auf. Dort hatte Givry sich eingeschlossen, mit dem festen Vorsatz, durch die Hartnäckigkeit der Vertheidigung seinem Herren eine unter den Umständen doppelt wichtige Frist zu verschaffen. Ueber einen Artikel der Capitulation, vom Aschermittwoch, ergab sich etwelche Differenz: der Obriste Fabian de Rebours war darin nicht namentlich aufgeführt, und schien solches dem Herzog von Parma ein Grund, ihn als seinen Kriegsgefangnen anzusprechen. Das wurde ihm bestritten, und er ließ sich gefallen, den König von Navarra als Schiedsrichter in solcher Differenz anzuerkennen. Heinrich versammelte einen Kriegsrath, vernahm die verschiedenen Meinungen, und sprach zu Gunsten des Rebours. Die Lücke in seinen Vorräthen, durch den Aufenthalt vor Neuchâtel erzeugt, zu ergänzen, mußte Farnese abermals zehn Tage verlieren, die zum Theil ausgefüllt durch die den Feinden zu liefernden Scharmützel. In einem derselben wurde der Graf von Chaligny, ein Prinz aus dem Hause Lothringen, nach tapferm Widerstand, der Gefangne von Chicot, des Königs von Navarra Hofnarr, der zwar ein tapferer Streiter, und mit einer schweren Wunde am Haupte, die der Prinz ihm geschlagen, und die in den nächsten Tagen ihm tödtlich wurde, seinen Gefangnen mit der größten Aufmerksamkeit behandelte, wenn er gleich sich nicht enthalten konnte, ihn mit Scherzreden und Possen aller Art zu überschütten. Doppelt mochte das den Prinzen verletzen, und hat er, dem König vorgeführt, bitterlich das ihm gefallene Loos, eines Narren Gefangner zu sein, beklagt. Ihn zu trösten, pries der König Chicots kriegerisches Verdienst, mit dem Zusatz, daß der Prinz nicht das Schicksal, nur sich selbst anklagen dürfe, nachdem niemand ihn zu solchem Feste berufen. Der Prinz erwiderte, der Wunsch zu sehen und zu lernen habe ihn geführt,

und der König, stets bescheiden als ein ächter Gasconier, meinte, von seinen bisherigen Lehrern habe er nichts lernen können, von ihm allein könne er die Geheimnisse der Kriegskunst erlernen.

Wie langsam aber, nach des Herzogs von Parma vorsichtiger Weise, des spanischen Heeres Fortschritte, man befand sich doch endlich in der Nähe von Rouen, und ein Entschluß sollte gefaßt werden, wie der belagerten Stadt beizuspringen. Georg Basta erbot sich mit seinen Albanesern, denen doch zwei Lanzengeschwader beizugeben, bei nächtlicher Weile den feindlichen Linien einzubrechen, eines der Quartiere aufzuschlagen, also die Stadt zu erreichen und ihr die erforderliche Hülfe zu bringen. Dergleichen Verwegenheit konnte dem Herzog nicht zusagen, abgesehen davon, daß durch sie nur theilweise der Stadt geholfen. Erwägend dagegen, daß des Königs von Navarra meiste Reiterei zwischen Dieppe und Arques, also von Rouen 6 starke Stunden aufgestellt, daß er in den feindlichen Linien lediglich Infanterie zu bestreiten haben würde, hatte er sich entschlossen, am Mittag aufzubrechen, in der Richtung von Pont-de-l'Arche, dann, nachdem der Wald von Bellencombre umgangen, rechts sich zu wenden, und die ganze Nacht fortzumarschiren, so daß er mit Tagesanbruch vor Rouen sich befinde, um ohne Verzug anzugreifen, wobei er auf die Mitwirkung des mit Villars combinirten Ausfalls rechnete. Hiernach trat er am 26. Febr. die Bewegung an.

Aber schon am 25. hatte der Ausfall statt gefunden, den Belagerern über 800 Mann gekostet, unabhängig von dem Verlust ihrer Artillerie und Munition, von der Zerstörung all ihrer Werke. Davon die Mittheilung an den Herzog von Parma zu machen, beeilte sich Villars, und am Abend des 26., mitten in seinem Marsch, traf diesen die Meldung. Sofort wurde der Kriegsrath versammelt, die Frage, was unter solchen Umständen das vortheilhafteste, zu verhandeln. Alexander Farnese hätte wohl ohne weiteres, dem entmuthigten Feinde gegenüber, die Sache vollends zur Entscheidung bringen mögen, und dafür stimmten Spanier und Italiener, der Herzog von Mayenne hingegen meinte, der Hauptzweck des ganzen Unternehmens sei erreicht, den Feind aus seiner festen Stellung bei Dernetal zu delogiren, würde die

Anstrengung vieler Stunden erfordern, und darüber der König Zeit gewinnen, mit seiner überlegenen Reiterei herbeizueilen und dem ermüdeten Gegner ein zweites Treffen, dessen Ausgang nicht zweifelhaft, zu bieten. Sicherer würde es jedenfalls sein, abzuwarten, bis der Adel, die eigentliche Stärke von des Königs Armee, in der Ungeduld, daß jede Gelegenheit zu schlagen ihm versagt werde, sich der Heimath zugewendet habe. Er schloß mit den Worten: »Je ne suis venu que pour secourir les assiégés; et puisque la fortune l'a fait sans nous, il ne nous reste plus qu'à ramener l'armée en lieu de sûreté, sans aucune perte. Simple particulier, je suivrois partout le duc de Parme, mais en qualité de lieutenant général de la Couronne, je ne puis consentir à un acte de témérité, à moins que la nécessité ne l'exige.« Farnese wich einer Ansicht, durch welche abermals und ungezweifelt die Armee des Königs von Navarra gerettet wurde, detachirte 800 Wallonen, die Besatzung von Rouen zu verstärken, führte seine Armee über die Somme zurück, und ließ sich hier durch seine französischen Rathgeber zu der frucht- und zwecklosen Belagerung von Rue verleiten.

Kaum des fürchterlichen Gegners entledigt, verdoppelte der König von Navarra seine Thätigkeit gegen das fortwährend blokirte Rouen, mit um so mehr Erfolg, da ihm jetzt auch eine holländische Flotille, 3000 Mann unter den Befehlen des Grafen Philipp von Nassau tragend, zu Gebote stand. Die holländischen Schiffe brachen die Verbindung zwischen Rouen und Havre-de-Grace, daß keine Lebensmittel mehr die Seine aufwärts zu schaffen, erschwerten auch durch ihr Feuer die Vertheidigung, ohne doch die Besatzung zu entmuthigen, zumal die von dem Herzog von Mayenne vorgesehene Verminderung in der königlichen Armee nicht ausblieb. Scharenweise zogen die Ritter nach Haus, nicht besonders lebendig wurde die Belagerung betrieben, gleichwohl kam es über ihrer langen Dauer mit der Stadt so weit, daß Villars endlich genöthigt, den Herzog von Parma zu Hülfe zu rufen, mit dem Zusatz, daß, falls diese nicht bis zum 20. April 1592 eintreffe, er capituliren müsse. Auf solche Mittheilung hob der Herzog in Eile die Belagerung von Rue auf, das schwere Gepäck

in Hesdin zurücklassend, erreichte er die Somme, die berühmte Furt von Blanche-tache, die Straße, auf welcher einst K. Eduard III. von England nach Creſſy gelangte. Sie bot, nachdem die Flut abgelaufen, keine Schwierigkeiten, 5000 Reiter, 12,000 Fußgänger haben sich ihrer gebraucht, und in dem Laufe von sechs Tagen einen Marsch zurückgelegt, der im vergangenen Jahre einen vollen Monat erfordert hatte. Ohne Säumen hob, Angesichts dieses Heeres, der König die Belagerung auf, und an demselben Tage, 20. April, zogen Farnese und der Herzog von Mayenne der Stadt ein. Unermüdlich die Franzosen in ihrem Rückzuge auf Pont-de-l'Arche zu verfolgen, war des spanischen Feldherren Absicht, abermals sollte er jedoch unter dem Einflusse des Fluches, der so vielen combinirten Armeen verderblich geworden ist, zu leiden haben. Schlechterdings wollte der Herzog von Mayenne nicht für Operationen, deren nothwendige Folge die Vernichtung der feindlichen Armee, stimmen, und den seichtesten Gründen mußte Farnese weichen, die unselige Belagerung von Caudebec vornehmen (24. April). Von dannen war zunächst die holländische Flottille zu vertreiben, am folgenden Tage wollte Farnese in Person die Anlegung einer Batterie überwachen. Darüber gerieth er in die Schußlinie, und eine Musketenkugel traf ihn unter dem Ellnbogen des rechten Arms, lief zwischen den beiden Knochen bis beinahe zum Handgelenk und blieb da stecken. Er veränderte keine Miene, sprach, als sei nichts vorgefallen, nur nicht von der Verwundung, aber das Blut, so unter dem Mantel herab träufelte, verrieth sein Geheimniß, er wurde, während er noch fortfuhr, Befehle zu ertheilen, erhoben und nach seinem Quartier gebracht. Gleich waren die Aerzte zur Stelle, sie fanden die Wunde nicht tödtlich, machten aber, der Kugel habhaft zu werden, drei verschiedene Einschnitte, welche das heftigste Wundfieber veranlaßten. Alexander mußte das Commando abgeben, so statt seiner Mayenne übernahm. Caudebec capitulirte am andern Tage.

Der Fall des unbedeutenden Platzes konnte den Fehler, welchen die Deferenz für des Herzogs von Mayenne Rathschläge erzeugte, nicht ausgleichen, und der König von Navarra hatte

Zeit genug gehabt, sich für dessen Benutzung zu rüsten. Alle erwarteten Verstärkungen waren ihm zugekommen, 8000 Reiter und 18,000 Fußgänger um ihn vereinigt, zu Eu, Arques und Dieppe hatte er starke Besatzungen, der Seine war er Meister durch die holländische Flotte und durch den Besitz von Quillebeuf, den Oliver Tempel mit seinem Regiment hütete, mithin schien es ein Leichtes, die Armee des Herzogs von Parma in dem Winkel, durch die Seine und das Flüßchen Durdan gemacht, festzuhalten, und ihr den Rückzug nach der Somme schlechterdings zu untersagen. Dieses vollends zu bewerkstelligen, brach der König von Pont-de-l'Arche auf, um am 30. April Angesichts des feindlichen Lagers, so an demselben Tage von Caudebec nach Yvetot verlegt worden, sich zu befinden. Lediglich durch ein Gehölz waren beide Heere geschieden, was zu täglichen Gefechten führen mußte. Der Franzosen Absicht, dadurch immer mehr die Feinde einzuengen, fand jedoch in der unvergleichlichen Haltung einer von Alexander Farnese erzogenen Armee unübersteigliche Hindernisse. In jeder Action beinahe blieb der Vortheil den Spaniern, aber daß gleichwohl seine Stellung unhaltbar geworden, konnte ihrem Feldherren nicht entgehen. Vor der Hand blieb ihm nichts übrig, als auf Caudebec und das Seineufer sich zurückzuziehen, Angesichts des feindlichen Heeres einen Flankenmarsch zu vollführen.

Er wurde in musterhafter Ordnung, in tiefster Stille angetreten, während, ihn zu verbergen, Ranuccio, des Herzogs von Parma Sohn, mit ungewöhnlicher Lebhaftigkeit die französischen Vorposten angriff und zurückwarf. Ueber der Hitze des dreistündigen Gefechtes wurde überhört, was im Hintergrunde vorging, Ranuccio zog allgemach seine Truppen aus dem Gefecht, und verschwand zuletzt mit den 200 Reitern, die er allein noch bei sich behalten. Indem er bemühet, den Nachtrab zu erreichen, kam er vorüber an drei Kanonen, so dieser zurückgelassen. Dergleichen Trophäen dem Feinde zuzugestehen, hielt er für unreputirlich, um jeden Preis mußten die Kanonen fortgebracht werden, »il che benchè fosse fatto con celerità grande, avrebbe però corrotto e reso vano l'artificio mirabile di questa ritirata, se il re fosse stato più pronto à seguitarli.« Aber in dem Erstaunen

ob des ihm gespielten Streiches konnte Heinrich IV. nicht sofort zu einer Entschließung gelangen. Hingegen hat er am folgenden Tage mit um so mehr Besonnenheit seine Dispositionen getroffen. Der Herzog von Montpensier mit der meist aus Reiterei bestehenden Avantgarde hütete die nach Dieppe führenden Straßen, jeden Augenblick trafen die von dort ausgesendeten Patrouillen mit den seinen zusammen. Der König mit dem Haupttreffen, worin vorzüglich die Infanterie vertreten, lagerte sich am Fuße der Hügel, welche die Heerstraße nach der Picardie beherrschen. Der Herzog von Bouillon mit der Arrieregarde, worin die deutschen Reiter, machte jede Verbindung zwischen Caudebec und Rouen unmöglich. Starke, in der Eile aufgeworfene Verschanzungen sicherten den König gegen die Gefahr, wider seinen Willen schlagen zu müssen. Vollständig und buchstäblich befand sich der Herzog von Parma in einer Mäusefalle.

Bereits wurde in seinem Lager der Mangel sehr fühlbar. Ein Brod von 12 Unzen kostete Anfangs 10, dann 20, der halbe Septier Wein 30 Sols; das Wasser sogar mußte bezahlt werden, weil man die Erfahrung gemacht, daß jenes der Seine, mit dem Seewasser vermischt, nicht eigentlich trinkbar. Stroh fehlte gänzlich, die Pferde fielen haufenweise, dem Allen gesellten sich anhaltende Regengüsse. Es ergab sich die augenfällige Unmöglichkeit, in solcher Lage der Dinge länger auszuhalten, aber gleich unmöglich wollten Mayenne und la Motte-Pardieu die Ausführung eines von Farnese ihnen mitgetheilten Projects finden. In dem Uebergang auf das linke Ufer der Seine hatte er das einzige Mittel, den Untergang seiner Armee abzuwenden, erkannt, und dafür traf er, allen Einwendungen zu Trotz, die Vorkehrungen. Zuerst ließ er nach und nach acht Fähnlein von dem Regiment la Berlotte mittels kleiner Fahrzeuge übersetzen. Da, auf dem andern Ufer, mußten die Mannschaften ein Fort errichten in Form eines Sterns, dessen drei Stralen den Fluß bestrichen; ihm gegenüber, auf dem rechten Ufer erhob sich ein ähnliches Fort, dessen Fronte dem Felde, woher der Feind zu erwarten, die andere Seite dem Flusse zugekehrt. Diesem Fort wurden 1000 Knechte, Musketirer großen Theils, unter des

Grafen von Bossu Befehl eingelegt; vier Kanonen sollten die Straße fegen. Gleichzeitig wurden zu Rouen Ponten in großer Anzahl angefertigt, kleinere Fahrzeuge, die mit sechs Ruderern bemannt, als Remorqueurs für die größern Schiffe dienen konnten, endlich Flöße, geeignet die Artillerie zu tragen.

Die ganze Flotte, begünstigt durch das Zurücktreten der Flut, brauchte nur wenige Stunden, um am Abend des 20. Mai Caudebec zu erreichen, und ohne Zeitverlust wurde in der ungemein hellen Nacht der Anfang mit dem Uebersetzen gemacht; zuerst kam die französische Infanterie und Cavalerie, unter des Herzogs von Aumale Befehlen, es folgten Artillerie und Bagage, dann die schweizerische Infanterie; mit Tagesanbruch schiffte sich die spanische, italienische und wallonische Infanterie ein. Zurück waren noch Prinz Ranuccio und Appio Conti mit des Capizucchi tausend italienischen Knechten und 200 Reitern, deren Haltung die Absicht zu scharmutziren verkündigte. Doch blieb alles ruhig, selbst auf den Höhen regte sich niemand, wie lustig auch die französischen leichten Reiter in der Ebne sich herumtummelten. Solches fiel doch dem König auf, er schöpfte Verdacht, daß sein Gegner abermals die Stellung verändern könne, im Mindesten aber kam ihm nicht in den Sinn, daß es um einen Uebergang sich handle, da der Fluß hier in der Flutzeit vielmehr einem Meere, als einem Strome zu vergleichen. Der Baron von Biron, auf Recognoscirung ausgeschickt, erblickte von einem Hügel aus die Bewegung auf der Seine, und jagte über Stock und Stein, die Meldung davon zu überbringen. Stracks ließ der König seine ganze Reiterei aufsitzen, um sie dem Punkte des Uebergangs zuzuführen, das Fußvolk sollte nachkommen. Aber er hatte nicht bedacht, daß die Cavalerie vor der Einnahme des Forts hier nichts ausrichten könne, und von dem Fort ging aus ein gewaltiges Geschütz- und Kleingewehrfeuer, das jede Annäherung verbietend, hingegen den Uebergang bedeckte. Dieses endlich gewahrend, nahm der König einen zweiten Hügel ein, der gleich einem Cavalier den Fluß beherrscht, und gebot dahin in Eile die Artillerie zu schaffen, um die ihre Thätigkeit fortsetzenden Fahrzeuge in Grund zu schießen. Bevor man aber in dem Tumult damit zu Stande

gekommen, war der Uebergang vollbracht, und dem König in seinem blinden Zorn nichts übrig gelassen, als in derselben Eile seine ganze Macht gegen den Prinzen Ranuccio zu kehren. Der allein war auf dem rechten Ufer zurückgeblieben, hatte sich aber langsamen Schrittes unter die Kanonen des Forts zurückgezogen.

Dort ihn aufzureiben, rechnete der König, es empfing ihn aber ein wohlgenährtes Artillerie- und Musketenfeuer, dem er mehre Stunden lang, mit großem Verluste der Seinen und ohne allen Erfolg sich bloßgab. Dagegen setzten des Grafen von Bossu und des Capizucchi Regimenter, eines nach dem andern über den Fluß, es wurden die Stücke aus dem Fort herausgezogen und in eine Ponte gebracht, der letzte von allen, schiffte Prinz Ranuccio sich ein, wie eben der Franzosen Artillerie zur Höhe gelangt, ihr Feuer gegen die Ponten und das Fort Berlotte eröffnete, ohne doch viel Schaden anzurichten. Größere Gefahr drohte ab Seiten der vor Quillebeuf stationirt gewesenen bewaffneten Fahrzeuge, die sich den Strom aufwärts arbeiteten, und des Willens schienen, die zuletzt aus dem Fort abgeführten Stücke, welchen nur einige Mann Wache beigegeben, aufzufangen. Der Gefahr ansichtig geworden, zum höchsten Schimpf es sich rechnend, daß unter seinen Augen seine Artillerie genommen werden sollte, verließ Ranuccio in Eile das Floß, um sich in einen Nachen zu werfen, und den bedrohten Stücken zu Hülfe zu eilen; so thaten nach seinem Beispiel la Motte, Camillo Capizucchi, der Obrist Saint-Paul und viele andere Herren und Hauptleute, es richtete das Fort Berlotte seine Geschütze gegen die königlichen Schiffe, und die begaben sich zur Ruhe. Ohne weitere Hinderniß wurde die Artillerie ausgeschifft, wenn auch die Franzosen unermüdlich das fruchtlose Feuern fortsetzten.

Die ganze Armee, die Artillerie, das Gepäck waren über den Fluß gebracht, nichts von irgend einiger Bedeutung blieb zurück, gleichwohl gab Prinz Ranuccio sich nicht zufrieden, er hatte dann alle die Ponten und Schiffe in Brand gesteckt, damit sie nicht etwan einer Verfolgung dienen könnten, und erst als dieses vollbracht, schloß er dem Rückzuge sich an. So hatte also der Herzog von Parma, die Todesnöthen fühlend, zu Stande

gebracht, was den versuchtesten Kriegern eine Unmöglichkeit geschienen, die menschlichem Ansehen nach verlorne Armee ohne die geringste Einbuße aus ihrer peinlichen Lage gerettet, es kam nur noch darauf an, dem König, der jeden Augenblick von Pont-de-l'Arche aus debouchiren konnte, sie zu derobiren, und auch das hat er durch die unglaublichste Thätigkeit vollbracht. In vier Tagen gelangte er nach St. Cloud, wo zwar die Brücke zerstört, eine Pontonsbrücke wurde in derselben Geschwindigkeit auf die Seine gelegt, Château-Thierry erreicht, daß demnach eine freie Straße nach den Niederlanden gewonnen. Aller Sorge entledigt, vergönnte der Herzog seinen ermüdeten Truppen einige Ruhe, er ließ auch die Löhnung ihnen reichen; in der ganzen Expedition, in dem Laufe von sechs Monaten, hatte der Soldat pr. Kopf nur zwei Goldthaler empfangen, und mag sein Aushalten bei der Fahne als der unzweideutigste Beweis seiner Anhänglichkeit für den Feldherren dienen. Tempel hatte, nach dem Abzug des spanischen Heeres noch die Ehre, das von Villars, in dem Interesse der Seineschifffahrt mit Macht angegriffene Quillebeuf zu behaupten, dann erfolgte die große von Heinrich IV. vorgenommene Reduction seiner Armee, und der gegen ihn eingegangenen Verpflichtungen ledig, suchte Tempel die alten Freunde in Holland wieder auf.

Seit längerer Zeit befand er sich in der Staaten Dienst, als der Spanier Einfall in das Clevische, 1598, ihrem Kriege mit den rebellischen Provinzen eine durchaus veränderte Richtung geben zu wollen schien. Ohne Zweifel hatte Franz de Mendoza, durch seine Vermählung mit Maria Ruiz Colon de Cardona Almirante von Aragon und Marques von Guadaleste, die Entdeckung gemacht, daß der Rhein die kürzeste und gebahnteste Straße für die Eroberung von Holland. Seine raschen, von niemand bestrittenen Fortschritte erregten allgemeine Bestürzung, nicht nur in den insurgirten Landschaften, sondern auch an dem deutschen Niederrhein, wo der Namen der Spanier schon Grausen und Entsetzen weckte. Die Holländer suchten sich so viel möglich durch die Occupation einiger ihnen wohlgelegenen Punkte zu schützen, die bedrohten Reichsstände klagten dem Kaiser ihre Noth, und da dieser bei dem besten Willen nicht helfen konnte,

oder, nach des stets unparteiischen und gerechten de Thou Ansicht, »ayant manifestement prévariqué et trahi indignement les intérêts de l'Empire, pour favoriser ceux de sa maison,« wurde die Sache auf dem combinirten Kreistage zu Cöln, wo die Stände des westphälischen und der beiden rheinischen Kreise vereinigt, in Erwägung gezogen. Es blieb aber vorläufig bei Redensarten, und nur zu Coblenz, in einer anderweitigen Versammlung, 11. März — 9. April 1599, zu welcher auch Deputirte des fränkischen und niedersächsischen Kreises concurrirten, wurde beschlossen, Spanier wie Holländer vom deutschen Boden zu vertreiben, als zu welchem Ende ein Heer von 14,000 Mann, unter Anführung des Grafen von der Lippe sich in Bewegung setzte. Daß es hierbei eigentlich nur auf die Spanier abgesehen, läßt sich um so weniger bezweifeln, da man, um mit Ehren das Amt des Feldzeugmeisters an Oliver von Tempel vergeben zu können, das Mährchen, er habe den staatischen Dienst verlassen, in Umlauf setzte, zu wiederholten Malen auch des Grafen von der Lippe Armee durch holländische Völker verstärkt wurde. Sie machten aber alle zusammen schlechtes Glück, und als ein Rauch verschwand der ganze Zug, um dessentwillen so viele Tagsatzungen und Berathungen gehalten, so große Rüstung veranstaltet worden. Wiederum nahm bei der staatischen Armee Tempel die Stellung ein, so aufzugeben er niemals des Willens gewesen, und führte er in der siegreichen Schlacht bei Nieuport, 1600, das Hintertreffen. Drei Jahre später, 1603, folgte er dem Prinzen Moriz, als dessen Generalquartiermeister zu der Belagerung von Herzogenbusch, und wurde er, den Fortgang der Arbeiten überwachend, durch eine feindliche Kanonenkugel erschlagen.

In Andernach feierte man am 16. Nov. 1602 den Schluß des von Papst Clemens VIII. verliehenen Jubiläums. Der Abt von Laach in Pontificalibus hielt das Hochamt, der Procession folgte die Gesamtheit der Bürger und Junggesellen, alle in voller Rüstung. In Betrachtung der immer bedrohlicher sich anlassenden Zeitläufte trat die Stadt 1610 mit Leudesdorf, Hammerstein, Rheineck und einigen andern Nachbarorten in Bündniß zu wechselseitiger Vertheidigung. Die zwischen dem

Rath und den Achtern waltenden Zwistigkeiten wurden 1624 durch Kurfürst Ferdinand geschlichtet. Minder glücklich war der Kurfürst in dem Bemühen, des Erzstifts Grenzen gegen seine und des Reichs Feinde zu verwahren. Im Nov. 1632 wurde Andernach von dem schwedischen General Wolf Heinrich von Baudissin, der bei Linz über den Rhein gekommen, belagert, eine Zeitlang mit 6 Stücken beschossen, endlich mit Gewalt genommen. Was im Gewehr sich befunden, wurde niedergehauen, und mancher Wehrlose dazu, die Stadt den Soldaten preisgegeben. Sie erlitt eine zweimalige Plünderung, von der die Kirchen nicht ausgenommen. „Der General Baudis hat dieser Zeit (Januar 1633) die den Spanischen abgenommene, und darnechst oft doch vergeblich tentirte Stadt Andernach ziemblich fortificiren, und mit etlichen Schanzen verwahren lassen. Dagegen haben die Spanischen Nonnenwerth, eine im Rhein gelegene Insul und Kloster überfallen, in die 50 Schwedische darinen erlegt und in die 100 gefangen. Als aber Herr General Baudis sich gerüstet, selbige Spanische daselbsten wiederumb anzugreifen, haben sie seiner Ankunft nicht erwartet, sondern den Ort von sich selbst wieder verlassen. Dargegen Herr Baudis das veste Castel und Städtlein Nürburg an der Eifel, dem Herzogen von Arschot zuständig, attaquirt, und es in sein Gewalt gebracht," das gleiche mit Rheineck, dem Apollinarisberg, Blankenberg, Windeck, Siegburg, wo zum Theil starke Besatzungen eingelegt wurden, gethan. „Dagegen haben die Spanischen unter dem Herrn Grafen von Isenburg Olbrück an der Ahr mit Accord einbekommen.

„Man hat nunmehr auch in der Stadt Cöln verspürt, worauf es mit der Befestigung Deuz angesehen, denn in diesem Monat Januario von der Graf Gronsfeldischen Armee unter dem Obristen Westphalen 6 Compagnien zu Pferd, und etlich hundert zu Fuß umb Deuz ankommen und dabei gemustert worden. Seind in der Musterung in allem auf 28 Fähnlein zu Fuß und 20 Cornet Reuter, doch nicht allerdings complet, befunden, darzu Ihro Churfürstliche Durchläuchtigkeit zu Cöln 34,000 Reichsthaler zum Monatsold hergeben lassen. Von der Stadt Cöln ist auch eine Compagnie zu Fuß darinen gelegt, und auf den Kirch-

hof quartiret, welcher zu dem Ende mit Retrenchementen wohl verwahret; auch die metalline Stück ab- und nacher Cöln, hergegen aber eiserne Stück aufgeführet, neben einer ansehnlichen Nothdurft Munition und Proviant. Darzu im Erzstift noch etlich tausend Mann spanisches Volks gestoßen, und Ihre Fürstliche Durchläucht von Neuburg ihr geworbenes Volk auch zugeschossen. Ein solches aber haben die Herrn Staaten der vereinigten Niederlanden zum höchsten empfunden, und darauf ein bewegliches Abmahnungs- und Verwarnungsschreiben an die Stadt Cöln abgehen lassen, dessen Inhalts ungefehr: Es wär ihnen sehr befrembdlich vorkommen, daß die Stadt ihre Feinde, die Spanische, unter dem gefärbten Schein der Assistenz ins Land gelocket, daselbst sie wider die Schwedischen zu foviren und fomentiren, und thäten ihnen allen möglichen Vorschub, allein zu dem Ende, daß sie den schwedischen Herrn Feldmarschalk Baudis gesampter Hand angreifen und schlagen möchten. Dieweil aber solches der bis da wohl erhaltenen Neutralität ganz zuwider, sie auch nicht allein längst mit der Cron Schweden und dero Unirten in Conföderation und Bündniß gestanden, zumal jetzt aufs neu verdoppelt hätten, also was diesfalls dem General Baudis geschehe, solches ihnen die Herren Staaten als ihnen selbst geschehen achteten, als sollten sie sich wohl in Acht nehmen, und der bis da wohl erhaltenen Neutralität nicht zuwider handeln, im widrigen sie sich der Sachen auch mit Ernst annehmen müsten. Es ward aber zur Gegenantwort, die Einnehmung der Spanischen betreffend, geantwortet, daß es licentirtes und von der Sereniss. Infanta abgedanktes, und nunmehr zu der Kaiserl. Majest. Diensten angenommenes, also nicht spanisches, sondern kaiserisches Volk wäre. Gleichwohl hat die Stadt Cöln ihre 600 Mann, welche sie Ihr. Churfl. Durchl. vorgeliehen, alsobald und in der Eil wiederumb abfordern lassen.

„Obwohl die Fortification Deuz fast gar zeitlich verdächtig gewesen, daß man zeitlich das Absehen haben können, es würde auf begebenden Fall etwan ein ansehnlich Volk von Spanischen oder sonsten dahin gelegt werden, so ist doch wider alles einer und ander Seits beschehenes protestiren, auf 8 Fahnen zu Fuß

und 20 Cornet Reuter Gronsfeldisches Volk unter dem Commando des Obristen Westphalen darein gelegt, deswegen nach vorgangener unterschiedlicher Briefwechselung die Herren Generalstaaten einen sonderlichen Abgesandten Namens Voßbergen, Ritter, naher Cöln abgeordnet, welches Anbringen bei gehabter Audienz vornehmlich auf die Abführung allerseits Kriegsvolks aus den Cölnischen Landen gangen, ist zwar von J. Churf. Dl. Cöln und Pfalz-Neuburg zu vernehmen nit unangenehm gewesen, doch der Herr Abgesandte am 12. Febr. an Herrn General Baudis verwiesen worden, denselben zu Abführung seiner Truppen ebenmäßig zu vermögen, welcher aber H. Voßbergen zur Antwort geben: Ob ihm zwar nit gebüren wollte, etwas Hauptsächliches mit jemand zu handeln, ohne vorhergehenden expreßlichen Befehl von seinen Herrn Principalen, so wäre er jedoch um des Respects willen gegen die Herrn Staaten und Ihr. Excell. dem Prinzen von Uranien zufrieden, Anstand auf 3 oder 4 Wochen einzugehen, alles Volk abzuführen, und nur etliche wenige Ort mit geringer Guarnison besetzt zu lassen, bis auf fernere Resolution und Verfügung seiner Herrn Oberen, doch daß Churcöln und Pfalz-Neuburg inzwischen verbunden wären, nichts feindliches auf seine inhabende Oerter zu attentiren, sonsten in Verbleibung dessen Hr. Abgesandter nicht verdenken würde, da er zur Rettung der Cron Schweden Reputation und Verhütung gemeines Evangelischen Wesens Schadens, ihm die Hand ferners nicht binden lassen wollte. Welche Resolution aber des Herrn Generals Baudis den hohen Häuptern, Cöln, Mainz, Pfalz-Neuburg, Würzburg rc. im wenigsten gefallen oder gnug gethan zu haben vermerkt worden.

„Das spanisch und Gronsfeldische Volk ist immittelst den Schwedischen in ihr Quartier eingefallen, unterschiedliche Ort eingenommen, sonderlich Saffenberg und Landskron. Dahingegen Herr General Baudis das Haus Hammerstein eingenommen und besetzt, die Spanische zu Remagen überfallen und den mehrertheil niedergemacht. Gleichwohl die Gronsfeldische sich höher hinauf begeben, mit den Spanischen, so über Rhein gesetzt, allerdings conjungirt, und sich vieler Oerter bis an Andernach bemächtiget, auch Andernach belägert, in welchem Obrister Rantzau mit 1500

Mann schwedisches Volks, so mehrentheils Finnen, gelegen, die sich dapfer wehreten, und mit ausfallen viel zu schaffen machten, auch der Spanischen und Gronsfeldischen viel hundert aufrieben, gestaltsam sie dann den Ort dreimal abgeschnitten zu ihrer retirada, und also ihren Feind gänzlich abgetrieben, gleichwohl den Ort endlich selbst verlassen.

„Der Spanischen und Gronsfeldischen Progreß zu widerstehen, ist auf Anordnung des Herrn Reichs-Canzlers Oxenstierns etlich tausend Volk zu Roß und Fuß aus Franken und anderer Orten aufgebrochen, und unter dem Commando Ihr. Fürstl. Gn. Pfalzgraf Christian von Birkenfeld und Herrn Obristen Vitzthumb nach dem Rheinstrom marschiret, da sie dann zu Lohnstein mit Herrn General Baudissen sich conjungirt, welcher Obriste Vitzthumb mit dem Vorzug naher Vallendar und Bendorf gangen, und der Orts eine Truppen von ungefehr 300 Pferden, so die vorige Nacht Montabaur überrascht, angetroffen, dieselbige in die Flucht getrieben, und etliche, und unter denselbigen einen Obristen Wachtmeister gefangen. Auf solches ward zu Bendorf mit der Reuterei Rendezvous gehalten, damit stracks diesseits des Rheins auf Andernach, welches von den Spanischen und Gronsfeldischen lang belägert gehalten, gangen, unter dem Commando des Obristen Wiltbergs. Es hatten aber die Belägerer, nach verkundschaftem des Feinds Anzug, die Belägerung schon allbereit quittirt, unangesehen, welches höchlich zu verwundern, sie noch den Rhein zum Vortheil gehabt, der Stadt hart und mit allem Ernst zugesetzt, drei Batterien darvor aufgericht, 3750 Canonenschüß darein gethan, eine Pressa von 20 in 30 Schritt geschossen, und allem menschlichen Ansehen es so weit gebracht, daß es unmüglich geschienen, den Ort wider eine solche Macht zu erhalten. Der Oberst Josias Rantzau, der mit etlichen Compagnien Finländern als Commendant in der Stadt gelegen, und ihnen zuvor mit Ausfallen und sonsten viel zu schaffen gemacht, und großen Schaden zugefügt, ist bei der Belägerer Abzug ausgefallen, viel niedergemacht, über 160 gefangen, und viel Gezelt, einen Feuermörsel und einen großen Vorrath an Ammunition im verlassenen Läger gefunden. Auch hatte das schwedische Fußvolk sich des

Passes Sayn bemächtiget, und auf 30 Italiener, so darauf gelegen, gefangen, aber der Oberste Monroe (Bd. 1. S. 472—478), welchen Herr General Baudis sehr beklaget, durch den Kopf geschossen und geblieben. Darauf sich auch Engers nach kurzer Belägerung ergeben, und sind die vornembste Werk umb Andernach herumb rasirt und demolirt und der Ort von den Schwedischen ganz und gar quittirt und verlassen worden."

Doch ist der Abzug so ganz freiwillig nicht gewesen; vom 12. März an ließ der von Isenburg die Stadt beschießen. Von Andernach abziehend, 24. März 1633, legten die Schweden auf fünf verschiedenen Stellen Feuer an, auch schleppten sie drei edle Scheffen, darunter Johann von Wolf-Mollendorf, drei Rathsherren, drei Achter und drei andere Bürger als Geisel mit hinauf nach Hanau. Diese Geisel zu lösen, mußte die Stadt, obgleich, bis auf 26 Häuser und die größern Gebäude eingeäschert, im April n. J. 12,000 Rthlr. entrichten: deren 6000 wurden zu solchem Ende bei dem von Dombroich entlehnt. Den Rhein verlassend, wollte der Pfalzgraf von Birkenfeld die Gelegenheit, der Ligisten Besatzung in Montabaur auszutreiben, nicht versäumen. „Dieweil nun die in Montabaur gesehen, daß sie mit aller Nothdurft gefaßt, sie in Montabaur zu attaquiren, hat er Commendant in Montabaur mit Churtrier gehandelt, daß er den Ort quittiren wollte, und hingegen Trierische Besatzung hineinlegen sollte, welches Churtrier fast beliebet, und mit Ihr. Fürstl. Gn. Herrn Pfalzgrafen Generalen gehandelt, solches zu placitiren. Ob nun wohl Ihr. Fürstl. Gn. solches von erst in groß Bedenken gezogen, haben sie es doch endlich bewilliget, und den Obristen Rantzau commandiret mit 400 Musquetirern und 1000 Pferden dem Abzug beizuwohnen. Deswegen berührter Commendant nicht eher ab- und ausziehen wollen, er hätte dann Particular schriftliche Versicherung, welche ihm, doch nicht ohne Difficultirung, endlich bewilliget: Dergestalt, daß er möge erstlich mit fliegenden Fähnlein, offenem Trommelschlag, Kugeln im Mund, und brennenden Lunten rc. abziehen. Doch 2. daß nach seinem Abzug niemands von den Trierischen eingelassen werden solle, bis besagter Obrist Rantzau Stadt und Schloß visitiret,

damit es von allen verdächtigen Personen gesäubert würde. Desgleichen 3. daß alle Entwichene und Gefangene gefolget, und 4. Pferd und Vieh, so den benachbarten Dorfschaften abgenommen und erkannt, wiederumb erstattet werde. Als aber Ihr. Fürstl. Gn. mit etlich hundert Reutern hinter Walmerod auf Steinefrenz gangen und ihren Feind aufgeweckt, ist Herr Obrister Paland blieben.

„Zu Eingang des Monats, oder genauer den 24. December 1633 hatten die Schwedischen einen Anschlag auf Andernach, sich selbigen Orts wiederum zu impatroniren, derselbige aber wurde den Herrn Ligistischen gar zeitlich verkundschaft, derowegen sie sich wohl dagegen rüsteten. Ließen sie derohalben mit allem Fleiß recht wohl ankommen und anlaufen, daß die Schwedischen schon allbereit fast eine Pforten inne hatten, empfingen sie aber darauf dermaßen, daß ihrer ein großer Theil erlegt, gar viel beschädigt, und der übrige Rest unverrichter Dingen die Retirada zu nehmen gedrungen worden.

„Der Obrister Grümberger, der Catholischen Ligae dienend, Commendant zu Andernach, hat immittelst ein Aventure gewagt, und ist mit 5 seiner Compagnien zu Roß und Fuß auf Hartenfels gezogen, zu denen auch etliche Böningshäusische gestoßen. Mit diesem Volk hat er den 3. Januarii 1634 den Kopf naher Hachenburg am Westerwald gestreckt: ob aber wohl der darin liegende Rittmeister neben etlichen Wittgensteinischen Soldaten zu Fuß, mit seinen Reutern einen Ausfall auf sie gethan, hat er doch denselbigen bald wieder hinein getrieben, und stark darauf hinein gedrungen, auch die Stadt im Namen Churcöln ganz ernstlich und mit großer Bedrohung durch einen Trompeter aufgefordert: die darinen haben 24 Stunden Bedenkzeit begehrt, und auch erlangt, unterdeß aber haben sie alle Thor verschüttet, und sich mit nothwendiger Gewehr gefaßt gemacht, und dem Obersten entbotten zu kommen, dann sie nun bereit ihn zu empfangen: das hat vielgedachten Obristen heftig erzürnet, und ist zum dritten und viertenmal stark angefallen, aber jedesmal durch dapfere Gegenwehr abgetrieben, also daß er sich auch wiederum unverrichter Sachen auf Hartenfels reteriren müssen, also dieser

Anschlag zu nichte worden. Dieser Obrist und Commendant ist unlängst hernach mit Todt abgangen, und großes Trauren hinderlassen.

„Auf dem Westerwald und folgends derer Orten ist man auf diesmal (Febr. 1634) nicht in geringer Gefahr gewesen, dann sieben Regiment spanisch-kaiserisch Volks, so in 1600 zu Roß und 3000 zu Fuß, und bis da im Lützelburger Land gelegen, unter dem Commando des Herrn Marquis de Celada, die waren Vorhabens bei Bonn und Andernach über Rhein zu setzen, der Catholischen Liga in Teutschland zu Hülf zu ziehen, und mit anderem mehrerm Ligistischem Volk zu conjungiren und zu vermehren. Denen aber von den Schwedisch- und Hessischen aus allen Orten zusammenziehenden unter Herrn Grafen von Wittgenstein und Generalmajor Beckermann und dem Obristen Rouvroy mit drei Regimenten sollen begegnet und der Paß verlegt, auch durch das von unter heraufziehende Staatische Volk in etlich tausend stark, der Rückpaß abgeschnitten werden, aber das große Gewässer, beneben deme daß der von Cöln aus versprochene Succurs 2000 Mann neben zwei Stücken Geschütz und einem Feuermörser nicht zu ihnen gestoßen, ist ihnen im Wege gestanden, daß sie nicht fort, sondern wieder über Rhein gerückt, doch haben weder Schwedisch noch Hessische verhindert, daß sie nicht Altenwied, welches gleichwohl mit allerlei, sonderlich ihres Herrn bemelten Obristen so schrift- so lebendiger Salvaguardia versehen, beneben andern Orten mehr zu Grund ausgeplündert, und auf Hachenburg anzuziehen ganz geschlossen gewesen, von dar aber wieder über Rhein gezogen.

„Unterdessen (Sept.—Oct. 1634) ist der Herr Cardinal Infante, nachdem er mit seiner Armaden von Ihr. Kön. Majest. zu Hungarn und dessen Armada seinen Abschied genommen, langst den Mainstrom herunter kommen (Abth. II. Bd. 3. S. 559—561), umb naher den Niederlanden zu ziehen, wurden insgesampt auf zehen bis ins höchste zwölftausend Mann geschätzt, 8000 zu Fuß und 4000 zu Roß, die Spanische seind von den Kaiserischen bis auf Limburg convoyirt und begleitet, welche Kaiserische dernechst wieder umbgekehret, und nach dem Groß der kaiserischen Haupt-

armaden sich gewendet." Ueber den Rheinpaß bei Andernach ist des Infanten Heer nach dem Luxemburgischen gelangt, so wird gemeiniglich erzählt, dem ich aber zu widersprechen nicht unterlassen darf. „J. Eminenz der Herr Cardinal Infante kam dieser Zeit (im halben Oct. ohne Zweifel von der Hochstraße her) zu Bonn an, welchem dann die zu Cöln versambleten Chur- und Fürsten, geist- und weltlich entgegen gezogen, und sehr herrlich empfangen, seind Donnerstags den 11./21. zu Cöln in aller Still ankommen, mit der Churmainzischen Gutschen eingeholet, mit einem kostbaren Panquett verehret, und von den anwesenden Chur- und Fürsten sowohl auch Rath und Bürgerschaft wohl bewillkompt worden. S. Eminenz ist folgenden Freitag wieder abgereist, und ihme sein Volk langs den Rhein herunter nachgefolgt.

„Demnach ist J. Eminenz auf St. Stevensweerd gereiset, und hat gar umb das Ende des Oct. (alten Calend.) ihren Einzug zu Brüssel sehr köstlich gehalten, und hat man über J. Eminenz Ankunft sehr triumphiret und sich hoch erfreuet, und dasselbige um so viel desto mehr, dieweil man wegen des Monsieurs aus Frankreich, des Duc d'Orléans heimlichen Abzug etwas verwundert, und gleich bestürzt gewesen, worüber dann auch seine Fürstliche Mutter, die Königliche Wittib etwas in Despect und Unwillen gerathen, daß man vermeinet, sie wiederum nach Frankreich würde reportirt und verschickt werden. J. Eminenz ist zu Pferd mit einem rothen sammeten Rock, reichlich mit güldenen Passamenten verbrämet, einkommen, vor welcher hergeritten der Marques de Aytona, der Duque de Lerma, Graf Johann von Nassau, und andere Prinzen und Herrn in drei Compagnien stark zu Pferd, passirten von der Löwischen Pforten nach der Kirchen zu St. Gudula, allda er vom Erzbischof von Mecheln, dem Dombechant und der ganzen Clerisei und Geistlichkeit empfangen worden."

Geraume Zeit war das Land zwischen Main und Lahn von vier verschiedenen Armeen heimgesucht gewesen. „Des Herrn Cardinal Infanten Volk hatte meistentheils allenthalben den Vorzug: das Hessische und Lüneburgische Volk kam demselben unter dem Schein verfolgend etwas nachgezogen. Das Weimarische Volk

vermeinte den Spanischen vorzubiegen, und wurde doch diesen vorher Luft genug gelassen, wie dann alles ohne sondern Schwertstreich abgangen. Den Spanischen aber folgten die Mansfeldischen und Böningshäusischen, als Schutzhalter, und als sie befanden daß diese ihre gute Freunde in salvo sein konnten, nahmen sie, wie erst angereget, ihren Rückzug; was aber einer liegen lassen, das muste der andere aufheben, was von einem unverderbet bliebe, daß muste ja der andere nothwendig ruiniren oder zu schanden machen, und hat solches die Wetterau schier am härtesten betroffen, in derer das miserere umb ein gutes größer, als das benedicere gewesen, zumal haben auch umb diese Zeit die Kaufmannsgüter derer von Frankfurt und anderer großen Schaden gelitten."

Den untern Rheingegenden brachte nicht minderes Ungemach die Bildung der Mansfeldischen Armee. „Ihr. Fürstl. Durchl. von Neuburg haben von dero Commissarien die zu Honnef, Ober-Cassel, Lülsdorf und deren Orten einquartierte Soldaten mustern lassen, und ist Ihr. Gn. Herr Graf Philipps von Mansfeld (Bornstättischer Linie) mit Ihr. Churf. Durchl. zu Cöln von Bonn zu Cöln angelangt, vorhabens des Orts stark zu werben, dann er auch kaiserl. Generalcommission an die sämptliche Catholische Liga und an einen jeden insonderheit hatte, deswegen er mit der Geistlichkeit sehr zu Rath gangen. Und war einer Namens oder Geschlechts Spinola bei Ihr. Fürstl. Durchl. zu Neuburg angelangt, anzuhalten, dero Volk der Catholischen Liga zu überlassen, aber dessen (Spinola) Convoy wurde im rückkehren von den Staatischen bei Neuß geschlagen, und in 80 Pferd im Stich gelassen. Darauf Herr Graf von Mansfeld mit der hohen theils exulirenden Geistlichkeit zu Cöln oft zu Rath gangen, auch endlich mit und beneben Herrn Grafen von Gronsfeld und Augustin Spinola sich naher Düsseldorf begeben, J. F. Gn. von Neuburg dahin zu disponiren, sie geruheten ihre geworbene Völker abzudanken und der sämptlichen Catholischen Liga zu überlassen, dazu aber J. F. Durchl. gar nit verstehen wollen, sondern mit ganz erheblichen und beweglichen eingeführten Ursachen remonstrirt und vor Augen gelegt, daß sie dasselbige nit thun können,

auch begehret, daß man J. F. Durchl. mit dergleichen an- und zumuthen fürbaß verschonen wölle. Gleichwohl seind in allen Quartieren die Musterungen beschehen, und denen geworbenen Soldaten die Waffen ausgetheilet worden. Und befunden sich bei Ih. Gn. von Mansfeld viel Officirer, von Teutschen und Welschen, so denselben aufwarteten, weil aber Herr Graf die Welsche und andere den Teutschen weit vorzoge, waren diese darmit gar disgustirt und übel zufrieden. Gleichwohl seind J. G. sowohl die Böningshausische als andere Truppen untergeben worden.

„Der Graf hatte fast zu Ausgang des Monats Julii in Gülich- und Bergischen Landen nicht allein von denselbigen Orten Contribution und Servisen zu erheben, sondern auch Placaten hin und wieder anschlagen lassen im Namen Kais. Maj. J. Fürstl. Durchl. zu Neuburg die Monat- und andere Gelder, so ohne Bewilligung der Ritterschaft zu geben auferlegt, länger nit zu geben. Ihre F. Durchl. aber haben beides widersprochen, und ihren Unterthanen von ermeltem H. Grafen citirten, und in dem Churmainzischen Hof betageten, zu erscheinen verboten, und durchaus weder Contribution noch Servis zu liefern, sondern J. F. Durchl. haben auch des Herrn Grafen Placaten abnehmen, und andere, daß sie unangesehen der aufgeschlagenen Mansfeldischen Placaten die Monaten- und andere aufgesetzte Gelder geben sollen, hingegen anschlagen lassen, Ursach dann J. Durchl. noch kein Kais. Patent noch Vollmacht vom Herrn Grafen deswegen vorgezeigt, wären darzu solche Gelder nicht zu J. Fürstl. Durchl. Privatnutzen, sondern zu Unterhaltung seiner geworbenen und noch werbenden Soldatesca employirt und angewendet worden. Darauf H. Graf alle Gülich- und Bergische Stände nach Cöln aufs neue beschrieben, deren etliche auch wider J. Fürstl. Durchl. Verbot aus Forcht der vorhanden wesenden Executionsmitteln, erschienen und tractirt, auch die erhandelte Contribution bei des Herrn Grafen seinen Leuten deponiret und erleget. Herr Graf gesonne auch an die Stadt Cöln 37,500 Reichsthaler herzuschießen, und oberhalb der Stadt eine Schiffbrücke über Rhein zu schlagen, darzu er schon Mittel hätte. Deren das erste, die

37,500 Reichsthaler verwilliget, das andere aber abgeschlagen wurde.

„Herr Abt von Siegburg hatte Herrn Grafen von Mansfeld dahin disponirt, den Ort Siegburg wieder einzunehmen, worauf dann auch wieder J. Gn. einen Versuch gethan, und mit 6 Canonen die Wiedereroberung versucht, aber im recognosciren so viel verspürt, daß ohne rechte vollständige Belagerung dem Ort nicht viel anzuhaben, ist derowegen er wieder abgezogen unverrichteter Dingen, und haben sich Herrn Generalmajors Böningshausens Truppen gegen dem Bergischen Land gewendet, die Bergischen Bauern aber waren über sein Volk sehr erbittert, derowegen sie alle Päß im Land verhieben, und wo sie vermochten ihnen Abbruch thäten, umb ihres übel Verhaltens willen. Auch bemächtigten sich die Mansfeldische des Hauses Landskron, und das darauf gelegene Neuburgische Volk wiesen sie ab, und nahmen die übrige Oerter in Contribution, ja es schiene ob wollten die Gülchsche Land J. Fürstl. Durchl. gar aus der Hand gespielt werden, dieweil Ihr. Fürstlichen Durchlaucht auch die Contributionen aller Orten gehemmet worden.

„Und demnach oft gedacht, welchergestalt Herr Graf von Mansfeld eine Armaden umb Cöln geworben, dieselbige ist dieser Zeit (Ende Aug.) aufgebrochen und mit Herrn Generalen ins Gülcher Land gangen; ist sehr über ihr Verhalten ein lange Zeit von den armen Landleuten und Hausgesessenen geklagt worden, nahmen alles hinweg wo sie hinkamen, sengeten und brenneten, spolierten Kirchen und Adelsitz, und schoneten keines Menschen und Dinges. In Hittorf unweit der Wupper funden sie drei Männer in einer Scheuren dreschen, dieselbige nahmen sie mit gefangen und henkten sie an die nechsten Bäume auf, und begingen ander Excessen unzehlich und unsäglich mehr, derowegen J. Fürstl. Durchl. von Neuburg verursacht und gezwungen worden, solchen Exorbitantien und Unthaten zu begegnen und zu stecken, die Wupper mit theils ihren Soldaten und mit ihrem Ausschuß und Hausleuten zu besetzen, welche deme nach die Mansfeldischen zurücke gehalten, und das einbrechen verwehret, doch also daß beiderseits etliche drüber todt blieben: doch haben sie

etliche Städtlein und Ort J. Fürstl. Durchl. eingenommen, welches dieselbe nicht geringlich empfunden und geahndet. Sonsten haben Ihr. Fürstl. Durchl. sobald sie von dem glücklichen Treffen von Nördlingen gewissen gründlichen Bericht gehöret, alsobald das Te Deum laudamus singen, und gemeine Danksagung anstellen lassen: ist darzwischen alles Geschütz von den Bollwerken und von den Thürmen abgelöst, und viel Freude darüber gemacht worden.

„Dieweil zwischen Ihrer Fürstl. Durchl. zu Neuburg und Ihr. Gn. Graf Philippsen von Mansfeld bis anhero eine Mißhelligkeit enthalten, als ist dieselbe dieser Zeit (Anfang Sept.) durch Ihr. Kaiserl. Maj. geschlichtet, und Mandata Caesarea sine clausula an Ihr. Fürstl. Durchl. wegen Cassation der extraordinari ausgeschriebenen Contributionen einkommen. Gleichwohl haben Ihr. Gn. daran kein Genügen gehabt, sondern sich etlicher Ihr. Fürstl. Durchl. zuständiger Oerter mit Gewalt bemächtiget. Es waren auch Ihr. Gn. mit Zuziehung deren aus Gülich und Geldern im Anschlag auf Graf Wilhelms von Nassau Läger, demselbigen aber jetzt im Anzug begriffen, begegnen 3 oder 400 Staatische Reuter, so auf Fouragie ausreiten wollten, dieselbige greift er mit seinen Truppen an, und gerathen miteinander in einen harten Conflictum und bleibt ein Capitain neben 5 Soldaten, darneben von Staatischer Seiten der Obrist Rosenkranz neben etlichen Soldaten, endlich musten sich die Mansfeldische wegen starken Schießens aus Venloo reteriren und zurückweichen. Doch haben Ihr. Gnad. von Mansfeld in den Consultationen zwischen J. Fürstl. Durchl. zu Neuburg (Freitag den 12./22. Sept.) neben Churmainz ꝛc. und Churcöln ꝛc. und Ihr. Fürstl. Gn. Bischof von Würzburg zu Brühl sich auch befunden, und ihme von einem Abt 4000 Reichsthaler gereicht worden. Und rüsteten sich die geworbene Ihr. Fürstl. Durchl. zum Aufbruch, sich ins Feld zu begeben, und sich mit Herrn Grafen von Mansfeld zu conjungiren, denen eine Brücke über Rhein bei Andernach zu setzen gemacht, und das im Bergischen Lande liegende Volk darzu stoßen sollte.

„Unterdeß, als um den halben Octob. haben sich die Ligistische Armee des Herrn Obristen und Grafen von Fürstenberg

und Freiherrn von Geleen jenseits des Rheins um Zülpich und deren Orten befunden, umb naher Andernach zu marschiren, und daselbsten mit denen darzustoßenden Truppen über Rhein und naher dem Westerwald zu gehen, darzu dann viele gebacken Brod, Mehl, Bier und andere Nothdurft mehr zu Schiff ihnen zu, und von vielen Orten ferner nachgeführet wurde." Um den Freiherrn von Geleen, der unter den im Laufe des 30jährigen Kriegs vorkommenden Generalen zweiten oder dritten Ranges eine ehrenvolle Stellung einnimmt, sind in Bezug auf Namen und Herkunft Zeitgenossen und spätere Geschichtschreiber zu wunderlichen Abwegen gerathen. Er hieß mit dem Familiennamen Huyn, in der Aussprache Huhn, wie das auch der ursprüngliche Namen der Marquis von Hoensbroek gewesen. Hermann von Hoen oder Huyn hat in dem Bruch an dem Kötelnbach, südlich von Amstenrad, die Burg Hoensbroek erbaut, und den davon angenommenen Namen auf seine Nachkommen vererbt. Gert Huyn von Amstenrad erscheint 1545—1558 als des Deutschordens Comthur und Vogt zu Wesenberg in Esthland, verließ aber im letzgenannten Jahr, aus Furcht vor den Russen, seine Burg, um solche nicht wiederzusehen.

Gottfried Huyn von Amstenrad, gewöhnlich nach seiner Herrschaft St.-Jans-Ghelen, an dem Kötelnbach oberhalb Sittard, Freiherr von Ghelen, Geelen oder Geleen genannt, war ebenfalls Deutschordens Ritter und Landcomthur der Ballei Altenbiesen, und wie seine katholischen Ordensbrüder alle focht er für die Liga. Im J. 1639 erhielt er an Götzens Stelle, als dieser wegen dem Verlust von Breisach in Ungnade und Untersuchung verfallen, das Commando der bayerisch-ligistischen Armee am Rhein, samt dem Range eines Feldmarschalks. Im Aug. 1640 mußte er, auf des Kurfürsten von Mainz ausdrückliches Begehren, die Belagerung des von den Weimarischen besetzten, der Nachbarschaft ungemein lästigen Bingen vornehmen. Stadt und Schloß zugleich wurden vom 16. Aug. an beschossen, und die Besatzung ergab sich, nachdem ein Thurm gefället worden, auf Gnade und Ungnade. Nicht minder glücklich war Ghelen vor Friedberg, so er am 24. Nov. erreichte; die Stadt wurde mit Sturm genom-

men, die Burg übergab der Commandant, Johann Latomus, mit Accord, 1. Dec. 1640, worauf der Feldmarschalk sein Volk den Main aufwärts in die Winterquartiere um Würzburg führte. Er bewahrte die Hochstifte Würzburg und Bamberg gegen einen projectirten schwedischen Einfall, verließ jedoch die Armee im Junius 1641. Im J. 1642 stand er bei der Hatzfeldischen Armee, die Anfangs Juli aus der Wetterau nach Cöln herabzog. Im Frühjahr 1643 wurde zu Cöln zwischen Kurcöln, Pfalz-Neuburg und andern Ständen des westphälischen Kreises von einem Defensionswerk, an dessen Spitze Ghelen zu stellen, gehandelt, es verzog sich aber damit bis zum Mai 1644, wo endlich der kaiserliche Gesandte, Graf von Traun, den in dem kurfürstlichen Hofe zu Cöln tagenden Kreisständen, etwa zwanzig an Zahl, notificirte, der Kaiser habe auf ihr, der Stände Begehren den Grafen von Ghelen in dem Generalat bestätigt.

Ghelen, als über des westphälischen Kreises Defensionsarmee bestellter General, verließ das friedliche Altenbiesen, um in Cöln sein Commando anzutreten. Bei dem stattlichen Bankett, so er zum Willkommen anrichten lassen, ist die Bd. 1. S. 147 beschriebene Rencontre Johanns von Werth mit dem Grafen von Merode vorgefallen. Alsbald, Juni 1644, fand Ghelen Gelegenheit, sich dem Feinde bemerkbar zu machen. Eine hessische Partei, 500 Mann unter dem Obristen Kotzen hatte in dem Jülichischen arg gehauset, und wollte mit vielen gefangenen Hausleuten und erbeutetem Vieh den Rückweg nach Neuß antreten, als Ghelen ihr durch einige kurcölnische Compagnien, die er aus den Besatzungen von Zons, Lechenich und Brühl gezogen, den Paß verrennen ließ, darauf die ganze Partei zerstreute, und den Obristen Kotzen selbst nebst 300 Mann gefangen in Brühl einbrachte. Auch auf mehren andern Punkten focht die westphälische Defensionsarmee mit Glück, daß ihr General in Versuchung gerieth, Rheinaufwärts seine Operationen auszudehnen. Eine bedeutende Truppenmasse vereinigte er in Coblenz, eine Schiffbrücke ließ er daselbst auflegen, aber der Angriff auf Bacharach mißlang, indem nur die Stadt, keineswegs aber die Feste Stahleck zu überwältigen gewesen. Ghelen kehrte zu seiner vorsichtigen

Defensive zurück, welche ihn doch, nachdem er des Herzogs von Lothringen Armee an sich gezogen, in den Stand setzte, dem Erzstift Cöln und dem Moselthal eine ganz ungewohnte Ruhe angedeihen zu lassen.

Alsolcher Zustand erzeugte in Wien und München den Wahn, daß man aus den dortigen Gegenden ohne Gefahr eine bedeutende Truppenmasse wegziehen könne, und Ghelen mußte, so viel er auch dagegen einzuwenden hatte, im Junius 1645 aus dem Cölnischen aufbrechen, um über Limburg mit der bayerischen Armee in der Nähe von Aschaffenburg sich zu vereinigen. Hierdurch zu dem Bestand von 16,000 Mann angewachsen, zog diese Armee über Miltenberg, Amorbach, durch das Ansbachische nach dem Ries, und lieferte am 13./3. Aug. das Treffen bei Allerheim, worin Mercy getödtet, Ghelen gefangen wurde. Ihn befreite aber zur Stunde der Herzog von Enghien, der ihn noch dazu mit einem Roß und kostbarem Sattelzeug beschenkte, und empfohlen durch seinen jüngsten Feldzug am Niederrhein, wurde Ghelen von dem Kurfürsten mit dem bis dahin von Mercy geführten Commando betraut. Es konnte indessen das bewahrende und zögernde, durch des Feldherren Charakter begründete System, so in einem Lande von mäßigem Umfang ganz vortheilhaft sich bewährt hatte, auf dem ausgedehnten Kriegsschauplatz, gegenüber von zahl- und rastlosen Feinden unmöglich glücken. Ghelen unternahm, wagte und bewahrte nichts, erschöpfte Zeit und Truppen in fruchtlosen Märschen, und verrichtete in seinem dreijährigen Commando nicht eine, der Aufbewahrung würdige Waffenthat, nur daß er, nachdem er im Julius 1646 mit dem Erzherzog Leopold Wilhelm sich vereinigt, in einem Gefecht an der Ohm eine Wunde davon trug. Zum letztenmal wird seiner im November 1647, gelegentlich der ihm zu Weiden in der Oberpfalz angewiesenen Winterquartiere gedacht, und scheint sein Austritt von der Armee kaum bemerkt worden zu sein. Dem Feldzug von 1648 hat er nicht beigewohnt. Er starb zu Altenbiesen, oder zu Maastricht, im J. 1657. Sein Brudersssohn, Arnold Wolfgang, vermöge kaiserlichen Diploms vom 16. Oct. 1663 Graf Huyn von Ghelen und Amstenrad, Freiherr von

Wachtendonk, Herr auf Orsbeck, Spaubeck, Jabeck, Bronsem, Schinnen, Schinvelt, Bingenrad, Merkelbach, k. k. Kämmerer und Reichshofrath, starb im J. 1668, und wurde ihm, als dem Letzten seines Stammes, der zerbrochene Wappenschild mit in das Grab gegeben. Amstenrad, eine der schönsten und bedeutendsten Herrschaften der fruchtbaren Umgebung von Sittard, ist gegenwärtig der Grafen von Ansemburg Besitzthum.

Vom Ausgang Oct. 1634 an befand sich die in und um Cöln gesammelte kaiserlich-ligistische Armee unter des Grafen von Mansfeld Befehlen „in vollem motu und Marsch, nachdem sie sich mit Proviant und Ammunition aus den Unter-Quartieren zum allerbesten versehen, dann ihnen die Geschütz mit etlich hundert Granaten zu 70 und mehr Pfund, zusampt allerhand Kriegsnothdurft auf Schiffen den Rhein hinauf nachgeführet worden, und eine große Menge Brod gebacken, dessen sie sich auf den bösen Wegen und westerwäldischen schlechten Quartieren wohl bedienet. Einen harten Anstoß hatten sie in deme, daß ihnen ihre Artilleriepferde bei Godorf von etlich vielen Reutern ausgespannet und abgenommen worden, und man nie erfahren können, was es für Reuter gewesen. Umb den 15./25. November. seind sie bei Andernach über Rhein gesetzt, und recht dem Lohnstrom zu gangen, dann auch die Bürger zu Limburg und an dem Lohnstrom befehligt, ihnen nicht allein den Paß gutwillig zu verstatten, sondern auch mit Vivres und Proviant bereit- und gutwillig zu erscheinen, darzu hatten sie gute Favoriten an unterschiedlicher Herrn Höfen, die ihren Anzug mit Begierden vernahmen, und mit Briefen, Vertröstungen, Rath und That beförderten. Ihr. Fürstl. Gn. Herr Bischof von Würzburg und Bamberg und Herzog in Franken, benebenst Herrn Abt von Fulda, deme von Hoheneck, welcher in Cöln investirt und bestätigt war, waren selbst darbei: wurden an 15,000 geschätzt, nahmen das Hauptquartier zu Zeutzheimb und in dem Gräflichen Hadamarischen Gebiet, konnten wegen der bösen Wege und bergichten Dörfern nicht wohl fortkommen. Es ist zwar nicht ohne, daß sich auch die Schwedischen umb Wetzlar, Weilburg und Weilmünster zusammengethan, aber wenig ausgerichtet."

Eben so wenig vermochten Melanders und seiner Hessen Bewegungen den Marsch dieser Armee zu stören. „Auch hatte Ihr. Fürstl. Gn. Herzog Bernhard ihre Armee gemustert, bei der Gustavsburg Rendezvous gehalten, und sich bei 18,000 stark befunden, ist aber damit weder dem belägerten Heidelberg, noch der periclitirenden und in der allerhöchsten, wie der Ausgang erwiesen, Gefahr stehenden Wetterau, der Kaiserischen jederzeit gewesenen reichen Magazin und gutem Proviantthause, zu Hülf kommen. Damit nun aller solcher der Schwedischen Succurs und Conjunction verhindert, und auf einmal abgeschnitten würde, ist Herr Feldmarschalk Mansfeld von Dierdorf über die Lohn avancirt und geeilet, die Schwedischen aber haben sich nach Wiesbaden, Idstein und Schwalbach reteriret. Doch haben sie sich am Westerwald auch merken und sehen lassen, und demnach sie vernommen, daß Generalproviantmeister Speck, auch Capitain und Commissarius Riedegger zu Diez sich aufhielten, Proviant für die kaiserische Armee zu fordern, und mehr nicht als 15 Mann bei sich hätten, der Rittmeister Karpen aber mit den Reutern das Schloß Holenfels eingenommen, haben sie sich umb Walsdorf und Kamberg aufgemacht und bei Nacht auf sie zugangen, es haben sich aber die Kaiserischen von Holenfels alsobald wieder nach Diez reteriret, denen die Schwedische in großer Anzahl gefolget, theils vor den Thoren, theils in Diez angetroffen, die Pforten im Thal aufgehauen, und mit Feuer anzustecken angefangen, darüber der Schwedischen etliche blieben, die Kaiserische aber sich über die Lohnbrücken darvon gemacht: vorgemelter Proviantmeister und andere Officirer haben sich aufs Schloß begeben, denen aber die Schwedischen ihr Quartier durchsuchten, beraubten, von denen sind etliche gefangen und naher Mainz geschickt worden, etliche aber sich ergeben, und auf versprochen Quartier aus dem Schloß sich heruntergethan. Inzwischen marschirte die Armada auf Kamberg, und sonderlich auf Vilmarer Thal die Infanterie, Artillerie und Pagagy neben weniger Reuterei, dann Ih. Fürstl. Gn. Herr Feldmarschall mit dem meisten und besten Theil der Reuterei auf Wetzlar avancirte, um den Weg über die Lohn und fürters vom Feind, so den Stand

halten wollen, rein zu machen: dieweil aber kein Feind sich sehen noch merken lassen, als ist Herr Feldmarschalck wieder zu den Seinigen gestoßen, und haben Samstags den 22. Nov. umb Eschbach Rendezvous gehalten. Mit der Macht dieser Armaden hat sichs also verhalten; Regimenter waren, zu Pferd,

„1. Westphalen. 2. Böninghausen. 3. Imperiale. 4. Rietberg. 5. Bendon. 6. Metternich. 7. Markgraf von Baden. 8. Graf von Wartenberg. 9. Monslede. 10. Grisort. 11. Biland. 12. Lerchenfeld. 13. Lohe. 14. Wendt. 15. Hasenbein. 16. La Grange. 17. Seebach. 18. Salm. 19. Gambacorta. 20. Tenrici. 21. Burgunder. 22. Isenburg-Barbançon. Summa 22 Regimenter zu Roß. Regimenter zu Fuß: 1. Rouvere. 2. Montoy. 3. Löffel. 4. Wurmbser. 5. Biron. 6. Wipart. 7. De Moulin. 8. Metternich. 9. Stechenberg. 10. Stephan Albert. 11. Geleen. 12. Gronsfeld. 13. Waldeck. 14. Herr Graf von Fürstenberg. 15. Westphalen. 16. Reuen. 17. Steichingen. 18. Burry. 19. Loveral. 20. Hauptmann Friederich. Summa: 20 Regimenter zu Fuß. Doch ist über diesen ganzen Marsch sehr geklagt worden, nemblich also: Sie hauseten sehr übel, hätten Herborn, Weilburg und andere unbewehrte Oerter ganz ausgeplündert, zu Herborn bei 100 Mann ruinirt, und ein Capitain samt andern Officirern gefangen bekommen, die Häuser Dillenburg und Greiffenstein stünden in der Resolution sich zu wehren, das Haus Braunfels aber ward aufgefordert, und sobald von selbigem Herrn Grafen ohne einige Noth übergeben, und mit 200 Kaiserischen besetzt. Stadt Friedberg schickt ihnen zeitlich entgegen. Die Burg Friedberg hat des Geschützes erwartet, aber nach etlichen ausgestandenen Canonenschüß accordirt, der Commendant ist mit seinen Soldaten ohne Obergewehr abgezogen, und nach Bergen von den Kaiserischen convoyiret worden." Damit aber wollen wir von der Mansfeldischen Armada ablassen, was um so füglicher geschehen kann, da beinahe gleichzeitig die militairische Wichtigkeit von Andernach abgelaufen. Sie bestand so lange, als die von den französischen Besatzungen geschützte Trierische Neutralität den Kaiserlichen, Ligisten und Spaniern das Rheinufer von Oberwesel bis zur Nette unzugänglich machte. Mit der Neutralität nahm auch jene Wichtigkeit ein Ende.

Turenne konnte die schwedische Armee in der Wetterau nur auf einem weiten Umweg erreichen, der ihm Gelegenheit gab, Andernach zu tentiren, ohne daß er doch des Ortes sich zu bemächtigen, eine ernstliche Anstrengung hätte machen wollen. Die Stadt wurde beschossen, Jul. 1646, sehr bald jedoch davon abgelassen. In Turennes Memoiren heißt es in Bezug auf jenen Umweg: »Pendant qu'on racommodoit le pont de bateaux, M. de Turenne apprit que l'armée de l'empereur et de Bavière s'étant jointes en Franconie, marchoient droit aux Suédois dans la Hesse, et jugea que sa jonction avec eux étoit impossible en passant par le pont de Bacharach. Connoissant qu'il n'avoit point d'autre passage sur le Rhin que dans les villes que messieurs les Etats de Hollande tenoient, il envoya quelques régimens d'infanterie à Mayence, où il laissa M. Du Passage, partit deux jours après qu'il sçut la marche de l'ennemi, manda à M. le cardinal par un secrétaire la résolution qu'il prenoit, et alla passer la Moselle cinq ou six heures au-dessus de Coblents, à gué, et de là par le pays de Cologne et de Meurs à Rheinberg, et ensuite à Wesel, ayant envoyé un gentilhomme à M. le prince d'Orange et à messieurs les Etats pour leur demander le passage.

»Il y avoit douze ou quatorze jours de marche d'où il étoit parti jusqu'à Wesel, où il trouva madame de Longueville qui alloit à Munster.« Zufällig ist wohl schwerlich dieses Zusammentreffen gewesen, vielleicht daß des ganzen Marsches Absicht der Wunsch, einige Tage in Gesellschaft der schönen Herzogin, damals des Generals Geliebte, zuzubringen. „Es seind aber viel," schreibt die Herzogin von Orléans, „so es machen als wie die letzt verstorbene Duchesse de Longueville, die so devot gestorben, aber in ihrer Jugend sehr coquet und galant gewesen. Ihr Mann war gouverneur von Normandie, sie muste mit ihm hin, und es war ihr gar leid den Hof zu verlassen, denn sie hatte Leute dort gelassen, so ihr lieber waren als ihr Herr. Jemands, so sahe, daß ihr die Zeit so lang wäre, sagte zu ihr, d'où vient, madame, que vous vous laissez ennuyer comme vous faites; que ne jouez-vous? — Je n'aime pas le jeu

antwortete sie. Er sagt: si vous vouliez chasser, je trouverais des chiens. — Non, sagt sie, je n'aime pas la chasse. — Voudriez-vous des ouvrages? — Non, je ne travaille point. — Voudriez-vous vous promener, il y a de belles promenades ici? — Non, sagte sie, je n'aime pas la promenade. Sagte man zu ihr, qu'aimez-vous donc? sie antwortete, que voulez-vous que je vous dise, je n'aime point les plaisirs innocents. Diese Duchesse de Longueville war des großen prince de Condé Schwester, hat ein doll Leben geführt, hernach aber hat es ihr gereuet, hat Buß gethan und nichts mehr gethan als fasten und beten, das hatte sie so geändert, daß man nicht mehr sehen konnte, daß sie schön gewesen war, die taille ist ihr allein hübsch geblieben." »Il marcha deux jours avec l'armée sur la route de cette princesse, et de là, passant par Lippstadt, que les Hessiens tenoient, il envoya avertir M. Wrangel (qui étoit aux frontières de la Hesse) du temps qu'il pourroit le joindre.« Die Furt, mittels deren Turenne die Mosel überschritt, mögen die Hessen ihm gezeigt haben; die waren unlängst, Mai 1646, etliche tausend stark, durch die Mosel geritten, und hatten in der Umgebung von Andernach durch Plündern großen Schaden gethan.

Das Ende des unsäglichen Jammers hat Kurfürst Ferdinand nicht abgewartet, um sich mit der Sorge für die Wiederaufnahme von Andernach zu beschäftigen. In eben dem Jahre 1646 bewilligte er der Stadt für die Dauer von 20 Jahren eine bedeutende Hebung, die sie wohl in den Stand setzen konnte, ihre Schulden, etliche 30,000 Rthlr. abzutragen. Es wurde ihr vergönnt, von allen verkauften Gütern den hundertsten Pfennig, von Schenkungen oder beim Abzug eines Bürgers von beweglichen und unbeweglichen Gütern den zwanzigsten Pfennig zu erheben. Ueber die hergebrachte Taxe mußte ein neu aufgenommener Bürger noch 3 Mark, für den Weinzapf ein Bürger 10, der Auswärtige 20 Goldgulden erlegen. Das Weinmaß wurde um den zwölften Theil verringert, und mußte ein jeder von seinem vorräthigen Weine die Accise nach dem neuen Maas entrichten, der Einheimische 8, der Auswärtige 16 Albus von der Ohm; das Malter Korn oder Nüsse bezahlte 2 Albus; die Gemeindeweide

wurde besteuert, daß von Pferd, Ochs oder Kuh 16, von einem Rind 8, von einem Schaf 4 Albus zu entrichten. In der gleichen Weise wurden die Lagerplätze am Rheinwerft besteuert, und sollte der Magistrat befugt sein, die Plätze um die Stadt zu vermiethen.

Ziemlich schnell hob sich die Stadt, obgleich 1651 durch eine gewaltige Wassernoth heimgesucht, zählte sie 1656 wieder 406 Häuser, Scheuern und Gartenplätze. Kurfürst Maximilian Heinrich verlieh ihr 1657 eine Accise auf alle Consumtionsartikel, ursprünglich nur für 6 Jahre, verlängerte aber 1663 diesen Termin um weitere 6 Jahre. Eine ansteckende Krankheit, wohl die Pest, veranlaßte 1667 eine außerordentliche Sterblichkeit, über ein Drittel der Bevölkerung wurde durch sie hingerafft. Zu Ausgang des Feldzugs von 1672, für welchen der Kurfürst von Cöln Ludwigs XIV. Verbündeter geworden, bezog Turenne bei Andernach ein Lager, der Stadt zu großer Belästigung, bis er im Nov. über den Rhein ging, um die Pfalz heimzusuchen, von dannen ihn jedoch die Bewegungen der Brandenburger sehr bald zurückforderten. Auch 1673 hatten die Franzosen Besatzung in Andernach, und dabei eine Schiffbrücke, welche sie indessen im Sept. bei Annäherung Montecucollis nach Bonn brachten. Die kaiserliche Cavalerie war durch den Westerwald geradeswegs gen Andernach gezogen. Um nicht kaiserliche Besatzung aufnehmen zu dürfen, bewarben sich die Andernacher um den Schutz des Kurfürsten von Trier, der ihnen auch 600 Mann zuschickte. Die wurden freudig, mit Darbringung der Stadtschlüssel durch den Rath empfangen, erhielten auch zu einer Ergötzlichkeit ein Fuder Wein, sonder Zweifel Andernacher Gewächses. Die Trierer mußten aber bald den Kaiserlichen weichen, die 800 Mann stark in Andernach sich niederließen. Gleichzeitig hatte der Prinz von Oranien, von unten heraufkommend, das Erzstift durchzogen und nirgends, außer zu Rheinbach, Widerstand gefunden. Den zu brechen, kostete nicht wenig Menschenblut, endlich wurden die Mauern erstiegen, viele Bürger niedergemacht, den Bürgermeister Averdunk, der sich in einen Backofen verkrochen hatte, verriethen seine eigenen Leute; er wurde vor die Stadt geschleppt, und am

nächsten Baume aufgeknüpft. Am 3. Nov. traf der Prinz von Oranien zu Andernach ein, vollbracht war der holländischen und kaiserlichen Armee Vereinigung, deren Ergebniß die Einnahme von Bonn. Die Armee bezog hierauf Winterquartiere: einige Compagnien von Pio, № 8, und Knigge, № 11, etwelche Schwadronen Reiter kamen nach Andernach.

Neue Schrecknisse brachte des Cardinals von Fürstenberg Bewerbung um das Erzstift Cöln; wie andere erzstiftische Plätze wurde auch Andernach von den Franzosen besetzt. Durch die Fortschritte der Brandenburger genöthigt die Stadt zu verlassen, „beraubten sie die Franzosen aller ihrer Stücke und Doppelhacken, und schleppten solche nach Montroyal. Den 1. Mai 1689 Nachts um 12 Uhr zündeten sie dieselbe an sechs Orten zugleich an, daß also von der ganzen Stadt nicht mehr als 74 Häuser (138 nach andern) stehen blieben." Dem Mordbrand ging eine allgemeine Plünderung voraus, die Mordbrenner versuchten auch den Runden Thurm zu zerstören, aber das Riesenwerk widerstand Anstrengungen, von denen noch heute an der Westseite die Spuren wahrzunehmen. Das Schloß, nachdem es in den frühern Belagerungen schon viel gelitten, wurde gänzlich zerstört. Dergestalten erschöpft befand sich die Stadt, daß sie nicht weiter vermögend, ihre Mauern wieder in baulichen Stand zu setzen, sondern sich genöthigt sah, diese ihre Wehr dem Kurfürsten zu überlassen, unter dem Beding, daß er sie, dem Erzbisthum zu Schutz wieder ausbessern lasse. Großen Vortheil hat das Erzstift davon nicht gehabt, nachdem Kurfürst Joseph Clemens, stets unter dem Vorgeben, die genaueste Neutralität beobachten zu wollen, nicht nur starke Werbungen vornehmen, durch französische Ingenieurs die Befestigung von Bonn vervollständigen ließ, sondern endlich auch französische Besatzung, sogenannte Burgundische Kreisvölker, in Lüttich, Neuß, Zons, Kaiserswerth, Rheinbergen, Linn, Uerdingen, Andernach und Bonn aufnahm.

Viel zu wichtig war für die große Allianz das in einer Länge von 20 Meilen den Rhein beherrschende Erzstift Cöln, als daß sie dergleichen Vorgängen hätte in Ruhe zusehen können. Preussen und Holländer vereinigten sich zu der Belagerung von

Kaiserswerth. Nach dessen Eroberung, indem „man wegen vorgerückter Jahreszeit für diesesmal die Belagerung von Bonn unterlassen, that der Erbprinz von Hessen-Cassel, als wenn er ein dasiger Orten habendes Corps aus einander gehen lassen wollte, und ließ es sich separiren, aber ohnversehens kam es wieder zusammen, ging für Andernach, forderte es auf, und als die drinnen liegende Franzosen sich zu ergeben weigerten, beschoß er den Ort den 16. Nov. 1702 die ganze Nacht, da sie dann capitulirten und nach Bonn convoyiret, Andernach aber, Linz, Remagen, Sinzig, Oberwinter u. s. w. besetzt, bestens verwahret, und mithin Bonn enge genug eingeschlossen wurde. Ein Capitain von den Churfürstlichen in Andernach liegenden Troupes, Namens Saltzfaß, blieb in dem Platz mit seiner Compagnie, anzeigend, daß er sich verbunden achtete, denen kaiserlichen dermalen in Cöln öffentlich angeschlagenen Avocatorien zu gehorchen. Wider ihn nahmen die Franzosen dafür einen harten und schimpflichen Proceß vor, und hiengen sein Bildniß zu Bonn, als wenn er desertiret hätte, an den Galgen; hätten ihn auch gern, als er von Andernach mit seinen Leuten nach Cöln marschirte, erwischet, deswegen sie ihm mit 300 Pferden bis Lülsdorf nachsetzten, aber er kam glücklich in Cöln an, und wurde von dem Capitel in Dienste genommen, welches Völker zur Beschirmung des Landes anwarb.“ Salzfäß, der in Andernach zu Hause, ist vielleicht von allen des Reichs Unterthanen der letzte gewesen, einem kaiserlichen Avocatorium den Brodherren nachzusetzen.

Am 22. Oct. 1794 zog die Division Marceau zu Andernach ein. Unter französischer Herrschaft gab es einen Canton und eine Mairie Andernach. Zu jenem gehörten die Mairien Andernach, Burgbrohl, Niederbreisich und Saftig, der Mairie waren beneben der Stadt die Dörfer Brohl, Eich, Miesenheim, Namedy und Nikenich zugetheilt. Das Handbuch für die Landleute vom Rhein- und Moseldepartement für das Jahr 1808 hat diesen sechs Gemeinden die siebente, Oeltchen, hinzugefügt, und derselben den Netterhammer zugetheilt. Es ist aber unter sothanem Oeltchen der Schulmeister von Miesenheim gemeint, der durch ein Versehen

des Setzers seiner eigentlichen Stelle bei Miesenheim entrückt worden. Das Lazarethfieber von 1813 wüthete in Andernach dergestalten, daß ein neuer Kirchhof eingeweihet werden mußte. Der Einzug der Russen, 1. Januar 1814 war von verschiedenen Unordnungen, Plünderung der Häuser einiger Angestellten u. s. w. begleitet, die aus Leudesdorf herübergekommenen Thäter wurden aber bald durch die bessern Bürger zur Ruhe verwiesen. Durch Cabinetsordre vom 20. Aug. 1819 schenkte König Friedrich Wilhelm III. der Stadt Andernach die Ringmauern und die sie begleitenden Graben, deren theilweise Niederlegung und Ausfüllung an der Nordwestseite der Stadt ein freundlicheres Ansehen verschafft.

Die Rantzau.

Dem Geschlechte, welchem der tapfere Vertheidiger von Andernach im J. 1633, Josias von Rantzau entsprossen, mögen gar wenige in dem nördlichen Deutschland sich vergleichen, wenn auch durch nichts, als des Wappens Aehnlichkeit begründet dessen Abstammung von den Burggrafen von Leißnig. Diese durchaus zufällige Aehnlichkeit verliert aber jegliche Bedeutung, in der Vergleichung des Heerschildes, indem die Burggrafen Dynasten, die Rantzau von Anbeginn militaris conditionis gewesen sind. Die Stadt Schleswig führt im Wappen einen rothen Thurm im blauen Felde, dazu den halben Mond und goldene Sterne, außerdem ein von Silber und Roth die Länge herab getheiltes Schildlein. In gleicher Weise getheilt und gefärbt ist der Rantzau Wappen, daher im mindesten nicht zu zweifeln, daß sie ursprünglich der Stadt Schleswig Burgmänner gewesen sind. Es ist aber nicht in der Umgebung von Schleswig, sondern in der holsteinischen Landschaft Wagrien, zwischen Lütgenburg und Eutin, das Stammhaus Rantzau, heute noch ein bedeutendes Gut, zu suchen. Marquard von Rantzau wird in einer Urkunde von 1203 unter den Zeugen genannt, Johann Rantzau befindet sich unter den Zeugen der Urkunde, wodurch Graf Adolf IV. 1236 die Stadt Plön mit

Lübeckischem Rechte bewidmete. Johann, angeblich auf Aschberg gesessen, soll des Grafen Adolf IV. Rath gewesen sein, es wird ihm auch ein Bruder Schack oder Schalko Rantzau beigelegt. Breitand Rantzau befand sich am Hofe des Herzogs von Braunschweig, Heinrichs des Wunderlichen, und soll mit demselben und 42 Edelleuten, einem großen dreitägigen Turnier zu Einbeck beigewohnt haben, si fabula vera. Marquard Rantzau lebte um 1318, Nicolaus, der bei Unterhandlungen mit den Lübeckern gegenwärtig, um 1322. Johann und Eler Rantzau kommen um 1326 vor. Strimo Rantzau wird um 1330, Bruno Rantzau, Herzog Waldemars V. von Schleswig Rath, um 1334, Timme Rantzau um 1340 genannt. Bereits hatte das Geschlecht sich in vielen Zweigen ausgebreitet. Breido Rantzau, Ritter, dessen Nachkommen die Güter Neverstorf und Hohenfelde besessen haben, ist der erste der eilf Zeugen, welche die nach dem Tode Adolfs VII. am Sonntag Misericordias Domini 1390 von den Grafen von Holstein und Schauenburg errichtete Theilung mit ihren Siegeln bekräftigten; bei derselben Gelegenheit werden auch Schack und Heinrich Rantzau genannt. In demselben J. 1390 starb, wurde zu Kiel beerdigt Woldemar Rantzau, Rath des Grafen Claus von Holstein.

Kai Rantzau auf Krummendiek war einer der Edelleute, welche 1397, nach dem Tod des Grafen Claus von Holstein, eine Theilung der Grafschaften Holstein und Stormarn, auch der Insel Femern vermittelten. Mit ihm haben Schack Rantzau, Ritter, und Gosch Rantzau, die Urkunde besiegelt. Ein Rantzau, dann Wolf Pogwisch „der gute" geriethen in dem unglücklichen Treffen vom 5. Aug. 1404 in der Dithmarschen Gefangenschaft, und konnte ihre Befreiung nur durch Schleifung der Feste Delfsbrügge erkauft werden. Ein Otto II. soll durch seine Söhne Otto III. und Kagenher oder Kai I. der Stammvater aller folgenden Rantzau geworden sein. Des dritten Otto Sohn, Otto IV. auf Rantzau, Salzau, Panker, wurde der Vater von Brede und Schack. Brede Rantzau, der 1360 zu Kiel hausete, hinterließ die Söhne Heinrich, auf Neversdorf, und Schack auf Hohenfelde, gest. 1464. Von Heinrichs Söhnen starb der ältere, Detlev, Dompropst zu Lübeck 1465, des jüngern, Heinrichs Nachkommenschaft, mag

in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts erloschen sein. Schack, auf Hohenfelde, † 1488, schenkte ins Kloster Preetz 700 Mark. Von seinen Enkeln führte der jüngste, Brede, die Linie in Hohenfelde fort, während von dem mittlern, von Daniel, das Haus Salzau abstammt. Brede, mit Anna Schwynen, der letzten ihres Stammes, verheurathet, wurde unter mehren Söhnen der Vater jenes Henneke Rantzau, den auf Anstiften seiner Hausfrau, Apollonia geborne von Rantzau, Joachim von Brockdorf ermordete. Dieser war keineswegs, wie man doch vermuthen könnte, ihr Liebhaber. Ein solcher hatte sich wohl gefunden, sein Namen ist aber nicht auf uns gekommen.

„Apollonia soll vorher andere Mittel gegen das Leben ihres Mannes versucht, in der Absicht, seiner ledig zu werden, sich erst an eine damals berühmte Zauberin in Dithmarschen, dann an eine andre in Angeln, endlich an eine dritte zu Lübeck gewendet haben. Apollonias Mutter soll um diese mörderischen Vorsätze ihrer Tochter gewußt, sie darin bestärkt, ihr Rath gegeben, sie auf einigen ihrer geheimen Reisen zu den Zauberinen begleitet haben. Aber diese müssen nicht geübt genug in ihrer vermeinten Kunst gewesen sein. Die Krankheiten, die sie dem unglücklichen Henneke anzauberten, tödteten ihn nicht. Apollonia schritt zu einem wirksamern Mittel; sie beredete den Joachim Brockdorf, ihres Mannes Hofjunker, durch eine stattliche ihm verheißene Verehrung, seinen Herrn auf der Jagd zu erschießen. Brockdorf flüchtete nach vollbrachter That ins Brandenburgische, wurde jedoch auf des Herzogs Hans Adolf von Holstein Veranstaltung ergriffen, samt Apollonia von Rantzau vor den zu Flensburg versammelten Ständen angeklagt, und von ihnen gerichtet, 10. Sept. 1610, wie denn auch das Urtheil im Namen der Stände gesprochen und vollzogen worden ist. Beide Verbrecher wurden ihres Adels entsetzt; Brockdorf wurde auf einem vor der Wohnung des Königs errichteten Gerüste enthauptet, über seine Mitschuldige, die sich bei Zeiten über die Grenze geflüchtet hatte, die Acht verhängt. Bredes Nachkommenschaft, die auch Noer, im Schleswigischen, Dänischerwald, besaß, mag um die Mitte des 17. Jahrhunderts erloschen sein. Von ihren drei letzten Söhnen fiel Geert im

Duell. Daniel Rantzau, auf Salzau, Marschalk, Stiftsherr zu Uetersen, von Schacks Enkeln der mittlere, geb. 1534, starb 1589. Sein Enkel, Franz, auf Salzau und Rastorf, Propst zu Preetz, erlegte 1631 im Duell den Christian Ratlov, und wurde ein Vater von drei Söhnen. Davon stand Hans als Hofmeister an dem Hofe zu Kopenhagen, starb Christian auf Rastorf den 17. Aug. 1704. Geb. 20. Aug. 1649 war er Geheimrath und Domherr zu Lübeck, auch in zwei Ehen von acht Söhnen Vater. Davon fand der älteste, Franz den Tod in Italien, wohin er, als Major im spanischen Successionskrieg mit den dänischen Hülfstruppen gekommen. Geert fiel, 19 Jahre alt, bei Gadebusch 1718. Heinrich, auf Bürau, wurde zugleich mit seinen Brüdern Johann, Detlev und Christian in den Reichsgrafenstand erhoben, 1727, jedoch in demselben Jahr „vom Herzoge von Crussol in einem Duell bei der Stadt Paris erschossen. Sein Körper lag etliche Tage unter freiem Himmel, und soll er sogar den Raben zur Speise geworden sein."

Allem Ansehen nach war die Veranlassung des Duells eine verjährte Liebesgeschichte, deren Saint-Simon unter dem J. 1700 gedenkt. »Le roi ordonna que les comtes d'Uzès (Crussol) et d'Albert, accusés de duel contre les comtes de Rantzau, Danois, et de Schwartzenberg, Autrichien, se remettraient à la Conciergerie. Ils prirent le large. Barbésieux envoya courre après son beau-frère, qui, sur sa parole, se remit. Le comte d'Albert ne revint que longtemps après dans la même prison; il fut cassé pour sa désobéissance, et le roi voulut que Monseigneur disposât de son régiment de dragons qu'il avait. A la fin ils sortirent l'un et l'autre; mais le comte d'Albert, avec tout le crédit de M. de Chevreuse, et la belle action qu'il avait faite de s'être jeté dans Namur à travers les assiégants, et d'y être entré à la nage son épée entre ses dents, ne put jamais être rétabli. Il était plus que bien avec madame de Luxembourg, Rantzau aussi: cela fit la querelle dont la raison fut sue de tout le monde, et fit un étrange bruit. M. le prince de Conti me conta, en revenant de Meudon, qu'il n'avait jamais été tant embarrassé, ni tant souffert en sa vie. Il

était, comme on l'a vu, ami intime de feu M. de Luxembourg, et l'était demeuré de même de celui-ci. A Meudon, on ne parlait que de ce combat et de sa cause. M. de Luxembourg (Abth. II. Bd. 6. S. 363) était le seul qui l'ignorât. Il la demandait à tout le monde, et, comme on peut croire, personne ne la lui voulut apprendre; lui aussi, ne comprit jamais ce secret, et alla, à maintes reprises, à M. le prince de Conti, pour le savoir, avec des presses et des instances à le mettre au désespoir. Il en sortit pourtant sans le lui dire, et il m'assura qu'il n'avait jamais été si aise de sortir de Meudon et de la fin du voyage, pour éviter M. de Luxembourg jusqu'à ce qu'il n'en fût plus question.«

Graf Bertram, von Christians Söhnen zweiter Ehe der älteste, geb. 1678, auf Salzau und Rethwisch, königlicher Landrath und des Danebrogordens Ritter, starb 1730, ohne Kinder aus seiner Ehe mit Friederike von Schlitz genannt von Görz. Sein Bruder, Graf Detlev auf Ahrensburg und Oppendorf, obgleich dreimal verheurathet, hinterließ nur die einzige Tochter Katharina, die ihren Vetter, den Grafen Schack Karl von Rantzau auf Ascheberg heurathete. Graf Hans auf Ascheberg, geb. 14. Aug. 1693, wurde 1727 Landrath und Kammerherr, ging als Gesandter nach England, bis 1731. Geheimrath den 22. Mai 1744, Oberpräsident zu Altona 1. Oct. 1746, welchen Dienstes er doch 1750 entlassen wurde, erhielt er den 30. April 1767 den Elephantenorden. Der erste wohl in Holstein hat er auf dem Gut Ascheberg die Leibeigenschaft aufgehoben.

„Aschberg ist ein sehr schönes Gut, welches von der verwittweten Gräfin Rantzau, deren Mann Oberhofmeister bei der Hochseligen Königin Sophia Magdalena war, bewohnt wird (1784). Sie hat zwei Söhne, welche mit der Zeit zu den reichsten Unterthanen Seiner Majestät zu zählen sein werden, und bei deren Erziehung nichts gespart wird. Der Garten ist sehr groß (bereits im J. 1807 ward er als Pflugland benutzt), wohl unterhalten, und voll der schönsten Lagen und Aussichten. Er liegt am Plöner See gerade der Stadt Plön gegen über, deren Schloß und Thurm vortrefflich ins Auge fällt, und seltene

schöne Aussichten gewähret. Die Felder, welche zuvor in zwei Meierhöfe getheilt waren, auf welchen 500 Kühe gehalten wurden, und welche die Bauern des Guts bearbeiteten, sind von dem Menschenfreunde Graf Hans Rantzau, einem Vater des General Graf Rantzau, Ritter des Elephantenordens, welcher gegenwärtig in Frankreich lebt, in Parcelen oder kleine Höfe, jeden zu 60 bis 70 Tonnen Land eingetheilt, und deren Anbauern und Bewohnern in Erbpacht überlassen worden. Bei Aschberg ist aber nur so viel Land geblieben, als zur Unterhaltung von 40 Kühen erfordert wird, und die Bearbeitung desselben wird, ohne Frohndienste, von dem Pächter selbst besorgt. Durch diese Einrichtung sind, genauen und zuverlässigen Berechnungen und Nachrichten zu Folge, die Einkünfte des Gutes um den sechsten Theil vermindert worden, welches, der Regel nach, bei dieser Unternehmung immer zu fürchten ist. Ich glaube daher, daß sie nicht mit Vortheil geschehen könne, außer in der Nähe großer Städte, wo reiche Leute wohnen, die auf das Land einen vorzüglichen Werth setzen, weil es ihnen, um unverfälschte Milch und Rahm zu erlangen, die vor Geld selten oder nie zu haben sind, unentbehrlich ist." Dieselbe Operation ist seitdem mit einer Masse von Gütern, in Dänemark sowohl, als in den Herzogthümern vorgenommen worden, sie, das sogenannte Raabische System, ist für eine lange Zeit in Oestreich der Regierung Steckenpferd geworden, denn der schärfste Seher konnte nicht ahnen, wie nahe man der Gesetzgebung, welche von Lumpen für Lumpen gegeben, daneben beabsichtigte, zu Lumpen zu machen, was sie berühren würde, der Zeit, welche es wagen durfte, allen Begriffen von Eigenthum und Recht Hohn sprechend, die Erbpächter zu Eigenthümern des ihnen geliehenen Gutes zu machen, den Herren des Grundes auf den Bezug einer Rente zu beschränken. In Frankreich nicht nur, auch in einem großen Theile des südlichen Deutschlands und auf dem linken Rheinufer besonders ist diese Monstruosität durchgeführt, auf dem linken Rheinufer zusamt einer Masse von andern Ungerechtigkeiten in Bezug auf die Abschaffung der sogenannten Feudallasten, in welchen sich doch vielleicht mehr noch die crasse Unwissenheit derer,

welchen die Arbeit aufgegeben worden, als ihre Böswilligkeit ausspricht.

Graf Hans starb den 15. Januar 1769, aus seiner Ehe mit Margaretha Hedwig von Brockdorf, † 1741, den einzigen Sohn Schack Karl hinterlassend. Geb. 11. März 1711, Generallieutenant und commandirender General in Norwegen, General der Infanterie, Staatsminister, des Elephantenordens Ritter, ist dieser zu Malherbe bei Avignon den 21. Jan. 1789 verstorben. Mit Katharina von Rantzau, seines Oheims Detlev Tochter, erheurathete er Oppendorf, Schönhorst, Bürau, Güter, die 1775 mit fideicommissarischer Eigenschaft belegt wurden, und demnach, da die Gräfin Katharina den 4. Juni 1792 kinderlos verstarb, an den Enkel des Grafen Christian, Detlevs jüngster Bruder, übergingen. Christian, auf Rastorf, Lütgenhorn, Weißenhaus, kön. dänischer Generalmajor, des Fürstbischofs von Lübeck Geheimrath und Premier-Minister, sollte seinen Fürsten in der Reise nach Paris begleiten, starb aber in deren Verlauf zu Wesel, 8. März 1729, nachdem er in seiner Ehe mit Charlotte Amalie, des dänischen Generals Jürgen Rantzau Tochter, 8 Kinder gesehen. Der einzige ihm überlebende Sohn, Christian Emil, auf Rastorf, kön. dänischer Geheimrath und General-Lieutenant, starb 21. Mai 1777, und hat seine Wittwe, Anna von Buchwald, in dem Lustgarten zu Rastorf ihm ein Denkmal gesetzt, von welchem handelt Mielk über das Monument zu Rastorf, Hamburg, 1779. 8º Christian Emil war ein Vater zweier Söhne geworden, Christian Detlev Karl und Karl Emil, die zwar die Fideicommissgüter Oppendorf, Schönhorst und Bürau, 1799 auch Ascheberg veräußerten. Christian Detlev Karl, Kammerherr und erster Deputirter in der deutschen Kanzlei, Herr auf Sabyegaard, geb. 8. Oct. 1772, vermählte sich den 17. Sept. 1795 mit Charlotte, Tochter des Freiherrn Wilhelm Christoph von Diede zu Fürstenstein, kön. dänischer Geheimrath und Reichstaggesandter zu Regensburg, letzter Mann seines Hauses. Es ist aber von den bedeutenden Besitzungen der Dieden nur sehr wenig der Tochter geblieben, da das meiste hessisches Lehen. Den Fürstenstein selbst verlieh K. Hieronymus seinem Minister Camus, oder, wie er

seitdem hieß, dem Grafen von Fürstenstein. Graf Rantzau starb den 23. Febr. 1812. Sein ältester Sohn, Christian Wilhelm Heinrich, auf Hohenheim und Dänisch-Neuhof, hinterließ aus der Ehe mit einer Gräfin von Reventlow mehre Kinder, darunter der heutige Fideicommißbesitzer, Graf Christian Karl Heinrich, geb. 23. Sept. 1830. Graf Christian Detlev Karl hinterließ aber noch drei andere Söhne, von welchen Ernst ein Vater von zehn Kindern geworden, Kuno Wiprecht Georg Landrath und Oberappellationsgerichtsrath zu Kiel den 18. Jul. 1848 gestorben ist. Aus dem Namen Wiprecht ergibt sich, daß die Fabel von Leißnig und Groitzsch heute noch wie vor hundert Jahren in der Familie spukt. Karl Emil, auf Rastorf, geheimer Conferenzrath, des Grafen Christian Detlev Karl jüngerer Bruder, geb. 17. Febr. 1775, gewann in zwei Ehen fünf Kinder.

Der jüngere Sohn Ottos IV., Schack Rantzau, auf Salzau, Panker, Rantzau, Lammershagen, Rastorf, Klampe, wird unter den Anführern des holsteinischen Heeres, welches 1416 die Eroberung der Insel Femern vollbrachte, als einer der ansehnlichsten und einsichtvollsten ausgezeichnet, auch in demselben Jahre von Kaiser Sigismund mit dem Drachenorden begnadigt. Er war ein Vater von fünf Söhnen, Hans, Claus, Kai, Hartwich, Heinrich, deren jüngster, Heinrich, Bülk, im Dänischen Wald besaß, und die Söhne Johann und Otto hinterließ. Johann, auf Neuhaus, Domherr zu Lübeck, Amtmann zu Schwabstedt, gewann die Söhne Balthasar, Melchior, Siegbert, Breide, auf Bolgenstede, Kaspar, Otto, auf Schönweide, Heinrich, auf Eschelsmark im Schleswigischen. Balthasar, auf Neuhaus, königlicher Rath und Domherr zu Schleswig, geb. 1500, wird als ein sehr tugendhafter und gottesfürchtiger Herr geschildert, Eigenschaften, denen er ungezweifelt seine Erhebung zum Bisthum Lübeck verdankte. Er wurde 1536 des Detlev von Reventlow, des ersten lutherischen Bischofs, Nachfolger. Neun Jahre hatte er das Bisthum besessen, da wurde er in eine ihm wildfremde Angelegenheit verwickelt. Martin von Waldenfels auf Lichtenberg und Katschenreut, eines großen fränkischen Adelsgeschlechtes (er war noch 1593 bei Leben), nachdem er dem Kaiser Karl V. und sodann dem König Christian III.

von Dänemark gedient, hatte von diesem, wie er behauptete, einen bedeutenden Soldrückstand zu fordern, wogegen man dänischer Seits versichert, daß er „bley formedelst sin Liderligheb affat.“ Ungehört in seinen Reclamationen, beschloß der von Waldenfels irgend einen dänischen Unterthan von Bedeutung, den man einzulösen genöthigt sein würde, aufzufangen. Er vernahm, daß Bischof Ranzau am 7. Aug. 1545, nur von einem Edelknaben begleitet, von Lübeck aus eine Fahrt nach dem bischöflichen Sitze Kaltenhof vornehmen werde, und sofort traf er Anstalten, den arglosen Reisenden zu greifen. Das war bald geschehen, und wurde Balthasar, ein Gefangner, vordersamst nach Gorlosen, an der Elde, im Mecklenburgischen, und ferner nach Meissen gebracht und zu 8000 Rthlr. geschätzt. Die hätte der Bischof wohl aus seinen Mitteln bezahlen können, allein das Domcapitel hielt es für eine Ehrensache, wenigstens die Hälfte der Forderung zu übernehmen, suchte jedoch zugleich in jeglicher Weise die Unterhandlung in die Länge zu ziehen, in der Hoffnung, die Befreiung des Bischofs mit Gewalt durchsetzen zu können. Denn die That hatte um so stärkern Unwillen erregt, da kürzlich nur ein Mecklenburgischer Rittersmann, der von Pogwisch, den Jacob von Ranzau niedergeworfen hatte. Dem Bischof zu Gute hatten die Vettern von Ranzau bereits 400 Reiter und einiges Fußvolk angeworben, bevor sie aber mit ihren Rüstungen zu Stande gekommen, starb der Bischof in seinem Gefängniß, an den Folgen eines Blutsturzes. Er war 47 Jahre alt geworden.

Des Bischofs Bruder Melchior, auf Neuhaus, K. Christians III. Marschalk und Amtmann zu Flensburg, ein mehrer Sprachen kundiger, beredter, streng rechtlicher Mann, war dem König so theuer, daß dieser, sein Absterben vernehmend, 1539, äußerte, „at han have mistet en Perle af sin Krone.“ Breide, auf Bolgenstedt und Rethwisch, geb. 1506, wurde von K. Christian III. im J. 1536 mit 300 Mann nach Friesland entsendet, um die von den Kaiserlichen belagerte Stadt Dam zu entsetzen, gerieth aber darüber in Gefangenschaft, deren er doch im folgenden Jahre entlassen wurde, gegen das Versprechen, sich auf Verlangen, während eines Zeitraums von drei Jahren, in

Groningen zu stellen. Er starb den 13. Oct. 1562, ohne Kinder. Sein Bruder Kaspar, auf Schmool und Neuhof, Amtmann zu Flensburg, gest. 1562, hinterließ die Söhne Hans und Heinrich. Heinrichs, gest. 1582, Sohn Kaspar, auf Schmool und Hohenfelde, Ritter, königlicher Rath, Amtmann zu Rendsburg und des Domcapitels zu Hamburg Propst, war nur noch Amtmann zu Steinburg, als er auf dem Congreß zu Lübeck, wo am 12. Mai 1629 Dänemark und der Kaiser sich einigten, die Stände von Holstein vertrat. Das Jahr darauf ging er als Gesandter nach Regensburg zum Reichstag, und wurde er bei dieser Gelegenheit, wie es scheint, von dem Kaiser in den Grafenstand erhoben. Er widmete ein Capital von 1000 Rthlr., dessen Zinsen der Prediger an der Marienkirche zu Rendsburg zu genießen hat, während er ein Capital von gleichem Belang zu einem Stipendium für junge Theologen bestimmte. Den Armen zu Naskov schenkte er 1000 Mark, auf seinen Gütern baute er mehre Schulhäuser. Indem er aber auf seinem Gute Schmool 18 der Hexerei beschuldigte Bauern verbrennen lassen, und ihm in dieser Schlächterei arge Uebereilung zur Last gelegt werden konnte, erging gegen ihn ab Seiten des gemeinschaftlichen königlich dänischen und herzoglich holsteinischen Criminalgerichtes zu Kiel ein Urtheil, laut dessen er fünf Jahre lang das Land zu meiden, 20,000 Rthlr. an die Domkirche in Schleswig und das Kloster Preetz, und die sämtlichen Unkosten des Processes zu bezahlen hatte, daß also sein unsinniges Verfahren an die 30,000 Rthlr. ihn zu stehen gekommen. Mit Ida von Pogwisch verheurathet, wurde er ein Vater von sechs Kindern, worunter die Töchter Magdalena, Helwig, Meta, Dorothe, die alle vier wegen ihrer seltenen Gelehrsamkeit gepriesen wurden, obgleich Magdalena im J. 1639 in dem Alter von 15 Jahren, Helwig im J. 1627, nur 13 Jahre alt, gestorben ist. Der einzige Sohn, Graf Christoph, kaiserlicher Kammerherr und Reichshofrath, auf Schmool, Hohenfelde und Ovelgönne, geb. 1625, wurde um das J. 1650 zu Rom katholisch, vielleicht aus Veranlassung seiner andern Vermählung mit der ebenfalls katholisch gewordenen Prinzessin Dorothe Hedwig von Holstein-Nordburg, früher Aebtissin zu

Gandersheim, die 1678 ihm angetraut wurde, und den 23. Sept. 1692 verstarb. Er verkaufte Schmool und vermachte in seinem Testament vom 20. Aug. 1687 drei Klöstern in Cöln, den Carmelitessen in der Budengasse, den Servitessen zu St. Lucien im Filzengraben und den Jungfrauen in der Buße auf dem Eigelstein 600 Rthlr. Sein einziger Sohn, Alexander Leopold Anton, herzoglich Braunschweigischer General, geb. 17. Nov. 1681, starb den 26. Oct. 1747. Er hinterließ die Söhne Georg Ludwig Albert, Verfasser der Mémoires du comte de Rantzau, Amsterdam, 1741, in 12°, Anton Karl Wilhelm und Ferdinand Anton, des einziger Sohn, Alexander Ludwig, den 19. Febr. 1803 kinderlos verstarb.

Anton Karl Wilhelm, herzoglich Braunschweigischer Obristlieutenant, geb. 17. Febr. 1704, gest. 1771, wurde in der zweiten Ehe mit Louise Juliane von König ein Vater von sechs Kindern, darunter der Sohn Christian Friedrich Ernst, auf Iselingen, in Seeland, Kammerherr und Hofjägermeister zu Kopenhagen, der sich am 14. Jun. 1776 mit Maria Magdalena von Iselin vermählte, von ihr geschieden, des Staatsministers Wilhelm von Huth einzige Tochter Charlotte Wilhelmine ehelichte, 14. Oct. 1793, und in sothaner Ehe dreier Kinder Vater wurde. Der einzige Sohn, Friedrich Wilhelm, Consumtionsverwalter zu Hobroe in Jütland, ist den 12. Febr. 1798 geboren. Ferdinand Anton, des Anton Karl Wilhelm jüngerer Bruder, geb. 26. März 1711, diente als holländischer Obristlieutenant in Ostindien, quittirte 1752, lebte zu Neuenburg im Oldenburgischen, und starb daselbst 21. Oct. 1802. Seine erste Gemahlin, Josine, des Arend Jansen von Schockmann, Raths von Indien Tochter, verm. 25. Nov. 1736, war den 2. Dec. 1752 als eine Mutter von 16 Kindern gestorben. Der Wittwer nahm die zweite Frau, Louise Henriette Baronne von Brockenburg, des Prinzen Wilhelm Ludwig von Schwarzburg-Rudolstadt Tochter, verm. 30. Jul. 1759, gest. 1788, und gewann mit ihr noch 7 Kinder. Von seiner zahlreichen Nachkommenschaft sind zu nennen: 1. Daniel Detlev, geb. 14. Dec. 1741, Rittmeister bei den Braunschweigischen Husaren, dann im Dienst der holländischen ostindischen Compagnie, und seit 1764

Gouverneur von Ceylon, gest. zu Sourabayja auf Java 12. Aug. 1822. Er wurde in seiner zweiten Ehe mit Johanna Elisabeth Cramer Vater von zwei Söhnen, davon der ältere, Ludwig Karl, geb. 1786 einen Residentenposten in dem holländischen Indien bekleidete. 2. Julius Ferdinand, geb. zu Jaffnapatam auf Ceylon, 17. Oct. 1745, starb zu Materborn bei Cleve, 10. Januar 1795, aus seiner ersten Ehe mit Christiane Louise Eleonore von Hymmen den Sohn Johann Heinrich Anton, aus der andern Ehe mit Johanna Christine Charlotte Walther, verm. 13. Juni 1790, † 30. Juni 1834, den Sohn Georg Ludwig Karl Heinrich auf Meynerswyk hinterlassend. Geb. 7. Nov. 1794, ist dieser Mitglied der Ritter- und Landschaft von Holländisch-Geldern, Generaleinnehmer der Provinz und königlicher Jägermeister. Verm. seit 20. März 1822 mit Anna Maria Johanna van der Burgh, verwittwete von Haersolte, hat er nur Töchter. 3. Ferdinand Wilhelm, herzoglich Oldenburgischer Kanzleirath, geb. 14. Dec. 1754, verm. 14. Oct. 1789 mit Henriette Avenarius, starb den 12. Nov. 1823. Sein Sohn, Anton Friedrich Karl, großherzoglich Mecklenburg-Strelitzischer Kammerherr, geb. 27. Oct. 1793, starb 22. Sept. 1849, aus seiner zweiten Ehe mit Ottilie Israel den Sohn Daniel Detlev Ferdinand Wilhelm, geb. 4. Dec. 1847, hinterlassend. Dessen Vatersbruder Heinrich Friedrich Wilhelm Ernst, geb. 23. Juni 1795, ist großherzoglich Oldenburgischer Generalmajor und Brigadecommandant.

Otto, ebenfalls ein Bruder des Bischofs Balthasar, gest. 1585, besaß Schönweide, so sein kinderloser Enkel Johann um 69,000 Rthlr. an Heinrich Rantzau den Gelehrten verkaufte. Heinrich endlich auf Eschelsmark, Amtmann zu Gottorp, von Balthasars Brüdern der jüngste, starb 1561. Sein Sohn Johann auf Neuhaus, geb. 1543, gewann in der Ehe mit Margaretha von Ahlefeld die Söhne Heinrich, auf Neuhaus, Siegfried und Marquard. Dieser, auf Sardorf, im Lande Schwansen, legte hohe Ehre ein mit der tapfern Vertheidigung der ihm anbefohlnen Festung Glückstadt. Schon waren die Kaiserlichen, nachdem beinahe ganz Holstein sich ihnen unterworfen, tief in Jütland

eingedrungen, 1627; „bloß Glückstadt, wo Marquard Rantzau commandirte, und Krempe, wo Georg von Ahlefeld den Befehl hatte, blieben unerobert; jenes den ganzen Krieg durch, dieses bloß in diesem Jahre." Beide Belagerungen wurden von Altringer geführt. „Die in Glückstadt thaten verschiedene glückliche Ausfälle, brachten viele Gefangene ein, nahmen auch einige Schiffe, mit Proviant beladen, weg, und sparten keinen Fleiß, sich gegen die Kaiserlichen in gute Verfassung zu setzen, daß also diese zuletzt Glückstadt verließen, und sich mit ihrer ganzen Macht vor Krempe zogen, wohin auch der Herzog von Friedland mit einem frischen Corpo gekommen war. Sie schloßen die Stadt dergestalt ein, daß niemand weder aus- noch einkommen konnte. Als nun der Commandant Georg von Ahlefeld sahe, daß er auf diese Art eingeschlossen, der Proviant verzehret, und kein Entsatz zu hoffen war, so übergab er die Stadt 14. Nov. 1627 mit der Bedingung, daß die Besatzung mit allen Ehrenzeichen nach Glückstadt marschiren, und von da sich nach Dänemark begeben sollte." Um so lebhafter wurde jetzt Glückstadt angefochten. „Die Besatzung, welche aus 1500 Mann bestand, that einen glücklichen Ausfall. Denn den 25. Aug. 1628 marschirte sie des Nachts ganz stille aus der Festung, und fiel die kaiserliche Armee mit solcher Tapferkeit an, daß eine ziemliche Anzahl von den Kaiserlichen umkam, viele hohe Officiers gefangen, und verschiedene Schanzen geschleift wurden, worauf sich die Garnison mit Triumph wieder in die Stadt zurückzog." Ganzer fünfzehn Wochen lag Tilly vor Glückstadt, ohne das Geringste ausrichten zu können. Marquards Hausfrau, Dorothe von Ahlefeld, hatte ihm vier Kinder geboren. Burkard, der älteste Sohn, stritt unter schwedischen Fahnen und starb 1633, einen Sohn und eine Tochter hinterlassend. Der Sohn Johann von Rantzau, auf Neuhaus, starb 1655, Vater jenes Kay auf Neuhaus, Satjewitz, Doberstorf, der in seiner ersten Ehe mit Katharina Margaretha Blome ein Vater von 7 Kindern geworden ist, in der zweiten Ehe mit Dorothe Reventlow noch 4 Kinder sah, die doch meist in der Wiege starben, endlich die dritte Frau nahm, Christina Magdalena Reventlow. „Diese war anfänglich mit seinem Sohne, dem Obristen, ehelich

versprochen, nachdem derselbe aber zur Vollziehung der Ehe keine Lust bezeigete, vermählte sich der Vater mit derselben, nach dessen Tode sie an den bekannten Königlich-Schwedischen Minister, Baron von Görz, verehelichet worden, und ihm 120,000 Thlr. zugebracht." Kays Sohn, Johann Heinrich Rantzau auf Borlum-Kloster starb als Obrist, kinderlos in seiner Ehe mit Christiane Marie Kierskiold, und theilten seine sechs Schwestern sich in das große Vermögen, davon war die älteste, Katharina, an Ludwig Hahn, Benedicte Margarethe an Woldemar von Löwendal verheurathet, und erhielt eine jede von ihnen zu ihrem Antheil 70,000 Rthlr.

Heinrichs, des Begründers des Hauses Bülk jüngerer Sohn Otto, auf Knoop und Bülk, beide im Dänischen Wald, Amtmann zu Tondern, war mit Anna Breide, der Heldin, verheurathet. Es überlebten ihm die Söhne Heinrich, Hieronymus, Christoph und Paul. Von Heinrich, auf Borghorst, Dänischerwald, entstammt eine mit seinen Urenkeln erloschene Linie, die neben Borghorst auch Schinkel, am Flemhudersee besaß. Hieronymus, Amtmann zu Apenrade, wurde durch seinen Bruder Paul erschlagen 1589. Christoph auf Bülk, Knoop, Seekamp (Dänischerwald), Borghorst, Amtmann zu Tondern, gewann in der Ehe mit Anna Rantzau aus dem Hause Putlos die Söhne Hieronymus, Paul und Heinrich. Pauls Nachkommenschaft erlosch in seinem Enkel Paul auf Stipsdorf, gest. 1665. Hieronymus, auf Seekamp, Amtmann zu Kiel, fiel im Duell 1589. Sein Enkel, Hieronymus, besaß Rodskov, und wurde der Vater eines andern Hieronymus, mit welchem diese Linie erlosch 1713. Heinrich, auf Bülk, wurde der Vater von zwei Söhnen, davon der ältere, Lorenz unverehlicht im Duell umkam, während der jüngere, Christoph auf Cronshagen, ein Vater von sieben Söhnen geworden ist. Davon gründete der zweitgeborne, Heinrich, die Linie zu Tralau, während der älteste, Johann auf Salzau, allen seinen Kindern überlebte.

Hans, des Begründers des Hauses Bülk ältester Bruder, starb ohne Nachkommenschaft 1485. Von Claus, des zweiten Bruders, Enkeln starb der ältere, Claus ebenfalls genannt, im

J. 1548, der jüngere, Christoph, auf Quarnebeck, 1595, in dem Alter von 92 Jahren. Ihm überlebten drei Söhne, Benedict, Georg auf Noer und Christoph auf Marutendorf. Es ist jedoch diese Linie in Benedicts Söhnen erloschen. Hartwich, Bruder von Hans und Claus, auf Schönweide gesessen, wurde der Urgroßvater von Claus auf Rastorf, der in der Jugend verstarb. Kai endlich, der mittlere von des Schack Rantzau Söhnen, auf Panker und Klethkamp, hinterließ die Söhne Detlev und Schack. Detlev, von welchem angemerkt, daß er den Armen 1500 Mark vermachte, gewann den Sohn Schack, dessen Söhne, Christoph auf Marutendorf, Otto auf Seedorf und Melchior auf Haseldorf, alle drei kinderlos verstarben. Detlevs Bruder, Schack, auf Klethkamp, war der Vater Heinrichs, auf Putlos, dessen Sohn Joachim 1563 verstarb, die Söhne Heinrich auf Putlos, und Siegfried auf Löhrstorf hinterlassend. Dieser, Commandant in Glückstadt und K. Christians IV. Liebling, gewann die Söhne Joachim auf Löhrstorf und Detlev auf Helmstorf. Joachim starb ohne Nachkommenschaft, von Detlevs Söhnen war Heinrich auf Tralau gesessen, starb Detlev als General-Lieutenant und Commandant zu Stade 1724: beide Brüder blieben unbeweibt. Heinrich auf Putlos, Amtmann zu Rendsburg, wurde Vater einer zahlreichen Nachkommenschaft, von welcher doch nur die Söhne Joachim und Detlev in Betracht kommen. Detlev auf Panker, des Elephantenordens Ritter, starb 10. Aug. 1639. In seiner Ehe mit Dorothe von Ahlefeld, Wittwe Marquards von Rantzau, des tapfern Vertheidigers von Glückstadt, hat er nur Töchter gewonnen. Joachims auf Putlos ältester Sohn, Heinrich, wurde in Frankreich, im Zweikampf getödtet. Der jüngste, Bertram, auf Ascheberg, gest. 1688, hatte neben 6 Töchtern, den Sohn Johann Bertram auf Holtlose, gest. 1715, dessen Sohn, Bertram Rantzau, 1745 als Capitain bei der Garde in Kopenhagen genannt wird. Joachims zweiter Sohn, Hans, auf Putlos und Panker, starb als Generalmajor 1670. Von seinen Söhnen blieben die beiden ältesten, Leopold und Heinrich, dieser Obristlieutenant, im Duell. Friedrich, auf Knoop und Prohnstorf, Geheimrath und Danebrogordens Ritter, starb 1726 mit Hinter-

lassung von zwei Töchtern. Detlev wurde ein Vater von drei Söhnen, deren ältester, Kai, Vorbitter im Stifte Itzehoe, kinderlos verstarb, einzig der jüngste, Detlev wie der Vater genannt, sein Geschlecht fortpflanzte. Otto, von des Generalmajors Söhnen der sechste, wurde 1696 von Josias Breide von Rantzau im Zweikampf getödtet. Es überlebten ihm die Söhne Hans und Detlev. Hans, auf Segalendorf, Thaastrup und Aalstrup, Geheimrath, Amtmann zu Segeberg, Danebrogordens Ritter, gewann in drei Ehen zehn Kinder, darunter der Stiftsamtmann Friedrich, Vater eines andern Friedrich, des Landrathes in Holstein.

Detlev, kaiserlicher Reichshofrath, schleswig-holsteinischer Landrath, des schwarzen Adlerordens Ritter, geb. 28. April 1689, wurde 1728 in den Reichsgrafenstand erhoben und starb 6. März 1746, nachdem er in der ersten Ehe, mit der Erbin von Emkendorf und Ahrensburg, Christians von Rantzau aus dem Hause Tralau Tochter, ein Vater von 13 Kindern, darunter die Söhne Christian, Otto Detlev, Friedrich und Peter, geworden. Graf Christian, kön. dänischer Kammerherr und Landrath, auch bis 1746 Hannöverischer Major, verkaufte Ahrensburg an den Grafen von Schimmelmann, und starb 18. Dec. 1785, ohne Kinder zu haben in der Ehe mit Maria Alide von Fabrice, der Eigenthümerin der Mecklenburgischen Güter Roggendorf uud Harkensee. Otto Detlev, geb. 4. Oct. 1721, quittirte den preussischen Dienst als Major 1763, und starb, kön. dänischer Kammerherr, General-Lieutenant der Infanterie und Commandant zu Glückstadt, 19. Dec. 1803. Aus seiner Ehe mit Gisele Christiane von Stammer kamen vier Kinder, es ist aber der einzige Sohn, Karl Friedrich Christian, 1774 unbeweibt gestorben. Peter, geb. 5. Dec. 1733, studirte 1755 zu Leipzig, verliebte sich in eines dort ansässigen französischen Kaufmanns Tochter Anna Louise Valentin de Claparede, und heurathete, wie die neuen Genealogisch-Historischen Nachrichten sich ausdrücken, „die Jungfer Valentin, ein Frauenzimmer aus Leipzig," wurde kön. dänischer Kammerherr und Landrath, auch Propst des Convents zu Uetersen, regsinirte aber 1802 als herzoglich holsteinischer Regierungsrath zu Glückstadt.

Einer seiner Söhne, Detlev Friedrich, geb. 1. Febr. 1761, starb als kön. dänischer Kammerherr und Obristlieutenant 1. Febr. 1832, aus seiner ersten Ehe mit der Gräfin Margaretha Sophie von Harthausen-Tienhausen zwei Töchter hinterlassend.

Graf Friedrich endlich, geb 6. Dec. 1729, stand von 1740 —1752 in preussischen, demnächst in dänischen Kriegsdiensten, die er doch 1763 als Obrist quittirte, vermählte sich den 23. Dec. 1761 mit der Gräfin Friederike von Castell-Remlingen, der Erbin der Herrschaft Breitenburg, gest. 21. Aug. 1802, und gewann in sothaner Ehe die Söhne Andreas Konrad Peter, Detlev Georg Christian, Hans Heinrich August, August Wilhelm Franz und Friedrich Karl Christian. Graf Andreas Konrad Peter, Herr der Herrschaft Breitenburg, kön. dänischer Staatsminister, Oberschenk und Kammerherr, geb. 2. Sept. 1773, blieb unverehlicht. Hans Heinrich August, weiland kön. dänischer Oberland- und Kriegscommissair, dann großherzoglich Mecklenburgischer Jägermeister, geb. 8. Dec. 1764, gewann nur Töchter in seiner Ehe mit Louise von Scheel, und starb 24. April 1836. August Wilhelm Franz, Holstein-Oldenburgischer Kammerherr und Domherr zu Lübeck, geb. 27. Mai 1768, starb 17. Sept. 1849; in dem Besitze der Fideicommißherrschaft Breitenburg folgte ihm der älteste Sohn seiner Ehe mit der Gräfin Sophie von Bothmer, Graf Friedrich, großherzoglich Oldenburgischer Kammerherr, Hofjägermeister und Chef der Hofhaltung zu Eutin. Verm. 31. Oct. 1844 mit der Gräfin Rosa von Wedell-Wedellsburg, gewann er mehre Kinder, und deren eilf hat sein Bruder Kuno auf Rohlstorf, der seit 14. März 1831 vermählt mit Christine Karoline Amalasunta, Erbgräfin von Bothmer Bülow.

Kagenher oder Kai I., Ottos III. jüngerer Bruder, wurde ein Vater von drei Söhnen, Wolfgang, Domherr zu Schleswig, Godske und Kai II. Godske gewann in der Ehe mit Elisabeth Sehested den einzigen Sohn Anton auf Neuhof, der Amtmann zu Gottorp 1533 das Zeitliche gesegnete, aus der Ehe mit Drude Rantzau einen Sohn und eine Tochter hinterlassend. Der Sohn, Godske Rantzau, auf Wilstedt und Neuhof, starb 1564, in einem Jahre mit seiner Hausfrau Margaretha von Buchwald, die

ihm die Söhne Anton, Peter und Daniel geboren. Daniel Rantzau, auf Deutsch-Neuhof und Waldenhof, geb. 1529, verweilte mehre Jahre an dem Hof K. Karls V., nahm sodann Kriegsdienste, die ihn u. a. nach Italien führten. Herzog Friedrich von Holstein, Bischof zu Hildesheim, gest. 1556, vertraute ihm seine Hauptfeste Peina. Behufs des Kriegs mit den Dithmarschen 1559, warb er zwei Fähnlein Knechte für K. Friedrichs II. Dienst. Darin hat er solchergestalten dem König sich empfohlen, daß dieser bei Eröffnung des Feldzugs gegen Schweden, 1564, ihm das Commando der 24 Fähnlein deutscher Söldner übertrug. Dem feindlichen Gebiete eingebrochen, traf er auf Karl von Mornay und seine Schweden, die aber nicht Stand hielten. Mornay selbst wäre beinahe den Dänen in die Hände gefallen; einer seiner Diener, der ihm der nächste hielt, wurde gefangen, er selbst mußte sich vom Gaul werfen und zu Fuß entlaufen. Mit demselben Glücke zerstreute Rantzau die bei Jönköping in Smaland aufgestellten Feinde, wiewohl er, auf die Hauptarmee sich zurückziehend, in der Person des Edelherren Magnus Krabbe namhaften Verlust erlitt. Der ertrank beim Ueberfahren.

Ohne weiterm Widerstand zu begegnen, durchzog Rantzau plündernd und verheerend die Provinz, bis das Eintreten der schlimmen Jahreszeit ihn zum Rückzug bestimmte. Der Feldzug war trotz dem ganz eigentlich verloren, als wovon man dem obersten Feldhauptmann, Grafen von Schwarzburg die Schuld beimaß. Dieser dankte ab, und wurde durch den alten gebrechlichen Otto Krumpen ersetzt, als welcher verständig genug, den Commandostab an Daniel Rantzau abzugeben. Dem wurde ab Seiten des Heeres der unfreundlichste Empfang. Die deutschen Söldner in Malmöe „forderten auf den Stuz ihre Löhnung, und weil man so geschwinde kein Geld bei der Hand hatte, so stellten sie ihren Officiers nach dem Leben, daß auch ihr General, Daniel Rantzau nicht sicher auf der Gasse gehen konnte. Bei so bewandten Umständen ließ gedachter Herr die Thore schließen, und beim Trommelschlage ausrufen: daß alle ehrliche und treue Diener des Königs zu einer gewißen Zeit erscheinen sollten, um des Königs Willen und Befehl zu hören. Als sie versammelt waren, wollte Daniel

Ranzau sich nicht sehen lassen, ehe und bevor sie ihm Sicherheit versprochen hatten. Und als solches geschehen war, so hielt er ihnen in einer weitläufigen Rede ihren Eid vor, den sie dem Könige geschworen hätten, und ermahnete sie zum Gehorsam. Was ihren Sold anlangte, so versicherte er sie der Bezahlung in gewißen Terminen, und warf ihnen die unanständige Art vor, solchen zu fordern. Darauf ließ er dem Magistrat in Malmöe vorstellen, daß sie die reichsten Kaufleute in der Stadt dahin vermögen sollten, einige tausend Reichsthaler vorzuschießen, welche den aufrührischen Soldaten gleich ausgezahlt wurden. Und dadurch wurde der Aufruhr gestillet."

Den Feldzug des J. 1565 eröffnete der schwedische General, der Franzose Claude Collard mit einem Einfall in Jemteland, der zwar im Anfang misglückte, dann aber die Provinz ihm überlieferte. Ranzau bewerkstelligte den Entsatz der Elsburg und belagerte das in der Schweden Gewalt gefallene Schloß zu Warberg in Halland. „Er erhielt Nachricht, daß der Commandant, Karl Mornay, in Schweden um Entsatz angehalten, und daß der König Erich eine ansehnliche Armee zusammen gebracht hätte, womit er die Dänen besuchen wollte. Aus Besorgniß also zwischen der Festung und der ankommenden Armee eingeschlossen zu werden, brach er mit seinem Lager auf, und marschirte hinunter bis an den Fluß Swarteraa. Er dachte seine Truppen über diesen Fluß zu setzen, um in Sicherheit zu kommen. Aber die Schweden verhinderten solches, indem sie sich an einem bequemen Ort gelagert hatten. Also mußte Daniel Ranzau Stand halten. Die Verzweiflung war auf Seiten der Dänen sehr groß, weil sich ihre ganze Macht nur auf viertausend Mann belief, dahingegen die schwedische Armee fünf und zwanzigtausend Mann stark war, daß es also das Ansehen hatte, als wenn diese kleine Anzahl in der Geschwindigkeit würde übern Haufen geworfen werden. Aber Daniel Ranzau, welcher es für rühmlicher hielt, mit dem Degen in der Hand zu sterben, als sich den Feinden zu ergeben, ermunterte sein Volk durch eine vortreffliche Rede, worauf das Kriegsheer auf die Knie fiel, und mit aufgehobenen Händen Gott um Beistand bat; worüber sie von den Schweden

verspottet wurden, welche sie deshalben für verzagte Leute ansahen, die um Quartier bäten. Anfangs scharmuzirten sie in einiger Entfernung auf einander, weil keiner aus seinem Vortheile weichen wollte. Endlich verließen sich die Schweden auf ihre große Menge, und erwogen nicht, daß sie es mit einem verzweiflungsvollen Feinde zu thun hätten, und drangen spornstreichs in die Dänen ein, welche sie alle mit den Füßen der Pferde zu zertreten meinten. Aber sie wurden mit solcher Tapferkeit empfangen, daß bei fünftausend Mann auf dem Platze blieben, und die übrigen die Flucht nehmen mußten."

Eine minder glückliche Wendung nahm der Feldzug des J. 1566. „Und da wurde die Stadt Skara und Leckõe von den Dänen in die Asche gelegt, und das Land allenthalben rings herum rein ausgeplündert: als sie aber mit der großen Beute wiederum zurück wollten, wurden sie von dem schwedischen General Karl Mornay bei einem engen Passe in Westgothland, Alingsaas genannt, überfallen, welcher ihnen die Beute wieder abnahm und sie um einiges Volk brachte. Hingegen hatte der andere dänische General Franz Brokkenhuus (ungezweifelt aus dem Geldrischen streitbaren Geschlechte der von Broekhuysen) das Glück, einen Sieg über diesen schwedischen Anführer zu erhalten, und ihn selbst gefangen zu bekommen. Im J. 1567 that Daniel Rantzau in Schweden einen Einfall, welcher den Schweden ein solches Schrecken einjagte, daß sie Jönköping in Brand steckten. Als aber die Dänen durch den sogenannten hohlen Weg (Wester-Hoelweg) marschirten, so fielen die Schweden sie von hinten zu an, und thaten ihnen an ihrer Bagage ziemlich Schaden. Diesem ungeachtet drang doch Daniel Rantzau in Ostgothland bis Wadstena, welches er einäscherte. Kurz darauf gerieth er mit den Schweden bei Turebye in ein Treffen, in welchem die Letztern die Flucht nahmen, und bis Linköping verfolgt wurden, welches sie selbst aus Verzweiflung in die Asche legten. Nicht lange darnach steckten die Dänen Söderköping in Brand; aber dieses hätte sie beinahe in große Ungelegenheit gebracht. Denn weil Söderköping eine reiche und wohlgebaute Stadt war, und wegen ihres Handels an allen Sachen einen Vorrath hatte, so thaten

sich die begierigen Soldaten mit Fressen und Saufen etwas zu gute, und die Menge des daselbst vorhandenen Rostocker Biers hatte eine solche Wirkung, daß sie als rasende und unsinnige Leute herumliefen, und man daher sogar einige aufhängen lassen mußte, um die andern im Zaume zu halten. Solchergestalt hauseten die Dänen dieses Jahr in dem Herzen von Schweden, und rächeten dadurch den Schaden zulänglich, welchen die Schweden im Frühjahre Norwegen zugefüget hatten, ob man gleich nicht sagen konnte, daß eine von den Parteien am Ende viel dabei gewonnen gehabt hätte.

„Im Winter, gegen das nachfolgende 1568ste Jahr, that Daniel Rantzau den berühmten Marsch durch den hohlen Weg nach Schweden, und hausete daselbst auf die Weise, wie oben gesagt ist, so lange, bis die beiden schwedischen Generals, Graf Peter Brahe und Haagenschild Bielke, zum Entsatz kamen, und den Dänen den Paß durch den hohlen Weg abzuschneiden suchten. Weil sich daher Daniel Rantzau solchergestalt in der Klemme sah, so ersuchte er den König um schleunige Hülfe. Allein die ihm zugesandten Hülfstruppen wurden bei Warnemo mit Verlust zurückgetrieben, und man sah also die Armee, so jenseits des hohlen Wegs stand, für verloren an. Allein der Feldherr rettete sich mit Ehre und Ruhm aus diesem Unglücke; denn er faßte einen verzweifelten Entschluß, und griff das schwedische Lager bei Norby an, welches sich wegen des vorbei fließenden Stroms keines Ueberfalls befürchtete, und da wurden die Schweden aufs Haupt geschlagen, und die Dänen bekamen eine große Beute, nebst den feindlichen Feldstücken. Nach dieser Schlacht sahe der Feldherr allererst, in welcher Gefahr er mit der Armee gewesen wäre, indem die aus Dänemark geschickten Hülfstruppen bei Warnemo geschlagen worden, und die Schweden gesucht hatten, ihm den Paß abzuschneiden. Man sahe sein Volk an als Leute, die todt gewesen, und wieder lebendig geworden wären. Daniel Rantzau bediente sich dann der Gelegenheit, und zog sich geschwind mit seiner Armee durch den Oster-Hoelweg wieder zurück, zumal weil der König Erich mit seinen Brüdern ihm in den Eisen lag. Und daher kam es, daß die dänischen Hinter-

truppen, welche Franz Banner und Emmike Kaas commandirten, nicht weit von Ekesiö von den Schweden eine ziemliche Niederlage erlitten, und alle ihre Rüstwagen im Stiche lassen mußten. Aber dieser Verlust wurde kurz darauf zulänglich eingebracht. Denn als der schwedische General Haagenschild Bielke die Schlappe, welche er bei Norby empfangen, rächen wollte, und sich zu dem Ende den Dänen auf ihrem Rückmarsche in den Weg legte, so wurde er von dem hurtigen dänischen Feldherrn unvermuthet überfallen, seine Armee geschlagen, und er selbst nebst verschiedenen schwedischen Herren gefangen. Andere schreiben, daß dieser schwedische General nicht in der Schlacht gefangen, sondern von einigen dänischen Troßknechten unvermuthet überrumpelt, und von Christopher Krabbes Jungen gegriffen worden. Weil nun Haagenschild ausgesprenget hatte, daß die Dänen die Flucht aus Schweden nähmen, weil sie Mangel am Pulver hätten, so befahl Daniel Rantzau, daß alle Soldaten, wenn der gefangene General durchs Lager geführt würde, ihr Gewehr losbrennen sollten. Also kam Rantzau nach vielen ausgestandenen Gefährlichkeiten endlich mit seiner Armee nach Schonen in Behalt, allwo er von jedermann mit vielen Glückwünschen empfangen wurde, und zwar nicht ohne Ursache, denn er hatte in diesem Feldzuge alles gethan, was man von einem großen General fordern kann. Ja man kann sagen, daß ihm dieser sonderbare Rückmarsch nicht wenigere Ehre gebracht, als der große Sieg bei Svarteraa, weil er hier eine Armee errettete, wovon man keinen Mann wieder zu sehen vermuthet hatte."

Immer noch behaupteten die Schweden sich in dem Besitze von Warberg. Diesen Punkt ihnen zu entreißen, sollte die Aufgabe des Feldzugs von 1569 sein. Sie wurde den beiden dänischen Generalen tödtlich. Franz von Broekhuysen, über dem Recognosciren ins Bein geschossen, starb an den Folgen dieser Verwundung. Rantzau, in den Laufgräben beschäftigt, wurde ganz eigentlich den feindlichen Geschützen eine Zielscheibe: eine Kanonenkugel riß ihm den Kopf weg, 11. Nov. 1569. Die Leiche wurde nach Holstein gebracht, und mit großer Pracht zu Westensee, in der Pfarrkirche von Deutsch-Neuhof beigesetzt. Das

ihm errichtete Standbild, mit der Inschrift: Suecorum jacet hic domitor terrorque pavorque, wurde nach Jahren durch Torstensons Scharen bedeutend beschädigt. Daniel starb in dem Alter von 39 Jahren, die Linie in Neuhof aber führte sein älterer Bruder Anton, gest. 1594, fort. Antons jüngerer Sohn, Anton ebenfalls genannt, erbte Woldenhorn, zwischen Hamburg und Oldesloh, von seinem Vatersbruder Peter, erbaute das dasige Schloß mit den vier Eckthürmen, und gab dem Gut den heutigen Namen Ahrensburg. Die von Ahrensburg benannte Linie, so daneben Emkendorf bei Westensee besessen hat, erlosch zu Anfang des 18. Jahrhunderts. Des jüngern Anton Bruder Godske, auf Neuenhof, wurde ein Vater von drei Söhnen: davon besaß der jüngste, Daniel, Troyeborg bei Tondern, er ist aber kinderlos gestorben. Der älteste, Godske, auf Neuhof, wurde ein Vater von drei Kindern. Der einzige Sohn Peter wurde von dem Kaiser in des h. R. R. Grafenstand erhoben, vielleicht in Folge seiner Vermählung mit Maria Franzisca Gräfin von Khevenhüller. Sein Sohn, Johann Georg, auf Kolinetz, im Prachiner Kreise von Böhmen, Artillerieobrist und endlich General, starb 1705, aus der Ehe mit Ida von Langenmantel fünf Kinder hinterlassend. Der ältere Sohn, Johann Anton, Hauptmann im k. k. Dienst, starb unverehlicht 1716, der jüngere, Leopold Sigismund, 1700 geboren, ist wohl jener Rantzau, welcher Obrist bei Hessen-Darmstadt, Dragoner, im k. k. Dienst, im Febr. 1752 zum Generalmajor ernannt wurde.

Kai II., von des Kagenher drei Söhnen der jüngste, und bei der Theilungsangelegenheit der Grafen von Holstein, 1397, thätig, wurde der Vater Bredes, der Großvater Heinrichs, auf Hanerau, und Waldemars, auf Krummendiek. Von Waldemars Söhnen starb der älteste, Christoph, im Schmalkaldischen Krieg; der zweite, Jacob, auf Krummendiek, gest. 1552, hinterließ die einzige, an Henning Rantzau verheurathete Tochter Margaretha, der dritte, Otto, starb 1587, kinderlos in seiner Ehe mit Magdalena Rantzau auf Neuhaus. Bredes ältester Sohn, Heinrich auf Hanerau, Amtmann zu Steinburg, starb 1497, Vater von fünf Söhnen, Brede, Paul, Detlev, Johann, Kai. Davon war

Paul Marschalk in Dänemark, starb Magister Detlev, Domherr zu Bremen und Lübeck, während seines Aufenthaltes zu Rom 1504, fand der jüngste, Kai auf Hanerau und Klethkamp, den Tod im Kriege mit den Ditmarschen 1560. Einer von dessen Söhnen, Moriz auf Hanerau und Hölzernklinken, Amtmann zu Gottorp, leistete gute Dienste in dem Ditmarschenkrieg, nahm 1569 von dem Herzog von Alba Patent für die Gestellung von 1500 Knechten, und starb 1572. In dessen Enkelin Ida ist die Linie zu Hanerau erloschen.

Johann, von Heinrichs, des Begründers der Linie in Hanerau, Söhnen der vierte, auf Breitenburg, wo er 1530 auf einem Hügel das Schloß erbaute und stark befestigte, auf Bothkamp, Sturmhagen, Mehlbeck, einer der berühmtesten Kriegsmänner seiner Zeit, war den 12. Nov. 1492 geboren, und demnach noch keine fünf Jahre alt, da er den Vater verlor. Um so angelegentlicher überwachte die Mutter des Knaben Erziehung, die nicht blos auf ritterliche Uebungen berechnet. Johann sollte vielmehr studiren, besuchte auch eine Hochschule in Deutschland, von dannen ihn jedoch zeitig seine kriegerischen Neigungen abforderten. Ohne seiner Mutter, oder den übrigen Angehörigen das geringste von seiner Entschließung mitzutheilen, ließ er sich für Kaiser Maximilians Dienst anwerben. Mehre Feldzüge hat er gemacht, dann England, Spanien und das heilige Land bereiset. Zu Jerusalem empfing er den Ritterschlag 1517, beinahe aber wäre er ein Gefangner der Türken, die eben die Stadt den Mamluken entrissen, geworden. Kümmerlich der Gefahr entronnen, traf er ein Schiff, so ihn nach Neapel führte. Er durchreisete Italien und Frankreich, und kam in die Heimath zurück, wo Herzog Friedrich von Schleswig-Holstein ihn zum Begleiter seines Sohnes, des nachmaligen Königs Christian III. für dessen Reisen erwählte. In des Prinzen Gesellschaft besuchte Rantzau den Brandenburgischen Hof, und 1521 folgten beide dem Kurfürsten von Sachsen nach Worms, zu dem berühmten Reichstag.

Zum Amtmann in Steinburg ernannt, übte Rantzau entscheidenden Einfluß auf alle Handlungen des Herzogs Friedrich,

der ihm auch großentheils die Krone von Dänemark verdankte. Die Belagerung von Kopenhagen, begonnen 10. Juni 1523, wurde durch Rantzau fortgesetzt, auch nachdem Friedrich durch seines Gegners, K. Christians II. Anzug nach Holstein gerufen worden, und mußte die Stadt capituliren. Im J. 1525 versuchte Sören (Severin) Norby, Christians Getreuer, die seinem König fortwährend günstige Stimmung der Bewohner von Schonen zu benutzen. Nachdem er den ganzen Winter über auf der zum Waffenplatz ihm dienenden Insel Gothland mit Volk und Schiffen sich gestärkt, mit den Anhängern des gestürzten Königs eine lebhafte Correspondenz geführt hatte, „schickte er, April 1625, seinen Lieutenant Otto Stissen mit einer Anzahl Soldaten und Schiffen nach Schonen, Sölvidsborg und Aahuus einzunehmen, und die Schonen in Bewegung zu bringen. Otto Stissen verrichtete anfänglich seine Geschäfte ganz wohl; denn er bemächtigte sich nicht allein der Stadt und des Schlosses Sölwitsborg, sondern nahm auch Aahuus ein. Als Tyge Krabbe, der Reichsmarschall, welcher damals in Helsingborg lag, von diesem Einfalle Nachricht erhielt, beschied er in der Eil den schonischen Adel zu sich, und rückte gegen Aahuus, um den Feind plötzlich zu überfallen. Als er aber merkte, daß Sören Norby in eigner Person mit frischem Volke Otto Stissen zu Hülfe gekommen war, so wagte er sich nicht weiter fort zu gehen, sondern schloß sich in Malmöe ein, wohin auch der größte Theil des Adels seine Zuflucht nahm.

„Nach dieser Entfernung stund das ganze Land vor dem Sören Norby offen; daher bemächtigte er sich der Stadt Landskron nebst andern schonischen Kaufstädten, außer Malmöe, allwo der Marschall mit dem Kern des schonischen Adels lag. Und nachdem er also Meister vom ganzen Lande geworden, ließ er sich allenthalben auf den Gerichten in König Christians Namen huldigen. Kurz darauf wurde auf der See ein Brief aufgefangen, welchen der König Christian dem Sören Norby zuschickte, um den Einwohnern in Dänemark und insonderheit in Schonen denselben vorzulesen. In diesem Briefe (d. d. Liere, 23. April 1525) redet er den Bauern und dem gemeinen Manne in

Dänemark sehr zu Gefallen, und gibt zu verstehen, daß all sein Unglück von der Liebe, die er gegen sie getragen hätte, herrühre; denn weil er ihr Joch hätte erleichtern, und sie gegen die Tyrannei des Adels und der Großen schützen wollen, so hätten sich diese öffentlich wider ihn aufgelehnet, und ihn vom Throne gestoßen, um einen andern darauf zu setzen, der ihnen in allen Stücken nach ihrem Ehrgeiz zu Willen leben möchte. Es wäre also dem gemeinen Manne viel daran gelegen, sich des Beschützers ihrer Freiheit anzunehmen, und darin dem Beispiel der Schoninger zu folgen, welche er dann wegen ihrer Treue und Tapferkeit sehr rühmet. Er ersuchet sie daher, dem Herrn Norby in allen Stücken beiräthig zu sein, und bei dieser Gelegenheit läßt er große und prächtige Lobsprüche dieses Mannes einfließen; und dieses nicht ohne Grund: denn man wird wenige finden, die eine größere Treue gegen ihren Herren bewiesen haben sollten. Er sahe den König Christian von allen verlassen, so daß zu seiner Wiederherstellung keine Hoffnung mehr übrig war; hingegen wuchs des Königs Friederichs Macht mehr und mehr, er stund mit den Hansestädten und Schweden im Bunde, und hatte sich beide Reiche Dänemark und Norwegen unterthänig gemacht. Es hätte also eine ungemeine Macht dazu gehört, ihn aus dem Sattel zu heben. Nichts desto weniger fuhr Norby fort, der schwächsten Partei anzuhangen, und opferte seine Sicherheit und Wohlfahrt auf, um seine Treue nicht zu verletzen.

„Nachdem also Schonen in solchen Zustand gesetzt, das Land geplündert, und ein Theil der adelichen Höfe in die Asche geleget worden, und der König Friederich nichts als Malmöe hatte, so fertigte der Adel, welcher in dieser Stadt eingeschlossen war, Briefe an den König ab, worin sie ihm die Noth des Landes vorstellten, und um schleunige Hülfe baten. Als der König, welcher damals zu Gottorp war, hiervon Nachricht bekam, ließ er einen Landtag zu Segeberg anberaumen, wohin die Gesandten der wendischen Städte nach Inhalt des Bündnisses auch beschieden wurden. Und daselbst wurde beschlossen, daß die Städte einige Schiffe an den Sund schicken sollten, um auf Schonen eine Landung zu thun. Johann Rantzau wurde mit einigen Reutern nach

Lund geschickt, und hatte Befehl, in Seeland Soldaten zu werben, und sich damit von Kopenhagen nach Malmöe zu begeben. Als er aber vor Kopenhagen kam, so wollten Bürgermeister und Rath nicht zulassen, daß alle seine Leute auf einmal hinein in die Stadt kämen, weswegen er einen Haufen nach dem andern schicken mußte, um nach Malmöe übergeschifft zu werden. Den Feldherrn verdroß es zwar heftig, daß ihm solches in des Königs eigener Stadt, und in einer solchen wichtigen und dem Reiche angelegenen Verrichtung widerfahren sollte, aber er mußte diesesmal in einen sauern Apfel beißen, und sich darzu bequemen. Die Anzahl des Volks, welches Johann Rantzau hinüber nach Schonen brachte, belief sich nicht höher, als auf tausend Mann zu Fuß, und dreihundert Reuter, und ob hierzu gleich die Besatzung zu Malmöe noch kam, so konnten sie doch keine sonderbare Armee ausmachen. Man war also unschlüßig, was man thun sollte, zumal weil sich die Feinde der Stadt Lund bemeistert hatten, allwo sie sich mit einer Armee von achttausend Soldaten, Bürgern und Bauern unter Maurizen, dem Junker von Oldenburg (des Grafen Johann von Oldenburg natürlicher Sohn) versammelt hatten. Nachdem man hierüber zween Tage in Malmöe Kriegsrath gehalten, wurde endlich beschlossen, den Feind aufzusuchen, und brachen sie den 7. April mit ihrer ganzen Macht unter Anführung des Johann Rantzau und Tyge Krabbe auf, und rückten gegen den Feind an.

„Als die Feinde des Königs Friederichs Völker ankommen hörten, zogen sie sich alle aus Lund heraus, und schlugen eine Wagenburg um sich her, die aber doch eine Oeffnung hatte, wodurch die Reuter aus- und einreiten konnten. Die Reuter nun, welche sich aus dieser Verschanzung wagten, geriethen mit den Völkern des Königs Friederichs bald in ein Treffen, worin die letztern nach einem halbstündigen Gefechte die Oberhand behielten, und die Feinde nicht nur wieder ins Lager trieben, sondern auch stark verfolgten, daß sie mit den Flüchtigen zugleich in die Wagenburg hineindrungen, und einen vollkommenen Sieg erhielten. In diesem Treffen wurden 1500 feindliche Reuter erschlagen, und 500 vom Fußvolke gefangen genommen, und

zum Könige nach Holstein geschickt. Von den Bauern wurden bei 3000 vermisset. Nach der Schlacht eroberten des Königs Friederichs Leute die Stadt Lund, wo sie bis sechzig Bürger erschlugen, welche meistentheils aus der Domkirche herausgeschleppet wurden, wohin sie ihre Zuflucht genommen hatten.

„Als Sören Norby, welcher um die Zeit die Festung Helsingborg am Sunde belagerte, von dieser Niederlage Nachricht bekam, brach er den 28. April mit seinem Lager auf, und rückte in größter Eile gegen Landskron, allwo zweitausend Flüchtige aus der Schlacht bei Lund zu ihm stießen, welche er unter sein Volk steckte, und sich also im Stande sahe, eine neue Schlacht zu wagen. Hingegen zog sich Johann Rantzau, welcher durch sein voriges Glück ermuntert worden, und täglich frische Hülfstruppen erwartete, mit seiner siegreichen Armee auch gegen Landskron, und schlug sein Lager bei dieser Stadt auf. Unterdessen feierte der flüchtige Otto Stissen auch nicht, sondern zog allenthalben im Lande herum, und brachte bei zwölftausend Bauern zusammen, womit er die Königlichen zu überfallen, und die belagerte Stadt zu entsetzen gedachte. Aber Johann Rantzau, welcher beizeiten von seiner Ankunft Nachricht bekam, marschirte den 29. April vor Tage mit seinem Volke aus dem Lager, und rückte Otto Stissen bei einem kleinen Walde, der Brunketofter Wald genannt, entgegen, allwo er unter den schonischen Bauern abermal ein großes Niedermetzeln anrichtete, einen vollkommenen Sieg erhielt, und sich darauf wieder vor Landskron zurückzog, um die Belagerung fortzusetzen. Weil Otto Stissen in dieser Schlacht sich beizeiten nach der Flucht umsahe, und die Bauern im Stiche ließ, machte man nachstehende Verse auf ihn:

Otto Stissen med sin blakkede Häst,
 Det sagte Palle vor Grande,
Jeg troer at Skoven er os best
 Han lakked flux efter de andre.

Oder in der Uebersetzung:

Otto Stissen auf seinem fahlen Hengst,
 Sagte zu unserm Nachbar Palle,
Ich glaube im Wald ists am besten für uns;
 Drauf rannte er wie die andern alle.

„Nach der Schlacht ging es gewaltig über die Bauern her. So viel man derselben nur habhaft werden konnte, mußten ins Gras beißen, daß endlich der General befehlen mußte, mit weiterm Morden inne zu halten; denn er sahe den armen Pöbel für unschuldige Leute an, welche sich durch Versprechungen und süße Worte hatten verführen lassen. Daher versprach man zuletzt allen Bauern, die aus dem Walde hervorkommen wollten, sicher Geleite. Hernach mußten sie schwören, und dem Könige Friederich aufs neue huldigen, und sich verbinden, Otto Stissen auszuliefern. Dieses geschahe, denn sie brachten ihn kurz darauf ins königliche Lager, und damit wurde dieser Aufruhr gestillet; denn als Sören Norby sahe, daß ihn vieles Unglück auf einmal betraf, und über dieses befürchtete, in Hungersnoth zu gerathen, that er dem Feldherrn, Johann Rantzau, und den andern Anführern Friedensvorschläge, welche denn auch dazu nicht ungeneigt waren. Es mußten sich also die Einwohner aus der Stadt nach dem Lager begeben, und fußfällig den König um Gnade bitten, und ihm die Stadt übergeben. Dem Sören Norby wurden die Bedingungen vorgelegt, daß er Gothland an den König abtreten, und dafür zur Wiedererstattung Sölwitzborg zu Lehn, und eine gewiße Summe Geldes zur Bezahlung seiner Soldaten bekommen sollte, welche Bedingungen er annahm, und darauf in Kopenhagen aufs neue den Eid an den König Friederich ablegte."

Norby, denn von dem Getreuen kann ich so bald nicht scheiden, eines vornehmen normännischen Geschlechtes, hatte schon zu K. Johanns Zeiten in hohem Ansehen gestanden, „indem er den wendischen Städten zur See solchen Schaden zufügte, daß er sowohl in der Nord- als Ostsee denenselben ein Schrecken war. Er folgte dem König Christian II. in dem großen schwedischen Kriege, und ward von diesem Könige mit Gothland belehnet, und als unter Gustav Erichson der bekannte Aufruhr entstand, war er der einzige, welcher Gustavs Glück hinderte, indem er sich bald an diesem, bald an einem andern Orte, wo seine Hülfe nöthig war, sehen ließ, so daß er gar nicht schuld daran war, daß Schweden verloren ging. Seine Tugend und Treue war so groß, als seine Tapferkeit: denn er nahm ver-

schiedene bedrängte Schweden, welche nach dem Stockholmischen Blutbade ihre Zuflucht zu ihm nahmen, in Schutz, wiewohl die schwedischen Scribenten vorgeben, daß er dieses nur darum gethan, damit er sich in Schweden beliebt machen möchte, allwo er Statthalter zu werden, und Frau Christinen, Steen Sturens Wittwe zu heirathen, Hoffnung gehabt. Das große Vertrauen, das er sich wegen seiner Treue und Tapferkeit erworben, machte ihn bei der Sigbrit verhaßt, welche ihn, wiewohl vergebens, zu stürzen suchte. Nach Christians II. Entweichung war er einer von denjenigen, welche dem Könige Friederich am meisten zu thun machten. Er schonete auch die Schweden und Lübecker nicht, und verfolgte alle Feinde Christians II. Daher kam es, daß er von den Schweden und Lübeckern 1524 auf dem Schlosse Wisby belagert wurde; aber er vertheidigte das Schloß zween Monate lang gegen dieselben, und als er merkte, daß er sich nicht länger halten könnte, so stellete er sich an, als ob er die Insel dem Könige Friederich übergeben wollte, welcher ihn deswegen in seiner Statthalterschaft in Gothland bestätigte. Weil er aber doch seinen alten Herrn nicht vergessen konnte, so fing er neue Händel an, fiel 1525 in Bleckingen ein, und nahm diese Provinz, nebst ganz Schonen, bis auf Malmöe und Helsingborg ein, und ließ sich allenthalben in Christians II. Namen huldigen. Allein die Bauern, welche er angeworben hatte, wurden zweimal geschlagen, das erstemal bei Lund, und hernach bei Landskron; daher er sich gezwungen sahe, dem Könige Friederich aufs neue zu huldigen, und ihm Gothland zu übergeben. Und hierauf räumte ihm K. Friederich ein Amt in Bleckingen zum Unterhalte ein, und bewilligte ihm, die Landschatzung von dieser Provinz und von Lyster einzuheben. Er kam aber nachgehends doch wieder auf seine alten Sprünge. Er machte die See beständig unsicher; er ließ drei kleine Jachten ausrüsten, womit er den Lübeckern Schaden that, wo er nur ihre Schiffe antreffen konnte. Daher beschwerte sich die Stadt Lübeck zum höchsten über ihn; und als er deswegen auf einen Reichstag gefordert wurde, um auf dergleichen Beschuldigungen zu antworten, ging er aus dem Reiche. Auf der Reise ward er nach Narwa

verschlagen, allwo er in Verhaft genommen und nach Moskau geschickt wurde. Hier mußte er bis 1529 im Arrest sitzen, da er endlich auf Kaiser Karls Fürbitte wieder loskam. Von da begab er sich nach den Niederlanden, woselbst er von höchstgemeldtem Kaiser freundlich empfangen wurde. Und in des Kaiser Karls V. Diensten büßte er auch, als General bei der Belagerung der Stadt Florenz, sein Leben ein, indem er vor dieser Stadt von einer Falkonetkugel tödtlich verwundet wurde. Man siehet hieraus, daß Kaiser Karl für alle getreue Diener Christians II. große Fürsorge getragen. Und wie böse auch dieser König abgemalet wird, so bezeugt doch die Geschichte, daß verschiedene sowohl ausländische, als einheimische wackere Männer ihm solche Liebe und Treue bewiesen haben, daß sie ihre Güter und ihr Eigenthum verlassen, und ihm in seiner Flucht aus dem Lande gefolget seyn."

Zugleich mit Detlev Reventlow wurde Johann Rantzau zum deutschen Kanzler bestellt, ihm auch die Sorge für Einführung der Reformation in die Herzogthümer übertragen. Als K. Christian II. wider das ihm gegebene sichere Geleit gefänglich angehalten und nach Sonderburg zu strenger Haft gebracht wurde 1532, stellten K. Friedrich und sein Sohn Christian den Ständen schriftliche Versicherung aus, daß nimmermehr der unglückliche Monarch in Freiheit gesetzt werden solle, und wurde dieser Revers vier Edelleuten, Dänen und Holsteiner, in Verwahrung gegeben, vornehmlich demjenigen, dessen Werk Friedrichs Erhöhung. Chyträus bezeuget, daß alsolcher Brief annoch bei des Johann Rantzau Erben verwahrlich aufbehalten worden. Nicht minder hat dieser, einer der eifrigsten Beförderer des Rendsburger Vertrags vom J. 1534, worin das Königreich und die Herzogthümer für den Fall eines feindlichen Angriffs sich wechselseitige Hülfe versprachen, großentheils die Wahl Christians III. zum König in Dänemark vorbereitet. Nicht sowohl die Wichtigkeit dieses Dienstes, als die verzweifelte Lage seiner Angelegenheiten im Gefolge des Grafenkriegs, scheint den neuen König bestimmt zu haben, den obersten Kriegsbefehl an Johann Rantzau zu übertragen. Der Feldmarschalk machte den Anfang mit seinen Operationen in Fünen, siegte unweit des

Berges Farschow, und empfing darauf der entmuthigten Bauern Treueid, wurde aber sehr bald nach Holstein zurückgerufen, durch den von Marcus Meier, dem Bürgermeister von Lübeck, versuchten Einfall. Rantzau wies die Lübecker mit bedeutendem Verlust zurück, nahm 8 Transportschiffe, und setzte der Stadt Lübeck dermaßen zu, daß sie sich bequemte, mit Holstein, nicht mit Dänemark, Frieden zu schließen.

Der Aufruhr hatte mittlerweile auch über Jütland sich verbreitet, wo die Bauern, von Hauptmann Clement, oder, wie er im gemeinen Leben genannt wurde, von Schiffer Clement angeführt, zu Gunsten des rechtmäßigen Königs, Christians II. sich erhoben. Gegen sie ausgesendet, griff Rantzau die Stadt Aalborg an, und wurde sie beim ersten Angriff, den 18. des Christmonats 1534 erobert. „In der eroberten Stadt ging es sehr hart und blutig her, denn man hauete alles nieder, was man darin fand, Weiber und Kinder ausgenommen. Zweitausend Bauern wurden erschlagen, und die übrigen flohen nach Wensyssel. Als der Schiffer Clement hörte, daß die Stadt erobert worden, schwang er sich auf ein Pferd, und suchte zu entfliehen; aber ein Bauer, mit Namen Kaspar Rimand, verfolgte ihn mit solcher Geschwindigkeit, daß er ihn in die Hände bekam, und nach Aalborg gefangen einbrachte, von da er nach Colding geschicket, und bis in das folgende 1535ste Jahr in Verwahrung gehalten wurde, da er endlich enthauptet und sein Leib aufs Rad geflochten wurde. Es wurde ihm auch zum Spott eine Krone von Blei auf den Kopf gesetzt, weil er sich von dem gemeinen Mann hatte huldigen lassen. Ein solches Ende nahm der Schiffer Clement, einer der größten Seehelden selbiger Zeiten.“ Das folgende Jahr (1535) wird zunächst durch die Expedition gegen Fünen bezeichnet. Sie zu erleichtern, ließ der König „alle Schiffe zusammen bringen, die er in Colding, Flensburg und andern Orten bekommen konnte, und setzte auf denselben bei Nachtzeit seine Armee unter Allesöe in Fünen ans Land. Als des Grafen (Christoph von Oldenburg) Soldaten, welche Strandwacht hielten, solches merkten, mußten sich alle Bürger und Bauern nach Middelfart und Odense versammeln, um zu verhindern, daß die Königlichen nicht weiter ins Land eindringen

möchten. Aber des Königs Christian Leute griffen sie dergestalt an, daß die fremden Völker zuerst, und hernach die Bauern die Flucht ergreifen mußten. Die erstern zogen sich nach Assens, von den letztern aber marschirte ein jeder wieder nach seiner Heimath, und gleich darauf wurde Assens von den Königlichen belagert.

„Dieses Glück suchten die Lübecker zu hemmen, und schickten daher zehn Kriegsschiffe nach Nyeborg, nebst einer Anzahl Kriegsvolk, welches sofort daselbst ans Land gesetzt wurde, und durch noch andere Truppen, welche der Herzog (Albrecht von Mecklenburg) und der Graf von Oldenburg, unter Anführung des Grafen von Hoya, aus Seeland dazu stoßen ließen, verstärket wurde, woraus erhellet, daß sie alle ihre Kräfte angespannet, Fünen zu erhalten. Als dieses geschehen, rückte die ganze feindliche Armee vor Odense, welche Stadt sie ausplünderten, und daselbst eine Zeitlang liegen blieben. Hernach wurde zwischen derselben Anführern, welche Graf Johann von Hoya und Graf Nicolaus von Tecklenburg waren, berathschlaget, wie sie am besten gegen König Christian angehen und ihn wiederum aus Fünen verjagen könnten. Zuletzt beschloßen sie, vor Anbruch des Tages sein Lager unvermuthet anzugreifen, und damit solches mit desto besserm Erfolg geschehen möchte, gaben sie einigen andern von ihrem Volke, welche in Assens lagen, Ordre, das Lager auf der andern Seite anzugreifen, sobald sie die Armee im Anzuge sähen. Allein Herr Hans, ein Priester in Swaning, bekam von diesem Anschlage Nachricht, und entdeckte solchen den Königlichen, daher diese sogleich ihr Lager anzündeten, und dem Feinde, welcher bei Faaborg stand, entgegen marschirten. Als die Soldaten, welche in Assens lagen, das königliche Lager in Flammen sahen, und sie nicht wußten, was es bedeuten sollte, durften sie nicht aus der Stadt gehen, und ihrer Ordre nachleben, worüber die Königlichen der Gefahr umringet zu werden, entgingen, und es allein mit der Armee zu thun bekamen, welche vorbenannte beide Grafen anführten, und die sie eine halbe Meile von Assens bei dem Ochsenberg gewahr wurden. Diesen Berg hatten die Feinde eingenommen, und sich mit Wagen auf demselben verschanzet. Als die Königlichen dieses

sahen, rückten sie mit ihren Kanonen unter den Berg, und gaben mit solchem Nachdruck Feuer auf sie, daß sich der Graf von Hoya gezwungen fand, aus seinem Vortheil zu weichen, und eine Feldschlacht zu wagen. Als der königliche Feldmarschalk Johann Rantzau der Feinde Vorsatz merkte, befahl er seinen Leuten stille zu stehen, und sich nicht zu bewegen, ehe und bevor sie sich ihnen bei einem Steinwurf genähert hätten. Wie sie nun so nahe waren, rückte er ihnen entgegen, und ließ zugleich durch einige Reuter in der Flanke angreifen, mit solchem Nachdruck, daß ihre Schlachtordnung getrennet wurde, und sie anfingen, sich nach der Flucht umzusehen. Sie erlitten also eine große Niederlage, viele blieben auf dem Platze, und viele wurden gefangen. Unter den Gefangenen befand sich der Graf von Hoya selbst, welcher von einem Holsteiner, der einen alten Groll auf ihn hatte, tödtlich verwundet wurde, und sich also ergeben mußte, aber kurz darauf an dieser Wunde starb. Der andere General, Graf von Tecklenburg, blieb im Treffen, nebst noch vielen ansehnlichen Männern mehr, unter welchen auch der berühmte Erzbischof von Upsal, Gustav Trolle war. Und also nahm dieser nordische Friedensstörer ein solches Ende, wornach er in seinem unruhigen Leben gerungen hatte. Er ist eben der Urheber oder das Werkzeug alles des Unglücks und der Unruhen gewesen, womit die nordischen Reiche mehr als dreißig Jahre geplagt worden. Das einzige, so man ihm zum Ruhme nachsagen kann, ist dieses, daß er jederzeit des landflüchtigen und gefangenen Königs Verhängniß folgte. Er wurde aus der Schlacht beim Ochsenberg verwundet nach Gottorp geführet, und daselbst gab er seinen Geist auf.

„Durch diese unglückliche Schlacht, welche den 11ten des Brachmonats 1535 vorfiel, verloren die ausländischen Truppen ihren ganzen Ruhm, und von dieser Zeit an gingen ihre Sachen beständig den Krebsgang. Die Königlichen vermißten dabei nicht über vierzig Mann, da hingegen von den Lübeckern eine große Menge erschlagen, und bei 1500, und unter selbigen hundert Edelleute, gefangen wurden. Die ganze Artillerie ward, nebst 400 Rüstwagen, den Königlichen zur Beute. Die beiden Anführer, die Grafen von Hoya und Tecklenburg, wurden nach Odense gebracht, und daselbst

in St. Knuts Kloster begraben. Die fremde Besatzung aber, welche in Assens lag, verließ die Stadt, und zog sich nach Kopenhagen, daß also König Christian, vermittelst dieses herrlichen Sieges, Meister von ganz Fünen ward, denn die Städte auf der Insel, Assens, Svendborg, Odense und Nyeborg ergaben sich gleich. Hier muß nicht vergessen werden, zu des großen Feldherrn Johann Rantzaus Ruhme anzuführen, daß er auch in dieser Schlacht seinen gewöhnlichen Verstand und seine Tapferkeit blicken lassen, wodurch er sich stets, sowohl unter Friedrich I., als Christian III. hervorgethan hat. Er war gewiß einer der größten Generale in diesem Jahrhundert, und man kann von wenigen sagen, was man von diesem Helden sagen kann, nämlich daß er einen König auf dem Throne erhalten, und dem andern den Weg dazu gebahnet habe, weswegen er auch in solchem Ansehen stand, daß sowohl der Kaiser als andere Potentaten ihn in ihre Dienste zu ziehen suchten." Er hat auch so lebhaft den Krieg fortgesetzt, daß zu Ausgang des J. 1535 nur mehr Kopenhagen und Malmöe in der Feinde Händen sich befanden. Malmöe ergab sich den 11. April 1536, Kopenhagen, nachdem es alle Schrecknisse einer langwierigen Einschließung erduldet, den 29. Jul. 1536.

Rantzau folgte dem König in die Reise nach Braunschweig, wo das Bündniß mit den evangelischen Reichsständen geschlossen wurde 1538, eben so hat er, 1541, während eines Aufenthaltes an dem Clevischen Hofe, wo er den Geldrischen Successionsstreit zu vermitteln angewiesen, der Allianz mit Frankreich eingeleitet, und 1544 war er das Haupt der Gesandtschaft, welche zu Speier, während des Reichstages mit den kaiserlichen Bevollmächtigten, mit Perrenot, Navez u. s. w. unterhandelnd, den berühmten Speierischen Vertrag oder den niederländischen Erbvertrag abschloß, und hiermit die langwierige Fehde mit dem Kaiser zum Ende brachte. Von Karl V. mit einer goldenen Kette beschenkt, legte er, unmittelbar nach der Rückkehr in die Heimath, alle seine Bedienungen nieder, in der Absicht, den Rest seines Lebens in Ruhe zu beschließen. Die sollte ihm aber noch nicht werden.

K. Friedrich II. war kaum zur Regierung gekommen, und sein Vetter, Herzog Adolf von Holstein, machte in der Stille Anstalten, die streitbaren Ditmarschen sich zu unterwerfen. Sein Geheimniß wurde an Johanns Rantzau Sohn, den Amtmann zu Segeberg, verrathen, und von diesem dem Vater mitgetheilt. Des Herzogs Kräfte einem solchen Unternehmen durchaus unangemessen findend, veranlaßte Johann den König sowohl, als den Herzog Hans, Adolfs Bruder, dabei sich zu betheiligen, und es wurde durch gemeinsame Anstrengung ein Heer von 20,000 Mann zusammengebracht, der Oberbefehl an Johann Rantzau gegeben. Mit gewohntem Glücke, mit Einsicht hat dieser den Krieg geführt, 1559, wobei zwar nicht zu übersehen, daß eine ungewöhnliche Dürre, welche überall die Gewässer austrocknete, den Fortgang seiner Operationen höchlich erleichterte. Gegen die allgemeine Ansicht eröffnete er sie mit der Belagerung von Meldorf, nachdem er vorher das Gerücht verbreiten lassen, daß er zunächst Hamm antasten werde. Alsbald wurden aus Meldorf 500 Ditmarschen entsendet, die Besatzung von Hamm zu verstärken, ein Fehler, den Rantzau zu benutzen nicht verabsäumte. „Sobald er mit dem Kerne der Armee vor Meldorf angekommen, ließ er in der Eile alles zum Angriffe Erforderliche herbeischaffen, dann an drei Orten stürmen. Die beiden ersten Stürme wurden abgeschlagen, und der tapfere Schöneweis, auch diesmal der vorderste, büßte dabei das Leben ein. Doch der Feldherr ließ den Muth nicht sinken, sondern sprang vom Pferde, und führte mit dem Degen in der Hand das Volk zum drittenmale an, und da wurde auf beiden Seiten mit großer Hartnäckigkeit gefochten. Und es war wunderbar anzusehen, daß die ditmarschischen Weiber zugleich mit den Männern fochten, und man hat angemerket, daß damals eine Frau zween Soldaten mit einem Messer erstochen. Endlich wurde die Stadt mit dem Degen in der Faust erobert, und da wurden Männer, Weiber und Kinder niedergehauen. Verschiedene Weiber wurden mit dem Gewehre in den Händen umgebracht. Die Stadt wurde preisgegeben, und die Soldaten machten herrliche Beute. Als man die Todten besichtigte, fand man, daß wenige waren, welche nicht drei bis vier Kugeln in Leib

bekommen hatten, und als sich der Feldherr darüber verwunderte, wurde ihm geantwortet: was eine Kugel bei einem andern thun könnte, das könnten kaum vier Kugeln thun, einen Ditmarschen zu fällen.

„Nachdem also Meldorf erobert worden, rückte der Feldherr mit einem Theil der Armee gegen Brunsbüttel, welches er gleich einnahm, weil es von allen Einwohnern verlassen war. Als das Kriegsvolk darauf allenthalben im Lande herumstreifte, traf man an einem Orte sieben hundert Ditmarschen an, welche sich in einem Morast versteckt, und mit Wagen, Betten und anderm Geräthe verschanzt hatten. Als sich diese von Soldaten umringet sahen, legten sie gleich das Gewehr nieder, und ergaben sich auf Gnade und Ungnade. Daher verbot der Feldherr, ihnen ein Leid zuzufügen. Der König, welcher gleich darauf dahin kam, bejammerte sie gleichfalls, und befahl, keine Strenge gegen sie zu üben. Den andern Tag berathschlagte man sich, was man mit den Gefangenen thun sollte. Die Herzoge befanden für gut, sie als harte und unbändige Leute umbringen zu lassen. Dieses mißfiel dem König, und da er merkte, daß die Herzoge davon nicht abstehen würden, so befahl er, die Gefangenen in drei Theile zu theilen, damit er Gelegenheit haben könnte, denjenigen Theil zu retten, welcher ihm zufiele. Indem man sich aber darüber noch stritte, kam der Feldherr Johann Rantzau dazu, und stellte vor, daß es wider allen Kriegsgebrauch wäre, Gefangene umzubringen, welche sich gutwillig ergeben hätten, zumal da Weiber und kleine Kinder darunter wären. Also beschloß man, ihnen das Leben zu schenken, und der größte Theil von ihnen wurde ins Holsteinische geführt. Solchergestalt wurden so viele Menschen durch dieses wackern Mannes Rath vom Tode errettet, und dieses weiset, daß er sowohl ein guter Christ, als ein großer General gewesen.

„Nachdem man sich des südlichen Ditmarschen bemeistert, wurde beschlossen, Tielenburg anzugreifen. Hier gings den Ditmarschen wie bei Meldorf. Denn weil sie die Nacht zuvor Kundschaft bekommen, daß die Herren mit dem größten Theil der Armee gegen Hemmingstedt, wo im J. 1500 unter König Hans

die unglückliche Schlacht, das Tausendteufelswerk, geliefert worden, aufgebrochen wären, so begaben sich die meisten von Tielenburg nach Hemmingstedt zum Entsatz. Daher kam es, daß der Feldherr ohne Blutvergießen Tielenburg eroberte, und die Festungswerke schleifte. Man fand daselbst eine große Menge grobes Geschützes, aber wenig Volk, und das aus obbemeldter Ursache. Es erhellet hieraus, daß die Ditmarschen in diesem Kriege entweder schlechte oder untreue Kundschafter müssen gehabt haben.

„Nachdem dieses vollbracht, ging man auf die wichtige Stadt Heide los, mit deren Eroberung man das ganze Land zu bezwingen, und des Krieges ein Ende zu machen hoffte. Die Stadt an sich selbst war nicht sonderlich fest, und weil sich die Einwohner nicht viel auf ihre Werke verließen, pflanzten sie ihre groben Stücke auf die vornehmsten Gassen. Bei dieser Stadt wurde auf beiden Seiten mit großer Hartnäckigkeit gefochten, die Herren, weil sie durch ihre Eroberung dem Kriege ein Ende zu machen gedachten, und die Ditmarschen, weil von deren Erhaltung alle ihre Wohlfahrt, und die Freiheit, welche sie einige hundert Jahre gegen ihre mächtige Nachbarn mit so großem Eifer vertheidiget hatten, abhing. Es kam also daselbst zu verschiedenen blutigen Treffen, in welchen sich der König selbst sehr weit wagte, und Herzog Adolf, Rantzau selbst, hart verwundet wurden. Nachdem die Festungswerke eingenommen, stellten sich die Ditmarschen auf den vornehmsten Gassen der Stadt zur Gegenwehr, daß es also der Armee schwer fiel hineinzudringen, ohne eine Menge Volks einzubüßen. Als der Feldherr dieses merkte, befahl er die Stadt anzuzünden (13. Jun. 1559). Einige von den Anführern hatten zwar an diesem Anschlage keinen Gefallen, indem sie dafür hielten, weil dieses die beste und prächtigste Stadt im ganzen Lande wäre, so würde ihre Einäscherung eine üble Nachrede verursachen, aber der Feldherr wollte von seinem Vorhaben nicht abstehen, und versicherte, daß die Erhaltung dieser Stadt inskünftige den Ditmarschen nur Anlage zu neuer Widerspenstigkeit geben würde, und daß sie aus dieser Absicht müsse verwüstet werden. Also wurde die Stadt umringt und in Brand gesteckt, worauf die Soldaten, insonderheit die dänische Reuterei, mit dem Degen in

der Faust hinein drangen, aber vor Dampf und Feuer nicht viel ausrichten konnten; viele von ihnen, worunter auch Marquard Rönnov, wurden von den Ditmarschen umgebracht, als welche aus den Häusern schossen, nicht ihr Leben zu erretten, sondern ihren Tod zu rächen. Aber das Feuer that die meiste Wirkung, und Heide wurde dadurch in kurzer Zeit bis auf den Grund verwüstet. In den dreien Treffen, welche vor der Stadt gehalten wurden, mußten über drei tausend Ditmarschen ins Gras beißen, aber auf der Herren Seite vermißte man nicht über drei hundert. Die Einäscherung der Stadt Heide hatte die von dem Feldherrn prophezeite Wirkung, die Ditmarschen wurden dadurch so kleinmüthig, daß sie gleich darauf drei Prediger ins Lager schickten. Diese kamen mit weißen Stäben in den Händen, und einem offenen Briefe, worin den Herren der Titul: Herzoge zu Schleswig, Holstein, Stormarn und Ditmarschen gegeben wurde, welches zuvor nicht geschehen. Die Gesandten demüthigten sich und baten ums Leben und um Gnade. Sie erklärten auch, daß wofern den Aeltermännern freies Geleite möchte vergönnet werden, sie sich selbst vor den Herren einstellen und ihr Versehen abbitten wollten. Der König empfing sie sehr gnädig, und befahl seinem Hofprediger, Mag. Niels Coldinger, sie mit sich zu Tische zu nehmen, unterdessen daß man sich berathschlagte, was man weiter mit den Einwohnern anfangen sollte. Nachdem man sich darüber verglichen, wurde den Ditmarschen eröffnet, daß, ob sie gleich mehr aus Noth, als im gebürenden Gehorsam um Gnade bäten, wollten doch die Herren den 48 Vorstehern des Landes Audienz geben, und sie sollten des folgenden Tags Freiheit haben, sich im Lager einzufinden.

„An dem bestimmten Tage, 25. Juni, erschienen nur fünf von den bemeldten Vorstehern, denn die übrigen waren im Kriege umgekommen. Sie hatten einen von den vornehmsten Predigern und einen Secretair bei sich, und wurden von einigen Reutern eingeholet, welche sie in das Lager bis zum Zelte Paul Rantzaus, des Feldherrn Sohn, begleiteten. Darauf wurden einige Friedensarticul aufgesetzt, und den ditmarschischen Gevollmächtigten zugestellt, innerhalb drei Tagen sich darüber zu erklären. Am dritten

Tage kamen sie wieder ins Lager, und baten demüthig, daß einige von gedachten Articuln möchten gemildert werden, weil solche nicht anders als mit ihrem Untergange könnten befolget werden; welches ihnen die Herren auch gewähreten, um ihnen alle fernere Ursache zum Mißvergnügen und Aufruhr zu benehmen. Darauf ergaben sich die Ditmarschen mit Land, Volk, Städten und Dörfern gänzlich unter des Königs und der Herzoge Botmäßigkeit, und versprachen sie hinfüro allein für ihre rechtmäßige Landesherren zu erkennen, worüber auf beiden Seiten starke Briefe und Siegel gegeben wurden.

„Darauf wurde befohlen, daß alle Einwohner, jung und alt, welche die Waffen führen könnten, den 30. Juni bei Heide auf freiem Felde erscheinen, und alle ihre Privilegien und Freiheitsbriefe, nebst Fahnen und Standarten, und allem, was sie sonst von den holsteinischen Herzogen oder andern Fürsten erobert hätten, mitbringen sollten. Es fanden sich zur bestimmten Zeit vier tausend Personen ein, welche von der ganzen ditmarschischen Macht übrig. Nachdem sie nun alle ihre Kriegsrüstung, Stücke, Kugeln, Pulver, Schwerter, Spieße, nebst ihren Freiheitsbriefen, welches alles nach Meldorf geführet wurde, ausgeliefert hatten, traten sie alle mit weißen Stäben in den Händen hervor, worauf beide Herzoge, nebst des Königs Gevollmächtigten ankamen und auf den Platz ritten. Die Ditmarschen wurden in einen Kreis gestellet, und alsobald von der ganzen Armee umringet, welches ihnen ein großes Schrecken einjagte, weil sie befürchteten, daß sie alle niedergemacht werden sollten. Ein ditmarschischer Prediger sprach hierüber mit einem andern auf lateinisch von des Landes unglücklichem Zustande, und dem großen Blutbade, welches den übrigen bevorstünde, weil er aus den Bewegungen, welche das Kriegsheer machte, nichts anders als eine allgemeine Niedermetzelung vermuthete. Als Heinrich Rantzau, des Marschalls Sohn, welcher lateinisch verstand, solches hörte, strafte er diesen Prediger mit Bescheidenheit wegen der schlechten Gedanken, die er von den Herzogen hätte: »Menestu dat wy syn als jy? ju waren twar werth, dat man jegen jow wötede, averst wy achten uns tho guth dartho dat wy solkes dohn; de thogesegte Truw brecken wy nicht, willen se ock nicht brecken.«

„Als nun alles in Ordnung gebracht worden, fielen alle Ditmarschen auf ihre Knie, und baten mit entblößten Häuptern und großem Geschrei um Verzeihung. Darauf schwuren sie den Eid der Treue, und nachdem sie 24 Geisel ausgeliefert, bekam ein jeder Erlaubnis nach Hause zu gehen. Die Herren waren auch so gnädig, daß sie ihnen die meisten Spieße und Gewehre zurückgaben, um sich gegen Soldaten zu wehren, welche ihnen hinfort Unrecht zufügen wollten. Solchergestalt endigte sich der Ditmarschen Krieg, und das ganze Land wurde eher als in einem Monat zum Gehorsam gebracht. Es scheint zwar keine Kunst zu sein, mit eines ganzen Reiches und zweener Herzoge Macht ein klein Stück Land wie Ditmarschen zu bezwingen: allein wenn man sowohl die Beschaffenheit des Landes, als das Naturell der Einwohner betrachtet, muß man sich verwundern, daß solches so geschwind geschehen können. Das Land ist so beschaffen, daß es sich lange gegen die mächtigsten Feinde halten kann, und man siehet aus der Historie, daß verschiedene Potentaten, welche es zu bezwingen gesucht, mit großem Verluste abzuziehen genöthiget worden. Daß also Ditmarschen in etlichen Jahrhunderten ein Kirchhof der angrenzenden Nationen gewesen, weil man sowohl mit bewaffneten Leuten, als mit Deichen, Morästen und beschwerlichen Wegen zu streiten hatte. Die Einwohner waren trotzig und auffätzig, und hatten an Tapferkeit und Verachtung des Todes kaum ihres Gleichen in Europa."

Sechs Jahre noch hat Johann dem Kriege mit den Ditmarschen überlebt, zu seinem Ende sich bereitet in guten Werken, wie er denn 6000 Mark an seine Diener, eine andere Summe an das Domcapitel zu Hamburg vergabte. Er starb den 12. Dec. 1565, seines Alters 73 Jahre 1 Monat. Seine Leichenfeier wurde zu Itzehoe in großer Pracht begangen; des Königs, der Herzoge von Holstein, der Grafen von Schauenburg, der Städte Lübeck und Hamburg Deputirte, Eberhard von Holle, der Bischof von Lübeck und Verden, dreißig Personen aus der Rantzauischen Familie, 300 Herren und Damen hatten sich dazu eingefunden. Ein prächtiges Epitaphium hat Heinrich Rantzau

dem Vater errichtet, auch eine Medaille prägen lassen, worauf es heißt: Johannes Rantzau Eques auratus, und im R. Anna uxor ejus. Johanns Cüraß wird im Zeughause zu Flensburg aufbewahret. Das Schloß Breitenburg, wie es durch ihn bis zum J. 1530 erbauet, galt damals als das festeste, Bothkamp als das schönste Schloß in Holstein. Von seinen Bauten auf Breitenburg steht aber nichts mehr, als die Capelle mit ihrem Thurm; Johanns Bildniß, in Lebensgröße ist an der innern Wand der Capelle aufgehängt. Ihm verdankt seinen Ursprung der schöne Spruch: „Han er Kongen saa troe som en Rantzau." Aus seiner Ehe mit Anna von Walstorf, der letzten ihres Geschlechtes, † 1582, kamen acht Kinder, darunter die Söhne Heinrich und Paul.

Heinrich Rantzau, auf Breitenburg, Ranzau, Rantzausholm, Drakenburg, Wellingsbüttel, Hallstädt, Tuschenbeck, Wandsbeck, Lindewitt, Bucken, Mehlbeck, Redingstorf, Quensdorf, Nütschau, Nukel, Grunow, Stetnow, Arfrade und Rinteln, Ritter des Elephantenordens, Statthalter in Schleswig, Holstein und Ditmarschen, Amtmann zu Segeberg, Dompropst zu Hamburg, war den 11. März 1526 geboren. Schon im 12ten Jahre seines Alters wurde er nach Wittenberg geschickt, um Luthers Haus- und Tischgenosse zu sein. Zeitig wurde er dort in Gefolge seiner Lernbegierde als der gelernte Heinrich Rantzau bekannt. Von der Universität entlassen, begleitete er als des Herzogs Adolf von Gottorp Rath denselben 1548 nach Brüssel an den Hof Karls V. Sieben Jahre blieb er an diesem Hofe, der Politik Hochschule. Gemeinschaftlich mit seinem Herzog warb er für des Kaisers Dienst Reiter und Fußvolk, an deren Spitze er in der Belagerung von Metz Ehre einlegte. Eines Sterndeuters Ausspruch soll ihn bestimmt haben, die kriegerische Laufbahn zu verlassen. Er wurde in den holsteinischen Landrath aufgenommen, um das J. 1556 zum Amtmann in Segeberg bestellt, und seinem Vater als Mitstatthalter in den Herzogthümern beigegeben, mit der Zusage, dereinst dessen Nachfolger zu werden. Im J. 1554 nahm er zu Weibe des steinreichen Franz von Holle auf Rinteln, Drakenburg u. s. w. Erbtochter Christina, mit welcher er vier Tonnen Goldes erheurathet haben soll, die ihn aber auch

in weitaussehende Händel mit den Grafen von Hoya verwickelte. Diese Händel und viele andere Ereignisse seines Lebens bespricht er selbst in der Grabschrift, die er für sich in lateinischer Sprache aufgesetzt hat, und von der hier die Uebersetzung.

„Heinrich Rantzau, Sohn des Herrn Johanns, des Ritters, geb. 1526 am 11. März, Herr auf Breitenburg ꝛc. Dreier Könige von Dänemark, Christians III., Friedrichs II. und Christians IV. Rath, Amtmann zu Segeberg, Statthalter von Schleswig und Holstein über vierzig Jahre lang. Er hatte einen rechtmäßigen Proceß gegen die Grafen von Hoya, die seiner Gemahlin Bruder anhalten und auf dem Schlosse Nienburg in ein Gefängniß hatten werfen lassen. Hingegen wurde der Eine von den Grafen, Jodocus, ein Bruder des Bischofs Johann von Münster, ein Schwestersohn des Königs Gustav von Schweden zu Segeberg angehalten, und in ein Gefängniß geworfen, worin er gestorben. Wie er (Heinrich Rantzau) das Urtheil, so das Kammergericht zu seinem Vortheil gesprochen hatte, selbst mit bewaffneter Hand vollziehen wollte, haben sich der König von Dänemark, Christian III., und der Kurfürst von Sachsen, August, ins Mittel gelegt, und der Streit ist durch einen Vertrag zu Uelzen beigelegt. Er sprach und schrieb Lateinisch fertig und mit Geschmack, war auch mit der französischen und dänischen Sprache nicht unbekannt. Viel Schlösser hat er neu gebaut, viele mit großen Summen von einigen hunderttausend Thalern angekauft. Er hat zwei Pyramiden, die eine zu Segeberg mit einem Obelisk, die andere zu Itzehoe errichtet. Er wohnte dem Feldzuge in Ditmarschen bei, und hatte den Oberbefehl mit seinem Vater Johann Rantzau, der sich seines Raths bediente; das bezwungene Land theilte er zwischen dem Könige von Dänemark und den Herzogen von Holstein. Im schwedischen Kriege wurde ihm die Anwerbung der Kriegsvölker vertraut, und in den anderthalb Jahren des Krieges überließen die Herzogthümer Holstein und Schleswig alles seiner Treue und seiner Fürsorge. Der Frieden zwischen den Königen von Dänemark, Polen und Schweden und der Stadt Lübeck wurde durch ihn und andere Gesandten 1570 zu Stande gebracht. Friedrich II., so wie auch

Christian IV., Könige von Dänemark, ertheilten ihm den dänischen Orden, nämlich den goldenen Elephanten mit dem Thurm."

Im J. 1564 wurde Rantzau, in Gesellschaft von Georg Rosenkrands, nach Rostok, zu dem Friedenscongreß geschickt; er traf dort zusammen mit dem kaiserlichen Gesandten Christoph von Carlowitz, mit dem böhmischen Freiherren von Waldstein, und dem polnischen Bischof von Ermland, Martin Cromer, der schwedische Gesandte blieb aber aus, und es wurde kein Resultat erzielt, nur daß Rantzau die in Rostok zugebrachten neun Wochen zur Anknüpfung eines freundschaftlichen Verkehrs mit dem gelehrten Chyträus benutzt. Ein besseres Glück machte er in den Friedenshandlungen zu Stettin, und 1577 wurde ihm die Ehre bei dem Prinzen, nachmalen K. Christian IV., zu Gevatter zu stehen: als Pathengeschenk verehrte er demselben ein silbervergoldetes Schwert von ausgezeichnetem Kunstwerth. Um sein Heimathsland hat er ausgezeichnetes Verdienst sich erworben, indem er, in K. Friedrichs II. Auftrag, mit Zuziehung anderer Sachverständigen, aus den sächsischen und dänischen Gesetzen die holsteinische Landgerichtsordnung zusammentrug. Für solche Arbeit empfahlen ihn, neben allgemeinen Studien, seine antiquarischen Forschungen. Die schönen Wissenschaften, Staatsrecht und Moral waren ihm Lieblingsfächer, über alles stellte er jedoch das Studium der Geschichte und die Poesie. Von seinen schriftstellerischen Arbeiten sind siebenundzwanzig größere und kleinere Werke, alle in lateinischer Sprache, im Drucke erschienen. Das wichtigste davon ist ungezweifelt Descriptio belli Dithmarsici, unter dem Pseudonamen Cilicius Cimber, 1559, Basel 1570, Regensburg 1574, Frankfurt 1595. „Diese Historie ist um so viel höher zu schätzen, weil sie von dem vortrefflichen Herrn Heinrich Rantzau geschrieben worden, welcher selbst mit bei diesem Kriege gewesen, weswegen auch der Verfasser von Friedrichs II. Historie ihm Fuß für Fuß gefolget ist. Sonst siehet man hieraus, daß das Rantzauische Haus damals von großen Männern gleichsam gewimmelt habe, und daß wenig Familien zu denselben Zeiten in größerm Ansehen gewesen." Ihren Werth haben auch De familia Rantzow, Helmstedt 1587,

in 4º, auch Hamburg, Leipzig, Schleswig und Cöln, mit Abbildungen; Epitaphia in obitum patris, matris, fratris, sororis etc. Leipzig, 1584, 4º; Epistolae consolatoriae patris Joh. Rantzau, ad Henricum Rantzau, filium suum, Frankfurt, 1595, 8º; Epigrammatum historicus liber continens encomia Heroum, quos in sua arce Bredenburgensi pingi curavit, Antwerpen, 1581, 4º

Doch hat viel höher noch als Geschichte und Dichtkunst Ranzau die Astrologie gehalten. Ihr war er leidenschaftlich ergeben. Er hatte von dem berühmten Astrologen Konrad Dasypodius, Lehrer der Mathematik zu Straßburg, die Nativität sich stellen lassen, und schenkte dem Sterndeuter blinden Glauben, versichernd, alles, was Dasypodius ihm vorhergesagt, sei eingetroffen. Der hatte aber seinem Schüler eitel Glück und großes Glück verkündigt, alles doch im Allgemeinen, und konnte das leicht sich bewähren bei einem jungen Manne von dem Stande, aus einer solchen Familie, von so vielen persönlichen Anlagen. Das einzige Zufällige in Rantzaus Schicksal, was Dasypodius vorhergesagt, blieb jedoch unerfüllt: Heinrich Rantzau sollte eines plötzlichen Todes sterben. Er wußte indessen des Lehrers Sehergabe durch eine glückliche Fiction in Ehren zu erhalten. Im J. 1592 wurde Holstein von einer Räuberbande heimgesucht; von deren Mitgliedern hatten sieben, wie er glaubte, durch seine Feinde erkaufte Banditen, es ganz eigentlich auf Rantzaus Leben abgesehen, viermal erneuerten sie den Mordversuch, und jedesmal entging er dem ihm zugedachten Loose. Diese Nachstellungen benutzte er, um den Ausspruch seines Dasypodius, daß er plötzlich sterben würde, zu rechtfertigen, durch die Betrachtung, daß er allerdings unter der Räuber Händen plötzlich hätte sterben können.

Zu dergleichen Argumentationen Zuflucht zu nehmen, finden nicht selten die Verehrer von Prophezeiungen sich in die Nothwendigkeit versetzt. Vor nicht gar langen Jahren wurden die untern Rheingegenden durch die Ankündigung einer blutigen Schlacht, deren nächste Folge die Vernichtung alles Bestehenden sein sollte, beunruhigt. Ein Fuhrmann, mit seinem schwer

belasteten Frachtwagen die Wahner Heide durchschneidend, hatte auf den bahnlosen Wegen der Schwierigkeiten nicht wenig gefunden, letzlich versank das eine Rad ganz und gar im Sande. Die heftigsten Anstrengungen vermochten es nicht, das Fuhrwerk wieder flott zu machen, und dem Manne bleibt nichts übrig, als die Hoffnung auf den Beistand irgend eines dienstwilligen Nebenmenschen. Den herbeizulocken, läßt er seiner Lungen Vollkraft wirken. Wie mächtig aber seine Töne erschallen, sie bleiben lange ungehört in der menschenleeren Heide, bis ganz zufällig ein bucklichtes Männlein, ein Zwerglein vielmehr, zur Stelle gelangt, und nach der Veranlassung von des Fuhrmannes Angstruf fragt. Der deutet auf das begrabene Rad, kann sich aber in seiner Noth des Lächelns nicht enthalten, als das Zwerglein zwischen die Hinterräder schlüpft, und Miene macht, mit seinen Schultern die versandete Fuhre aufzurichten. Und doch, der traurige Spötter trauet seinen Augen nicht, mit dem zweiten Ruck ist der babylonische Thurm in die Höhe gebracht, lustig ziehen ihn weiter die keuchenden Gäule. Da greift, von Dankbarkeit ergriffen, der Fuhrmann in die Tasche, und es soll ein blanker Thaler dem Retter lohnen. Aber das Zwerglein macht einen Knix, und weiset in den gewähltesten Ausdrücken, in der verbindlichsten Art die ihm zugedachte Gabe zurück. Abermals verwundert, denn seines jüngsten Freundes Aufzug verkündigte eben keinen Ueberfluß von Thalern, will der Fuhrmann in Generosität sich nicht übertreffen lassen. „Da Ihr kein Geld nehmt, so werdet Ihr doch ein Nachtessen und eine gute Flasche Wein in der Herberge da drüben nicht verschmähen!“ Die Einladung hat ohne weitere Ziererei der Zwerg angenommen, und ist also, in des Welschen Gesellschaft, dem Wirthshause, wohin es noch eine gute Stunde, zugeschritten.

Die Stunde war zurückgelegt, das Wirthshaus erreicht, zunächst galt es der Versorgung der Pferde, und hat in deren Behandlung der kleine Mann ungewöhnliches Geschick, viele Thätigkeit an Tag gelegt, daß mehr und mehr des Welschen Herz sich ihm zuwendete. Jetzt sollt auch den Menschen Rechnung getragen werden, und haben zu dem Ende die beiden

Freunde in die Gaststube sich begeben. „Was bringt Ihr mir da," kreischte die Wirthin dem Fuhrmann entgegen, „für ein häßliches Beest, das verscheucht mir ja alle Gäste. Hinaus mit dem Wechselbalg!" und hinaus! widerhallte es von allen Seiten, in solcher Einstimmigkeit, daß der Fuhrmann, wie angesehen er in dem Hause von wegen seines starken Verbrauchs, ihr die Folge zu versagen nicht wagte. Es wurde den Ausgewiesenen ein Stübchen neben der Küche angewiesen, dort für sie der Tisch gedeckt, und zunächst der Kaffee aufgetragen. Den müssen die Welschen gleich bei ihrem Einrücken haben, wie früh oder spät die Stunde, sollt auch unmittelbar darauf die Suppe gereicht werden.

Schweigend, in einiger Befangenheit schlürfte die kleine Gesellschaft den braunen Saft, dem sofort das Abendessen sich anschloß. Allerlei gute Dinge wurden da aufgetragen, und reichlich mit dem preiswürdigen Weine begossen. Der Wein erfreut des Menschen Herz, löset die Zunge, und die wohlthätige Wirkung haben auch die beiden Reisenden verspüret, daß zeitig der Welsche des widerwärtigen Empfangs vergaß, nur mehr seiner Verbindlichkeiten gegen den werthen Gast gedachte. Zumal über der vierten Flasche hat er dem den feurigsten Dank ausgesprochen. „Lasset das doch sein," sprach der Kleine, „und höret lieber auf ein Geheimniß, das ich Euch anvertrauen will, und das zu wissen, für euer Geschäft von hoher Wichtigkeit sein dürfte. So höret dann, daß hier auf der Wahner Heide, im kommenden Jahr 1840 eine Schlacht geliefert werden soll, dergleichen niemals die Welt gesehen. Die ganze Heide wird in einen Blutsee sich verwandeln, daß man bis an die Knöchel im Blute waden, und auf der Stelle, wo Ihr stecken bliebt, ein Tümpel sich füllen wird, tief genug, daß er selbst dem geübtesten Schwimmer gefährlich werden könnte." Augen, Ohren, Maul und Nase sperrte der Zuhörer auf, ohne bei allem dem einige Zweifel über die Zuverlässigkeit der ihm gemachten Mittheilung unterdrücken zu können. „Wisset denn ferner, Ihr ungläubiger Thomas," fuhr in einiger Empfindlichkeit der Kleine fort, „daß die Wirthin, das ungewaschene Maul, den Morgen nicht sehen wird."

Nochmals schüttelte der Welsche den Kopf, denn die Wirthin, ein Kernweib, stand in dem Alter, worin niemand stirbt, von 35—45 Jahren. Die Streu war fertig, und darauf legten sich die beiden Freunde, in Gemeinschaft ihren Wein zu verschwitzen. Gegen Morgen wurde der Fuhrmann durch eine ungewohnte Bewegung im Hause geweckt, Thüren flogen auf und nieder, Geflüster und lebhaftes Gespräch, eilende Fußtritte wechselten mit einander ab. Er sah sich nach dem Nebenmann um, der schlief als ein Dachs, bei dem war kein Rath zu suchen. Den draußen zu vernehmen, macht der Fuhrmann sich auf die Beine, und mit Entsetzen vernimmt er die Mittheilung, daß vor einer Viertelstunde nur die Wirthin verschied. Er eilt nach der Stube zurück, mit dem Kleinen, und sollt der noch so fest schlafen, das erschütternde Ereigniß zu besprechen, fort war das Kerlchen, wo es hingekommen, hat niemand ermitteln können, denn wie die Wirthin vor dem Schlafengehen die Hausthüre verriegelt hatte, ward sie auch jetzt noch befunden.

Der unerwartete, und doch so bestimmt angekündigte Todesfall wurde sofort ruchbar, und noch viel weiter getragen als des ehrlichen Spielbähn Prophezeiungen; in ängstlicher Ungeduld erwarteten Alt und Jung das Jahr 1840 und das blutige Ereigniß: es kam und ging das Jahr, und einstimmig wurde eine erste, eine zweite, eine dritte und letzte Prorogation für 1843 beliebt. Daß auch diese ungenützt verstrich, hat wenigstens eine heilsame Folge gehabt: für, ich weiß nicht welchen Tag des Monats Juni 1855 war das Ende der Welt angesagt: er wurde mit bangem Zittern erwartet, absonderlich zu Andernach, wo niemand beinahe den Muth fand, sich schlafen zu legen, wo man noch dazu durch ein furchtbares Ungewitter, dem Weltende der passendste Prolog, wach gehalten wurde, als aber die Nacht und der Tag des Schreckens vorüber, begnügte man sich mit einer einzigen Prorogation bis zu demselben Tage des Julimonats, und als auch dieser zurückgelegt, ward die Sache nicht weiter besprochen. Nach dieser Erfahrung dürfte vielleicht anzunehmen sein, daß, falls wir dem 13. Juni 1857 überleben sollten, ganz keine Fristerstreckung zu hoffen.

Heinrich Rantzau, die Gaben eines Dasypodius bewundernd, hatte sich selbst zu einem Astrologen ersten Ranges herangebildet. In mehren Schriften behandelt er seine Lieblingswissenschaft, häufig glaubte er auch, künftige Begebenheiten ankündigen zu können, wie er denn versicherte, daß das Jahr 1588 große Begebenheiten, bedenkliche Umwälzungen in Europa herbeiführen würde. Andere astrologische Orakel hatten das Nämliche verkündigt. Das fürchterliche Jahr ging vorüber, und das Publicum, seiner Angst quitt, erlaubte sich über die Propheten zu lachen. Des Heinrich Rantzau Bewunderer und Client, Peter Lindenberg, mußte ein eigenes Buch schreiben, darzuthun, daß der Astrologen Vorhersagungen richtig eingetroffen. Es führt den Titel: Petri Lindenbergii historia rerum in Europa ab a. 1586 ad 1591 gestarum narratio, quarum eventu, maxime memorabili, principum in astronomica scientia virorum, Henrici Rantzovii, Joh. Regiomontani, Joh. Stofleri, et aliorum, de anno illo cum primis memorabili 1588, praedictiones astrologicas re comprobatas esse, ostenditur. Hamburgi, 1591. Lindenberg, ein lateinischer Dichter, von dessen Genialität Rantzau eine hohe Meinung hegte, war gleichsam dessen Claudian, in ihm glaubte er den würdigsten Verkündiger seines Ruhms gefunden zu haben, dessen Schriften ließ er auf seine Kosten drucken. Ihm war der von dankbaren Schriftstellern gespendete Weihrauch dringendes Bedürfniß geworden. Moller nennt hundert und fünf damals nicht unberühmte, zum Theil noch berühmte Gelehrte in Deutschland, Italien, Frankreich und Niederland, die von Heinrich Rantzau irgend ein Beifallszeichen, eine goldene Medaille mit seinem Bildniß, oder sonst ein Geschenk erhalten haben. Eine bestimmte Summe jährlich war zur Unterstützung gelehrter Männer ausgesetzt, und haben von solcher Freigebigkeit Tycho Brahe und Helvaderus ihr Antheil bezogen.

Von seinen großen Reichthümern machte Rantzau allen Gebrauch, den Wohlthätigkeit und Prachtliebe, mit Ruhmsucht verbunden, davon machen konnten. Der König von Dänemark, die Königin Elisabeth von England, die Städte Hamburg, Lübeck, Antwerpen und Danzig wurden seine Schuldner, wegen starker

ihnen geliehener Summen: die Königin allein schuldete ihm einige hunderttausend Thaler. K. Philipp II. von Spanien bezahlte ihm in dreißig Jahren weder Zinsen noch Capital, obgleich er seinen Sohn Gerhard erst nach Spanien, dann nach Brüssel an den Statthalter schickte, um Bezahlung zu erhalten. Nichts desto weniger machte er die bedeutendsten Erwerbungen. Im J. 1590 erkaufte er von Hans Rantzau auf Schönweide um 69,000 Rthlr. das Stammhaus Rantzau. Er ließ dasselbe aus Hausteinen ganz neu aufführen, die Säle mit großen Gemälden von den alten Kaisern und andern Fürsten und Herren, die zum Theil von dem Herzog von Florenz ihm verehrt, behängen. Dort hatte er auch seine bedeutende Sammlung von Marmorgeräthschaften aufgestellt. Im J. 1567 erkaufte er von K. Friedrich II. um 55,000 Rthlr. das auf Fünen belegene ehemalige Cisterzienserkloster Gudsholm, Insula Dei, oder Rantzausholm, wie es seitdem genannt wurde. Der Kanzler Marc Kelner überließ ihm das im Lauenburgischen, in der Nähe des Ratzenburger Sees belegene Tuschenbeck. Von dem holsteinischen Kanzler Adam Tratziger erkaufte er 1564 Wandsbeck um 70,000 Rthlr., und ließ er sofort die Gebäude umgestalten, auch darin die Buchdruckerei anlegen, welche 1598 des Tycho Brahe Astronomiae renovatae Mechanica veröffentlichte. Das Gut Rixdorf erkaufte er 1577 von Georg von Ahlefeld, und Nütschau an der Trave von Balthasar Penz. Mit dem Neubau des Schlosses Rixdorf machte er 1578 den Anfang. Mehlbeck hatte er von dem Vater geerbt. In allem besaß er 20 Hauptgüter, auch schöne Höfe zu Hannover, Hamburg, Lübeck, Flensburg, Kiel, Itzehoe, Minden, Hobroe und Segeberg. Zu Nordo, in der Herrschaft Breitenburg, am Wege von Elmshorn nach Itzehoe auf einer Anhöhe, ließ er 1578 eine Pyramide errichten. Eine ähnliche Pyramide erbaute er 1588 nahe bei Segeberg, daneben setzte er 1590, zum Gedächtnisse K. Friedrichs II. einen Obelisk, und unter die Pyramide die sogenannte Heinrichs Rantzau Capelle, in welcher, von einem durch ihn gestifteten Capital jährlich am dritten Pfingsttage eine Geldspende unter die Armen vertheilt wird. Die Säule, welche man nebst der alten Capelle in vielen seiner Schriften abgebildet findet, wurde zu Anfang

dieses Jahrhunderts durch den Wind umgestürzt. Daß es ihr an Inschriften nicht fehlte, wird man aus dem Charakter des Erbauers schließen. Sich durch Inschriften zu verewigen, war seine Marotte. Als er einstens, in der Jagd begriffen, auf freiem Felde seine Mahlzeit eingenommen, verewigte er das Ereigniß durch einen Stein mit der folgenden Inschrift:

Hier heft Henrik Rantzau geeten.

„En ander holsteensk Adelsmand, som af en Händelse kom til dette Sted, drev Spot dermed, og lod dertil sätte et Reim, som Aerbarheden forbyder mig at udföre:"

Hier heft J . . K . . g . . . ten.

Verdienstlicher sind die Grabschriften, die Rantzau an manchen Stellen seinen daselbst ruhenden Vorfahren gesetzt hat. Er sammelte eine Bibliothek, die 4500 Bände stark, den berühmtesten in Europa beigezählt wurde. Heinrich Meibom, Lindenbrog, Reineccius und andere Gelehrte haben sie benutzt. Auf seinen Gütern stiftete er verschiedene Hospitäler. Für sich selbst erkaufte er um 650 Mark zu Itzehoe eine Grabstätte, deren Ueberschrift sein Werk, gleichwie er das 1591 errichtete Monument in Stand zu halten, eine Summe von 100 Mark widmete. Sieben Jahre später wurde er hinabgelassen in die dunkle Gruft, sintemalen der 31. März 1598 sein Todestag geworden ist. Er war ein Vater von zwölf Kindern, wie denn zu allen Zeiten dem Hause ein reicher Kindersegen beschieden gewesen. Im Jahr 1587 lebten 120 Personen des Namens Rantzau, und besaßen sie 73 Güter im J. 1594. Heinrich Rantzau wird als derjenige betrachtet, der vermöge seiner Stellung als Statthalter in dem königlichen Antheil von Holstein, die hochdeutsche Sprache zur eigentlichen Geschäftssprache im Lande erhob. „Wahrscheinlich fand seine Ruhmsucht auch darin Befriedigung, der hochdeutschen Sprache, die für cultivirter als die plattdeutsche gehalten wurde, und die er fertig sprach und schrieb — ein Vorzug, der damals im nördlichen Deutschlande noch etwas seltenes war — den Sieg über die plattdeutsche zu verschaffen."

Von Heinrichs Söhnen sind Franz, Breide, Friedrich, Kay Johann und Gerhard zu bemerken. Friedrich, geb. 31. Oct. 1557,

und als Page an des Kurfürsten August von Sachsen Hof erzogen, nahm 1583 Dienste bei dem von Pfalzgraf Johann Kasimir für den Cölnischen Krieg geworbenen Volk. In des Obristen Ernst von Mandelslohe Gesellschaft reisete er nach Frankreich, wo er 1586 in der Holländer Bestallung eine Compagnie Reiter anwarb. Indem aber die Löhnung ausblieb, verlief sich die Mannschaft in der kürzesten Frist, was der junge Hauptmann dergestalten sich zu Herzen nahm, daß er darüber den Verstand verlor. Zeitig durch Aderlassen wiederhergestellt, warb er für des Königs von Frankreich Rechnung eine Compagnie Reiter, die des Christoph von Bassompierre Regiment zugetheilt. Von den Mühseligkeiten eines Streifzugs sich zu erholen, ging er auf die Jagd, und er stieß auf Räuber, ein abgedankter Soldat und ein Koch, die ohne weiteres auf ihn anlegten. Von einer Kugel getroffen, sank er zu Boden, und mit Dolchstichen wurde er vollends getödtet 1588. Er fand seine Ruhestätte zu Couleuvre in Bourbonais, laut der von einem Landsmann und Vetter, von Andreas von Plessen ihm gesetzten Grabschrift. Kay Rantzau, Dompropst zu Hamburg, geb. 9. Aug. 1562, wurde an dem herzoglich holsteinischen Hofe erzogen, folgte auch den Prinzen Friedrich und Philipp in die Reise durch Deutschland, Frankreich und England, und trat demnächst in dänische Dienste. K. Friedrich II. schickte ihn 1587 nach Italien, wo er mit dem Herzog von Parma wegen eines Friedens zwischen England und Spanien unterhandeln sollte. Der Herzog erwies sich gegen ihn ungemein gnädig, beschenkte ihn auch bei seiner Abreise mit einer goldenen Kette und seinem, des Herzogs Bildniß. Auf der Rückreise wurde er den 9. Januar 1588, drei Meilen von Brüssel, von des Grafen von Berg Reitern aufgefangen und ausgeplündert. Die setzten ihn zwar und seine Leute in Freiheit, sobald die in seinem Gepäck vorgefundenen Briefe des Herzogs von Parma ihnen zu Gesicht gekommen, nichts desto weniger nahm K. Friedrich II. die Sache hoch auf. Er legte ein Embargo auf alle in seinen Häfen vorfindliche holländische Schiffe, 600 der Sage nach, und gab sie nur gegen Erlegung von 30,000 Rthlr. frei. Alsolches Geld schenkte der König an Rantzau, zum Ersatz

des erlittenen Schadens. Dieser hatte auch die Ehre, die Prinzessin Elisabeth nach Braunschweig zu geleiten, wo sie dem Herzog Heinrich Julius angetraut wurde. Später kommt er als Amtmann zu Gottorp und des Herzogs Hans Adolf Geheimrath vor. Mit Dietrichs Blome Tochter verlobt, starb er vor der Hochzeit, 29. April 1591. Johann, geb. 14. Febr. 1566, und der holsteinischen Prinzen Friedrich und Philipp Edelknabe, folgte ihnen nach Heidelberg zur Universität, starb daselbst an der Pest, 17. Oct. 1582, und wurde in St. Peters Kirche beerdigt.

Franz, geb. 28. Aug. 1555, wurde in dem Alter von 13 Jahren nach Löwen zur Universität geschickt, errichtete das genaueste Freundschaftsbündniß mit dem eben daselbst studirenden jungen Prinzen von Oranien, und wurde darum auch in dessen Unfall verwickelt. Der Herzog von Alba ließ die beiden Freunde aufheben 1568, und zunächst nach Antwerpen, dann ferner nach Spanien bringen. Die Gewaltthat übte, von Soldaten umgeben, der Vorsteher des Consejo de las altercaciones, Johann Vargas, und gegen sein Beginnen protestirte der Rector in einer lateinischen Rede, die Immunität und Privilegien der Universität anrufend. Bündig antwortete der Purist: non curamus privilegios vestros. Bessere Gründe hatte der Vater Ranzau geltend zu machen: es kostete ihn eine einzige Vorstellung an K. Philipp, und stracks wurde sein Sohn freigegeben. Der junge Mann brachte einige Jahre auf Reisen hin, dann kam er an K. Friedrichs II. Hof, ohne doch ein Amt zu bekleiden, nur daß er nach und nach mit Korsöer, Kallundborg und Silkeborg belehnt wurde. In dem schwedischen Krieg 1612 führte er ein Regiment, die sogenannte weiße jütische Fahne, die vornehmlich in Norwegen verwendet wurde. Dort empfing er in einem zwischen Bahuus und Warberg gelieferten Gefecht eine Wunde, die ihm tödtlich wurde am 21. Febr. 1612. Die Regimentsfahne hat man über seinem Grabe aufgehängt. Der jüngste Sohn seiner Ehe mit Anna Rosenkrands, verm. 1584, Johann, besaß Estvadgaard, so er seinem Sohne, dem Obristen Franz Ranzau hinterließ.

Besagter Obrist gewann in der ersten Ehe mit Elisabeth Rosenkrands die Söhne Palle, Georg und Johann, in der an-

dern Ehe mit Hille Urne drei Söhne, von denen doch nur der einzige Friedrich Christian, auf Rodsteenseye, Obrist wie der Vater, heurathete, jedoch kinderlos blieb in seiner Ehe mit Oelgaard Rodsteen. Palles, auf Brodskov, Nachkommenschaft erlosch in seinem gleichnamigen Enkel. Georg, auf Bygholm, Generalmajor und Inhaber eines Regiments, diente als solcher in Schonen gegen die Schweden, wo er sich besonders in der Schlacht von Lund, bei der Einnahme von Landskron und Engelholm auszeichnete, bis 1679. Den 12,000 Dänen, welche in dem spanischen Successionskrieg K. Friedrich IV. dem Kaiser überließ, zugetheilt, hat er vornehmlich in den Schlachten bei Höchstätt und Oudenarde, dann in der Belagerung von Lille Ehre eingelegt. Er und ein englischer Soldat sollen die vordersten gewesen sein in Erstürmung der Contrescarpe. Mit dem Commando in Schonen bekleidet 1710, wurde er bei dem ersten Angriff in Brust und Schulter gefährlich verwundet, ein Ereigniß, das wesentlich auf das Mißlingen des Feldzuges einwirkte. Dagegen war die Einnahme von Wismar, 1711, großentheils sein Werk. Sein Erstgeborner war in der Wiege gestorben, der andere Sohn, Christian fiel als Lieutenant bei Höchstätt, die einzige Tochter, Charlotte, wurde an den Grafen Christian von Rantzau zu Rastorf verheurathet. Georgs Bruder, Johann, auf Derslevkloster, Bramminge, Bistrup und Frydendal, General-Lieutenant, war nicht minder ein gefeierter und kenntnißreicher Krieger. Er focht bei Höchstätt, in Italien, bei Ramilies, und starb zu Brüssel 1708. In erster Ehe mit Katharina Barbara Friis, in anderer Ehe mit Sophie Amalie Friis verheurathet, blieben ihm aus der letzten Ehe drei Kinder, Christian, Christiane und Christense. Christian Friis Rantzau auf Bramminge und Hövringholm, geb. 1687, verrichtete 1704 bei dem Prinzen Eugen und bei Marlborough Adjutantendienste, und wurde durch königliches Patent vom 3. Mai 1728 ermächtigt, Namen und Wappen der Friis dem seinigen hinzuzufügen. Er starb den 15. Mai 1731, ohne Kinder in seiner Ehe mit Anna Benedicta Steensen. Seine Schwester, die gelehrte Christiane Rantzau heurathete den Obristen Werner Parsberg, und als dessen Wittwe den Geheimrath Claus Reventlow.

Heinrich, auf Schönweide, Aagaard, Mögelkier, Rosenvold, Jensgaard, Ritter des Elephantenordens, Reichsrath, Stiftsamtmann zu Aarhuus, Amtmann zu Stiernholm, Assessor bei dem Staatscollegium und dem Obergericht, ebenfalls ein Sohn von Franz Rantzau und Anna Rosenkrands, war den 26. Januar 1599 geboren. Er ging 1623 auf Reisen, durchwanderte die vornehmsten Reiche von Europa, schiffte sich zu Venedig ein, sah Cypern, Jerusalem, Cairo, Egypten, Constantinopel. Das Tagebuch dieser Reise wurde zu Kopenhagen 1699 veröffentlicht, erschien auch in deutscher Uebersetzung, Hamburg, 1706, 8°. Heinrich Rantzau war einer der fünf Reichsräthe, welche zu Odense 1652 in schwedische Gefangenschaft geriethen. Er starb den 16. Januar 1674, und wurde in der Kirche zu Raarup in der durch ihn angelegten Familiengruft beerdigt. Auf dem Grabstein heißt es:

Lär vel at döe, för du döer,
Saa döer du ikke, naar du döer.

(Lerne recht zu sterben, bevor du stirbst, so stirbst du nicht, wann du stirbst.) In seiner Ehe mit Sophie von Lindenow, Wittwe von Gyldenstiern, war Heinrich kinderlos geblieben. Sein Bruder, Friedrich, General über ein Regiment Infanterie, Domherr zu Hamburg, geb. 4. Febr. 1590, wurde, als des Großvaters, des gelehrten Heinrich Rantzau Liebling, in dessen Hause erzogen, und übernahm, nach des Großvaters Ableben, sein Oheim Gerhard Rantzau die Aufsicht über des Knaben fernere Erziehung. In ritterlichen Uebungen vollkommen, reisete Friedrich in Gesellschaft seines Vetters Kay nach Tübingen, wo er während seiner drei Studienjahre häufig, und zwar ohne Präses disputirte. Cornet in seines Oheims Gerhard Regiment, und nach dem Frieden Jacobs Ulfeld Begleiter in der Gesandtschaftsreise nach Spanien, schiffte er demnächst sich zu Venedig ein, um die Levante zu besuchen. Auf der Fahrt nach Constantinopel wurde das Schiff von Seeräubern angefallen und scharf bestritten. Von Constantinopel reisete Friedrich nach Jerusalem, Bethlehem, Cairo, er bestieg den Berg Sinai, befuhr das rothe Meer, benutzte ein englisches Schiff zur Ueberfahrt nach Sicilien, und kam durch

Frankreich und die Niederlande nach Haus. K. Christians IV. Kammerjunker, und 1626 mit Oesel belehnt, wurde er 1627 bei der Armee an Elbe und Weser zum General-Kriegscommissarius, und zugleich zum Commandant in Wolfenbüttel, welche Festung er mit Einsicht und Muth vertheidigte, bestellt. Außer Thätigkeit gesetzt durch den Friedensvertrag von Lübeck, nahm er schwedische Dienste; bei Nördlingen wurde ihm das Pferd unter dem Leibe erschossen, er selbst gefangen. Nach seiner Freilassung erhielt er das Regiment, so des dänischen Reichsmarschalls Andreas Bille gewesen. Zu Arensburg auf Oesel erbaute er mit seinem Gelde eine Kirche, gleichwie er die dasige Schule begründete und ihr ein festes Einkommen zuwies. Auch die Invaliden empfanden seine Freigebigkeit, und wurden durch seine Fürsorge in den Invalidenhäusern zu Kopenhagen, Helsingborg und Landskron untergebracht. Die Kinder seiner ersten Ehe, mit Margaretha von Putbus, starben in der Wiege, in der andern Ehe, mit Ida Scheel, sah er vier Söhne und drei Töchter. Den Stamm setzte einzig fort Graf Otto, Herr zu Rosenvold, Hamelmöse, Bollerup, Avensberg, Alleslev, Vedbygaard und Marsvielund, königlicher Geheimrath und Kammerherr, geb. 1632. Er wurde von K. Christian V. am 25. Mai 1671 in den dänischen Lehensgrafenstand erhoben, ging darauf als außerordentlicher Gesandter an den französischen und englischen Hof, und starb 1719. Mit Sophie Amalie Krag, Ottos Tochter und des Christoph Ulfeld zu Svenstrup Wittwe verheurathet, gelangte er durch sie zum Besitze mehrer Güter in Schonen. Unter seinen dreizehn Kindern zeichne ich aus die Söhne Friedrich, Otto Heinrich, Christian und Otto. Otto Heinrich verunglückte in dem Brande des Opernhauses zu Kopenhagen, 1689. Graf Friedrich, auf Rosenvolde, Generalmajor, starb 1726, in dem Alter von 49 Jahren. Otto, Freiherr und General-Lieutenant, starb unvermählt 27. Febr. 1771. Des Grafen Friedrich Nachfolger in der Grafschaft, Graf Christian, Herr auf Brahesburg, Rosenvold, Asdal, Hamelmöse, Volberg, Krastrup, Gundestrup, war den 23. Januar 1684 geboren. „In seinen jüngern Jahren wurde er in Gesandtschaften gebraucht. Im J. 1708 ward er nach England, und

1709 nach Berlin geschickt, wo er 1710 den dänischen Kammerherrenschlüssel empfing, aber zugleich den Auftrag bekam, als Gesandter nach Moskau zu gehen. Er traf den Zar zu Thorn an, und blieb einige Zeit in dessen Gefolge. Im J. 1713 ward er Ritter von Danebrog und hernach Präses im Commissariat, welches er den ganzen damaligen Krieg über bis 1721 blieb. Den 18. April 1726 ward er Graf und Herr der gräfl. Ranzauischen Güter Asdal, Hammelmos und Rosenvold. Im J. 1727 erhielt er das Commissariat in der großen Holmscommission, und ward als Ambassadeur an den französischen Hof geschickt. Im J. 1728 bekam er den Character eines Geheimen Raths. Den 6. Jun. 1731 empfing er bei der Krönung Königs Christiani VI. den Elephantenorden, und ward mit dem Titel eines geheimen Conferenzraths als Statthalter nach Norwegen geschickt, wo er bis 1740 geblieben, da er Stiftsamtmann in Fünen worden, welches Amt er 10 Jahre bekleidet, und alsdann seines hohen Alters wegen im Jul. 1760 aufgegeben, und sich zur Ruhe gesetzt. Er hat sich zweimal vermählt. Die erste Gemahlin, Charlotte Amalia, eine geborne von Giöe und verwittwete von Due, mit der er sich 1717 vermählt, starb 1724. Die andere Gemahlin aber, die ihn überlebt, heißt Eleonora Hedwig, und ist eine geborne von Plessen, die er sich den 26. Mai 1726 beigelegt." Dem Grafen Christian folgte in das Grab der Ruhm, daß er ein um sein Vaterland sehr verdienter und gelehrter Mann gewesen. Er war dermaßen eifrig in seinen Studien, daß er ihnen selbst im Getümmel einer Jagd verstohlne Augenblicke zu widmen pflegte. Er starb den 16. April 1771. Der Sohn der ersten Ehe, Graf Otto Manderup, Geheimrath und Stiftsamtmann über Island und die Faröer, war der griechischen Sprache mächtig, wie seiner Muttersprache, starb aber vor dem Vater den 2. Oct. 1768, aus der Ehe mit Helena Margaretha von Levetzow, Wittwe von Thienen, eine einzige Tochter, nachmalen vermählte Gräfin von Lynar hinterlassend. Von seinen Stiefbrüdern starb der älteste, der Kammerherr und Stiftshauptmann zu Wiborg, auch dänischer Graf seit 1753, Christian, den 8. Febr. 1765. Mit Friderike Louise von Raben verm. hinter-

ließ er, neben zwei Töchtern, den Sohn Christian Friedrich, Lehensgraf auf Asdal, Rosenvold ꝛc., geb. 24. Nov. 1763, der jedoch am 27. Januar 1782 unverehlicht gestorben ist. Graf Karl Adolf, auf Rosenvold, im Stift Aarhuus, Amt Stjernholm, Asdal, im Stift Aalborg, Hamelmöse, Brahesburg, Barlösegaard und Oerelund auf Fünen, lebte in kinderloser Ehe mit Christiane von Wedel-Jarlsberg. Friedrich Siegfried endlich, Baron, auf Friedrichslund, Skovgard, Söeholm und Braheshol m in Fünen, General-Lieutenant von der Cavalerie, commandirender General in Fünen, Inhaber des Fünenschen Dragonerregiments, geb. 8. Juni 1744, wurde in der Ehe mit Sophie Magdalena Juel Windt ein Vater von fünf Söhnen, deren wohl der eine oder der andere die einzige von Kays I. Nachkommenschaft noch übrige Linie fortgepflanzt haben wird.

Breide auf Rantzausholm und Hesselager, des gelehrten Heinrich Rantzau anderer Sohn, des Elephantenordens Ritter, Reichsrath, Statthalter in Kopenhagen und Lehensmann in Möen, geb. 1556, ging 1586 als K. Friedrichs II. Gesandter an den französischen Hof, in Gesellschaft von Heinrich Rammel, dem Hofmeister des jungen Königs Christian IV. nach Holstein, zum Landtag in Kiel, um mit der Ritterschaft der Herzogthümer in Betreff des von ihr in Anspruch genommenen Wahlrechtes zu verhandeln, oder vielmehr sie in dem Anspruch zu bestärken, wie das dem Interesse der dänischen Aristokratie angemessen. „Weil nun dieses zwischen der Schleswigholsteinischen Ritterschaft und dem dänischen Reichsrathe eine angelegte Sache war, so wurden von des jungen Königs wegen keine Schwierigkeiten gemacht. Aber der älteste von Herzog Adolfs Söhnen, Philipp, welcher schon zu dem Alter gekommen war, daß er einsehen konnte, was man zu des königlichen und fürstlichen Hauses Nachtheil schmiedete, wollte weder sich noch seine Brüder zu einer Wahl aufstellen, sondern verlangte durch seinen Kanzler ohne einigen Umschweif eine Erbhuldigung. Jedoch die Ritterschaft blieb auf ihrem Sinne, und ließ dem Herzoge Philipp rund heraus sagen: wofern er diesen Schluß mit den dänischen Gesandten nicht bewilligte, und sich nach seines

Aeltervaters Christians I. Exempel einer freien Wahl unterwürfe, so wollten sie den jungen König zu ihrem einzig regierenden Herrn erwählen; und man glaubt, daß sie wirklich zu diesem Vorhaben geschritten seien, wenn der Herzog auf seinem Sinne beharret hätte. Aber er ließ sich endlich durch diese Drohungen schrecken, und mußte in einen sauern Apfel beißen, worauf er nebst dem Könige zum regierenden Fürsten in Schleswigholstein erwählet wurde." Der Wahlacte waren zwei Bedingungen beigefügt: „die gewählten Fürsten sollten vor der Huldigung die Privilegien der Länder bestätigen, widrigenfalls die Wahl als nicht geschehen geachtet werden sollte, und den Beschwerden, deren die Stände ein und zwanzig angaben, sollte von beiden Fürsten abgeholfen werden."

Im J. 1589 befand sich Breide in dem zahlreichen, der Prinzessin Anna für ihre Brautfahrt nach Schotland beigegebenen Gefolge. In dem schwedischen Kriege verdiente er sich den neugestifteten, nachmalen mit dem Elephantenorden vereinigten Schwertorden, und wurde er einer der zwölf ersten Ritter. Er starb den 10. Januar 1618, und ruhet seiner zweiten Gemahlin, der Katharina Giöe zur Seite, in der Kirche von Maglebye auf Möen, so er mit ihr erheurathet hatte. Frau Katharina war indessen kinderlos geblieben. Dagegen hat Breide der Kinder sechs, darunter der Sohn Kay, in der ersten Ehe mit Sophie Rosenkrands, und in der dritten Ehe mit Christine Wiffert, verwittwete Bille, den Sohn Franz gewonnen.

Kay auf Rantzausholm, Amtmann zu Kallundborg, starb 1623, in dem Alter von 33 Jahren. Seine einzige Tochter Sophie wurde an Lorenz Ulfeld verheurathet. Franz auf Rantzausholm wird als jüngster Reichsrath 1629 aufgeführt, in dem Jahre also seiner Ernennung zum Hofmeister oder Statthalter in Kopenhagen. Auch er war, „nach der damaligen allgemeinen Mode unter dem dänischen Adel, einige Jahre außerhalb Landes auf Reise gewesen. Denn es war fast keiner in Ansehen, ohne wenn er sich durch weitläuftige ausländische Reisen meist arm gemacht hatte. Aus welcher Ursache vornehmlich Se. Maj., um solche Ungelegenheit abzustellen, die Ritteracademie zu Soröe stiftete.

Sonst war damals der königliche Hof sehr prächtig, und weil der König sehr lustig und sehr umgänglich war, so waren auch alle Hofleute ausnehmend aufgeweckt, und suchten sich auf alle Art zu ergötzen, wiewohl solche Lustbarkeiten zuweilen allzuweit gingen, denn die Gastereien endigten sich nicht anders, als mit großen Räuschen, und die Hochzeiten währten gerne etliche Tage. Der französische Gesandte Ludwig des Hayes Baron von Courmesvin bezeuget, daß auf der Hochzeit der Fräulein Lindenow (1629) der Kronprinz Christian und der Hofmeister Franz Rantzau fünf- bis sechsmal betrunken gewesen. Aber dieses konnte wohl mehr einer übeln Gewohnheit, als der Begierde zum Trinken zugeschrieben werden.“ Courmesvin erzählt auch von dem Fürstbischof von Lübeck, von Johann Friedrich, aus dem Hause Holstein-Gottorp, gest. 1634, „die Besonderheit, daß er auf einmal drei Weiber gehabt, und also hierin mehr gethan, als einem Bischofe nach der Haustafel gebüret, nämlich eines Weibes Mann zu sein, denn dieser war dreier Weiber Mann zugleich.“

„Die alten Hofmeister waren die vornehmsten unter allen Unterthanen, und die Häupter des ganzen Adels, ja sie hatten das Ansehen als die Drosten in alten Zeiten, da hingegen Franz Rantzau, welcher zu dieser Zeit Hofmeister oder Statthalter war, unter vielen Reichsräthen saß, wie zuvor gezeiget worden. Doch war sein Amt, in Absicht auf die Einkünfte, das beste im ganzen Reiche, denn er hatte jährlich über zwanzigtausend Reichsthaler einzunehmen, ohne was er von seinen eigenen Gütern hatte, welches sich auch auf zwanzigtausend Reichsthaler belief. Worin aber des Hofmeisters, Franz Rantzau, Amt eigentlich bestanden, und wie weit sich seine Gewalt erstreckt habe, läßt sich so leicht nicht sagen: denn es scheinet, daß der König einen Hofmeister nur dem Namen und Titel, aber nicht der Gewalt nach haben wollen; weswegen auch zwischen ihm und dem königlichen Kanzler ein Streit war, weil dieser letztere das Amt des ersten nur bloß zum Hofmeister und Statthalter Kopenhagens einschränken, und ihn keineswegs als Reichshofmeister ansehen wollte. Zuweilen schien es zwar, als ob der König den Hofmeister, welchen er sonderbar liebte, unterstützte, ja einige Jahre darauf (1632)

erklärte er ihn zum wirklichen Reichshofmeister; aber vermuthlich sahe ers nicht ungerne, daß ihm der Kanzler sein Ansehen streitig machte, und ihn nicht als Reichshofmeister erkennen wollte. Eben so zweifelhaft waren auch die andern hohen Aemter." Dergestalten war der König für den Reichshofmeister eingenommen, daß er ihm seine und der Christina Munk Tochter Anna Katharina zur Frau zu geben beschloß.

Frau Christina steht in eigenthümlichen Verhältnissen zu dem Rheinlande, daher eine sie betreffende Digression wohl nicht auffallen wird. Christina entstammte einem der ältesten adelichen Geschlechter in Dänemark. König Christian verliebte sich in sie gleich nach Absterben der Königin Anna Katharina (29. März 1612), des Kurfürsten Joachim Friedrich von Brandenburg Tochter, „und ließ sich endlich in eine ungleiche Ehe mit Jungfer Christine Munk ein, deren Vater, Ludwig Munk, Stiftsamtmann in Drontheim gewesen, und im J. 1597 in der Untersuchung, welche auf königlichen Befehl angestellet wurde, von seinem Amte abgesetzt worden, und auf seinem Gute in Jütland gestorben war. Weil seine Tochter nicht zu gewinnen war, ohne durch eine rechtmäßige Ehe, und es gleichwohl hier im Reiche ungewöhnlich war, aus einer bloß adelichen Dame eine Königin zu machen, so mußte der König einen Mittelweg gehen, und sich dieselbe an seine linke Hand trauen lassen. Die Vermählung ging auf dem Lundner Bischofshofe in Schonen in aller Eile vor sich, daß niemand etwas davon wußte, ehe und bevor Se. Maj. selbst solches dem Reichsrathe eröffnete. Die Trauung, 31. Dec. 1615, verrichtete der dorthin verschriebene Hauptpastor von der Nicolaikirche in Kopenhagen, Mag. Mads Jensen, und zwar mit diesen Cermonien: daß der König ihr seine linke, und sie wiederum dem Könige die rechte Hand gab, wie in ungleichen Heirathen gebräuchlich ist, welche man Matrimonia ad Morganaticam, oder an der linken Hand nennet. Und also siehet man, daß Se. Maj. für gut befunden, eine solche Heirath einzugehen, damit die Kinder, welche mit der neuen Gemahlin gezeuget würden, den andern königlichen Kindern nicht zur Last sein möchten; aus welchem Grunde auch die Bedingungen diese waren: daß sie

nur den Titel von des Königs Gemahlin, nicht aber Königin führen, und die Kinder kein Erbrecht zum Reiche haben sollten. Später führte sie den Titel Gräfin zu Schleswigholstein, Frau zu Taasinge, Boller, Ellensburg, Rosenvold, Lundegaard, Weilegaard, Lellinge, Tybrond und Thuröe. Sie wird als eine Dame von gleich viel Tugend und Klugheit als Schönheit gerühmt, daher auch ihre Ehe Jahre lang eine der vergnügtesten und mit 16 Kindern gesegnet gewesen. „Was die eigentliche Ursache ihres Falles und des Abscheues, den der König vor ihr bekam, gewesen sei, das kann ich nicht gewiß sagen. Einige halten dafür, daß sie einen gefährlichen Anschlag wider den König gehabt, aber sie wissen nicht, worin er bestanden. Andere sagen, daß sie den König mit Gift habe hinrichten wollen, welches aber wegen der Liebe, die sie zu Sr. Maj. trug, unglaublich ist; denn ich finde, daß sie nach ausgestandener Verfolgung und Gefangenschaft bitterlich geweinet, als sie des Königs Tod vernommen, und gesagt: „„Wer sollte gedacht haben, daß ich über den König Christian Thränen vergießen könnte?““ Es ist glaublich, daß, wenn der König sie in Verdacht gehabt, ihr Kammermädchen Wibeke, welche nachgehends seine Maitresse wurde, ihn auf die Gedanken gebracht. Und ich finde auch, daß in dem großen Processe, welcher ihr gemacht wurde, von nichts anders, als von einer Untreue in der Ehe gesprochen worden. Es kann nicht geläugnet werden, daß sie der König deswegen in Verdacht gehabt, ihr aus der Absicht einen Proceß formiret, und die Ehescheidung verlangt. Die Person, welche von ihr eine unerlaubte Gunst soll genossen haben, war des Königs eigener Hofmarschall, der Rheingraf Otto Ludwig. Eben aus der Ursache schickte Se. Maj. ihre letzte Tochter außerhalb Landes, wo sie eine Klosterjungfer ward. Ob hieran etwas gewesen, oder ob sie fälschlich beschuldiget worden, kann bis itzo niemand gewiß sagen. So viel ist an dem, daß sie der König vor dem Reichsrath dessen beschuldigen lassen, welcher zu dem Ende in dem Rosenburger Garten versammlet war, und daß er seinen Ausspruch verlanget. Die Beschuldigungen, welche wider sie angebracht wurden, bestanden in neunzehn Fragen, welche Se. Maj. mit eigner Hand aufgesetzt hatte,

und wovon dieses der Schluß war: Wenn irgend einer von vorbenannten Puncten zu erweisen verlanget wird, so wollen wir dergleichen mit lebenden Personen, adlichen und unadlichen, beweisen, welche wir zur Stelle schaffen wollen, wenn es nöthig thut. Kopenhagen, den 19. Junius 1632.

„Ich finde nicht rathsam, diese Beschuldigungen anzuführen, ich will daher nur dieses sagen, daß unterschiedene Puncte darin wichtig scheinen, und Anlaß zum Argwohn geben können. Und wenn auch Frau Christine unschuldig gewesen, so hat sie sich doch verdächtig gemacht. Und der 5te, 6te, 7te und 8te Articul scheinet sehr nachdenklich zu sein. Damals nun nahm Corfiz Ulfeld der Frau Christine, und Hannibal Sehested (beide nachmalen Christinens Schwiegersöhne) des Königs Partei, und man kann sagen, daß wenig Sachen von größerer Wichtigkeit und Aufsehen, sowohl wegen der Parteien an sich selbst, als wegen der Advocaten, welche die ansehnlichsten und bewährtesten Männer im Reiche waren, vor Gericht gewesen, und diese Begebenheit gibt ein vollkommenes Portrait von diesen beiden Herren, denn man siehet auf der einen Seite einen besondern Uebermuth, und auf der andern eine eben so große Heuchelei. Beide waren zu tadeln, der eine, weil er ungenöthiget gegen seinen eigenen König und Wohlthäter handelte; der andere, weil er aus Staatsabsichten und Eigennutz des Königs Gemahlin in Schande zu stürzen suchte. Doch fanden sich viele, welche den Ulfeld nicht allein entschuldigten, sondern auch dieses Unternehmen als eine heroische That ansahen. Hingegen urtheilte jedermann von Sehesteden, daß er hierin den Wohlstand etwas an die Seite gesetzt habe." Dagegen heißt es in der Histoire du comte d'Uhlefeld, „als der König Willens war, sich von der Frau Christine zu scheiden, und ihn nichts von diesem Vorsatze abbringen konnte, auch nicht die Thränen seiner Tochter Leonora, welche er sehr liebte, so ließ er den Rath versammeln, um die Sache zu untersuchen. Alle Hofleute verließen die Frau Christine, um dem Könige zu schmeicheln, und niemand, ohne Ulfeld, unterstand sich, sie zu vertheidigen, und zwar aus Liebe für Fräulein Leonoren, um durch diese sein Glück bei Hofe zu machen. Er gab daher dem

Könige freimüthig zu verstehen, daß er Frau Christinens Advocat sein würde. Dessen bediente sich Sehested, um Ulfelden zu stürzen, und nahm sich vor, des Königs Sache zu vertheidigen. Am̃ beraumten Tage fand sich der König selbst nebst der Frau Christine und ihren Kindern vor Gericht ein. Sehested fing erst an zu reden, und führte des Königs Beschuldigungen mit solcher Beredsamkeit aus, daß die meisten Frau Christine für schuldig hielten, aber sie wurden gleich auf andere Gedanken gebracht, denn Ulfeld erwies ihre Unschuld mit solchem Nachdruck und mit solchen Gründen, daß sich der König selbst der Thränen nicht enthalten konnte, ja er stieg von seinem Throne herunter, umarmte sie und nahm sie wieder zu Gnaden auf. Ulfeld hatte daran nicht genug, seinen Rival mit dem Munde zu beschämen, sondern suchte ihm auch mit der Hand Tort zu thun: denn er zog vor dem Rathhause den Degen aus, und ging ihm mit solcher Hurtigkeit zu Leibe, daß sich Sehested mit der Flucht retten mußte. Doch weil sie beide ansehnliche Männer waren, so verglich sie der König wieder. Dieses Vergleichs aber ungeachtet, trug Sehested dennoch einen immerwährenden Haß gegen Ulfeld, und konnte ihm diese That nimmermehr vergeben. Jedermann wünschte Ulfelden desfalls Glück, und zur Vergeltung bekam er die Fräulein Leonora zur Gemahlin."

„Was für Beweisgründe die beiden großen Advocaten für und wider die Verklagte gebraucht, kann ich nicht sagen. Ich sehe nur daß der König in den Gedanken gestanden, dieser vorgegebene ungebürliche Umgang sei geschehen, als er selbst in Glückstadt abwesend, und Frau Christine mit dem Rheingrafen in Friedrichsburg gewesen; daß hingegen Ulfeld des Königs eigene Briefe vorgezeiget, worin sowohl Frau Christine als der Rheingraf beordert worden, auf diesem Schlosse zu verbleiben. Daß aber der König selbst in eigener hoher Person, nebst Frau Christinens Mutter, Ellen Marsvin, und den meisten Kindern im Gerichte gewesen, solches sehe ich aus einem unvollkommnen und verstümmelten Gespräche, worin der König sagt: „„Ellen, rietheſt du mir nicht selbst, die Wibeke zu nehmen, weil Christine so fett würde?"" Wobei ihm Frau Christinens Kinder in die

Rede gefallen, und gesagt: „„Großmutter!““ Worauf Ellen Marsvin mit Lachen geantwortet: „„Euer Königliche Majestät!““ daß ich also nicht weiter weiß, was die Kinder zu ihr gesagt, oder was ihr der König geantwortet. Uebrigens soll der Proceß so ausgefallen sein, daß Frau Christine vor Gericht freigesprochen worden, entweder weil die Beschuldigungen nicht rechtmäßig haben erwiesen werden können, oder weil Ulfeld durch seinen großen Anhang im Rathe ein solch günstiges Urtheil ausgewirkt. Daß der Proceß so ausgefallen, davon habe ich nur eine mündliche fortgepflanzte Nachricht, für welche ich nicht die Gewähr leisten kann.“

Uebrigens unterlasse man nicht, das Datum dieser unwürdigen Puerilitäten anzumerken. Der Proceß fällt in das Jahr 1630, muß aber schon längere Zeit im Werke gewesen sein. Es schreibt der Kronprinz, welcher vielleicht der erste, dem Vater Verdacht beizubringen, den 17. April 1629 an den Rheingrafen, der sich bereits nach Schweden gewendet hatte: „Wir Christian ... Gelangen in Erfahrung und haben gnügigen Beweisthum, welchermaßen du Otto Ludwig, der du dich schreibest Rheingrafen, dich deines vorgegebenen Standes leichtsinnig vergessen, und unbesonnener frevelmüthiger Weise verkühnet haben sollst, von Unserer Prinzlichen Person dermaßen schändliche Afterreden zu führen. Sonderlich aber sollst du ausgeworfen haben, ob hättest du von einem dir von Uns zugebrachten Trunk dich übel befunden, und hieltest dafür, Wir hätten dir darin Gift bei- und anbringen lassen. Ob Wir Uns nun wohl versehen gehabt, du würdest deinem prätendirten Cavalierstande (welcher auf kein bös Maul gewidmet, sondern in tapfern Thaten bestehet) solche unehrliche Verdächtigung nicht angethan haben, und wohl versichert wissen, es werde die ganze ehrbare Welt von Uns ein anders, und zwar Unsere tragende Hoheit wohlgemäßige Achtung führen, auch kein redlicher Cavalier solcher von deinem vergällten Herzen ausgestürzten verläumderischen Lügendichtung einigen Glauben zulegen. Ueber dieses auch die Mittel von dem Allerhöchsten mit schuldiger Dankbarkeit erkennen, dadurch Wir einige von dir empfangene Offens in andere genugsame Wege hatten

abzufinden und zu wiedervergelten; deshalben auch wohl bedacht gewesen, der Zeit Uns zu befehlen, und dich mit heroischem Gemüthe wie einen anbellenden Hund zu despectiren. Jedennoch damit du in sothaner deiner Bosheit nicht stolz werdest, und dir dabei eine stete Sicherheit vermessentlich zusagest, so lassen Wir dich hiermit sonders wohlbefugten Ernstes wissen, daß Wir sothan dein unverschämtes boshaftes Lästermaul zu seiner Zeit der Gebür nach abstrafen, und bis dahin dich mit deinem verlogenen Schand- und Schmähherzen so viel und lange für einen heimtückischen Giftbereiter und unredlichen Meuchelmörder achten und halten, auch gegen alle redliche Cavaliers schelten und tituliren wollen, bis du das geringste deiner bübischen ausgegossenen Schmähungen, das dir dein Lebtag wohl mangeln und fehlen soll, über Uns zeugbar und wahr machen kannst."

Der Rheingraf beantwortete das Schreiben mit einer Ausforderung zum Zweikampf, die der Prinz jedoch nicht annahm, sondern vielmehr den Verwegenen bei seinem Beschützer, König Gustav Adolf von Schweden verklagte, 23. Oct. 1629. Besagter König scheint sich aber auf einige allgemeine mißfällige Aeußerungen beschränkt zu haben, und von der andern Seite mochte der Prinz sich glücklich schätzen, daß der Königsmantel ihn decke, denn sehr bald, in dem deutschen Kriege, sollte der Rheingraf Gelegenheit finden, als einen der streitbarsten Männer sich zu bewähren, namentlich zu Caub, Abth. II. Bd. 5. S. 107, zu Bacharach, im Elsaß u. s. w.

Falsch ist es, daß der König Frau Christinen alsbald wieder aufgenommen habe: sie wurde nach dem Gut Boller im Stift Aarhuus, so der König für sie gekauft hatte, gebracht, und hatte daselbst Eisenstäbe vor den Fenstern, Wache vor den Thüren. Sie durfte nicht anders als Frau Christina zu Boller genannt werden, wurde auch nebst ihren Kindern vom Kirchengebete ausgeschlossen. Daß ihre Ungnade Jahre lang währte, und daß der Monarch, den man als den Retter der sogenannten deutschen Freiheit begrüßt hatte, fortwährend seinem kindischen Getreibe nachhing, ergibt sich aus seinem Schreiben an den Reichsmarschall vom 23. Dec. 1636: „Nachdem Frau Ellen (der Christine

Mutter) vor kurzer Zeit hier in die Stadt gekommen und einige Tage da gewesen, ehe sie jemanden etwas hat wissen lassen, und sie nun gemerkt, daß sich niemand darum bekümmert, so hat sie den Hofprediger überredet, und ihm mit einem Schwure versprochen, mir nimmermehr etwas zuwider zu thun. Dieser kam zu mir herauf, und bat mich, daß ich sie zu einem Gespräche möchte kommen lassen. Als sie nun auf das Schloß herauf kam, so verhielt sie sich einige Tage ganz bescheiden, aber gleich darauf fing sie an, einem jeden zu erzählen, wie ähnlich mir das Kind wäre, welches sie bei sich hatte (die Isabella Dorothea, deren Geburt dem König verdächtig). Sie ließ sich gegen Wibeke verlauten, wie gut sie das Kind speisen, wie sie Sprach- und Tanzmeister zu ihr holen lassen, und sie so ausstaffiren wollte, wenn sie groß würde, daß sie den andern gar nichts nachgeben sollte. Zu eben der Zeit unterstand sie sich, den Graf Waldemar Christian zwischen den Mahlzeiten zu sich hinein zu locken, ohne Mitwissen seines Hofmeisters, ja sie verriegelte die Thür, so daß der Hofmeister ihn nicht zur Abwartung seiner Studien bekommen konnte... Bei so bewandten Umständen sehe ich nicht, wie ich mit Ehren und gutem Gewissen die Frau Christine unter guten ehrlichen Leuten mit hinlaufen lassen, und zugeben kann, daß ihr ... mit meinen eigenen Kindern zu gleichem Erbe gehen soll, wie man daraus ersehen kann, daß ihr ... mich mit ihren Glossen täglich durchziehet, und meinen und ihren Namen zusammen auf den Ring hat setzen dörfen, welchen sie dem jungen Hans Lindenow gegeben hat."

Der Frau Christine Kinder hatten jedoch keinen Theil an des Königs Ungnade, sie blieben am Hofe, und selbst das Töchterlein, so dem Skandal eine Veranlassung werden müssen, scheint ihm in den ersten Jahren nicht so ganz widerwärtig gewesen zu sein. In seinem Kalender für das J. 1632 hat er angemerkt: „den 21. März gab ich der kleinen Lyssefen 600 Thaler." Diese Kinder verwendeten sich inständigst zu der Mutter Gunsten, es vergingen jedoch volle 16 Jahre, bis der König, April 1646, seine Geneigtheit, die Gefangne freizugeben, erklärte. Es mag aber diese Gelindigkeit ihn sehr bald gereuet haben, denn am

11. Nov. 1647 sah der Reichsrath sich veranlaßt, für die fortwährend zu Voller Verwahrte Fürbitte einzulegen, „damit die vornehmen Männer, welche ihrer Gemahlinen und Kinder wegen hierin so hoch interessirt seyn, vermerken können, daß sie mit ihrer unterthänigsten Bitte Ew. Kön. Maj. königliche Gunst nicht vergebens angeflehet haben. Jetzt endlich, 26. Januar 1648, erfolgte die königliche willfahrende Entschließung, worauf Christina die Reise nach Kopenhagen antrat. In deren Verlauf kehrte sie bei ihrer Mutter zu Ellensburg ein, und hier vernahm sie die Botschaft von dem am 28. Febr. 1648 erfolgten Ableben ihres Herren. Man saget, daß sie bitterlich geweinet, und hierbei die oben angeführten Worte gesprochen habe. Wie weit sich sonst diese königliche Gnade erstreckt, und ob Se. Maj. sie wieder zu sich nehmen wollen, kann ich nicht gewiß sagen, wiewohl die Rede, welche 1658 bei ihrem Leichenbegängniß gehalten worden, solches zu erkennen zu geben scheint."

In Kopenhagen konnte unter der neuen Regierung Christinens Bleiben nicht sein, sie zog sich nach der Einsamkeit von Vorler zurück und dort empfing sie den Besuch, von welchem Tyge Below und Krag berichten. „Den 1. Januar 1657, zwischen 11 und 12 Uhr Vormittags kamen wir zu Voller an, und ließen sogleich der Frau Christine Munk wissen, daß wir auf Sr. Maj. Befehl mit ihr reden wollten, worauf sie uns durch ihren Vogt ersuchen ließ, zu ihr hinauf zu kommen. Wir folgten ihm bis zur Burgbrücke. Auf der Burgbrücke begegnete uns Werner Parsberg, und geleitete uns bis in das Zimmer hinein. Als wir in den Burghof kamen, bließen zween Trompeter, bis wir in das Zimmer hinein zu ihr kamen. Sobald wir eingetreten waren, fing ich, Tyge Below an, und sagte daß wir von Sr. Maj. geschickt wären, etwas mit ihr zu reden; ich fragte sie dabei, ob sie solches allein, oder in Gegenwart derer, welche in der Stube bei ihr waren, nämlich des Werner Parsberg Gemahlin, Helwig Armfeld, und der Jungfer Katharina Galde hören wollte? Worauf sie antwortete, sie wäre wohl zufrieden, daß gedachte Personen zugegenblieben. Darauf bat ich, daß sie uns vorzeigen möchte, was für Recht sie an den gräflichen

Titel hätte. Sie antwortete, sie hätte solchen nicht selbst angenommen, sondern er wäre ihr von Christian IV. gegeben worden. Hierauf fragten wir, ob sie von Christian IV. zur Gräfin gemacht worden, oder ob sie irgend einen Brief von ihm darauf hätte. Sie antwortete, nein, aber das könnte sie beweisen, daß der selige Herr sie also genannt hätte, und zwar schriftlich unter eigner Hand und Siegel. Darauf bat sie uns, das Mittagsmahl bei ihr einzunehmen, weil der Tisch gedeckt und schon völlig angerichtet wäre: so wollte sie nachher etwas suchen, und uns solches zeigen, aber wir entschuldigten uns, weil wir gegen Abend zurück nach Wedel gedächten. Darauf ging sie von uns in ein Nebenzimmer. Unterdessen redete das obgedachte adeliche Frauenzimmer mit uns, und berichtete, wie bange der Frau Christine geworden wäre, als wir hinauf geschickt hätten, weil sie nicht gewußt was dieses bedeuten solle, und gemeinet hätte, es geschähe, weil Fräulein Eleonora bei ihr gewesen wäre, von deren Reise sie doch nichts gewußt hätte, ehe und bevor sie dieselbe im Hofe gesehen. Sie machten auch Entschuldigung, daß die Trompeter im Hofe geblasen hätten, da wir hinein gekommen, und fügten hinzu, daß sie nur um der Dorothea Galde willen da wären, welche sie in ihrer Unpäßlichkeit besuchten. Frau Christine kam gleich wieder zurück mit einem königlichen offenen Briefe, unter höchstbemeldten Königs Hand und Siegel, deckte das oberste und unterste mit zwei Servietten zu, und ließ uns nur diese Worte lesen: Der wohlgebornen Frau Christine Munk, Gräfin zu Schleswigholstein. Weiter wollte sie uns nichts lesen lassen. Wir fragten, ob sie uns nicht das Datum dieses Briefes weisen wollte? und da fands sich, daß er den 30. Jul. 1630 geschrieben war. Daraus könnt Ihr sehen, sagte sie, daß der König selbst mir diesen Titul gegeben hat, auch da ich schon von ihm entfernt lebte, und ich habe niemals verlanget wieder dahin zu kommen, aber es ist auf meiner Mutter Ansuchen geschehen. Hierauf antworteten wir, man wisse wohl, daß der selige Herr sie nicht nur also betitult, sondern auch befohlen hätte, sie also zu nennen, aber wir wären abgeschickt worden, um zu vernehmen, ob sie nicht durch ein besonderes Diploma zur Gräfin

wäre gemacht worden. Sie erwiderte, nein, das wäre nicht geschehen. Allein ihre Kinder hätten vom Kaiser ein Diploma auf ihre Titul. Wir versetzten, den Graf Waldemar anbetreffend, wüßte man solches wohl; aber daß die Töchter dergleichen Briefe vom Kaiser hätten, das könnte man nicht glauben. Sie antwortete, sie wüßte es nicht anders, denn man hätte es ihr also berichtet, doch hätte sie ein solches Diploma nie gesehen. Auf abermaliges Befragen, wer solches Diploma in Verwahrung hätte? sagte sie, sie wisse es nicht, ob es Herr Corfitz Ulfeld, oder jemand von den andern hätte. Man sagte ihr, daß der König den Grafen Waldemar zwar für einen kaiserlich römischen Reichsgrafen halte, aber nicht für einen Grafen von Schleswig und Holstein erkenne. Es wurde ihr auch gesagt, daß Se. Maj. vernommen hätten, daß sie sich schriebe, Wir, da doch kein kaiserlicher Graf in Deutschland solches thäte. Hierauf nahmen wir Abschied, und bat Frau Christine, wir möchten ihr nicht allzu sehr entgegen sein."

Es war dieses die Einleitung zu dem königlichen Rescript vom 14. Januar 1657, wodurch Frau Christinen und ihren Kindern untersagt, fortan Titel und Wappen von Holstein und Schleswig zu gebrauchen. Dem Verbot überlebte Christina, geb. 6. Jul. 1598, zwei volle Jahre, sie starb zu Boller, 19. April 1659, während Fünen noch von den Schweden occupirt, „und zwar zu der Zeit, als Ulfeld mit seiner Gemahlin im größten Ansehen, und durch den Roschildischen Frieden wieder in seinen vorigen Zustand gesetzt war, weswegen sie auch mit großer Pracht und einem ansehnlichen Gefolge begraben wurde. Die Leiche ward nach Odense geführet, allwo sie vor der Stadt von dem ganzen Adel empfangen, und im Beisein der gegenwärtigen Kinder und Kindeskinder, welche alle in weiß gekleidet waren, beigesetzt wurde. Sie hatte sich durch ihre Milde gegen Arme die Liebe der ganzen Nachbarschaft erworben, wie sie denn auf Boller ein Hospital und eine Schule begründete, auch der lateinischen Schule in Horsens sich freigebig erzeigte. Von ihren seltenen Einsichten in die heilige Schrift zeuget ihr von der theologischen Facultät zu Kopenhagen approbirtes Werk: Naadens Dörs aandelige

37 *

Hammer, 1648 in 12° Von ihren Höfen Boller, Ellensborg, Rosenvold, Veilegaard, Lundgaard, Tyberg, Nöragergaard, Lellinge und Thunöe, denen auch die Insel Taasing beizuzählen, übernahm das mehrste ihr Schwiegersohn Sehested. Ihre Kinder folgen also: 1) Anna Katharina, die Verlobte des Franz Rantzau, dessen Todesfall sie dergestalten zu Herzen sich nahm, daß der Kummer am 20. Aug. 1633 ihrem Leben ein Ende machte. 2) Sophia Elisabeth, geb. 1619 oder 1620, verm. 20. Oct. 1634 mit Graf Christian Penz. Wittwe 1652 und ohne Kinder, verlobte sie sich mit Holger Wind, der aber, nachdem Ulfeld in Ungnade gefallen, die Verlobte aufgab, um sich 1656 des Admirals Ove Giedde Tochter beizulegen. Darüber wurde die verlassene Braut so ungehalten, daß sie dem Treulosen sein Bildniß mit ausgestochenen Augen zurückschickte. Sie starb den 23. Jul. 1658, und wurde gleich ihrer Mutter zu Odense in St. Knuts Kirche beerdigt. 3) Leonore Christine, von der vieles zu erzählen. 4) Friedrich Christian, gest. im dritten Jahre. 5) Drei todtgeborne Knaben. 8) Graf Waldemar Christian, Graf und Herr auf Taasing, geb. 1619, ist genugsam bekannt durch seine Händel am russischen und schwedischen Hofe. „Er wird in der Historie wegen seines großen Verstandes und seiner Klugheit gerühmet, wiewohl ich finde, daß seine eigene Schwester, Eleonora Christina, anderer Gedanken gewesen, und ihm nur eine schlechte Fähigkeit zugeschrieben. So viel ist gewiß, daß ihn der König sonderlich liebte, und zwischen ihm und den rechten königlichen Kindern keinen großen Unterschied machte. 9) Elisabeth Auguste, geb. 28. Dec. 1623, wurde an den Admiral und Reichsrath Hans Lindenow verheurathet. Wittwe 1659, verspielte sie ihre ganze Habe, daß K. Christian V. sich gemüßigt sah, ihr eine Pension auszuwerfen. 10) Christine, geb. 15. Jul. 1626, wurde 1634 dem Grafen Hannibal Sehested angetraut. 11) Hedwig, mit Christina Zwilling, und an Ebbe Ulfeld verheurathet, starb 1679. 12) Maria Katharina, geb. 29. Mai 1628, starb den 1. Sept. n. J. 13) Dorothea Elisabeth, geb. 1629, welche der König nicht für sein rechtes Kind erkennen wollte, und gab ihre Geburt Anlaß zu der Tragödie, deren Opfer zu werden, Frau

Christine Munk ausersehen. Dorothea Elisabeth wurde im Jahr 1645 in ein Karmelitenkloster zu Cöln gesteckt, allwo sie sich Isabella a Jesu Maria nennen ließ, und starb daselbst den 18. März 1687. 14—16) Sophie, Auguste, Maria Elisabeth starben alle drei in der zartesten Kindheit.

Außer diesen, und den sechs Kindern der Brandenburgischen Prinzessin, hatte K. Christian deren noch vier andere. Von einer Maitresse des Namens Christine, Matthisens Tochter, wurde ihm 1611 Christian Ulrich Gyldenlöv geboren, „der 1633 am französischen Hofe Ambassadeur, und nachgehends beim Könige in Spanien Hofmarschall gewesen. Er langte zu Ausgang des Märzmonats 1640 in Brüssel an. Als er eine Zeitlang daselbst gewesen war, kam er mit Patenten zurück, und fing an eine Menge Truppen zu Roß und zu Fuß anzuwerben. Als er sich aber bei Neustadt und Meinertzhagen an den Grenzen der Grafschaft Mark, mit 580 Reitern und ungefähr 100 Musquetiers gesetzt hatte, wurde er daselbst von tausend Holländern unvermuthet überfallen, und bekam im Treffen drei Schüsse, und unter diesen einen durch den Kopf, welcher ihm das Leben raubte, nachdem er sich ungemein tapfer gewehret, und sich geweigert hatte, Quartier anzunehmen. Kurz nach der Königin Tod nahm K. Christian eine andere Beischläferin, nämlich Frau Katharina, eines Bürgers Tochter aus Kopenhagen, die den 10. März 1615 auf dem Schloße Kronenburg Hans Ulrich Gyldenlöven zur Welt brachte, welcher über die Schlößer Friedrichsburg und Kronenburg Amtmann wurde, und den 31. Jänner 1645 auf Kronenburg starb. Er war mit Regitze Grubbe vermählet, aber er zeugte mit ihr keine Kinder. Die letzte Maitresse des Königs war Wibeke, der Frau Christine Munk Kammerjungfer. Mit dieser zeugte der König: 1. Ulrich Christian Gyldenlöv, geb. 7. April 1630, gestorben in der Belagerung der Stadt Kopenhagen 1659. 2. Eine Tochter, Anna Katharina Gyldenlöv, welche Claus von Ahlefeld zur Gemahlin bekam.

„Man kann also Christians IV. Kinder in drei Classen eintheilen. Die erste Classe bestehet aus rechten königlichen Prinzen und Prinzessinen, welche er mit der Königin gezeuget; die andere,

welche er aus ungleicher Ehe mit seiner Gemahlin, Frau Christine Munk gezeuget; und die dritte, welche außer der Ehe von Christina, der Tochter Matthisens, Katharina, und von der Wibeke erzielet worden. Diese mancherlei Kinder von so verschiedener Gattung mußten nothwendig allerhand wunderliche Händel im Reiche verursachen, denn die ersten wollten die mittelsten nicht für voll ansehen, und die mittelsten verachteten die letzten. Doch hat sich vermuthlich die unter ihnen insgesamt herrschende Eifersucht wenig oder gar nicht geäußert, so lange der König bei völligen Kräften war. Als aber Se. Maj. alt zu werden anfing, so brach der Funken, welcher unter der Aschen verborgen lag, hervor, und da merkte man, daß die mittelsten, nämlich Frau Christine Munks Kinder, den Meister gespielet, theils weil selbige an der Zahl die stärkesten waren, theils auch, weil diese vielen Töchter mit den ansehnlichsten und mächtigsten Herren im Lande verheirathet waren, daß also der König, welcher anfänglich gedachte, sein Haus durch dergleichen Schwägerschaft zu stärken, gegen das Ende seiner Regierung eine starke geheime Verbindung wider sich fand, weswegen er auch ganz andere Wege ging, als vorher, dem Adel sich günstiger erzeigte, und die großen Reichswürden, welche einige Zeit erledigt gewesen, wieder besetzte. Das beste für den König war dieses, daß seine mächtigen Schwiegersöhne nicht allezeit miteinander übereinstimmten. Zwischen den beiden vornehmsten, Corfitz Ulfelden und Hannibal Sehesteden, war eine beständige Jalousie, und es ist glaublich, daß der König solche unterhalten, um allezeit einen von ihnen auf seiner Seite zu haben, welches auch geschahe. Ulfeld hatte den Vortheil, daß er wegen seiner Charge als Reichshofmeister seinen Anhang unter dem Adel vergrößern konnte, und kraft dieses hohen Amtes war er auch allezeit bei Hofe, dahingegen Sehesteds Charge nicht zuließ, ohne Erlaubniß nach Hofe zu kommen, denn er war Statthalter in Norwegen; und es ist glaublich, daß Ulfeld ihm zu solcher Charge behülflich gewesen, um nicht einen solchen mächtigen Nebenbuhler am Hofe zu haben."

Ueberhaupt haben sich in Christians IV. Familie wunderliche Dinge, wie sie kaum in einem andern Königshause vorkommen

werden, ereignet. Sein dritter Prinz, Ulrich, geb. 1610, war im J. 1632 in schwedische Dienste getreten. „Dieser Prinz machte sich außerhalb Landes durch seine Tapferkeit und andere Verdienste beliebt und ansehnlich. Aber eben die großen Tugenden, welche er besaß, erweckten ihm Feinde, welche ihm nachstellten, und ihn endlich das Jahr darauf auf eine verrätherische Weise um das Leben brachten. Denn als er nach dem Stillstande, welchen der Herzog von Friedland 1633 mit den Schweden in Schlesien geschlossen hatte, bei den kaiserlichen Officiers, den Grafen von Schlik und Piccolomini zur Tafel gewesen war, so wurde dieser tapfere Prinz, als er von diesen Officiers Abschied nehmen wollte, von einem Meuchelmörder, welcher in einem Graben verborgen lag, erschossen, 4. Aug. 1633. Sein Körper wurde darauf nach Hamburg, und von da nach Kopenhagen geführet. Sein Tod wurde sehr bedauert, weil er ein tapferer und sehr verständiger Herr war. Er hatte sich auch einige Jahre zuvor in andern fremden Diensten hervorgethan, wohnte 1629 der Belagerung von Herzogenbusch bei. Pufendorf und andere, welche ihm folgen, sagen, daß er Hoffnung gehabt, mit der polnischen Prinzessin das Herzogthum Preussen zu überkommen, welches ich nicht begreifen kann, weil es ja nicht in der polnischen Könige Macht stehet, etwas vom Reiche zu entwenden. Dieser Prinz Ulrich schrieb ein Buch, unter dem Titul: Strigilis vitiorum. Zween Monate vor seinem Tode hatte er seinen Hofmeister Ofwe Schade abgeschickt, das Stift Schwerin von dem schwedischen General Tage Tott, welcher von dem schwedischen Administrator, dem Kanzler Oxenstiern, Befehl dazu hatte, dasselbe zu überliefern, in Besitz zu nehmen. Sonst hat er sich auch sein Vaterland dadurch verbindlich gemacht, daß er bei seinem Aufenthalt in andern Ländern die berühmte Himmelskugel des Tyge Brahe wieder zurück bekam, welche nachher auf dem runden Thurme in Kopenhagen verwahret wurde und nicht seines gleichen hatte. Dieses herrliche Werk, welches eben das Schicksal hatte als die übrigen astronomischen Werkzeuge dieses berühmten Mannes, welche nach seinem Tode zerstreuet wurden, und wegkamen, fiel bei der Zerstreuung in die Hände der Jesuiten zu Neisse in

Schlesien. Als aber der Prinz Ulrich gegenwärtig war, da diese Stadt 1632 eingenommen wurde, und er die Kugel kannte, so ließ er solche aus der Stadt wegnehmen, und schickte sie nach Dänemark, wo sie mit vielen öffentlichen Umständen und Freudenbezeugungen auf die königliche Akademie in Kopenhagen gebracht wurde."

Ungleich verwickelter sind die Schicksale der einen Tochter aus der morganatischen Ehe. Leonore Christine, geb. 22. Jun. 1621, war nur 6 Wochen alt, als man sie der Großmutter, damals auf ihrem Gut Dalum in Fünen hausend, übergab. Vier Jahre hat sie dort zugebracht, dann wurde sie nach einem Aufenthalt von 7 Monaten nach Leuwarden geführt, wo des Grafen Ernst Kasimir von Nassau Gemahlin, die Braunschweigische Prinzessin Sophie Hedwig, König Christians IV. Schwestertochter, ihre Erziehung überwachte, und das Kind sich in Gesellschaft seiner Geschwister Sophie Elisabeth und Waldemar Christian befand. Leonore Christine machte bedeutende Fortschritte in Lehre und Liebenswürdigkeit, so daß Prinz Moriz von Nassau, der mit ihr erzogen wurde, seinen 13 Jahren unbeschadet, sich in sie verliebte, und mit der Zeit sie heimzuführen beabsichtigte. Aber sie wurde von den Blattern befallen, und dermaßen durch sie entstellt, daß der Prinz über ihrem Anblick selbst erkrankte und nach kurzen Tagen des Todes. Leonore, kaum von dem Krankenbett erstanden, verlangte den Prinzen zu sehen, man führte sie zu ihm, verschwieg ihr aber seinen Tod. Sie sank in Ohnmacht, und der Abscheu für den Geruch des Rosmarins, womit die Leiche überstreuet, blieb ihr für ihre Lebtage.

Nachdem zu Lübeck Frieden geschlossen worden, kam sie nach Dänemark und an den Hof zurück, wo sie vornehmlich mit Musik, Zeichnen und dem Studium der französischen Sprache sich beschäftigte. Sie empfing den Unterricht des Franzosen Alexander Cinquilion, der sie auch im Rechnen unterweisen sollte, sie aber ungemein hart behandelte, und dabei große Nachlässigkeit sich zu Schulden kommen ließ. Deshalb führte Leonorens Hofmeisterin, Katharina Sehested Klage bei dem König, dem Lehrer zu nicht geringem Schrecken. Er versprach der Schülerin, sich zu bessern,

falls sie in dieser Noth ihm behülflich sein wollte. Inzwischen stellten der Kronprinz und der Confessionarius Christian Lassen sich ein, beide von dem König beauftragt, das Fräulein zu überhören. Der Franzose verlangte einen Monat Ausstand, und benutzte den so fleißig, daß seine Schülerin in dem angestellten Examen einen Psalm vom Blatt weg lesen, zu gleicher Zeit einen andern schreiben und ein Gespräch führen konnte. Das wurde dem König hinterbracht, und weil Lenore sowohl als ihre Schwester Sophie beharrlich läugneten, jemalen unter des Lehrers Härte gelitten zu haben, gerieth die Hofmeisterin in Verdacht, daß durch sie dem Könige eine Unwahrheit hinterbracht worden. Darob ergrimmt, benutzte sie die erste Gelegenheit, um sich zu rächen. Ein alter gallsüchtiger Mann, Alexander Meiniken, gab Eleonoren Musikunterricht. Gelegentlich eines falschen Griffes stieß er ihre Finger mit Heftigkeit gegen die Laute, und sie erwiderte ihm das in der gleichen Weise, mit solchem Nachdruck, daß alle Saiten sprangen. Der Lehrer beklagte sich darüber bei der Hofmeisterin und die Züchtigung erfolgte alsbald. Mit zwei mächtigen Ruthen hat Frau Sehested die Königstochter gepeitscht, daß sie 14 Tage lang nicht vermögend zu tanzen, und Zeitlebens die Male an ihrem Leibe trug. Damals schon, seit 28. Juli 1628 mit Ulfeld verlobt, verfehlte Eleonore nicht, die Mißhandlung dem Bräutigam zu klagen, und hat dieser, gelegentlich von ihrer Schwester Sophie Hochzeit der Sehested ihre Roheit verwiesen, sie auch nachträglich um ihr Brod gebracht.

Ulfeld war aber keineswegs der einzige Bewerber um der schönen Eleonore Hand: auch Herzog Franz Albert von Sachsen-Lauenburg, dem man sehr zu Unrecht den Tod K. Gustav Adolfs beimessen wollen, trat als ihr Freier auf (sein Antrag ist vom 30. Sept. 1633), von allen Seiten wurde ihr gerathen, einen Prinzen dem schlichten Edelmann vorzuziehen, sie bestand jedoch auf der einmal getroffenen Wahl, und wurde Corfiz Ulfeld ihr angetraut, 9. Oct. 1636, nachdem von wegen einer ihm aufgekommenen Bedenklichkeit die Verbindung um mehr als ein Jahr zurückgesetzt worden. Er hatte einen Schaden am Bein, den die Aerzte in Kopenhagen für unheilbar erklärten, einer Königs-

tochter Brautbett zu besteigen, hielt er aber in solchem Zustand sich für unwürdig. Es mußte das Resultat einer Cur, behufs deren er 1635 sich nach Paris begab, abgewartet werden. Eine ungemein prächtige Hochzeit hat der König der fünfzehnjährigen Braut ausgerichtet, dem Ehepaar auch neben vielen Kleinodien und kostbaren Geräthschaften den Hof Ibstrup samt Zubehör verehrt. Die Ehe war in den ersten Jahren eine der glücklichsten, wenn auch ihres Herren Schulden, 36,000 Rthlr., zu bezahlen, die junge Frau nicht wenige ihrer Kleinodien zu verkaufen genöthigt. Kaum ein Jahr hatte das Ehepaar auf Möen zugebracht, und es wurde an den Hof zurückgerufen, um mit Gnadenbezeigungen überschüttet zu werden. Des Elephantenordens Ritter seit 25. Oct. 1634, Amtmann (Befelingsmand) auf Möen, Munkeliv und St. Hanskloster, gelangte Ulfeld auch zum Besitz von Engeskov, Urup, Ellensborg, Saltöe, Bavelse, Belling rc., er wurde Reichsrath, Statthalter in Kopenhagen, Reichsschatzmeister, verrichtete verschiedene Gesandtschaften in Holland, England, Frankreich, Deutschland. Vor allem aber legte er Ehre ein mit der Sendung am kaiserlichen Hofe 1641, deren Zweck, die Niederschlagung des von dem Kaiser in Anspruch genommenen Heimfallsrechtes auf die Herrschaft Pinneberg er vollständig erreichte, zugleich auch für sich das Diplom vom 7. Aug. 1641, wodurch ihm die reichsgräfliche Würde verliehen, erwirkte. Frau Eleonoren gab dies Diplom Veranlassung, die lateinische Sprache zu erlernen, der König aber, in der Zufriedenheit um das Resultat der von Ulfeld übernommenen Sendungen, ernannte ihn 1643 zum Reichshofmeister, hiermit die Verrichtungen eines Premier-Ministers ihm übertragend.

Nicht unvortheilhaft hat das neue Regiment, dessen wichtigste Handlung wohl der Friedensvertrag von Bremsebroe 1645, sich angekündigt, zeitig wollte man jedoch den Reichshofmeister einer unmäßigen Geldgierde beschuldigen. In der 1644 begonnenen Umprägung der Münzen, hieß es, habe er sehr bedeutende Summen sich angeeignet, zu seinem Vortheil den Matrosen Abzüge von ihrer Löhnung gemacht, Gnaden aller Art theils gegen bares Geld, theils gegen Obligationen, die seine Clienten

ausstellen mußten, verkauft. Gewiß ist, daß man späterhin eine Menge Verschreibungen, auf die vornehmsten Männer im Königreich lautend, bei ihm gefunden hat, und daß er schwere Capitalien in auswärtigen Banken habe, war die allgemeine Sage. Es wurde ihm auch nachgesagt, daß er eine dem König Karl II. von England verheißene Unterstützung von 24,000 Rthlr. unterschlagen habe, wiewohl sich später ergab, daß Ulfeld sie für dieses Königs Dienst an Montrose abgeliefert hatte. Nur eben von einer abermaligen in Holland verrichteten Gesandtschaft zurückgekehrt, befand er sich an Christians IV. Sterbelager. Er und die Tochter empfingen des Königs letzten Seufzer, 28. Febr. 1648. „Da Christian IV. mit Tode abging, war kein Prinz am Leben, dem man gehuldigt hatte, und der nach Gewohnheit den Thron einnehmen konnte, denn der erwählte Prinz Christian V. war das Jahr vorher gestorben, und der höchstselige König konnte wegen seines geschwinden Todes seinen Vorsatz, dem andern Prinzen huldigen zu lassen, nicht ins Werk richten. Also fiel eine Zwischenregierung ein, und der Reichsrath übertrug die Regierung dem Hofmeister, dem Canzler, dem Marschall und Admiral, und diese musten wieder alles auf den klugen und mächtigen Reichshofmeister, Corfiz Ulfeld, ankommen lassen, welcher während dieser Thronerledigung als ein Regent oder Zwischenkönig angesehen wurde.“

Bei der bevorstehenden Königswahl den königlichen Prinzen von der Krone ausgeschlossen zu sehen, befürchteten Geistlichkeit und Bürgerschaft, „insonderheit weil bekannt war, daß der Reichshofmeister zu den königlichen Kindern, welche Christian IV. mit der Königin Anna Katharina gezeuget hatte, kein gut Herz trug, weil er eine von den Töchtern der Frau Christine zur Gemahlin hatte, und deswegen nach vieler Vermuthen vielleicht selbst mit Königsgedanken schwanger ging. Und daß diese Muthmaßung nicht ganz ohne Grund gewesen, scheinet der Legitimationsbrief anzuzeigen, welchen der Reichsrath zu der Zeit zu beglaubigen ersuchet wurde, um zu zeigen, daß die Kinder der Frau Christine rechte eheliche königliche Kinder wären, und zugleich auf eine feine Art zu verstehen zu geben, daß sie sich nicht widerspenstig

bezeigen wollten, im Fall die Krone einem von ihnen angetragen würde (die Urkunde, vom 18. April 1648, ist durch 15 Reichsräthe unterfertigt). Einige merkten gleich, wohin dieses alles zielte, und die Schwierigkeiten, welche Corfitz Ulfeld gegen des Herzog Friedrichs Wahl machte, bestärkten sie nicht wenig in solcher Muthmaßung. Aber eben das, was am meisten zu des königlichen Prinzen Ausschließung beizutragen schien, das beförderte seine Wahl am allerstärksten. Denn Ulfelds große Gewalt und Ansehen erweckte bei vielen eine gewaltige Eifersucht, so daß die meisten vom Adel ihm entgegen zu arbeiten suchten, welches nicht geschehen konnte ohne den Herzog Friedrich zu unterstützen, wodurch also höchstgedachter Herzog den grösten Theil des Adels auf seine Seite bekam. Doch währten die Streitigkeiten lange, daß man nicht gleich sehen konnte wie es ausfallen würde; ja die Königswahl war nicht nur in Dänemark, sondern auch in Norwegen zweifelhaft. Als endlich Ulfeld merkte, daß es ihm schwer fallen würde, sein Vorhaben durchzusetzen, und daß die meisten Stimmen auf den Herzog fallen würden, so suchte er aus der Noth eine Tugend zu machen, und trat zu der Menge über, deren Stimmen auf den Herzog Friedrich fielen." Friedrich III. mußte aber am 8. März 1648 eine Capitulation unterzeichnen, wie sie keinem seiner Vorgänger auferlegt worden.

Eine der ersten Sorgen des neuen Königs galt den Beziehungen zu den vereinigten Niederlanden. Die ihnen verschiedentlich bezeigte Kaltsinnigkeit, insonderheit die Erhöhung des Sundzolles hatten sie angetrieben, „sich mit Schweden in genaue Freundschaft und Bündnisse einzulassen, welches nicht wenig zu dem unglücklichen Ausgange des letzten Krieges beigetragen hatte. Der König suchte also gleich beim Anfange seiner Regierung eine beständige und vertrauliche Freundschaft zwischen den Reichen und den vereinigten Provinzen zu stiften, und fertigte zu dem Ende eine Gesandtschaft nach Holland ab. Keiner war hierzu geschickter, als der Reichshofmeister, Corfitz Ulfeld, daher er auch, obgleich man glaubte, daß er dem königlichen Hause wenig gewogen sei, im Jahr 1649 als Ambassadeur nach Holland geschickt wurde. Ulfeld, welcher schon vorher in Holland in großer Hochachtung

stand, und überdieses wunderbare Gaben zu überreden hatte, gewann die Freundschaft der Vornehmsten von den Staaten gar bald: denn er wuste sich besonders wohl in die Landesart zu schicken, und redete prächtig von der Glückseligkeit freier Republiken, vergaß auch nicht sein und des übrigen Adels Ansehen in Dänemark, wie auch die Einschränkung der königlichen Macht anzuzeigen. Was für Reden über diese Materie zwischen ihm, dem Haubois und Vosbergen vorgefallen, das findet man bei dem Aitzema folgendergestalt aufgezeichnet; Als diese beiden Herren einsmals bei ihm zu Gaste waren, so erzählte er ihnen, daß er zur Regentin, da er in Frankreich gewesen, gesagt habe: es wäre kein Edelmann in selbigem Reiche, und als sie ihm die große Menge gezeiget, welche dazumal eben zugegen war, so habe er gesagt: „„Was ist das für ein Adel, welchen der König, wenn er es für gut befindet, kann in die Bastille setzen lassen. Nein, in Dänemark sind rechte Edelleute, welche der König nicht einmal zwingen kann, aus ihren Häusern zu gehen."" Uebrigens war der Vortheil, welchen Ulfeld zuwege brachte (der sogenannte Redemptionstractat, laut dessen die Holländer, statt jedes einzelne Schiff im Sund zu verzollen, jährlich eine runde Summe von 150,000 Gulden entrichten sollten) nur von geringer Wichtigkeit, daß die Regierung mit des Gesandten Aufführung nicht allerdings zufrieden, entweder wegen der Tractaten selbst, oder wegen der Reden, welche er in Holland fallen lassen.

„Und hierauf kam Corfiz Ulfeld wieder zurück. Da er aber merkte, daß man mit seiner Gesandtschaft nicht wohl zufrieden wäre, hielt er sich mehr als sechs Monate in seinem Zimmer inne, und stellete sich krank. Dieser hochmüthige Mann sahe wohl ein, daß die Umstände für ihn ziemlich verändert worden, und daß das große Ansehen, welches er vorher gehabt hatte, täglich abzunehmen begunnte. Denn der König wuste mit dem Adel so klüglich umzugehen, und ihnen mit solchem Nachdruck die gar zu große Gewalt vorzustellen, deren sich der Frau Christina Munks Kinder und Schwiegersöhne, sowohl dem königlichen Hause, als dem ganzen Adel zum Nachtheil angemaßet hätten, daß er die meisten wider den Hofmeister und andere hohe Bediente von

seinem Anhange auf seine Seite bekam, ja einige Reichsräthe selbst trachteten mit ihm dahin, diese hohe Aemter einzuschränken." Um so unverzeihlicher war der von Ulfeld in dem Schmollen, in dem Absondern vom Hofe, womit er seine Entbehrlichkeit kund gab, begangene Fehler, später scheint er auch den Fehler eingesehen zu haben, und sucht ihn zu rechtfertigen durch den Umstand, daß er nebst seiner Gemahlin Eleonora von wegen einer königlichen Kindtaufe nach dem Schloß berufen, durch Unpäßlichkeit verhindert worden, der Einladung zu folgen, Frau Eleonora aber ihr nicht folgen wollte, weil man ihr ungezweifeltes Recht, bis in den innersten Schloßhof zu fahren, anfechte, und den Titel einer Herzogin von Holstein ihr versage. Hingegen konnte die Königin der Gräfin Ulfeld einen Zug weiblicher Eitelkeit nicht verzeihen. Die Krone, der Königin Sophia Amalia bestimmt, fertigte der sogenannte Kunst-Kaspar, Kaspar Herberg, und das beinahe zu seiner Vollkommenheit gelangte Kleinod zu sehen, besuchte die Gräfin den Künstler in seiner Werkstatt. Die Krone wurde nach Verdienst bewundert und gelobt, sich darin zu sehen, wandelte der Gräfin ein Gelüsten an. Sie setzte sich die Krone auf, obgleich die Edelsteine noch nicht alle befestigt: einer fiel auf den Boden und brach in Stücke. Der Hergang wurde der Königin hinterbracht: sie erblickte darin den geheimen Wunsch, die Krone ihr zu rauben, und wurde des gräflichen Ehepaars unversöhnliche und von wegen ihres großen Einflusses auf den König zumal fürchterliche Feindin.

„Als nun der König den Reichsrath mit dem grösten Theile des Adels auf seine Seite gebracht hatte, und sich also im Stande sahe, den Ulfeldischen Anhang im Zaume halten zu können, so trugen J. M. kein Bedenken, Ulfelds Staatsverwaltung unter Christian IV., absonderlich in Geldsachen, untersuchen zu lassen, weil man, in Betracht der unerhört großen Mittel, die er gesammlet hatte, Ursache haben konnte, ihn des gemachten Unterschleifs wegen in Verdacht zu haben." Es wurden Commissarien ernannt, seine Finanzverwaltung und seine Leistungen in den verschiedenen Gesandtschaften zu untersuchen. In den Vorarbeiten mag die Commission die Ueberzeugung gewonnen haben, daß die

Beweise nicht hinreichend, um den Gehaßten zu verderben, es wurde der absurde Handel der Dina Winhofver, Wittwe Schumacher, auf die Bahn gebracht. Dina war mit ihrer Mutter von Lübeck nach Kopenhagen verzogen; „Hun närede sig af at sälge adskilligt udi de fornemste Huse i Byen; undertiden vandt hun og ved sin Ukydskhed Elskere, som lode sich forblinde af hendes Skiönhed. Blant andre havde hun indtaget Oberste Walter." Bei diesem Obristen Walter gab die Dina 1651 den Reichshofmeister an, als wenn er den König mit Gift vergeben wollen, „und zwar sei sie dieses inne worden, als sie einstens bei dem Reichshofmeister gelegen, denn da seine Gemahlin in die Kammer gekommen, habe sie sich auf das Bette (worunter sie sich verkriechen müssen) gesetzt, eine Flasche mit dem von D. Sperlingen zubereiteten Gift gebracht, und mit ihrem Gemahl von dieser Sache geredet, und obwohl der Reichshofmeister unter hartem Eidschwur ihr verboten, nichts zu sagen, so habe sie es doch nicht verschweigen können; diese Aussage brachte gemeldter Obrister (der ihr mit gleicher verbotener Liebe zugethan war) zu des Königs Wissenschaft, und wurde darauf insgeheim inquiriret, der Reichshofmeister hingegen ließ dem König durch zwei Reichsräthe wissen, als wenn ein Anschlag ihn und seine Gemahlin in seinem Hause ums Leben zu bringen, obhanden wäre, davon gemeldter Obrister Walter Wissenschaft hätte. Niemand konnte sich in den verwirrten Handel schicken, dannenhero in dem ganzen Königreiche von allen Kanzeln gebeten wurde, daß GOtt die Wahrheit entdecken wolle. Weil die Dina die Sache nicht erweisen konnte, wurde Ulfeld nebst seiner Gemahlin und D. Sperlingen völlig absolviret, sie aber enthauptet, und Walter aus dem Reiche verbannet. Als die Execution an ihr vollzogen worden, hat sie des Reichshofmeisters Diener einen zu sich gerufen, und gesaget: Sie wolle hiermit seinen Herrn vor GOttes Gerichte citiret haben.

„Ob nun gleich Ulfeld solche Genugthuung erlanget hatte, daß seine Angeberin, die Dina hingerichtet, und ihr Haupt auf einen Pfahl war gesteckt worden, imgleichen daß Walter gefangen gesetzt, und nach dem Rechte mit ihm verfahren worden, so faßte er doch den Entschluß, und verließ das Reich, und fuhr den

14. Jul. 1651 mit seiner Gemahlin und seinen ältesten Kindern zum Osterthore, wozu er selbst den Schlüssel hatte, hinaus, stieg gegen Abend eine halbe Meile von Helsingöer auf eine holländische Galliotte, und segelte damit nach Holland, und zwar so heimlich, daß weder J. Maj. noch jemand von seinen Freunden das geringste davon wuste, ehe und bevor man davon aus Helsingöer und Holland die Zeitung bekam. Nach seiner Abreise wurde der ganze Proceß in dänischer und deutscher Sprache gedruckt, der Titul und die Würde eines Reichsraths ihm genommen, und an seine Stelle Joachim Gersdorf zum Reichshofmeister verordnet. Das Gut Hirschholm, womit er und seine Frau für ihre Person waren belehnt worden, wie auch seine und seines Sohnes Lehen wurden eingezogen."

In Holland sich nicht sicher genug erachtend, bewarb Ulfeld sich persönlich um der Königin Christine von Schweden Schutz, als welcher ihm auch durch den Schutzbrief vom 13. Sept. 1651 zugesagt wurde. Am 27. Sept. kam die Gräfin Ulfeld in Mannskleidern, deren sie zeither trug, in Stockholm zur Audienz; sie ebenfalls wurde von Christinen gütig empfangen, ihr eine Wohnung im Schlosse angewiesen, darin ihr Kindbett zu halten, das Kind von der Königin zur Taufe gehalten. Der Bürde entledigt, folgte Eleonore ihrem Manne in die Seereise nach Wismar; das Schiff wurde aber nach Danzig verschlagen, und dort im Wirthshause machte Frau Eleonore eine Eroberung: eine junge Dame, die demselben Wirthshause eingekehrt, verliebte sich zum Sterben in das nette Bürschchen, der keimende Liebeshandel wurde aber gestört durch zwei loyale Dänen, welche die Flüchtlinge erkannten und von dem Magistrat deren Auslieferung verlangten. Ulfeld verließ eilig die Stadt, um sich nach Stralsund zu begeben, wo die Gräfin endlich die Mannskleider, in denen sie beinahe ein Vierteljahr gesteckt, ablegte. Dort hat auch ihr Herr seine Nödträngende Aeres Forsvar vollends aufgesetzt, und sie Dänisch, Lateinisch und Deutsch zu Greifswalde 1652 in Druck gegeben. Sie erregte in Kopenhagen lebhaften Unwillen, und veranlaßte eine längere Zeit fortgesetzte Correspondenz mit dem schwedischen Hofe, dagegen soll Ulfeld, der bereits nach Stockholm zurück-

gekehrt war, Alles aufgeboten haben, um die beiden nordischen Mächte in einen Krieg zu verwickeln, auch behufs desselben der Königin Christine eine Subvention von 24 Tonnen Gold angeboten haben.

Was damals nicht zu erreichen, ergab sich von selbst, als der König von Dänemark, beunruhigt durch Karl Gustavs abenteuerliche Erfolge in Polen, ihm den Krieg erklärte, 1657. Karl Gustav antwortete durch den Einfall in Holstein; „unter andern schlimmen Dingen, welche dazumal dem Reiche vor Augen schwebten, war auch dieses, daß K. Friedrichs III. abgesagter Feind, Corfitz Ulfeld, welcher des Landes Beschaffenheit sehr wohl kannte, diesem Feldzuge beiwohnte. Der König Karl bediente sich auch seiner gleich, die Einwohner in Jütland in Versuchung zu führen und zum Abfall zu verleiten, welches aus dem Brief dieses gefährlichen Mannes an die Landrichter und Landcommissarien in Jütland, d. d. Langenwedel, 12. Aug. 1657, zu ersehen ist. Ulfeld war nur eben zur Armee abgegangen, und die Gräfin verließ ebenfalls Stockholm, wo sie zeither das Spanische erlernt, den Matthias de los Reyes und den ersten Theil von Calprenèdes Cléopatre ins Dänische übersetzt hatte, um ihre Mutter in Boller zu besuchen, dann in Kopenhagen dem König aufzuwarten, als vor welchem sie ihres Mannes Entweichung zu rechtfertigen gedachte. Auf der Reise traf sie der Befehl, sofort des Königs Staaten zu verlassen, sie wendete sich, nachdem sie eine Besprechung mit ihrem Manne gehabt, zurück nach Boller, und verweilte dort die ganze Dauer des Krieges über. Das Friedensinstrument vom 28. Febr. 1658 haben von Seiten Schwedens Ulfeld und Steen Bielke unterschrieben, und ist jenes Hand in den schweren, Dänemark auferlegten Bedingungen nicht zu verkennen. Laut des 18. Art. soll Ulfeld bis zum 3. April in alle seine Habe, beweglich oder unbeweglich, in Dänemark, wie in Norwegen restituirt, und bis zu dem nächsten Johannistag für alle erlittene Einbuße entschädigt werden. Es sollen auch seine Gräfin, Schwiegermutter, Kinder und Diener des freien und sichern Aufenthaltes in Dänemark genießen; ihre Lehen, dergleichen Hirschholm, Munkeliv und St. Janskloster in Norwegen, werden Ulfeld und sein Sohn

nach Inhalt der Lehenbriefe besitzen, endlich soll auch seine Gemahlin in die ihr zukommenden Titel vollständig restituirt werden. Das bestätigte der Art. 24 der Ratification des gedachten Friedensschlusses, worin Ulfeld als Freiherr von Gradlitz und Herzmanitz (in dem Königgratzer Kreise von Böhmen), Ritter und kön. schwedischer Geheimrath bezeichnet, es wurde ihm auch, als Ersatz der bis dahin entbehrten Gutseinkünfte, eine Verschreibung über 64,000 Rthlr., welche zwar zu cassiren, der Wiederausbruch der Feindseligkeiten den Vorwand gab, ausgestellt.

Durch den Friedensvertrag in seine Güter wieder eingesetzt, „wohnte Ulfeld in Malmöe, welche Stadt, so wie ganz Schonen, an Schweden abgetreten worden. Als nun der Krieg wieder anging, so kam er bei den Schweden in Verdacht, als wenn er Malmöe den Dänen verrathen wollte, wozu sie aus einigen in dem Jahr 1659 aufgefangenen Briefen Anlaß nahmen, wiewohl einige meinen, daß die Schweden, welche sich vor dieses Mannes hohem Geiste fürchteten, solches erdichtet haben, um seiner los zu werden, und zugleich seines Vermögens sich zu bemächtigen, welches er nach Schonen gebracht hatte, wie auch der vortrefflichen Sehfeldischen Bibliothek, welche von K. Karl Gustav, nach schwedischem Kriegsrecht dem Grafen verehret worden. Dem sei wie ihm wolle, so ist gewiß, daß er in Malmöe gefänglich angehalten wurde.“ Die Verhandlungen des gegen ihn eingeleiteten Processes nahmen den 21. Oct. 1659 ihren Anfang, und führte ihres Mannes Vertheidigung die Gräfin Eleonore, nachdem er, vielleicht in dem Schrecken über seine Verhaftung, die Sprache verloren hatte. Ganzer neun Monate, so lange währte die Haft, blieb er stumm, was zwar von einigen als ein Kunstgriff betrachtet worden, dann verabredete er, verleitet vielleicht durch seines Schwagers Sehested Schlimmstreiche, jedenfalls in der Unwissenheit, daß nach des Königs Ableben auf seine Freilassung erkannt worden, das Urtheil unterschrieben sei, mit seiner Gräfin eine Flucht. Sie verschaffte ihm einen Priesterrock, sie veranstaltete das Ausreißen einiger Pferde, welche die Aufmerksamkeit der ganzen ihrem Herren beigegebenen Wache, 36 Mann, erregten, und während diese mit dem Einfangen beschäftigt,

entkam der Graf, unkenntlich geworden durch seinen Priesterrock, und an demselben Abend bewirkte sie ebenfalls, als Bäuerin verkleidet, ihre Flucht.

Ein Boot trug die Gräfin nach Kopenhagen, Ulfelds Absicht, nach Lübeck sich zu wenden, wurde durch den heftigen Sturm vereitelt, und beinahe in einer und der nämlichen Stunde gingen die beiden Flüchtlinge zu Kopenhagen vor Anker, wo eben die Regierungsveränderung, das Souverainitätswerk an der Tagesordnung. „Jedermann machte große Augen über dieses gefährlichen Mannes Ankunft. Man sagt, daß er vom König Friedrich gleich gefangen genommen, und auf das Schloß Rosenburg geführt worden sei. Allein ich finde doch, daß er mit den mehresten vom Adel die Schatzung unterschrieben hat, welche sie den 19. Sept. auf dem Reichstage bewilligt hatten. Daher es wahrscheinlich ist, daß man sich seiner Person nicht gleich müsse bemächtiget haben, sondern daß man nur ein wachsames Auge auf ihn gehabt, damit er nicht entfliehen möchte, bis man durch politische Ursachen sich veranlaßt gesehen, in Arrest ihn zu nehmen, wobei man zu des Königs Vertheidigung sagen kann, daß wohl kein Potentat, dessen Reich in solcher Beschaffenheit, als Dänemark dazumal war, würde unterlassen haben, solche vorsichtige Maasregeln zu nehmen, und einen Mann auf einige Zeit in Verwahrung zu halten, welcher, außer dem, daß er sich stets als einen Feind von dem königlichen Hause bezeigt hatte, eben zu der allerungelegensten Zeit nach Kopenhagen kam, da die große Regierungsveränderung auf dem Tapet war."

Graf und Gräfin wurden in die Rosenburg und von dannen nach einem Aufenthalt von wenigen Tagen, nach dem Schloß Hammerhuus auf Bornholm gebracht, wo sie der Willkür des Generalmajors Fuchs verfallen. Drei Vierteljahre bewohnten sie ein gemeinschaftliches Gemach, dann führte Fuchs sie in Versuchung, indem er Miene machte, sie gegen eine Summe Geld in Freiheit setzen zu wollen. Sie boten 5000 Rthlr., aber der General, nachdem er sich versichert, daß besagtes Geld bei der Wittwe Brigitte Reinholtz in Kopenhagen zu erheben, machte bei Hof Anzeige von dem, so man ihm zumuthe. In denselben Tagen

fanden die Gefangnen Mittel, das eiserne Gitter vor ihrem Fenster zu brechen, ihr Bettzeug zu einem Seil zu verarbeiten, und haben sie sich zu Anfang Aprils 1661 an diesem Seil zu der Tiefe von 21 Ellen herabgelassen. Ein Schiff war bald ausgemittelt, aber in der Angst verhießen die Flüchtlinge dem Schiffer solche Bezahlung, daß er Verdacht schöpfte und den Commandanten benachrichtigen ließ. Der gab Befehl, die Gefangenen zurückzubringen, und den Grafen in ein tiefes, finsteres, stinkendes Gewölbe zu werfen, wo er sechs Monate ausdauern mußte. „Als nach einiger Zeit der Graf Rantzau auf Bornholm in des Königs Friderici III. Namen die Erbhuldigung einnahm, supplicirte Ulfeld beweglich an den König durch Schreiben vom 27. Oct. 1661, darinen er um Gnade und Erlassung seiner Gefangenschaft bat; endlich vermittelte es gemeldter Graf, daß Ulfeld den 22. Dec. 1661 nach Kopenhagen gebracht, darauf er nach geleisteter Abbitte, körperlichem Eide und ausgestelltem scharfen Revers (daß er keine auswärtige Bestallung annehmen, Lebenslang zu Ellensburg auf Fünen verbleiben, auf seine Güter, mit Ausnahme doch der von der Schwiegermutter ererbten, verzichte) auf freien Fuß gestellt wurde.“ Noch mußte er ausdrücklich dem König abtreten Saltöe, Bellinge und Bavelse auf Seeland, zwei Herrenhöfe in Norwegen, für mehr als 20,000 Rthlr. zerstreute Güter in Jütland, den großen Hof zu Kopenhagen in der Lövsträde.

Wesentlich in seiner Freiheit beschränkt, wurde Ulfeld zeitig des Aufenthalts in Fünen müde. Er bat um Erlaubniß, nach Aachen oder Spa zu reisen, trat, wie das an ihn gerichtete Schreiben Ludwigs XIV. vom 1. Juli 1662 darthut, mit dem französischen Hofe in Unterhandlung, reisete auch, sie zu fördern, incognito nach Paris, ohne doch eigentlich Gehör zu finden, brachte den Winter in Brügge zu. Dort hatte auch General Fuchs sich eingefunden, und den erdolchte des Grafen Sohn, Christian Ulfeld auf offener Straße, ohne Zweifel um Rache zu nehmen für die dem Vater angethane Härte. Das Ereigniß war nur eben in Kopenhagen kund geworden, und man erhielt dort Nachricht, daß Ulfeld der Vater mit dem Berliner Hofe eine

Unterhandlung angeknüpft habe, des Zweckes, den K. Friedrich III. des Thrones zu entsetzen. Aber der Kurfürst von Brandenburg, weit entfernt, zu solchem Vorhaben die Hände zu bieten, ließ der erste den König wissen, was man ihm zu bereiten gedenke. „Die Sache ward einige Zeit geheim gehalten, weil man hoffte, daß Ulfeld entweder zurück kommen, oder man unterdessen Gelegenheit finden würde, sich seiner Person zu bemächtigen. Weil aber dieses fehlschlug, so erging gegen ihn das Urtheil vom 24. Juli 1663, laut dessen „soll der Graf Corfiz Ulfeld seines Standes und seiner Würde entsetzet, und sein Wappen für ihn, seine Kinder und alle ihre Nachkommen von dem Scharfrichter zerbrochen werden. 2. Dafern man irgendwo ihn ertappen und seiner Person sich bemächtigen kann, soll ihm als einem Meineidigen die rechte Hand und darnach der Kopf abgehauen werden. 3. Soll des gedachten Corfizens Leib geviertheilet, und ein jeder Theil auf eine der Hauptbastionen der Residenzfestung gesteckt werden. 4. Sollen Corfizens und seiner Kinder Güter eingezogen sein, wenn zuvor alle erweisliche Schulden solcher Güter bezahlet worden. 5. Soll niemand von dieses Corfizens Kindern hinfüro bei Lebensstrafe in Sr. Maj. Reichen oder Landen sich betreten lassen. 6. Eines von den Häusern des bemeldten Corfizens, welches Se. Maj. selbst erwählen werden, soll niedergerissen und nimmermehr wieder aufgebauet werden, sondern es soll auf dem Grunde eine Säule aufgerichtet, und auf derselben die Ursache eingegraben werden, warum solches geschehen. 7. Im Fall man sich aber der Person dieses Corfizens nicht sollte bemächtigen können, so soll die Strafe an seinem Bildnisse vollzogen, und unterdessen eine gewisse Geldsumme auf seinen Kopf gesetzt werden, für denjenigen, welcher ihn entweder lebendig oder todt liefert."

Am 13. Nov. 1663 wurde das Urtheil an einem Wachsbilde, dem man so viel möglich des armen Sünders Züge gegeben, vollstreckt, das Haupt über dem Portal des Rathhauses aufgerichtet, das Wappen durch den Scharfrichter zerbrochen und in den Schloßgraben geworfen, Ulfelds Hof niedergerissen und der Raum zu dem Graubrüdermarkt, oder, wie er im gemeinen

Leben heißt, zu dem Ulfelds-Platz verwendet, in dessen Mitte eine Pyramide errichtet, mit der Inschrift: Forräderen Corfix VF. til ävig Spot, Skam og Skiändsel. Eine Belohnung von 20,000 Rthlr. war dem verheißen, der ihn lebendig, 10,000 Rthlr. dem, der ihn todt einliefern würde. Von allen Seiten umgarnt, schien der unglückliche Mann einen Augenblick des Willens, seiner Gräfin in die Reise nach England zu folgen, aber dort eben so wenig Sicherheit hoffend, zog er es vor, mit seinen drei Söhnen, deren Hofmeister er vorstellte, und seiner Tochter Helena Christina nach Basel sich zu wenden. Unter dem Namen Jean Anglois brachte er dort über zwei Monate zu, bis des einen seiner Söhne Zwist mit Officieren seinen wahren Namen verrieth. Er forderte die Officiere, um daß sie seiner Tochter gefährlich werden wollen: die Sache wurde zwar durch die Universität vermittelt, aber der geplagte Vater fand räthlich, mit seiner Tochter nach dem benachbarten Marktflecken Riehen zu verziehen. Hier sah man ihn öfters im schwarzen Rock, ohne Degen oder Mantel, ausgehen, um Lebensmittel einzukaufen. Indessen kam nach Basel ein Niederländer, der zu Rom Ulfelds Söhnen begegnet war, und der jetzt in auffallender Geschäftigkeit nach ihrem Namen und Stand forschte. Das schien verdächtig, Ulfeld, mit einem Brustleiden behaftet, schickte seine Kinder nach Lausanne, er selbst miethete einen Nachen, der ihn nach Neuenburg tragen sollte. Zwei Stunden Wegs hatte er zurückgelegt, und es überfiel ihn eine Ohnmacht. Ein Trunk Wasser aus dem Rhein setzte ihn doch in den Stand, einem Basler Bürger, der mit ihm herunter fuhr, zu vertrauen, daß er Graf Ulfeld, der Reichshofmeister, der ohne sein Verschulden verfolgte, sei, und ihn zu bitten, daß er seine Beerdigung besorgen möge, als zu welchem Ende er dem Mann ein Stück Geld reichte. Die Verfügung war auch nicht vergeblich, Neuenburg sollte der Graf nicht erreichen, er gab im Nachen den Geist auf, 20. Febr. 1664. Den Verblichenen trugen die Schiffleute nach dem nächsten Kloster, wo er auch begraben wurde. Bald aber fanden die Söhne sich ein, die ließen den Leichnam erheben, und zum zweitenmal im freien Felde unter einem Baum begraben,

damit die Bosheit nicht weiter ihr Spiel mit ihm treiben könne. „Ein solches Ende nahm Corfiz Ulfeld, vormaliger Reichshofmeister, Christians IV. Schwiegersohn, und einer der mächtigsten, reichsten und klügsten Männer, die jemals in der Historie angetroffen werden. Seine herrliche Gaben erweckten die überaus große Ehrsucht, welche ihn ins Unglück stürzte. Die Ehre und das Ansehen, so er unter Christian IV. gehabt hatte, verursachten, daß er nach dieses Königs Tode nicht als ein Unterthan leben konnte, und weil es ihm zu gering schien, daß er beim Anfange der Regierung Friedrichs III. der erste Unterthan sein sollte, so konnte er sich noch weniger in die darauf erfolgte Veränderung der Regierung schicken, daß also die Umstände der Zeiten die Materie zu dem Feuer hergaben, welches bei diesem hochmüthigen Manne zu seinem Untergange und Verderben hervorbrach. Er war sonst, wie gemeiniglich hochmüthige Leute zu sein pflegen, höflich und freundlich gegen Geringere, hatte eine väterliche Liebe zu seinen Kindern, und liebte und schätzte seine Gemahlin so hoch, daß er sie fast anbetete. Seine Politik war so groß, daß er dadurch aller Herzen einnahm."

Ohne dessen eine Ahnung zu empfinden, hatte er seiner Gemahlin das letzte Lebewohl gesagt im Mai 1663. Sie ging nach England, um die dem K. Karl II. während seines Aufenthaltes in Holland vorgeschossenen Gelder zurückzufordern. Angenehm kam sie damit nicht, wohl aber wird dem englischen Hof angenehm gewesen sein das Gesuch K. Friedrichs III. um Auslieferung der rebellischen Person. Die Gräfin suchte zu entfliehen, erreichte glücklich Dover, wurde aber am 9. Jul. festgehalten, und nachdem sie 17 Tage bewacht gewesen, an ein dänisches Schiff abgeliefert. „Solchergestalt kam zwar K. Karl II. davon, daß er seine Schuld nicht bezahlen durfte, aber er muste auch dafür viele Nachrede der Leute leiden, welche diese seine Aufführung gegen eine fremde hochadeliche Dame, die ihm in seiner Noth unter die Arme gegriffen hatte, mit den häslichsten Farben abmahleten. Diese seine That kann zum Beweise dienen, alles dasjenige Böse zu beglaubigen, welches von ihm geschrieben wird." Das Schiff erreichte Kopenhagen den 7. Aug., und alsbald wurde die Gräfin nach

dem Schloß gebracht, wo ihr die Königin durch eine Kammerjungfer die Kleider ausziehen, die Perlen und Juwelen abnehmen ließ. Den folgenden Tag wurde sie in den Blauen Thurm gesetzt, und durch Commissarien in Betreff verschiedener Umstände befragt. Sie benutzte die Gelegenheit, ihren Herren auf das bündigste zu vertheidigen, zog sich damit aber nur verdoppelte Härte zu. Sie erkrankte, blieb ganzer 38 Wochen bettlägerig, daß man doch genöthigt, ihr zwei Dienerinen beizugeben. Aber Feder und Dinte blieben ihr schlechterdings versagt. Beschäftigung suchend, zog sie seidene Strümpfe auf, um den Stoff wieder zu verarbeiten. Maurer, die ihren Kachelofen ausbesserten, ließen einigen Lehm zurück, daraus fertigte sie einen Deckelbecher, auf dessen Boden des Königs und der Königin Namenszug angebracht. Eines Tages an dem Blauen Thurm vorüberreitend, fragte der König den Thurmhüter, womit Frau Ulfeld sich die Zeit vertreibe. Sie macht Becher, lautete die Antwort. Daß ein solcher Becher nach dem Schloß gebracht werde, befahl der König. Dem geschah also, Friedrich III. las die Schrift am Boden, und sagte zum Präsidenten Libknecht: sie ist klüger als du. „Allein ihr Gefängniß wurde deswegen nicht gemildert. Und dieses konnte auch freilich nicht geschehen, so lange die Königin Sophie Amalie lebte, weil höchstgedachte Königin auf die Uhlefeldische Familie eine ganz besondere Ungnade geworfen hatte, und es eben nicht leicht war, wieder in ihre Gnade zu kommen, wie sich das namentlich aus dem Vorfall mit dem alten Hunde entnehmen läßt." Das von der Königin ungemein werth gehaltene Thier, der Cavalier genannt, wurde von einem Marder gebissen, und auf der Königin Befehl nach dem Blauen Thurm gebracht, auf daß die Gefangene seine Heilung versuche. Sie gelang, und Eleonore schickte ihren wieder hergestellten Pflegling zurück, mit einem artigen Gedicht, „worin sie ihn redend einführt, als einen, der sein verändertes Glück, das er bei Hofe erlebt, beschreibt, und hernach erzählt, was er endlich für einen Lohn bekommen. Sie zielte damit auf ihren Mann, welcher so oft mit vieler Gefahr und Beschwerlichkeit dem Reiche dienst- und nutzbar gewesen, aber ihrer Einbildung nach übel dafür wäre belohnet worden. Dieses künstliche Gedicht fängt sich an:

Alt Gammelt er foragt, det kastes til en Side,
Var det end Sölv og Guld, man gierne nyt kand lide.

„Unter andern Merkwürdigkeiten, welche von dieser berühmten Dame erzählet werden, ist auch diese, daß sie etwas von ihres Mannes Blute, durch eine Oeffnung an ihrem Arm, mit dem ihrigen vermischet, und dadurch eine solche Sympathie zuwege gebracht hatte, daß sie in ihres Gemahls Abwesenheit fühlen können, was ihm begegnet. Als das Gerücht lief, daß Ulfeld todt wäre, so versicherte sie in ihrem Gefängnisse zu wiederholtenmalen, daß nichts daran wäre. Als er aber endlich im Jahr 1664 wirklich mit Tode abging, so ließ sie es dem Könige gleich wissen, ehe noch jemand anders Nachricht davon bekommen hatte. Daß dieses gewiß geschehen sei, bezeugen Leute, die itzt noch (1743) leben. Sie saß in einem ziemlich harten Gefängnisse, nicht allein unter der Regierung K. Friedrichs, sondern auch noch lange hernach. Sie hatte kein Messer, sondern an dessen Statt ein Stück Bein oder scharfen Knochen, und kein anderes Licht, als was von einem Fenster oben am Boden herein fiel, welches man auch aufmachte, um den Rauch hinaus zu lassen, weil an dem Ofen keine Röhre war. Die nachgehends regierende Königin, Charlotte Amalia, hatte gleich Mitleiden mit dieser Staatsgefangenen, und wünschte ihre Freiheit, wiewohl sie solche wegen der verwittweten Königin nicht sogleich erlangen konnte. Sie verfertigte unterdessen verschiedene künstliche Arbeiten, welche sie der regierenden Königin überbringen ließ, unter andern einen Beutel, welchem sie folgende Verse von lauter Perlen künstlich aufgestickt hatte:

Deine Gnade, deine Güte,
Tröstet Herze und Gemüthe,
Gönne mir auch den Gewinn,
Reich mir deine Gnadenhände,
Löse mich von meinen Banden,
Gnadenreiche Königin.

„Sie gewann damit, daß ihr ein größeres Fenster und ein Windofen vergönnt wurde, blieb aber gleichwohl noch immer in Haft, bis sie, gelegentlich von des Königs Reise nach Norwegen 1685 auf des Grafen Gyldenlöve Fürbitte in Freiheit gesetzt wurde." Sie bespricht das auf dem Altartuche, so sie in das

Kloster Marienboe schenkte, 19. Mai 1686, mit folgenden Worten: „Der König Christian V., mein allergnädigster Erbkönig, hat mein langes und unschuldiges 23jähriges Gefängniß in Gnaden angesehen, und mir nicht nur 1685 den 19. Mai gnädigst meine Freiheit geschenket, sondern mir auch auf viele Weise Gutes gethan. Gott thue wiederum wohl Deiner königlichen Majestät und dem ganzen königlichen Erbhause.“ Drei Tage nur hatte sie nach ihrer Befreiung in dem Hause ihrer Nichte, Fräulein von Lindenow aushalten können, indem, sie zu sehen, die ganze Stadt dahin stürmte, sie wendete sich nach Uterslöf, und verzog zu Michaelis nach dem vormaligen Brigittenkloster Marienboe auf Laaland, so ihr der König anweisen lassen, zusamt einem Jahrgehalt von 1000 Rthlr. Dahin ließ sie auch aus den Niederlanden ihre älteste Tochter Anna Katharina, des Viglius de Cassettes Wittwe, kommen; „diese gleichte ihrer Mutter am Verstande am meisten, sie hatte viel Bücher gelesen, und war in allen schönen Wissenschaften erfahren.“

In der Ruhe, welche ihr endlich geworden, beschäftigte sich Eleonore mit schriftstellerischen Arbeiten, mit der Malerei, für welche ihr Talent ausgezeichnet, mit Musik. Unabhängig von ihren poetischen Gaben, welche ihr einen ausgezeichneten Rang unter den dänischen Dichtern jener Zeit sichern, hat sie in der Handschrift hinterlassen Heltinders Pryd, worin sie der Frauen Verstand und Naturgaben preiset, und nachzuweisen sucht, daß sie den Männern vollkommen gleich, sie wohl noch übertreffen. Des Königs Christian Bild, in Lebensgröße, hat sie gestickt, und demselben die folgenden Verse beigegeben:

See her en Konge god, en Engle-Siele-Mand,
Der i Gudsfrygt med Ret regierer Folk og Land,
Sée her en stor Monark hvis Hoved värdig var
At han i tusend Aar al Verdens Kroner bar.

Bild und Reim fanden solchen Beifall, daß der Dichterin Pension am 9. Jul. 1689 um 200 Rthlr. erhöhet wurde. Ihr eigenes und des Gemahls Bild hat sie in Wasserfarben ausgeführt. Sie schrieb auch Comödien, deren eine sie den 27. Febr. 1688 zu Marienboe aufführen ließ. Da beging sie alljährlich des Königs Geburtstag, und wacker wurde dann den

Bauernmädchen der Umgegend zum Tanz aufgespielt. Die Königstochter starb den 16. März 1698, und heißt es auf ihrem Grabe in der Kirche von Marienboe:

Herre!
Havde ikke dit Ord väret
min Tröst,
Da havde jeg forgaaet
in min Elendighed.

„Kaum hat das vorige Jahrhundert ein berühmteres Frauenzimmer gesehen, sowohl in Ansehung ihrer Klugheit und Gelehrsamkeit, als der großen und merkwürdigen Begebenheiten, die sie erlebet.“ Sie liebte ihren Herren über alles, und daß sie nicht ermüdete in dessen Vertheidigung, wird ihr alleiniges Verbrechen, dem zwar der Haß der Königin Sophie Amalia eine schwere Zugabe, gewesen sein. Ihren zwölf Kindern hat sie eine vortreffliche Erziehung gegeben.

Franz von Rantzau, der Reichshofmeister, welchen König Christian IV. zu einem Schwiegersohn sich ausersehen, konnte der Aufmerksamkeit des französischen Gesandten, des Barons von Courmesvin, nicht entgehen. Es schreibt dieser: „Der Hofmeister Franz Rantzau, seines Alters zwischen 25 und 30 Jahren, ist von hohem Wuchs, weiß von Angesicht, hat lichtgelbes Haar. Eines einnehmenden Wesens, fromm und sanftmüthig, hat er sich durch Reisen in Frankreich und Italien noch weiter ausgebildet. Er spricht sehr gut Französisch.“ Bevor die Hochzeit stattfinden können, den 15. Nov. 1632, wollte Franz nach dem Schloß gehen, er bemerkte nicht, daß die Brücke aufgezogen, stürzte in den Wassergraben und mußte elendiglich ertrinken, da keine Hülfe bei der Hand. Nach einer andern Version aber wäre er das Opfer eines Complots in seiner Dienerschaft geworden, und bezeichnete man als den Rädelsführer den nachmaligen Rentmeister Heinrich Müller, der am 1. Mai 1674 geadelt wurde. Der talentvolle junge Mann wurde allgemein, im Volke wie bei Hof beklagt. Seiner Braut hat, wie gesagt, der Fall das Herz gebrochen.

Gerhard Rantzau auf Breitenburg, Rantzau, Lindewitt, Arlewatt, Nütschau, Arfrade, Skoubylgaard, Westerbeck, Spandeth,

Runstorp, Morsum, Boverstedt, Klixbüll, Mirebüll, Horbroe, Gissingholm und Heyringholm, des Elephanten- und Schwertordens Ritter, Statthalter in Schleswig und Holstein, Reichsrath, Feldmarschall, Amtmann zu Hadersleben, Domcapitular zu Hamburg, Lübeck, Bremen und Schleswig, war als des gelehrten Heinrich vierter Sohn den 18. Oct. 1558 geboren, und hat ihn der Vater an den Hof der Fürstin von Aremberg, der großen Margaretha, als in die Schule der feinsten Sitte gegeben. Sorti de page, studirte er zu Löwen, dann besuchte er die vornehmsten deutschen Höfe, am längsten zu Heidelberg verweilend. Er begab sich nach Prag, die bei Kaiser Rudolf II. accreditirte türkische Gesandtschaft zu sehen. Bei seiner Ankunft zu Prag befand sich die Gesandtschaft bereits auf dem Rückwege. Er reisete ihr nach, traf sie zu Ofen, ging mit ihr nach Constantinopel. Von hier aus besuchte er Jerusalem, Chio, Rhodus, Cypern, Tripoli in Syrien, Candia. Dreimal nach Africa verschlagen, ging er in Apulien ans Land, durch Italien reisete er nach Frankreich, nach Spanien, nach England. Zu Frankfurt wurde er in einen Duell verwickelt, und schwer verwundet, daß er längere Zeit zu Nürnberg zwischen Leben und Tod schwebte. Die Reise währte zwei Jahre, und soll Gerhard darüber ein Tagebuch geführt haben. K. Friedrich II. machte ihn zum Commandanten des damals neu angelegten Kronenborg, eine Stellung, welche er jedoch nach des Vaters Tod aufgab, um die Verwaltung des Amtes Flensburg und die Statthalterschaft in Holstein zu übernehmen. Mit des Königs Bewilligung zog er mit dem von ihm geworbenen Volk nach Holland, unter den Befehlen des Prinzen Moriz von Oranien bei der Belagerung und Eroberung von Grave zu dienen, 1602.

K. Christians Begleiter in der Reise nach England, 1606, fand Gerhard Gelegenheit, diesen Hof in seiner Prachtliebe, in seinen verfeinerten Genüssen kennen zu lernen, die Königin Anna, Christians IV. Schwester zu bewundern, wenn sie abwechselnd als Göttin oder Nereide, als Sultanin oder indische Fürstin auftrat, oder sie zu belauschen in einer Lust, die man schwerlich einer so hochgestellten Dame zutrauen sollte. „Die Liebe zum Trunk

beschränkte sich damals nicht auf das männliche Geschlecht; selbst Frauen des höchsten Ranges, die Wochen mit dem Studiren zugebracht hatten, liebenswürdig zu erscheinen, zeigten sich zuweilen in dem Zustande des ekelhaftesten Rausches."

Ein Augenzeuge des großen Festes und Maskenzuges, welchen der Minister Cecil dem König von Dänemark zu Ehren auf seinem Gut zu Theobald veranstaltete, erzählt: „Leute, von denen ich nie bemerken konnte, daß sie starke Getränke liebten, folgen jetzt der Mode, und schwelgen in viehischer Lust. Die Frauen entsagen der Nüchternheit, und wälzen sich im Rausche. Nach Tische wurde vorgestellt, oder richtiger, sollte vorgestellt werden der Tempel Salomonis und die Ankunft der Königin von Saba. Die Dame, welcher die Rolle der Sabäerin zugetheilt, brachte Ihren beiden Majestäten die kostbarsten Geschenke, verfehlte aber die zum Thronhimmel hinanführenden Stufen, goß ihre Vasen Sr. dänischen Maj. in den Schoos, und fiel Ihnen zu Füßen, oder vielmehr, wie ich glaube, ins Gesicht. Es gab viel Lärm und Verwirrung, und man eilte mit Tüchern und Servietten herbei, um alles wieder zu reinigen. Se. Majestät standen dann auf, des Willens mit der Königin von Saba zu tanzen, kamen aber zu Fall, und demüthigten sich vor ihr; der Gefallene wurde nach einem innern Gemach getragen, und auf ein Paradebett gelegt, welches nicht wenig von den Geschenken der Königin besudelt wurde. Der Zug bewegte sich vorwärts, aber die meisten taumelten oder fielen zu Boden, so hatte der Wein die Oberstübchen eingenommen. Es traten demnächst, in reicher Kleidung, Hoffnung, Glauben, Liebe auf. Die Hoffnung versuchte zu sprechen, das machte der Wein ihr aber so schwer, daß sie vorzog, ihres Wegs zu gehen. An ihre Stelle trat der Glauben, ohne, ich bin dessen gewiß, ohne Begleitung guter Werke, und stolpernd ging er von dannen. Die Liebe gelangte zu des Königs Füßen, und schien die vielfältigen Sünden ihrer Schwestern zu bedecken; es glückte ihr so ziemlich mit Reverenzen und dem Darbringen von Geschenken, dann eilte sie, Glauben und Hoffnung aufzusuchen, denen war aber übel geworden, und sie hatten sich unten im Saal übergeben."

Aus England wurde Gerhard, samt Charisius, nach den Niederlanden entsendet, um wegen der von den Dünkirchenern an den norwegischen Küsten begangenen Seeräubereien Klage zu führen, und nahm er zugleich der Gelegenheit wahr, die von dem Vater nach den Niederlanden verliehenen Gelder einzutreiben. Für den Krieg mit Schweden, 1610, wurde er zum Obrist-Sergeant, und nach des Steen Sehested Ableben 1611 zum Feldmarschall ernannt. Als solcher hatte er die bei Calmar zusammengezogene Armee, an die 20,000 Mann, zu commandiren. „Seine erste Verrichtung war, die Oeländer wieder zum Gehorsam zu bringen (1612), welche im Winter rebelliret, und die Dänen aus Borgholm und der ganzen Insul getrieben, und wieder neue schwedische Besatzung eingenommen hatten. Damals nun empfingen die Einwohner wegen ihrer Untreue ihren Lohn mit Wucher: denn ein großer Theil von ihnen wurde erschlagen, die ganze Insul geplündert, und die Prediger, welche an dieser Empörung Ursache gewesen, wurden gefangen nach Kopenhagen geführet. Nachdem man nun die Einwohner auf Oeland bestrafet hatte, erhielt der General Befehl, über die geschleiften Schanzen bei Risby in Schweden einzudringen, und einige andere Städte an der Seeseite anzugreifen. Auf diesem Marsche mußte er verschiedene Ungelegenheiten ausstehen, und die langen und beschwerlichen Wege über Berge, Moräste und Wälder verursachten unter den Soldaten Hunger und Krankheiten," daß der Feldmarschall, statt die Operationen der das Herz von Schweden bedrohenden Hauptarmee unterstützen zu können, genöthigt umzukehren. Die von seinen Generalen in dem schwedischen Kriege empfangenen Dienste zu belohnen, stiftete K. Christian im J. 1616 den Schwertorden, und befand sich Rantzau unter den zwölf Rittern der ersten Creation. Er wurde auch als Gesandter an den kaiserlichen Hof und nach Spanien, und im Beginn der niedersächsischen Mißhelligkeiten an den Oberfeldherren der Ligisten, an Tilly entsendet. Der letzte Landtag, dem er als Statthalter beiwohnte, war jener zu Rendsburg, Nov. 1626, den die Annäherung der ligistischen Armee nach der Schlacht bei Lutter veranlaßte. Als er auf diesem Landtage zur Vertheidigung des

Vaterlandes ermunterte, und dafür dienliche Maasregeln vorschlug, soll er geäußert haben: obgleich ihm, dem alten Manne, nichts dienlicher als die Ruhe, wolle er doch nicht der letzte, sondern vielmehr der erste werden, sein graues Haar gegen den Feind zu wagen. Aber er sollte die Zeit nicht erleben, diesen patriotischen Entschluß auszuführen. Er starb zwei Monate nachher, am 18. Januar 1627, daß er demnach die in demselben Jahr erfolgte Verwüstung seiner schönen Breitenburg nicht erlebte. „Im 30jährigen Kriege lagen die Kaiserlichen unter Wallensteins Commando vor Breitenburg, und eroberten es endlich in einem Hauptsturme. Der Commandant des Schlosses mit Namen Schütt richtete, um das Aeußerste zu wagen, das Geschütz gegen den über die Brücke heranziehenden Feind. Er selbst stürzte sich auf eine Pulvertonne, womit er sich in die Luft sprengte, um nicht in Feindes Hand zu gerathen. Der erbitterte Wallenstein befahl alle Belagerte, deren eine große Menge war, weil sich aus der umliegenden Gegend viele in das Schloß geflüchtet hatten, niederzumetzeln und nur der Weiber zu schonen. Er ließ die Schlachtopfer alle in ein großes Zimmer zusammentreiben, und sah dem Morde selbst lachend zu. Die Weiber sollten nachher die Leichname bei Seite schaffen und das Zimmer reinigen, welches sie aber standhaft abschlugen und lieber sterben wollten." Theilweise nur wird durch Hegewisch dieser Bericht bestätigt: „Wallenstein belagerte das Haus Hasseldorf, dessen Besatzung freien Abzug erhielt. Breitenburg wurde von dem schottischen (der angebliche Schütt) Major Dunbar mit einer Compagnie Schotten und einigen Deutschen so tapfer vertheidigt, daß der darüber erbitterte Wallenstein, als er am sechsten Tage der Belagerung, am 19./29. Sept. 1627 mit zehntausend Mann stürmte und endlich den hartnäckigsten Widerstand durch seine Uebermacht besiegte, alles was nicht Weib oder Kind war, niederhauen ließ. Dunbar wurde beim Anfange des Sturms erschossen. Zu Breitenburg war die große Bibliothek des berühmten Heinrich Rantzau; sie mag bei diesem Unglück gelitten haben; daß sie aber damals zerstreut sey, ist ungegründete Sage." — Gerhard besaß zwanzig Güter. Aus seiner zweiten Ehe mit Dorothea von Brockdorf, verm. 1613,

kamen neun Kinder. Eine von seinen Töchtern, Sophie, wurde an den schwedischen General Wolf Heinrich von Baudissin, traurigen Andenkens für die Stadt Andernach und die Rheingegenden überhaupt, verheurathet, ließ sich scheiden, und nahm den zweiten Mann, Kaspar von Ahlefeld, starb aber in demselben J. 1633. Die jüngste Tochter, Hedwig Margaretha Elisabeth wurde die Gemahlin des für Andernach noch wichtigern Josias Rantzau, und starb 1706.

Der Sohn, Graf Christian von Rantzau, Herr auf Breitenburg, Lindewitt, Gissingholm, Neuendorf, Drage rc., des Elephantenordens Ritter, Geheimrath, Ober-Statthalter in Schleswig und Holstein, Kammerherr, Amtmann in Steinburg, Ditmarschen und Langeland, Oberstallmeister, Präses im Staatscollegium, Assessor des höchsten Gerichtes und aller königlichen Collegien, war den 2. Mai 1614 geboren. In dem Alter von 13 Jahren wurde er nach Soröe zur Akademie geschickt, und zwei Jahre darnach begab er sich auf Reisen, durch Deutschland, Niederland, Frankreich. In der Universitätstadt Orléans wurde er zum Protector der deutschen Nation erwählt, und bei seiner Heimkehr in die Zahl der königlichen Kammerjunker aufgenommen. Im J. 1636 ließ er sich Detlevs von Rantzau auf Panker Tochter Dorothe antrauen, und beehrten der König sowohl als die Herzoge von Holstein die Hochzeit mit ihrer Gegenwart. Landrath und Amtmann zu Rendsburg seit 1640, repräsentirte Christian bei dem Leichenbegängniß der Kurfürstin Hedwig von Sachsen, 1642, des Königs Person. Beim Ausbruch des schwedischen Kriegs 1643 wurde er zum General-Kriegscommissarius bestellt, er warb auch für eigene Rechnung eine Freicompagnie. Im übrigen war ihm das Jahr 1643 keineswegs günstig. Die Schweden eroberten nicht nur sein Schloß Breitenburg, von dannen sie die reichen Geräthschaften entführten, sondern auch das Schloß Rendsburg, wo Rantzau in einem Gewölbe seine Kostbarkeiten geborgen wähnte. Das Geheimniß des Gewölbes wurde aber den Feinden durch einen Cornet, der vordem in Rantzaus Diensten gestanden, verrathen und sein ganzer Inhalt geraubt. Das Meiste hat jedoch der Eigenthümer auf den Schlössern zu Hadersleben

und Ripen, die er durch Ueberfall den Schweden entriß, wiedergefunden. Domherr zu Hamburg 1645, hat Christian fünf Jahre später diese Pfründe an den Kanzler Kielmansegge abgetreten. Im J. 1642 ernannte ihn K. Friedrich III. zum Reichsrath, Statthalter in den Herzogthümern, Ritter des Elephantenordens.

„Auf den Landtagen gehörte er lange zu der Opposition, wenn wir diejenigen so nennen dürfen, die am sorgfältigsten und eifrigsten für die Erhaltung der Privilegien wachten, und sich gegen landesherrliche Maßregeln erklärten, wenn sie mit den Rechten und Freiheiten des Landes oder der Ritterschaft unvereinbar schienen. Er war einer von denen, die die heftige Krauthoffsche Deduction über die Besetzung der Amtmännerstellen unterschrieben. Nach Krauthofs Bericht hatte ihm Christian Rantzau einen Aufsatz mitgetheilt, den er dabei brauchen sollte. Auf dem Landtage zu Kiel 1641 behaupteten die Stände, daß die Herrschaft Pinneberg, die K. Christian IV. und Herzog Friedrich III. nach dem Tode des letzten Grafen in Besitz genommen hatten, ein Stück vom Herzogthum Holstein sei und daher die auf den Landtagen beschloßnen Steuern mitbezahlen müßte. Die beiden Landesherren behaupteten das Gegentheil. Christian Rantzau war damals jener ersten Meinung und unterschrieb mit die auf die landesherrliche Proposition beschlossne Antwort der Stände, worin, außer andern Punkten, auch dieser wegen Pinneberg ausgeführt wurde.“ In der Folge wird es ihm ein glücklicher Ausgang geschienen haben, daß die Sache gegen die Behauptung der Stände entschieden wurde, und mag er selbst zu einer andern Ueberzeugung gekommen sein, denn 1649 erkaufte er von Herzog Friedrich von Holstein den vierten Theil der Herrschaft Pinneberg oder das Amt Barmstedt, um 100,000 Rthlr. species in barem Gelde, und andere hunderttausend Thaler in den beiden Gütern Rantzau und Klixbüll, im Amt Tondern. Rantzau hatte seinem Großvater 69,000 Rthlr. gekostet, Klixbüll war für 30,000 Rthlr. erkauft. „Jene Opposition, die Christian Rantzau bei einigen Anlässen gegen landesherrliche Maßregeln bewiesen hatte, hinderte nicht, daß er das größte Vertrauen, die größte Achtung

der Landesherren sich zu erwerben wußte. Er wußte, ohne Zweifel, die Linie glücklich zu treffen, die ein tugendhafter und weiser Patriot in einem Lande gehen muß, wo die Verfassung den Vertretern des Volks eine Opposition gegen das Staatsoberhaupt gestattet; die Linie, auf der allein er sich Beifall, Vertrauen und Hochachtung auf beiden Seiten, bei dem Fürsten und bei dem Volk erwerben kann."

Im J. 1650 sendete ihn der König nach Wien, daß er die Lehen über Holstein empfange. Er entfaltete bei dieser Gelegenheit eine außerordentliche Pracht; sein Gefolge, 120 Personen, trug grüne Livree, reichlich mit Silber besetzt. Zur feierlichen Audienz geführt, verehrte er dem Kaiser in seines Königs Namen 12 Pferde mit ihrem Geschirr. Er wurde dagegen von dem Kaiser mit dem Kammerherrenschlüssel begnadigt, erhielt auch verschiedene Aufträge, Niedersachsen betreffend. Was ihm aber ungezweifelt wichtiger, war seine Erhöhung in des h. R. R. Grafenstand, mit welcher die Errichtung der Reichsgrafschaft Rantzau, auf das bisherige Amt Barmstedt radicirt, verbunden. In dem Diplom, vom 16. Nov. 1650, wird er der Hoch und Hochwohlgeborne genannt; er wird ermächtigt Reichslehen als Subfeuda zu verleihen, er soll des Asylrechtes genießen, Münze prägen, die gesetzgebende Gewalt ausüben, Galgen errichten, adeln, den Ritterschlag ertheilen, Doctoren, Licentiaten, Magistros, Baccalaureen und Notarien creiren, uneheliche Kinder legitimiren; überhaupt das große Palatinat nach seinem ganzen Umfang üben. Die Grafschaft wird stets der älteste Sohn besitzen, vorbehaltlich der an seine Brüder zu entrichtenden 2000 Rthlr. Als der Graf nach Haus gekommen, klagte der holsteinische Adel über Verletzung seiner Freiheiten, daß man ihm einen Statthalter gegeben, der mehr als ein holsteinischer Edelmann. Dem unangesehen wurde dem Grafen, neben andern Gesandtschaften auch die nach Regensburg, zum Reichstag 1653 aufgetragen. Diesem Reichstage wohnte er in doppelter Eigenschaft bei, als K. Friedrichs Gesandter wegen Holstein, und als zur wetterauischen Bank gehöriger Reichsgraf. In der letzten Eigenschaft hat er den Reichsabschied von 1654 unterschrieben. Im J. 1658 war er gelegentlich

der Kaiserwahl in Frankfurt, im J. 1661 ernannte ihn der König zum Oberstatthalter in den Herzogthümern und zum Premier-Minister, beschenkte ihn auch mit einem Stock, der an beiden Enden mit Gold verzieret, und mit einem kostbaren Diamant, als Symbolen der neuen Würde.

Wie sein Großvater Heinrich brannte Christian für alle Arten von Ruhm. Viele Gelehrte rühmen seine Talente, seine Kenntnisse und die Aufmunterungen, die sie seiner Freigebigkeit verdankten. Den damals berühmten Schuppius zu Hamburg hat er als Reichsgraf geadelt; dieser geistvolle aber rohe Schriftsteller dedicirte ihm seinen Fürstenspiegel, und weiß bei dieser Gelegenheit des Patrons verständige Oeconomie nicht sattsam zu rühmen. Gewiß ist, daß der Graf, bei aller Pracht seines Haushalts durch seine geordnete Wirthschaft große Reichthümer sammelte. Er ehrte die verdienstvollen Männer, verwendete sich zu Gunsten gemeinnütziger Künste und suchte sie zu heben. Er kannte gründlich, beherrschte vielmehr, wie das von seinen tiefen Einsichten zu erwarten, alle Intriguen des eigenen Hofes nicht nur, sondern auch fremder Cabinete, die zu erforschen, ein ausgedehnter Briefwechsel ihm diente. Kurz vor seinem Ende schickte er seinen Sohn, und seine beiden Schwestersöhne, Rantzau und Baudissin auf Reisen; für den Hofmeister, Michael Wibe, entwarf er eine Instruction, die wohl in ähnlichen Fällen als Muster dienen könnte. Nicht lange nach dem Aufbruch der jungen Leute erkrankt, errichtete er sein Testament, worin Angehörige, Freunde und Diener reichlich bedacht. Dem Sohne vermachte er sein Silbergeschirr, 9236 Loth, zu 11,436 Rthlr. gewürdigt. Er starb den 8. Nov. 1663. Das Begräbniß war den Verdiensten des Verstorbenen angemessen; der König selbst hatte sich dem Trauergefolge angeschlossen, die Kanonen der Hauptstadt wurden gelöset, als die Leiche dem Thore sich näherte. Sie fand ihre Ruhestätte zu Kiel, wo der ganze Adel der Herzogthümer, fürstliche Personen und kurfürstliche Minister in großer Anzahl sich eingefunden hatten.

„Christian Rantzau war ein Mitglied der fruchtbringenden Gesellschaft, die Fürst Ludwig von Anhalt 1617 gestiftet hatte, und die mancher lächerlichen Einrichtung unerachtet, ein Denk-

mal ist, daß damals ein Geist unter den deutschen Fürsten und unter dem deutschen Adel herrschte, von dem in der Folge kaum ein Funke zu verspüren war, ein ächter vaterländischer Geist, strebend die Nation zu veredeln, und sie mit Selbstgefühl dessen, was sie sein könnte und sein sollte, zu beleben. Als Mitglied dieser Gesellschaft führte Christian den Namen der Gezierte." Er hat Portugaleser, zu 10 Dukaten, und Speciesthaler prägen lassen, und heißt es auf diesen Münzen: Christian. Comes in Rantzau. Deo duce, comite Fortuna. Eine Stiftung von ihm, aus dem J. 1663, ist das Präbendenhaus zu Elmshorn, samt der Capelle; die 24 Präbendisten genießen, neben freier Wohnung und etwas Gartenland jährlich 44 Rthlr. „Mit ihm und durch ihn erhob sich diese Linie der Rantzau zum Meridian ihrer Größe an persönlichen Eigenschaften und Glücksvorzügen. Eltervater, Großvater, Vater und Sohn — Johann — Heinrich — Gerhard und Christian — waren Männer von großen Eigenschaften des Geistes und Charakters, in allen ihren Unternehmungen vom Glück begleitet und durch die großen Aemter und Würden, die sie bekleideten, dem ganzen Europa bekannt. Schnell und schrecklich war der Fall dieser Linie nach Christians Tode."

Er hinterließ zwei Kinder, einen Sohn und eine Tochter. Diese, Margaretha Dorothe, wurde 1657 an den Großkanzler, Friedrich von Ahlefeld, Graf von Langeland verheurathet, und brachte 300,000 Rthlr. in die Ehe; sie starb 1665 in dem Alter von 23 Jahren. Der Sohn, Graf Detlev, geb. 11. März 1644, ward Statthalter in den Herzogthümern, Geheimrath, Amtmann zu Rendsburg, Ritter des Elephantenordens. Am 10. Aug. 1669 schloß er mit K. Friedrich III. eine Erbvereinigung um die Grafschaft Rantzau, welche am 17. Jul. 1671 die kaiserliche Bestätigung erhielt. Von K. Christian V. naturalisirt, wurde er am 25. Mai 1671 in den dänischen Lehengrafenstand erhoben, auch durch Diplom vom J. 1674 Lövenholm, in dem Stifte Aarhuus, für ihn zur Grafschaft erhoben. Er ließ Dukaten, ingleichen von 1668—1689 viererlei Arten von Gulden, oder Zweidrittler prägen; neben dem Brustbild und dem Wappen steht darauf zu lesen: Dethlef. S. R. J. C. J. R(antzau) Et L(öven-

holm). D. J. B(redenburg). Recte faciendo neminem timeas. Er hatte sich 1664 mit Katharina Hedwig von Brockdorf, von der 12 Kinder, und Wittwer 1689, im J. 1690 mit Dorothe Benedicte von Ahlefeld verheurathet. Wittwer zum andernmal 1696, starb er den 8. Sept. 1697. Ihm überlebten von den zwölf Kindern nur drei, Christian Detlev, Katharina Hedwig, und Wilhelm Adolf. Ein Sohn, Friedrich, ertrank, 15 Jahre alt, in Piemont, 1684. Katharina Hedwig, geb. 8. Jun. 1683, wurde den 22. Febr. 1699 des Grafen Johann Friedrich von Castell-Rüdenhausen dritte Gemahlin, und hat sich als solche um das Haus Castell die wesentlichsten Verdienste erworben. Eine vortreffliche Wirthschafterin, wirkte sie in Franken, wie in Holstein mit gleichviel Umsicht und Erfolg. In Holstein war ihr, in Gefolge des tragischen Geschickes ihrer beiden Brüder, ein jährliches Einkommen von 40,000 Rthlr. zugefallen. Das Alles hat ihre Tochter, Friderike Eleonore in die Ehe mit dem Grafen Karl Friedrich Gottlieb von Castell-Remlingen getragen, gleichwie dieser Tochter Friderike die Herrschaft Breitenburg ihrem Gemahl, dem Grafen Friedrich von Rantzau-Ahrensburg zubrachte und hiermit das neue Haus Rantzau-Breitenburg begründete. Katharina Hedwig starb zu Hamburg den 12. März 1743.

„Wilhelm Adolf, des h. R. Reichs Graf von Rantzau und Levenholm, Herr zu Breitenburg und Barmstedt ꝛc. war der jüngste Sohn Detlevs, Grafens von Rantzau und der Katharina Hedwig, einer gebornen Brockdorffin in Ritzdorff, welche, nachdem sie ihn den 30. Jan. 1688 zur Welt geboren, den 25. Nov. 1689 das Zeitliche gesegnete. Der Herr Vater vermählte sich darauf den 20. Jun. zum andernmale mit Dorothea Benedicta, einer gebornen von Ahlefeld, zeugte auch mit ihr A. 1696 einen Sohn, der aber samt der Mutter bald wieder gestorben, worauf er selbst, der Herr Vater, zu Hamburg den 8. Sept. 1697 das Zeitliche verlassen. Es war derselbe ein sehr angesehener Minister an dem Königl. Dänischen Hofe und führte nicht nur den Elephantenorden, sondern auch das Praedicat eines Königl. Geheimbden Raths, wobei er zugleich Statthalter der Fürstenthümer Schleßwig und Holstein, wie auch Amtmann zu Rends-

burg war. Er hinterließ an seinem Ende drei Kinder, davon der älteste Sohn, Christian Detlev, 27 Jahr, die einzige Tochter, Katharina Hedwig, 14 Jahr und unser Wilhelm Adolf als der jüngste Sohn, von dem wir hier eigentlich handeln, noch nicht völlig 10 Jahr alt war.

„Die junge Comtesse und unser junger Graf waren noch nicht mündig, daher der ältere Herr Bruder mit leichter Mühe sich in den Besitz des grösten Theils der väterlichen Verlassenschaft setzen kunte. Dieses gab Anlaß, daß, als unser Graf bei zunehmenden Jahren dieses erkannte, und deßwegen starke Foderungen an denselben machte, beide Brüder darüber in einen tödtlichen Haß zusammen geriethen. Hierzu kam, daß der ältere Bruder nicht die ordentlichste Haußhaltung führte, und damit es ihm nicht an Gelde fehlen möchte, die Unterthanen stark angriff und sie dadurch wider sich so schwierig machte, daß sie nichts mehr wünschten, als daß sie an seiner statt den jüngern Grafen zu ihrem Herrn bekommen möchten. Weil sie nun dieser darinnen bestärkte, so vermehrte dieses den Haß zwischen den beiden Brüdern dergestalt, daß sie einander bei aller Gelegenheit Schaden zu thun trachteten."

Geb. 28. Juni 1670, war Christian Detlev, Graf von Rantzau und Lövenholm, Herr zu Breitenburg rc., des Danebrogordens Ritter, königlicher Kammerherr und Geheimrath, auch kaiserlicher Generalsergeant. Noch sehr jung, verlobte er sich mit Sophie Christina, natürliche Tochter K. Christians V., von Sophie Amalie Moth, Gräfin von Samsöe, die starb aber nur 9 Jahre alt 1684, und der seines Versprechens entbundene Bräutigam verlobte sich mit Ulrike Antonie Danneskiold, des Grafen Ulrich Friedrich Gyldenlöve Tochter, fand aber späterhin kein Behagen an ihr, und bezahlte 1700 an den Vater Gyldenlöve, um seine Freiheit wieder zu erhalten, 40,000 Rthlr. Dieselbe Unüberlegtheit gibt sich in allen seinen Handlungen kund, namentlich in Beziehung auf die Unterthanen, so er durch seine Härte zur Verzweiflung brachte. Den Aufstand zu meistern, that er wie jener Gartenbesitzer, der die Hasen aus seinem Eigenthum zu vertreiben, demselben Jäger und Hunde einführte; er bat den

Vormünder des Herzogs Karl Friedrich, Sohn des Herzogs Friedrich, der das Amt Barmstedt an den Grafen Christian von Rantzau verkauft hatte, um Beistand. Der Vormund, Herzog Christian von Holstein, Fürstbischof zu Lübeck, war sogleich bereit, die Bitte zu gewähren, dem Einzug seiner Truppen folgte aber stracks das Patent vom 2. April 1706, worin der Verkauf des Amtes Barmstedt für ungültig erklärt, und allen Insassen der Grafschaft Rantzau geboten, am 14. April in der Amtsstube zu erscheinen, um dem Herzog von Holstein den Eid der Treue abzulegen. Das untersagte ihnen bei Leibes und Lebens Strafe Graf Christian Detlev durch Patent, gegeben zu Hamburg, 12. April 1706. Nichts desto weniger wurde am bestimmten Tage der Eid in die Hände des Barons von Görz, herzoglicher Geheimrath und Obermarschall, abgelegt. Der Graf wollte durch das niedersächsische Kreisdirectorium die Holsteiner delogiren, die Unterthanen baten aber, ihnen dieselben als Kreisvölker zu ihrem Schutz zu belassen, bis dahin die Streitigkeiten mit dem Grafen gründlich gehoben sein würden. Hierauf suchte der Graf Schutz gegen Holstein-Gottorp bei dem König von Dänemark, welcher auch, dem Vetter zuvorzukommen, in des Grafen Namen den Betrag des Kaufschillings der Grafschaft bei der Bank in Hamburg deponiren, und für sich den Insassen der Grafschaft die Eventualhuldigung abnehmen ließ. Es erkannte aber das Kreisdirectorium auf Sequestration der Grafschaft, daß also wie Holstein-Gottorp, Dänemark weichen mußte. Im Uebrigen wurde die Sache an den Rechtsgang verwiesen, und durch Spruch des Reichshofrathes vom J. 1710 der Graf in sein Land wieder eingesetzt, nur daß Beyenfleth, ein Gut von 4½ Pflug, für ihn verloren, indem der König dasselbe für eine dem Grafen zuerkannte Geldstrafe in solutum annahm.

„Immittelst hatte sich die Comtesse den 22. Febr. 1699 an den Grafen Johannem Fridericum von Castell-Rüdenhausen vermählet; unser junger Graf aber fand Gelegenheit sich an den Königl. Dänischen Hof zu addressiren, an welchem er sich durch seine gute Aufführung so wohl recommendirete, daß er Dienste erlangete, darinnen er dergestalt avancirte, daß er kurtz hinter-

einander Cammerherr, Ritter von Dannebrog und Geheimbder Rath wurde. Er vermählte sich auch A. 1711 mit Charlotte Louise, Grafens Christiani von Sayn und Wittgenstein Tochter, mit welcher er aber keine Kinder gezeuget. Inzwischen wurde der Haß zwischen beiden Brüdern beständig fortgesetzet, und von unserm Grafen insbesondere alle Mittel versuchet, den Bruder um seine Güter zu bringen."

Zwischen den Brüdern war keine Aussöhnung zu Stande zu bringen, Adolf Wilhelm, geb. 1688, dem der Vater nur ein geringes Jahrgeld ausgesetzt hatte, empfand glühenden Haß für den bevorzugten Majoratsherren, und verfehlte in solcher Stimmung nicht, die zu Berlin von seinem Bruder begangenen Thorheiten zu benutzen. Dort hatte Christian Detlev unsinnigen Aufwand gemacht, auch 1711, diesen zu bestreiten, von König Friedrich I. ein Darlehen von 50,000 Rthlr. erbeten. Der Zahlungstermin war verstrichen, und der Nachfolger fand für gut, 1716 den säumigen Schuldner nach Spandau bringen, auch davon durch Baron Ilgen den jüngern Bruder in Kenntniß setzen zu lassen. Sofort nahm Adolf Wilhelm mit dänischen Truppen die Grafschaft in Besitz, wie er denn schon vorher, seines Bruders üble Aufführung benutzend, mehre demselben dictirte Strafgelder erlegt, dafür die Grafschaft Lövenholm an sich gebracht, auch ein Gut nach dem andern dem Verschwender abdisputirt hatte. Des Bruders unfreiwilligen Aufenthalt in Spandau vollends auszubeuten, übermachte Adolf Wilhelm nach Berlin hunderttausend Rthlr., davon die Hälfte zur Tilgung der von dem Bruder gemachten Schuld verwendet werden, die andere der Invalidencasse zufallen sollte. Zugleich drückte er in einem Schreiben an den König sein Bedauern aus, in dem gegenwärtigen Falle die Rolle des zärtlichen Bruders gegen jene des strengen Vormunds vertauschen zu müssen, daher es seine Schuldigkeit, Ihr. Maj. zu bitten, daß Sie, den Unordnungen vorbeugend, welche jener Lüderliche inskünftige anstellen könnte, ihn noch fernerhin in Spandau festhalten möchten: für dessen Unterhalt werde er, nach Laut der Befehle Sr. Maj., in einer dem Range des Inhaftirten entsprechenden Weise die Gelder beschaffen.

Dergleichen Redensarten konnten bei K. Friedrich Wilhelm I. keinen Eingang finden; er nahm seine 50,000 Rthlr., und gab den Gefangnen los, dem er zugleich das übrige Geld einhändigen ließ.

„Es fügte sich auch, daß derselbe A. 1715 zu Berlin, wir wissen nicht, aus was Ursachen? arretiret und nach Cüstrin in Verwahrung gebracht wurde. Dieser Gelegenheit bediente sich der jüngere Bruder, und nahm sogleich mit Hülfe einiger Dänischer Trouppen Besitz von der Grafschaft. Ob nun wohl der Kaiser harte Dehortatoria darwider ergehen ließ, so wolte doch derselbe die in Besitz genommene Güter seines Bruders nicht eher evacuiren, als bis er wegen seiner Forderungen befriediget worden. Als aber A. 1720 im Jan. der ältere Bruder durch Kaiserl. Vermittelung zu Cüstrin wieder auf freien Fuß gesetzt wurde, nahm derselbe darauf nicht nur den 10. May seine Grafschaft, nachdem die Dänischen Trouppen ihren Abmarsch daraus genommen, wieder in Besitz, sondern bemächtigte sich auch kraft eines erhaltenen Kaiserl. Decrets der im Holsteinischen gelegenen Herrschaft Breitenburg.

„Der jüngere Bruder wurde hierdurch wider seinen ältern Bruder aufs äusserste entrüstet. Er hatte bisher sich bemühet, es dahin zu bringen, daß sein Bruder Zeit Lebens in Preußischer Gefangenschaft bleiben müste. Da ihm aber solches nicht nur mißlungen, sondern er sich auch genöthiget gesehen, nicht nur den Besitz der väterl. Grafschaft demselben wieder zu überlassen, sondern sich auch auf Befehl desselben von denen Canzeln als einen Usurpatorem schelten lassen müssen, da ferner denen Eingesessenen der Grafschaft bei 50 Thlr. Strafe verboten worden, im geringsten mit ihm einige Gemeinschaft zu haben, so wurde er dadurch wider seinen Bruder in die äusserste Wuth gesetzet, auch würklich dahin gebracht, daß er anfieng darauf zu denken, wie er ihn mit Manier aus dem Wege räumen möchte. Vorher that er noch einen Versuch, seinen Bruder aus dem Gute zu Breitenburg zu depossediren, welches ihm auch gelunge. Denn obwohl dieser darauf 50 Mann anwarbe, mit welchen er jenen von neuem daraus vertreiben wolte, so kunte er doch sein Vor-

haben nicht ins Werk setzen, weil die angeworbenen Leute den 3. Jul. 1720 wider ihn revoltirten, und unter dem Vorgeben, sie kriegten nicht, was ihnen versprochen worden, allerhand Frevel an ihm ausübten, seine Chatoulle und Wohnzimmer beraubten, und sich aus dem Staube machten. Der ältere Bruder gab dem jüngern ausdrücklich Schuld, als hätte er diese Meuterei angestellt, würckte auch bei dem Reichshofrathe ein Decret aus, kraft dessen dem jüngern Bruder wegen begangenen Criminis fractae pacis publicae eine Strafe von 200 Marck löthigen Goldes zuerkannt wurde. Alleine dieser trachtete nicht nur sich in dem Besitze der Holsteinischen und Jütländischen Güter zu mainteniren, sondern auch die gantze Grafschaft Barmstede zu recuperiren, dahingegen der ältere Bruder auf die Restitution aller solcher Güter beständig drunge. Wurde nun dieser durch den Kaiserl. Hof unterstützet, so hatte dargegen jener, der jüngere Bruder, an dem Dänischen Hofe einen Rückenhalt, so daß beide einander ziemlich die Wage halten kunten.

„Bei so gestalten Sachen fiel der jüngere Graf auf den mörderischen Anschlag, seinen ältern Bruder heimlich hinrichten zu lassen. Er gieng darüber mit einem gewissen Capitain, Namens Detlev Prätorius, zu Rathe, dem er eine grosse Belohnung versprach, wenn er seinen Bruder aus der Welt schaffen könte. Der Capitain ließ sich den Antrag gefallen, und weil er anfangs nicht gerne selbst Hand anlegen wolte, bemühete er sich einige verwegene Jäger aufzubringen, die vor eine gewisse Summa Geldes dem ältern Grafen vom Brode helfen solten. Es fiel ihm auch nicht schwer, deren einige zu kriegen, worunter sonderlich Sievers, Wehling, Saß und Frahm ohne Bedenken es auf sich nahmen, den Grafen umzubringen. Sie waren auch zu verschiedenenmalen im Begriff den Mordanschlag auszuführen, und ihn theils durch Schuß, theils durch Stich zu entleiben, sie kunten aber niemals das mörderische Vorhaben ins Werk setzen, weil sie theils fehlschossen, theils sonst an der Ausführung ihres Anschlags verhindert wurden.

„Endlich da dem rachgierigen Grafen die Zeit darüber zu lang werden wolte, ehe die Mordthat an seinem Bruder durch

die obgedachten Jäger vollbracht wurde, lag er dem Hauptmann Prätorius so lange in Ohren, bis er es selbst auf sich nahm, den Grafen zu entleiben. Als man nun Nachricht bekommen, daß der ältere Graf auf den nechsten Montag, als den 10. Nov. 1721, welches gleich der Tag Martini war, in ein gewisses Holz, das Gehegte genannt, mit seinem Leibschützen auf die Schnepfenjagd reiten würde, nahm der Hauptmann sein Musqueton, das er mit eilf Renn- und einer grossen Laufkugel geladen hatte, und verfügte sich in Gesellschaft des obgedachten Sievers und noch eines andern liederlichen Jägerpurschens, die beide auch mit geladenen Gewehr versehen waren, in obgedachtes Holz, allwo er auch den Grafen auf seinem gewöhnlichen Schießplatze, eben da dessen Jäger mit dem bei sich habenden Hunde sich etwas entfernt hatte, um die Schnepfen aufzusuchen, durch einen Schuß auf der Stelle tödtete. Sobald der Jäger seinen Herrn von weitem fallen sahe, ritte er eiligst hinzu, ward aber selbst durch den zweiten Schuß, der von dem Hauptmanne geschahe, etwas getroffen, sein Pferd aber ihm unter dem Leibe getödtet.

„Prätorius gab hierauf sogleich durch ein französisches Billet dem jüngern Grafen Nachricht von der begangenen Mordthat, der ihm alsdenn etliche 100 Thaler ingeheim zustellete, und ihm riethe, sich eine Zeitlang sogleich aus selbiger Gegend zu retiriren; wie er denn auch die andern, die mit dieser That zu thun gehabt, mit Gelde abfunde und befriedigte. Aeusserlich stellte sich hierauf der Graf ganz unschuldig an und that, als wenn es ihm nahe gienge, daß sein Bruder so elendiglich habe ums Leben kommen müssen. Er notificirte den unglücklichen Fall selbsten an den König nach Copenhagen. Er ließ in den öffentlichen Zeitungen demjenigen eine Belohnung versprechen, der von den Mördern einige Nachricht geben würde, und ordnete sogar ein öffentliches Kirchengebet an, daß GOtt die Mörder entdecken wolle. Der König in Dänemark trug daher kein Bedenken, ihn in den Besitz der Grafschaft einzusetzen, auch ihn mit denen Holsteinischen, Schleßwigischen und Jütländischen Gütern zu belehnen, weßwegen er auch noch vor Ausgang des Jahrs zu Glückstadt den Huldigungseid abgeleget.

„Jedoch was geschahe immittelst? Ein gewisser Jäger in Hamburg gab dem Dänischen Obristlieutenant Linde eine schriftliche Nachricht, daß sowohl der Gräfl. Heidereuter Berneck in Breitenburg, als ein anderer in der Grafschaft Barmstedt wohnhaft sich befindender Mann, Namens Saß, von dem Morde des Grafen von Ranzau Nachricht hätten. Dieses gab Anlaß, daß der Herr von Hagedorn, als Dänischer Minister sogleich einen Bericht nach Copenhagen einsandte, und darauf von seinem Könige Befehl kriegte, unserm Grafen zu notificiren, wie der König gesonnen sei, der verübten Mordthat wegen eine Untersuchung vornehmen zu lassen. Der Graf durfte keinen Unwillen darüber verspüren lassen, sondern sahe sich vielmehr genöthiget, selbst eine schriftliche Requisition unter seiner Hand an den Generalmajor Barenfleth ergehen zu lassen, daß er den Heidereuter Berneck nebst seiner Frau von Breitenburg und den Joh. Chr. Saß von Barmstedt durch ein Commando abholen und nach Rendsburg bringen lassen möchte. Jedoch weil dem Grafen nicht wohl bei der Sache war, indem er besorgte, er möchte durch den Saß verrathen werden, so ließ er demselben Nachricht davon geben, damit er in Zeiten echapiren könte, welches er auch that; den Heidereuter Berneck aber brachte man mit seiner Frau glücklich nach Rendsburg. Der König verordnete darauf eine Commission, die diese Sache zu Rendsburg untersuchen solte, welche auch den 23. Dec. 1721 mit der Inquisition den Anfang machte. Man merkte sogleich bei der ersten Vernehmung des obgedachten Heidereuters, daß der Graf an dieser Mordthat Theil habe. Damit man sich aber nicht übereilen, sondern erst recht hinter die Wahrheit kommen möchte, beschlosse die Commission sich des Gräflichen Cammerdieners zu bemächtigen, und ihn der Mordthat halber genau zu examiniren. Als daher der Graf bei seiner Rückreise von Copenhagen im Dec. gerade durch Rendsburg fuhr, schickten ihm die Commissarii einige Mannschaft zu Pferde nach, die den Cammerdiener nach Rendsburg zurücke bringen musten. Der Graf besorgte sich ein gleiches, daher er sogleich Bauerkleider anzog, und auf einem Bauerpferde seine Reise einen ganz andern Weg nach Hamburg incognito fortsetzte.

„Als man den Cammerdiener verhörte, kam man hinter viel neue Umstände, die den Grafen wegen des Brudermords verdächtig machten, die sich nachgehends vermehrten, als man verschiedene Mitschuldige, sonderlich den obgedachten Saß, ingleichen die Jäger Wehling und Frahm, nebst verschiedenen andern vor die Commission kriegte. Weil man nun leicht merken kunte, daß der Graf der Königl. Cognition sich in dieser Sache zu entziehen und daher ausserhalb Landes gehen würde, ward mit Genehmhaltung des Königl. Hofs vor gut befunden, sich der Person des Grafens selbst zu bemächtigen. Als er daher A. 1722 auf die Jagd reiten wolte, ward er in dem Königlich Pinnebergischen Gebiete arretiret, von dar nach Itzehoe und so denn weiter nach Rendsburg gebracht. Der König verordnete darauf ein ordentliches Criminalgericht, so aus vier adelichen Geheimbden Räthen und aus vier gelehrten Räthen bestunde, welchen er vermittelst Erlassung ihres Eides und Pflichten auftrug, diese Blutsache richterlich zu untersuchen und zu entscheiden.

„Allein der Graf machte exceptionem incompetentiae fori und wolte als ein geborner Deutscher Reichsgraf die verordneten Königl. Commissarios durchaus nicht vor seine Richter erkennen, legte auch in Ansehung dessen das Königl. Ordenszeichen von Dannebrog in öffentlichem Judicio von sich, um dadurch seine Person um so viel mehr independent zu machen. Der Kaiserl. Hof selbst nahm sich seiner an, und wolte nicht, daß der König von Dänemark in einer Sache, so einen würklichen Reichsgrafen angienge, Richter sein solte. Es ward daher durch seinen damaligen Kaiserl. Gesandten im Niedersächsischen Kreise, den Grafen von Metsch, dem Dänischen Conferenzrath Hagedorn vorgestellt, daß Se. Kaiserl. Majest. es nicht geschehen lassen könten, daß man Dänischer Seits Reichsgräfl. Personen und Unterthanen auf Gräfl. Grund und Boden wegnähme und gefangen setzte. Allein der Dänische Minister gab darauf zur Antwort, daß weder der Graf, noch einige andere von denen zu Rendsburg verhafteten Personen in der Reichsgrafschaft arretirt worden, sondern es wäre jedesmal auf Dänischem Grund und Boden geschehen. Als darauf weiter der Reichs-Vicecanzler dem

Dänischen Minister zu Wien, Herrn von Perckenthien, zu verstehen gab, daß Ihre Kaiserl. Majest. verlangten, daß der Graf ausgeliefert werden möchte, um dem Befinden nach mit ihm, denen Reichsgesetzen gemäß, zu verfahren, indem der Reichsfiscal bereits Befehl erhalten, sich nach Hamburg zu begeben, um daselbst die Inquisition wider den Grafen mit Chur-Hannöverischen und Wolffenbüttelischen Abgeordneten anzustellen; so wendete man Dänischer Seits ein, man sei in der Inquisition schon so weit gekommen, daß nur noch das Urtheil über den Grafen zu sprechen wäre, und überdieß wäre nach allen Rechten der Graf zu der Zeit, als er die Mörder seines erschossenen Bruders vor Geld gemiethet, nicht als ein Reichsstand, sondern als ein Königl. Dänischer Unterthan, Geheimbder Rath und Ritter des Dänischen Ordens zu betrachten gewesen.

„Solchemnach fuhr die Königl. Dänische Commission in Untersuchung der Sache fort, und ließ noch immer mehr Leute einziehen, welche insgesamt wider den Grafen aussagten, der sich aber einmal, wie das andere sehr halsstarrig aufführte, alles, was ihm Schuld gegeben wurde, leugnete und sich beständig darauf berief, daß der König von Dänemark nicht Macht habe, über ihn, als einen unmittelbaren Reichsstand, ein Urtheil zu sprechen. Allein weil alle verhörte Inquisiten und Zeugen ihre gethanen Aussagen wider denselben nicht nur eidlich bekräftigten, sondern sich auch sehr viel neue gravirende Umstände bei solchen Verhören wider ihn hervor thaten, so fand das Criminalgericht vor nöthig, dem Grafen zwei Defensores ex officio zu verordnen. Diese opponirten wider der Ankläger Antrag, ratione contumaciae Comitis, exceptionem communicationis integrorum actorum inquisitionalium, wurden aber damit abgewiesen, weil der Graf zuförderst auf die vorgelegten articulos inquisitionales zu antworten, und die Defensores sodann, was sie wider den Antrag der Ankläger einzuwenden hätten, einbringen solten. Hierauf bequemte sich endlich der Graf und antwortete sowohl ad articulos inquisitionales als additionales. Allein er wolte nichts mit der Mordthat seines Bruders zu thun gehabt haben und leugnete alles, was man ihn beschuldigte. Man confron-

tirte ihn den 4. und 5. Dec. 1722 sowohl mit dem Heidereuter Vernecken als dem obgedachten Frahm, die ihm beide alles, was sie wider ihn sowohl vor der Commission als dem Criminalgerichte deponiret, umständlich und mit vielen Betheurungen unter die Augen sagten, aber er blieb beständig bei seinem Leugnen.

„Inzwischen hatte man auch den 4. Nov. 1722 den sehr berüchtigten Paul Sievers zu Rendsburg gefänglich eingebracht, welcher denn von neuem den Grafen gar sehr gravirte, zumal da derselbe den 10. Jul. 1723 durch die peinliche Frage zum Geständniß der Wahrheit gebracht wurde, indem er alles auf den Grafen schob, der ihm durch den Hauptmann Prätorius 1000 Thaler anbieten lassen, wenn er seinen Bruder hinrichten würde, wodurch er sich denn auch hätte verleiten lassen, nebst dem gedachten Hauptmanne mit geladenem Gewehre in dem Holze auf den Grafen zu lauren, der auch durch den gedachten Hauptmann getödtet worden; er selbst sei etwan 50 Schritte davon gewesen, und ob er gleich damals keinen Schuß auf den Grafen gethan, so würde es doch geschehen sein, sobald derselbe ihm nur näher gekommen wäre. Die gröste Missethat lag demnach auf dem Grafen und Hauptmanne Prätorius, der aber abwesend war. Alleine zu gutem Glücke kriegte das Criminalgerichte auch diesen unverhofft in seine Gewalt. Es gieng damit folgender Gestalt zu. Der Hauptmann hatte sich bisher zu Breßlau aufgehalten, und daselbst mit einigen Officierern einen vertrauten Umgang gepflogen. Weil er nun gegen den einen im Trunke sich ingeheim vernehmen lassen, er sei es, der den Grafen von Rantzau erschossen habe, gab jener sogleich dem Dänischen Gesandten zu Wien Nachricht davon, der ihm darauf unter Versprechung einer Belohnung von dem Könige in Dänemark eine Vollmacht ertheilte, sich der Person des Hauptmanns bei aller Gelegenheit zu versichern. Der gemeldte Officier nahm ihn darauf mit sich nach Crossen, allwo er ihn auf Requisition des gedachten Dänischen Gesandtens im Nov. 1723 gefangen setzen ließ, er selbst aber gieng mit dem von dem Gesandten zu Wien erhaltenen Recommendationsschreiben nach Copenhagen. Von Crossen ward Prätorius an Händen und Füssen geschlossen

nach Spandau, von dar nach Rendsburg, sodann aber weiter in die Citadelle nach Copenhagen, und endlich von dar wieder zurücke nach Rendsburg gebracht. Ob er nun wohl nicht leugnen kunte, daß er nicht mit der Mordthat impliciret wäre, und durch den jüngern Grafen zu Hinrichtung des ältern verleitet worden, so wolte er doch weder vor der Commission, noch dem Criminalgerichte gestehen, daß er selbst die Mordthat begangen, indem er solches lieber dem Sievers beimessen wolte.

„Weil es nun wenigstens eine ausgemachte Sache war, daß einer von diesen beiden der Mörder gewesen sein müsse, so wurde beiden, und zwar dem erstern zum andernmale die Tortur zuerkannt. Jedoch als Prätorius den 22. Mart. 1725 in die Martercammer gebracht wurde, bekannte er freiwillig, daß er allerdings den ältern Grafen von Ranzau auf Anstiften des jüngern Grafens durch einen Schuß getödtet hätte. Hierauf wurde wider denselben, ingleichen den Paul Sievers, Simon Wehling und Joh. Christian Saß das Urtheil gesprochen, kraft dessen der erstere decolliret und aufs Rad gelegt, die andern dreie aber auf Lebenszeit zum Vestungsbau in Rendsburg eingeschmiedet werden solten, nachdem der erstere davon gebranntmalet, und der andere zur Staupen geschlagen worden. Ehe das Urtheil zu Ausgang des Jun. 1725 an dem Hauptmanne vollzogen wurde, begehrte er noch einmal vor seinem Ende den Grafen zu sprechen. Solches geschahe den 23. Jun., da denn der Hauptmann den Grafen also anredete: „„Es wäre nunmehro an dem, daß er sterben solte; er wäre damit zufrieden, wolte aber hoffen, daß, wo er dem Herrn Grafen etwas zuwider gethan, er ihm solches vergeben würde."" Hierauf antwortete der Graf: „„Es wäre ihm leid, den Hauptmann in diesem Stande zu sehen, weil er ihn jederzeit lieb gehabt; er vergäbe ihm von Herzen und wünsche ihm Geduld, seinen Tod zu ertragen, und für seine Seele zu sorgen; er hoffe, er würde mit ihm zufrieden sein, und sich keinen Scrupel machen, wobei er versichere, daß er ihn in sein Gebet einschließen wolle."" Prätorius dankte sodann dem Grafen, und bat zu guter letzt noch für seine Frau, daß er doch behülflich sein möchte, daß sie die

annoch habende Forderung an seines seel. Vaters Verlassenschaft erhielte, welches ihm der Graf auch versprach, und ihm nochmals Geduld und Zuversicht zu der Hülfe des Allerhöchsten anwünschete.

„Nunmehro war bei diesem Proceß nichts mehr übrig, als daß die Sache des Grafens selbst durch ein Definitiv-Urtheil vollends zu Ende gebracht wurde. Der Kaiserl. Hof nahm sich desselben immer noch sehr nachdrücklich an, und ließ im Junio 1725 durch ein Rescript den König bei Vermeidung einer Pön von 100 Mark löthigen Goldes ermahnen, den verhafteten Grafen ohne längern Anstand an die Nieder-Sächsischen Kreisausschreibenden Fürsten sicher zu überliefern, die Dänische Besatzung aus dem Schlosse Neu-Rantzau ungesäumt herauszuziehen, und sich weder an der Grafschaft, noch an einigen andern auf dem Reichsboden liegenden Gütern zur Ungebür zu vergreifen. Alleine der König ließ sich dadurch nicht irren, sondern die von ihm verordneten Commissarii musten in der Inquisition wider den Grafen, ob er sich gleich bisweilen schwach und krank befand, beständig fortfahren. Das schlimmste war, daß man kein Geständniß aus ihm bringen kunte. Denn ob er gleich des Assassinii und Brudermords sattsam überführet war, so erforderten doch die Kaiserl. Criminalrechte zuförderst ein Geständniß von ihm, wenn die ordentliche poena capitalis stattfinden solte. Weil nun der König aus erheblichen Ursachen die Tortur an ihm nicht gerne exequiren lassen wolte, so wurde ihm die Lebensstrafe geschenket, dargegen aber den 9. April 1726 wider ihn, in seiner und seiner Defensorum Gegenwart, im Criminalgerichte folgendes Urtheil publiciret: „„Daß angeklagter Wilhelm Adolf, Graf zu Rantzau mit der gebetenen Todesstrafe nicht zu belegen, jedoch wegen derer dabei vorgekommenen wichtigen Umstände ad perpetuos carceres mit Erstattung aller auf diesen Inquisitionsproceß verwandten Kosten, auch wegen des zur Ungebür von sich gelegten Ordens- und Gnadenzeichens in eine Strafe von 20,000 Reichsthalern zu condemniren sei."" Dieses Urtheil, welches er stehend anhören muste, da er sonst vor denen Commissariis allemal zu sitzen pflegen, verursachte bei ihm eine sehr grosse

Bestürzung, bei welcher er gleichwohl nicht vergaß, sich auf seine unmittelbare Reichsstandschaft zu berufen, kraft welcher er von denen Königl. Commissarien nicht gerichtet werden könte; woran man aber sich im geringsten nicht kehrte, sondern ihn im April von Rendsburg in das Castell nach Copenhagen und von dar nach Aggerhuus in Norwegen brachte, allwo er mit drei Dienern seine ewige Gefangenschaft antreten muste.

„Die Grafschaft Ranzau oder vielmehr Barmstedt nahm immittelst der König in Dänemark, samt allen andern in Holstein, Schleßwig und Jütland liegenden Lehngütern, in Besitz, nachdem er dem Grafen jährlich 2000 Thaler aus solchen zum Unterhalt angewiesen, und das Schloß Neu-Ranzau seiner Gemahlin als ein Leibgedinge mit allen Einkünften desselben auf Lebenszeit eingeräumet hatte. Die Allodialgüter, die der Graf besessen, ließ die Gräfin von Castell-Rüdenhausen, als einzige Schwester des unglücklichen Grafens, in Besitz nehmen, und sich von denen Unterthanen huldigen. Jedoch es waren beide Gräfinen, die Gemahlin sowohl als die Schwester des unglücklichen Grafens, mit dieser Austheilung der Ranzauischen Güter sehr übel zufrieden, und kamen daher an dem Kaiserl. Hofe supplicando ein, daß sie doch, so lange der Graf noch lebete, den völligen Besitz der Gräfl. Herrschaften und Güter haben möchten. Ob nun wohl der Kaiser dieserwegen dem Könige als Herzoge von Holstein nachdrückliche Vorstellungen thun ließ, so ist doch alles in statu quo geblieben. Denn es ließ der König durch seinen Gesandten zu Regenspurg der Reichsversammlung zu wissen thun, daß die Kron Dänemark mit Graf Detlev von Ranzau Ao. 1688 einen Vertrag getroffen hätte, vermöge dessen der König diese Grafschaft erben solte, wenn das männliche Ranzauische Geschlechte ausgehen würde. Weil nun der Graf von Ranzau, der wegen Brudermords zum ewigen Gefängniß verurtheilt worden, der letzte von seinem Hause und als verstorben anzusehen wäre, so habe er die Grafschaft in Possess genommen, und glaube, daß er von niemanden in dem ruhigen Besitze füglich gestöret werden könte."

In der Erbeinigung von 1669 war der Heimfall der Grafschaft an Dänemark bedingt; daß er noch bei Lebzeiten des un-

glücklichen Grafen stattfinden konnte, ist wenigstens zweifelhaft. Wenn aber der König auch Drage, von 26, und Neuendorf von 45 Pflügen einziehen wollte, so war das ungezweifelt eine Verletzung des Erbrechtes. Sie gab Veranlassung zu einem Rechtsstreite, der, wie es scheint, durch Vergleich geschlichtet worden. Neuendorf blieb, gleichwie Breitenburg, der Gräfin von Castell, Drage schenkte K. Christian VI. dem Markgrafen Friedrich Ernst von Brandenburg-Kulmbach. Breitenburg contribuirt für 180 Pflüge, wonach man die Bedeutung der Herrschaft beurtheilen mag. Ascheberg, welches doch vordem 500 Kühe hielt, versteuert nur 30 Pflüge. Die Grafschaft Rantzau, 4¹/₃ □Meile enthaltend, gab im Jahr 1769 eine Einnahme von 22,429 Rthlr. 15¹⁰/₁₂ Schill., gegenwärtig mag sie wohl auf das Doppelte gestiegen sein.

„Der unglückliche Graf muste indessen sich lernen in sein Schicksal finden und dasselbe in Geduld ertragen. Der König suchte ihm aus sonderbarer Gnade sein Elend auf alle Art und Weise erträglich zu machen, wenn er dem Commendanten Befehl ertheilen ließ, ihm nicht nur alle Liebe und Höflichkeiten zu erzeigen, sondern auch alle mögliche Freiheit zu verstatten; weßwegen sich auch der Graf in einigen gar demüthigen Schreiben sowohl bei dem vorigen als jetzigen Könige bedankt hat. Er hat die acht Jahr über, die er in solcher Gefangenschaft zugebracht, Zeit genung gehabt, seine schweren Sünden zu bereuen, und sich in wahrer Busse zu seinem GOtt zu bekehren. Ist es, wie wir hoffen, geschehen, so kan man sagen, daß sein Ende, das den verwichenen 21. Martii (1734) erfolget, weit glückseliger gewesen sei, als das Ende seines Bruders, der nicht nur in seinen Sünden, sondern auch gewaltsamer Weise seinen Geist aufgeben müssen. Er hat sein Alter auf 46 Jahr gebracht, und in seinem ganzen Leben wenig vergnügte Stunden genossen. Der König hat ihm zu Christiania ein solennes Leichenbegängniß halten lassen."

Paul Rantzau, auf Bothkamp, Hemmelmark, Arlewatt, Kohöved, Lindewitt, Beyenfleth, alles, bis auf Bothkamp und Beyenfleth im Schleswigischen gelegene Güter, Johanns, des berühmten Feldherren jüngster Sohn, Heinrichs Bruder, geb.

17. Jan. 1527, folgte, nachdem er des Landgrafen Philipp von Hessen Page, Herzog Albrechts von Preussen Kammerjunker gewesen, dem Herzog Adolf von Holstein in Kaiser Karls V. Dienst, und hat als Fähnrich der Belagerung von Metz beigewohnt. Nach Haus gekommen, wurde er Amtmann zu Trittau, Reinbeck und Tremsbüttel, er focht auch gegen die Ditmarschen, wie denn ihre Abgeordnete in sein Zelt kamen, den Frieden sich zu erbitten. Er machte ferner einen Feldzug unter des Kurfürsten August von Sachsen Befehlen, und als Herzog Adolf für spanische Rechnung 2000 Hackenschützen stellte, wurde Paul zu ihrem Obristlieutenant ernannt, und hat er als solcher vielen in den Niederlanden vorgefallenen Actionen beigewohnt. Er starb nach langwierigem Siechthum den 24. April 1579. In der Ehe mit Beata von Sehested war er ein Vater von 12 Kindern geworden. Der älteste Sohn Gerhard, geb. 1554, befand sich in des Königs Gefolge zu Odense 1580. Von der königlichen Abendtafel nach seinem Quartier gehend, kam er zu Streit mit Friedrich von Brockdorf, und ist er darüber auf dem Platze geblieben. In der ihm zu Odense in St. Albans Kirche gesetzten Grabschrift heißt es: „Anno 1580 den 30. Aprilis ist der edel und ernvest Gerdt Rantzow Pawels son tom Botkampe alhir in der Nacht, Wie er von dem Kunig gangen, von Friderich Broctorf zu Carse, den er widerum verwundet, leider entleibet, und an diesen Ordt durch Heinrich Rantzow seinen Vetter in Namen seiner Muter Beata Rantzow begraven worden." Der zweite Sohn, Otto, auf Hemmelmark, im Gericht Schwansen, lebte in kinderloser Ehe mit Christine von Hagen. Kay, geb. 1566, wurde den 14. Juni 1580 zu Dresden im Duell getödtet. Melchior, auf Arlewatt, im Amt Husum, geb. 1565, war unbeweibt. Johann blieb im Krieg, in Polen, 1588, er war nur 21 Jahre alt geworden. Heinrich, auf Lindewitt, in Angeln, seit 1590 mit Dorothe Sehested verheurathet, starb ohne Kind, in dem Alter von 25 Jahren, 1593. Daniel diente in Frankreich als Hauptmann, † 1587. Bertram, auf Kohöved, geb. 1569, wurde in seiner andern Ehe mit Ida von Pogwisch, verm. 1594, ein Vater von zwei Kindern, es ist aber sein Sohn Paul ohne Nachkommenschaft gestorben. Breide

endlich, auf Bothkamp, von Pauls Söhnen der siebente, geb. 1563, und seit 1589 mit Oelgard Sophie von Qualen verheurathet, wurde der Vater von Josias und von Paul. Dieser, auf Rör, Dänischerwald, gewann in der Ehe mit Jutta von Pogwisch den einzigen Sohn Josias Breide Rantzau, der ein verwegener Haudegen und nicht minder streitlustig als sein Oheim und Pathe, wie das statt vieler ein Zug aus seinem Leben darthun wird. Der berühmte Marschall Fabert wurde 1642 aus Piemont nach Compiegne entsendet, des Königs von Frankreich Befehle zu vernehmen. Schwer ermüdet von dem scharfen Ritt, glaubte er zu Clermont in dem Posthause einiger Ruhe genießen zu können. Er hatte sich kaum niedergelegt, und es stürmten in das Gemach andere Reisende, darunter dieser Rantzau, und trieben argen Lärm. Fabert schob die Bettgardine zurück und bat das wilde Völkchen, seines Schlafes zu verschonen. „Schlaf unsertwegen so lange du willst," wurde geantwortet, immer toller aber der Lärm, daß Fabert mit dem Schwur, die Bursche sollten die Stube räumen, die Hosen anwarf, und ohne Strümpfe, ohne Schuhe, den blanken Degen in der Hand aus dem Bette sprang. Auch Rantzau zog von Leder, und Fabert empfing 17 Wunden. Ueber dem Tumult erwachte, kam der Wirth hinzugelaufen, schrie: Fabert soll ermordet werden! Deß Gegner erwiederte: ich heiße Rantzau. Die Zänker wurden geschieden, man wollte den einen verhaften, aber Fabert sprach, um deines Vatersbruders willen verzeih ich dir, rette dich mit der Flucht. Dem Tode nahe, vernahm noch Richelieu, wie Rantzau sich gegen die Duellgesetze versündigt habe, aus Hochachtung für den Oheim fand er jedoch für gut, des Neffen Fehltritt zu ignoriren, der Obrist Rantzau blieb aber in demselben Jahre vor Turin. In der Ehe mit Abele Blome war er Vater von sieben Kindern geworden. Der älteste Sohn, Christoph, besaß das von der Mutter herrührende Gut Seedorf in Holstein, Paul war mit Rodsteenseye abgefunden, Dietrich blieb im Duell, Otto Heinrich brachte es bis zum Obristen. Der jüngste Sohn trug den in und außer dem Hause gefeierten Namen Josias. Die ältere Tochter, Helwig, stiftete ein Stipendium von 100 Rthlr. für drei Studirende: sie war ehelos geblieben. Ihre

Schwester, Anna wurde an Hans Wilhelm von Reichau verheurathet.

Josias von Rantzau, Breides älterer Sohn, geb. 1609, war nicht völlig 14 Jahre alt geworden, als er mit der Eltern Bewilligung in des Prinzen von Oranien Leibwache Dienst nahm. Nachdem er in zwei Feldzügen sich versucht, ging er auf Reisen, dann zu der von K. Christian IV. nach Deutschland geführten Armee, wo er bei jeder Gelegenheit seltene Proben von Unerschrockenheit ablegte. Seiner Verpflichtungen gegen das Vaterland ledig durch den Frieden von Lübeck, trat er zu den schwedischen Fahnen über, die er jedoch wieder verließ in dem Unwillen über seines Hauptmanns unfreundlichen Zuspruch, für welchen Genugthuung zu fordern ihm nicht erlaubt. Den Abschied in der Tasche, suchte er ferneres Glück bei den Kaiserlichen, und befehligte er bei der Belagerung von Mantua 1630 eine Compagnie. Nicht nur daß er dabei hohe Ehre einlegte, er wußte auch in anderer Weise seinen ritterlichen Sinn zu bethätigen. Die Stadt wurde mit Sturm erobert und hatte alle Gewaltthätigkeiten eines schlecht bezahlten zuchtlosen Heeres zu ertragen. Die Frauenzimmer flüchteten nach der Domkirche und auch diese Freistätte heimzusuchen schickten die Soldaten sich an, als Rantzau am Portal sich ihnen entgegenwarf, und mit Commandowort, mit gezücktem Schwert die Rasenden zur Ruhe brachte, „hvorved han vandt stor Yndest hos det smukke Kiön, som altid siden gav ham den förste Plads i sin Höyagtelse."

Auf die Dauer gefiel sich aber Josias nicht im kaiserlichen Dienste, er ging hinüber zu den Schweden, wurde Obrist und gab in der Vertheidigung von Andernach, wo er drei verzweifelte Stürme abschlug, das Maas seines Werthes. Er wurde demnächst am Oberrhein verwendet. „Auch hat Herr Obrister Rantzow mit 150 Pferden umb Hagenau zu recognosciren, denselbigen ein Pravaden gemacht, denn als er hinzu kam, seind eben 700 Stück Rindviehe heraus getrieben worden, so er ihnen auch noch auf der Brücken gehend hinweg genommen, auch die langsam gnug heraus kommende Hagenauer chargirt, und über Hals und Haupt in einen Morast gejagt, viel niedergemacht, und

viel gefangen, auch etliche Pferd bekommen, also daß man vermuthet, wann ermelter Obrister mit etwas mehr Volk versehen gewesen, er der Hagenauer in der Stadt Meister worden wäre."

Dem bedrängten Hagenau beizustehen, ließ der Herzog von Lothringen, der schon früher eine Stellung bei Elsaß-Zabern eingenommen hatte, vier bis fünftausend Mann vorgehen. Diese waren mit der Belagerung von Pfaffenhofen beschäftigt, als des Pfalzgrafen Christian von Birkenfeld ganze Armee zum Entsatz kam. Sie wurde in großer Furie von den Lothringern angefallen, und warf der Schweden linker Flügel, samt einer Brigade Infanterie sich in die Flucht. „Auch ist ein Theil von den Lothringischen auf der Schwedischen Artillerie kommen, aber vom Fußvolk abgetrieben worden: der ander Theil hat also fort den Flüchtigen bis an den Wald nachgesetzt, und Truppenweis wieder zurück an die schwedische Infanterie (welche auf gute Anordnung Herrn General-Wachtmeisters Johann Vitzthumbs und Herrn Obristen Rantzow wie ein Mauer gegen den Lothringischen stehen geblieben und redlich gefochten) kommen, aber also empfangen worden, daß der eine Theil zur rechten, der ander zur linken durchgangen. Inmittels hat auch die lothringische Infanterie auf das schwedisch Fußvolk getroffen. Welches ihnen aber gleichfalls also begegnet, daß sie bald in eine Unordnung gerathen, und flüchtig worden. Unter währendem Treffen hat das für Pfaffenhofen gelegene lothringische Fußvolk die daselbst gehabte Stück wiederumb unterstanden, abzuholen und auch hierauf zum Treffen zu bringen, gestalt eines darunter, so am weitesten gestanden, mit großer Gefahr, Mühe und Arbeit wieder herausbracht worden, als sie aber folgends auch die zwei nächste, daraus sie auf Pfaffenhofen geschossen, von dannen führen wollen, sind sie von den Bürgern mit stetigem Schießen aus Musqueten und Doppelhacken dermaßen davon abgetrieben, daß beides Mann und Pferd, so sich daran gemacht gehabt, darüber todt geschossen worden, worauf endlich die Bürger ein Ausfall gethan, und auf 500 Musquetirer, so noch in und hinter den Kauffhäusern bei Pfaffenhofen gelegen, mannlich angriffen, die mit gutem Glück dermaßen tractirt, daß sie mit Hinderlassung ihrer Musqueten

ausgerissen und davon geloffen, welches die Bürger noch mehr animirt, daß sie die zwei große Stück auch angefallen und in die Stadt bracht, mit einer großen Anzahl Kugeln, Pulver und Musqueten.

„Es sind bei diesem Treffen, 10. Aug. 1633, auf der schwedischen Seiten geblieben der Oberste über die Artollerei, Simon Schultheiß genannt, wie auch ein Oberster-Leutenant, so ein Freiherr von Ruppa, und sonst von gemeinen Soldaten in 208, so todt als beschädigt. Die Anzahl derer, so auf der Lothringer Seiten geblieben, kunnte man damals nicht eigentlich wissen. Seind aber ungefähr 900 auf der Wahlstatt geschätzt worden. Unter dem Treffen ist ein solch Ungewitter, von Wind, Nebel und Regen entstanden, daß ein Mensch den andern über wenig Schritt nicht mehr sehen können, nichts desto weniger die volle Battaglie angangen, daß also beide Theil, eines sowohl als das ander (nicht ohne Verwunderung) mit Wind, Nebel, Regen und Rauch zu fechten gehabt, welches dann zweifelsfrei nicht wenig verursacht, daß der meiste Theil der schwedischen Reuterei wegen der lothringischen Cürassier, die nur mit Degen gefochten, den Hasenpfad gewandert, da inmittels Generalmajor Vitzthumb neben Obersten Rantzow mit der Infanterie dermaßen heroisch sich erzeigt, daß neben der übrigen hinderbliebenen sehr wenigen Reuterei die gedachte lothringische Cürassier und folgends die ganze Infanterie mit Hinderlassung aller ihrer Musqueten, Pulver, Feldgeschützen, aller Munition, vieler 1000 Pfd. Brod, 400 Fuder Wein, Pagagy und aller anderer zu einem vollkommenen Heerlager überflüßigem Vorrath ihren Weg ängstiglich gegen Zabern, und folgenden Tag übers Gebürg wieder in Lothringen genommen, da dann nicht über 200 Mann, so ihr Obergewehr gehabt, wieder zurück in Lothringen sollen ankommen sein.

„Freitags den 16. Sept. 1633 hatte der Obriste Rantzow einen Anschlag auf die Außenwerke von Breisach, nahm auch dieselbige alle bis an die Schanzen an der Brücken hinweg, und riß dieselbige ein: 2 Stück Geschütz und ein Feuermörser wurden darvor ins schwedische Lager gebracht, und 2 Stück, so nicht

fortzubringen waren, wurden ins Wasser gesenket. Demnach war Herr General Rheingraf Ott Ludwig (eben derjenige, um welchen K. Christian IV. mit Frau Christinen Munk gebrochen hat) den 7. Oct. 1634 zu Speier seliglich verschieden, ist darauf förderlichst Herr Rheingraf Ott zum Generalen über die hinterlassene Armee, Herr Rheingraf Hans Philipps zum General-Lieutenant, Obrister Rantzow zum Generalmajor über die Infanterie, und Obrister Kanofsky über die Cavalerie constituiret worden." Kurz vorher, in der Schlacht bei Nördlingen, hatte Rantzau eine Brigade befehligt, es war ihm auch ab Seiten der Stadt Straßburg die Commandantenstelle angetragen worden, welche Ehre er jedoch verbat. Hingegen trat er, des Kanzlers Oxenstierna Begleiter in dessen Reise nach Frankreich, 1635 in Ludwigs XIII. Dienst. An dessen Hof, absonderlich bei den Damen, machte er viel Glück, „han var dristig, poleret, og saa velskabt," daß Damen des höchsten Ranges mit dem Beinamen, der schöne Rantzau, ihn beehrten. „Es war ihnen eine große Freude, den schmucken Fremdling auch nur zu sehen, und regelmäßig wurde er zu ihren Bällen eingeladen, wo er mehrmals die Ehre hatte, mit der Königin zu tanzen. Die Königin soll, wie einige meinen, ihre Hochachtung und Gunst ihm zugewendet haben. Man glaubt auch, daß Damen seine Equipage besorgten, und ihn mit allem Nöthigen versorgten, so daß er zu Paris großen Aufwand machte, ohne von seiner Familie Unterstützung zu empfangen.

Als Obrist übernommen, zeitig zum Maréchal-de-camp ernannt, sollte er zu seinem Regiment noch ein zweites werben. Er bereisete zu dem Ende Holstein und Dänemark, ließ aber auch gleichzeitig in Westphalen die Trommel rühren. „Herr Oberster Rantzow hatte 1637 auf französische Bestall- und Bezahlung etlich Volk geworben, welches er umb Meppen einquartieret, willens sich mit den Schwedisch- und Hessischen zu conjungiren, welches aber dem Ligistischen Generalwachtmeister Herrn von Vehlen verkundschaft, und ist mit der im Stift Münster vorhandenen Reuterei und etlichem aus Rhenen zu sich erforderten Fußvolk auf sie gangen, sie zertrennt, theils darnieder gemacht, theils gefangen genommen, und stattliche Beuten gemacht, sowohl

an Geld, als Pferden, Gewehr und andern Sachen." Zu Hamburg, inmitten seiner Werbungen, lebte Ranzau herrlich, in Saus und Braus, das wurde nach Paris berichtet, und zugleich der geringe Fortgang des Geschäftes. Da hatte er sich bereits, durch die unaufhörlichen Geldforderungen unangenehm gemacht, und es wurde beschlossen, ihn zu verabschieden und durch Gassion zu ersetzen. Aber Richelieu nahm Partei für ihn, und verschaffte ihm die nöthigen Gelder, daß Ranzau im Stande 4000 Mann nach dem Elsaß zu bringen, wo ohne diese Verstärkung der Cardinal la Valette kaum sich würde haben behaupten können. Jetzt nahm er die Belagerung von Gemar vor. »Pour favoriser ledit siége, après les approches faites et que les dehors furent pris, ledit cardinal s'avança jusques à Schelestadt, et envoya le sieur Rantzau à Benfeld avec cinq cents chevaux du duc de Weimar, lesquels enlevèrent un quartier des ennemis, tuèrent quatre-vingts ou cent hommes, et huit de leurs régimens se retirèrent d'effroi jusques à Saverne.« La Valettes Erfolge im Elsaß ermuthigten den Cardinal von Richelieu zu dem Angriff auf die Franche-Comté, behufs dessen dem Prinzen von Condé eine Armee von 20,000 Mann beigegeben worden. Sie nahm in den ersten Tagen, vom 27. Mai 1636 an, eine gute Anzahl von kleinen befestigten Posten, fand aber vor Dole den entschlossensten Widerstand.

Dahin hatte sich der Statthalter der Provinz, Ferdinand von Rye, der 80jährige Erzbischof von Besançon, begeben, um durch seine kriegerischen Erfahrungen und seine Festigkeit den Vertheidigungsmitteln ein wichtiger Zusatz zu werden. Er fand eine Stimmung, wie sie seinen heldenmüthigen Entschließungen angemessen, nicht nur ab Seiten der Besatzung von 700 Mann, sondern auch ab Seiten der Bürgerschaft, die sich zu neun Compagnien geordnet hatte. Die Feinde eröffneten ihr Feuer den 3. Juni, fällten viele Häuser, mehre Kirchen und ungefähr 200 Fuß von dem Thurm der Liebfrauenkirche, der als einer der höchsten Thürme in Europa berühmt, und gegen den mehr als tausend Kanonenkugeln gerichtet worden, begegneten aber vor den Werken jedesmal unüberwindlicher Gegenwehr, und litten über den vielfältigen Ausfällen schweren Verlust. »Le 10. juin les

ennemis attaquèrent la contrescarpe d'Arans, à la faveur de la batterie de Naymont, le régiment de Conty montant la tranchée, mais ils furent repoussés avec perte, et auroient été menés jusqu'au quartier du rôi, si Rantzau avec des troupes fraiches n'avoit arrêté l'impétuosité des assiégés,« wie das auch Richelieu bestätigt: »Rantzau y fut lui-même, et y fit merveilles et fut légèrement blessé de coups de pierres.« Steine den Vertheidigern zuzutragen, war besonders der Frauen Aufgabe, und von ihrem Heldenmuth hat die Geschichte einen merkwürdigen Zug aufbewahrt. Zwei Weiber wollten, die eine Wein, die andere Steine nach einem Außenwerk tragen, und eine Kanonenkugel riß die erste in zwei Hälften, zerschmetterte der andern beide Beine. Eine dritte Weibsperson, die eben ihre Ladung Steine abgegeben, kam zur Stelle, füllte nochmals ihren Korb mit dem Vorrath, der durch die Catastrophe ihrer Nachbarin am Boden unbeweglich geworden, und eilte wiederum, unter dem dichten Kugelregen, dem bedrohten Punkt zu. Man nennt einen Advokaten, der, ein unvergleichlicher Schütze, im Laufe der Belagerung sechzig Feinde erlegte. In dem Sturm auf die Contrescarpe von Arans, wozu der Marquis von Villeroy das Regiment Picardie führte, blieben auf dem Platze beinahe sämtliche Officiere des Regiments, überhaupt 200 Mann, und soll bei dieser Gelegenheit einer der Vertheidiger, ein handfester Bauerbursche mit einem einzigen Streiche seines Dreschflegels, den er mit gleichviel Geschick und Nachdruck handhabte, drei Feinde zugleich gefället haben. Der Corporal Donneux, von Orgelet gebürtig, wurde über dem Angriff auf eine Traverse des bedeckten Wegs von den Seinen verlassen, vertheidigte sich aber gleichwohl mit blanker Waffe, bis der Degen ihm brach, dann ergriff er zwei der Feinde, welche als ein Schild ihm dienen mußten, wiewohl er doch mehre Hiebe auf Arm und Kopf empfing: endlich wurde er durch seine Leute, die zu spät sich ihrer Feigheit schämten, entsetzt und nach der Stadt getragen, wo er zwar in kurzem an seinen Wunden starb.

Ueberhaupt bemerkte man, daß die leichteste Wunde tödtlich, was man der Anwendung vergifteter Kugeln zuzuschreiben nicht

ungeneigt; solches Vorurtheil schwand jedoch bei der Betrachtung, daß Verletzungen durch Hieb oder Steinwurf erzeugt, nicht minder tückisch, und man erkannte, daß die Luft in dem engen Raume der Stadt verpestet, wie denn auch gegen Ausgang Jul. die Pest zum Ausbruch kam. Die hat aber im geringsten nicht die Vertheidigung gelähmt, eben so wenig die Lauigkeit oder vielmehr die Nichtswürdigkeit der schweizerischen Tagsatzung, die, obgleich durch die feierlichsten Tractaten verpflichtet, und durch ihr eigenes Interesse angewiesen, die Neutralität der Franche-Comté zu handhaben, statt einzuschreiten, lieber durch vermittelnde Einflüsterungen die Fortschritte der Franzosen zu fördern suchte. »Mais le député qu'ils envoyèrent à Dôle pour leur déduire les raisons pour lesquelles ils n'avoient pas cru devoir se résoudre à prendre les armes pour eux contre le roi, fut si mal reçu d'eux, qu'en sortant de leur ville pour s'en retourner sous la foi publique, ils le tuèrent d'une mousquetade, étant encore près de leur muraille, à la fin de juillet.« Also hat zu Landshut in heiligem Grimm ein mannhafter Capuziner den Verräther Altringer erschossen, als dieser quasi re bene gesta die durch ihn den Feinden überlieferte Stadt zu verlassen gedachte. Eine Verstärkung von 1500 Kroaten — die fehlen niemals, wo es der Ehre oder dem Vortheil der Deutschen gilt — durch den römischen König aus Breisach entsendet, und glücklich der belagerten Stadt eingeführt, benahm vollends dem Prinzen von Condé, wiewohl durch den Anzug von vier frischen Regimentern seine Verluste ausgeglichen, jede Hoffnung eines glücklichen Erfolges, es näherte sich in großer Eile der von dem Herzog von Lothringen und von Lamboy befehligte Entsatz, und haben in der Nacht vom 14—15. Aug. nach einer Belagerung von 78 Tagen, nachdem sie ungefähr 10,000 Kanonenschüsse gethan, sieben Minen springen lassen, an Todten über 4000 Mann eingebüßet, die Franzosen den Rückzug bewerkstelligt, in solcher Eile, daß sie einen Theil des Gepäckes, 8000 Metzen Frucht, große Vorräthe von Kugeln und Bomben zurücklassen mußten, »et une pièce d'artillerie de 45 livres de bales, parsemée de fleurs de lys, qu'on appeloit la Louise, parce que le roi l'avoit vû fondre et lui avoit

donné son nom.« Am 15. Aug. am Tage Mariä Himmelfahrt war die Stadt vollkommen befreit, erhört das von dem Magistrat zu Anfang der Belagerung in der Capelle der wunderthätigen Hostie abgelegte Gelübde, wodurch die Stadt zu ewigen Zeiten zu einem jährlich abzuhaltenden Bußtage samt Procession sich verpflichtete, in der Voraussicht göttlichen Schutzes »par les mérites de la passion de Jesus-Christ, dont ils reconnoissoient la présence réelle dans l'hostie miraculeuse, l'intercession de la Vierge, patrone de leur église paroissiale, et de la Cour Céleste. Le clergé revêtu d'aubes blanches, fit ensuite une procession à pieds nus, et voua un voyage à la relique de S. Claude, l'un des patrons de la province, dont ce Saint avoit été prélat.« Damit der Größe des Ereignisses, welches ich, wie überhaupt die Haltung der Provinz in dem ganzen dreißigjährigen Kriege, der Betrachtung der Anbeter der Nationalität empfehle, nichts abgehe, starb in den nächsten dem Entsatze folgenden Tagen der greise Erzbischof von Besançon, mitten unter den Segenswünschen derer, so zu retten, er seine letzte Kraft gespendet. Aber auch Rantzau hat bei dieser Belagerung seine Schuldigkeit und darüber gethan, stets auf den gefährdetesten Posten sich eingefunden. Auf einem solchen empfing er die berufene seltsame Wunde, da ihm eine Kugel unter beiden Augen durch den Kopf ging, ohne ihn zu tödten.

Es hätte gegolten, die Franzosen auf ihrem Rückzuge zu verfolgen. Das hat aber seit Julius Cäsar nur der einzige Gneisenau verstanden, Gallas, mit der Hauptmacht der Kaiserlichen, traf zu spät ein, den Fehler seiner Unterbefehlshaber zu verbessern; am 10. Sept. überschritt er die Grenzen der Franche-Comté, nachdem er auf dem Marsch durch den Sundgau vielfältig von der französischen Besatzung in Béfort beunruhigt worden, und einige Tage über der Belagerung von Granvillar verloren hatte: das Städtchen wurde endlich genommen, das Schloß aber widerstand allen Anstrengungen. Am 16. Sept. erreichte Gallas Champlitte, wo er seine Vereinigung mit dem Herzog von Lothringen bewerkstelligte. Die Franzosen hatten bei Montsaujon, zwei Stunden von Champlitte, Stellung genommen. »Le vicomte de Turenne

fit un parti la nuit du 18. avec quinze cents chevaux, donna jusque dans le quartier dudit Gallas, défit la compagnie de cavalerie de sa garde, prit la plupart de leurs chevaux et mit une grande épouvante dans son camp. Rantzau enleva un autre quartier de Croates, mais ils ne laissèrent pas de le suivre dans la retraite et de le charger par diverses fois, de sorte que s'il eût été homme à s'étonner, il se fût trouvé en peine; mais il en sortit courageusement. Le 9. octobre, le cardinal la Valette enleva le quartier d'Isolani et le brûla entièrement; il y eut quatre cents prisonniers et plus de mille chevaux pris. L'effroi fut si grand dans le camp de Gallas, que, bien que nos troupes passassent fort près de son camp, il n'osa détacher aucune cavalerie pour les suivre; mais enfin il lui arriva de grands secours, toutes les troupes que l'empereur avoit en Silésie, le vinrent joindre.« Der Marchese von Grana, welcher die Artillerie convoyirte, und zeither mit der Einnahme von Lure beschäftigt gewesen, traf zu Anfang Oct. im Lager ein, aber noch war der Marquis von S. Germano mit 6000 Mann spanischer Völker abzuwarten, worüber des Monats Ende herankam. So war denn endlich eine Armee von 30,000 Mann mit 6 schweren und 36 andern Geschützen vereinigt, nach dem Styl des Jahrhunderts aber die Zeit für Operationen von Belang verstrichen. Gleichwohl bestand der Herzog von Lothringen auf einer raschen Offensive gegen das Herzogthum Burgund, zunächst auf der Occupation von Dijon, welche vorzunehmen, Gallas nicht ungeneigt sich bezeigte, wiewohl es ihm eigentlich nur darum zu thun, seiner Armee auf dem rechten Ufer der Saone gute Winterquartiere, die große Angelegenheit der Kriegsmanier jener Zeit, zu verschaffen.

Also wurde das Lager bei Champlitte am 22. Oct. aufgehoben, die Vingeanne bei Beaumont, dessen Burg unlängst der kühne Parteigänger Demandre eingeäschert hatte, die von den Franzosen in Hochburgund angerichteten Verwüstungen zu vergelten, überschritten, und die Straße nach Mirebeau verfolgt. »Nos généraux, dès qu'ils eurent connoissance de la marche des ennemis, s'avancèrent du même côté; et ayant su que

leur canon tiroit du côté de Mirebeau, ils firent ce qu'ils purent pour y arriver tôt après eux, jugeant bien que le bourg étoit si foible que l'ennemi le prendroit sans beaucoup de résistance. Il fut assiégé dès le matin 23., ou plutôt attaqué, parce que ledit bourg n'avoit ni fossé, ni pont-levis, ni parapets en ses murailles, n'y ayant seulement que quelques légers retranchemens qui y avoient été faits par les habitans et les compagnies de milice qui y étoient en garnison. Aussi les ennemis s'attachèrent-ils incontinent à rompre les palissades à coups de hache, brûlèrent la porte, et dressèrent des échelles contre la muraille. Ceux de dedans se défendirent courageusement plus de douze heures, avec perte de beaucoup d'ennemis, puis se retirèrent au château qui n'avoit non plus de fortifications; et après avoir tenu un jour et enduré quelques volées de canon, se rendirent à capitulation le 24. Notre armée n'en étoit pas lors à une demi-lieue; s'ils eussent resisté un demi-jour davantage, ils eussent été secourus, et l'armée ennemie se fût ruinée, d'autant qu'elle manquoit de vivres. Nous ne laissâmes pas d'avancer jusqu'à un quart de lieue dudit Mirebeau, et de paroître à la vue de l'avant-garde de l'armée des ennemis; mais nos généraux, voyant la place prise, crurent devoir aller prendre un poste du côte de Dijon; ce qu'ils firent, et se logèrent sur la rivière de Tille; trois cents Croates des ennemis s'avancèrent vers eux, croyant qu'ils se retiroient; mais ils furent chassés, et deux capitaines de Ludovic (Isolani) y demeurèrent prisonniers. Gallas joignit incontinent son avant-garde avec le corps de l'armée, et employa les 25., 26. et 27. à passer les rivières de Beze, de Tille et d'Ouche, ce qu'il fit avec des incommodités infinies. Durant ce passage, ceux de l'armée du roi firent plusieurs partis sur eux, et entre autres Batilly, qui alla à la guerre le 26. avec deux cents chevaux, tua cent des ennemis, prit trente prisonniers et gagna cent chevaux. Rantzau, avec 25 ou 30 maîtres, prit aussi des prisonniers; de sorte que nous en eûmes quasi de toutes leurs troupes, et entre autres un quartier-maître du duc de Florence et un gentilhomme. Le rapport des prisonniers étoit

que leur armée se défaisoit fort, et que, s'ils ne nous combattoient, ils ne savoient où donner de la tête ; ce qui faisoit croire qu'ils étoient incommodés, et que la plupart des leurs prendroient parti avec nous, même les Croates. Schomberg vint avec 1500 chevaux joindre le cardinal de la Valette, qui lors crut être assez fort pour combattre, s'il s'en offroit une occasion avantageuse, et croyoit, si les ennemis étoient résolus de venir à lui, qu'il faudroit donner bataille, pource qu'elle nous devoit être avantageuse, tant à cause de la bonté de nos vieilles troupes que de la situation du lieu où l'armée du roi étoit logée. Ce qui le mettoit plus en peine étoient les désordres des troupes du duc de Weimar, qui n'étoient pas moindres que ceux des Croates, et quelque chose qu'on fît, il étoit impossible de les empêcher.«

„Um die Hälfte dieses Monats," heißt es dagegen in einer andern Relation, „begunnte die kaiſ. Armee von Champlitte gegen Burgund, als der spanische Succurs mit denselben sich conjungirt, und der kaiſ. Gen. Graf von Gallas Ordinanz ertheilt hatte, aufzubrechen, umb ihr Heil ferner zu versuchen, welche aber wegen des üblen tiefen Weges und schweren Artollerei über die bestimmte Zeit dergestalt verhindert worden, daß ihnen fortzukommen nicht wohl möglich gewesen. Ob man nun wohl in Gedanken gestanden, auf ein gewißen Tag das Städtchen Mirebeau (so der ander Paß von dannen in Frankreich) zu erreichen, und dahero fast Tag und Nacht das Volk in formirter Battaglia avanciren lassen, so hat jedoch solch Vorhaben, wegen des angeschwellten Wassers, nicht vollbracht werden können, sondern am ersten Paß, bis die Artollerei, so auf dem weichen und gleichsamb grundlosen Boden heftig eingesunken, vorüber passirt, warten müssen. Indessen hat der Oberst Isolani den Croaten Ordinanz gegeben, den Franzosen das Haupt steif zu halten, damit dieselbige den Marsch nicht innen werden, und sie an demselben verhindern möchten, welches auch, indem alle Feuer im kaiserischen Läger nach dem Aufbruch brennend hinterlassen worden, desto leichter zu thun gewesen, daß also die Franzosen den kaiserischen Abzug erst nach zween Tagen gewahr worden. Den 23. Octob.

Morgens frühe hat der kaiserische Leutenant Graf Gallas mit der ganzen Armee vor dem gedachten Städtlein Mirebeau sich sehen, und die im Schloß gelegene Guarnison samt den Inwohnern der Stadt, deren bei 3000 zusammen gewesen, zu gütlicher Accommodation vermahnen lassen. Nachdem sie aber zur Gegenwehr gegriffen, und wider ein solche Gewalt, durch halsstarriges Aufhalten der Armee bis gegen Abend, sich defendiren wollen, als ist der Ernst gebraucht, der Canon gelößt, und darauf, ob es wohl etlich 100 Mann gekostet, das Städtlein überwältigt, und was im Gewehr befunden, zu Platz gelegt worden: unter welcher Begwaltigung es fast halb in die Aschen gerathen, und in währendem Brand aller Vorrath an Früchten und Wein (davon die Armee noch wohl in 14 Tag lang hätte leben können, die Inwohner aber es deroselben nicht, sondern viel lieber dem Feuer, so sie selbst angesteckt, gönnen wöllen) gänzlich verdorben. Welchen Verlauf als die im Schloß gesehen, und zu widersetzen sich nicht bastant befunden, haben sie umb einen Accord gebeten, welche man darauf wehrlos abziehen lassen. Worauf sie gleich auch noch drei Schlößer mit Sturm, und drei andere mit Accord erobert, ja alles bis auf ein Meilwegs an Dijon ausgeplündert, niedergemacht und ins Feuer gesetzt haben. Unterdessen seind die Franzosen des Handels und der Kaiserlichen Aufbruch erst gewahr, deswegen auch von dero Generaln eilends befelcht worden, fort zu marschiren, welche sich auch gestellt, als ob sie gerad auf die Gallasische zugehen, und den Ort entsetzen wollten. Dieweil sie aber gesehen, daß dieselbe den Vortheil allbereit innen, und ihr Vorhaben ohne ein Haupttreffen nicht vollzogen werden könnte, haben sie sich wieder zurück nacher Dijon gewendet, und ungefähr anderthalb Stund Wegs von den Gallasischen an einem Morast, da ihnen nit wohl beizukommen gewesen, Posto genommen."

Die Saone im Rücken zog die kaiserliche Armee fort bis auf 1½ Stunde vor Dijon. Der Prinz von Condé hatte sich in die Stadt geworfen, seine Armee machte Miene, die Zugänge vertheidigen zu wollen. »Notre armée vint camper entre Dijon et les ennemis. Nos généraux étoient assurés que,

si les places ne se rendoient point d'effroi, les ennemis courroient fortune de se perdre ; mais ils n'osoient répondre des places, dans toutes lesquelles ils ne pouvoient mettre garnison sans affoiblir leur armée ; la saison étoit si mauvaise pour lui et pour nous, qu'ils étoient en une raisonnable créance qu'il auroit de la difficulté de se servir de son canon et de son infanterie. Néanmoins la saison avancée, et la honte que recevroit Gallas s'il n'entreprenoit rien, le firent résoudre d'attaquer Saint-Jean-de-Losne, pour avoir un passage sur la Saône,« eigentlich aber, um sich des rechten Saoneufers, das seine leichten Truppen von Pontailler bis Verdun, bis zur Mündung des Doubs überschwemmt hatten, vollends zu versichern. Er ließ demnach die Armee links schwenken und bezog, $1^1/_2$ Stunde von Saint-Jean-de-Losne, eine vortheilhafte Stellung; im Vorübergehen wurde die berühmte Abtei Cîteaux, welche dem Cistercienserorden den Ursprung und Namen gibt, geplündert, und namentlich St. Georgen oder der Herzoge Capelle, der Herzoge von Burgund ersten Geschlechtes Ruhestätte, vollständig verwüstet. Am 28. Oct. wurde die Stadt aufgefordert, und die Belagerung, zu welcher Enkevort mit 4000 Mann Infanterie und 4 Kanonen commandirt, auch als Soutien des Herzogs von Lothringen Reiterei aufgestellt, nahm ihren Anfang.

Adrian Freiherr und nachmals des h. R. R. Graf von Enkevort, k. k. Kämmerer, Hofkriegsrath und Generalfeldmarschall, befehligte in Bayern ein Regiment, als er, vermuthlich auf Veranlassung seines Schwiegervaters, zugleich mit seinem Regiment in k. k. Dienste übernommen wurde. Bei Lützen 1632, in der Vertheidigung von Prag gegen die Sachsen, Juli 1634, bei Nördlingen stritt er mit Auszeichnung; in der Schlacht bei Rheinfelden, 3. März 1638, gerieth er, wie die Befehlshaber insgesamt in Gefangenschaft, und wurden auf K. Ludwigs XIII. besondern Befehl, Enkevort und die Brüder Johann und Anton von Werth nach Frankreich gebracht. Der Anblick von Gefangenen solcher Bedeutung sollte dem unter der Last der Abgaben und des Kriegs erliegenden Volk ein Gegenstand der Zerstreuung und Erhebung sein. Im Sommer 1640 etwa wird Enkevort aus-

gewechselt worden sein, und stand er von dem an als Feldmarschall-Lieutenant bei der Armee des Generalissimus, des Erzherzogs Leopold Wilhelm. Ungewöhnliches Vertrauen hat dieser den Rathschlägen und der Führung des erfahrnen Kriegers geschenkt. Im J. 1651 wurde Adrian zum Generalfeldmarschall ernannt, auch mit seiner gesamten Nachkommenschaft in den Grafenstand erhoben. Im J. 1657 führte er nach der Lombardei die Hülfsmacht, bestimmt, eine Provinz, welche Spanien nicht länger zu schützen vermochte, gegen die Angriffe der Franzosen und Modeneser zu vertheidigen; ungezweifelt ist es eine Merkwürdigkeit, daß den beiden Linien des östreichischen Hauses der Herzog von Modena als ein Feind von Bedeutung gelten konnte. Die Franzosen hatten im Felde eine unbestrittene Ueberlegenheit gewonnen, das von dem Grafen von Saldaña belagerte Valenza entsetzt, ihrerseits die Belagerung von Alessandria vorgenommen und bereits den Graben erreicht, als Enkevort gegen Ausgang Jul. 1657 seine Vereinigung mit den Trümmern der spanischen Armada bewerkstelligte. Dem belagerten Alessandria Hülfe zu bringen, wurde sofort beschlossen, und eine Heeresabtheilung, von dem Feldzeugmeister Don Iñigo de Velandia, von Marengo aus gegen das französische Lager geführt, erzwang, obgleich unter bedeutendem Menschenverlust, den Zugang zu der dicht von Feinden umschlossenen Stadt. Einige Tage später, 11. Aug., that Velandia mit der also verstärkten Besatzung einen glücklichen Ausfall, welcher namentlich dem Grafen Bojardo, einem Modeneser, der als des Prinzen von Conty General-Lieutenant diente, das Leben kostete; es näherten sich auch von der Bormida her die Oestreicher dem feindlichen Lager, und beschossen solches aus der Entfernung von 200 Schritten mit 30 Stücken, daß am 18. Aug. der Prinz von Conty sich genöthigt sah, sein Lager in Brand zu stecken und den Rückweg gegen Asti und das Genuesische zu suchen. Dieses Resultat wurde zu Mailand und in dem ganzen Staat durch Te Deum laudamus und sonstige Freudenbezeugungen gefeiert, blieb aber, bis auf einzelne Postenangriffe und Verheerungen, das einzige des ganzen Feldzugs. Der Thätigkeit seiner Gegner scheint überhaupt Enkevort keineswegs gewachsen,

sie nahmen 1658 Mortara und Vigevano, auch Trino, des mit dem Erzhause enge befreundeten Herzogs von Mantua Stadt, während der Obriste Christoph Rihlmann, Deutscher von Geburt, mit einem fliegenden Corps Toscana und den Kirchenstaat durchzog, bei Pisa eine bedeutende, von zwei spanischen Generalen, den Marquesen von Caracena und Mortara befehligte Macht aus dem Felde schlug, allerwärts Brandschatzung erhob, und nicht übel Lust bezeigte, irgend einen festen Punkt in dem Kirchenstaat zu einer Basis für fernere Operationen einzunehmen. Zum Glück für Enkevort starb der Herzog von Modena den 14. Oct. 1658, und wurde am 8. Mai 1659 ein Waffenstillstand beliebt, dem der Frieden folgte. Der Feldmarschall starb 1663. Er hatte die Herrschaften Swoyschitz im Kaurzimer, und Lebecz mit Bohdanecz im Czaslauer Kreise von Böhmen angekauft, und mag ihn hauptsächlich die Mitgift seiner Gemahlin Anna Camilla Gräfin von Verdenberg zu solchen bedeutenden Erwerbungen befähigt haben, gleichwie der Umstand, daß er der Schwiegersohn des kaiserlichen Obristhofkanzlers, des Grafen Johann Baptist von Verdenberg, seiner Beförderung nicht wenig zuträglich geworden sein muß. Seine Nachkommenschaft hat noch bedeutende Güter im Lande unter der Enns, insonderheit Grafeneck und Neueigen, dann das herrliche Namiescht, die sogenannte Grafschaft, in Mähren erworben, ist aber dem Mannsstamme nach in der Person von Graf Wenzel Adrian Wilhelm von Enkevort, der mit Maria Josepha Gräfin von Weissenwolf vermählt, erloschen. Die östreichischen Güter erbte des letzten Grafen Schwester, verehlichte Gräfin von Rotthal.

Vor Saint-Jean-de-Losne sollte Adrian von Enkevort kein Glück machen. Man hatte dort Zeit gehabt, sich vorzubereiten. »Il y avoit huit compagnies du régiment de Conty, qui étoient peu complètes à cause de la peste qui avoit emporté la plupart d'eux, mais fort bons soldats qui ne demandoient qu'à combattre, et étoient secondés d'habitans si résolus, qu'ils déterminèrent que le premier qui parleroit de se rendre seroit jeté dans la rivière, et qu'à l'extremité ils mettroient le feu dans la ville, pour brûler les provisions de blé qui pourroient

servir aux ennemis, et essaieroient de se sauver par eau dans Bellegarde.« Courtépée, nach seiner von Fontaine-française her, Abth. II. Bd. 4. S. 534, uns bekannten Methode, erhöhet die Stärke der Belagerer bis zu dem Betrage von 80,000 Mann, nennt dagegen »cette ville peu fortifiée, n'ayant que huit petites pièces de canon sans canonniers, une garnison de 150 hommes très-mal disposée, qu'il fallut apaiser et retenir par 600 écus d'or payé comptant, et contenoit à peine 300 habitans capables de porter les armes. Mais quels prodiges n'opérent pas les sentimens d'honneur et l'amour de la patrie! On auroit de la peine à trouver dans l'histoire des exemples d'une vertu aussi héroïque que celle de ces bons citoyens, devenus tous soldats, chefs sans rivalité, n'ayant que l'émulation de mourir pour la patrie.

»Malgré le feu terrible d'une nombreuse artillerie, l'éclat des bombes, les feux d'artifice, un furieux assaut de trois heures, une brèche ouverte de 12 toises, ils tinrent ferme, et rien ne fut capable d'ébranler leur constance. Ils résolurent de se sacrifier pour le salut commun, et de tout risquer plutôt que de dégénerer de la bravoure de leurs ancêtres. Ce parti fut embrassé avec chaleur. Une délibération formée par Desgranges et Lapre, échevins, portée de poste en poste sur la brèche, fut signée de presque tous les bourgeois: ils s'obligèrent sous serment, »»de combattre jusqu'à la mort pour le service du roi: si le nombre des assiégeans l'emportoit, il fut décidé qu'un chacun, au son de la grosse cloche, mettroit le feu à sa maison, périroit ensuite l'épée à la main en se défendant de rue en rue, ou se retireroit par la porte du pont de Saône dont on abattroit une arcade, pour rendre cette conquête inutile aux ennemis.«« On trouve dans cette étonnante résolution le courage des Numantins, sans y trouver leur folie.

»Ainsi fortifiés, nos citoyens soutinrent pendant quatre heures avec une valeur incroyable un second assaut encore plus meurtrier que le premier. Ils s'y battirent en désespérés, aidés de leurs femmes qui donnèrent des marques d'un cou-

rage au-dessus de leur sexe. Elles versoient des graisses, des huiles bouillantes, de l'étain fondu sur les assiégans, dépavoient les rues pour les écraser à coups de pierre, prenoient les armes et la place de leurs maris, de leurs frères tués ou blessés, et combattoient avec tout l'acharnement du désespoir et de la vengeance. Une fille portant sur sa tête un sceau de vin pour rafraîchir les combattans, ne fut pas plutôt sur la brèche, qu'un boulet de canon emporta le sceau; sans s'étonner, elle cria aux ennemis que pour des Allemands ils ne respectoient guère le vin, puisqu'ils le répandoient si mal-à-propos. N. Lapointe, femme d'un aubergiste, et Jeanne Micault, bravèrent les dangers. Denis Falcon, frère carme, qui avoit long-temps servi, fut toujours sur la brèche, et se signala par son adresse à tirer juste. L'huissier Perrier le secondoit à merveille.

»Malgré cette résistance qui tient du prodige, c'en étoit fait de la place, si douze Auxonois, accourus au secours de leurs voisins, et qui partagèrent leurs périls à la dernière heure de l'assaut, n'eussent annoncé l'approche de troupes fraîches. En effet, le comte de Rantzau arriva à une heure de nuit après cette action; et passant et repassant sur le pont avec des tambours et des flambeaux, il grossit sa troupe aux yeux de l'ennemi.

»La résistance opiniâtre des assiégés, jointe à la crainte d'une inondation dont menaçoit une pluie de 12 heures, força Galas rebuté, à lever le siége le 3. novembre, avec une perte considérable d'hommes, de canons et de munitions, après avoir été 9 jours devant la place. Ses soldats, presque tous luthériens, vainqueurs sous Walstein et Tilly, frémissoient de rage de se voir battus par une poignée de bourgeois, et d'être venus de si loin pour échouer devant une bicoque. Leur arrière-garde fut harcelée par Rantzau et par les habitans qu'il ne put empêcher de sortir avec lui: ils montrèrent qu'ils savoient aussi bien se battre en rase campagne que se défendre dans leurs murs.

»Rantzau, témoin de leur valeur, les loua hautement et les proposa pour exemple à ses soldats. Il leur permit d'aller

butiner dans le camp ennemi: on y trouva quantité de bombes, de boulets, de grenades, des dragons-volans et des charrettes à essieux de fer, chargées de grains et de pain de munition: le tout fut amené dans la ville, et l'église fut remplie d'une partie de ces dépouilles.

»Les habitans pleins de reconnoissance envers le Dieu des armées, lui rendirent de solemnelles actions de grâce, et consacrèrent tous les ans le 3. novembre comme un jour de fête, en mémoire de la levée du siége. Cette fête s'appelle la Galas. Ils ont renouvellé l'année centenaire (1736) par un combat fictif, par des pompes, des réjouissances et des illuminations qui ont attiré chez eux une foule d'étrangers. La relation de ces fêtes a été publiée par M. Boisot, aidé de l'abbé Claude Vaudrey, en un vol. in 12. de 116 pages. Le drapeau enlevé aux Impériaux fut déposé en cérémonie comme un trophée dans l'église paroissiale de S. Jean-Baptiste, où il existe encore en lambeaux (1778).«

Nicht in dem gleichen Bombast, belehrender jedoch drückt Richelieu sich aus, ohne, über der tapfern Vertheidigung, Rantzaus Verdienst um die Stadt zu vergessen. »Nos généraux résolurent d'envoyer le colonel Rantzau pour les secourir avec la compagnie de gendarmes du duc d'Enghien, les chevau-légers du prince de Condé et les sept compagnies de chevau-légers du régiment de cavalerie du duc d'Enghien, avec la cavalerie dudit colonel Rantzau. On mit trois mille hommes dans Nuits avec la cavalerie du duc de Weimar, et on laissa le reste de l'infanterie à Dijon et à Talant, où l'on pouvoit faire un retranchement, et logea-t-on la cavalerie françoise dans la montagne. Cette séparation de nos troupes nous empêcha d'attaquer les ennemis dans leurs postes, qui de leur part aussi se tenoient en des lieux avantageux, afin que nous ne les y puissions forcer. Les ennemis cependant avoient bloqué Saint-Jean-de-Losne, et après diverses sommations commencèrent à battre la place. Le colonel Rantzau partit le 1. novembre avec les troupes qui lui avoient été ordonnées, passa la rivière de Tille (die Ouche bei ihrer Mündung, sagt der deutsche Bericht,

welchem zufolge Rantzau 2000 Fußknechte und 1000 Pferde hatte) avec grande incommodité et non moindre courage des soldats, chassant devant lui tout ce qu'il trouva d'ennemis en son chemin. Le 2. dudit novembre, dès la pointe du jour, l'ennemi commença à tirer en batterie, et pressèrent l'attaque de la place sur l'avis qu'ils eurent du passage des troupes dudit colonel, de sorte que, sur les trois heures après-midi, ils jetèrent deux grands bataillons d'infanterie dans la prairie, qui s'avancèrent, l'un à la brèche et l'autre à une terrasse qui étoit au-devant de la porte appelée de Dijon, et qui n'étoit ni fossoyée ni palissadée, mais qui avoit seulement été un peu escarpée et taillée en demi-lune par la garnison, qui y étoit, et n'avoit autre parapet que de barriques.

»La brèche fut attaquée fort courageusement, et aussi courageusement défendue par une partie des soldats de la garnison, une partie des habitans et soixante hommes venus de Bellegarde; et ne fut pas jusques aux femmes qui n'y fissent des merveilles à jeter des pierres et porter du rafraîchissement aux soldats; mais comme elle n'étoit pas encore bien raisonnable, étant la muraille encore haute de douze pieds, le fossé n'étant pas comblé, y ayant beaucoup d'eau dedans, et une palissade toute entière que le canon n'avoit pu voir, laquelle les ennemis essayèrent de rompre à coups de hache, ils n'y purent pas beaucoup avancer, et tout ce qui s'y présenta fut tué ou blessé, outre qu'ils étoient vus en flanc tout à découvert de la demi-lune qui étoit au-devant de la porte. Le combat fut plus douteux en la demi-lune, laquelle étoit défendue par Bréquigny, enseigne de la mestre de camp de Conty, avec cent soldats et quelques habitans, d'autant qu'étant sans fossé et sans palissades, les ennemis y montoient et venoient aux mains de tous côtés, et s'y opiniâtrèrent tellement qu'ils renversèrent plusieurs des barriques, et donnoient d'autant plus de peine aux nôtres, qu'ils étoient renforcés de moment à autre de ceux qui accouroient tous à la demi-lune; et néanmoins ils en furent repoussés aussi bien que de la brèche, et si fort mal menés, que sur la fin

ceux que l'on envoyoit pour les rafraîchir fuyoient de tous côtés au lieu de s'approcher, quoique les chefs les y poussassent à coups d'épée. Les ennemis perdirent en ces deux attaques plus de quatre cents hommes morts sur la place, et ne purent faire autre chose que se loger au pied de la contrescarpe ruinée qui autrefois avoit été faite aux environs du fossé de la ville. Gallas en fut spectateur en personne, et fit avancer ce jour-là toute son armée, avec résolution d'emporter la place, à perte d'hommes, à quelque prix que ce fût.

»Le même jour 2. dudit mois, Rantzau entra dans la ville, lui dixième, à neuf heures du soir; il fut à l'instant visiter la brèche, et la trouvant en bon état, il la fit quitter aux soldats pour la bailler à garder aux habitans, et mena les soldats qui étoient à ladite brèche pour renforcer la garde de la demi-lune. Peu après entrèrent les troupes qu'il avoit amenées audit secours; il fit reposer ses troupes la nuit, et le lendemain au point du jour, après avoir fait conduire cinq petites pièces sur la demi-lune, il fit faire une sortie de quatre cents hommes sur un logement qui étoit tout proche de ladite demi-lune, au coin d'une levée qui aboutit à icelle, où étoient quelques quatre cents hommes des ennemis en garde, lesquels ayant aperçu les nôtres firent leur décharge tous à la fois, et après prirent la fuite aux batteries, qu'ils ne purent si promptement gagner qu'il n'en demeurât plus de deux cents sur la place, trente cavaliers des nôtres, qui étoient sortis en même temps (la situation du lieu n'ayant pas permis d'y employer plus de cavalerie), s'étant mêlés parmi eux, et donné loisir à l'infanterie de les tailler en pièces. En même temps trois escadrons de cavalerie des ennemis vinrent recueillir leurs gens; et s'étant avancés pour charger nos trente maîtres, l'on leur délâcha les cinq pièces de la demi-lune, qui firent tomber beaucoup de gens de leurs escadrons. Parmi ces trente maîtres étoit le lieutenant-colonel dudit sieur de Rantzau, qui y fit des merveilles, et eut un coup d'épée au bras gauche, après avoir perdu son cheval sous lui.

»Les ennemis se voyant si maltraités, hors d'espérance de prendre la place, tant par le courage des nôtres que par le mauvais temps et les pluies qui continuoient, commencèrent dès la nuit à retirer leurs canons des batteries et à faire filer leurs troupes; ce dont Rantzau ayant avis, commanda que toute la cavalerie repût pour se mettre à la suite des ennemis. La cavalerie ayant repu, partit de la ville sous la conduite dudit sieur de Rantzau, et suivit les ennemis jusqu'à la nuit, tuant tout ce qui se rencontra écarté, et faisant prendre la fuite plusieurs fois aux escadrons qui faisoient la retraite, desquels il y eut plus de 120 hommes tués, et plus de cent prisonniers.

»En cette poursuite parut un cavalier fort bien monté, l'épée à la main, lequel, s'étant détaché d'un escadron, s'avança tout seul, appelant à lui ledit sieur de Rantzau; ce qu'entendant, il partit à l'instant de son escadron, après avoir remis son pistolet dans le fourreau: il s'avança l'épée à la main audit cavalier, qui le voyant venir laissa tomber son épée, laquelle étoit attachée à son bras avec un ruban, et prit son pistolet qu'il délâcha sur ledit sieur de Rantzau, et regagna à toute bride son escadron, sans que ledit sieur de Rantzau en pût avoir autre raison que de lui reprocher sa lâcheté: tous les prisonniers assurèrent que ce cavalier étoit le duc Charles. La nuit ayant fait cesser les poursuites dudit sieur de Rantzau, il se retira à Saint-Jean-de-Losne, et le lendemain se remit encore à la suite des ennemis qu'il poursuivit continuellement, tuant de tous côtés ceux qui s'écartoient, jusques au nombre de 4 à 500, prit près de 200 prisonniers, et, traversant entre l'avant-garde et l'arrière-garde de l'ennemi pour gagner Dijon et venir joindre l'armée, afin de s'y trouver si l'on attaquoit celle des ennemis au passage des rivières de Tille, il arriva à Dijon à neuf heures du soir.« Damit stimmt jedoch nicht in allen Dingen der deutsche Bericht. Laut desselben ist Rantzau den letzten Oct. Neu. Cal. „zum Entsatz in den Platz kommen, welcher des folgenden Tags einen starken Ausfall gethan, und in der Furie bei 500 Gallasische niedergemacht, und theils

gefangen, hernach aber, als Lärmen gemacht, mit Verlust etlicher der seinigen wieder hinein getrieben worden. Darauf man die Belägerung aufgehoben."

»Cette première attaque fit perdre courage aux ennemis, qui se virent repoussés à l'entreprise qu'ils avoient faite sur une petite ville qui n'étoit pas composée de trois cents feux, n'étoit fermée que d'une simple muraille, n'avoit aucune fortification, et ils y perdirent un grand nombre de soldats, dont il se trouva plus de 800 morts à mille pas de la ville; et l'importance de cette place étoit telle, que la prise apportoit une perte infaillible de la plus grande partie de la province, et donnoit entrée aux ennemis par un pont sur la rivière de Saône, au milieu d'icelle et dans le meilleur pays, laissant peu d'espérance de la pouvoir reprendre qu'avec grande peine, à cause du voisinage de la Comté à laquelle elle touche, et n'est distante de Dôle que de deux lieues et demie. Gallas perdit en cette expédition plus de 5000 hommes, et nous reçumes des siens en nos troupes plus de 1500 hommes de pied, sans ceux qui moururent de maladie. Ils quittèrent Mirebeau et se retirèrent tous à Gray; ils laissèrent en leur retraite trois pièces de canon et deux mortiers.

»Le 9. novembre on leur fit quitter le passage du pont de Tille, dont ils s'étoient saisis pour empêcher les nôtres d'aller à eux.« Es ist das Gefecht gemeint, in welchem am glänzendsten der Namen Isolani leuchtet. Eines der ansehnlichsten Geschlechter in der Stadt Bologna, verloren die Isolani über einem Streit mit Papst Clemens VII. ihr werthvollstes Eigenthum, daß mehre von ihnen genöthigt, den Wanderstab zu ergreifen. Seit der Mitte des 16. Jahrhunderts kommt der Namen in der Grafschaft Görz vor, als deren Landesordnungen Peter Hortensius Isolani, 1578—1592 des Landrechtes zu Görz Beisitzer, gesammelt und in eine für den Gebrauch der Behörden zweckmäßige Form gebracht hat. Johann Marais Baron Isolani diente als Obristlieutenant gegen die Türken, namentlich bei der Belagerung von Gran 1595, gerieth aber über dem verunglückten Angriff auf Stuhl-Weissenburg, Mai 1598, in türkische Gefangen-

schaft, in welcher er vor des Jahres Ablauf zu Constantinopel verstarb. Er hatte verschiedene Güter in Kroatien erworben, und war in der Ehe mit Magdalena von Campana zweier Kinder Vater geworden.

Der Sohn, Johann Ludwig Hector Graf Isolani, geb. zu Görz 1580, trat zeitig unter des Vaters Leitung in Kriegsdienste, zuerst gegen die Türken sich versuchend. Ihr Gefangner im J. 1602, wurde er durch eines Italieners oder Walachen Beistand befreit und in den Stand gesetzt, Siebenbürgen zu erreichen. Er diente, die einmal betretene Laufbahn verfolgend, unter Matthias und Ferdinand II., namentlich in Böhmen, an Rhein und Elbe, auch unter dem Herzog von Friedland gegen Mansfeld, als dieser nach der Niederlage bei Dessau 1626 der ungrischen Grenze sich zuwendete. Isolani, bereits Inhaber eines kroatischen Regiments, und der Obriste Pechmann erstürmten bei Neustädtl an der Waag des Mansfelders von Dragonern vertheidigte Wagenburg. Unter Savellis Oberbefehl stand Isolani 1630 in Pommern, und bei Leipzig focht er 1631 mit solcher Auszeichnung, daß ihm von dem an alle kroatischen Regimenter untergeben wurden. Deren Completirung durch Werbung zu beschleunigen, weilte er eine Zeitlang in Kroatien, und war er noch nicht lange zur Armee zurückgekehrt, als ihm, während der Belagerung des Schlosses zu Coburg von Herzog Bernhard von Sachsen-Weimar zu Silbach bei Königsberg einige berittene Compagnien „unversehens überfallen, viel niedergemacht und etliche Cornett und Bagage erobert wurden". Einen Monat später erfolgte die Schlacht bei Lützen, für Isolani eine Gelegenheit hoher Auszeichnung. Noch vollständiger nahm er Rache für Silbach zu Pfingsten 1633, unweit Eger. „Nachdem Herr Obrister Dupadel die neue Ungarn und Crabaten (ein schön auserlesen und wohlgemundirtes Volk) bei Eger getrennt und verjagt, hat Herr Obrister Isolani mit seinen Crabaten nachgesetzt, das Taube- und Dännemärkische Regiment zertrennt, viel Fahnen erobert, auch der Königl. Prinz aus Dännemark in einen Arm geschossen worden, den aber Obrister Kalckstein und Herzog von Sachsen-Altenburg wiederumb entsetzt, und jene in die Flucht getrieben."

Isolani war einer der auf Wallensteins Betrieb am 22./12. Jan. 1634 in Pilsen zusammengetretenen Befehlshaber, zweifelte jedoch keinen Augenblick zwischen seiner Pflicht und der Anhänglichkeit für den Feldherren. In desselben Jahres Lauf folgte er mit zahlreichen Kroatenschwärmen dem römischen König in den Feldzug von Nördlingen, und hat er, welcher sein Hauptquartier eine geraume Zeit zu Schweningen (Hofmark zwischen Donauwerth und Höchstätt) gehabt, „mit seinen untergebenen Crabaten auch nit gefeiert, sondern ein Truppen derselben den 11./21. Aug. vor Höchstatt commandirt, welche, nachdem sie dahin gelanget, die Stadt alsobald aufgefordert. Als nun etliche aus den Bürgern, sowohl Catholische als Evangelische eilends hingangen, umb die Thor zu eröffnen, haben sie doch solches nicht erwarten wollen, sondern alsobald in höchster Fury die Thor aufgehauen, stark in die Stadt Feuer geben, also daß sich niemand umb und bei den Thurn blicken lassen dürfen. Nachdem nun die Thor also mit Gewalt eröffnet, sind die Crabaten den Tag über etlich 1000 zugeritten, die Stadt mit höchster Ungestümmigkeit geplündert, und nachfolgende schröckliche Unthaten mit den ohne das höchst bedrangten Inwohnern und armen Leuten begangen: nämlich gar viel Weibspersonen zu Todt geschändet, Manns- und Weibspersonen ohne einen gehabten Respect kalt und heiß Wasser, Essig, Mist und Kothlacken eingeschüttet, mit Ketten und Stricken an Köpfen bis auf den Todt gerüttelt, etlichen Daumenstöck angelegt, bei den Gemächtern aufgehenkt, und darein mit Nadeln und anderm, bis das Blut hernach gelaufen, gestochen: auf den Schienbeinen mit Sägen hin und wieder gesäget, mit Scheitern die Füß bis auf die Bein gerieben. Die Fußsohlen zerquetscht, und so lang zerschlagen, bis sie von den Füßen abgefallen, die Arme auf den Rücken gebunden, und hinter sich aufgehenkt, sehr viel ganz nackend (darunter Wolf Wilhelm von Kreuth und Diaconus Manen auch gewesen) in der Stadt an Stricken hin und wieder geführet, mit Beilen und Hämmern die Leiber dermaßen zerschlagen, zerfetzt und verwundet, daß viel Menschen nicht anders als wären sie ganz schwarz gefärbet anzusehen, sehr viel mit Säbeln dermaßen gemetzelt, daß man gleich den andern

Tag über 250 tödtlich Stich und Wunden gezählet, endlich hat männiglich größer Marter zu meiden, umb das todtschießen gebeten, viel hat man des andern Tags ganz todt gefunden, darunter H. Landvogt, Bürgermeister Schaflitz, Hofmeister Erlbeck, Wolf Wilhelm von Kreuth und Herr Aman sind auch sehr verwundt: den Spitalmeister haben sie gebraten, und wurden täglich mehr Todten gefunden: die Frau Landvögtin und Frau Hofmeisterin Erlbeckin, sampt der alten Fürstin Hofmeisterin Frau Teufflin, liegen auf dem Tod. Die Ausplünderung ist dermaßen so scharf gewesen, daß man im Wein bis an die Knoten gewatet, alles Getreid und Victualien sind hinweg, also daß viel in etlichen Tagen einen Bissen Brod nicht gesehen, sondern hohes und niedern Stands sich mit unzeitigem Obst und Wasser behelfen müssen, so hatte auch weder Mann, Weib noch Kinder einige Kleidung mehr, sondern musten sich in Hembdern und andern schlechten Bedeckung behelfen. In Summa, das Elend, Jammer und Noth war so groß, daß es nicht gnugsamb zu beschreiben, auch dergleichen in diesem 16jährigen Krieg niemals fast ärger gehört."

Dieselbe verderbliche Thätigkeit entfalteten Isolani und seine Scharen in den Zügen, welche der Nördlinger Schlacht Folgen. An Isolani namentlich ergab sich Meinungen mit Accord: „wiewohl nun die Stadt dem Obristen 1800 Thaler gegeben, ist sie gleichwohl zwei Tag lang geplündert, zwei Geistliche niedergehauen und Cantzler und Räthe übel tractirt worden. Das Städtchen Themar, weil es nicht accordiren wollen, in Grund abgebrannt. Darauf förder auf Sula gangen, allda Herzog Wilhelms von Sachsen-Weimar Reuterei ihnen begegnet, welche mit ihnen scharmützirt, und mit Verlust etlich 100 sich retiriren müssen." Die Schweden wichen bis Erfurt zurück, während Isolani, in Anerkennung seiner Leistungen, das Generalat über sämtliche Kroaten und durch Diplom vom 12. März 1635 die reichsgräfliche Würde empfing. Für den Feldzug des besagten Jahrs war er dem Hülfscorps, so Piccolomini nach den Niederlanden führte, zugetheilt, samt den kroatischen Regimentern Isolani, Corpus, Forgacs, Plasionitz und Bathyani, und fünf

mit doppeltem Gewehr versehenen Compagnien. Die Menge der Festungen in den Niederlanden beeinträchtigte die Brauchbarkeit dieser leichten Reiterei, dafür aber spielte sie eine um so bedeutendere Rolle über dem Einfall in die Champagne, Anfangs März 1636. „Den 20. Febr. seind 3 Stund unter Verdun die kaiserische und spanische Truppen in großer Anzahl über die Mosel passiret, General Colloredo hat mit seinen unterhabenden Regimentern den Vortrab gehabt, denen Isolani mit etlich 1000 Ungern, Crabaten, Heiduggen, Polacken und dergleichen Nationen gefolget, ingleichen Graf von Isenburg mit seinen Regimentern zu Roß und zu Fuß, darauf succedirte Herzog Carl von Lothringen mit dero anvertrauten Artillery und Geschütz, marschirten alle in guter Ordnung, war mehrertheils ein wohlerfahrnes und versuchtes Kriegsvolk, also daß aus diesen obgedachten Truppen ein rechtschaffenes Corpus eines auserlesenen mächtigen Kriegsheeres formiret wurde, bestehend in 15,000 Pferd und 6000 Fußknechten, welche mit Gewalt in Champanien eingebrochen, da sie in die 60 Städtlein, Flecken und Dörfer in die Aschen gelegt, drei starke Truppen aufs Haupt erlegt, und zwei auserlesene Compagneien, darunter den Duc de Montbazon und Comte de Maulevrier niedergehauen, da dann Graf Isolani mit seinen so viel tausend Hungarn, Crabaten, Heiduggen, Polacken gewöhnliche Arbeit gemacht."

Es war das gleichsam ein Vorspiel den Einfällen, in demselben Jahr gegen die Picardie und gegen die burgundische Grenze versucht. Isolani befand sich bei der von Gallas befehligten Hauptarmee, und war es vornehmlich seine Aufgabe, mit den leichten Truppen die Franzosen in Ungewißheit um die Bewegungen der Armee zu erhalten. In dem Gefecht vom 26. Oct. wollen die Franzosen der Kroaten Lager in Brand gesteckt, Isolanis Kutsche mit ihrem reichen Inhalt und mehren Schreiben, seines Sohnes, des Grafen Ludwig sämtliche Handpferde, überhaupt 1000 Pferde erbeutet haben. Wie demnächst die verfehlte Belagerung von Saint-Jean-de-Losne den Rückzug der kaiserlichen Armee nach sich zog, bildete Isolani mit seinen Kroaten die Nachhut, deren letztes Glied des Sohnes, des Grafen

Ludwig Isolani Regiment ausmachte. Stolz auf solche Ehre, durchdrungen von der Wichtigkeit seines Berufs, wollte der junge Mann die Brücke über die Tille bei Spoy nicht überschreiten, er sehe denn zuvor den letzten Nachzügler drüben und in Sicherheit. Alle Anstrengungen der Franzosen richteten sich gegen den neuen Horatius Cocles, und von eines gamin Geschoß vielleicht fand der jugendliche Held den Tod, und zu Spoy, in der Liebfrauenkirche ein Grab. Zu der Execution, 1637 gegen Hessen-Cassel verfügt, wirkte abermals der Vater, jetzt Feldzeugmeister, an der Spitze von 12,000 Mann, gleichwie er 1638 in Pommern stand. Er beschloß seine Tage zu Wien, März 1640. Durch Testament vom 12. März n. J. hinterließ er die 1636 angekaufte Herrschaft Trübeswinkel in Niederöstreich, V. U. W. W. seiner Hausfrau Margaretha Teufel zu lebenslänglichem Genusse; Haupterbinen aber wurden seine Töchter, Anna Maria Elisabeth und Regina. Jene, an den Grafen Christoph Alban von Saurau vermählt, geschieden 1646, vermachte durch Testament vom 28. April 1648 ihr ganzes Erbtheil an ihre Schwester, die in dem Kloster St. Jacob zu Wien, Can. reg. S. Augustini, den Schleier genommen hatte. Zur Aebtissin erwählt, verschenkte Regina ihre beiden Herrschaften, Trübeswinkel und das ungleich bedeutendere Böhmisch-Aicha, Bunzlauer Kreises, an ihr Kloster. Böhmisch-Aicha, mit den davon abhängenden 77 Ortschaften, hatte Isolani aus Wallensteins Confiscation empfangen, und ward der darüber gegebene kaiserliche Schenkungsbrief am 5. Jul. 1636 ausgefertigt. — Ein Graf Isolani, der Stadt Bologna Gesandter bei dem heil. Stuhle, starb den 1. Januar 1767.

Ich komme auf die Folgen des Zugs nach Burgund zurück. »Le 10. novembre nous passâmes en partie le pont de la Tille, et envoyâmes le reste de l'armée du côté de Langres, les poursuivant et tuant en leur retraite, et principalement au passage de la Vingeanne, qui sépare la Comté du duché de Bourgogne, où plusieurs des leurs furent défaits, quatre cents chariots de munitions pris, et un grand nombre de prisonniers, dont partie prit parti avec le duc de Weimar. La Tour, l'un des capitaines de nos carabins, prit le fils du

comte de Salenauve, de la Franche-Comté. Lamboy se sauva par le plus grand hasard du monde; il étoit dans un carrosse; son valet se fit prendre, et donna son cheval à son maître; c'étoit la troisième personne de l'armée de Gallas, et l'homme le plus estimé qui y fut. Ledit comte de Salenauve étoit cousin proche de M. le comte (de Soissons). Peu après, le général-major Toubadel rencontra, le 22. novembre, dans Jussey, le régiment de cavalerie du colonel Mercy, le meilleur qui fût dans l'armée du duc Charles, tua quelques officiers et reitres à l'abord, les ayant tous surpris dans leur lit, et prit prisonniers plusieurs autres officiers, le lieutenant-colonel et les capitaines, avec tous les chevaux et les bagages dudit régiment. Le duc de Weimar, assisté des troupes du cardinal de la Valette, attaqua la ville de Jonvelle, qui est un passage important sur la Saône en la Franche-Comté, où Gallas avoit pour ce sujet mis ses magasins quand il voulut passer en Bourgogne. La place fut battue de trois pièces de batterie, le 28. et le 29. du mois, et y ayant brèche raisonnable, et les nôtres étant prêts d'aller à l'assaut, la garnison, qui étoit de 1000 hommes, demanda à parlementer et se rendit à composition. L'armée ennemie parut pour venir à leur secours, mais elle n'osa rien entreprendre, ce qui étoit un témoignage évident de leur foiblesse, et qu'ils avoient perdu beaucoup d'hommes en leur retraite de Saint-Jean-de-Losne.« Großentheils wird dieser Bericht in dem Theatrum Europäum bestätigt. „Demnach die Gallasische, Lothringische und Burgundische Armee durch stetes Regenwetter, Ergiessung des Wassers und Nachhauung der Franzosen, von dem Cardinal de la Valette, mit Verlust 4 oder 5000 Mann, etlich Stück Geschütz, 12 Munition- und Pagagywägen gezwungen worden, sich aus dem Herzogthumb Burgund zu reteriren, und sich noch ein ziemlicher Rest zu Fontaine-Françoise befunden, welche den Paß nach der Grafschaft Burgund so bald nicht nehmen können, als ist Feldmarschalk Rantzau den 20. Nov. mit der Armee auf sie angefallen, in 2000 erlegt, und viel gefangen, darunter zwei Grafen von Salnous (Salm-Neuburg?), Vater und Sohn, gefangen nach

Langres gebracht, und fast ihr ganze Pagagy von den Franzosen geplündert worden. Als aber Herr General Gallas sich wieder zu proviantiren, ferner in Burgund eingefallen, ist ihm Herzog Bernhards Armee eifrig nachgerückt, an seinem Vorhaben gehindert, und dahin gedrungen, daß er auf eine Rückreise ins Reich, besonders die Cavalerie betreffend, nothwendig hat müssen bedacht sein. Hat deshalben Herr General Gallas die übrige Armee den halben Theil in Garnison in die veste Städte in der Grafschaft Burgund gelegt, und den Rest nach dem Rhein commandirt. Inmittelst aber haben etliche wenig Regimenter samt der Obristen Forgacs, Corpus und Menhards Croaten in Burgundien verbleiben müssen. Im Herauszug haben sie Hericourt bei Mömpelgard eingenommen."

»Le duc de Weimar avoit promis au cardinal de la Valette de prendre ses quartiers d'hiver pour ses troupes dans la Franche-Comté, s'il lui aidoit à emporter cette place. Mais quand il l'eut prise, il le pria de lui faire accorder par Sa Majesté Neufchâteau et Vézelise, ce qu'il lui refusa, d'autant que ses troupes, pour peu qu'elles demeurassent en un lieu, le ruinoient entièrement. Le cardinal craignoit de le perdre, étant très-important au service du roi; mais après avoir considéré qu'il étoit difficile qu'il s'en séparât, d'autant qu'il ne pouvoit espérer de l'empereur que la jouissance de son bien, qui ne se pouvoit monter qu'à quarante ou cinquante mille livres de rente tout au plus, les choses étant paisibles, et qu'abandonnant le parti de Sa Majesté, il perdroit un avantage bien plus considérable que celui-là, soit durant la guerre, soit après la paix, il crut qu'il pouvoit sans crainte lui retrancher l'espérance d'avoir aucun quartier d'hiver en France, et lui faire connoître que, s'il y en prenoit, il faudroit qu'il payât selon les termes de son traité. Gallas se logea avec ses troupes vers Port-sur-Saône, et le duc Charles avec les siennes à Faverney, et fit quelque parti sur les troupes du duc de Weimar, qui étoient séparées du cardinal de la Valette; et le 18. décembre, prenant occasion des eaux basses qui rendoient la Tille guéable partout, il envoya, avec son avant-

garde, composée de 3500 chevaux, 1500 dragons et 2000 mousquetaires, attaquer trois de ses quartiers en même temps, qu'il eût entièrement enlevés sans que Weimar se trouva en campagne, et arrêta le cours de ses armes. Craignant néanmoins que Gallas le suivît avec toute son armée, il délogea de Jonvelle et s'en alla à Neufchâteau où il crut trouver l'armée du cardinal de la Valette; mais Gallas ne le poursuivit point, ains au contraire, laissant seulement à la Comté 3000 hommes de pied, 1500 chevaux allemands et tous les Croates, avec les troupes du duc Charles et les milices du pays, il commença à se retirer vers l'Allemagne, ce qui donna moyen au cardinal de la Valette d'aller assiéger Saint-Avold, à six lieues de Metz, pour empêcher les courses de l'ennemi dans le pays Messin. Il fit battre la place, et ayant fait brèche, la prit à composition le 28. décembre, à condition toutefois qu'ils lui rendirent encore le château d'Hinquezange. Il y laissa en garnison le colonel Schomberg (Friedrich von Schönberg bei Oberwesel) avec son régiment de 1500 hommes, et alla assiéger Créange, qu'il prit le 30. Ces trois places furent trouvées pleines d'une grande quantité de blés, de vins et de bestiaux, nous rendirent le chemin de l'Alsace libre, et incommodèrent fort aux ennemis celui du Luxembourg à la Franche-Comté. Cela fait, ledit cardinal s'approcha du duc de Weimar, puis passa au Barrois où étoit le reste de son armée en garnison.«

Rantzau benutzte die Ruhe der Winterquartiere zu einer Reise nach Paris, wo er Hülfe für seine Augen zu finden hoffte. Das linke war jedoch unwiderruflich verloren, und mußte durch ein Glasauge ersetzt werden. „Seine Freunde nahmen sich den Unfall sehr zu Herzen, bei aller Freude, ihn wiederzusehen. Der Cardinal Richelieu" — mit der Uebersetzung fortzufahren, erlauben mir nicht die respectvollen, dem 18. Jahrhundert entstammenden Gewohnheiten, ich ziehe es vor, den Text zu geben, wie er aus eines Dänen Feder geflossen, damit diesem die volle Verantwortlichkeit für seine aus der Luft gegriffene Erzählung bleibe — „Cardinal Richelieu var blevet en saa dödelig Fiende

af Gaston, Kong Ludvig den Trettendes Broder, formedelst den haanlige Afviisning han af ham havde faaet, da han foreslog ham sin Söösterdatter til Egte, an han giorde sig al Flid for at skaffe Kongen Börn. Denne hans Attraae blev befordret ved en Opdagelse, som Capucineren Joseph, Dronningens Skriftefader, giorde ham, nemlig at Dronningen havde blant andre Synder skriftet for ham, at hun havde fattet saa stor Kierlighed til en fremmed Officier navnlig Rantzau, at hun ey kunde holde sig fra ofte at tänke paa ham. Cardinalen, som var i stand til at foretage sig hvad det skulde väre, og som dertil betiente sich af forskiellige listige Ränker, fandt ved sin Söösterdatter, som da var Hofdame, og Pater Joseph, Leylighed at skaffe Rantzau til at tale i Cenrum med Dronningen. Denne Samtale havde saadan Virkning, at Rantzau, som der menes, giorde mere til Ludvig den Fiortendes Födsel, end 23 Aars Egteskab med Kongen havde kundet udrette." 1)

Nachdem ich also jede Solidarität bei sothaner Verläumdung bestens abgelehnt, will ich doch nicht unterlassen, ihrem Ursprung und Fortgang, insoweit das überhaupt thunlich, nachzuspüren. Keineswegs läßt sich in Abrede stellen, daß P. Joseph in die Geheimnisse des Ehebettes K. Ludwigs XIII. eingeweihet gewesen. Schreibt er doch, d.d. Paris, 14. Febr. 1619, ohne Zweifel an einen spanischen Minister: »Je supplie Votre Seigneurie de vouloir bien que je me réjouisse avec elle de l'heureux succès obtenu par rapport à l'accomplissement d'un mariage que Dieu ordonna pour le bien de son Eglise et sa plus grande gloire. J'ajouterai quelques détails véridiques, qui seront agréables à la piété de Votre Seigneurie; et comme ils me sont spé-

1) Es erinnert dieser Stelle Commentator, B. C. Sandvig: „Det er vanskeligt at bestemme noget herom. Läseren maa selv troe deraf, hvad han finder for got. Men hele Historien findes i en Bog, som allene herom er skrevet, og haver fölgende Titel: Liebes-Geschichte der Durchlauchtigsten Prinzeßin Anna von Oesterreich, Ludwigs des Dreyzehnten Königs von Frankreich Gemahlin, mit Monsr. C. D. R. als Vater des Ludwig des Vierzehnten, aus dem Französischen ins Teutsche übersetzt. Cöln (bei Peter Hammer), 1693. 12°." Peter Hammer oder Pierre Marteau war seit der Mitte des 17. Jahrhunderts, und noch lange nachher, bis beinahe zu unsern Tagen, eine von vorsichtigen Verfassern und Verlegern, die für anstößige oder gefährliche Publicationen ihr Incognito bewahren wollten, hoch in Ehren gehaltene und vielfältig benutzte Pseudo-Firma.

cialement connus ils pourront confirmer ce qu'elle apprendra d'ailleurs sur ce sujet; c'est à savoir que le Roi Très-Chrétien passa, ce même jour où il accomplit ce qu'il devait avec la Reine, dans une très-grande dévotion, et des transports que Dieu seul pouvait produire; et que Leurs Majestés, à genoux à côté de leur lit, prièrent fort long-temps avant de se coucher. Plusieurs autres circonstances montrent clairement l'oeuvre de Dieu. Et le matin qui suivit cette première nuit, le Roi promit avec serment qu'il lui serait fidèle et n'aimerait jamais aucune autre femme.«

Nicht wenig charakteristisch für die Zeit ist ein früheres Schreiben vom 25. Dec. 1615, welches darum ebenfalls hier Platz finden mag. »Après la cérémonie (die Vermählung) achevée, environ sur les 7 heures du soir, et que Leurs Majestés eurent un peu devisé ensemble, le Roi et la petite Reine s'en retournèrent avec autant d'ordre que l'heure le put permettre, et prirent le plus court chemin de l'Archevêché, pendant que la Reine-mère y retourna aussi par la petite porte; et étant là, donna ordre à faire faire la bénédiction du lit nuptial, sans aucune cérémonie, par un des aumôniers ou chapelains qui se trouva le premier sur les lieux.

»Incontinent après que le Roi eût soupé, il se coucha en sa chambre et en son lit ordinaire selon sa coutume, où la Reine sa mère, qui jusqu'alors était demeurée en la chambre de la petite Reine et l'avait fait aussi coucher dans le lit de sa première chambre, le vint trouver, environ sur les 8 heures du soir, passant au travers de la salle d'où elle avait fait sortir tous les gardes et tout le monde; et trouvant le Roi dans son lit, lui dit ces mêmes paroles: »»Mon fils, ce n'est pas tout d'être marié, il faut que vous veniez voir la Reine votre femme qui vous attend.«« Le Roi répondit: »»Madame, je n'attendais que votre commandement; je m'en vas, s'il vous plaît, la trouver avec vous.«« Au même temps on lui bailla sa robe de chambre et ses bottines fourrées, et ainsi s'en alla avec la Reine, sa mère, par ladite salle, en la chambre de la petite Reine, dans laquelle entrèrent avec Leurs Majestés les deux nourrices, messieurs de Souvray, gouverneur,

Hérouart, premier médecin, marquis de Rambouillet, messieurs de la garde-robe portant l'épée du Roi, et Béringhen, premier valet de chambre, portant le bougeoir. Comme la Reine approcha du lit, elle dit à la petite Reine: »»Ma fille, voici le Roi votre mari que je vous amène; recevez-le auprès de vous, et l'aimez bien, je vous prie.«« A quoi elle répondit en espagnol qu'elle n'avait aucune intention que de leur obéir et complaire à l'un et à l'autre; et ce disant, le Roi se mit dans le lit par le côté de la porte de la chambre, la petite Reine étant du côté de la ruelle où avait passé la Reine-mère, laquelle les voyant couchés, leur dit à tous deux ensemble quelque chose si bas que personne du monde ne le put entendre qu'eux; puis sortant de ladite ruelle dit: »»Allons, sortons tous d'ici,«« et commanda aux deux nourrices du Roi et de la Reine de demeurer seules en ladite chambre et les laisser ensemble une heure et demie ou deux heures au plus; et ainsi se retira ladite dame Reine et tous ceux qui étaient entrés avec elle en ladite chambre, pour laisser consommer ledit mariage. Ce que le Roi fit par deux fois ainsi que lui-même l'a avoué, et lesdites nourrices l'ont véritablement rapporté. Et après, s'étant un peu endormi et demeuré un peu davantage à cause dudit sommeil, il se réveilla de lui-même et appela sa nourrice qui lui rebailla ses bottines et sa robe, et puis le reconduisit à la porte de la chambre au-dessous de laquelle, dans la salle, l'attendaient lesdits sieurs de Souvray, Hérouart, Béringhen et autres pour le reconduire en sa chambre, où, après avoir demandé à boire et avoir bu, témoignant un grand contentement de la perfection de son mariage, il se mit en son lit ordinaire et reposa fort bien tout le reste de la nuit, étant pour lors environ onze heures et demie. La petite Reine de son côté se releva au même temps que le Roi fut parti d'auprès d'elle et rentra dans la petite chambre et se remit en son petit lit ordinaire qu'elle avait apporté d'Espagne [1]).«

---

[1]) »L'entrevue dont on vient de lire le récit n'était, ou du moins ne

Die junge Königin war eine vollendete Schönheit, »c'est la plus belle princesse et de la meilleure mine et la plus agréable du monde« — man beurtheile sie nicht nach den Bildern aus späterer Zeit, wo ihre Züge, in Gefolge der Aehnlichkeit mit ihren Brüdern, K. Philipp IV. und der Cardinal-Infant, als Männer zwar ausgezeichnet schön, einen zu schweren Ausdruck angenommen haben — daneben war sie unglücklich in der Ehe mit dem geist- und herzlosen Ludwig XIII. Den Eindruck, durch ihre Schönheit hervorgebracht, steigerte das Mitleiden; sie wurde angebetet von allen Männern ihrer Umgebung, der einzige Ludwig blieb kalt, unfreundlich, feindlich zuletzt. Unter den Anbetern werden ausgezeichnet der Herzog von Bellegarde, Roger von S. Lary, nicht zu verwechseln, wie doch häufig, absonderlich in den nächsten Zeilen geschieht, mit seinem 1579 verstorbenen Oheim gleiches Namens, weiland Heinrichs III. mignon, ferner Buckingham, Montmorency, Richelieu, Mazarin. »Quant à la galanterie de Bellegarde, je pense que l'amour qu'il eut pour la reine Anne d'Autriche fut sa dernière amour. Il disoit quasi toujours: »»Ah! je suis mort!«« On dit qu'un jour, comme il lui demandoit ce qu'elle feroit à un homme qui lui parleroit d'amour: »»Je le tuerois,«« dit-elle. »»Ah! je suis mort!«« s'écria-t-il. Elle ne tua pas Buckingham, qui fit quitter la place à notre courtisan d'Henri III. Voiture en fit un pont-breton, qui disoit:

L'astre de Roger
Ne luit plus au Louvre;
Chacun le découvre,
Et dit qu'un berger
Arrivé de Douvre,
L'a fait déloger.

---

devait être, d'après les intentions de la Reine-mère, qu'une pure formalité. Louis XIII., si l'on en croit ce que l'auteur de cette relation appelle son aveu, aveu de la véracité duquel on est autorisé à douter, en considérant le calme parfait du reste de la vie de ce prince, Louis XIII., né le 27. septembre 1601, n'avait guère plus de quatorze ans à l'époque de son mariage. Anne d'Autriche était plus jeune encore (sie war den 22. Sept. 1601 geboren). Ces deux enfans furent séparés aussitôt qu'unis, et ce ne fut qu'en 1619, ainsi que nous l'apprend le capucin Joseph, que commença la cohabitation habituelle.«

»Malgré toute sa grande propreté, dès trente-cinq ans M. de Bellegarde avoit la roupie au nez; avec le temps cette incommodité augmenta. Cela choquoit fort le feu roi Louis XIII., qui pourtant n'osoit le lui dire, car on lui portoit quelque respect. Le roi dit à M. de Bassompierre qu'il le lui dît. M. de Bassompierre s'en excusa. »»Mais, Sire, dit-il au roi, ordonnez en riant à tout le monde de se moucher, la première fois que M. de Bellegarde y sera.«« Le roi le fit, mais M. de Bellegarde se douta d'où venoit ce conseil, et dit au roi: »»Il est vrai, Sire, que j'ai cette incommodité, mais vous le pouvez bien souffrir, puisque vous souffrez les pieds de M. de Bassompierre.«« Or M. de Bassompierre avoit le pied fin. On empêcha que cette brouillerie n'allât plus loin.« Es muß aber besagter pied fin den Liebschaften Bassompierres nicht den mindesten Eintrag gethan haben, soll man doch gelegentlich seiner Verhaftung nicht weniger als 3000 Liebesbriefe bei ihm gefunden haben.

Einzig K. Heinrichs IV. Maitresse, die Verneuil scheint empfindlicher gewesen zu sein, als Bassompierres Schönen. »Madame de Verneuil l'appela (den König) un jour Capitaine bon vouloir; et une autre fois, car elle le grondoit cruellement, elle lui dit que bien lui prenoit d'être roi, que sans cela on ne le pourroit souffrir, et qu'il puoit comme charogne. Elle disoit vrai, il avoit les pieds et le gousset fins, et quand la feue Reine-mère coucha avec lui la première fois, quelque bien garnie qu'elle fût d'essences de son pays, elle ne laissa pas que d'en être terriblement parfumée. Le feu roi (Louis XIII.) pensant faire le bon compagnon, disoit: »»Je tiens de mon père, moi, je sens le gousset.««

Der Herzog von Buckingham, Georg Villiers, war der andere Sohn des Ritters Georg Villiers von Brookesby, Leicestershire, aus dessen zweiter Ehe mit Maria, des Ritters Anton Beaumont von Coleorton Tochter. Geboren 20. Aug. 1592, besuchte der jüngere Villiers die Schule zu Billisden, bis nach des Vaters Ableben die Mutter den dreizehnjährigen Knaben wieder zu sich nach Goodby nahm, um ihm eine Erziehung, wie

sie eben damals für einen jungen Edelmann hergebracht, zu geben. „Ihre Hauptsorge ging also dahin, daß er Fechten, Tanzen, Reiten, Musik erlerne. Er fand an diesem Unterricht so viel Vergnügen, und er ging auf dem Wege zur Vollkommenheit in diesen Wissenschaften mit so starken Schritten fort, daß seine Lehrmeister sich gezwungen sahen, ihn aufzuhalten, damit seine Brüder, die mit ihm zugleich unterrichtet wurden, ihm gleich kommen möchten." In dem Alter von 18 Jahren reisete er nach Frankreich. Er lernte die Sprache besser und richtiger, als man es von seiner Unbekanntschaft mit jeder Art von Grammatik hätte erwarten sollen, vervollkommnete sich auch, während seines dreijährigen Aufenthaltes, in Leibesübungen jeglicher Art. „Dem ungeachtet aber kam er mit seinem natürlichen Anstand, und ohne ein gezwungenes und lächerliches Wesen angenommen zu haben, aus Frankreich zurück; ein Lob, das diejenigen, die auf Reisen gehen, ordentlicher Weise nicht zu verdienen pflegen. Nach seiner Zurückkunft brachte er noch ein ganzes Jahr zu Goodby bei seiner Mutter zu, die ihm manchen guten Rath ertheilte." Die Mutter, eine kluge, aber intrigante Frau, scheint nach der ihrem Sohne gegebenen Richtung von der Ansicht ausgegangen zu sein, daß er mit seiner Figur nothwendig am Hofe Jacobs I. Glück machen müsse, und hat alle ihre Schritte dafür berechnet. Zum erstenmal bemerkte der König den jungen Mann gelegentlich einer von den Studenten von Cambridge gegebenen Vorstellung, 1615, und er konnte seine Bewunderung für die graciöse Erscheinung nicht verbergen. Dabei hatte es aber für jetzt sein Bewenden, und die besorgte Mutter dachte auf ein anderweitiges Mittel, das Söhnlein bei Hofe zu produciren. Eine Heurath sollte ihm die Thüre öffnen, und er reisete nach London, sich um die Tochter des Sir Roger Ashton, eines königlichen Kammerjunkers zu bewerben.

Im Laufe dieser Freierei kam Villiers zu vertraulichem Verkehr mit einer bedeutendern Person der Umgebung des Königs, mit dem Ritter Graham. Dieser, wohl bekannt mit des Königs Neigung zu schönen und eleganten jungen Leuten, rieth dem neuen Freunde, sich mit Heurathen nicht zu übereilen, er habe

dann vorher sein Glück bei Hof versucht, ein Rath, der vermuthlich auf bessern Gründen, denn auf einer allgemeinen Kenntniß von des Monarchen Liebhabereien beruhete. „Denn als der König von ohngefähr auf einer Lustreise zu Apthorpe den Villiers gesehen hatte, wurde er alsobald von seinem äusserlichen Wesen eingenommen, und da er fand, daß er mit Graham bekannt war, gab er demselben heimlichen Unterricht, wie er den Neuling am Hof einführen, und gleichsam staffelweise in die Gnade des Königs bringen sollte." Die Wärme, in welcher Jacob sich über den jungen Mann aussprach, weckte in den Grafen von Bedford, Pembroke und Hertford die Idee, ihn dem Günstling Sommerset entgegenzustellen. Ueber einem großen politischen Bankett auf Baynardscastle wurde die Sache beschlossen, und Erzbischof Abbot ersucht, die Königin um ihre Mitwirkung zu bitten. Dazu verstand sich Anna nach langem Weigern und mit einem Zusatze, der von ihrer genauen Kenntniß von Jacobs Charakter zeugt: „Ihr wißt nicht was ihr begehrt, wenn Villiers die königliche Gunst erlangt, so werden wir Alle darunter leiden. Der König wird ihn lehren, uns Alle mit Stolz und Verachtung zu behandeln." Die Triumvirn von Baynardscastle waren indessen nicht mächtig genug, um ihrem Clienten die Stelle, welche der Schemel seiner Größe werden sollte, kostenfrei zu verschaffen: gleich jedem andern Candidaten mußte Villiers das Amt eines königlichen Mundschenken erkaufen. Am nächsten St. Georgenfest, 24. April 1615, wurde er als Kammerherr (mit 1000 Pfund Gehalt) vereidet, und, als er am folgenden Tage das neue Amt ausübte, zum Ritter geschlagen.

Von dem Augenblicke an ward Sommersets Sturz unvermeidlich, während fortwährend im Steigen begriffen des Königs Affenliebe für den jüngsten Günstling. Wenn dieser bei Tafel des Schenkenamtes wartete, dann hatte nur für ihn Jacob Augen und Ohren; von Frankreich zumal mußt er berichten, und machten seine Erzählungen um so mehr Glück, je vollständiger die lauschenden Höflinge des Gebieters Befriedigung zu theilen schienen. Sie verstieg sich so weit, daß dieser in philosophischer Begeisterung den Gedanken erfaßte, seines Lieblings moralische Bildung, in

der er doch einige Lücken wahrnehmen mochte, zu vervollständigen, in seine Form ihn zu gießen, wie er sich ausdrückte, oder der Sokrates seines Alcibiades zu werden. Zum Unglück für den Gegenstand solcher Zärtlichkeit blieben die Fortschritte des Schülers weit hinter den ihm zuerkannten Belohnungen zurück. Am Neujahrstage 1616 wurde er zum Master of the horse, am 24. April n. J. zum Ritter des Hosenbandordens, den 27. Aug. zum Lord Whaddon und Viscount Villiers, den 5. Januar 1617 zum Grafen von Buckingham, am nächsten Neujahrstag zum Marquis von Buckingham, am 30. Januar 1618 zum Lord High-Admiral, gleich darauf zum Chief Justice in Eyre of all the parks and forests south of Trent, Master of the King's-Bench office, High-Steward von Westminster und Constable von Windsor-Castle ernannt.

Unabhängig von diesen ausschweifenden Verleihungen wurde er der einzige Ausspender von des Königs Gnaden. Nach seinem Wunsche wurden Peers ernannt, weltliche und geistliche Aemter vergeben; sein Einfluß erstreckte sich auf die Gerichtshöfe und alle Zweige der Verwaltung; eine Menge von Leuten bewarben sich um seine Gunst; Peers, Prälaten und Mitglieder des Unterhauses, alle suchten sich dieselbe durch große Geschenke in Geld, oder durch Annuitäten von dem Gehalt oder sonstigen Einkommen ihrer Stellen zu verschaffen. Jacob schien sich des Reichthums und des Ansehens seines Günstlings zu erfreuen, nur in dessen Gesellschaft befand er sich wohl, dem vertraute er seine Geheimnisse, dem überließ er die Anordnung seiner Vergnügungen. Unter Buckinghams Leitung gewann der Hof ein fröhlicheres Aussehen, als er in den letzten Jahren geboten hatte: Bälle, Maskeraden, Festivitäten drängten sich, durchwebt, dem Geschmacke des Monarchen zufolge, mit den seltsamsten Einfällen, der niedrigsten Possenreißerei, lächerlichen Mystificationen. Vor der Hand war indessen das Nehmen des Günstlings wichtigste Angelegenheit, und mit Feuereifer hat er sie betrieben, zumal er nicht nur für sich selbst Schätze zu sammeln, sondern auch eine zahlreiche Familie zu versorgen hatte. Einzig der älteste Bruder, Wilhelm begnügte sich mit dem ererbten Gut Brookesby, und der 1619 ihm verliehenen

Baronetswürde. Der andere Bruder, Eduard, Gesandter an des Pfalzgrafen ephemerem Hofe in Prag und demnächst Präsident der irländischen Landschaft Munster, benutzte außerdem die Gunst seines Bruders zu mancherlei Geschäften. An ihn und an Wilhelm St. John bezahlte Walter Raleigh 1500 Pf. St. als den Preis seiner Freiheit, nachdem er über zwölf Jahre im Tower ausgehalten. Eduard war auch betheiligt bei den Monopolen, gegen welche das Parlament im J. 1621 eiferte, bei welcher Gelegenheit eine Masse von Betrügereien, ein Gewebe von Gewaltthat und Unterdrückung sich ergab, dergleichen in einer noch so despotischen Herrschaft selten. Von seiner Nachkommenschaft, den Viscounts Grandison und den Grafen von Jersey wird Rede sein. Des Herzogs älterer vollbürtiger Bruder, Johann Villiers, Baron von Stocke und Viscount Purbeck, durch Creation vom 19. Juni, homo prope stupidus von Johnston genannt, sollte nach des Günstlings Willen eine reiche Erbin, des Sir Eduard Coke Tochter zur Frau haben.

Den Vater für diese Heurath zu gewinnen, wurde ihm die mächtige Fürsprache, welcher der neue Lord-Siegelbewahrer, Franz Bacon sein Amt verdankte, zugesagt. Anfangs sträubte sich Coke, dann gab er durch Vermittlung eines Freundes, des Staatssecretairs Winwood seine Einwilligung zu erkennen. Darüber wurde Bacon eifersüchtig. Er schrieb an den König, und rieth ihm der Heurath seine Genehmigung zu versagen, er bestärkte insgeheim die Frau Coke, geborne Hatton, in ihrem Widerspruch, und als der Mann mit Hülfe von zwölf Bewaffneten seine Tochter mit Gewalt aus dem Hause des Grafen von Argyle wegführte, so beschuldigte ihn der Lord-Siegelbewahrer in der Sitzung des geheimen Raths, daß er den öffentlichen Frieden gestört habe. Allein Bacons Stolz wurde bald gedemüthigt. Er erhielt vom König einen schriftlichen Verweis, von dem Günstling einen Brief voll Vorwürfe, denen der Wink beigefügt, daß wer ihn gehoben habe, ihn auch vernichten könne, sobald ihn deß die Lust anwandle. „Bei dieser Angelegenheit meines Bruders,“ schreibt Buckingham an den Philosophen, „habt Ihr, wie ich höre, mit großer Vernachläßigung und Ungebür gegen mich und meine Freunde

gehandelt; wofür ich, wenn sich die Sache so verhält, nicht Euch, sondern mich selbst tadle, der ich Euer zuverläßiger Freund war." Als der König und sein Mignon aus Schottland zurückgekommen, bat Bacon um Audienz bei dem Monarchen, die ihm verweigert wurde. Er meldete sich bei Buckingham, mußte mehre Stunden warten, und wurde dann ohne alle Entschuldigung fortgeschickt. Am folgenden Tage kam er wieder, um durch die tiefste Erniedrigung den Zorn des jungen Günstlings zu besänftigen: kniefällig, in den demüthigsten Ausdrücken bat der Lord-Siegelbewahrer um Verzeihung, und es erfolgte die Aussöhnung. Coke wurde wieder in den geheimen Rath aufgenommen, Villiers erhielt die Hand der reichen, aber widerspenstigen Braut, und Bacon wurde, seine Reue zu belohnen, zum Lord-Kanzler ernannt, und mit einer Pension von 1200 Pfund, unabhängig von dem ordentlichen Einkommen der Stelle, 2790 Pf. begnadigt. Wittwer, nahm Johann Villiers die zweite Frau, die Elisabeth Slingesby, die durch eine Ehebruchsgeschichte so berühmt geworden ist. Es wurden ihr Zeugen vorgeführt, die den Liebhaber, Robert Howard, aus der Linie von Suffolk, durch eine Dachlucke ihrer Schlafkammer hatten einsteigen sehen, daß demnach über die Abstammung ihres Söhnleins Wright, welchen Namen er doch später gegen jenen seines Schwiegervaters, des Königsmörders Danvers vertauschte, kein Zweifel walten konnte. Johann Villiers, † 18. Febr. 1657, blieb in beiden Ehen kinderlos. Sein jüngster Bruder aber, Christoph, Baron Daventry und Graf Anglesey, † 24. Sept. 1624, wurde in der Ehe mit Elisabeth Sheldon ein Vater von zwei Kindern, es ist aber sein einziger Sohn, Karl Villiers Graf von Anglesey im J. 1659 ohne Nachkommenschaft verstorben. Die drei Schwestern des Günstlings wurden ebenfalls anständig versorgt, die jüngste, Susanna, heurathete jenen Wilhelm Fielding, der um ihrentwillen am 30. Dec. 1620 zum Grafen von Denbigh creirt wurde, worauf dann Dugdale das Mährchen von der Abstammung der Fielding von den Grafen von Habsburg-Lauffenburg ersann (Abth. II. Bd. 4. S. 254—257).

Von seinem Glücke berauscht, hat Buckingham es sogar gewagt, gegen den Prinzen von Wales die Hand zu erheben, ohne darum

die Gnade des Vaters zu verwirken, der Prinz bezeigte ihm jedoch von dem an auffallende Kaltsinnigkeit, die in offene Feindschaft überzugehen drohte. Ihren unausbleiblichen Folgen vorzubeugen, und zugleich den Gesandten zu Madrid, den Grafen von Bristol um den Ruhm, den die Erfüllung von des Königs Lieblingswunsch, die spanische Heurath, ihm verschaffen konnte, zu bringen, versuchte Buckingham auf des Prinzen von Wales Gemüth zu wirken durch die Vorstellung des auf Erlauchten Personen haftenden Fluches, wonach sie für die wichtigste Angelegenheit ihres Lebens, für die Vermählung lediglich von politischen Berechnungen oder von blindem Zufall abhängen, der ihnen eine Braut zuführt, die ihnen unbekannt, der sie unbekannt sind; für die sie keine Liebe empfinden und der sie keine Huldigung dargebracht haben. Die Infantin, mit allen ihren Vollkommenheiten, müsse sich doch immer als ein Opfer, dem Staate verfallen, ansehen, könne nie anders denn mit Abscheu an den Tag gedenken, wo sie in ihr Bett einen Fremdling aufnehmen, in ein fremdes Land, in eine fremde Familie übergehen werde, um auf ewig von Vaterhaus und Heimath zu scheiden. Alle diese Bitterkeit abzuwenden, der Infantin dergestalten sich zu empfehlen, daß das gleichgültigste Gemüth eingenommen werden, der feurigsten Liebe sich hingeben müsse, stehe in des Prinzen Gewalt: eine Reise nach Madrid würde als eine unerwartete Höflichkeit, den höchsten Dichtungen der spanischen Romantik vergleichbar, dem liebenden und unternehmenden Charakter der Nation zusagen, und ihn als den glühenden Anbeter und kühnen irrenden Ritter der Infantin empfehlen. Die Unterhandlungen um die pfälzische Angelegenheit, nachdem sie bisher unter den Händen der Minister stockten, würde ein Durchlauchtiger Anwalt, dem die Vermittlung, die Bitten der liebenswürdigsten Prinzessin zu Hülfe kommen, sehr bald zum Ende bringen; die castilianische Großmuth, hingerissen durch beispielloses Vertrauen, würde mehr zugestehen, als von politischen Absichten und Bedenken je erwartet werden könnte, und in kurzem würde der Prinz zurückkehren, mit dem Ruhm, den unglücklichen Kurfürsten von der Pfalz in seine Staaten wieder eingesetzt, und in der einen Wagniß die Liebe und die Hand der Infantin gewonnen zu haben.

Des Prinzen empfängliches Gemüth entbrannte über diesen hochherzigen und romantischen Betrachtungen, und er ließ sich bestimmen, für die projectirte Fahrt des Königs Einwilligung zu suchen. Sohn und Günstling, gemeinschaftlich wirkend, ergriffen einen Augenblick, daß der Monarch ungewöhnlich heiter und zärtlich gestimmt, um ihr Anliegen vorzutragen, und entrissen ihm mehr durch dringendes Anhalten, als durch die Stärke ihrer Gründe, eine übereilte Einwilligung, die an die einzige Bedingung, daß ihre Reise ein Geheimniß bleibe, gebunden. Jedoch befand der König nicht sobald sich allein, und er verfiel allen den Bedenklichkeiten, die sein furchtsamer mißtrauischer Charakter aufzufassen geeignet. Er bedachte, daß, wenn auch die Welt der Jugend des Prinzen eine Thorheit nachsehen würde, sie dem Vater doch niemals vergeben könnte, daß er in den Jahren der Erfahrung den Erben seiner Krone, die Stütze seines Alters der Willkür der Fremden hingebe, ohne ihm nur sicheres Geleit zu bedingen: daß es grenzenlose Thorheit sein würde, den Prinzen den Spaniern anzuvertrauen, falls diese nicht gesonnen, ihr Wort zu halten, indem sie, im Besitze der unschätzbaren Geisel, ihre Forderungen steigern, den Ehevertrag von den härtesten Bedingungen abhängig machen könnten, daß der glücklichste Ausgang kaum hinreichend, eine so augenscheinliche Verwegenheit zu rechtfertigen, daß aber ein unglücklicher Erfolg den schwachen Vater seinem Volke verächtlich, der Nachwelt lächerlich machen müsse.

Mittels dieser und ähnlicher Gründe suchte der König in einer nachträglichen Berathung von der Reise, von der Thorheit abzumahnen. Die seinen Wünschen entgegengesetzte Entscheidung vernahm der Prinz in trauriger Unterwerfung: seine Thränen flossen. Buckingham sprach in dem gebieterischen Tone, in welchem er gegen den allzu gütigen Herren seinen Willen durchzusetzen gewohnt, sagte ihm auf den Kopf, daß künftig niemand mehr seinen Worten glauben würde, wenn er das so zuverläßig versprochene gleich wieder zurücknehme. Er sehe deutlich, daß sothane Veränderung seines Entschlusses einer zweiten Wortbrüchigkeit, der Besprechung mit dem Nichtswürdigen, welcher solche erbärmliche Gründe anzugeben fähig, zugeschrieben werden müsse; er würde

endlich, sein Versprechen zurückziehend, den Prinzen dergestalten beleidigen, daß dieser die Beleidigung niemals vergessen, noch sie demjenigen, durch welchen sie veranlaßt, verzeihen könnte. Der König rechtfertigte sich in allem Ernst, unter vielen Betheurungen, läugnete, die Sache mit irgend jemand überlegt zu haben, wich doch schließlich dem plumpen Ungestümm Buckinghams, und dem heißen ungewohnt dringlichen Flehen seines Sohnes. Die Einwilligung wurde nochmals gegeben und beschlossen, daß einzig des Prinzen Geheimschreiber, Franz Cottington, und sein Kammerjunker, Endymion Porter, die Reisenden zu begleiten hätten.

Cottington wurde aus dem Vorgemach gerufen, und äußerte der König gegen ihn, er sei allezeit ein ehrlicher Mann gewesen, deshalb wolle er ihm jetzt eine Sache von der höchsten Wichtigkeit, die er aber, so lieb ihm sein Kopf, keinem Menschen entdecken dürfe, anvertrauen. „Da ist Baby Karl (der Prinz) und Steeny (Buckingham); sie empfinden einen lebhaften Drang, mit der Post nach Spanien zu fahren, und die Infantin herüber zu holen. Sie wollen nur zwei Begleiter, deren einer sollt ihr sein. Was meint ihr von dieser Reise?" Cottington, der einige Jahre als des Königs Geschäftsträger in Spanien zugebracht hatte, erstaunte um so mehr, je deutlicher ihm die gegen das Vorhaben zu erhebenden Einwendungen geworden, und hat er sie ohne Schonung vorgebracht. Jacob warf sich auf sein Bett, mit dem Ausruf, „das hab ich auch vorhergesagt," gerieth in die äußerste Aufregung, klagte, daß er verloren sei, daß er auch seinen Baby Karl verlieren solle. Der Prinz verrieth einzig in seinen Mienen, daß Cottingtons Aeußerung ihm mißfalle, Buckingham aber ließ ihn seinen vollen Zorn empfinden, sagte ihm, der König frage ihn bloß um die Reise, und derselben Einrichtung, Dinge, die er am besten wissen müsse, nachdem er so oft den Weg gemacht; daß er aber unberufen sich die Freiheit nehme, in Staatsangelegenheiten einen seinem Herren widrigen Rath zu ertheilen, solle sein Lebenlang ihn gereuen. Den scharfen Worten folgten noch andere, so dem König abermalen Todesangst bereiteten um einen Diener, der, wie vorauszusehen, eine aufrichtige Antwort büßen würde. Einigen Muth findend in seinem Unwillen, zürnte

er: „Steeny, bei Gott, ihr seid zu tadeln, daß ihr so mit ihm verfahret! Er beantwortete nur die Frage, so ich stellte, aufrichtig und klug. Ihr wisset, er sagte nicht mehr, als was ich euch gesagt hatte, bevor er gerufen wurde.“ Die Zänkerei endigte damit, daß Jacob nochmals bewilligte, was zu untersagen er unvermögend.

Die Reise wurde den 18. Febr. 1623 angetreten; von Newhall in Essex, so unlängst der Marquis von den Ratcliffe erkauft, gelangten die beiden Hauptpersonen nach Dover, wo Cottington und Porter mit einem Schiffe ihrer erwarteten: hinüber ging es nach Boulogne und dann wieder, à franc étrier, nach Paris, so sie den 23. Febr. verließen. „Obgleich ihre Eitelkeit ihre einförmige Verkleidung, wovon ihre Wohlfahrt abhing, nicht verrieth, so geriethen sie doch bisweilen durch Lustigkeiten und Gemeinheiten in Gefahr, und erniedrigten sich leichtfertig zu Handlungen, die einen sehr kindischen Muthwillen und Unvorsichtigkeit verriethen, davon sie auch eine merkwürdige Probe zu Bayonne an den Tag legten. Es war damals mitten in der Fasten, und in den Herbergen konnten sie nichts als Fische bekommen. Diese Reisenden wußten zwar wohl, daß das Fleischessen von den Einwohnern dieses Landes in dieser Zeit, ihrem Aberglauben gemäß, als ein Abscheu betrachtet würde, dennoch konnten sie ohne dasselbe nicht zufrieden sein. Und da Fleisch auch nicht leicht zu bekommen war, so schlug des Marquis Stallmeister, Richard Graham, wie ein anderer Falstaff sehr schön vor, einem armen Kerl einen Hammel zu stehlen, der nicht weit von der Stadt einige Ziegenböcke hütete. Der Prinz wollte in den Diebstahl des Hammels nicht willigen, sondern befahl, weil er doch große Lust hatte, denselben zu essen, solchen dem Hirten zu bezahlen, und behielt sich das Vergnügen vor, ihn zu jagen. Der Lord Oberadmiral von England folglich, und sein Stallmeister, gingen zu Fuß, und fingen gleich an den Hammel rund um die Hürden herum zu jagen, seine königliche Hoheit, der diesem Spiel zu Pferde zuschaute, geruhete den Hammel, als er vor ihm vorbei lief, mit einer Pistole durch den Kopf zu schießen.“

Am 5. März ritt die kleine Gesellschaft zu Madrid ein. König Philipp IV., der Adel, die Gesamtheit der Bevölkerung

schienen nicht zu wissen, wie sie ihre Freude über diese unerwartete Erscheinung genugsam an Tag legen sollten. Der Prinz wurde mit allen Ehrenbezeigungen, welche der spanische Scharfsinn zu erdenken fähig, empfangen; die Gefängnisse wurden geöffnet, Gnadenbezeigungen, welche zu ertheilen man den Prinzen aufmunterte, als von dem Monarchen selbst ausgehend, betrachtet; der König ließ ihm den Vortritt, und zwei goldene Schlüssel öffneten ihm zu jeder Stunde die Thüren der königlichen Gemächer. Sein Besuch wurde nicht nur als ein Beweis seines Vertrauens zu castilianischer Ehre, und seiner Liebe für die Prinzessin, sondern auch als ein Vorzeichen seiner Bekehrung betrachtet. Der Gesandte Gondomar hatte schon dergleichen Hoffnung geweckt, und wie zu glauben Ursache vorhanden, nicht ohne allen Grund. „Des Conde-duque Gemahlin hatte zu erkennen gegeben, als wenn Buckingham ihr Hoffnung zu einem glücklichen Fortgang in diesem Stück gemacht hätte. Buckingham leugnete dieses durchaus, und Olivarez drang auf das Gegentheil, indem er sich auf die Glaubwürdigkeit seiner Gemahlin berief. Buckingham sah solches als eine große Beschimpfung an, und erwiderte es mit so heftigen und bittern Ausdrücken, daß Olivarez vorgab, er hätte ihn einer Lüge beschuldigen wollen, und berief sich auf den Prinzen, welcher mit vieler Mühe den Zweikampf verhinderte. Olivarez sollte auch des Herzogs von Buckingham — das, und Graf von Coventry war er durch Patent vom 18. Mai 1623 geworden — gemeinen Umgang und Mangel der Ehrerbietung in seinem Betragen gegen den Prinzen scharf getadelt und gesagt haben, daß wenn die Infantin das freie Betragen gleich nach ihrer Verheurathung nicht unterdrücken würde, sie den Schaden davon selbst erfahren müsse."

Wie sehr man auch bemühet, den Prinzen mit Aufmerksamkeiten aller Art zu überhäufen, so konnte doch dessen Gegenwart das in Spanien herkömmliche Zaudern keineswegs vollständig überwinden. Man stellte so viele Untersuchungen an über die Zulässigkeit einer gemischten Ehe, über die politischen Folgen, welche sie für Spanien haben könnte, über die Religionsübung der Infantin und ihres Gefolges, und über eine Erleichterung

des Zustandes der Katholiken in England, daß sich alles in die Länge zog, zumal nachdem Papst Gregor XV., von dem man eine Dispensation erwirkt hatte, darüber wegstarb, und nun von spanischer Seite behauptet wurde, es müsse bei dem Nachfolger, bei Urban VIII. eine neue Dispens nachgesucht werden, weil der frühern Gültigkeit aufhöre. Buckingham, der wegen seines aufbrausenden stolzen und der spanischen Sitte durchaus entgegengesetzten Betragens den Spaniern im Allgemeinen eben so verhaßt geworden, als sie den Prinzen wegen seiner von Anstand und Würde begleiteten Sittsamkeit hochschätzten, nahm daher Anlaß, ihm den Argwohn beizubringen, als behandele man ihn nicht mit Aufrichtigkeit, und der Prinz, durch die Langsamkeit der Berathschlagungen ermüdet, glaubte was ihm sein Liebling beibrachte, und es ward nach einem Aufenthalt von acht Monaten die Rückreise angetreten, in eben solcher Uebereilung, als in England die Brautschau beschlossen worden. Am 12. des Herbstmonats stattete der Prinz der Königin und der Infantin Maria Anna, die nachmalige Kaiserin, seinen Abschiedsbesuch ab, der König begleitete ihn bis nach dem Escurial, speisete dort mit ihm zu Mittag.

Buckingham war schon vorher abgereiset, unter dem Vorwand, die im Hafen von Santander liegende englische Flotte für die Aufnahme des Prinzen zu bereiten. Scheidend sprach er zu Olivarez: seine Liebe für die spanische Nation und ihren König sei ungemein groß, er werde alles mögliche zur Befestigung der Freundschaft mit England beitragen, und eine Ehre in Beförderung der Vermählung suchen. „Ihr aber," setzte er hinzu, „müßt mich nicht für einen Freund halten, sondern von mir Feindschaft und Widerstand erwarten." In gemessener Würde beantwortete der Conde-Duque diese Bravade: er nehme sehr gern, was ihm geboten werde, hat er der Tanzpuppe erwidert. Nicht zufrieden, den Prinzen zur Ausstellung von Versprechungen, die zu erfüllen er nicht gesonnen, bewogen zu haben, bestimmte Buckingham ihn auch, vor der allgemeinen Conferenz der beiden Häuser einen lügenhaften Bericht von dem ganzen Hergang durch sein Zeugniß zu bekräftigen (24. Febr. 1624).

Das getäuschte England, das Land, wo zu allen Zeiten die plumpste Lüge das willigste Gehör fand, feierte die Rückkehr des Prinzen, als sei er durch ein Wunder den Händen von Kannibalen entrückt worden, und „der Herzog erwarb sich plötzlich und unerwartet den Beifall der Menge, wurde auch selbst im Parlament ungemein erhoben. Er schien solchergestalt auf einige Zeit die natürliche Mißhelligkeit überwunden zu haben, die vermöge der Erfahrung aller Zeitalter sich immer zwischen der Zuneigung des Fürsten und der Gunst des Volks gefunden hat.“ Jacob, dem Herzog ein Zeugniß der Zufriedenheit auszustellen, ernannte ihn zum Lord Warden of the Cinque-Ports (eine der einträglichsten Sinecuren) und zum Steward of the manour of Hamptoncourt, und doch hatte er, eine Adresse der Lords und Gemeinen aus den Händen des Erzbischofs von Canterbury empfangend, zusamt dessen Glückwunsch, daß er „die Falschheit der Spanier eingesehen habe,“ erwidert: „Halt, Ihr erwähnt, was ich nie gesagt habe. Erlaubt mir zu bemerken, daß ich mich nicht darüber geäußert habe, ob ich ihr gutes oder schlechtes Verfahren eingesehen. Buckingham hat euch einen Bericht gemacht, über den Ihr zu urtheilen habt; ich selbst habe mich nie darüber ausgesprochen.“ Einen Seherblick vollends bekundete der König, als Buckingham, Rache zu nehmen an dem Lordschatzmeister, dem Grafen von Middlesex, ihn dem Unwillen der Gemeinen Preis gab; er sagte dem Herzog, er sei ein Narr, und binde sich eine Ruthe für seinen eigenen Hintern, und dem Prinzen, „er werde es noch erleben, daß er den Bauch voll von Parlamentsklagen habe.“

Den bevorstehenden Krieg mit England abzuwenden, versuchte der spanische Gesandte, Marques de la Hinoyosa das Aeußerste. Nicht ohne Anstrengung gelangte der ihm beigegebene Legationssecretair Carondelet zu einer geheimen Audienz, worin er dem König sagte, von Spionen und Aufpassern umgeben, sei er in seinem Palast ein Gefangner; keiner seiner Diener wage es, seinen Befehlen zu gehorchen, oder ihm ohne Buckinghams Erlaubniß zu rathen; das Königreich werde nicht mehr durch den Monarchen regiert, sondern durch einen Mann, der, eine persönliche Rache zu nehmen,

seinen Wohlthäter in einen ungerechten unpolitischen Krieg zu verwickeln suche. Das Gespräch wurde sofort von Carondelets Maitresse dem Bischof von Lincoln verrathen, von diesem die Entdeckung dem Prinzen mitgetheilt. Darauf äußerte Buckingham gegen den König: „Euerm Befehl gehorchend, werde ich dem Parlament sagen, Ihr hättet einen so argen Husten und Schnupfen bekommen, daß Ihr nicht wüßtet, wie es Euch diese Nacht ergehen werde, und deshalb wäret Ihr jetzt außer Stand, ihnen einen Tag zur Audienz zu bestimmen; ich will mich aber wohl hüten, ihnen zu sagen, daß Ihr ungeachtet Eurer Erkältung im Stande wäret, mit den Agenten des Königs von Spanien, wenn auch nicht mit Euern Unterthanen zu reden."

Gleichwohl fand Carondelet Mittel, nochmals den König zu erreichen, und ihm eine Note zuzustellen, des Inhalts, daß Buckingham in allem einverständlich handle mit den Grafen Oxford und Southampton und den Mitgliedern des Unterhauses, die am Schlusse des vorigen Parlaments wegen ihrer Unverschämtheit bestraft worden; daß er zu diesem Ende mit ihnen bei Abendmahlzeiten und in Speisehäusern zusammenkomme, wo er ihnen die Staatsgeheimnisse mittheile, wie namentlich den geheimen Eid des Königs in der wichtigen Unterhandlung über Holland; daß es ihre gemeinschaftliche Absicht gewesen, den König, wenn er sich ihren Plänen widersetzen sollte, in irgend einem entlegenen Schloß einzusperren, und die Regierung im Namen des Prinz-Regenten zu führen; und daß der Herzog, in der Hoffnung, seiner Familie die Thronfolge zu verschaffen, den Vorschlag gemacht habe, seine Tochter mit dem pfälzischen Kurprinzen zu vermählen. Jacob unterbrach den Vortrag mehrmals durch abgebrochene Worte. Er gab zu, es sei etwas Verdächtiges in dem Benehmen des Herzogs, wollte jedoch nicht glauben, daß sein Sohn oder sein Günstling ihm Leid anzuthun gedächten, oder auch hinreichende Macht besäßen, sich gegen ihn aufzulehnen. Sein Sohn, fuhr er fort, habe früher Neigung zu Spanien gehabt, sei aber jetzt sonderbarer Weise von „übereilten und jugendlichen Einfällen hingerissen, und folge dem Eigensinne Buckinghams, der seit seiner Zurückkunft, er wisse

nicht wie viele Teufel im Leibe habe." Bedeutenden Eindruck hat nichtsdestoweniger die Mittheilung auf den König gemacht. Am nächsten Sonntag, 2. Mai, kam er in den Rath, eine Bibel in der Hand, und auf diese mußten die Anwesenden den Eid ablegen, daß sie alle, in Bezug auf Buckinghams Machinationen ihnen vorzulegende Fragen der Wahrheit nach beantworten würden. Alle stellten sich erstaunt, versicherten von nichts zu wissen, Buckingham beklagte sich über die seiner Treue und Ergebenheit angethane Beleidigung, und bekam über der Aufregung ein Fieber, das ihn vierzehn Tage lang an das Zimmer bannte. Der König empfand Mitleiden mit ihm, verlangte von der spanischen Gesandtschaft die Namen der Personen, von welchen die Nachrichten ausgegangen, und betrachtete ihre Weigerung als die vollkommene Rechtfertigung seines Günstlings. Hinoyosa verließ das Land, ohne die gebetene Audienz erhalten zu haben, ohne daß der König, so sehr es auch sein Wunsch, sie ihm ertheilen dürfen, und der Krieg nahm seinen Anfang, zunächst mit einem Hergang, wie er 1809 auf Walcheren sich wiederholte. Eine dahin geschiffte englische Armee von 12,000 Mann, bestimmt unter Mansfelds Befehlen zu fechten, erlag dem Klima, bevor sie einen Feind gesehen. Dagegen hat K. Jacob noch den Trost erlebt, seines Sohnes Ehevertrag mit der französischen Prinzessin abschließen zu lassen (12. Nov. 1624). Er starb den 27. März 1625. Drei Tage nachher, den 30. März ratificirte Karl, als König, den Vertrag, welchen er als Prinz unterzeichnet hatte, und der Herzog von Buckingham wurde mit einem zahlreichen Gefolge nach Paris entsendet, die königliche Braut nach England zu führen.

Er hatte sich für diese Reise zugelegt „einen neuen reichen Anzug von weißem Atlas und Sammet, Rock und Mantel mit Diamanten besetzt, deren Werth man auf 80,000 Pfund schätzte, außerdem eine Aigrette mit Diamanten geziert, so wie auch das Schwert, Gürtel, Hutband und Spornen mit Diamanten besetzt, in welchem Anzug Seine Gnaden in Paris einzuziehen gedenkt." Er hatte sieben und zwanzig andere Anzüge, „alle so reich wie nur irgend Erfindung sie erdenken, oder die Kunst sie ausführen

konnte." Er traf ein den 24. Mai, und den 2. Juni begab sich die junge Königin auf die Reise. »Buckingham parut extraordinairement, tant par sa personne qui étoit très-bien faite, que par ses pierreries et habillemens et sa libéralité,« also Bassompierre. „Unter den Damen des Hofes wurde der schöne Engländer der Gegenstand allgemeiner Bewunderung; er suchte sich zum Gegenstand seiner Aufmerksamkeit die junge Königin Anna von Oestreich, die älteste Schwester der Infantin. Buckingham war anmaßend genug, sie zu lieben, und sich einzubilden, er sei auch geliebt; man beobachtete aber seine Schritte, und ein zu rechter Zeit gegebener Wink, es sei Gefahr vorhanden, hielt ihn innerhalb der Grenzen des Anstandes." Das Nähere hiervon geben die französischen Memoiren, die ich hier zusammen stelle, sollt es auch nur sein, um das allmälige Wachsthum einer jeden Verläumdung bemerkbar zu machen.

Den Reigen mag la Porte eröffnen. »Le duc de Buckingham étoit l'homme du monde le mieux fait et de la meilleure mine; il parut à la cour avec tant d'agrément et de magnificence, qu'il donna de l'admiration au peuple, de la joie et quelque chose de plus aux dames, de la jalousie aux galans, et encore plus aux maris. M. et madame de Chevreuse conduisirent la reine en Angleterre; la reine-mère et la reine régnante l'accompagnèrent jusqu'à Amiens, où ces trois reines tinrent sur les fonts de baptême les trois enfans de M. de Chaulnes. Pendant qu'elles séjournèrent en cette ville, elles furent logées séparément, n'y ayant point de maison dans la ville où trois reines pussent loger ensemble. La reine (Anne d'Autriche) logea dans une maison où il y avoit un fort grand jardin le long de la rivière de Somme; la cour s'y promenoit tous les soirs, et il y arriva une chose qui a bien donné occasion aux médisans d'exercer leur malignité.

»Un soir que le temps étoit fort serein, la reine, qui aimoit à se promener tard, étant en ce jardin, le duc de Buckingham la menoit, et milord Rich menoit madame de Chevreuse. Après s'être bien promenée, la reine se reposa quelque temps et toutes les dames aussi, puis elle se leva;

et dans le tournant d'une autre allée où les dames ne la suivirent pas si tôt, le duc de Buckingham se voyant seul avec elle, à la faveur de l'obscurité qui commençoit à chasser la lumière, s'émancipa fort insolemment jusqu'à vouloir caresser la reine, qui en même temps fit un cri, auquel tout le monde accourut.

»Putange, écuyer de la reine, qui la suivoit de vue, arriva le premier et arrêta le duc, qui se trouva fort embarrassé; et les suites eussent été dangereuses pour lui, si Putange ne l'eût laissé aller. Tout le monde arrivant la-dessus, le duc s'évada, et il fut résolu d'assoupir la chose autant que l'on pourroit.

»La reine d'Angleterre, M. et madame de Chevreuse partirent incontinent avec tous les Anglois pour Boulogne, où la flotte d'Angleterre étoit arrivée; mais aussitôt il s'éleva une tempête qui les empêcha de s'embarquer pour l'Angleterre, et les arrêta huit jours, pendant lesquels nos deux reines demeurèrent à Amiens. Comme la reine avoit beaucoup d'amitié pour madame de Chevreuse, elle avoit bien de l'impatience d'avoir de ses nouvelles, et surtout du sujet de leur retardement: la reine, tant pour cela que pour mander à madame de Chevreuse ce qui se passoit à Amiens et ce qu'on disoit de l'aventure du jardin, m'envoya en poste à Boulogne, où j'allai et revins continuellement, tant que la reine d'Angleterre y séjourna. Je portois des lettres à madame de Chevreuse, et j'en rapportois des réponses qui paroissoient être de grande conséquence, parce que la reine avoit commandé à M. le duc de Chaulnes de faire tenir les portes de la ville ouvertes à toutes les heures de la nuit, afin que rien ne me retardât. Malgré la tempête il arriva une chaloupe d'Angleterre qui passa un courrier, lequel portoit des nouvelles si considérables, qu'elles obligèrent messieurs de Buckingham et de Holland de les apporter eux-mêmes à la reine-mère. Il se rencontra que je partois de Boulogne en même temps qu'eux; et les ayant toujours accompagnés jusqu'à Amiens, je les quittai à l'entrée de la ville.

»Ils se rendirent au logis de la reine-mère, qui étoit à l'évêché, et j'allai porter mes réponses à la reine, avec un éventail de plumes que la duchesse de Buckingham, qui étoit arrivée à Boulogne, lui envoyoit. Je lui dis que ces messieurs étoient arrivés, et que j'étois venu avec eux. Elle fut surprise, et dit à M. de Nogent-Bautru qui étoit dans sa chambre: »»Encore revenus, Nogent! je pensois que nous en étions délivrés.««

»Sa Majesté étoit au lit, car elle s'étoit fait saigner ce jour-là. Après qu'elle eût lu ses lettres et que je lui eûs rendu compte de tout mon voyage, je m'en allai, et ne retournai chez elle que le soir assez tard: j'y trouvai ces messieurs, qui y demeurèrent beaucoup plus tard que la bienséance ne le permettoit à des personnes de cette condition lorsque les reines sont au lit; et cela obligea madame de la Boissière, première dame d'honneur de la reine, de se tenir auprès de Sa Majesté tant qu'ils y furent; ce qui leur déplaisoit fort: toutes les femmes et tous les officiers de la chambre ne se retirèrent qu'après que ces messieurs furent sortis.

»Le lendemain ils firent plusieurs allées et venues chez la reine; ils prirent enfin congé et s'en allèrent. Aussitôt que la reine d'Angleterre fut partie de Boulogne, nos deux reines partirent d'Amiens et s'en allèrent trouver le roi à Fontainebleau, qui ayant été averti de tout ce qui s'étoit passé, en conçut une très-forte jalousie, par la maligne interprétation qu'on lui fit de toutes ces choses, dont les ennemis de la reine se servirent pour entretenir la division entre le roi et elle, mais la reine-mère ne put s'empêcher de rendre témoignage à la vérité, et de dire au roi que tout cela n'étoit rien; que quand la reine auroit voulu mal faire il lui auroit été impossible, y ayant tant de gens autour d'elle qui l'observoient; et qu'elle n'avoit pu empêcher que le duc de Buckingham n'eût de l'estime et même de l'amour pour elle. Elle rapporta de plus quantité de choses de cette nature qui lui étoient arrivées dans sa jeunesse. Ces raisons, quoique incontestables, n'éteignirent pas la jalousie du roi; et il ne laissa pas d'ôter

auprès de la reine tous ceux qu'il crut avoir eu part à cette intrigue.

»Le 20. juillet, il envoya le père Seguirent, son confesseur, dire à madame du Vernet, à Ribert, premier médecin de la reine, à Putange et à du Jart, gentilhomme servant, qu'ils eussent à se retirer promptement de la cour. Ils obéirent tous, hors du Jart, qui étoit pour lors en Angleterre, où la reine l'avoit envoyé savoir comment la reine d'Angleterre et madame de Chevreuse s'étoient portées sur la mer, la reine n'ayant pu m'y envoyer parce que j'étois demeuré malade à Fontainebleau en y arrivant; mais à son retour il eut ordre de se retirer. Pour moi, comme je ne songeois qu'a me tenir prêt, suivant l'ordre de la reine, pour aller en Angleterre savoir des nouvelles de madame de Chevreuse, quand j'aurois recouvré ma santé, aussitôt qu'on sauroit que cette dame seroit accouchée, tout changea de face avant cela. Il fallut partir pour un voyage à la vérité moins long, mais bien plus fâcheux, à quoi je ne m'attendois pas, car n'ayant point été chez la reine le jour que tous les disgraciés eurent leur congé, à cause de mon indisposition, je n'appris cette nouvelle que sur le soir, que Pecherat, chirurgien du corps de la reine, me venant saigner, me la raconta, et me dit de plus qu'il couroit un bruit que j'étois du nombre des malheureux. Cela me fit faire un effort: je me levai, et le lendemain j'allai au lever de la reine, que je trouvai fort triste. Dans ce même temps le père Seguirent vint chez elle pour la seconde fois, pour lui dire que le roi vouloit qu'elle ôtât encore d'auprès elle un de ses domestiques qui s'appeloit la Porte. La reine me regarda fort tristement, et dit au père Seguirent qu'il dît au roi qu'elle le supplioit de nommer tous ceux qu'il vouloit ôter d'auprès d'elle, afin que ce ne fût plus à recommencer.

»Madame de la Boissière prit aussitôt la commission de me faire ce commandement; ce qui surprit la reine, de voir qu'elle s'empressoit pour une affaire de cette nature. En effet, elle me pressa si vivement, qu'il sembloit qu'elle rendoit un service considérable à l'Etat, et qu'il ne seroit pas en sûreté

tant que je serois à Fontainebleau. Je ne pus obtenir d'elle que deux heures, tout malade que j'étois, et il fallut partir sans prendre congé de la reine, ce qui m'affligea beaucoup. Lorsque je fus à Paris, S. M. m'envoya quelque argent par Gaboury, avec un ordre à M. Feydau, intendant de sa maison, pour m'en donner encore; elle commanda à M. le comte d'Estaing, enseigne de sa compagnie de gendarmes, de m'y donner une place, qu'elle voulut que j'acceptasse, en attendant que les affaires s'accommodassent. J'allai à Bar-sur-Aube, où la compagnie étoit en garnison; et là je fis une étroite amitié avec le baron de Ponthieu, qui en étoit guidon, laquelle ne me fut pas inutile dans une occasion qui se présenta pour servir la reine.«

Bedeutend lebhaftere Farben hat der Herzog von Larochefoucauld aufgetragen. »La passion que le cardinal de Richelieu avoit eue long-temps pour la reine, s'étoit convertie en haine: elle avoit de l'aversion pour lui, et il croyoit que d'autres attachemens ne lui étoient pas désagréables. Le roi étoit naturellement jaloux; et sa jalousie, fomentée par celle du cardinal de Richelieu, auroit suffi pour l'aigrir contre la reine, quand même la stérilité de leur mariage et l'incompatibilité de leurs humeurs n'y auroient pas contribué. La reine étoit aimable de sa personne; elle avoit de la douceur, de la bonté et de la politesse; elle n'avoit rien de faux dans l'humeur ni dans l'esprit; et, avec beaucoup de vertu, elle ne s'offensoit pas d'être aimée. Madame de Chevreuse étoit attachée à elle depuis long-temps par tout ce qui lie deux personnes de même âge, et de mêmes sentimens. Cette liaison a produit tant de choses extraordinaires, qu'il me paroît nécessaire de rapporter ici quelques-unes de celles qui s'étoient passées devant le temps dont je dois parler.

»Madame de Chevreuse avoit beaucoup d'esprit, d'ambition et de beauté; elle étoit galante, vive, hardie, entreprenante. Elle se servoit de tous ses charmes pour réussir dans ses desseins, et elle a presque toujours porté malheur aux personnes qu'elle y a engagées. Elle avoit été aimée du duc

de Lorraine, et personne n'ignoroit qu'elle n'eût été la première cause des malheurs que ce prince et ses états ont éprouvés si long-temps. Mais si l'amitié de madame de Chevreuse a été dangereuse à M. de Lorraine, elle ne le fut pas moins à la reine dans la suite. La cour étoit à Nantes, et on étoit sur le point de conclure le mariage de Monsieur avec mademoiselle de Montpensier. Ce temps, qui sembloit être destiné à la joie, fut troublé par l'affaire de Chalais. Il avoit été nourri auprès du roi, et étoit maître de la garde-robe; sa personne et son esprit étoient agréables, et il avoit un attachement extraordinaire pour madame de Chevreuse. Il fut accusé d'avoir eu dessein contre la vie du roi, et d'avoir proposé à Monsieur de rompre son mariage, dans la vue d'épouser la reine aussitôt qu'il seroit parvenu à la couronne. Bien que ce crime ne fût pas entièrement prouvé, Chalais eut la tête tranchée; et le cardinal, qui vouloit intimider la reine, et lui faire sentir le besoin qu'elle avoit de ménager sa passion, n'eut pas de peine à persuader au roi qu'elle et madame de Chevreuse n'avoient pas ignoré le dessein de Chalais; et il est certain que le roi en est demeuré persuadé toute sa vie.

»D'autres sujets animèrent encore le roi et le cardinal contre la reine et contre madame de Chevreuse: le comte de Holland vint en France, ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, pour traiter le mariage du roi son maître avec Madame, soeur du roi. Il étoit jeune et bien fait, et il plut à madame de Chevreuse. Pour honorer leur passion, ils firent dessein de former une liaison d'intérêts et même de galanterie entre la reine et le duc de Buckingham, bien qu'ils ne se fussent jamais vus. Les difficultés d'une telle entreprise n'étonnèrent point ceux qui y avoient le principal intérêt: la reine étoit telle que je l'ai dépeinte, et le duc de Buckingham étoit favori du roi d'Angleterre, jeune, libéral, audacieux, et l'homme du monde le mieux fait. Madame de Chevreuse et le comte de Holland trouvèrent toutes les facilités qu'ils désiroient auprès de la reine et auprès du duc de Buckingham. Il se fit

choisir pour venir en France épouser Madame au nom du roi son maître, et y arriva avec plus d'éclat, de grandeur et de magnificence que s'il eût été roi. La reine lui parut encore plus aimable que son imagination ne lui avoit pu représenter; et il parut à la reine l'homme du monde le plus digne de l'aimer. Ils employèrent la première audience de cérémonie à parler d'affaires qui les touchoient plus vivement que celles des deux couronnes, et ils ne furent occupés que des intérêts de leur passion. Ces heureux commencemens furent bientôt troublés: le duc de Montmorency et le duc de Bellegarde, qui étoient soufferts de la reine, en furent méprisés; et quelque brillante que fût la cour de France, elle fut effacée en un moment par l'éclat du duc de Buckingham. L'orgueil et la jalousie du cardinal de Richelieu furent également blessés de cette conduite de la reine; et il donna au roi toutes les impressions qu'il étoit capable de recevoir contre elle. On ne songea plus qu'à conclure promptement le mariage, et à faire partir le duc de Buckingham. Lui, de son côté, retardoit le plus qu'il lui étoit possible, et se servoit de tous les avantages de sa qualité d'ambassadeur pour voir la reine, sans ménager les chagrins du roi; et même un soir que la cour étoit à Amiens, et que la reine se promenoit assez seule dans un jardin, il y entra avec le comte de Holland, dans le temps que la reine se reposoit dans un cabinet. Ils se trouvèrent seuls: le duc de Buckingham étoit hardi et entreprenant; l'occasion étoit favorable, et il essaya d'en profiter avec si peu de respect, que la reine fut contrainte d'appeler ses femmes, et de leur laisser voir une partie du trouble et du désordre où elle étoit. Le duc de Buckingham partit bientôt après, passionnément amoureux de la reine, et tendrement aimé d'elle. Il la laissa exposée à la haine du roi et aux fureurs du cardinal de Richelieu, et il prévoyoit que leur séparation devoit être éternelle; il partit enfin sans avoir eu le temps de parler en particulier à la reine; mais, par un emportement que l'amour seul peut rendre excusable, il revint à Amiens le lendemain de son départ, sans prétexte, et avec

une diligence extrême. La reine étoit au lit: il entra dans sa chambre, et se jetant à genoux devant elle et fondant en larmes, il lui tenoit les mains. La reine n'étoit pas moins touchée, lorsque la comtesse de Lannoy, sa dame d'honneur, s'approcha du duc de Buckingham, et lui fit apporter un siége, en lui disant qu'on ne parloit point à genoux à la reine. Elle fut témoin du reste de la conversation, qui fut courte. Le duc de Buckingham remonta à cheval en sortant de chez la reine, et reprit le chemin d'Angleterre. On peut croire aisément ce qu'une conduite si extraordinaire fit dans la cour, et quels prétextes elle fournit au cardinal pour aigrir encore le roi contre la reine.

»Les choses étoient en ces termes, quand la reine d'Angleterre partit, pour aller trouver le roi son mari. Elle fut menée par le duc et la duchesse de Chevreuse. Le duc de Buckingham eut dans cette réception toute l'occasion qu'il désiroit de faire paroître sa magnificence, et celle d'un royaume dont il étoit le maître; et il reçut madame de Chevreuse avec tous les honneurs qu'il auroit pu rendre à la reine qu'il aimoit. Elle quitta bientôt la cour d'Angleterre, et revint en France avec le duc son mari. Elle fut reçue du cardinal comme une personne dévouée à la reine et au duc de Buckingham; il essaya néanmoins de la gagner à le servir auprès de la reine, il crut même quelque temps qu'elle lui étoit favorable; mais il ne se fioit pas assez à ses promesses pour ne se pas assurer par d'autres précautions. Il voulut en prendre même du côté du duc de Buckingham; et sachant qu'il avoit eu en Angleterre un long attachement pour la comtesse de Carlisle, le cardinal sut ménager si adroitement l'esprit fier et jaloux de cette femme, par la conformité de leurs sentimens et de leurs intérêts, qu'elle devint le plus dangereux espion du duc de Buckingham. L'envie de se venger de son infidelité, et de se rendre nécessaire au cardinal, la portèrent à tenter toutes sortes de voies pour lui donner des preuves certaines de ce qu'il soupçonnoit de la reine.

»Le duc de Buckingham étoit, comme je l'ai dit, galant et magnifique: il prenoit beaucoup de soin de se parer aux assemblées. La comtesse de Carlisle, qui avoit tant d'intérêt de l'observer, s'aperçut bientôt qu'il affectoit de porter des ferrets de diamans qu'elle ne lui connoissoit pas: elle ne douta point que la reine de France ne les lui eût donnés; mais, pour en être encore plus assurée, elle prit le temps à un bal d'entretenir en particulier le duc de Buckingham, et de lui couper les ferrets, dans le dessein de les envoyer au cardinal. Le duc de Buckingham s'aperçut le soir de ce qu'il avoit perdu, et jugeant d'abord que la comtesse de Carlisle avoit pris les ferrets, il appréhenda les effets de sa jalousie, et qu'elle ne fût capable de les remettre entre les mains du cardinal pour perdre la reine. Dans cette extrémité, il depêcha à l'instant même un ordre de fermer les ports d'Angleterre, et défendit que personne n'en sortît, sous quelque prétexte que ce pût être, devant un temps qu'il marqua. Cependant il fit refaire en diligence des ferrets semblables à ceux qu'on lui avoit pris, et les envoya à la reine, en lui rendant compte de ce qui étoit arrivé. Cette précaution de fermer les ports retint la comtesse de Carlisle; et elle vit bien que le duc de Buckingham avoit eu tout le temps dont il avoit besoin pour prévenir sa mechanceté. La reine évita de cette sorte la vengeance de cette femme irritée, et le cardinal perdit un moyen assuré de convaincre la reine et d'éclaircir le roi de tous ses doutes, puisque les ferrets venoient de lui, et qu'il les avoit donnés à la reine.... La reine mère avertit le roi que le cardinal étoit amoureux de la reine sa femme. Cet avis fit son effet, et le roi en fut vivement touché; il parut même disposé à chasser le cardinal.«

Lebhaft nimmt für die Gebieterin die Motteville Partei. »Quelques années se passèrent sans qu'on puisse expliquer à quoi elles s'étoient passées quand on y auroit été présent, n'en sachant rien que ce que la reine m'a dit elle-même depuis, se divertissant quelquefois à me les conter. Je puis dire néanmoins qu'elle a été aimée, et que, malgré le respect

que Sa Majesté inspire, sa beauté n'a pas manqué de toucher des gens qui ont fait paroître leur passion. Le duc de Montmorency, recommandable par sa valeur, sa bonne mine et sa magnificence, a été mis de ce nombre. La reine m'a fait l'honneur de me dire, se moquant alors de sa vanité passée, qu'elle n'avoit jamais fait de réflexions sur les sentimens que le duc de Montmorency pouvoit avoir pour elle, et qu'elle n'avoit remarqué et pris tout ce que disoit la voix publique de lui que comme un tribut qu'elle croyoit être dû par tout le monde à sa beauté, étant persuadée que cette passion avoit été médiocre à son égard.

»Le duc de Bellegarde, quoique vieux, fut aussi un de ceux qui aimèrent cette princesse. Celui-là avoit été favori de deux rois. La renommée en faisoit encore tant de bruit, que la reine ne refusa point d'en recevoir de l'encens dont la fumée ne pouvoit noircir sa réputation, et souffrit qu'il en usât avec elle à la mode du siècle, où il avoit vécu, qui avoit été le règne de la galanterie et celui des dames. On a dit depuis que la princesse de Conty et les autres favorites de la reine avoient conseillé cette folie à cet antique galant, et que la reine, quand il eut la hardiesse de lui en parler, en fut en colère. Mais enfin la chose se tourna en plaisanterie: desorte que le roi même, quoique d'humeur jalouse, y entra sans peine.

»Le duc de Buckingham fut le seul qui eut l'audace d'attaquer son coeur. Il étoit bien fait, beau de visage; il avoit l'ame grande; il étoit magnifique, libéral et favori d'un grand roi. Il avoit tous ses trésors à dépenser, et toutes les pierreries de la couronne d'Angleterre pour se parer. Il ne faut pas s'étonner si avec tant d'aimables qualités il eut de si hautes pensées, de si nobles mais si dangereux et blâmables désirs, et s'il eut le bonheur de faire avouer à cette belle reine que si une honnête femme avoit pu aimer un autre que son mari, celui-là auroit été le seul qui auroit pu lui plaire. Mais il est à présumer que ses voeux furent reçus, comme on feint que les dieux souffroient les offrandes des hommes, c'est-à-dire, sans

pouvoir deviner par leurs oracles si leur destinée étoit bonne ou mauvaise. La reine, n'en faisant point un secret, n'a pas fait difficulté de me conter depuis (fort détrompée de ces dangereuses illusions) qu'étant jeune, elle ne comprenoit pas que la belle conversation, qui s'appelle ordinairement l'honnête galanterie, où on ne prend aucun engagement particulier, pût jamais être blâmable, non plus que celle que les dames espagnoles pratiquent dans le palais, où, vivant comme des religieuses, et ne parlant aux hommes que devant le roi et la reine d'Espagne, elle ne laissent pas de se vanter de leurs conquêtes, et d'en parler comme d'une chose qui, bien loin de leur ôter leur réputation, leur en donne beaucoup. Elle avoit, en la personne de la duchesse de Chevreuse, une favorite qui se laissoit entièrement occuper de ces vains amusemens; et la reine par ses conseils n'avoit pu éviter, malgré la pureté de son ame, de se plaire aux agrémens de cette passion dont elle recevoit en elle-même quelque légère complaisance, qui flattoit plus sa gloire qu'elle ne choquoit sa vertu.

»On a fait grand bruit d'un rendez-vous qu'on prétend qu'elle lui donna dans un jardin (je pense dans Amiens), mais ce fut injustement; car je sais d'elle-même, qui m'a fait l'honneur de me le conter sans nulle façon, qu'elle avoit voulu se promener dans un jardin, parce que le roi en défendoit l'entrée à tout le monde: et comme la difficulté augmente le désir, cela lui avoit donné une fort grande envie d'y aller; qu'après avoir eu les clefs du capitaine des gardes avec beaucoup de peine, elle y étoit allée un soir, madame de Chevreuse avec elle, et sa petite cour; que le duc de Buckingham, qui avoit été confident de cette gaieté, y étoit venu; qu'elle et madame de Chevreuse causèrent avec lui devant tout le monde, ceux qui étoient présens ne les ayant point éloignés. Et Gaboury, valet de garde-robe, m'a dit lui-même qu'il étoit un de ceux qui avoient suivi la reine en cette promenade, laquelle m'a confirmé la même chose. Cependant cela passa pour un rendez-vous, à cause que la promenade n'étoit pas publique, et que les actions des rois ne sauroient être secrètes, ni même

demeurer dans le rang des indifférentes, pour la quantité de personnes qui en veulent faire le jugement.

»Le duc de Buckingham, qui y fut, la voulant entretenir, Putange, écuyer de la reine, la quitta pour quelques momens, croyant que le respect l'obligeoit de ne pas écouter ce que ce seigneur anglois lui vouloit dire. Le hasard alors les ayant menés dans un détour d'allée où une palissade les pouvoit cacher au public, la reine dans cet instant, surprise de se voir seule, et apparemment importunée par quelque sentiment trop passionné du duc de Buckingham, s'écria, et appelant son écuyer, le blâma de l'avoir quittée. Par ce cri elle fit voir sa sagesse et sa vertu, préférant la conservation de son innocence intérieure à la crainte qu'elle devoit avoir d'être blâmée, et que ce cri allant aux oreilles du roi ne lui coutât beaucoup d'embarras. Si en cette occasion elle montra que son coeur pouvoit être susceptible de quelque impression de tendresse qui la convia d'écouter les discours fabuleux d'un homme qui l'aimoit, il faut avouer aussi en même temps, que l'amour de la pureté et ses sentimens honnêtes l'emportèrent sur tout le reste, et qu'elle préféra à une réputation apparemment soupçonnée de peu de chose, une gloire réelle et véritable, sans mélange d'aucun sentiment indigne d'elle. Lorsque ce duc prit congé de la reine-mère, qui étoit venue conduire la reine d'Angleterre sa fille, hors de la ville d'Amiens, la reine m'a fait l'honneur de me dire que quand il vint lui baiser la robe, elle étant au devant du carrosse et la princesse de Conty auprès d'elle, il se cacha du rideau comme pour lui dire quelques mots, et beaucoup plus pour essuyer les larmes qui lui tombèrent des yeux dans cet instant. La princesse de Conty, en faisant la guerre à la reine des galanteries de ce duc, dit que de la ceinture en bas elle pouvoit répondre au roi de sa vertu, mais qu'elle ne feroit pas la même chose de la ceinture en haut, parce que les larmes de cet amant avoient dû attendrir son coeur.

»La passion du duc de Buckingham lui fit faire encore une action bien hardie, que la reine m'a apprise et que la

reine d'Angleterre m'a depuis confirmée, qui le savoit de lui-même. Ce célèbre étranger étant parti d'Amiens pour retourner en Angleterre mener madame Henriette de France à son roi, regner sur les Anglois, occupé de sa passion, et forcé par la douleur de l'absence, voulut revoir la reine, quand même ce ne seroit que pour un moment. Quoiqu'il fût près d'arriver à Calais, il fit dessein de se satisfaire en feignant d'avoir reçu des nouvelles du roi son maître, qui l'obligoient d'aller à la cour. Il laissa la future reine à Boulogne, et revint trouver la reine-mère, pour traiter de cette affaire simulée, qui n'étoit que le prétexte de son retour à la cour. Après avoir parlé de sa chimérique négociation, il alla chez la reine, qu'il trouva au lit assez seule. Cette princesse savoit par des lettres de la duchesse de Chevreuse, qui accompagnoit la reine d'Angleterre, qu'il étoit arrivé. Elle en parla devant Nogent en riant, et ne s'étonna point quand elle le vit; mais elle fut surprise de ce que tout librement il vint se mettre à genoux devant son lit, baisant son drap avec des transports si extraordinaires, qu'il étoit aisé de voir que sa passion étoit violente, et de celles qui ne laissent aucun usage de raison à ceux qui en sont touchés. La reine m'a fait l'honneur de me dire qu'elle en fut embarrassée; et cet embarras, mêlé de quelque dépit, fut cause qu'elle demeura long-temps sans lui parler. La comtesse de Lannoi, alors sa dame d'honneur, sage, vertueuse et âgée, qui étoit au chevet de son lit, ne voulant point souffrir que ce duc demeurât en cet état, lui dit avec beaucoup de sévérité que ce n'étoit point la coutume en France, et voulut le faire lever. Mais lui, sans s'étonner, combattit contre la vieille dame, disant qu'il n'étoit pas François, et qu'il n'étoit pas obligé d'observer toutes les lois de l'Etat. Puis s'adressant à la reine, lui dit tout haut les choses du monde les plus tendres; mais elle ne lui répondit que par des plaintes de sa hardiesse, et sans peut-être être trop en colère, lui ordonna sévèrement de se lever et de sortir. Il le fit, et après l'avoir vue encore le lendemain en présence de toute la cour, il partit, bien résolu de revenir en France le plus tôt qu'il lui seroit possible.

»Après que les ambassadeurs anglois eurent repassé la mer, les deux reines revinrent trouver le roi, qui les attendoit à Fontainebleau. Toutes les choses qui regardoient Buckingham lui furent dites au désavantage de la reine, si bien que quelques domestiques en furent chassés.«

Bedeutend wachsen die Schatten in des Cardinals von Retz Darstellung. »Presque tout ce qui est contenu dans cet ouvrage n'est qu'un enchaînement de l'attachement que la reine avoit pour M. le cardinal Mazarin, et il me semble que par cette raison je devois même beaucoup plus tôt vous en expliquer la nature, de laquelle je crois que vous pouvez juger plus sûrement, si je vous expose au préalable quelques évènemens de ses premières années, que je considère comme aussi clairs et aussi certains que ceux que j'ai vu moi-même; parce que je les tiens de madame de Chevreuse, qui a été la seule et véritable confidente de sa jeunesse. Elle m'a dit plusieurs fois que la reine n'étoit Espagnole ni d'esprit ni de corps; qu'elle n'avoit ni le tempérament ni la vivacité de sa nation; qu'elle n'en tenoit que la coquetterie, mais qu'elle l'avoit au souverain degré; que M. de Bellegarde, vieux, mais poli et galant à la mode de la cour de Henri III. lui avoit plu; qu'elle s'en étoit dégoûtée, parce qu'en prenant congé d'elle, lorsqu'il alla commander l'armée à la Rochelle, et lui ayant demandé en général la permission d'espérer d'elle une grâce devant son départ, il s'étoit réduit à la supplier de vouloir bien mettre la main sur la garde de son épée; qu'elle avoit trouvé cette manière si sotte, qu'elle n'en avoit jamais pu revenir; qu'elle avoit agréé la galanterie de M. de Montmorency, beaucoup plus qu'elle n'avoit aimé sa personne; que l'aversion qu'elle avoit pour les manières de M. le cardinal de Richelieu, qui étoit aussi pédant en amour qu'il étoit honnête homme pour les autres choses, avoit fait qu'elle n'avoit jamais pu souffrir la sienne; que le seul homme qu'elle avoit aimé avec passion étoit le duc de Buckingham; qu'elle lui avoit donné rendez-vous une nuit dans le petit jardin du Louvre; que madame de Chevreuse, qui étoit seule avec elle, s'étant

un peu éloignée, entendit du bruit comme de deux personnes qui se luttoient; que s'étant rapprochée de la reine, elle la trouva fort émue et M. de Buckingham à genoux devant elle; que la reine, qui s'étoit contentée ce soir de lui dire en remontant dans son appartement que tous les hommes étoient brutaux et insolens, lui avoit commandé le lendemain au matin de demander à M. de Buckingham, s'il étoit bien assuré qu'elle ne fut pas en danger d'être grosse [2]); que depuis cette aventure, elle, madame de Chevreuse, n'avoit eu aucune lumière d'aucune galanterie de la reine: qu'elle lui avoit vu dès l'entrée de la régence une grande pente pour M. le cardinal; mais qu'elle n'avoit pu démêler jusques où cette pente l'avoit portée; qu'il étoit vrai qu'elle avoit été chassée de la cour sitôt après, qu'elle n'auroit pas eu le temps d'y voir clair, quand même il y auroit eu quelque chose; qu'à son retour en France, après le siége de Paris, la reine dans les commencemens s'étoit tenue si couverte avec elle, qu'elle n'avoit pu y rien pénétrer; que depuis qu'elle s'y étoit racoustumée elle lui avoit vu dans des momens de certains airs qui avoient beaucoup de ceux qu'elle avoit eu autrefois avec Buckingham; qu'en d'autres elle avoit remarqué des circonstances qui lui faisoient juger qu'il n'y avoit entre eux qu'une liaison intime d'esprit; que l'une des plus considérables étoit la manière dont le cardinal vivoit avec elle, peu galante et même rude; ce

---

[2]) »Suivant l'ouvrage sur *la Fronde*, nouvellement publié par M. Capefigue, ce serait à ce passage des mémoires de Retz, relatifs à une circonstance bien antérieure à la naissance de Louis XIV., qu'il faudrait rapporter l'origine des bruits vulgairement répandus sur la naissance de ce roi, qui ne vint au monde que plusieurs années après la mort du duc de Buckingham,« erinnern die neuesten Herausgeber von des Cardinals von Retz Memoiren. In verwandtem Sinne schreibt Cousin: »Nous croyons en effet à la scène du jardin d'Amiens, telle que la racontent M^me^ de Motteville et la Rochefoucauld, mais nous ne croyons pas le moins du monde à celle du jardin du Louvre, et que la reine ait le lendemain envoyé M^me^ de Chevreuse demander à Buckingham s'il était sûr qu'elle ne fût pas en danger d'être grosse. C'est la scène d'Amiens que M^me^ de Chevreuse aura racontée à Retz, et qui vingt ans après se sera agrandie et embellie dans l'imagination libertine du cardinal.«

qui toutefois (ajoutoit madame de Chevreuse) a deux faces de l'humeur dont je connois la reine: Buckingham me disoit autrefois qu'il avoit aimé trois reines, qu'il avoit été obligé de gouverner toutes trois: c'est pourquoi je ne sais qu'en juger. Voilà comme madame de Chevreuse m'en parloit.«

Beinahe noch bedenklicher drückt Tallemant des Réaux sich aus. »Le cardinal haïssoit Monsieur (und das wohl nicht ohne Grund, wenn dieser anders ihm gesagt hat, wie es heißt, »vous êtes un j... f.....«); et craignant, vu le peu de santé que le roi avoit, qu'il ne parvînt à la couronne, il fit dessein de gagner la reine, et de lui aider à faire un dauphin.« Er scheint einer Ansicht gewesen zu sein mit jenem Großherzog von Toscana, deß Scheidegruß an die nach Frankreich verheurathete Maria von Medici: »Fate figliuoli in ogni modo.« — »Pour parvenir à son but, il la mit, sans qu'elle sût d'où cela venoit, fort mal avec le roi et avec la reine-mère, jusque là qu'elle étoit fort maltraitée de l'un et de l'autre. Après il lui fit dire par madame du Fargis, dame d'atours, que si elle vouloit, il la tireroit bientôt de la misère dans laquelle elle vivoit. La reine, qui ne croyoit point que ce fût lui qui la fît maltraiter, pensa d'abord que c'étoit par compassion qu'il lui offroit son assistance, souffrit qu'il lui écrivît, et lui fit même réponse, car elle ne s'imaginoit pas que ce commerce produisît autre chose qu'une simple galanterie.

»Le cardinal qui voyoit quelque acheminement à son affaire, lui fit proposer par la même madame du Fargis de consentir qu'il tint auprès d'elle la place du roi; que si elle n'avoit point d'enfants, elle seroit toujours méprisée, et que le roi, malsain comme il étoit, ne pouvant pas vivre longtemps, on la renverroit en Espagne; au lieu que si elle avoit un fils du cardinal, et le roi venant à mourir bientôt, comme cela étoit infaillible, elle gouverneroit avec lui, car il ne pourroit avoir que les mêmes intérêts, étant père de son enfant; que pour la reine-mère, il l'éloigneroit dès qu'il auroit la faveur qu'il demandoit.

»La reine rejeta bien loin cette proposition; mais on ne voulut pas le rebuter. Le cardinal fit tout ce qu'il put pour la voir une fois dans le lit, mais il n'en put venir à bout. Il ne laissa pas d'avoir toujours quelque petite galanterie avec elle; mais enfin tout fut rompu, quand il découvrit que la Porte, un des officiers de la reine, alloit recevoir les lettres qui venoient d'Espagne, et que le duc de Lorraine avoit parlé à elle, deguisé, au Val-de-Grâce. Il y avoit un peu de galanterie parmi. Le cardinal fit arrêter la Porte, et le garde des sceaux, Séguier, interrogea la reine au Val-de-Grâce. Depuis le cardinal l'a toujours persécutée, et pour la faire enrager, il fit jouer une pièce appelée Mirame, où l'on voit Buckingham plus aimé que lui, et le héros, qui est Buckingham, battu par le cardinal. Desmarets fit tout cela par son ordre; et contre les règles, il la força de venir voir cette pièce.

»M. de la Rochefoucauld dit que le cardinal étoit fort amoureux de la reine, et que de rage il la vouloit faire répudier, mais que madame d'Aiguillon l'en empêcha. On accusa la reine d'intelligence avec le marquis de Mirabel, ambassadeur d'Espagne, et le garde des sceaux Séguier ne l'interrogea pas seulement, mais il la fouilla en quelque sorte; car il lui mit la main dans son corps (de robe) pour voir s'il n'y avoit point de lettres, au moins y regarda-t-il, et il approcha ses mains de ses tétons.

»Dans le désespoir où il la mit, elle avoit une fois résolu de s'enfuir à Bruxelles. M. de Marsillac, jeune homme de vingt ans, depuis M. de la Rochefoucauld de la Fronde, la devoit mener en croupe; madame de Hautefort étoit de la partie; madame de Chevreuse, déjà exilée à Tours, devoit se sauver en Espagne, si on lui envoyoit des Heures reliées de rouge, et si on lui en envoyoit de vertes, elle ne devoit bouger. La reine résolut de ne point partir; madame d'Hautefort, par mégarde, ou ayant oublié ce dont elles étoient convenues, envoya les Heures rouges. Cela fut cause que madame de Chevreuse se déguisa en homme, et alla chez le prince de Marsillac, qui lui donna des gens pour la

conduire. Cela fut cause aussi qu'on tint Marsillac quelque temps en prison.

»En ce temps-là on parla du mariage de la reine d'Angleterre. Le comte de Carlisle et le comte Holland, qui furent envoyés ici pour en traiter, donnèrent avis à Buckingham, qui avoit le roman en tête, qu'il y avoit en France une jeune reine galante, et que ce seroit une belle conquête à faire; dès lors il y eut quelque commerce entre eux, par le moyen de madame de Chevreuse, à qui le comte Holland en contoit; de sorte que quand Buckingham arriva pour épouser la reine d'Angleterre, la reine régnante étoit toute disposée à le bien recevoir. Il y eut bien des galanteries, mais ce qui fit le plus de bruit, ce fut que quand la cour alla à Amiens, pour s'approcher d'autant plus de la mer, Buckingham tint la reine toute seule dans un jardin; au moins il n'y avoit qu'une madame du Vernet, soeur de feu M. de Luynes, dame d'atours de la reine, mais elle étoit d'intelligence et s'étoit assez éloignée. Le galant culbuta la reine, et lui écorcha les cuisses avec ses chausses en broderies; mais ce fut en vain, car elle appela tant de fois, que la dame d'atours, qui faisoit la sourde-oreille, fut contrainte de venir au secours. Quelques jours après, la reine régnante étant demeurée à Amiens, soit qu'elle se trouvât mal, ou qu'elle ne fût pas nécessaire pour accompagner la reine d'Angleterre à la mer, car cela n'eût fait que de l'embarras, Buckingham, qui avoit pris congé de la reine comme les autres, retourna quand il eut fait trois lieues; et comme la reine ne songeoit à rien, elle le voit à genoux au chevet de son lit. Il y fut quelque temps, baise le bout des draps, et s'en va.

»Le cardinal prit soupçon de toutes les galanteries de Buckingham, et empêcha qu'il ne retournât en France, ambassadeur extraordinaire, comme c'étoit son dessein. Ne pouvant faire mieux, il y vint avec une armée navale attaquer l'île de Ré. Il y avoit une litière et des chevaux de bague dans ses vaisseaux. A son arrivée, le duc de Buckingham prit un gentilhomme de Saintonge, nommé Saint-Surin, homme adroit

et intelligent, et qui savoit fort bien la cour. Il lui fit mille civilités, et lui ayant découvert son amour, il le mena dans la plus belle chambre de son vaisseau. Cette chambre étoit fort dorée; le plancher étoit couvert de tapis de Perse, et il y avoit comme une espèce d'autel où étoit le portrait de la reine, avec plusieurs flambeaux allumés. Après il lui donna la liberté, à condition d'aller dire à M. le cardinal qu'il se retireroit et livreroit la Rochelle, en un mot, qu'il offroit la carte blanche, pourvu qu'on lui promît de le recevoir, comme ambassadeur, en France. Il lui donna aussi ordre de parler à la reine de sa part. Saint-Surin vint à Paris, et fit ce qu'il avoit promis. Il parla au cardinal, qui le menaça de lui faire couper le cou s'il en parloit davantage. Depuis, quand la reine apprit la mort de Buckingham, elle en fut sensiblement touchée. Au commencement elle n'en vouloit rien croire, et disoit: »»Je viens de recevoir de ses lettres.««

Die Acten dieses wunderlichen Processes zu schließen, das Urtheil, nach dem Beispiel meines Vorgängers B. C. Sandvig, dem Ermessen des wohl intentionirten Lesers submittirend, bringe ich noch eine Erzählung, vorzüglich geeignet, den Umfang der Liebesgluth, von welcher der gewaltige Cardinal von Richelieu verzehrt, zu schildern. »Le cardinal étoit éperdument amoureux, et ne s'en cachoit point, d'une grande princesse. Le respect que je dois à sa mémoire m'empêchera de la nommer. Le cardinal avait eu la pensée de mettre un terme à sa stérilité, mais on l'en remercia civilement, dit la chronique d'où je tire ce fait. La princesse et sa confidente avaient, en ce temps-là, l'esprit tourné à la joie pour le moins autant qu'à l'intrigue. Un jour qu'elles causaient ensemble et qu'elles ne pensaient qu'à rire aux dépens de l'amoureux cardinal, »»il est passionnément épris, madame, dit la confidente; je ne sache rien qu'il ne fît pour plaire à Votre Majesté. Voulez-vous que je vous l'envoie, un soir, dans votre chambre, vêtu en baladin; que je l'oblige à danser ainsi une sarabande; le voulez-vous? il y viendra. — Quelle folie!«« dit la princesse. Elle était jeune, elle était femme, elle était vive et gaie; l'idée

d'un pareil spectacle lui parût divertissante. Elle prit au mot sa confidente, qui fut du même pas trouver le cardinal.

»Ce grand ministre, quoiqu'il eût dans la tête toutes les affaires de l'Europe, ne laissait pas en même temps de livrer son coeur à l'amour. Il accepta ce singulier rendez-vous. Il se croyait déjà maître de sa conquête, mais il en arriva autrement. Boccau, qui était le Baptiste d'alors, et jouait admirablement du violon, fut appelé. On lui recommanda le secret: de tels secrets se gardent-ils? c'est donc de lui qu'on a tout su.

»Richelieu était vêtu d'un pantalon de velours vert: il avait à ses jarretières des sonnettes d'argent; il tenait en main des castagnettes et dansa la sarabande que joua Boccau. Les spectatrices et le violon étaient cachés, avec Vautier et Beringhen, derrière un paravent d'où l'on voyait les gestes du danseur. On riait à gorge déployée; et qui pourrait s'en empêcher, puis qu'après cinquante ans j'en ris encore moi-même.

»On fit retirer Boccau, et la déclaration amoureuse fut faite dans toutes les formes. La princesse la traita toujours de pantalonnade, et ses dédains, assaisonnés du sel de la plaisanterie, aigrirent tellement ce prélat orgueilleux, que depuis son amour se changea en haine. La princesse ne paya que trop cher le plaisir qu'elle avait eu de voir danser une Eminence.«

Buckingham, nachdem er der Königin von Frankreich den vielen Verdruß bereitet, verfiel in Ansehung ihrer Schwägerin in England auf den entgegengesetzten Weg. „Wie er Ursache hatte zu fürchten, die Königin würde allen ihren Einfluß gebrauchen, um dem Kriege mit Frankreich vorzubauen, welchen zuwege zu bringen, er sich bemühete, so wendete er alle Mühe an, des Königs Neigung gegen sie zu verringern, und hierin gelang es ihm so wohl, daß so lange er lebte, die Königin in Staatssachen bei dem König nichts vermochte. Ja, gegen die Königin selbst, ob er gleich von Natur leutselig und höflich war, befliß er sich grob und brutal zu sein. Eines Tages setzte er sich in Kopf, daß sie gegen seine Mutter (zur Gräfin von

Buckingham ernannt, 16. Jacobs I.) nicht Ehrerbietung genug erwiesen hätte, indem sie nicht zu ihrer Wohnung zu der Stunde gegangen, da sie erwartet worden, worauf er in großem Zorn in ihr Gemach trat, und nach einigen groben Beschuldigungen ihr sagte, es würde ihr gereuen. Die Königin antwortete mit Heftigkeit, er erwiderte mit großer Unverschämtheit, man hätte Königinen in England gehabt, die ihre Köpfe verlieren müssen." Dergleichen Dinge zu erklären oder zu entschuldigen möchte gleich schwierig sein. Wenigstens sollt es scheinen, daß Buckingham, nachdem er die Nation in einen Krieg mit Spanien verwickelt, und bedacht, auch Frankreich zum Krieg herauszufordern, nachdem auch das Parlament anfing, eine ihm durchaus abgeneigte Stimmung zu äußern, der Feinde genug zu bestreiten gehabt hätte.

Das große und geschwinde Glück, welches er gemacht und so wenig verdient hatte, mußte nothwendig Neid erregen, und wenn auch das Volk für einige Augenblicke, als in dem Ausgang der spanischen Heurathsangelegenheit die Haltung des Herzogs seinen religiösen und politischen Leidenschaften zusagte, die Ausbrüche seines Hasses zurückhielt, so war gleichwohl der Günstling durchaus nicht geschaffen, für längere Zeit des Beifalls der Menge sich zu erfreuen. Die nachgiebige Gemüthsart Karls I. verstattete ihm noch größere Gewalt, als er sie über die Schwachheit Jacobs I. geübt; „es wurde kein Schritt gethan, den er nicht gerathen, nicht geleitet hatte. Seine ungestümme Gemüthsart verleitete ihn, seine Schmeichler und Anhänger auf einmal aufs höchste zu erheben: sobald sie ihm aber den geringsten Anlaß zum Mißvergnügen gaben, stürzte er sie wieder mit gleicher Heftigkeit und Gewaltthätigkeit. Unversöhnlich in seinem Haß, wankelmüthig in seiner Freundschaft, sah er entweder alle Menschen für seine Feinde an, oder fürchtete, daß sie es bald werden würden. Seine unersättliche Faust begriff die ganze Gewalt des Reichs: denn er hatte das völlige Vertrauen seines Herrn ganz, und besaß an seiner Person allein die wichtigsten Bedienungen der Krone. Aber der öffentliche Haß gegen den Buckingham bekam eine neue Stärke, als man täglich von seiner unvernünftigen Aufführung in Spanien, vielleicht auch von den falschen

Nachrichten, wodurch er das Parlament hintergangen hatte, immer mehr erfuhr.“ Buckingham übernahm es, in einer Conferenz der beiden Häuser die Bedürfnisse und Forderungen des Königs auseinander zu setzen, ermuthigte aber hierdurch seine bis dahin nur im Stillen thätigen Feinde zu einem offenen Angriff. Es wurde ihm seine Jugend und Unerfahrenheit vorgeworfen, über die Vernachlässigung seiner Pflichten als Großadmiral geklagt, der Ehrgeiz besprochen, der ihn verleite, der vielen Aemter, die doch nach ihren Geschäften miteinander unverträglich, sich anzumaßen. „Diejenigen, die ihn am meisten angepriesen hatten, redeten nun von ihm mit der größten Bitterkeit und Verachtung. Diejenigen, die ihn mit der allergottlosesten Schmeichelei unsern Heiland genennet hatten, nannten ihn nun den Verderber des Königs und den Verräther der Freiheit des Volkes. Alle öffentlichen Verrichtungen des Herzogs wurden nun von sieben Jahren her rückwärts durchgesehen, und gaben eine ganze Menge Einwürfe ab, die wider ihn übergeben wurden. Auf diese antwortete er in einer langen Rede, welche vieles Nachsinnen, und eine große Verschiedenheit der Meinungen hervorbrachte. Weil aber das Parlament in seinen Berathschlagungen des Herzogs Betragen zu untersuchen fortfuhr, und nichts bewilligen wollte, ohne daß vorher ihren Beschwerden wäre abgeholfen,“ wurde das Parlament aufgelöset, 12. Aug. 1625.

Der schimpfliche Ausgang der Expedition gegen Cadiz mußte dem allgemeinen Mißvergnügen neue Stärke verleihen. Diesen Nachtheil sollte eine Anstrengung zu Gunsten der protestantischen Sache ausgleichen. Buckingham, begleitet von dem Grafen von Holland, der ihn, wie er den König regierte, ging nach dem Haag, beladen mit den Kronjuwelen und andern Kostbarkeiten. Man rechnete, daß er gegen dieses Pfand 300,000 Pfund würde aufnehmen können. Mit den Generalstaaten war ein Offensiv- und Defensiv-Tractat geschlossen worden, einen zweiten unterhandelte Buckingham mit dem König von Dänemark (9. Dec. 1625), und machte dieser sich verbindlich, gegen Subsidien, von K. Karl und den Holländern monatlich zu entrichten, 36,000 Mann im Felde zu halten. »Après qu'il eut achevé sa

négociation en Hollande,« schreibt Richelieu, »il désira passer en France; mais l'ambassadeur du roi, lui témoigna,« in Folge der von dem Cardinal empfangenen Instructionen, »que, sur l'inexécution des traités Sa Majesté ne pouvoit approuver son dessein qu'on ne lui eût premièrement donné contentement sur les articles qu'on lui avoit promis. Cela le fâcha si fort, que, pour s'en venger, il fit que les Hollandais rappelèrent l'amiral Haustein, avec les vaissaux Hollandais qu'il commandait, un desquels étoit avec Manty à l'entrée du havre de Portsmouth, où ils tenoient Soubise assiégé. Si Buckingham montra un coeur si envenimé contre nous en Hollande, il ne revint pas en Angleterre avec dessein de nous y faire mieux. Il avoit donné charge au comte de Carlisle, en partant, de faire tous les mauvais offices qu'il pourroit à la reine et à tous ceux de sa suite, pour préparer la voie à un bannissement général de tous les François, dont on parloit assez ouvertement en la maison du roi. Il ne manqua pas d'en faire naître plusieurs occasions, et ne laissa perdre aucune de celles qui se présentèrent.« Den offenbaren Verletzungen der zu Gunsten der Königin gemachten Stipulationen gesellten sich andere Beleidigungen, nicht undeutlich die Absicht eines völligen Bruches verkündigend.

»Le cardinal, averti de toutes ces choses, en prévoit encore de pires à l'avenir, si elles n'étoient prévenues par un sage conseil. Il considère que l'ambassadeur du roi en Hollande a commis une grande faute au refus absolu qu'il a fait, de la part du roi, au duc de Buckingham de venir en France, ayant pensé que la dépêche qu'il avoit reçue de la cour l'obligeoit de parler ainsi; au lieu que l'ordre du conseil avoit été simplement qu'il tînt au duc un langage qui le conviât, en venant en France, d'apporter contentement au roi; que cette faute avoit produit sur-le-champ le rappel des vaisseaux des Hollandais, et, ayant animé Buckingham contre la France, lui faisoit promettre tout secours aux Huguenots de la part du roi son maître; qu'en matière d'Etat, quoiqu'il n'y ait rien de plus facile que de faillir, si est-il plus difficile encore de

réparer une faute qu'il n'est aisé de la commettre; mais que pour réparer celle-ci, le meilleur moyen étoit d'y employer le crédit particulier que M. et madame de Chevreuse y avoient.« Die Chevreuse schickten einen eigenen Unterhändler nach England, um den Herzog zu überreden, daß die nach seiner Meinung ihm angethane Beleidigung bloß auf einem Mißverständniß beruhe, außerdem wurde in einem Schreiben ihm gesagt, »qu'il lui conseilloit de venir si son voyage étoit avec dessein et matière pour contenter la France sur le sujet des vaisseaux du roi, tant marchands qu'autres, qu'ils retenoient, et ce qui concernoit la reine et son mariage. Si aussi il avoit un autre dessein, il ne le lui conseilloit pas, prévoyant bien que son séjour à la cour seroit fort mélancolique. Que cependant on se préparoit fortement en France, tant pour la guerre du dedans que du dehors, et qu'à dire vrai il ne voyoit pas qu'on y appréhendât l'évènement ni de l'une ni de l'autre; ce qui lui faisoit croire qu'on avoit volontiers deux cordes à son arc.« Bereits schien die Unterhandlung eine günstigere Wendung nehmen zu wollen, aber den Eingebungen der Vernunft zu gehorchen, hat Buckingham niemals gelernt.

»C'étoit,« schreibt Richelieu, »c'étoit un homme de peu de noblesse de race, mais de moindre noblesse encore d'esprit, sans vertu et sans étude, mal né et plus mal nourri. Son père avoit eu l'esprit égaré; son frère aîné (Johann Villiers) étoit si fou qu'il le falloit lier. Quant à lui, il étoit entre le bon sens et la folie, plein d'extravagances, furieux, et sans bornes en ses passions. Sa jeunesse, sa taille et la beauté de son visage, le rendirent agréable au roi Jacques, et le mirent en sa faveur plus avant qu'aucun autre qui fût en la cour. Il s'y entretint depuis par toutes sortes de mauvais moyens, flattant, mentant, feignant des crimes aux uns et aux autres, les soutenant impudemment; et, quand il ne pouvoit trouver invention de leur rien imputer avec apparence, il avoit recours au poison, avec lequel il se défit du duc de Lenox et du marquis d'Hamilton, de la naissance et de l'autorité desquels il avoit jalousie. Etant tel, et le roi d'Angleterre

abandonnant son état à sa conduite, ce n'est pas de merveille s'il le portoit à sa ruine contre toute raison.«

Der Krieg mit Frankreich war noch nicht zum Ausbruch gekommen, und die Lage des Schatzes heischte gebieterisch die Zusammenberufung eines neuen Parlaments (Febr. 1626). Sie gab Veranlassung von zwei heftigen Angriffen gegen Buckingham, der eine von dem Grafen von Bristol, dem Unterhändler der projectirten Heurath mit der Infantin, der andere von dem Hause der Gemeinen ausgehend. „So lange Jacob lebte, hatte Bristol, der heimlichen Gunst dieses Monarchen versichert, nichts als Ehrfurcht und Gehorsam blicken lassen, in der Hoffnung, daß sich eine Gelegenheit ergeben würde, ihn zu seinem ersten Credit und seinem vorigen Ansehen wieder zu erheben. Er ließ die Hoffnung nicht fahren, als Karl die Regierung antrat, und gehorchte darum dem Befehl, auf seinem Gut zu bleiben, und nicht im Parlament zu erscheinen. Er versuchte auf manche Art, die Gunst seines Herren wieder zu gewinnen; gewahrend aber, daß alles umsonst, daß Karl sich gänzlich von seinem unversöhnlichen Feinde, von Buckingham regieren ließ, entschloß er sich, mit dem Hofe nicht länger gemeine Sache zu machen. Er sah bei der Nation einen neuen Geist, eine neue Macht erstehen, und bei diesen künftig Sicherheit und Schutz zu suchen, war seine Absicht.

„Als das Parlament einzuberufen, hatte Karl in großer Ausdehnung seines Rechtes den Befehl gegeben, keine Einladung an Bristol, wie sonst gewöhnlich, ergehen zu lassen. Der Graf wendete sich mit einem Memorial an das Oberhaus, und bat um dessen Vermittlung, auf daß der König ihm erlaube, was einem Peer des Reichs zukomme. Die Einladung erfolgte, war aber begleitet von einem Schreiben des Großsiegelbewahrers, worin dieser, Namens des Königs, ihm untersagte, dem Parlament beizuwohnen. Diesen Brief übergab Bristol den Lords, und befragte sie um das in so kritischer Situation einzuhaltende Verfahren. Das Verbot wurde zurückgenommen, Bristol nahm seinen Sitz ein, hatte aber sofort gegen eine Anklage auf Hochverrath sich zu verantworten. Er schob die Beschuldigung zurück, legte Klage gegen Buckingham ein, ebenfalls auf Hochverrath

lautend, und gibt ihm darin Schuld, daß er sich mit Gondomar verschworen, um den Prinzen nach Spanien zu locken, damit er dort vor seiner Verheurathung die Religion wechsele; „was das Aergerniß betrifft, so er durch sein persönliches Betragen gegeben hat, wie auch, daß er seinen Einfluß auf den König von Spanien benutzte, Gunstbezeigungen und Stellen zu erhalten, die er an unwürdige schlechte Menschen als Bezahlung und Lohn für seine Lüste gab, wie weit diese Dinge zu untersuchen, von denen zu sprechen, dem Grafen von Bristol eben so wenig ansteht als euerm Hause, davon zu hören, überläßt er die Entscheidung der Weisheit Eurer Herrlichkeiten." Die Vertheidigung des Grafen und seine Anklage des Herzogs sind beide noch vorhanden; diese Schriften, nebst den Originalbriefen, enthalten die umständlichste und zuverläßigste Nachricht von den Negociationen mit dem Hause Oestreich. Aus allen ergibt sich so deutlich als möglich die große Unvorsichtigkeit des Herzogs und die Heftigkeit seiner Leidenschaften, aber man würde Mühe haben, eine einzige Handlung zu finden, die vor dem Gesetz als ein Verbrechen gelten, geschweige der Strafe des Hochverraths ihn unterwerfen könnte.

„Die Anklage des Unterhauses war für den Herzog noch weniger gefährlich, wenn man sie nach den Regeln des Gesetzes und der Billigkeit prüfen wollte. Es wurde ihm zur Last gelegt, daß er in seiner Person viele Aemter vereinige, daß er deren zwei gekauft habe; daß er die Sorge für die Sicherheit des Meeres vernachlässige, daher viele Kauffahrer dem Feinde in die Hände gefallen; daß er dem König von Frankreich Schiffe gegeben, um die Hugonotten zu bestreiten; daß er Bedienungen und Ehrenstellen verkaufe; daß er unerschwingliche Geschenke von dem Hofe angenommen; daß er seinen Verwandten viele Ehrentitel zugewendet; daß er dem verstorbenen König Arzneien gegeben, ohne die Leibärzte zu befragen. Klage und Beantwortung verglichen, ergibt sich, daß alle diese Punkte entweder unerheblich, oder falsch, oder beides zugleich sind. Die einzige Beschuldigung, die noch einen Schein von Wichtigkeit hat, war, daß er eine Summe von zehntausend Pfund von der ostindischen Gesellschaft

erpresset, und einige, französischen Kaufleuten zuständige Güter, unter dem Vorwande, daß sie Spaniern zugehörig, verkauft haben sollte.“ Was Buckingham den von Bristol ausgehenden Beschuldigungen entgegengesetzt haben würde, ist, in Gefolge der Auflösung des Parlaments, nicht zu ermitteln, daß er sie aber unangefochten in dessen Journalen stehen ließ, scheint die Scheu genauerer Untersuchung zu verrathen. In der Beantwortung (8. Juni) der von dem Unterhause aufgestellten Beschuldigungen bringt er sie unter drei Classen. Einige erklärte er für grundlose Verläumdungen, andere wies er zurück, als die persönlichen Handlungen des regierenden oder vorigen Königs betreffend, und für noch andere wollte er eine genügende Rechtfertigung in den Befehlen des Souverains, oder in richterlichen Gutachten finden. Deß einzigen bekannte er sich schuldig, daß er das Gouvernement der Fünf Häfen erkauft habe, indessen meinte er dafür in der Betrachtung des öffentlichen Nutzens eine Entschuldigung zu finden, hinsichtlich eines andern Punktes, der an Frankreich überlassenen Schiffe, lehnte er die Vertheidigung ab, lediglich aus dem Grunde, daß es eine Thorheit sein würde, Staatsgeheimnisse zu veröffentlichen. Seine Einwendungen, die geeignet, ihn als einen treuen aber verfolgten Diener, als das schuldlose Opfer des Argwohns und der Verläumdung darzustellen, scheinen nicht ohne Einwirkung auf die Lords geblieben zu sein. Nichts desto weniger verkündigten die Gemeinen ihre Absicht zu repliciren, und ohne den Widerstand, den sie ab Seiten des Königs finden würden, zu bedenken, entwarfen sie in Eile eine weitläuftige energische Gegenvorstellung, worin sie alle Beschuldigungen gegen den Günstling wiederholten und baten ihn zu entfernen. Bevor sie aber überreicht worden, unterzeichnete Karl, 15. Juni 1626, den Befehl, das Parlament aufzulösen; die Bitte der Lords um kurzen Aufschub hatte er zurückgewiesen mit dem Ausruf: „Nein, keine Minute länger!“ Kurz vorher war die Stelle eines Kanzlers der Universität Cambridge erledigt worden; der König, durch Schreiben vom 28. Mai, empfahl den Herzog von Buckingham als den geeignetesten Nachfolger des Grafen von Suffolk. Die Vorsteher der Universität gehorchten willig, ihre jüngern Collegen stimmten

für den Grafen von Andover. Nach heftigem Wahlkampf siegte der Herzog durch die geringe Mehrheit von drei Stimmen. Das erklärten die Gemeinen für eine ihnen angethane Beleidigung, und waren sie des Willens, den Verlauf der Sache zu untersuchen, als die Auflösung ihrer Thätigkeit ein Ende machte.

Ein ganzes Jahr verging über der Ausrüstung der Flotte, welche unter dem Vorwand, der Sache des Protestantismus in Frankreich beizustehen, Buckinghams Rache nehmen sollte. Am 27. Jun. 1627 ging er mit 10 Linienschiffen und 90 andern Fahrzeugen, die beinahe 7000 Mann trugen, unter Segel, am 11. Jul. zeigte er sich vor Rochelle, und verlangte Einlaß in den Hafen. Die Einwohner wußten nichts von seinen Absichten, hatten sich auch nicht zur Wiederaufnahme der Feindseligkeiten angeschickt, zudem flößte die große Macht der Engländer ihnen Besorgnisse ein. Sie wollten Zeit haben, die Erndte einzuthun, und die andern Kirchen der protestantischen Union um Rath zu fragen. In Erwartung von deren Erklärung unternahm der englische General-Capitain den Angriff auf die Insel Ré, deß Ausgang die schmachvollen Ereignisse vor Cadiz noch übertraf. In dem einzigen Gefechte vom 29. Oct. verlor Buckingham zweitausend Mann. Der Rest des Heeres schiffte sich ein, der Herzog von allen der letzte. Den Feldherren, deß Unglück nur seinem Ungeschick zu vergleichen, empfing K. Karl, beharrlich in seiner Zuneigung, mit heiterer Miene, und war er hochherzig genug, allen Tadel auf sich zu nehmen, öffentlich zu erklären, die Unternehmung sei lediglich an dem Mangel von Unterstützung, welcher durch ihn verschuldet, gescheitert. Karls Charakter zeigt sich hier in seiner schönsten Eigenthümlichkeit; in den Verhandlungen des am 17. März 1628 eröffneten Parlaments legte Buckingham dasselbe Ungeschick an Tag, welchem sein Unglück auf Ré zuzuschreiben.

In ihrer Vorstellung vom 17. Juni klagen die Gemeinen, es werde durch Papismus und Arminianismus die Religion untergraben; der Ruhm des Landes sei durch eine Reihe von unbedachten und unrühmlichen Unternehmungen verdunkelt, sein Wohlstand erschüttert worden, die Herrschaft der Meere verloren, die Schifffahrt vermindert, Handel und Verkehr vernichtet. Als

dieser Uebel Hauptursache bezeichnen sie die übermäßige, dem Herzog von Buckingham gegebene, von ihm mißbrauchte Gewalt. Deshalb unterlegten sie unterthänigst der Betrachtung Sr. Maj., ob es seiner oder des Landes Wohlfahrt angemessen, daß der Urheber so vieler Unfälle ferner mit Amt und Würden bekleidet, oder in der Nähe seiner geheiligten Person bleibe. An demselben Tage, an welchem Buckingham im Unterhause für die Ursache der Drangsale der Nation erklärt wurde, den 13. Juni, fiel sein Arzt D. Lamb, auf offener Straße in London, unter den Händen eines Pöbelhaufens. Gleich darauf hieß es in einem Maueranschlag: „Wer regiert das Reich? Der König. Wer regiert den König? Der Herzog. Wer regiert den Herzog? Der Teufel. Der Herzog sehe zu, sonst wird er bedient werden wie sein Doctor!" Buckingham besaß zu viel Muth, um einer solchen Drohung zu achten. Die Flotte, mit der nur eben der Graf von Denbigh eine Promenade vor den französischen Küsten gemacht hatte, wurde proviantirt und verstärkt, nahm mehre Landungstruppen auf, während Buckingham nach Portsmouth eilte, den Schwager im Commando abzulösen.

Bei allem dem war es seine Bestimmung nicht, zu schlagen. Die Bundesgenossen von England und Frankreich sahen mit Bedauern die Fortsetzung einer Fehde, deren vornehmstes Ergebniß die Befestigung des Uebergewichtes von Oestreich in Deutschland sein mußte. Die venetianischen Gesandten bei beiden Höfen wurden angewiesen, der Versöhnung einzuleiten. Sie fanden die Monarchen willig, einen Vergleich einzugehen, wenn auch zu stolz, ihn vorzuschlagen. Man suchte für diese Schwierigkeit einen Ausweg; Karl und der Herzog hatten mehre Conferenzen mit dem Gesandten, und schließlich wurde beliebt, Buckingham solle die Flotte nach Rochelle führen, von dort aus wegen irgend einer geringfügigen Angelegenheit sich mit Richelieu in Correspondenz setzen, und auf diese Weise, gleichsam zufällig, eine förmliche Unterhandlung herbeiführen. Seine Instructionen wurden entworfen, und dem Secretair Carleton übergeben, der aber nur eben nach Portsmouth gelangte, um ein Zeuge von des Herzogs gewaltsamem Ende zu werden.

Am Morgen des 23. Aug. 1628 verließ dieser, nach einem lebhaften Wortwechsel mit französischen Refugiés, sein Ankleidezimmer, in der Absicht, den Wagen zu besteigen. Den Saal betretend, flüsterte Obrist Friar ihm etwas ins Ohr, er wendete sich um zu hören, und im Augenblick empfing er einen Stich in die linke Brust, der mit solchem Nachdruck geführt, daß das Messer in der Wunde stecken blieb. Er riß es heraus, unter dem Ruf, „dieser Schurke hat mich getödtet!“ taumelte einige Schritte zurück, sank gegen einen Tisch, wurde von seinen Begleitern aufgefangen, und auf den Tisch gelegt. „Die Herzogin und ihre Schwägerin, die Gräfin von Anglesey, befanden sich in einer Kammer darüber, und wurden über das Gelärm in dem Saale in großen Schrecken gesetzt, sie liefen nach der Gallerie, wovon sie in denselben herunter sehen konnten; als sie den Herzog auf dem Boden liegen, und mit Blut, das aus Brust, Nase und Mund herausströmte, bedeckt sahen, vermehrten sie durch ihr Geschrei und Wehklagen die allgemeine Verwirrung. Er wurde von seinen Bedienten, doch noch lebendig, auf die Tafel des Saales gesetzt, wo er ohngefähr noch zehn Minuten mit dem Tode rang, und ohne ein Wort weiter zu sprechen, seinen Geist aufgab. Die Bestürzung und das Schrecken, welches man über diese That empfand, war so groß, daß innerhalb wenig Minuten, nachdem der Körper auf die Tafel des Saals war gelegt worden, keine lebendige Seele mehr um ihn, noch in den Nebengemächern war, nicht anders, sagt der Ritter Henrich Wotton, als wenn er in den sandigten Wüsteneien Aethiopiens läge.“ Kümmerlich entgingen in der hierauf eingetretenen Verwirrung die Franzosen, absonderlich Soubise, der Rache derer, welche sie des Mordes bezüchtigten. „Allein Felton, der Mörder, der durch den Saal in die Küche, und von da auf den Hof vor der Thüre gegangen war, alwo er mit gesetztem Gemüthe einherging, und den Streit hörte, lief unter die Menge hinein und schrie: „„Ich bin es, der die That gethan, laßt keinen Unschuldigen leiden!““ Er würde den Tod gefunden haben, den er suchte, hätten nicht Carleton und Marten ihn gerettet, um seine Beweggründe und Mitschuldige auszuforschen. Man fand in seinem Hut zwei Zettel.

Auf dem einen hieß es: „„Niemand rühme mich dieser meiner That, sondern tadele sich vielmehr selbst; denn hätte GOtt ihnen nicht ihrer Sünden wegen den Muth genommen, er würde so lange nicht ungestraft geblieben sein. Johann Felton."" In dem andern sagte er: „„Derjenige Mann ist meiner Meinung nach verzagt und niederträchtig, und verdienet weder den Namen eines rechtschaffenen Mannes, noch eines Soldaten, der nicht sein Leben zur Ehre GOttes, und für die Wohlfahrt seines Königs und des Vaterlandes gern und willig aufopfert. Johann Felton."" Im Gefängniß erklärte er, daß er keine besondere Feindschaft gegen den Herzog hege, aber bedenkend, daß derselbe als ein Hauptfeind der Kirche und des Staats übel beschrien wäre, hätte er einen innerlichen starken Trieb und Beruf empfunden, und beschlossen, sich selbst für die Erhaltung beider aufzuopfern." Der Fanatiker litt die gewöhnliche Strafe der Mörder. Den Herzog als einen Feind der Kirche in Verdacht zu bringen, mag nicht wenig der Umstand beigetragen haben, daß seine Mutter, die alles auf ihn vermochte, standhaft in dem katholischen Glauben, und daß seine Gemahlin einer heimlichen Anhänglichkeit zu demselben verdächtig.

Clarendon urtheilt von ihm, »that he was of a noble nature, and generous disposition, and of such other endowments, as made him very capable of being a great favourite to a great King, and understood the arts of a court, and all the learning that is professed there exactly well. That he was of a most flowing courtesy and affability to all men who made any address to him; and so desirous to oblige them, that he did not enough consider the value of the obligation, or the merit of the person he chose to oblige; from which much of his misfortune resulted. He was of a courage not to be daunted, which was manifested in all his actions, and in his contests with particular persons of the greatest reputation; and especially in his whole demeanor at the isle of Rhée, both at the landing, and on the retreat: in both which no man was more fearless, or more ready to expose himself to the highest dangers.«

Strenger, wahrer urtheilt Lingard: „Daß er zu äußerer Grazie viele blendende Eigenschaften gesellte, geht daraus hervor, daß er sich in der Gunst zweier Monarchen erhielt, die nicht müde wurden, ihn mit Reichthümern, Aemtern und Würden zu überhäufen. Aber seine Fähigkeiten waren geringer als sein Glück, und er war nicht so klug, das Mangelnde durch den Beistand eines geschickten und uneigennützigen Rathgebers zu ersetzen. Jene, die er am Rathstische und in seinem Cabinette fand, hingen von ihm ab und waren als Geschöpfe seiner Gunst sorgfältig beflissen, seinen Launen zu schmeicheln. Daher kam es, daß er bis ans Ende ein und dasselbe System befolgte, der Erbitterung des Volkes trotzte und den König reizte, dessen Freiheiten mit Füßen zu treten. Allein seine Größe hatte schon den Wendepunkt erreicht; die Gemeinen hatten ihn für den Fluch seines Vaterlandes erklärt und es ist die Frage, ob Karl Macht genug gehabt hätte, ihn vor der gierigen Verfolgung seiner Feinde zu schützen. Wäre er dem Messer des Meuchelmörders entgangen, so würde er wahrscheinlich unter dem Beile des Henkers gefallen sein. Der König, der sich in einem Privathause unweit Portsmouth aufhielt, empfing die Nachricht von dem tragischen Ereigniß mit einer Heiterkeit, die bei Jenen, welche seinen Charakter nicht kannten, den Verdacht erregte, als sei es ihm lieb, nun eines Ministers los zu sein, der dem größeren Theile der Nation so verhaßt war. Aber er beweinte seinen gemordeten Günstling aufrichtig. Bezwang er öffentlich sein Gefühl, so ließ er ihm in der Einsamkeit desto freiern Lauf; sorgfältig beobachtete er das Benehmen aller, die ihn umgaben, und schrieb es in sein Gedächtniß; nahm Buckinghams Wittwe und Kinder in seinen besondern Schutz; bezahlte die Schulden des Todten, die sich auf 61,000 Pfund beliefen; nannte ihn einen Märtyrer für seinen Herrn und befahl, seine irdischen Ueberreste bei jenen anderer berühmter Todten in der Westminsterabtei beizusetzen." Das wurde, den Leichnam vor Beleidigung zu sichern, den 17. Sept. heimlich bewerkstelligt, den andern Tag, 10 Uhr Abends ein leerer Sarg, von hundert Leidträgern gefolgt, von Wallingfordhouse nach jener Kirche getragen. Der ganze Weg war mit Milizen besetzt.

Während seines Aufenthaltes in Spanien hatte ein malcontenter Geheimschreiber dem Herzog einen Plan für die Eroberung von Jamaica, für die Ausbeutung der Goldklüfte in den dasigen Gebirgen und auf verschiedenen Punkten des americanischen Continents mitgetheilt. Dieser Plan wurde der Gegenstand einer Unterhandlung mit dem unternehmenden König von Schweden, und verpflichtete sich Gustav Adolf in dem Vertrag vom 8. März 1628, den Herzog bei der Eroberung zu unterstützen und als unabhängigen Fürsten anzuerkennen, unter der Bedingung, daß er und seine Erben für ewige Zeiten von dem Ertrag der Bergwerke den Zehnten an die Krone Schweden entrichteten. Es war dieses eine erste Probe jener Freigebigkeit auf fremde Kosten, die nach weniger Jahre Verlauf so vielfältig in Deutschland geübt werden sollte. Es scheint auch die Eroberung von Jamaica 1655 das Resultat eines von Buckingham hinterlassenen Entwurfs.

„Es gingen zu der Zeit verschiedene Erzählungen von Prophezeiungen und Vorhersagungen, die des Herzogs frühzeitigen und gewaltsamen Tod betreffen, umher. Unter andern wird folgende vom Lord Clarendon erzählet, als welche auf bessern Glauben, als dergleichen Histörchen gewöhnlich sind, gegründet ist. Es war ein Bedienter in des Königs Kleiderkammer, im Schlosse zu Windsor, ein Mann, der seiner Ehrbarkeit und Klugheit wegen in Ansehen stund, und damals ungefehr 50 Jahr oder drüber alt war. Dieser Mann war in seiner Jugend in einer Schule erzogen worden, in deren Kirchspiele der Ritter George Villiers, des Herzogs Vater lebte; in diesem Alter hatte ihn besagter Ritter George, den er nachher niemals wieder gesehen, sehr geliebet, und ihm Wohlthaten erwiesen. Ungefehr sechs Monate vor dem elenden Tode des Herzogs von Buckingham, lag dieser Mann bei guter Gesundheit in seinem Bette, zu Windsor, wo er seine Bedienung hatte: daselbst erschien ihm an der Seite des Bettes ein Mann, von einem ehrwürdigen Angesicht, der die Gardinen von seinem Bette zurückzog, und da er ihn steif ansah, ihn frug, ob er ihn kenne? Der arme Mann, für Furcht und Schrecken halb todt, wurde zum zweitenmale gefraget, ob er sich seiner erinnere? und nachdem er sich zu der Zeit der Gestalt

des Ritters George Villiers wieder erinnert, und zugleich auch der Kleider, die er zu tragen pflegete, und womit er damals bekleidet zu seyn geschienen, hatte er ihm geantwortet, daß er ihn für dieselbe Person hielte. Er erwiederte darauf: „„Er hätte Recht, er sey derselbe, er erwarte einen Dienst von ihm, derselbe bestehe darin, er solte in seinem Namen zu seinem Sohne, dem Herzog von Buckingham gehen, und ihm sagen, wenn er nicht etwas thun würde, sich bei dem Volke in Gunst zu setzen, oder zum wenigsten die grosse Bosheit, die dasselbe wider ihn hätte, zu verringern suche, so würde man nur noch eine kurze Zeit ihn am Leben lassen."" Nach dieser Unterredung verschwand er, und der arme Mann schlief, als wenn er bisher noch gewachet, sehr gut, bis am Morgen, da er dieses alles für einen Traum hielte, und es für nichts anders achtete.

„Die folgende Nacht, oder kurz nachher, erschien dieselbe Person ihm wiederum an demselben Orte und um eben die Zeit in der Nacht, mit einem etwas ernsthaftern Angesicht als vorher, und frug ihn, ob er das, was sie von ihm verlanget, ausgerichtet hätte, und da sie vernahm, daß es nicht geschehen, bestrafte sie ihn mit Worten ernstlich, und sagte ihm, „„sie erwarte mehr Gefälligkeit von ihm, und wenn er ihre Befehle nicht ausrichten würde, so solte er keine Ruhe des Gemüths haben, sondern allezeit von ihr verfolget werden,"" worauf er ihr zu gehorchen versprach. Als er aber des folgenden Morgens aus dem Schlafe erwachte, obgleich er durch die lebhafte Vorstellung aller besondern Umstände, die ihm in frischem Andenken waren, in grossen Schrecken gesetzet war, so blieb er dennoch bei dem Gedanken, sich zu überreden, es sey ein Traum gewesen. Er betrachtete, daß er nicht wüßte, wie er es anstellen solte, zu ihm gelassen zu werden, viel weniger hatte er Hoffnung, da er von dem Herzoge so weit entfernt wäre, daß man ihm in dem, was er sagen würde, glauben werde. So brachte er einige Zeit in grosser Verwirrung und Unruhe zu, und überlegte, was er anfangen solte, er beschloß aber endlich, in dieser Sache nichts zu thun.

„Eben diese Person erschien ihm zum drittenmale, mit einem fürchterlichen Angesichte, und warf ihm hart vor, daß er nicht

gethan, was er zu thun versprochen hätte. Nun hatte der arme Mann Muth gefasset, ihr zu antworten: „„Er hätte in der That die Ausführung ihres Befehls aufschieben müssen, indem er betrachtet, was für eine schwere Sache es ihm seyn würde, vor dem Herzoge zugelassen zu werden, weil er mit keinem, der um ihn wäre, einige Bekanntschaft hätte. Und wenn er auch Gehör bei ihm erlangen könnte, so würde er doch niemals im Stande seyn, ihn zu überreden, daß er auf solche Art zu ihm gesandt wäre; im Gegentheil würde man ihn aufs höchste für närrisch halten, oder man würde meinen, daß er entweder durch seine eigene Leute, oder durch die Bosheit anderer angereizet und gebrauchet wäre, den Herzog zu verleiten, und solchergestalt würde er gewiß unglücklich sein."" Der Geist antwortete, wie er schon vorher gethan hatte: „„Er würde nimmermehr Ruhe haben, bis er ausgerichtet hätte, was er von ihm forderte, und folglich wäre es besser, dieses geschwind auszurichten; es wäre bekannt, daß man vor seinen Sohn leicht kommen könnte, und wenige lange darauf warten müßten; um ihm aber auch Glauben zu verschaffen, wolle er ihm zwei oder drei besondere Umstände entdecken, die er aber keiner lebendigen Seele jemals wieder, als nur dem Herzoge selbst offenbaren sollte; sobald als er solche hören würde, so würde er ihm in allem übrigen, was er zu sagen hätte, sogleich Glauben beimessen."" Und so verließ er ihn, mit Wiederholung der Drohungen.

„Des andern Morgens reisete dieser arme Mann, da er durch die letzte Erscheinung noch mehr war befestiget worden, nach London, wo der Hof damals war. Er hatte Bekanntschaft mit dem Ritter Ralph Freeman, einem Maitre der Requetten, der ein Frauenzimmer geheirathet hatte, das mit dem Herzoge nahe verwandt war, und der selbst auch bei ihm in Ansehen stund. Zu ihm begab sich dieser Mann, und obgleich er ihm alle besondere Umstände nicht entdeckte, so sagte er doch so viel, daß er das ausserordentliche darinen leicht einsehen konnte. Da ihm auch dieser Mann seiner Mäßigkeit und Klugheit halber wohl bekannt war, so machte dieses desto mehr Eindruck in sein Gemüth. Er verlangte durch seine Vermittelung an einen solchen

Ort und auf solche Art vor den Herzog gebracht zu werden, wie er es für bequem hielte, und bekräftigte, „„er hätte ihm vieles zu sagen, und von solcher Beschaffenheit, daß eine grosse Verschwiegenheit, Zeit und Geduld, ihn anzuhören, erfordert würde.""

„Der Ritter Ralph versprach zuerst mit dem Herzoge seinetwegen zu reden, und dann sollte er auch das Vergnügen haben. Dem zufolge ergriff er die erste Gelegenheit, er unterrichtete ihn gleich anfänglich von dem guten Namen und der Ehrlichkeit dieses Mannes, darauf, was er verlange, und alles, was er von der ganzen Sache wußte. Der Herzog sagte ihm nach seiner gewöhnlichen Offenherzigkeit und Willfahrung: „„Er werde des folgenden Tages früh mit dem Könige auf die Jagd gehen; seine Pferde würden auf ihn bei Lambeth-Brücke warten, alwo er um 5 Uhr des Morgens ankommen würde; wollte dieser Mann um diese Stunde daselbst ihm aufwarten, so wollte er mit ihm allein gehen und sprechen, so lange als es nothwendig seyn würde."" Der Ritter Ralph nahm diesen Mann am folgenden Morgen mit sich dahin, stellete ihn dem Herzoge bei seiner Ankunft vor, er wurde höflich empfangen, der Herzog ging, mit ihm sich zu unterreden, beinahe eine Stunde beiseite, keiner als seine Bedienten waren um diese Stunde an dem Orte, und diese sowohl als der Ritter Ralph so weit davon, daß sie nicht ein Wort hören konnten, obgleich der Herzog oft mit grosser Gemüthsbewegung redete. Der Ritter Ralph gab hierauf desto mehr acht, denn er sahe beständig auf den Herzog, indem er diese Unterredung veranlasset, und wohl wußte, daß es etwas ausserordentliches zu bedeuten hätte. Nachdem sie über das Wasser wieder zurückkamen, sagte der Mann dem Ritter: „„Daß der Herzog, als er die besondern Stücke, um sich Glauben zu verschaffen, deren wesentlichen Inhalt er aber niemanden entdecken dürfte, ihm vorgesaget, seine Farbe im Gesichte verändert, und geschworen, niemand als der Teufel hätte ihm dieses offenbaren können, denn diese besondern Umstände wären niemanden als ihm allein, und noch einem bekannt, von welchem er aber versichert wäre, daß er niemals davon reden würde.""

„Der Herzog setzte seinen Vorsatz, zu jagen, fort; man bemerkte aber, daß er den ganzen Morgen mit grosser Tiefsinnigkeit und sehr in Gedanken ritte, ohne an dem Vergnügen, warum er ausgeritten war, Theil zu nehmen, er verließ auch, ehe der Morgen vorbei ging, das Feld, und stieg bei seiner Mutter zu Whitehall ab. Er verschloß sich mit derselben fast zwei bis drei Stunden, man hörte das Geräusch ihrer Unterredung oftmals in den nächsten Gemächern, und als der Herzog seine Mutter verließ, schien er im Gesichte ganz verwirrt und zornig zu seyn. Man hatte niemals vorher ein dergleichen Gesicht an ihm, wann er mit ihr Umgang pflegte, bemerket, weil er jederzeit eine tiefe Ehrfurcht gegen sie bezeuget. Auch die Gräfin selbst (welche nur an einen Privat-Edelmann, den Ritter Thomas Compton verheirathet war, und zur Gräfin von Buckingham kurz nachher war erhoben worden, da ihr Sohn den Titel eines Grafen von Buckingham empfangen hatte) fand man gleich, nachdem sie der Herzog verlassen, mit Thränen überschwemmet und in der größten Angst, die man sich nur vorstellen kann. Dem allen sey wie ihm wolle, so ist es eine bekannte Wahrheit, daß, als die Nachricht von der Ermordung des Herzogs, welche wenige Monate nachher geschah, seiner Mutter zu Ohren kam, sie im geringsten nicht bestürzt zu seyn schiene, sondern es so anhörete, als ob sie solches vorhergesehen hätte, sie druckte auch ihre Betrübniß nachher in solchem Grade nicht aus, als man von einer solchen Mutter über den Verlust eines solchen Sohnes vermuthen konnte."

Im Juli 1620 hatte der Herzog sich des Grafen Franz von Rutland einzige Tochter, Katharina Manners, die reichste Erbin des Landes, beigelegt, und mit ihr die Tochter Maria, und zwei Söhne, Georg und Franz, dieser als posthumus geboren den 2. April 1629, gewonnen. Die Wittwe ging die zweite Ehe ein mit Randulf Macdonald, Graf und nachmalen Marquis von Antrim. Ihr ältester Sohn, Georg II. Villiers Herzog von Buckingham, geb. 30. Januar 1627, war nur eben von seinen Reisen zurückgekommen, als er zusamt seinem Bruder sich dem waglichen Unternehmen des Grafen von Holland anschloß. Franz Villiers

fiel in dem Gefecht bei Kingston an der Themse, 7. Jul. 1648. »In a Lane between Kingston and Saythbyton Common, was slain the beautiful Francis Villiers, at an elm in the hedge on the east side of the Lane, where his horse being killed under him, he turned his back to the elm, and fought most valiantly with half a dozen, the enemy coming on the other side of the hedge, pushed off his helmet and killed him, July 7. 1648, about six or seven o'clock in the afternoon; on this elm (which was cut down in 1680) was cut an ill shaped V. in memory of him.« Georg befand sich unter der Zahl der Glücklichen, welche St. Neots erreichten, wo zwar Holland am 10. Jul. capitulirte. Villiers wähnte sich in befreundetem Hause geborgen, fand aber bei seinem Erwachen am andern Morgen das Haus ringsum von Reiterposten umstellt. Er warf sich, von einem Diener begleitet, zu Gaul, und blindlings auf die Feinde, erlegte ihren Anführer, und entkam glücklich nach London, wo er sich einige Zeit verborgen hielt, bis es ihm möglich wurde, des Prinzen von Wales Flotte in den Dünen zu erreichen.

In Holland lebte er von dem Erlös der herrlichen von dem Vater angeschafften Gemäldesammlung; sie wurde jetzt zu Antwerpen verkauft. Die Güter waren sequestrirt. K. Karls II. Begleiter in der Fahrt nach Schotland, Juni 1650, verfiel Georg einer Parlamentsacte, durch welche mehre königliche Günstlinge namentlich aus Schotland verbannt, die Engagers vom Hof verwiesen, unfähig zum Staatsdienst erklärt wurden. Nur auf wiederholtes Ansuchen wurde bewilligt, daß der Herzog von Buckingham, Lord Wilmot und einige englische Diener am Hofe blieben. Hier befand sich der junge König in einer Lage, welche seiner Gemüthsart, seinen Neigungen durchaus unangemessen. „Alle seine guten Eigenschaften, Leutseligkeit, Munterkeit, artiges ungezwungenes Betragen wurden hier zu Lastern; seine Liebe zu Bequemlichkeit und Freiheit, zum Vergnügen galten als die größten Abscheulichkeiten. Ob er sich gleich auf die Verstellung des Hoflebens listig genug verstand, so war ihm doch der Heiligen Styl gänzlich unbekannt, und er konnte sich unmöglich nach den

gezwungenen Grimassen bilden, welche die Convenanter für das untrügliche Zeichen der Bekehrung hielten. Der Herzog von Buckingham war der einzige englische Hofmann, dem der Zutritt zu ihm erlaubt, und dieser hatte sich durch sein witziges Talent der Spötterei bei seinem Herrn ungemein beliebt gemacht. Da sie von so vielen lächerlichen Gegenständen umgeben waren, so war es schwer für sie, sich gänzlich des Lachens zu enthalten. Gezwungen, vom Morgen bis an den Abend den Gebeten und Predigten beizuwohnen, verriethen sie durch offenbare Zeichen Ueberdruß oder Verachtung." Aber diese Gemeinschaft der Empfindungen, die Vertraulichkeit, so von ihr eine Folge, mußte dem Unbestand weichen, der von Buckinghams Charakter die Basis: er soll des Königs Absicht, nach der Schlacht bei Dunbar den Heiligen zu entfliehen, an Argyle verrathen, und also the start, den Versuch, sich in Freiheit zu setzen, vereitelt haben.

Nachdem der Einfall in England beschlossen worden, erhielt Buckingham Bestallung, unter den Engländern, so des Königs Fahnen zuziehen würden, ein Reiter- und ein Infanterieregiment zu werben. »And after their march to Worcester, perceiving that very few of quality or distinction repaired to his Majesty, he remonstrated to the King that it would be more to his interest to remove the Scottish General; alledging it would not consist with the honour of any Peer of England to receive his orders: and thereupon asked his Majesty, to confer that command on himself. Which the King refusing to do, the Duke was so discontented that he came no more to the council, scarce spoke to the King, neglected every body else, and himself: insomuch as for many days he scarce put on clean linen, nor conversed with any body; nor did he recover this ill humour whilst the army stayed at Worcester.« Nichts desto weniger focht er in der Schlacht vom 3. Sept. mit ausgezeichnetem Muth. Wie alles verloren, folgte er dem König in die Flucht, bis man diesen in dem Versteck von Whiteladies in Sicherheit glauben konnte, dann ritt er mit dem Grafen von Derby und andern nordwärts, in der Hoffnung, der flüchtigen Schotten Nachtrab zu erreichen. Sie fielen aber unter einen

rebellischen Haufen, der glücklicher Weise mehr bedacht, seine Gefangenen auszuplündern als zu verwahren. Buckingham, Lord Livingston, Obrist Blague ꝛc. entkamen, und erreichten Bloor-Park, wo in des Georg Barlow Hause einige Erfrischungen ihnen gereicht wurden. In dem nahen Gehölz begegneten sie zwei Bauern, denen sie ihr trauriges Geschick mittheilten: mit dem einen tauschte Buckingham die Kleider, und wurde er nach einigen Tagen, durch der Familie Barlow Vorschub, von dem Zimmermann Nicolaus Matthews übernommen. Der führte ihn nach Bilstrop, Nottinghamshire, in des Hawley, eines wohlgesinnten Edelmanns Haus und weiter nach Brookesby in Leicestershire, wo er bei einer Verwandten, Lady Villiers, liebreiche Aufnahme fand. Doch war noch eine ganze Reihe von Abenteuern und Gefahren zu bestehen, bis er London und schließlich Holland erreichte.

Er folgte dem König nach Frankreich, verließ jedoch, wegen einiger Unannehmlichkeiten, den kleinen Hof, um sein Glück in England zu suchen. Theilweise hatte das Parlament seine Güter an Fairfax verliehen, und der ließ den Ertrag der verwittweten Herzogin zukommen. Die gleiche Großmuth von ihm erwartend, warf der Sohn sich in die Arme des republikanischen Generals, und hat dieser in jeglicher Weise das ihm geschenkte Zutrauen gerechtfertigt. Seine Tochter Maria verliebte sich in den liebenswürdigen Hausfreund und wurde seine Frau 1657. Darob ergrimmte Cromwell höchlich, nur höchst ungern gab er seine Einwilligung, daß der Verdächtige bei dem Schwiegervater auf Non-Appleton wohne. Ueber einem Besuche, seiner Schwester zugedacht, wurde Buckingham ergriffen und nach dem Tower gebracht, 24. Aug. 1658. Er mußte dort aushalten bis zum 29. Jul. 1659, wurde dann gegen Caution in Freiheit gesetzt, bald aber wieder eingezogen und auf Windsor verwahrt, bis die Restauration sich ankündigte. Auf den Antrag der Lords wurde er durch Verfügung vom 4. Mai 1660 in seine Güter wieder eingesetzt, und von nun ging all sein Bestreben dahin, die in etwas erkaltete Gunst des Königs wiederzugewinnen. Er wurde als des Hosenbandordens Ritter installirt den 15. April 1661, zum Kammerherren, Geheimrath, Lord-Lieutenant von Yorkshire,

Master of the horse ernannt. Mit dem allen war er nicht befriedigt; er beneidete Clarendons Stellung und Gunst.

Er suchte die Gesellschaft der Malcontenten, erzählte von des Königs sittenlosem Wandel, schärfte dadurch ihren ohnehin schon regen Unmuth und gewann ihr Vertrauen, und es stand in dem Parlament von 1666 eine furchtbare Opposition dem Hofe gegenüber. Buckingham selbst war allerdings zügellos wie einer, aber Karl hatte ihn, der Castlemain zu gefallen, vom Hofe verwiesen, und Neid und Rachedurst machten den Wüstling zum frommen Patrioten. In der Debatte über die Einführung von Schlachtvieh aus Irland äußerte Buckingham, wer sich der Bill widersetze, müsse irisches Interesse im Herzen, oder irischen Verstand im Kopfe tragen. Von Lord Ossory deshalb gefordert, stellte er sich, als habe er nicht recht verstanden, wo sie sich treffen wollten, dann erzählte er den Vorgang im Hause. Die beiden Zänker wurden unter Aufsicht gestellt und späterhin versöhnt. Mit Lord Dorchester gerieth Buckingham bei einer Conferenz mit dem Unterhause wegen eines Sitzes zu Streit. Sie faßten einander, in dem Handgemenge verlor der Marquis die Perücke, der Herzog einen Büschel Haare. Die zwei Helden kamen in den Tower, und wurden wieder gute Freunde. Aber Clarendons Feind ist Buckingham stets geblieben, ein fürchterlicher Feind, da, wie kein anderer, er die Waffe des Spottes zu handhaben verstand. Des Kanzlers Sturz wurde verzögert durch die Betrachtung von Buckinghams Umtrieben in der letzten Parlamentssession. Der König nahm ihm seine Stellen bei Hof und gab ihm Befehl, sich beim Lieutenant vom Tower als Gefangner zu melden, 11. März 1667. Statt dessen hielt er sich verborgen, es gelang ihm, die Castlemain zu versöhnen, während Clarendon sie tödtlich beleidigte, indem er seiner Frau untersagte, die Maitresse zu besuchen. Die Veränderung in den Aspecten benutzend, stellte Buckingham sich im Tower; er wurde vor dem Conseil vernommen, schuldlos befunden, 28. Juni, vom König zum Handkusse empfangen, in seine Aemter und Würden wieder eingesetzt (16. Jul. 1667). Clarendons Fall war hiermit entschieden, das bei der Restauration gebildete Ministerium vollständig aufgelöset.

Das neue Cabinet, oder wie man damals sagte, „des Königs Cabale," bestand aus dem Herzog von Buckingham, aus Lord Arlington, dem ersten Staatssecretair, dem Lord-Siegelbewahrer Bridgeman, und dem Schatzamtscommissarius Coventry. Buckingham und Arlington haßten sich aus Herzensgrund, wiewohl sie vermöge ihrer Lage äußerlich als Freunde erschienen. „Der Herzog von Buckingham vereinigte alle Vortheile, welche eine angenehme Persönlichkeit, hoher Rang, Reichthum, lebhafter Witz geben können; aber durch seine unordentliche Aufführung, welche sich weder nach den Regeln der Klugheit, noch nach Grundsätzen richtete, fand er Mittel, sich zuletzt verhaßt, und sogar verachtet zu machen. Der geringste Vortheil konnte ihn bewegen, seine Ehre aus den Augen zu setzen; das kleinste Vergnügen konnte ihn verführen, seines Vortheils zu vergessen; der nichtswürdigste Einfall war fähig, seinem Vergnügen ein Gegengewicht zu geben. Durch Mangel an Verschwiegenheit und Standhaftigkeit verscherzte er sein Ansehen im öffentlichen Leben; durch Verachtung der Ordnung und Oeconomie verschwendete er sein eigenes Vermögen; durch Schwelgerei und Liederlichkeit richtete er seine Gesundheit zu Grunde, und war er zuletzt so wenig fähig, den Menschen Böses zu thun, als er jemals begierig gewesen, ihnen Gutes zu erzeigen."

Als das Parlament nach Ablauf der Vertagungszeit wieder zusammentrat, 10. Febr. 1668, konnte Buckingham sich überzeugen, daß wenn es ihm gelungen, in der letzten Sitzung den Sturz Clarendons herbeizuführen, er diesen Erfolg nicht seinem Einflusse, sondern dem Umstande verdankte, daß jenes Ministers Popularität dahin. Seine Anhänger im Unterhause wurden kaum gehört; den argwöhnischen Glaubenseifer der Bekenner der Hochkirche hatte er durch seine enge Verbindung mit den Presbyterianern geweckt, und die Königlichgesinnten zürnten ihm, daß er die Republikaner, welche durch das Ministerium Clarendon aus Vorsicht in Haft gehalten worden, freigeben ließ. Auch sein Duell mit dem Grafen Shrewsbury wirkte sehr nachtheilig auf die öffentliche Meinung. Der beleidigte Ehemann forderte den Ehebrecher, und empfing eine tödtliche Wunde, während der eine

Secundant auf dem Platze blieb (16. Januar 1668). Der Sage nach hielt die Gräfin in Pagenkleidung des Liebhabers Pferd, während dieser mit ihrem Herren raufte. Die Wittwe nahm Buckingham in sein Haus auf: die Herzogin wollt es unschicklich finden, daß Frau und Maitresse unter einem Dache wohnen sollten, der Herzog entgegnete, „das habe ich auch bedacht, und deshalb euern Wagen vorfahren lassen, damit Ihr unverweilt zu euerm Vater zurückkehren könnt.“ In der allgemein ihm zugewendeten Ungunst konnt es ihn kaum überraschen, daß die Gemeinen nur die Hälfte der für die Marine geforderten Gelder bewilligten, und hartnäckig jede Erleichterung der Lage der Dissenters, wie sehr sie auch von dem König gewünscht, verweigerten.

Um so eifriger war Buckingham bemühet, seinen Einfluß auf den König fester zu begründen. Nach und nach wußte er Alle, deren Anhänglichkeit zweifelhaft schien, aus der Verwaltung zu verdrängen, wie das absonderlich der Fall mit dem Herzog von Ormond und dem Staatssecretair Morrice; Coventry ward so lange geneckt, bis er eine Blöße gab, und damit den Vorwand, ihn zu beseitigen. Buckingham ließ, auf der Bühne ihn lächerlich zu machen, eine Posse schreiben, und wurde von dem Beleidigten gefordert, darüber kam es zu einer Verhandlung vor dem König im geheimen Rath, und Coventry wurde in den Tower geschickt und seiner Stelle entsetzt. Vornehmlich aber wünschte der Minister sich des Herzogs von York zu entledigen: er wußte nur zu gut, wie verächtlich dieser von ihm denke, und wie viel des Prinzen Gemahlin, Clarendons Tochter, über ihren Herren vermöge. Jacob wurde, Namens des Königs, mehrmal nach einander empfindlich gekränkt, man sagte laut und allgemein, er habe des Monarchen Vertrauen verscherzt und werde nicht lange mehr Großadmiral sein. Alles ertrug er, ohne zu klagen, bis ein freies Wort des alten Royalisten Armourer den König an das, was er dem Bruder schuldig, erinnerte. Armourer sagte ihm vor Zeugen, es heiße im Publicum, er sei auf den Herzog von York eifersüchtig. Den Vorwurf wies Karl zurück, aber er war dadurch aufmerksam gemacht, und bemerkend, daß Buckingham, unter dem Vorgeben, er fürchte für sein Leben von wegen Jacobs Nachstellungen, nur von

Bewaffneten begleitet ausgehe, lachte er ihm ins Angesicht, und meinte, er werde verrückt geworden sein. Buckingham, das Bedrohliche einer solchen Aeußerung erwägend, suchte Versöhnung mit dem Prinzen, wurde aber verächtlich abgewiesen.

Indessen konnte er auf des Königs Gunst rechnen, so lange er diesem Geld schaffen würde, und dafür ergab sich eine reichliche Quelle in den gleich nach dem Aachener Frieden mit Ludwig XIV. angeknüpften Unterhandlungen; des Gedankens auch, der als ein Gespenst ihn verfolgte, Clarendons Familie werde ihre Rache ihn fühlen lassen, sobald der Herzog von York zum Throne gelange, ledig zu werden, suchte er diesem in dem Herzog von Monmouth einen Thronprätendenten entgegenzustellen, dann den König zu bestimmen, daß er die unfruchtbare Gemahlin verstoße, um in einer zweiten Ehe directe Erben zu erzielen. In der Gesinnung, die einem König geziemend, hat Karl beide Vorschläge zurückgewiesen, aber die Verbindung mit Frankreich wurde noch viel enger geschürzt durch den zu Dover im Jan. 1671 geschlossenen Vertrag. Die Unterhändler, Buckingham, Ashlei und Lauderdale empfingen von Ludwig XIV. reiche Geschenke. Deß Freigebigkeit zu spornen hatte Buckingham vorgegeben, es seien ihm von Spanien in dieser Angelegenheit 200,000 Livres geboten worden. „Ich glaube nicht, daß etwas daran ist, fürchte aber, der Appetit dieser neuen Commissarien wird groß sein," schreibt Colbert, der französische Gesandte. Der Gräfin von Shrewsbury, Buckinghams Maitresse, gab Ludwig XIV. ein Jahrgeld von 10,000 Livres. Dergleichen Freigebigkeit mochte dem Minister um so erwünschter sein, da in Gefolge seiner tollen Wirthschaft doch schon hin und wieder Breschen in seinem fürstlichen Vermögen — er hatte an 20,000 Pf. Einkommen in Grundbesitz — bemerkbar wurden. Obgleich, bei allem Gespött über Bischöfe und Predigten, als ein strenger Bekenner des Anglicanismus geltend, obgleich er unter der Last der Geschäfte eines Premierministers hätte erliegen können, blieb ihm stets die wichtigste der Angelegenheiten das Vergnügen, behufs dessen er die Nacht zum Tag machte, und jeden Sinnengenuß sich erlaubte, den die Natur wünschen, Künstelei erfinden mochte. Darum hat auch sein

Herr, wie sehr ihn die tollen Streiche des Ministers, den er jetzt mit dem Hosenband begnadigte, unterhielten, nicht selten diesen seine Verachtung empfinden lassen.

Darum hat auch Karl, ohne ein Zeichen des Bedauerns, den Minister entlassen, nachdem das Ministerium überhaupt dem Unterhause ein Gegenstand offener Anfechtung geworden. Die gegen Lauderdale gerichteten Proceduren waren noch im Gange, und Buckingham, als das nächste Opfer sich betrachtend, bat um Erlaubniß, vor dem Hause sich rechtfertigen zu dürfen. Sie wurde ihm gewährt, seine erste Rede jedoch verwirrt und unbefriedigend gefunden, und nicht viel günstiger jene des folgenden Tages, 14. Januar 1674, beurtheilt. Er stellte sich dar als einen Mann, der ein fürstliches Vermögen im Dienste des Landes zugesetzt habe, erinnerte an die patriotische Festigkeit, in welcher einst der vom Hofe ausgehenden Verfolgung er trotzte. Ohne den Gang des Ministeriums zu rechtfertigen, suchte er durch Ausflüchte, durch Unwahrheiten jede Verantwortlichkeit von sich abzuschütteln. Einigen Maasregeln wollte er sich, in Gemeinschaft mit Shaftesbury, widersetzt haben, andere schob er auf den verstorbenen Clifford, von andern gab er seinem Feind Arlington die Schuld, noch andere endlich, ließ er versteckt merken, hätten einzig der König und sein Bruder zu vertreten, eine Andeutung, welche er einer sprichwörtlichen Redensart einflocht: »A man may hunt the hare with a pack of beagles, but not with a brace of lobsters.« Seine Unterwürfigkeit verschaffte ihm einige Nachsicht. Es wurde votirt, daß er, gleichwie Lauderdale, aus der Nähe des Königs, aus dem Conseil zu entfernen sei, jedoch sollte er, so viel seine Stellen betreffe, nur der auf Widerruf ihm verliehenen entsetzt werden, daß ihm demnach unbenommen, die andern, worüber er förmliche Dienstpatente besaß, zu verkaufen. Gleichzeitig war das Oberhaus mit einer Beschwerde der Vormünder des jungen Grafen von Shrewsbury, den ärgerlichen Umgang der verwittweten Gräfin mit Buckingham betreffend, befaßt. Es wurde erkannt: der Herzog solle in Zukunft nicht mehr mit der Gräfin zusammenkommen oder in einem Hause wohnen, und er sowohl als sie hätten dem König Bürgschaft

von zehntausend Pfund, daß sie diesem Verbot Folge leisten würden, zu bestellen. Buckingham, aus dem Ministerium scheidend, trat sofort in die genaueste Verbindung mit Shaftesbury, und war sein Platz, als einer der Führer der, wenn auch nicht eben zahlreichen, doch furchtbaren Opposition im Oberhause, ihm gesichert.

Sein Antrag bei Wiedereröffnung des vom Nov. 1675 bis Febr. 1677 prorogirten Parlaments, es habe dasselbe als aufgelöset sich zu betrachten, wurde sofort von Lord Fresheville angefochten; dieser verlangte, daß man den Herzog, in Betreff der dem Hause zugefügten Beleidigung vor die Schranken fordere. Es ergab sich eine lebhafte Debatte; Buckinghams Antrag wurde verworfen, er, und mit ihm Salisbury, Wharton und Shaftesbury angewiesen, zu widerrufen, was sie als ihre Ansicht vertheidigt hatten, anzuerkennen, daß ihre Handelsweise unüberdacht gewesen, und den König, wie das Haus, um Verzeihung zu bitten. Sie weigerten sich Folge zu leisten, und wurden zur Haft im Tower verwiesen, auf so lange, als nicht ein Befehl der beleidigten Behörden sie entlassen würde. Die Aussicht einer Gefangenschaft von unbestimmter Dauer wirkte auf Buckingham, Salisbury und Wharton, sie unterwarfen sich nach weniger Monate Verlauf und wurden freigegeben. In dem papistischen Complot zeigte sich Buckingham als des Hofes entschiedenster Gegner, er, seit lange als eine der beiden Hauptstützen der protestantischen Religion betrachtet, obgleich jede Religion ihm fremd, legte eine wüthige Thätigkeit an Tag in Verfolgung der Unglücklichen, so Oates und Consorten der Wuth eines albernen Volkes als Schlachtopfer bezeichneten, er war betheiligt bei mehren Versuchen, in der Hauptstadt Aufruhr zu erregen, verschmähte auch keineswegs die von Barillon, dem französischen Gesandten, ihm zugeschickten 1000 Guineen, wiewohl er 20,000 Kronen gefordert hatte. Aber seine Wirksamkeit war erschöpft, zugleich mit seiner körperlichen und Geisteskraft, und nach Karls II. Tod zog er sich zurück auf sein Gut Burleigh on the hill, nachdem das von ihm erbaute Cliefden an der Themse von wegen der Nachbarschaft des Hofes ihm nicht mehr

zusagte. Er lebte dort in großer Pracht, daß demnach Popes Erzählungen von der Dürftigkeit seiner letzten Jahre arge Uebertreibung sein müssen, wie schweres Geld auch seine Liebhaberei für Astrologie und Alchymie ihn gekostet haben mag. Außerdem ergötzte er sich mit schriftstellerischen Arbeiten, mit der Jagd, und wurde die Erkältung, der er gelegentlich einer Fuchshetze sich aussetzte, Veranlassung seines Todes, 16. April 1687. Seine Wittwe überlebte ihm 18 Jahre, sie hatte ihm keine Kinder geschenkt, liebte aber zärtlich den ungetreuen Ehemann. Buckingham, hochgewachsen und schön, lebhaften Geistes, witzig, schnell und scharf in seinem Urtheil, dabei herablassend und freundlich gegen jedermann, Feinden versöhnlich, war in seinen Sitten ausschweifend, wie der Hof, dem er angehörte, und machte kein Geheimniß mit seiner zügellosen Leidenschaft für das andere Geschlecht. Unter seinen Schriften nimmt die erste Stelle ein The Rehearsal, a Comedy, aufgeführt zum erstenmal 7. Sept. 1671, und vielfältig von 1672 an gedruckt. „Die Werke, welche damals auf dem Theater aufgeführt wurden, waren solche Ungeheuer der Ausschweifung und Thorheit, so ganz ohne Verstand oder gar gesunde Vernunft, daß sie die Schande der englischen Litteratur sein würden, wenn die Nation ihre erste Bewunderung derselben nicht durch eine gänzliche Vergessenheit wieder vergütet hätte. The Rehearsal, welches diese unsinnigen Werke lächerlich machte, scheint ein Stück zu sein, worin das Lächerliche bis zur Ausschweifung getrieben wird; in der That aber kömmt die Copey schwerlich den Ungereimtheiten gleich, welche wir in den Originalien finden." Meisterhaft wird darin Dryden in der Person des Bayes persiflirt. Eine literarische Sage will, Buckingham habe für seine Dichtung Helfer gefunden, nämlich seinen Caplan D. Thomas Sprat, Martin Clifford, und den berühmten Verfasser des Hudibras. Minder dauerhaft ist das Monument gewesen, so er in London, auf der Stelle der nachmaligen York building sich zu setzen unternahm. Das ganze Revier war sein Eigenthum, und er ließ daselbst eine Menge Häuser bauen, und fünf Gassen anlegen, deren jede nach einem von den fünf Wörtern seines Namens, George Villiers Duke of Buckingham, genannt

wurde. Es mag sein, daß das Unternehmen mit dem Vorhaben der Opposition, ihn zum Lord Maire zu machen, zusammenhing.

Eduard Villiers, des ersten Herzogs von Buckingham Halbbruder, hinterließ aus der Ehe mit Barbara St. John vier Söhne. Davon wurde der jüngste, Eduard, der Stammvater der heut noch blühenden Grafen von Jersey und von Clarendon, gewann der älteste, Wilhelm, Viscount Grandison, die einzige Tochter Barbara, welche kurz vor der Restauration einem irländischen Edelmann, dem Roger Palmer, der damals noch seinen Rechtsstudien oblag, angetraut wurde. Gleich an dem Tage der Ankunft Karls II. in London wußte sie die Herrschaft über sein Herz zu gewinnen, und hat sie Jahre lang darin sich behauptet, so unbeständig auch des Königs Gemüth, und so thätig ihre Nebenbuhlerinen sich erwiesen. Mit ihr brachte Karl täglich mehre Stunden zu, und nicht selten, wenn das Conseil zusammenberufen um irgend eine dringende Angelegenheit abzuhandeln, zog es der fahrlässige Monarch vor, seine Zeit in der bezaubernden Gesellschaft und Unterhaltung der Geliebten zu vertändeln. Ihr wurde die bevorstehende Vermählung des königlichen Liebhabers ein Gegenstand der ängstlichsten Besorgniß. Sie zu beruhigen, verdoppelte Karl seine Aufmerksamkeiten; er speiste regelmäßig zu Mittag und zu Nacht in der Wohnung der Geliebten, machte ihr die kostbarsten Geschenke, ernannte ihren Mann, gegen dessen Willen, zum Grafen von Castlemain in Irland, mit der Bestimmung daß der Titel auf der Gräfin Söhne übergehen sollte, und versprach ihr feierlich, daß er sie nicht vom Hofe verweisen, vielmehr bei der künftigen Königin als Kammerdame anstellen wolle.

Des unklugen Versprechens blieb Karl eingedenk. Eines Tages nahm er die „Lady", ihre gewöhnliche Bezeichnung, bei der Hand, und stellte sie inmitten einer glänzenden Cour vor. Katharina wußte für den Augenblick sich zu meistern, und empfing die Nebenbuhlerin mit wohlwollender Güte. Aber nach wenigen Minuten traten ihr Thränen in die Augen, Blut strömte ihr aus der Nase, sie ward ohnmächtig in ihr Gemach getragen. Der König nahm dieß als eine boshafte Beleidigung auf, und erklärte, niemals werde er den Launen seiner Gemahlin sich

fügen; da er die Schuld an dem der Castlemain gemachten Verdrusse trage, fordere seine Ehre, ihr Genugthuung zu verschaffen. Solche Festigkeit lobten seine wüsten Gesellen, Ormond und Clarendon beklagten die Unanständigkeit, die Härte seines Verfahrens, er bedrohte sie mit seiner Ungnade, gab ihnen auf, den Eigensinn der Königin zu brechen. Clarendon unterzog sich dem schimpflichen Auftrag, aber Katharina versagte seinen Rathschlägen das Gehör. Karl ließ es sich angelegen sein, sie zu kränken; der portugiesische Gesandte wurde insultirt, die Frauen des Gefolges der Königin schickte man in ihre Heimath zurück, die Castlemain führte der König täglich ihren Gemächern ein, wo er mit den Höflingen in Aufmerksamkeiten für die Maitresse wetteiferte, während die Königin einsam, unbeachtet und schweigend saß. Wochen lang bestand sie den ungleichen Kampf, dann gab sie nach, ließ sich gefallen, die Dienste ihrer Nebenbuhlerin anzunehmen, sie öffentlich und im Privatcirkel mit freundlicher Güte zu behandeln. Aber das war zu spät: Karl rühmte sich seines Sieges über das, was er launisches eigensinniges Wesen nannte, und die, welche anfangs Katharinens Festigkeit bewunderten, fanden jetzt ihr Benehmen schwach und veränderlich.

Der Castlemain Herrschaft war begründet. Zwar verrichtete sie noch, weil es der König so wollte, die ihr zukommenden Hofdienste bei der Königin, begleitete sie sogar, allen Frommen zum Aergerniß, in dem Gang nach der Messe, aber die Maitresse blieb der Mittelpunkt der Anziehung; der König beehrte ihre Soupers und Gesellschaften stets mit seiner Gegenwart, auf ihre Empfehlung wurden Stellen vergeben, Officiere ernannt, ein Wort von ihr konnte Andere in Ungnade bringen; am 3. Aug. 1670 wurde sie zur Herzogin von Cleveland, Gräfin von Southampton und Baronin von Nonsuch creirt, Titel, welche sich auf ihre und des Königs Söhne Karl, Herzog von Cleveland und Southampton, Heinrich, Herzog von Grafton, und Georg, Herzog von Northumberland, vererben sollten. Indessen entging sie, trotz ihrer wohlbegründeten Herrschaft, nicht ganz und gar den Leiden, deren so viele sie der Königin bereitet hat. Häufig war Karl im Begriffe ihr zu entschlüpfen, daß sie ihn festzuhalten zu

Gefälligkeiten sich bequemen mußte, die Maitresse oder Frau gleich schmerzlich empfinden werden. Als er für die schöne Franzisca Teresa Stuart, die Tochter Walters, eines Sohnes des Lord Blantyre, glühte, wohl gar sie zu heurathen gedachte, »le roi menaça la dame (Castlemain), où il soupe tous les soirs, de ne mettre jamais le pied chez elle, si la demoiselle n'y était.« Der neuen Gefahr entging sie durch Clarendons Vermittlung, welcher dem König eine Thorheit zu ersparen, den Gegenstand der jüngsten Neigung in Eile an den Herzog von Lenox verheurathete, ohne daß er doch damit die ihm feindliche Gesinnung der Maitresse hätte beschwichtigen können.

Clarendons Sturz war großentheils ihr Werk. Der König glaubte auf seine freiwillige Abdankung rechnen zu können. Er wartete am 26. Aug. 1663 dem König auf, erklärte seinen Entschluß, nicht abzudanken, beschwor den Monarchen, den Anfeindungen der Castlemain, des erzürnten rachgierigen Weibes, keinen Glauben zu schenken. Nach einer zweistündigen Conferenz verließ er den König, dem seine Hartnäckigkeit unerwartet, der sich durch die Anspielung auf die Castlemain verletzt fühlte. Ihr wurde um die Mittagszeit gemeldet, die Besprechung sei zu Ende, sie sprang aus dem Bette und rannte nach der Volière, um im Vorbeigehen den gefallenen Minister zu sehen, seine Geberden zu beobachten. Der einen Gefahr entronnen, verfiel die Maitresse Widerwärtigkeiten anderer Art, Liebschaften ohne Zahl beschäftigten den König, den jedoch die lange Gewohnheit stets zur Castlemain zurückführte. Sie behauptete sich in ihrer Herrschaft, indem sie jeden Schein von Eifersucht mied, zugleich aber für des Liebhabers Untreue Entschädigung fand, indem sie ihrerseits der Freiheit, die sie ihm vergönnte, sich gebrauchte. Einstens, gelegentlich der Bill über die Verwendung der öffentlichen Gelder, drohte die Opposition, die Gräfin von Castlemain in Anklagestand zu versetzen, und der König, in dem Bemühen, sie gegen eine Verfolgung so ernster Art zu schützen, sah sich genöthigt, seinen Einfluß zu Gunsten der Bill vom 24. Jan. 1667 wirken zu lassen. Hingegen wurde der Graf von Castlemain von Oates angeklagt, daß er, nachdem er sich von seinem Weibe wegen

Ehebruchs mit dem König habe scheiden lassen, nun Jesuit und Priester sei und, wie Oates gehört, der papistischen Verschwörung Gelingen gewünscht habe, um seine Rache befriedigen zu können. Castlemain wurde nach dem Tower geschickt, verhört, freigesprochen. K. Jacob II. beschloß, ihn als seinen Botschafter nach Rom zu schicken, dort konnte das Leiden, durch Oates ihm bereitet, als besondere Empfehlung gelten. Es lag indessen etwas Lächerliches in der Wahl des Gemahls der Herzogin von Cleveland zu einer Gesandtschaft an den Papst, und Castlemain nahm das Amt mit unverholenem Widerwillen an. Der Pomp seines Einzugs, der Enthusiasmus, mit welchem er von den Römern begrüßt wurde, mochte der Eitelkeit des Monarchen schmeicheln, allein der Erfolg entsprach keineswegs den von der Sendung gehegten Erwartungen. Castlemain beklagte in bittern Ausdrücken die wenige, von Seiten des apostolischen Stuhls ihm bezeigte Geneigtheit, und erklärte trotzig, er werde, so nicht ein verändertes Benehmen zu erwarten, unverweilt den päpstlichen Hof verlassen. »Lei è padrone,« entgegnete Innocentius XI., beauftragte jedoch den Nuncius, für die von dem Botschafter ihm angethane Beleidigung Genugthuung von dem König zu verlangen. Jacob entschuldigte die Heftigkeit des Gesandten, als durch das Uebermaas von Eifer veranlaßt, und rief ihn ab, um seine Dienste mit einer Stelle im geheimen Rath zu belohnen. Seine Wittwe (seit Juni 1705), der in den Tagen ihrer Herrlichkeit der berühmte Marlborough die erste Beförderung verdankte, konnte dem Lieben, den Gewohnheiten eines halben Jahrhunderts nicht entsagen, sie wurde am 25. Nov. 1705 dem Ritter Robert Fielding angetraut, »a man of desperate fortune, known by the appellation of handsome Fielding,« gelangte aber sehr bald zu der Entdeckung, daß der Lüderliche 16 Tage vorher, den 9. Nov., ein junges Mädchen, die Maria Wadsworth geheurathet habe, in der Meinung, er heurathe, wie das eine ihn bedienende Kupplerin ihm beigebracht, die reiche Madame de Leau. Höchlich verletzt durch solche Entdeckung, klagte die Herzogin von Cleveland den Bigame der Felonie an. „Er kam in Arrest, erhielt aber von der Königin Pardon, und ward den 23. Mai An. 1707 völlig von der Her-

zogin geschieden, welche hierauf den 20. Oct. An. 1709 in dem 72. Jahre ihres Alters gestorben." Die Herzoge von Grafton, des Namens Fitzroy, entstammen ihrer Verbindung mit K. Karl II.; dem Grafen von Castlemain hat sie kein Kind geboren.

Unglücklicher beinahe, als der erste Herzog von Buckingham, endigte ein anderer Anbeter der Königin Anna, der Herzog Heinrich II. von Montmorency. Mit ihm ist seine Linie abgestorben, in den heutigen Repräsentanten der drei noch bestehenden Linien wird absterben das berühmte Haus, welchem gelten Ronsards Strophen:

Cette race est surtout la plus belle,
Race heroïque et antique, laquelle,
De père en fils guerrier victorieux,
A porté son renom jusqu'aux Cieux.

Dieser Umstand bestimmt mich, der Liebes- und Leidensgeschichte des Opfers von Richelieus Eifersucht eine gedrängte Uebersicht der Geschichte des Hauses vorauszuschicken, sei es auch nur, um einige Irrthümer und Auslassungen in des Meisters Meisterwerk zu verbessern. Als ein solches erkenne ich des And. du Chesne Histoire généalogique de la maison de Montmorency et de Laval, Paris, 1624, fol. S. 696 und 419. Ueber das Herkommen der Montmorency sind verschiedene Hypothesen aufgestellt worden. Nicht nur in Frankreich hat man geglaubt, ihre Abstammung von jenem fränkischen Heerführer, der unmittelbar nach Klodwig die h. Taufe empfing, herleiten zu können, und als ein Argument für diese Ansicht, ihren Schlachtenruf, Dieu ayde av premier Chrestien, und das Zeugniß eines Herolds — Desormeaux in seiner Histoire de la maison de Montmorenci, Paris, 1764, 8º. 5 Bde., verwandelt den héraut, Herold, in einen héros très-versé dans la connoissance des antiquités françoises — »Montmorency premier Chrestien que Roy en France, Premier Baron de France, Premier Seigneur de Montmorency que Roy en France,« angerufen. Forcatel, in seinem Montmorency Gaulois, holt noch weiter aus, und will den Stammvater in dem vornehmsten und mächtigsten der Gallier in dem Lande zwischen Seine und Oise finden, in einem Lisbius, welcher durch den Heidenbekehrer S. Dionysius gewonnen, zugleich mit ihm

die Marterkrone empfing. Das zu widerlegen, reichen die Namen hin, mit welchen der Stammbaum anhebt, samt und sonders deutschen Ursprungs, wie Theobald, Alberich, Burkard.

Wegen der Namensverwandtschaft wird von mehren Karls des Großen connétable Burkard, als der erste bekannte Ahnherr der Montmorency betrachtet. Eine uralte Tradition berichtet, daß er den Leichnam des h. Märtyrers Felix von Gerona nach Montmorency übertragen ließ, um damit die dasige Stiftskirche zu bereichern; gewiß ist, daß er mehrmalen die Flotte im Mittelmeer befehligte, 807 an den Küsten von Corsica 13 saracenische Raubschiffe nahm, und der Heiden nicht wenig erlegte. Ein anderer Burkard, des Herzogs Alberich Sohn (so heißt er in K. Lothars Urkunde vom 22. Nov. 958), stiftete im gedachten Jahre zu Bray-sur-Seine ein Benedictinerkloster, wohin er die Leiber des h. Paternus, Märtyrer, und des h. Pavatius, Beichtiger, schenkte. Die Reliquien des h. Pavatius besaß er durch die Freigebigkeit Ethelreds, des Königs der Angelsachsen, »avunculus eius.« Sein Bruder, Theobald, dominus de Centumliis, hatte wenigstens durch seine Rathschläge die Stiftung befördert; außer dem Orte Bray werden auch zwei Mühlen zu Montmorency als Stiftungsgüter genannt. Von Burkards jüngerm Sohne Theobald entstammen die Herren von Bray und Montlhéry, die Grafen von Rochefort-en-Iveline, der ältere, Burkard II. im Bart, gerieth zu Streit mit der Abtei St. Denys, von wegen Château-Basset, so er mit des Hugo Basset Wittwe erheurathet hatte. »Le roi Robert voult que l'église de saint Denys fût absolue de tous les griefs voisins, et mêmement de Bouchard à la barbe, qui lors tenoit un chastel ou fief de l'église en une isle de Seine de par sa femme. Moult grevoit cils Bouchard et l'église et ses hommes. Au roi se complaint l'abbé Vivien, qui l'église gouvernoit au temps de lors. Admonesté fut, qu'il chassât hors de lui telles choses, et qu'il cessât de ses griefs. Et pour ce que cesser ne se voult, le roi par le conseil de ses palatins commanda que le chastel fut abattu. Et pource que le roi savoit bien, que celui Bouchard étoit ému contre l'église, il ordonna pour le bien de la paix,

par la volonté de l'abbé et du convent, et souffrit qu'il fermât une forteresse à trois lieues de S. Denys, que l'on appelle Montmorency, de lez la fontaine S. Valery: par telle condition qu'icelui Bouchard, et tous ceux qui après lui seroient seigneurs de celle forteresse, feroient hommage à l'église du fief qu'il tenoit à cause de sa femme en la devant dite isle, et au chastel de l'église, et ès autres lieux. Et avec ce fut ordonné et adjousté, que tous les fieffés qui demeuroient à Montmorency se mettroient en ôtages en la Cour l'Abbé deux fois en l'an, à Pâques et à la fête S. Denys: ne en nulle manière ils ne requerroient congé d'issir hors de léans, jusques à tant qu'ils eussent répondu raison des choses de l'église, qui auroient été ou soustraites, ou amenuisiées, ou prises par Bouchard ou par ses hommes, et qu'ils auroient faite pleine satisfaction selon droit au Martyr saint Denys de toutes ces choses, à la volonté de l'Abbé et du convent &c.«

Ein jüngerer Sohn Burkards III., Alberich, wurde der Vater Gottfrieds, der von wegen der vielen mit Richilden erheuratheten Güter den Beinamen der Reiche empfing. Sein Sohn Theobald paganus veranlaßte, als Besitzer der Feste Gisors, durch seinen Unbestand in der Wahl des Lehensherren den langen und blutigen Krieg zwischen K. Ludwig VI. von Frankreich und Heinrich I. von England. Unter seinen Nachkommen, den Castellanen von Gisors, ist besonders auffallend Johann von Gisors durch ein um das J. 1200 zu Handen K. Philipp Augusts ausgestelltes Lehensdenombrement von außerordentlichem Umfang. Der älteste Sohn Burkards III., Theobald, Connétable von Frankreich, starb kinderlos 1090, sein Bruder und Erbe, Herbert, Hervé, im J. 1094. Dieser, Herr von Montmorency, Marly, Ecouen, war zugleich in England reich begütert. Dort besaß er Bury, in Suffolk, wonach er in Urkunden gewöhnlich Herveus Bituricensis heißt, Thorney, Petehaga, Assefeld, Deneford, Wikeham, Suton, Benetlei, Rodan, Stanwinton, Stow, die Burg zu Norwich, Bereu und Turvert in Lincolnshire. Von Herberts Söhnen kommen lediglich Burkard IV. und Gottfried in Betracht. Gottfried ließ sich in England nieder, wo er Thorney, Marisco in

Ely u. s. w. besaß, auch mit der Tochter und Erbin Walters, des Castellans von Douay, Huntspil und Bridgewaten in Somersetshire erheurathete. Sein Sohn Robert, Baron von Montemarisco, Huntspil, Thorney, Stow-Morres, Ely, Wennington, gewann die Söhne Stephan, Jordan, Herbert, Gottfried. Dieser, Baron von Kells, Seneschalk von Irland, war in erster Ehe mit Eva von Bermingham, Frau auf Offally, in anderer Ehe mit Basilia von Clare, des Strongbow Schwester und des Raimund Fitzgerald Wittwe, verheurathet. Herbert, Connétable von Irland 1172, Herr auf Forth und Bargy, Lateragh, Ogarthy, Stifter der Cistercienserabtei Dunbrody, Portus S. Mariae, in der irländischen Grafschaft Werford, um 1175, starb als Mönch in der Dreifaltigkeitsabtei zu Canterbury 1205. Stephan, Constable von Cardigan, fiel in einem Gefecht mit den Wallisen 1137, aus seiner Ehe mit Nesta, der wallisischen Fürstentochter, den Sohn Robert hinterlassend.

Robert Fitzstephen, »capitaine vigilant, brave et expérimenté, avoit obtenu des habitans des Galles le gouvernement de Cardigan, mais Rice Fitzgriffith, prince du Sud-Wales, ne le trouvant pas disposé à seconder ses vues rebelles, le fit arrêter, et le tint pendant trois ans en prison. Cependant comme il connoissoit ses talents militaires, il lui offrit de lui rendre la liberté, s'il vouloit se liguer avec lui contre Henri II. Fitz-Stephen, quoiqu'allié de près à son chef du côté de sa mère, refusa absolument de prendre part à son entreprise. Cependant il représenta à Fitzgriffith, que la probité lui défendant de prendre les armes contre son souverain, il désiroit n'entrer pour rien dans ce projet; que si le prince irlandois, Dermod, imploroit son secours, il hasarderoit volontiers sa vie et sa fortune dans une terre étrangère, mais que ne pouvant le seconder, il promettoit du moins de ne point s'opposer à ses vues. Ces instances furent appuyées par l'évêque, et par Maurice Fitzgerald, frère maternel de Fitzstephen, seigneur distingué par son courage et par son mérite, qui, conjointement avec quelques autres gentilshommes aventuriers de la province de Galles, consentit à prendre part à l'expédition d'Irlande. Robert

ayant obtenu sa liberté, convint de s'engager avec ses partisans au service de Dermod, lequel promit de son côté de donner aux deux chefs principaux, Fitzstephen et Fitzgerald, la souveraineté de la ville de Wexford et du territoire qui en dépend, sitôt qu'il seroit rétabli dans ses états. Tel fut le premier projet de l'invasion qui eut des suites si considérables. Un fugitif odieux, chassé de son pays par la faction et la vengeance, s'attache dans les Galles quelques aventuriers, que leur valeur et le mauvais état de leur fortune conduisent en Irlande pour y chercher un établissement.«

An der Spitze von 30 Rittern, 60 Reisigen und 300 Bogenschützen ging Robert Fitzstephen gegen Anfang des Maimonats 1170 zu Schiffe. Ihn begleitete Herbert von Montmorency, von dem Grafen von Chepstow, von Strongbow, beauftragt, die Beschaffenheit des Landes zu erforschen, damit dieser auf Grund des zu erwartenden Berichtes in Betreff der ihm vorgeschlagenen Expedition sich entscheiden könne. Die Landung wurde in der Bucht von Bann bewerkstelligt, ohne Verweilen die Stadt Wexford angegriffen und mit Capitulation eingenommen. Vertragsmäßig erhielten davon Fitzstephen und Fitzgerald das unbeschränkte Eigenthum, Fitzstephens Oheim, Herbert von Montmorency wurde mit 200 Dörfern zwischen Wexford und Waterford abgefunden. »Dermod voulut, en agissant ainsi, récompenser le comte de Chepstow, son neveu, et le convaincre de l'avantage qu'il y avoit à s'attacher au service du prince de Leinster. Cette colonie de Bretons fut la première que ces seigneurs fondèrent dans l'Irlande. Ils se distinguèrent pendant plusieurs années des naturels du pays par leurs moeurs et leur langue, et aujourd'hui même, malgré les révolutions qui sont arrivées, il ne sont point entièrement confondus avec les habitants originels.« Robert Fitzstephen hat aber seine Herrschaft zu begründen, manchen schweren Strauß bestanden, eine langwierige Gefangenschaft erduldet, und mußte, als er sein Tagewerk vollbracht glaubte, seine mühsame Erwerbung der mißtrauischen Politik K. Heinrichs II. aufopfern, um dafür, in Gemeinschaft mit Milo von Cogan, eine Anweisung auf das

Königreich Cork, von dem Fluß von Lismore bis zum Meer, vorbehaltlich doch der Stadt Cork, zu empfangen, und sollten sie in Betracht dieser Dotation zu Kriegszeiten 60 Ritter stellen. Das Schwierigste blieb aber die Eroberung des Königreichs, welche vorzunehmen den beiden Lehensträgern die Kräfte durchaus versagt. Sie bequemten sich darum, mit den eingebornen Fürsten von Desmond, mit den Macarthy zu unterhandeln, und ließen sich von ihnen die der Stadt Cork benachbarten Cantreds (à 100 Dörfer) abtreten, wogegen die übrigen 24 Cantreds den Macarthy verblieben.

»Il y avoit déjà cinq ans en 1182, que Cogan et Fitzstephen jouissoient de leurs établissements dans Desmond. Le dernier, quoique vivement touché de la mort de son fils chéri (Amaury), paroissoit se promettre des jours heureux dans sa vieillesse. Le commerce avoit réconcilié en apparence les naturels du pays avec les nouveaux colons; ils vivoient dans la plus parfaite intelligence, et ne se méfioient point de la méchanceté qui étoit cachée sous ces beaux dehors d'amitié. Milo de Cogan, après quelques conférences avec les habitans de Waterford, se rendit à Lismore, où se devoit faire l'entrevue avec Raoul, autre fils de Fitzstephen, qui avoit épousé sa fille. Ils furent coucher dans la maison d'un Irlandois appelé Mactire, avec lequel ils étoient très-liés, et qui les avoit invités à loger chez lui; mais cet hôte perfide, abusant de leur sécurité, les attaqua à l'improviste, assassina Cogan, son gendre et cinq personnes de leur suite, alla rendre compte de cet exploit à ses compatriotes, et les engagea à se révolter contre les étrangers. Macarthy prit à l'instant les armes; et oubliant le serment qu'il avoit fait au roi d'Angleterre, il marcha à Cork, où Fitzstephen fut obligé, malgré le chagrin et la consternation dans laquelle il étoit plongé, de se défendre contre un ennemi supérieur en nombre, et obstiné à le perdre.« Er wurde durch seinen Neffen, Raimund le Gros entsetzt, »mais il fut insensible à ce service. Le chagrin, la vexation et la fatigue agirent si fort sur son tempérament, que ce malheureux vétéran perdit l'usage de la raison.«

Jordans, des Bruders von Fitzstephen Sohn, Gottfried II., Baron von Montemarisco, Herr der Insel Ely, erbte auch noch seines Oheims, des Connétable Herbert ausgedehntes Besitzthum, baute die Festen Lateragh, Knockagh, Nenagh, Tibrack, Thorny-Bridge, Castle-Island, Baltimore, Modriny, Emile, stiftete die Cistercienserabtei Killagh, auch zwei Comthureien des Johanniterordens, Any und Adair, und regierte Irland von 1215 an als Vicekönig, wurde aber von K. Heinrich III. verbannt, und starb 1245 auf seiner Väter Burg, zu Montmorency. Sein Enkel Wilhelm, auf Lateragh, Knockagh, Forth und Bargy, Moenagh, Nenagh, Emile, Thorny-Bridge, Modriny, Huntspil, wurde der Vater der einzigen Tochter Johanna, die an Theobald Butler Baron von Arklow verheurathet, diesem eine unermeßliche Erbschaft zubrachte, wiewohl sie die weite Landschaft Desmond der Schwester ihres Vaters, der an Moriz Fitzgerald verheuratheten Eleonore überlassen müssen. Es ist das die Veranlassung der langwierigen und blutigen Feindschaft der großen Häuser Ormond und Desmond geworden.

Burkard IV. erneuerte die verjährten Streitigkeiten mit der Abtei S. Denys, die letzlich zu offener Fehde ausschlugen. Man schädigte sich von beiden Seiten, bis dahin die Zänker vor des Königs Gericht geladen wurden 1101. Gewahrend, daß ein ihm nachtheiliger Spruch zu erwarten, ritt Burkard heim, ein Trotz, welchen zu bestrafen, der Kronprinz, nachmalen Ludwig VI. übernahm. Die Feste Montmorency wurde belagert, der Sturm geboten. »Aucuns seigneurs de l'armée royale, qui favorisoient l'obstination des assiégés, reculèrent, et par une frayeur dissimulée émurent leurs compagnons à prendre la fuite. D'où vint que plusieurs d'entre eux y furent tués par ceux de dedans.« Von der andern Seite verzweifelte Burkard, auf die Dauer der Macht des Königreichs widerstehen zu können, und es erfolgte eine Verständigung. Burkards Sohn, Matthäus I., empfing 1138 die Würde eines Connétable; er war in erster Ehe mit Aline, natürliche Tochter K. Heinrichs I. von England, in anderer Ehe mit der Wittwe K. Ludwigs VI. von Frankreich, Alix von Savoyen verheurathet. Zu sothaner Verbindung hatten

die Großen des Reichs gerathen, damit der minderjährige König auf die Unterstützung der Montmorency rechnen könne. Der ersten Ehe gehören an Burkard V. und Matthäus, Herr von Marly und Verneuil. Matthäus, des K. Philipp August Begleiter in seinem Kreuzzuge, bestritt in dem Gefechte bei Arques 1194 den englischen Achilles. »Jean de Leicester, très-renommé dans le monde par de beaux exploits, rassemblant toutes ses forces, frappa Matthieu de Marle et lui transperça les deux cuisses de sa lance; et Matthieu, le frappant à son tour dans la poitrine, de la pointe ferrée de son épieu (quoique le sang coulât en abondance de ses deux cuisses) le força à marquer sur la terre l'empreinte de son corps énorme, et à subir la captivité, en se confessant vaincu.« Dagegen wurde Matthäus in dem Treffen bei Gisors 1198 der Gefangene Richards, des Königs von England, nachdem dieser ihn eigenhändig vom Gaul geworfen. Nach Verlauf von zwei Jahren der Gefangenschaft entlassen, gedachte Matthäus 1202 dem Turnier, so zwischen Bray-sur-Somme und Corbie stattfinden sollte, beizuwohnen. Fulco von Neuilly sprach zu der Versammlung, und viele, darunter Matthäus, Villehardouin, Simon von Montfort nahmen das Kreuz, und bildeten gleichsam die Cadres des Heeres, welches mit der Einnahme von Constantinopel 1204 das abenteuerlichste Unternehmen des gesamten Mittelalters krönte. Eines Sieges, der großentheils sein Werk, sollte Matthäus nicht lange sich erfreuen: die Beschwerden und Mühseligkeiten des Zuges nach dem Bosporus wurden ihm tödtlich. »Lors avint une moult mésaventure dans l'ost que Mahius de Montmorenci qui ere un des meillors chevaliers del royaume de France et des plus prisiés et des plus amés fut mort, et ce fut grand deuil et grand dommages, un des greignors qui avint en l'ost d'un sol homme,« klagt Villehardouin. Matthäus wurde der Stammvater aller folgenden Herren von Marly, die außer der nachmaligen Königsburg Marly und Verneuil, Montreuil-Bonin, Mondeville, Picauville, Lay, Sessac, S. Martin und Valmondois besaßen, und bis zu ihrem Ausgang, 26. März 1356, das Stammwappen der Montmorency, das rothe

Kreuz im goldenen Felde, in jeder Ecke des Kreuzes ein blauer Alérion (Aiglette), unverändert beibehielten.

Matthäus II., »Dei gratia dictus dominus,« wird als einer der Helden der Belagerung, der Doppelschlacht von Château-Gaillard ausgezeichnet. Es schreibt Wilhelm le Breton, Gesang 7 der Philippide: »Sur le pont sont des guerriers décorés de l'ordre de la chevalerie, et parmi eux se trouvent le chevalier des Barres, Simon, Gui, les frères Malvoisin, le seigneur de Morens (Montmorency) et d'autres, dont la valeur rendit les noms recommandables à perpétuité, qui ne redoutoient en combattant ni la mort, ni la prise de leur corps, et desquels la seule vertu avoit tellement dédié les coeurs à sa demeure, qu'ils n'en détournoient jamais leurs pensées.« Die Eroberung der Normandie war der Preis der mühseligen Kämpfe vor Château-Gaillard, 1204, und gewann Matthäus einige Muße, sich mit seinen häuslichen Angelegenheiten zu beschäftigen. Die Urkunde vom Dec. 1205, worin er seinen eigenen Leuten von Montmorency und Grolée, gegen einen mäßigen Zins alle Leistungen, Frohnden, Gülten erläßt, gibt für ihn ehrendes Zeugniß. Ein Ehrentag anderer Art ward für Matthäus die Schlacht von Bouvines 1214. »Qui lors eût vu ces vaillants chevaliers entremêler l'un à l'autre, et les Flamands aller à la fuite, bien lui eût pu remembrer de gentile baronnie. Matthieu de Montmorency tenoit un faussart en sa main, et en derompoit les presses, et étoit sur un grand destrier, et qui lors le vist, bien l'eût pu remembrer gentil vassal.« Er allein soll in dieser Schlacht 12 kaiserliche Fahnen erobert haben, als wovon ein Denkmal die 16 Adler in seinem und aller seiner Nachkommen Wappen, nachdem deren bisher, bis zum J. 1215, nur vier gewesen. Nach weniger Monate Verlauf folgte Matthäus dem Prinzen Ludwig in den Zug gegen die Albigenser, und im J. 1218 wurde er mit dem Amte eines Connétable bekleidet. Es war dasselbe bisher unter den Hofämtern dem Range nach das dritte gewesen, in den Händen des neuen Inhabers wurde es das vornehmste des Reichs, der Connétable erster Minister und Großfeldherr zugleich. Hiernach sind großentheils auf seine Rechnung

zu bringen die Erfolge des 1223 zu Ausbruch gekommenen Kriegs mit den Engländern, absonderlich die Einnahme der hartnäckig vertheidigten Stadt Rochelle. »Cette grande conquête fut exécutée par la sage et brave conduite de Matthieu. Et peut bien être que pour marque d'une si heureuse réduction, la ville prit l'effigie d'icelui en son scel: étant une tradition ancienne que le chevalier représenté au cachet, dont ceux de la Rochelle scellent encore maintenant leurs lettres, et autres actes publics, est l'image d'un seigneur de Montmorency.«

Ludwigs VIII. Begleiter in dem Zuge gegen die Albigenser hat Matthäus die Belagerung von Avignon geleitet, deren glücklicher Ausgang (1226) die Unterwerfung von beinahe ganz Languedoc bedingte. Der König führte das entbehrlich gewordene Heer nach dem Norden zurück, erkrankte jedoch über dem Marsch und starb auf Montpensier, 8. Nov. 1226. Seine letzten Gedanken galten dem Erstgebornen.

Puis appela ses compagnons
Et son clergier et ses barons
Si lors fit esranment jurer
De s'aîné fils assurer,
Et de couronner à quinzaine
Pour ôter d'ennui et de peine
Et la contrée et le pays.
Et Mahiu de Montmorency
Priat-il, que par sa merci
Presist en garde son enfant,
Et il l'octroya en pleurant.

Getreulich hat Matthäus das Versprechen erfüllt, und verdankte ihm vorzüglich, dann seiner Mutter, der großen Blanca von Castilien, Ludwig IX., der Heilige, in den Stürmen seiner Minderjährigkeit, die Erhaltung der Krone. Eben hatte der Connétable den letzten der rebellischen Vasallen, den Grafen von Bretagne, außer Stand gesetzt, ferner den Frieden des Reichs zu stören, und er starb, 24. Nov. 1230.

Et Mahius de Montmorencin
Fut trais à cel tempore a fin.
Cil fut preux et de bon conseil,
Qu'il n'eut en France son pareil.

Beinahe 53 Jahre alt, Vater von drei Söhnen und Wittwer von Gertrude von Nesle, ging er 1221 die zweite Ehe ein mit

Emma von Laval, des Grafen Robert von Alençon Wittwe, und hat diese ihm noch den vierten Sohn Guido, dann zwei Töchter geschenkt. Ihres großen Hauses Erbin, wendete Emma dasselbe dem Sohne zu, welcher den Namen von Laval annehmend, das väterliche Wappen beibehielt, nur daß er, von seinen ältern Brüdern sich zu unterscheiden, auf das Kreuz fünf silberne Muscheln als brisure setzte. Guido VII. von Laval, wie er seitdem heißt, erhielt daneben, aus des Vaters Erbschaft, Acquigny in der Normandie, Espineuil-sur-Seine, erwarb auch, durch seine Heurath mit Philippine von Vitré, Vitré, Châtillon-en-Vendelais, Marcillé, Aubigné und andere Güter in Bretagne. Karls von Anjou Lehensmann, folgte er demselben zur Eroberung des Königreichs beider Sicilien. Er starb 1266 oder 1267. Sein Sohn, Guido VIII. von Laval erheurathete mit Isabella von Beaumont die Herrschaft Pacy-sur-Marne, Villemonble, und vornehmlich die Grafschaft Caserta in der Umgebung von Neapel, in der zweiten Ehe aber mit Johanna von Brienne-Beaumont, der Enkelin Johanns von Brienne, die Herrschaft Loué. Der älteste Sohn zweiter Ehe, Andreas von Laval, Herr von Châtillon-en-Vendelais, Courbeveille, Montseur, Mellay, Olivet, Aubigné, Loué, Boyere, hinterließ die Söhne Johann und Guido. Johann hielt in dem Kriege um Bretagne standhaft zu Karl von Blois, gerieth aber in der Entscheidungsschlacht bei Auray, 1364, in Gefangenschaft und mußte ein Lösegeld von 40,000 Schilden entrichten, eine Ausgabe, die ihn doch nicht von bedeutenden Erwerbungen abhielt. In seiner Ehe mit Isabella von Tinteniac, der Erbin der Herrschaften Tinteniac, Becherel und Romillé, gewann er die einzige Tochter Johanna, des Connétable Bertrand Duguesclin andere Frau. Hoffentlich wird man als ein Zeichen meiner Discretion aufnehmen, daß von Duguesclin zu sprechen, ich mich enthalte, wahrlich ein schweres Opfer, nachdem ich so vieles von Duguesclins großem Gegner, von Johann Chandos beigebracht. Wittwe den 13. Jul. 1380, und als Leibgedinge die Grafschaft Longueville besitzend, nahm Frau Johanna den andern Mann, ihren Vetter, Guido XII. von Laval. Sie starb den 27. Oct. 1433. Ihres Vaters Bruder, Guido von

Laval auf Loué und Benays, erheurathete Brée und wurde der Vater Theobalds, in dessen Söhnen Guido II., Theobald und Johann, dieser Zweig in drei Linien sich vertheilte. Johanns Nachkommenschaft, die Linie in Brée, ist ohne Bedeutung. Theobald, auf S. Aubin-des-Coudrais, erheurathete mit Anna von Maimbier das unweit Sablé belegene Boisdauphin und Aulnay, zusammen 1000—1200 Livres ertragend. Seines Urenkels Renat II. Sohn Urban diente zuerst unter Bellegarde bei der Belagerung von Livron, 1575, an der Spitze der ihm verliehenen Compagnie Gendarmen, und focht bei Montargis und Auneau gegen die deutschen Reiter. Er verdiente sich damit die Achtung und Zuneigung des Herzogs von Guise, der nach Paris gerufen durch die Häupter der Ligisten, mehre seiner Vertrauten, darunter Urban, vorausschickte, das Terrain zu untersuchen, 1588. Das Eintreffen des entschlossenen Mannes beunruhigte den Hof, es wurden des Emissars Gläubiger, und hatte er deren viele, bearbeitet und veranlaßt, sich seiner Person zu versichern. Schon befand er sich auf dem Wege nach dem Gefängnisse, als la Chapelle-Marteau, Bürgschaft leistend, die Häscher nöthigte, ihre Beute freizugeben. Nach den Mordscenen in Blois erhielt Urban Hausarrest, dessen er jedoch gegen das Versprechen, inskünftige aller Umtriebe sich zu enthalten, erledigt wurde. »Mais soit qu'il prétendit avoir été violenté, soit par zèle pour la religion, qui étoit alors le prétexte de tous les rebelles, il étoit passé aussi-tôt après dans le parti de la Ligue.« Er stellte sich an die Spitze der Metzgerzunft, welche am 12. März 1589 Mans dem König entriß, vertheidigte auch die Stadt gegen Heinrich IV., bis er genöthigt, die Capitulation vom 2. Dec. 1589 einzugehen. In der Schlacht bei Ivry, 1590, gerieth er in Gefangenschaft. Im Febr. 1592 stand er bei dem Heere, so Alexander Farnese zum Entsatz von Rouen führte, am 24. Mai n. J. errang er bei Château-Gontier einen sehr bedeutenden Vortheil über den Prinzen von Conty, und bald darauf brachte er den englischen Hülfstruppen des Königs bei Ambrières eine schwere Niederlage bei, ein Erfolg, welchem er seine Ernennung zum Marschall der Ligue verdankte, 1593, zugleich mit Rosne, la Châtre und Saint-Pol: »Mon-

sieur, vous avez fait des bâtards qui seront legitimés à vos dépens,« sagte bei dieser Gelegenheit Chanvallon dem Herzog von Mayenne. In der That hat Boisdauphin, unter dieser Benennung kommt Urban gemeiniglich vor, die allgemeine Pacification nicht abgewartet, sondern bereits im Sept. 1595 seinen Frieden mit dem König gemacht. Es wurde ihm die Summe von 678,800 Livres bewilligt, außerdem erhielt er den h. Geistorden, und im Oct. 1597 zu Pas wurde er zum Marschall von Frankreich creirt. Er verrichtete auch eine Gesandtschaft an den kaiserlichen Hof zu Wien, wurde Gouverneur und Lieutenant général von Anjou. Im J. 1615 befehligte er als des Königs General-Lieutenant die den Malcontenten entgegengestellte Armee, und besiegte er am 21. Oct. n. J. das von dem Herzog von Luxemburg befehligte Corps. Sablé hatte er 1593 von dem Herzog von Mayenne um 90,000 Livres erkauft, und wurde die bedeutende Herrschaft um seinetwillen zu einem Marquisat, so wie Bresteau zur Grafschaft erhoben. Der Marschall starb zu Sablé, 27. März 1629.

Sein Sohn, Philipp Emanuel, † 4. Juni 1640, ist nur bekannt durch seine Heurath mit Magdalena von Souvré. »Elle avoit été très-galante. M, de Montmorency (Heinrich II.), dont par vanité elle voulut être servie, la méprisoit et la faisoit enrager; elle dissimuloit tout cela par ambition. Elle étoit fort jeune quand il la vint voir la première fois; c'étoit dans une salle basse, dont une des fenêtres étoit ouverte. Au lieu d'entrer par la porte, il entra en voltigeant par la fenêtre; cette disposition et un certain air agréable qu'il avoit la charmèrent d'abord, et elle se sentit prise. Il y eut plusieurs absences durant le cours de cette galanterie. Une fois qu'il revenoit de Languedoc, elle étoit à Sablé, et elle envoya un gentilhomme au-devant de lui à une demi-journée, pour lui témoigner l'impatience qu'elle avoit de le revoir: il lui avoit promis de passer chez elle, quoique ce fût un grand détour. Ce gentilhomme le trouva et vint rapporter à la marquise qu'il brûloit de la revoir. »»Mais encore, lui dit-elle, que faisoit-il? Madame, le lieu où il a dîné n'a pas de trop bons cabarets; il

a été contraint d'envoyer à des chasseurs du voisinage chercher deux perdrix; il les a fait accommoder en sa présence, les a vues rôtir, et les a mangées de grand appétit.«« Cela ne parut pas à la marquise une grande marque d'impatience; elle en fut piquée; et quand il arriva, elle ne le voulut pas voir. Il ne se tourmenta pas trop de l'apaiser, et la laissa là.

»Elle devint fort jalouse de M. de Montmorency, et elle lui reprocha fort d'avoir dansé à un bal, au Louvre, plusieurs fois avec les plus belles de la cour. »»Hé! que vouliez-vous que je fisse? — Que vous ne dansassiez qu'avec les laides.«« Mais ce fut bien pis lorsqu'il se mit à faire le galant de la reine. Elle ne le lui put pardonner, et elle a avoué qu'elle n'avoit point été fâchée de sa mort. Sa dernière galanterie fut avec Armentières, petit-fils de la vicomtesse d'Auchy, garçon qui avoit l'esprit vif, et qui disoit plaisamment les choses. Il alloit presque tous les soirs déguisé en femme chez elle. Elle en eut une fille qui est à Port-Royal; mais cette fille vint durant la vie du mari, après la mort duquel elle la montra, sans en avoir rien dit auparavant. Voici la raison qu'elle en rendoit: »»Je ne voulois pas, disoit-elle, après le grand mépris que je témoignois avoir pour mon mari, qu'on me pût dire que je couchois encore avec lui.«« Ce mari étoit un fort pauvre homme. La pauvre enfant, lasse d'être dans un grenier, s'est mise en religion. Armentières fut tué en duel par Lavardin; mais on disoit qu'il l'avoit tué à terre.

»Depuis cette perte la marquise ne fit plus l'amour; elle trouva qu'il étoit temps de faire la dévote; mais quelle dévote, bon Dieu! Il n'y a point eu d'intrigue à la cour dont elle ne se soit mêlée, et elle n'avoit garde de manquer à être janséniste, quand ce ne seroit que cette secte a grand besoin de cabale pour se maintenir, et c'est à quoi la marquise se délecte sur toutes choses depuis qu'elle est au monde. Cela se voit par le *Journal du cardinal de Richelieu*: elle a toujours été de quelque affaire, et l'amour ne l'occupoit point tellement, que les négociations ne consumassent une partie de son temps. Ajoutez que depuis qu'elle est dévote, c'est la

plus grande friande qui soit au monde; elle prétend qu'il n'y a personne qui ait le goût si fin qu'elle, et ne fait nul cas des gens qui ne goûtent point les bonnes choses. Elle invente toujours quelque nouvelle friponnerie (friandise). Je vous laisse à penser si une personne comme je vous la viens de représenter peut avoir bien gouverné sa maison. Tout est tombé en une telle décadence, que ses enfants n'ont rien eu; il n'y a que l'abbé à son aise, parce qu'on a trouvé moyen de lui faire avoir le doyenné de Tours, l'évêché de Léon et enfin celui de la Rochelle.« Die Mutter starb den 16. Januar 1678. Bourgon war ihr 1649 von wegen ihrer Heurathsgelder zugesprochen worden, Sablé wurde 1648 laut richterlicher Erkenntniß verkauft, des Vaters und Großvaters Schulden zu bezahlen, Bresteau, Fontenailles, Aulnay und Montaudie hatte dieser, der Marschall selbst noch veräußert. Dem ältesten seiner Enkel, Urban II., Marquis von Boisdauphin und Sablé, blieb nur wenig. Von dessen Enkeln wurde der ältere, Karl von Laval, Hauptmann bei Picardie, in der Belagerung von Woerden, Oct. 1672 getödtet, fiel der jüngere, Jacob vor Candia, die Türken bestreitend, beide waren unverheurathet.

Guido II., Theobalds ältester Sohn, auf Loué, Benays, Montsabert, des Königs Renat Oberjägermeister durch Anjou, Lothringen und Bar, Seneschalk von Anjou, erheurathete la Faigne mit Charlotte von Sainte-Maure. Sein vierter Sohn, Renat, wurde mit la Faigne abgefunden, und Stammvater einer Linie, welcher entsprossen Guido Claudius Roland, Graf von Montmorency-Laval, Herr von Valon, Marschall von Frankreich und des Königs Stanislaus Oberkammerherr. „Von seinen Kriegsthaten ist nichts bekannt. Den 1. Febr. 1719 ward er Maréchal de camp, und den 14. Aug. 1734 General-Lieutenant, in welcher Qualität er in diesem und folgenden Jahre den Feldzügen in Deutschland beigewohnt. Den 17. Sept. 1747 erhielt er den Marschallsstab; er starb zu Lunéville 1751." Von seinen Töchtern heurathete die ältere, Louise Henriette den Grafen Blockard Maximilian Augustin von Helmstatt, war die jüngere, Henriette Charlotte, geb. 1723, Abtissin zu Montmartre. »On nous avoit

amené M^me de Montmartre, et quoiqu'on eût pu la soupçonner de n'être pas assez défavorable au jansénisme, c'était néanmoins une fille du premier mérite et de la plus haute vertu. Quand on la fit comparaître au tribunal révolutionnaire avant de l'envoyer à l'échafaud, elle était assistée de sa porte-croix, appelée M^me de Surbeck. Citoyens, disoit cette religieuse à tous les tigres de cette caverne, comment voudriez-vous que Madame Notre Mère put répondre à ce que vous lui dites; elle est restée sept mois dans un cachot à Saint-Lazare, elle en est devenue sourde. »»Ecrivez, citoyen greffier, dit le représentant Barrère, chef des jurés et surnommé l'Anacréon de la guillotine, écrivez que la ci-devant abbesse de Montmartre a conspiré sourdement.«« M^me de Surbeck accompagna son abbesse et suivit la charrette à pied jusque sur la place de Louis XV., elle se mit à genoux au bas de l'échafaud pour lui demander sa bénédiction, que M^me de Montmartre lui donna tout aussi paisiblement et solennellement que si la chose avait encore eu lieu dans le sanctuaire de son abbaye royale. »»Va-t'en donc te cacher, béguine, lui dit le bourreau, va-t'en donc! Si ce n'était pas moi qui suis de Montmartre et qui suis de service aujourd'hui sur la place de la Révolution, tu n'irais pas coucher chez toi!«« Son chez-elle était notre prison, la malheureuse! et c'est là qu'elle revint trouver son lit et son bréviaire après l'exécution de sa supérieure.« Die ganze Linie ist abgestorben, März 1828, in der Person des General-Lieutenants Ludwig Adelaïde Anna Joseph von Laval-Tartigny.

Renats II. von Laval in la Faigne anderer Sohn Hugo, auf Tartigny, Aveluis und Frenay-le-Samson, geb. 1524, hinterließ eine zahlreiche Nachkommenschaft. Der älteste Sohn, Gabriel, setzte die Linie fort. Der dritte Sohn, Hugo, begründete die Nebenlinie in Montigny, deren eigentliche Zier sein vierter Sohn, Franz von Laval, der Abbé von Montigny. Domherr und Erzdiacon zu Evreux wurde Franz 1659 als Bischof von Petra geweihet, und 1673 zum Bischof des neu errichteten Bisthums Quebec bestellt. Er gab seinen Diöcesanen das Beispiel der höchsten Tugend und Frömmigkeit, resignirte jedoch 1688, ohne

darum von seiner Kirche sich loszusagen. Von der Theilnahme bei den Officien des Charfreitags 1708 ließ er sich durch die grimmige Kälte im geringsten nicht abhalten, und er gewahrte nicht, daß der eine seiner Füße erfroren. Dem Uebel suchte man durch Einschnitte abzuhelfen, es trat ein Fieber hinzu und der exemplarische Prälat starb im Geruche der Heiligkeit den 6. Mai 1708, schmerzlich von Allen beklagt. Freudig grünt sein Andenken bis auf diesen Tag in dem weiten Canada. Sein Grabmonument, in Mitten der Domkirche von Quebec errichtet, tragt neben der Inschrift das Wappen von Montmorency-Laval. Das dasige Seminarium, des frommen Bischofs Stiftung, besitzt, laut seines letzten Willens die für ihn errichtete Grafschaft Montmorency in Canada, ein ausgedehntes Gebiet.

Guidos II. von Laval-Loué dritter Sohn, Peter wurde der Stammhalter, legte auch auf Ableben der Gräfin Anna von Laval 1464, als nunmehriger Aeltester des ganzen Hauses Montmorency-Laval, das volle Wappen sich bei, nachdem er bis dahin, zum Abzeichen der jüngern Linie, im ersten Quartier einen goldenen Löwen im blauen mit goldenen Lilien besäcten Felde geführt hatte. Peter starb den 18. Oct. 1528. Mit Philippine von Beaumont hat er Bressuire erheurathet. Sein zweiter Sohn, Guido, begründete die Linie in Lezay, von der hernach, der älteste, Aegidius I., auf Loué, Benais, Bressuire, erwarb durch seine Heurath mit Franzisca von Maillé die Baronien Maillé, Rochecorbon, la Haye, la Motte-Ste.-Heraye, Pontchâteau, die Vicomté Brosse, gleichwie dessen Sohn, Aegidius II. dem großen Besitzthum noch bedeutenden Zusatz verschaffte, indem er sich Louise von Sainte-Maure freite. Als deren Erbe gelangte sein Sohn Johann zum Besitz des Marquisats Nesle, dem Rang und dem Einkommen nach das erste in Frankreich, der Grafschaft Joigny und vieler andern Güter. Des unsäglichen Reichthums genoß Johanns Sohn, Guido von Laval, Marquis von Nesle, Graf von Joigny und Maillé, Vicomte von Brosse, nicht lange; er starb an der Wunde, so er in der Schlacht bei Ivry empfing, 1590, kinderlos in seiner Ehe mit Anna Huraut. Das Gut nicht, wohl aber das volle Wappen von Laval ging an die Linie in Lezay über.

Deren Ahnherr, Guido, auf Lezay, Brehabert, la Macheferriere, wurde der Großvater Peters II., der mit Isabella von Rochechouart bare 120,000 Livres erheurathete, auch der erste das volle Wappen führte, † 25. Mai 1623. Sein Sohn, Guido Urban, Marquis von Laval-Lezay, durch Diplom von 1643, wurde der Vater Peters III., der in der Ehe mit Maria Teresa Franzisca von Salignac den Sohn Guido Andreas gewann. Dieser, Marquis von Lezay, und in dem Rechte seiner Mutter, von Magnac, Graf von la Bigeotière und von Fontaine-Chalendray, Herr von la Plesse, erster Baron der Provinz la Marche, gest. 7. März 1745, wurde in der Ehe mit Marianne von Turménie ein Vater von vier Kindern. Die jüngere Tochter, Marianne heurathete den Herzog Hyacinth Franz von Looz-Corswarem, der jüngere Sohn, Ludwig Joseph, geb. 11. Dec. 1724, erwählte sich den geistlichen Stand, wurde des am 14. Mai 1756 verstorbenen Bischofs von Orléans, Nicolaus Joseph de Paris Nachfolger, erhielt im Oct. 1757 das Bisthum Condom, und im Aug. 1760 jenes von Metz. Man berechnete damals den Ertrag dieser Pfründe zu wenigstens 120,000 Livres, andere 16,000 bezog der Fürstbischof als Abbé-commendataire der ihm verliehenen Abtei St. Arnould zu Metz. Er wurde auch des Cardinals von Rohan Nachfolger in der Würde eines Grand-aumônier, erhielt am 30. März 1789 den Cardinalshut, mußte jedoch im J. 1791 emigriren. Sein Empfang in Coblenz ist Abth. I. Bd. 1. S. 13 besprochen. Er starb zu Altona 1808. Sein älterer Bruder, Guido Andreas Peter diente mit Auszeichnung in dem österreichischen Erbfolge- und in dem siebenjährigen Krieg, zuletzt als General-Lieutenant, und brachte die herzogliche Würde auf sein Haus 1758. Dieses ältester Sohn, Guido Andreas Maria Joseph, Graf von Laval, geb. 27. Sept. 1744, „war Aide-de-camp bei seinem Vater, und starb bei der Armee in Westphalen an den Pocken, 13. Nov. 1761. Er hatte sich den 14. April 1760 mit der Tochter des Generals Vieux-Maisons vermählt, die aber den 2. Jun. darauf für Kummer über seiner Abreise zur Armee im 14ten Jahre ihres Alters gestorben ist.“ Der dritte Sohn, Matthäus Paul Ludwig,

Marquis von Montmorency, wurde der Vater des Vicomte Matthäus Johann Felicitas, der geboren 10. Jul. 1760. Officier bei Auvergne, war er einer der edlen Jünglinge, welche für die Befreiung von America stritten. Amtmann zu Montfort-l'Amaury, wurde er von den Wählern dieses Amtes in die Versammlung der Generalstaaten geschickt, und hat er dort, ein Schüler von Sieyès, in revolutionairer Verrücktheit den Lehrer noch überboten. Er war der Ordnung nach der fünfte, den im Ballhause beliebten Eid auszuschwören; er war auch einer der 47 Edelleute, welche sich der Kammer des dritten Standes anschlossen. Als in der Sitzung vom 4. Aug. 1789 die Nationalversammlung beschloß, daß der Constitution die Erklärung der Rechte des Menschen und des Bürgers vorherzugehen habe, äußerte Montmorency: »En produisant cette déclaration, donnons un grand exemple à l'univers; présentons-lui un modèle digne d'être admiré,« ein Ausspruch, welchem selbst Grégoires Antrag, daß die Erklärung der Pflichten jener der Rechte beizufügen, weichen mußte. In der nächtlichen Sitzung desselben Tags veranlaßte Montmorency eine allgemeine Trunkenheit durch den Vorschlag, neben der Abschaffung der lehensherrlichen Rechte und der Patrimonialgerichtsbarkeit auch alle Privilegien, Freiheiten und Immunitäten der Provinzen, Stände, Städte, Gemeinden und Individuen aufzuheben.

In der Sitzung vom 10. Sept. unterstützte er das Decret, laut dessen der gesetzgebende Körper nur eine einzige Kammer ausmachen sollte. »Si l'on adopte,« dies seine Worte, »le projet d'un Sénat, il établira l'aristocratie et conduira à l'asservissement du peuple, surtout si les sénateurs sont inamovibles, ou qu'il soient au choix du roi, comme on l'a proposé.« Am 19. Jun. 1790 verlangt er, »que toutes les armes et armoiries soient abolies, que tous les Français portent désormais les mêmes enseignes, celles de la liberté.« Dem folgerecht hatte der König fortan Capet zu heißen, war auch der Namen Montmorency ungesetzlich geworden. Das scheint doch selbst der Vicomte schmerzlich empfunden zu haben. Einstens wurde er im Caffé Valois von Rivarol als Monsieur Mathieu Bouchard begrüßt.

»Vous avez beau faire,« belehrte er den Spötter, »et insister sur l'égalité, vous n'empêcherez pas que je ne vaille infiniment mieux, par ma naissance, qu'un bourgeois de la rue Saint-Denis; que mon nom, connu du monde entier, ne soit distingué entre tous les autres; que les roturiers ne lui portent considération et respect, et que ma naissance ne soit un titre positif; car enfin je descends d'Anne de Montmorency, qui fut connétable; je descends d'Anne de Montmorency, qui fut maréchal de France; je descends d'Anne de Montmorency, qui épousa la veuve de Louis-le-Gros; je descends...« — »Eh, mon cher Mathieu,« fiel Rivarol ein, »pourquoi êtes-vous donc tant descendu.« Der Witzling hat auch in dem *Petit almanach des grands hommes de la révolution* des Vicomte gedacht. »Le plus jeune talent de l'Assemblée, il bégaie encore son patriotisme, mais il le sait déjà comprendre, et la république voit en lui tout ce qu'elle veut y voir. Il fallait qu'un Montmorency parût populaire, pour que la révolution fût complète, et un enfant seul pouvait donner ce grand exemple. Le petit Montmorency s'est donc dévoué à l'estime du moment, et il a combattu l'aristocratie sous la férule de l'abbé Sieyès.«

Als d'Eprémenil die Versammlung aufforderte, ihr Werk zu vernichten, die Gegenrevolution zu decretiren, wollte Montmorency ihn verrückt erklären lassen, dagegen befand er sich am 12. Jul. 1791 in der Deputation, welche die Uebertragung von Voltaires Resten beaufsichtigte, und am 27. Aug. unterstützte er die Motion, welche für J. J. Rousseau die Ehren des Pantheons forderte. Nach beendigter Session ließ er sich für einige Monate zum Aide-de-Camp des Marschalls Luckner bestellen, dann sah er sich genöthigt auszuwandern, damit er dem Schicksal seines Bruders, des Abbé de Laval entgehe. Dieser wurde guillotinirt. Der Vicomte wendete sich nach Coppet, wo Frau von Stael ihn aufnahm; dort wurde das Freundschaftsbündniß geschlossen, welches allem Wechsel der Situation und der politischen Gesinnung überlebte. Im J. 1795 ging Matthieu wieder nach Paris: vollständig zurückgekommen von den Aberrationen der frühern Zeit, beschäftigte er sich nur mehr mit Andachtsübungen und

Werken der Wohlthätigkeit. In seiner religiösen und politischen Bekehrung mußten ihm des Vaters Ehescheidung und zweite Heurath, dessen Beziehungen zu der kaiserlichen Polizei und die von ihm mit der Hauptmannschaft des Schlosses Valençay übernommene Hut K. Ferdinands VII. von Spanien ein Greuel sein. Ganzer vier Jahre hatte er den Vater nicht gesehen, da starb dieser, und der Sohn verfehlte nicht, die Leiche einzusegnen, brachte auch vier Stunden im Gebet, knieend, vor dem Sarge zu.

Seine Verbindungen mit Frau von Stael bereiteten ihm gleiches Schicksal mit ihr; exilirt 1811, durfte er jedoch nach einiger Zeit wiederkommen, um unter Polizeiaufsicht in Paris zu leben. Des Grafen von Artois Erscheinung in Nancy bestimmte ihn, die gänzliche Umstimmung seiner politischen Gesinnung an Tag zu legen; er eilte, dem Prinzen seine Huldigung, seine Dienste zu bieten, und wurde dafür zu dessen Aide-de-camp, zum Maréchal-de-camp, und 1815 zum Chevalier d'honneur der Herzogin von Angoulême ernannt. Die Märzereignisse desselben Jahrs vertrieben ihn nach Gent, die zweite Restauration verlieh ihm die Pairswürde. Gegen die beantragte Veräußerung der Domanialwaldungen sprach der Vicomte am 21. März 1817, ohne dabei der Irrthümer seiner Jugend zu verschonen. »Il y a vingt-sept ans, qu'entraîné par les systèmes qui avaient séduit ma jeunesse, j'ai pris part à ce que j'ai reconnu depuis être une grande injustice; j'ai voté pour une aliénation semblable, disons mieux, pour d'immenses spoliations, qui devaient être si profitables et qui ont si peu profité.« In dem gleichen Sinne hat er bei mehren Gelegenheiten, auch als Minister, die Sünden einer frühern Zeit beklagt; leider sind sie damit in ihren Folgen nicht ausgemerzt. Am 24. Dec. 1821 mit dem Ministerium der auswärtigen Angelegenheiten bekleidet, besuchte der Vicomte den Congreß von Verona, wo er, im Einverständniß mit Châteaubriand, die Intervention zu Gunsten Ferdinands VII. durchsetzte, ein Erfolg, wofür der Herzogstitel ihm lohnte (30. Nov. 1821). In dem Ministerium wurde Châteaubriand sein Nachfolger. Staatsminister und Mitglied des geheimen Raths fand jedoch der Herzog eine fernere Entschädigung in seiner Ernennung

zum Gouverneur des Herzogs von Bordeaux. Die Akademie nahm in ihren Schoos ihn auf, wenig bekümmert, nach aller Collegien Art, um den Regen von Spöttereien, der dafür sie traf; davon hier eine Probe:

Je chante ce héros qui, par droit de naissance,
S'assit dans un fauteuil à l'Institut de France,
Où l'équitable Auger lui livra de sa main
Le brevet de savant sur un vieux parchemin.

Der Herzog, einer der Mitarbeiter an dem Mémorial Catholique, hatte am 24. März 1826 in seiner Pfarrkirche zu Saint-Thomas-d'Aquin sich eingefunden, den Andachten des Charfreitags beizuwohnen, und betend, nicht unvorbereitet, wurde er vom Tode betroffen. Augenblicklich war das Gedächtniß all seiner Schwachheiten und Irrthümer erloschen, die Organe der Presse jeglicher Farbe vereinigten sich in der Anerkennung der Tugenden des Verewigten, seiner Offenherzigkeit, Geradheit, Wohlthätigkeit. Er war kinderlos in seiner Ehe mit Hortense de Luynes. Anna Alexander Sulpitius Joseph, Marquis von Laval endlich wurde der Vater des Herzogs Anna Adrian Peter, der durch eine ganze Reihe von Gesandtschaften bekannt genug geworden ist. Geb. 29. Oct. 1768, gest. 8. Juni 1837, hatte er den einzigen Sohn verloren, daher der von K. Ferdinand VII. von Spanien ihm verliehene Titel eines Herzogs von Fernando Luis sich auf seine ältere Tochter, die Herzogin von Mirepoix vererbte. In dem Titel eines Herzogs von Laval succedirte ihm sein Bruder Eugen Alexander, geb. 20. Jul. 1773. Es lebte derselbe in kinderloser Ehe mit der Gräfin Anna Nicoletta Constanze de Maistre, und scheint mit seinem Abgang, 2. April 1851, das gesamte Haus Montmorency-Laval erloschen zu sein.

Beinahe vier Jahrhunderte früher hatte dieses Schicksal den Hauptzweig betroffen. Guidos VIII. ältester Sohn, Guido IX., Herr von Laval, Vitré, Acquigny, Graf von Caserta, folgte dem K. Philipp dem Schönen in allen seinen Kriegszügen, namentlich in die Schlacht bei Mons-en-Puelle. Er hatte um so mehr Grund, die Flamänder zu bestreiten, da sie ihm seiner Hausfrauen Beatrix von Gavre Erbe, die Herrschaft Gavre an der Schelde

vorenthielten. Drei seiner Söhne, Guido X., Johann und Fulco hinterließen Nachkommenschaft. Johanns, auf Pacy-sur-Marne, einziger Sohn Guido starb 1387, lediglich zwei Töchter hinterlassend. Fulco, auf Chaloyau, wurde der Ahnherr der Linie in Retz; seines Urenkels, des Marschalls von Retz Greuel und Thorheiten sind Abth. II. Bd. 2. S. 730 — 737 besprochen. Guido X. nahm in dem Erbfolgestreit, gleichwie alle seine Vettern, Partei für Karl von Blois, und starb für ihn bei la Roche-de-Rien in der Schlacht, 1347, während sein älterer Sohn, Guido XI. in Gefangenschaft gerieth. Mit schwerem Gelde hatte diesen seine Mutter, Beatrix von Bretagne, gelöset, und er starb den 22. Sept. 1348, daß demnach die Herrschaft seinem Bruder Guido XII. zufiel. Fünfzehn Jahre später kam der langwierige Erbfolgekrieg zur Entscheidung. Karl von Blois fiel in der Schlacht bei Auray 1363, Johann von Montfort, der Sohn, wurde als Herzog der Bretagne anerkannt. Dagegen hatte aber K. Karl V. von Frankreich viel zu erinnern, er gewann mehre der mächtigsten Baronen, und Johann wurde durch den allgemeinen Aufstand seiner Unterthanen genöthigt, in England Zuflucht zu suchen. Guido von Laval blieb ihm treu, und verwendete sich so eifrig für den Lehensherren, daß diesen König Karl V. kurz vor seinem Ende begnadigte. Unter den Bürgen des Friedensvertrags vom 15. Januar 1380 wird auch Guido genannt. Wittwer den 27. Nov. 1383 von Louise von Châteaubriand, ging er die zweite Ehe ein mit der Wittwe Bertrands Duguesclin, Johanna von Laval, Frau auf Châtillon-en-Vendelais, Aubigné, Montseur, Olivet, Mellay, Tinteniac, Becherel und Romillé (der Ehevertrag ist vom 28. Mai 1384). Die erste Ehe war kinderlos geblieben, in der zweiten wurden ein Sohn und eine Tochter geboren. Der Sohn, Guido von Laval, Herr von Gavre, war verlobt mit Katharina, des Grafen Peter von Alençon Tochter, die nachmalen den Grafen von Mortaing, Peter von Navarra, und als dessen Wittwe den Herzog Ludwig von Bayern, Bruder der Königin Isabella von Frankreich, heurathete. Mit dem Ballspiel sich belustigend, stürzte er in einen ungedeckten Brunnen, und so arg hat in dem Falle er sich beschädigt, daß

er acht Tage darauf, den 25. März 1403, des Todes. Für die Tochter, Anna von Laval, die überreiche Erbin, fand sehr bald sich ein angemessener Freier, Johann von Montfort. Die Eheberedung ist vom 22. Januar 1404.

Guido von Laval, »considérant la très-noble et ancienne ligne des barons bannerets seigneurs de Laval, qui avoit duré en succédant les uns aux autres directement en ligne mâle de temps si ancien qu'il n'étoit d'homme vivant mémoire du contraire; remémorant souventes fois et tristement en son coeur et pensée recensant la privation ou veufveté de son très-cher et très-aimé fils Guy de Laval seigneur de Gavre, par le decès duquel, et pour les longs jours dudit sire de Laval, il n'avoit aucune espérance de jamais avoir autre lignée de sa chair, qui pût ladite ligne perpétuer, ni la bannière, nom, cri et armes des seigneurs de Laval, qui de tout âge avoient vécu chacun en son temps bien et loyaument, en la feauté, amour, obéissance et recommendation de leurs seigneurs et princes souverains, et à la louange et bonne recordation du peuple et sujets de leurs pays, subsister ni continuer. Non voulant sa ligne, ni la bonne mémoire, vaillance de lui et de ses prédécesseurs, qui prérogativement ès pays d'Anjou, du Maine et de Bretagne avoient eu honneur ès temps passés, être éteinte ni mise en oubli. Par l'advis du roi de Hierusalem et de Sicile, du duc de Bretagne, et avec les seigneurs de Châteaubriant, de Quintin, de Combour, et de plusieurs autres seigneurs, attendu même que ledit Jean de Montfort étoit venu et descendu de la ligne et maison de Laval, et l'avoit requis dudit mariage, considérant ledit de Montfort la noble ligne dudit seigneur de Laval, et le grand honneur qu'il lui faisoit de lui bailler sa fille par mariage. Il accorda audit Jean de Montfort sadite fille Anne de Laval, à la charge que ledit de Montfort seroit tenu de laisser son nom, cri et armes, et celles de son père, les bailler et assigner à Charles de Montfort, son frère puiné, et porter et prendre à l'avenir le nom, cri et armes de Laval, c'est à savoir Guy sire de Laval, et le cri et pleines armes de Laval, et le timbre, ainsi que les portoit

le sire de Laval, sans rien y adjouter ni diminuer, tant en bannerets, pennons, écussons, tunique, heaume, sceaux, signets, lettres, écritures, contrats, procès, actes judiciaux, couvertures de chevaux armoyées desdites armes, qu'en autres choses. Et les seroit tenu et promit porter en bataille, convois, en tous faits d'armes, et en tous autres lieux et cas, où noble pouvoit et devoit être paré, ou devoit user de ses armes. Et en ses lettres, ou en autres quelconques lettres qu'il feroit ou consentiroit faire pour quelconque chose que ce fût, diroit et feroit mettre Guy sire de Laval et de Vitré. Item pareillement seroient tenus les porter les enfans qui issiroient dudit mariage, et autres descendants perpétuellement d'eux en ligne mâle, c'est à savoir celui qui reprendroit l'aînesse, les pleines armes, et les puinés à différence, selon qu'il étoit accoutumé. Et seroient tenus lesdits enfans de le jurer et promettre incontinent et sitôt qu'ils seroient âgés de quatorze ans, et le jurer devant le juge ordinaire du Maine, présens deux tabellions ou trois agréés des amis du lignage de Laval. Item et en cas que d'iceux mariés n'y auroit enfans mâles, parquoi leur succession échût à fille, icelle fille marieroient et promettroient marier à homme qui portât le nom, cri et armes de Laval, sous telles et semblables manières et peines contenues audit traité, et non autrement.«

In Folge dessen »Jean de Montfort, futur époux, jura sur les saintes Evangiles et benoist corps de Notre Seigneur présent et consacré, de tenir et garder le contenu ci-dessus, voulant que s'il faisoit le contraire en quelque manière que ce fût, il fût tenu pour parjure et infame, privé et degradé pour ce même fait de tout honneur et noblesse, et qu'il fût tel publié en tous lieux et places à la requête de chacun de la ligne de Laval jusques au septième degré, ou autres prochains du lignage de ladite damoiselle Anne de Laval, qui ce voudroient requérir ou poursuivre. En tel cas que si ledit futur époux, ou les enfans qui descendroient dudit mariage, ou autres descendans in infinitum d'eux en ligne mâle, s'efforçoient d'enfreindre lesdites promesses, et de laisser le nom,

cri et armes de Laval, que celui qui feroit ledit défaut, encourût en cent mille livres parisis de peine à appliquer moitié au roi, et moitié à messire Guy de Laval seigneur de Montjean, s'il étoit en vie, ou à ses héritiers mâles, ou autres du lignage de Laval jusques au septième degré, qui voudroit poursuivre, et prendre le nom, cri et armes de Laval. Et outre perdroit la tierce partie de son bien, qui appartiendroit à celui qui en feroit ladite poursuite. Et à faute d'en faire poursuite, donnoit ledit tiers au roi de Sicile duc d'Anjou, et au duc de Bretagne, qui étoient ou seroient lors. Item que lors qu'ils faisoient hommage aux ducs de Bretagne, d'Anjou et du Maine, ils seroient tenus le jurer et promettre: et tant qu'ils seroient refusans, ne seroient tenus lesdits ducs de Bretagne, d'Anjou et du Maine les y recevoir, ni les laisser jouir du revenu de leursdites terres jusques à ce qu'ils eussent fait ledit serment.«

Wunderbar ist es, daß der Sire de Laval, der doch so ernstlich bedacht für die Erhaltung des Familienglanzes, seine Tochter nicht lieber einem andern Laval gab, und auffallen muß es nicht minder, nach den Begriffen jener Zeit, daß Johann von Montfort so willig Namen und Wappen seiner Väter opferte. Denn diese Montfort-la-Cane, Bretagner, nicht zu verwechseln mit den Montfort-sur-Rille, in der Normandie, oder den Montfort-l'Amaury, sind ebenfalls eines gar vornehmen Geschlechtes, ein jüngerer Zweig der mächtigen Guader, mit denen einst Wilhelm der Eroberer zu kämpfen gehabt. Guido XII. von Laval starb den 24. April 1412, und gibt ihm Pierre le Baud das Zeugniß, »d'avoir été moult prud'homme vers Dieu et les hommes. Car il étoit merveilleusement dévot aux églises et aumônier aux pauvres. Il disoit chacun jour ses heures canoniales, et aima les bons chantres et musiciens, dont il entretenoit plusieurs à ses dépens, qui chacun jour disoient le service devant lui en sa chapelle. Aussi aimat-il le bien du commun peuple, lequel il garda et défendit à son pouvoir d'oppression tant qu'il vécut.« Seine Tochter wurde zeitig Wittwe, sintemal ihr Herr 1415 in der Rückreise von einer Pilgerfahrt nach Jerusalem auf Rhodus gestorben ist. Frau Anna

überlebte ihm um 50 Jahre; sie starb den 25. Januar 1465. Ihre Söhne Guido XIV., Andreas und Ludwig führten alle drei von Laval den Namen; Nachkommenschaft hinterließ aber einzig Guido XIV., Graf von Laval durch königliches Patent vom 17. Jul. 1429. Sein Enkel, Guido XVI., erheurathete mit seiner ersten Gemahlin, Charlotte von Aragon, des depossedirten Königs Friedrich von Neapel Tochter, den Anspruch zu jenem Königreich, welchen noch in der neuesten Zeit zur Geltung zu bringen, das Haus la Trémouille versuchte.

Des Connétable Matthäus II. von Montmorency ältester Sohn, Burkard VI., gewann in der Ehe mit Isabella von Laval, der jüngern Schwester seiner Stiefmutter, die Söhne Matthäus III., Burkard und Theobald, dieser geistlichen Standes. Burkard, abgefunden mit Deuil und mit S. Leu, wovon in der neuesten Zeit ein König und eine Königin von Holland den Namen führten, freite sich des Johann Britaut, des Connétable von Sicilien und Groß-Panatier von Frankreich Tochter Philippine, welche ihm das bedeutende Nangis, in Brie, und noch ungleich bedeutendere Güter in Apulien zubrachte. Diese, Oria, Nardo, Ugento, Gravina, Altamura, erbte sein Sohn Matthäus, von dem zwar Duchesne nichts weiß, hinterließ sie auch seinem Sohne Burkard, und einem ebenfalls Burkard genannten Enkel, während Nangis, S. Leu, Deuil das Erbtheil von des Matthäus Bruder Burkard geworden sind. Dieses Burkard Nachkommenschaft erlosch im J. 1402. Matthäus III. wurde der Vater von Matthäus IV. und von Erard, Eberhard, dieser Groß-Mundschenk von Frankreich und auf Conflans-Sainte-Honorine gesessen. Seine Nachkommenschaft, die Linie von Breteuil und Beausault, erlosch nicht lange nach dem J. 1426. Matthäus IV., dem man den Beinamen des Großen gegeben, bekleidete das Amt eines Großkämmerers, befehligte, in Gemeinschaft mit Johann von Harcourt, die gegen die Engländer ausgesendete Flotte, deren Verrichtungen sich jedoch auf die Einäscherung von Dover beschränkten. Von seinen Enkeln, Johanns I. Söhne, wurde der jüngste, Matthäus Stammvater der 1461 zu Grabe getragenen Linie in Bouqueval und Goussainville, während der älteste, Karl, durch eine Reihe

tapferer Thaten sich das Marschall- und Kämmereramt, auch das Gouvernement der Picardie verdiente, † 1381. Sein Sohn Jacob wurde der Vater Johanns II. und Philipps, dieser, als der jüngere Sohn, mit Croisilles, Courrières und der Gavene von Douay abgefunden. Mit Margaretha von Bours erheurathete er Bours, Houplines, Molimont, Amongies, Russignies. Philipps jüngerer Sohn, Hugo, begründete die Linie in Bours, die gleich den Vettern von Croisilles, vermöge der Lage ihrer Güter, ganz und gar von den Beherrschern der Niederlande abhängig. Hugos jüngster Sohn, Franz, war des Kaisers Karl V. Groß-Almosenier, ein anderer, Johann, auf Courrieres, Durges, Ménil-sur-Rielle und Quesnoy, Schloßhauptmann zu la Motte-au-bois, des Kaisers Haushofmeister und Hauptmann der Arcieren von der Garde, Oberamtmann der Grafschaft Alost, Staatsrath und Kammerherr, Ritter des goldenen Vließes 1555, wurde mit den Grafen von Egmond und Lalaing nach England verschickt, um die Vermählung der Königin Maria mit dem Prinzen Philipp abzuschließen, und erhielt endlich von K. Philipp II. das Gouvernement von Lille, Douay und Orchies. Er überlebte dem einzigen Sohn seiner Ehe mit Philippine von Lannoy, testirte den 31. Jul. 1563 und wurde zu Courrieres, zwischen Douay und Lille, in der von ihm erbauten Capelle bei der Pfarrkirche zum h. Piatus beigesetzt. Ein kunstreiches Monument, aus Marmor gefertigt, bezeichnet seine Grabstätte. Betend, mit gefalteten Händen, angethan mit dem goldenen Vließ, über dem Harnisch der Waffenrock, worauf die 16 Adler nicht vergessen, ruhet er auf dem Sarcophag, ein Hund zu seinen Füßen. Das Ganze ist ein Meisterwerk niederländischer Kunst. Johanns ältester Bruder, Nicolaus, auf Bours und Guechart, hat die Linie fortgesetzt, die indessen ohne weitere Bedeutung. Sie erlosch um die Mitte des vorigen Jahrhunderts in der Person von Joseph Alexander von Montmorency, der 1733 kursächsischer General-Lieutenant von der Cavalerie und Commandant der Chevalier-Garde, dann königlich französischer Maréchal-de-camp, im gemeinen Leben le comte Montmorency le Polonois hieß, weil er des Grafen Pociei, des polnischen Kron-Großfeldherren Wittwe, geheurathet hatte.

Philipps älterer Sohn Marcus, auf Croisilles, Wancourt, Molimont, Guemape, Amongies und Russignies, wurde der Urgroßvater Balduins, unter dessen 11 Kindern Georg und Karl zu bemerken. Georg, Baron von Croisilles und Chaumont, Herr von Glajon, Oberamtmann von Brügge, Ober-Jäger- und Forstmeister von Flandern, hinterließ zwei Kinder, Philipp, der unverehlicht zu Barcelona gestorben ist, und Johanna, diese an Philipp von Merode Graf von Middelburg verheurathet. In Betracht des großen von ihr in die Ehe gebrachten Güterbesitzes, fügten die Merode dem angestammten Namen jenen von Montmorency bei, und so thaten ihre Erben, die Isenghien.

Karl von Montmorency auf Neuville-Wistace und Mercatel, beide im Amt Arras, unweit Wancourt, auf Amongies, Russignies &c., wurde der Vater Wilhelms, der mit Maria von Montoye die Vicomté Roulers in Flandern, auch Logny und Vandegies erheurathete. Von seinen fünf Söhnen blieb Georg in der Belagerung von Arras 1640, wurde in demselben Jahr Johann Baptist, auf Launair, im Duell getödtet. Wilhelm Franz hingegen, Vicomte von Roulers, Herr von Neuville-Wistace, gewann in der Ehe mit Clara Eugenia von Hoorn-Haverskerk sechs Kinder, darunter Marcus, Chevalier de Montmorency, kön. französischer General-Lieutenant, und der Stammherr Philipp Franz Prinz von Montmorency, Vicomte von Roulers, Obrist des Regiments von Condé, gest. 1704 in dem Alter von 35 Jahren. Ihm überlebten zwei Söhne seiner Ehe mit Charlotte Louise von Saveuse, der Erbin von Coisy, Ludwig Franz und Philipp Franz, dieser Marquis von Nancré und Carency, durch Schenkung von seiner Vatersschwester, der verwittweten Gräfin von Nancré, auch Herr von Coisy, Cardonnet, Poulainville, kön. französischer General-Lieutenant und erster Brigadier der Carabiniers. Sein älterer Bruder, Ludwig Franz Prinz von Montmorency, Graf von Logny, Vicomte von Roulers, Herr von Neuville-Wistace, vermählte sich 27. Aug. 1729 mit Marianne Teresa Rym, der Erbin von Bellem, Schuervelde, Eekenbeke, gest. 16. Aug. 1738, und starb zu Gent 25. Jul. 1736, Vater von fünf Kindern. Die älteste Tochter, Marianne Philippine Teresa,

Palastdame der Königin von Frankreich, ward den 23. April 1747 dem Herzog Karl Joseph Maria von Boufflers angetraut, aber schon am 13. Sept. 1751 Wittwe. Karoline Philippine Louise Franzisca heurathete den Grafen von Souastre, Adrian Ludwig de Guines de Bonnieres de Melun, Philippine Auguste den Grafen Karl Franz von Broglio. Der jüngere Sohn, Ludwig Franz Joseph von Montmorency, als posthumus geboren 21. März 1737, führte den Titel eines Grafen von Logny, bis er nach des Bruders Ableben jenen eines Prinzen von Montmorency annahm. Mestre de camp réformé bei dem deutschen Regiment Nassau-Usingen, Cavalerie, wurde er am 15. Febr. 1761 Obrist eines Infanterieregiments seines Namens, im Juni n. J. Obrist des Regiments Touraine, 25. Jul. 1762 Brigadier von der Infanterie, und 3. Jan. 1770 Maréchal de camp. Seine Ehe mit Louise Franzisca Pauline von Montmorency-Tingry, des Herzogs Anna Franz von Montmorency-Luxembourg Wittwe, scheint kinderlos geblieben zu sein. Ludwig Ernst Gabriel, Prinz von Montmorency, Graf von Logny, Vicomte von Roulers, Baron von Bellem und Neuville-Wistace, war zu Gent 22. Dec. 1735 geboren. Obrist im k. k. Dienst 1755, General-Major 1759, starb er 26. März 1768. Zu Amsterdam, Aug. 1761, hatte er sich mit Margaretha Elisabeth Barbara von Wassenaar-Alkemade, einzige Tochter von Gerhard Anton Baron von Wassenaar, Herr auf Kaag, Alkemade u. s. w. verheurathet. Die junge Wittwe nahm am 29. Oct. 1775 den zweiten Mann, den Grafen von Asson, starb aber schon am 12. Dec. 1776. Ihre einzige Tochter erster Ehe, Louise Auguste Elisabeth Maria Coletta von Montmorency, geb. 31. Mai 1762, wurde am 30. Mai 1778 dem Prinzen Maria Joseph Ludwig von Lothringen, dem jüngern Sohne des Prinzen Ludwig Karl von Lambesc angetraut. Geb. 23. Juni 1759, Domicellar zu Straßburg, hat dieser in der Ehe den Titel eines Prinzen von Vaudemont angenommen. Er emigrirte gleichwie sein Bruder, der Prinz von Lambesc, und starb als k. k. General von der Cavalerie im Pensionsstand zu Szegedin, 29. März 1812. Seine Wittwe, die geraume Zeit, seit 1799 in Hamburg sich aufhielt, überlebte ihm volle 20 Jahre; der 31. Dec. 1832 wurde ihr Todestag.

»M. de Vaudemont était bien assurément le garçon le plus dissimulé, le plus indiscret et le plus disparate, le frondeur le plus guisard, le mari le plus tracassier, enfin, le plus insupportable prince que la maison de Lorraine ait jamais fourni à la France ! Il était si volontaire et si peu judicieux qu'il aurait aimé tout autant recevoir cent coups d'étrivières que cent mille écus par force ; mais il était si faible de caractère et d'entendement, que nous disions toujours qu'il suivrait le conseil de se tuer pourvu qu'on y mit de la suite. Quand il m'avait fait quelque tracasserie avec sa femme, qui venait me trouver pour s'en expliquer et quelquefois pour me le reprocher, je lui répondais toujours uniformément : — Votre mari a deux principaux inconvéniens qui devraient s'exclure : il dit tout ce qu'il sait et il ne sait ce qu'il dit. Ils ont toujours fait mauvais ménage, et je me souviens que le mari voulait absolument inviter à dîner la belle M^me^ Pâter, tandis que sa femme voulait décidément prier à souper un jeune et joli M. d'Oraison. Le prince ne voulait pas entendre parler de M. d'Oraison, et la princesse ne voulait pas recevoir M^me^ Pâter, d'où venait qu'ils se contrariaient toute la journée. Comme ils étaient également et parfaitement déraisonnables, M^me^ de Guémenée disait toujours qu'ils ne pouvaient rien faire de plus raisonnable que de se disputer. Il est vrai qu'ils avaient toujours tort à raison de ce qu'ils voulaient, et qu'ils avaient habituellement raison sur les choses qu'ils ne voulaient pas.

»M^me^ de Vaudemont était la riche héritière des Montmorency de Flandre et de la maison de Wassenaar, dont elle a recueilli des trésors qu'elle a gaspillés le plus méthodiquement, le plus sérieusement et le plus tristement, on pourrait dire. On a su, par exemple, qu'elle avait fait faire à grands frais, pendant son émigration, une expertise avec des plans, des devis, des lavis, des arpentages et des estimations à n'en pas finir, avec les relevés des produits des baux, réserves et redevances depuis plus de cent cinquante ans, pour une certaine terre du Waterland dont elle venait d'hériter ; et quand elle fut bien au courant de la valeur de ce beau domaine,

qui pouvait rapporter cent quarante mille livres de rente, elle s'empressa de le donner pour quatre cent mille francs, une-fois payés, par la raison, disait-elle, que les digues du Zuiderzee et du lac Swallue, qui sont à soixante lieues de là, lui avaient paru d'une construction défectueuse, et parce que la Hollande allait être infailliblement engloutie sous les eaux de la mer. Voilà comme elle a toujours administré sa fortune, et voilà ce qui fait que nous la voyons réduite à vivre aujourd'hui du reste de ses capitaux qu'elle a mis en viager, après avoir hérité de cinq à six cent mille livres de rente en biens superbes.

»Elle avait également hérité du chef de sa mère, qui était une comtesse de Wassenaar; elle avait hérité d'une si grande quantité de vaisselle d'argent qu'on n'a jamais rien vu de pareil, à moins que ce ne soit chez des souverains, ou si ce n'est en Hollande, ou la dignité des familles de l'ordre équestre les empêche de ne jamais rien vendre et de ne rien échanger de leur mobilier, auquel on peut ajouter, mais voilà tout. Elle avait en outre une admirable collection de tableaux flamands, avec un si grand nombre de chinoiseries précieuses et d'une telle rareté que le China-Kaufmann, à qui M^me^ de Vaudemont les vendit, en fit charger un bâtiment pour les reporter à la Chine, où ces sortes de curiosités nationales ont conservé cent fois plus de valeur qu'elles n'en ont acquis en Europe. La pauvre princesse n'a su conserver de tout cela qu'environ 80,000 livres de rentes viagères, avec un collier de perles dont on aurait bien de la peine à trouver plus de 60,000 francs. Je n'ai jamais connu de malheureuse femme qui se soit si follement abîmée, tout en faisant la personne rangée, la femme d'ordre, et la bonne ménagère, s'il vous plait.

»Ce qu'on aperçoit de prime-abord en elle est une étrange affection pour toutes sortes de bêtes, et c'est depuis les poissons rouges et les cochons d'Inde, les hiboux, les fouines, les tortues et les marmottes, jusqu'aux mouches à miel et aux vers à soie. Vous la trouvez toujours entourée de kakadoüs criards, de guenons vertes et de singes violets, de matons

sournois, de chiens hargneux et de louveteaux goulus qui lui dévorent les mains. On dirait qu'elle ne les en aime que mieux. Vous arrivez chez elle à la campagne, où vous êtes assailli par un escadron de chiens danois, lévriers, griffons, boule-dogues, épagneuls et bassets, qui sont coiffés avec des emplâtres de toile cirée en forme de casquettes, et qui sont couverts avec des espèces de chabraques en poix de Bourgogne: on dirait des monstres mythologiques. Enfin vous entrez à grand'peine; on s'assied, et vous entendez qu'on va donner l'émétique à des pintades. On a mis un sinapisme à Brunet, qui est un chevreuil valétudinaire; il est question de faire prendre aux lapins du clapier de l'élixir suédois; enfin l'on entre en consultation pour administrer des clystères aux singes de la princesse, et c'est une des opérations les plus laborieuses et les plus épineuses de l'art vétérinaire, à ce qu'il paraît. C'est la princesse qui tient les singes, et les morsures ne lui sont de rien, pourvu qu'elle espère entretenir en santé ces charmans animaux. C'est M. de Caraman qui profite de cela pour administrer les remèdes, et voilà de ces lâchetés qui font mal au coeur.

»Si vous jugiez M^me^ de Vaudemont d'après l'apparence de telle ou telle action de sa vie, vous la supposeriez avare, égoïste, impie, jacobine, ingrate et désordonnée; mais si vous la regardez d'un autre côté, vous la trouverez dévote jusqu'à la superstition, amie dévouée jusqu'à l'imprudence, et susceptible de procédés tellement généreux qu'on n'y saurait penser sans admiration! Voyez plutôt sa conduite envers cet indigne Saint A..... et sa maîtresse M^me^ d'A..... qui lui ont filouté ses diamans pendant l'émigration, et contre lesquels elle a eu la noble délicatesse, la fermeté courageuse et la force d'arrêt de ne jamais proférer un seul mot de reproche, une seule parole de blâme, et ceci parce qu'elle avait eu de l'attachement pour eux, parce qu'ils avaient été de sa société, disait-elle froidement et simplement.

»M^me^ de Vaudemont n'a jamais mérité les indignités qu'on a répandues contre elle; mais elle n'a pas mérité non plus

l'importance et l'autorité qu'on aurait voulu donner à son salon, où, soit dit sans désobliger personne, il ne s'est jamais réuni, d'habitude et familièrement, que des gens d'une considération plus ou moins douteuse. C'est un faux air d'importance avec un relief ambitieux qu'auraient voulu se donner certains habitués de sa coterie. Parmi les femmes qui ont vécu dans ses relations intimes, on n'a jamais aperçu que la P.(rincesse) C.(harlotte) de R.(ohan) qui fut ce qui s'appelle une honnête personne; et du reste, il existe entre ces deux princesses, si différentes à certains égards, une relation d'habitudes à raison de la proche parenté, plutôt qu'une sympathie de caractère et d'affection réciproque. Si l'on a débité des infamies sur la princesse de Vaudemont, c'est uniquement parce qu'elle voyait la plus mauvaise compagnie du monde, et c'était toujours de quelques familiers expulsés et mécontens, que provenaient originairement toutes ces indignités qui finissaient par se répandre dans le public. J'ai remarqué que, tel innocent qu'on soit ou si coupable que l'on puisse être, on est toujours calomnié quand on vit en mauvaise compagnie. Les mauvaises gens conçoivent toujours de vilaines pensées et tiennent toujours de méchans propos. On n'est sali que par la boue, dit le proverbe; j'irai plus loin que le proverbe, en disant qu'une personne de la naissance et de la consistance de M^me^ de Vaudemont n'aurait jamais été salie par la boue, si elle n'en avait pas recueillie chez elle. N'étant pas d'humeur à se tenir tout-à-fait en bas, il avait fallu qu'elle en eût fait monter à sa portée pour en recevoir les maculatures.

»Il est vrai qu'elle se trouve toujours naturellement inclinée du côté de la mauvaise société, comme aussi du mauvais côté politique, ce qui provient d'une mauvaise gloriole de patronage et de protection mal appliquée, et ce qui tient à la fausseté naturelle de son esprit, à l'infirmité de sa judiciaire, à sa matérialité, pourrait-on dire. Il est impossible qu'elle ne tourne pas et ne verse pas toujours à gauche; mais elle a beau manquer de jugement, le coeur lui reste. Il y a toujours de la noblesse et de l'héritière des Montmorency dans

ses procédés; il y aura toujours de la princesse de Lorraine et de la dignité dans tous ses rapports sociaux. Elle a mauvaise tête, elle est égoïste, inégale et rancunière; mais elle ne fera jamais une trahison ni une noirceur, encore moins des lâchetés ou des bassesses. Je ne l'aime guère et je ne l'estime point, mais j'ai toujours été révoltée de ces calomnies à l'égard d'une pauvre femme dont les principaux torts ne sont jamais provenus que de sa passion pour l'indépendance et d'une fierté mal entendue.

»M^me^ de Vaudemont est une créature toute négative; elle n'a jamais été bossue, mais on n'a jamais pu dire qu'elle fût bien faite. Elle n'aura jamais d'esprit, et l'on est obligé de convenir qu'elle n'en manque pas. Elle n'est point méchante et n'est pas bonne, elle n'est ni supérieure ni commune, ni grossière ni délicate, ni sage ni folle, ni grande ni petite, ni belle ni laide; et je défierais qu'on pût lui dire avec la moindre apparence de justice et de raison: Vous êtes quoi que ce soit, si ce n'est inconséquente à l'excès; et encore ne l'est-elle pas toujours également.

»Je me souviens qu'en la voyant faire (avec son air sévère et préoccupé) une foule de choses les plus baroques et les plus ridicules, je lui disais souvent dans sa jeunesse: Est-elle étrange et bizarre! est-elle Flamande! — Il ferait beau voir que je ne fusse pas Flamande! repondait-elle en me regardant fixement avec ses deux gros yeux cataleptiques: le plus beau de mon visage en est fait, de mes grands-pères de Flandre, et je m'embarrasse pas mal de vos coutumes et vos manières de Paris, moi!

»Elle a toujours la prétention d'être le chef de la maison de Montmorency, ce qui n'est pas sans raison, puisqu'elle est issue (was indessen nicht der Fall) de ce fameux Jean de Nivelle que le seigneur de Montmorency, son père, avait déshérité et traité de chien, pour avoi suivi le parti du duc de Bourgogne, et pour s'être enfui quand on l'appelait pour le service du roi; aussi le chevalier de Boufflers expliquait-il la passion de M^me^ de Vaudemont pour les roquets par sa descendance de

ce Jean de Nivelle, lequel était ce qu'on pourrait appeler un mauvais chien, suivant la tradition. Contre l'ordinaire de sa famille, elle ne songe aucunement à tirer vanité du nom de Montmorency ; la naissance de son mari lui paraît, avec raison, bien autrement supérieure, et tous ses effets ne sont armoriés ou marqués qu'avec des croix de Lorraine. Seulement, quand ces cousins de Paris lui contestent son droit d'aînesse, elle en vient jusqu'à leur dire qu'ils ne sont peut-être pas de la véritable maison de Montmorency, ce qui les met dans des colères abominables, et ce qui, du reste, n'a pas le sens commun.

»On pourrait supposer que M^me^ de Vaudemont ne croit à rien; mais quand elle est mordue par un de ses chiens qui crève de la rage deux jours après, savez-vous ce qu'elle fait? Elle met une robe verte, elle monte dans une voiture verte, il faut absolument que la voiture soit verte; elle emprunte une verte si les siennes sont jaunes. Ensuite elle s'en va tranquillement en pélerinage à Saint-Hubert-en-Ardennes. En passant à Sainte-Ménéhould, elle éprouve un accès d'hydrophobie avec des convulsions à faire crever un taureau; mais ce n'est pas là ce qui l'inquiète, et tout son embarras, c'est que le vent ne se tourne à l'ouest, à cause de l'humidité qui lui donnerait une fluxion sur les dents. Elle arrive à Saint-Hubert; elle y boit un verre d'eau de la Source-noire; on lui met la tête sous une étole verte, en récitant l'évangile selon saint Jean, et la voilà repartie, confiante et pimpante! On ne saurait douter que deux autres personnes (dont un enfant de 4 ans) ne soient mortes de la rage à la suite des morsures du maudit chien, que sa maîtresse n'en a pas moins fait empailler pour adoucir l'amertume et la sensibilité de ses regrets. On en dira tout ce qu'on voudra, mais elle est encore vivante et bien portante au bout de 14 ans. Les physiciens ou les métaphysiciens expliqueront cela s'ils le peuvent, et comme ils le voudront; mais toujours est-il que cette princesse est bien payée pour avoir confiance dans les pélerinages. On n'a jamais eu l'occasion de remarquer qu'elle eût croyance dans l'utilité

d'aucune autre pratique religieuse que celle des voyages à Saint-Hubert, et ceci témoigne assez quelle est la sûreté de sa judiciaire et la portée de son esprit.

»La princesse de Vaudemont avait été très malade, et d'une singulière maladie, car elle restait quelquefois quarante-huit heures sans donner aucun signe de vie, et puis elle se réveillait et se relevait subitement pour aller se casser la tête contre les murs, ce qui détermina sa belle-mère à faire matelasser tous les parois de son appartement, où personne ne put la voir pendant cinq ou six mois. Les médecins l'envoyèrent ensuite aux eaux de Bourbon-Lancy, où j'étais allée de mon côté, et où M[me] de Brionne m'avait fait supplier de la surveiller pour son régime et de la chapitrer pour le surplus. J'y perdis mon temps, mes paroles et ma patience, car elle ne mangea que des raves, et ne voulut jamais boire autre chose que du lait de beurre: voilà pour le régime; et quant au surplus, elle ne voulut jamais aller faire une visite qu'elle aurait dû rendre à la présidente Molé, parce qu'elle avait la peau trop jaune et qu'elle lui faisait mal à voir, me disait-elle, en faisant des bâillemens désordonnés. Les bâillemens sont toujours épidémiques, et surtout auprès de M[me] de Vaudemont.«

Auch die Herzogin von Abrantes spricht in ihren gedehnten Memoiren von jener Prinzessin, gelegentlich ihrer Theilnahme bei Lavalettes Rettung. Die Erzählung kann dem, so Abth. II. Bd. 2. S. 685—696 berichtet, zur Erläuterung dienen. „Der Proceß Lavalettes war kurz; er wurde verurtheilt! Man erinnert sich noch an die Bestürzung, welche diese Nachricht verbreitete. Das Urtheil wurde allgemein ungerecht gefunden, sogar durch den König selbst, und doch machte er keinen Gebrauch von dem schönsten Vorrechte der Krone, dem Rechte der Begnadigung! — Zum Glück besaß Lavalette eine Freundin, wie die neueren Zeiten deren wenige sehen, einen Engel in Frauengestalt, die dem Verurtheilten mehr als seine Mutter das Leben gab. Diese so gute, so treue Freundin war die Prinzessin von Vaudemont. Die vertraute Freundin Lavalettes, wurde sie durch die Nachricht seiner Verurtheilung furchtbar erschüttert.

Als sie aber ihren Blick in diese Nacht der Greuel geworfen hatte, beschloß sie, nur an Gott sich zu wenden, und selbst das Werkzeug seiner Güte zu werden. Sie traf in der Stille die Anstalten zu Lavalettes Flucht, ließ sodann die Gräfin wissen, daß ihr Beistand unumgänglich erfordert werde. Mit Grund konnte sie wohl erwarten, Frau von Lavalette, welche bei dieser Sache nach den Gesetzen für sich selbst keine Gefahr lief, werde ihr mit Inbrunst für die Gelegenheit danken, sich in einem so schönen Lichte zeigen zu können. Aber dem war nicht so. Bei den ersten Worten von Flucht weigerte sich Frau von Lavalette, die krank und leidend, sich nach dem Gefängnisse zu begeben, um bei der Befreiung ihres Gatten mitzuwirken. Frau von Vaudemont beurtheilte im Augenblick die Stellung Beider. Die Freundin wurde hundertmal größer, als die Frau; aber die Frau von Lavalette erkannte dies nicht. Die Prinzessin von Vaudemont benutzte die Herrschaft, die ihr hochherziges Benehmen ihr über die Unthätigkeit gegeben hatte, welche handeln sollte, und befahl ihr, wenn ich mich dieses Ausdruckes bedienen darf, ihren Mann zu retten. Durch Bitten und Dringen bewogen, that Frau von Lavalette endlich, was man in allen Zeitungen gelesen hat, und was Herr von Lavalette wahrscheinlich kälter erzählt haben würde, hätte er die Sache nach ihrem eigentlichen Zusammenhang gekannt.

„Ich spreche hier nicht von den näheren Umständen der bekannten Flucht, sondern erwähne nur der Angst der Prinzessin von Vaudemont, während die Flucht vollbracht wurde. Man hatte verabredet, daß der glückliche Ausgang ihr durch Uebersendung von Hut, Schleier und Mantel angekündigt werden sollte. Nichts kam; die Prinzessin befragte alle Uhren ihrer Zimmer, und es schien ihr, als wären die Pendel von Blei. Endlich hörte sie Geräusch, es war der Träger des ersehnten Päckchens. Sie hatte in diesem Augenblicke einen zweiten Engel in weiblicher Gestalt bei sich, ebenso bescheiden, als gut; ich nenne den Namen nicht, weil er ebenso sehr scheut genannt zu werden, als Andere fürchten, daß ihrer nicht gedacht werde. „„Camilla,““ sagte die Prinzessin zu der Freundin, „„wir müssen das Zeug verbrennen.““

Sie verbrannten mit zitternden Händen, in dem Zimmer der Prinzessin selbst, die Wildschur, den Hut und den Schleier. Nur des Muffs wurde verschont, weil die Federn des Innern im Zimmer umhergeflogen wären, und die Aufmerksamkeit der Frauen der Prinzessin erweckt hätten. Dieser Muff befindet sich gegenwärtig im Besitz des Engels, von welchem ich spreche, und die herrliche Frau bewahrt ihn als das doppelte Erinnerungszeichen an ein edles Herz und eine unvergleichliche Freundin!

„In den Zimmern der Prinzessin von Vaudemont herrschte stets ein starker Geruch von Moschus und Ambra, und die duftreichsten Blumen standen überall; der sonderbare Geruch von verbranntem Zeug war daher wohl geeignet, Aufmerksamkeit zu erregen. Die Prinzessin und Frau von L.... sahen dies ein, und räucherten mit dem stärksten, was unter den zahlreichen Parfüms der Prinzessin zu finden. In dem Augenblick, wo man damit beschäftigt, die letzte verrätherische Spur zu tilgen, wurden der Herzog von Wellington und Baron Pasquier gemeldet. Jener war Gesandter Englands, der Andere Siegelbewahrer. Die Prinzessin wurde fast ohnmächtig, und ihre Hand hätte beinahe den Dreifuß fallen gelassen. Pasquier gehörte zu ihren täglichen Freunden, und der Herzog von Wellington ebenfalls. Sie wußten Beide, daß die Verurtheilung Lavalettes ihr einen tiefen Schmerz verursachen mußte, und Herr von Pasquier, welcher hätte einsehen sollen, daß sein Anblick gerade der Prinzessin jetzt peinlicher war, als irgend ein anderer, glaubte ein großes Zartgefühl zu zeigen, indem er am andern Ende des Zimmers von der Hinrichtung leise mit dem Herzog von Wellington sprach, welcher ebenso hart, als er, ihn von der Execution unterhielt, als hätten Beide persönlich an der Vollstreckung Theil. „„Und wann soll es vor sich gehen?““ fragte der edle Lord, „„um welche Stunde wird die Hinrichtung stattfinden?““ — „„Um sechs Uhr,““ erwiederte der Siegelbewahrer, „„um das Gedränge zu vermeiden. Das Schaffot ist schon errichtet.““ Während dessen war die Prinzessin am andern Ende des Zimmers scheinbar mit dem Theetische beschäftigt; aber sie warf mit ihren zitternden todtbleichen Händen Alles um, als sie die fürchterlichen

Worte hörte, welche das Oberhaupt der Justiz selbst aussprach. Es kamen noch wenige unbedeutende Besuche, man redete von gleichgültigen Dingen; denn der Tod selbst würde in unsern Salons unbemerkt vorübergehen. Nur zwei Frauenherzen klopften schneller und schmerzlich über den Gedanken an die Gefahr des Freundes, welcher jeden Augenblick durch die zahlreichen Spürhunde dem Beile wieder überliefert werden konnte. Denn wiewohl Decazes ihm alles Gute und Liebe wünschte, konnte er ihn doch nicht offenbar retten, und noch weniger seine Verfolgung untersagen.

„Am nächsten Morgen um neun Uhr trat der Herzog von Wellington in das Zimmer der Prinzessin. Sie bebte bei seinem Anblick. „„Sie wußten von der Flucht Lavalettes gestern Abend?““ sagte er, fest ins Auge sie fassend. „„Nein, erwiderte die Prinzessin, ich erfuhr sie so eben durch meine Leute, denen es die Milchfrau gesagt hat; was mich daran glauben läßt, sind die geschlossenen Barrieren.““ Wellington ging. Im Laufe des Monats noch stellte die Polizei Haussuchung bei der Prinzessin an, doch fand sie nichts. Wie sehr wünschten sich die beiden Freundinen Glück dazu, Alles verbrannt zu haben! Später, als Frau von Vaudemont die Regierung noch immer beschäftigt sah, des Gefangenen wieder habhaft zu werden, dachte sie daran, ihn auch aus seinem zweiten Gefängnisse fortzuschaffen. Sie warf ihre Augen auf den jungen Bruce. Eines Mittags, daß sie in befreundetem Hause mit ihm zusammengetroffen, beschloß sie, ihm das Geheimniß anzuvertrauen. Sie machte ihm den Vorschlag, sie zu begleiten. In ihrem Wagen sicher, von Niemand gehört zu werden, theilte sie ihm das Vorhaben mit, fragte, ob er einen Unschuldigen retten, über die Grenze schaffen wolle. Bruce, der junge edle Mann, nahm mit Freuden die schöne Sendung an, bat nur um die Erlaubniß, sich mit dem General Wilson und Hutchinson, seinen vertrautesten Freunden, verbünden zu dürfen. Alles wurde angeordnet und ausgeführt, wie es in den Memoiren Lavalettes zu finden. Was ich hier vorbringe, hat er ausgelassen, wie ich glaube, aus Achtung für die Frau; vielleicht wollte er auch nicht von der Prinzessin von Vaudemont sprechen, welche damals noch lebte. Während des Processes beschränkte Frau von Vaudemont sich nicht darauf,

nützliche Rathschläge zu geben, die geeigneten Schritte zu thun, sie schickte auch den Engel, von dem ich gesprochen habe, zu dem armen Gefangenen, um seine zuweilen niedergeschlagene und kranke Seele aufzurichten. Sie hatte auch noch treue Freunde an ihrer Seite, wie St.-Rose Tascher, der, obgleich krank, täglich mit dem Gefangenen Schach spielte. Das war seine Erholung; den übrigen Theil seiner Zeit las und zeichnete er. Er las mit Vorliebe Humes Geschichtswerk. Man weiß, daß Lavalette in der Uniform eines englischen Officiers endlich seinem Vaterlande als Verbannter entfloh.

„Sobald Decazes von der Entweichung hörte, ging er nach den Tuilerien, den König davon zu unterrichten. Es wurde ihm schwer, Ludwig XVIII. zu sagen, daß Lavalette, der seiner Obhut anvertraut gewesen, entkommen sei. Er stattete jedoch seinen Bericht in guter Haltung ab, und wurde dabei von dem König getreulich unterstützt; denn dieser rief sogleich aus: „„Mein Gott! Sie sollen sehen, daß man dort (im Pavillon Marsan) sagen wird, wir hätten ihn laufen lassen,““ eine Aeußerung voll Feinheit und Geist. Die Prinzessin von Vaudemont war eine ausgezeichnete Frau. Ihr Herz und ihr Geist, beide geschaffen zu lieben und zu gefallen, machten ihren Umgang Gleichgültigen um so angenehmer und Freunden um so werthvoller, da sie sichtlich glücklich schien, den Aufenthalt in ihrem Hause anziehend zu machen. Sie wollte, daß man sich bei ihr gefalle, und dies Verlangen zeigte sich ungeachtet einer gewissen barschen Originalität. Ihre Sonderbarkeit mußte auffallen, machte sie aber um so verführischer. Ein schöner Artikel im Journal des Débats gab ihren Nekrolog acht Tage nach ihrem Tode. Er ist von einem Manne, dessen herrliche Seele, dessen ebenso gutes als edles Herz Eigenschaften, wie die der Prinzessin von Vaudemont, zu würdigen verstand; einer ihrer vertrautesten Freunde, der Marquis von Custine zollte ihrem Andenken diesen Tribut. Die Prinzessin von Lothringen-Vaudemont, die letzte der Montmorency der ältern Linie, die in Flandern heimisch, starb in Paris an den Folgen eines Schlagflusses, dessen Wirkungen alle Anstrengungen der Kunst nicht hindern konnten.“

Johann II. von Montmorency, kaum der Vormundschaft seiner Mutter entwachsen, stritt, gleich allen seinen Vettern, mannhaft für des Dauphins oder Karls VII. Erbrecht, und empfing von diesem, als Belohnung seiner Treue, das Amt eines Kämmerers von Frankreich, das er doch bald an des Königs Günstling la Trémouille abgeben mußte, und gleichzeitig, 10. Sept. 1429, verlieh Heinrich V., König von Frankreich und England, an Johann von Luxemburg, den Bastard von Saint-Pol »les ville, chastel et seigneurie de Montmorency, ensemble toutes les autres villes, chasteaux, forteresses, villages, maisons, seigneuries, justices, possessions quelconques qui dernièrement appartenoient à Jehan naguère seigneur de Montmorency, tant en France, Brie et Normandie, comme autre part en notre royaume de France, lesquelles sont à nous forfaites, échues, confisquées et appartenantes: parce que ledit Jehan de Montmorency en rompant la foi et loyauté qu'il nous devoit, et en commettant crime de lèse-majesté à l'encontre de nous, s'est rendu et constitué à nous rebelle et désobéissant, et de fait demeure et converse avec nos ennemis et adversaires, et les favorise, aide et conforte de son pouvoir à l'encontre de nous.« Doch schon im April des f. J. wurde Montmorency in das Eigenthum seiner Väter wieder eingesetzt, gleichwie er sich bei der Einnahme des Bollwerks vor dem Thor S. Honoré zu Paris die Ritterwürde verdiente. Seine Freude darum wurde aber bald in Trauer verwandelt. Es starb den 2. Sept. 1431 seine Hausfrau Johanna von Fosseux, welche ihm die Söhne Johann und Ludwig geboren. Ueber 20 Jahre blieb der Vater Wittwer, dann legte er sich die zweite Frau bei, Margaretha von Orgemont, seit 1453 Wilhelms von Broullart Wittwe. Sie brachte das herrliche Chantilly, Montjay, Lisy-sur-Ourque in die Ehe, zugleich auch Hader und Zwietracht. Den erwachsenen Söhnen wurde die Stiefmutter ein Stein des Anstoßes, und dafür sie zu bestrafen, entzog sie ihnen des Vaters Herz.

Dem häuslichen Zwist gesellten sich politische Beziehungen. Unverbrüchlich K. Ludwig XI. zugethan, blieb das der alte Herr, selbst nachdem der Monarch, nicht zufrieden mit der Hinrichtung

seines Schwiegersohns, Karl von Melun, ihm das nach den Ansichten und Gefühlen des Mittelalters schmerzlichste Herzeleid angethan. »Environ l'an 1470 Louis XI. fit un édit, par lequel il défendit sur peine de confiscation de biens et de corps à toutes personnes de son royaume, de quelque état ou condition qu'ils fussent, et nommément aux prélats des églises, de chasser en aucuns lieux aux bêtes sauvages. Parquoi étant en la maison du seigneur de Montmorency près de Saint-Denys qui le traitoit, il fit apporter devant soi tous les cordages, lacs et rets que ce seigneur avoit, pour la chasse de ses bois et forêts, et commanda qu'ils fussent brûlés en sa présence.« Die Söhne hingegen waren durch der Mutter Erbschaft burgundische Lehenmänner geworden. Sie besaßen Fosseux und Auteville in dem Amt Arras, Nevele, Wismes, Barly ꝛc. Um die Lage von Nevele hat man lange nicht sich zu einigen vermocht. Noch im 17. Jahrhundert wußten die Damen von Nivelles den Marschall von Luxemburg zu überreden, daß ihr Kloster darunter gemeint sei, und verdankten sie dem Wahn des Marschalls, der hier eine Stiftung der Montmorency sich dachte, bedeutende Erleichterung. Es ist aber Nevele eine Baronie der Burggrafschaft von Gent, zu welcher, außer dem Marktflecken gleiches Namens, 12 Dörfer gehören. In dem Kriege für das gemeine Wohl fochten die beiden Junker von Montmorency für Burgund. Mit dem Frieden kamen sie nach dem Vaterhaus zurück, wo alsbald der häusliche Zwist sich erneuerte, und einen reichlichen Zusatz erhielt durch die Frage um die Vertheilung des mütterlichen Nachlasses. Johann und Ludwig forderten einander zum Zweikampf, und kaum entging der eine dem Tode in der Rencontre bei Ecouen. Der Wiederausbruch des Kriegs rief die Söhne abermals nach den Niederlanden, der alte Herr forderte sie unter Trompetenschall zurück: sie gehorchten nicht, daher das Sprichwort, »il ressemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle,« und der Vater enterbte die Ungehorsamen, um die Baronie Montmorency dem Sohne der Orgemont zu geben, 1472. Er starb den 6. Jul. 1477. In seinen Söhnen theilte das Haus sich abermals in drei Linien.

Johann, der Erstgeborne, besaß Nevele, Wimes, Hachicourt, Wimy und Saint-Leu, erheurathete auch mit Gudula Vilain Liedekerke, in dem Lande Aelst, Burcht und Swyndrecht bei Antwerpen, Huysse in der Castellanei von Oudenarde. Er starb 11 Tage vor seinem Vater, 26. Juni 1477, die Söhne Johann, Jacob und Philipp hinterlassend. Jacob starb in dem Laufe einer Pilgerfahrt nach Jerusalem. Johann sah sich von wegen einer Gewaltthat genöthigt, in der Abtei Laval-le-roi eine Freistätte zu suchen. Volle drei Jahre durft er es nicht wagen, sie zu verlassen, bis er 1479 einen Begnadigungsbrief von König Ludwig XI. erlangte. Schon vorher hatte er gegen seinen Oheim Wilhelm in Betreff der Baronie Montmorency Proceß erhoben, und wurde ihm nach langem Rechten der vierte Theil von Montmorency, Ecouen, Conflans-Saint-Honorine, Vitry-en-Brie von wegen des Witthums seiner Mutter zugesprochen, gleichwie er außerdem Saint-Leu-lez-Taverny und le Plessis-Bouchard besaß. Kinderlos in der Ehe mit Margaretha von Hoorn wurde er von seinem Bruder Philipp beerbt. Mit Maria von Hoorn hat dieser die bedeutende Herrschaft Montigny in Ostrevant, neben vielen andern Gütern erheurathet, und bei seinem Ableben, 1526, außer sechs Töchtern die Söhne Joseph, Robert und Philipp hinterlassen. Philipp, auf Hachicourt, Wimy, Farbus, le Bosquet, Escarpel, Auberlieu, Sauchy-le-Cauchier, Tour-de-Souastre wurde von K. Philipp II. mit dem Vliesorden begnadigt, und zum Chef des finances und des Staatsrathes für die Niederlande ernannt. Von seinem Bruder Robert hatte er Wimes und Lieucourt geerbt, dafür verschaffte er dessen natürlichen Töchtern durch sein Testament vom J. 1566 Escarpel, Auberlieu, Sauchy-le-Cauchier und Tour-de-Souastre.

Joseph, der älteste Sohn, erwägend die durch die anhaltenden Kriege veranlaßte Unsicherheit seines Besitzes in Frankreich, welchen K. Franz I. im Dec. 1526 an Anna von Montmorency vergeben hatte, verkaufte diesem sein Viertel der Baronie Montmorency, Saint-Leu, le Plessis-Bouchard am 13. Oct. 1527, um die Summe von 26,870 Livres. Im J. 1530 begab er sich, der Kaiserkrönung beizuwohnen, nach Bologna, und dort wurde er

von der Krankheit befallen, die nach kurzen Tagen seinem jungen Leben ein Ende machte. Seine Wittwe, Anna von Egmond, eine Mutter von vier Kindern, ging die zweite Ehe ein mit dem Grafen Johann von Hoorn. Von ihren Töchtern heurathete die ältere, Maria, den Grafen Karl II. von Lalaing, und als dessen Wittwe den Grafen Peter Ernst von Mansfeld, den Erbauer des prächtigen Palastes zu Luxemburg und der demselben angebauten Fontaine de Marie, wie der zärtliche Ehemann seiner Hausehre zu Ehren dieses Werk genannt wissen wollte. Maria starb zu Coblenz, an der Pest, 5. Aug. 1570. Der Cardinal von Granvelle hatte sie zur Schwägerin sich gewünscht, und soll ein abschlägiger Bescheid die erste Veranlassung seiner Mißstimmung gegen Hoorn geworden sein. Ihre jüngere Schwester Eleonore nahm ebenfalls zwei Männer, beide des Namens von Lalaing. Der ältere Bruder Philipp wurde, zusamt seinen Geschwistern, von dem Stiefvater Johann von Hoorn adoptirt, und ihm zunächst die Nachfolge in der Grafschaft Hoorn, in der holländischen Herrschaft Altena u. s. w. zugesichert. Diese Donation wurde durch Graf Hermann von Neuenar angefochten, indem dessen Großmutter Johanna von Hoorn die Tante jenes Grafen von Hoorn gewesen, der Streit wurde aber durch die Vermählung Philipps mit des Grafen von Neuenar Schwester Walpurgis geschlichtet, und, nachdem auch die Lehenhöfe die Adoption gebilligt, der Graf von Hoorn 1544 diese Zeitlichkeit gesegnet, folgte Philipp demselben in dem Besitze der Grafschaft und aller davon abhängenden Güter. Es war Philipp Truchseß K. Karls V., dann Hauptmann der Arcierengarde des Prinzen Philipp, den auf seinen verschiedenen Reisen zu begleiten, er demnach angewiesen. Bei seiner Rückkehr aus England wurde er in den Orden des goldenen Vließes aufgenommen 1555, auch zum Statthalter in Geldern, und von K. Philipp II. zum Admiral und General-Capitain der niederländischen Meere, zum Hauptmann einer Ordonnanzcompagnie und zum Kammerherren ernannt. Sein Verhalten in der Schlacht bei S. Quentin, bei der Vertheidigung von Luxemburg, der Belagerung von Doullens wird gerühmt, und scheint nicht ohne Einfluß gewesen zu sein

auf seine Ernennung zum Staatsrath und zum Chef des finances, in welchem Amte er zwar, nach dem allgemeinen Brauche der Surintendants, Contrôleurs &c. des finances, für den Dienst des Staates aus seinem Vermögen mehr denn 300,000 Goldthaler geopfert haben will. Gleich im Beginn der niederländischen Unruhen verstärkte er, zusamt seinem Bruder Montigny, durch seinen Beitritt die gegen den Cardinal von Granvelle gerichtete Verbindung. Er war einer der Gäste bei dem berüchtigten Banquet, welches die gueux leben ließ, und bei welchem selbst Oranien und Egmond zu erscheinen Anstand genommen haben, mißrieth die Anwendung von Gewaltmaasregeln, welche allein geeignet, die Ruhe herzustellen, und war dagegen bei allen directen oder indirecten Angriffen auf die Regierung der vorderste. Nach Tournay verschickt 1566, um den Bilderstürmern, wie zu allen Zeiten und aller Orten eine wenig zahlreiche Rotte von Nichtswürdigen, zu wehren, wollte er das unmöglich finden, indem in besagter Stadt auf einen Katholiken vier Ketzer zu rechnen, und hat er vielmehr die aufrührischen Prediger in ihrem Treiben bestärkt. Im Oct. 1566 traten die Nassauischen Prinzen, Hoorn, Egmond, Hoogstraaten in Dendermonde zusammen, und wurden hier alles Ernstes die Mittel besprochen, den königlichen Völkern der Eintritt des Landes zu verwehren. Wie günstig auch für ein solches Vorhaben die Versammlung gestimmt, konnte sie dennoch zu keinem Schlusse gelangen, und Hoorn, an dem bis dahin so erfolgreichen Beginnen verzweifelnd, verließ die Niederlande, um zu Werth, in seiner Grafschaft Hoorn, für bessere Zeiten sich aufzusparen, oder, wie er nachmalen vorgab, um die Opfer, so er dem Staate gebracht, durch eine Beschränkung seines Haushalts auszugleichen.

Er verließ jedoch das sichere Werth, um den Herzog von Alba bei dessen Ankunft in Löwen zu begrüßen: »hy wiert minnelyk in schyn, en met schoone woorden, selfs met anbieding van syn dienst, ontfangen, seggende de Hertog onder anderen, dat hy brieven van de Conink aen hem had, en daer benevens versoekende, dat hy hem nae Brussel wilde volgen, daer hy hem de brieven, die in syn koffers waeren, soude overgeven.

Dat bedrog mislukte te dier tyd, om dat de Graef tyding kreeg, dat syn Suster, de Graevin van Nuenaer, was overleden, waerom hy van den Hertog oorlof nam, om den Graef, syn schoonbroeder, te gaen vertroosten, 't welk de Hertog als doen niet en durfde weigeren, en als nog geen gewelt wilde gebruyken, ter oorsaek de Graef van Egmond niet tegenwoordig was, die hy te gelyk wilde vatten, en die hem andersints soude ontsnappen. Om de Graef van Hoorn ondertussen nog des te beter te misleiden, en hem alle achterdenken te benemen, schreef de Hertog an de Graef van Nuenaer, om hem over syn verlies te vertroosten, ende te gelyk te versoeken, dat hy de Graef van Hoorn, syn schoonbroeder, dog haest wilde laeten vertrecken en wederkeeren, dewyle de Conink bevolen had hem dingen te seggen, die tot desselfs gerustheit en voordeel dienden, betuygende, dat hy de saeken van de Graef altyd seer by den Conink had behartigt, en, soo veel in hem was, had getracht te bevorderen, ten einde syn Majesteit hem eenige goede vergelding wilde doen, met diergelyke betuygingen van gunst en genegentheit meer.

»Als de Graef vervolgens tot Brussel quam, wiert hy wederom met alle uyterlyke teekenen van eer en achting door den Hertog ontfangen, en de twee Brieven van de Conink wierden hem ook overhandigt, de eene, raekende syn Bende van Ordonnantie, en de andere, houdende een beleeft versoek, van met den Hertog een goed verstant en vriendschap te willen onderhouden. Ten selven daege, als de twee Graeven wierden gevangen genomen, had de Graef van Hoorn des morgens een schoon paerd aen den Hertog vereert, 't welk hy ook aennam, en opstaende voet deed haelen.

»De twee Graeven gevangen genomen zynde, deed de Hertog niet alleen alle haer brieven en geschriften in verseekering nemen, maer ook te gelyk alle haere goederen, Landen en Heerlykheden aenslaen, en voor verbeurt houden, sulks die Heeren niets ter weereld overig hadden, waer uyt sy, geduerende de gevankenis en rechtspleging, onderhouden konden werden, en men liet haer ook als de allerverachtste

menschen op een erbarmelyke wyse zitten, selfs heeft de Vrouw Moeder van de Graef van Hoorn genootsaekt gewest, om syn montkosten in de gevankenis uyt haer eige beurs te betaelen, op dat haer Soon aldaer niet van gebrek mogt vergaen. De Huysvrouw van de Graf van Hoorn was te dier tyd buyten 's Lants, en van hartseer krank leggende tot Meurs, op het Huys van de Graef, haer Broeder.«

Am 9. Sept. 1567 wurden Egmond und Hoorn eingeladen, einer Berathung in dem Quartier des Herzogs von Alba beizuwohnen. Sie galt verschiedenen Festungsbauten, und wurde bis gegen 6 Uhr Abends fortgesetzt, wo dann der Herzog in sein Cabinet ging, während Hoorn sich noch mit der Besichtigung der Baurisse beschäftigte. Darüber betraf ihn ein Commando spanischer Soldaten, von einem Hauptmann geführt, und der erklärte ihn für seinen Gefangenen, wie das auch dem Grafen von Egmond geschah, als dieser eben das Haus verlassen wollen. Beide Unglücksgefährten wurden darin 14 Tage lang verwahrt, dann jeder von ihnen in einen Wagen, und unter starker Bedeckung nach dem Castell von Gent gebracht (22. Sept. 1567). Zwei Monate hatten sie dort gesessen, und es nahm ihren Anfang eine Procedur, gegen welche der Beklagten wesentlichste Einwendung, daß sie als des goldenen Vließes Ritter nur von dem Ordenscapitel zu richten. Unlängst, 1566, hatte Hoorn im Begriff gestanden, den Orden abzulegen. Um so leichter konnte das Consejo de las altercaciones den Einwurf zurückweisen. Durch Spruch vom 4. Juni 1568 wurde der Graf von Hoorn des Lasters der beleidigten Majestät schuldig erklärt, »dat de voorscreven Grave heeft beghaen de misdaet van gequetster Majesteit ende rebellien, ende voor sulcs sal gheexecuteert worden metten sweerde, ende zyn hooft gestelt int openbaer om hooghe, om van elcken ghesien te worden, al waer tselve so langhe sal blyven, tot dat by zyn Exc. anders sal worden geordonneert, ende dat tot een exemplaire straffe van den misdaden by den selven Grave van Hoorne voorts gestelt, bevelen dat niemant hem en vervoordere tselve af te nemen op ten hals, vercleerende alle end elckerlyke zyne goeden rue-

rende ende onruerende, rechten ende actien, leenen ende erven, van wat natuere, qualiteit oft waer die gelegen zyn oft bevonden sullen moegen worden, tot behoef zynre Maj. geconfisqueert.« Hoorn und Egmond litten zu Brüssel, 5. Juni 1568. »De Graef van Egmond was meer vermaert door syn dapperheit en krygskunde, en de Graef van Hoorn door syn verstand en staetkunde.« Des Grafen von Hoorn einziges Kind, Philipp, war in der Wiege gestorben, seine Wittwe, Walpurgis von Neuenar, welcher nach ihres Bruders Ableben die Grafschaft Mörs heimgefallen, überlebte auch ihrem zweiten Gemahl, dem in den Kriegen jener Zeit berühmt und berüchtigt gewordenen Grafen Adolf von Neuenar († zu Arnhem, 5. Oct. 1589) und starb im Mai 1600. Mörs hatte sie, mit Widerspruch zwar des Lehensherren, des Herzogs von Cleve, an den Prinzen von Oranien verschenkt.

Des Grafen von Hoorn Bruder, Florenz von Montmorency, geb. 1528, erhielt in der Brudertheilung Montigny, Hubermont, Wimy, erkaufte auch späterhin die reiche Herrschaft Leuse in Hennegau. K. Philipps II. Kammerherr, Gouverneur von Tournay und Tournaisis, wurde er 1559 mit dem Vliesorden bekleidet, und 1561 von der Generalgouvernante nach Leipzig entsendet, um die Neuvermählten, Wilhelm von Oranien und die sächsische Prinzessin zu begrüßen, »en uyt haer naem geluk te wenschen: mitsgaeders om een halscieraet van juweelen tot en vereering aen de Princes over te brengen.« Des Cardinals von Granvelle entschiedener Widersacher, ging Montigny 1566 im Auftrage des Staatsraths nach Spanien, um von dem König jene Concessionen zu erhalten, welche nach dem Vorgeben der Demagogen geeignet, den Frieden im Lande herzustellen. Auf der Rückreise feierte er in Ecouen mit seinem Vetter, dem Connétable Anna, bei dem er einst als Page gestanden, das Osterfest. Nochmals, in verwandten Aufträgen, nach Spanien entsendet, wurde er dort, im Sept. 1567, gleichzeitig beinahe mit seinem Bruder, verhaftet, und nach dem Alcazar von Segovia gebracht. Er saß daselbst dritthalb Jahr, auch eine kurze Zeit in Simancas. Der Erzherzogin Anna Vermählung mit K. Philipp II. soll sein Ende beschleunigt haben.

»On croit que le passage de cette reine en Espagne hâta la mort de Floris de Montmorency baron de Montigny, qui étoit en prison depuis très-long-temps, et qui y avoit été traité d'une manière très-indigne. La reine, en passant en Flandre, avoit promis au père (der war 1530 gestorben) de ce seigneur, de prier le roi de lui rendre la liberté. Philippe, qui avoit résolu sa mort, voyant que la reine alloit arriver, se hâta de faire couper la tête à Montigny dans cette prison où il gémissoit depuis près de cinq ans, et où il avoit éprouvé tant de traitements divers, comme on peut le voir dans le Miroir tragique de Diekenson. Philippe en usa ainsi, afin qu'à une première entrevue, ordinairement accompagnée de joie, la reine n'eût pas le chagrin d'essuyer un refus.« Nach des Lügenvaters van Meteren Erzählung wurde Montigny durch den zur Aufwartung ihm beigegebenen Pagen in einem Tranke vergiftet, es soll auch Alba die Hinrichtung angerathen, gefordert haben. Montigny starb, wie es heißt, im Oct. 1570, und mit ihm erlosch die Linie in Nevele, denn zwei Knaben, in der Ehe mit Helena von Melun (verm. 1565) geboren, waren in zarter Kindheit gestorben.

Der Linie in Fosseur Ahnherr, Ludwig von Montmorency, hatte in der brüderlichen Theilung Fosseur, Barly, Auteville, samt den Holzungen von Caisnes erhalten, erheurathete auch mit Margaretha von Wastines bedeutende Güter, Wastines selbst, Roupy, Romaing. Durch den Vater enterbt, rechtete er mit dem Stiefbruder, der ihm doch endlich in dem Vergleich vom 27. Oct. 1483 la Tour-au-Begue überließ. Ludwig starb auf der Heimkehr von einer Wallfahrt nach Compostella. Von seinem zweiten Sohn, von Oger stammt die Linie in Robecque, von der an seinem Ort. Der älteste Sohn, Roland, wurde der Vater von Claudius, des K. Franz I. Rath, maître d'hôtel ordinaire, lieutenant général in der Marine und Hauptmann zu Pontoise; mit Anna von Aumont erheurathete er Agnicourt, Boullines, Andeville, Lardieres, Corbeil-le-cerf, la Neuville-d'Aumont, Amblainville, le Vaude-Mole, Angleterre, die Baronie Thury in der Normandie, Besu, Crevecoeur, er starb 1546. Von seinem zweiten Sohn, Franz, entstammt die Linie in Hallot, Boutteville, Luxembourg, von der

unten. Der älteste, Peter I. Marquis von Thury, Graf von Châteauvilain, Baron von Fosseux, erheurathete mit Jacobine von Avaugour die Herrschaft Courtalain und den vierten Theil der Grafschaft Châteauvilain, verkaufte um 56,000 Gulden Fosseux und Lenval, 1577, ließ jedoch den Titel von Fosseux auf seine Castellanei Baillet-sur-Esche übertragen, und Thury zu einem Marquisat erheben, Sept. 1578. Sein später Enkel Leo, Marquis von Fosseux, geb. 1664, wurde der Vater von Anna Leo I. »chef du nom et armes de Montmorency, premier baron de France, premier chrétien du royaume, chevalier des ordres du roi, chevalier d'honneur de Madame, lieutenant-général des armées du roi, commandant en chef du pays d'Aunis, le 21. oct. 1771.« Geb. 1705, hatte er sich zwei Frauen beigelegt. Die erste, Maria Barbara de Ville, verm. 11. Dec. 1730, starb im Wochenbett, 13. Aug. 1731. Sie war die einzige Tochter und Erbin von Arnold von Ville, Baron von Modave in Condroz, »gouverneur et directeur de la machine de Marly, dont il étoit l'inventeur,« und von Anna Barbara von Courcelles auf Brou in Perche.

Die zweite Frau, Maria Magdalena Gabriele von Charette-Montebert, Wittwe von Ludwig von Serrent, Marquis von Kersily, und nochmals von Heinrich Franz von Avaugour, Graf von Vertus, wurde ihm den 23. Oct. 1752 angetraut. »Cette raisonnable et charitable baronne était janséniste, convulsionnaire, et l'amie intime du fameux diacre Pâris, quelle assistait dans ses oeuvres pies, et près duquel elle allait travailler continuellement à tisser de la grosse toile, et garnir des sabots avec de la peau de mouton; tellement qu'elle en avait la peau des mains racornie, rougeâtre et durillonnée comme celle d'un manouvrier. — Voici quels étaient les principaux disciples de l'abbé Pâris en Jansenius. Au premier rang et de toute manière, on y voyait figurer la baronne de Montmorency. Elle allait ouvrer chez le saint diacre, comme ils disaient, c'est-à-dire, ajuster des brides sur des sabots, et travailler à faire de si vilaines chemises en toile si grossière que les plus pauvres gens ne s'en voulaient pas servir crainte de s'écorcher le dos.

Il en était ainsi, pour leur gosier, de la soupe aux poix chiches qui se fabriquait chez le saint diacre, où tous ses disciples allaient écumer la marmite à tour de rôle. Si les mendians n'en mangeaient pas, c'est qu'ils n'en voulaient point. Il n'y avait jamais que des aveugles qui s'arrêtassent à la porte de l'abbé de Pâris et c'était sûrement parce que leurs conducteurs y mettaient de l'obstination. Ceci faisait dire à M. l'archevêque que la doctrine des Jansénistes était fort exclusive en ce que leur charité n'aboutissait qu'à nourrir les chiens des aveugles. M^me^ de Montmorency n'a pas manqué de tester et d'établir fidéi-commis sur fidéi-commis en faveur de la Boîte-à-Perrette; elle a légué toute sa fortune aux Appellans contre la bulle Unigenitus, qui s'en sont fait le partage; l'archevêque schismatique d'Utrecht et sa petite église en ont recueilli trente-deux mille livres de rente, et l'abbé Grégoire en touchait mille écus de pension quand il était à l'assemblée constituante. On n'a supprimé cette allocation que lorsqu'il a été désigné pour évêque constitutionnel de Loir-et-Cher.

»Cette folle baronne était l'unique héritière de la branche aînée des Charette, qui n'avait pas moins de quarante mille écus de rente en belles terres nobles. Il en résulta que MM. de Charette de Bois-Foucault, de Monthébert et de la Contrie, qui devaient naturellement hériter d'elle, à défaut de M^me^ de Clisson qu'elle avait exhérédée, ne manquèrent pas d'attaquer et de poursuivre judiciairement le premier légataire apparent de leur cousine; ce qui de cascade en écluse, et de fidéi-commissaires en prête-noms, finit par aboutir à la dite Boîte-à-Perrette, où tous les biens de M^me^ de Montmorency furent engloutis, faute de preuves, à ce que disaient Messieurs des Enquêtes, et faute de justice à espérer, disaient nos francs-Bretons, quand il y avait à juger des appelans du formulaire au Parlement de Paris. Il est certain qu'il y avait tout à risquer quand on plaidait contre un non-conformiste devant la première et la deuxième chambre des Enquêtes; et si le Grand-Conseil n'avait pas pris le parti d'évoquer à lui l'instruction des miracles de saint Pâris, et de s'attribuer la police

du cimetière de Saint-Médard, je suis persuadée que les Jansénistes y feraient encore aujourd'hui leurs sauts périlleux, accompagnés de contorsions, de convulsions, d'épouvantables hoquets, de processions à quatre pattes et autres miracles.«

Dem Baron von Montmorency wurde in der ersten Ehe der einzige Sohn Anna Leo II. geboren, 11. August 1731. Marquis von Fosseux, Baron von Brou, Menin des Dauphin, Maréchal-de-camp, gewann dieser in der zweiten Ehe mit Charlotte Anna Franzisca von Montmorency-Luxembourg, die ihm das Herzogthum Beaufort-Montmorency zubrachte, mehre Söhne, von denen ich doch nur den Herzog Anna Karl Franz, geb. 12. Jul. 1768, gest. 25. Mai 1846, und den jüngern, Anna Ludwig Christian, geb. 7. Mai 1769, † 25. Dec. 1844, angeben kann. Des Herzogs Anna Sohn, Anna Ludwig Raoul Victor, Herzog von Montmorency, Grande von Spanien, Obrist von der Cavalerie, vermählte sich im März 1821 mit seines Oheims Theobald von Montmorency Wittwe, Euphemia von Harchies, von der jedoch keine Kinder, daß demnach das Erlöschen der Linie Fosseux vorzusehen. Von wegen des Namens Raoul halte ich den Herzog für den Erben von Tancred Adrian Raoul Maria de Créquy, Prinz von Montlaur, Marquis du Muy und von Sévigné, Graf von Grignan, Baron von Chantal, welchem die Souvenirs de la marquise de Créquy zugeeignet, wiewohl ich mit dieser meiner Ansicht eine Stelle jener Souvenirs nicht in Einklang zu bringen weiß. Da heißt es: »Vous ne sauriez ignorer que le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, a marié sa fille unique au comte de Goyon-Matignon, ce dont il n'est provenu qu'une fille qui vient d'épouser le fils aîné du duc de Montmorency. Si nous avions le malheur de vous perdre, ce serait M^me de Montmorency qui deviendrait ma principale héritière.« Der Fall ist im J. 1833 eingetreten.

Die Linie von Boutteville oder Luxembourg, von Franz, dem zweiten Sohn des Barons Claudius von Fosseux und der Anna von Aumont abstammend. Franz, auf Boutteville, Auteville, la Roche-Milet, Hallot, Crevecoeur-en-Auge, Lucarro, Monteille, Corbeil-le-cerf, wurde ein Vater von drei Söhnen.

Der älteste, Franz, wie der Vater genannt, Hauptmann über 50 Lanzen, Amtmann und Gouverneur von Rouen und Gisors, Lieutenant-général für die Normandie, wurde von Christoph von Alegre treuloser Weise den 22. Sept. 1592 ermordet. Er hinterließ nur Töchter. Sein jüngster Bruder Ludwig, auf Boutteville und Precy, Amtmann und Gouverneur von Senlis, Viceadmiral und berühmter Kriegsmann, erheurathete die souveraine Grafschaft Luxe in Navarra, und wurde, neben mehren andern Kindern, ein Vater des berufenen Franz von Montmorency Graf von Boutteville, der, ein Held vor dem Feind, seinen Landsleuten beinahe noch fürchterlicher durch die ungezügelteste Duellwuth.

»Il se battit en 1624 contre le comte de Pontgibaut, de la maison du Lude; il avoit pour second le baron de Chantal,« Vater der Sévigné, »un des plus accomplis cavaliers de France, soit pour le corps, soit pour l'esprit, soit pour le courage. Il étoit extrêmement enjoué; il y avoit un tour dans tout ce qu'il disoit qui réjouissoit les gens; mais ce n'étoit pas seulement par-là qu'il plaisoit, c'étoit encore par l'air dont il disoit les choses: tout jouoit en lui. Chantal ayant fait ses dévotions le jour de Pâques 1624, à sa paroisse, avec toute la famille de sa femme, un laquais de Boutteville lui vint dire dans l'église, où il étoit encore, que son maître l'attendoit à la porte Saint-Antoine. Il y alla en petits souliers à mules de velours noir, comme on portoit alors, et vint aux mains avec le comte des Salles; leurs amis communs les séparèrent. Le Parlement à qui le roi avoit donné les ordres les plus sévères, pour faire respecter ses édits, fit le procès à ces quatre seigneurs: le comte de Boutteville qui se vit poursuivi sortit de Paris dans un carrosse à six chevaux, escorté par deux cents hommes, armés pour repousser les officiers de la justice. L'action de Chantal, d'une témérité plus aveugle encore que sacrilège, excita le zèle des prédicateurs. Le coupable fut obligé de se cacher en Bourgogne, dans la terre d'Alonne, chez le comte de Toulongeon, son beau-frère. Quelque temps après, le cardinal de Richelieu le laissa reparoître à la cour.

»Six mois plus tard, Boutteville fut encore sur le point d'entraîner Chantal dans une semblable querelle. Boutteville ayant prié Chantal d'appeler de sa part le duc d'Elbeuf, et cela étant difficile à faire sans être découvert, à cause que cette querelle avoit fort éclaté, Chantal prit son temps pour faire sa commission, que le duc d'Elbeuf étoit à un bal; et, lui ayant fait la guerre sur une galanterie qu'il avoit, ce prince à qui cela donnoit de l'inquiétude, le pressa si fort de lui dire tout bas ce qu'il en savoit, qu'il lui fit son appel, puis il reprit tout haut: — Eh bien, Monsieur, suis-je bien averti? — On ne peut pas mieux. — Les domestiques eurent quelques soupçons, ils avertirent la duchesse qui en parla au roi, et l'affaire fut arrangée.

»En 1626 Boutteville eut avec le comte de Thorigny de la maison de Matignon, une querelle qui fut vidée derrière les Chartreux; ils avoient pour seconds leurs écuyers: Thorigny fut tué sur la place; c'est le seul homme à qui les armes de Boutteville ayent jamais été funestes: depuis cet accident, Boutteville parut beaucoup plus modéré. Cependant le marquis de la Frête avec qui il avoit été uni jusqu'alors d'une amitié étroite, lui fit un crime de ne lui avoir pas fourni l'occasion d'acquérir de la gloire en l'admettant à ce fameux duel, il voulut se battre contre lui. Boutteville éluda quelque-temps ses défis; mais enfin il fut obligé de se rendre à ses instances et de le combattre entre S. Germain-en-Laye et Poissy: la Frête fut blessé, et Boutteville chercha un asyle dans les Pays-Bas avec François de Rosmadec comte des Chapelles, son cousin-germain, qui lui avoit servi de second dans quelques-unes de ses querelles: l'infante archiduchesse combla les deux comtes d'honneurs et de bontés.

»Boutteville étoit à peine à Bruxelles, que le marquis de Beuvron, qui avoit juré de venger la mort de Thorigny, arrive dans la même ville en habit déguisé avec son écuyer. Malgré cette précaution, il fut reconnu et arrêté dans une auberge où on lui donna des gardes: l'archiduchesse, à qui le roi avoit écrit pour l'engager à réconcilier ces deux seigneurs, parla

d'abord au comte de Boutteville; elle lui déclara que rien n'égaleroit son inquiétude et son affliction, si elle apprenoit qu'il se fût battu dans ses états. »»Madame, lui répondit le comte, après les bontés, dont Votre Altesse m'a honoré, j'aimerois mieux mourir mille fois que de vous causer le plus léger chagrin; je vous engage ma parole d'honneur de n'en jamais venir aux mains avec qui que ce soit sur les terres de votre obéissance.««

»L'archiduchesse extrêmement satisfaite de Boutteville, ordonna à Ambroise Spinola de ménager un accommodement entre lui et son ennemi. Spinola invite Boutteville, des Chapelles, Beuvron, l'ambassadeur de France et un grand nombre de seigneurs françois, espagnols, italiens et flamands à dîner chez lui. Ce fut en présence de cette grande assemblée que Boutteville et Beuvron s'embrassèrent, en promettant l'un et l'autre sur leur honneur d'oublier le passé et de ne jamais se demander rien. Boutteville, homme vrai, agissoit de bonne foi; il n'en étoit pas de même de Beuvron, qui un instant après s'approcha du comte des Chapelles, auquel il dit qu'il ne mourroit jamais content qu'il n'eût vu Boutteville l'épée à la main: il alla ensuite faire le même compliment à Boutteville; mais après la parole que celui-ci avoit donnée à l'archiduchesse de ne point se battre dans ses états, il fallut convenir d'un autre champ de bataille; ils choisirent la Lorraine. Bientôt Boutteville passa à Nanci avec des Chapelles; mais Beuvron qui étoit rentré en France, ne put se rendre dans la même ville, tant il étoit observé de près: il écrivit jusqu'à huit lettres au comte de Boutteville, pour le conjurer de s'approcher de Paris. Celui-ci, qui avoit lieu de craindre d'être arrêté dans le royaume, regarda les excuses de Beuvron comme une défaite; il retourna à Bruxelles.

»Le désir de se signaler dans des combats plus légitimes, et sur-tout d'avoir part au siége de la Rochelle qu'on préparoit, l'engagea à prier l'archiduchesse de demander au roi une abolition en sa faveur. L'archiduchesse qui l'estimoit beaucoup, s'intéressa pour lui auprès du roi, avec toute la chaleur imagi-

nable; mais Louis XIII. lui répondit que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit de ne point poursuivre le comte, à condition qu'il ne paroîtroit ni à la Cour ni à Paris. Boutteville outré de ce refus, ne put s'empêcher de dire: »»Puisque le roi me refuse une abolition, j'irai me battre à Paris, dans la place Royale.«« Il partit, en effet, avec le comte des Chapelles, et arriva secrètement dans la capitale; il donna aussi-tôt rendez-vous à Beuvron dans la place Royale à neuf heures du soir, pour convenir du temps, du lieu et des armes. Beuvron pressa Boutteville de vider sur le champ leur querelle: »»Non, Monsieur, répondit le comte, je prétends que le soleil éclaire toutes mes actions; d'ailleurs, j'ai deux amis qui veulent être de la partie; si je manquois de leur donner cette satisfaction, il faudroit encore que je m'égorgeasse avec eux; demain à deux heures, ne manquez pas de vous trouver ici, avec deux seconds.««

»Le 12. mai 1627, les champions qui étoient d'une part les comtes de Boutteville, des Chapelles et la Berthe, et de l'autre les marquis de Beuvron, de Bussi-d'Amboise, et l'écuyer de Beuvron, se battirent en chemise avec l'épée et le poignard. Boutteville et Beuvron, après s'être portés quelques coups sans se blesser, jetent leur épée, se saisissent au collet, et levent en même-temps le poignard sans se frapper. On prétend que Boutteville dit à Beuvron: »»Notre combat est gaillard; allons séparer nos amis;«« et qu'ils se demandèrent mutuellement la vie.

»Mais le comte des Chapelles avoit déjà tué Bussi-d'Amboise: la malheureuse destinée de ce gentilhomme prouve bien la fureur qu'on avoit alors pour les duels. Lorsque le marquis de Beuvron avoit été la veille l'inviter à ce combat, il le trouva pâle, défait, tel en un mot qu'un homme qui sortoit d'un long accès de fièvre; il voulut lui rendre la parole qu'il lui avoit donnée, de lui servir de second: »»Non, non, Monsieur, répondit Bussi-d'Amboise, je veux me battre, quand j'aurois la mort entre les dents.«« Mais son malheur entraîna celui de son vainqueur et du comte de Boutteville.

»Après le combat, les deux comtes étoient montés à cheval, dans le dessein de se réfugier en Lorraine: avant que de

sortir de Paris, ils perdirent un temps précieux à voir panser la Berthe, qui avoit reçu une blessure dangereuse des mains de l'écuyer de Beuvron; ils gagnèrent ensuite d'une seule traite la ville de Meaux, où ils prirent la poste; mais la fatigue dont ils étoient accablés les força de s'arrêter à Vitry-le-brûlé pour y passer la nuit. Ce retard leur fut funeste; il arriva, par une fatalité qu'ils ne pouvoient prévoir, que la présidente de Mesme, mère de Bussi d'Amboise, avoit envoyé deux gentilshommes en Champagne, pour empêcher que la comtesse de Vignori, sa belle-soeur, ne s'emparât des châteaux qui appartenoient à Bussi-d'Amboise: les deux gentilshommes apprennent d'un postillon que le comte de Boutteville et son ami étoient dans une auberge à Vitry-le-brûlé, aussi-tôt l'un d'eux va avertir le prévôt de la maréchaussée de Vitry-le-François de sa découverte. Celui-ci marche toute la nuit, et arrive le lendemain à la pointe du jour, accompagné de plusieurs gentilshommes et vassaux de Bussy-d'Amboise, à Vitry-le-brûlé; il monte à la chambre des deux comtes, se saisit de leurs armes, et leur déclare qu'il les arrête de la part du roi. »»Vous nous prenez pour d'autres, lui dit le comte des Chapelles, nous sommes des gens de qualité qui passons notre chemin««; mais Boutteville, l'interrompant, lui dit: »»Il ne faut pas tant faire le doucet; nous en serons quittes pour un seul coup.«« Sie wurden beide nach der Stadt Vitry gebracht, und daselbst bis zum 30. Mai bewacht; von dannen nach Paris in die Bastille übertragen, kamen sie schon am 1. Juni zum Verhör, es wurde in ungewöhnlicher Lebhaftigkeit der Proceß betrieben: war es doch Boutteville's 22tes Duell. Von Vielen ist darum diese Duellsucht für eine Art von Krankheit gehalten worden. Aeußerte sogar einstens der Marquis von Hamilton: »Si cet homme m'envoyoit un billet, je ne le recevrois pas, s'il n'étoit accompagné d'un autre de son médecin, qui m'assurât que cette envie qu'il a de se battre ne procède pas d'une maladie.« Bedeutende Verwendung fand statt, sie blieb ungehört, und das Urtheil, auf Todesstrafe für die beiden Grafen lautend, wurde am 22. Juni 1627 auf dem Greveplatz vollstreckt. »Jamais on

ne vit plus de constance, moins d'étonnement, plus de force d'esprit, plus de coeur en ces deux gentilshommes; ils parurent et répondirent au Parlement sans se troubler. Le comte des Chapelles lui parla avec éloquence, et déchargeant son cousin autant qu'il lui fut possible en se chargeant lui-même. On ne remarqua rien de foible en leurs discours, rien de bas en leurs actions. Ils reçurent la nouvelle de la mort avec même visage qu'ils eussent fait celle de la grâce. Trois jours auparavant leur condamnation ils s'étoient préparés à bien mourir, et ils finirent leurs jours en tel état que l'évêque de Nantes et ceux qui les assistèrent à la mort souhaitoient d'être en même état lors qu'ils seroient prêts à comparoître devant Dieu.« Boutteville war kaum 26 Jahre alt geworden; seine Wittwe, Elisabeth Angelica von Vienne, Tochter eines Président de la chambre des comptes, überlebte ihm ganzer 69 Jahre. Sie wird als ein Muster von Tugend gepriesen, und starb zu Dangu, in dem Alter von 89 Jahren, den 6. Aug. 1696. »Elle avait passé toute sa vie retirée à la campagne, d'où elle avait vu de loin la brillante fortune de son fils et des siens, avec qui elle n'avait jamais eu grand commerce,« schreibt Saint-Simon.

Sie war eine Mutter von drei Kindern geworden. Die ältere Tochter heurathete den Marquis von Valençay, die jüngere, Elisabeth Angelica, im J. 1645, den Herzog von Châtillon, Kaspar IV. von Coligny. Wittwe 9. Febr. 1649, machte sie die Eroberung des Herzogs Christian Ludwig von Mecklenburg-Schwerin, der um ihrentwillen katholisch wurde 29. Oct. 1663, und am 2. Nov. n. J. die Geliebte sich antrauen ließ. Diese zweite Ehe des Herzogs fiel aber nicht glücklicher aus, denn die erste, »saepiusque irae inter eos intercesserunt, quae non una vice aperte eruperunt; nuncque adeo exarserunt, ut sese mutuo litibus coram summis Galliae Germaniaeque tribunalibus differre, ac desertionis postulare coeperint.« Also Imhof. Die kinderlose Herzogin starb wenige Tage nach ihrem Bruder, 24. Januar 1695, »de la même maladie que lui, sans aucun secours spirituel, ni presque corporels, laissant tout ce qu'elle avait au comte de Luxembourg, deuxième fils de son frère.« Sie

besaß das von den Coligny herrührende Châtillon-sur-Loing, Merlou, Clain, Compons, S. Georges, Cubillac, Monteresson, Solterre, Mormant und Cortera.

Der Sohn, Franz Heinrich von Montmorency, Graf von Luxe und Boutteville, zu Paris, 7. Januar 1628 geboren, brachte seine Kinderjahre auf Schloß Precy, an der Oise zu. »M. de Luxembourg naquit posthume six mois après la mort de son père; il était fils unique, cadet de deux soeurs; madame de Valençay, morte en 1684, n'a fait aucune figure par elle ni par les siens; la cadette, belle, spirituelle et fort galante, peut-être encore plus intrigante, a toute sa vie fait beaucoup de bruit dans le monde dans ses trois états: de fille, de duchesse de Châtillon, enfin de duchesse de Meckelbourg. Elle contribua fort à la fortune de son frère, avec qui elle fut toujours intimement unie.

»Un grand nom qui, dans les commencements de la vie du jeune Boutteville brillait encore de la mémoire de cette branche illustre des derniers connétables et de l'amour que la princesse douairière de Condé portait à son nom, beaucoup de valeur, une ambition que rien ne contraignit, de l'esprit, mais un esprit d'intrigue, de débauche et du grand monde, lui fit surmonter le désagrément d'une figure d'abord fort rebutante; mais ce qui ne se peut comprendre de qui ne l'a pas vu, une figure à laquelle on s'accoutumait, et qui, malgré une bosse médiocre par devant, mais très-grosse et fort pointue par derrière, avec tout le reste de l'accompagnement ordinaire des bossus, avait un feu, une noblesse et des grâces naturelles qui brillaient dans ses plus simples actions. Il s'attacha, dès en entrant dans le monde, à M. le Prince, et bientôt après, M. le Prince s'attacha à sa soeur. Le frère, aussi peu scrupuleux qu'elle, s'en fit un degré de fortune pour tous les deux. M. le Prince se hâta de procurer son mariage avec le fils du maréchal de Châtillon, jeune homme de grande espérance qui lui était fort attaché, avant que cet amour fut bien découvert, et lui procura un brevet de duc en 1646.

»M. de Châtillon n'en jouit que trois ans, bon et paisible mari, et toutefois fort à la mode. Il fut tué à l'attaque du pont de Charenton; l'amant et l'amante s'en consolèrent. La grandeur du service que M. le Prince avait rendu au cardinal Mazarin en le ramenant triomphant dans Paris pesa bientôt par trop à la fierté et les prétentions absolues de l'autre, d'où naquit la prison des princes, pendant laquelle la princesse douairière de Condé se retira à Châtillon-sur-Loing avec la fidèle amante de son fils, et y mourut. Le comte de Boutteville osa rester dans Paris pendant plusieurs jours, et y défier le duc de Beaufort, bravant ainsi l'autorité de la régente et la fureur populaire. Son cartel n'ayant point été accepté, il fut se jeter dans Bellegarde.« Dort hatte Tavannes das Commando übernommen, eigentlich nur, um zu capituliren, Boutteville aber führte das Regiment Reiter, so er in Burgund angeworben, dem Marschall von Turenne zu, und focht unter dessen Befehlen bei Rhetel, 15. Dec. 1650. Die Schlacht ging verloren, Boutteville, verwundet, gerieth in Gefangenschaft, wurde nach Vincennes gebracht und dort bewacht, bis Mazarins momentane Entfernung von den Geschäften auch seine Bande brach, Febr. 1651. Von der Dankbarkeit des Prinzen von Condé erhielt er das Gouvernement von Bellegarde oder Seurre, damals die wichtigste Festung des Königreichs, und wurde es in kurzem seine Aufgabe, sie gegen den neuen Statthalter der Provinz, den Herzog von Epernon zu vertheidigen. Der Belagerung ging eine Blokade von 18 Monaten vorher; in einer Reihe von Ausfällen entmuthigte Boutteville seinen Gegner dergestalten, daß dieser nur mehr von Verrath und Meuterei einen günstigen Ausgang des Unternehmens zu hoffen wagte. Der Platzmajor, durch die Verheißung reichen Lohns gewonnen, wollte den Belagerern ein Thor überliefern, das wurde vereitelt, dagegen gelang es ihm, eine durch die Anstrengungen und Entbehrungen der langwierigen Vertheidigung erschöpfte Besatzung zu einem Aufruhr zu treiben. Der Gouverneur hatte die Mehrzahl der Officiere, darunter der Major selbst, zu einem Banket vereinigt, und mitten in den Ausbrüchen der Fröhlichkeit trat St. Germain, ein Edelmann

seines Gefolges, zu ihm heran und flüsterte ihm ins Ohr, daß seine Gegenwart draußen nöthig. Er stand in Eile auf, und vor der Thüre wartete seiner ein Sergeant mit der Meldung von dem Aufruhr und den Gewaltthätigkeiten der Mannschaften. Ohne den Beistand der Gesellschaft, welche er so eben verlassen, anzurufen, nur von St. Germain und dem Sergeant begleitet, eilt Boutteville der Place d'armes zu; dort hatten die Wüthenden sich aufgestellt, und bei des Befehlshabers Anblick verdoppeln sie ihr Geschrei, ihre Verwünschungen. Ohne solchen Empfanges zu achten, rennt der Graf dem Nächsten, der des Tumultes Gebieter zu sein scheint, den Degen in den Leib, einen andern, der nicht viel weniger begeistert sich erzeigt, faßt er am Kragen und übergibt ihn dem Sergeant, mit den Worten: »Pour toi, coquin, tu seras pendu!« Das Erstaunen, das dumpfe Schweigen derer, die eben noch so laut, benutzend, richtet er an die Massen schneidende, ergreifende Worte, welche sie mit dem Ruf erwidern: »Vive le comte de Boutteville, vive notre brave gouverneur, plutôt mourir que de l'abandonner!« Gebändigt war der Aufruhr, ruhig geht Boutteville in sein Quartier zurück, um der Gesellschaft die erste Nachricht von dem, was sich ereignet, zu bringen. Eine Capitulation einzugehen, hatte er bis dahin, von wegen der unanständigen ihm gemachten Bedingungen, sich geweigert, diese Bedingungen fallen zu lassen, entschloß sich Epernon, der in allen seinen Erwartungen getäuscht, und er überließ seinem Gegner die Abfassung der am 8. Jul. 1653, genau zwei Monate nach dem Beginn der Belagerung, errichteten Capitulation, worin der Besatzung freier Abzug stipulirt. Sie marschirte nach den Niederlanden, wo Boutteville unverweilt den Befehl über des Prinzen von Condé gesamte Reiterei, 25 Schwadronen, übernahm.

Vielfältig, stets mit hoher Auszeichnung, wird Boutteville in den kriegerischen Ereignissen von 1654 an genannt: daß die Spanier seinen Werth erkannten, ergibt sich gelegentlich der Dünenschlacht 1658. Er wurde gefangen, aber gegen den Marschall von Aumont ausgewechselt, wiewohl er nur als General-Lieutenant diente. Der pyrenäische Frieden führte, zu Anfang des J. 1660 den Prinzen von Condé nach Frankreich zurück.

»Boutteville le suivit partout. Sa valeur et ses moeurs, son activité, tout en lui était fait pour plaire au prince, et toutes sortes de liaisons fortifiaient la leur. A ce retour en France, madame de Châtillon reprit son empire. Son frère avait acquis de la réputation à la guerre; il était devenu officier général, et avait auprès de M. le Prince le mérite d'avoir suivi sa fortune jusqu'au bout, qu'il partageait avec fort peu de gens de sa volée. Ils cherchèrent donc une récompense qui fit honneur à M. le Prince, et une fortune à Boutteville, et ils dénichèrent ce mariage du second lit de l'héritière de Piney avec M. de Clermont.« Die letzte Tochter des kaiserlichen Hauses von Luxemburg, Margaretha Charlotte, Herzogin von Piney, Gräfin von Ligny, war in den Zeiten der Gunst des Connétable von Luynes seinem Bruder Leon d'Albert, und als dessen Wittwe dem Karl Heinrich von Clermont-Tonnerre angetraut worden. Aus der ersten Ehe kam ein Sohn, Heinrich Léon d'Albert, der schwachsinnig, und eine Tochter, Maria Charlotte Louise Clara Antonia, die bei den Annunciaten in der nachmaligen Abbaye-aux-bois zu Paris Profess gethan hatte. Das einzige Kind der zweiten Ehe, Magdalena Charlotte Bona Teresa von Clermont, dite de Luxembourg, geb. 14. Aug. 1635, wurde am 17. März 1661 des Grafen von Boutteville Gemahlin.

»Elle était laide affreusement et de taille et de visage; c'était une grosse vilaine harangère dans son tonneau, mais elle était fort riche par le défaut des enfants du premier lit, dont l'état parut à M. le Prince un chausse-pied pour faire Boutteville duc et pair. Il crut d'abord se devoir assurer de la religieuse. Elle avait souvent murmuré contre ses voeux. Il craignit qu'un grand mariage de sa soeur du second lit ne la portât à un éclat embarrassant. Il la fut trouver à sa grille, et moyennant une dispense du pape dont il se chargea pour la défroquer, et un tabouret de grâce ensuite, elle consentit à tout, demeura dans ses voeux et signa tout ce qu'on voulut. Rien ne convenait mieux au projet que de la lier de nouveau à ses voeux, et ce tabouret de grâce devenait un échelon pour la dignité en faveur du mariage de la soeur.

Le pape accorda la dispense de bonne grâce, et la cour le tabouret de grâce, sous le prétexte qu'étant fille du premier lit, elle aurait succédé, au duché de Piney, à son frère sans alliance, si elle n'avait pas été religieuse-professe. On la fit dame du palais de la reine, sous le nom de princesse de Tingry, avec une petite marque à sa coiffure du chapitre de Poussay, dont elle se défit bientôt. A l'égard du frère, on joua la comédie de lever son interdiction, de le tirer de Saint-Lazare, et tout de suite de lui faire faire une donation à M. de Boutteville, par son contrat de mariage, de tous ses biens, et une cession de sa dignité, en considération des grandes sommes qu'il avait reçues pour cela de M^me^ de Boutteville, et qu'il lui avait payées. Aussitôt il assista au mariage de sa soeur, et dès qu'il fut célébré, on le fit interdire de nouveau, et on le remit à Saint-Lazare, d'où il n'est pas sorti depuis. Le mariage fait, M. de Boutteville mit l'écu de Luxembourg sur le tout du sien, et signa Montmorency-Luxembourg, ce que tous ses enfants et les leurs ont toujours fait aussi.«

Der neue Herzog von Luxemburg begleitete den König als Volontaire in den niederländischen Feldzug 1667, befehligte bei der Occupation der Franchecomté im f. J. ein unabhängiges Corps, an dessen Spitze er Salins nahm, und wurde im Jahr 1672 ausersehen, in dem Kriege gegen die Holländer des Kurfürsten von Cöln und des Bischofs von Münster Völker zu befehligen. »Pendant qu'il déployoit en Westphalie les talents d'un négociateur, et la prévoyance d'un général, sa soeur devenue duchesse de Meckelbourg-Schwerin, animée du même zele pour la gloire du nom françois, faisoit de grandes levées de troupes dans les états de son époux en faveur de Louis XIV.; mais ce prince ne voulut recevoir qu'un corps de cavalerie, plus considérable par la qualité, la valeur et la taille extraordinaire de ceux qui le composoient que par le nombre. Le duc de Meckelbourg le conduisit lui-même à travers toute l'Allemagne jusqu'au camp sous Charleroi.« Wie die französische Hauptarmee begegnete Luxembourg nirgends ernstlichem

Widerstand, fast ohne Schwertschlag wurde die weite Provinz Overyssel eingenommen, aber daß er Zutphen durch die Franzosen occupiren ließ, wurmte den Bischof von Münster dergestalt, daß er sich von Ludwig XIV. einen andern General erbat.

Luxembourg erhielt die Bestimmung, das provisorische Gouvernement von Utrecht zu vertheidigen, wofür ihm 24,000 Mann gegeben. Statt vertheidigungsweise zu Werk zu gehen, ergriff er die lebhafteste Offensive, wie groß auch die Schwierigkeiten, durch die Ueberschwemmung ihm entgegengesetzt. Er nahm das dem nahen Amsterdam so gefährliche Woerden, welches jedoch ihm zu entreißen, der Prinz von Oranien alle seine Kräfte aufbot. Der Entsatz von Woerden, welchen Luxembourg nach einem grimmigen nächtlichen Kampfe von sechs Stunden bewerkstelligte, ist eine unvergleichliche Waffenthat, und doch beinahe noch überboten durch den verwegenen Marsch über die zu Eis erstarrte Ueberschwemmung, dessen Absicht, die Holländer aus ihren Positionen bei Zwammerdam und Bodegraven zu delogiren. Sie wurde vollständig erreicht, aber Luxembourgs Triumph durch die an einer wehrlosen Bevölkerung verübten Scheußlichkeiten geschändet (27. Dec. 1672). Nur 20 Mann soll er über einem Unternehmen verloren haben, das ohne das eingetretene Thauwetter den Untergang von Holland herbeiführen konnte.

Den ganzen Sommer hindurch behauptete er sich in dem Besitze von Utrecht und der umliegenden Landschaft, dann wurde er angewiesen, alle in Holland gemachten Eroberungen, bis auf Grave und Maastricht, zu räumen. »Il sortit d'Utrecht le 15. nov. 1673, au son des cloches, des trompettes et des tambours. Les magistrats et les principaux citoyens le conduisirent jusqu'à une lieue d'Utrecht, croyant ne pouvoir témoigner trop d'honneur à un général étranger qui les avoit gouvernés avec autant d'intégrité que de désintéressement.« Der Rückzug bot der Schwierigkeiten nicht wenig; mit gleichviel Umsicht und Glück wußte Luxembourg sie zu beseitigen, ohne Verlust eines Mannes oder Wagens Charleroi zu erreichen, 6. Dec. Nur eben hatte er zu der definitiven Eroberung der Franchecomté gewirkt, und er wurde nach den Niederlanden

verschickt, um in der Schlacht bei Senef, 11. Aug. 1674, den rechten Flügel zu führen. Das Ereigniß des Tages schien den Friedenshoffnungen günstig, ein Congreß trat in Cöln zusammen, und hat in Luxembourgs Auftrag sein Gardehauptmann denselben besucht, um seines Principals Ansprüche zu dem Herzogthum Luxemburg in Erinnerung zu bringen, ein Versuch, der einige Jahre später zu Nimmegen erneuert wurde.

Marschall von Frankreich, zugleich mit sieben andern Generalen, in Gefolge von Turennes Catastrophe, mußte er sich gefallen lassen, daß man diese acht Herren als »la monnoie de M. de Turenne« bezeichne, mit dem Zusatz, »que le roi avoit changé un louisd'or en pièces de quatre sous.« Auf Luxembourg wenigstens war dieser Witz nicht anwendbar. Noch in demselben J. 1675 beschützte er die Nordgrenze auf das nachdrücklichste, und sein Feldzug am Rhein 1676 verdient alle Anerkennung, wenngleich er den Fall von Philippsburg nicht verhindern konnte. Das Jahr 1677 eröffnete er mit der Berennung von Valenciennes, das keinen vollen Monat widerstand, ihm allein gebürt die Ehre des Sieges bei Mont-Cassel, der Eroberung von Saint-Omer, er nöthigte den Prinzen von Oranien, die Belagerung von Charleroi aufzuheben. Des Krieges letzte Waffenthat war die Schlacht von Saint-Denis bei Mons, 14. Aug. 1678. Der Marschall, in Kenntniß gesetzt von dem am 10. erfolgten Abschlusse des Friedens, wurde ganz eigentlich durch den Prinzen von Oranien überrascht, ersetzte aber die Nachtheile seiner Situation in Meisterschaft, und befand sich vollkommen im Vortheil, als nach verzweifeltem achtstündigen Kampf die Nacht die beiden Heere schied. Unendlich viel hatte der Marschall geleistet, aber darum verschonten seiner die Spötter nicht:

Luxembourg, dinant en paix
Avec sa phalange,
Trouva, dit-on, fort mauvais,
Et le cas étrange,
De voir à son entremets
Le prince d'Orange.

Außerdem hatte er sich, gelegentlich des Entsatzes von Charleroi, den giftigsten Haß des Kriegsministers zugezogen, und den

ihn empfinden zu lassen, benutzte Louvois die erste Gelegenheit. Im J. 1664 verkaufte Luxembourg den Holzschlag seiner Herrschaft Ligny um eine bedeutende Summe an eine Gesellschaft, ohne die Bezahlung erhalten zu können, indem die Käufer für gut gefunden hatten, denjenigen ihrer Angehörigen, unter dessen Namen der Handel abgeschlossen worden, den le Moine, bei Seite zu schaffen, zusamt allen die Angelegenheit betreffenden schriftlichen Verhandlungen. Es erhob sich in Gefolge dessen ein Rechtsstreit, für welchen sich des Herzogs Procurator, le Prieur, des Dienstes eines gewissen Bonard, der vordem sein Schreiber gewesen, gebrauchte. Durch Bonards Thätigkeit wurde le Moine in seinem Versteck aufgefunden und verhaftet: es ergab sich jedoch, daß er die Papiere an du Pin abgeliefert, und dieser ebenfalls das Weite gesucht hatte. Einzig du Pins Geliebte war in seiner Wohnung zurückgeblieben, und diese, von Mangel bedroht, versprach, die Papiere gegen eine Belohnung von hundert Louisd'or herbeizuschaffen. Es verzog sich mit der Erfüllung des Versprechens über alle Gebür, endlich bekannte das Mädchen gegen Bonard, der Wahrsager le Sage sei der Einzige, dem es gegeben, die vermißten Schriften auszumitteln. Gläubig von Art, eilte Bonard, den klugen Mann aufzusuchen: der legte ihm eine Reihe von Andachtsübungen auf, und ließ ihn mehre Reverse unterzeichnen, einen z. B. folgenden Inhalts: »Je demande au nom de M. le maréchal, de M^me^ la maréchale de Luxembourg, de M^me^ la princesse de Tingry que les actes passés entr'eux et la compagnie pour le marché des bois de Ligny soient remis à (der Namen der Maitresse von du Pin), à condition qu'elle ne pourra les remettre à d'autres qu'à moi, sous peine d'être impuissante. Bonard.« Die Reverse hat aber der Wahrsager sofort an l'Huilier verkauft, als welcher, einer der Hauptinteressenten bei jenem Holzgeschäft, sich ihrer zu bedienen gedachte, um den Marschall in den Augen der Richter verdächtig, oder wenigstens lächerlich zu machen.

Nachdem er 16 Jahre lang sich hingeschleppt, war der Rechtsstreit 1680 weit genug gediehen, daß einem Urtheil entgegenzusehen, aber die Urkunden fehlten noch immer. Bonard berichtete,

der Inhaber verlange dafür 2000, statt der früher ihm zugesagten 800 Thaler. Die ließ der Marschall dem Procurator hintragen, es meldete sich aber niemand, das Geld zu verdienen. Statt dessen wurde ein der Familie bekannter Geschäftsmann, du Parc, bei dem Marschall eingeführt: er kam, einem gütlichen Abkommen einzuleiten, rieth aber, um die Bedingungen nicht viel Schwierigkeiten zu machen, denn, setzte er hinzu, die Gegenpartei vermöge den Beweis zu erbringen, daß Bonard in des Herzogs Namen mit dem Teufel contrahire. Zugleich legte er einen der Reverse vor. Es ist nicht unmöglich, daß jetzt zum erstenmal der Marschall von seinen Beziehungen zum bösen Feind hörte, ungezweifelt aber, daß er augenblicklich erkannte, wie sehr das blose Gerücht ihn gefährden müsse, in dem Laufe der Thätigkeit jener, durch die Verbrechen der Voisin, der Vigoureux hervorgerufenen Chambre ardente. Er wendete sich an den Minister Louvois, an den Generalprocurator der Chambre ardente, um einen Verhaftsbefehl gegen Bonard zu erhalten, es wurde ihm nicht willfahrt.

Indessen war der Wundermann le Sage als ein Gefangner nach Vincennes gebracht worden, und beeilte er sich, an la Reynie, einen der Beisitzer der Chambre ardente, die ihm von Bonard ausgestellte Vollmacht zu überliefern. Ursprünglich galt sie nur der Uebernahme der das Holzgeschäft betreffenden Papiere, und den dafür zu entrichtenden 2000 Thalern, es war aber ein Zusatz, kenntlich, trotz der Kunst des Fälschers, eingeflickt worden, durch welchen der Hexenmeister zu allen der Angelegenheit förderlichen Evocationen und Beschwörungen ermächtigt. Die solchergestalten amplificirte Urkunde legte Louvois dem König vor, und zugleich wurde eine Masse von Verläumdungen und Beschuldigungen gegen den Marschall in Umlauf gesetzt. Louvois wollte ihn bereden, die Flucht zu ergreifen, er hatte auch mit dem König eine lange Unterredung, vernahm aus dessen Munde, wessen le Sage ihn beschuldige, worunter die Kleinigkeit, daß er des du Pin Maitresse habe in Stücke schneiden und in die Seine werfen lassen. Wie betroffen er auch über dergleichen Dinge, er wies sie auf das entschiedenste zurück (9. Januar 1680).

»M. de Luxembourg,« schreibt die Sévigné, »étoit mercredi (24. Januar) à Saint-Germain, sans que le roi lui fît moins bonne mine qu'à l'ordinaire: on l'avertit qu'il y avoit contre lui un décret de prise de corps: il voulut parler au roi; vous pouvez penser ce qu'on dit. S. M. lui dit que, s'il étoit innocent, il n'avoit qu'à s'aller mettre en prison, et qu'il avoit donné de si bons juges pour examiner ces sortes d'affaires, qu'il leur en laissoit toute la conduite. M. de Luxembourg pria qu'on ne l'y menât point, et en effet il monta aussitôt en carrosse, et s'en vint chez le père de la Chaise: après avoir été une heure aux jésuites, il fut à la Bastille, et remit à Bezemaux l'ordre qu'il avoit apporté de Saint-Germain. Il entra d'abord dans une assez belle chambre. Madame de Mecklenbourg vint l'y voir, et pensa fondre en larmes; elle s'en alla, et une heure après qu'elle fut sortie, il arriva un ordre de le mettre dans une des horribles chambres grillées qui sont dans les tours, où l'on voit à peine le ciel, et défense de voir qui que ce fût. Voilà un grand sujet de réflexion: songez à la fortune brillante d'un tel homme, à l'honneur qu'il avoit eu de commander les armées du roi, et représentez-vous ce que ce fut pour lui d'entendre fermer ces gros verroux, et s'il a dormi par excès d'abattement, pensez au réveil. Personne ne croit qu'il y ait du poison à son affaire. M^me^ de Tingry est ajournée pour répondre devant les juges.

»M. de Luxembourg a été deux jours sans manger; il avoit demandé plusieurs jésuites; on les lui a refusés: il a demandé la *Vie des Saints,* on la lui a donnée: il ne sait, comme vous voyez, à quel Saint se vouer. Il fut interrogé quatre heures vendredi ou samedi, je ne m'en souviens pas; il parut ensuite fort soulagé, et soupa. On croit qu'il auroit mieux fait de mettre son innocence en pleine campagne, et de dire qu'il reviendroit quand ses juges naturels (das Parlament) le feroient revenir. Il fait grand tort au duché, en reconnoissant cette chambre; mais il a voulu obéir aveuglément à Sa Majesté. — La Tingry fait imaginer quelque chose de

plus important, parce qu'elle a été maîtresse des novices. Elle dit: »»J'admire le monde; on croit que j'ai eu des enfants de M. de Luxembourg.«« Hélas! Dieu le sait. On dit que cette Voisin mettoit dans un four tous les petits enfants dont elle faisoit avorter; et madame de Coulanges ne manque pas de dire, en parlant de la Tingry, que c'étoit pour elle que le four chauffoit.

»M. de Luxembourg est entièrement déconfit; ce n'est pas un homme, ni un petit homme, ce n'est pas même une femme, c'est une vrai femmelette. »»Fermez cette fenêtre; allumez du feu; donnez-moi du chocolat; donnez-moi ce livre; j'ai quitté Dieu, il m'a abandonné.«« Voilà ce qu'il a montré à Bezemaux et à ses commissaires avec une pâleur mortelle. Quand on n'a que cela à porter à la Bastille, il vaut bien mieux gagner pays, comme le roi, avec beaucoup de bonté, lui en avoit donné les moyens, jusqu'au moment qu'il s'est enfermé, mais il faut en revenir malgré soi à la Providence; il n'étoit pas naturel de se conduire comme il a fait, étant aussi foible qu'il le paroît. Je me trompois, Madame de Mecklenbourg ne l'a point vu; et la Tingry, qui revint avec lui de Saint-Germain, n'eut pas la pensée, non plus que lui, de donner le moindre avis à Madame de Mecklenbourg; il y avoit du temps de reste: mais la Tingry éloignoit tout le monde de lui, et l'obsédoit au point qu'il ne connoissoit plus qu'elle. J'ai vu cette Mecklenbourg aux filles du Saint-Sacrement, où elle s'est retirée. Elle est très affligée, et se plaint fort de la Tingry qu'elle accuse de tous les malheurs de son frère.«

In dem Laufe der Confrontationen erklärte Bonard auf Befragen, daß er es gewesen, der von le Sage und Boitot überredet, der Vollmacht jene Zeilen, durch welche man des Marschalls Schuld zu beweisen vermeinte, eingeschaltet habe. Es äußerte dieser, in Bezug auf seine angeblichen Verbindungen mit le Sage, daß er einmal in seinem Leben den Menschen gesehen habe. »Voici comme le hasard l'offrit à mes yeux. J'étois allé faire une visite à M^me^ la marquise de Fonteile,

avec MM. de la Valière et de Feuquières: je trouvai chez cette dame plusieurs personnes de qualité. Dans le cours de la conversation, je m'avisai de lui demander des nouvelles de la santé d'une demoiselle de ses amies qui demeuroit chez elle: on me répondit qu'elle étoit dans un appartement plus haut où elle s'amusoit à se faire dire la bonne aventure; on l'avertit, elle descend suivie du charlatan. C'étoit le fameux le Sage (Adam Coeuvret mit seinem wahren Namen genannt). Je lui demandai si c'étoit lui qui se mêloit de dire la bonne aventure. Cette question le choqua; il me répondit d'un ton suffisant, que son art s'étendoit à des objets plus importants, et qu'il feroit devant moi des choses qui m'étonneroient. En même temps, pour me convaincre de son pouvoir, il me proposa d'écrire sur du papier tout ce que j'aurois envie de savoir, en m'assurant qu'après l'avoir brûlé devant toute la compagnie, je trouverois le même papier avec les réponses, article par article, ou dans ma poche, ou dans ma cassette, à mon choix. Je le pris au mot, dans le dessein de me divertir de son impudence. M. de la Valière écrivit sur du papier des questions plaisantes que je lui dictai; il cacheta le papier, et le donna à le Sage pour le brûler. Toute la science du maraut ne consistoit qu'à escamoter subtilement. Il n'eut pas plutôt reçu le papier, qu'il entreprit de l'envelopper avec une ficelle imperceptible, et d'en brûler un autre en sa place; mais il ne s'y prit pas avec tant d'adresse, que M. de Feuquières ne s'apperçut de la supercherie; il ne voulut point perdre de vue le vrai papier, qu'il ne fût brûlé: le Sage demeura confondu, toute la compagnie se moqua de lui. Voilà tout le commerce que j'ai jamais eu avec le Sage.«

Diese Scene, die beleidigte Eitelkeit, mögen nicht wenig beigetragen haben, den Zauberer in eine Stimmung zu versetzen, welche den Absichten des Ministers Louvois entsprechend. In seiner Confrontation mit dem Marschall, für welche ihn zu stärken, der Greffier ihn auf der Treppe, stehenden Fußes fünf oder sechs Gläser Wein verschlucken ließ, war zuerst Rede von einem Brief, welchen er an den Marschall, damals noch bei der Armee,

geschrieben haben wollte, und worin diesem die Anfertigung des bestellten Horoscops gemeldet. Der Brief befand sich bei den Acten, ermangelte aber der Ueberschrift. Das zu erklären, versicherte le Sage, er habe, da die Adresse des Marschalls ihm unbekannt, den Brief der Vigoureux anvertraut, damit sie ihn fortschicke, das Weib aber, welches, gleichwie die Voisin, bei dem Marschall viel Geld verdiene, habe ihm das abgeschlagen, »car elle craignoit que convaincu de la supériorité de mon art, vous ne vous dégoûtiez d'elle, pour me donner toute votre confiance.« Dies Vorgeben zu entkräften, erinnerte der Marschall an den verfehlten Taschenspielerstreich des Betrügers, der wahrlich nicht geeignet, Vertrauen zu seiner Kunst zu erwecken. »Messieurs,« fuhr er fort, an die Commissarien sich richtend, »j'en appelle au témoignage de votre conscience. Vous avez jugé et condamné la Voisin et la Vigoureux; vous savez que dans leurs interrogatoires et leur testament de mort, elles ont accusé une infinité de personnes considérables d'avoir eu des liaisons avec elles, et que ni l'une ni l'autre n'a parlé de moi.«

Ohne des Einwurfs zu achten, befragte la Reynie, der eine der Commissarien, den le Sage um anderweitige Zumuthungen, so etwa der Angeklagte ihm gemacht haben könnte, und es folgte ein Schwarm von Anschuldigungen. Der Zauberer wollte ein Billet von dem Marschall empfangen haben, worin dieser ihn dringend ersuchte, durch seine teuflische Kunst die Marschallin vordersamst, seinen vormaligen Intendanten Moreau, eine natürliche Tochter seines Schwiegervaters, des Herzogs von Luxembourg, den Chevalier von Clermont, einen Nachbar von Ligny, den du Pin und seine Maitresse, den l'Huilier, den Gouverneur einer mit Lothringen grenzenden Landschaft oder Festung hinzurichten. Ferner versicherte er, der Marschall habe von ihm eine Conferenz mit dem Teufel begehrt, um durch dessen Vermittlung die Zuneigung der Prinzessin von Tingry, die Gunst des Königs, und für seinen Erstgebornen die Hand der Tochter des Ministers Louvois zu gewinnen. Le Sage gab ihm Schuld, daß er einem Priester Namens Davaux hunderttausend Livres verheißen und auf diese Summe ein Gottesgeld von hundert

Louisd'or bezahlt habe; dafür sollte Davaux verschiedene Gegenstände, deren er, le Sage, für seine Beschwörungen bedurfte, consecriren. Schließlich versicherte er, der Marschall habe durch Bonard, Boitot, den écuyer der Prinzessin von Tingry und einen Garde-du-Corps im Port S. Landry eine unbeschreibliche Masse falschen Geldes erheben lassen; besagtes Geld sei vordersamst nach Issy, dann nach Flandern verführt worden, um die armen Soldaten damit zu betrügen.

Indem ich genöthigt, um den Schluß der Verhandlung und der Geschichte der Montmorency, wie der Rantzau, auf die ersten Bogen des folgenden Bandes zu verweisen, kann ich nicht umhin, in Bezug auf die Teufelsbannerei, welche in den Augen der Richter des Marschalls Hauptverbrechen gewesen sein wird, an den Ausspruch eines Criminalisten von Belang, des häufig von mir angezogenen Bürgers Becker zu erinnern: „das Teufelsbeschwören gehört keineswegs in die Reihe peinlicher Verbrechen.“ Sothanem Ausspruch vertrauend, wollte ich denjenigen zu Gute, welche in dergleichen Beschwörung ihr Glück zu versuchen geneigt, ohne zwar zu dem gefährlichen Beginnen aufzumuntern, eine Entdeckung von der höchsten Wichtigkeit mittheilen. Der Gegenstand der Einladung leidet an einer namhaften Unart: gewährend oder verweigernd hinterläßt er scheidend einen Uebelgeruch, geeignet, dem in seinem Dienste eifrigsten Jesidier die Ueberzeugung beizubringen, daß er in der schlechtesten Gesellschaft sich befand. Diese Unart, diesen Muthwillen, diesen Ausbruch des Uebermuths, diese unflätige Gemeinheit ihm zu untersagen, besitze ich einen Spruch, den ich, im Interesse beleidigter Nasen zu veröffentlichen, seit Jahren beabsichtige, ohne das verwirklichen zu können, wie ich es auch heute nicht vermag, weil der Schlüssel zu der Lade mit dem magischen Inhalt verschwunden. Einstweilen mag genügen die Versicherung, daß die Besprechung vorhanden.

Uebersicht des Inhalts.

Seite.
Die Abtei St. Thomas 1. 6. 76—86
Die Schlacht von 876 . . . 1—5
Der h. Thomas von Canterbury 7—46
Des Königs von England Reue und Buße . . . . . 43—44
Des h. Thomas Geschlecht . . 46
Die Butler von Irland . . 47—75
Das Goldlager bei Arklow . 47—48
Die Herzoge von Ormond . 53—69
Der Engländer Künste, um die alliirte Armee aufzulösen 64—66
Der Obriste Walter Butler . 70—75
Die Vorsteherinen von St. Thomas . . . . 81—83
Die Irrenanstalt . . . . 84—85
Der h. Isinbert 85
Eich und die davon benannten Ritter . . . . . . 86—93
Kray 93
Nikenich . . . . 93—96
Die davon benannten Rittergeschlechter . . . . . 95—98
Andernach . . . . 98—802
Die Burg . . . 98—99. 348—349
Die Cölnische Landesunion 100—103
Ruprecht von der Pfalz, Kurfürst von Cöln . . . . 103—193
Hermann von Hessen, Administrator und Kurfürst zu Cöln 109—207
Mißhandlung des Weihbischofs . 111
Die Burgundische Intervention 112—116
Anzug der Burgunder 116
Stärke der Armee 117
Cernirung von Neuß . . 118—120
Kampf um die Inseln . 121—123
Sie werden durch die Burgunder gewonnen . . . . 124—125
Die Belagerung . . . . 126—183
Der Neußer Frauen Tapferkeit . 128
Die Katze 128
Der Neußer trügliche Unterhandlung . . . . 130—132

Seite.
Brand in der Stadt 133
Ordnung des burgundischen Lagers 134—138
Des Herzogs persönliche Leistungen 138—139
Der Cölner Hülfsvölker . 139—140
Der Neußer Thätigkeit im Anfertigen von Waffen . . . 142
Ankunft des Königs von Dänemark 142
Seine Besprechung mit dem Herzog . . . . 143—145
Sein Abstecher nach Andernach . 146
Unkosten seiner Reise . . 145—146
Er kommt vor Rolandseck in Lebensgefahr 146
Das Oberthor in Neuß bestürmt 147—148
Mangel in der Stadt 149—150. 152
Der Krieg im übrigen Lande . 150
Das große Bollwerk am Oberthor geht verloren . . . 150—151
Der Cölner Anzug und Erfolge 153—156
Weise mit der Stadt zu correspondiren . . . . . . 156—158
Der Lombarden Vordringen bis zur Rheinpforte 158
Minenkrieg 160
Die Minen werden von den Belagerten eingenommen 161—163
Der Neußer Gelübde 165
Hoffnung auf Entsatz 165
Des Kaisers Rüstung und Anzug 166—171
Des Kaisers Lager bei Zons 171—172
Schmutziges Vertheidigungsmittel 173
Der beiden Heere Zusammentreffen 174—176
Friedenshandlungen . . 176—180
Nachträgliches Gefecht . . 181—183
Vermischte Verrichtungen des Herzogs von Burgund . 183—184
Der Burgunder Abzug . 184—185

Seite.
Der Neußer Ergötzlichkeit und Verlust . . . . 186—187. 189
Die tapfern Hessen . . . 187. 190
Johann Bleiber . . . . 187—189
Fernerer Verlauf der Fehde 190—192
Des Kurfürsten Rupert Gefangenschaft und Tod . . 192—193
Hermanns von Hessen Wahl und löbliches Regiment . . . 195
Die Jülichische Hochzeit . . . 196
Hermann, vormundschaftlicher Regent in Hessen . . 196. 206
Festlichkeiten in Cöln von wegen der Anwesenheit des Kaisers 197—199
Zollstreitigkeiten mit der Stadt Cöln . . . . 200—201
Hermann vor Drachenfels . . 202
Kaiser Maximilian in Cöln 202—203
Kurfürst Hermann in Andernach 203—204
Mehre Kirchen in der Stadt Cöln interdicirt 204
Streit mit den Bierbrauern . . 205
Der Annunciatenorden . . . 207
K. Ludwig XI. von Frankreich . 207
Johanns von Müller Urtheil von ihm 207
Die Schlacht bei St. Jacob nach ihrem wahren Verlauf 209—215
Die Praguerie 215
Ludwigs Aufenthalt in den Niederlanden 216
Des Grafen von Dammartin Verfolgung . . . . . 217—218
Krieg um das gemeine Wohl . 219
Die Zusammenkunft in Péronne 220—224
Des Königs peinliche Lage 222—224
Zug gegen die Lütticher . . . 224
Ausfall der Lütticher . . 225—227
Der Sturm, Karls Triumph 227—228
Des Herzogs von Guyenne plötzlicher Tod 228
Manifest des Herzogs von Burgund 228
Commines, Verräther und Ausreißer 229. 240
Spoliation des Hauses Amboise 229—246
Die glänzendste feudale Herrlichkeit . . . . . . 229—230
Ludwigs von Amboise Thorheiten und Laster . . . . 230—239
Schenkung, dem König gemacht 233
Des von Amboise Liebschaften 235—238
Quasi-Verkauf von Thouars . . 239

Seite.
Des Königs Freigebigkeit gegen Commines . . . . 240—241
Wie Commines diese Freigebigkeit zu benutzen und auszudehnen versteht . . . . . 241—243
Ludwigs XI. verspätete Reue und Tod 244
Die Abrechnung, Restauration der la Trémouille . . . 244—246
Ludwigs II. von la Trémouille Liebeshandel; aller Ehemänner Krone . . . . . 246—262
Ludwigs XI. Verfahren gegen das Haus Armagnac . . 262—272
Monströse Heurath, incident du comte d'Armagnac . 262—267
Des Grafen zweite Heurath . . 267
Ein Heer gegen ihn ausgesendet 268
Er wird ermordet, ein Gifttrank der Gräfin gereicht . 269—270
Jacob von Armagnac, Herzog von Nemours, ebenfalls dem Verderben geweiht 270
Seine Hinrichtung . . . 271—272
Schreckliche Mißhandlung seiner Kinder . . . . . 272—273
Die fillettes du roi 273
Beabsichtigte Vernichtung des Hauses Burgund . 273—274. 276
Ludwig XI. und die Engländer 274—275
Schlächtereien zu Arras 276—277. 278
Barbarisches Kriegsrecht jener Zeit 277
Ludwigs XI. Kinder 278
Die selige Johanna von Frankreich 278—289
Ihre Vermählung . . . . 279—280
Die Ehescheidung . . . 280—283
Der Abschied 283
Stiftung des Annunciatenordens 284—288
Der seligen Johanna letzte Tage 288
Ihr Grab erbrochen 288
Wunder, welche sich dabei ereignen 288—289
Die Beatification 289
Des Ordens Fortgang . 289—290
Seine Regel 290
Bestand in der letzten Zeit 290—291
Der Annunciaten Ankunft in Andernach 291
Ihre Kirche 291
Des Klosters traurige Lage . . 292
Der Duell am Charfreitag 292—302
Das Hospital . . . . 302—303
Das Servitenkloster . . 303—323
Ursprung des Servitenordens 303—305

Seite.
Seine Fortschritte . . . 305—306
Der h. Philipp Benizzi . 306—308
Des Ordens 27 Provinzen . . 308
Die Reform . . . . . . 308—310
Servitennonnen . . . . 310—312
Tertiarier 312
Die Erzherzogin von Tyrol, Wiederherstellerin der Tertiarier 312—315
Das Servitenkloster in Florenz 315—318
Die Klöster in Deutschland . . 318
Die ersten Nonnen wurden aus Linz nach Andernach berufen 319
Das klösterliche Diarium . 319—323
Die letzten Geistlichen Mütter, des Klosters Erlöschen . . . 323
Das Franziscanerkloster . 323—324
Die Conventualen de regula Gaudentium 323
Einführung der Observanten . 323
Die Kirche 324
Spuk 324
Die Malmedyer Propstei mit dem St. Genofevenkirchlein 324—325
Der Königshof 324
Die Pfarrkirche 325
Sie ist keineswegs durch Ludwigs des Kindes Schenkung an Trier gekommen . . 325—326
Kaiser Valentinians Grab 327—329
Kaiser Friedrich IV. stiftet die kaiserliche Vicarie . . 329—334
Letzte Schicksale derselben . . . 335
Die 17 Vicarien samt der Feldkirche 335
Die Reformation, ihre hiesigen Verkünder und Gegner 335—336
Die Clausen zu St. Peter und auf St. Martinsberg . . 336
Die Nonnen vom Martinsberg verziehen nach Coblenz . . . 337
Die höhere Stadtschule . . . 337
Secondairschulen nach französischem Zuschnitt . . . . 338—344
Lehrplan und Schulbücher 339—343
Der Director J. J. Richter . . 344
Die vormalige Judengemeinde 345—348
Die Mauern und Thürme der Stadt 348
Der Runde Thurm 350
Das um seinetwillen geführte Baubüchlein . . . . . 350—361
Anblick der Stadt im 16. Jahrhundert 361
Wie Blainville sie fand . . . 362
Veränderung in der Mundart . 363

Seite.
Becker über Mundarten . 363—365
Sein hartes Urtheil über der Coblenzer Sprache, die anderwärts als ein sehr wohlklingender Dialect gerühmt 363
Bertola über Andernach . . . 365
Der Andernacher Anhänglichkeit für alten Brauch 366
Regentücher oder Faillen . . . 366
Reifröcke 367
Magistratus in Trier verwendet sich für sie . . . . 368—370
Das Trillerhäuschen 369
Die Nachbarschaften . . 370—371
Die Achter . . . . . . 371—373
Das Rathhaus 373
Das Judenbad . . . . 373—379
Das Scheffengericht, Ritterscheffen 379. 398
Die von Notthaft 379—381. 397—398
Graf Ferdinand Adolf von Plettenberg, der kurcölnische Premier-Minister . . . . 381—396
Seine Verdienste um den Kurfürsten Clemens August . . 383—386
Ist allgemein beliebt . . 386—387
Fällt in Ungnade . . . 387—388
Gewaltthätigkeiten, gegen ihn verübt . . . . . . 389—393
Des Grafen Lob . . . 394—396
Der Oberjägermeister v. Burgau, P. Nebel, der Minister Magis 396
Der Stadtrath 399
Wehranstalten, Wachtordnung 400—401
Zünfte 401
Aufnahme neuer Bürger . . . 403
Die Scheffengeschlechter . 404—405
Adeliche Geschlechter . . 405—413
Die von Lahnstein . . . 406—408
Die Schilling von Lahnstein 408—410
Des Cantors Emmerich von Lahnstein Monument . . 409—410
Johann Guintherus und seine Schriften . . . . 413—417
Jacob Omphal . . . . 417—419
Der von Mering 419
Adeliche Höfe 419
Die Wasserleitung . . . 419—420
Der Birnkrautsmarkt und die übrigen Märkte . . 420—421
Der Zoll . . . . 421—425
Der letzte Zöllner, der Senator Graf Sauer 425
Des Bürgermeisters Ehrenrechte 425—426

Seite.
Die Markung 426
Andernacher Wein 427
Das Amt Andernach 427
Andernach unter den Römern, des Namens Ursprung . 427—428
Des Venantius Fortunatus Strophen von Andernach . . 428—429
Der Seekönig Gottfried und König Lothars II. Sohn Hugo 429. 432—433
K. Lothars II. von Lothringen Liebes- und Ehegeschichten 429—432
Die h. Hemma, Besitzerin von Andernach . . . . 433—440
Fehde um den Besitz der Reliquien der hh. Drei Könige . . 441
Andernach, an das Erzstift Cöln verschenkt . . . . 441—443
Schlacht bei Tusculum . 442—443
Reformation des Scheffenstuhls durch Erzbischof Philipp von Heinsberg . . . . 444—445
Wahl K. Ottos IV. . . 445—447
Andernach, durch K. Philipp von Schwaben schwer heimgesucht 447
Andernach als Cölnische Municipalstadt 447
Bündniß mit Coblenz . . 447—449
Desgleichen mit andern Städten 449
Des Erzbischofs Heinrich von Virnenburg Statut 449
Streitigkeiten mit Erzbischof Wilhelm von Gennep . 449—450
Bündnisse mit Oberwesel und verschiedenen Nachbarn . . . 450
Großes Bündniß mit den Städten Cöln, Bonn und Coblenz in Betreff der Festungsanlagen auf Rolandswerth . 450—452
Weitere Bündnisse . . . 452—453
Verwirrung im Erzstift . . . 453
Entscheid der Zwistigkeiten der Andernacher mit dem Erzbischof 454—456
Fortwährende Unruhen . . . 456
Händel mit Erzbischof Kuno von Trier 457
Des Erzbischofs Ruprecht Einzug 458—460
Einzug des Stiftsverwesers Hermann von Hessen . . . 460
Andernach, dem Reichsheer ein Waffenplatz 460
Bündniß, so daselbst Kaiser Friedrich und der König von Frankreich schließen . . . 460—461

Seite.
Der Aufruhr von 1495 und seine Unterdrückung 461
Polizeiordnung von 1523 . . 462
Lotterie 463
Kriegsgefahr 463
Oliver von Tempel . . 463—472
Seine Verrichtungen in Mechelen 463—465
Einfluß auf die Staaten . 465—466
Erobert Alost . . . . 467—468
Muß Brüssel aufgeben . 468—469
Sein Erscheinen an Mosel und Rhein . . . . . 469—471
Impresa auf Andernach . 471—472
Tempel bei dem Heere, so der Fürst von Anhalt den französischen Reformirten zuführt 472
Belagerung von Rouen . . . 472
Das von Alexander Farnese zum Entsatz geführte Heer 472—473
Erstes Zusammentreffen mit den Franzosen . . . . 473—474
Marsch des spanischen Heeres . 475
Heinrich IV. auf der Flucht 475—477
Einnahme von Neuchâtel . . . 477
Der Graf von Chaligny wird des Hofnarren Gefangner . . 477
Bescheidene Ansicht des Königs von Navarra von seinem Feldherrentalent 478
Derer von Rouen Ausfall, die Belagerung aufgehoben . . 479
Farnese zieht nach Hause . . . 479
Abermalige Nöthen der Stadt Rouen 479
Farnese zieht nochmals aus . . 479
Die Belagerung wird aufgehoben 480
Farnese vor Caudebec verwundet 480
Sein Heer zwischen Seine und Durdan eingeschlossen . . 481
Er führt es in einem Meisterzuge an den Rand der Seine zurück . . . . . . 481—482
Noth in seinem Lager 482
Bewerkstelligt, wie durch ein Wunder, den Uebergang des Flusses und bringt das Heer in Sicherheit . . . . . . 482—485
Tempel verläßt den französischen Dienst 485
Befindet sich in dem Heere der westphälischen Kreisstände, stirbt 485—486
General Baudissin in Andernach 487—490
Andernach durch die Ligisten be-

Seite.
lagert, durch Josias Rantzau vertheidigt . . . . 490—492
Obrist Grümberger 492
Des Marques de Celada, des Cardinal Infanten Marsch 493—494
Mansfeldische Armada . . 495—498 502—504
Feldmarschall von Ghelen 499—502
Turenne vor Andernach, die Herzogin von Longueville 505—506
Anstalten für die Wiederaufnahme der Stadt . . . . 506—507
Der Krieg von 1673 . . 507—508
Die Zerstörung, 1689 . . . 508
Die Belagerung von 1702, Hauptmann Salzfaß 509
Die Zeiten der französischen Herrschaft 510
Die Rantzau . . . . . 510—660
Apollonia von Rantzau und der von Brockdorf 512
Heinrichs von Rantzau Duell . 513
Graf Hans von Rantzau-Aschberg 514—516
Das Austhun zu Erbpacht . . 515
Balthasar Rantzau Bischof zu Lübeck 517—518
Graf Christoph Rantzau wird katholisch . . . . . 519—520
Marquard Rantzau, der Vertheidiger von Glückstadt 521—522
Daniel Rantzau, der Kriegsheld 527—532
Johann Rantzau und seine Thaten in Krieg und Frieden 533—551
Severin Norby . . . . 534—540
Heinrich Rantzau der Gelehrte 551—560
Schlacht auf der Wahner Heide 555—557
Franz Rantzau, dänischer Reichshofmeister . . 568—570. 603
Christina Munk, K. Christians IV. Gemahlin . . . . 570—582
Ihre Beziehungen zu Rheingraf Otto Ludwig . 571. 574—575
Prinz Ulrich von Dänemark . 583
Des Tyche Brahe Himmelskugel 583
Die Gräfin Ulfeld und ihr Gemahl . . . . . 584—603
Gerhard Rantzau . . . 603—608
Der Königin von Saba Besuch an dem Hofe K. Jacobs I. von England 605
Graf Christian von Rantzau 608—612
Die Reichsgrafschaft Rantzau 609—610 626—627

Seite.
Katharina Hedwig Rantzau, vermählte Gräfin von Castell-Rüdenhausen 613
Die feindlichen Brüder, Graf Wilhelm Adolf und Graf Christian Detlev von Rantzau 613—627
Josias Breide von Rantzau . . 629
Josias von Rantzau . . 630—659
Seine bonnes fortunes in Paris 633
Belagerung von Dole . . 634—637
Gallas in Burgund . . 637—642 656—659
Feldmarschall von Enkevort 642—644
Belagerung von Saint-Jean-de-Losne . . . . . 642—651
Die Isolani, Vater und Sohn 651—656
Des Josias Rantzau angebliche Beziehungen zu König Ludwig XIV. . . . . . 659—660
Nachrichten aus dem Ehebette K. Ludwigs XIII. . . 660—662
Die Königin Anna von Frankreich und ihre Anbeter 663
Der Herzog von Bellegarde et sa roupie . . . . . 663—664
Bassompierre et le pied fin . . 664
Der Herzog von Buckingham 664—679
Sein Auftreten in Paris 678—679
Seine Bemühungen, die Gunst der Königin zu erhalten, nach la Porte . . . . . 679—683
nach dem Herzog von la Rochefoucauld . . . . 683—687
nach der Motteville . 687—692
nach dem Cardinal von Retz 692—694
nach Tallemant des Réaux 694—697
Des Cardinals von Richelieu Sarabande . . . . . 697—698
Buckinghams Regiment in England . . . . . . 698—707
Er wird ermordet . . . 708—709
Wie Clarendon und Lingard ihn beurtheilen . . . . 709—710
Projectirte Eroberung von Jamaica 711
Geist verkündet des Herzogs Catastrophe . . . . 711—715
Des Herzogs Familie . . 715—716
Herzog Georg II. von Buckingham 716—726
Seine Liebschaft mit der Gräfin von Shrewsbury . . 721. 723

Seite.
Die Herzogin von Cleveland 726—730
Die Montmorency . . . 730—802
Herzog Alberich und sein Sohn Burkard 731
Die Castellane von Gisors . . 732
Herveus Bituricensis . . . 732
Herbert, der Connétable von Irland 733
Robert Fitzstephen, erster Eroberer von Irland . . . 733—735
Matthäus I. 736
Matthäus von Marly, einer der Eroberer von Constantinopel 737
Matthäus II. . . . . 738—739
Die 16 Adler des Wappenschildes 738
Guido VII. von Laval-Montmorency 740
Der Marschall von Boisdauphin 741—742
Die Marquise von Boisdauphin 742—744
Die Linie in la Faigne, die Aebtissin von Montmartre . . 745
Franz von Laval-Montmorency, Bischof von Quebec . 745—746
Die Marquis von Nesle . . . 746
Die Herzoge von Montmorency-Laval . . . . . . 747—751
Der Fürstbischof von Metz, Ludwig Joseph von Laval . . 747
Matthäus Johann Felicitas, Vicomte, dann Herzog von Montmorency . . . 748—751
Seine Haltung und Meinungen im Anfang der Revolution 748—749
Seine Bekehrung 749
Sein Lob 751
Die Hauptlinie in Laval . 751—756
Uebertragung des Namens und Wappens 753
Die Montmorency in Apulien . 756
Die Linien in Croisilles und Bours 757—758
Le comte Montmorency le Polonois 757
Die Linie in Neuville-Wistace 758—770
Die Prinzessin von Vaudemont 759—770
Ihr Antheil bei der Rettung des Grafen Lavalette . . 766—770
Johann II. von Montmorency 771—772
Des Johann von Nivelle Hund 772
Die Linie in Nevele oder Hoorn 773—779
Graf Philipp von Hoorn und sein Bruder Montigny . 774—779
Des Grafen Philipp Antheil bei der niederländischen Revolution und seine Bestrafung 775—778
Die Linie in Fosseur . . 779—782
Eine eifrige Jansenistin . 780—782
Die Linie in Boutteville oder Luxembourg . . . . . 782—802
Franz von Montmorency Graf von Boutteville und seine Duelle 783—787
Sein trauriges Ende 787
Die Herzogin von Mecklenburg 788. 789
Der Marschall Herzog von Luxembourg . . . . . 788—802
Seine Persönlichkeit 789
Seine Thätigkeit für die Fronde 789—791
Vertheidigung von Bellegarde 790—791
Unterdrückte Meuterei . . 790—791
Luxembourg wird in der Dünenschlacht gefangen 791
Kehrt nach Frankreich zurück . . 791
Seine Heurath . . . . 791—792
Befehligt die Cölnischen und Münsterischen Völker 793
Gefecht bei Woerden 793
Scheußlichkeiten, zu Zwammerdam und Bodegraven verübt . . 793
Rückzug aus Holland, Schlacht bei Senef 794
Die acht Marschalle, monnaie de M. de Turenne 794
Schlacht bei St. Denys . . . 795
Luxemburg als Teufelsbanner angeklagt 795
Sein Kleinmuth . . . . 797—799
Die gegen ihn erhobenen Anschuldigungen . . . . 800—801
Von Teufelsbannen überhaupt 801—802